

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

MM.
ABRANTÈS (Mme la duchesse d'), œuvres posthumes.
AIMÉ-MARTIN.
BALZAC (de).
BERTSCH (Auguste).
BERTHOUD (S. Henry).
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORY-SAINT-VINCENT.
CASTIL-BLAZE.
CASTILLE (C.-Hippolyte).
DEBOUT (docteur E.).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).

MM.
DESCHAMPS (Antony).
DUMAS (Alexandre).
GAUTIER (Théophile).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HERBIN (Victor).
HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL (historiographe de la marine).
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KOCK (Paul de).
LAMARTINE (Alphonse de).
LECLERC (Edmond).

MM.
NICOLLE (Henri).
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri.
PARFAIT (Noël).
PONGERVILLE, de l'Académie française.
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de), député.
SCRIBE, de l'Académie française.
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).
URBINO DE MANTOVA.
VAN HASSELT (André).
VIARDOT (Louis).

DESSINS.

MM.
BIARD.
BOULANGER (Clément).
BRASCASSAT.
FOUSSEREAU.
GAVARNI.

MM.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
JACQUAND.
LEEHMANN.
MONNIER (Henry).

MM.
MOREL-FATIO.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

ANDREW, BEST, LELOIR, PORRET.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

ABONNEMENS ANNUELS.

12 numéros par an, payés en souscrivant.
Prix : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 5 fr. 20 c.
Port : *envoi par la* poste, *2 fr. en sus*. . 7 fr. 20 c.

ABONNEMENS MENSUELS.

Un numéro de 32 pages publié le 20 de chaque mois.
Prix : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 50 c.
Port : *envoi par la* poste, *20 c. en sus*. . 70 c.

L'abonnement part du 1er octobre.

A Paris, au bureau de la direction, rue Gaillon, 4.
Dans les départemens, chez tous les libraires et directeurs des postes.

NEUF VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché.	5 fr. 50 c.
	Relié.	7 fr.
Pour les départemens, par la poste, le volume broché. . .		7 fr. 50 c.

Nota. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

AVIS. Messieurs les abonnés au *Musée des Familles* sont priés de vouloir bien renouveler leur abonnement avant le 15 octobre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du numéro.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN, RUE LEMERCIER, 24, BATIGNOLLES.



Musée des FAMILLES

Lectures du soir.

NEUVIÈME VOLUME.

Année 1841-1842.

PARIS,
RUE GAILLON, No 4.



MUSÉE DES FAMILLES.

LECTURES DU SOIR.

Les merveilleuses aventures de Lyderic

ED. W.

ANDREW · BEST & LELOIR.

CHAPITRE TROISIÈME.

Comme Lyderic n'avait pas d'or pour acheter l'épée qu'il convoitait, il résolut de s'en forger une lui-même. Alors, s'approchant de la forge :

— Maître, dit-il en s'adressant à Mimer, je voudrais bien une épée comme celle que tu viens de vendre à ce cheva-

(1) Voir le numéro de septembre, page 373.

lier; mais comme je n'ai ni or ni argent pour l'acheter, il faut que tu me permettes de la faire moi-même à la forge et avec tes marteaux; j'y travaillerai deux heures par jour; le reste de mon temps sera à toi, et, en échange de ce temps, tu me donneras une barre de fer: le reste me regarde.

A cette demande étrange et à la vue de cet enfant sans barbe, les compagnons se mirent à rire, et maître Mimer, le regardant par dessus son épaule:

— J'accepte ta proposition, lui dit-il; mais encore faut-il que je sache si tu as la force de lever un marteau.

Lyderic sourit, entra dans la forge, prit la masse la plus pesante et, la faisant voltiger d'une seule main autour de sa tête comme un enfant aurait fait d'un maillet en bois, il en frappa un si rude coup sur l'enclume que l'enclume s'enfonça d'un demi-pied dans la terre; et avant que maître Mimer et ses compagnons fussent revenus de leur surprise, il avait frappé trois autres coups avec la même force et le même résultat. si bien que l'enclume était prête à disparaître.



— Et maintenant, dit Lyderic en reposant sa masse, croyez-vous, maître Mimer, que je sois digne d'être votre apprenti?

Maître Mimer était stupéfait: il s'approcha de l'enclume, pouvant à peine croire ce qu'il avait vu, et essaya de l'arracher de terre; mais, voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il ordonna à ses compagnons de l'aider: les compagnons aussitôt se mirent à l'œuvre, mais tous leurs efforts furent inutiles; alors on alla chercher des leviers, des cordes et un cabestan; mais ni cabestan, ni cordes, ni leviers ne la purent faire bouger d'une ligne. Ce que voyant Lyderic, il prit pitié du mal que se donnaient ces pauvres gens; et leur ayant fait signe de s'écarter, il s'approcha de l'enclume à son tour et l'arracha avec la même facilité qu'un jardinier eût fait d'une rave.

Maître Mimer n'avait garde de refuser un tel compagnon, car il avait mesuré du premier coup de quel secours il lui pouvait être; en conséquence il se hâta de dire à Lyderic qu'il acceptait les conditions qu'il lui avait proposées, tant il craignait que celui-ci ne se repentît d'avoir été si facile et ne lui en demandât d'autres. Mais, comme on le pense bien, Lyderic n'avait qu'une parole, et à l'instant même il fut installé chez maître Mimer, avec le titre de treizième compagnon.

Tout alla à merveille: Lyderic choisit la barre de fer qui lui convenait, et, tout en s'acquittant fidèlement des obligations contractées avec maître Mimer, grâce aux deux heures qu'ils s'était réservées chaque jour, sans leçons, sans enseignement, rien qu'en imitant ce qu'il voyait faire, il parvint en six semaines à se forger la plus belle et la plus puissante épée qui fût jamais sortie des ateliers de maître Mimer. Elle avait près de six pieds de long, la poignée et la lame étaient faites d'un même morceau; la lame était si fortement trempée qu'elle tranchait le fer comme une autre eût tranché le bois, et la poignée si délicatement finie qu'on eût dit, non pas l'ouvrage d'un homme, mais l'œuvre des génies.

Lyderic l'appela Balmung.

Quand maître Mimer vit cette belle épée, il en fut jaloux; car il pensa qu'adroit et fort comme était Lyderic, il pourrait lui faire un grand tort s'il lui prenait envie de s'établir dans le canton: ce fut bien pis quand Lyderic lui demanda à rester chez lui encore trois autres mois pour se forger le reste de l'armure, convaincu qu'il était que les chevaliers qui verraient ce qui sortait de la main du compagnon ne voudraient plus de ce que faisait le maître. Aussi, tout en faisant semblant d'accepter aux mêmes conditions ce prolongement d'apprentissage, chercha-t-il les moyens de se débarrasser de Lyderic. En ce moment son premier compagnon, nommé Hagen, qui craignait que le nouveau-venu ne prît sa place, s'approcha de Mimer:

— Maître, lui dit-il, je sais à quoi vous pensez: envoyez Lyderic faire du charbon dans la Forêt-Noire, et il sera immanquablement dévoré par le dragon.

En effet, il y avait alors dans la Forêt-Noire un dragon monstrueux qui avait déjà dévoré mainte et mainte personne; si bien que nul n'osait plus passer dans la forêt. Mais Lyderic ignorait cela, n'ayant jamais quitté la grotte du bon anachorète.

Mimer trouva le conseil bon, et dit à Lyderic:

— Lyderic, le charbon commence à nous manquer: il serait bon que tu allasses dans la Forêt-Noire et que tu renouvelasses notre provision.

— C'est bien, maître, dit Lyderic, j'irai demain.

Le soir, Hagen s'approcha de Lyderic et lui donna le conseil d'aller faire son charbon à un endroit appelé le Rocher qui pleure, lui disant que c'était là où il trouverait les chênes les plus beaux et les hêtres les plus forts: Hagen lui indiquait cet endroit, parce que c'était celui où se tenait habituellement le dragon. Lyderic, sans défiance, se fit bien expliquer le chemin par Hagen, et résolut d'aller le lendemain faire son charbon à la place qu'on lui avait désignée.

Le lendemain, comme il allait partir, le plus jeune des compagnons monta à sa chambre: c'était un bel enfant à la



figure ronde et enjouée, aux longs cheveux blonds et aux beaux yeux bleus, nommé Peters, qui était aussi bon que les autres compagnons étaient méchans. Aussi, comme il était le dernier, avait-il eu beaucoup à souffrir de ses camarades jusqu'au moment où Lyderic était entré dans la forge; car de ce moment Lyderic s'était constitué son défenseur, et personne dès lors n'avait plus osé lui rien dire ni lui faire aucun mal.

Peters venait dire à Lyderic de ne point aller à la forêt parce qu'il y avait un dragon ; mais Lyderic se mit à rire, et, tout en remerciant Peters de sa bonne intention, il ne s'apprêta pas moins à partir pour la forêt, mais toutefois après avoir pris Balmung, qu'il eût laissée sans doute s'il n'eût été averti. Maître Mimer lui demanda alors pourquoi il prenait son épée : Lyderic lui répondit que c'était pour couper les chênes et les hêtres dont il comptait faire son charbon. Puis, s'étant informé une seconde fois à Hagen du chemin qui conduisait au Rocher qui pleure, il se mit en route joyeusement.

En arrivant au bord de la Forêt-Noire, Lyderic, qui craignait de se tromper, demanda à un paysan le chemin du Rocher qui pleure ; le paysan crut alors que Lyderic ignorait le danger qu'il y avait à s'approcher de cet endroit, et il lui dit qu'il se trompait sans doute ; que le rocher servait de caverne à un dragon qui avait dévoré déjà plus de mille personnes. Mais Lyderic répondit qu'il avait du charbon à faire en cet endroit, parce qu'on lui avait dit que c'était celui où il trouverait les chênes les plus beaux et les hêtres les plus forts ; que, quant au dragon, s'il osait se montrer, il lui couperait la tête avec Balmung.

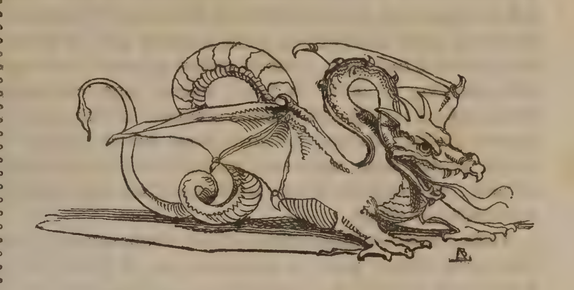
Le paysan, convaincu que Lyderic était fou, lui indiqua la route qu'il demandait, puis se sauva à toutes jambes en faisant le signe de la croix.

Lyderic entra dans le bois, et lorsqu'il eut marché une heure à peu près dans la direction que lui avait indiquée le paysan, il reconnut à la beauté des chênes et à la force des hêtres qu'il devait approcher de la retraite du dragon. En outre, la terre était tellement semée d'ossemens humains qu'on ne savait où poser le pied pour ne point marcher dessus : en effet, ayant fait quelques pas encore, il aperçut une énorme pierre, au bas de laquelle était l'ouverture d'une caverne ; comme cette pierre était toute mouillée par une source qui suintait le long de sa paroi, Lyderic reconnut la Roche qui pleure.



Lyderic pensa que le plus pressé était d'exécuter d'abord les ordres de maître Mimer : en conséquence il se mit à faire choix d'un emplacement pour établir son fourneau ; puis, ce choix fait, il frappa si rudement avec Balmung sur les arbres qui l'entouraient qu'en moins d'un quart d'heure il eut construit un énorme bûcher. Le bûcher construit, Lyderic y mit le feu.

Cependant, aux premiers coups qui avaient retenti dans la forêt, le dragon s'était éveillé et avait allongé la tête jusqu'à l'entrée de sa caverne : Lyderic avait vu cette tête qui le regardait avec des yeux flamboyans ; mais il avait pensé qu'il serait temps de s'interrompre de son ouvrage quand le dragon viendrait à lui. Cependant, soit que le monstre fût repu, soit qu'il vît à qui il avait affaire, il se tint tranquille tout le temps que Lyderic fut occupé à bâtir son fourneau ; mais lorsqu'il vit briller la flamme, il se mit à siffler avec tant de violence que tout autre que le jeune homme en eût été épouvanté. C'était déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour Lyderic, qui, afin de l'exciter davantage, prit des tisons ardens au bûcher et commença de les jeter à la tête du dragon.



Le monstre, provoqué d'une façon aussi directe, sortit de la caverne, déroula ses longs anneaux et s'avança en battant des ailes vers Lyderic, qui, après avoir fait une courte prière, lui épargna la moitié du chemin. Aussitôt commença un combat terrible, pendant lequel le dragon poussait de si horribles hurlemens, que les animaux qui étaient à deux lieues à la ronde sortirent de leurs tanières et s'enfuirent : il n'y eut qu'un rossignol qui resta tout le temps de la lutte perché sur une petite branche au-dessus de la tête de Lyderic, ne cessant d'encourager le jeune homme par son chant. Enfin le dragon, percé déjà par plusieurs coups de la terrible Balmung, commença de battre en retraite vers son repaire, laissant le champ de bataille tout couvert d'une mare de sang. Mais Lyderic prit un tison allumé à son fourneau, le poursuivit dans sa caverne, où il s'enfonça après lui, et au bout de dix minutes, reparut à l'entrée, tenant, comme le chevalier Persée, la tête du monstre à la main.

Alors, en le voyant venir ainsi victorieux, le rossignol se mit à chanter :

« Gloire à Lyderic, au pieux jeune homme qui a mis sa confiance en Dieu au lieu de la mettre en sa force. Qu'il dépouille ses vêtemens, qu'il se baigne dans le sang du monstre, et il deviendra invulnérable. »

Lyderic n'eut garde de négliger l'avis que lui donnait le rossignol ; il jeta aussitôt le peu de vêtemens qu'il avait, s'approcha de la mare de sang qu'avait répandue le dragon ; mais dans le trajet une feuille de tilleul étant tombée sur son dos, elle s'y attacha, car, après un si rude combat, la peau du jeune homme était tout humide de sueur.

Lyderic se roula dans le sang du monstre, et à l'instant même tout son corps se couvrit d'écailles, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul.

Le soir même, comme son charbon était fait, Lyderic en chargea un grand sac sur son dos et, prenant à la main la tête du dragon, il s'achemina vers la forge de maître Mimer, où il arriva le lendemain matin.

L'étonnement fut grand à la forge : personne ne comptait plus voir Lyderic. Néanmoins, avec quelque sentiment qu'on le vît revenir, chacun lui fit bonne mine, et surtout Hagen, qui pour rien au monde n'aurait voulu que le jeune homme se doutât du mauvais tour qu'il avait voulu lui jouer. Mais le maître et lui, de plus en plus envieux contre Lyderic, rêvèrent aussitôt à quels nouveaux dangers ils pourraient l'exposer.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Lyderic ne leur en donna pas le loisir, car le même jour il signifia à maître Mimer que lui ayant, moins deux heures par jour, donné les semaines de son temps en échange de sa barre de fer, ils étaient quittes; en conséquence il emportait Balmung et allait courir le monde pour y chercher des aventures, comme faisaient les chevaliers qui venaient tous les jours acheter des armes à la forge. Mimer fit alors observer au jeune homme que ce n'était point assez d'une épée, pour se mettre en route dans une telle intention et qu'il lui fallait encore une cuirasse; mais Lyderic lui répondit qu'une cuirasse lui était parfaitement inutile, attendu qu'après avoir tué le dragon il s'était baigné dans son sang, ce qui l'avait rendu invulnérable, à l'exception d'une seule place, où était tombée une feuille de tilleul.

Maître Mimer et Hagen auraient bien voulu savoir quelle était cette place, mais ils n'osèrent pas le demander à Lyderic de peur de lui inspirer des soupçons; ils prirent donc congé de lui avec les expressions de la plus cordiale amitié et ayant, comme des Judas, le baiser sur les lèvres, mais la trahison dans le cœur.

Lyderic chercha partout Peters pour lui dire adieu, mais il ne put pas le trouver.

A cent pas de la forge, il rencontra l'enfant qui l'attendait derrière un arbre.

— Frère, lui dit l'enfant, qui croyait Lyderic son égal, mes compagnons de la forge me haïssent parce que je t'aimais, je n'ose plus retourner auprès d'eux. Tu es fort et je suis faible, veux-tu que je t'accompagne, tu me défendras et je te servirai.

— Viens, dit Lyderic.

Et l'enfant et le jeune homme se mirent gaîment en voyage.

Ils marchèrent ainsi quinze jours, droit devant eux, sans savoir où ils étaient, mangeant des racines, buvant de l'eau, dormant au pied des arbres des forêts ou des bornes de la route, et confians en Dieu, aux mains duquel ils avaient remis leur destinée.

Vers le soir du quinzième jour, ils arrivèrent dans un bois très-épais et très-magnifique, où ils entendirent les aboiemens d'une meute et les cors des chasseurs. Lyderic se dirigea vers le bruit, car il était amoureux de tout amusement qui lui rappelait la guerre, et il arriva ainsi à un carrefour, où il vit un sanglier monstrueux, qui était acculé dans un bouge et qui tenait aux chiens. En même temps, un cavalier richement vêtu, et qui était si bien monté qu'il précédait tous les autres chasseurs de plus de deux traits de flèche, accourut par une des allées, un épieu à la main, et, sans attendre sa suite, s'élança vers le sanglier qu'il frappa courageusement de son arme; mais aussitôt, le



sanglier, furieux de sa blessure, abandonna les chiens auxquels il faisait tête, et, piquant droit à son antagoniste, il passa entre les jambes du cheval, dont il ouvrit le ventre d'un coup de boutoir, et cela de telle façon que ses entrailles en sortirent et tombèrent jusqu'à terre. Le cheval, se sentant si cruellement blessé, se cabra de douleur et se renversa sur son maître.

Aussitôt le sanglier, la soie hérissée et faisant claquer ses boutoirs, revint sur celui qui l'avait blessé; mais Lyderic, d'un seul bond, s'élança entre l'animal et le cavalier renversé, et d'un seul coup de Balmung perça le sanglier de part en part. Puis aussitôt, courant à celui auquel il venait de sauver la vie, il le tira de dessous son cheval. Pendant ce temps, Peters coupait la hure du sanglier, et la présentait à Lyderic, qui la déposa aux pieds du chasseur, comme étant celui à qui elle devait appartenir de droit.

En ce moment tout le reste de la chasse arriva, et chacun, sautant à bas de cheval, s'empressa de demander au noble chasseur s'il n'était point blessé; mais celui-ci, pour toute réponse, présenta Lyderic aux seigneurs qui l'entouraient, en leur disant: que ceux qui sont aises de me voir sain et sauf remercient ce jeune homme, car c'est à lui que je dois la vie. Aussitôt tous les chasseurs entourèrent Lyderic, en lui faisant force complimens, que Lyderic leur laissa faire, en les regardant, tout étonné d'être ainsi félicité pour une action qui lui avait paru à lui si simple et si naturelle. Enfin les félicitations allèrent si loin que Lyderic, croyant ces gens fous, demanda dans quel pays il était et quel était l'homme auquel il venait de sauver la vie.

Les courtisans lui répondirent qu'il était dans la forêt de Braine, et que celui auquel il venait de sauver la vie était le roi Dagobert.



Lyderic, qui connaissait par renommée la sagesse et le courage de ce prince, dont le nom, en langue teutonique, voulait dire *brillante épée*, s'avança alors modestement vers lui, et, mettant un genou en terre, il lui fit un compliment si bien tourné que Dagobert, voyant qu'il avait à faire à un jeune homme d'une condition plus distinguée

que ne l'indiquaient ses vêtemens, le releva aussitôt en lui demandant à son tour d'où il venait et qui il était.

— Hélas! sire, dit Lyderic, je ne puis répondre qu'à la première de ces deux questions. Je viens du bois Sans Merci, qui est situé dans les environs du château du prince de Buck, sans m'être arrêté autrement que six semaines à la forge de maître Mimer pour me forger cette épée. Quant à ce qui est de ce que je suis, je ne me connais pas moi-même, ayant été trouvé sous un buisson, près de la fontaine de Saulx, par un digne et bon ermite qui m'a élevé, et dont, vivant, je n'eusse jamais quitté la personne, ni mort, la tombe, si un rossignol ne m'avait dit que le premier devoir d'un enfant était de chercher à connaître sa mère. Alors je me suis mis en route, m'en rapportant à Dieu du choix du chemin. Dieu a choisi le bon puisqu'il m'a conduit ici, assez à temps pour sauver la vie au plus grand roi de la chrétienté.

— Oui, tu as raison, mon enfant, et c'est Dieu lui-même qui t'a conduit ici, reprit le roi Dagobert; car peut-être pourrai-je t'apprendre ce que tu ignores. Eloi, — continua



le roi en se tournant vers le digne évêque de Noyon, qui était tout à la fois son orfévre, son trésorier et son ministre, — qu'avez-vous fait de la lettre que nous avons reçue ce matin même de notre vassale la noble princesse de Dijon, dame Ermengarde de Salwart, dont nous avions mis la principauté en tutelle, la croyant morte, et qui n'était que prisonnière du prince de Buck.

— La voici, sire, dit le Éloi.

C'était une lettre que la princesse de Dijon, avait enfin réussi à faire parvenir au roi par un des hommes d'armes du prince de Buck, qu'elle avait séduit en lui donnant une bague qui valait bien six mille livres tournois.

Le roi prit la lettre et la lut.

C'était mot pour mot le récit, de la manière dont son mari et elle avaient été attaqués dans la forêt Sans Merci par le prince de Buck et ses gens; puis elle racontait la façon dont elle s'était laissée glisser de cheval avec son enfant, comment elle avait déposé cet enfant, qui était un garçon, dans un buisson près d'une fontaine ombragée par des saules; puis enfin, comment dans l'espérance que Dieu veillerait sur lui, elle l'avait laissé là pour rejoindre son mari blessé, lequel était mort dans la nuit suivante. Depuis ce temps, elle était prisonnière du prince de Buck et n'avait jamais voulu consentir à aucune rançon, regardant la principauté de Dijon comme l'apanage de son enfant.

En conséquence, elle suppliait le roi Dagobert, non pas de la venir délivrer, car elle ne voulait pas entraîner son suzerain dans une guerre avec un vassal si puissant que le prince de Buck, mais de faire chercher son fils, qui devait avoir dix-huit ans, et de lui rendre la principauté de Dijon, qui était l'héritage de son père.

Elle espérait qu'on reconnaîtrait cet enfant à un chapelet qu'elle lui avait roulé autour du cou, lequel chapelet soutenait une médaille à l'effigie de la Vierge.

Pendant tout le temps qu'avait duré la lecture, Lyderic avait écouté, les mains jointes et les larmes aux yeux, mais lorsque le dernier paragraphe fut fini, il poussa un grand cri de joie, et ouvrant son habit, il montra au roi la médaille et le chapelet.

Le roi Dagobert avait d'abord voulu faire du meurtre de

Sallwart et de l'emprisonnement d'Ermengarde par le prince de Buck une affaire de suzerain à vassal; mais Lyderic, se jetant à ses genoux, avait réclamé, comme un droit à lui appartenant, la vengeance de son père et de sa mère, et cela avec tant d'instances, qu'il avait été forcé de lui accorder sa demande, et qu'il avait autorisé Lyderic à défier Phinard, promettant de plus au jeune homme, que si Phinard acceptait le défi, il l'armerait lui-même chevalier et se déclarait d'avance son parrain.

En conséquence, Dagobert ordonna que le héraut de France se tînt prêt pour aller défier le prince de Buck; mais cette fois encore Lyderic lui fit observer que, puisque c'était une affaire particulière, c'était un héraut particulier qui devait porter ses lettres de défiance. Dagobert se rendit à ces raisons et laissa Lyderic libre de choisir son héraut, se chargeant seulement de lui donner une suite digne d'un prince. Lyderic choisit Peters, car quoique l'enfant eût à peine quatorze ans, il connaissait tellement la grande amitié qu'il lui portait, qu'il se fiait plus à lui qu'à qui que ce fût au monde.

Peters partit accompagné de six écuyers et de vingt hommes d'armes, et, traversant toute la Picardie, il entra en Flandre et vint jusqu'au château de Phinard, qui s'élevait à l'endroit même où est situé aujourd'hui le pont de Phin dans la ville de Lille, qui à cette époque n'existait pas encore; arrivé devant la porte, il s'arrêta avec sa troupe et sonna du cor. Alors la sentinelle sortit de l'échauguette et lui demanda ce qu'il voulait : Peters répondit au soldat qu'il n'avait pas affaire aux valets, mais au maître, et qu'il eût à aller chercher son maître. Si hautaine que fût cette réponse, comme il était facile de juger d'après la suite de celui qui l'avait faite qu'il avait le droit de parler ainsi, le soldat alla prévenir le prince de Buck.

Celui-ci, qui était en train de déjeuner, se retourna de fort mauvaise humeur en voyant entrer ce message, car il n'aimait pas à être dérangé pendant ses repas, si bien qu'il y avait des peines très-fortes contre ceux qui se permettaient de contrevenir à ses ordres; en conséquence il avait déjà donné l'ordre à deux de ses gardes de saisir le soldat et de le battre de verges, lorsque celui-ci lui fit observer bien humblement qu'il n'avait pris la liberté d'entrer que parce que celui qui l'envoyait était suivi d'écuyers à la livrée du roi de France. Ce qui était facile à voir aux fleurs de lis sans nombre qui parsemaient leur manteau. A ces mots, le prince de Buck se leva vivement, et comme le roi de France était son seigneur suzerain et qu'il connaissait sa sagesse et son courage, il n'eût voulu pour rien au monde se brouiller avec lui; il se rendit donc sur le rempart pour s'assurer si le soldat lui avait bien dit la vérité,



et s'il n'avait pas été trompé par quelque fausse apparence, mais au premier coup d'œil qu'il jeta sur la troupe qui était arrêtée devant la porte du château, il vit bien, comme le soldat, que ceux qui étaient là venaient de la part du roi Dagobert. En conséquence il donna aussitôt l'ordre de baisser le pont-levis, afin de recevoir avec tous les honneurs qui lui étaient dus celui qui venait au nom de son suzerain; mais Peters, ayant entendu cet ordre, étendit la main en signe qu'il voulait parler. Chacun écouta.

— Prince de Buck, dit Peters, il est inutile que tu fasses lever la herse et baisser le pont-levis, je n'entrerai pas dans ton château; car ton château est celui d'un traître et d'un meurtrier; écoute donc d'ici et à la face de tous, ce que j'ai à te dire:

« Je viens, au nom de ton seigneur suzerain, le très-grand, très-bon et très-noble roi Dagobert, te dire qu'il te somme d'avoir à répondre d'ici en un mois, devant les pairs du royaume assemblés, aux charges et accusation que porte contre toi mon maître, le très-haut et très-puissant seigneur Lyderic, prince de Dijon, fils du très-noble prince Salwart et de très-vertueuse dame Ermengarde. Premièrement, touchant le meurtre de son père traîtreusement assassiné par toi dans le bois Sans Merci, et secondement, touchant la détention injuste et cruelle, que depuis dix-huit ans, tu fais subir à sa mère. Si mieux, tu n'aimes toutefois accepter l'offre que, sous la protection du roi, te porte le seigneur Lyderic, mon maître, du combat à outrance à pied ou à cheval, avec la lance, l'épée ou le poignard.

» Et en signe de défi, voici le gant que mon maître me charge de clouer à la porte de ton château. »

Et ce disant, il s'avança jusqu'à la porte sur son cheval, et faisant ce qu'il avait dit, il y cloua le gant avec son poignard.



Si insolent que fût ce défi, le prince de Buck, qui savait dans l'occasion être patient comme un anachorète, écouta d'un bout à l'autre avec un calme apparent; puis quand Peters eut fini :

— C'est bien, lui dit-il, retournez vers le roi mon seigneur et maître, et l'assurez de ma part que je n'ai commis ni félonie ni trahison; le prince de Salwart est tombé dans un combat et non dans un guet-apens. Au reste j'accepte le défi de celui qui m'accuse, et l'issue du combat

prouvera, je l'espère, de quel côté est le bon droit et la vérité

Quant à la princesse Ermengarde, dont celui qui vous envoie réclame la liberté, dites-lui que je lui offre de vider notre différend ici même, afin que s'il a le dessus, comme il s'en vante follement, il n'ait pas la peine de se transporter trop loin pour la délivrer.

Et maintenant si vous voulez entrer dans ce château, vous y serez reçu et traité comme a le droit de l'être, chez un vassal, l'envoyé de son souverain. —

Mais au lieu d'accepter cette offre, Peters secoua la tête, et ayant sonné une seconde fois du cor en manière de congé, il repartit au galop avec toute sa suite et vint rapporter au roi Dagobert et au prince Lyderic la réponse de Phinard.

Rien ne pouvait être plus agréable au jeune homme que cette réponse que Phinart avait faite, non pas qu'il comptât sur son bon droit, mais se fiant sur sa force. Il demanda donc à Dagobert d'activer autant que possible les préparatifs de son voyage, ayant hâte de délivrer sa mère.

Pendant ce temps le prince de Buck, qui avait ignoré jusque-là qu'il y eût un héritier du nom de Salwart, fit descendre Ermengarde et lui demanda ce que c'était qu'un certain Lyderic qui se faisait passer pour son fils et qui, sous la protection du roi de France, était venu le provoquer au combat. Alors Ermengarde pour toute réponse tomba



à genoux, remerciant Dieu avec une telle expression de reconnaissance que Phinard n'eut plus de doute que le héraut n'eût dit la vérité. Alors il demanda à la princesse comment il se faisait qu'elle ne lui avait jamais parlé de ce fils, et Ermengarde répondit que c'est qu'elle avait craint qu'il ne s'en emparât et ne le fit mourir; mais que puisqu'à cette heure il était sous la protection d'un aussi grand roi que le roi des Francs, et par conséquent n'avait plus rien à craindre, elle pouvait tout lui dire. En effet elle lui raconta comment les choses s'étaient passées. Phinard demanda alors quel âge avait ce fils! Ermengarde répondit qu'il pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, et Phinard se mit à rire; car il lui semblait étrange qu'un enfant de cet âge vînt s'attaquer à lui, qui était dans toute la force de la virilité et si expert dans les armes, qu'à cent lieues à la ronde, nul homme peut-être n'eût osé se mesurer contre lui. Il attendit donc avec une tranquillité parfaite l'arrivée de son adversaire, convaincu qu'il en aurait bon marché.

Il était dans cette persuasion, lorsqu'un matin la sentinelle vint lui dire qu'on apercevait une grosse troupe de cavaliers qui s'avançait vers le château de Buck. Phinard monta aussitôt sur une tour, et ayant bientôt reconnu que c'était le roi de France et sa cour, il fit ouvrir les portes et s'avança au-devant de lui avec toute sa garnison, mais tête nue et sans armes comme il convenait à un vassal devant son maître.

A la droite du roi était Lyderic, monté sur un magnifique cheval que lui avait donné le roi et dont les housses de velours frangées d'or traînaient jusqu'à terre. A gauche était le digne évêque de Noyon, dont Dagobert ne pouvait se passer un seul instant, en ce qu'il le consultait sur toute chose.

Phinard, après avoir jeté sur Lyderic un regard rapide mais scrutateur qui le rassura encore, vu son extrême jeunesse, invita toute la chevauchée à entrer au château. Mais Dagobert répondit qu'une accusation d'assassinat et de forfaiture pesant sur lui, il ne pouvait entrer dans son château tant qu'il n'en serait pas lavé.

Alors Phinard répéta ce qu'il avait déjà dit: que la mort de Salwart était la suite d'un combat et non d'un guet-apens, et qu'Ermengarde n'était restée prisonnière qu'à la suite de démêlés d'intérêts, ne voulant pas lui rendre à lui Phinard, certaines portions de la principauté de Dijon sur lesquelles il prétendait avoir des droits. Mais Lyderic ne put supporter plus longtemps qu'un mensonge si évident fût proféré devant lui.

— Sire, dit-il en s'adressant au roi, cet homme ment par la gorge; d'ailleurs je ne suis pas venu, avec la permission de Votre Majesté, pour écouter ses raisons, mais pour mesurer mon épée avec la sienne; que Votre Majesté veuille donc bien ordonner que les préparatifs du combat soient faits à l'instant même, car depuis dix-huit ans ma mère est prisonnière et attend l'heure à laquelle elle reverra son fils.

— Vous entendez? dit le roi en se tournant vers le prince de Buck.

— Oui, sire, répondit Phinard, et je n'ai pas moins de hâte d'en venir aux mains que celui qui m'accuse, et la fin du combat, je l'espère, me sera plus agréable encore que le commencement.

— Que l'on prépare donc à l'instant la lice, dit le roi, et que chaque champion songe à mettre sa conscience en repos, car le jugement de Dieu aura lieu demain matin, et malheur à celui que le Seigneur appellera pour l'interroger sans qu'il soit préparé à lui répondre.

Phinard s'inclina et rentra dans son château. Le roi Dagobert fit poser ses tentes à l'endroit même où il était; et l'espace qui se trouvait compris entre le camp royal et la forteresse princière fut désigné pour la lice.



CHAPITRE CINQUIÈME.

Lyderic passa la fin de la journée en prières; puis, vers le point du jour, il se confessa au saint évêque de Noyon, qui lui donna l'absolution de ses péchés.

Quant au prince de Buck, il agit d'une bien autre façon : car complétement rassuré par la vue du jeune homme contre lequel il allait combattre, il n'avait conservé aucune crainte, et si mauvaise que fût sa cause, il comptait bien que son bras ne lui ferait pas défaut dans une pareille occasion. Au lieu de passer la nuit en prières et en dévotions, comme il aurait dû faire, il commanda donc un grand souper afin de faire fête à tous ses officiers, et en manière de bravade il invita la princesse Ermengarde à en venir prendre sa part, en lui disant qu'il lui avait réservé une place à sa table en face de lui.

La princesse Ermengarde fit répondre à Phinard que la seule table dont elle dût s'approcher en un pareil moment était celle du Seigneur. En effet le messager rapporta à Phinard qu'il avait trouvé Ermengarde agenouillée dans la chapelle.

Phinard se mit joyeusement à table avec ses officiers, en laissant la place de la comtesse vide, afin que si elle changeait d'avis, elle pût la venir prendre ; puis il s'assit en face de cette place, et donna le signal en se versant à boire et en passant à ses convives une cruche pleine de vin.

Le souper se prolongea fort avant dans la nuit au milieu des chants de joie, des blasphèmes et des éclats de rire ; tandis que la cloche sonnait tristement les heures que le temps emportait et que Phinard aurait dû employer d'une tout autre façon.

Au premier coup de minuit les lampes pâlirent, et l'on entendit comme un pas lourd qui s'approchait lentement par la salle d'armes, à l'autre extrémité de laquelle était la chapelle ; chacun se retourna en silence du côté par où venait le bruit ; et comme la cloche frappait pour la douzième fois, la porte s'ouvrit et un chevalier parut.

Mais ce qui fit frissonner tout le monde jusqu'au fond du cœur, c'est que ce chevalier était de marbre, et que chacun reconnut en lui la statue du père du prince de Buck, qui depuis trente ans était restée immobile et couchée sur son tombeau.

A cet aspect tout le monde se leva, et Phinard comme les autres ; seulement peut-être était-il encore plus pâle que les autres, car il savait que c'était une habitude dans sa famille, que les pères vinssent prévenir ainsi les fils la veille de leur mort.

La statue s'avança d'un pas lent et raide, la visière de son casque levée et ses yeux de marbre fixés sur Phinard ; puis elle vint s'asseoir à la place vide en face de lui.

Alors Phinard ordonna à l'échanson de remplir la coupe de son père et à l'écuyer tranchant de lui couvrir son assiette ! Mais ni l'un ni l'autre n'osèrent s'approcher du convive de pierre. Phinard se leva, remplit la coupe de son père du meilleur vin qui eût été servi à souper, et couvrit son assiette d'une tranche de viande coupée au meilleur morceau. La statue le regardait faire, tournant la tête sur son cou raide, sans que le reste du corps bougeât de place. Mais elle ne décroisa pas les mains de dessus sa poitrine et ne but ni ne mangea ; seulement, lorsque



Phinard se fut rassis à sa place, il lui semblait que deux grosses larmes coulaient des paupières de marbre de la statue : c'est que Phinard était le dernier de sa race, et que la statue, toute de marbre qu'elle était, pleurait de voir finir cette race d'une façon si fatale et si ignominieuse.

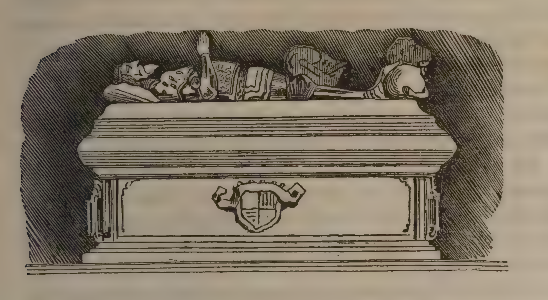
Les deux larmes roulèrent des joues sur les moustaches du vieux prince, puis des moustaches tombèrent sur la table. Alors les yeux de la statue redevinrent secs, et elle se leva en faisant, de la tête, signe à Phinard de la suivre.

Phinard prit, dans une des mains de fer scellées au mur, une branche de sapin allumée, et suivit la statue ; quant aux autres convives, ils restèrent immobiles à leurs places comme si eux-mêmes étaient devenus de pierre.

La statue, toujours suivie du prince, s'engagea dans la salle d'armes, mais au lieu de la traverser entièrement comme elle avait dû le faire pour venir de la chapelle, elle prit une porte latérale et sortit dans le préau ; arrivée là, elle retourna la tête pour voir si Phinard la suivait toujours, et comme elle vit qu'il marchait derrière elle, elle continua son chemin, traversa le préau, entra dans une cour isolée où l'on jetait toutes sortes de débris, et s'arrêta près d'une tombe fraîchement creusée.

Phinard était passé pendant la soirée dans cette cour et l'avait trouvée dans son état habituel ; la fosse avait donc été creusée pendant qu'il soupait. Phinard regarda autour de lui, et ne vit personne si ce n'est la statue qui se remit en route, marchant toujours de son pas grave et inanimé.

Cette fois la statue se dirigeait vers la chapelle souterraine où était sa propre tombe, toujours suivie de Phinard qui marchait derrière elle comme entraîné par une puissance surhumaine. Devant le fantôme de pierre la porte s'ouvrit toute seule, et Phinard, en plongeant son regard sous la voûte, vit que la statue qu'il suivait manquait au tombeau. Seulement le lion de marbre qui était couché à ses pieds, en signe que le noble prince dont il gardait le corps était mort sur un champ de bataille, s'était levé sur ses pattes de devant et, la tête tournée vers la porte, semblait attendre le retour de son maître. Alors la statue marcha droit au tombeau, s'étendit à la même place où elle dormait depuis trente ans; le lion se recoucha à ses pieds, et tout rentra dans le silence et dans l'immobilité de la mort.



Phinard était un cœur de fer que le démon avait détourné de la voie où avaient marché ses ancêtres; mais qui, pour être devenu criminel, n'en était pas moins ferme et moins puissant. Il voulut donc s'assurer qu'il n'était pas le jouet de quelque vision et s'approcha du tombeau : la pierre s'était déjà reprise à la pierre comme si elle n'en avait jamais été séparée. Il tourna la tête alors du côté de la tombe de sa mère placée en face de celle de son mari, et dont la statue était ordinairement couchée comme la sienne, excepté qu'au lieu d'avoir un lion à ses pieds, en signe de courage, elle avait un chien, en signe de fidélité. La statue maternelle avait miraculeusement changé de position : elle était à genoux et priait.

Dès lors Phinard n'eut plus de doute que tout ceci ne fût un avertissement de Dieu : le fantôme de pierre était venu lui annoncer, comme c'était l'habitude dans la famille, que son dernier jour était proche. La tombe qu'il lui avait montrée, creusée dans une terre profane, était la tombe infâme où il devait dormir jusqu'au jour du jugement dernier; et sa mère, qu'il avait trouvée priant sur son tombeau, priait le Seigneur qu'à défaut du corps il sauvât au moins, dans sa miséricorde, l'âme de son fils.

Toutes ces choses apparurent aussi clairement à Phinard que s'il les voyait écrites en lettres de feu. Il retourna donc tout pensif vers la salle du festin; la salle était vide, car chacun s'était promptement retiré de son côté. Phinard appela ses gens; mais ce ne fut qu'au troisième appel qu'un vieux serviteur, qui savait par expérience combien il était dangereux de faire attendre son maître, se présenta tout tremblant.

— Mon vieux Niklans, dit le prince de Buck d'une voix douce, va me chercher le chapelain.

Le vieux serviteur regarda Phinard avec toutes les marques du plus profond étonnement. Celui-ci renouvela sa demande.

— Mais, monseigneur, répondit Niklans, vous savez bien que voilà tantôt quinze ans que le chapelain est mort et que depuis ce temps vous n'avez jamais songé à le remplacer.

— C'est vrai, répondit Phinard en soupirant, je l'avais oublié. Alors va jusqu'au camp du roi des Francs, mon seigneur et maître, et supplie l'évêque de Noyon de venir entendre la confession d'un pauvre pécheur.

Le vieux serviteur obéit sans répliquer, et l'évêque le suivit sans même lui demander quel était l'homme qui réclamait son ministère.

Le lendemain au point du jour la lice étant prête, le roi Dagobert, accompagné de toute sa chevalerie, monta sur l'estrade qui lui avait été préparée. Quant à Lyderic, il était dans son pavillon, où le roi lui avait envoyé une magnifique armure forgée et bénie pour lui-même par l'évêque de Noyon; mais, après en avoir essayé les différentes pièces, il s'était trouvé gêné dans toute cette ferraille, et, comme elle lui était inutile puisqu'il était invulnérable, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul, il l'avait renvoyée au roi en lui faisant dire que sa coutume n'était point de combattre ainsi appareillé.

Six heures sonnèrent : c'était l'heure fixée pour le combat, et l'on était fort étonné de n'avoir pas encore vu paraître le prince de Buck, qui devait occuper le pavillon opposé à celui de Lyderic; mais le roi, ayant pensé qu'il se tenait tout armé derrière ses murailles, commanda que le signal fût donné comme s'il eût été présent, et la trompette retentit quatre fois, portant aux quatre coins de l'horizon le défi de Lyderic.

Le roi ne s'était point trompé, le dernier appel guerrier venait d'expirer à peine lorsque la porte du château s'ouvrit et que Phinard parut, non point comme on s'y attendait monté sur son cheval de guerre et portant sa lance de bataille, mais à pied, le corps vêtu d'un sac, les cheveux couverts de cendres, pieds nus et la corde au cou; derrière lui marchaient, montés sur deux magnifiques chevaux, la princesse de Dijon, portant son manteau et sa couronne, et le digne évêque de Noyon revêtu de ses habits épiscopaux; puis enfin, derrière la princesse et l'évêque, toute la garnison couverte de ses armes défensives, mais sans casque et sans épée.

L'étrange cortége entra ainsi dans la lice, et Phinard, montant les degrés de l'estrade, vint s'agenouiller devant



le roi. Alors chacun fit silence pour entendre ce qu'il allait dire.

— Sire, dit Phinard, vous voyez à vos genoux un grand pécheur que la grâce a touché et qui a mérité la mort mais qui supplie Votre Majesté de lui accorder la vie pour qu'il puisse pleurer ses fautes et en obtenir le pardon de Dieu. Tout ce qu'a dit contre moi le seigneur Lyderic est vrai; mais je le prie de me pardonner, comme m'a déjà

pardonné sa noble mère, et de recevoir de moi, à titre d'expiation et dédommagement du tort que je lui ai causé, ma principauté de Buck et mon comté d'Harlebecque, convaincu que je suis que je ne pouvais en faire don à un plus noble et à un plus brave que lui.

— Prince, répondit le roi, si ceux que vous avez tenus en oppression et en captivité vous ont pardonné, je n'ai pas le droit d'être plus sévère qu'eux : je vous fais donc grâce de la vie ; quant à votre âme, je n'ai aucun pouvoir sur elle, et c'est une affaire entre vous et Dieu. Prince de Dijon, ajouta le roi en se retournant du côté de Lyderic, avez-vous entendu et pardonnez-vous à Phinard comme je lui pardonne.

Mais Lyderic était déjà dans les bras de sa mère. Ermengarde, en voyant paraître ce beau jeune homme à la porte de son pavillon, l'avait instinctivement reconnu pour son enfant, et tous deux s'approchant du roi :

— Oui, sire, dit Ermengarde, et non-seulement nous lui pardonnons, tant notre cœur est joyeux, mais encore nous supplions Votre Majesté de lui laisser son titre et ses biens au moins pendant sa vie durant : notre principauté de Dijon est assez noble et assez puissante pour donner dans l'occasion à notre bien-aimé fils le pouvoir de servir efficacement Votre Majesté.

Mais Phinard n'attendit pas même que le roi manifestât son intention sur ce point ; et, déposant aux pieds du roi les clefs de son château, il lui dit qu'il en faisait, ainsi que du reste de ses terres, l'abandon à l'instant même, et qu'il ne s'y réservait, avec la permission du nouveau maître, que les six pieds de terre où était creusée la fosse miraculeuse à laquelle il devait sa conversion. Puis, à ces mots dits avec une telle fermeté que chacun vit bien que sa résolution était prise, il salua le roi et s'enfonça dans la forêt où on le vit disparaître.

Le même jour le roi reçut dans le château même de Buck le serment et l'hommage de Lyderic pour la principauté de Dijon, la principauté de Buck et le comté d'Harlebecque, et voulant ajouter un nouveau titre à ceux qu'il avait déjà, il le nomma premier forestier de Flandre.

Puis, quand le roi eut été bien fêté avec toute sa cour au château de Buck, il reprit la route de Soissons, sa capitale.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le premier soin de Lyderic fut de faire avec sa mère un voyage par tous ses domaines anciens et nouveaux, afin d'y établir des délégués qui, en son absence, pussent rendre la justice comme s'il eût été toujours là. Pendant trois mois que dura le voyage, ce ne furent que fêtes ; car Ermenmengarde était fort aimée de ses sujets, et pendant son absence les mères avaient parlé d'elle à leurs filles, et les pères à leurs fils, et il ne s'était point passé de dimanches que l'on n'eût prié dans chaque église pour son retour. La joie était donc grande de voir ces longues prières exaucées au moment où on y comptait le moins.

De retour au château de Buck, Ermengarde demanda à son fils si pendant toute la tournée qu'ils venaient de faire, il n'avait pas vu quelque noble jeune fille qu'il jugeât digne de son amour. Mais Lyderic répondit que non, et que jusqu'alors, ni dans ses voyages, ni dans la cour du roi Dagobert, ni dans ses propres domaines, il n'avait vu encore femme qu'il se sentît disposé à aimer. Cette réponse fit grande peine à la bonne dame, car elle commençait à se faire vieille, et avant de mourir elle aurait bien voulu embrasser ses petits-enfans.

Le soir, Lyderic descendit au jardin, et il y resta plus tard qu'à l'ordinaire, car la demande de sa mère l'avait rendu tout pensif. Il était donc assis sur un banc, le front appuyé entre ses mains, lorsqu'un rossignol vint se percher sur sa tête et se mit à chanter :

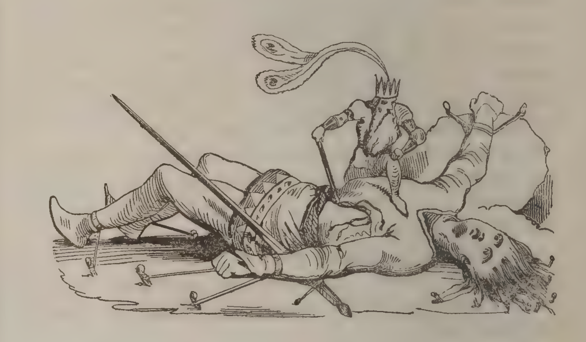
« Il y a dans un pays lointain une jeune fille plus blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore et plus pure que l'eau du lac Sandhy, au fond duquel on voit se former les perles ; elle n'a jamais aimé encore, car elle ne doit aimer que celui qui aura conquis le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Cette jeune fille plus blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore et plus pure que l'eau du lac Sandhy au fond duquel on voit les perles se former, est la belle Chrimhilde, la sœur de Gunther, roi des Higlands. »

Le lendemain Lyderic dit à sa mère que la seule femme qu'il épouserait jamais serait la belle Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Higlands. Ermangarde demanda quelle était cette belle Chrimhilde et où était situé le royaume des Higlands. — Lyderic répondit qu'il n'en savait rien, mais que dès le soir même il se mettait à la recherche de l'un et de l'autre.

En effet le soir même Lyderic, ayant laissé le gouvernement de ses États à sa mère, ceignit son épée Balmung, monta sur le cheval que lui avait donné le roi Dagobert, et suivi de Peters, son écuyer, se mit à la recherche de la belle Chrimhilde.

Lyderic fit plusieurs centaines de lieues marchant par monts et par vaux, mais sûr de ne pas se tromper, car le rossignol voletait devant lui, s'arrêtant le soir sur l'arbre sous lequel il était couché et se posant sur le mât de sa barque ou de son navire lorsqu'il traversait des fleuves ou des bras de mer. Enfin il arriva un soir dans un pays qui lui parut magnifique, et, comme d'habitude, il se coucha avec Peters sous un arbre ; le rossignol se percha dessus et les chevaux se mirent à paître à l'entour.

Le lendemain, au point du jour, il se fit un tel bruit qu'il se réveilla ; il voulut regarder ce qui le causait, mais lorsqu'il essaya de se lever, la chose lui fut impossible : il était attaché à la terre, non-seulement par le corps, mais encore par les bras, par les mains, par les jambes et par les cheveux. Alors il entendit autour de lui de grands éclats de rire, et en même temps une voix menaçante retentit à son oreille et lui dit :



— Qui es-tu ? que veux-tu ? où vas-tu ?

Lyderic fit un si grand effort pour se tourner du côté d'où venait la voix, qu'il arracha les liens qui tenait sa tête, de sorte qu'il put voir celui qui lui parlait ainsi : c'était un petit homme de deux pieds de haut, avec une

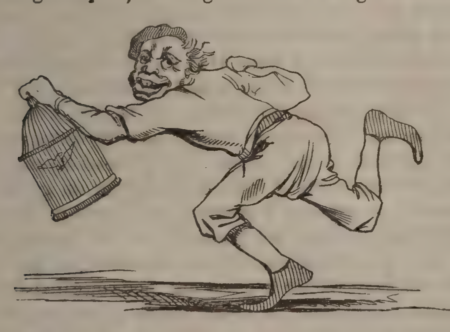
ongue barbe blanche et une couronne d'or sur la tête; il tenait à la main un fouet d'or à quatre chaînes d'acier, et au bout de chaque chaîne il y avait un diamant brut dont chaque angle était plus effilé qu'un rasoir, de sorte que lorsqu'il frappait avec ce fouet, il faisait d'un coup sept blessures. Comme il ne doutait pas que ce ne fût ce nain qui lui eut adressé la parole, il répondit :

— Je suis Lyderic, premier comte de Flandre, je veux conquérir le trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible, et je vais à la recherche de la princesse Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Higlands.

— Eh bien, dit le nain à la barbe blanche, ton voyage est fini, car tu es dans le pays des Niebelungen; seulement, au lieu de conquérir leur trésor et le casque qui rend invisible, tu travailleras le reste de ta vie aux mines de Sauten. Ton écuyer sera gardien de mes pourceaux, tes deux chevaux tourneront la meule de mes moulins à huile, ton rossignol chantera dans une cage attachée à ma fenêtre, et la princesse Chrimhilde, lassée de t'attendre, en épousera un autre ou mourra vierge comme la fille de Jephté, et afin que tu ne puisses douter de la vérité de ce que je te dis, sache que je suis le puissant Alberic, roi des Niebelungen.

A ces paroles menaçantes, auxquelles les oreilles du jeune comte avaient été si peu habituées jusqu'alors, il fit un si terrible mouvement qu'il dégagea sa main droite des liens qui la retenaient et du même coup saisit le roi Alberic par la barbe; mais celui-ci, brandissant son fouet d'or, en porta au comte de Flandre un coup si violent que l'un des diamans ayant justement frappé à l'endroit où il n'était pas invulnérable, la douleur lui fit lâcher prise.

Aussitôt le roi appela à lui toute son armée, et Lyderic sentit qu'on le frappait de tous côtés avec toutes sortes d'armes, et au milieu de tous les coups qu'il recevait et qui s'émoussaient sur lui, il sentait les coups du fouet d'or rapides et redoublés comme ceux d'un fléau qui bat le grain dans une grange. Alors Lyderic vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre; il fit un effort pareil à ceux qu'il avait déjà faits, et parvint à dégager son bras gauche et à s'asseoir. En cette position, il put voir toute la plaine couverte, à un quart de lieue autour de lui, de l'armée des Niebelungen, qui formait bien huit à dix mille hommes, les uns à cheval et armés de haches et de sabres, les autres à pied et armés de lances et de hallebardes. A leur leur tête était le roi Alberic à qui on venait d'amener son coursier de bataille et qui s'empressait de le monter, jugeant le cas où il se trouvait plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord. En outre, un groupe d'une centaine de personnes emmenait Peters prisonnier avec les deux chevaux, et une espèce de nain tout noir emportait, tout en dansant et en grimaçant, le rossignol dans une cage.



Cette vue donna à Lyderic une plus grande douleur que n'aurait pu le faire son propre danger. Il dégagea donc aussitôt ses cuisses et ses jambes, et, se dressant sur ses pieds, il tira Balmung et s'élançant sur ceux qui emmenaient Peters, ses chevaux et le rossignol, il se mit à frapper sur eux comme s'il avait affaire à des géans; de sorte qu'on vit à l'instant voler les bras et les têtes d'une si rude façon que chacun lacha ce qu'il tenait et se mit à fuir : il n'y eut que le nègre qui ne voulut pas lâcher le rossignol; mais Lyderic fit trois pas dans sa direction, le saisit par le milieu du corps, lui arracha la cage des mains, et comme le nain se tordait entre ses doigts avec de grands cris et en essayant de le mordre au lieu de demander grâce, il le jeta rudement à terre et l'écrasa sous son talon comme on fait d'une bête malfaisante.

Aussitôt il détacha les liens de Peters, coupa les entraves des chevaux et ouvrit la cage du rossignol : de sorte que chacun se retrouva en liberté.

Mais Lyderic comprit au bruit qui se faisait autour de lui que rien n'était fini encore et qu'au contraire l'affaire ne faisait que de s'engager. En effet, en se retournant il vit que le roi avait fait ses dispositions pour une attaque générale : ayant divisé son armée en trois corps, deux d'infanterie et un de cavalerie, qui devaient l'attaquer en face et sur les flancs, tandis qu'un régiment tout entier filait de l'autre côté d'une montagne, avec l'intention de le venir surprendre par derrière.

Lyderic songea un instant s'il ne monterait pas à cheval pour charger tous ces myrmidons; mais, réfléchissant que son cheval, n'étant point invulnérable comme lui, lui serait plutôt un embarras qu'un secours, il fit placer Peters et les deux coursiers à l'arrière-garde, avec ordre positif de ne pas bouger, et se résolut de combattre à pied. Quant au rossignol, il était sur son arbre et, joyeux de se retrouver libre, il chantait que c'était merveille.

Alors la bataille commença. Attaqué en face par le roi et sa cavalerie, attaqué sur les deux flancs par l'infanterie et menacé sur ses derrières par un régiment, Lyderic commença à faire le moulinet avec Balmung, de façon à répondre à la fois à tous les assaillans. Heureusement, si les Niebelungen étaient nombreux, le comte de Flandre était infatigable, et un moissonneur eût été lassé qui eût abattu autant d'épis en sa journée qu'au bout d'une heure il avait abattu d'hommes.

Alors Lyderic vit bien qu'il fallait procéder avec méthode; il s'attacha donc à l'aile gauche qu'il détruisit entièrement; puis il se retourna vers l'aile droite qu'il mit en fuite, de sorte qu'il n'eut plus affaire qu'au roi et à sa cavalerie; quant au régiment qui devait le venir prendre par derrière, il avait été tenu en respect par Peters et n'avait point osé s'approcher.

Il ne lui restait donc plus à combattre que le roi et sa cavalerie; mais Alberic était tellement acharné contre lui que c'était le plus fort de la besogne. Il y avait dans ce petit corps l'âme et la force d'un géant, de sorte que Lyderic, sans s'inquiéter du reste de la cavalerie, ne s'occupa plus que du roi, qui évitait avec une merveilleuse agilité les coups de Balmung, et sanglait Lyderic de si rudes coups avec son fouet d'or que tout autre que lui en eût eu le corps en lambeaux : enfin Lyderic, d'un coup de Balmung, finit par couper les deux jambes de devant au cheval du roi, qui s'abattit et le prit sous lui. Aussitôt Lyderic mit la pointe de Balmung sur la poitrine du roi, qui lâcha son fouet d'or en criant merci et promettant, si le comte de Flandre voulait lui laisser la vie, de lui livrer le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Quant au reste de la cavalerie, voyant le roi abattu, elle avait pris la fuite.

Lyderic remit Balmung au fourreau, tira le roi Alberic de dessous son cheval, et lui ayant lié les deux mains avec sa barbe, ramassa le fouet d'or et ordonna au roi de marcher devant lui pour le conduire à l'endroit où était caché le grand trésor des Niebelungen. Peters, les deux chevaux et le rossignol suivirent Lyderic.

Après avoir marché une demi-heure à peu près, on arriva à un endroit tellement fermé par des rochers qu'il semblait qu'on ne pût pas aller plus loin. Alors Alberic dit au comte de toucher la pierre avec son fouet d'or, et la pierre s'ouvrit aussitôt, forma une entrée assez grande pour que le roi, le comte, Peters et les deux chevaux pussent passer : quant au rossignol, il resta dehors, tant il avait peur que cette entrée ne fût celle d'une énorme cage.

Le comte de Flandre et Alberic s'avancèrent à travers une colonnade magnifique, car chaque colonne était de jaspe, de porphyre ou de lapis-lazuli, jusque dans une grande salle carrée, toute en malachite, qui avait une porte à cha-



cune de ses faces : chacune de ces portes donnait dans une chambre toute pleine de pierres précieuses, et s'appelait du nom du trésor qu'elle fermait : il y avait la porte des perles, la porte des rubis, la porte des escarboucles et la porte des diamans. Alberic lui ouvrit les quatre portes et lui dit de prendre ce qu'il voudrait.

Comme il aurait fallu plus de cinq cents voitures pour emporter tout ce qu'il y avait là de pierres précieuses, Lyderic se contenta de remplir quatre paniers, que lui fit apporter le roi, le premier de perles, le second de rubis, le troisième d'escarboucles et le quatrième de diamans, et fit charger par Peters les quatre paniers sur ses deux chevaux ; puis il dit au roi Alberic, qui le pressait d'en prendre davantage, que ce qu'il en avait lui suffisait pour le moment, et que quand il n'en aurait plus il en reviendrait chercher.

Alors Alberic demanda au comte de Flandre qu'il voulût bien, puisqu'il l'avait loyalement conduit à son trésor, lui délier les mains et lui rendre son fouet d'or, et qu'alors il le mènerait avec la même fidélité à la caverne où était le casque qui rend invisible : il se fondait sur ce que le casque étant gardé par un géant que l'on nommait Taffner, le géant ne lui obéirait pas s'il le voyait désarmé. Lyderic répondit que si le géant n'obéissait pas c'était son affaire à lui de le faire obéir, et qu'il en viendrait bien à bout ; mais à ceci Alberic répondit à son tour que le géant n'aurait qu'à mettre le casque sur sa tête, et qu'alors il disparaîtrait, sans que ni l'un ni l'autre sussent alors où le retrouver. Cette raison parut si plausible au comte de Flandre qu'il délia les mains du roi, et qu'il lui rendit son fouet d'or. Le nain parut très-sensible à cette marque de confiance, et étant sorti avec Lyderic, Peters et les deux chevaux chargés, de la roche précieuse, il s'achemina vers une autre partie du royaume des Niebelungen, où l'on voyait s'élever un rocher si sombre qu'on eût dit qu'il était de fer. Pendant qu'ils marchaient ainsi, le rossignol voletait d'arbre en arbre et chantait :

« Prends garde à toi, Lyderic, prends garde ! la trahison a des yeux de gazelle et une peau d'hermine, et ce n'est que tombé dans le piége que l'on sent ses griffes de tigre et son dard de serpent. Prends garde à toi, Lyderic, prends garde ! »



Et Lyderic, sans perdre de vue le roi des Niebelungen, faisait signe de la tête au rossignol qu'il l'entendait, et continuait son chemin ; mais au fond du cœur il pensait que le rossignol, n'étant pas un oiseau très-courageux, il voyait le danger plus grand qu'il n'était.

A mesure que l'on avançait vers la montagne noire, le chemin devenait de plus en plus difficile ; mais Alberic marchait devant frappant avec son fouet d'or et écartant tous les obstacles. Enfin, ils arrivèrent à un endroit où la route tournait tout à coup, et ils se trouvèrent en face d'une grande caverne. Au même instant Alberic fit un bond de côté, cria : *A moi Taffner!* et, frappant la terre du talon, disparut par une trappe comme un fantôme qui serait rentré dans sa tombe.

Le comte de Flandre cherchait déjà l'entrée de la trappe, afin de le poursuivre jusque dans les entrailles de la terre, lorsqu'il entendit des pas lourds et retentissans qui s'approchaient de lui ; il se retourna alors vivement du côté d'où venait le bruit, mais il ne vit absolument rien, ce qui lui fit croire qu'il allait avoir affaire au géant Taffner, et que celui-ci le venait combattre ayant sur la tête le casque qui rend invisible. En effet, à peine avait-il eu le temps de tirer son épée pour se mettre à tout hasard en défense, qu'il lui sembla que la montagne lui tombait sur la tête : c'était le géant Taffner qui venait de lui donner un coup de massue.

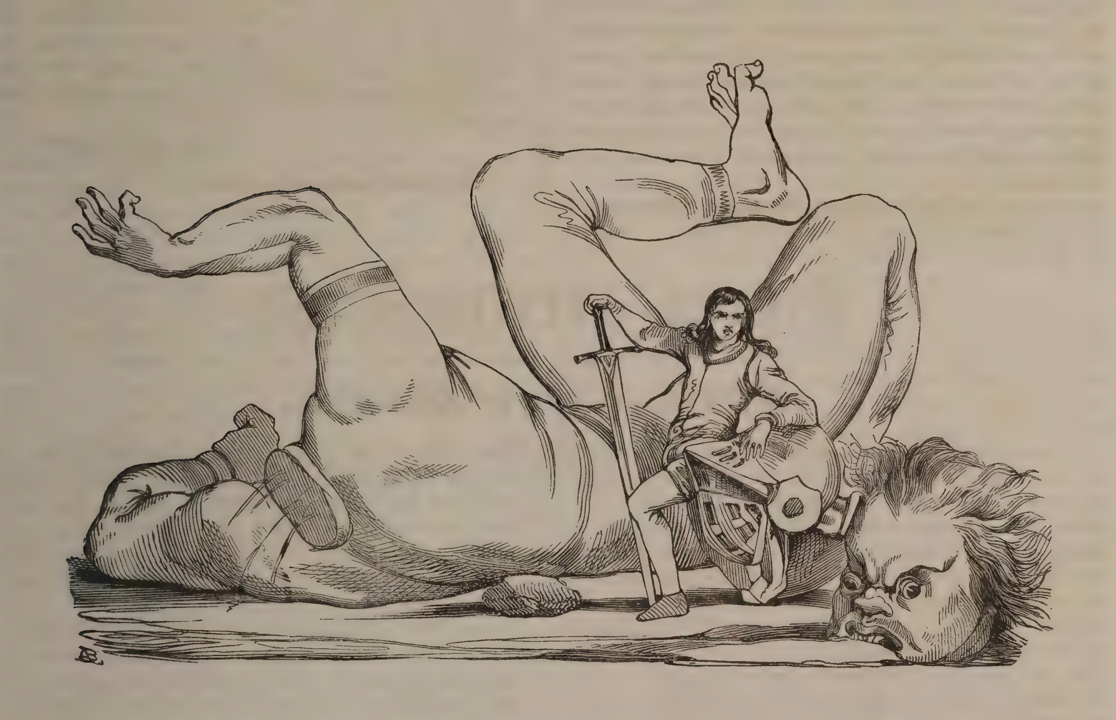
Si fort que fût Lyderic, comme il ne s'attendait point à être attaqué ainsi, il plia le front et tomba sur un genou, mais aussitôt, se relevant, il donna à tout hasard un grand coup de Balmung devant lui. Quoiqu'il eût l'air de frapper dans le vide, il sentit cependant une résistance ; ce qui lui fit croire qu'il avait touché le géant qui, pour être invisible, n'était point impalpable. En même temps un rugissement de douleur poussé par Taffner et suivi d'un second coup de massue lui prouva qu'il ne s'était point trompé ; mais cette fois il s'y attendait, de sorte que, si bien appliqué que fût

le coup, Lyderic le reçut sans plier le jarret, et y riposta par un coup d'estoc à fendre un rocher. Il parut que le coup eut son effet, car Taffner poussa un second rugissement, et Lyderic attendit en vain, pendant quelques secondes, une troisième attaque.

Le comte de Flandre croyait déjà être débarrassé du géant, et que celui-ci avait fui, lorsqu'il vit venir à lui, avec la rapidité de la foudre, une pierre aussi grosse qu'une maison, laquelle sortait toute seule de la caverne, comme si elle eût été lancée par quelque catapulte invisible; cette pierre fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième, et cela avec une telle rapidité qu'en évitant l'une il ne pouvait éviter l'autre. Lyderic comprit alors que c'était le géant qui avait changé de tactique, et qui, satisfait des deux coups qu'il avait reçus, voulait l'attaquer de loin sans s'exposer à en recevoir un troisième; il résolut donc d'user de ruse à son tour; et voyant venir à lui une énorme pierre, au lieu de l'éviter il se jeta au-devant, et, tombant à la renverse comme s'il était renversé du coup, il demeura aussi immobile que s'il était mort.

Peters poussa de grands cris de douleur, le rossignol siffla tristement, et le géant accourut si vite que Lyderic, à mesure qu'il s'approchait de lui, sentait la terre trembler sous ses pas : bientôt Lyderic sentit un genou qui se posait sur sa poitrine, tandis qu'avec un poignard on essayait de le percer au cœur; alors, calculant, par la position du genou et de la main, la position où devait être le géant, il le frappa avec Balmung d'un coup si ferme et si juste à la fois qu'il lui détacha la tête de dessus les épaules; la tête roula et en roulant elle sortit du casque, de sorte qu'à l'instant même casque, tête et tronc devinrent visibles, la tête mordant la terre de rage, et le tronc décapité se relevant tout sanglant et battant l'air de ses bras, car il fallait le temps à la mort d'aller de la tête au cœur; mais, enfin, elle se fraya sa route glacée, et le corps tomba comme un arbre séculaire déraciné par la tempête.

Lyderic ramassa aussitôt le casque, et, après s'être assuré que Taffner était bien mort, il chercha par quel chemin



avait pu lui échapper Alberic, car il lui en coûtait de quitter le pays des Niebelungen sans se venger de la trahison de leur roi. En ce moment un des chevaux ayant frappé du pied la terre, une trappe s'ouvrit, et Lyderic, ayant reconnu que c'était l'endroit même où avait disparu le roi, ne douta point que l'escalier qui s'offrait à lui ne conduisît à quelque chambre souterraine où sans doute Alberic se croyait bien en sûreté, et il résolut de l'y poursuivre.

Alors Peters, qui était encore tout tremblant du danger que venait de courir son maître, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher; mais il n'était pas facile de faire revenir Lyderic sur une résolution prise; de sorte que tout ce que le pauvre écuyer put obtenir de lui, c'est qu'il mettrait le casque qui rend invisible. Le comte de Flandre, enchanté d'essayer à l'instant même le pouvoir du casque magique, remercia son écuyer de lui avoir donné cette idée, l'autorisant à venir le rejoindre si dans une heure il n'était pas de retour. Aussitôt il mit le casque sur son front; et, étant devenu l'instant même invisible aux yeux de Péters, il descendit par l'escalier souterrain.

Aux premiers pas qu'il fit, Lyderic vit bien qu'il ne s'était point trompé et qu'il devait être dans un des palais du roi Alberic : en effet, les murs étaient resplendissans de pierreries et le chemin tout sablé de poudre d'or. Après avoir traversé quelques appartemens déserts, mais parfaitement éclairés par des lampes d'albâtre où brûlait une huile parfumée, il entra dans un jardin tout plein de fleurs qui lui sembla éclairé par le soleil lui-même; mais, en levant la tête, il s'aperçut que ce qu'il prenait pour le ciel était le fond d'un lac, mais si clair et si limpide qu'on voyait le jour à travers : cependant il s'étonnait, si transparent que fût ce lac, que les rayons du soleil, en le tra-

versant, eussent assez de force pour faire éclore les fleurs, lorsqu'en y regardant de plus près, il s'aperçut que ces fleurs n'étaient point des fleurs véritables, mais bien des plantes artificielles si artistement travaillées qu'il s'y était laissé prendre: au reste, elles n'en étaient que plus précieuses, car les tiges étaient de corail, les feuilles d'émeraudes; et selon qu'on avait voulu imiter des œillets, des tubéreuses ou des violettes, les fleurs étaient en rubis, en topazes et en saphirs.

Au milieu de ce jardin étrange s'élevait un kiosque si élégant que Lyderic jugea que s'il devait trouver le roi quelque part c'était sans doute là. Il s'avança donc doucement, et, protégé par son casque, il arriva sur le seuil sans avoir été vu. Le comte de Flandre ne s'était pas trompé: le roi Alberic était couché dans un hamac entre deux de ses femmes, dont l'une le balançait, tandis que l'autre lui faisait de l'air avec une queue de paon; près de lui, sur un sofa, était déposé le fouet d'or.

La conversation était des plus intéressantes: Alberic était en train de raconter à ses deux femmes ses aventures de la journée: il leur disait l'arrivée de l'étranger dans le pays des Niebelungen; comment lui Alberic l'avait trompé en lui faisant accroire qu'il allait lui donner le casque qui rend invisible, et comment, au lieu de tenir sa promesse, il s'était enfoncé dans la terre en appelant à son aide le géant Taffner, qui, à cette heure, l'avait sans doute assommé.

Lyderic n'eut pas la patience d'écouter plus longtemps, et empoignant le roi par la barbe et le tirant de son hamac:

« Misérable nain, lui dit-il tu vas payer d'un coup toutes tes trahisons. »

Alors, lui ayant lié les mains derrière le dos, il détacha le lustre qui pendait au milieu du kiosque, et ayant fait un nœud à la barbe du roi, il le suspendit au crochet d'or.

« Et maintenant, lui dit-il, reste là jusqu'à ce que la barbe se soit assez allongée pour que tes pieds touchent la terre. »

Le petit nain se tordait comme un brochet pris à l'hameçon, criant merci et jurant à cette fois qu'il ferait hommage à Lyderic et le reconnaîtrait pour son suzerain si celui-ci voulait le détacher; mais Lyderic le laissa crier et se tordre, mit les deux femmes du roi, dont il comptait faire cadeau à la princesse Chrimhilde, l'une dans sa poche droite et l'autre dans sa poche gauche, prit le fouet d'or avec lequel on ouvrait le trésor des Niebelungen, ôta son casque un instant pour que le roi ne doutât point que c'était à lui qu'il avait affaire, cueillit, en traversant le jardin, la plus belle rose qu'il put trouver, remonta l'escalier, et ayant rencontré Peters qui venait au devant de lui, il se mit en route pour le pays des Higlands, suivi de son écuyer et de ses deux chevaux et précédé du rossignol, qui ne faisait que chanter tant il paraissait joyeux que les choses eussent si bien tourné.

ALEXANDRE DUMAS.

(La fin au numéro prochain.)

ÉTUDES PITTORESQUES.

LÉONIDAS LE PLONGEUR.

Au plus fort de la guerre entre les Turcs et les Grecs, beaucoup de familles grecques se réfugièrent à Marseille, qui se souvint alors avec générosité de son origine phocéenne. Elles semblèrent se réunir après des siècles de séparation à d'anciens parens, heureux de soulager leur glorieuse infortune. Marseille fut une bonne sœur pour les réfugiés: ils purent paisiblement y rêver à ceux qu'ils avaient laissés les mains dans le sang et le visage dans la fumée du canon, défendant le principe de leur insurrection; ou, industrieux comme ils le sont tous, adoucir par le travail leur position nécessiteuse. Marseille leur concéda un vaste quartier tranquille, des jardins plantés de lauriers-roses, de myrthes, d'acacias et de genêts, deux églises; quelques-uns profitèrent si bien des avantages de cette hospitalité, qu'ils sont aujourd'hui cités parmi les plus honorables et les plus riches négocians de cette ville.

Paris n'a pu prendre, pour ainsi dire, qu'un intérêt d'érudition aux malheurs de la Grèce. Par les journaux seulement, il savait combien les Turcs brûlaient de villes et de bourgades, égorgeaient de populations ou en entraînaient la corde au cou en esclavage. Ces récits produisaient sans doute une commotion vive sur les parisiens, mais dès que les nouvelles se taisaient, l'intérêt chez eux diminuait aussitôt, et pour qu'il reprît il fallait le ranimer par d'autres phrases et d'autres récits. Aussi, à aucune époque peut-être, le journalisme n'a été plus dramatique. Qu'était cependant cet intérêt sans cesse brisé, près de s'éteindre, qu'était cette pitié adroitement entretenue par l'esprit d'opposition, auprès de l'impression douloureuse dont se sentaient saisies les populations du midi de la France à la vue des insurgés mêmes descendant dans nos ports, le visage brûlé par la poudre des Turcs, sabré par le yatagan des Turcs, mutilé par le pistolet des Turcs? Leur misère causait encore plus d'attendrissement que leurs blessures. De nombreuses familles, de beaux enfans (qui n'est pas beau en Grèce?) de jeunes filles blanches et fières comme Diane, modestes, aux paupières voilées comme Néère, qui n'osait pas se confier aux flots de peur d'être déesse; des jeunes gens tristes et doux comme Endymion, sortaient en lambeaux des navires sardes ou génois, qui les avaient amenés en France, et cherchaient avec étonnement autour d'eux en mettant le pied sur le port, des amis pour leur donner, à ceux-ci une chaussure, à ceux-là une veste. De pauvres enfans bien jolis, mais bien pâles sous leur petite calotte de velours, sollicitaient de leurs beaux yeux affamés un morceau de pain, leurs grands yeux noirs agrandis par la faim. Alors une distribution touchante se faisait sur place parmi les habitans. Chacun prenait une famille grecque sous le bras et l'emmenait avec soi; les vieillards trouvaient un appui dans la vigueur des jeunes gens et les petits enfans tombaient en partage à une foule de secondes mères, satisfaites jusqu'aux larmes de leur lot béni. Chaque jour se reproduisait le même spectacle de douleur et de bienfaisance. Avoir un Grec logé dans sa maison portait bonheur.

Le sort a ses privilégiés: parmi les Grecs jetés par l'exil sur les plages de Marseille, quelques-uns appelaient longtemps une main secourable. C'étaient ordinairement des hommes venus seuls, sans le prestige intéressant de leur famille, et dont les traits énergiques, la force musculaire,

semblaient ne réclamer de la pitié publique aucun des allégemens réservés de préférence aux faibles. Il leur fallait attendre l'occasion de montrer leur habileté dans quelque art, de prouver leur utilité, pour obtenir du travail et du pain. Quel art capable de les faire vivre pouvaient savoir des hommes esclaves depuis leur naissance, esclaves, de race en race, de la nation la plus dédaigneuse de toute industrie? La pêche, la chasse, un peu de routine navale, voilà quelle était toute la science des Grecs, restés cependant, malgré le plomb de la servitude, le peuple le plus spirituel, le plus fier, le plus subtil, le plus observateur, le plus poétique de la terre.

Du matin au soir, à l'époque de ces émigrations, on voyait une espèce de matelot grec se promener nu-jambes et nu-pieds sur le quai du port, quelque violent que fût le vent du nord, quelque chaud que fût le soleil. Tout ce que la poésie a revêtu de belles formes les statues grecques, se réalisait dans Léonidas, nom antique porté par notre réfugié. Le haut de son visage était celui d'une femme par la pureté des lignes, la netteté et l'élancement des sourcils, le croissant blanc du front et la fière tombée du nez, droit et ému au pli des narines. Ses cheveux noirs bouclés, ses petites mains, ses petites oreilles, signes de noblesse dans l'Orient et dans presque tous les pays, lui permettaient, sans trop de fatuité classique, de s'appeler Léonidas. Quoique le travail eût en les voûtant arrondi ses épaules, il avait en marchant la majesté d'un demi-dieu, sans être d'une taille trop grande. Sa beauté paraissait être son moindre souci. Les mains contre le dos, le regard distrait, il attendait, en mesurant l'interminable ligne des quais du port de Marseille, espèce de Sahara pavé de briques rouges, que quelqu'un lui dît en lui frappant sur l'épaule: « Léonidas, va chercher dans la mer cette pièce de dix sous. » Il s'éveillait, il ôtait, il jetait au loin sa veste, et s'élançait comme une flèche dans les eaux du port. Il n'y avait pas d'exemple qu'il fût revenu une seule fois à la surface sans tenir la pièce entre ses dents. Puis il s'accroupissait au soleil et il attendait que son caleçon de toile grise fut sec. Tel était son métier; Léonidas était plongeur. Aucun défi n'effrayait son audace. Voulait-on qu'il s'élançât dans la mer du haut de la poupe d'un vaisseau, il y consentait et cela ne lui paraissait qu'un jeu; aimait-on mieux, et le péril devenait alors visiblement plus grand, qu'il se jetât dans l'eau de l'extrémité de la grande vergue, il obéissait encore; et Léonidas descendait en ligne droite comme une sonde, au profond étonnement mêlé d'effroi de la populace, amoureuse à l'excès de ces sortes d'exercices; lui proposait-on pour une somme légèrement plus forte, de plonger dans la mer du haut du grand hunier, élévation que vous pouvez comparer à celle d'un troisième étage, il grimpait comme une mouche à la vergue de hune, la parcourait sans hésitation jusqu'à son extrémité, et de là il se laissait tomber dans le vide par les pieds ou par la tête; abusant de son adresse, qui aurait pu lui devenir si fatale, si des parieurs le défiaient de se précipiter de la vergue de perroquet, ce qui représente au moins la valeur d'un quatrième étage, il ne refusait jamais et, de cette monstrueuse hauteur où il n'apparaissait plus au regard effrayé que dans les proportions d'un enfant, il s'abandonnait à son propre poids au milieu de l'espace et allait faire un trou d'écume au milieu du port; nous l'avons vu enfin plonger dans la mer du bout de la vergue de contre-cacatoës, bâton menu, chancelant, à peine deux fois gros comme un jonc, et attaché en croix au grand mât de quelques rares bâtimens pourvus d'un système de mâture exceptionnel. L'élévation ne pouvait guère plus alors se comparer qu'à celle d'un clocher, et la vitesse et la témérité du plongeur qu'à celles d'un poisson-volant. Tout le monde n'avait pas le courage d'assister à ce dernier spectacle, empreint d'une certaine cruauté renouvelée des Romains.

C'est ainsi que Léonidas, le fils aîné d'une des premières familles de la Grèce, gagnait son pain à Marseille et obtenait de quoi faire parvenir à sa femme et à sa fille, esclaves à Ipsara, quelques petites poignées d'argent.

Le malheureux! Il pensait à sa fille et à sa femme en s'élançant dans la mer avec cet épouvantable sang-froid.

On était en 1825, époque des plus funestes dans les fastes de l'insurrection grecque; tout secours manquait aux courageux révoltés; de nombreuses, mais d'insuffisantes aumônes leur arrivaient à peine, après des transvasemens sans fin, de comité en comité. Loin d'accourir à leur aide, les gouvernemens apportaient de graves obstacles à l'envoi des munitions en Grèce et au passage de braves jeunes gens italiens, bavarois, français, glorieux d'aller mourir pour une sainte cause. Et vraiment on a trop tôt oublié l'élan chevaleresque de la jeunesse, à ce moment-là; aucun monument n'a été élevé, aucun ordre n'a été créé, aucun poëme un peu remarquable n'a été écrit en mémoire de cette nouvelle croisade, bien plus digne de souvenir, dans un sens, que la première. Celle-ci fut entreprise par des rois puissans, par tous les rois de l'Europe sans exception, n'ayant qu'à prendre dans le trésor de leurs peuples pour avoir des milliers d'hommes et des milliers de chevaux; tandis que celle-là, celle dont nous avons été les témoins, fut organisée par des bourgeois généreux, des gens du peuple, des poëtes, des femmes pieuses, enfin par des groupes de population réduits au nécessaire.

Pour revenir à notre petit sujet et à notre obscur personnage, nous redirons que l'heure était fatale pour les Grecs. Immensément riches tous les deux, le Grand Seigneur et le pacha d'Égypte, qui alors vivaient en bonne harmonie, faisaient construire dans nos arsenaux, avec l'appui tacite du ministère Villèle, des vaisseaux de guerre destinés à exterminer la nation grecque. Leurs sequins leur livraient nos bois de construction, nos poudres, nos canons, nos constructeurs, excepté nos marins, ces marins qui, deux ans après, coulaient à fond dans la baie de Navarin les vaisseaux turcs et égyptiens construits par les armateurs français.

Marseille prit sa part de honte dans les constructions navales payées par l'or de Constantinople et d'Alexandrie; mais la honte ne fut que pour les spéculateurs, car le peuple ne laissa pas s'élever une seule pièce de bois des deux premières gabares construites simultanément dans le port de cette ville maritime, sans les arroser de malédictions. Toutes deux furent trouvées si belles et si bonnes à tenir la mer, que le pacha d'Égypte appela plus tard auprès de lui leur constructeur, M. de Cérisy, et le créa ingénieur en chef des arsenaux de l'Égypte, fonction lucrative qu'il conserve encore, je présume.

Chaque jour, pendant qu'on les construisait, Léonidas se rendait au chantier et il les étudiait avec une profonde attention. Naturellement, on attribuait à une poignante amertume son obstination à se rendre avec tant de ponctualité sur le chantier. Les charpentiers et les calfats n'avaient pas manqué de remarquer sa présence. Rien ne lui échappait. Il ne se clouait pas une pièce importante qu'il ne fût là. Tantôt il se portait au couronnement, tantôt à la proue des deux gabares pour examiner avec la pénétration d'un homme spécial si toutes les parties étaient en parfait équilibre. Quoique très-peu endurans de leur nature, les

constructeurs marseillais souffraient sans mauvaise humeur auprès d'eux l'inévitable présence du Grec. Jamais, du reste, il n'exprimait une opinion sur le mérite de l'ouvrage; il se contentait de voir et d'examiner à loisir : c'était sa distraction, son unique plaisir. Les autres momens de la journée, il les employait à gagner sa vie en plongeant dans le port.

En quelques mois, les ouvriers ne manquant pas et le travail allant vite, les deux gabares furent prêtes à être lancées à la mer : on laisserait seulement dix jours d'intervalle entre la mise à flot de l'une et la mise à flot de l'autre, afin de ne pas compliquer les difficultés d'une opération déjà si délicate.

Il est indispensable de donner ici à ceux qui n'ont pas visité les ports de mer du midi de la France, une idée de l'endroit où se construisent les vaisseaux, de leur constructruction et des moyens employés pour les mettre à l'eau.

C'est à terre et à trente ou quarante pas du rivage qu'on place, sur des poutres carrées et unies horizontalement, la quille du vaisseau à construire. Cette quille regarde l'eau le plus possible, afin de rendre facile son échappement au moment de l'y pousser avec tout ce qu'elle porte, c'est-à-dire le vaisseau tout entier, moins les mâts. Dans l'épaisseur de cette quille, qu'on doit considérer comme l'épine dorsale du vaisseau, on creuse aux deux côtés des échancrures profondes, et dans chacune d'elles on insère l'extrémité des côtes destinées à recevoir sur leurs flancs arrondis les planches qu'on nomme les bordages. Toutes ces côtes réunies, lorsqu'elles sont encore privées des bordages, donnent au bâtiment en construction la physionomie du squelette d'un gros poisson, d'un cachalot, par exemple. Lorsqu'elles sont toutes à leur place, plus larges à leurs flancs qu'à leur extrémité, gradation dans laquelle se déploie en grande partie le génie du constructeur, car d'elle dépendent la finesse, la grâce, l'élégance et presque toujours la vitesse du vaisseau, on pose les bordages, dont on remplit les intervalles avec du chanvre étroitement poussé avant par un ciseau émoussé et à petits coups de maillet. C'est à peu près là, sauf des travaux de détails et d'autres soins qui n'ont lieu que lorsque le vaisseau est au carénage, la marche qu'on observe dans la pose des parties constitutives d'un vaisseau.

Le jour où il est convenu de le mettre à flot est un jour d'oisiveté pour les habitans, et la curiosité s'accroît à raison des dimensions du vaisseau. C'est ordinairement le matin qu'a lieu la cérémonie. Il n'y a pas à redouter les mauvaises chances du temps : il fait toujours beau dans le Midi. Dès le lever du soleil, les habitans accourent en habits de fête de tous les points de la ville. Des bancs nombreux sont dressés en gradin sur un grand développement de terrain, d'où l'on peut embrasser l'espace occupé par le vaisseau et la portion du port entièrement libre qu'il doit parcourir après avoir quitté le chantier.

Quelques jours avant sa mise à l'eau, on a enlevé l'un après l'autre tous les pieux latéraux contre lesquels il s'appuyait; mais avant d'en débarrasser ses flancs, on a bâti le long de sa quille, avec des billots et des cordes fortement entrelacées sous cette quille, un échafaudage où il pose à peine, assez pourtant pour ne tomber ni d'un côté ni de l'autre. Cet échafaudage, qui lui fait un lit de cordes et le soulève, s'appelle le berceau. Comme il est construit très-bas, le vaisseau, à distance, semble se tenir en équilibre sur le tranchant de sa quille, phénomène impossible à réaliser. Comme ce berceau ne sert pas à retenir, mais bien au contraire à ménager la fuite du navire, on laisse encore devant la proue, pour le tenir fixé à sa place, une énorme cheville carrée. Sans cette dernière et unique résistance, le vaisseau coulerait de lui-même à la mer, par l'effet seul de la pente du plan sur lequel il porte. Quelques coups de maillet vigoureusement donnés font justice de ce dernier obstacle au moment où le signal est donné de *lancer le vaisseau.*

Autrefois, dit-on dans les traditions des chantiers, un galérien était chargé d'enfoncer cette cheville; si l'opération avait lieu sans danger pour lui, il avait sa grâce, autrement... autrement, il était écrasé par le redoutable passage du vaisseau. Dans tous les cas, il me semble, sa grâce était assurée. De nos jours, le premier charpentier venu s'acquitte de cette tâche, qui nous a toujours paru excessivement périlleuse. Le moindre retard, la plus légère hésitation à s'éloigner après l'aplatissement de la cheville, un faux pas et l'on est broyé. Qu'on juge de la force incalculable et de l'impétuosité foudroyante du vaisseau courant à la mer; il brûle, il enflamme, il consume en passant les poutres et les cordages qu'il effleure. C'est au milieu de la fumée d'un incendie qu'il s'abîme dans l'écume de la mer.

L'une des deux gabares que l'on allait lancer se nommait, je crois, *le Mahmoud;* comme d'usage, les charpentiers avaient accroché à la galerie du vaisseau des guirlandes et des festons de lierre, et suspendu à la proue des couronnes nouées de faveurs bleues et roses. Le drapeau blanc flottait à la poupe. On s'empressait de venir, on se pressait, on se foulait; chacun craignait d'arriver trop tard. Les quais, blanchis par la lumière ardente du soleil, bouillonnaient sous les petits pieds des brunes Marseillaises, et les ombrelles de toutes couleurs roulaient comme des corolles de tulipes, de lis et de roses trémières, au vent chaud de la mer. A chaque croisée des noires maisons du quai, bronzées comme des tuyaux de pipes, se montraient les figures expressives des femmes et des filles des négocians; immense parallélogramme de petites paroles criardes, de sourires pétillans, de charmantes grimaces, de regards pleins de feu; deux lieues de Marseillaises, autant dire une traînée de poudre de deux lieues. Et les mâts des vaisseaux, si longs qu'ils fussent, et les antennes des barques, s'étaient noircis d'une fourmilière grouillante de matelots de toutes les nations, en attente du grand événement de la journée. Chaque pavé en feu, chaque carré d'espace sur la terre et sur l'eau, portait un spectateur. Considérant à bon droit ce jour comme une fête, les marchands de limonade, de gâteaux, de sucreries et d'oranges, circulaient avec leurs friandises et leurs fruits à travers l'épaisseur de la foule.

Deux personnages se partageaient plus particulièrement l'attention de cette multitude en fusion : le riche négociant turc chargé par le Grand Seigneur et par le pacha de de présider à la construction des deux gabares, présent à la cérémonie avec tous ses cachemires si enviés des femmes, et le pauvre plongeur grec Léonidas. Le négociant turc occupait avec ses amis et ses domestiques, sous une tente de soie, le gaillard d'arrière d'un bâtiment placé au milieu du port; quant à Léonidas, on ne lui avait pas fait tant d'honneur : à pied et toujours vêtu (si l'on peut appeler cela vêtu) de sa veste et de son pantalon de toile, il était mêlé aux charpentiers chargés de mettre à l'eau le vaisseau.

Quand le premier signal annonça que chacun devait se retirer des abords du vaisseau sous peine d'accident grave, le Grec quitta promptement sa veste et, sans plus de façon, se jeta à la mer. Il aurait été difficile de l'empêcher de commettre une pareille imprudence; d'ailleurs il était trop tard; le charpentier enfonçait déjà la cheville dans les madriers. On ne respirait pas, on tremblait, et l'on tremblait pour le

vaisseau, — car c'est un moment sublime, un extase, un tressaillement muet, celui où il va se détacher, masse prodigieuse, de son berceau, — et pour Léonidas devenu fou sans doute, car il nageait juste en face où allait passer, rapide, foudroyant, enflammé, *le Mahmoud*. On l'entendait rire et se railler en barbottant dans l'eau.

Enfin la cheville s'enfonça au niveau des madriers; le charpentier bondit en arrière, et la gabare s'inclina. Elle filait, elle quittait son berceau.

Léonidas faisait la planche, figure de natation, on le sait, qui consiste à s'étendre sur le dos et à demeurer immobile dans cette attitude à la surface de l'eau.

Tout à coup, la gabare s'arrête; le battement de cent mille mains s'arrête aussi.

Elle reprend sa marche, on respire; elle s'arrête une seconde fois, puis elle se penche vers son flanc droit, se penche encore, et un horrible craquement accompagne son horrible chute. *Mahmoud* a chaviré : l'expérience est manquée; mille chevaux ne l'entraîneraient pas à la mer. Viennent tous les efforts de la science maintenant pour tirer la gabarre de là : c'est une montagne de bois.

Natures démonstratives, les Marseillais se retirèrent



Le port de Marseille.

navrés après avoir examiné la triste gabare couchée à terre sur le côté, comme une baleine morte faute d'eau.

Les femmes de Marseille, dont la superstition surpasse tout ce qu'on peut imaginer, prétendirent que c'était le Grec qui avait empêché la gabare turque d'aller à la mer.

Comment l'avait-il empêché? Si la superstition répondait, elle ne serait plus la superstition, elle serait la sagesse, ou du moins le raisonnement.

Le lendemain, le fait ne laissait plus aucun doute dans l'esprit de la population : Léonidas avait seul arrêté et renversé le vaisseau.

Plus que méridional, le Turc aurait plutôt renoncé à sa

religion que d'avoir une opinion différente sur Léonidas. La maudite influence du Grec était cause du malheur arrivé au *Mahmoud*. Et puis sa jactance, son audace, s'être exposé ainsi à se faire couper en deux par le tranchant de la quille! cela n'en disait-il pas assez? En Turquie, le sortilége aurait nui grandement au cou du sorcier; mais en France, pendre ou décapiter un homme parce qu'on le croit capable de jeter un sort! Les lois de septembre ne vont même pas jusque-là, et les lois de septembre d'ailleurs n'existaient pas en 1825.

Tandis qu'on travaillait avec des efforts inouïs à pousser la gabare *le Mahmoud* jusqu'à la mer, tâche qui ne devait pas durer moins de quatre mois, on disposait tout pour lancer l'autre gabare, entièrement achevée sur son chantier.

La population accourut, avec un enthousiasme doublé par le dernier événement, à la mise à flot de la seconde gabare, et elle y accourut, il faut le dire, singulièrement raffermie dans son opinion sur le pauvre Grec, dont personne du reste ne blâmait la prétendue influence.

Chaque incident de la première solennité se reproduisit; même affluence, même beau temps, même curiosité, même tumulte et même émotion. Le négociant turc trônait sous sa tente, entouré de ses gens; et Léonidas se promenait encore sur le rivage, devant la proue de la gabare. Il est à peine besoin de dire que l'un et l'autre excitaient bien plus encore que la dernière fois l'extrême curiosité des trente ou quarante mille spectateurs à portée de les voir.

Après les préliminaires déjà décrits, après les premiers coups de maillet donnés à la cheville, le Grec quitta sa veste et recommença sous les yeux de la foule son manége dans l'eau. Cette fois, la ville entière battit des mains : elle redevenait grecque pour le Grec; la ville phocéenne aimait, adorait, applaudissait, encourageait tant d'esprit dans l'Ipsariote Léonidas. C'était une épigramme charmante à la barbe d'un Turc : Lucien retrouvait ses auditeurs. Restait à savoir qui rirait le dernier, des Turcs ou des Phocéens.

La seconde gabare, après avoir parcouru, avec sa guirlande de lierre et son chaperon de couronnes, une étendue un peu plus longue d'un tiers que celle qu'avait franchie sa sœur infortunée, fit le même salut magistral en avant, se dandina effroyablement et s'abattit comme un hippopotame ivre.

Une seconde fois l'expérience fut manquée. Quatre-vingt mille spectateurs levèrent la main vers le ciel.

Le grec Léonidas faisait encore la planche au milieu du port.

Le Turc se démenait sous sa tente, comme Balthasard dans le festin qui a pris son nom. On apercevait ses grandes pelisses qui s'agitaient et frissonnaient de colère, et son turban qui fuyait en arrière.

— Avouez, se disaient les moins imbus de préjugés, que ce Grec donne étrangement à penser.

Pour le Turc, il n'avait plus à penser : le Grec était bien et dûment un sorcier, un démon, un enchanteur, et un sorcier qui serait cause de la disgrâce où il allait infailliblement tomber, lui, le représentant des intérêts et des droits du pacha d'Égypte et du Grand Seigneur.

Les esprits pieux virent dans Léonidas un saint inspiré par le ciel pour la cause de l'indépendance. Aussi, dès ce moment, sa position fut meilleure. Il eut un petit logement sur le port, et lorsque l'eau était trop froide, il refusait de plonger.

Dans la plus complète impossibilité de se venger du Grec, dont le crime demeurait, au fond, fort problématique, le Turc le pria poliment de se rendre à son hôtel.

Léonidas se présenta à l'hôtel du Turc, où il fut reçu avec toutes les simagrées de la politesse orientale : on lui offrit la pipe, le café et les sorbets. Il s'assit sur des coussins.

— Depuis quand êtes-vous à Marseille? lui demanda le Turc.

— Depuis dix-huit mois, depuis que les Turcs ont tué mon père, ma mère, mes six neveux; depuis qu'ils ont incendié mes champs, ravagé mes vignes et fait esclaves ma femme Catinka et ma fille Minerve, qui est blonde comme ce tabac, dit Léonidas en vannant, avec sa main distraite dans une large boîte en écaille, du lattakié le plus fin et le plus doré.

— Je ne puis te rendre, reprit le Turc, ni ton père, ni ta mère, ni tes six neveux; mais veux-tu revoir ta femme et ta fille?

— Est-ce que cela se demande, répondit le Grec, qui ne s'apercevait pas que ses larmes coulaient le long du tuyau de jasmin par lequel il avait, d'émotion, cessé d'aspirer la fumée.

— Tu les verras.

Léonidas laissa tomber sa pipe sur le tapis.

— Dans deux mois.

— Où, s'écria Léonidas.

— Ici, dit le négociant turc.

— Est-ce que vous voulez, effendi, lui dit Léonidas, que je sois votre porte-pipe, votre domestique toute la vie?

— Je ne veux pas cela. Écoute : c'est toi qui, par des paroles magiques, a porté malheur à mes deux vaisseaux. Oh! ne t'en défends pas : vous autres Grecs vous êtes tous sorciers.

— Effendi!.....

— Vous êtes tous sorciers : tu t'es vengé; c'est bien. A Athènes, je t'aurais fait trancher la tête; à Marseille, tu prends le café avec moi : chaque pays a ses mœurs. Tu sais que j'ai donné l'ordre qu'on me construisît ici, à Marseille, une troisième gabare, en attendant qu'on parvienne à relever les deux autres, renversées par ton souffle, ton regard ou tes paroles.

Léonidas gardait le silence.

— Si tu me promets, reprit le Turc, si tu me jures de ne faire aucun tort à cette troisième gabare, je te rendrai ta femme et ta fille. J'écrirai sur-le-champ afin qu'elles soient embarquées pour Marseille.

Le Grec se mit à réfléchir.

— Est-ce que la proposition ne te satisfait pas? demanda le Turc, impatient de la voir accepter.

— Elle est si belle que je n'y crois pas, répliqua Léonidas; où est la preuve de la fidélité de votre engagement? Si le navire va heureusement à la mer avant l'arrivée de ma famille, qui m'assure que vous me la rendrez?

— D'abord, répliqua le Turc, ta famille sera à Marseille avant que la gabare ait été construite. Dans tous les cas, je vais déposer chez un homme honorable du pays dix mille piastres fortes en garantie de ma promesse.

Léonidas se tut.

— Le gage ne te paraît-il pas suffisant? nommes-en, indiques-en un autre.

— Ta parole.

— Je te la donne, s'écria le négociant turc.

— Maintenant retirez votre gage, dit Léonidas; la parole d'un Turc me suffit.

Le marché fut conclu.

C'est un trait bien caractéristique à remarquer ici que ce respect professé en tous temps par les Grecs, et même malgré la guerre, pour la parole d'un Turc; respect professé par toutes les nations et profondément justifié. Il

n'y a pas d'exemple, je crois, d'un seul parjure parmi la nation turque.

On mit, à faire la troisième gabare turque, une plus grande activité encore qu'à la construction des deux premières. Le négociant tenait beaucoup à se réhabiliter dans l'opinion du pacha, instruit sans doute du double malheur. C'est à peine si *le Mahmoud* et sa compagne d'infortune trempaient un peu dans l'eau ou plutôt dans la vase, lorsque la troisième gabare planait déjà avec sa double rangée de sabords au-dessus du chantier. Nuit et jour le fer était entré dans l'épaisseur de ses bordages, tandis qu'à quelques pas plus loin de robustes forgerons martelaient maintenant ses ancres, perforaient ses canons, et que des femmes actives, la main armée d'un gant de cuir et d'un dé en fer, cousaient en chantant ses lourdes voiles.

Le négociant turc prouva le premier la bonne foi de son engagement, en restituant à Léonidas, un peu moins de deux mois après leur pacte, sa femme Catinka et sa fille Minerve. Ce fut un beau jour pour le pauvre Léonidas, le plongeur; si beau, qu'il voulut le consacrer par une cérémonie religieuse.

Tous les Grecs dont les frères et les amis mouraient pour la cause de la religion et de la liberté, toutes les mères désolées de l'absence de quelque enfant chéri, toutes les jeunes femmes dont les maris échangeaient des balles mortelles sur les rochers de la Romanie avec les soldats d'Ali, pacha de Janina, se rendirent, vêtues de blanc, des branches de myrthe dans la main, à la petite église où l'on officiait selon leur rite. Nous n'avons rien vu d'aussi touchant dans notre vie que le moment où l'archimandrite, homme vénérable par son caractère et la magnificence de sa vieillesse, prit la jeune Minerve dans ses bras émus et demanda à Dieu de faire, pour toutes les mères réunies dans la chapelle, ce qu'il lui avait plu de faire pour celle dont il tenait l'enfant; de leur rendre leurs fils ou leurs filles, et si ce n'était sur la terre, que ce fût au moins dans le ciel.

A ces paroles, l'endroit saint éclata en sanglots; tous ces ravissans visages de femmes grecques, les unes de Mythilène, de Lesbos, des Cyclades; les autres d'Athènes la savante, de Corinthe aux fameuses fêtes, toutes ces descendantes des déesses voilaient leurs traits de Diane et de Junon de la douleur de Madeleine.

Quoique très-pauvres eux-mêmes à cette époque de leur exil, les Grecs ne réunirent pas moins une petite somme qu'ils mirent discrètement dans la main de Catinka, la femme de Léonidas, après la cérémonie. La charité doit être le dernier mot de toute fête chrétienne.

Quand Léonidas, plus heureux que ne l'avait jamais été Agamemnon dans son palais, fut remis de sa joie et de son enthousiasme, il se souvint de sa convention avec le négociant turc, si exact de son côté. Le seul moyen de l'égaler en probité, c'était d'observer une fidélité semblable; rien de plus : c'était beaucoup. Il fallait que la formidable gabare descendît à la mer sans le moindre accident et comme une boule parcourt une montagne unie. En lui-même, Léodinas n'avait plus la même assurance; il cacha les motifs de son inquiétude à sa femme. A quel prix avait-il obtenu de la revoir? Le négociant turc ne le ferait pas décapiter sans doute au cas où la gabare resterait en chemin; mais son serment, mais d'ailleurs la haine plus grande qu'aurait pour la nation grecque le Turc abusé, joué, trahi, et les effets de cette haine sur des compatriotes innocens!

Léonidas n'était pas revenu de son découragement, le jour où l'on construisait enfin le radeau sur le plan duquel nous avons dit que glissait le vaisseau poussé à la mer. Quant à la population, voyant toujours rôder le Grec aux alentours du chantier, elle se disait : « Il en sera cette fois comme il en a déjà été des autres. Le Grec arrêtera la gabare, et l'opération sera manquée : trois préjugés valent presque une certitude. »

Il vint, le moment si redouté du Turc et non moins redouté du Grec : la mise à l'eau fut annoncée et toute la population se rendit sur l'emplacement du chantier.

Toujours sous sa tente, le Turc présidait la solennité. Léonidas fort soucieux attendait la minute suprême avec anxiété.

— Va-t-il se jeter à l'eau, disait-on ?

— Non, répliquait-on plus loin : la police le lui a défendu.

— Est-ce que la police se mêle de cela !

— Voyez-vous, la police qui croit aux sorciers !

Léonidas se jeta à l'eau en effet, mais cette fois-ci, ce fut quelques minutes avant que le charpentier n'eût enfoncé la cheville. Il nagea vers le bâtiment d'apparat où était le négociant turc, avec l'intention visible d'y aborder. On lui tendit aussitôt l'échelle, il monta rapidement à bord, et prenant à part le négociant turc, il lui dit : la gabare, je vous l'assure, n'ira pas plus à la mer que les deux autres.

Le Turc pâlit et ses moustaches frémirent comme le poil d'un sanglier effrayé.

— Tu m'as donc trahi, Grec?

— Je vous ai promis, répliqua Léonidas, de ne pas empêcher votre vaisseau d'aller à la mer, mais je ne me suis pas engagé à l'y faire aller.

— Que peux-tu donc, Grec rusé ?

— Le faire rester en place, si vous ordonnez pour moi de suspendre l'opération, et je puis aussi le mettre à la mer si vous commandez que rien ne s'exécute sans moi.

Le Turc descendit avec le Grec dans une barque et ils se rendirent tous deux auprès du constructeur chargé de lancer la gabare.

Qu'on obéisse à ce Grec, lui dit le négociant turc. Ce vaisseau est à moi, j'ai le droit que je prends ici.

Le constructeur se retira : alors le Grec choisit douze charpentiers et leur ordonna sur le champ d'abaisser de deux pouces en deux pouces graduellement jusqu'à la mer, les six dernières poutres dont était formé le radeau sur lequel le vaisseau allait descendre. En une demi-heure l'opération fut finie. Le Grec s'empara ensuite du maillet, abaissa lui-même la cheville, et la gabare libre de tout obstacle courut à la mer avec la vitesse et la rectitude d'une balle.

Comme d'usage, la mer tout à coup déplacée par la chute d'un poids inaccoutumé, monta et submergea les quais; tous les bâtimens ondulèrent sur ce renflement de l'eau; et la population éleva sa grande voix à ce nouveau triomphe du grec Léonidas.

Cette belle gabare et les deux autres furent brûlées toutes les trois au guet-à-pens et à l'assassinat qu'en langage diplomatique on appelle le combat de Navarin.

— Mais tu n'es donc pas sorcier? dit le négociant turc à Léonidas, quand la gabare flotta, majestueuse reine, au milieu des eaux vertes du port.

— J'ai vu une première, une seconde, une troisième fois, répondit Léonidas au négociant turc, le vice qui régnait dans la pente du radeau, et j'ai été successivement sûr qu'aucune des trois gabares n'irait à l'eau.

— Ainsi donc tu n'es pas sorcier ?

— Non. Je suis ou plutôt j'étais constructeur de vaisseaux en Grèce.

Léon GOZLAN.

VUE DE TAGDEMPT.

En publiant, au mois d'août, le récit de l'expédition de Tagdempt, par M. le docteur Baudens, le *Musée des Familles* avait promis la gravure d'un dessin de cette ville, fait sur les lieux par un des officiers généraux commandant l'expédition. Le *Musée* tient aujourd'hui sa promesse. Voici la vue de Tagdempt, document d'autant plus précieux que la ville arabe n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines.

L'édifice carré que l'on aperçoit à droite, sur une hauteur, était la Casauba de l'émir Abd-el-Kader.

Au-dessous, et encore plus à droite, on entrevoit la fonderie de canons du chef arabe et un moulin à fabriquer de la poudre à tir. Un peu plus au milieu, tout au bas du dernier mamelon de la colline, s'élève une mosquée. C'est là que M. le duc de Nemours a logé; la mosquée est tout



Vue de Tagdempt, dessinée par un des officiers qui commandaient l'expédition militaire.

ce qui reste aujourd'hui de Tagdempt et le seul édifice que les flammes aient épargné.

Au milieu du dessin, on distingue la maison du frère d'Abd-el-Kader. On y avait établi l'ambulance.

A côté, un peu plus haut, se trouve une maison qui avait jadis servi d'habitation à l'émir, et où le général Bugeaud s'établit durant son séjour à Tagdempt.

Enfin, tout à fait à gauche, sur la partie la plus élevée, M. le docteur Baudens a trouvé les ruines romaines dont il a parlé dans son spirituel récit.

ÉTUDES MORALES.

LE BOUQUET DE FLEURS.

Grâce à Dieu, les coucous ont disparu presque tout à fait des routes voisines de Paris. Viennent quelques années encore, et il ne restera plus de traces de ces odieuses voitures. Sous prétexte de transporter les voyageurs, les horribles machines livraient les infortunés aux plus cruels cahots : les tenaient, en outre, exposés à la poussière et au soleil quand la chaleur sévissait avec violence, à la pluie dès les moindres gouttes qui venaient à tomber, et enfin au froid durant l'hiver. Solution étrange du mouvement sans résultat, il leur fallait deux heures pour parcourir une lieue! Je ne parle ni du cocher hargneux, ni de l'haridelle poussive, ni des banquettes, maigres planches dépouillées de bourre, ni des étroites entraves dans lesquelles on était réduit à tenir les pieds. En perfectionnant un peu le coucou, un bourreau du moyen âge en eût fait un fort redoutable instrument de torture.

C'est pourtant dans une pareille boîte de douleur, qu'un matin, et par une pluie légère, fut obligée de prendre place

une personne dont la voiture venait de se briser. Cette personne accepta son malheur avec une sorte de résignation joyeuse et enfantine, et parut beaucoup s'amuser de l'idée de terminer en coucou la route qu'il lui restait à faire. Tandis que ses domestiques s'occupaient activement de relever la calèche abattue et d'emporter chez le maréchal du village l'essieu brisé, le voyageur grimpa sur l'échelle périlleuse qui menait à l'intérieur du coucou, et prit place au fond, non sans sourire et sans s'émerveiller de la figure grotesque du cocher, dont les mâchoires avancées, le nez aplati, le front bas, les grosses épaules et les bras démesurés semblaient plus dignes d'un orang-outang que d'un homme. L'Automédon ne paraissait point pressé de partir, et son unique, son inattendu voyageur n'était point mécontent de ces retards, car il lui manquait des compagnons de route pour compléter son plaisir, et ne le laisser manquer d'aucune des amusantes conséquences de sa situation. Après vingt minutes d'attente, que le voyageur passa à feuilleter un livre et le cocher à regarder au loin, hissé sur son siége, sans rien voir autre chose, comme la sœur Anne du conte de *Barbe-Bleue*, que l'herbe qui verdoie et la poussière qui poudroie, il fallut bien pourtant donner un coup de fouet au cheval. Le cheval gémit, les roues crièrent, et le voyageur s'élança précipitamment de la dernière banquette sur la première; car tels étaient les soubresauts du coucou, que dès les premières secousses on n'y pouvait résister. De la première banquette il retourna sur la seconde; mais nulle part on ne trouvait possible une situation tolérable. Le regret de n'être pas resté au village pour attendre sa calèche commençait à s'emparer du pauvre supplicié, quand le cheval s'arrêta. Une jeune fille, laissant à peine au cocher le temps d'ouvrir la lourde portière, s'élança sur le marchepied et vint s'asseoir sur la banquette du fond, à côté de celui qui déjà en occupait une place. Il leva les yeux sur la compagne que le hasard lui envoyait, et un demi-sourire épanouit ses lèvres et éclaira son visage, empreint, à la fois, de gravité et de douceur. Jamais il n'avait vu plus charmante jeune fille. Rose, blanche, mignonne, ses grands yeux bleus exprimaient tout ensemble la vivacité et la candeur. Quoique des nuages épais assombrissent le ciel, les cheveux de l'adorable enfant semblaient dorés par un rayon de soleil. Elle déposa à ses pieds un panier plein de fleurs, rajusta les rubans bigarrés de son joli petit bonnet de tulle, et parcourut d'un coup d'œil tour à tour la voiture, le cocher et l'inconnu qui se trouvait à ses côtés:

— Grâce à Dieu, je suis arrivée à temps! dit-elle avec joie.

Puis, sans s'apercevoir des rudes cahots de la voiture, à l'aise comme sur le plus moelleux fauteuil, elle se mit à regarder, par la vitre, la plaine, les arbres, la route, et les petits oiseaux qui venaient gaiement saupoudrer leurs ailes dans la poussière à peine humide des ornières. Bientôt, pourtant, la pluie fouetta si violemment les vitres, qu'il ne fut plus possible à la jolie curieuse de rien voir. Sans témoigner d'humeur, elle prit son panier sur ses genoux, sortit les fleurs qu'il contenait, et voulut les arranger en bouquets; mais elle se hâtait si fort, que le bouquet ne prenait guère tournure avenante, et que le voisin de la ravissante maladroite ne put réprimer un léger sourire. Elle leva la tête vers lui par un gracieux mouvement d'oiseau, et dit en rougissant un peu, mais sans dépit:

— Je fais mal, n'est-ce pas, monsieur?

Il répondit par un signe amical d'affirmation.

Elle essaya de mieux faire, mais sans y réussir. Deux ou trois fois les fleurs, combinées de façon diverses, formèrent un assemblage lourd et saugrenu: elle finit par désespérer de réussir jamais.

Le voyageur suivait des yeux ses efforts.

— Vous devriez bien, monsieur, dit-elle, cette fois avec un léger dépit, et surtout avec cette charmante autorité que donnent la jeunesse, la beauté et l'innocence, vous devriez bien être assez bon pour m'enseigner comment je dois m'y prendre.

Il sourit à cette proposition, qui parut l'amuser beaucoup, et répliqua:

— Volontiers, mademoiselle.

Elle posa sur ses genoux toutes les fleurs et le regarda faire. Quand elle eut compris le procédé qu'il employait devant elle, la jeune fille l'imita si bien, qu'au moment où le coucou arriva à la barrière, deux jolis bouquets se trouvaient achevés. Cependant, il faut en faire l'aveu, l'élève avait surpassé le maître: ce dernier le confessa généreusement.

La petite prit les deux bouquets, les plaça dans le panier, et un silence profond remplaça l'intimité qu'avait amenée la leçon du professeur de bouquets entre son écolière et lui.

Cependant le coucou approchait du terme de sa course. La jeune fille paraissait préoccupée d'une idée qu'elle semblait ne point oser émettre. A la fin, cependant, ses joues se couvrirent d'une adorable rougeur, et elle dit:

— Si monsieur voulait accepter un de mes bouquets, il me ferait bien plaisir.

— Merci, mon enfant; vos fleurs sont bien belles, mais je ne dois point en priver les personnes à qui vous les destinez.

L'argument parut irrésistible à la jeune fille, car elle n'insista pas; seulement elle détacha du bouquet le plus bel œillet qu'elle put y trouver, et le présenta à son voisin.

Cette fois, il prit la fleur et la plaça près du ruban rouge qui se nouait à sa boutonnière.

La jeune fille parut toute joyeuse du cas qu'il faisait de son cadeau. En ce moment la voiture s'arrêta: on était arrivé.

La petite voyageuse sortit la tête par la portière et la rentra bien vite:

— Il pleut à verse! s'écria-t-elle! Et elle porta un regard d'inquiétude sur sa jolie robe de toile peinte, sur son tablier noir et sur les brodequins neufs qui dessinaient élégamment son tout petit pied.

— Mademoiselle, dit avec bonté l'étranger, vous avez partagé votre bouquet avec moi, permettez-moi de vous offrir une place dans le fiacre que je vais charger le cocher d'aller me chercher.

Le riche pour-boire qu'il remit, en achevant ces paroles, au vieux bourru, donna presque de la belle humeur et de l'obligeance à ce dernier. Il courut de son plus vite, ramena un fiacre, ouvrit la portière, et tint suspendu en guise de parapluie, sur la tête de la jeune fille, un pan de sa large redingote.

— Où dois-je vous conduire? demanda celui qui s'amusait beaucoup de l'innocent laisser-aller avec lequel la grisette acceptait sa protection.

— Rue du Pas de la Mule, n° 3.

En quelques minutes le fiacre était arrivé devant la maison indiquée.

L'inconnu employa, pour préserver la coiffure de la jeune fille, le procédé que le cocher de coucou avait mis en usage naguère. Quand il l'eut amenée ainsi saine et sauve à l'entrée du corridor qui servait de vestibule, il reçut les remerciemens de la petite voyageuse, qui finit par lui offrir de se reposer quelques instans chez elle.

Cette proposition sembla l'amuser beaucoup, et il l'ac-

cepta avec un empressement plein d'enfantillage et de gaieté.

— Puisque j'ai enseigné l'art de faire des bouquet à cette enfant, je puis bien lui rendre une visite, se dit-il; et, devancé par la grisette, il monta gaiement quatre étages. Elle frappa : la porte s'ouvrit; une vieille femme, suivie de deux petites filles, accourut aussitôt.

— Marie! Marie! s'écrièrent-elles en se jetant dans ses bras. Petite mère, bonjour.

Elle les embrassa, elle les caressa, elle les cajola, tendit ses joues à la vieille femme, et se souvint seulement alors du compagnon qu'elle avait amené.

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-elle naïvement, mais je vous avais oublié.

— Et je ne m'en plains pas, mademoiselle; vos jolies petites sœurs, madame votre mère, sont des excuses plus que suffisantes.

— Ce ne sont pas mes sœurs, ce sont mes enfans! monsieur!

— Vos enfans!

— Ses enfans d'adoption, interrompit la vieille femme. Figurez-vous, monsieur, que ma fille, une pauvre veuve, ruinée par la mort de son mari, honnête et laborieux ouvrier, succomba au chagrin, dans la mansarde qui se trouve au-dessus de ce petit appartement, et me laissa seule et sans ressources avec ces deux orphelins. Il nous fallait donc recourir à l'hôpital, car à mon âge, et infirme comme je le suis, je ne pouvais rien ni pour moi ni pour ces pauvres créatures. On parla de mon désespoir dans la maison, et le soir j'entendis frapper à ma porte : c'était Marie, monsieur.

— Mère Marguerite, me dit-elle, moi aussi j'ai perdu ma mère il y a trois mois. Je suis seule au monde, sans famille! Vous et ces deux enfans vous serez désormais la mienne.

Et depuis ce temps-là, monsieur, elle nous fait demeurer avec elle. Par malheur, et c'est un grand chagrin pour moi, monsieur, la généreuse enfant travaille jour et nuit pour subvenir aux charges qu'elle s'est imposées et ne peut y parvenir. Chaque mois, il faut qu'elle dépense un peu d'un capital de quinze mille francs, que lui a laissé sa mère. Si j'étais seule, je me serais déjà enfuie, pour ne pas ruiner ma bienfaitrice. Mais ces deux enfans me retiennent et m'ôtent tout courage. Il faudrait les mener à l'hôpital, monsieur!... A l'hôpital les enfans de ma fille!

Marie, pendant que Marguerite parlait, se tenait, les yeux baissés, honteuse et confuse, comme si l'on eût révélé d'elle une mauvaise action.

— J'étais orpheline; je ne pouvais demeurer seule, sans protection, sans affection, interrompit-elle comme pour s'excuser. Marguerite veille sur moi, ses enfans m'aiment; n'est-ce pas que je suis leur obligée, monsieur?

— Vous êtes une bonne jeune fille, mademoiselle Marie, répliqua-t-il d'une voix émue. Vous méritez que l'on vous témoigne de l'intérêt, et je vais vous prouver celui que je prends à vous..., en vous grondant. Oui, en vous grondant! Écoutez-moi, chère petite, il ne faut point voyager seule ainsi dans les voitures publiques.

— Monsieur, interrompit Marguerite, elle a été, pendant huit jours, travailler de son état de couturière chez Mme la marquise de Saint-Vincent, qui la protége.

— Voilà qui est bien; mais rappelez-vous, Marie, qu'il ne faut point causer avec les voyageurs que vous ne connaissez point; qu'il faut encore moins faire des bouquets avec eux; qu'enfin une jeune fille ne doit pas se laisser conduire en voiture par un inconnu. Dieu a voulu, cette fois, que vous rencontriez un homme à qui votre beauté et votre innocence ont inspiré l'admiration et le respect que l'on a pour les anges. Mais beaucoup d'autres eussent pu lâchement abuser de votre candeur. Soyez donc à l'avenir prudente et muette en coucou, et laissez plutôt mouiller votre joli bonnet, que d'admettre chez vous un étranger.

Maintenant, pour prix de ma leçon, permettez-moi de donner un baiser à votre front si pur, et d'embrasser, sur leurs bonnes grosses joues, ces deux charmantes petites filles qui vous appellent leur mère.

Il effleura de ses lèvres le front de Marie, glissa deux pièces d'or dans les mains des enfans, qu'il prit sur ses genoux, et sortit sans se nommer.

— Voici un bien bon monsieur, dit Marie.

— Nous prierons ce soir pour lui, ajouta Marguerite, car il vous a donné de sages conseils, mon enfant.

Marie s'attendait à revoir l'inconnu qui s'était montré si bienveillant pour elle. Huit mois s'écoulèrent néanmoins sans qu'il revînt, et ces huit mois se passèrent bien péniblement pour la pauvre jeune fille! Pendant leur durée, longue et douloureuse, elle versa presque autant de larmes qu'aux jours de désespoir où elle voyait lentement mourir sa mère. Ce fut d'abord la vieille Marguerite qui tomba malade; après cela, vint le tour des deux petites filles, Lydie et Zénaïs. Il fallut que Marie suffît à les soigner toutes les trois, sans quitter leur chevet ni le jour ni la nuit. Aussi, quand Dieu mit un terme à ces épreuves pénibles, quand la vieille femme et les deux enfans entrèrent presque à la fois en pleine convalescence, il ne restait plus rien, sur les joues naguère si roses de Marie, rien de leur fraîcheur merveilleuse. Pâle, amaigrie par les veilles, par la fatigue et par les inquiétudes, elle semblait avoir vieilli de cinq ou six ans. Des illusions de l'adolescence elle était passée brusquement à la réalité de la raison. Maintenant elle envisageait sérieusement la vie, et, mère avant d'avoir cessé d'être jeune fille, elle en connaissait toutes les amertumes. Naguère un sourire de bonheur entr'ouvrait les lèvres de ceux qui la rencontraient, rayonnante de son innocence et de sa beauté; maintenant, on se sentait ému d'un mystérieux attendrissement, en présence de sa mélancolique résignation et de sa douce fermeté.

Une fois la maladie et la crainte hors du logis, il fallut y ramener l'ordre et le travail. Le médecin et l'apothicaire avaient fait une large brèche à la petite réserve léguée à Marie par sa mère; elle se mit courageusement à l'œuvre pour ne plus se voir forcée désormais d'y recourir.

Un matin, qu'entourée des deux enfans elle leur enseignait à coudre, tout en cousant elle-même depuis le lever du soleil, elle entendit la vieille Marguerite jeter un cri de surprise et de joie.

— C'est vous, monsieur! disait-elle: vous ne nous avez donc point tout à fait oubliées!

La porte s'ouvrit, et le mystérieux ami de cette famille laborieuse entra dans la petite chambre. Il portait un uniforme que ne connaissait point Marie; plusieurs décorations brillaient sur sa poitrine.

— Je croyais que vous ne pensiez plus à votre élève, monsieur, fit en souriant la jeune fille.

— Mon enfant, je n'ai point cessé de m'occuper de vous, et j'espère vous en donner bientôt la preuve. Je désire que vous veniez de suite avec moi. Voulez-vous vous faire belle et m'accompagner?

— Où donc voulez-vous me mener? monsieur.

— C'est mon secret. Hâtez-vous; je vous donne dix minutes pour faire une ravissante toilette. Le petit bonnet à

rubans chamarrés, la robe rose, le tablier noir et les petits brodequins existent-ils encore?

— Hélas! monsieur, je ne m'en suis point parée depuis le jour où je vous ai rencontré. Ils n'ont point quitté cette armoire.

— Tant mieux! c'est le costume que je désire vous voir. A l'œuvre donc, mon enfant! Dix minutes, vous entendez, pas plus.

Il tira de sa poche un sac de bonbons, le distribua aux deux petites filles, et s'informa gravement des progrès qu'elles faisaient dans la science si difficile de la lecture. D'abord effarouchées, les petites espiègles finirent par se familiariser si bien avec le monsieur, qu'elles jouaient avec son chapeau et qu'elles grimpaient sur ses genoux, quand Marie sortit de son cabinet de toilette, délicieuse de recherche et de propreté.

— Vous voilà telle que je le voulais, dit l'inconnu. Embrassez vos enfans et dame Marguerite, car je compte bien ne vous ramener ici que fort avant dans la soirée.

Il lui présenta son bras, sur lequel Marie ne s'appuya qu'avec timidité. Quand ils eurent descendu l'escalier, la jeune fille vit une voiture qui les attendait à la porte. Ce n'était plus, cette fois, un fiacre, mais un landau, moins élégant d'ailleurs que commode. Le cocher fouetta ses chevaux, traversa une partie des boulevards, se dirigea vers l'autre côté de la Seine, entra dans la cour de l'Institut et s'arrêta devant un des perrons extérieurs. Le guide de Marie lui prit la main et la fit monter par un escalier dérobé. Une petite porte s'ouvrit brusquement, et la jeune fille se trouva au milieu d'une assemblée immense et brillante. Tous les yeux se fixèrent à la fois sur celui qui l'accompagnait et sur elle. Marie se sentit vivement émue, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mon enfant, lui dit son protecteur, il y a dans cette assemblée une femme qui désire beaucoup vous connaître: c'est la mienne. Je vais vous placer près d'elle.

Il conduisit la jeune fille à une femme pleine de distinction et de bonté, qui accueillit la grisette avec une bienveillance affectueuse. Elle prit sa main dans ses mains, et une voix s'éleva pour dire :

— La séance est ouverte.

Alors plusieurs personnages, revêtus du même uniforme que portait l'ami de Marie, prirent place autour d'une grande table, et l'un d'eux prononça un discours, dans lequel il raconta de nobles et belles actions.

« Nous avons réservé, dit-il, pour terminer cette série d'actes charitables et vertueux, le dévouement naïf d'une jeune orpheline qui s'est faite la mère de deux autres orphelines et la fille d'une septuagénaire. Pour la secourir, pour ne point se séparer d'elle, non-seulement elle a passé les nuits à travailler, mais encore elle n'a point hésité à sacrifier une partie du petit héritage que lui avait laissé sa mère. Enfin, depuis six mois, Dieu a voulu éprouver de nouveau le courage de la jeune fille; la maladie a frappé les trois personnes adoptées par elle. L'orpheline a épuisé ses forces, sa santé et ses ressources à leur prodiguer des soins, et n'a point succombé au découragement, seule durant si longtemps, en présence de trois mourantes. Aussi, messieurs, n'hésitons-nous pas, sur la proposition de notre illustre collègue, M. Georges Cuvier, à vous proposer de décerner un prix de trois mille francs à Marie. »

Des applaudissemens éclatèrent dans toutes les parties de la salle. On se leva pour voir la jeune fille; les femmes lui jetèrent leurs bouquets de fleurs! Tandis que, les yeux pleins de larmes d'attendrissement, elle croyait faire un rêve, le grand naturaliste venait la prendre par la main et la conduisait au président, qui lui remettait le prix si dignement mérité par elle.

— Oh! monsieur, dit-elle, oh! monsieur! que vous me rendez heureuse!

— Mon enfant, reprit l'homme célèbre, cette journée est une des plus belles de ma vie!

La solennité terminée, M. Cuvier ramena chez lui, au Jardin-des-Plantes, sa jolie protégée; la jeune fille dîna avec la famille de l'académicien, et le soir, au moment de partir, elle reçut un petit portefeuille de maroquin vert.

— Vous avez dépensé cinq mille francs des quinze mille que vous avait légués votre mère; Mme la Dauphine me charge de vous remettre cette somme; il y a encore là le brevet d'une pension de douze cents francs sur la cassette du roi. Vous le voyez, Marie, le travail, la vertu et la charité portent bonheur. Adieu; vous viendrez tous les quinze jours, le dimanche, dîner au Jardin-des-Plantes avec ma fille, avec moi et avec ma femme.

Je vous laisse à penser la joie et le bonheur que Marie rapporta au logis! quelles bénédictions sortirent des lèvres septuagénaires de Marguerite, et avec quelle ferveur toute cette heureuse famille adressa, le soir, ses prières à Dieu!

Le lendemain de cette journée, qui lui semblait encore un songe, Marie était occupée à travailler près de sa fenêtre : malgré elle, le souvenir de tout ce qui lui était advenu la veille faisait tomber son ouvrage de ses mains et la jetait en de longues et douces rêveries, lorsque tout à coup ses regards, qui erraient vaguement, s'arrêtèrent sur la maison d'en face. Des prêtres en sortaient, emmenant un cercueil. Derrière eux marchait un jeune homme qui pleurait avec amertume!... Il suivait le cercueil de sa mère. Marie ne put retenir ses larmes, car elle se sentait émue de compassion et partageait la douleur du jeune homme en se rappelant le jour où, elle aussi, avait vu emmener le cercueil de sa mère.

Soit hasard, soit que Dieu le voulût ainsi, le jeune homme leva la tête et vit les pleurs de la jeune fille; il comprit qu'elle le plaignait. Par cette compassion inattendue, il se sentit un peu moins désespéré au milieu de sa cruelle douleur. Il lui semblait qu'il n'était plus tout à fait si abandonné sur la terre.

Le soir, quand il rentra dans la chambre déserte où il ne trouva plus sa mère, il ouvrit la fenêtre et se mit à regarder, à travers les vitres, éclairées par la lueur d'une lampe, Marie, qui travaillait, entourée de ses enfans et de Marguerite.

Un mois s'écoula, après lequel, un matin, M. Cuvier vint rendre visite à sa protégée. Quand il sortit, un jeune homme de bonne mine et vêtu de noir l'attendait près de sa voiture.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, mais je voudrais avoir l'honneur de vous parler. C'est quelque chose qui intéresse Mlle Marie.

Cuvier le fit monter dans la voiture et asseoir près de lui. Le jeune homme raconta qu'il s'appelait Philippe T..., qu'il était ouvrier imprimeur, qu'il aimait Mlle Marie et qu'il voudrait l'épouser.

— Je ne suis point sans ressource, dit-il, j'ai une petite rente de mille francs, et je gagne sept francs par jour chez mon patron. Enfin, monsieur, je mène une vie régulière et ne manque point d'éducation. Mlle Marie serait heureuse avec moi; du moins j'y ferais tous mes efforts.

Cuvier remonta chez Marie.

— Un jeune homme, votre voisin d'en face, vient de me parler de vous, Marie.

Une rougeur éclatante couvrit les joues de la jeune fille.

— Voilà qui paraît de bon augure pour lui, reprit le naturaliste ; il est inutile d'ajouter qu'il vous aime et qu'il vous demande en mariage.

— Mon cher protecteur, reprit Marie, remise de son émotion, et après un moment de silence, la demande d'un honnête homme, qui veut faire de moi sa femme, et qui s'adresse à vous pour me transmettre cette demande, ne devrait que m'honorer. Mais je dois vous donner quelques explications avant de répondre : ou plutôt, quand vous m'aurez entendue, vous répondrez vous-même pour moi.

Mon père appartenait à une famille de marchands de nouveautés ; il épousa ma mère, héritière d'un nom célèbre ; le mariage se fit malgré les deux familles ! De là bien des chagrins et bien des épreuves terribles. Tous les deux y ont succombé ; voilà pourquoi je suis orpheline et seule au monde ! Malgré cet abandon et quoique pauvre, monsieur, j'hésite à n'épouser qu'un simple ouvrier. Si j'ai tort, je saurai bien triompher de ce scrupule. Dites, que me conseillez-vous?

— Je vais reporter mot pour mot notre conversation à Philippe, c'est lui qui décidera la question.

Et il alla tout raconter au jeune homme, qui l'écouta la tête baissée.

— Eh bien ! que résolvez-vous?

— Monsieur, répondit-il, priez Mlle Marie d'attendre deux ans avant de penser à un autre mariage. Je lui demande cette grâce au nom de ma mère et de la sienne, qui, toutes deux, nous regardent du ciel. D'ici là, je saurai conquérir un nom et une position dignes d'elle.

Cuvier gravit de nouveau les quatre étages de Marie, et lui rapporta la réponse de Philippe.

— Cette fois, monsieur Cuvier, dit-elle après un moment de réflexion, j'irai porter moi-même ma réponse à M. Philippe. N'est-ce pas votre avis, et ne pensez-vous pas que je ferai bien de me placer sous la protection d'un si noble cœur?

Marguerite alla prévenir Philippe de monter.

— Monsieur, lui dit Cuvier, je vous présente votre fiancée.

Philippe ne put retenir les larmes qui remplissaient ses paupières, et les sanglots de bonheur qui gonflaient sa poitrine.

Trois mois après, le repas de noces eut lieu au Jardin-des-Plantes, chez M. Cuvier.

Aujourd'hui Philippe est devenu un de nos plus habiles et de nos plus riches imprimeurs. Marie a aidé puissamment Philippe dans les nobles efforts qu'il a faits pour se conquérir de la fortune.

Il y a dans le salon de la jeune femme un buste en marbre de Cuvier et un bouquet desséché.

Ai-je besoin de vous dire que jamais elle ne regarde sans une vive émotion le buste et le bouquet?

S. Henry BERTHOUD.

ÉTUDES POÉTIQUES.

SUR UN ALBUM.

Vous voulez de mes vers, Reine, aux yeux fiers et doux !

Hélas ! vous savez bien qu'avec les chiens jaloux,
Les critiques hargneux aux babines froncées
Qui traînent par lambeaux les strophes dépecées,
Toute la pâle race au front jauni de fiel,
Dont le bonheur d'autrui fait le deuil éternel,
J'aboie à pleine gueule, et plus fort que les autres.

O poëtes divins ! je ne suis plus des vôtres.
On m'a fait une niche où je veille tapi,
Dans le bas du journal comme un dogue accroupi ;
Et j'ai pour bien longtemps, sur l'autel de mon âme,
Renversé l'urne d'or où rayonnait la flamme.
Pour moi plus de printemps, plus d'art, plus de sommeil ;
Plus de blonde chimère au sourire vermeil ;
De colombe privée, au col blanc, au pied rose,
Qui boive dans ma coupe et sur mon doigt se pose.
Ma poésie est morte, et je ne sais plus rien,
Sinon que tout est laid, sinon que rien n'est bien.
Je trouve, par état, le mal dans toute chose,
Les taches du soleil, le ver de chaque rose ;
Triste infirmier, je vois l'ossement sous la peau,
La coulisse en dedans, et l'envers du rideau.

Ainsi je vis. — Comment la belle muse antique,
Droite sous les longs plis de sa blanche tunique,
Avec ses cheveux noirs en deux flots déroulés,
Comme le firmament de fleurs d'or étoilés,
Sans se blesser la plante à ces tessons de verre
Pourrait-elle descendre auprès de moi sur terre?
Mais les belles toujours sont puissantes sur nous ;
Les lions sur leurs pieds posent leurs mufles roux :
Ce que ne ferait pas la muse aux grandes ailes,
La vierge aonienne aux grâces éternelles,
Avec son doux baiser et la gloire pour prix,
Vous le faites, ô Reine ! et dans mon cœur surpris
Je sens germer les vers, et, toute réjouie,
S'ouvrir comme une fleur la rime épanouie !

Théophile GAUTIER.

LES SEIDS ET LES MAHOMET.

Salut ! hommes de cœur dont les glorieux rangs
Se sont fait décimer pour les grands conquérans.
O vous qui palpitiez au son des grands choses
Comme au vent du matin les jeunes fleurs écloses,
Ah ! ne vous plaignez pas au fond du monument,
Vous avez eu l'amour et le saint dévouement,
Ces deux flambeaux divins de la mortelle vie !
Et vos idoles d'or n'avaient que le génie !
Tristes ils ont vécu ; car sachez-le en ce jour,
Qu'importe d'être aimé, si l'on n'a pas l'amour?
Qu'importe d'être un dieu, si la flamme immortelle
Ne sent pas le parfum qui brûle devant elle?

Antony DESCHAMPS.

MAGAZINE.

POLICHINELLE ET ARLEQUIN.

Polichinelle (Ital. *Pulcinello*, *Pulcinella*). Quelques écrivains donnent la plus haute antiquité à ce personnage, dont la danse retrace, selon eux, la marche dandinante du coq. Ils ne font nulle difficulté de le faire remonter jusqu'aux anciens Égyptiens; d'autres, plus modestes, se contentent de le retrouver dans l'acteur connu, disent-ils, chez les Osques sous le nom de *Mocus* (Μῶκος, plaisant, railleur), dont dérive, au moyen d'une série de mots forgés, son nom actuel de *Pulcinello*. C'est le cas, ou jamais, de dire : *Alfana* vient d'*Equus*. Laissons ces conjectures, et venons à l'opinion de ceux qui donnent à l'acteur *Polichinelle* ainsi qu'à son nom une origine plus moderne.

Si l'on en croit M. Rehfuss (*Tableau de Naples*), le nom de *Pulcinello* est une altération de *Puccio* d'*Aniello*. « Une troupe d'acteurs, dit-il, étant arrivée à Acerra durant les vendanges, les paysans les accablèrent de plaisanteries. L'un d'entre eux, *Pucio* d'*Aniello*, s'étant distingué par la finesse de ses quolibets, les acteurs l'engagèrent dans leur troupe et changèrent son nom en celui de *Pulcinello*, le petit poulet. » D'autres écrivains prétendent que l'acteur napolitain désigné par le nom de *Pulcinello* a été ainsi nommé à raison de la forme de son masque, dont le nez est pointu et recourbé comme le bec de l'oiseau. Mais suivant la judicieuse observation de feu M. Millin (1), il est plus naturel de croire que l'on a au contraire donné cette forme au masque par allusion au nom de l'acteur.

L'abbé Galiani explique ainsi l'origine de cette dénomination de *Pulcinello* : Vers le milieu du dix-septième siècle, un paysan des environs de Sorrento apportait souvent au marché de Naples des poulets (*pulcinelli*). Il était d'un tempérament caustique, avait deux bosses, *la voix grêle*, et la figure si bizarre que le peuple en fit bientôt un sujet de raillerie et lui donna le sobriquet de *Pulcinello*. Après sa mort, un Napolitain se montra sous la même figure au temps du carnaval et se fit beaucoup applaudir sous ce déguisement. Le directeur des marionnettes de San-Carlino crut devoir tirer parti de cette vogue et fit revivre sur la scène *Pulcinello*, qui y obtint le plus grand succès. Peut-être le paysan dont parle Galiani dut-il ce sobriquet de *Pulcinello* (petit poulet) à sa *voix grêle*. En effet, l'accent grêle et guttural que l'on donne à l'acteur italien désigné sous le nom de *Pulcinello*, *Polichinelle*, et qui est assez généralement celui des bossus, offre une analogie remarquable avec le petit cri que font entendre les coqs, les poulets et les poules quand ils caquètent sans chanter.

Arlequin (Ital. *Arlecchino*, *Harlecchino*). Les savans sont partagés sur l'étymologie du nom d'*Arlequin*. Je vais rapporter sommairement les diverses opinions, et proposer ensuite mes conjectures sur cette grave et importante question.

1° Si l'on en croit Larramendi (2), *Arlequin* est une corruption d'*Arnequin*, composé, dit-il, de ces deux mots basques *Ari-Anequin*, aller avec moi : Arlequin, dans les farces italiennes, étant le plus souvent un valet.

(1) *Diccion. triling Basc. Cantab. y Latin.*, t. 1, p. 95, col. 2.
(2) Méthod. Arab. Spec. Etym. 2, p. 132, etc.

2° On a cherché avec aussi peu de vraisemblance la racine de ce nom dans la langue arabe. Selon Ant. Vieyra (1), le caractère principal d'Arlequin étant la gourmandise, son nom est formé de l'article *al* et du verbe *leika*, lécher, manger. *Al-lekin*, *Arlekin* signifierait alors le *lécheur*, le gourmand.

3° Quelques étymologistes n'ont vu dans le nom d'*Arlequin* qu'une altération de celui de *Charles-Quint* (2). « François Ier, disent-ils, avait donné ce nom à un acteur bouffon, afin de tourner en ridicule l'empereur Charles-Quint, dont il était l'ennemi. » Cette conjecture me paraît insoutenable. En effet, on trouve le nom d'*Arlequin* parmi ceux des acteurs attachés au service de Philippe II, roi d'Espagne, dès le commencement de son règne. Or, il n'est guère probable que ce prince eût conservé à un acteur qui faisait partie de son théâtre un nom inventé pour tourner en ridicule son père, qui venait de lui céder la couronne. Mais ce qui ne laisse aucun doute sur la fausseté de cette étymologie, c'est qu'il est fait mention d'*Arlequin* dans les lettres de Raulin, mort en 1514 (3), antérieurement aux querelles de Charles-Quint avec François Ier.

4° Selon d'autres, le nom d'*Arlequin*, *Harlechino*, est un diminutif de celui de *Harlay* (4), famille qui a fourni successivement au parlement de Paris plusieurs magistrats aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières. Les uns prétendent que le premier acteur à qui ce nom fut donné est Joseph-Dominique Biancolelli père, né à Bologne en 1640, et qui, appelé à Paris en 1660 par le cardinal Mazarin, remplit avec le plus grand succès à la Comédie-Italienne le rôle d'Arlequin jusqu'à sa mort (1688). Reçu dans la meilleure société, Dominique était fréquemment et presque familièrement admis chez le célèbre magistrat Achille de Harlay, qui devint par la suite premier président du parlement de Paris. Cette circonstance lui fit, à ce qu'on prétend, donner par ses camarades le nom de *Harlecchino* (le petit *Harlay*). D'autres écrivains assurent que ce nom avait été donné précédemment, et pour la même raison, à un jeune acteur italien qui, sous le règne de Henri III, fréquentait la maison d'Achille de Harlay, premier président du parlement de Paris en 1582. Ces assertions sont dénuées de fondement. D'abord elles ne s'accordent guère avec le caractère grave des deux présidens de Harlay. J'ajouterai qu'il est difficile de croire que l'on eût laissé sans opposition consacrer par l'usage une dénomination qui compromettait en quelque sorte la dignité d'un corps aussi puissant, aussi respecté et, disons-le, aussi chatouilleux sur le point d'honneur que le parlement de Paris. Enfin (et cette dernière considération me paraît sans réplique), nous avons vu plus haut que le nom d'*Arlequin* est antérieur au règne de Henri III, puisqu'on le trouve dans les lettres de Raulin, mort en 1514.

(1) Voyez Sam. Johnson. Engl. Dict.
(2) Raulini, *Epist.*, édit. de 1521, p. 18.
(3) Voyez Dangeau, *Mémoires*, édit. donnée par Mme de Genlis; Ménage, *Dictionn. étymolog.*; *Dictionn. de Trévoux*; *Dictionn. Dram.* de La Combe; *Anecdotes dramatiques*, t. 1, p. 93; Taschereau, *Vie de Molière*, liv. 1, not. 19, etc.
(4) Voyez aussi Guillelm. Paris, *Tract. de Universo*, part. 2, cap. 12. Consultez Lancelot, *Mém. sur la vie et les ouvrages de Raoul de Presles.* (Acad. des inscript., t. 13, p. 646, 647.)

LES CERFS-VOLANS EN CHINE.

Le cerf-volant fait le divertissement du neuvième mois, le Cou-Youit, car c'est à cette époque que commencent les vents du nord-est. Ces jouets sont faits avec beaucoup d'art, et représentent des objets animés, tels que des oiseaux, des serpens ou des crocodiles. A la partie supérieure du cerf-volant est fixée une légère baguette en bambou par un fil fortement noué ; l'appareil étant lancé dans l'air, cette baguette est mise en mouvement par l'effet du vent, et frappe le fil qui vibre en produisant un son d'une espèce particulière. On prétend que ce son produit le mot *fou-yan*, et voici la légende sur laquelle se fonde cette opinion : « Deux rois vivaient dans une antiquité reculée, l'un connu par sa bonté, et l'autre par la haine qu'il inspirait. Comme il est rare que la bonté puisse exister paisiblement auprès d'un méchant, le mauvais roi s'empara des états de son voisin, et l'ayant fait prisonnier, se disposa même à le faire mourir. Un cachot renfermait l'infortuné monarque, qui n'attendait plus que la mort, lorsque son vainqueur, éveillé la nuit par un violent vent de nord-est, crut entendre le mot *fang* (prends garde à toi) se répéter au milieu des mugissemens de l'air ; en même temps le nom de son prisonnier lui apparut gravé sur le plancher de sa chambre. A ces signes certains du courroux des divinités, le roi reconnut ses torts, renonça à ses projets meurtriers, et rendit même la liberté à son prisonnier. » Telle est cette fable. Ajoutons qu'on n'oublie pas de lancer un cerf-volant en l'honneur du bon roi. L'usage de brûler du papier doré et argenté s'applique aussi aux hommages que l'on rend au dieu du feu, Vack-Uhong ou Fo-Shan. On le dépeint d'une taille gigantesque et avec trois yeux grands et hideux. Les papiers brûlés en son honneur portent les noms de ceux qui implorent la protection de la divinité ; les autres offrandes consistent en lampes, en lanternes et en comestibles. Ces cérémonies s'accomplissent souvent dans des bateaux élégamment illuminés et au son des tam-tams. Par une nuit sombre, le coup d'œil que présentent toutes ces embarcations éclairées est extrêmement joli.

Plusieurs Européens ont confondu cette divinité avec le démon, ce qui les a conduits à penser que les Chinois adoraient l'esprit du mal. Au reste, il se peut que des Chinois, pour exprimer la terreur que le feu leur inspirait, l'aient qualifié de démon, ce qui aura causé leur méprise. Quoi qu'il en soit, cette terreur est bien naturelle, car le feu occasionne d'affreux ravages en Chine, ce qui ne peut guère être autrement dans un pays où il n'existe aucune police contre les incendies. C'est pour ces raisons que les Chinois ont une grande vénération pour Vack-Uhong ; les gens riches surtout lui apportent de nombreuses offrandes, qui sont déposées sur des tables décorées, et une fois les cérémonies achevées, ces différens mets sont distribués aux pauvres.

DU PRÉTENDU VENIN DES CRAPAUDS.

Le crapaud n'a pas de venin : c'est ce que Humphry Davy avait déjà constaté, et ce que M. Pelletier a prouvé depuis. Cependant Davy accusait l'humeur que suinte le crapaud d'être un *poison étouffé* (*sweltered venom*). Elle est, dit-il, extrêmement âcre ; l'impression qu'elle fait sur la langue ressemble à celle de l'aconit ; elle attaque aussi la peau des mains : elle se dissout presque totalement dans l'alcool et dans l'eau, et ni l'acétate de plomb ni le sublimé corrosif ne précipitent rien dans l'une ni l'autre de ces dissolutions. La liqueur vénéneuse, combinée avec l'ammoniaque, conserve son âcreté ; elle en perd un peu lorsqu'on la fait dissoudre par la potasse ou par la soude, peut-être parce qu'elle éprouve, dans ces combinaisons, une décomposition partielle. En se dissolvant dans l'acide nitrique, elle prend une couleur pourpre. Si les dissolutions aqueuse et alcoolique sont abandonnées à l'évaporation spontanée, on obtient un résidu très-inflammable, et qui, par sa couleur et sa consistance, ressemble beaucoup à l'albumine. Quoique cette matière agisse fortement sur la lange et sur la peau, on peut l'introduire impunément dans la circulation.

M. Pelletier n'a trouvé qu'une substance analogue à la gélatine, un acide en partie libre, en partie combiné à une base ; plus, une matière grasse, très-amère, caustique, mais sans propriété nuisible.

Ce prétendu poison concourt, dans l'organisation du crapaud, à la décarbonisation du sang. En effet, l'une des deux branches de l'artère pulmonaire s'étend sous la peau, et ses ramifications sont plus nombreuses aux lieux où les réservoirs de la liqueur dont il s'agit sont le plus accumulés : ces vésicules, placées dans le tissu de la peau, ont une organisation particulière que Davy ne pouvait manquer d'étudier. Il y a vu deux sortes de pores : les uns plus larges, à travers lesquels la lumière se décompose et forme des cercles irisés ; les autres plus petits, et qui ne laissent passer qu'une lumière jaunâtre. Les premiers sont plus rares, et ne se trouvent qu'en certaines parties de la peau ; les autres, beaucoup plus nombreux, sont répandus partout.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE.)

REVUE SCIENTIFIQUE.

Les vacances continuent d'exercer leur fâcheuse influence sur MM. les membres de l'Institut, et rien de plus triste, de plus monotone aujourd'hui qu'une séance de l'Académie. M. Chasles, et M. Libri, par de longs mémoires sur l'algèbre et son origine, ne cessent de s'attaquer avec cette politesse injurieuse et perfide qui caractérise l'amour-propre froissé des savants. Hors cette interminable polémique, personne ne prend la parole, et des étrangers, plus ou moins industriels, font seuls les frais des séances. On ne saurait se figurer à quel point ces derniers poussent l'audace à présent ; chacun semble considérer l'Académie comme un moyen de publicité à la fois économique et certain ; car il ne s'invente pas une nouvelle façon de veilleuses, de cirage ou de pommade, que les auteurs ne viennent solliciter l'approbation du grand corps savant pour ces découvertes si utiles au genre humain. C'est ainsi que nous avons vu l'autre jour, sur le bureau du président, un cadran solaire en carton, qui doit, pense l'auteur, détrôner les chronomètres de Breguet ; une paire de persiennes, chef-d'œuvre de menuiserie, s'ouvrant par un ressort, dont M. Arago n'a pas dédaigné d'expliquer l'ingénieux mécanisme aux physiciens et aux astronomes. C'est encore pour cette raison qu'une des dernières séances s'est transformée tout à coup en un concert dans lequel M. Lefebure, organiste distingué, a fait l'essai d'un nouveau piano dont les accords ont charmé pendant une heure les oreilles de ces messieurs. Ce piano, qui eût été, suivant nous, plus justement apprécié par la section des beaux-arts se compose d'un système de cordes dont les vi-

brations se trouvent soutenues et prolongées par des lames métalliques mises en jeu au moyen d'un soufflet, comme dans l'orgue expressif. Avec une semblable combinaison, l'exécution d'un *allegro*, d'un morceau vif devient impossible, et le son général de l'instrument se supporte difficilement plus de quelques minutes. Quoi qu'il en soit, une commission composée d'un physicien, d'un astronome et d'un mécanicien est appelée à juger de la valeur artistique de ce piano. Qu'importe? on en parlera, c'est tout ce que veut l'auteur. La seule lecture vraiment intéressante que l'on ait faite est celle du rapport sur la collection anthropologique, recueillie par le docteur Dumoutier pendant le voyage de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*. Parmi les résultats scientifiques obtenus pendant l'expédition, ceux relatifs à cette science intéressante et nouvelle sont dignes de remarque. L'intérêt qu'ils présentent ne ressort pas seulement du nombre des objets rapportés par M. Dumoutier; mais ils le doivent surtout à l'originalité des vues qui ont présidé à sa collection des types océaniens, sur lesquels M. Dumont-Durville avait recueilli des notions si précieuses et fait des études si approfondies dans ses précédents voyages. A toutes les époques, l'histoire du genre humain a beaucoup fixé l'attention des physiologistes et des philosophes. Dans ces divers temps surtout, et grâce aux travaux de Camper, de Buffon, de Sœmering, de Blumnembach, de Pallas, de Cuvier, de Dumoulin et des navigateurs modernes, l'anthropologie s'est enrichie de faits nombreux que l'on peut considérer comme devant lui servir de base; mais quelles que soient ces observations, et bien que toutes les nations qui peuplent la surface du globe aient été reconnues, l'anthropologie est loin d'avoir suivi les progrès des autres parties de l'histoire naturelle, et nous devons en rechercher la cause dans la difficulté d'expériences immédiates, dans la dispersion des matériaux. Un musée anthropologique serait donc, à ce point de vue, un secours indispensable aux développements d'une science qui nous intéresse à un si haut degré.

L'étude des rapports du physique et du moral des races humaines, utile pour leur histoire, le deviendrait surtout en suivant leur filiation et leur mélange. La linguistique, ou l'étude comparative des langues, a particulièrement besoin de la connaissance de ces rapports; car dans le genre humain, le langage a pour élémens la voix, la prononciation, et ces élémens éprouvent de curieuses modifications, suivant les changemens que subit l'organe vocal chez les diverses races. Rien ne peut donc mieux servir ces vues et hâter les progrès de l'anthropologie que le rassemblement de nombreuses pièces anatomiques et la collection des types des peuples et des races. C'est la solution partielle de ce problème qui donne un cachet particulier au Voyage de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*, et lui assigne un noble rang dans les annales des voyages.

M. Dumoutier a composé sa collection avec tout le soin et le talent d'un praticien habile. Il a eu le soin de raser la tête des Océaniens avant de les mouler; il a peint les bustes de leur couleur naturelle, en joignant la chevelure propre de chacun d'eux. Quand on songe aux difficultés d'un pareil travail exécuté sur des sauvages dont on ne peut se faire comprendre, et qui pour la plupart ne connaissent point les Européens, on s'étonne que M. Dumoutier ait pu rassembler cinquante-un de ces bustes, tous moulés sur le vivant. Il nous a raconté fort en détail les singulières manœuvres qu'il a dû employer pour amener ces sauvages à se laisser enduire la face d'une épaisse couche de plâtre, et nous avons admiré à quel point l'amour de la science peut développer la résignation et la patience, et combien la volonté parvient à surmonter d'obstacles. Sur ce nombre de bustes, vingt-cinq appartiennent à la race cuivrée; vingt-six à la race noire, ou mélanésienne. Les individus de la race cuivrée ont été moulés aux îles Gambier ou de Mangareva, aux îles des Navigateurs, à Baboa, aux îles Salomon et Pogolen, aux Philippines et à la Nouvelle-Zélande. Les *Mélanésiens* proviennent des îles Viti et de la presqu'île de Malaca, du détroit de Torrès, de la terre de Van-Diémen et de l'Ile-Bourbon. Parmi ces derniers, les uns venaient de la côte de Mozambique, les autres étaient nés à Madagascar.

Considérées en elles-mêmes, ces localités ont peu d'intérêt; mais si on les rattache aux modifications que paraissent y avoir subies les types mongol et mélanésien, on en voit sortir de suite ces questions intéressantes dont se compose l'histoire naturelle des peuples. Quant à nous, l'aspect de ces cinquante-un bustes pris sur nature, nous a infiniment mieux instruit que tous les dessins des voyageurs, dans lesquels les artistes, quoi qu'ils fassent, ne peuvent se dispenser de poétiser jusqu'à un certain point. AUGUSTE BERTSCH.

—

LES LIVRES.

Manuel Encyclopédique usuel.

Au premier abord, rien ne paraît plus inutile et même plus impossible qu'une nouvelle *Encyclopédie*; et pourtant, à y réfléchir un peu, rien n'est plus nouveau, plus original et plus nécessaire qu'un pareil ouvrage. Les essais qui en ont été tentés ne prétendaient à rien moins qu'à devenir des répertoires complets de toutes les connaissances humaines. Mais de ces entreprises téméraires, dont quelques-unes eurent leur gloire, il est résulté des volumes qui ressemblent à cet entassement de montagnes à l'aide desquelles les Titans ne réussirent pas à escalader le ciel, et qui menacent encore d'écraser leurs lecteurs aventureux. Ç'a été une étrange destinée, que celle de ces grands livres. Leurs dimensions, si colossales qu'elles fussent, ne les ont pas préservés d'être fort incomplets. Qu'est-ce en effet qu'une petite centaine d'in-folios là où les volumes par milliers ne suffiraient pas encore? Bien des mots de la science, dont ils entendaient donner le dernier mot, restèrent absens de leurs colonnes, et ceux qu'on y rencontra ne satisfirent pas toujours la curiosité, malgré la longueur du traité spécial qui leur était consacré.

Mais l'écueil le plus grave des Encyclopédies a toujours été l'esprit de système. Si elles n'ont pas eu le temps de tout dire, elles ont eu au moins le temps de tout contredire. Diderot et d'Alembert, au lieu d'élever la leur comme un monument, ont songé bien plutôt à en faire un formidable outil de démolition. De nos jours, une pareille œuvre n'est plus à tenter; la presse, comme nous la voyons fonctionner, y supplée, ou la continue sous d'autres formes: le journal, qui, chaque matin, en présence de tout fait nouveau qui se produit, pose sa théorie, établit son système politique, religieux, militaire, scientifique, artistique, industriel; le journal, c'est l'Encyclopédie *systématique*.

Maintenant ce but, que tant de grands esprits avaient cherché sans l'atteindre, tout simplement parce qu'ils le dépassaient, quelqu'un vient de le trouver. C'est quelqu'un qui a pensé qu'une Encyclopédie ne pouvait être complète qu'à la condition de tout résumer et non de tout développer, et que le seul moyen de rester vrai en parlant de tout, c'était de n'en pas parler longtemps. Le *Dictionnaire Encyclopédique usuel* est la mise en pratique de cette pensée juste et profonde. C'est un ouvrage qui donne sur tous les mots, autres que ceux de vocabulaire proprement dit, une définition claire, courte, facilement saisissable, qui détermine en un moment le sens d'un mot qu'on rencontre pour la première fois ou dont on a oublié la signification, le nom d'un personnage historique, un terme du langage scientifique, etc.; c'est, en un mot, un résumé de tous les dictionnaires possibles et un résumé en *un seul volume*. Là est vraiment l'originalité de cette belle et simple conception.

L'ouvrage, qui paraîtra en quarante livraisons, dont plus de la moitié est déjà en vente, formera un volume, imprimé sur trois colonnes en caractères très-lisibles, mais très-compactes; chacun des 40,000 mots qu'il doit renfermer occupe environ la valeur d'une demi-page in-8° ordinaire. C'est tout ce qu'il faut pour que chaque définition ne laisse rien à désirer; et comme en pareille matière aucun témoignage ne vaut une citation, il suffira de transcrire ici les mots contenus dans une page de ce livre pour faire apprécier sa variété. La page 387, que nous prenons au hasard, contient les mots suivans: *Eustache d'Agrain*, *Dague*, *Daguer*, *Daguerréotype*, *d'Aguesseau*, *Daguet*, *Dagun*, *Dahar*, *Dahlad*, *Dalhberg*, *Dahler*, *Dahlia*, *Dahomey*, *Daidis*, *d'Ailly*, *Daim*, *Olivier le Daim*, *Dais*, *Dakkah*, *Dalayrac*; c'est-à-dire de la biographie, de l'histoire, de la géographie, de la chimie, de la physique, de l'histoire naturelle, de la mythologie, etc.

On comprend quel doit être le succès d'une pareille entreprise, si elle est bien exécutée: le *Musée* croirait manquer à la mission qu'il est venu des premiers remplir dans la presse et dans la littérature, s'il ne lui donnait pas son approbation et sa sympathie. Il serait superflu d'énumérer ici et de parcourir toutes les classes de lecteurs auxquelles cet ouvrage deviendra nécessaire, à commencer par l'homme de lettres, qui, faute d'un tel livre, interrompu

à chaque instant dans son travail de composition, s'en va vingt fois par heure de sa table à sa bibliothèque, s'il en a une, et sent que l'inspiration lui échappe quand la mémoire lui revient. Mais ce sont là les misères inséparables, les épreuves nécessaires du métier, et on ne voit pas qu'il y ait un grand intérêt public à en adoucir la rigueur : c'est à des besoins plus généraux que le *Dictionnaire Encyclopédique* répond et vient en aide. C'est véritablement à tout le monde qu'il doit servir : aux gens instruits, à ceux même qui auraient tout appris, il donne sur tout sujet des notions lucides, précises et suffisantes pour réveiller tous leurs souvenirs; pour les éducations incomplètes ou superficielles, ce sera, suivant une heureuse expression, «une mémoire toute faite»; mais quoiqu'il soit le livre de tous les âges, c'est aux enfans surtout, à leurs mémoires toutes prêtes qu'il s'adresse, et sa rédaction est partout empreinte du respect qui leur est dû. S'il était impossible d'aller plus loin sous le rapport des garanties morales et de l'exécution matérielle, il faut convenir aussi qu'il était impossible de combiner plus complétement ces divers mérites de l'ouvrage, avec une autre condition de succès, la modicité du prix. Le *Dictionnaire Encyclopédique* restera une des plus remarquables productions de la librairie économique. Aussi est-il en train de devenir un livre populaire en même temps qu'un livre classique.

Le travail énorme qu'il suppose a été fait dans toutes ses parties avec un soin presque minutieux ; le nom d'un seul homme, M. Charles Saint-Laurent, figure pourtant en tête de l'entreprise. Mais M. Charles Saint-Laurent, fût-il le savant qu'on nomme Légion, n'aurait pas suffi à cette tâche. Si, comme nous le soupçonnons, le *Dictionnaire Encyclopédique usuel* est l'œuvre collective d'un grand nombre d'hommes distingués et laborieux, il resterait encore à M. Saint-Laurent l'honneur très-grand d'avoir réuni et dirigé leurs efforts et d'avoir atteint, avec leur aide, un résultat bien difficile, celui de complétement réaliser la pensée. Le *Dictionnaire Encyclopédique usuel* est donc une véritable solution de problème, et son exécution est un des plus grands services qui aient été rendus depuis longtemps à la cause de la diffusion des lumières et de l'élévation intellectuelle des masses. EDM. LECLERC.

LES ROMANS ET LES REVUES.

Les livres nouveaux sont encore peu nombreux. Les auteurs imitent la fourmi de La Fontaine; ils se mettent en quête dès le printemps, et vont glaner, à tout buisson, sur les routes, au bord de la mer, la strophe, le drame ou le roman. C'est pour l'hiver qu'ils réservent les élémens rassemblés qui font le succès, cette nourriture première de l'homme de lettres. M. Roger de Beauvoir, à qui son activité permet de dépenser de suite les prémices de la récolte, a fait paraître deux volumes intitulés *la Lescombat*. La Lescombat est une des plus monstrueuses héroïnes des *Causes célèbres*. Tout en reconnaissant au livre de M. Roger de Beauvoir des qualités remarquables d'observation et d'intérêt, nous avouons notre peu de sympathie pour ce genre d'ouvrage; il faut le renvoyer aux gens avides d'émotions de la cour d'assises, avec les *Mémoires de Mme Lafarge*.

La Revue de Paris publie en ce moment un roman de M. Alex. Dumas. C'est une nouvelle page de son riche album de voyage. Elle ferait presque croire à la réalité de la problématique excursion méditerranéenne qui devait transformer le romancier en Christophe Colomb. Les navigateurs à bord du *Speronare* vont de Naples à Caprée, de là en Sicile ; ils abordent à Messine, où l'on fait voir à M. Dumas l'influence sudorifique du *sirocco* sur les joncs à pomme d'or. Dans un des numéros précédens, il était démontré qu'une lame de six pouces dans le corps d'un conteur bien appris ne peut en aucune manière interrompre sa narration. Nous sommes, comme on pense, bien avides de savoir où le *Speronare* va maintenant aborder, et à quelles merveilleuses découvertes il va mener. S'il est un voyageur qui ait abusé de la liberté de mentir, certes, c'est M. Alex. Dumas; mais il le fait avec tant de candeur, de charme, et pour ainsi dire de vérité, que je ne sais quel est le lecteur qui s'aviserait de lui en vouloir.

Il reste à mentionner les romans publiés dans les feuilletons des journaux quotidiens. En première ligne, il faut citer *le Messager*, qui vient de terminer *Ursule Miroüet*, de M. de Balzac, dont la fécondité prend sa source dans une observation profonde et une érudition inépuisable. On pourrait, pour le savoir, comparer M. de Balzac à un bénédictin des anciennes confréries, ou plutôt à plusieurs bénédictins. Ces moines s'attachaient à une seule branche des connaissances humaines; M. de Balzac les embrasse toutes. — Rien n'est joli et délicat comme Ursule; rien n'est intéressant et effrayant de vérité à la fois comme la lutte de ces ignobles héritiers provinciaux contre la touchante jeune fille. C'est un beau feuilleton qui fera un beau livre que tout le monde voudra lire.

La Presse a terminé le roman de M. Eugène Sue, *Mathilde*, qui, depuis six mois bientôt, tient le lecteur dans des inquiétudes mortelles, en détruisant chaque jour, par de nouveaux incidens, le dénoûment qu'il avait désiré et cru prévoir la veille.

Il faut citer parmi les petits chefs-d'œuvre littéraires du feuilleton *Un Imbroglio italien*, *le Violon de Kreutzer*, et surtout *les Cheveux blancs*, par l'auteur de l'*Histoire anecdotique du dix-neuvième siècle*.

Le Siècle donne la suite du *Chevalier d'Harmental*, de M. Dumas, sorte de broderie romanesque, dont la conspiration de Cellamare est le canevas.

Les feuilletons du *Courrier français*, du *Commerce*, de *la Quotidienne*, restent plus que pâles. Nous verrons à en parler le mois prochain.

Les derniers numéros de *la Revue des Deux-Mondes* contenaient une remarquable étude de littérature allemande : *le Lied*, ses diverses formes et ses transformations, par M. Henri Blaze. C'est un travail fait avec conscience, dont la fraîcheur et l'intérêt contrastent avec l'aridité habituelle des pages pédantesques de ce journal. De beaux vers, que M. Théophile Gautier est allé demander à l'Espagne, et une Nouvelle de M. Ourliac, empruntée à la guerre de Vendée, complètent l'ensemble de cette publication. Il ne faut pas oublier cependant le conte de M. Charles de Bernard, *le Paratonnerre*. Ce paratonnerre n'est autre chose qu'un brave garçon qui sert, sans s'en douter, à écarter, au profit d'un ami, les soupçons d'un mari, et sur qui viennent tomber les foudres de la jalousie. Cet emploi de l'amitié n'est pas d'une morale bien édifiante; il sent sa physique d'une lieue. Le sujet, non plus, n'est pas bien neuf; c'est le *Plastron*, vaudeville que ses auteurs avaient eux-mêmes décalqué sur un roman, une nouvelle ou une comédie dont le nom emblématique nous échappe. Néanmoins cette bluette est agréable. Si nous étions bien consciencieux, nous dirions quelques mots de l'article critique de M. Sainte-Beuve; mais nous ne l'avons lu qu'une seule fois; en vérité ce n'est pas assez pour le comprendre. On sait que cet écrivain, ayant un jour trouvé la langue française trop claire, a cherché à l'obscurcir; il y réussit merveilleusement.

Sous le titre piquant de *Conversation sous un berceau*, M. Duru vient de publier un petit livre d'historiettes charmantes, dont il est à la fois l'éditeur et l'auteur. Il y a longtemps que nous n'avions lu un ouvrage qui réunît à un tel degré les qualités propres à amuser l'esprit des enfants. On rencontre dans ce volume tous les sentimens doux et généreux qui caractérisent une morale éclairée.

HENRI NICOLLE.

GAZETTE.

La nécrologie a de tristes et nombreuses pertes à constater. M. De Candolle, à qui la physiologie doit de si précieuses découvertes, est mort à Genève. M. Bertin aîné, fondateur du *Journal des Débats*, et qui n'avait cessé de rester à la tête du mouvement intellectuel de la presse; M. Aloyse Geefs, jeune statuaire de Bruxelles, auteur des bas-reliefs du monument élevé à Rubens, et M. Wagner, habile ciseleur, le Benvenuto Cellini du dix-neuvième siècle, ont succombé depuis un mois. Ces deux derniers artistes sont morts en travaillant, pour ainsi dire. M. Wagner, dont on admirait déjà tant, vous le savez, un livre d'Heures, exécuté pour Mme la duchesse d'Orléans, et un vase à vin, ciselé pour M. le duc de Luynes, coupe merveilleuse où se trouvait mise en action l'histoire du vin, s'occupait d'ébaucher le pendant de ce chef-d'œuvre et de faire le vase des eaux. Aloyse Geefs, pieux et noble jeune homme, modelait, de ses doigts défaillans, un petit enfant Jésus qui bénissait le monde.

A cette liste funèbre, il faut ajouter la mort de Mlle Jubault, dernière élève de Greuze; celle de Gontier, acteur qui valut de si nombreux succès à M. Scribe et au Gymnase: celle de M. Francis, baron d'Al-

loard, auteur de plusieurs jolis vaudevilles; et enfin celle de M. Aude, doyen des auteurs dramatiques. Ce dernier entrait dans sa quatre-vingt-sixième année. M. Aude a composé *seul* et fait représenter quarante-sept pièces, dont un grand nombre ont obtenu un succès de vogue, notamment *Madame Angot* et tous les *Cadet Roussel*.

M. Jacob-Frédéric Lullin de Châteauvieux, agronome et publiciste genevois, correspondant de l'Académie des Sciences de France (section d'agriculture), vient de mourir à Genève dans sa soixante-huitième année.

Vous vous êtes attendri à l'histoire si naïve et si touchante que M. de Pongerville vous a contée dernièrement, dans le *Musée des Familles*, sur le vieux soldat Triaire. Hélas! il faut maintenant annoncer la mort de ce brave homme, qui a été si justement pendant sa vie l'objet du respect de ses concitoyens, et dont la perte excite de vifs regrets.

Plusieurs concours importans ont eu lieu. Le premier prix de Rome, pour la statuaire, a été remporté par M. Georges Dieboldt, élève de MM. Ramey et Dumont; celui de paysage historique, par M. Lanoue, élève de MM. Vernet et Bertin; celui de peinture historique, par M. Lebouy, élève de M. Delaroche; le grand prix d'architecture, par M. Paccard; celui de composition musicale, par M. Maillard.

Ces prix ont été proclamés le 2 octobre, en séance solennelle de l'Académie des Beaux-Arts.

Le prix fondé par M. le comte de Maillé a été décerné à M. Clerget, architecte, pensionnaire de l'école de Rome. Le prix de la tête d'expression, pour la peinture, a été remporté par M. Roux; et pour la sculpture, par MM. Moulive et Cavelier. Le prix de la demi-figure peinte a été décerné à M. Lucas. La grande médaille d'émulation, accordée au plus grand nombre de succès dans l'école d'architecture, l'a été à monsieur Paccard.

On a entendu ensuite une notice historique sur la vie et les travaux de M. Huyot, savant architecte qui visita avec tant de fruit la Grèce et l'Égypte, et à qui il ne fut pas donné de terminer entièrement l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile.

La séance a été terminée par l'exécution de la scène qui a remporté le premier grand prix de composition musicale (*Lionel Foscari*), composée, comme nous l'avons dit, par M. Maillard. Alizard, Masset et Mlle Elian ont chanté ce morceau.

L'Académie française a ajourné les différens prix proposés par elle pour les années 1840 et 1841; aucun des ouvrages envoyés n'ayant mérité ses suffrages, M. Ampère reste en possession du prix Gobert pour son *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*. Des médailles d'encouragement ont été décernées à M. Despet, pour un *Mémoire sur les sources manuscrites de l'histoire municipale d'Amiens*; à M. Bourquelot, pour une *Histoire de Provins*; à M. Théophile Rousselle, pour des *Recherches sur la vie et le pontificat d'Urbain V*; à M. Bernhard, pour des *Recherches sur l'histoire et la corporation des ménétriers et des joueurs d'instrumens de la ville de Paris*; et enfin à M. de Lasteyrie, pour une *Histoire de la peinture sur verre, d'après ses monumens en France*.

Le congrès scientifique de Lyon s'est fermé le 13 septembre. Voici ce que nous a écrit, sur cette grande solennité scientifique, M. de Tholosan, notre collaborateur, et l'un des membres du congrès :

« Elle fut grande et féconde l'idée qui, en 1831, présida à cette belle création. Décentraliser la science, vulgariser en quelque sorte les trésors intellectuels que chaque année voit éclore sur tous les points de l'Europe, tel est le double but qu'on s'est proposé et qu'on a victorieusement atteint; honneur donc et reconnaissance durable au fondateur, M. de Comarmont! Grâce à ses soins, plus florissante que jamais, l'institution vient d'atteindre sa période décennale.

» Mais avant d'aller plus loin, et pour faire apprécier l'idée mère du congrès, démontrons-en, pour ainsi dire, le mécanisme, décrivons-en les fonctions, signalons-en les attributs.

» Il se divise en six sections :

» L'Archéologie et ses dépendances;

» La Littérature et les Arts;

» La Physique et la Chimie;

» L'Agriculture;

» Les Sciences naturelles;

» Les Sciences médicales.

» Pendant toute la durée du congrès, chaque section a, de sept à trois, sa séance spéciale; les questions posées par le congrès de l'année précédente sont traitées tour à tour et par ordre : on entend sur chacune d'elles des Mémoires souvent nombreux, parfois des improvisations brillantes, presque toujours des observations neuves; circonstance facile à croire, si l'on songe qu'elles sont le tribut de dix à douze peuples divers, représentés par leurs savans nationaux.

» A quatre heures, une séance générale rassemble les six sections, en résumant les travaux de la journée : l'impression des meilleurs est ordonnée par le congrès.

» Payons, à ce propos, un juste tribut d'hommages à l'illustre président, M. de Saussure, dont l'analyse est si facile et si lumineuse : nommons aussi parmi tant d'hommes de talent, MM. Achard, Grégory, Soulacroix, Aurdinet de Mâcon, Jullien, Victor Considérant, et les deux frères Ravet, dont les Mémoires et les paroles ont été si justement applaudis.

» La presse a parlé de l'accueil fait par la ville de Lyon aux membres du congrès, mais ses récits ont été généralement au-dessous de la vérité : c'est qu'il est rare aussi de rencontrer deux magistrats plus hospitaliers que MM. Therme et Jayr; c'est qu'il est rare, surtout dans une ville de commerce, de trouver autant d'amis de la science, tous empressés de faire aux doctes visiteurs les honneurs de leur patrie, de leurs tables, de leurs salons.

» En attendant le congrès de 1842, qui doit se réunir à Angers, formons ici un vœu bien sincère, c'est qu'un de ces éditeurs intelligens et amis des lettres, tels que les Pankouke et les Raynouard, s'étudie à faire un choix dans les Mémoires publiés depuis dix ans par le congrès; cette collection, si utile à consulter par toutes les spécialités savantes, deviendrait le complément indispensable d'une bonne bibliothèque. »

Dans la nuit du 9 au 10 septembre un météore a été observé à Périgueux. Rond et grand comme la lune, il jetait une lumière si vive, qu'il dissipa tout à coup l'obscurité et le brouillard, qui était fort épais. Sa clarté, rouge et éblouissante, rappelait le soleil à son lever. Après avoir duré assez de temps pour qu'on pût l'observer, le météore disparut, et rendit à la nuit toute son obscurité.

M. Dieffenbach, cet habile chirurgien auquel on doit l'invention du procédé chirurgical qui guérit le strabisme, a déclaré qu'il renonçait à tenter de nouveau la section des muscles de la langue pour remédier au bégaiement. On sait que cette opération a causé à Paris la mort d'une personne.

Le 22 août, a eu lieu dans la plaine de de Vitry-sur-Seine une expérience qui intéresse à un haut point l'agriculture. Nous croyons devoir en entretenir nos lecteurs, surtout en raison de l'exemple de désintéressement donné par l'auteur du nouvel instrument aratoire dont nous allons parler.

Il s'agit en effet d'une charrue d'un nouveau modèle imaginée par un propriétaire de Vitry, M. Blot. L'auteur, tout en multipliant le nombre des socs, a voulu conserver à l'instrument les mêmes qualités de légèreté et surtout de facilité dans le maniement et le tirage. Cette charrue est à trois socs, mais, par un mécanisme fort simple, on peut en enlever un ou deux, de telle sorte que le labour est pratiqué, suivant les besoins et les localités, avec trois, deux, ou un soc. Cet instrument a été essayé devant un grand concours de curieux, parmi lesquels se trouvaient surtout des cultivateurs. Les résultats ont réalisé toutes les espérances. Un laboureur, qui n'avait aucune habitude de cette charrue, l'a fait manœuvrer avec la plus grande facilité et successivement avec deux et trois socs. Deux chevaux suffisaient amplement au tirage, et de nombreux sillons ont été promptement tracés. Un seul homme a labouré facilement de quatre à cinq arpens de terre dans une journée. M. Blot, qui, dans la manière dont il a disposé et divisé les pièces de son instrument, a montré des connaissances remarquables en mécanique, livre complétement à l'industrie, et sans réserve, le fruit de ses travaux. On doit espérer que cette charrue, qui ne présente aucun des inconvéniens qui ont fait rejeter celles à plusieurs socs imaginées jusqu'à ce jour, sera promptement adoptée dans la pratique. L'agriculture en devra retirer des avantages réels, et surtout une grande économie.

Voici les travaux des théâtres de Paris pendant le mois de septembre et la première quinzaine d'octobre.

ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE. — Reprise du *Comte Ory* et de *la Tarentule*. — Débuts heureux du ténor Wermeulen dans *le Philtre*. — Débuts dignes d'intérêt de l'ex-tonnelier Poultier.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Vallia*, tragédie par M. Latour. — Reprise du *Distrait*. — Début de M. Réal. — Rentrées de Firmin, de Ligier et de Mlle Rachel.

ITALIENS. — Ouverture par *la Semiramide*.

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise de *l'Ambassadrice* et de *Richard Cœur-de-Lion*. — Rentrée de Mme Boulanger.

Gymnase. — Rentrée de Bouffé, de M. et Mme Volnys. — Une représentation extraordinaire au bénéfice de la caisse des directeurs.

Vaudeville. — *Un monstre de Femme, l'Enlèvement des Sabines*, vaudevilles.

Variétés. — *L'Inconsolable*, vaudeville. — Reprise de *Charlot*. — Rentrées de Levassor, de Lafont et de Mlle Sauvage. — Débuts de Cachardy.

Palais-Royal. — *Le Gettatore*. — Reprises de *la Permission de dix Heures*, de *Cabochard* et de *Richelieu*. — Rentrées d'Achard et de Mlle Déjazet.

Porte-Saint-Martin. — *La Foire de Beaucaire*, ballet pantomime. — Reprise du *Proscrit, Gabrina*. — Débuts de Mlle Fitz-James et de Berthier, danseur comique.

Gaité. — *La Mère de la Débutante*, vaudeville. — Reprise de *Zara*.

Ambigu-Comique. — *Victorin du Morbihan*, vaudeville. — *La Lescombat*, drame.

Folies-Dramatiques. — *Les Amours de Psyché*, vaudeville.

Panthéon. — Ouverture le 1er septembre (ce théâtre était fermé depuis le 1er avril dernier). — *L'Étoile du Panthéon, la Fille aux Bas bleus, Allumettes chimiques allemandes, le Loustic Géordie, le Tonnelier*, vaudevilles.

Porte-Saint-Antoine. — *Les Tirailleurs de Vincennes, la Nuit de Waterloo*, vaudevilles.

Délassemens Comiques. — *Le vieux Boulevard, le Sacripan, l'Escarpolette*, vaudevilles.

Résumé. — 1 tragédie, 1 opéra, 2 drames, 1 ballet-pantomime et 17 vaudevilles; en tout 20 nouveautés, de 28 auteurs. — Plus : 11 reprises, 4 débuts, 11 rentrées et une représentation extraordinaire.

Les seuls succès à constater sont ceux de *l'Enlèvement des Sabines*, de *la Lescombat* et des *Amours de Psyché*.

L'Opéra tient à l'étude *le Chevalier de Malte*, musique de M. Halévy, livret du spirituel M. de Saint-Georges; la Comédie-Française s'occupe de la *Chaîne d'or*, ou *Une rupture*, par M. Scribe. La Porte-Saint-Martin répète *l'Éditeur responsable*, par M. Alex. Dumas, qui termine en outre pour le Théâtre-Français une tragédie.

L'ouverture du nouveau théâtre, *les Délassemens Comiques*, a eu lieu le 6 d'octobre. Le prologue d'inauguration, intitulé *le Vieux Boulevard*, et deux pièces intitulées l'une *l'Escarpolette*, l'autre *le Sacripan*, composaient le spectacle de la première soirée.

La salle est jolie, d'une simplicité de bon goût et d'une coupe heureuse. On dit également beaucoup de bien de la composition de la troupe.

Les pièces de l'ancien répertoire que le second Théâtre-Français veut reprendre, sont celles-ci :

Tragédies, *Rhadamiste, Macbeth, Rodogune*.

Comédies, *le Philinte de Molière, le Vieux Célibataire, les Deux Amis, Don Juan*, ou *le Festin de Pierre, le Retour imprévu, la Femme jalouse, les Fourberies de Scapin*.

On a mis à l'étude, *Un jeune Homme*, dr. en 4 actes. — *Amour et Sagesse*, c. en un acte. — *L'Erreur paternelle*, dr. en 3 actes. — *Claire Champrosé*, dr. en un acte. — *Une cour du Nord*, dr. — *Marie d'Entragues*, dr. en 3 actes. — *Valstein*, trag. en 5 actes. — *Le Moqueur*, com. en 5 actes. — *Les Enfants blancs*, dr. en 4 actes. — *Une réputation de courage*, com. en un acte. — *Paris délivré*, trag. en 5 actes.

Feu Monpou avait laissé en mourant un opéra en 3 actes, qu'il destinait à l'Opéra-Comique, et dont deux sont déjà achevés. On dit que MM. Auber, Halévy, Adam et Thomas se sont chargés de terminer le troisième acte; c'est une bonne action qui, pour être faite à quatre, n'en est pas moins louable pour chacun.

L'acteur Lalanne et Mme Lejears, sont tous les deux tombés de cheval au Cirque des Champs-Élysées et se sont blessés grièvement.

L'Opéra voit augmenter, à chaque représentation, le succès du ballet de *Giselle*, cette poétique création de M. Théophile Gautier, que M. Émile Thomas vient, si l'on peut s'exprimer ainsi, de traduire en sculpture avec une fidélité et une élégance parfaites. La mignonne figure de la Giselle de l'Opéra, Mme Carlotta Grisi exprime bien le naïf et candide étonnement de la jeune fille; ses ailes achèvent de pousser, un frisson parcourt tout son corps, son pied ne touche plus le sol; elle essaie ses petites ailes de follet! elle va voltiger et se poser, sans les pencher, sur les verts roseaux. Elle est willis; et plus rien ne la rattacherait à ce monde, si la marguerite questionnée la veille n'était à terre, sa corolle veuve et ses indiscrètes pétales fanées. Tout le ballet est là. — L'art n'est complet qu'autant que la forme recouvre une idée; c'est ce que M. Émile Thomas a su comprendre. Nous le félicitons d'être entré dans cette voie, et nous l'encourageons à y persévérer. Le succès est au bout.

Le savant et spirituel docteur Sybille, directeur des eaux de Néris, est de retour à Paris. Plus de douze cents malades ont recouru cette année à l'efficacité des eaux de Néris et aux conseils de leur médecin. Parmi les malades, on comptait beaucoup de nos célébrités, et particulièrement M. de Châteaubriand, M. Teste, ministre, son frère le général, M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce, M. Bignon, vice-président de la chambre des députés, et quelques-uns de ses collègues; le baron de Villeneuve, préfet d'Eure-et-Loir, et les préfets de l'Indre et de la Nièvre, le prince Tufiakins, M. de Vatry, la fille de M. de Rambuteau, Mme de Rocca, Mme la douairière de Fitjames, Mme veuve Labédoyère, et sa sœur, Mme Roger de Damas, enfin Mlle Brohan du Vaudeville.

L'École des Beaux-Arts a ouvert l'exposition publique des travaux des pensionnaires envoyés à Rome.

On remarque, parmi les œuvres de peinture : *Il consilo degli Dei*, fragment copié d'après les fresques de Raphaël à Farnésine, et une esquisse représentant le bûcher d'*Achille*, par M. Papety; Jésus disant à Marie : « *Noli me tangere* (ne me touchez pas) », par M. Blanchard; *Agard dans le désert*, par M. Murat; une figure d'étude représentant *un tireur d'arc*, par M. Pils; *un esclave*, de M. Hébert.

Le seul paysage historique est une vue de Rome, *Saint Anofrio*, prise à Ariccia, par M. Buttura.

Les envois de la sculpture sont beaucoup plus nombreux qu'en 1840. Ils se composent : d'une tête d'étude; d'une esquisse représentant *Ceyx* et *Alcyone*, et d'une figure en marbre; *l'Amour se coupant le bout des ailes avec des ciseaux*, par M. Bonnassieux; une figure en marbre représentant *Hercule*, par M. Ottin; une statue en marbre représentant *Bacchus*, par M. Chambard; *Ethra*, par M. Vilain; enfin une figure en marbre, *Faure du Praxitèle* (copiée d'après l'antique du musée du Capitole), par M. Gruyère.

On doit citer parmi les gravures *le Couronnement de la Vierge* et *Sainte Catherine* (dessin d'après une peinture de Léonard de Vinci, tiré d'une galerie particulière de Naples), par M. Normand.

Quant aux envois de M. Pollet, élève de 2e année, ils sont très-nombreux; ils se composent : 1° de la *Naissance de la Vierge*, dessin copié d'après la fresque d'Andréa del Sarte dans l'église de la *Sanctissima Annonziata*, à Florence; d'un fragment de la bataille de Constantine (peinture à fresque de Raphaël au Vatican); de *Jupiter et l'Amour* (dessin copié d'après le pendentif peint à fresque par Raphaël à la Farnésine); d'un portrait de *Fornarina* (dessin d'après les originaux de la galerie de Florence peints par Raphaël), et des portraits d'Andrea del Sarte, de Rubens, d'Annibal Caraccio, d'après les originaux de la galerie de Florence.

Un bas-relief en plâtre représente une copie d'après l'antique et une copie d'une médaille antique, par M. Vauthier.

Un accident survenu à M. Dantan jeune, tandis qu'il était à la campagne, avait donné de graves inquiétudes à ses amis de Paris. Le retour du statuaire célèbre, est venu dissiper heureusement ces craintes.

M. S. Henry Berthoud a terminé un roman en quatre volumes, qui paraîtra vers le commencement de décembre, sous le titre de : *la Bague antique*. — L'impression du voyage en Espagne de M. Théophile Gautier ne tardera point à être terminée, et permettra la mise en vente de ce livre si plein en détails pittoresques et d'*humour*.

M. Jules Janin s'est marié et rêve, dit-on, la chambre des députés, comme si la stalle du feuilleton des *Débats* ne valait pas mieux que les banquettes de la Chambre des Députés; M. Alphonse Karr, qui se trouvait l'autre jour à Paris, se félicitait d'avoir fort bien vendu cette année d'excellentes poires de son jardin du Havre; et vient de publier un charmant volume intitulé : le *Danger d'être treize*; M. Etex a inauguré, au cimetière de l'Est, le monument de Géricault; M. Gigoux peint, pour la chapelle de la Chambre des Pairs, un tableau représentant un miracle de saint Philippe; jamais le talent de l'artiste ne s'est montré plus suave et plus élevé.

Voici la place qui commence à nous manquer, et cependant il resterait encore à énumérer bien des faits caractéristiques de notre époque. Tandis qu'en France les chanoines de Saint-Denis reprennent possession de la chaise de Dagobert et l'enlèvent à la Bibliothèque royale, la reine Vittoria, en Angleterre, compose la musique des ballades de Schiller : *Emma* et *l'Adolescent au bord de la mer!*

Ἑρμῆς.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

M. HONORÉ DE BALZAC.

Il y avait, en 1829, à Paris, un jeune homme qui, après avoir publié, sous le nom d'Horace Saint-Aubin, vingt-cinq ou trente volumes détestables, résolut de renoncer à la littérature, mais non pas cependant au métier littéraire; car s'il se reconnaissait inhabile à écrire des romans, il voulait du moins en fabriquer. D'auteur il se fait donc imprimeur, et le voilà qui s'associe avec un ancien prote, déménage lui-même les casses et les presses, les installe rue des Marais-Saint-Germain, ceint le bonnet de papier, et ne dédaigne pas, assure-t-on, de lever la lettre et d'assembler une forme. Mais celui qui ne s'était pas trouvé assez d'imagination pour inventer des livres, en possédait trop pour conduire des affaires commerciales. Avec une entraînante éloquence, il démontra si victorieusement à son associé les avantages de mille spéculations hardies et originales, qu'il fallut bientôt renoncer au commerce, fermer l'imprimerie et chercher autre part des alimens à l'ardent besoin d'activité intellectuelle qui dévorait le jeune homme dont je veux parler.

Sans fortune, et après avoir épuisé ses ressources, il reporta ses regards vers la littérature, comme un époux infidèle revient à son ancienne et véritable femme, quelque laide qu'elle soit, lorsqu'à son tour il se trouve trahi par ses amours nouvelles. Aux heures de loisir, quand il était imprimeur, il avait écrit et fait imprimer la matière d'un volume intitulé: *La Physiologie du Mariage*, et signé *Honoré Balzac*. Il vend à un libraire ce livre tout fabriqué... Le livre n'obtint aucune espèce de succès et resta tout entier dans la boutique du libraire. Cependant quelques journalistes le lurent et restèrent étonnés de l'esprit prodigué dans ce paradoxe, développé avec un art extrême et formulé avec un style plein d'éclat et d'esprit. Plusieurs le dirent à l'écrivain, d'autres l'imprimèrent. Cela rendit un peu d'espérance au pauvre jeune homme, et il s'adressa à deux directeurs de journaux pour obtenir qu'ils publiassent quelques-unes de ses Nouvelles dans leurs Revues. L'un, qui avait déjà deviné Eugène Sue, tendu la main à Jules Janin, et appelé du fond de sa province celui qui écrit ces lignes, devina du premier coup d'œil l'homme auquel il avait affaire, et attacha sur-le-champ M. Balzac à la rédaction de *la Mode* et du *Voleur*. L'autre repoussa les *Scènes de la vie privée* comme il devait repousser plus tard *Robert le Diable*. Mais dès qu'il eut compris, par le succès qu'elles obtenaient, la valeur de ces Nouvelles, il revint sur ses pas, courut chercher M. Balzac et lui ouvrit à deux battans les portes de la *Revue de Paris*. Bientôt le nom de l'écrivain devint familier à l'oreille du public; on lut avec empressement les *Scènes de la vie privée*; on avisa que *la Physiologie du Mariage* étincelait d'esprit; le libraire qui avait édité *le Dernier des Chouans* vit s'écouler tout entière l'édition qui dormait depuis deux ans dans ses magasins; enfin, parut *la Peau de chagrin*, et dès lors le succès et la faveur publique s'attachèrent à M. Balzac avec une fidélité peut-être sans exemple, et que, longtemps, ne ralentit ni ne fatigua l'imprudence avec laquelle il abusait de leur faveur. Car à cette époque il reproduisait cinq ou six fois, sous des formats différens, les mêmes ouvrages, et pour lire un nouveau roman de l'auteur à la mode, il fallait, non-seulement l'acquérir, mais encore acheter en outre trois volumes précédemment publiés. Rien de tout cela ne diminua l'admiration justement enthousiaste des *dilettanti* de M. Balzac, et il justifia plus que jamais cette admiration en écrivant successivement *Eugénie Grandet*, *le Médecin de Campagne*, *la Recherche de l'Absolu*, *le Lys dans la Vallée*, et tant d'autres livres, la plupart marqués au cachet d'une haute intelligence et d'une incontestable supériorité.

Par malheur, la place manque dans ces notes rapides pour analyser chacun des ouvrages de M. *de* Balzac.

Je dis M. DE Balzac, car, une fois célèbre, l'écrivain fit précéder son nom de la particule aristocratique, proclama l'illustre origine qui lui donnait pour aïeul le Balzac des *Lettres*, et, comme ce marchand de Venise qui avait reconquis par le commerce les moyens de soutenir sa noblesse, il reprit son épée déposée jadis près du Livre d'or.

Il faut donc se contenter de jeter un coup d'œil rapide sur cette œuvre immense qui forme, à la manière de l'*Odyssée*, un vaste poëme, où chaque héros, tour à tour comparse et premier rôle, tantôt resplendit au premier plan, tantôt s'efface parmi les vagues figures des fonds et se perd dans leurs teintes indécises.

M. de Balzac, personne ne saurait plus le lui contester sans injustice, a pris désormais dans la littérature une place à côté, mais un peu en dessous, de Walter Scott. Comme le grand Écossais, il s'entend merveilleusement à dérouler une intrigue et à la conduire par des sentiers infinis vers la grand'route du dénoûment. Mais il faut le reconnaître, parfois le point de vue que l'on aperçoit après tant de marche et de curiosité, n'est pas toujours digne d'un si long et si pittoresque voyage; le but ne vaut pas les moyens mis en œuvre pour y arriver. Cependant ce reproche deviendrait injuste pour *le Médecin de Campagne* et *Eugénie Grandet*, deux œuvres coulées d'un seul jet, sans que le bronze en ait subi le moindre déchet et la plus légère imperfection; deux œuvres que la France peut placer sans crainte et avec orgueil à côté de *Waverley* et de *l'Antiquaire*.

Comme style, M. de Balzac le cède à Walter Scott, non parce qu'il manque d'abondance et de richesse, d'éclat et de sonorité· non certes; mais parce que le romancier écossais écrivait d'abondance et d'un seul jet, tandis que M. de Balzac multiplie la fatigue et les corrections, de manière à rendre ses épreuves une sorte d'épouvantail pour les compositeurs d'imprimerie. De là, l'inégalité et le manque d'unité dans la phrase. Souvent, les verbes auxiliaires y croisent avec une fécondité fatigante leurs lourds et parasites branchages, le substantif repose trop directement sur le verbe; enfin l'auteur sacrifie la forme de la pensée à la pensée elle-même. Il se contente de bien dire, sans songer qu'il peut dire mieux; comme les femmes trop sûres d'être aimées, il néglige les coquetteries et la parure, qui pourraient cependant les faire plus charmantes encore.

Énumérer tous les caractères que M. de Balzac a dessinés, tous les types qu'il s'est appropriés, serait vraiment impossible. Dans les cent volumes qu'il a écrits, pas un personnage ne se ressemble, pas une figure ne rappelle l'autre par une affinité trop voisine. N'en citons qu'un exemple: l'usurier, pour lequel il professe une admiration sans réserve, se montre dans ses livres sous huit ou dix aspects, bien tranchés entre eux et d'une vérité terrible, même pour ceux-là qui n'ont jamais, grâce à Dieu, approché de ces vampires. Aucun d'eux ne se ressemble! En les peignant, M. de Balzac s'est en outre inspiré du vieux Rembrandt et de ses étranges procédés, qui prodiguent à l'ombre toute l'importance que les autres peintres donnent à la lumière. A côté de ces toiles noires et profondes, il en jette d'autres qui resplendissent crûment comme les tableaux de Rubens, ou dont la finesse et la pureté de contours rappellent les plus belles œuvres de Raphaël.

Ce qu'il faut reprocher sévèrement à M. de Balzac, c'est parfois de fouiller trop avant dans la boue sociale, et d'étaler devant son auditoire de ces détritus sociaux qui n'amènent d'autre résultat que de faire détourner la tête avec dégoût. *Vautrin*, malgré l'énergie de sa diabolique figure, gâte *le Père Goriot*; et Goriot lui-même, ce martyr de la tendresse paternelle, perd de son intérêt quand il aide Mme de Nucingen à meubler l'appartement de Rastignac. L'auteur a manqué dans cette circonstance de l'admirable justesse qui caractérise son esprit d'observation. Quand on aime passionnément, fût-on même un vieil amidonnier, le feu de l'amour, et surtout de l'amour paternel, non-seulement épure et sanctifie celui qui l'éprouve, mais encore idéalise tellement l'idole aimée, que l'on n'oserait rien faire qui pût en altérer la pureté. Quand on contemple un diamant, on retient jusqu'au souffle de son haleine, de peur d'altérer l'éclat inaltérable de la pierre céleste.

Il faut reprocher d'autant plus sévèrement à M. de Balzac certains livres indignes, de lui, tels que *les Contes drolatiques*, *la Fille aux yeux d'or*, et divers passages de ses romans, qui ressemblent à un égout dans une prairie émaillée de fleurs, qu'en général il reste inférieur à lui-même quand il se fourvoie de la sorte. Semblable à l'ange déchu de Swedenborg, sa voix, habituée ux acantiques du paradis, s'éraille en vain à beugler des blasphèmes; elle n'inspire ni la crainte ni l'horreur, mais le sentiment de compassion et le sourire affligé causé par les cris d'un enfant ivre.

M. de Balzac appartient à ce que l'on pourrait appeler, en littérature, l'école flamande. Parfois resplendissant et fougueux comme Rubens, mystérieux et

fantastique à la manière de Rembrandt, il faut pourtant le comparer surtout à Terburg. En effet, comme le célèbre peintre, il se complaît aux tableaux de chevalet, reproduit les figures dans leurs moindres détails avec une perfection et un fini qui bravent la loupe, et s'entend miraculeusement à faire jouer, sur les draperies d'une étoffe, les cassures des plis et les mignons chatoiemens des reflets soyeux. Il n'oublie rien parmi les accessoires; il sait donner aux objets les plus vulgaires une valeur extrême. Le moindre chaudron de cuivre qu'il daigne peindre brille comme de l'or: s'il jette sur sa page le manche d'un balai ou le gros ventre bleu d'un pot de grès à fleurs, l'œil s'arrête avec charme sur ces petites merveilles, auxquelles ne s'attaquerait pas impunément un autre, et qui deviendraient, sous un pinceau moins habile, d'insignifiantes trivialités. Aussi, peu importe à l'auteur quelle héroïne il saisit, car il sait que, peinte par lui, la figure la plus vieille, la plus fatiguée, la plus commune, devient poétique et pleine de charme. De là cette réhabilitation du dernier amour de la femme; de là ces franches et bonnes créatures, telles que Nanon, par exemple, auxquelles on s'intéresse autant qu'aux plus suaves et aux plus idéales figures. C'est là, du reste, un des secrets de Molière, à l'étude duquel M. de Balzac souvent s'inspire, comme les vestales demandaient au soleil la flamme de leur autel.

Quelque intérêt que l'on trouve dans les livres de M. de Balzac, et malgré la poésie et le charme de ses récits imprimés, tout cela reste pâle en comparaison du prestige qu'exerce M. de Balzac sur son auditoire, quand il conte. Aussi aime-t-il passionnément à conter! Il prend ceux qui l'écoutent, s'en empare, les fait passer par mille émotions diverses, s'enivre à sa propre éloquence, et enfante des chefs-d'œuvre qui,



M. de Balzac (Dessin de M. Louis Boulanger).

s'ils étaient reproduits par un sténographe, placeraient M. de Balzac encore plus au-dessus de lui-même qu'il n'est au-dessus d'Horace Saint-Aubin. Dans ces improvisations, il touche aux questions les plus grandes, aborde l'infini, s'élève au ciel, fouille dans les enfers, bondit, vole, plane et se joue dans l'immensité de l'intelligence, à la manière de l'aigle dans les nuées.

En résumé, M. de Balzac, comme romancier, n'a qu'un rival en France, inquiète l'Angleterre, fière à si juste titre de Walter Scott, et fait envie à l'Allemagne, qui ne peut lui opposer que *Werther* et le roman de *Wilhem Meister*. Et cependant, il faut en faire tristement l'aveu, la France se montre honteusement injuste envers M. de Balzac: on lui reproche avec une indigne partialité quelques œuvres faibles, comme si tant de fécondité ne nécessitait pas des intermittences; comme si le soleil n'avait pas sa nuit! Enfin, on s'arme contre lui, ce qui est plus coupable encore, d'une erreur où l'a seul entraîné un sentiment de compassion et peut-être une pensée d'orgueil. Si M. de Balzac s'est érigé en défenseur de Peytel, assurément il l'a fait avec un désintéressement absolu; peut-être pour devenir le Voltaire de celui qu'il croyait un Calas; mais non, assurément, pour d'autres motifs. Par malheur, un échec a suivi cette tentative, qui ne pouvait avoir d'autre justification que le succès.

On ne peut toucher à la vie privée de M. de Balzac sans outrepasser les pouvoirs laissés à la publicité et les bornes des convenances, dont le *Musée des Familles*, moins que tout autre, ne saurait s'écarter. Disons seulement que cette vie, mélange de gloire et de souffrance, de grandeur et d'humilité, offrirait au lecteur, si elle lui était révélée, plus d'étrangetés que le plus étrange roman écrit par l'auteur lui-même de tant d'histoires merveilleuses. Mais là doit s'arrêter la main de la curiosité, et il faut qu'elle laisse retomber le rideau, sans le soulever davantage.

S. Henry BERTHOUD.

ERRATUM.

Dans le numéro d'août, une préoccupation du traducteur a fait placer en tête et à la fin d'un article sur *Surinam* le mot *Sénégal*. C'est une grave erreur qu'il importe de rectifier.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de A. Desrez, 24, rue Lemercier, à Batignolles-Monceaux.

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE LYDERIC.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.



Lyderic, comte de Flandre, d'après une gravure du seizième siècle.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Lyderic marcha ainsi huit jours, précédé de son rossignol, suivi de Péters et causant avec les deux femmes du roi Alberic, qui aimaient bien mieux le ciel du Seigneur avec son soleil le jour et ses étoiles la nuit, et la terre du Seigneur avec ses plantes parfumées, que leur ciel de cristal, qui était toujours terne et froid, et leurs fleurs de diamans, dont la plus belle et la plus riche n'avait pas l'odeur de la plus pauvre violette se cachant sous l'herbe. Aussi, chaque jour et chaque soir, quand le soleil se levait à l'orient et se couchait à l'occident, elles remerciaient Lyderic de les avoir arrachées à leur prison, d'où la jalousie de leur maitre ne leur avait jamais permis de sortir, et où elles passaient leur temps, l'une à dormir dans son hamac, et l'autre à éventer avec une queue de paon cet horrible nain qui leur était odieux.

Au bout de huit jours, ils parvinrent au bord de la mer;

ils la traversèrent en trois autres jours, et vers le matin du quatrième ils arrivèrent dans la capitale des Higlands, où il y avait de grandes fêtes en ce moment pour l'anniversaire de la naissance du roi.

Ces fêtes se composaient d'un tournoi entre les chevaliers, d'un tir à l'oiseau entre les archers, et d'une course entre les jeunes filles. Elles devaient être terminées par un combat entre des animaux féroces, que venait d'envoyer au roi des Higlands l'empereur de Constantinople, en échange de quatre faucons de Norwége, dont Gunther lui avait fait don.

Non-seulement Chrimhilde devait présider au tournoi et assister au tir de l'oiseau, mais elle devait encore prendre part à la course; car c'était un usage dans la capitale du pays des Higlands, que toute jeune fille, sans en excepter les princesses, concourût, arrivée à l'âge de dix-huit ans, au prix de la rose : ce prix était appelé ainsi parce qu'un simple rosier était le but et le prix de la course; mais aussi une splendide promesse était faite à celle qui, arrivée la première, cueillait la rose unique que portait le rosier : elle devait épouser, dans l'année, le plus vaillant chevalier de la terre.

Lyderic avait donc trois occasions pour une de voir la princesse des Higlands, puisque les fêtes devaient commencer le lendemain; mais il n'eut point la patience d'attendre jusque là, et, ayant mis le casque qui rend invisible, il s'achemina vers le palais.

Il traversa d'abord trois magnifiques appartemens : le premier plein de valets, le second plein de courtisans, et le troisième plein de ministres; mais il ne s'arrêta ni dans le salon des valets, ni dans le salon des courtisans, ni dans le salon des ministres. Puis il passa dans la salle du trône, où le roi était assis sous un dais de pourpre brodé d'or, ayant la couronne en tête et le sceptre à la main; mais il



ne s'arrêta point encore dans la salle du trône. Enfin, il parvint dans un petit cabinet, tout de gazon et de fleurs, au milieu duquel était un bassin plein d'eau jaillissante et limpide; et sur ce gazon, au bord de cette eau, il vit une jeune fille couchée et effeuillant distraitement une marguerite sans lui rien demander, car elle n'aimait point encore, et ignorait qu'elle fût déjà aimée. Cette jeune fille était la princesse Chrimhilde.

Elle était plus belle que Lyderic n'avait pu se l'imaginer, même dans ses rêves les plus insensés; aussi résolut-il plus que jamais de l'obtenir pour femme à quelque prix que ce fût, dût-il, comme Jacob, se faire dix ans berger.

En attendant, Lyderic serait resté à regarder Chrimhilde ainsi jusqu'au soir, si Gunther n'eût envoyé chercher la princesse. La jeune fille se leva avec la douce obéissance d'une colombe et se rendit aux ordres de son frère. Lyderic la suivit, toujours sans être vu : il s'agissait des préparatifs du tournoi du lendemain, où elle devait couronner le vainqueur.

Dès que Lyderic sut que la couronne devait être donnée par Chrimhilde, il résolut de la gagner; et comme il n'avait point de temps à perdre de son côté s'il voulait être prêt le lendemain, il retourna à son auberge.

Comme il avait oublié d'ôter son casque, il entra sans être vu, et il trouva les deux femmes du roi Albéric, qui, voulant faire un cadeau à leur libérateur, avaient ramassé tout le long de la route des fils de la sainte Vierge, si bien que l'une les filait plus fin que les cheveux d'un enfant,



tandis que l'autre en tissait une étoffe plus blanche que la neige et plus douce que la soie, plus fine qu'une toile d'araignée. Les pauvres petites travailleuses se dépêchaient de toute leur âme, car elles voulaient avoir fini pour le lendemain, cette étoffe étant destinée à faire la tunique avec laquelle le chevalier devait paraître au tournoi.

Lyderic devina leur intention, et se retira chez lui sans leur faire connaître qu'elles étaient découvertes : et les deux petites ouvrières travaillèrent si bien, que le lendemain au matin il trouva sa tunique prête. De plus, elle était si magnifiquement brodée de perles, de saphirs, d'escarboucles et de diamans, qu'il n'aurait jamais cru qu'il fût possible qu'avec des pierres on imitât si exactement des fleurs, s'il n'avait vu le parterre souterrain et artificiel du roi Alberic.

Aussi à peine Lyderic eut-il paru dans la lice, que tous les regards, même ceux de la belle Chrimhilde, se fixèrent sur lui, et que chacun fit des vœux pour que le beau jeune homme à la tunique blanche fut victorieux. Ces vœux furent exaucés; Lyderic désarçonna tous ses adversaires, et le chevalier à la tunique blanche fut proclamé vainqueur du tournoi, couronné par Chrimhilde elle-même et invité au dîner de la cour et au bal qui en devait être la suite.

Le lendemain Lyderic s'habilla en archer, et du premier coup abattit l'oiseau; car on se rappelle que nous avons dit que, pendant ses exercices dans la forêt où il avait été élevé, il était devenu un des plus habiles tireurs d'arc qui fussent au monde. Alors il ramassa le perroquet encore tout percé de sa flèche, et, lui ayant mis un gros diamant dans le bec et deux magnifiques à la place des yeux, il appela Péters et lui ordonna de le porter aux pieds du roi, comme un don qu'il désirait lui faire en remerciement de la manière courtoise dont il avait été reçu par lui.

Le lendemain devait avoir lieu la course à la rose : toutes les jeunes filles étaient réunies dans une lice, dont deux cordonnets de soie fermaient les limites, et au bout de cette lice, longue de cinq cents pas à peu près, était le rosier à la rose unique. Chrimhilde était au milieu d'elles, la plus belle, la plus svelte et la plus élancée; et son visage, tout resplendissant du désir de gagner le prix et de devenir la femme du plus brave cavalier de la terre, lui donnait un éclat qui la rendait plus belle encore que la première fois que Lyderic l'avait vue.

Lyderic résolut alors de lui faire gagner le prix : il rentra à son auberge, mit sur sa tête le casque qui rend invi-

sible, emplit ses poches de pierreries, descendit dans la lice, et se plaça auprès d'elle.

Le roi donna le signal de la course, et toutes les jeunes filles partirent rapides comme des gazelles. Cependant, si légère que fût Chrimhilde, cinq ou six de ses compagnes la suivaient de si près, qu'on pouvait hésiter à dire laquelle arriverait la première au rosier. Mais alors Lyderic, qui courait derrière elle, prit de chaque main une poignée de pierreries qu'il sema dans la lice. Alors les jeunes filles, voyant briller à leurs pieds des perles, des rubis, des escarboucles et des diamans, ne purent résister au désir de les ramasser; pendant ce temps, Chrimhilde gagna du chemin, et comme plus ses compagnes avançaient dans la lice, plus la lice était semée de pierres précieuses, Chrimhilde, pour qui l'espoir d'épouser le plus vaillant chevalier de la terre était plus précieux que tous les diamans du monde, arriva la première au but et cueillit la rose.



Le lendemain était consacré aux combats d'animaux féroces : ils étaient dans un grand cirque creusé en terre, et tout autour on avait bâti des estrades; sur l'une d'elles, isolée et magnifiquement enrichie, était le roi Gunther, et sa sœur Chrimilde qui, radieuse du triomphe qu'elle avait remporté la veille, tenait à la main la rose qui en avait été le prix.

Déjà plusieurs couples d'animaux avaient combattu l'un contre l'autre, lorsqu'on amena un lion de l'Atlas et un tigre de Lahore; c'étaient à la fois les deux plus magnifiques et les deux plus terribles animaux que l'on pût voir en face l'un de l'autre.

Ils étaient au moment le plus acharné de leur lutte, lorsque la princesse Chrimhilde poussa un cri : elle venait de laisser tomber entre eux la rose qu'elle tenait à la main.

Ce cri fut suivi d'un second que poussèrent d'une seule voix tous les spectateurs : Lyderic était sauté dans la lice pour aller chercher la rose!

Aussitôt, d'un mouvement unanime, le lion et le tigre cessèrent leur combat et se retournèrent vers Lyderic, rugissant et se battant les flancs avec leur queue. Mais lui tira le fouet d'or de sa ceinture et leur en appliqua de si rudes coups, qu'ils s'enfuirent en hurlant comme des chiens. Alors Lyderic s'avança librement vers la fleur et la ramassa; mais au lieu de rendre à la princesse Chrimhilde la rose qu'elle avait laissé tomber, il lui donna celle qu'il avait cueillie dans les jardins souterrains d'Alberic : Chrimhilde était si troublée, que, sans s'apercevoir de la substitution, elle prit la rose que lui tendait le jeune homme, et se tournant vers le roi :

— Ah! mon frère, dit-elle, entraînée sans doute par le désir qu'elle en avait, je crois bien que le seigneur Lyderic est le plus brave chevalier de la terre.

Le lendemain, Lyderic envoya au roi Gunther les quatre paniers pleins de perles, de rubis, d'escarboucles et de diamans, en lui faisant demander en échange la main de sa sœur. Mais le roi Gunther répondit que la main de sa sœur ne serait qu'à celui qui l'aiderait à conquérir le château de Ségard, qui était tout entouré de flammes, et dans lequel la belle Brunehilde, reine d'Islande, était endormie depuis cinquante ans.

Lyderic répondit qu'il était prêt à conquérir le château de Ségard, à réveiller la reine d'Islande et à la ramener dans le pays des Higlands. Mais Gunther ne voulut point permettre que Lyderic accomplît seul une entreprise qui ne le regardait point; de sorte qu'il fut convenu que les deux jeunes gens iraient ensemble à la conquête du château de Ségard, et que s'ils réussissaient dans cette entreprise, à son retour dans la capitale des Higlands, Lyderic épouserait Chrimhilde.

CHAPITRE HUITIÈME.

Au bout de huit jours, le vaisseau qui devait transporter Gunther et Lyderic en Islande étant prêt, ils partirent accompagnés de cent des meilleurs chevaliers du pays des Higlands. En partant, Lyderic donna à Chrimhilde les deux femmes du roi Alberic, dont elle fit à l'instant même ses dames d'honneur, afin de pouvoir causer tout à son aise avec elles de celui qui, pour la posséder, allait tenter une entreprise si périlleuse.

Vers le soir du troisième jour de la navigation, on aperçut une grande lueur à l'horizon, et les deux jeunes gens ayant interrogé le pilote, celui-ci répondit que ce devait être l'embrasement du château de Ségard.

En effet, à mesure que la nuit s'avança, l'incendie devint plus visible; on distinguait les hautes murailles crénelées, qui brûlaient sans se consumer, car elles étaient en pierres d'amiante; puis, dans ces murailles, des portes au nombre de dix, dont chacune était gardée par un dragon.

Au point du jour, le vaisseau, toujours guidé par l'embrasement comme par un immense phare, aborda dans un beau port, que dominait le château. Gunther voulait aussitôt s'élancer à terre et essayer de passer à travers les flammes; mais Lyderic le retint, lui disant qu'il avait, lui, tous les moyens de mener l'entreprise à bien; qu'il le laissât donc faire, et qu'il lui en rendrait bon compte. Le roi resta donc sur le vaisseau avec ses cent chevaliers, et Lyderic ayant mis Balmung à son côté, ayant passé son fouet d'or à sa ceinture et ayant posé sur sa tête le casque qui rend invisible, sauta sur le rivage, et, sans se donner la peine de choisir une porte plutôt qu'une autre, s'avança vers celle qui était la plus proche de la mer.

Elle était gardée par une hydre monstrueuse qui avait six têtes, dont trois veillaient sans cesse tandis que les trois autres dormaient. Lyderic s'avança résolûment vers elle; et quoiqu'il fût invisible, l'hydre entendit le bruit de ses pas; aussitôt les trois têtes qui veillaient réveillèrent les trois têtes endormies, et toutes les six se dressèrent en jetant des flammes du côté où venait le bruit.

Ces flammes étaient si vives et si ardentes, que leur chaleur, jointe à celle des murailles, ne permettait pas à Lyderic d'approcher de l'hydre à la longueur de Balmung; force lui fut donc de remettre son épée au fourreau et de se contenter de son fouet d'or; mais il s'en escrima si heureusement, qu'au bout de quelques secondes l'hydre tourna le dos et se mit à fuir. Lyderic la poursuivit et entra avec elle dans la ville; là, l'ayant forcée d'entrer dans un cul-de-sac, il la fouetta si bien qu'elle cessa de jeter des flammes

pour jeter du sang ; Lyderic profita de ce changement, repassa son fouet à sa ceinture, tira Balmung, coupa l'une après l'autre les six têtes du monstre, et continua son chemin.

Il n'y avait point à se perdre : toutes les rues étaient tirées au cordeau et toutes correspondaient au palais de la princesse, qui était situé au centre de la ville.

Lyderic s'avança vers ce palais au milieu d'un silence étrange : tout le long de la route il trouvait des commissionnaires endormis sur leurs crochets ; des facteurs le bras étendu vers la sonnette de la maison où ils portaient des lettres ; des cochers assis sur le siége de leur voiture, le fouet à la main, des chasseurs derrière ; des marchands et des marchandes assis sur le pas de leur porte ; une procession qui allait à l'église : et tout cela dormait profondément et silencieusement, à l'exception du joueur de serpent, qui soufflait de telle façon que l'on aurait pu croire qu'il continuait à jouer de son instrument.

Le comte de Flandre continua son chemin et entra dans le palais ; le même silence y régnait qu'au dehors : le gardien du donjon dormait en tenant sa trompe à la main ; les chiens étaient couchés près de la porte; les oiseaux se tenaient perchés sur les arbres ; les mouches étaient immobiles sur les murs.

A mesure que Lyderic pénétrait dans les appartemens, il lui était facile de voir que le sommeil avait surpris les habitants du château au milieu d'une fête : les antichambres étaient pleines de laquais qui étaient debout portant des plateaux servis et rapportant des plateaux vides. Enfin il entra dans la salle de bal, et il trouva tous les conviés achevant une contredanse, les uns ayant le bras et les autres la jambe en l'air : rien d'ailleurs n'était changé à la figure ; les musiciens avaient l'archet sur les cordes de leurs violons et la bouche au bec de leurs clarinettes.

Sur une espèce de trône, était couché un beau chevalier portant une armure étincelante de pierreries et le front couvert d'un casque d'or. Comme il semblait le roi de la fête, Lyderic alla droit à lui et détacha son casque ; mais alors de magnifiques cheveux blonds se répandirent sur ses épaules, et un délicieux visage de femme lui apparut,



Le palais enchanté.

encadré par eux comme dans une auréole d'or. Lyderic approcha sa joue de la sienne pour sentir si elle respirait encore; un souffle doux et parfumé lui prouva que la vie n'avait point cessé d'animer ce beau corps. Alors Lyderic, ayant la bouche si près de cette bouche de corail, ne put résister au désir d'y déposer un baiser ; mais si doucement que ses lèvres eussent touché les lèvres de la belle guerrière, celle-ci tressaillit et ouvrit les yeux.

En même temps qu'elle, tout se réveilla : les musiciens reprirent leur ritournelle, les danseurs achevèrent leur gigue, et les laquais entrèrent avec leurs rafraîchissemens.

— Sois le bienvenu, jeune homme, dit Brunehilde à Lyderic, car les prophètes ont dit que je ne serais réveillée que par celui à qui appartiendraient un jour cette ceinture et cet anneau.

— Hélas! belle princesse, répondit en souriant Lyderic, tant de bonheur ne m'est point réservé. Je ne suis qu'un ambassadeur, et je viens vous demander votre main pour Gunther, roi des Higlands, dont je vais épouser la sœur.

— Ah! ah! dit Brunehilde en donnant à l'instant même à son visage l'expression du plus profond dédain; vous entendez, messieurs et mesdames, celui qui nous envoie demander notre main n'a pas jugé que nous fussions digne des périls auxquels il fallait s'exposer pour parvenir jusqu'à nous, et il nous a envoyé un ambassadeur plus brave que lui.

— Je vous demande pardon, adorable princesse, reprit Lyderic. Je ne suis pas plus brave que Gunther ; mais la condition que j'avais mise en l'accompagnant était qu'il me laisserait tenter l'aventure. Arrivé dans le port, je l'ai

sommé de tenir sa parole, et il a bien fallu qu'il la tînt, car vous savez que c'est le premier devoir de tout brave chevalier que d'être fidèle à ses engagemens.

— C'est bien, c'est bien, dit Brunehilde presque sans écouter Lyderic. Et celui qui vous envoie sait quelles épreuves doit subir celui qui veut être mon époux?

— Oui, noble princesse, répondit Lyderic, et comme ces épreuves sont les plus dangereuses, celles-là Gunther se les est réservées.

— Retournez donc vers lui, dit alors Brunehilde, et dites-lui qu'il se tienne prêt à accomplir les épreuves que je lui imposerai demain matin; mais sachez en même temps que s'il succombe, vous et lui vous périrez tous les deux.

Lyderic voulut ajouter quelques mots de galanterie pour prendre congé; mais Brunehilde ne lui en donna pas le temps, et lui tournant dédaigneusement le dos, elle passa dans la chambre voisine. — Lyderic retourna vers Gunther.

Il trouva le roi qui l'attendait avec impatience, et lui raconta comment tout s'était passé, et comment il devait subir le lendemain les épreuves dont il fallait sortir vainqueur pour devenir la mari de Brunehilde et le roi d'Islande. Puis il ajouta la menace qu'avait faite Brunehilde de les envoyer à la mort tous les deux si Gunther n'était pas vainqueur. Gunther demanda alors à Lyderic s'il ne voulait pas lui laisser achever les épreuves seul et s'en retourner dans l'île des Higlands, lui promettant que de quelque manière que tournassent les choses, sa sœur Chrimhilde n'en serait pas moins sa femme; mais Lyderic, pensant que Gunther aurait besoin de lui pendant les épreuves, refusa, en lui disant que telles n'étaient point leurs conventions, et qu'il désirait jusqu'au bout partager sa fortune. Gunther, qui, de son côté, était bien aise d'avoir Lyderic près de lui, n'insista pas davantage, et les deux amis attendirent avec impatience le lendemain.

Le moment du départ du vaisseau était fixé à six heures du matin, et Gunther était prêt à l'heure dite, lorsqu'en regardant autour de lui il chercha vainement Lyderic. Il commençait déjà à être fort inquiet de son absence et à craindre quelque trahison, lorsqu'il entendit à son oreille une voix qui lui disait:

— Ne crains rien, Gunther; je suis près de toi et ne te quitterai pas, et peut-être te serai-je plus utile ainsi que si j'étais visible à tous les yeux.

A ces mots, il reconnut la voix de Lyderic, et il fut tranquillisé.

Alors il se mit en route avec ses cent chevaliers et s'avança vers la ville. Mais bientôt il en vit sortir Brunehilde, à la tête de cinq cents soldats, qui enveloppèrent Gunther et ses cent chevaliers, de manière à ce que, si le roi échouait dans les épreuves, ni lui ni aucun des hommes de sa suite ne pussent échapper. Gunther commença à s'inquiéter, et demanda à voix basse:

— Lyderic, es-tu là?

— Oui, répondit Lyderic.

Et Gunther se tranquillisa.

Arrivé devant la belle guerrière, le roi mit pied à terre, et se présenta à elle comme celui qui sollicitait l'honneur de devenir son époux. Alors Brunehilde sourit dédaigneusement en regardant Gunther, et lui dit:

— Il est une loi du ciel et de la terre pour que tout mariage soit heureux, c'est que la femme doit obéissance à son mari: or, pour que la femme obéisse, il faut qu'elle rencontre un homme supérieur à elle; or, j'ai juré de n'épouser, moi, que celui qui sera plus adroit, plus fort et plus léger que moi, car à celui-là seulement je consentirai à obéir. Roi Gunther, es-tu prêt à tenter les trois épreuves qu'il me conviendra de t'imposer?

— Je suis prêt, dit Gunther.

— Alors, si cela est votre bon plaisir, monseigneur, comme vous êtes tout armé et moi aussi, nous commencerons par la joute... Apportez les lances.

Aussitôt huit écuyers apportèrent deux lances, si lour-



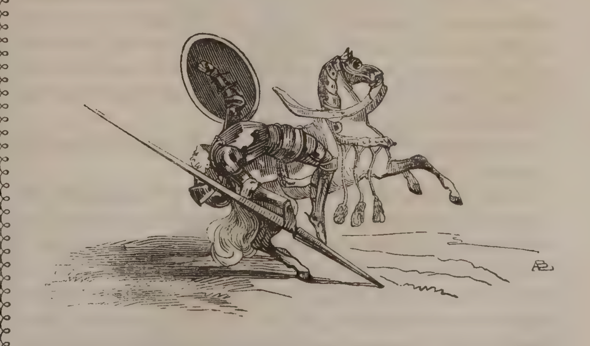
des qu'il fallait être quatre hommes pour porter chacune d'elles. Gunther les regarda avec inquiétude, car elles étaient aussi grosses que le mât de son vaisseau, et il ne croyait même pas qu'il pût les soulever. Lyderic vit son inquiétude et lui dit:

— Ne crains rien, et fais-moi place sur le devant de ta selle: c'est toi qui feras le geste, et c'est moi qui porterai et qui recevrai le coup.

Ces paroles rassurèrent Gunther, de sorte qu'il accepta sans hésiter, ce qui parut fort étonner Brunehilde, qui prit une des deux lances, qu'elle souleva avec une facilité extraordinaire, et, mettant son cheval au galop, elle alla se placer à l'endroit d'où elle devait courir.

Quant à Gunther, il souleva la sienne avec la même aisance que si c'était un fétu de paille, ce qui excita un long murmure d'admiration parmi les assistans, et il alla se placer à cent pas, en face de Brunehilde.

Les juges donnèrent le signal; les chevaux partirent au galop, et les deux adversaires se rencontrèrent au milieu du chemin, et, au grand étonnement de tout le monde, la lance de Gunther se brisa en morceaux sur le bouclier



d'or de Brunehilde, mais en la frappant d'un tel choc, que la belle guerrière fut renversée jusque sur la croupe de son

cheval, de sorte que son casque tomba et laissa voir son visage tout enflammé de colère et de honte; quant à Gunther, comme le choc avait atteint Lyderic, il était resté ferme et inébranlable sur ses arçons.

— Je suis vaincue, dit la reine en jetant sa lance; passons à la seconde épreuve.

Et elle descendit de cheval.

— Tu ne t'en vas pas? dit Gunther à Lyderic.

— Non, sois tranquille, répondit Lyderic.

— Bien, dit Gunther.

Et alors il reçut d'un visage modeste et souriant les complimens de ses cent cavaliers, qui lui dirent que jamais ils ne lui avaient vu déployer une pareille force; et pour la première fois le roi Gunther reconnut en lui-même que ses courtisans lui disaient la vérité.

Pendant ce temps, douze hommes apportaient une énorme pierre dont l'aspect seul fit frissonner Gunther.

— Vois-tu ce qu'ils font? demanda tout bas Gunther à Lyderic.

— Oui, dit Lyderic; mais ne t'inquiète pas.

— Roi Gunther, dit Brunehilde, tu vois bien cette pierre? je vais la jeter jusqu'à cette petite montagne qui est à cinquante pas de nous à peu près; si tu la jettes plus loin, je me reconnaîtrai vaincue, comme lorsque tu as brisé ma lance.

— Cinquante pas! murmura tout bas Gunther. Peste!

— Ne crains rien, dit Lyderic, je mettrai ma main dans la tienne: tu feras le mouvement, et c'est moi qui la lancerai.

Alors Brunehilde prit la pierre d'une seule main, la fit tourner deux ou trois fois au-dessus de sa tête comme un berger fait d'une fronde, et la lança avec tant de force, qu'au lieu de s'arrêter au bas de la montagne, comme elle l'avait dit, la pierre monta en roulant jusqu'à la moitié, puis, entraînée par son poids, retomba jusqu'au but qui lui avait été marqué.

Les chevaliers de Gunther tremblèrent; ceux de Brunehilde applaudirent. Les douze hommes allèrent chercher la pierre, qu'ils rapportèrent à grand'peine à l'endroit d'où l'avait lancée Brunehilde.

Alors Gunther la prit, et, sans effort apparent, sans avoir besoin de la faire tourner autour de sa tête, comme un joueur de boule lance sa boule, il lança la pierre, qui alla tomber du premier coup plus loin qu'elle n'avait été même en roulant, et qui, continuant de rouler à son tour, franchit la montagne jusqu'à son sommet, et, comme l'autre versant descendait vers la mer, elle eut encore assez d'impulsion pour franchir la cime et, suivant la pente opposée, s'en aller en bondissant s'engloutir dans la mer.

Cette fois-ci, ce ne furent plus des applaudissemens, mais des cris d'admiration qui accueillirent cette preuve de la force de Gunther. Chacun voulant voir où s'était arrêtée la pierre, courut à la montagne, et vit au milieu de la mer, toute bouillonnante encore, s'élever la pointe d'un écueil nouveau et inconnu.

Brunehilde était pâle de colère; elle rappela tout son peuple.

— Or çà, dit-elle, venez ici, car tout n'est point fini encore, et il nous reste une dernière épreuve. — Roi Gunther, ajouta-t-elle en se retournant, tu vois ce précipice?

— Oui, dit Gunther.

— Comme tu le vois, il a vingt-cinq pieds de large; quant à sa profondeur, elle est inconnue, et une pierre comme celle que nous venons de lancer mettrait plusieurs minutes à en trouver le fond. Un jour que je poursuivais un élan à la chasse, l'élan le franchit et crut être en sûreté, mais je le franchis derrière lui, je le joignis et je le tuai. Es-tu prêt à me poursuivre comme je poursuivais l'élan et à le franchir derrière moi?

— Hum! fit Gunther.

— Accepte, dit Lyderic.

— Je suis prêt, répondit Gunther; mais n'ôtons-nous pas notre armure?

— Permis à toi d'ôter ton armure, roi Gunther, dit dédaigneusement Brunehilde; mais moi, je garderai la mienne.

— Garde ton armure, dit tout bas Lyderic.

— Je ferai comme vous ferez, répondit Gunther.

Alors la belle guerrière s'élança, légère comme une biche, et, sans crainte, sans hésitation, elle franchit le précipice; mais cela si justement, que le bout de son pied à peine toucha de l'autre côté, et que tous les assistans jetèrent un cri, croyant qu'elle allait retomber en arrière dans le précipice.

— A ton tour, roi Gunther, dit alors en se retournant Brunehilde.

— Comment allons-nous faire? dit Gunther à Lyderic.

— Je te prendrai par le poignet, répondit Lyderic, et je t'enlèverai avec moi.

— Ne va pas me lâcher, dit Gunther.

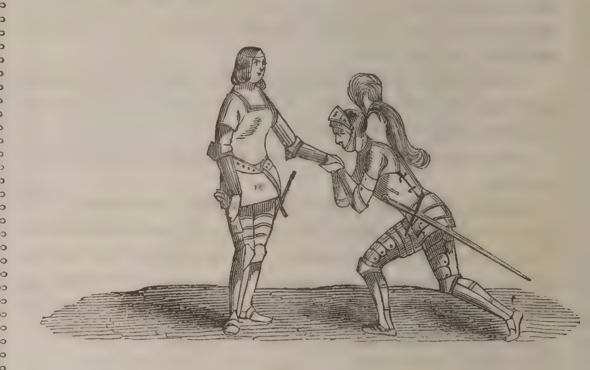
— Sois tranquille, répondit Lyderic.

Pour toute réponse, Gunther se mit à courir avec une telle rapidité, qu'à peine pouvait-on le suivre des yeux; puis, arrivé au bord, il s'enleva comme s'il eût eu les ailes d'un aigle, et retomba de l'autre côté à plus de dix pieds plus loin que n'avait fait Brunehilde.

— Roi Gunther, dit Brunehilde, tu m'as vaincue dans les trois épreuves que je t'avais imposées; je n'ai donc plus rien à dire. Tu m'as conquise, je suis ta femme.

— Et toi, dit tout bas Gunther à Lyderic, tu es le mari de ma sœur.

Et tandis que Gunther baisait la main de Brunehilde, Lyderic serrait la main de Gunther.



Gunther et Brunehilde s'avancèrent alors vers les assistans en se tenant par la main, et Brunehilde leur présenta Gunther comme son époux : cette nouvelle excita, tant parmi les chevaliers de l'Islande que parmi ceux de l'Écosse, de grands transports de joie, car selon eux, avec un tel roi et avec une telle reine, ils n'avaient rien à craindre d'aucun peuple étranger.

Lyderic ôta son casque, et étant redevenu visible, il salua Gunther et Brunehilde comme s'il arrivait seulement à cette heure du vaisseau. Mais à peine Brunehilde daigna-t-elle le regarder : quant à Gunther, quelque envie qu'il eût de l'embrasser, il se contenta de lui serrer la main.

Il fut convenu que les deux noces se feraient ensemble dans la capitale des Higlands, seulement on resta quinze jours encore à Ségard, pour que Brunehilde réglât avant son départ toutes les affaires de son royaume.

Puis, ces quinze jours écoulés, on partit, et un vent favorable conduisit le vaisseau dans la capitale des Higlands.

La princesse Chrimhilde fut bien heureuse de revoir Lyderic, et d'apprendre de la bouche même de son frère qu'il lui avait rendu de tels services qu'il lui avait accordé sa main ; elle reçut aussi la reine Brunehilde comme une sœur à laquelle elle était disposée d'avance à accorder toute son amitié : quant à celle-ci, son accueil fut, selon son habitude, froid et fier, car elle méprisait beaucoup les jeunes filles qui, comme Chrimhilde, ne s'étaient jamais occupées que de toilette et de broderies.

Quant aux deux petites dames d'honneur, elles furent fort contentes aussi de revoir leur libérateur, car elles se trouvaient bien heureuses près de la princesse Chrimhilde, qui avait pour elles toutes sortes de bontés, et à qui, en échange, elles montraient à faire des broderies miraculeuses de finesse et d'éclat.

Les deux noces se firent en grande pompe, et il y eut pendant les trois jours qui les précédèrent force joutes et tournois. Mais le jour même du mariage, Lyderic reçut des lettres de sa mère qui le rappelaient dans ses états : la bonne vieille princesse se mourait d'envie de revoir son fils, et le suppliait de revenir auprès d'elle avec sa belle-fille qu'elle avait grande envie de voir, lui disant que s'il tardait seulement de huit jours à se mettre en route, il la trouverait morte d'ennui et de chagrin. Il dit donc à la princesse sa femme qu'il devait partir le plus tôt possible, et comme celle-ci n'avait d'autre volonté que celle de son mari, elle lui offrit de se mettre en route dès le lendemain : seulement Chrimhilde demanda à Lyderic la permission de faire cadeau à sa belle-sœur de la moitié de ses perles, de ses rubis, de ses escarboucles et de ses diamans, ce à quoi Lyderic consentit bien volontiers; mais Brunehilde renvoya fièrement les pierreries à sa belle-sœur, en lui faisant dire que ses bijoux, à elle, étaient sa lance, sa cuirasse, son bouclier, son casque et son épée : ce renvoi fut un nouveau motif à Lyderic de partir promptement, car il vit bien que s'il était resté plus longtemps à la cour du roi son frère, la mésintelligence n'aurait point tardé à se mettre entre les deux femmes.

Lyderic et Chrimhilde partirent donc pour le château de Buck qu'habitait toujours la vieille princesse, et ils y arrivèrent au bout de huit jours de route.

Ermangarde fut bien joyeuse de revoir son fils, et elle fit à Chrimhilde un véritable accueil de mère. Au reste, tout allait parfaitement dans les états du comte de Flandres, ses peuples étant plus heureux qu'ils n'avaient jamais été, et ne demandant rien autre chose au Ciel que la conservation d'un si bon prince.

Au bout de neuf mois juste, la princesse Chrimhilde accoucha d'un beau garçon, qui reçut au baptême le nom d'Audracus.



CHAPITRE NEUVIÈME.

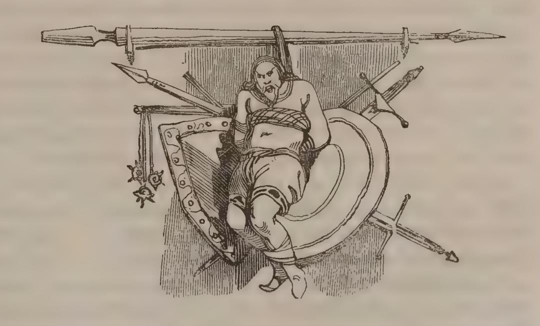
En même temps que Gunther félicitait sa sœur de son accouchement, il invita Lyderic à venir le voir avec Chrimhilde aussitôt qu'elle pourrait supporter le voyage, lui disant qu'il avait des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Lyderic communiqua la lettre à sa femme : elle avait de son côté grand désir de revoir son frère, de sorte que comme, grâce à son bon naturel, elle avait oublié l'orgueilleux accueil de la reine Brunehilde, elle fut la première à l'inviter à revenir passer quelque temps à la cour du roi Gunther. Quant à la vieille princesse, elle eut bien quelque peine d'abord à donner son consentement à cette nouvelle absence, mais on lui promit de lui laisser son petit-fils, ce qui la détermina à ne plus s'opposer au départ de Lyderic et de Chrimhilde, qu'elle aimait maintenant à l'égal d'une fille. — Le comte de Flandres, au reste, s'était d'autant plus facilement déterminé à laisser son fils à la vieille princesse, que Gunther ne lui ayant pas même dit dans sa lettre que Brunehilde fût enceinte, il craignait de lui inspirer des regrets plus vifs encore, en lui rappelant sans cesse par la vue de son enfant qu'il avait été plus heureux que lui.— Lyderic et Chrimhilde partirent donc seuls pour la capitale des Highlands.

Ils furent reçus par Gunther avec les démonstrations de la joie la plus vive; la fière Brunehilde elle-même parut contente de les recevoir, et en apercevant Lyderic, son visage se couvrit d'une vive rougeur, car elle ne pouvait oublier ce baiser qui l'avait réveillée et dont elle n'avait jamais parlé à son mari : de son côté, Lyderic avait jugé inutile de raconter à Gunther cette circonstance de son ambassade, de sorte que Gunther attribuait la rougeur de Brunehilde à la joie qu'elle avait de revoir ses anciens amis.

Aussitôt que Lyderic et Gunther se trouvèrent seuls, ce qui ne tarda point, car tous deux en cherchaient l'occasion, Lyderic demanda à Gunther quelles étaient les choses importantes dont il avait à l'entretenir.

Alors Gunther raconta à Lyderic une histoire étrange. La nuit de ses noces, Brunehilde avait détaché ses jarretières ; avec l'une elle avait lié les mains de son mari, avec l'autre les pieds, et l'avait accroché à un faisceau d'armes qui était



scellé dans la muraille, puis elle s'était couchée tranquillement. Gunther alors avait voulu crier et appeler au secours ; aussitôt Brunehilde s'était relevée et l'avait si cruellement battu, que le pauvre diable avait fini par promettre qu'il se tiendrait tranquille et muet toute la nuit : sur cette promesse, Brunehilde s'était recouchée et avait dormi tout d'une traite jusqu'au jour : au jour elle s'était réveillée, et, touchée des supplications de Gunther, elle l'avait décroché.

Depuis lors, chaque nuit la princesse en avait usé avec lui comme la première fois, seulement elle le battait plus cruellement encore. Il ne restait d'autre ressource à Gunther que de se sauver le soir dans une pièce voisine de la chambre nuptiale, et de s'y barricader à double tour.

Telles étaient les choses importantes que Gunther avait à confier à son ami Lyderic.

Ce ne fut pas sans raison que Gunther avait compté sur son ami : Lyderic réfléchit un instant à ce qu'il venait d'entendre, puis, posant la main sur l'épaule de Gunther, — Sois tranquille, lui dit-il, et ce soir, quand les pages et les serviteurs se seront retirés, au lieu de sortir par la porte, ferme-la en dedans, et souffle la lampe, le reste me regarde. Je t'ai déjà soutenu dans les trois premières épreuves, je ne t'abandonnerai pas dans la dernière.

— Tu seras donc là? demanda Gunther.

— Je serai là, répondit Lyderic.

— Mais comment saurai-je que tu y es?

— Je te parlerai à l'oreille, comme j'ai fait au château de Ségard.

Gunther se jeta dans les bras de son ami, lui jurant qu'il n'oublierait jamais ce dernier service, le plus grand de tous ceux qu'il lui avait rendus

La journée se passa en fêtes ; le roi et la reine des Higlands avaient l'air d'être au mieux ensemble ; aussi tout le monde déplorait-il la stérilité de leur union, seul nuage qui pût obscurcir le ciel d'un aussi bon ménage, Brunehilde consentant à paraître la servante le jour, pourvu qu'elle fût la maîtresse pendant la nuit.

Le soir arriva sans que Brunehilde se doutât en rien du complot qui était tramé contre elle.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Lyderic conduisit Chrimhilde à sa chambre, et lui disant qu'il avait à causer d'affaires d'état avec Gunther, il la laissa seule, contre son habitude. Cet abandon momentané fit grande peine à Chrimhilde ; mais son âme, à elle, était faite de dévouement, comme celle de Brunehilde était faite d'orgueil, et lorsque Lyderic lui eut dit que cette absence avait pour but de rendre un grand service à son frère, elle ne retint plus son mari. En conséquence Lyderic passa dans la chambre voisine, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, et s'achemina vers la chambre du roi. La porte en était ouverte. Comme d'habitude, des pages et des serviteurs, portant chacun une torche à la main, venaient de conduire leurs souverains dans cette chambre témoin depuis un an de si étranges choses : Lyderic se glissa parmi eux, et voyant que le roi regardait avec inquiétude, il s'approcha de lui en disant : Me voilà. Dès lors le visage de Gunther reprit toute sa sérénité, et son regard cessa de s'arrêter malgré lui sur le malencontreux faisceau d'armes, auquel il devait les plus mauvaises nuits qu'il eût passées de sa vie.

A l'heure habituelle, les serviteurs et les pages se retirèrent, emportant les flambeaux et ne laissant qu'une seule lampe allumée. Alors Brunehilde, qui jusque là avait gardé l'apparence d'une femme soumise, se leva fièrement, et avec la démarche d'une reine, s'avança vers son mari. Mais celui-ci ayant demandé tout bas à Lyderic s'il était là, et en ayant reçu une réponse affirmative, s'élança vers la porte, et l'ayant fermée à la clef, mit la clef dans sa poche, au lieu de s'enfuir comme il en avait l'habitude. Brunehilde frappa Gunther si rudement, qu'il alla tomber sur la table où était la lampe, qu'il renversa et qu'il éteignit ; de sorte que la chambre se trouva dans l'obscurité.

— Tu vois? dis tout bas Gunther à Lyderic.

— Oui, répondit Lyderic ; et maintenant, mets-toi dans un coin et laisse-moi faire.

Alors Lyderic s'avança à la place de Gunther, et comme Brunehilde crut que c'était toujours son mari, et que par expérience elle avait appris à connaître sa supériorité sur lui, elle voulut lui saisir les mains pour les lui lier comme elle avait déjà fait. Mais cette fois les choses ne se passèrent plus ainsi que de coutume, et au contraire ce fut Lyderic qui prit Brunehilde par les poignets et qui les lui lia avec le ceinturon ; puis il attacha Brunehilde au faisceau d'armes et disparut. En sortant, ses pieds rencontrèrent un léger obstacle près de la porte ; il se baissa pour voir ce que c'était et ramassa quelque chose de soyeux. Quand il fut arrivé à la lumière, il reconnut la ceinture que Brunehilde portait ordinairement et dans laquelle, suivant son habitude, se trouvait passé un large anneau d'or à ses armoiries.

En rentrant chez lui, Lyderic trouva Chrimhilde fort inquiète ; alors, comme il n'avait point de secret pour elle, il lui raconta ce qui venait de se passer, et lui montra l'anneau et la ceinture qu'il avait trouvés. Chrimhilde les voulut avoir : Lyderic s'y refusa un instant ; puis, comme il vit que son refus ne faisait qu'augmenter les désirs de sa femme, il lui donna l'anneau et la ceinture, en la priant de ne jamais dire d'où ils lui venaient. Chrimhilde le lui promit, et dans ce moment sans doute elle avait l'intention de tenir sa promesse.

Le lendemain, du plus loin que Gunther aperçut Lyderic, il alla à lui et lui serra la main d'un air triomphant ; quant à Brunehilde, elle parut au contraire honteuse et attristée, et comme ne pouvant se pardonner la victoire que son mari avait remportée sur elle.

Avec la faiblesse de la femme ses petites passions étaient aussi venues à Brunehilde, et cette haine instinctive qu'elle avait ressentie pour Chrimhilde s'augmenta bientôt au point que les deux femmes ne pouvaient se rencontrer sans échanger l'une avec l'autre des paroles piquantes ; sur ces entrefaites, des troubles éclatèrent dans le nord du pays des Higlands, et Gunther fut obligé de quitter sa capitale pour aller les apaiser : il prit donc congé de Lyderic et de Crimhilde, laissant à Brunehilde le soin de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité.

Mais Brunehilde ne se vit pas plutôt seule, qu'elle traita Lyderic et Chrimhilde avec une hauteur à laquelle ni l'un ni l'autre n'étaient habitués. Ce n'était rien pour Lyderic, qui croyait savoir la cause de ce mépris apparent ; mais il n'en était point ainsi de Chrimhilde, qui ressentait doublement, pour elle et pour son mari, les insultes qu'on lui faisait. Enfin, les insultes lui devinrent insupportables, et elle résolut de s'en venger.

Alors, comme vint le saint jour du dimanche, sans rien dire à son mari de ce qu'elle allait faire, elle passa à son doigt l'anneau et serra autour de sa taille la ceinture que Lyderic avait trouvés chez Brunehilde pendant la nuit où il avait lutté avec elle, et étant partie pour l'église en même temps que Brunehilde, au moment d'y entrer elle prit le pas sur elle. Alors Brunehilde l'arrêta.

— Depuis quand, lui dit-elle, la vassale prend-elle le pas sur la reine?

— Depuis, répondit Chrimhilde, que je porte cette ceinture et cet anneau.

A ce geste, Brunehilde jeta un cri et tomba évanouie entre les bras de ses femmes ; quant à Chrimhilde, elle entra avec assurance dans l'église et s'agenouilla à la place d'honneur. Mais elle n'y fut pas plutôt, qu'elle se rappela qu'elle avait manqué à la promesse qu'elle avait faite à son mari, et qu'elle calcula avec effroi quelles pouvaient être les suites terribles de sa désobéissance : aussi, à peine le saint sacrifice de la messe fut-il terminé, qu'elle rentra au palais,

et qu'ayant été trouver Lyderic, elle le supplia de partir à l'instant même, ne pouvant pas, lui dit-elle, endurer plus longtemps les humiliations que lui faisait subir sa belle-sœur. Lyderic, qui n'était point fâché de mettre un terme à toutes ces dissensions, fixa son départ au lendemain, et se présenta chez Brunehilde pour prendre congé d'elle. Mais Brunehilde refusa de le recevoir, et Lyderic prenant ce refus pour une nouvelle insulte, au lieu d'attendre le lendemain, partit le soir, sans même écrire à Gunther pour lui apprendre la cause de son départ.

Quelques jours s'étaient écoulés à peine depuis que Lyderic et Chrimhilde avaient quitté la capitale des Higlands, lorsque Gunther y rentra, après avoir heureusement apaisé les troubles qui l'avaient appelé dans le nord de ses états. Son premier soin fut de se rendre auprès de la reine; mais, au lieu de la voir toute joyeuse ainsi qu'il s'y attendait, il la retrouva en larmes, et comme il s'avançait vers elle pour la serrer dans ses bras, elle tomba à ses genoux, en lui demandant vengeance contre Lyderic.



— Qu'a-t-il donc fait? demanda Gunther étonné.

— Sire, répondit Brunehilde, il m'a insultée gravement, et vous a insulté plus gravement encore; car s'étant procuré, je ne sais comment, la ceinture et l'anneau que vous m'avez dérobés pendant la nuit, il les a donnés à Chrimhilde, en lui disant que c'était lui qui me les avait pris : et vous savez bien le contraire, monseigneur, puisque vous avez été un an sans me les pouvoir enlever.

Gunther devint très-pâle, car il crut qu'il avait été trahi par Lyderic; et relevant sa femme :

— C'est bien, lui répondit-il, mais n'avez-vous parlé de cela à personne?

— A personne qu'à vous, monseigneur, dit Brunehilde.

— Eh bien, continuez d'être aussi discrète, répondit Gunther, et, sur mon âme, vous serez vengée.

Et Brunehilde, la fière reine, se releva à demi consolée, à la seule idée de la vengeance que lui promettait Gunther.

Cependant, comme Gunther était brave, sa première idée fut de se venger bravement, en accusant Lyderic de mensonge et en l'appelant en combat particulier; mais aussi comme il connaissait, pour les avoir éprouvés à son profit, la force et le courage de Lyderic, il résolut de prendre, avant d'en venir à ce combat, toutes les précautions que pouvait lui offrir la prudence réunie à la loyauté. La plus urgente de ces précautions était de se procurer une armure à l'épreuve de la lance et de l'épée; mais, ne s'en rapportant à personne du choix de cette armure, il se mit un matin en route pour aller la commander lui-même au forgeron Mimer.

Au bout de cinq ou six jours de marche, Gunther arriva donc à la forge, où il trouva Mimer, Hagen et les autres



compagnons, qui continuaient de forger les plus belles et les plus fortes armes qui se pussent voir : Gunther leur expliqua minutieusement son armure telle qu'il la voulait, et promit de la payer un tel prix, que maître Mimer et ses compagnons, voulant de leur côté faire de leur mieux, demandèrent à Gunther contre qui il voulait se servir de cette armure, afin d'en proportionner la force à celle de l'adversaire, qu'ils devaient connaître, quel qu'il fût, tous les chevaliers de l'Occident se fournissant chez eux.

Gunther répondit que cet adversaire était Lyderic, premier comte de Flandre.

Alors Mimer secoua la tête; et comme Gunther lui demandait ce que signifiait ce geste,

— Seigneur chevalier, répondit-il, vous avez là une méchante besogne : il n'y a si bonne armure qui puisse vous défendre contre l'épée Balmung, qui a été forgée sur cette enclume par Lyderic lui-même, et il n'y a si bonne épée qui puisse blesser Lyderic, car il a tué le dragon dont le sang rend invulnérable, et, comme le chevalier Achille, il n'y a qu'une place du corps où on puisse le frapper, car il s'est baigné dans le sang du dragon, et, à l'exception d'un endroit où est tombée une feuille de tilleul, il a tout le corps couvert d'une écaille qui, toute fine qu'elle est, est plus impénétrable que le plus impénétrable acier.

— Et à quel endroit cette feuille est-elle tombée? demanda Gunther.

— Voilà ce que j'ignore, répondit le forgeron.

Alors Hagen, le premier compagnon, qui, comme on se le rappelle, avait donné à Mimer le conseil d'envoyer Lyderic à la Forêt-Noire, s'avança et dit à Gunther :

— Sire chevalier, avec les traîtres il faut agir traîtreusement; si vous voulez me donner la moitié de la somme dont vous comptiez payer l'armure, et donner l'autre moitié à maître Mimer, je me charge de vous débarrasser de Lyderic, et, quand il sera mort, vous conquerrez ses états.

— Et quel moyen comptez-vous employer pour cela?

— Cela me regarde, monseigneur; rapportez-vous-en à moi, répondit Hagen.

— Eh bien! soit, dit Gunther, faites comme vous l'entendrez; voici la moitié de la somme que je comptais mettre à l'armure, l'autre moitié vous sera payée quand vous m'aurez débarrassé de Lyderic.

C'est ainsi que fut fait le pacte entre Gunther, roi des Higlands, le forgeron Mimer et son premier compagnon Hagen.

Le même jour Gunther repartit pour sa capitale, et Hagen, ayant pris son long bâton à la main et portant son paquet sur son dos, s'achemina vers le château de Buck.

Il y arriva le troisième jour, et demanda à parler au comte Lyderic; et Lyderic, ayant appris qu'un voyageur demandait à lui parler, ordonna que ce voyageur fût amené devant lui. A peine l'eut-il aperçu qu'il reconnut Hagen, le premier compagnon de maître Mimer.

Comme Lyderic avait une mémoire tout à fait oublieuse du mal, il reçut admirablement bien Hagen, et lui demanda ce qui l'amenait à sa cour.

Hagen répondit que, s'étant pris de querelle avec maître Mimer pour affaires de son état, il l'avait quitté, et que, s'étant résolu d'aller offrir ses services comme armurier à quelque noble seigneur, il avait pensé avant tout à son ancien camarade de forge, et venait en toute humilité mettre ses petits moyens à sa disposition. Or comme Lyderic savait que Hagen était, après maître Mimer, le premier armurier qui existât, il le retint à l'instant même à son service, et lui confia la surveillance de toutes ses forges et de toutes ses armureries : cette importante acquisition fut vue d'un très-bon œil par tout le monde, excepté par Péters, car il connaissait le mauvais naturel de Hagen et la haine qu'il portait à son maître; mais Lyderic ne fit que rire de ses inquiétudes, et Hagen fut installé au château dans l'emploi qui avait été créé pour lui.

Quelques jours après, Lyderic reçut de Gunther une lettre qui lui annonçait que l'insurrection avait fait de tels progrès dans ses états, qu'il le suppliait de venir à son secours avec ses meilleurs chevaliers.

A l'instant même Lyderic, oubliant la mésintelligence qui régnait entre les deux reines, ordonna que tout fût prêt le plus tôt possible, et commanda à ses cent meilleurs hommes d'armes de s'appareiller de leur mieux pour l'accompagner dans le royaume des Higlands.

Cet ordre avait répandu la joie dans le comté de Flandre, car, pour ces hommes de fer, la guerre était une fête; il n'y avait que la vieille princesse et Chrimhilde qui, l'une par pressentiment maternel, et l'autre par connaissance du caractère de son frère, virent avec peine cette excursion.

Or, il arriva que Chrimhilde ayant exposé assez haut ses craintes pour être entendue de Hagen, celui-ci s'approcha d'elle et lui dit :

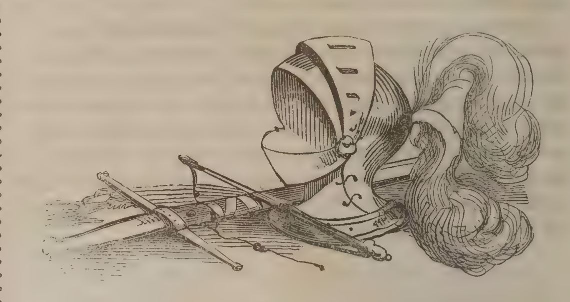
— Noble dame, je sais ce qui cause vos inquiétudes : votre époux est invulnérable par tout le corps, excepté en un seul endroit où est tombée une feuille de tilleul, et vous craignez qu'il ne soit frappé justement en cet endroit : mais si vous voulez faire une marque à son vêtement à cet endroit, je le suivrai par derrière, et j'écarterai tous les coups qui pourraient le menacer.

Chrimhilde accueillit cette offre comme une inspiration du ciel, remercia Hagen, et promit qu'elle broderait une petite croix sur la partie de l'habit qui couvrait la place vulnérable, afin que Hagen pût défendre cette place. C'était tout ce que voulait celui-ci.

Au jour fixé, Lyderic et ses cent hommes d'armes étaient prêts; et, selon son habitude, le comte de Flandre n'avait d'autre arme que son épée : il était vêtu d'un pourpoint que lui avait fait Chrimhilde, et sur lequel, au-dessous de l'épaule gauche, était brodée une petite croix.

Au moment du départ, Péters vint supplier le comte de ne point emmener Hagen ; mais Hagen, dans une guerre, était un homme trop précieux par son habileté à fabriquer et à réparer les armes, pour que Lyderic s'en privât : aussi ne fit-il que rire des craintes de Péters, et constitua-t-il Hagen intendant général de son armurerie.

Lyderic prit congé de sa mère et de sa femme, avec sa confiance ordinaire dans la fortune : il avait l'épée Balmung, dont il connaissait la trempe; il avait le fouet d'or du roi des Niebelungen; enfin il avait le casque qui rend invisible : c'était, avec son courage, des garanties plus que suffisantes pour la victoire.



CHAPITRE DIXIÈME.

Le comte de Flandre et ses cent hommes marchèrent trois jours, puis ils s'embarquèrent sur des vaisseaux que Lyderic avait fait préparer; de sorte qu'au bout de huit jours de son départ du château de Buck, il abordait dans la capitale des Higlands.

Lyderic fut fort étonné; car, au lieu de trouver les états du roi Gunther dans le trouble et la désolation, comme celui-ci lui avait écrit qu'ils étaient, il les trouva en fête de ce que la révolte était apaisée. Au reste, le roi Gunther attendait Lyderic sur le rivage, et il lui fit l'accueil qu'avait droit d'attendre un ami si diligent à porter secours.

Lyderic trouva tout préparé pour une grande chasse, que Gunther donnait en son honneur. Cette chasse devait avoir lieu le lendemain même de son arrivée; de sorte que Lyderic ne fit que coucher dans la capitale du roi des Higlands, et dès le lendemain matin partit avec Gunther pour une grande forêt, au centre de laquelle était fixé le rendez-vous. Quant aux cent chevaliers, ils restèrent dans la capitale, et Gunther ordonna aux gens de sa cour de leur faire grande chère, comme lui-même faisait au maître. Hagen et Péters accompagnèrent seuls Lyderic.

Comme la forêt était peu distante de la capitale, on y arriva à sept heures du matin, et l'on se mit en chasse aussitôt, les piqueurs ayant détourné un ours.



Au bout d'une heure ou deux de chasse, l'ours fatigué s'accula et tint aux chiens; alors les piqueurs sonnèrent

leurs fanfares et les chasseurs accoururent. Gunther allait le charger l'épée à la main, lorsque Lyderic proposa de le prendre vivant, afin d'en faire don à la princesse Brunehilde. Alors, comme personne n'osait se charger de la capture, il se fit donner des cordes, descendit de cheval, alla droit à l'ours, qui se levait sur ses pattes de derrière. C'était ce que demandait Lyderic : il prit l'animal à bras-le-corps, et l'ayant terrassé, il lui lia les quatre pattes et le museau, le chargea sur son épaule ; et, comme tous les chevaux regimbaient quand on voulait le leur mettre sur le dos, il continua de le porter jusqu'à l'endroit où l'on devait trouver le déjeuner.

Le déjeuner était fidèlement arrivé à son poste, et il était riche et copieux, comme il convenait à des chasseurs affamés. Mais, par un oubli étrange, le vin manquait : Gunther gronda fort tous les serviteurs, qui rejetèrent la faute les uns sur les autres. Mais comme cela ne remédiait en rien à l'affaire, le roi eut l'air de se rappeler qu'on était passé, en venant, près d'une si claire fontaine, que chacun avait voulu y boire. Il ordonna alors aux serviteurs d'aller y puiser de l'eau; mais comme Lyderic était échauffé de son combat avec l'ours, il n'eut point la patience d'attendre, et se mit à courir vers la fontaine. C'était l'occasion qu'attendait Hagen ; aussi le suivit-il, dans l'intention apparente de le servir au besoin.

En arrivant près de la fontaine, Lyderic posa sa lance contre un saule qui l'ombrageait, et, pour être encore plus à son aise, se débarrassa de son casque et de son épée. Alors il s'agenouilla, et, baissant la tête, il but à même la source. Hagen profita de ce moment, prit contre le saule la lance de Lyderic, et guidé par la croix que Chrimhilde avait brodée elle-même sur son habit, il la lui enfonça au-dessous de l'épaule gauche de toute la longueur du fer.

Lyderic jeta un cri et se releva; puis, quoique atteint mortellement, il saisit Balmung, et, comme un lion blessé et qui épuise sa vie dans un dernier effort de vengeance, il rejoignit Hagen en trois bonds, et d'un seul coup de Balmung il lui fendit la tête si profondément, que les deux parties tombèrent sur chaque épaule. Aussitôt il se re-



tourna et aperçut Péters qui, redoutant quelque trahison, avait suivi Hagen, mais qui était arrivé trop tard : il voulut parler pour lui adresser quelque suprême recommandation, mais il ne put que lui faire de la main signe de s'enfuir, et il tomba mort près du cadavre de son assassin.

Péters comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, car il était évident que la vengeance de Gunther ne s'arrêterait point là : il s'orienta donc en jetant un coup d'œil sur les nuages, et, guidé par la direction du vent, il prit sa course vers la mer. Arrivé sur le rivage, comme il vit qu'on le poursuivait, il s'élança la tête la première dans les flots, et, ayant gagné à la nage une des galères flamandes qui étaient à l'ancre, il raconta ce qui venait d'arriver au capitaine, qui donna aussitôt l'ordre d'appareiller et fit voile vers le port le plus près, qui était celui de Blakenberg.

La désolation fut grande au château de Buck lorsqu'on y apprit la fatale nouvelle. Chrimhilde se jeta aux genoux de la vieille princesse en lui demandant pardon, car c'était elle qui doublement avait tué Lyderic, la première fois par son orgueil, la seconde fois par sa confiance. Heureusement Ermengarde était un cœur puissant et religieux ; et, toute brisée qu'elle était de la perte de son fils, elle songea qu'il fallait avant tout se mettre en mesure contre de nouveaux malheurs; et, ayant fait proclamer à l'instant la mort de Lyderic et la trahison de Gunther, elle appela tous les Flamands à la défense de leur jeune comte ; puis elle envoya un messager au roi Dagobert, en lui faisant savoir le besoin qu'elle allait avoir de son secours.

En effet, huit jours s'étaient à peine écoulés que Gunther débarqua avec une armée considérable dans le port de l'Écluse.

Quelle que fût l'activité qu'eût déployée la bonne dame Ermengarde, la situation n'en était pas moins critique. Les cent chevaliers que Lyderic avait emmenés avec lui et qui étaient les plus braves de sa principauté de Dijon et de sa comté de Flandre, avaient été faits prisonniers au moment où ils s'y attendaient le moins, sans avoir même pu se défendre ; et le messager envoyé à la cour des Francs avait répondu que le roi Dagobert venait de mourir, et que son fils Sigebert, qui avait hérité de la France orientale, étant en guerre avec Clovis, son frère, qui avait hérité de la France occidentale, il ne pouvait, malgré le grand désir qu'il en avait, distraire aucune troupe de son armée. Les deux pauvres femmes en étaient donc réduites à leurs propres forces, et ces forces, qui étaient peu de chose, étaient encore moralement fort diminuées par l'absence d'un chef qui pût donner de l'unité à la défense.

Cependant Gunther et son armée avançaient toujours : le prétexte qu'il donnait à son agression était que le jeune comte Andracus étant mineur, il venait, comme son oncle, réclamer la régence de sa comté. Mais comme tout le monde savait qu'il était l'assassin du père, personne ne se laissait prendre à son apparente amitié pour le fils.

Ermengarde et Chrimhilde avaient rassemblé autour d'elles, et pour la défense du château de Buck, tout ce qu'elles avaient pu réunir d'hommes d'armes et de serviteurs ; et, sans autre espoir qu'en Dieu, elles priaient agenouillées de chaque côté du berceau du jeune comte, lorsqu'on vint leur annoncer qu'un chevalier, sans couronne à son casque et sans armoiries à son bouclier, et qui cependant paraissait familier avec les armes, demandait à être introduit devant elles. Dans une circonstance semblable, aucun secours n'était à dédaigner : Chrimhilde et Ermengarde donnèrent l'ordre que le chevalier fût introduit devant elles.

L'inconnu était un homme d'une haute et puissante stature, et qui paraissait, comme l'avait dit son introducteur, familier avec les armes. La visière de son casque était baissée ; mais une barbe blanche qui passait par l'ouverture inférieure indiquait que si celui qui se présentait avait perdu quelque chose du côté de la force, il avait dû gagner du côté de l'expérience. Il s'inclina devant les deux femmes, et, abordant sans détour le sujet qui l'amenait, il leur dit qu'ayant appris la situation déplorable où elles se trouvaient, il était venu leur offrir son secours, espérant qu'il ne serait point méprisé par elles, quelque faible qu'il fût, et offrant, si elles avaient quelque défiance, de jurer sur l'Évangile qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la défense des droits du jeune comte.

Il y avait dans la voix de l'inconnu une telle expression de vérité, que, quoique les deux femmes ignorassent encore si son courage et son expérience répondaient à la confiance qu'il leur avait inspirée, elles acceptèrent ses services, lui disant qu'elles tenaient pour inutile tout autre serment que sa seule parole, et elles lui remirent la défense du château avec le commandement de leur petite armée.

Aussitôt, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, le chevalier inconnu salua les deux dames et descendit dans la cour faire ses dispositions.

Là, ayant réuni tout son monde, il vit qu'il pouvait disposer de douze cents hommes d'armes, sans compter les serviteurs et les valets; et dès lors, les voyant animés du meilleur esprit, il résolut, quoique l'armée qui venait l'attaquer fût quatre fois plus nombreuse que la sienne, de ne point l'attendre derrière ses murs, mais d'aller au-devant d'elle dans la forêt. En conséquence, il laissa, pour la défense du château, une centaine d'hommes d'armes avec tous les valets et les serviteurs, et avec le reste il s'apprêta à marcher à l'ennemi. Au moment de partir, un vieux garde lui offrit de lui servir de guide; mais le chevalier inconnu lui répondit qu'ayant été élevé non loin de cette forêt, toutes les routes lui en étaient familières. En effet, aux premières dispositions qu'il fit, les soldats reconnurent qu'il avait une science des lieux au moins égale à la leur, et leur confiance en lui s'en augmenta encore.

Le chevalier inconnu disposa son armée à l'endroit même où, vingt-trois ans auparavant, le comte Salwart avait été assassiné et la comtesse Ermengarde faite prisonnière. C'était un défilé qui semblait fait exprès pour une embuscade, et où deux cents hommes pouvaient lutter contre deux mille.

A peine les dispositions étaient-elles prises, que l'on aperçut l'armée de Gunther, qui, se reposant sur sa force numérique et surtout sur le peu de résistance qu'on lui avait opposé jusque-là, s'avançait plein de confiance et sans prendre d'autre précaution que de se faire précéder d'une avant-garde. Le chevalier inconnu laissa passer cette avant-garde, puis, lorsque l'armée tout entière fut engagée dans le défilé, il donna le signal convenu, et les Higlands se virent écrasés par des rochers, sans qu'ils pussent même distinguer la main vengeresse qui les poussait sur eux. En même temps, et lorsqu'il vit que le désordre commençait à se mettre dans leurs rangs, le chevalier inconnu les attaqua lui-même de front, avec grand bruit de cors et de fanfares, qui, répété par les échos de la forêt, pouvait faire croire à un nombre de soldats triple de celui qu'il avait réellement.

Gunther paya bravement de sa personne; mais les dispositions étaient trop bien prises pour que la victoire restât longtemps incertaine. Après un combat de deux heures, l'armée des Higlands fut mise en fuite et taillée en pièces, et Gunther lui-même, pressé vivement, parvint à grand' peine à se sauver avec une centaine d'hommes. Arrivé au bord de la mer, il se jeta dans un de ses navires, et, tout honteux de sa défaite, regagna nuitamment sa capitale.

Les vainqueurs regagnèrent le château, rapportant aux deux femmes cette bonne nouvelle, mais rapportant le chevalier inconnu blessé à mort.

Elles allèrent au-devant de leur libérateur, qui, en les voyant s'approcher de lui, leva la visière de son casque, et elles reconnurent Phinard, le vieux prince de Buck, qui, trois ans auparavant, avait fait à Lyderic la cession de ses états et s'était retiré dans la forêt pour y accomplir la pénitence qu'il s'était imposée. Au fond de sa retraite, il avait appris le danger que couraient les deux princesses et le jeune comte; il avait alors revêtu une dernière fois les armes mondaines pour venir à leur secours. Dieu avait béni son entreprise, et par un jeu du hasard, ou plutôt par une permission de la Providence, l'expiation avait eu lieu à l'endroit même où avait été commis le crime.

Phinard expira le lendemain, priant les deux princesses de ne pas lui chercher une autre tombe que celle qui avait été creusée miraculeusement pour lui dans la cour déserte pendant la nuit qui avait amené sa conversion.

Il y fut enterré selon ses désirs. Dieu ait son âme.

Quant au jeune comte Andracus, il régna pendant longues années avec joie et honneur, et eut un fils, qui fut monseigneur Beaudouin Ier, surnommé Beaudouin aux côtes de fer.

Ceci est la véritable légende de Lyderic, premier comte de Flandre.

ALEXANDRE DUMAS.



ÉTUDES HISTORIQUES.

LES ARTS ET LES LETTRES SOUS ANNE DE BRETAGNE.



Un tableau d'Albert Durer.

Anne de Bretagne aimait mieux payer des poëtes que des bouffons, seul genre de poésie et de théâtre qu'il y eût à cette époque : sa cour poétique, dont le voyage de Gênes avait éloigné Jean Marot rimant à la suite du roi, ne brillait plus du même lustre que du temps de Charles VIII, qui récompensait une églogue latine par le présent d'un sac d'or que l'imitateur de Virgile pouvait à peine emporter sur ses épaules (1). Octavien de Saint-Gelais et Pierre Lebaulx étaient morts, le premier en 1502, le second en 1505 ; Jean Meschinot et André de La Vigne avaient senti leur verve s'éteindre avec leur jeunesse ; Guillaume Cretin, élève des *équivoqueurs* belges, commençait seulement à se faire connaître, et promettait de surpasser ses modèles dans *l'art et science de réthorique pour faire rhythmes et ballades* ; mais Faustus Andrelinus ne cessait d'entasser des spondées sur des dactyles et de marteler du latin en distiques aussi creux que sonores. Octavien de Saint-Gelais, que les muses avaient fait évêque d'Angoulême ; ce versificateur habile, ce poëte ingénieux, ce philosophe badin, ne laissait point après lui un seul continuateur de son style élégant et naturel, brillant de traits exquis, toujours clair et correct, souvent harmonieux : il avait lutté, de son vivant, avec l'aide d'André de la Vigne, de Martial d'Auvergne et de Guillaume Coquillart, contre les inutiles et fastidieux prodiges de *tailles de rimes* que Jean Meschinot était parvenu à faire envier aux disciples de Georges Châtelain.

A cette époque, la poésie française se divisait en deux camps rivaux : ici on recherchait les idées neuves finement exprimées, avec clarté, avec grâce ; là on n'admirait que des entortillemens de phrases barbares, des bizarreries de forme et de prosodie, des difficultés presque insurmontables dans le retour de certains sons rhythmiques, dans l'arrangement de certaines syllabes homogènes : c'était en quelque sorte le débat du vrai et du faux, du naïf et du prétentieux, du bon et du mauvais. Jean Meschinot, qui devait à son poëme moral, *les Lunettes des Princes*, sa charge de maître d'hôtel dans la

(1) *De Neapolitana victoria, Fausti Andrelini carmina*, in-4°, 1496.

maison de Bretagne, avait poussé ce genre de talent exclusif pour la rime jusqu'à composer des huitains où les vers pouvaient *se lire et retourner en trente-huit manières*. Octavien de Saint-Gelais, au lieu de s'adonner à ces puérilités, perfectionnait la versification en imaginant d'entrelacer les vers masculins et féminins, en traduisant Virgile et Ovide, en épurant le langage de Villon, ce grand poëte qui ne s'était révélé qu'à l'aspect d'une potence. Pendant les règnes de Louis XI et de Charles VIII, cette poétique, pleine de charmes dans son allure franche et dans sa simplicité native, avait eu les succès les plus populaires : Martial d'Auvergne, procureur au châtelet de Paris, rimait les Vigiles de Charles VII et les Arrêts des Cours d'Amour; Coquillart, official de Reims, écrivait le *Monologue des Perruques* et ses folâtres *imaginations* rehaussées par le mérite d'une diction facile et agréable. Toutefois les récompenses de la cour ne venaient pas chercher ces poëtes qui bornèrent leur gloire et leur ambition à trouver des lecteurs et des applaudissemens : Octavien de Saint-Gelais et André de La Vigne n'eussent pas été mieux traités par les rois, s'ils avaient été moins bons courtisans; d'ailleurs Charles VIII, auquel ils consacrèrent leurs plumes, était trop désireux d'imiter Alexandre, pour ne pas souhaiter comme lui avoir un Homère qui célébrât ses victoires. Mais les honneurs, les dons, les charges, les éloges ne payèrent que des rimeurs vulgaires qui avaient une inspiration cupide et docile pour toutes les joies, pour toutes les douleurs; qui pleuraient la mort d'un prince, même celle de son cheval; qui s'émerveillaient sans cesse des vertus de leurs patrons; qui demandaient l'aumône en pauvres vers : ces poëtes là n'avaient garde de s'épuiser en ouvrages de longue haleine; ils desservaient la circonstance, et ne produisaient à la fois qu'une épître, une ballade, un rondeau : de là ces efforts incroyables pour donner du prix à ces petites pièces dépourvues d'intérêt et d'invention; de là ces rondeaux de deux syllabes et même d'une seule, ces *baquenaudes*, *couplets faits à volonté sans rimes et sans raison*; ces *croisures* de rimes en *rhétorique batelée*, dont la rime est répétée à l'hémistiche du vers suivant, en *rhétorique à double queue* qui exige un redoublement de rimes à la fin de chaque vers pour faire écho, en *queue annuée* dont la rime du vers est semblable au commencement du suivant : alors la poésie ne fut plus qu'*une espèce de musique, laquelle contient certain nombre de syllabes avec aucune suavité en forme de douceur et d'équisonnance*.

Sous Louis XII commença un nouveau système de poésie qui s'était retrempé aux sources classiques de l'antiquité; mais le pédantisme et l'amour du baroque rendirent cette école plus pernicieuse que celle de Châtelain, surnommé l'*Indiciaire*, comme celui qui montrait le chemin du Parnasse. Jean d'Auton fut le chef et peut-être le créateur de cette école qui fit rétrograder la langue de plus d'un siècle en la délayant dans le mélange des idiomes grecs et latins, en la surchargeant d'ellipses et de néologismes inintelligibles, en lui donnant de la pesanteur pour de la gravité et du fatras pour de la richesse : en prose et en vers, le style devint prolixe, diffus, traînant, ridicule; le rhéteur se montra partout, et la grammaire latine de Despautère servit de base à cette Babel de la langue française; déjà la pensée s'enveloppait d'un nuage de mots, déjà le sens se perdait dans un labyrinthe de tournures; la phrase naturellement vive, prompte et tranchée, s'allongeait péniblement à travers une accumulation d'épithètes oiseuses et de parenthèses inabordables : on s'efforçait de paraître éloquent dans un détestable pathos qui devait amener plus tard le latin francisé de dame Hélisenne de Crenne, et la plaisante satire de Rabelais dans l'épisode d'un écolier limousin *excoriateur de langue latiale*. Jean d'Auton avait d'ailleurs toutes les qualités de l'historien et quelques-unes du poëte. Jean Marot eût volontiers renchéri sur la *réthoricale sentence et faconde oratoire* de l'abbé d'Angle; mais il était moins nourri des écrivains de l'ancienne Rome, et sa manière se rapprochait par instinct de celle d'Octavien de Saint-Gelais, avec autant de souplesse à tourner le vers, autant d'à-propos à rencontrer la rime : sa prose seule sortait de la forge de Jean d'Auton *toute remplie de squalide et barbare scabrosité*; mais ses rondeaux *sur toutes sortes de matières joyeuses* joignaient l'originalité du sujet au bon sens de l'expression (1). Les enthousiastes de Jean d'Auton lui avaient pourtant donné beaucoup d'imitateurs : Jean Lemaire, belge; Jean Bouchet, de Poitiers; Symphorien Champier, de Lyon; Jean d'Ivry, de Beauvais, rivalisaient de zèle et de latinisme sans égaler cet *orateur fort abondant comme Pline second*; car aucun d'eux ne possédait un style assez *fluant* pour aligner soixante vers d'une seule période! Jean Lemaire, à qui Marguerite d'Autriche n'avait pas encore donné l'emploi de son *indiciaire* et historiographe, achevait le livre des *Illustrations de Gaule et Singularités de Troie*, à la suite de la cour, et n'attendait qu'une nouvelle occasion de mettre sa plume en jeu pour flatter l'amour-propre du roi. Jean Bouchet, dans son état de procureur, se reposait de la chicane en grossoyant des volumes qui se succédaient avec une intarissable fécondité, sous le pseudonyme du *Traverseur des voies périlleuses*; et son éloignement des beaux esprits pensionnaires le gardait du danger de l'imitation, quoiqu'il eût beaucoup trop d'estime pour la *facilité du langage des lucubrations* de Meschinot. Champier, qui n'était pas moins fécond que le procureur de Poitiers, consacrait aux lettres tout le temps qu'il pouvait dérober à sa médecine et ne descendait presque jamais du ton de panégyriste, soit qu'il compilât les faits et gestes de la maison de Lorraine dans laquelle il était médecin, soit qu'il célébrât les *Triomphes* du roi de France, soit qu'il se fît l'historien de son parent, le chevalier Bayard. Jean d'Ivry, également médecin, traducteur ordinaire des poëmes d'Andrelini, était encore plus verbeux que ce rhéteur latiniste, qui s'intitulait, sur ses opuscules, poëte du roi et de la reine : *poeta regius ac regineus* (2).

Quant à la poésie en elle-même, qui se traînait à plat ventre dans les galeries des princes et des grands seigneurs, elle quittait rarement ce caractère élogieux et servile; il y avait peu d'ouvrages de long cours qui ne fussent conçus et rédigés dans un but d'adulation plus ou moins honnête, plus ou moins apparent : la sainte Vierge n'échappait pas plus que les reines de la terre à ces louanges excessives; et chaque année, à l'une des fêtes de Notre-Dame, les *palinods* de Caen, de Rouen et des principales villes du nord, accordaient un prix à la meilleure *palinodie* en chant royal, sur l'immaculée Conception. Anne de Bretagne semblait avoir mis au concours un sujet qu'elle affectionnait plus particulièrement, et qui ne présentait pas moins de doutes à combattre, bien que ce ne fût pas un mystère : il s'agissait de l'apologie du sexe féminin, qu'elle avait pris à cœur d'exalter bien au-dessus de l'autre sexe et de protéger contre les attaques des poëtes; elle s'était placée à la tête des dames contempo-

(1) OEuvres de Jean Marot. Prologue à la reine Anne.

(2) Voir les ouvrages de ces différens auteurs et les jugemens de l'abbé Gouget, du père Niceron, de Baillet, etc.

raines par ses vertus, par son esprit et par sa force d'âme; elle voulait conserver à son sexe, dans la société, la position d'estime et de respect qu'elle avait gagnée dans son ménage; elle supportait impatiemment l'injustice des hommes à l'égard des femmes. Elle chargea donc ses poëtes de venger la *maternelle secte* et de se faire ses champions bardés et cuirassés de rimes : à ce signal, les représailles commencèrent contre tous les livres satiriques faits en haine ou en mépris des femmes, surtout contre le *roman de la Rose*, dont le continuateur Jean de Meun avait, dit-on, été fustigé par les dames de la cour de Philippe le Bel, à cause de ses audacieuses épigrammes, attentatoires à l'honneur féminin. Alain Chartier et Martin Franc avaient autrefois répondu à cet insolent.

Les *orateurs* inspirés par Anne de Bretagne, excepté l'incorrigible Coquillart, essayèrent d'étouffer le rire railleur du romancier discourtois par un concert d'éloges sur le mode admiratif; Anne semblait bien convaincue que l'homme ne pouvait soutenir la comparaison avec la femme, malgré cette hérésie de Jean de Meun :

Prudes femmes, par saint Denis!
Autant en est que de phénix!

La poésie française éclata en malédictions contre ces *lâches cœurs, pleins de diffames*, ces *faux détracteurs à langues de lézards*, qui offensaient *Dieu*, *la loi et nature*, en blâmant les femmes. Jean Molinet le premier *translata* en prose le roman de la Rose pour *le moraliser clair et net*; un anonyme fit entrer dans la lice le *Chevalier aux Dames* pour les garder de tous les *blâmes* et pour combattre le même roman de la Rose; un autre anonyme avait publié l'antidote du *Bigame Matheolus*, qui, dans un autre roman célèbre, avait dit sa *gamme de mariage* avec autant d'injures et moins de finesse. Jean d'Auton ne fut pas le dernier à défendre l'honneur féminin par la bouche de sa *Vrai-disant Avocate des Dames*; Symphorien Champier conduisit à bon port la *Nef des Dames vertueuses*; Jean Bouchet apprêta les *Triomphes de la Noble et amoureuse Dame*; Jean Dupré éleva le *Palais des Nobles Dames auquel a treize chambres principales*; enfin quiconque voulut assurer à ses vers un succès de cour et se faire une puissante recommandation auprès du roi, n'eut qu'à suivre cette voie apologétique où les applaudissemens ne manquaient à personne, quelque nombreux que fussent les chevaliers qui rompaient des lances galantes pour la vertu des dames : il était réservé au règne de François Ier de continuer ces joûtes poétiques au nom du beau sexe; mais aux *blasons* métaphysiques de l'âme devaient succéder les *blasons anatomiques du corps féminin* (1).

C'est que la poésie, comme tous les arts, à cette époque, n'offrait que des imitations ou des copies d'un type commun; dès qu'une idée neuve, une forme nouvelle, parvenaient à sortir de la foule de ces formes et de ces idées vieillies par l'usage, dès que le génie se révélait à quelque œuvre de haute création, la médiocrité s'en emparait aussitôt pour la soumettre à des déguisemens et à des métamorphoses successives. Ainsi l'auteur inconnu de la *Danse macabre* (2) n'eut pas plus tôt conçu cette sublime moquerie de la fragilité humaine et de l'égalité mortelle, que de toutes parts, non-seulement en France, mais dans l'Europe entière, on entendit grincer le rebec de la Mort appelant à la dernière danse, et de graves méditations émurent les chrétiens au spectacle de cette ronde inévitable qui embrasse de ses replis les palais comme les chaumières et mène au tombeau le pape comme le laboureur. Partout la danse des morts déroula sa lugubre et fantastique allégorie : ce n'était plus une représentation mimique, jouée devant le peuple, dans le cimetière des Innocens à Paris; c'était un éternel sujet de sculpture, de peinture, de poésie, qu'on répétait sans cesse aux yeux des dames, aux yeux des rois : elle reparaissait peinte sur les murs des églises et des hôtels, sculptée sur les chapiteaux des colonnes, ciselée sur la garde et le fourreau des épées, gravée dans les encadremens des livres. Les vieux huitains dialogués entre la Mort et ses victimes, furent imprimés plusieurs fois, augmentés par les éditeurs, changés ou imités : la *Danse des Hommes*, la *Danse des Femmes*, la *Danse des Aveugles*, tout prenait en vers l'image d'une danse dans laquelle la Mort, la Fortune, l'Amour ou quelque personnage allégorique faisait le rôle de ménétrier. Ensuite l'allégorie se jeta dans une autre route : un Allemand, Sébastien Brandt, avait écrit en latin une étrange et germanique *moralité*, intitulée *Navis Stultifera*; le monde était figuré comme un grand vaisseau où tous les fous s'embarquaient : cette fantaisie ne réussit pas moins en France qu'en Allemagne; on la traduisit, on l'imita, et les imitations allèrent toutes à bon port : *la Nef des Folles selon les cinq sens de Nature*, *la Nef des Dames*, *la Nef des Princes*. Le roman de la Rose dominait encore toute la littérature, avant que le *Livre* de François Rabelais eût conquis cette influence universelle : ce ne furent pas seulement les alchimistes qui cherchèrent de l'or, mais les poëtes qui en trouvèrent dans ce roman mystérieux, que les chercheurs du grand-œuvre métallique ou poétique ne se lassaient pas de fouiller; vingt poëmes sortirent de ce creuset; la matière restait toujours la même; l'imagination la plus hardie ne s'aventurait qu'en tremblant hors du domaine de l'imitation. Le roman de la Rose renaissait sous les titres de *la Chasse et le Départ d'Amour*, du *Château de Labour*, de la *Forêt de Conscience*, et sous des transformations également bizarres avec la froideur de l'allégorie et l'obscurité de la métaphysique; les vices, les vertus, les passions, les idées les plus vagues, étaient personnifiées et matérialisées. Dans le *Séjour d'Honneur*, poëme ou roman d'Octavien de Saint-Gelais, l'homme ou l'*acteur* est conduit par *Sensualité* dans le chemin de *Fleurie-Jeunesse* jusqu'au port de *Mondaine-Liesse*; il aborde à l'île de *Vaine-Espérance*, à travers la mer *Mondaine-Périlleuse*; il franchit le *val* du *Monde*, s'endort au logis de *Cas-Fatal*, pénètre dans la forêt d'*Aventures*, arrive au château d'*Honneur*, s'efforce de monter l'échelle de *Fortune* et ne veut plus d'autre guide que *Raison*. Tel est à peu près le cadre ordinaire de tous les poëmes issus du roman de la Rose, calques pâles et glacés d'un dessin original, parfait dans son genre, plein de verve et de coloris.

Quant à la versification proprement dite, elle avait peu de règles précises et reconnues généralement : l'hémistiche,

(1) Blasons, poésies anciennes des quinzième et seizième siècles, publiées par Méon, in-8o.

(2) *Danse macabre* ou *macaber*, ou *macabrée*. On a fait dériver ce mot de plusieurs langues, même de l'arabe et du celtique. *Macaber* est le nom d'un poëte allemand qui fut l'inventeur de cette terrible et burlesque fantasmagorie; ou d'un acteur qui jouait dans une pantomime le rôle de la Mort; ou d'un bateleur qui montrait au peuple des tableaux peints représentant la danse des morts : un passage du Journal de Paris, sous Charles VI, vient à l'appui de cette dernière opinion. Voir le *Manuel du Libraire*, par Brunet; la Notice sur une danse des morts, par Champollion aîné; la préface et le roman historique de la *Danse macabre*, etc.

dans le vers de douze et de dix syllabes, n'était pas scrupuleusement observé; l'élision des voyelles avait lieu à la volonté de l'auteur; les enjambemens et les césures faisaient partie essentielle du rhythme; mais il y avait peu d'oreilles assez exercées pour démêler ces nuances si délicates, et la plupart des poëtes réduisaient la poésie à un certain ordre de lignes rimées. Cependant Octavien de Saint-Gelais avait deviné plusieurs améliorations importantes dans la prosodie, et Jean Lemaire, que Clément Marot reconnut pour son maître, maniait la langue avec dextérité en la versant dans le moule métrique, et souvent, dans ses poésies, la coupe d'un vers, le sentiment et le mouvement du rhythme, la grâce d'un rejet et la cadence d'une strophe nous reportent à cinquante ans plus tard : on dirait Ronsard ou Dubellay, à l'habile organisme de la prosodie, à *l'observance des règles* et au choix des tours oratoires. Les ténèbres du style n'étaient pas encore dissipées, et Antoine d'Aréna, comme pour se moquer des écrivains qui s'étudiaient à parler latin en français, inventa le langage macaronique, ce mélange grotesque de latinismes et de gallicismes. Les guerres d'Italie et la révolte de Naples furent les premiers poëmes de cette espèce, composés *in galanti stylo* par un magistrat *falotus* (1), et plus intéressans que les déclamations scolastiques d'Andrelini, poëte *royal et lauréat*.

L'histoire n'était pas moins protégée alors que la poésie, et ses travaux, que le public avide d'instruction accueillait avec empressement, témoignaient de la sollicitude du roi pour la gloire de sa patrie et de ses ancêtres. Anne de Bretagne n'épargnait pas l'argent dans l'intérêt des *compilations* historiques qui pouvaient tourner au profit et à l'honneur de son règne; elle favorisait surtout les historiens qui perpétuaient dans leurs ouvrages la nationalité de son duché. Le savant Pierre Lebaud, qu'elle avait fait son aumônier, venait de mourir évêque de Rennes, en laissant des *Chroniques de Bretagne armoricaine*, écrites à la manière de Froissart, et curieuses, même dans les fables qu'il raconte, avec la bonhomie d'un *simple prêtre*, d'après les légendaires du pays. Il avait entrepris cette *chronographie* au commandement de la reine, qui le récompensa de son livre par le don de plusieurs riches bénéfices, et qui lui donna une somme de quatre mille florins le jour où elle reçut le manuscrit. Après la mort de Pierre Lebaud, un avocat breton, nommé Alain Bouchard, retoucha et continua cette chronique pour la publier sous son nom; car, à cette époque, la propriété littéraire n'existait pas, puisque chaque imprimeur avait le droit de reproduire le volume à peine mis au jour, sans être poursuivi comme contrefacteur, puisque chaque auteur pouvait s'emparer textuellement de l'ouvrage d'un autre sans être accusé de plagiat. Pierre Lebaud avait encore flatté les sentimens patriotiques de sa *très-redoutée dame* en rimant les annales de Bretagne sous le titre du *Bréviaire des Bretons*, et un poëte au nom peu harmonieux de Disarvoez Penguern, natif de Cornouailles, avait composé dans le même système la *Généalogie d'Anne de Bretagne*, longue et monotone complainte destinée sans doute à être chantée sur un air lent et plaintif par les fileuses de la vieille Armorique (2).

La reine voulut aussi faire rédiger les fastes de la France, qui tiennent si souvent à ceux de la Bretagne : par son ordre, un jeune clerc, Jean Descourtils, commença la *Mer des Histoires et Chroniques de France*, *extrait de tous les anciens chroniqueurs qui ont écrit*, *depuis la création du monde*, *des faits et des gestes des Français.* Jean Lemaire avait entrepris, dans un but à peu près semblable, ses *Illustrations des Gaules*, que le roi était impatient de voir terminées pour prouver au monde quels liens existaient entre *Gaule et Troie.* C'était de Troie en effet que la plupart des chroniqueurs tiraient l'origine de la nation française, toute fière de cette noblesse mensongère. Robert Gaguin, qui était mort en 1502, et Nicole Gilles, en 1503, avaient également établi leurs histoires sur une base aussi peu solide, que la critique érudite osa ébranler à peine durant près d'un siècle. Gaguin et Gilles s'étaient montrés crédules à l'envi pour les premiers temps de la monarchie; ils puisaient aveuglément dans les *Chroniques de Saint-Denis*, compilées et recueillies dès le dixième siècle dans l'abbaye dont elles avaient pris le nom, et traduites en français sous Charles V, précieux monument de l'histoire contemporaine depuis le temps de Philippe-Auguste. Gaguin et Gilles ne se bornèrent pas à prendre les fables mêlées au récit, ils en ajoutèrent de nouvelles, que leur fournissait la légende ou la tradition; ils créèrent ainsi un royaume d'Yvetot, dont ils firent remonter l'antiquité jusqu'à Clotaire Ier, quoique le seigneur d'Yvetot portât le titre de roi sans plus de conséquence que le *roi des Merciers* et le *roi des Ribauds.* Paul Æmile, retiré dans le cloître Notre-Dame, où il vivait de son canonicat et de ses pensions, s'acquittait de la tâche qu'on lui avait donnée et dédaignait les erreurs romanesques de Gaguin et de Nicole Gilles, en choisissant avec un sévère discernement les faits qu'il devait admettre dans son histoire, plus romaine que française, il est vrai, dégagée de tout son alliage fabuleux, mais dépouillée aussi de toute sa couleur et de tout son éclat gothiques : Grégoire de Tours, le moine de Saint-Gall et Guillaume le Breton refondus dans le moule de Tite-Live. Paul Æmile ne voulut *ensuivre que les auteurs bien approuvés* et décrire seulement ce qu'il y trouvait *de plus vrai et de plus digne* (1). Le goût et l'étude de l'histoire se répandaient tous les jours davantage : l'imprimerie, dont l'invention encore récente avait atteint déjà un haut degré de perfection en France, sans pouvoir citer, comme l'Italie, le nom célèbre d'un Alde-Manuce, mettait en lumière les manuscrits les plus estimés; mais ces publications, confiées à des hommes peu instruits ou peu soigneux, joignaient rarement la correction du texte à la beauté de l'édition. Antoine Vérard, le plus habile des libraires de Paris, tenant boutique la plupart dans la grand'salle du Palais, ne se montrait pas plus sévère que les autres éditeurs, Jean Trepperel, de Marnef et Michel Lenoir, pour l'exactitude des copies qu'il livrait à l'impression; les noms d'hommes et de lieux étaient souvent défigurés, les phrases tronquées, le style rajeuni : ainsi les nouvelles éditions des *Chroniques de Saint-Denis*, de Froissart et de Monstrelet popularisaient ces admirables ouvrages, en les gâtant, en les mutilant, quoique maître Pierre Desrey, de Troyes, les allongeât de ses grossières et ignorantes continuations. A cette époque, où tous les gens riches, surtout les nobles, commençaient à former leurs *librairies* avec des imprimés au lieu de manuscrits vingt fois plus coûteux, telle était pourtant la vogue des livres historiques, que le *Fasciculus temporum* de Wernerus Rolewinck, petit traité chronologique fautif et incomplet, traduit dans toutes les langues, se multipliait partout en éditions sans nombre, et que la

(1) Antonii de Arena, provincialis, de Bragardissima villa de Soleriis, *de Guerra napolitana et de Revoluta genuensi, liber scriptus ab auctore studioso juris, versibus elegiacis, dictionibus latinis et gallicis ridicule permixtis.*

(2) B. d'Argentré, liv. XII, chap. LXVII. Hist. de Bretagne, de P. Lebaud, publiée in-fol. par Hozier en 1638.

(1) Préface de Paul Æmile, dans la traduction française de Jean Reguart, in-fol.

fameuse chronique de Nuremberg (*Liber chronicarum mundi*) composée par Hartman Schedel et imprimée par Antoine Koberger, avec des milliers de gravures sur bois, *taillées* par Michel Wolgemut, maître d'Albert Durer, inondait l'Europe de ses riches exemplaires, non moins nombreux peut-être que les livres d'Heures en vélin, si variés d'encadremens, d'arabesques et de figures, qui occupaient alors toutes les presses de l'imprimeur Pigouchet, pour le compte de la librairie ecclésiastique de Simon Vostre.

P.-L. JACOB, *bibliophile.*

ÉTUDES MARITIMES.

MONBARS L'EXTERMINATEUR.

L'oisiveté, l'opulence et le climat avaient depuis longtemps affaibli les Espagnols, lorsque enfin la cour de Madrid songea à leur envoyer du renfort; mais il était trop tard. Chassés de l'île de la Tortue par de hardis flibustiers, ils n'étaient même plus en sûreté dans leurs forteresses à la Jamaïque et à Saint-Domingue. D'un autre côté, le nombre des aventuriers s'accroissait; les boucaniers maltraités se joignaient à eux; à la tête de ces bandes valeureuses marchaient des chefs intrépides, tels que l'Olonais, Michel le Basque, le traître Morgan, le féroce Vandhorn, Grammont, Godefroy, David, le hardi Legrand, le cruel Scot, Alexandre dit Bras-de-Fer, Moïse Vauclin, Montauban, Barthelemi et tant d'autres; mais surtout le terrible Monbars, auquel ses exploits ont valu le surnom d'Exterminateur.

Monbars naquit d'une famille noble du Languedoc; sa destinée dépendit du premier livre qu'il rencontra. Dans sa jeunesse, le hasard lui mit entre les mains quelques relations des cruautés des Espagnols contre les Indiens. Sa générosité d'enfant se révolta, la haine prit racine dans son cœur, et à tel point qu'on rapporte qu'il se jeta à la gorge d'un de ses condisciples remplissant un rôle espagnol dans une comédie. D'après ce qu'en ont écrit ses contemporains, c'était un homme d'un caractère sombre, et exalté en même temps par toute l'ardeur d'un sang méridional. Sa taille était gigantesque, ses membres robustes et bien proportionnés, sa démarche ferme et imposante. Le seul aspect de son visage laissait deviner qu'il n'y avait place dans son cœur que pour la haine. Il avait le teint basané, les yeux noirs et brillans, mais presque entièrement couverts par des sourcils épais et buissonneux, qui, en se joignant, augmentaient encore l'expression farouche de ses traits. Lorsque l'ardeur du combat mettait en jeu les muscles de son visage et gonflait les veines de son front, on dit que son aspect était si terrible qu'il produisait l'effet de la fascination.

Avec une âme et un tempérament aussi énergiques, les douces affections de famille et les saintes joies du foyer devaient avoir bien peu de charmes pour lui; aussi ne tarda-t-il pas à en briser les liens. Il voulut aller trouver *ses frères de la côte*, dont le sang criait vengeance; il s'enfuit au Havre-de-Grâce, se rendit à bord d'un vaisseau commandé par un de ses oncles, chargé d'une croisière contre les Espagnols, et quitta la France avec la même joie qu'un exilé éprouve en y entrant. A peine est-il en mer qu'il est dévoré d'impatience; sans cesse debout sur le pont, ses yeux tendus veulent percer l'espace pour y découvrir le pavillon ennemi; la moindre brume lui donne d'horribles anxiétés, et chaque voile qui flotte dans les vapeurs à l'horizon le fait éclater en transports. Enfin, après bien des attentes trompées, un jour, en approchant de Saint-Domingue, le matelot placé en observation signala une galère espagnole. Par ordre du capitaine, toutes les voiles sont déferlées; on donne la chasse au navire, on essuie ses bordées sans ralentir, on approche, les grappins sont jetés et tout l'équipage s'élance à l'abordage. Monbars, armé d'une hache, traverse le pont ennemi d'un bout à l'autre, frappe à droite, à gauche, renverse tout ce qui s'oppose à sa marche, et lorsque enfin le vaisseau est pris, qu'il n'existe plus rien à combattre et à vaincre, ne trouvant pas de quoi assouvir tout ce qui lui reste de rage au fond de l'âme, il saisit son arme dégouttante de sang et la porte à ses lèvres! Voilà l'homme dont nous allons narrer quelques traits, qui tous portent, il est vrai, la sombre empreinte du génie de la vengeance, mais dont aucun n'est stigmatisé de l'infâme cachet du vol ou du pillage.

Après la prise du navire espagnol, le capitaine interrogea les prisonniers, et apprit que deux autres vaisseaux, écartés par la tempête, devaient arriver sous peu de jours au Port-Margot. L'oncle de Monbars, entrevoyant l'espoir d'une nouvelle capture, profita de l'avis et se rendit au lieu indiqué pour les attendre. Chemin faisant, non loin du rivage, on aperçut plusieurs canots qui se dirigeaient à force de rames vers le navire; ces canots étaient montés par des hommes vêtus de chemises rouges comme en portent les boucaniers. Lorsqu'ils furent à une portée de fusil du vaisseau, l'un d'eux héla le capitaine pour lui demander la permission de monter à bord afin de proposer des échanges. En réponse on lui jeta un câble, et en un instant il grimpa sur le pont avec l'adresse et la vivacité d'un chat sauvage.

L'aspect de cet homme avait quelque chose d'effrayant et d'extraordinaire: ses cheveux étaient hérissés, son teint bronzé, sa barbe longue et en désordre. Il portait pour tout vêtement une courte chemise teinte avec du sang de taureau, et un large caleçon finissant au-dessus du genou. Ses jambes robustes et velues étaient complétement nues, et de grossiers brodequins en peau de vache protégeaient seuls ses pieds nerveux. Une ceinture de cuir garnie d'un étui en peau de crocodile, dans lequel reposaient quatre couteaux et une baïonnette, entourait sa taille. Monbars s'approcha de lui avec curiosité, et après l'avoir considéré quelques instans:

— Qui es-tu? lui demanda-t-il. — Je suis un homme libre, répondit brusquement le boucanier. — Quel est ton nom? — On m'appelle le Mangeur-de-Taureaux. — Mais ton propre nom? — Je n'en ai plus d'autre. Le baptême du tropique m'a affranchi de ceux que je portais jadis, ainsi que des lois de la France. — Quel échange proposes-tu? — Deux sangliers contre une *potiche* d'eau-de-vie. — Que veux-tu que

nous fassions de deux sangliers? répondit le capitaine en s'avançant. — Je n'en ai pas davantage, répondit le boucanier. Les Espagnols sont venus brûler notre boucan et piller nos viandes. — Et vous avez eu la lâcheté!... s'écria Monbars. — Lâcheté!... répéta le farouche boucanier en portant la main à sa ceinture; c'est-à-dire qu'ils ont saisi le temps où nous étions à la chasse... Mais je vais rassembler mes camarades, et les Espagnols, fussent-ils un mille, nous le payeront cher! — Cela crie vengeance! ajouta Monbars avec feu. — Si tu connaissais les Espagnols, répliqua le Mangeur-de-Taureaux, tu verrais bien d'autres choses. — J'ai commencé à faire connaissance avec eux aujourd'hui, fit Monbars en montrant ses mains couvertes de sang. A cet aspect, le regard du boucanier s'alluma; mais reprenant son sang-froid habituel: — Les Espagnols savent aussi verser le sang français, dit-il, mais d'une autre manière... Lorsqu'ils rencontrent un de nos frères seul à la chasse, ils savent verser le sang alors! — Eh bien! si vous voulez, s'écria Monbars, je marcherai à votre tête, et nous exercerons d'éclatantes représailles! — Toi! fit le boucanier en attachant un regard scrutateur sur Monbars; puis, après un instant de muette observation, il ajouta: — J'accepte au nom de mes camarades: viens avec moi. Monbars, transporté de joie, saisit son fusil et se disposait à partir, quand son oncle l'arrêta, et, lui saisissant le bras: — Souviens-toi, lui dit-il, que j'attends deux vaisseaux ennemis. — Adieu, répondit Monbars. Je serai de retour pour combattre. Et, saisissant le câble, il s'élança dans le canot. Aussitôt les boucaniers s'éloignèrent du navire, passèrent devant le Port-Margot et se dirigèrent lentement vers une petite baie, où ils débarquèrent.

Pendant que le débarquement s'effectuait, la mer était devenue houleuse, les vagues se couvraient de cette écume blanche qui de loin les fait ressembler à un troupeau de moutons; le vent retenait son haleine, et l'atmosphère devenait d'une chaleur insupportable. A deux ou trois lieues de la côte une grande barque, montée par des marchands espagnols avec leurs esclaves nègres, luttait péniblement contre la force des flots. Tous paraissaient en proie au désespoir; les chefs, consternés, gardaient le silence en voyant l'eau pénétrer à travers les planches avec une effrayante rapidité, sans qu'on pût découvrir les fentes. Il fallait donc alléger le poids de la barque, ou périr. Dans cette alternative, on jeta les marchandises à la mer, et malgré cela le jeu des pompes ne suffisait pas pour retirer autant d'eau qu'il en entrait. Les signaux de détresse étaient inutiles: aucune voile n'apparaissait aux alentours. Cependant une seule chance de salut restait, gagner la côte à force de rames; car si on n'y arrivait pas, du moins l'intervalle serait assez court pour qu'on pût se sauver à la nage L'ordre fut donné; les rameurs, penchés sur leurs avirons et réglant leurs mouvemens par un chant monotone, firent voler l'embarcation avec une rapidité inespérée. Au milieu de toute cette agitation, un homme presque entièrement nu, qu'à sa peau teinte de *roucou* on reconnaissait pour un Caraïbe, offrait par son calme un contraste frappant avec ceux qui l'entouraient. L'expression de son visage était fière et mélancolique, et l'on eût dit, à l'indolence de ses mouvemens en dirigeant la barre du gouvernail, qu'il tenait moins à la vie que ses compagnons d'esclavage.

Enfin, malgré l'activité des rameurs, il était impossible de gagner le rivage, la barque menaçait de s'engloutir au choc de la moindre lame; c'était risquer sa vie que d'aller plus loin. D'ailleurs la distance jusqu'à la côte n'était pas très-longue. Le patron prit donc rapidement une résolution, tə se précipitant dans l'eau:

— Que ceux qui veulent sauver leur vie me suivent! s'écria-t-il. Tous les Espagnols se jetèrent à la nage; l'esclave caraïbe, entraîné par le nombre, les suivit; mais aucun nègre ne bougea de place. Lorsque les Espagnols arrivèrent à terre, ils tournèrent leurs regards vers la barque, s'attendant à la voir sombrer et faisant signe aux noirs de la quitter; mais quelles ne furent pas leur surprise et leur rage en la voyant se relever peu à peu, et, déployant ses ailes, bondir coquette et gracieuse sur le sommet des vagues! Ils éclataient en imprécations, lorsque l'un d'eux aperçut l'esclave caraïbe, debout sur un rocher, se frappant la poitrine avec désespoir. Cette action confirma les doutes, et engagea le capitaine à envoyer quelques hommes à la poursuite du sauvage. Lorsqu'on l'eut amené: — Pourquoi ces signes de douleur? lui demanda-t-il. — Parce que je crains pour ces malheureux, répondit tranquillement le Caraïbe. — Menteur infâme! s'écria l'Espagnol, tu connaissais leur ruse, et tu ne m'en as pas averti. — Si cela était, je ne serais point ici. — Tu mens, chien d'esclave! s'écria le capitaine furieux; mais tu payeras pour les autres! En disant ces mots, il levait son poignard pour frapper; déjà son bras s'abaissait; mais soudain une détonation se fit entendre, et lui-même tomba percé d'une balle. Les Espagnols laissèrent échapper leur proie, qui s'enfuit du côté où lui venait ce secours inattendu, et poussèrent un cri unanime: — *Los monteros! los monteros!* voici les coureurs de montagnes! aux armes, Espagnols! — Boucaniers, en avant! répondit une voix éclatante. Et à l'instant Monbars, à la tête de sa troupe, débusqua du coin d'un bois et fondit l'épée à la main sur les Espagnols, qui, surpris à l'improviste, tombèrent sous ses coups et sous les couteaux boucaniers. Quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper, et ne servirent qu'à aller publier le nom de l'Exterminateur.

Lorsque Monbars vit la terre jonchée de cadavres espagnols, debout, appuyé sur son épée sanglante, il contempla longuement ce spectacle, et, ne pouvant contenir la joie féroce qui gonflait sa poitrine, il laissa échapper un cri rauque, qui, semblable au hurlement d'un loup, se répéta d'un ton sinistre de rivage en rivage; les boucaniers y répondirent par le cri de: Vive l'Exterminateur! Et le saisissant dans leurs bras vigoureux, ils le portèrent en triomphe jusqu'à la mer, où ils s'embarquèrent, emmenant avec eux l'esclave caraïbe si fortuitement sauvé.

Les canots louvoyèrent pendant deux jours, et s'arrêtèrent en face d'une belle prairie, parce qu'on avait besoin d'eau. Cette plaine, très-vaste, était bornée d'un côté, vers le couchant, par de petites montagnes arides, et de l'autre, par des grands bois touffus, rendus plus sombres encore à cause d'une infinité de lianes croisées en tous sens et jetées capricieusement de branches en branches. Monbars, à la tête de sa troupe, s'avançait lentement dans les terres pour découvrir une source, lorsqu'un objet éloigné vint frapper ses regards. Il s'arrêta, et après avoir attentivement observé l'horizon:

— Camarades! s'écria-t-il, voici les Espagnols qui descendent des montagnes; courons à leur rencontre! — Arrête! répondit le Mangeur-de-Taureaux en lui saisissant le bras, nous sommes en trop petit nombre; mais pas un d'eux n'échappera. Attendons; n'ayons point l'air de les avoir vus... Feignons de nous enivrer... Ils se retireront, afin de venir nous égorger plus sûrement demain matin, lorsqu'ils nous croiront plongés dans l'ivresse et le sommeil; mais d'ici à demain nous pouvons prendre nos mesures.

A ces mots les *engagés*, ou valets des boucaniers, dé-

ployèrent les tentes de toile fine qu'ils portent toujours en bandoulière. On étala les flacons d'eau-de-vie et les pipes, puis tous déposèrent leurs armes et s'étendirent à terre comme s'ils se disposaient à se réjouir. Les Espagnols, qui formaient un corps de cavalerie assez considérable, observèrent pendant quelques instans la contenance des boucaniers, et jugeant à propos de ne les point troubler, ils tournèrent bride et prirent un défilé qui conduisait derrière les montagnes, en murmurant entre eux : — *Mañana, mañana, peros a la savanna!* (demain, demain, chiens, nous vous retrouverons à la plaine!)

Lorsqu'ils eurent tous disparu, la nuit commençait à tomber; bientôt il ne fit plus assez clair pour distinguer les objets à une courte distance; alors le Mangeur-de-Taureaux siffla d'une manière aiguë et particulière; aussitôt toutes les tentes disparurent comme par enchantement, et la troupe marcha rapidement vers les bois. Là, les tentes furent dressées de nouveau, et, de crainte de surprise, on plaça des sentinelles aux abords de la forêt, en leur recommandant expressément de tirer sur tous ceux qui se présenteraient sans donner le mot d'ordre. En même temps, dix des meilleurs coureurs de la bande furent dépêchés dans l'intérieur de l'île et sur les côtes afin d'amener à leur aide tous les boucaniers et flibustiers qu'ils rencontreraient. Après ces préparatifs, Monbars se retira dans sa tente afin de goûter un instant de sommeil, ne gardant près de lui que l'esclave caraïbe, qui, assis dans un coin, se tenait dans une attitude méditative et mélancolique et semblait veiller pour la sûreté de son libérateur.

Vers la fin de la nuit, le sommeil de Monbars fut interrompu par un bruit de pas. — Qui vive? cria la sentinelle. — Ami, répondit une voix forte. — Quels sont ces gens? — C'est ma bande. — Pour qui viens-tu? — Je viens pour Monbars l'Exterminateur. — Passe, répondit le boucanier; sa tente est près d'ici, c'est la seule où brille une lumière. Un instant après, un homme se présenta à l'entrée de la tente. — Quel est ton nom? demanda Monbars. — L'Olonais. — Tu viens pour combattre les Espagnols? — Je viens pour cela. — Sois le bienvenu, répondit Monbars en lui tendant la main. Et il lui fit signe de se reposer. Le flibustier s'assit à terre, mit son long fusil entre ses jambes, et tout rentra dans un profond silence. A la lueur de la lampe, on pouvait distinguer les formes de l'aventurier. C'était un homme de petite taille, mais trapu et constitué en Hercule. Un large feutre ombrageait son front, et une forte barbe rousse, qui lui couvrait la moitié du visage, ajoutait encore à la dureté de ses traits irréguliers.

Environ une demi-heure après, un nouveau bruit de pas se fit entendre : la sentinelle répéta les questions qu'elle avait faites la première fois, on lui répondit par les paroles convenues, et un homme d'une maigreur extrême, d'un extérieur farouche, au visage brun, au regard inquiet et sombre, entra. — Ton nom? demanda Monbars — Michel le Basque. — Tu viens pour combattre l'Espagnol? — Je viens pour cela. — Sois le bienvenu... Je bénis le sort qui m'adjoint les deux plus fameux capitaines qu'il y ait sur ces mers. Plus d'un Espagnol mordra demain la poussière! Les deux flibustiers frappèrent la terre de la crosse de leurs fusils en signe d'assentiment. Au bruit des armes, l'esclave caraïbe, qui paraissait sommeiller dans un coin, se leva; un éclair de fierté illumina son front, et s'avançant au milieu d'eux : — Et moi aussi, s'écria-t-il, j'étais un grand chef dans ma nation!... et pourtant ils m'ont traité comme le plus vil des esclaves! En achevant ces mots, une tristesse profonde se répandit sur son front, et il s'en alla reprendre sa première attitude immobile dans un coin de la tente. — Haine, haine éternelle à l'Espagnol! s'écria Monbars furieux. Malédiction sur ce peuple infâme! Puis, enfonçant son épée en terre : — Amis! ajouta-t-il, jurons sur cette arme, teinte de leur sang, la destruction de la race entière! Les trois chefs se prirent par la main et étendirent silencieusement l'autre au-dessus de l'épée.

En cet instant, les premières lueurs du crépuscule, qui vinrent dorer l'intérieur de la tente, ajoutèrent quelque chose de plus pittoresque encore aux sombres physionomies des trois aventuriers. Les flibustiers et les boucaniers s'assemblèrent, convinrent qu'une petite troupe d'*engagés* irait d'abord à la rencontre des Espagnols et que les aventuriers, cachés dans les bois, ne sortiraient qu'à un signal convenu. Mais il manquait un homme de résolution pour commander la bande; Monbars s'avança vers les boucaniers. — Cinq cents piastres, s'écria-t-il, à celui d'entre vous qui veut conduire ces braves gens au combat. Soit crainte du danger, soit répugnance de voir un acte de valeur mis à prix, personne ne répondit; mais le Caraïbe se leva, et s'approchant de lui : — Garde tes piastres, dit-il, cela ne peut tenter que de perfides Espagnols. Mais puisque tu m'as sauvé la vie, je l'exposerai volontiers pour toi. — Tu ne veux donc point retourner dans ta peuplade? lui répondit Monbars. — Il y a loin! fit le Sauvage avec amertume; les Espagnols barrent le pays de tous côtés; j'aime mieux mourir aujourd'hui que d'être demain leur esclave. A ces mots il saisit une hache, la brandit en l'air à la manière des Sauvages, et s'élançant hors du bois : — Suivez-moi! s'écria-t-il; j'ai conduit plus d'une fois des guerriers au combat!

Pour le succès de la ruse des aventuriers, il était temps que la petite troupe se rendît dans la plaine; car ils y étaient à peine arrivés, que les Espagnols débouchèrent du défilé au nombre d'environ cinq cents à cheval, et escortés en outre de deux cents Indiens armés de flèches. Ils s'avancèrent quelque temps en bon ordre; mais voyant à quel petit nombre ils avaient affaire, deux cents cavaliers prirent le galop et fondirent sur les *engagés*, qui soutinrent le premier choc par le feu de leur mousqueterie. Néanmoins, pressés par le nombre, ils ne purent recharger leurs fusils et furent contraints d'en venir à la baïonnette, perdant ainsi leur avantage sur les Espagnols, seulement armés de lances. Ils tinrent cependant ferme plusieurs minutes, grâce à l'intrépidité du Caraïbe, qui, bondissant comme un tigre, faisait tournoyer sa hache avec une effrayante rapidité et donnait la mort à tout ce qui l'entourait. Mais bientôt le Sauvage, blessé au bras droit, ne put tenir son arme que d'une main; puis enfin, frappé à la poitrine, il tomba expirant sous les pieds des chevaux. Dès lors la barrière qui s'opposait aux Espagnols s'écroula, et s'animant d'une nouvelle rage, ils se ruèrent sur la petite troupe. Privés de leur chef, les *engagés* commençaient à reculer, quand Monbars, n'écoutant que sa fureur, s'élança seul hors du bois sans attendre le signal convenu. Comme il s'avançait, un capitaine espagnol l'aperçut, et, donnant des éperons à son cheval, courut sur lui la lance en arrêt. Monbars attendit de pied ferme, mais lorsque le cheval fut sur le point de lui passer sur le corps, il fit un pas en arrière, d'un bond énorme s'élança sur la croupe de l'animal, frappa le cavalier d'un coup de poignard, le renversa, et prenant sa place, courut à toute bride se jeter dans la mêlée. Cette action inconsidérée faillit lui devenir fatale : en quelques instants il fut enveloppé par la cavalerie et se vit entouré d'une forêt de lances. — A mort! à mort! s'écriaient les Espagnols; c'est l'Exterminateur! — A moi, boucaniers! cria Monbars d'une voix terrible. A ce signal, le

Mangeur-de-Taureaux, suivi d'une cinquantaine de boucaniers, s'élança hors du bois, et tous, semblables à une meute en fureur, poussèrent un hurlement féroce et se jetèrent sur les Espagnols la baïonnette en avant. Lorsqu'ils eurent délivré Monbars, ils reculèrent un peu et firent une décharge générale. La cavalerie se rompit et s'en alla rejoindre la troupe qui s'avançait dans la plaine. Alors il y eut un instant de repos, pendant lequel l'Olonais et Michel le Basque, à la tête de leurs bandes, vinrent se joindre aux boucaniers. De leur côté, les Espagnols s'organisaient pour livrer bataille. Ils placèrent les archers au milieu et la cavalerie sur les ailes; ainsi disposés, ils attendirent l'attaque. Mais comme les aventuriers étaient loin d'être égaux en nombre et qu'ils craignaient d'être enveloppés, ils se contentèrent d'engager une fusillade, principalement dirigée sur la cavalerie; les Indiens y répondirent par une grêle de flèches habilement dirigées, et évidemment si cette manière de combattre avait duré, les boucaniers étaient perdus, à cause de leur petit nombre. Mais un heureux incident vint changer la face des choses. Le Mangeur-de-Taureaux avança quelques pas hors des rangs, et s'adressant aux Indiens d'une voix de Stentor : — Quoi! s'écria-t-il en espagnol en leur montrant Monbars, ne voyez-vous point que Dieu vous envoie un libérateur pour vous délivrer de la tyrannie des Espagnols? Les Indiens cessèrent de tirer; ils parurent réfléchir, puis, par un mouvement brusque, ils se tournèrent vers les Espagnols et dirigèrent leurs flèches contre eux. A cet aspect, Monbars, l'Olonais et Michel le Basque donnèrent le signal à leurs gens et se précipitèrent sur les Espagnols, qui, après une courte résistance, furent pour la plupart massacrés en prenant la fuite. Monbars à lui seul en tua un nombre prodigieux; son épée était tout émoussée et ses vêtemens couverts de sang. On dit qu'il regardait ce jour comme le plus beau de sa vie. La bataille finie, Monbars était retiré dans sa tente, lorsque le Mangeur-de-Taureaux entra. Son visage respirait une joie profonde et inaccoutumée, et s'avançant vers l'Exterminateur : — Tu es un grand homme! s'écria-t-il avec enthousiasme. — Je te dois beaucoup, répondit Monbars; sans toi j'étais perdu. Que me veux-tu? — Je veux être ton valet, ton esclave, ton chien! répondit le boucanier avec une exaltation croissante. Puis, voyant que Monbars ne répliquait rien : — Écoute, continua-t-il, j'avais autrefois un frère que j'aimais!... oh! mais que j'aimais cent fois plus que la vie! — Il fit une pause. — Un jour il était à la chasse; les Espagnols le rencontrent et l'assassinent comme des lâches!... Comprends-tu maintenant? comprends-tu?... Oh! permets que j'embrasse tes genoux! — Non, pas ainsi, fit Monbars ému en lui tendant les bras. Le boucanier s'y précipita avec transport, puis sa tête s'affaissa un instant sur l'épaule de Monbars, et deux grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues hâlées. Soudain cette scène de sensibilité fut interrompue par plusieurs coups de canon qui se firent entendre dans l'éloignement. — Enfer! s'écria Monbars, mon oncle se bat et je n'y suis point! Et, s'élançant hors de la tente, il gagna le rivage, suivi des boucaniers et des Indiens, qui ne l'abandonnaient plus, et se rendit en hâte au Port-Margot.

Là, les combats recommencèrent de nouveau sans que le flibustier pût assouvir sa haine. Bientôt même la mort de son oncle vint l'animer d'une nouvelle rage, que la plume la plus vigoureuse ne pourrait suivre jusque dans ses derniers développemens, et qui fournirait encore vingt pages sanglantes à la sanglante histoire de Monbars. Nous dirons seulement que la vie de cet homme n'eut point le dénoûment que l'on pourrait supposer d'après ses actes; en contradiction avec ces paroles de l'Écriture : *Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée*, ce fut une faible main de femme, une main habile à verser à la fois les caresses et le poison, qui se chargea d'abattre le colosse. — Dieu, par un juste retour, choisit souvent le bras du faible pour renverser le fort.

C. Hippolyte CASTILLE.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES.

DE L'ÉLECTROTYPIE.

Les physiciens ont nommé *Électrotypie* ou *Galvanoplastie* une suite de procédés pour réduire les métaux par l'électricité et obtenir des empreintes, représentations, reliefs, etc., en cuivre, argent, etc.

M. Becquerel, en France; M. Jacobi, en Russie, ont indiqué les premiers, à notre connaissance, les moyens d'arriver à ce terme. M. Bocquillon les a mis ensuite à la portée d'un plus grand nombre. Les renseignemens qu'on va lire permettront désormais à tout le monde de faire facilement et à peu de frais les intéressantes expériences qui, depuis quelque temps, attirent l'attention des savans. Du reste, il ne faut aucune notion des arts ou des sciences pour arriver à un résultat satisfaisant.

L'électrotypie est probablement appelée à jouer un rôle dans les arts et dans l'industrie; nous voulons contribuer, autant qu'il est en nous, à en hâter les progrès.

La *précipitation* des métaux est un fait dès longtemps connu. Sans remonter à Moïse, qui réduisit en poudre le veau d'or qu'adoraient les Israélites, on trouve dans les travaux des épingliers un fait de *précipitation* digne de remarque.

Pour étamer les épingles, qui, comme on sait, sont en laiton, on stratifie alternativement dans une chaudière des épingles jaunes et des lames d'étain; on remplit les intervalles avec une dissolution d'eau de cendres et de quelques substances. On fait bouillir; puis après un temps déterminé, l'étain s'est précipité sur le laiton en couche très-mince, mais adhérente, et les épingles ont alors l'apparence que chacun leur connaît.

Nous n'entreprendrons pas d'expliquer en détail ce phénomène; dans son état actuel, la théorie électro-chimique n'est point assez complète ni assez satisfaisante pour aborder de front toutes les difficultés. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que, dans cette manipulation comme dans la nôtre, il y a contact de métaux, introduction d'un liquide conducteur, et qu'il y a probablement production d'un courant électrique faible, qui détermine la décomposition de quelque sel d'étain, formé

par l'action réciproque des substances en rapport. Si l'on fait dissoudre de l'argent dans de l'acide azotique et qu'on le précipite par le cuivre, on a une poudre d'argent, qui, étant posée sur un métal en même temps que de l'azotate de potasse humectée d'eau, y adhère avec force : les orfévres emploient ce procédé pour argenter, et nous l'avons souvent mis nous-même en pratique.

En 1807, M. Théodore de Groothuss (1), en parlant des végétations métalliques, indiquait des expériences qui devaient, ce nous semble, conduire directement aux résultats aujourd'hui obtenus.

En 1808 (2), M. Bucholz, dans ses expériences, précipitait le cuivre par le cuivre, l'argent par l'argent, etc.; il se rapproche encore davantage de ce qu'on n'a pourtant obtenu que plus de trente ans après. Voici comment il s'exprime :

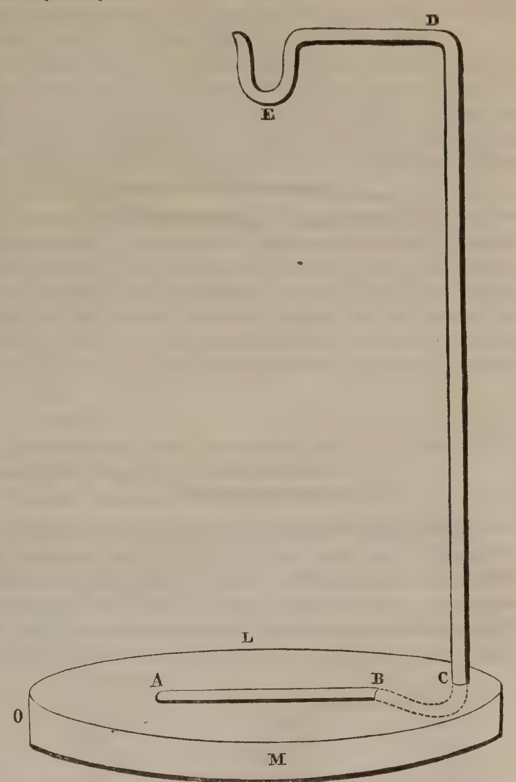
« On a fait dissoudre demi-once de cuivre dans l'acide nitrique, en ayant soin de ne laisser que l'excès d'acide strictement nécessaire à la dissolution du sel. La dissolution a été rapprochée jusqu'à deux onces ; puis on a formé la chaîne, en versant trois onces d'eau distillée par-dessus, et, plongeant dans les liqueurs une lame de cuivre polie, on a seulement eu l'attention de tenir cette lame de cuivre à quelques lignes du fond du verre en l'assujettissant dans un morceau de liége. D'abord les deux liqueurs se sont trouvées bien séparées l'une de l'autre ; mais peu de minutes après que la chaîne a été formée, il s'est fait sur la lame de cuivre, au point de séparation des deux liqueurs, une ligne transversale, étroite mais très-brillante ; au-dessus de ce point la lame était beaucoup plus foncée, et au bout qui plongeait dans la liqueur il s'est déposé de petits filamens presque imperceptibles, mais qui augmentèrent peu à peu et finirent par disparaître entièrement. La ligne brillante sur la lame de cuivre s'étendit beaucoup, et la partie de la lame qui était dans l'eau s'obscurcit jusqu'au brun noir. Lorsqu'au bout de soixante-douze heures les deux liqueurs ont paru être entièrement mêlées, et que l'activité de la chaîne a semblé détruite, j'ai retiré la lame de cuivre et je l'ai trouvée dans l'état suivant : presque au centre de cette lame il y avait une place brillante, large de près d'un quart de pouce, où l'on n'observait ni oxydation ni précipitation de cuivre ; au-dessus de cette ligne, on trouvait un léger enduit d'oxyde brun-noir de cuivre ; et à la partie inférieure, une couche pulvérulente rouge de cuivre, qui s'épaississait de plus en plus vers la fin de la lame et prenait un aspect granuleux vu à la loupe ; le tout paraissait formé par l'assemblage de petits grains qui prennent le lustre métallique par le frottement. Le résultat de cette expérience a prouvé d'une manière évidente que, sous des conditions convenables..., on précipite le cuivre à l'état métallique par le cuivre même. »

En lisant cet extrait et plusieurs des pages suivantes, on croirait parcourir effectivement le récit de l'expérience moderne. La seule différence un peu considérable consiste dans l'introduction d'une cloison perméable, pour empêcher le mélange des liquides superposés. Qui croirait qu'il ait fallu trente années pour obtenir ce résultat ?

Les appareils nouvellement confectionnés coûtent 15, 20, 30 et même 40 francs. Celui que nous allons décrire ne coûte que 15 à 20 centimes, et il ne faut qu'une médiocre habileté pour le construire soi-même d'une manière satisfaisante. Il présente un grand avantage, par la simplicité qu'il donne aux manipulations, et, sous ce double rapport, il mérite l'attention du lecteur.

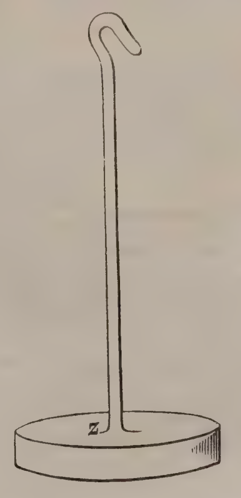
(1) *Annales de chimie*, 1807, page 63.
(2) *Annales de chimie*, page 271.

L'appareil électrotypique simplifié se compose de trois pièces principales.

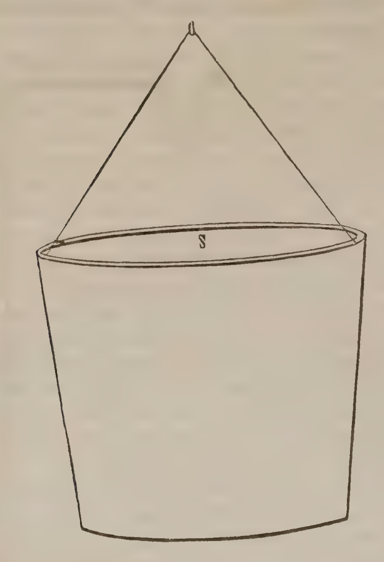


1° Soit ABCDE un fil de cuivre rouge du diamètre de un millimètre, plié en E en forme de crochet, coudé en D et en C. En C, il entre dans l'épaisseur d'une planchette LMO en sapin ou en chêne, etc ; en B, il revient à la surface de la planchette et s'y loge dans une rainure, de manière à rester légèrement saillant.

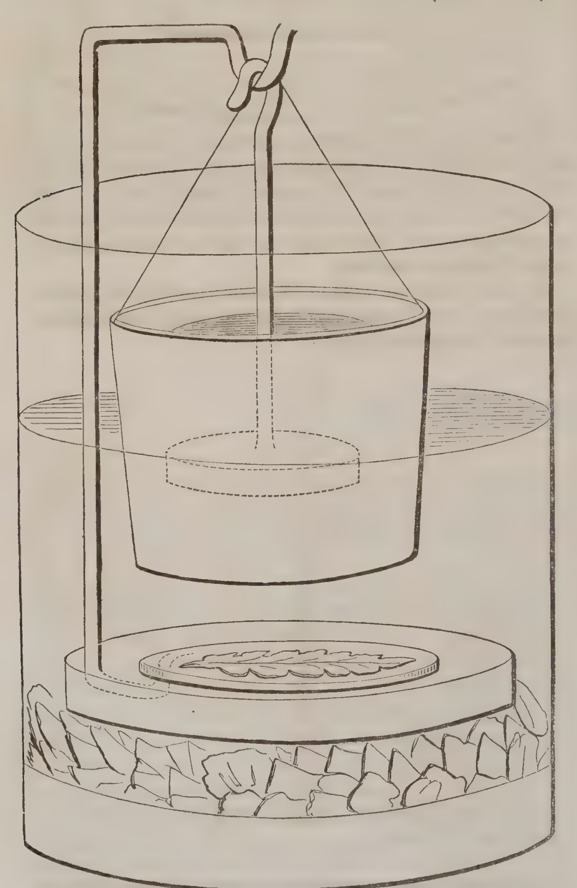
2° Z est un disque de zinc ; lorsque le métal était encore en fusion, on y a placé un crochet en fil de cuivre rouge, comme l'indique le dessin.



3° S est un petit seau en bois, tel qu'on en trouve chez tous les marchands de jouets ; il doit être suspendu à un fil tel que du laiton.



Les trois pièces étant rapprochées comme on le voit dans la figure 4e, on place sur le fil AB un objet métallique, ou du moins recouvert d'une couche métallique, de manière à ce qu'il y ait contact. On met de l'eau dans le seau S, et l'on plonge le tout dans un vase non métallique, qui contienne une dissolution de sulfate de cuivre (vitriol bleu).



Au bout de quelques instans, on voit la pièce déposée sur la planchette se couvrir d'une couche de cuivre qui s'épaissit graduellement. Au bout de quelques jours, cette couche fait corps et est assez solide pour être détachée de la surface du moule employé. Si ce moule est en creux, l'objet obtenu est en relief, et réciproquement.

Ce phénomène intéressant est dû à l'action électromotrice résultant des substances mises en rapport. On peut s'en donner l'explication suivante :

Le contact du fil de cuivre avec le zinc du disque Z décompose l'électricité naturelle de ces deux portions de métal. L'électricité *négative* se porte sur le fil de cuivre ; l'électricité *positive* sur le zinc. Lorsqu'on suspend le disque au crochet ABCDE, le fluide négatif, en vertu de sa nature, se porte le long du fil et s'accumule en AB. Il y a alors en regard :

1° Sous le disque de zinc, du fluide positif.
2° Sur le fil, le fil de cuivre AB, du fluide négatif.

C'est un élément de pile voltaïque dont les fluides sont mis en présence en s'attirant mutuellement suivant la loi connue. Si quelque corps conducteur s'interposait entre ces deux points, les fluides se réuniraient et recomposeraient du fluide *naturel*. Une nouvelle décomposition fournirait instantanément des fluides qui seraient mis aussi en *courant*.

L'expérience a montré que le courant, lorsqu'il est faible, réduit les composés métalliques qu'il traverse.

Pour arriver à cet effet, on a interposé entre les pôles de la petite pile, un corps perméable tel qu'une membrane, une paroi en bois, etc., qui en ralentit l'action sans la détruire. Le petit seau de notre appareil n'a pas d'autre destination.

Lorsque l'appareil est plongé dans la dissolution de sulfate de cuivre et que le courant est établi, le cuivre à l'état métallique se porte sur le pôle positif AB et sur les pièces métalliques qui sont en contact avec lui, tandis que l'oxygène et l'acide sulfurique se portent au pôle positif en passant à travers la membrane, vont oxyder le zinc et former du sulfate de zinc qui se retrouve dans le petit réservoir supérieur.

Si le lecteur s'effrayait de quelques mots étranges que nous avons dû employer, il peut regarder comme non avenue cette explication demi-savante. Il n'en sera pas moins très-capable d'opérer et d'obtenir d'admirables résultats.

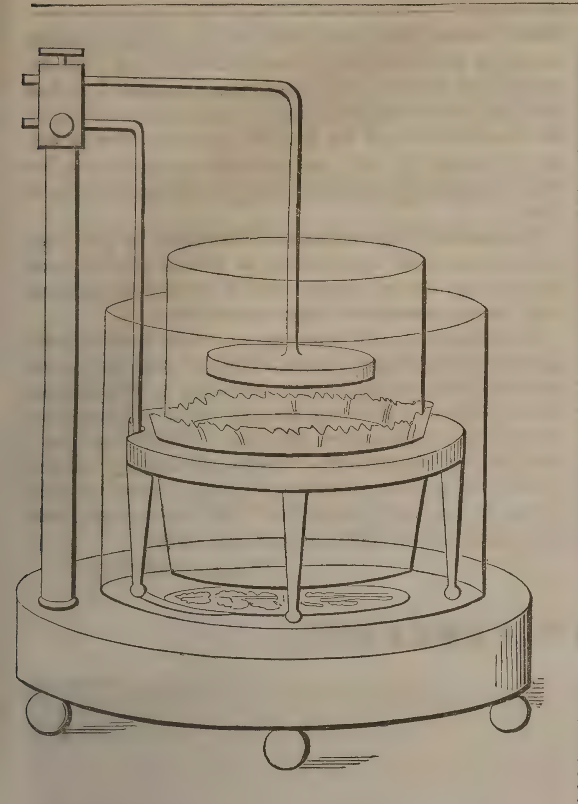
L'appareil simplifié coûte 15 à 20 centimes, et les empreintes qu'on peut obtenir reviennent à un prix si bas, qu'on serait tenté de le regarder comme fabuleux, si l'on ne pouvait en faire la vérification immédiate.

Le sulfate de cuivre du commerce coûte 1fr. 50 c. le kilogramme : or il contient :

Eau	36 parties.
Oxygène et acide . . .	41
Métal	23

Le cuivre métallique contenu dans le sulfate coûte donc 5 fr. 21 c. le kilogramme ; or nous avons sous les yeux treize médailles du module d'une pièce de 5 fr. et qui pèsent 39 grammes, ce qui porte le poids moyen à 3 grammes et en élève le prix à 0, fr. 0156 ; ajoutons-y pour perte de zinc, déchet, etc., 00, 044 ; nous aurons 0, 02 centimes ! Doublons, si l'on veut, ce prix, nous n'aurons que 4 centimes, c'est-à-dire moins d'un sou !

Pour mettre le lecteur en état de comparer, nous joignons un dessin de l'appareil coûtant 15, 20 et 30 francs. Il est facile de voir qu'outre l'élévation du prix, il est d'une manipulation difficile et compliquée.



Nous résumons sous les cinq chefs suivans, les notions les plus nécessaires pour opérer.

1° L'appareil.

Les dimensions ne sont pas de rigueur. Il peut avoir en hauteur un décimètre et même moins; en augmentant proportionnellement, on lui donnerait, si l'on voulait, un mètre de hauteur. Cette dimension n'aurait d'ailleurs aucun bon effet. Si l'on a besoin d'une grande surface, on peut employer dans le même vase quatre, six, huit petits appareils. C'est ainsi qu'au moyen de six seulement nous avons obtenu des plaques de cuivre sur des planches daguerriennes, etc. L'appareil propre à cette expérience revient alors à 1 fr. 50 c. Le service d'un appareil est illimité, et peut procurer autant d'exemplaires que l'on veut, sauf le disque de zinc, qui s'altère et qu'il faut remplacer.

2° Le vase.

Dans le prix de l'appareil, nous n'avons pas compté la valeur du vase qui contient la dissolution, parce que si l'on renonce à expérimenter, le vase peut être rendu à sa destination primitive, après lavage convenable.

Il faut que le vase soit *non métallique*, pour éviter dépôt, décomposition, etc. Suivant la dimension de la planchette, on peut employer un verre à boire, un vase à confiture, un pot en faïence, en porcelaine, en grès, en bois, (pourvu qu'il n'y ait pas de fer, soit clous, cercles, etc.) un lavabo, une cuvette, etc., sont également propres à cet usage.

La grande hauteur du vase est plutôt un inconvénient qu'un avantage; c'est au moins incommode: il suffit que le seau plonge des deux tiers dans la dissolution, et comme il ne doit pas être très-distant de la pièce mise en œuvre, la liqueur ne doit pas s'élever beaucoup dans le vase dès lors celui-ci ne doit pas être élevé.

3° La dissolution.

Pour dissoudre le sulfate de cuivre, il suffit de le mettre dans l'eau ordinaire : l'eau bouillante en dissout quatre fois plus que l'eau froide; mais comme ce sel dissous d'abord, se dépose en cristaux à mesure que l'eau perd de sa température, il vaut mieux employer l'eau froide.

Pendant tout le temps de l'expérience, l'eau doit toujours être saturée; c'est une condition de succès : à cet effet, on laisse dans le liquide du sulfate en excès, qui ne se dissout pas quand l'eau est saturée, et qui se dissout, au contraire, lorsque la précipitation du cuivre détruit l'état primitif de saturation.

Lorsque cette saturation n'a plus lieu, l'opération est compromise. La couleur du liquide perd de son intensité, l'eau redevient même incolore; le cuivre alors, au lieu de se précipiter à l'état métallique, reste à l'état d'oxyde, et se précipite en poudre rouge ou brune non adhérente. On évite cet inconvénient par le soin d'agiter de temps en temps le liquide, ou de suspendre dans le vase les cristaux de sulfate.

4° Le moule.

Pour avoir un exemplaire d'une médaille, d'un cachet, d'un relief, etc., il y a deux procédés.

On pose l'original sur la planchette, et l'on obtient une empreinte inverse. On met alors dans l'appareil cette empreinte, et l'on a le *fac-simile* du modèle. Mais ce procédé exige deux opérations. La méthode du *cliché* n'en exige, à proprement parler, qu'une seule.

Le métal à clicher est un alliage composé comme suit :

Bismuth.	1 k.	
Étain.	0	500
Plomb.	0	650
Caractère d'imprimerie. .	0	250
	2 k.	400

Cet alliage, étant bien intimement mélangé, est fusible à une température très-basse. On peut le fondre sur une feuille de papier qu'on pose sur une plaque chaude. On peut clicher à la main sans aucun appareil et sans inconvénient, sans fatigue et avec un succès presque certain, lorsque les pièces sont de petite dimension; mais lorsque le module est un peu considérable, il faut prendre des précautions particulières qu'il serait trop long de mentionner ici, et que l'on trouve dans le *Manuel du Mouleur*.... Un moule peut servir à avoir un nombre indéfini d'épreuves.

Il est avantageux de garnir les moules d'un vernis, dans les parties qui ne doivent pas recevoir de dépôt cuivreux ou être en contact avec le fil AB. Ce vernis s'obtient facilement en faisant dissoudre dans l'esprit-de-vin de la cire à cacheter rouge ou noire.

5° Manipulation.

Ayez un appareil construit comme il est dit ci-dessus; un vase convenable, contenant la dissolution métallique.

Mettez sur la planchette la médaille ou le cliché que vous voulez expérimenter. Ayez soin qu'elle soit nette et en contact avec le fil AB, que vous aurez bien décapé. On peut aussi couvrir la planchette d'une feuille d'étain qui ne dépasse pas les bords de la pièce en œuvre.

Plongez l'appareil dans la dissolution.

Mettez de l'eau dans le seau où se trouve le zinc. Le seau doit plonger des deux tiers environ dans la dissolution métallique. Pour hâter l'opération, on peut mettre dans le petit seau une pincée de sel de cuisine. Si l'opération est trop rapide, le cuivre est pulvérulent ou en mamelons. On peut, pour ralentir l'action, enduire d'une

mince couche de suif le fond des petits sceaux, ou les entourer d'un morceau de vessie.

Quand on veut juger de l'état de l'opération, on prend l'appareil par le crochet D; on le sort du liquide. On s'assure de l'état des choses; puis on replonge l'appareil.

On peut renouveler cette vérification autant de fois qu'on le juge à propos. Changer de place la pièce en œuvre, la nettoyer s'il y a lieu, etc., tout cela est sans inconvénient, pourvu que l'on n'y mette pas un temps considérable, comme une minute.

Lorsque la pièce soumise à l'expérience se couvre d'une couche de métal d'un rose pâle, adhérente, l'opération est en bonne voie. Si le cuivre se précipite en paillettes brillantes, l'opération est moins bonne. Si la couleur est brune ou noire, l'opération est compromise. On s'aperçoit qu'elle est suffisamment avancée, lorsque les bords de la pièce prennent un accroissement plus notable que le reste de la surface. On peut alors retirer la pièce, la passer à la lime ou à la meule pour en enlever les bords; puis, avec une lame de canif, et moyennant de petites précautions que l'expérience indique, bientôt on détache l'empreinte, qui se sépare du modèle et présente un aspect brillant et d'une couleur tirant sur celle de l'or. Certains métaux s'oxydent fortement sous la couche de cuivre qui s'est déposée à leur surface. Alors l'expérience manque. Il ne faut donc pas confier indiscrètement à la dissolution métallique des exemplaires rares ou précieux, surtout si dans le métal il y a alliage de zinc; par exemple, les médailles qu'on jetait au peuple d'Angleterre lors du couronnement de la reine.

Par surcroît de précautions et d'économie, on peut couvrir de suif ou de vernis toutes les parties métalliques de l'appareil qui doivent plonger dans la dissolution de cuivre et qu'on aime à conserver libres de tout dépôt.

Il est bon de visiter de temps en temps (tous les jours par exemple) le disque de zinc, et de le dégager de l'oxyde qui se forme à la surface, ou du cuivre qui s'y précipite. Pour faire ces disques : dans une boule de blanc d'Espagne ou dans une pierre de moellon on creuse, à l'aide d'un canif, une cavité en rapport avec le volume du disque à confectionner. On y verse le métal fondu, et, pendant qu'il est encore liquide, on y plonge un fil de cuivre rouge, dont l'extrémité, bien dérochée, est pliée en crochet.

Victor DERODE.

L'ODYSSÉE D'UN CAMÉLÉON.



Le mont Carmel.

Un matin, à la campagne, assis sur le gazon, au pied d'un arbre, je suivais avec attention la lutte d'un pauvre ver contre un grand carabé doré, quand tout à coup je sentis une main qui serrait tendrement la mienne... Je levai la tête, et je reconnus un de nos peintres les plus célèbres.

— Voici bien longtemps que l'on ne vous a vu, lui dis-

je; paresseux, qui oubliez vos amis parce qu'ils se trouvent à trois lieues de la Chaussée-d'Antin!

— Paresseux!..... Mais, mon ami, j'arrive d'Orient. Je suis allé en Palestine tout exprès pour vous rapporter un présent qui va faire battre de plaisir votre cœur de naturaliste.

En disant cela, il ouvrit une boîte précieusement close. La boîte ouverte, il en tira un magnifique caméléon, dont les couleurs commencèrent à se modifier dès qu'elles se trouvèrent en contact avec la lumière. Je poussai un véritable cri de joie, et je m'emparai du vivant trésor avec une satisfaction d'enfant.

— Ce n'est ni sans peine ni sans traverse qu'il est arrivé à bon port! dit l'artiste en s'essuyant le front. L'Odyssée de feu Ulysse est une histoire paisible et pauvre d'incidens en comparaison des aventures de ce reptile.

— Contez-moi cela! m'écriai-je, en plaçant le caméléon sur la branche d'un plantureux figuier, où il se cramponna



Caméléon d'Afrique.

fortement, à l'aide de ses pattes étranges, et se mit à nous regarder de ses yeux façonnés en lunettes d'approche.

L'artiste alluma une cigarette, se coucha sur le gazon à côté de moi, et comme c'est un garçon fort érudit, qui sait, à propos, placer d'une manière brillante le seul hémistiche et le seul vers grecs qu'il ait jamais su de sa vie, il récita,

d'una ir moitié pédant, moitié goguenard :

Arma virumque cano, magnus qui primus ab oris.

Μηνιν ἄειδε θεὰ πηλῇιάδεῳ Ἀχιλῆος.

— *Incipio*, dit-il. Comme je vous le disais, mon ami, j'arrive de la Palestine, où j'ai été tout exprès pour y trouver un caméléon et vous en faire hommage. J'avais bien encore le dessein de voyager, de voir le pays et d'y peindre les études nécessaires pour quatre tableaux qui me sont commandés par la liste civile. Mais ce sont là des bagatelles tout à fait accessoires, en comparaison du désir que j'avais de vous être agréable.

Il débita ces folles sornettes de l'air le plus sérieux du monde, aspira une nouvelle bouffée de tabac et continua :

— Je vous fais grâce du mal de mer, des périls, de mes aventures, et de mille autres incidens où j'ai joué un rôle trop important pour que ma modestie me permette de les redire. Qu'il vous suffise de savoir qu'après avoir traversé la vallée d'Edrealon nous entrâmes dans les tristes ruines de Caïpha, village à quinze milles de Saint-Jean-d'Acre, assis au fond d'un golfe, que les torrens détruisent presque chaque année et que les Arabes nomment Haïga.

» Le lendemain, nous gravîmes le mont Carmel. Voici le moment de faire de l'érudition et de la description ; écoutez, écoutez !

» Habité par les prophètes Élie et Élisée ; refuge, au moyen âge, de nombreux solitaires chrétiens, le mont Carmel a vu détruire, en 1821, par les insurgés, une ancienne église qui s'élevait à son sommet. Plus tard, grâce aux secours qu'envoya la France, on reconstruisit cet édifice, et la Syrie n'a maintenant, comme œuvre d'art, aucun monument moderne à lui opposer. Un moine, nommé le père Jean-Baptiste, en a été pourtant le seul architecte.

» Le couvent des Carmélites présente un quadrilatère régulier ; c'est un bâtiment magnifique, en pierre, avec deux étages, et que termine une plate-forme en terrasse. Du haut de cette terrasse on découvre un panorama immense ; car on évalue la hauteur du Carmel à huit cents mètres à peu près ; Saint-Jean-d'Acre, en face, semble s'incliner aux pieds de la montagne sainte, la mer se brise devant elle, et toute la chaîne du Liban se déploie alentour.

» Il n'y a aucun hameau près du couvent ; le petit nombre de villages du Carmel se trouvent à quelque distance de là, dans les parties les plus fertiles.

» Au dos de la montagne, faisant face à la mer, s'ouvre une caverne très-vénérée par le peuple et par les prêtres ; on dit qu'elle a servi d'abri et de refuge à Élie, quand il fuyait pour éviter les poursuites de ses ennemis ; aussi la nomme-t-on *l'École des Prophètes*. J'arrivai à cette grotte par un sentier taillé dans le roc, difficile, glissant et tortueux ; des touffes de figuiers et de vignes en masquent l'entrée.

» Tout, dans ces lieux, prend un caractère sauvage et mélancolique : les lignes se heurtent, les assises des rochers sont abruptes ; le paysage, dans sa triste nudité, n'offre d'autre perspective que la mer. La caverne ressemble plutôt à un tombeau qu'à une habitation et à une école ; l'excavation, belle dans ses proportions, compte au moins cinquante pieds de long et trente pieds de haut. Sur un des côtés, on aperçoit un enfoncement ; c'est là que le prophète tenait ses conférences avec ses disciples et les fils des prophètes. La lumière du jour ne pénètre dans la grotte que par l'ouverture qui sert d'entrée, lumière insuffisante pour en éclairer toutes les parties. Pendant les fêtes de Pâques, quand les Latins, les Grecs, les Turcs et les Arméniens s'y rendent processionnellement (car elle est l'objet de la piété de toutes les communions), on y allume des lustres, qui répandent à l'intérieur une clarté vive. Alors seulement on peut saisir tous les détails de la grotte des Prophètes : ses parois unies ne présentent aucune trace d'humidité ; on ne voit sur le plafond ni aspérités saillantes, ni stalactites, ni aucune autre espèce de pétrifications. Le soir, au coucher du soleil, les derniers rayons pénètrent dans l'intérieur de la grotte et y produisent un effet ravissant.

» Le soleil se couchait précisément quand je sortis de la grotte avec mes deux guides ; l'un était un des religieux du mont Carmel, sourd à faire perdre la voix à ceux qui lui parlaient ; l'autre, un indigène, sorte de sauvage qui me rappelait les lions de Martin caressant leur maître. Il y avait dans cette face bronzée, dans ces yeux noirs flamboyans, dans cette bouche qui montrait, lorsqu'elle s'ouvrait, une double rangée de dents blanches, je ne sais quelle puissance redoutable, de la crainte secrète de laquelle je ne pouvais me défendre. J'avais beau me dire et me redire que ce gaillard était tout bonnement un pauvre diable qui, pour quelques paras, faisait le métier de cicérone près du premier venu, il me semblait toujours voir un poignard sortir de dessous sa robe courte de fellah.

» Ebloui par la clarté du soleil, qui tombait d'aplomb sur nos yeux, en sortant de la grotte il nous était impossible de rien distinguer, si ce n'est le grand cercle mystérieux que l'éclatante lumière avait imprimé dans nos prunelles. Seulement après un quart d'heure, et quand nous allions rentrer au couvent, nous reprîmes tout à fait la faculté de voir avec netteté. Alors, je remarquai sur le dos de l'Arabe, dans un grand pli de sa tunique courte, quelque chose d'insolite. Je m'approchai, j'y portai la main. Je la retirai aussitôt avec terreur, car j'avais senti un corps froid, et néanmoins vivant ! C'était un caméléon, que le guide prit par la queue et me montra gaîment.

» — Je vais te donner vingt paras, lui dis-je, et cet animal m'appartiendra. Le marché te convient-il ?

» Il me répondit par un signe d'assentiment.

» — Soit ! marché conclu.

» Je tirais déjà l'argent de ma bourse, quand le religieux, qui marchait devant nous, se retourna. Si son oreille était sourde, son œil n'était point paresseux ; car il aperçut le caméléon, et s'en empara sans autre explication.

» L'Arabe voulut lui apprendre le marché que nous avions conclu. Le brave vieillard était sourd à tel point, qu'entendant de travers les explications, il déclara que la grotte appartenait au couvent, et que tout ce qui s'y trouvait devenait la propriété de l'ordre ; qu'il tenait à m'offrir le caméléon s'il me faisait plaisir, mais qu'il ne me le laisserait point payer.

» A force d'explications, les choses s'embrouillèrent tellement, que je refusai d'accepter le caméléon. Le religieux l'emporta dans son couvent.

» Je partis, le lendemain, pour Saint-Jean-d'Acre. Une fois dans cette ville, j'avais complétement oublié le caméléon, quand, un matin, en me promenant sur le port, j'aperçus tout à coup mon Arabe du mont Carmel. Il vint à moi avec des transports de satisfaction, m'apprit qu'il me cherchait depuis la veille, tira un paquet de son sein, le développa soigneusement, et finit par en tirer le caméléon. C'était le même ; je le reconnus parfaitement à cette tache jaune et ronde qui se trouve près de la queue et qui ne change jamais de couleur.

» Je crus que le religieux sourd avait fini par entendre, et qu'il me faisait ce cadeau. Je tirai de ma poche un sequin et l'offris à l'Arabe.

» — Vous me devez vingt paras, dit-il, rien de plus.

» Je le payai, et il allait s'éloigner, quand l'idée me passa par la tête d'écrire un mot au religieux pour le remercier. Je le dis à l'Arabe, qui m'écouta gravement et sans me répondre.

» J'écrivis donc ma lettre. Quand elle fut terminée et cachetée, je la donnai au fellah. Il la prit, l'alluma avec sa pipe et la brûla.

» — Le santon du mont Carmel est au ciel, dit-il; c'est comme cela qu'il faut lui envoyer la lettre.

» — Le digne père est mort! m'écriai-je consterné.

» — Mais le caméléon est à vous!

» Et il disparut.

» Le lendemain, des voyageurs apportèrent à Saint-Jean-d'Acre la nouvelle qu'un religieux du mont Carmel avait été frappé, dans sa cellule même, tandis qu'il dormait, par un Arabe. Ce crime paraissait d'autant plus inexplicable, que rien n'avait été volé ni dans la cellule du blessé, ni dans le couvent. Je dois ajouter, pour vous rassurer, que le coup, affaibli par la large robe du religieux, n'avait fait au moine qu'une très-légère blessure, et que l'on n'avait aucune crainte pour sa vie.

J'espère que voilà une introduction dramatique et funeste.

» Pour vous dire toutes les autres aventures du caméléon, il faudrait douze chants d'un poëme, et je ne suis pas en humeur de composer un pareil travail, même en prose. Sachez seulement que la pauvre bête eût le mal de mer, qu'elle essuya une tempête, que je la perdis trois fois, et qu'enfin elle me fut volée, en arrivant à Paris, par un filou qui s'était glissé dans la cour des messageries, parmi les voyageurs qui descendaient de voiture. Le digne escroc, voyant un boîte d'acajou précieusement fermée, s'en empara et disparut. Vous pouvez juger de mon chagrin quand je m'aperçus de ce vol. Cependant il fallut bien en prendre mon parti : je fis charger mes bagages dans un fiacre, et je donnai ordre de me conduire rue Dauphine. En passant sur le Pont-Neuf, j'aperçus un petit polisson occupé à forcer la serrure d'un coffret qui ressemblait singulièrement au mien. Je sautai à bas de voiture au moment où le couvercle de la boîte cédait. En voyant le résultat de son vol, le gamin, qui n'avait jamais rien aperçu de plus hideux, jeta un cri et laissa tomber la boîte à ses pieds. Au même moment, il se sentit saisir par l'oreille..... Je suis bien sûr qu'il crut un instant au diable! J'appelai un sergent de ville, le larron prit la route de la Préfecture de police, et j'arrivai enfin chez moi.

» Mon premier soin a été de me remettre de suite en route pour venir vous faire hommage du caméléon... Seulement, je me suis reposé huit jours à Paris avant de vous l'apporter.

Après avoir fini par une plaisanterie son histoire et son Odyssée, comme il disait, le digne garçon se mit à table, déjeuna avec un appétit digne des temps antiques, et ne cessa de parler et de conter qu'au moment où il remonta à cheval pour retourner à Paris.

Le caméléon devint désormais ma propriété. C'était un animal mélancolique, engourdi, et qui ne témoignait d'autre passion que celle de grimper le plus haut possible sur le figuier. Pour satisfaire ce goût innocent, je fis couper une grande branche de l'arbuste, et, après l'avoir clouée sur une planche de manière à ce que le rameau gardât sa position perpendiculaire, je la transportai dans mon cabinet. Le caméléon restait ainsi dans le jardin, au soleil, tant que la chaleur durait : le soir il trouvait un asile où le froid des nuits n'avait rien de redoutable pour lui, pauvre Africain exilé.

Mon caméléon avait à peu près un pied de longueur. Sa tête volumineuse, pyramidale et quadrangulaire, aussi haute que longue, se terminait, en avant, par un museau aigu, surmonté de crêtes saillantes et osseuses, qui passaient au-dessus des yeux et se réunissaient en avant sur le museau. L'occiput se renflait, prolongé en arrière et marqué aussi d'une crête; la gorge se formait en une sorte de jabot ou goître, comprimé, saillant, marquant seul le cou par le renflement de la tête peu mobile. Le corps court, fortement comprimé latéralement, se relevait, en carène arquée, sur le dos et sur le ventre. La queue arrondie, à peu près de la longueur du corps, était susceptible de s'enrouler fortement, par son côté inférieur, au gré de l'animal. Les membres, longs et grêles, offraient cette singulière disposition, que les bras, à peu près de même longueur que les cuisses, avaient des avant-bras plus longs que les jambes. Ce qui distingue surtout les caméléons des autres reptiles, c'est la disposition des doigts, presque égaux, réunis par la peau jusqu'à la base de la phalange unguéale; ils sont, à chaque pied, disposés en deux faisceaux, opposables comme les mors d'une pince, composés de deux doigts en dehors et de trois en dedans aux membres antérieurs. Les membres postérieurs ont, au contraire, trois doigts en dehors et deux en dedans.

Bientôt, grâce à une étude assidue, je parvins à comprendre parfaitement les sensations et les émotions de mon nouvel hôte. Son corps, du reste, était aussi mobile de couleurs que les joues de la plus pudique et de la plus rougissante jeune fille. Dans son état naturel, le caméléon restait d'un brun vert; quelques parties seulement offraient des nuances de brun rougeâtre et de brun gris. Entrait-il en colère, ce qui lui arrivait assez souvent malgré ses allures pacifiques, sa couleur passait au vert blanc foncé, au vert jaune et au gris plus ou moins noir. Du reste, il s'habitua vite avec moi. Il finit même par si peu s'intimider de ma présence, qu'il chassait des mouches jusque sur mes genoux, à l'aide de sa longue et mince langue, qui semblait alors au moins trois fois grande comme lui (1).

(1) La langue du caméléon est un des organes les plus remarquables de cet animal singulier; dans l'état de repos elle est renfermée dans l'intervalle des mâchoires; ellipsoïde, molle, spongieuse, sillonnée à sa surface comme la pulpe des doigts, entière et libre à sa pointe, sans vestige de frein ou filet, elle se continue en arrière, par une tige plus grêle, dans une sorte de fourreau, présentant en dessus de sa partie postérieure buccale une sorte d'éperon, qui rappelle la disposition de la langue des batraciens; lorsque l'animal veut saisir quelque insecte, il imprime à sa langue un mouvement brusque qui la porte hors la bouche, à plusieurs pouces de distance, avec la rapidité d'une détente de fusil, et la retire avec la même promptitude, ramenant dans le pharynx l'animal qu'il a saisi avec son extrémité. L'on a dit que cette extrémité saisissait au moyen de la mucosité qui exsude à sa surface et qui attire l'animal dont le caméléon fait sa proie; on a ajouté que les bords de l'extrémité antérieure de la langue se replient en dehors pour présenter plus de surface à cette muqueuse préhensible; mais si je ne me trompe, c'est par un mécanisme analogue à celui des batraciens anoures que les caméléons saisissent leur proie. L'extrémité de la langue m'a paru se renverser et l'éperon guttural se replier ensuite en dedans comme la valvule pharyngienne de la langue des grenouilles et des crapauds. Quelques auteurs ont pensé que ce n'était pas seulement par l'action des muscles sur l'os hyoïde que la langue acquérait un développement aussi grand, aussi rapide et aussi fort, car le choc de la langue sur le papier, par exemple, produit le bruit que ferait une *pichenette* donnée avec une certaine violence; aussi ont-ils été chercher dans des circonstances différentes l'explication d'un phénomène dont la longueur insuffisante des pièces de l'hyoïde, le peu d'étendue et le peu de volume des muscles qui le meuvent, ne paraissent pas donner la solution entière; on crut en trouver le complément dans le mode particulier d'expiration, dans une force élastique particulière, et enfin dans ces derniers temps on l'a attribué à une sorte d'érection de la portion de la langue renfermée dans le fourreau; mais ce mécanisme paraît produit par l'action de fibres musculaires circulaires qui entrent dans la composition de cette partie de la langue.

Jusqu'au mois de septembre, le caméléon se porta à merveille. Alors il cessa de prendre des mouches; son corps perdit beaucoup de la mobilité merveilleuse avec laquelle il changeait de couleur; cette propriété finit même



L'École des Prophètes.

par disparaître. L'animal devint d'un gris jaune, qui dégénéra peu à peu en feuille morte. Un matin, je le trouvai roide et immobile au fond de sa cage, malgré le réchaud d'eau tiède destiné à entretenir dans cette boîte une température égale.

Aujourd'hui, le caméléon figure glorieusement, à la place d'honneur de mon cabinet, dans un bocal d'esprit-de-vin, entre une statuette de Dantan et un cadavre artificiel du docteur Auzoux.

S. Henry BERTHOUD.

MERCURE DE FRANCE.

NÉCROLOGIE.

JOSEPH FRANCO MENDÈS.

Nous avons une triste nouvelle à dire à nos lecteurs: la mort de Joseph Franco Mendès, le violoniste. Personne n'a oublié les séances de quatuors qu'il a données, l'hiver dernier, à Paris, avec son frère. On espérait que ce jeune talent, encore grandi par l'étude, la réflexion et le succès, prendrait de nouvelles forces. Mendès, pour se préparer aux travaux et aux fatigues de l'hiver, et pour revoir sa famille, dont il était éloigné depuis longtemps, avait entrepris un voyage de quelques mois en Hollande, sa patrie. Aussitôt arrivé, il fut appelé auprès du roi. Il joua, à l'un des concerts de la cour, une fantaisie sur *Norma*, qui obtint le plus grand succès. Il déposait à peine l'archet, et recevait encore les félicitations que, de toutes parts, on lui adressait, lorsqu'il se sentit frappé par une fièvre dangereuse; il repartit pour Amsterdam. Le 14 octobre, entouré de sa famille, il succomba à une maladie nerveuse qui n'avait duré que peu de jours. Mendès n'était âgé que de vingt-cinq ans. Il venait de recevoir sa nomination au titre de violon solo honoraire du roi de Hollande... Une carrière de succès brillans et mérités commençait pour lui, digne récompense de ses longues et patientes études.

Joseph Mendès a eu pour maître M. Praeger, violoniste de talent. A treize ans, le jeune artiste composait déjà avec son frère un duo sur des motifs de *la Dame-Blanche*, et l'on y découvrait de grandes dispositions musicales.

En 1836 il fit le voyage d'Allemagne, puis enfin il vint se fixer à Paris. Il ne tarda point à s'y faire connaître par son talent de violoniste et par plusieurs quatuors remarquables.

Joseph Mendès, enthousiaste admirateur des belles œuvres de l'école allemande, les interprétait avec intelligence et énergie. Tous ceux qui savent ce qu'il y avait d'élévation dans son âme et d'études sérieuses au fond de son esprit, comprendront l'étendue de cette perte. Elle frappe l'art musical, et retentit profondément au cœur des amis du jeune artiste.

LES LIVRES.

LE JARDIN DES PLANTES,

PAR M. BOITARD.

Le Jardin des Plantes, par M. Boitard, avec une introduction par M. Jules Janin, tel est le titre d'un magnifique volume in-8°, dans lequel le luxe de la typogra-

phie a été déployé avec autant de prodigalité que de goût, et qu'illustrent des gravures, des vignettes et des culs-de-lampe d'une rare perfection, exécutés par MM. Andrew, Best, et Leloir, d'après les plus habiles artistes de la capitale.

M. Boitard, sous ce titre modeste de *Jardin des Plantes*, a donné une histoire tout à fait complète des mammifères (les quadrupèdes de Buffon).

Il ne pouvait pas suivre la marche adoptée par Buffon: cette marche ne serait plus en rapport aujourd'hui avec les progrès de la science; il pouvait encore moins adopter les méthodes *proposées* par plusieurs auteurs modernes et admises par eux seuls. Cuvier offrait la seule voie rationnelle dans laquelle l'auteur dût entrer.

Car la science a des points d'arrêt où il faut qu'elle stationne. Un jour, sans doute, viendra un génie supérieur qui s'emparera des travaux partiels, en fera le triage, les coordonnera, renversera le système qui prévaut, et le remplacera par un autre. Ainsi, depuis Buffon, la mammalogie a eu son point d'arrêt jusqu'à Cuvier. Quant à Cuvier, personne n'a encore renversé son glorieux édifice... Personne, pas même Temminck, ce Hollandais dont tout le mérite consiste dans une nomenclature bonne, je l'avoue; mais qui, du reste, n'entend rien ni à la classification, ni à l'étude de la nature, ni à la philosophie de la science. Il compte les œuvres de Dieu, comme il compterait un sac d'écus, et ne sait qu'injurier nos savants! Témoin MM. Quoy, Gaimard, Lesson, et ce bon et pauvre Viellot, qui ont tant de fois fait l'expérience de sa brutalité.

M. Boitard a donc pris l'œuvre de Cuvier où ce dernier l'avait laissée; il a profité des travaux des naturalistes postérieurs, et surtout de ses propres études, pour compléter cet ouvrage; enfin, il a élagué et repoussé quelques genres assez généralement établis, parce que, dans ses idées nettes et sévères, tout ce qui n'est pas indispensablement nécessaire reste tout à fait inutile et ne sert qu'à produire la confusion. Plus une méthode est claire et simple, plus elle a de supériorité.

M. Boitard n'écrivait pas exclusivement pour des naturalistes, et cependant il fallait que les naturalistes trouvassent leur compte dans son livre. Il a donc eu soin, non-seulement de mettre à côté des noms scientifiques le nom populaire de l'animal qu'il décrit, mais encore d'y joindre les noms qu'on lui donne dans tous les pays. Cette précaution remédie à beaucoup de confusion: elle fait disparaître plusieurs erreurs contre lesquelles on se brisait souvent; car on prenait pour des espèces différentes ce qui n'était que des noms différens. Enfin, il n'a point imité la science moderne, qui dédaigne les faits pour s'occuper seulement des choses; qui réduit l'histoire naturelle à une nomenclature de squelettes, et qui hausse les épaules quand on parle d'étudier les mœurs, les habitudes et les instincts des animaux. Après avoir lu *le Jardin des Plantes*, on acquiert une idée claire et saine de la nature physique de chaque mammifère: car l'auteur l'a décrite avec précision. On connaît, en outre, sa nature morale, si j'ose m'exprimer ainsi; en rejetant avec rigueur les fables de la tradition et de l'erreur, M. Boitard a rassemblé tout ce que l'on a dit et écrit, tout ce qu'il importait de savoir sur ses héros.

Je le reconnais avec orgueil pour mon maître: l'histoire naturelle n'a rien de nos jours qu'elle puisse opposer à ce volume. Les gens du monde le liront avec empressement; jamais la zoologie ne s'est montrée nulle part plus claire, plus facile et plus attrayante. Les savans ne manqueront pas d'en faire leur profit, et d'en témoigner à l'auteur leur reconnaissance par des critiques amères, témoignage irrécusable de la supériorité et du succès de l'œuvre. Qu'importe? puisque c'est une borne plantée dans le champ de la science; borne qui servira longtemps de limite, et que l'on n'arrachera point de sitôt!

S.-H. BERTHOUD.

LES REVUES ET LES ROMANS.

La moisson littéraire est accomplie; chaque auteur a fait sa gerbe. Reste maintenant à la critique à prendre le fléau pour battre en plein cabinet de lecture, puis à vanner toutes les idées bonnes ou mauvaises de ces épis in-8°. Voici deux volumes de M. Henri Monnier: *les Scènes de la ville et de la campagne*; amusant panorama où la vie bourgeoise est déroulée avec cette exactitude qui, comme le daguerréotype, ne recule devant rien. Dans les nouvelles scènes, les ridicules et les travers des petites classes de la société parisienne ont été surpris avec le talent d'observation qui est particulier à l'auteur des *Scènes populaires*. On y retrouve cette finesse de touche qui échappe à l'analyse et qui plaît tant aux intelligens appréciateurs du mérite d'une reproduction quelconque. Lourde stupidité ou naïveté sublime, elle n'est pas comprise par les gens qui demandent aux livres autre chose que l'inexorable réalité.

Marguerite, de M. Frédéric Soulié, publié dans le feuilleton des Débats, est un roman dont la trame serrée, tissée d'adultères et compliquée d'événemens du plus grand intérêt, porte le cachet du talent énergique de l'auteur des *Mémoires du Diable*. Les amateurs de rapprochemens et de petit scandale ont prêté à ce livre un nouvel attrait, en prétendant reconnaître un des personnages.

Un amour dans l'avenir, de M. Méry, semble une brillante improvisation en prose, faite avec la plume harmonieuse d'un poëte. Il y a bien dans cet ouvrage une donnée neuve, fertile en incidens gracieux ou terribles, à la volonté de l'écrivain: l'amour d'un homme de vingt-cinq ans, amour qui germe et ne doit éclore que dans *l'avenir*, pour un enfant encore sous l'aile de sa mère, et pour qui Horace semble avoir écrit ce vers: *O matre pulchrâ filia pulchrior!* — Mais le plan n'existe pas; le temps de le tracer n'a pas été donné à l'auteur. Néanmoins, il renferme des développemens de passion parfaitement sentis et admirablement nuancés. Il y a tel chapitre qui réveille doucement les échos de Tibur, berce avec mollesse au murmure de l'Anio, et enivre des parfums du golfe de Baïa. Ces pages-là sont écrites d'un style qui transporte sous le ciel de l'Italie! On oublie, en les lisant, le brouillard de Paris et le feu qui meurt dans l'âtre; car elles donnent l'azur radieux et brûlant de Naples ou de Rome. Le second volume est terminé par une nouvelle pleine de fantaisie, dont le style éblouissant semble un feu d'artifice allumé par une étincelle du génie de Rossini. Cette histoire, évidemment inspirée par l'un des chefs-d'œuvre du célèbre maëstro, et qui porte dans le livre le nom de *Maria*, avait paru dans la *Presse* sous le nom de *la Sémiramide*. C'était quelque temps avant le scandaleux plagiat effrontément commis par un de ces nobles hobereaux qui se sont faits littérateurs, et croient pouvoir, comme autrefois, se dispenser d'écrire l'orthographe et de tailler leur plume. Le journal qui en avait été la victime a cessé de suite la publication de ce *Val funeste*, si bien nommé. Il est revenu à ses écrivains roturiers et consciencieux. La charmante histoire des *Inconvéniens de la célébrité*, la nouvelle orientale qu'on dirait tirée de l'écrin de la princesse Shéhérazade, du *Chasse-mouche*; le conte spirituel de *La fin d'une histoire terminée*, les feuilletons trop rares de M. Théophile Gautier, et les scènes maritimes, si gracieusement contées, de M. Jal, ont efficacement empêché le lecteur de désirer la fin des lignes maladroitement volées d'un roman auquel il prenait du reste un médiocre intérêt.

La Revue de Paris donne la continuation du *Speronare*, de M. Alexandre Dumas, dont nous avons dit, le mois dernier, tout le charme et l'intérêt.

La *Revue des deux Mondes* a su heureusement placer, entre les articles sérieux de M. Vivien sur le Conseil d'Etat, et de M. Duvergier de Hauranne, un roman de M. Jules Sandeau.

HENRI NICOLLE.

SCIENCES.

Puisque, dans notre dernier numéro, nous avons rendu compte des intéressantes recherches de M. Dumoustiers, relatives aux races humaines, pendant le voyage de *l'Astrolabe*, nous devons aujourd'hui, pour compléter le récit succinct de cette curieuse expédition, consacrer quelques lignes à l'analyse des travaux hydrographiques dont les résultats viennent d'être présentés à l'Académie par M. Dumoulin, ingénieur hydrographe de l'expédition. Ces travaux se composent de 73 cartes et de 42 plans, dessinés avec un soin et une précision d'autant plus dignes d'éloges que les difficultés sont nombreuses dans les mers australes. M. Dumoulin a fait l'emploi le plus judicieux des méthodes connues, au moyen desquelles on peut parvenir à donner, aux cartes levées sous voiles, le degré d'exactitude sans lequel un pareil travail est au moins inutile. Les matériaux précieux qu'a rapportés ce savant viennent de clore la carrière des grandes expéditions hydrographiques, par

la reconnaissance des îles Salomon, celle de la côte méridionale de la Louisiade, de la terre Adélie, etc. Il ne reste plus à présent qu'à perfectionner ce qui a été érigé seulement sous voiles, afin de pouvoir mettre au plus tôt, entre les mains des marins, des cartes et des plans d'une scrupuleuse exactitude.

Nous devons aussi, pour ne point laisser en suspens des recherches dont nous avons promis de tenir nos lecteurs au courant à cause de leur intérêt réel, nous arrêter quelques moments sur les procédés sans cesse nouveaux de la science daguerrienne. Un tournoi vient de s'ouvrir parmi nous, et bon nombre de gens rivalisent pour arriver à faire un emploi plus expéditif des mille et une ressources, des secrets inexplorés du daguerréotype. Chaque jour annonce une tentative plus heureuse, un procédé plus énergique. Les formules compliquées et mystérieuses dont l'inventeur avait à dessein environné les premiers pas de l'initiation dans sa découverte, n'ont ni trompé ni détourné l'enthousiasme des prétendans. Cette nouvelle science d'Isis, tout à coup vulgarisée par de téméraires expérimentateurs, va devenir le jeu de la foule, une distraction pour l'oisiveté, jusqu'à ce que la théorie s'en empare au profit des conjectures scientifiques. Désormais, il ne s'agit plus de faire entrer le temps en ligne de compte dans la plupart des opérations; elles se font spontanément; les physionomies sont saisies avec la rapidité de l'éclair, et la nature est prise sur le fait : le problème dont nous avons précédemment parlé est résolu. Le daguerréotype va nous donner des portraits d'une ressemblance absolue, pris au vol même de l'émotion, sans roideur et sans la moindre affectation dans les poses; désormais, pour ne parler que de la moindre importance de ces nouveaux moyens, ils détrôneront, grâce à Dieu, les nuées d'artistes de bas étage qui jusqu'à présent ont fait la triste, mais unique ressource des affections bourgeoises, lorsque ces affections veulent échanger entre elles de ridicules barbouillages que l'on paie fort cher, si peu qu'on les paie, et dont il a bien fallu néanmoins se contenter, faute de mieux, depuis si longtemps. A la vérité, par une loi qui ne saurait échapper aux observateurs, et dont l'artiste grec a tenu compte dans les proportions générales de l'Apollon, peu de visages sont *symétriques*; la nature, cet artiste suprême, agit toujours avec une sorte d'antipathie pour les formes géométriques, et la reproduction de cette disparité se faisant au daguerréotype dans un sens inverse, c'est-à-dire de gauche à droite, les habitudes du regard se trouvent déconcertées du moment qu'il s'agit de confronter un portrait avec son modèle. La même loi s'observe d'ailleurs partout, dans les deux côtés du limbe des feuilles, comme dans l'inégalité des barbes d'une plume. Il ne s'agissait donc plus que de songer au *redressement* des images, pour que le regard ne fût pas dépaysé, et nous pouvons dire que le problème est résolu. MM. Gaudin et Lerebour, au moyen du brômure d'iode, fixent pour ainsi dire le mouvement de la vie dans la spontanéité même de son élan. Le clignotement grimacier des premiers portraits a totalement disparu; on n'y retrouve plus cette froideur qui donnait aux chairs l'inerte pesanteur du plâtre. Rien que dans le temps strictement nécessaire pour soulever et laisser retomber un rideau, l'attitude d'un cheval lancé à la course est reproduite par les empreintes. Nous avons vu représentée, sur une épreuve, une foule de ces curieux que les saltimbanques assemblent en si grand nombre sur les places publiques, autour de leur petite table. Les personnages y ont certainement été surpris à l'instant où l'escamoteur venait de mettre à bonne fin quelque merveilleuse prestidigitation, car toutes ces physionomies attentives expriment un étonnement si naïf, une joie si folle, qu'on est tenté de rire rien qu'à les regarder. Il n'est pas de chose plus étonnante que de voir ainsi sur une planche daguerrienne le Pont-Neuf, avec ses voitures, ses passants, ses boutiques, ses marchands; tout cela rendu avec un bonheur et une précision auxquels nous n'aurions pas osé croire il y a deux mois.

AUGUSTE BERTSCH.

GAZETTE.

Le soixante-huitième volume de la *Biographie universelle* a paru. On doit s'étonner que, dans un livre sérieux, bien fait, et qui porte le nom de M. Michaud, on ait laissé se glisser des notices mesquines, atrabilaires et injurieuses, comme celles, par exemple, des deux frères Kreutzer, et qu'ont signées MM. H. Audiffret et Fayolle. Abrités sous la parfaite obscurité de leur nom, ces inconnus profitent d'un si triste avantage pour insulter à un jeune homme de cœur et d'avenir! un jeune homme qui leur a prouvé qu'il faisait de nobles et d'heureux efforts pour porter dignement, un jour, l'héritage de gloire que lui ont légué son oncle et son père!

M. Achille Giroux s'occupe en ce moment de dessiner les étalons pur sang du haras de Boulogne. Il compte publier ces dessins lithographiés, qui représenteront, entre autres, les célèbres *Loterie*, *Physician*, *Sélim* et *Paradoxe*.

Vous avez appris par le *Mercure* le mariage de M. Jules Janin. Le lendemain de ses noces, l'intrépide feuilletoniste a publié dans le *Journal des Débats* un article intitulé le *Critique marié*. C'était son propre épithalame! il n'oubliait rien, ni la main blanche de sa femme, ni son bonheur, ni le récit officiel de la cérémonie, ni le nom des témoins! Je crois même qu'il donnait le menu du repas de noces, et qu'il racontait diverses choses piquantes sur les conversations que l'on avait tenues à table. Tout allait bien jusque là. Par malheur, ce n'était que de l'enfantillage de mauvais goût! Il s'avisa d'ajouter qu'il s'étonnait d'avoir pu faire un mariage brillant, attendu la mauvaise opinion que l'on avait des mœurs et de la fortune des gens de lettres... Comme si les lettres ne menaient pas aujourd'hui à la fortune, et même au pouvoir! Comme si la régénération morale qui caractérise notre époque ne provenait pas surtout de la littérature! Comme si la famille ne trouvait pas aujourd'hui son plus sûr refuge aux foyers artistiques.

Cette incartade a valu à M. Janin de rudes et justes représailles. M. Rolle, dans *le National*, M. Eugène Guinot, dans *le Siècle*, et M. Briffaut, dans *le Temps*, ont riposté aux billevesées inconvenantes et aux plaisanteries trop naïves de M. Janin. M. Guinot a été dur, M. Briffaut cruel, et M. Rolle perfide. Tous les trois ont rivalisé d'esprit et de finesse; chacun de leurs coups frappait juste, frappait fort, frappait impitoyablement.

Aussi M. Janin s'est tenu pour vaincu. Il n'a pas riposté; il n'a pas soufflé le mot; seulement il a, plus rudement que jamais, malmené Mlle Rachel, pour exalter Mlle Maxime.

Oui, cette jeune fille, cette grande tragédienne, cette divinité devant laquelle tout ce qui tient une plume, excepté nous, s'agenouillait naguère, on veut en faire aujourd'hui une paria! Le sarcasme, le mauvais vouloir remplacent à son égard l'adulation; la critique n'a point de formules assez amères contre elle! On lui oppose une sorte de cuisinière tragique, sans beauté, sans dignité, sans jeunesse, sans grâce, au geste dur, à la voix dure, à l'intelligence dure, qui ne comprend pas Racine et qui joue Phèdre! En vain elle galoppe dans ce rôle, sans tenir compte des admirables détails qui en font la beauté; en vain son mérite consiste en deux ou trois effets brutalement obtenus, on s'incline devant elle, et l'on repousse son harmonieuse et pure rivale. Grâce à Dieu, cette lutte ne sera pas longue. N'a-t-on pas voulu opposer Mlle George à Mlle Duchesnois, et Mlle Mante à Mlle Mars? Que reste-t-il aujourd'hui de Mlle Mante et de Mlle George? Je ne parle, bien entendu, que de leur renommée artistique.

Un artisan, auteur d'un livre sur la *Situation des Ouvriers*, s'est suicidé. Il était père de trois enfans..... On a ouvert une souscription pour la veuve et les orphelins qu'il abandonnait avec tant de lâcheté... On a bien fait! Mais ce qu'il faut blâmer, c'est l'espèce d'apothéose dont on a entouré les funérailles de cet homme. Quoi! vous avez eu des éloges pour l'ouvrier à qui le travail semblait trop pesant? qui écrivait des phrases sonores sur les devoirs sociaux, et qui a foulé aux pieds ces devoirs? mauvais mari, mauvais père, mauvais citoyen! Honte et réprobation sur sa tombe! La première vertu d'un homme de cœur c'est le courage! la vie d'un chef de famille lui appartient moins encore qu'à tout autre. Quel serait le sort de ces infortunés, de cette femme sans mari, de ces enfans sans père, si la pitié publique n'était venue à leur aide? Sa fille, son fils, que deviendront-ils quand la charité se sera lassée?... Et la charité se lasse vite en France et à Paris surtout! Oh! si cet homme se fût honorablement résigné à son sort; si, au lieu d'écrire, il eût agi, que leur destinée eût été différente! De nos jours, le travail et l'intelligence ne

mènent-ils pas infailliblement à une position honorable, à une heureuse aisance? Boyer eût pu devenir le meilleur ouvrier de son atelier : respecté de ses camarades, honoré par ses patrons, il n'eût pas légué à ses enfans la triste ressource de l'aumône!

Il faudrait parler maintenant des concours pour le monument funèbre de Napoléon: deux projets seuls méritent une mention au milieu de ce fatras ridicule et de ce stupide dévergondage : ceux de M. Triquety et de M. Dantan aîné. Ce dernier surtout se recommande par une grande simplicité. — *La Revue indépendante*, tel est le titre d'un nouveau journal fondé par MM. Pierre Leroux, Viardot et Mme Sand, transfuge de la *Revue des Deux-Mondes*. Le Théâtre-Français boite plus que jamais, et il est question, d'après *la Mode*, de remplacer M. Buloz par M. Nestor Roqueplan. M. Alexandre Dumas se présente à l'Académie; il sera repoussé longtemps, il y a trop de droits. Il faut que l'on nomme encore avant lui quelque apothicaire et quelque grand seigneur. Dernièrement, à la Faculté de Médecine, un des membres a longuement insulté à la mémoire de Dupuytren. M. Gerdy n'a pourtant pas le droit d'être jaloux du grand chirurgien! La Faculté a pris une pareille inconvenance en patience; à peine une ou deux voix ont-elles protesté contre cette honte.

Voici la liste des principaux ouvrages dramatiques représentés à Paris depuis le 15 octobre dernier :

GYMNASE. — *Calyste*, vaud.

PALAIS-ROYAL. — *Les Wilis, le Caporal et la Payse*, vaud. — Reprise de *Judith et Holopherne*.

GAITÉ. — *Les Pontons*, dr. — Une représentation extraordinaire pour la caisse des directeurs associés.

AMBIGU-COMIQUE. — *Les Papillotes*, vaud. en 2 actes.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Presto*, comédie; *l'Amour et l'Arithmétique*, vaudeville; *l'Assassin par humanité*, ballet-pantomime; reprise de *Paul le Corsaire* et du *Parleur éternel; Richard d'Arlington*. — Rentrée de M. Frédérick-Lemaître.

CIRQUE (boulevard du Temple). — Réouverture. — *Murat*, drame.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Le Chat de la Portière*, vaudeville.

PANTHÉON. — L'*Hymen est un lien charmant, Smolensk, Une nuit orageuse, la Vie en ménage*, *Encore du guignon*, vaudevilles.

SAINT-ANTOINE. — *Le Foyer de l'Opéra, Cantarelli* ou les *Deux Ténors, Simon, A la Belle Etoile*, vaudevilles.

DÉLASSEMENS COMIQUES. — *La nuit du Meunier*, *Le premier succès de Jean-Baptiste*, vaudevilles. Ἑρμῆς.

BOUFFÉ.

En ce temps-là, c'était après la révolution, la grande, comme nous disons parfois, nous qui en avons tant vu; le Directoire gouvernait la France; beaucoup pensaient leur journée finie, et, comme les moissonneurs, au soir, rentrés à la ferme, demandent aux anciens la tradition des jeux d'autrefois, ces grands faucheurs de monarchie, de lois et d'abus, las, et désireux d'oublier leurs fatigues, priaient les vieillards de rappeler leurs souvenirs pour égayer la veillée.

Or, ainsi qu'on le lit dans Dulaure, sous le règne de Louis XV la manie du spectacle s'empara des gens de la cour, voire même des bons bourgeois de Paris, chez qui l'imitation est un travers de nature. Pour les premiers, ce n'était point une innovation; leurs pères avaient souvenir d'un danseur qui, tout suant, tout étourdi et courbaturé par les pirouettes et les pas de Zéphyre, le visage encore couvert d'un fard et d'un grimaçant sourire mal essuyés, reprenait haleine sur les coussins du trône. Quant aux boutiquiers, qui n'avaient jamais vu leurs échevins sauter sur la corde, le plaisir était entièrement neuf. Aussi, pas d'arrière-magasin qui ne se transformât en salle de spectacle, pas de ménagère qui ne devînt reine; le commis, empêtré dans des habits de seigneur, trouvait moyen de mimer sa flamme à la fille du patron, bien gauche, mais toute gracieuse à ses yeux, dans les beaux atours de marquise. D'un côté, on énervait le vers à grand renfort d'essence et d'afféterie; de l'autre, on l'estropiait sur un lit de Procuste, suivant les besoins de la langue du quartier. Les véritables comédiens allaient se trouver réduits au rôle de spectateurs, si les grands seigneurs, pour rehausser leur amusement favori tombé dans le domaine public, et voulant le mettre désormais hors de la portée des petites gens, n'eussent appelé à leur aide les meilleurs acteurs de la ville. Néanmoins, quelques bons esprits restèrent vraisemblablement fidèles aux théâtres légitimes, car il parut, à leur profit, une ordonnance interdisant aux comédiens français et italiens de jouer autre part que sur leurs planches.

Quoi qu'il en soit, ce goût si fermement prononcé pour un délassement plus nuisible qu'avantageux, car il n'a jamais servi qu'à détourner toute sorte d'honnêtes gens du travail, et les quelques talens réels qu'il a nécessairement développés peuvent seuls l'absoudre des médiocrités dont il a infesté les théâtres; quoi qu'il en soit, cette monomanie de l'art dramatique se prolongea jusqu'aux événemens de 93. Alors, tous ces apprentis acteurs furent appelés à d'autres rôles. L'échafaud en fit des martyrs, la frontière des héros, la tribune des hommes libres. On pense bien qu'à cette époque, où la France jouait ce grand drame de la révolution en présence des peuples de l'Europe, personne n'avait dans l'idée de se draper de calicot rouge et de gesticuler sur une table devant cinq ou six chandelles et autant de douzaines de dormeurs. Le théâtre de société avait vu pâlir son étoile devant la terreur; elle devait reparaître plus radieuse que jamais. L'époque que nous avons mentionnée au commencement de cet article vit cette restauration. Disons un mot de celui qui en fut le promoteur; il nous servira de transition pour revenir à notre sujet.

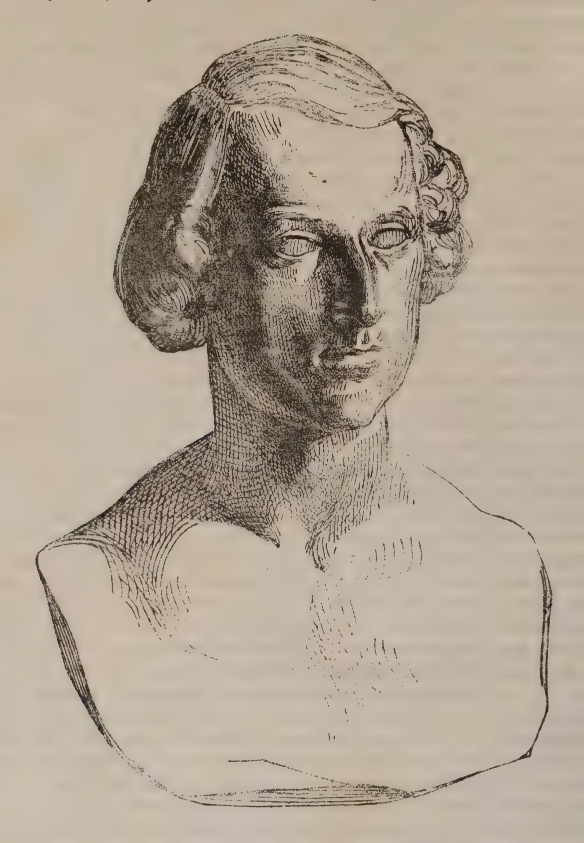
Un homme qu'on appelait Doyen, gangréné du cœur au cerveau par la maladie à la mode, n'avait eu d'autre soin, pendant la tempête, que de sauver une machine théâtrale qu'il avait construite, et dans laquelle il vivait comme un limaçon dans sa coquille. Lorsque le ciel se fut rasséréné, le bonhomme hasarda ses deux ailes de pigeon et vint, traînant toujours sa coquille après lui, s'allonger au soleil. C'était bien celui qu'il fallait alors; il fut questionné, il répondit spectacle. L'accueil qu'il reçut ne l'étonna pas, mais l'enhardit, l'aida. Il alla donc reconstruire son édifice rue Transnonain, — je crois, — et là reprit son existence passée absolument comme si elle n'avait point éprouvé de lacune. Doyen avait dormi, avait rêvé et s'était réveillé. En effet, rien de changé · de tous côtés des établissemens semblables et rivaux qui jalousaient la vogue du directeur *ci-devant*; de nombreux sujets sur la scène, un public compacte et choisi dans la salle; toujours le Doyen d'autrefois.

La prospérité de l'établissement s'accrut tellement que Doyen, peintre-décorateur lui-même, s'adjoignit un confrère pour justifier par la magie des décors et la pompe des représentations la faveur qu'on lui accordait. Ce peintre était un bon père de famille qui se mettait, lui et son pinceau, tout à la disposition du théâtre, — ce qui lui valait, pour les siens et ses amis, les grandes et les petites entrées. — Mais, en homme sage qu'il était, il se souciait fort peu de voir les *jeunes premiers* et les *grandes coquettes* se recruter dans sa famille : aussi avait-il privé son bambin de fils de ce plaisir. Le bambin était un gentil garçon, petit, grêle et plein de vivacité, à la physionomie heureuse et d'une étrange mobilité; lorsqu'il s'animait, son œil parlait avant sa bouche; sa voix avait déjà un accent incisif et pour ainsi dire nasillard qui rendait, avec une justesse musicale, les sentimens gais, tendres ou douloureux qu'il éprouvait.

Le père, qui ne songeait pas que si le souffle éteint le feu, il peut aussi l'allumer et en faire jaillir la flamme, donnait au théâtre, par des homélies édifiantes, tout l'attrait du fruit défendu. L'enfant mourait d'envie d'assister aux représentations de Doyen. Dans la boutique du bijoutier où on l'avait mis en apprentissage, son esprit inventait mille expédiens ingénieux pour faire lever l'interdit lancé par son père. Comme la persévérance est une des qualités les plus prononcées de la jeunesse, le fils parvint à son but. Bientôt il se familiarisa avec la salle, puis avec les coulisses. Oh! alors, son ambition devint plus grande: il avait applaudi; il voulut l'être à son tour. Et de nouveau, voilà sa tête qui travaille. L'idée fixe marchait avec lui, s'asseyait devant ses yeux et brisait les outils dans l'atelier du joaillier, reposait à son chevet et le tenait éveillé. Il avait lutté longtemps, lorsqu'un matin il prit une grande résolution. Il abandonna la boutique et courut au théâtre. Doyen fut son confident, — il avait remarqué les dispositions du fils de son confrère en peinture, — et devint avec transport son discret complice.

Le jour arriva donc où l'enfant du pein-

tre parut devant la rampe. Jamais elle n'avait éclairé, sur ce théâtre, plus parfait comédien; le rideau était tombé que la salle retentissait encore d'applaudissemens. Doyen serra le néophyte dans ses bras, et lui prédit un bel avenir. Le père fit bien quelques observations, mais les bravos bourdonnaient toujours à son oreille, et d'ailleurs, le directeur proclama d'un ton



prophétique que cet enfant lui ferait honneur.

Il fut décidé qu'on ne contrarierait plus la vocation du jeune homme; et, quelque temps après, l'affiche de la Gaîté apprenait au public parisien le nom de Bouffé. *Le pauvre Berger* fut sa pièce de début; le succès le prit à ses premiers pas et ne devait plus le quitter.

En 1827, quand le théâtre des Nouveautés fut fondé, on y engagea le jeune acteur. Il y joua plusieurs pièces : *le Futur de la Grand'maman, Caleb, le Mariage impossible, le Marchand de la rue Saint-Denis*. Chacun de ses rôles lui attirait les sympathies du public; il semblait préluder aux triomphes qui l'attendaient sur une autre scène, le Gymnase, alors théâtre de *Madame*.

Il y resta cependant deux longues années, sans autre emploi que celui qu'en argot de coulisses on nomme *accessoires*. Les vaudevillistes dont les pièces, ébauchées et non dessinées, ont surtout besoin d'un interprète capable de les bien mettre au jour de la rampe, n'osaient confier leurs intérêts aux mains d'un acteur que le public n'avait point encore franchement adopté. C'était un essai à tenter. Je ne sais combien d'entre eux s'y hasardèrent avec une pièce intitulée *le Bouffon du Prince*. Le sacrifice était méritoire, car ce vaudeville était un fort joli ouvrage. Le succès fut grand et dépassa toutes les espérances. Dès lors, les auteurs se mirent, tel est le mot technique, à travailler pour lui. Et chaque nouvelle pièce, *Michel Perrin, la Fille de l'Avare, les vieux Péchés, Pauvre Jacques, le Gamin de Paris, les Enfans de troupe*, fut pour le public une bonne fortune, pour le théâtre et les dramaturges un succès lucratif, pour Bouffé une ovation.

La prédiction du vieux Doyen avait reçu son accomplissement, l'apprenti bijoutier lui faisait honneur.

Dire maintenant quelles sont les qualités éminentes de Bouffé, son talent si fin et si varié, l'émotion qu'il communique à toute une salle; les larmes qu'il fait répandre quand son rôle comporte les petites douleurs intimes, les joies, les chagrins et la tendresse paternelle des vieillards qu'il représente avec un charme et une sénilité admirables; dire encore de quelle terreur il impressionne le public lorsqu'il arrive aux développemens d'une passion terrible comme l'avarice; rappeler la verve qu'il deploie dans ses créations de gamin, la gaieté turbulente, la malice spirituelle, la sensibilité exquise qu'il y répand, ce serait écrire ce que tout le monde, les journaux, Paris, et la province qui nous l'enlève pendant trois mois de l'année, publient et répètent depuis longtemps; nous ne ferions que proclamer de nouveau Bouffé le comédien le plus souple et le plus consommé de notre époque. Le public l'aime, l'admire et le choie; la critique, qui a déjà bien à faire de chercher sans cesse de nouvelles formules d'éloges, ne lui reprochera jamais de s'occuper plutôt des détails que de l'ensemble d'un rôle, car ces détails sont d'une vérité surprenante, et d'une exactitude pour ainsi dire microscopique, et, n'en déplaise aux auteurs, la pièce, c'est lui.

La réputation de Bouffé grandit tous les jours, et durera après lui aussi longtemps que peut vivre un acteur; c'est-à-dire qu'à l'exemple de nos pères, *laudatores temporis acti*, ces grands dénigreurs du temps présent au profit de leur passé, nous opposerons Bouffé aux talens que proclameront nos enfans. Son nom, comme ceux des Molé, des Fleury, des Potier, sera sur les lèvres de deux générations. Là, pour vous s'arrête la postérité, pauvres comédiens! à moins qu'après deux cents ans, un vaudevilliste n'exhume votre souvenir dans ses flons flons, et ne barbouille de rouge votre pâle visage. Hélas! pauvres comédiens qui pensez un jour dormir en paix, qu'y faire? ils en ont le droit! HENRI NICOLLE.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de A. Desrez, 24, rue Lemercier, à Batignolles-Monceaux.

ÉTUDES ARTISTIQUES.

LE PAUVRE DIABLE.

IMITATION DE L'ANGLAIS.



J'aime à me divertir, dans quelque société que ce soit, et l'esprit en guenilles ne m'en plaît pas moins. J'allai, il y a quelques jours, faire un tour de promenade dans le parc Saint-James vers l'heure à peu près où chacun s'en va dîner. Il était resté peu de monde, et la plupart semblaient, à leur extérieur, désirer plutôt oublier qu'ils avaient faim que chercher à gagner de l'appétit. Je me mis sur un banc à l'extrémité duquel était assis un homme couvert de haillons.

Nous fûmes un moment à cracher, à tousser, à prendre du tabac, chacun de notre côté, sans proférer une parole, mais en nous regardant de temps en temps, comme il arrive d'ordinaire lorsque deux individus veulent lier conversation :

— Pardon, monsieur, lui dis-je, mais il me semble vous avoir déjà vu quelque part : votre physionomie me revient dans ce moment.

— Oui, monsieur, me répondit-il, j'ai une figure assez revenante, et mes amis me l'ont dit quelquefois. Je suis aussi connu dans toute l'Angleterre qu'un dromadaire ou un crocodile vivant. Il faut vous dire que j'ai été pendant seize ans attaché comme Polichinelle à une troupe de marionnettes ; mais à la dernière foire de Saint-Bartholomée, je me pris de querelle avec mon maître, nous nous rossâmes d'importance et nous nous séparâmes, lui pour vendre ses marionnettes, et moi pour mourir de faim dans le parc Saint-James.

— Je suis fâché, monsieur, qu'une personne d'aussi bonne mine que vous se trouve dans le besoin.

—Ah ! monsieur, me répondit-il, quant à ma bonne mine, elle est bien à votre service ; mais quoique je ne fasse certainement pas grande chère, je puis cependant me vanter qu'il y a peu de personnes d'une humeur plus gaie que la mienne. Si j'avais 200 livres de rente, oh ! je serais bien gai ; et grâce à Dieu, sans avoir une obole, je ne suis point triste pour cela. Ai-je trois sous en poche, je les partage volontiers pour avoir un compagnon de table ; suis-je sans le sou, je ne demande pas mieux que d'être défrayé par quiconque veut bien payer mon écot. Que diriez-vous d'un beef-steak et d'un pot de bière ? Allons, monsieur, régalez-moi aujourd'hui, je vous régalerai à mon tour, si je puis, lorsque je vous trouverai dans le parc, mourant de faim et sans le sou.

Comme je n'ai jamais hésité à faire une petite dépense

pour le plaisir de jouir de la société d'un homme enjoué, nous nous acheminâmes aussitôt vers l'auberge prochaine, et dans l'instant on nous servit un plat de beef-steak tout fumant et un pot de bière mousseuse. Il est impossible d'exprimer combien la vue de ce dîner réveilla l'attention de mon compagnon.

— Monsieur, me dit-il, j'aime ce repas pour trois raisons : 1° parce que le beef-steak est mon mets favori, 2° parce que j'ai faim, 3° parce qu'il ne me coûte pas une obole. Ah ! monsieur, qu'y a-t-il de comparable à un repas que l'on prend pour rien?

Le voilà qui donne sur le plat, et son appétit paraît être bien d'accord avec son goût. Après le dîner, il me dit qu'il avait trouvé le beef-steak un peu dur.

— Malgré cela, monsieur, continua-t-il, quelque mauvais qu'il ait pu être, je l'ai mangé comme un morceau délicieux. Vivent les jouissances de la pauvreté et d'un bon appétit ! C'est nous autres gueux qui sommes les véritables favoris de la nature : le riche, elle le traite en marâtre. Il n'est content de rien : coupez-lui un steak de la meilleure qualité, il lui paraîtra toujours dur; accommodez-le avec des *pickles* (1), les *pickles* ne pourront aiguiser son appétit. Mais le monde entier est rempli de délices pour le pauvre : pour lui la barrique de Calvert (2) surpasse le champagne, et la bière de Segdeley (3) a le goût du tokai. Eh! vive la joie! quoique nos biens ne soient dans aucun pays, nous trouvons des fortunes partout. Une inondation submerge-t-elle une partie de la province de Cornwallis, cela m'est égal : je n'y ai point de terres ; les fonds viennent-ils à baisser, je ne m'en inquiète en aucune manière ; je ne suis point un juif.

La vivacité du garçon, jointe à sa misère, excita si fort ma curiosité que je voulus connaître un peu l'histoire de sa vie ; je l'invitai à me satisfaire sur ce point.

— Avec grand plaisir, monsieur, me dit-il ; mais commençons par boire, afin de ne pas nous endormir ; et tandis que nous veillons encore, faisons venir un second pot de bière ; car est-il rien d'aussi charmant que la vue d'un pot de bière écumant! Vous saurez, monsieur, que je descends d'une très-bonne famille. Mes ancêtres ont fait quelque bruit dans le monde, car ma mère criait des huîtres, et mon père battait de la caisse ; j'ai même ouï dire que nous avions eu des trompettes dans notre famille. Assurément bien des gens de qualité ne pourraient produire une généalogie aussi respectable. Mais n'importe, comme j'étais fils unique, mon père voulut me faire hériter de ses talents, afin que je pusse prendre son état, et, comme lui, être attaché en qualité de tambour à une troupe de marionnettes. Il m'éleva en conséquence : tout le temps de ma jeunesse se passa à interpréter les paroles de Polichinelle et celles du roi Salomon dans toute sa gloire. Quoique mon père s'amusât beaucoup à me faire battre sur le tambour les différentes marches de guerre, mes progrès n'en étaient pas plus rapides pour cela ; naturellement je n'avais pas l'oreille musicale : en sorte qu'à quinze ans je m'évadai de la maison paternelle et m'engageai comme soldat. Autant je m'étais ennuyé à battre du tambour, autant je me lassai à porter le mousquet ; l'un et l'autre état ne me convenaient en aucune manière, mon inclination me portait à être gentilhomme. D'ailleurs j'étais obligé d'obéir à mon capitaine ; il a ses fantaisies, moi j'ai les miennes ; vous avez les vôtres. De tout cela j'ai fort raisonnablement conclu qu'il était infiniment plus agréable d'obéir à ses propres volontés qu'à celles d'autrui.

» L'état de soldat me donna bientôt le spleen, je demandai à me retirer du service, et mon capitaine me remercia pour ma louable intention, m'assurant qu'il me voulait trop de bien pour m'éloigner de lui. J'écrivis à mon père une lettre très-humble et très-repentante, le priant de m'envoyer de l'argent pour payer mon congé : le compère, malheureusement, aimait à trinquer bien autant que moi (monsieur, je bois à votre santé...); et ceux qui sont doués de cette belle qualité ne lâchent pas volontiers leur argent. Bref, jamais je ne reçus de réponse à ma lettre. Que faire? Si je n'ai pas de quoi me dégager, dis-je en moi-même, il faudra bien chercher un moyen qui équivale à l'argent; et ce moyen sera de m'enfuir. Mon parti fut bientôt pris, je désertai ; et de cette manière, je remplis mon intention tout aussi bien que si j'avais déboursé de l'argent.

» Me voilà donc entièrement quitte du militaire; je fis argent de mon uniforme, j'achetai à la place un mauvais habit; et de crainte d'être pincé, je me sauvai par les routes les plus écartées. Un soir, en entrant dans un village, j'aperçus un homme renversé de son cheval sur un très-mauvais chemin, et presque enterré dans la boue : c'était le curé de la paroisse. Il m'appela à son secours; j'y volai, et avec beaucoup de peine je le retirai du bourbier où il était enfoncé. Après m'avoir remercié de mon honnêteté, il s'en allait; mais je le suivis jusque chez lui. J'aime assez que les gens me remercient à leur porte. Le curé me fit mille questions; il voulut savoir de qui j'étais fils, d'où je venais, s'il pourrait compter sur ma fidélité. Je répondis à tout d'une manière qui le satisfit pleinement, et je me douai moi-même, fort modestement, des plus belles qualités imaginables, telles que la sobriété, (monsieur, je bois à votre santé...), la discrétion et la fidélité. Le fait est qu'il avait besoin d'un domestique, et il me prit à son service. Je ne vécus avec lui que deux mois; nous n'étions pas faits pour nous convenir : j'aimais à manger copieusement, et lui me donnait une très-maigre pitance; j'aimais les jolies filles, et la servante de la maison était vieille, laide et de mauvaise humeur. Comme je voyais qu'ils voulaient me faire mourir de faim, je pris, moi, la pieuse résolution d'empêcher ces bonnes gens de commettre un homicide : dès lors je volai les œufs aussitôt qu'ils étaient pondus, je vidai les bouteilles qui me tombaient sous la patte; tout ce que je rencontrais d'un peu mangeable disparaissait à l'instant. Bref, ils trouvèrent que je n'étais point du tout l'homme qu'il leur fallait; et un beau matin on me congédia. Je reçus trois shellings et demi pour deux mois de gages.

» Tandis que le curé était à compter l'argent qui me revenait, j'étais occupé de mon côté à faire les préparatifs de mon départ : j'aperçus au fond de la basse-cour deux poules qui pondaient; vite, je courus m'emparer de leurs œufs, et pour ne pas séparer les mères de leurs petits, je fourrai les poules aussi dans mon havre-sac.

» Après cette action de fidélité, j'allai recevoir mon argent; et le havre-sac sur le dos, un bâton à la main, je pris congé de mon vieux bienfaiteur, les larmes aux yeux. J'étais à peine à quatre pas de la maison, que j'entendis crier derrière moi : *Arrête, arrête..... au voleur!* Mais loin d'arrêter, je doublai le pas; j'aurais été un franc sot de ne pas continuer mon chemin, puisque je savais fort bien que cela ne pouvait me regarder... Mais à propos, il me semble que tout le temps que nous venons de passer là chez mon curé, nous n'avons pas bu un seul coup ; allons, dans cette saison il règne une sécheresse... Je veux mourir si jamais de ma vie j'ai passé deux mois plus sots que ceux-là.

(1) Espèce de cornichons accommodés au vinaigre.
(2) Mauvais cabaretier de Londres.
(3) Autre cabaretier.

» Après avoir cheminé quelques jours, je rencontrai une troupe de comédiens ambulans; aussitôt que je les aperçus, j'éprouvai un tressaillement de plaisir, un mouvement de sympathie qui m'entraînait vers eux : j'ai toujours été porté d'inclination pour la vie vagabonde. Ces messieurs étaient occupés à raccommoder les voitures, qui avaient versé dans un chemin étroit; je m'offris pour leur donner un coup de main, et l'on m'accueillit avec honnêteté. Dans le moment nous fîmes si bien connaissance, qu'ils m'engagèrent comme domestique. Cette condition était un véritable paradis pour moi : ils chantaient, dansaient, buvaient, mangeaient et voyageaient tout à la fois. Palsambleu, il me semblait n'avoir pas vécu jusqu'à ce jour; je devins gai comme un pinçon et je riais à chaque parole que l'on proférait. J'eus le bonheur de leur plaire autant qu'ils m'avaient plu : j'avais une bonne figure, comme vous voyez, et quoique pauvre, je n'en étais pas plus modeste pour cela.

» Peut-on rien comparer à une vie ambulante ? tantôt chaud, tantôt froid ; aujourd'hui bien, demain mal, mangeant quand on en trouve l'occasion ; buvant (monsieur, il n'y a plus rien dans le pot) quand il y a de quoi.

» Nous arrivâmes ce soir-là à Teuterdem ; nous louâmes au Lion-d'Or une grande chambre, qui devait nous servir de théâtre. La troupe voulait jouer *Roméo et Juliette*, avec la *procession funèbre*, la *fosse*, et la *scène du jardin* : le rôle de Roméo devait être rempli par un acteur du théâtre royal de Drury-Lane ; celui de Juliette par une actrice qui n'avait encore paru sur aucun théâtre ; et moi je devais moucher les chandelles : chacun de nous, comme vous voyez, parfait dans son genre. Nous avions bien assez d'acteurs, la difficulté était de les habiller : l'habit de Roméo avec un petit passe-poil, allait aussi à son ami Mercurio ; une large pièce de crêpe servait à la fois de jupon à Juliette et de drap mortuaire ; au défaut d'une cloche, on avait emprunté le pilon et le mortier de l'apothicaire du voisinage ; enfin, pour composer le gros de la procession, toute la famille de l'hôte avait été affublée de linceuls blancs. En un mot, il n'y eut que trois personnages qui purent se vanter d'être bien costumés ; je veux dire la nourrice, le maigre apothicaire et votre serviteur. Nous jouâmes tous nos rôles à la grande satisfaction du public, qui fut enchanté de nos talents.

» Il y a une règle qui peut assurer à tout acteur forain un très-grand succès, c'est, pour m'exprimer en termes de l'art, de bien *enfoncer son public*. Parler et gesticuler comme dans la conversation ordinaire, ne s'appelle pas jouer; ce n'est point non plus ce que vient voir le spectateur : un débit naturel est semblable à un vin délicat, qui chatouille agréablement le palais et laisse à peine un léger déboire, mais un débit forcé est comme du piment qui gratte et fait éprouver une longue sensation quand on le mange. Pour plaire, dans la capitale comme en province, il faut beaucoup crier, se démener comme un possédé, tordre ses bras, se battre les flancs et faire des gestes violens, comme si l'on était attaqué de convulsions : voilà le vrai moyen de faire retentir la salle d'applaudissemens ; c'est le seul qui soit infaillible.

» Notre début nous avait fait une grande réputation : il était donc naturel que je m'attribuasse une grande partie du succès, car je mouchais les chandelles ; et vous me permettrez de vous faire observer que, sans un moucheur de chandelles, le spectacle aurait été privé d'une grande partie de son éclat. Nos succès se soutinrent encore l'espace de quinze jours; nous faisions d'assez bonnes recettes, tout allait à merveille. La veille du jour fixé pour notre départ, nous nous étions proposé de jouer la meilleure pièce du répertoire et d'y déployer tous nos talens. Cette représentation devait nous rapporter un argent énorme : on comptait là-dessus comme sur une chose certaine. Les prix des places avaient été doublés, la pièce annoncée avec emphase, lorsque, ô comble de l'infortune ! l'un des chefs d'emploi est attaqué d'une fièvre violente et menacé d'une mort prochaine : ce fut un coup de foudre pour la troupe. On avait résolu d'aller en corps tancer le moribond de s'être laissé surprendre si mal à propos par une maladie qui devait nous être si funeste. En habile politique, je saisis ce moment et j'offris de jouer à sa place. Le cas était pressant; il fallait remédier à l'accident, et je fus accepté.

» Aussitôt je vais dans ma chambre, je m'asseois à ma table, un pot de bière devant moi (monsieur, je bois à votre santé), et tenant la pièce qu'on devait répéter le lendemain et jouer quelques jours après.

» Je fus étonné de voir à quel point la bière aidait ma mémoire. J'appris mon rôle en moins de rien ; et dès lors, je pris congé pour toujours de l'état de moucheur de chandelles : je trouvai que la nature m'avait destiné, en naissant, à des emplois plus nobles, et je me laissai aller à son impulsion. Nous nous rassemblâmes pour la répétition. Je commençai par faire part à mes camarades, qui n'étaient plus mes maîtres, de l'étonnante révolution qui s'était opérée en moi. Ne vous inquiétez plus, leur dis-je, de la guérison du malade, je me flatte de remplir son rôle à la satisfaction de tout le monde, et même il peut mourir si cela lui fait plaisir, je vous promets que personne n'y trouvera à redire. Je me mis donc à déclamer devant eux, je marchai à grands pas, je fis un tapage du diable, je gesticulai comme un possédé, et l'on me trouva merveilleux.

» Aussitôt la troupe fit afficher qu'un nouvel acteur du premier mérite devait débuter le lendemain : on s'empressa de louer toutes les loges, les places étaient toutes retenues; l'affluence fut prodigieuse. Cependant avant de monter sur les planches, je fis réflexion que puisque c'était moi qui procurais une recette aussi considérable à la troupe, il était juste que j'eusse une bonne part au profit. « Messieurs, dis-je en m'adressant à notre compagnie, je ne prétends pas vous faire la loi; vous avez répandu mon nom dans les affiches d'une manière trop flatteuse, pour que j'aie l'idée de vous traiter avec tant d'ingratitude; mais au point où en sont les choses, vous ne pouvez guère vous passer de moi; c'est pourquoi, messieurs, pour vous témoigner toute ma reconnaissance, j'espère que vous voudrez bien me donner part entière dans votre recette, autrement je suis bien votre serviteur, je m'en tiendrai à mon premier état, et je recommencerai à jouer de la mouchette. » La proposition leur parut dure. Que faire ? Il n'y avait pas moyen de refuser; mes raisons étaient pressantes et sans réplique : il fallut consentir à tout, et les difficultés une fois levées, je parus dans le rôle de Bajazet, ayant les sourcils froncés, l'air fier, le regard terrible. Un bas arrangé sur ma tête me servait de turban, et d'énormes chaînes, prises d'un tournebroche, tenaient mes bras captifs et retentissaient au loin. La nature semblait m'avoir créé pour ce rôle ; j'étais grand et j'avais la voix forte : mon entrée seule me valut des battemens de mains incroyables. Je parcourus des yeux tout le théâtre avec un sourire de satisfaction, et m'avançant sur le bord de la scène, je fis une révérence très-profonde et très-respectueuse; car c'est l'usage parmi nous. Comme j'avais ce qui s'appelle dans notre langage particulier un rôle à fla-fla, avant de commencer j'avalai trois bons verres d'eau-de-vie (monsieur, il n'y a presque plus rien dans le pot) pour soutenir mes forces. Corbleu !

il est incroyable avec quelle supériorité je m'en acquittai. Tamerlan n'était qu'un petit garçon auprès de moi; ce n'est pas qu'il n'eût de rudes poumons aussi, et que de temps en temps il ne criât bien assez fort; mais c'est que je criais autrement que lui; c'est que j'avais de plus une variété de gestes, un physique, une voix... Il fallait me voir : pour l'ordinaire, mon bras droit était placé ainsi sur le haut de l'estomac, tenez, comme ceci, monsieur; voyez avec quelle grâce je le fais encore, bien qu'il y ait longtemps que je n'aie pratiqué. Les acteurs de Drury-Lane ont



aussi ce maintien, et il est toujours d'un bon effet. Nous pourrions mille fois couler à fond ce pot de bière avant que je vous eusse fait l'énumération de mes diverses qualités; en un mot, je m'en tirai comme un prodige.

» Tout ce qu'il y avait d'un peu huppé dans la ville, tant en hommes qu'en femmes, vint me voir après la pièce; tout le monde ce jour-là était de mes amis; tous m'avaient conseillé de prendre le théâtre, disaient-ils en me faisant compliment sur le grand succès que je venais d'obtenir: l'un faisait l'éloge de ma voix, l'autre celui de mon physique. Mon œil était admirable, mon pied superbe, mes mains, qui n'avaient pas eu le temps d'être parfaitement purifiées et quoique bien soigneusement renfermées dans mes gants, étaient, disait-on, magnifiques. « D'honneur, dit une jeune élégante, il deviendra un des premiers acteurs de l'Europe, c'est à n'en pas douter, c'est moi qui vous le dis, et je crois m'y connaître un peu.» La louange flatte notre amour-propre et nous la recevons d'abord avec reconnaissance; mais lorsqu'elle nous est prodiguée, nous ne la regardons que comme un tribut payé à notre mérite et que lui seul est capable d'attirer : au lieu de remercier les personnes qui me donnaient des éloges, j'avais un air triomphant et je m'applaudissais au dedans de moi-même. On nous engagea à redonner la même pièce; nous la jouâmes, et mon succès fut encore plus grand qu'à la première représentation.

» A la fin nous quittâmes la ville pour nous rendre à une course de chevaux qui se faisait à quelques lieues de là. Je ne me rappellerai jamais Teuterdem sans verser des larmes de reconnaissance. Ah ! monsieur, si vous saviez quel tact, quelle finesse de goût, quelle connaissance du théâtre l'on a dans ce pays! non, jamais je n'ai vu mieux juger des talens d'un acteur. (Allons, monsieur, buvons un coup à la santé des messieurs et dames de Teuterdem...) Je vous disais donc que nous quittâmes la ville; mais que j'en sortis bien différent de ce que j'y étais entré! Moucheur de chandelles en y arrivant, j'en partis un héros ! Ainsi va le monde, aujourd'hui dans la boue, demain sur un trône. Je pourrais vous en dire bien davantage sur les inégalités de la fortune, et des choses vraiment sublimes, mais cela pourrait nous donner le spleen à tous deux : j'aime mieux n'en pas parler.

» Les courses de chevaux étaient déjà finies lorsque nous arrivâmes à cette autre ville, ce qui ne laissa pas que d'être un contre-temps fâcheux pour la troupe. Quoi qu'il en soit, nous étions toujours résolus à prendre tout ce que nous pourrions faire d'argent. Je continuais à jouer les premiers rôles, et je m'en acquittais avec mon succès ordinaire; sincèrement, je pense que je serais devenu un des premiers acteurs de l'Europe si mes talens naissans eussent été encouragés : malheureusement j'essuyai un revers terrible, qui me replongea dans ma première obscurité. Je jouais sir

Harry Wildair; j'avais enchanté toutes les femmes de province; si je sortais seulement ma tabatière de ma poche, on applaudissait à tout rompre; et lorsque je faisais marcher Martin-bâton, on étouffait de rire.

» Dans cet endroit se trouvait alors une femme qui avait fait un séjour de neuf mois à Londres, je ne sais pour quel motif: d'après cela, elle avait de grandes prétentions au bon goût; c'était elle qui donnait le ton partout; on la consultait comme un oracle, et ses décisions étaient sans appel. Elle avait beaucoup entendu parler de mon talent; tout le monde me prônait; cependant elle avait constamment refusé d'aller me voir jouer. Elle ne pouvait attendre, disait-elle, rien que de bien médiocre d'un acteur de province; puis elle lâchait quelques mots à la louange de Garrick, d'un air empesé, et elle étonnait toutes les femmes par sa facilité à s'énoncer, par ses manières, par ses grâces. Cependant elle fut tant tourmentée, qu'elle consentit à la fin à venir au spectacle : on me fit savoir que la première fois que je jouerais, j'aurais parmi mes spectateurs un juge sévère; mais moi, fort peu intimidé par la présence de la dame, je parus aussi tranquille qu'à mon ordinaire dans le rôle de sir Harry, une main dans la poche de ma culotte et l'autre passée dans ma veste, tournant de temps en temps le dos au public comme font les premiers acteurs à Drury-Lane. Je m'aperçus cependant que le public, au lieu de me regarder, était tourné vers la dame qui avait passé neuf mois à Londres. On attendait d'elle l'arrêt qui devait me mettre en main le sceptre de Thalie, ou me reléguer dans la classe des plus vils bateleurs.

» J'ouvris ma boîte, je pris du tabac; la dame garda son sérieux, et le public fit de même ; je cassai ma canne sur le dos de l'aldermann Smugler; toujours un sérieux à glacer ; la dame fit un geste de pitié et haussa les épaules. J'essayai, en riant moi-même, de faire au moins sourire ; mais le diable m'emporte s'il y eut un muscle dans l'assemblée qui sympathisât avec les miens. Je vis que les choses n'allaient pas bien; toute ma gaîté dès lors devint forcée, mon rire n'était plus qu'une grimace; et tandis que je voulais paraître gai, mes yeux décelaient la tristesse de mon âme. Bref, la dame était venue avec l'intention d'être mécontente, et elle le fut. Toute ma célébrité s'évanouit : je suis ici, etc.... (le pot de bière n'est déjà plus.) »

Henry MONNIER.



HISTOIRES NAÏVES.

LES PETITS MÉCHANS.

I.

L'INCENDIAIRE.

On a vu un enfant sur le banc des accusés!

Je crois en vérité que c'était en France, tout près de nous; je tremble encore.

Il se ressouvenait d'un feu d'artifice dont les soleils et les fusées, au fond de la nuit sombre, avaient laissé une vive impression dans sa mémoire. Ce spectacle le poursuivait surtout quand le jour tombait, et il eût donné tout au monde pour revoir une fois encore éclater ces ardentes lumières qui avaient enflammé l'air et son imagination de cinq ans. Mais il n'avait rien du tout pour acheter un feu d'artifice, et il rêvait sur le bord de la chaumière de son père.

Les yeux fixes et la tête penchée, il cherchait un moyen d'assister encore à cette fête du soir qui l'avait rempli d'émotion et d'étonnement.

Une idée simple et fatale traversa son petit cerveau, comme une lueur traverse l'obscurité. Demeuré seul pour garder la maison, dont son père et sa mère s'étaient forcément éloignés un moment, il saisit une lampe qui pendait

sous l'âtre, et porta lui-même sa flamme dans tout ce qu'elle pouvait dévorer. La grange recélait de la paille, des foins secs, et le feu se répandit avec une telle rapidité, qu'il s'élança comme des langues dévorantes vers le ciel, consumant la grange et la chaumière, sans qu'il en restât rien que les cendres noires et tristes comme l'action terrible de ce jeune insensé.

Il venait de réduire à la mendicité son père, sa tendre mère et lui, nuisible à tous par cette action stupide, dont il regardait l'effet brûlant et rouge avec une admiration profonde et muette.

Ah! que ce fut une grande douleur, quand la mère, au milieu des flammes qui sortaient furieuses de la chaumière, s'élança en appelant son vieux père à elle, l'image de Dieu sur la terre, qui porte bonheur à la maison des enfans! ce bon vieillard paralytique n'avait pas poussé un cri. La fumée sans doute l'avait étouffé dans son lit, où on le trouva consumé, victime du caprice monstrueux de son petit enfant, qu'il aimait, qu'il avait béni avant de s'endormir... Ah! oui, cela fut, cela est encore une grande douleur! et l'on ne comprend point comment la mère infortunée ne mourut pas, quand l'enfant, épouvanté des cris et des sanglots de tout ce monde épouvanté, se mit à crier lui-même: « J'ai fait le feu! j'ai fait le feu! » Horreur et pitié!

Jugez quand il passa le lendemain tout au travers du village, lié avec des cordes, au milieu d'hommes armés comme pour garder un grand criminel, et que tout le monde criait après lui : « A l'incendiaire! à l'incendiaire! » et que sa mère, pâle et ruinée, qui le suivait à pied, ne pouvant se résoudre à l'abandonner, joignait les mains comme pour demander à toutes ces voix du silence par pitié pour elle, la mère! la pauvre femme sans chaumière, sans vieux père à servir tous les jours, sans jeune enfant plein d'innocence, comme était hier ce coupable garrotté!

Voilà comme il parut, suivi d'un peuple immense et curieux, au tribunal, qui n'avait jamais vu un si jeune coupable, et qui resta longtemps dans un triste silence, quand l'enfant interrogé répondit, tout épuisé de larmes :

— Je voulais revoir un feu d'artifice.

On le condamna à vivre trois cent soixante-cinq jours dans une obscurité profonde, où sa mère seule l'éclaire et le console... Priez pour lui!

II.

LE TUEUR DE MOUCHES.

Tuer une mouche, c'est affliger Dieu; c'est détruire un de ses chers ouvrages.

Un homme bien malheureux, qui avait tout perdu sur la terre, hors le souvenir et la résignation, rêvait des heures entières, occupé à regarder ces charmantes voyageuses des vitres, où elles glissent en tous sens comme sur un chemin droit. Un jour il vit Paul, que j'ai bien connu, en saisir au vol quatre, qu'il dépouilla de leurs ailes pour en faire, disait-il, des chiens, et les atteler ensuite à quelque chariot formé de papier ou d'une noisette creuse.

L'homme se retint de parler, mais il pleura; car une douce croyance s'attachait pour lui au vol imprévu de leurs ailes sur sa tête ou sur ses mains : il se persuadait que l'âme de quelque ami, d'un de ses enfans pleurés, venait baiser sa tristesse, et l'action de Paul lui serra le cœur.

Mais Paul, bientôt las de faire courir ses chiens fatigués, leur rendit la liberté et trancha du généreux. Les petites invalides se traînèrent ainsi défigurées sur la terre, et moururent.

— En voilà de bien belles! cria Paul avec un rire avide de victimes : qu'en ferai-je?

Une, deux, trois, quatre, cinq, six vestales, condamnées à être enterrées vives, comme j'ai lu dans mon histoire de Rome. Allons, pas de grâce, mesdemoiselles, votre feu s'est éteint; plus de lumière pour vous. Dans la terre! dans la terre!

Et il creusa en effet un trou au bord du jardin où il jouait; puis, pour être plus sûr que pas une n'échapperait à sa condamnation, il les plongea d'abord dans un cornet de papier, comme dans un cachot préalable, et les ensevelit après dans l'éternelle nuit. Il parcourut ensuite le jardin à cloche-pied, tout joyeux et tout fier d'avoir imité les Romains.

A peine fut-il loin, que le témoin de cette mauvaise action se pencha en toute hâte vers la sépulture des mouches et qu'il les délivra. Ce fut, avoua-t-il lui-même depuis, un moment de profonde joie pour lui, quand il vit ces six petites âmes du ciel y remonter légères, quoiqu'un peu étonnées de leur captivité.

Sans que le regard fixe de cet homme affligé eût suspendu l'acte barbare de Paul, ce regard le poursuivait et le perçait de reproches au milieu de son triomphe et des fleurs du jardin. On eût dit sa conscience! Il revint donc sur ses pas pour flatter et assoupir cette conscience rigide qui l'empêchait de jouer, et il tourna autour de l'homme immobile.

— Bonjour..... monsieur!..... Bonjour, bon monsieur, répéta-t-il d'une voix caressante et obstinée; veux-tu causer avec moi comme hier?

— Je ne cause pas avec le bourreau, répliqua le témoin, qui s'éloigna de Paul anéanti.

Au bout de quelques instans il sentit Paul, haletant, qui l'accrochait par ses habits et l'étreignait de ses deux bras au milieu du chemin.

— Monsieur, dit-il hors d'haleine, je voulais déterrer mes vestales; car je ne suis pas le bourreau, monsieur, je suis Paul, qui demeure là. Mais si tu savais... les vestales n'y sont plus!...

— Sauvées! dit son juge en se penchant vers lui. Sauvées par moi toutes les six.

— Merci! oh! merci! bon monsieur! s'écria l'enfant en larmes en se jetant à son cou. Mais appelle-moi Paul! appelle-moi Paul! cria-t-il en le serrant avec passion, je serai bon comme toi.

— Au revoir, Paul. Tu te ressouviendras de moi comme d'un courageux ami, répondit-il en passant sa main avec une douceur triste sur les traits consolés de Paul.

— Tu verras! dit l'enfant.

Et depuis, Paul ne tua pas une mouche.

MARCELINE VALMORE.

ÉTUDES DE VOYAGES.

LE GRAND-FOND.

L'un des sites les plus pittoresques de l'île d'Haïti est sans contredit le Grand-Fond. C'est une vallée encaissée entre deux *mornes* : le premier, nommé *la Selle* à cause de sa configuration, forme le point le plus élevé de l'île;

sa hauteur est d'environ douze cents toises au-dessus du niveau de la mer.

Dans les derniers temps de notre séjour à Port-au-Prince, M. E. de Lascases, désireux de connaître les régions supérieures du pays, se décida à entreprendre une excursion dans les montagnes, quelque pénible que dût être cette course, sous le soleil implacable d'Haïti. En conséquence, il nous prévint de nous tenir prêts à partir la nuit suivante, afin qu'une partie de la route pût s'effectuer avant le jour. (*Voir* les notes de mon journal sur cette excursion.)

27 mars 1838. — Le 26, à deux heures du matin, nous montions à cheval au nombre de dix et nous traversions, par une nuit des plus obscures, les rues silencieuses de Port-au-Prince. Dès que nous eûmes quitté la ville, la route devint étroite et d'une pente assez difficile; nous pouvions tout au plus marcher deux de front. Deux guides nous précédaient et éclairaient le chemin. La flamme tremblante de leurs torches d'aloès faisait danser, autour de nous, les ombres des grands arbres : nous paraissions suivre un feu follet. Des myriades de lucioles, comme des étoiles errantes, venaient se brûler les ailes au foyer ardent de nos flambeaux, et les chauve-souris, si nombreuses dans les Antilles, attirées par les mystérieuses lueurs, effleuraient parfois nos visages de leurs ailes. Nous ressemblions à ces sombres et silencieuses cavalcades des routes d'Espagne, si pittoresquement décrites par Cervantes.

Forcés bientôt de nous suivre à la file dans un sentier souvent très-étroit, bordé d'un côté par le précipice et de l'autre par un talus presque perpendiculaire, les flambeaux ne servaient guère qu'à ceux qui venaient immédiatement après les guides : la rouge clarté qu'ils projetaient sur de grands arbres, dont la cime était à peu près au niveau du sol qui nous portait, servait seulement à donner aux autres la conscience du danger que pouvait leur faire courir un caprice de leurs montures. Nous étions cependant forcés de nous confier à leur instinct, qui fait rarement défaut en pareil cas. Nous montions des chevaux du pays, d'une petite taille, mais d'une vigueur extraordinaire. On ne les ferre jamais, ce qui leur rend, dans ces sentiers difficiles, le pied aussi sûr qu'en plaine.

Il faisait encore sombre quand nous arrivâmes à Pétion-Ville.

Pétion-Ville, à deux cents toises au-dessus du niveau de la mer, est moins exposée que les villes du littoral aux tentatives de l'étranger; elle n'a été fondée que pour servir de refuge aux habitans de Port-au-Prince, dans le cas éventuel d'une invasion. La température y est délicieuse, avantage que l'on doit, le jour, à l'action des vents d'ouest et d'est; la nuit, aux brises qui apportent la fraîcheur des montagnes environnantes. Les sources nombreuses et abondantes qui la sillonnent en tout sens viennent ajouter encore à la salubrité de cette nouvelle ville. Les rues de Pétion porteront les noms des hommes remarquables de la cause haïtienne; mais pour le moment, la future rivale de Port-au-Prince ne possède qu'un très-petit nombre de masures, et les deux édifices de rigueur pour témoigner de la civilisation : une église et une prison.

Comme nous sortions de Pétion-Ville, le jour commençait à poindre; nous étions à peine sur les hauteurs qui la dominent, que le soleil brillait dans tout son éclat; car la clarté douteuse du crépuscule est presque insensible dans ces climats.

Nous nous arrêtâmes sur une éminence d'où l'œil embrasse un horizon très-étendu. Au sud, les forts Jacques et Alexandre, construits sous Dessalines, sont perchés comme des nids de corbeaux, inaccessibles, sur la montagne du Grand-Fond. A l'est, les mornes de Bellevue et des Grands-Bois; le lac d'Azueï, situé entre ces derniers et ceux du Fond-Parisien, fumait comme un métal fondu aux rayons du soleil levant. Au nord, les chaînes de la Terre-Rouge, des Crochus et des montagnes de l'Arcahaïe dessinaient vivement leurs arêtes d'un bleu sombre sur l'azur plus pâle du ciel. Bien loin, à l'ouest, l'île de la Gonave, qui partage le golfe et semble une sentinelle avancée à l'entrée de la rade de Port-au-Prince, sortait de l'eau toute dorée par le soleil; puis à nos pieds Pétion-Ville, et plus bas, dans le brouillard, Port-au-Prince couché au bord de la mer calme et unie comme un miroir. Enfin, dans la plaine du Cul-de-Sac, où toutes les nuances de verdure les plus riches et les plus variées se trouvent réunies, nous apercevions au milieu des plantations de cannes à sucre le bourg de la Croix-des-Bouquets, qui fut plusieurs fois, pendant la révolution, le point de réunion des hommes de couleur.

Nous reprîmes notre ascension.

Nous entrâmes dans une forêt aux ombres impénétrables; on eût dit que la nuit était tombée à l'improviste. A de rares intervalles, un fugitif rayon de soleil, passant comme un glaive de feu au défaut du feuillage, venait nous éblouir tout à coup. Aucun ne restait en arrière, car c'était tout un travail, et un travail sérieux que de faire regagner à son cheval quelques pas de distance dans cette route, qui devenait très-escarpée. Nos petits chevaux grimpaient comme des chats, et souvent nous étions forcés de nous cramponner aux pommeaux de nos selles pour ne pas tomber en arrière. La route, très-étroite, se tordait en zigzags, si bien que les derniers de nous voyaient défiler leurs compagnons de voyage au-dessus de leur tête. Souvent le premier cheval s'arrêtait exténué et interrompait la marche de toute la cavalcade; puis l'ascension recommençait, pour être de nouveau interrompue par la même cause. Notre inquiétude permanente était de voir se renverser l'un des chevaux qui nous précédaient; nul doute qu'il ne nous eût tous entraînés dans sa chute, comme ces capucins de cartes dont on a renversé le premier. Enfin la route s'éclaircit, s'élargit, et prit une pente tolérable; alors seulement nous pûmes véritablement jouir de notre promenade.

C'était quelque chose de merveilleux pour moi qu'une excursion dans la campagne d'Amérique par une belle matinée de mars, ce mois qui équivaut à peu près au mois d'août en France : l'air était pur et frais et je le respirais à pleine poitrine; j'éprouvais alors une jouissance que j'avais totalement oubliée depuis cinq mois, sous la chaleur accablante des Antilles. Avec le soleil, les oiseaux s'étaient réveillés et chantaient leur hymne du matin; le moqueur claquetait et sautait devant nous d'arbre en arbre; fidèle hôte de ces mornes, seule partie de l'île qu'il habite, assure-t-on, le musicien s'essayait le gosier, et nous nous arrêtions souvent pour écouter son sifflement doux et plaintif. Bien des fois, la singularité de ses accords nous fit douter si quelque rustique joueur de flûte ne préludait pas sur son instrument; mais les mêmes notes mélancoliques revenaient toujours avec la même monotonie. La famille des colibris nous faisait admirer sa robe de pourpre et d'azur; tous les insectes de l'air déployaient leurs ailes d'or; tous ceux de la terre grésillaient dans les hautes herbes. Les orangers nous embaumaient, les citronniers, les manguiers au noir feuillage, les campêchiers et les corossols, nous couvraient tour à tour de leurs rameaux touffus.

A onze heures, nous nous sommes arrêtés dans un petit vallon pour déjeuner et pour laisser reposer nos pauvres chevaux, qui certes le méritaient bien. Sur nos têtes, les pamplemousses et les orangers étendaient leurs bras char-

gés de fruits d'or, et d'un coup de cravache nous pouvions faire pleuvoir plus d'oranges que nous n'en mangeons peut-être en France dans le courant d'une année. Au bord d'une source qui s'éparpillait en mille petits ruisseaux, s'était arrêtée une famille de pauvres noirs, qui portait à la ville des bananes et des choux-palmistes. Leur déjeuner, peu confortable, se composait seulement de quelques patates douces : ils acceptèrent avec transport ce que nous ajoutâmes à leur repas aux dépens du nôtre. Puis l'on donna le signal du départ. Ce n'était pas là le compte de nos chevaux, à ce qu'il paraît, car trois d'entre eux refusèrent obstinément de marcher; heureusement qu'on avait prévu le cas : nous les changeâmes contre ceux que nos guides menaient en lesse.



La cavalcade dans les montagnes.

Plus nous avancions, plus la route devenait pittoresque, plus aussi elle était entravée par des pierres roulantes et des débris de toute espèce. Alors se passèrent deux mortelles heures qui semblaient ne devoir jamais finir. Nous recevions d'aplomb les rayons d'un soleil implacable qui nous faisait bouillir la cervelle; nous luttions contre nos chevaux, qui s'arrêtaient presque à chaque pas dans cette espèce d'escalier que nous gravissions. Cravaches, éperons, tout devenait inutile; j'étais forcé de marcher en avant et de tirer mon bucéphale par la bride, et je pensais avec un juste effroi que si la route restait la même une demi-heure encore, il me faudrait composer avec lui pour savoir décidément lequel de nous deux porterait l'autre pendant le reste du chemin; heureusement la route fit un coude et nous débouchâmes tout d'un coup, au détour d'un bois de sapins, sur un plateau étroit qui domine le gouffre appelé Grand-Fond : trois pas de plus, et nous roulions dans l'abîme.

Ce fut un ineffable spectacle que celui qui se présenta devant nous à l'improviste : on eût dit le diorama de la Forêt-Noire et celui de la vallée de Goldau confondus. Nous étions à onze cents toises au-dessus du niveau de la mer. Sous nos pieds, descendaient presque perpendiculairement des forêts de sapins étagées l'une au-dessus de l'autre, et qui, rendues à un certain degré de profondeur, se perdaient dans la vallée que nous dominions et où se trouvaient entassés pêle-mêle avec les arbres, qui ne nous paraissaient que des herbes, des blocs de roches gigantesques. C'était un complet bouleversement de la nature; les nuages semblaient dormir entre les arbres, et les arbres immenses s'élevaient sur le morne opposé, comme une armée de Titans en marche pour escalader le ciel. Vis-à-vis de nous, le morne la Selle, ce géant de douze cents toises, élevait majestueusement sa tête au milieu de larges nuées blanches qui l'entouraient comme des colliers d'argent; puis, au fond de la vallée, un brouillard azuré donnait à toute chose ce vague, cette indécision qui laisse le champ libre à l'imagination plus ou moins poétique du spectateur. Le vent roulait et grondait dans les pins, orchestre imposant et digne d'un pareil spectacle.

Nous étions tous émerveillés et nous restions silencieux, comme si une seule parole pouvait faire évanouir ce prodige, qu'on eût voulu contempler avec les cent yeux d'Argus. C'était une de ces créations sublimes devant lesquelles on reste bouche béante sans trouver de mot pour exprimer ses impressions; une décoration somptueuse devant laquelle on voudrait mourir avant d'avoir épuisé son extase; une de

ces merveilles qui attendrissent et effrayent à la fois ; qui vous arrachent des larmes d'admiration et qui vous font entrer dans l'âme une épouvante inexplicable.

Nous restâmes cloués près d'une heure sur ce plateau ; une rare exclamation à de rares intervalles venait seulement briser notre silence, et cependant presque tous mes compagnons de voyage avaient visité la Suisse. Nous n'avions pas de neiges, nous n'avions pas de glaçons, il est vrai, mais les nuages argentés et les rochers d'une blancheur éblouissante nous tenaient lieu de glaçons et de neiges ; puis la Suisse, à son tour, n'a pas cette luxuriance de végétation qui a fait nommer Haïti la reine des Antilles. Quels atomes nous étions au milieu de ces masses imposantes! Pour moi, je ne reverrai probablement semblable chose que le jour où la trompette fatale refera le chaos.

Dieu partout est grand!...

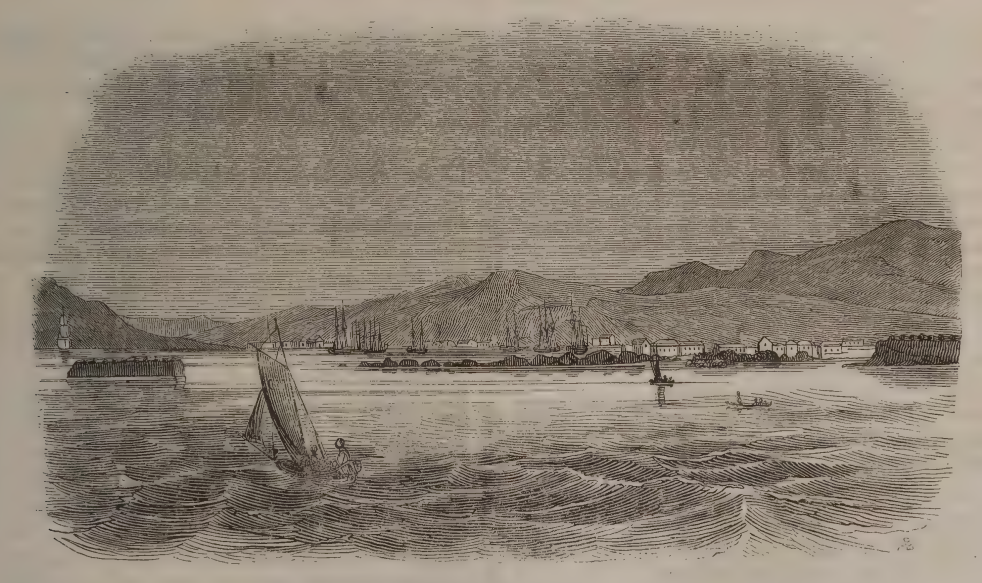
Il fallait cependant nous arracher à cette contemplation, nous étions attendus. L'on se disputait presque à qui partirait le dernier. A une lieue de là, nous descendions à la campagne du sénateur Ardouin. Le thermomètre y marquait 12 degrés à quatre heures du soir ; nous en avions eu 30 la veille à la même heure. Cette brusque transition de température se fit vivement sentir; aussi nous nous félicitâmes d'avoir repris par précaution les vêtemens d'hiver qui nous torturaient quelques heures auparavant. A table, portes et fenêtres closes, nous mourions de froid ; les vins ne nous réchauffaient le corps qu'en nous gelant la bouche.

Jusqu'à la nuit, nous avons visité les environs de la campagne, qui réunissent tous les genres de pittoresque ; nous avons pénétré dans une forêt dont les sentiers deviennent de jour en jour impraticables par la quantité de plantes rampantes qui croisent leurs milliers de festons ; les lianes serpentaient en tous sens, se tordaient autour des troncs, et l'on eût dit des hamacs de verdure dressés d'un arbre à l'autre par une volonté intelligente; souvent elles tombaient en pluie de leurs sommets et les cachaient totalement, comme une chose précieuse, dans leurs réseaux impénétrables. Nous sommes ensuite descendus dans des ravins qui semblaient des entrées de l'enfer. Enfin, brisés de fatigue, et nos jambes se refusant presque à nous porter plus loin, nous sommes revenus en nous traînant vers la campagne, où nous avons fait honneur à un excellent repas.

A dix heures, un de nos compagnons nous proposa de visiter au clair de la lune le petit cimetière du Grand-Fond, à une faible distance de notre demeure; sa proposition fut acceptée, et nous nous préparions à le suivre ; mais à peine eut-il ouvert la porte, que le froid l'avait fait changer d'idée. 10 degrés, disait le thermomètre ; nous en avions eu plus de 30 dans la matinée ! Tout le monde se rangea de l'avis du gelé ; d'ailleurs nous étions très-fatigués, et l'on décida à l'unanimité qu'il fallait se coucher.

La campagne du sénateur Ardouin, inhabitée depuis plusieurs mois, n'avait été préparée que comme pied-à-terre pour nous recevoir; les provisions de bouche de toute espèce n'y manquaient pas ; mais avec toutes les ressources de la maison, l'on n'était parvenu à former que quatre lits, sur lesquels nous nous jetâmes, empaquetés de notre mieux dans des manteaux et des couvertures de laine. M. de Lascases, M. Vaur et moi, nous couchions dans la même chambre, et nos compagnons de voyage dans l'autre ; enfin, la fatigue l'emportant sur l'incommodité, nous avons dormi, et nous eussions même dormi comme les sept dormans, si, avant le jour, nos voisins, éveillés, n'étaient venus nous souffler dans les narines la fumée de leurs cigares.

Nous sommes sortis à cinq heures du matin et nous avons continué à explorer les environs du Grand-Fond. Il est impossible de se faire une idée de la richesse et de la fertilité de cet endroit. Le vert tendre des bananiers, coupé çà et là par le vert sombre des sapins et des palmiers, les plantations de tabac et de caféiers, aux graines de corail, qui s'élèvent en amphithéâtre, les arbres aux chevelures de lianes ; rocs, terre, verdure, tout a une couleur éblouissante qui, rendue en peinture, paraîtrait exagérée en Europe.



Vue du port d'Haïti.

Dans la matinée, j'ai fait un croquis du petit cimetière et d'une pauvre case à nègres.

Cependant le soleil montait au ciel, il fallait songer au retour. Nous nous lestâmes préalablement d'un bon déjeuner et nous reprîmes nos chevaux, qui, soignés à merveille, ne paraissaient pas se souvenir le moins du monde des fa-

tigues du jour précédent. Le voyage recommença gaîment; ceux qui étaient bons cavaliers s'amusaient à faire franchir des rocs à leurs chevaux, tandis que la partie raisonnable de la société s'escrimait à leur faire comprendre l'imprudence qu'il y avait à galoper dans ces chemins étroits avec le dangereux voisinage d'un précipice. Une catastrophe faillit prouver la justesse de ces raisonnemens, qu'à vrai dire nous n'avions guère écoutés.

Depuis quelques instans la pente était peu difficile, et nous montions au trot le chemin qui longe le Grand-Fond; l'un de mes amis me faisait admirer la vue, et me racontait une anecdote qui s'était passée à la place même où nous étions. Absorbé par son récit ou par le paysage qui se développait de plus en plus, il ne s'apercevait pas que son cheval marchait hors du chemin frayé, sur le ruban d'herbe qui bordait le gouffre. Tout à coup il sentit une secousse terrible comme si quelque chose s'écroulait: il fut ébloui, et machinalement il se jeta à terre du côté opposé au vide, en tirant fortement à lui la bride de son cheval. Le sol avait manqué sous l'un des pieds de derrière de celui-ci, et, sans l'instinct providentiel de son cavalier, ils eussent roulé à perte de vue, avec la terre et les cailloux défoncés sous leurs pieds et que nous entendions courir sur le flanc de la montagne : tous deux dormiraient au Grand-Fond jusqu'au jugement dernier. Ceci se passa rapide comme l'éclair; ceux qui nous suivaient, et qui mieux que nous avaient compris le danger, s'étaient élancés de leurs chevaux, pâles comme des morts. Le moins effrayé de tous était mon imprudent ami, qui, Dieu lui pardonne, riait comme un véritable fou de la terreur à laquelle il avait donné lieu.

Le reste de la route se fit sans nouvel incident; nous avions sous les yeux les magnifiques points de vue que nous avions eus derrière nous la veille, et nous descendions au lieu de monter. La pente était parfois si rapide, que nous étions forcés de mettre souvent pied à terre; nous n'en avions pas moins l'inquiétude de voir s'abattre sous nous nos chevaux; le pied pouvait leur manquer au milieu de ces pierres roulantes semées sur le chemin. Mais la plus grave incommodité de notre retour consistait à avoir pendant toute la route le soleil au visage; aussi sommes-nous arrivés à Port-au-Prince la plupart la figure très-enflée et avec de violens maux de tête, ce qui était fort peu rassurant à une époque où la fièvre jaune régnait en souveraine et choisissait de préférence ses victimes sur les navires en rade. La nuit tombait comme nous rentrions à Port-au-Prince; cavaliers et chevaux paraissaient pressés d'arriver au gîte. Ceux-ci venaient de rassembler toutes leurs forces et tout leur courage pour traverser au galop l'une des principales rues de la ville : le plus effroyable juron et le cri : *Au pas!* deux fois répété par une voix furieuse, nous arrêtèrent tout à coup. C'était une sentinelle qui venait de quitter la chaise où elle se balançait nonchalamment, fumant un cigare et suivant dans le ciel quelque nuage bizarre, pour nous rappeler qu'il est expressément défendu de galoper dans les rues désertes de la capitale d'Haïti.

RADIGUET.

ÉTUDES POÉTIQUES.

A UN AMI.

Un soir, le jour jetait sa dernière lueur,
Ta mère sur ton front mit un baiser rêveur,
Murmurant de ces mots qui n'ont pas de grammaire,
Mais que pour leurs enfans les femmes ont au cœur...
Oh! Charle, aimez bien votre mère.

A ce baiser si doux de sa lèvre épandu,
Le souvenir revint en mon cœur éperdu,
Et je n'osais pleurer. — O bonheur éphémère!
J'avais eu cette joie, et j'avais tout perdu...
Oh! Charle, aimez bien votre mère.

Je pouvais, sous ses yeux qui reflétaient le ciel,
Braver l'indifférence, et l'envie, et son fiel.
Maintenant je n'ai plus, quand la vie est amère,
Personne sur les bords qui mette un peu de miel...
Oh! Charle, aimez bien votre mère.

J'ai vu, toute une nuit, luttant avec la mort,
Son âme qui ployait, hélas! sous chaque effort...
Ami, j'ai vu ses yeux se fermer à la terre...
Je pleurais à genoux, mais sans comprendre encor.
Oh! Charle, aimez bien votre mère.

Mais des arbres, depuis, j'ai vu que les rameaux
Croissaient en s'écartant du tronc, que les ruisseaux
Couraient par la campagne en quittant la rivière
Sans rejoindre leurs cours et sans mêler leurs eaux...
Oh! Charle, aimez bien votre mère.

Parens, amis joyeux, nos brillantes amours
Dont l'aile, en nous fuyant, ride l'âme toujours,
Délaissent notre cœur en sa froide misère...
Tout, comme les oiseaux, s'envole aux mauvais jours...
Oh! Charle, aimez bien votre mère.

Car elle reste alors, contre tous nous défend,
Met notre âme glacée en son sein, l'échauffant
Et la faisant renaître; ainsi sa main naguère
Caressait, dans l'hiver, nos petits pieds d'enfant.
Oh! Charle, aimez bien votre mère.

C'est elle encor, quand Dieu l'a ravie à nos yeux,
Qui chasse la douleur sur nos fronts soucieux,
Et qui vient chaque soir prendre notre prière,
Nous rendre le courage et nous montrer les cieux.
Oh! Charle, aimez bien votre mère.

Henri NICOLLE.

ÉTUDES DE MOEURS ÉTRANGÈRES.

LA FÊTE DE NOEL A MADRID.

La *Noche buena de la Navidad*, ou la nuit de Noël, est toujours, en Espagne, une fête célébrée religieusement dans toutes les familles; mais le peuple surtout ne la laisse jamais passer sans se livrer à toute la gaîté dont il est capable, et il l'attend chaque année avec une impatience nouvelle.

Déjà dans la semaine qui précède le 25 décembre, la ville de Madrid est un tableau plus animé que de coutume. Les rues commencent à se couvrir d'échoppes, et toute l'Espagne y envoie ses enfans avec les diverses productions dont s'enorgueillit chaque province. Vous voyez alors les portes de la capitale, *la puerta de Alcala*, *la puerta de Atocha*, *la puerta de Toledo*, s'ouvrir à des caravanes de marchands de toutes sortes de denrées; c'est une continuelle procession *d'arrieros* (de muletiers), dont les mules s'avancent d'un pas lent, au bruit monotone mais non désagréable de leurs sonnettes. Les uns apportent le vin de Valdepenas; les autres le drap brun d'Espagne qui doit fournir les *capas* ou manteaux neufs dont se pareront les *majos* pour la grande fête chrétienne. Vous reconnaissez les Valenciens à leur air gai, à leur tournure demi-française, parlant sans cesse, et vêtus du costume particulier à leur province, qui, laissant à nu la jambe jusqu'au genou, a quelque ressemblance avec le costume des montagnes d'Écosse; ils marchent d'un pas leste, leurs *mantas* sur l'épaule, fiers de leurs mollets fortement musclés, et chaussés avec des *alpargatas*, ou sandales de lin. Les Valenciens sont les bienvenus à cette époque de l'année; ce sont eux qui apportent deux articles indispensables pour la Noël, le *turron* (nougat d'avelines, de noix, etc.), et les oranges.

Il n'est pas moins étonnant de voir arriver les *paveros*, qui conduisent en bataille une nombreuse armée de gras dindons (*pavos*) avec une discipline merveilleuse. Il semble étrange, en effet, de voir un seul homme, armé d'une longue et mince baguette (*vara*), faire défiler plusieurs centaines de ces bipèdes emplumés, qui remplissent l'air de leurs cris et de leurs *glouglottemens*, tandis que les enfans, assemblés dans la rue pour assister à cette bruyante entrée, augmentent encore le vacarme par leurs joyeuses acclamations.

Mais la partie la plus intéressante de la cérémonie est d'observer l'extrême inquiétude du général quand son armée a franchi les portes de Madrid. L'expérience a trop souvent appris au *pavero* que maint ennemi surveille tous ses mouvemens, prêt à profiter de sa moindre négligence. Tout habitant de Madrid se fait un point d'honneur de manger un dindon au festin de Noël, et tout habitant de Madrid n'a pas, malheureusement, l'argent nécessaire pour en acheter un. Le *pavero* redouble donc de vigilance, mais en vain; car lorsqu'il arrive à la *plazuela de la Cebada*, lieu du campement de ces armées de volatiles, et qu'il y passe sa troupe en revue pour en vérifier le nombre, il a la douleur de reconnaître que deux ou trois douzaines au moins ont déserté pendant la marche. Grand est l'embarras du *pavero*, car les voleurs de dindons semblent ne pas faire un mouvement, les larges plis de leurs manteaux bariolés ne sont pas même dérangés, et cependant il y a dix à parier contre un que si, par quelque coup de vent imprévu ou quelque opération magique les manteaux venaient à s'ouvrir, on apercevrait sous chacun d'eux un dindon dérobé. Hélas! l'oiseau des Indes n'a rien de commun avec le renard du Spartiate, et se laisse impunément emporter par le larron.

Une autre troupe de pourvoyeurs presque aussi importante est celle des *choriceros* (charcutiers), qui viennent de l'Estramadure avec une grande abondance de denrées de cette province; et ici, en passant, il n'est pas hors de propos de dire que le porc dans ce pays est une espèce de phénix, car il est impossible d'énumérer les divers comestibles que les *Extremenos* (habitans de l'Estramadure) savent extraire de cet animal immonde. Les Extremenos entrent à Madrid juchés sur leurs provisions avec une dignité imperturbable. La gravité est le trait caractéristique de leurs visages basanés, qui, malgré cette couleur de leur teint, accusent leur nourriture habituelle. Vous jugeriez en effet que le saindoux leur sort par tous les pores: leurs mules semblent plier sous le poids de cette viande succulente en horreur aux enfans de Moïse, et qui a pris, pour être servie sur les tables de la Noël, une infinité de formes et de noms, *jamones*, *cecinas*, *chorizos*, *embuchados*, *morcillas*, etc. (jambons, boudins, saucisses, etc.).

Nous ne saurions mentionner tous les autres marchands qui viennent contribuer à l'éclat de cette foire, et qui pourraient suffire à entretenir pendant une année cent noces de Gamache. Il n'est aucune capitale du monde qui mérite mieux ce nom que Madrid, lorsqu'on voit ses provinces lui apporter chacune son tribut. On trouve alors à Madrid tout ce que produit l'Espagne, mais pas un seul article qui soit indigène de la métropole, ville si stérile au milieu de tant de fertilité, qu'elle ne peut se vanter que de l'eau de ses fontaines: *Oh! las aguas de Madrid!* C'est en effet tout ce que les *Madrilenos* peuvent répondre toutes les fois que les Andalous leur parlent de leurs vins et de leurs olives, les Valenciens de leurs fruits, les Asturiens de leurs nobles aïeux. Mais qu'importe d'ailleurs à l'habitant de Madrid l'infécondité de son terroir, quand, pendant la dernière quinzaine de décembre et tout le mois de janvier, il trouve, au milieu de la *plazuela de la Cebada*, toutes les friandises que peut désirer un Espagnol pour fêter pompeusement la *buena noche de la Navidad?* Quel spectacle pittoresque et appétissant offrent à ses regards ces pyramides d'oranges, ces montagnes de jambons et ces boutiques de nougat savoureux! Mais ce qui charme surtout le *Madrileno*, c'est cette armée innombrable de *pavos* blancs, dont les cris lui semblent exprimer l'impatience d'être achetés, tués, rôtis et dévorés.

Parmi tous ces vendeurs et acheteurs marchandant à l'envi, c'est-à-dire jaloux de se tricher les uns les autres, les femmes, ici comme partout, ont droit à être remarquées; c'est à elles qu'appartient la vente des châtaignes et des beignets à l'huile (*bunuelos*), des beignets, le vrai symbole de la fête; des beignets dont, suivant une tradition qu'on ne saurait mettre en doute, se régalèrent les bergers dans cette nuit mémorable où naquit le sauveur du monde. Aussi les *bunueleras* (marchandes de beignets) connaissent toute leur importance; vous les apercevez presque à tous les coins de rue, et aux portes des *tavernes*, avec leur ap-

pareil portatif, activement occupées de leurs utiles fonctions. Avec quelle adresse elles manient la poêle à frire (*sarten*)! Avec quelle grâce elles retournent et séparent le beignet déjà frit des beignets qui attendent leur tour de cuisson! Tout est en action chez elles, les mains, la langue, les yeux..., ces yeux noirs qu'on voit briller à travers le nuage de vapeur qui s'élève de la poêle. Honneur au galant *majo* (artisan petit-maître) qui pourrait distraire un moment une de ces beautés, objet de son admiration.

Mais vous-même, après avoir contemplé ces actives *bunueleras*, vous en êtes distrait par le passage de quelque nouveau groupe qui se mêle au mouvement général de la ville. Ce sont de joyeuses *morenas* (grisettes) allant acheter une fraîche parure pour paraître plus belles à leurs *majos* la veille de Noël; c'est aussi la fête des enfans, et voilà une douzaine de bambins que leur grand-papa va rendre heureux dans une boutique de joujous. A leur tour, regardez ces essaims de moines, noirs, blancs, gris, bleus, à la face rubiconde et bien nourrie; ceux qui contrastent avec les autres par leur pâleur, sont les chartreux. Mais ne plaignez pas le franciscain avec son air d'indigence et ses pieds nus; la piété des marchands espagnols lui remplira sa besace; il fera son régal de Noël aussi bien que les autres plus riches que lui.

Enfin, vous rencontrez une classe assez nombreuse en Espagne, les mendians et les aveugles vagabonds, qui, dans cette circonstance, font entendre du matin au soir leurs mystiques *villancicos* (*noëls*). Ils ont les mains pleines de ces cantiques, qu'ils vendent aux *béates*, tout en les chantant avec leur monotone accent nasillard.

Foreign Review.

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES.

DES GESTES.

§ Ier. — Faculté d'imiter. — Mimique.

Le *talent d'imitation*, la *Mimique*, c'est-à-dire la faculté de traduire avec justesse, les sentimens et les idées par les gestes, est une faculté fondamentale propre, qui se fonde sur un organe particulier du cerveau.

Cet organe est essentiel aux poëtes dramatiques, aux comédiens, aux orateurs. Il contribue à donner l'expression dans les ouvrages d'art. C'est lui qui inspire aux peintres et aux sculpteurs la vérité des mouvemens et des attitudes.

Voici comment Gall explique la découverte de cet organe de la mimique.

Un jour, un de ses amis, nommé Annibal, avec lequel il s'entretenait des formes de la tête, l'assura que la sienne avait quelque chose de particulier. En effet, la partie supérieure de son front était bombée en segment de sphère; derrière cette protubérance, au milieu de la tête, se trouvait une dépression transversale. Jusque là, Gall n'avait point observé une semblable organisation. Annibal possédait un talent particulier d'imitation. Il reproduisait d'une manière si frappante la démarche, les gestes et le son des voix, que l'on devinait de suite quelle personne il voulait représenter

Gall assistait souvent aux séances mensuelles de l'institution des sourds-muets, dans lesquelles les jeunes élèves mettent en action, avec la naïveté de leur âge et l'éloquence de la nature, les fables de La Fontaine. Il reconnut, dans l'élève Casteigner, l'un d'eux, un talent prodigieux pour la mimique. Ainsi, le jour du mardi gras, où l'on représentait une pièce de théâtre dans l'établissement, ce jeune homme avait imité si parfaitement les gestes et la démarche du directeur, les allures de l'inspecteur, du médecin, du chirurgien, et surtout la tournure de quelques femmes, qu'il resta impossible de s'y méprendre. Cette parodie, ce spectacle furent d'autant plus amusans, qu'on ne s'attendait à rien de semblable de la part d'un garçon dont l'éducation avait été, jusque-là, tout à fait négligée.

Gall, à son grand étonnement, trouva la tête de Casteigner, dans sa partie supérieure, tout aussi bombée que chez Annibal.

Il se demanda alors si le talent du mime ne dérivait point d'une faculté et d'un organe particuliers : il rechercha toutes les occasions de multiplier ses observations à cet égard.

Dans les familles, dans les écoles, sur la place publique, partout, il se mit à examiner la tête des individus qui se distinguaient par leur aptitude à mimer. A cette époque, un sécrétaire du ministre de la guerre s'était fait une réputation, en jouant plusieurs rôles sur un théâtre d'amateurs. Gall trouva, sur la tête de ce secrétaire, la même proéminence que sur celles de Casteigner et de son ami Annibal. Chez toutes les autres personnes qu'il examina, il rencontra constamment cette partie de la tête plus ou moins élevée, selon le degré plus ou moins grand de talent d'imitation.

On raconte de Garrick, dont la tête présente également la même saillie, qu'il possédait une faculté d'imitation si étonnante, qu'étant à la cour de Louis XV, il lui suffit d'avoir vu un instant le roi, le duc d'Aumont, le duc d'Orléans, MM. de Brissac, de Richelieu et le prince de Soubise, pour retenir leurs manières et jusqu'à leurs moindres gestes.

Quelques jours après, cet acteur invita à souper plusieurs seigneurs qui l'avaient accompagné à la cour; impatient de les amuser, il leur dit : « Je n'ai vu la cour qu'un instant, mais je vais vous prouver combien j'ai le coup d'œil sûr et la mémoire excellente. » Il fit ranger ses amis sur deux files, sortit un instant du salon et y rentra deux minutes après. Aussitôt ses amis de s'écrier : « Sur ma foi, voilà le roi, c'est Louis XV! » Il imita successivement tous les personnages de la cour, qui furent aussitôt reconnus. Non-seulement il avait exprimé leur marche, leur maintien, leur maigreur, leur embonpoint, mais encore les traits et le caractère de leur physionomie.

Gall comprit naturellement que le don d'imitation devait entrer pour beaucoup dans le talent du comédien, et il examina la tête des meilleurs artistes du théâtre de Vienne : l'organe était, chez tous, fortement développé. Il se procura le crâne de Jünger, poëte et comédien, et il s'en servit plus tard, dans ses cours, pour montrer la forme et la position de l'organe de la mimique.

Que l'on examine les portraits des grands comédiens qui ont la tête chauve, comme Shakspeare, par exemple, et l'on verra qu'elle est très-bombée, ainsi que Gall l'a observé. Lorsque cette région est chevelue, les cheveux y forment un toupet qui s'élève perpendiculairement, à raison de la protubérance sur laquelle sont implantés les cheveux, comme chez le Kain et chez Garrick. Chez d'autres, l'on remarque

distinctement que la partie supérieure du front s'arrondit, comme Molière, Corneille, Préville, Fleury, etc., etc.

Examinez la tête de Debureau, ce héros enfariné du boulevard du Temple, vous trouverez sur la tête de l'excellent mime l'organe de l'imitation très-fortement développé.

Il est certain que plusieurs animaux possèdent l'organe de l'imitation; les singes surtout en sont doués à un très-haut degré. Il se développe aussi beaucoup chez plusieurs oiseaux, comme le perroquet, la pie, le merle: on le remarque plus encore chez le *turdus polyglottus*, ou Moqueur. Le chant naturel de cet oiseau est harmonieux et solennel; mais il possède en outre le talent instinctif d'imiter la voix de toutes les autres espèces de volatiles, et même le cri des oiseaux de proie de manière à produire la plus complète illusion. Il prend plaisir à ce jeu: souvent il attire les passereaux en imitant leur chant: quand ils sont près de lui, il leur donne la chasse et jette le cri des oiseaux de proie qu'ils redoutent le plus.

Il n'y a donc pas à en douter: c'est à cette conformation du cerveau que l'on est redevable de l'art du comédien.

Le talent pour la mimique se manifestera avec d'autant plus d'étendue, qu'il sera accompagné d'une plus grande vivacité de sentimens et d'un plus grand nombre d'autres facultés distinguées. La diversité de répartition des autres organes qui accompagnent celui de la mimique constitue la diversité de talens des acteurs. Les rôles des soubrettes, des valets, des bouffons, des amans, des coquettes, des tyrans, demandent chacun une disposition particulière très-énergique. Si un acteur est également remarquable en des rôles opposés, on doit présumer, ou qu'il a un talent complexe, ou qu'il le doit plus à l'étude qu'à sa nature.

§ II. — De la véritable origine des Gestes

Quelle est la véritable origine des gestes?

C'est une question que se sont posée tous ceux qui ont traité du langage d'action, soit sous le point de vue philosophique, soit sous le point de vue artistique. Ils n'ont pu, toutefois, la résoudre complétement et trouver la cause de la liaison intime et immédiate qui existe entre les fonctions intérieures et les signes extérieurs.

Il y a en nous, dit Engel dans son excellent ouvrage sur la mimique, un certain je ne sais quoi qui préside au jeu de nos membres et qui règle les gestes convenables à chaque situation de l'âme. Selon qu'un objet nous offre des attraits ou nous fasse horreur, selon qu'il nous cause des idées qui nous plaisent ou nous soient désagréables, nous cherchons à nous en rapprocher ou à le repousser: jamais les mouvemens ne manquent d'être convenables et expressifs.

Gall, de son côté, a cherché si son système était capable de répandre quelques lumières sur la cause des phénomènes mimiques. En effet, le cerveau étant la source de tous les sentimens, de toutes les affections et de toutes les passions, leur manifestation doit dépendre uniquement de cet organe et se modifier par lui.

Le cerveau est, de plus, en liaison avec les instrumens de tous les sens et avec ceux des mouvemens volontaires.

Dominant ainsi les sens, les muscles et par conséquent les extrémités, il met en action chacune des parties, et leur assigne les mouvemens qu'elles doivent faire, la position qu'elles doivent adopter.

Les différens organes cérébraux sont placés dans des régions différentes.

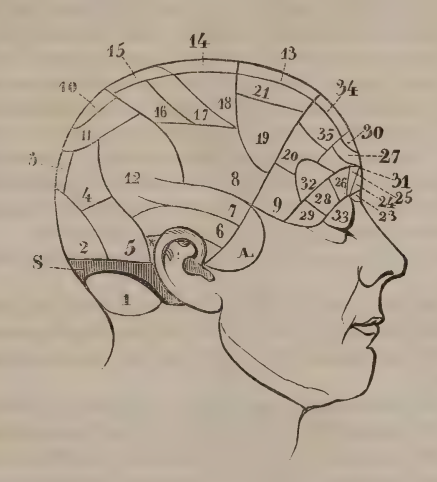
L'action du cerveau, selon que tel organe ou tel autre est actif, doit donc aussi partir de différentes régions.

Chacun des organes cérébraux met à son unisson, d'une manière à lui particulière et conforme à son siége, les instrumens des sens, les muscles et les extrémités.

Chaque organe exprime son action par un jeu de pantomime particulier.

Donc, ce jeu de pantomime est le langage propre de l'organe agissant, et il décèle, non-seulement la nature du sentiment, de l'idée, de l'affection, de la passion, mais il trahit encore le siége de l'organe par lequel ces mouvemens ont été commandés. Pour ne pas trop compliquer le problème et permettre à nos lecteurs de nous suivre plus facilement, nous ne donnerons pas les principes généraux de la manifestation extérieure de l'action des organes, que Gall est arrivé à reconnaître. Nous nous bornerons à étudier les signes par lesquels la prédominance des diverses facultés se décèle dans le port et l'aspect de chaque individu. Leurs observations intéressantes doivent former la base de la théorie sur l'art de la pantomime. En admettant avec eux, comme principe fondamental, que *les mouvemens s'exécutent toujours dans la direction du siége des organes*, il n'y aura pas de pantomime que vous ne puissiez ramener aux principes; il ne vous arrivera pas ce qui est arrivé à Engel faute de connaître la véritable origine des gestes. Cet auteur désigne souvent telle pantomime comme parfaitement d'accord avec la nature, mais sans être en état de ramener à des règles certaines les préceptes qu'il donne.

La figure suivante représente la topographie de la tête d'après le système phrénologique du docteur Spurzheim.



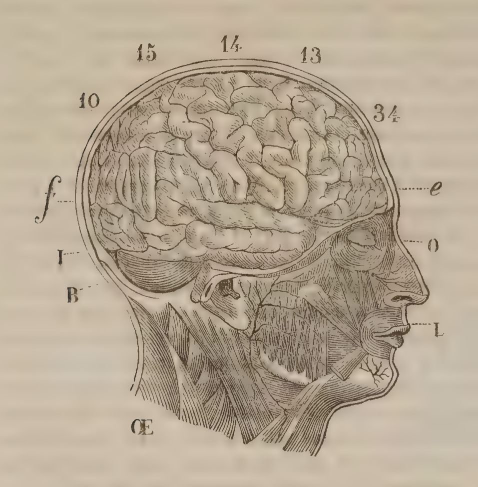
Topographie de la tête d'après *Spurzheim.*

PENCHANS. 1. Amativité; 2. Philogéniture; 3. Habitativité; 4. Affectionnivité; 5. Combativité; 6. Destructivité; 7. Secrétivité; 8. Acquisivité; 9. Constructivité. — SENTIMENS. 10. Estime de soi; 11. Approbativité; 12. Circonspection; 13. Bienveillance; 14. Vénération; 15. Fermeté; 16. Justice; 17. Espérance; 18. Merveillosité; 19. Idéalité; 20. Causticité; 21. Imitation. — FACULTÉS INTELLECTUELLES PERCEPTIVES. 22. Individualité; 23. Configuration; 24. Étendue; 25. Pesanteur; 26. Coloris; 27. Localité; 28. Calcul; 29. Ordre; 30. Éventualité; 31. Temps; 32. tons; 33. Langage; 34. Comparaison; 35. Causalité.

La localisation des facultés diffère de celle de Gall, contenue dans le premier volume du *Musée*. Assez générale-

ment, on ignore que c'est l'étude topographique des circonvolutions du cerveau qui a porté le docteur Spurzheim à circonscrire d'une autre façon que Gall, les organes que le fondateur de la science a découverts.

Nous donnons ici un dessin représentant une coupe verticale de la tête, afin de faire voir la direction de ces circonvolutions ainsi que les rapports du cerveau et du cervelet *b* avec le crâne *i* et le cuir chevelu qui le recouvre *f*.



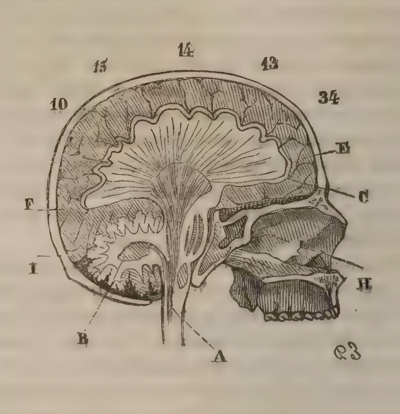


Figure 1. Partie extérieure du cerveau, avec les muscles principaux du la face.
Figure 2. Coupe du crâne et du cerveau.

La première figure montre les muscles de la face. Ces muscles, comme ceux des membres, sont les serviteurs de la volonté, dont le principe est le cerveau. Ceux de la partie supérieure, dans leurs fonctions habituelles, élèvent les sourcils, ouvrent les paupières et rident transversalement la peau du front. L'orbiculaire *o* protége spécialement l'œil et contribue à l'expression des passions profondes; les muscles de la portion *l* sont ceux qui participent plus particulièrement aux mouvemens de la bouche. Les muscles de la partie inférieure *œ* se rapportent principalement au cou.

La seconde figure représente une coupe du crâne et du cerveau.

On voit distinctement la disposition rayonnée des fibres cérébrales; ces fibres, arrivées à la périphérie, s'épanouissent en circonvolutions qui constituent les organes phrénologiques.

Nous avons seulement noté, par des chiffres, dans cette figure, les organes qui ont leur siége à la partie supérieure de la tête, afin de faire comprendre plus facilement la connexion qui existe entre la mimique et le siége des organes.

Pour les autres organes, nous renvoyons à la première figure, qui représente, d'après Spurzheim, la topographie de toutes les facultés.

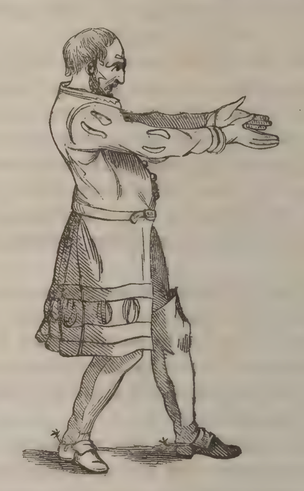
Le cerveau, siége de toutes les perceptions dont nous avons la conscience, se trouve, à l'aide de filets nerveux représentés sur la figure, en communication avec les organes distincts et les muscles soumis à l'influence de la volonté. D'autres nerfs les mettent aussi en relation avec les viscères de la vie organique.

Il résulte de cette disposition, qu'à l'instant où une faculté entre en action, et si la volonté ne vient en réprimer l'effet, des signes externes l'accompagnent. Tantôt c'est une contraction des muscles, la rougeur ou la pâleur de la face, une ou attitude particulière.

Passons maintenant en revue la mimique qui accompagne chacune des facultés fondamentales.

Mimique de la bienveillance (nº 13).

L'organe dont l'activité très-énergique détermine la bienveillance, ayant son siége à la partie antérieure de la tête, doit nécessairement se porter vers l'objet de son action et imprimer à la tête une direction en avant.



Bienveillance mêlée de surprise.

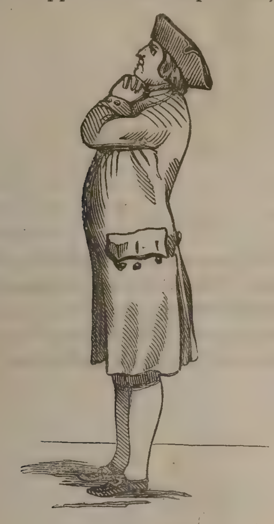
Mais, ainsi que nous avons eu soin de le faire observer, il y a souvent complication et mélange dans la pantomime. C'est un résultat de facultés différentes qu'il faut savoir distinguer. Ainsi dans cet exemple de mimique de la bienveillance, la pose du corps est en contradiction apparente avec la direction de la tête et le mouvement des bras, qui sont

étendus vers le bienvenu. En effet, le sentiment de bienveillance qui porte naturellement toutes les parties en avant semble repousser et contredire cette attitude dans laquelle on voit le corps rejeté en arrière ; mais cette modification de la mimique principale tient à une circonstance qui met en jeu un autre sentiment ; l'étonnement produit par la présence subite d'un ami qu'on n'attendait pas.

Mimique de la vénération (n° 14).

L'organe de la vénération est placé au sommet de la tête. Lors de son action, il doit entraîner le corps et la tête en avant et en haut.

Les bras et les yeux dirigés vers le ciel, tantôt les mains sont jointes et rapprochées de la poitrine, tantôt elles s'élèvent doucement vers l'objet de leur culte, selon que la joie, l'espérance ou la résignation dominent.



Vénération.



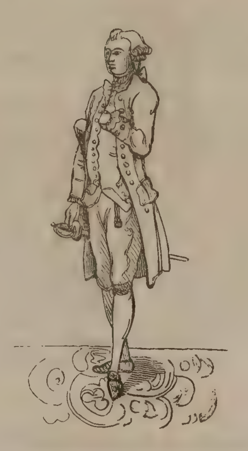
Vénération.

Au contraire, si le sentiment de la grandeur et de la toute puissance de l'Etre suprême domine, l'homme alors pénétré de vénération, s'humilie et se prosterne.

Mimique de la fierté (n° 10).

L'organe de l'estime de soi, de la fierté, ayant son siége à la partie postérieure et supérieure de la tête, doit par conséquent, d'après les lois que nous venons d'indiquer, lors de son action énergique, faire redresser la tête et la porter un peu en arrière.

Examinez un homme orgueilleux, quelque tranquille qu'il soit, vous reconnaîtrez toujours dans la pose, le trait principal de son caractère ; vous remarquerez toujours une tension générale du corps qui l'empêche de s'affaisser sur lui-même.



Orgueil.

« Je ne connais, dit Engel, aucun peuple, aucune race d'hommes chez lesquels l'orgueil ne porte pas la tête en l'air, ne fasse pas relever tout le corps et dresser l'homme sur la pointe du pied pour le faire paraître plus grand. »

Non-seulement l'homme fier se redresse et porte la tête haute, mais s'il vient à mettre sa main dans sa veste, il la placera le plus haut possible, tandis qu'il appuiera l'autre sur le côté, le coude avancé, afin d'occuper plus d'espace.



Fierté.

Si nous voulons exprimer un sentiment contraire, l'humilité, la soumission, le respect, notre pantomime sera précisément l'inverse. La tête et le corps s'inclineront d'autant plus que nous serons sous une inaction plus absolue, une apathie plus complète de l'organe de la fierté.

Dans un article publié dans le premier volume du *Musée*, sur le sentiment de l'élévation, le docteur Bailly a donné des exemples nombreux de cette pantomime, depuis le serrement de main de l'Européen, jusqu'au salut oriental, à plat-ventre. Cette pantomime est un langage généralement reçu et, par conséquent naturel et fondé sur la nature de l'homme : car chez le sauvage comme chez l'homme civilisé, ce sentiment produit des actions sem-

blables quant au fond, qui prouvent qu'elles dépendent d'une loi primitive antérieure à toute convention sociale et sont parfaitement indépendantes de toutes les circonstances au milieu desquelles on peut les observer.



Respect.

Mimique de la fermeté (nº 15).

La fermeté a son siége immédiatement au sommet de la tête; elle doit donc, lorsqu'elle agit énergiquement, tenir la tête et le corps élevés dans une attitude perpendiculaire: en effet, à l'instant où l'on prend la ferme résolution de ne se laisser détourner par rien de son projet, on redresse verticalement le corps, on se soulève un peu de terre, on se pose solidement sur les jambes et, le cou tendu, on s'apprête à braver tous les obstacles. C'est à cette attitude que se rapporte l'expression d'une volonté inébranlable.



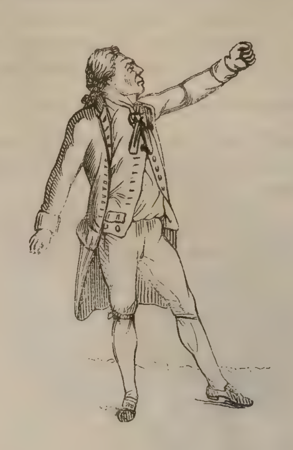
Fermeté.

Dans cette figure, l'inflexibilité de caractère est maintenue par une certaine activité de l'orgueil, qu'indique très-bien ici une certaine tendance de la tête à se porter en arrière.

Mimique du courage (nº 5).

Au lieu d'un acte de fermeté, si nous obéissons à une incitation de l'organe du courage, comme cet organe a son siége à la partie inférieure du cerveau placée derrière l'oreille, la tête est alors tirée un peu en arrière et entre les épaules.

Du reste, même attitude : le corps se roidit en se rabattant sur lui-même; les pieds sont écartés afin de donner à la station plus de solidité et d'aplomb; les muscles se contractent davantage; la tête s'enfonce, les épaules s'élèvent, les dents se serrent les unes contre les autres, les yeux menacent l'adversaire; enfin les bras tendus et les poings fermés et retirés en arrière, annoncent la résistance à toute



Courage.

violence. Telle est l'expression de l'activité, de l'instinct de la propre défense, lorsque les deux organes jumeaux agissent avec une égale énergie; car s'il n'y a de bien actif que l'un des deux organes, la tête doit être tournée de côté et contre l'épaule qui répond à l'organe en action.



Courage.

La statue du gladiateur combattant indique encore parfaitement cette espèce de mimique.

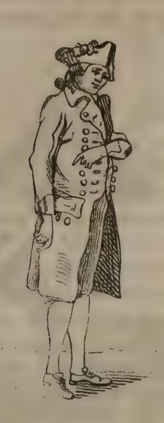
Le poltron, au contraire, se gratte derrière l'oreille comme pour exciter l'organe du courage.

Mimique de la ruse (nº 7).

L'organe de la ruse est placé aussi à la partie inférieure du cerveau; mais en avant et un peu au-dessus de l'oreille; aussi lors de son activité, la tête et le corps sont portés en bas et en avant.

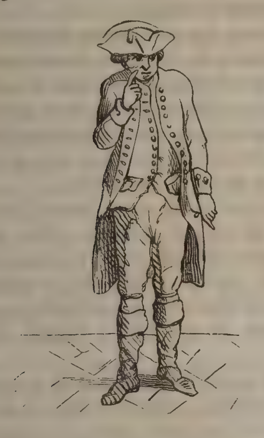
Voyez la mimique de l'homme rusé qui s'applaudit d'avoir fait une dupe; il s'avance à pas de loup, la tête légèrement inclinée; il jette de côté un regard expressif, tandis que du doigt il montre sa dupe, et vous pousse douce-

ment avec le coude pour vous annoncer qu'il est parvenu à son but.



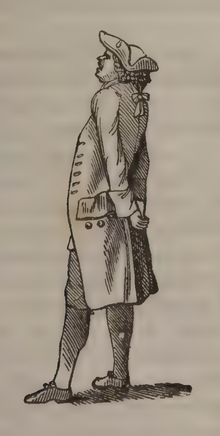
Ruse.

Si au contraire il veut faire tenir en garde contre quelqu'un, il désigne cette personne, de côté avec l'expression de la méfiance; il le montre à la dérobée, tandis qu'il porte l'autre main à son visage et place l'indicateur le long du nez, en signe d'avertissement.



Méfiance.

Ce mouvement rentre un peu, à mon sens, dans la pantomime de l'organe de la circonspection, et la représente mieux que la figure suivante, que Gall a choisie.



Circonspection.

Mimique de la destruction (nº 6).

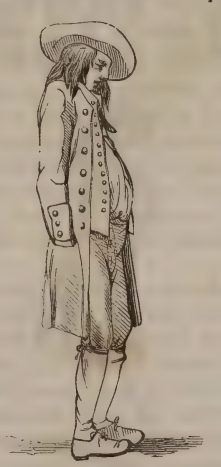
Entre les deux organes précédens, de chaque côté de la tête, au-dessus des oreilles, se trouve un organe dont le droit de cité dans la tête humaine a été vivement contesté; c'est l'organe du meurtre et de la destruction.

Dans la vie habituelle, son activité produit l'irascibilité, la colère.

Gall avait l'habitude, dans ses cours, de laisser deviner aux auditeurs la pantomime de l'organe dont il les entretenait. Je pourrais faire de même, et il ne vous serait pas difficile d'en trouver la mimique. Situé sur la ligne moyenne, la tête, lors de son action, ne doit pas être portée ni en arrière ni en avant, mais seulement retirée entre les épaules. De plus, lorsque la colère est grande, on élève les deux poings que l'on applique contre les tempes et l'on fait exécuter à la tête, fortement enfoncée entre les épaules, des mouvemens de rotation et d'oscillation, en criant des paroles de menaces.

Mimiques générales.

A ces mimiques partielles de chaque organe en particulier, nous pourrions ajouter quelques mimiques générales ou combinées : comme l'entière inactivité du cerveau de l'imbécile et celle de l'homme mélancolique qui s'abandonne, sans aucune résistance au chagrin. Comparez ces états d'apathie avec la mimique de l'homme dont l'attention



Imbécillité.



Mélancolie.

a été excitée ; les muscles de l'un sont dans un état com-



L'attention.

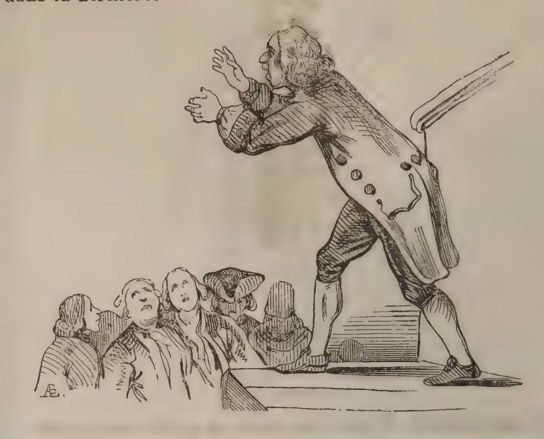
plet de relâchement; la tête tombe sur la poitrine; le regard se fixe sur la terre, les bras pendent, le cou, l'échine, toutes les parties du corps restent enfin dans un état d'abattement et d'inertie qui caractérise la souffrance morale. Tout, au contraire, est activité dans l'autre, afin de ne rien perdre du récit ou du fait dont il est le témoin.

On connaît la mimique de la méditation, quelque complexe qu'elle soit; toujours les mouvemens, tant de



La réflexion.

la tête que de la main, indiquent que la contention a lieu dans la région frontale. Quelquefois les bras sont croisés sur la poitrine; et les yeux sont immobiles, la tête tantôt se relève comme dans la *fig.* 14, tantôt s'abaisse comme dans la dernière.



L'orateur.

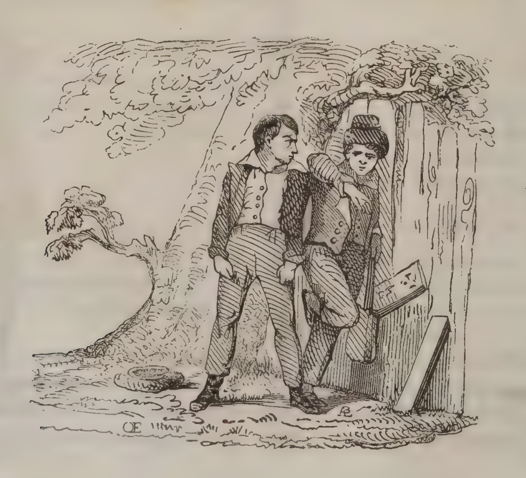
Ajoutez la parole à la pantomime réduite à un certain nombre d'élémens constitutifs, et vous aurez l'art de la déclamation, si nécessaire à l'orateur.

Telle est la mimique des principales facultés. Faites de ces attitudes naturelles, de ces gestes involontaires ce que vous faites de vos caractères alphabétiques et numériques; combinez ces principes élémentaires autant que vos sentimens sont combinés, et vous aurez le langage d'action dont l'étude est de si haute importance pour ceux qui se livrent aux beaux-arts ou se destinent au théâtre.

Comme mimique combinée, nous tirons d'une estampe anglaise l'exemple suivant qui rappelle si bien la fable *du Loup et de l'Agneau*: elle nous montre les conséquences qui résultent de la valeur relative des membres d'une même société et de la dépendance inévitable dans laquelle les individus agneaux se trouvent à l'égard de certains individus loups.

Rappelez-vous ce que nous avons dit de la mimique du courage. Voyez ces poings serrés et retirés en arrière, ces bras tendus, cette tête enfoncée entre les épaules, tandis que le poltron semble vouloir protéger de son coude, l'organe inactif du courage.

Un membre de la société phrénologique de Paris.



ÉTUDES HISTORIQUES.

MINA.

Le 27 octobre 1817, dix hommes armés jusqu'aux dents et montés sur des chevaux du pays arrivèrent, à la nuit tombante, dans une habitation appelée *venadito*, voisine de la ville de Guanajuto, au Mexique. Cette habitation avait été dévastée, la veille, par les troupes insurgées : les soldats du général Linan étaient venus, plus tard, à leur tour, y apporter la désolation. A proprement parler, il ne restait même plus les quatre murs à cette demeure, que l'on avait, en outre, tenté d'incendier. Les cadavres des trois personnes qui l'habitaient naguère gisaient égorgés sur le seuil, et un chien mortellement blessé poussait des gémissemens lugubres.

— Voilà une sinistre bienvenue, don Pedro Moreno, dit un petit homme de mauvaise mine à un officier jeune encore, dont la physionomie noble et distinguée exprimait l'intelligence et le courage.

Don Pedro Moreno, sans répondre autrement que par un sourire mélancolique, disposa en sentinelles, autour de la maison, six des soldats qu'il commandait; puis il vint rejoindre ses autres compagnons, tira son épée, arma ses pistolets et se coucha sur la terre, comme s'il se fût préparé à dormir. Celui qui, tout à l'heure, avait déjà parlé prit de nouveau la parole.

— Don Moreno, dit-il, qu'allons-nous devenir?

— Ce qu'il plaira à Dieu, répliqua l'officier.

— C'en est fait de notre cause et de l'indépendance mexicaine! continua l'autre, qui ne semblait point partager la résignation religieuse de son compagnon. La fortune ne nous a guère été propice.

— La fortune est aveugle et femme, jeta en guise d'axiome don Moreno, qui allumait une cigarette.

— Six mois ont suffi pour détruire toutes nos espérances et pour nous livrer à nos ennemis, car il ne nous reste aucune chance de leur échapper.

— Jamais le vice-roi Apodacas, ni le maréchal-de-camp Linan, ni aucun des leurs ne me tiendront en leur pouvoir, interrompit don Moreno; j'en jure par mon épée et par le salut de mon âme... Vous me regardez avec surprise?... Oui, j'ai un moyen infaillible de leur échapper.

— Lequel?

— Ces pistolets et ce poignard. Qui sait mourir est libre.

— C'est une liberté que vous êtes certain de trouver également près du vice-roi.

— Mais je ne veux pas la lui devoir. Il ne faut jamais rien accepter de ses ennemis.

— Débarquer à Norfolk, dans la Virginie, au mois d'avril, opérer une descente près de Soto la Maresa, mettre en fuite le commandant don Philippe de la Gorza, battre à Procetto le colonel Arminau, se rendre maître de Réal de Penos, défaire Urdonès et Castenon dans le voisinage de San Felipé, réduire à l'obéissance les villes de Léon et de San Luis de la Paz, quelle belle entrée en campagne! Devait-on s'attendre à une si fatale issue?

— Vous n'avez dit là que le premier volume du livre, seigneur général. Dans le tome second, les événemens se rembrunissent et deviennent moins rians. Huit défaites successives, la dispersion traîtresse et lâche de la plupart de ceux qui servaient notre cause. Hier, une dernière bataille perdue; aujourd'hui la fuite, et demain la potence pour ceux qui n'iront point au-devant de la mort, voilà les dernières pages du roman; le livre est fini! fermez-le, et que la volonté de Dieu soit faite!

— C'est une étrange destinée que la mienne, soupira celui pour qui don Pedro Moreno semblait dire exclusivement ces paroles. Qui m'eût pu prédire, il y a douze ans, quand j'étais un pauvre étudiant, que deux mondes répéteraient mon nom, et que je viendrais mourir, moi, pauvre enfant de la Navarre, dans un pays si loin de l'Espagne, et dont je savais alors à peine le nom?

— Vous n'aviez alors, n'est-ce pas, d'autre amour qu'une belle jeune fille? Bah! vous avez agi sagement de la quitter pour la liberté et pour la gloire. Celles-là sont aussi, je le sais bien, trompeuses et inconstantes comme les autres femmes, mais elles ont l'avantage de ne pas laisser survivre au chagrin de leur trahison. Quelques-uns de leurs nouveaux favoris se chargent toujours de consoler leurs rivaux déçus avec une corde bien solide, ou dix coups de fusil bien visés. Voilà pourquoi je les préfère.

— Oui, dit le Navarrais, pour qui les paroles du Mexicain avaient évoqué d'amers et vifs souvenirs; oui, don Pedro, j'ai aimé; oui, j'ai été trahi! Sans cet amour, sans cette trahison, je ne serais point, à l'heure qu'il est, fugitif, sans asile et sans espoir de salut dans un pays étranger!

— Ah! vous avez connu cette morsure cuisante que fait au cœur la trahison d'une femme, et ce que l'on souffre quand une dona répond par un éclat de rire aux reproches qu'on lui adresse, la mort dans l'âme et la pâleur au front!

— Oui, je l'ai connue, mais je me suis vengé.

— La vengeance est un baume pour les blessures de a colère... Mais nous voici quelque peu reposés : n'êtes-vous point d'avis que nous remontions à cheval, que nous gagnions au large et que nous cherchions un plus sûr asile?

— Où le trouver?

— Chercher, n'est pas trouver, répliqua avec son sang-froid habituel le diseur de sentences. Vous avez raison, fuir de nouveau serait fatiguer sans raison nos montures et nous-mêmes. Attendons l'ennemi de pied ferme; s'il vient, vendons-lui chèrement une vie qui lui appartient : à bon acheteur, bon vendeur..... Et comment se nommait votre maîtresse, seigneur général? Était-elle jolie?...

— Nous avions été élevés ensemble à Yzanos; la maison de mon père touchait à la maison de Manuel, père d'Ulpiana. Le matin, dans la journée, le soir, à toute heure, je la voyais, je lui parlais de mon amour, je lui demandais de m'épouser.

— Deviens autre chose qu'un étudiant, me disait-elle, et peut-être alors ta cousine Ulpiana songera-t-elle à son cousin Xavier, peut-être rougira-t-elle d'orgueil et de tendresse quand elle entendra dire son nom. Mais, par Notre-Dame-des-Douleurs, me marier à un garçon sans fortune, sans beauté et sans renommée, autant vaudrait s'envelopper dans un suaire et se coucher de suite sous une pierre sans inscription. Je veux que l'on sache le nom de mon

mari, et que les passans le prononcent tout haut quand ils me verront traverser la rue.

— Eh bien! lui dis-je, je conquerrai pour toi de la célébrité, un rang et un nom. Adieu, Ulpiana; tu ne me reverras plus avant que j'aie gagné tout cela.

Quinze jours après, la jeune fille me rencontra et me dit avec un sourire moqueur : — Faut-il vous appeler général, colonel, commandant, ou bien, au moins, seigneur capitaine?

Alors je n'hésitai plus, don Moreno; je pris une espingole, et je partis pour Lumbier. Là, je peignis à quelques-uns de mes camarades la honte de laisser envahir l'Espagne par les gavachos, et je n'oubliai point de leur glisser quelques mots de la bonne vie que mènent les guérillas aux dépens de l'ennemi. Quand on parle à des Navarrais de coups de fusil et de pillage, on ne s'adresse jamais à des oreilles sourdes: trois jours me suffirent pour rassembler une troupe de trois cents hommes.

Quelqu'un qui n'aurait point connu la bravoure de ces guérillas intrépides aurait pu sourire de leur misérable équipement, de leurs longs fusils et de leurs sabres souvent sans autre baudrier qu'une corde. Mais il fallait les voir à l'œuvre, tirer de leur chemise les cartouches qu'ils y portaient, charger leurs armes en courant, se coucher le ventre contre terre, et frapper l'ennemi sans qu'il pût deviner qui l'attaquait. Je fus bientôt à même de juger de la bonté de mes soldats, car j'appris qu'une troupe de Français se préparait à franchir les défilés qui se trouvent dans les montagnes sur la route de Pampelune en France par Tolosa. Quand je vis les gavachos entrés dans ce passage étroit, sans pouvoir se replier sur eux-mêmes, je leur fermai la route par un corps d'hommes intrépides; un second se plaça devant eux, et de toutes parts mes guérillas, cachés sur les hauteurs, firent feu sur les Français. Ah! par le bienheureux saint François, mon patron, il fallait les voir tomber sans défense, frappés par des soldats invisibles, et nous livrer tout, les armes, les bagages, les blessés et les provisions! Quand il ne resta plus un seul être vivant de tout ce bataillon, on s'occupa du pillage et des moyens de mettre en sûreté les prises qu'on avait faites; puis chacun des nôtres s'éparpilla pour huit jours, après avoir reçu de moi l'ordre de se retrouver, ce délai expiré, dans les environs de Montréal.

Pour moi, je me rendis à Yzanos, chez mon oncle, près de ma cousine, car le nom de Xavier Mina avait cessé d'être obscur, et les Français avaient appris à le connaître. Je trouvai le village militairement occupé par les gavachos; le capitaine logeait dans la maison de Manuel. Ce capitaine était blessé au bras, et, quand j'arrivai, Ulpiana lui pansait sa blessure. J'embrassai ma cousine, ce qui ne parut que plaire médiocrement à l'officier.

— Bonsoir, cousine, dis-je.

— Votre cousine! demanda le capitaine; vous avez donc d'autres cousins que Xavier Mina? car si ce drôle était le guérillas qui a si lâchement assassiné une compagnie de notre régiment, son affaire serait bientôt faite.

— Mina serait bien fou de se livrer à ses ennemis, repartis-je sans me troubler. Tenez-vous en repos, capitaine; si j'étais celui dont vous parlez, vous ne tarderiez point à vous en apercevoir.

— Je vous réponds de mon cousin, ajouta Ulpiana avec un sang-froid qui dissipa les soupçons de l'étranger; Xavier est un bon garçon, qui n'a d'autre défaut que d'être amoureux de moi.

Je souris péniblement, et, pour tenir la promesse que je venais de faire au capitaine, j'allai, dans un fossé voisin, cueillir des plantes vénéneuses, dont j'exprimai le jus de manière à en former une potion mortelle.

— Tiens, dis-je à Ulpiana, donne cela au capitaine.

— Quelle est cette boisson?

— Un remède pour le guérir à tout jamais.

— Xavier, s'écria Ulpiana, empoisonner ses ennemis est d'un lâche, les combattre face à face est d'un Espagnol.

— Tout moyen est bon qui mène à bonne fin.

Pour toute réponse, elle jeta la potion par la fenêtre, et tomba quelques instans dans une rêverie dont la jalousie ne me fit que trop deviner la cause.

— Xavier, reprit-elle en sortant tout à coup de cette préoccupation, j'ai trompé le capitaine, j'ai dissipé ses soupçons à ton égard; mais il se peut qu'ici tout le monde n'imite pas ma prudence et ma discrétion. Quitte Yzanos, et n'y reviens qu'après le départ des Français.

Je répliquai froidement:

— Vous avez raison, cousine, votre conseil est plein de prudence; je vous en remercie.

Je l'embrassai, et durant ce baiser aucun trouble n'émut ni son visage ni le mien. La rougeur de la colère n'empourpra point mon visage; la pâleur de la crainte ne blêmit pas le sien; et pourtant j'avais la rage dans le cœur, et elle l'effroi dans l'âme.

Au lieu de quitter le village, je me cachai jusqu'à la nuit. Alors je vins rôder autour de la maison de mon oncle, et je ne tardai point à voir Ulpiana qui se rendait à la chambre du capitaine pour panser sa blessure. Quand elle eut fini, il l'attira vers lui, il mit un baiser sur la main de la jeune fille, et elle ne résista point. Non! l'insolent ne fut point repoussé! Don Moreno, les damnés en enfer ne sauraient souffrir ce que j'éprouvai durant cette nuit fatale. J'aurais donné mon âme, j'aurais donné ma vie pour tenir ma carabine et pouvoir les tuer tous deux.

Juan, mon lieutenant, qui avait eu, grâce à Dieu, le bon sens de m'épier, vint me prendre par le bras et m'entraîna bon gré mal gré. Je ne sais ni ce que je fis, ni ce que je souffris durant les six jours qui s'écoulèrent jusqu'à la nuit où j'avais donné rendez-vous à mes guérillas. Ils arrivèrent enfin, et l'un d'eux m'annonça que le régiment en garnison à Yzanos avait reçu l'ordre de quitter cette ville et d'aller occuper le village de Montréal. Jugez de ma joie! je les tenais tous dans mes mains. Rien n'était facile comme de faire entourer ce petit village par mes troupes, d'y mettre le feu, de surprendre et d'égorger sans défense le régiment entier. Pas un seul ne pouvait échapper! rien ne faisait supposer aux gavachos la possibilité d'une attaque. Le pays semblait plongé dans une tranquillité profonde; l'alerte momentanée causée par le massacre des défilés de Lecumbery était calmée depuis longtemps et tout à fait oubliée. Je fixai à deux jours de là l'exécution de mon projet, afin d'avoir le temps de réunir le plus grand nombre possible de guérillas. Mon oncle Manuel, qui faisait partie de notre réunion, promit de m'amener trente hommes d'Yzanos.

Enfin les deux longs jours qui me séparaient encore de ma vengeance s'écoulèrent: les guérillas arrivaient de toutes parts, isolément et avec mystère, au lieu désert que j'avais désigné pour point de réunion. Minuit sonna, nous nous mîmes en marche, silencieux, rampant, et sans qu'on entendît même, dans cette nuit sombre, le souffle de nos lèvres. Malédiction! et que le diable torde le cou au misérable!... Un traître avait livré notre secret à l'ennemi, les Français se tenaient sous les armes! Il fallut nous retirer, il fallut fuir! Oui, la fuite au lieu de la victoire! la honte au lieu de la vengeance!

Restait à connaître qui nous avait trahis; les soupçons ne savaient sur qui s'arrêter. Moi seul, je compris d'où venait la perfidie. J'allai trouver mon oncle Manuel.

— Êtes-vous Espagnol? lui demandai-je.

Il porta la main à son poignard.

— Sacrifieriez-vous votre propre sang, moi, par exemple, moi, votre neveu, si j'avais trahi mon pays et sauvé les gavachos?

— Si c'est toi, dit-il, récite ton *in manus*, et que Dieu sauve ton âme!

— Ce n'est point moi, lui dis-je; mais n'avez-vous point parlé de notre projet à votre fille?

Il devint pâle comme un mort.

— Je lui en ai parlé, répondit-il.

— Est-ce tout?

— Quand je suis revenu de Montréal, j'ai trouvé la jupe d'Ulpiana qui séchait devant le brazero, et ses souliers étaient pleins de boue humide.

— Et moi, il y a huit jours, j'ai vu le capitaine français logé dans cette maison baiser la main d'Ulpiana.

— Manuel armait déjà sa carabine.

— Ne vous faites point justice vous-même, mon oncle, livrez la coupable au pays qu'elle a trahi; la justice décidera de son sort.

— Tu as raison, neveu.

Une heure après, les guérillas emmenaient Ulpiana, les mains garrottées, et la conduisaient à Lumbier devant le conseil de guerre.

Ulpiana avoua tout dans l'interrogatoire que lui firent subir les juges militaires.

Manuel était le dénonciateur et moi le juge. Elle fut condamnée à mort.

Le lendemain, on la conduisit au supplice; son père fut témoin de l'exécution, et moi j'y présidai d'une fenêtre voisine.

Elle mourut en nous pardonnant à tous les deux. Moi je n'eus point de pardon pour elle, car les deux derniers mots qu'elle murmura, sous les fusils de mes guérillas, furent une invocation à la Vierge et le nom du capitaine français. Je fis un signe, et ma vengeance était accomplie.

Don Pedro Moreno jeta violemment la cigarette qu'il tenait à la main, et se leva pour quitter le bourreau de femme qui lui parlait: mais il avait juré de défendre Mina jusqu'à la mort; il se rassit, résolu de tenir son serment en fidèle Mexicain.

— Quelque temps après la mort d'Ulpiana, reprit Xavier Mina, comme je suivais paisiblement et sans crainte d'attaque, à la tête d'une petite troupe de partisans, le chemin d'Urroz à Pampelune, tout à coup je me vis entouré par un régiment entier de troupes françaises. Les gavachos usaient de représailles, et prenaient leur revanche du défilé de Lecumbery. Tous mes soldats furent massacrés; fait prisonnier moi-même, on m'emmena dans les prisons de Pampelume. Là, après avoir attendu quelque temps la mort, j'appris que l'empereur Napoléon avait résolu d'épargner ma vie. Je fus transféré en France et enfermé dans le donjon de Vincennes.

J'y restai prisonnier pendant que mon oncle Espoz, qui s'était emparé de mon nom et de ma gloire, combattait contre les Français, et leur faisait répéter encore avec terreur le nom de Mina. Enfin, la Restauration française vint me délivrer, et je pus rentrer en Espagne! Le monarque pour lequel j'avais si vaillamment combattu et tant souffert se montra fort peu soucieux de moi, et ne songea pas le moins du monde à me témoigner sa reconnaissance. Indigné, je me joignis alors à mon oncle Espoz, qui leva, avec les treize mille hommes qu'il commandait, l'étendard de la révolte contre Ferdinand. C'était à peu près les seules troupes qui composassent les forces de l'Espagne. Mais, au moment d'entrer dans Pampelune, les soldats s'insurgèrent contre leur général, et il ne resta d'autre ressource que la fuite, à moi qui avais embrassé les folles espérances d'Espoz, et à l'insensé qui se croyait, il y a quelques momens encore, prêt à régner sur le roi d'Espagne et à dominer le pays (1).

Vous savez le reste de ma vie, don Pedro. Désespérant de l'affranchissement de mon pays, je me suis réfugié en France, puis de là en Angleterre, et enfin je suis venu au secours de la liberté mexicaine. J'y ai trouvé encore la trahison et le malheur.

— C'est qu'il y a des hommes qui portent le malheur partout où ils vont, seigneur Mina. Le sang d'une femme, quand il souille les mains de son assassin, est un mauvais talisman. Dieu vous pardonne, mais je ne voudrais pas, même à la condition de me trouver en ce moment à l'abri de tout péril, avoir la mort de cette fille sur la conscience.

Là-dessus il s'enveloppa de son manteau, et il s'endormit d'un sommeil profond.

Il ne reposa pas longtemps néanmoins, car une demi-heure s'était à peine écoulée qu'un coup de feu l'éveilla en sursaut: c'étaient les troupes du maréchal-de-camp de Linan. Il se leva plus prompt que l'éclair, fit un rempart de son corps à Mina qui semblait frappé d'anéantissement, et il tomba mort et couvert de blessures aux pieds de l'Espagnol.

Celui-ci, sans imiter l'héroïque exemple de don Pedro Moreno, se laissa faire prisonnier. On le conduisit au quartier-général, et il fut passé par les armes le 11 novembre 1817. Il mourut sans énergie, et répéta plusieurs fois aux soldats, en marchant au supplice:

No me bayas sufrir (ne me faites pas souffrir), car il redoutait que les Mexicains exerçassent sur lui les représailles des tortures dont il avait entouré tant de fois la

(1) Mina, dans ce récit, altère la vérité. Il obtint la vie, il est vrai; mais ce fut en adressant, de sa prison, une lettre pleine de peur et de lâcheté à ses guérillas. Cette lettre, publiée en autographe par M. le général Saint-Yon, dans son livre si remarquable intitulé *les deux Mina*, est conçue dans les termes les plus ignobles:

« Soldats, dit-elle, vous n'ignorez pas, je suppose, que je suis prisonnier, et traité comme je l'espérais de la bénignité de M. le général Dufour, gouverneur de la Navarre; mais comme lui-même doit obéir aux ordres de l'autorité supérieure, et que celle-ci a déjà décrété que je dois être mis à mort à l'instant où je serai pris, ce général m'a fait connaître cette détermination. Il n'y a donc plus qu'une ressource pour sauver la vie de celui qui tant de fois vous a donné des preuves de son fidèle attachement.

» Soldats! je vous le répète, mes actions vous ont fait voir combien je vous estime; j'espère que vous ne permettrez pas qu'on décapite votre chef. Sachez bien que ma vie dépend de vous: que vous pouvez en même temps sauver la vôtre, grandement menacée par les troupes nombreuses qui partent et se préparent à vous poursuivre. Oui, croyez-moi, puisque je vous parle à la veille de mon supplice. Empêchez un si grand malheur par des moyens qui ne vous coûtent pas beaucoup. Sachez, soldats, combien il faut peu de chose pour ma vie et votre salut. Ce bon général ne demande que ce qui est juste, c'est-à-dire que vous veniez dans cette ville; et il promet à chacun de vous un sauf-conduit, à condition que vous irez vous présenter aux alcades de vos villages respectifs. Ceux qui seraient éloignés des leurs, comme les Allemands et les Italiens, n'auront qu'à se rendre à la Maison Rouge, où ils seront bien reçus; celui qui voudra servir sera habillé et payé dans une compagnie franche, s'il le désire, ou, sinon, il se retirera tranquille dans ses foyers.

» Qui de vous aurait la cruauté de s'y refuser? J'espère qu'il ne s'en trouvera aucun; car non-seulement on me laisserait condamner, mais on compromettrait sa propre vie.

» J'espère obtenir grâce de vos cœurs toujours affectionnés à ma personne.

» Pampelune, 22 mars 1810.

» MINA. »

mort de ses prisonniers. Il n'en fut rien pourtant, et il tomba en criant, pâle de terreur :

— La justice du ciel est terrible.

Ulpiana Manuel était morte en homme, Xavier Mina mourut en femme.

UNE CONTEMPORAINE.

FANTAISIES LITTÉRAIRES.

LE SAC NOIR.

Vers la fin de 1810, il arriva dans la ville de Stockholm un vieillard dont personne ne connaissait ni le nom ni le pays. Quoiqu'il s'exprimât en suédois avec une grande facilité, il le faisait avec un accent, témoignage irrécusable d'une origine étrangère. Cet homme se logea dans le plus humble et le plus pauvre quartier de la ville ; ce ne fut point d'abord sans difficulté qu'il parvint à louer une petite mansarde, car ses vêtemens d'étoffe grossière et l'absence de tout bagage et de tout meuble n'inspiraient qu'une très-médiocre confiance à ceux auxquels il s'adressait. Mais quand on sut qu'il payait à l'avance chaque semaine de son loyer, qu'il n'achetait jamais rien à crédit, et qu'aucun hôte n'était moins incommode, il put enfin trouver l'abri qu'il désirait. Cependant, il faut le dire, sa manière solitaire de vivre, ses allures étranges, sa haute taille déjetée, l'expression lugubre de ses traits anguleux et flétris, ne lui valaient point, de la part de son hôtesse, les attentions auxquelles lui donnaient droit son exactitude à payer et son peu d'exigences. Il paraissait du reste ne pas s'en soucier, pourvu qu'on le laissât vivre à sa guise. Tantôt il restait des semaines entières sans sortir ; d'autrefois il lui arrivait de rester absent sept à huit jours entiers. Il revenait ensuite plus pâle et plus brisé que jamais, les cheveux en désordre, l'œil hagard, les vêtemens trempés par la pluie ou durcis par la gelée. Dans la rue, les passans pouvaient le regarder à leur aise, le suivre et même s'arrêter pour le voir plus commodément; il ne prenait garde à personne, et se trouvait toujours absorbé par ses méditations profondes. Il choisissait ordinairement, pour parcourir les rues de Stockholm ou pour errer dans les campagnes, les temps de tempête ou de neige. Le moindre rayon de soleil le renfermait au logis: on aurait dit que la sérénité de la nature lui faisait mal et que le bleu du ciel lui causait de l'horreur. Mais quand le vent mugissait, quand le tonnerre grondait, quand la tempête jetait des éclairs, alors ce n'était plus le vieillard taciturne qui semblait se mouvoir par des ressorts automatiques. Sa bouche s'entr'ouvrait par une sorte de lugubre sourire, sa prunelle fauve brillait d'une étrange lueur, et il se mettait à marcher comme s'il eût senti derrière lui l'épée de l'archange qui pousse sans cesse en avant le juif Ahasvérus.

Un soir la neige tombait lentement du haut des airs, et l'hôtesse du vieillard se tenait le plus près possible de sa cheminée, car il faisait bon, par un temps si rigoureux, de voir briller devant soi une flamme claire et vivifiante. Elle devisait avec gaieté, au milieu de ses deux filles et de trois jeunes étudians pressés, comme elle, autour du foyer. Au moment le plus joyeux et le plus rieur de la causerie, un coup sec et rude heurta violemment la porte, qui s'ouvrit tout à coup d'elle-même et alla frapper avec éclat la muraille. On vit alors apparaître et se glisser dans l'appartement la sinistre figure de l'inconnu. Le froid rendait bleus ses membres octogénaires; des glaçons hérissaient sa barbe et ses cheveux ; il pouvait à peine se soutenir. Machinalement, on se resserra pour lui laisser, près de la cheminée, une place qu'il vint occuper. Suivant son habitude, sans remercier ni saluer personne, il s'accroupit, le visage caché dans ses mains décharnées, et il demeura dans cette attitude plus de deux longues heures. A la fin, il soupira comme doit soupirer un ange déchu quand il se souvient du paradis en enfer, releva convulsivement la tête, regarda le ciel avec désespoir et retomba dans sa première attitude.

— Dieu nous préserve des embûches du démon ! dit l'hôtesse effrayée, tandis que ceux qui se trouvaient là échangeaient un regard inquiet.

— Le démon ! murmura le vieillard d'une voix lente qui vibra sinistrement au milieu du silence absolu de la grande salle.

Le démon ! reprit-il, il ne faut point parler de cet ange terrible par une nuit pareille, quand l'aiguille s'approche tant du chiffre de minuit. Peut-être le roi des ténèbres se tient-il là, derrière vous; peut-être étend-il ses griffes terribles au-dessus de vos têtes

Ceux auxquels il parlait détournèrent les yeux avec effroi, comme s'ils se fussent attendus à la présence du malin esprit.

« Il y a sur l'une des grandes ailes noires d'Astaroth, continua le vieillard, sans remarquer le trouble de son auditoire, il y a sur son aile gauche une large blessure, une blessure dont la douleur le désespère depuis longtemps et le désolera jusqu'à la fin des siècles: c'est qu'un soir, tandis qu'il planait au-dessus de la terre et qu'il contemplait le monde, sa proie et son domaine, il sentit tomber sur cette aile la larme d'un ange. Il jeta un cri de rage et de douleur, il brandit son épée de flamme et s'élança pour se venger. L'enfant du ciel pleurait avec tant d'amertume qu'il ne s'aperçut point de la présence de son ennemi. Cette douleur réjouit l'âme de Satan ; il réprima les frémissemens de son aile blessée, dissimula son incurable souffrance et jeta un éclat de rire. L'ange leva la tête.

— Réjouis-toi, Satan, dit l'esprit céleste ; réjouis-toi, car un juste vient de tomber ! Réjouis-toi, car l'orgueil qui t'a précipité des demeures divines vient d'obscurcir la raison d'un saint.

Le roi du mal jeta sur la terre un de ces regards puissans qui n'appartiennent qu'aux esprits : son oreille de bouc s'abaissa, et il entendit une voix qui disait :

— Non! Satan lui-même ne saurait m'entraîner à faire le mal.

Celui qui disait ces paroles orgueilleuses aimait, et il n'avait point séduit celle qui se tenait à ses pieds, éperdue d'amour ; il tenait en ses mains le secret d'un ami, et il avait gardé ce secret au fond de son cœur ; il rendait la justice, et jamais il n'avait écouté la voix des passions humaines en prononçant un arrêt. Son cœur restait pur de trahison et ses lèvres de mensonge. Mais hélas ! à force de contempler face à face la lumière splendide de la vertu, son

regard s'était ébloui, et mille enivremens, mille vertiges troublaient son cerveau invulnérable, jusque-là aux piéges de Satan.

Au-dessus des hommes par la vertu, il te reste encore à les surpasser par le pouvoir et par la science, lui dit tout à coup un vieillard qui se trouva devant Olaf, sans que celui-ci l'eût entendu venir, et qui le surprit au milieu de ses méditations. Tu es saint, et tu ne fais pas de miracles?

— Les miracles ne viennent que de Dieu, répliqua Olaf.

— Oui, sans doute, reprit le nocturne vieillard, celui dont tu parles peut seul révéler le secret de changer les lois de la nature; mais enfin c'est un secret, et il est permis à des lèvres mortelles, aux miennes, par exemple, de te le révéler; car moi je suis un saint, et je fais des miracles; regarde.

Il étendit la main vers la lune, et la lune s'obscurcit comme si le voile d'une éclipse eût passé devant son disque; il appela du geste une étoile, et l'étoile laissa tomber aux pieds de ce vieillard mystérieux une couronne de flamme dont il ceignit sa tête.

— Comme moi, reprit-il, tu réunis les conditions de sainteté nécessaires pour accomplir des miracles. Je viens t'en dire les formules et les mystères.

Olaf, troublé et que la présence de l'inconnu jetait dans une agitation douloureuse mêlée d'une extrême confusion d'idées, eût voulu fuir, et cependant il continua à interroger celui qui se tenait là devant lui enveloppé dans les plis d'une longue robe de docteur.

— Mon fils, continua l'autre, arriver au sommet de la sagesse sans cueillir la palme immortelle qui doit être ta récompense dans l'éternité, serait d'un insensé et d'un ingrat; il en est de même du don des miracles, qui doit te rémunérer ici-bas. Ne faut-il pas que ton exemple encourage les autres hommes au bien? La renommée de ta puissance surnaturelle ne deviendra-t-elle pas la colonne de feu pour guider ceux qui marchent encore dans l'obscurité du désert? Suis mes conseils, et il suffira désormais d'une volonté de ta pensée, d'un geste de ta main pour changer les lois de la nature. A ta voix, les morts sortiront du tombeau; tu pourras, comme Moïse, jeter sur les nations impies les sept plaies de la désolation; ceux qui ne fléchiront point le genou devant ton nom, tomberont brisés à tes pieds. Viens donc, l'heure est propice, minuit ne tardera point à sonner: minuit, heure mystérieuse et puissante, qui n'appartient ni à la journée qui finit, ni à la journée qui commence; minuit, chaos d'un instant, d'où peut jaillir, pour les cœurs purs et hardis comme le tien, une puissance créatrice et sublime.

Olaf suivit ce guide, qu'il croyait divin; en le suivant, il voulait prier; mais la prière expirait sur ses lèvres contractées; toute pensée devenait impossible à son cerveau à la fois glacé et brûlant. Ils traversèrent ainsi la ville de Stockholm, et pénétrèrent dans le cimetière, dont la porte s'ouvrit d'elle-même devant eux. Le vent mugissait ainsi qu'il mugit maintenant; la neige tombait et tournoyait ainsi qu'elle tombe et qu'elle tournoie; les esprits infernaux se tenaient déjà par la main, comme ils le font en ce moment pour commencer la ronde du sabbat dès que les douze coups de minuit leur en donneraient le signal.

— Couvre tes yeux de ce bandeau, murmura l'inconnu. Olaf obéit machinalement. Ils firent alors quelques pas encore, et leurs pieds se heurtèrent au tertre d'une tombe.

— Prends ce sac de cuir, continua l'initiateur; au premier glas de la cloche, tu frapperas la terre du pied douze fois, en répétant le nom de Satan.

— Le nom de Satan! s'écria Olaf; loin de moi tout pacte avec le réprouvé!

— Qui te parle d'un pacte avec lui? interrompit l'autre en ricanant; c'est, au contraire, un exorcisme pour l'éloigner. Quand tu auras accompli ce rite, ouvre le sac, et referme-le précipitamment. Ne tiens aucun compte des vains bruits qui frapperont ton oreille. Une fois le sac fermé, nul n'égalera ta puissance.

A peine cessait-il de parler, que minuit tinta. Au douzième coup et au douzième appel d'Olaf, la terre trembla, un gémissement sortit de la fosse, et une voix plaintive, répétée par les échos, porta le trouble et la compassion dans l'âme d'Olaf. Il arracha le bandeau qui voilait ses yeux. Un silence profond régnait maintenant dans le cimetière, et celui qui avait amené l'insensé dans ces lieux lugubres s'éloignait à grands pas, en lui laissant ces mots pour adieu:

— Chaque fois que tu voudras opérer un miracle, frappe violemment le sac noir.

Olaf suivit machinalement ce conseil. Il frappa le sac, et exprima le désir de se trouver loin du cimetière; des bras invisibles l'entourèrent aussitôt, et le transportèrent doucement chez lui avec la rapidité de la pensée.

Son premier mouvement, en se retrouvant dans son oratoire, fut de s'agenouiller et de remercier Dieu du don des miracles qu'il venait d'obtenir. Hélas! sa mémoire ne gardait plus souvenance d'une seule formule d'oraison. Il frappa le sac noir pour retrouver la faculté de prier; mais en vain il redoubla les coups, en vain il fit jeter, à l'esprit invisible renfermé dans ce talisman, des cris lamentables; jamais il ne put même se rappeler les premiers mots du Pater. Éperdu de rage, il jeta le sac noir à terre, il le foula aux pieds, il l'accabla de malédictions; tout cela inutilement, car il ne put obtenir ce qu'il désirait: il ne put prier. Cependant, une voix pleurait dans le sac noir, et d'étranges éclats de rire se faisaient entendre derrière sa fenêtre. Enfin, Olaf entendit des voix qui s'éloignaient en murmurant: Parricide! parricide!

Depuis cette nuit-là, Olaf devint tout-puissant pour opérer le mal; mais chaque fois qu'il voulait faire du bien, le sac restait sans pouvoir. Malheur à qui offensait Olaf, car une vengeance terrible punissait l'insulte. Malheur encore, malheur surtout à celui qu'Olaf voulait aider, car le désespoir et des larmes sans fin l'attendaient.

Olaf devint un savant sans rivaux, et un prince qui surpassait en puissance tous les autres seigneurs de la Suède. Il comptait par centaines ses châteaux, et il lui suffisait de frapper le sac noir pour que l'or jaillît à ses pieds. Mais hélas! plus de repos pour lui! plus de sommeil doux et paisible; sans cesse le mot parricide retentissait à ses oreilles sans qu'aucune voix le prononçât. Il se sentait du remords sans avoir commis de crime; la pensée de sa mère le jetait dans le désespoir comme s'il eût été un fils impie! Lui, toujours si tendre et si respectueux pour la sainte femme quand elle vivait; lui qui tant de fois, lorsqu'il pouvait prier, avait dit des prières pour elle! Il résolut de mettre un terme à cet état de souffrance sans cause connue. Ne pouvant plus prier lui-même pour le repos de sa mère, il résolut de confier ce soin à un digne prêtre, qui promit de célébrer le lendemain le service divin à l'intention de celle dont la pensée poursuivait si douloureusement Olaf.

Olaf résolut d'assister à cette messe, qui devait se dire le matin, longtemps avant le lever du soleil. C'était la première fois qu'il entrait dans une chapelle depuis la visite de l'inconnu.

Il prit le sac noir sous son bras et se rendit à l'église. A

peine se trouva-t-il en face de l'autel, qu'une force invisible le repoussa; les cierges pâlirent, l'orgue jeta une plainte, le prêtre épouvanté interrompit ses prières, et des gémissemens si douloureux sortirent du sac noir, qu'Olaf le laissa échapper de ses mains. Le sac alla rouler contre l'angle de l'autel et se brisa. Soudain il en sortit une figure blanche, qui monta vers le ciel en jetant sur Olaf un regard de douleur. Jugez de son désespoir! c'était l'ombre de sa mère! Oui, il était parricide; oui, Satan lui avait fait commettre la plus exécrable de toutes les impiétés! Il l'avait poussé à un crime pour lequel la langue humaine n'a point de malédictions assez terribles: parricide! parricide! »

En parlant ainsi, le vieillard pleurait à chaudes larmes et se livrait au désespoir, comme s'il eût eu à prendre sa part des remords du fils maudit. Il se leva, il se mit à parcourir à grands pas la vaste chambre à peine éclairée par une lampe fumeuse. Tout à coup, minuit vint à sonner; il s'arrêta; il prêta l'oreille; son regard prit une expression étrange, et il s'affaissa sur lui-même en répétant: Parricide!

Le douzième coup de minuit tinta comme la tête du malheureux frappait avec violence le plancher.

— Dieu veuille avoir son âme! s'écrièrent les assistans éperdus de terreur.

Un coup de tonnerre répondit à cette prière, et la flamme d'une aurore boréale embrasa le ciel. C'était, je vous l'assure, quelque chose de terrible que ce chaos de la nature qui mêlait la foudre à la neige et la lumière à la nuit.

— Dieu prenne pitié de son âme! répétèrent les courageux chrétiens.

La tempête brisa la fenêtre, et les femmes jetèrent des cris d'effroi, car elles avaient vu, disaient-elles, une figure sans nom et armée d'un sac noir.

Cette figure semblait enfermer dans le sac noir quelque chose qui s'y débattait.

S. Henry BERTHOUD.

ÉTUDES D'ARCHITECTURE.

LA MAISON DORÉE DU BOULEVARD DES ITALIENS.

La *Cité des Italiens* est la seule maison de Paris qui, à l'exclusion générale de toutes les autres, possède le privilége d'exciter la curiosité et d'attirer l'attention des étrangers. Une bizarrerie non moins remarquable, c'est que la seule chose vraiment digne d'attention qu'il y ait dans cette maison, ne lui vaut pas la popularité dont elle jouit. L'architecte, après avoir fait une construction médiocre de plan et d'idée, a conçu la fantaisie de dorer certaines baguettes maigres qui entourent les deux façades; M. Alphonse Karr, avec son charmant esprit de paradoxe, a dit dans les *Guêpes*, que la Cité montrait plus d'or que de pierres... Aussitôt, on a pris, hors de Paris, au sérieux cette ironique plaisanterie, et la première chose qu'on demande en descendant de diligence, c'est la maison dorée!... On voit les bandes, pauvres, mesquines, noires; on hausse les épaules, on sourit et l'on s'en va.

On a tort, car la façade de la Cité des Italiens présente quelque chose d'admirable, et que l'on citerait comme un



Un motif de la maison dorée (Façade du boulevard).

chef-d'œuvre, si cela datait de la renaissance, ou de l'ère antique. Nous voulons parler de la plupart des ornemens qui décorentce bâtiment, et surtout des grands médaillons et des frises. Les frises sont de véritables chants d'un poëme, con-

La chasse au sanglier.



La vie du cerf.



Moutons effrayés par des loups.

ques avec une haute intelligence, exprimées avec une charmante fantaisie, et exécutées avec un art remarquable. Le *Musée des Familles* ne peut reproduire en entier ces délicieuses scènes, où, parmi des branches enroulées de chêne, vivent, s'agitent, se meuvent, courent des centaines d'animaux, avec leurs allures particulières. Voici la *vie du cerf*: adolescent, il s'ébat; adulte, il aime; malheureux, il fuit devant la meute. Plus loin, des troupeaux poursuivis par un loup, se sauvent éperdus; les boucs seuls font résistance. Autre part, des chiens forcent un sanglier, qui riposte par une rude attaque, déchire ses ennemis à coups de boutoir, et lance en l'air les plus intrépides.

Tout cela est l'œuvre de simples ornemanistes, des frères Lechesne, qu'il faut placer désormais au rang des sculpteurs les plus habiles.

Détournez donc les yeux des dorures de la Cité des Italiens, ne regardez pas le bâtiment médiocre, admirez les frises; enfin, ne dites plus la maison *dorée*, mais la maison *sculptée*.

ÉTUDES INDUSTRIELLES.

D'UN NOUVEAU PROCÉDÉ DE DORURE.

Une des dernières séances de l'Académie des sciences vient d'être signalée par la publication d'une découverte de la plus haute importance, et qui doit apporter, dans une branche considérable de notre industrie, des modifications extrêmement remarquables. Elle intéresse à la fois les sciences, les arts, l'économie politique et surtout la salubrité, car elle fera disparaître entièrement, nous l'espérons, les ateliers si dangereux de dorure au mercure; elle transportera jusque dans les plus humbles maisons l'usage de l'argenterie, rehaussera le prix de l'or, et viendra faire équilibre à l'excès de production qui, à cet égard, se manifeste depuis longtemps d'une manière si frappante.

La dorure sur laiton et sur argent, celle qui se pratique le plus, se faisait constamment à l'aide du mercure, dont les effets sur les malheureux ouvriers sont, comme on le sait, des plus délétères; or, nous ne croyons pas exagérer en considérant comme des plus importantes la découverte de M. de Ruolz, qui substitue aux procédés mortels de l'industrie actuelle des moyens à la fois salubres, économiques et plus parfaits. La méthode du savant industriel consiste à appliquer à volonté les métaux les plus résistants ou les plus beaux, en couches minces comme celles d'un vernis, ou en couches plus épaisses sur des objets façonnés avec des métaux moins chers ou plus tenaces, et cela par l'électricité, sans mercure, sans main-d'œuvre, par la seule action d'une pile galvanique.

A l'aide de ces nouveaux moyens, l'argent se dore si aisément, si régulièrement et avec de si belles couleurs, qu'il est permis de croire qu'à l'avenir tout le vermeil s'obtiendra de la sorte. On varie à volonté l'épaisseur et les teintes de la couche d'or; on peut faire sur la même pièce des mélanges de mat et de poli. Enfin, on dore avec une égale facilité les pièces à grandes dimensions, les surfaces plates ou les reliefs, les pièces creuses ou gravées, et les filaments les plus déliés. Le fer et l'acier se dorent aussi parfaitement bien par cette méthode; les couteaux de dessert, les instrumens de laboratoire, de chirurgie, les armes, et une foule d'objets qui s'altèrent au contact de l'air, recevront cette dorure sans perdre de leurs propriétés et sans augmentation sensible dans leur prix. Tout ce que nous venons de dire des applications de l'or, il faut le répéter de celles de l'argent. L'argent s'applique sur l'or, le platine, etc. Comme affaire de goût et d'ornement, il peut avec avantage remplacer le plaqué sur cuivre, laiton ou bronze, et fournit aussi le moyen de faire disparaître, à bon marché, l'odeur désagréable des couverts d'étain en leur donnant d'ailleurs l'aspect et toutes les propriétés extérieures de l'argent. Le fer et la fonte, façonnés en couverts, et revêtus d'une couche d'argent, permettront, par leur bon marché, de répandre dans toutes les classes l'usage agréable de l'argenterie. Le platine dont l'emploi est encore aujourd'hui fort restreint, en s'appliquant par ce procédé sur tous les métaux, rendra, comme le lecteur le comprendra facilement, les plus grands services à la bijouterie, à la chimie et surtout à l'horlogerie. M. de Ruolz, loin de se borner à l'application des métaux précieux, est également parvenu à cuivrer, étamer, zinguer et plomber les divers métaux usuels. Le cuivre, appliqué sur la tôle, donne le moyen de faire à peu de frais le doublage des navires, et fournit au fer ou à la fonte l'aspect et les propriétés extérieures de ce métal. Le cobalt, dont la teinte se rapproche assez de celle du platine, vient d'être employé avec succès à recouvrir les instrumens de musique en cuivre, et fournit en pareil cas un vernis métallique agréable à l'œil, durable et d'un prix peu élevé. Le nikel produit de délicieux effets sur les objets de serrurerie et de sellerie.

M. de Ruolz applique aussi le zinc sur le fer ou la fonte, de manière à préserver ces métaux de l'oxydation de l'air, sans leur ôter de leur ténacité, comme le fait ce qu'on appelle la galvanisation.

Nous pourrions nous étendre beaucoup plus sur les nombreux avantages de cette belle découverte; mais l'espace nous manque, et d'ailleurs, nous ne doutons pas qu'en y réfléchissant un peu, nos lecteurs ne suppléent aisément à ce qu'il y a d'incomplet dans une aussi courte analyse. On nous affirme que M. de Ruolz sera porté, par la commission de l'Institut, comme candidat au prix Monthyon. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'auteur d'une si admirable invention est bien digne d'une telle récompense.

AUGUSTE BERTSCH.

M. le capitaine Tayler, de la marine royale anglaise, a imaginé un flotteur ayant à peu près la forme d'un cercueil. Ce flotteur, composé de pièces de bois très-fortes, n'est pas plein: c'est une carcasse, et non un coffre. Un certain nombre de ces squelettes de charpente, fixés au fond de la mer au moyen de chaînes et d'ancres, et mouillés assez près les uns des autres, doivent former une sorte de digue flottante. La vague viendra expirer sur ce brise-lames, divisée qu'elle sera par les montans et les traverses du caisson à claire-voie, qui la tamisera, pour ainsi dire.

Ce système est ingénieux. L'épreuve faite par M. Tayler a démontré que l'obstacle opposé par le *floating-breakwater* à la lame furieuse la décompose assez bien pour que, sous le vent du flotteur, la mer soit sensiblement calme. Un peu plus loin, elle l'est tout à fait.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE.)

LES LIVRES,

LES ROMANS ET LES REVUES.

Avant de commencer cette revue consacrée aux romans, aux nouvelles et autres choses de littérature plus ou moins légères, qu'il soit permis au *Mercure* de conseiller à ses lecteurs la lecture d'une sérieuse étude sur Charles de Secondat, baron de la Brède, et de Montesquieu.

C'était une grande et belle page de notre histoire à écrire que celle-là; la vie de Montesquieu; cette vie commencée à trente-deux ans, dont un discours de rentrée au parlement de Bordeaux fut le prélude! De Montesquieu, qui se révéla au monde par les *Lettres Persanes*, et conquit l'immortalité avec le livre magnifique de *l'Esprit des Lois*, où le code de chaque peuple, étudié sur les lieux mêmes qu'il régit et jusqu'en ses applications les plus intimes, est jugé, apprécié et commenté d'une si puissante façon. La tâche était difficile; la plume de M. Audibert vient de l'accomplir heureusement.

Le style de l'auteur, quand parfois sa pensée amère et ironique égratigne les choses impertinentes d'aujourd'hui, rappelle celui des *Lettres Persanes*; il devient noble et sévère lorsqu'il porte un jugement éclairé sur *la Grandeur des Romains* ou sur les autres chefs-d'œuvre du grand écrivain; puis il conte gracieusement les anecdotes, les mots charmans, les fines épigrammes, et tout ce qui fait le déshabillé d'un grand homme.

Cette esquisse de M. Audibert, publiée dans le *Plutarque français*, bien que d'une courte étendue, forme un travail complet; c'est l'œuvre d'un habile et consciencieux littérateur.

Et maintenant passons à notre revue habituelle.

Les deux Revues, dont nous avons mentionné, le mois dernier, les bons articles, sont redevenues ce qu'elles étaient avant, c'est-à-dire, un peu bien pâles, et ne contiennent, si l'on en excepte les gracieuses chansons de M. Alfred de Musset, aucun travail à citer. Elles semblent la propriété exclusive de certains écrivains, qui en agissent avec elles comme chez eux. Ces messieurs, lorsqu'il fait triste au dehors, et par conséquent, si bon au coin du feu, mettent leur talent en pantoufles, en robe de chambre, et bâillent à leur aise d'un bâillement communicatif. Quelquefois, cependant, on admet un nouveau visage dans le cénacle; mais le pauvre écrivain s'y trouve comme un inconnu présenté dans une réunion d'intimes, gauche et embarrassé; les qualités et les moyens qu'on aimerait à lui supposer, semblent paralysés. Cette variété là fait presque regretter une lourde monotonie. Il ne manque pourtant point de littérateurs dont la verve, jeune, vierge encore de tout excès, ne subissant ni les influences du temps, ni celle d'une digestion pénible, pourrait hardiment s'y produire, sans que le lecteur songeât à se plaindre. Pourquoi donc ne pas se servir de cette troupe fraîche? Serait-ce que la reconnaissance pour les services rendus, ce dont il est permis de douter, enchaîne les directeurs de journaux? C'est pousser bien loin cette vertu, que de la pratiquer à ses dépens. Qu'ils imitent l'État: il donne les invalides à ses vieux serviteurs, mais il se garde de les faire parader.

Les *Nouvelles à la main*, qui en sont à la fin de leur première année, font une vive concurrence aux *Guêpes* de M. Karr. Une critique de bon goût, spirituelle et mordante des choses politiques, du monde, des lettres et des arts, les anecdotes piquantes, quelques indiscrétions, écrites d'un style élégant, cavalier, plein d'humeur dans la tournure et le mot, rendent souvent cette publication supérieure à son aînée. Chaque numéro contient le portrait ou l'appréciation biographique d'un des hommes politiques de notre époque. Le dernier esquissait, d'un trait fin et juste, la silhouette de M. d'Argout. On y remarquait aussi un paragraphe intitulé le *Mètre dévoilé*. Nous en avons admiré la forme charmante et capricieuse; mais nous sommes loin de l'approuver quant au fond. Il était facile de choisir un autre sujet de satire contre les savans. Le mètre, qui triomphe tous les jours du préjugé et de l'ignorance entêtée, présente des avantages réels et incontestables. Le plus chétif élève de l'école mutuelle saura les expliquer aux littérateurs qui, d'ordinaire, affectent un grand mépris pour l'arithmétique; cerveaux rebelles au nouveau système, ils préfèrent aujourd'hui l'ancien, dont ils ne savaient point se servir hier. Il faudra donc une autorité plus érudite pour faire admettre que les calculs des savans sont inexacts, et démontrer que *le mètre légal est plus long que le mètre réel.* — Ceci soit dit sans vouloir diminuer en rien l'estime accordée sur tout autre sujet à ces spirituels petits volumes.

Bianca Teobaldi est un tableau vrai, mais bien cru des mœurs italiennes. Le *Mercure* n'en conseille la lecture à aucune femme. L'auteur, M. Antoine Dilmans, qui a passé quelques années à Rome, s'est trouvé à même de voir que la plupart de nos touristes n'ont point, en entrant dans cette ville, arraché l'épais bandeau de fables et de fausses idées inventées par les romanciers pour le plus grand intérêt de leur narration, et qu'ils ont toujours peint les Romaines avec des couleurs de convention. Il a donc choisi pour thème ce qu'il nomme la réhabilitation de la femme italienne; la femme italienne ne lui en saura, je suppose, pas grand gré. Lorsqu'on a des pieds effrayans, on se soucie fort peu d'un vêtement court.

En résumé, ce premier livre de l'auteur où le paradoxe abonde et n'est pas toujours soutenu par le prestige du style qui seul le fait pardonner, se recommande par des qualités d'observation et de vérité.

M. Poujoulat publie une *Histoire de Jérusalem*; nous ne connaissons encore ce livre que par des extraits, mais ce que nous avons lu du nouvel ouvrage, et surtout une magnifique appréciation d'Isaïe, en donne une haute idée. Le *Mercure* consacrera un article spécial à l'examen critique de l'*Histoire de Jérusalem*.

L'*Esquisse d'une histoire des arts en Belgique*, par M. Félix Bogaerts d'Anvers, est un livre plein de science et d'érudition, où la forme littéraire cependant ne manque pas. Cette histoire de la peinture embrasse depuis 1640 jusqu'à 1840.

Le *Mercure* ne peut que mentionner purement et simplement le *Pater de Fénelon*, par M. S. Henry Berthoud. L'auteur de ce livre a présenté, sous une forme dramatique et intéressante, les enseignements de la morale chrétienne. De charmantes gravures accompagnent ce livre, destiné à une grande popularité, si l'auteur a su atteindre le but qu'il se proposait. Un sentiment de convenance et d'amitié, que le lecteur comprendra sans peine, nous empêche d'exprimer franchement notre pensée, sur le *Pater de Fénelon*, dans un journal dirigé par M. Berthoud.

Parmi les livres utiles, citons-en encore un du docteur Descieux. Il porte le titre de *Projet d'un système d'instruction agricole complet.* On ne saurait développer, avec plus de netteté et de force, des considérations sur la disposition où se trouve aujourd'hui la science importante de l'agriculture, et sur l'heureuse influence que peut exercer son perfectionnement pour l'avenir social.

HENRI NICOLLE.

LES LIVRES DE VOYAGES.

L'Artémise!... Ce serait le cas de nous écrier avec Shakspeare dans la *Tempête*: « Rondement, leste à la manœuvre! — Alerte, alerte! — Allons, courage, enfans, courage! ferme et bonne main! ferlez le hunier. — Attention au sifflet du maître! — Va, souffle, tempête, et crève si tu veux, pourvu qu'il y ait place pour agir! » Vous saurez d'abord que le capitaine Laplace commandait l'*Artémise*, jolie frégate armée de cinquante-deux canons et de quatre cent cinquante hommes d'équipage. Malgré la gravité qu'un matériel aussi considérable devait donner à son allure, le svelte bâtiment s'envola de Toulon le 20 janvier 1837, en bondissant

sur les vagues. Il aborda successivement à Gorée, au cap de Bonne-Espérance, au pays de Paul et Virginie, aux îles Seychelles, aux Maldives, à Pondichéry. Là, le choléra l'attendait au passage. Mais il secoua les ailes, bondit plus loin, échappa aux griffes de l'affreux dragon et s'enfuit aux embou-bouchures du Gange; puis à Sumatra, puis à Colombo, puis à Malabar, puis à Goa, puis à Bombay, à Mascat, à Moka, à Malacca. à Singapour, à Manille, à Macao, à Batavia, à Taïti, aux Sandwick, à San-Francisco, à Santa-Cruz, à Monterray... Que sais-je? Il faudrait avoir aux jambes des bottes de sept lieues, et dans la poitrine autant de souffle qu'il en existait dans les outres d'Ulysse, pour ne point perdre haleine à suivre le vagabond. Plus prompt que la brise, le navire file comme l'hirondelle de mer, perchant de temps en temps sur quelque grève lointaine pour satisfaire son incessante curiosité. Enfin, las de voler, il vient s'abattre à Lorient après avoir visité cinquante-cinq rades, et après avoir fait une petite promenade de trente mille lieues, qui a duré trente-neuf mois.

Vous tous, voyageurs de la banlieue, qui aimez à faire le tour du monde sans sortir du fauteuil bien-aimé, voilà certes de quoi vous instruire en trompant les heures monotones qui tombent du sablier. Les pérégrinations lointaines formeront cinq forts volumes, illustrés de nombreuses et charmantes gravures. Le style, et surtout les importantes observations qui abondent dans ce curieux ouvrage, lui assurent un immense succès. Le premier volume vient à peine de paraître, et déjà la manière favorable dont il a été accueilli du public doit engager fortement M. Laplace à hâter la mise au jour des tomes suivants.

Nous venons de lire un ouvrage du plus haut intérêt; nous voulons parler de *la Syrie sous Méhémet-Ali*, par M. F. Perrier, aide de camp de Soliman-Pacha. Les campagnes de 1838, 1840, sont décrites avec toute la vérité que pouvait mettre un homme qui lui-même y jouait un rôle actif. L'auteur dévoile avec sagacité les vices d'organisation qui s'opposent aux progrès de ce malheureux pays. Il explique les derniers événemens d'Égypte, avec une impartialité qu'on ne pourrait trouver dans les journaux. Une autre face de l'ouvrage ne manquera pas de plaire aux lecteurs studieux, c'est celle qui concerne les mœurs, les habitudes et les cultes des peuplades barbares de la Syrie. Il faut recommander particulièrement les passages qui ont rapport aux habitans du Liban, ainsi que le portrait du vieil émir *Beschir*, dont le sombre profil est tracé de main de maître. C'est un type saillant fait pour servir à la littérature.

Puisque le *Mercure* parle de contrées lointaines, signalons encore l'*Histoire de l'Islande*, par M. Marmier, auteur des *Lettres sur le Nord*. N'oublions pas non plus les *Nouvelles Annales des voyages*, rédigées par MM. X. Marmier, Arago, Letrone, et plusieurs autres membres de l'Institut. Cette intéressante revue compte déjà vingt-deux ans d'existence. Elle donne des relations originales, inédites, des voyages nouveaux dans toutes les langues, traduits ou analysés, des mémoires sur l'origine, la langue, les mœurs et le commerce des peuples, des détails historiques sur tous les événemens importans qui se passent dans les pays éloignés; toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer le progrès des sciences géographiques; une revue bibliographique des ouvrages nouveaux, français et étrangers, qui traitent des sciences géographiques ou font connaître les régions lointaines, etc. Quelquefois encore, mais plus rarement, les *Nouvelles Annales des voyages* publient d'anciennes relations inédites, surtout dans la poussière des bibliothèques.

M. Arthus Bertrand doit aussi publier incessamment, *Trois Ans de promenade en Europe et en Asie*. Ce livre, qui promet les plus fins aperçus, les causeries les plus agréables, les détails les plus piquans, en même temps qu'une érudition tion profonde, est dû à la plume de M. Stanislas Bellanger, déjà connu si avantageusement du public par ses charmans feuilletons répandus dans la presse parisienne.

C.-H. CASTILLE.

SCIENCES.

DE L'OPÉRATION DU STRABISME.

Parmi les nouvelles conquêtes de la chirurgie, aucune n'a plus vivement excité l'attention que le procédé chirurgical qui a guéri le strabisme. Néanmoins, le succès de ce procédé, incontestable aujourd'hui parmi les chirurgiens, est encore regardé avec défiance par les gens du monde. C'est à tort : l'opération du strabisme produit des résultats aussi certains que ceux de la vaccine. Quelques mots à ce sujet ne seront donc pas sans intérêt pour les lecteurs du *Mercure*.

Le strabisme, de στρεμω, στραβιχω, je tourne, je détourne, consiste dans la déviation du globe de l'œil, par suite d'un défaut d'harmonie ou d'équilibre entre les puissances destinées à le mettre en mouvement. Placé au centre de l'orbite, le globe de l'œil peut se porter en dedans, en dehors, en haut, en bas, et de plus exécuter des mouvements de rotation sur son axe. Ces divers mouvements s'opèrent à l'aide de petites cordes contractiles formant de petits faisceaux rouges, charnus, que les anatomistes appellent muscles. Les tiges qui soutiennent le plateau d'une balance donnent une idée fidèle de la disposition de ces muscles : ils se fixent d'une part au fond de l'orbite, et de l'autre au pourtour de la circonférence du globe oculaire. Quand l'une des cordes a plus d'action ou bien se trouve plus courte que les autres, l'œil est entraîné, il y a strabisme. Si la corde interne est strabique, l'œil se porte en dedans; si c'est la corde externe qui est rétractée, l'œil se porte en dehors. Selon que la corde supérieure ou la corde inférieure a un surcroît de puissance, il y a déviation oculaire en haut ou en bas. Entre ces quatre types, il existe des types mixtes qui forment autant de complications. Ainsi on voit des strabismes en dedans et en haut, en dedans et en bas, en dehors et en haut, etc. Ces types mixtes existent eux-mêmes à divers degrés; leur étude est aussi difficile qu'importante au point de vue de l'opération, et leurs nuances ne sont malheureusement saisissables que par une longue pratique. C'est parce que trop d'ignorants se sont mis à l'œuvre, que cette opération, aussi admirable qu'innocente, s'est vue frapper d'un discrédit momentané.

Le traitement curatif consiste à couper la corde qui se trouve plus courte et qui entraîne l'œil de son côté. Formulée par Stromeyer, expérimentée sur le vivant, il y a deux ans, par le célèbre chirurgien de Berlin, *Dieffenbach*, puis pratiquée à Paris pour la première fois avec succès par le docteur Philips, elle est devenue populaire grâce au docteur Baudens, qui l'a pratiquée près de onze cents fois. Cet habile chirurgien a montré à l'Académie de médecine les premiers strabiques opérés avec succès.

L'opération du strabisme est l'une des conquêtes chirurgicales les plus remarquables. Sa mission ne se borne pas au rôle coquet de rétablir la rectitude du regard, et de faire disparaître l'une des difformités les plus choquantes, elle rend au globe de l'œil la puissance d'optique dont la déviation l'avait privée. La plupart des personnes louches ne voient pas de l'œil strabique assez pour lire, et souvent leur vue est si courte, qu'ils ne peuvent distinguer les objets situés à trois pas de distance; encore pour obtenir ces faibles avantages de l'œil dévié, faut-il aider préalablement à son redressement en fermant l'œil sain pendant que l'autre fonctionne; aussi dans l'état habituel, les louches ne voient réellement que d'un œil.

L'opération du strabisme a donc une double mission : elle rétablit la beauté et la régularité du regard, et rend aux personnes qui louchent la moitié du sens de la vue.

L'opération du strabisme a si peu de gravité, quand elle est habilement pratiquée, qu'elle n'exige aucune préparation préliminaire; seulement, une fois qu'elle a été faite, la personne opérée doit prendre pendant quelques jours une boisson rafraîchissante, telle que de la limonade, et réduire la quantité de ses alimens. Il suffit d'humecter l'œil pendant quelques jours avec de l'eau bien froide, pour prévenir toute espèce d'inflammation. A peine quelques opérés ont ils eu besoin d'être saignés; enfin chez aucun d'eux il n'est survenu d'accidens assez réels pour compromettre le globe de l'œil.

Voici le procédé opératoire employé par M. Baudens. Pour mieux en suivre la description, il convient de jeter un coup d'œil sur le dessin qui se trouve à l'autre page.

On relève la paupière supérieure par un instrument à bords arrondis appelé élévateur, et que l'on confie à un aide.

On abaisse et on maintient la paupière inférieure par un instrument analogue.

dit abaisseur, qu'un aide tient de la main droite (1).

L'opérateur, s'il s'agit d'un strabisme interne, recommande à la personne qu'il va opérer de regarder en dehors le plus possible; il saisit de la main droite une petite érigne, et d'un coup sec il l'introduit au défaut du globe oculaire, un peu au-dessus de la corde musculaire de manière à la harponner et à la mettre en saillie en faisant effort sur elle; il porte ensuite sous cette corde un petit bistouri à double courbure, et il la coupe d'un seul coup.



Opération du strabisme, d'après la méthode de M. Baudens.

Dans le cas où une portion de la corde aurait échappé à l'action de l'instrument, l'opérateur la ramasse sur un petit crochet et en fait la division. Cette opération est pratiquée avec tant de précision et de rapidité par le procédé de M. Baudens, qu'entre ses mains elle ne dure le plus souvent que quinze à vingt secondes.

Le redressement de l'œil est spontané. La corde coupée se greffe au bout de quatre jours sur le globe de l'œil, mais sur un point plus reculé, de sorte qu'elle s'harmonise avec les autres cordes et qu'elle rétablit les mouvements de l'œil sans que la déviation puisse reparaître.

La question de la récidive est aujourd'hui bien jugée, il n'existe pas un seul exemple de récidive; lorsque immédiatement après l'opération l'œil est redevenu droit, dans aucun cas le strabisme n'a reparu. Ce n'est pas à dire, pour cela, que tous ceux qui ont été opérés ont les yeux parfaitement droits; il y a des strabismes tellement compliqués, un sur vingt-cinq environ, qu'ils ne peuvent être guéris que par la section de plusieurs muscles. Peu de chirurgiens ont assez d'habileté pour entreprendre ces cures difficiles, de sorte qu'ils ont laissé leur œuvre incomplète; d'autres fois, la corde unique à

(1) Depuis longtemps M. Charrière a habitué les chirurgiens à ne voir apparaître aucune invention sans qu'il n'y apportât quelque amélioration utile. Cet habile fabricant a inventé un nouveau modèle d'*opthalmostat*, destiné à remplacer les deux aides, qu'on ne peut toujours se procurer. C'est une pince dilatatrice, maintenue par un simple ressort. Elle vient prendre son point d'appui sur la partie latérale de l'occiput, tient ouvertes les paupières, et permet ainsi à l'opérateur de manœuvrer à l'aise et sans le secours d'aides.

couper ne l'a été que partiellement, et, dans ces cas, le succès n'a été qu'imparfait.

Dans notre société, où les avantages du physique sont tant appréciés, l'opération du strabisme doit être accueillie comme un véritable bienfait.

S. HENRY BERTHOUD

GAZETTE.

Voici de charmans vers que nous avons trouvés, l'autre jour, sur le bureau d'un jeune poëte tout à fait inconnu, et qui n'a rien publié encore. C'est le frère de notre savant et spirituel collaborateur, M. Auguste Bertsch.

Voyez la belle et légère
Passagère;
Chaque année elle s'enfuit
Vers les champs, où la verdure
Toujours dure,
Où toute fleur a son fruit.

Sa vie, au soleil heureuse,
Et joyeuse,
S'attriste quand vient l'hiver;
Laissons lui l'herbe qui pousse
Et la mousse
Tapissant le rocher vert.

Car à l'enfant douce et frêle
Vent et grêle,
Comme aux fleurs donnent la mort.
Déjà gronde la tempête
Sur sa tête:
Épargnons-lui le remord.

Laissons-la fuir la tourmente
Et contente
Aller sous un ciel plus pur,
Aux plaines où les étoiles
Sont sans voiles
Dans un horizon d'azur.

Abrégeons la mauvaise heure
Où l'on pleure,
Reprenons notre chemin;
Puisqu'il faut qu'elle nous quitte,
Que bien vite
Chacun lui serre la main.

Dieu bénira son voyage;
Elle est sage
Et la foi remplit son cœur;
Jamais sur sa lèvre rose
Nulle chose
N'imprima de pli moqueur.

De l'église au culte austère
Nul mystère
N'étonne sa piété;
Toujours à l'abri du doute
Elle écoute
L'éternelle vérité.

Lorsqu'enfant, pour la prière,
Sur la pierre
Trop longtemps elle restait;
Sa mère, à pas lents venue,
Retenue
En extase l'écoutait.

Car c'était plaisir d'entendre
Sa voix tendre
Demander avec ardeur
Pour le souffrant l'espérance;
Indulgence
Pour l'impie et le pécheur.

Qu'elle aille donc peu craintive,
Fugitive,
Un bon ange la conduit;
Toujours planant sur sa tête,
Il s'arrête
Aux lieux où le soleil luit.

Qu'elle imite l'hirondelle,
Et, comme elle,
Cherchant de plus doux climats,
Retrouve plus tard la ville
D'où l'exile
Aujourd'hui le noir frimas.

Nous cependant du ciel sombre
Souffrant l'ombre,
Prions: elle reviendra.
Dieu, qui comprend nos alarmes
Et nos larmes,
Au printemps nous la rendra.

Lors, à sa course prochaine,
Notre peine
Sera douce et sans effroi,
Si l'ange encor sous son aile
La rappelle,
Pour la préserver du froid.

Passons maintenant de la poésie à des choses plus sérieuses et moins attrayantes, à la Faculté des lettres, hélas!

Sur douze titulaires de la Faculté, deux, MM. Guigniaut et Patin, feront seuls leurs cours cette année. M. Patin, dont la vue est très-fatiguée, donne une preuve de zèle qui a trop peu d'imitateurs.

On comprend, jusqu'à un certain point, que MM. Guizot et Villemain, appelés au poste de ministres, suspendent leurs leçons publiques; mais pourquoi MM. Cousin, Royer-Collard, Boissonnade, Jouffroy, Leclerc, Lacretelle et Saint-Marc-Girardin, ne remplissent-ils pas les devoirs que leur imposent leur titre et les riches traitemens qu'ils reçoivent?

On vient de terminer au ministère du commerce la construction d'une salle destinée à devenir une sorte de Musée pour les poids et les mesures. Sur des étagères disposées autour de la pièce, seront placés les étalons des poids et mesures employés en France dans tous les temps.

Une commission a été nommée par M. le ministre de l'Intérieur, pour faire un rapport sur le concours du monument à élever à Napoléon. Elle se compose de de MM. d'Houdetot, pair de France; Fontaine, architecte; David, sculpteur; Cavé, directeur des Beaux-Arts; Vitet, député; de Rémusat, député; Ingres, peintre, et Peysse, conservateur à l'École des Beaux-Arts; M. Théophile Gautier, rédacteur du *Musée des Familles*, est secrétaire de cette commission.

Voici la première fois que le Gouvernement accorde un témoignage d'attention à un écrivain purement littéraire, et qui se tient éloigné de la politique. Il faut applaudir à cette initiative. Jusqu'à présent, les honneurs et les priviléges avaient été réservés pour les hommes de lettres qui se rendaient redoutables, et jamais pour ceux qui consacraient à l'art un culte exclusif et religieux.

La commission a commencé par réduire à quatre-vingts le nombre des concurrens; elle en a ensuite choisi dix-neuf dans ces quatre-vingts, puis elle a réduit ce nombre à quatre; en définitive elle a décidé qu'aucun ne paraissait convenir au projet, et s'est déterminée à proposer au ministère un concours sur de nouvelles données.

M. Théaulon est mort. C'était un de ces hommes qui dépensent, pendant leur vie littéraire, une somme d'esprit considérable, et qui ne laissent après eux qu'un nom bientôt oublié, quoique les applaudissemens du public l'aient salué souvent avec transport.

Marie-Emmanuel-Guillaume Théaulon de Lambert était né à Aigues-Mortes, le 14 août 1787; il vint à Paris en 1808, muni de lettres de recommandation pour un de ses parens, l'archichancelier Cambacérès. Ce dernier l'accueillit favorablement et le fit nommer, quelques jours après son arrivée, inspecteur des Douanes. Théaulon négligea d'aller retirer sa commission, et se livra exclusivement à la littérature dramatique.

Depuis 1808, année de son début sur le théâtre du Vaudeville, Théaulon a composé, seul ou en société, plus de 250 ouvrages. Ses œuvres ont attiré presque toujours la foule. Sa fécondité n'a eu qu'une rivale, c'est la fécondité de M. Scribe. Tous les théâtres lui ont ouvert leurs portes. A l'Opéra, il fit jouer une pièce dont Listz, alors enfant, avait écrit la musique. Il donna aussi aux Français une pièce dont Henri IV était le héros, c'était en 1816. L'Odéon joua, de lui, l'*Artiste ambitieux*, comédie en cinq actes et en vers, faite après la disparition de Bochsa, œuvre remplie de mérite et d'originalité; puis, l'*Indiscret*, autre comédie. A l'Opéra-Comique, il fit jouer (seul) la *Clochette*, les *Rosières*, le *Chaperon rouge*, le *Roi et la Ligue* (musique de Bochsa), *Charles de France*, le *Roi et le Laboureur*, et *Jeanne d'Arc*. Au Vaudeville, parmi ses œuvres (seul ou en collaboration), on peut citer: *Partie carrée*, les *Clefs de Paris*, la *Route de Paris ou les allant et les venant*, l'*Arbre de Vincennes*, les *Maris ont tort*, le *Rideau levé*, le *Permesse gelé*, les *Folies du jour*, le *Dilettante ou le Siége de l'Opéra*, la *Mère au bal et la Fille à la maison*, le *Courrier des Théâtres*, l'*Homme à la Carriole*, *Paris à Pékin*, la *Suite du Folliculaire*, etc. Aux Nouveautés, *M. Jovial ou l'Huissier chansonnier*, le *Barbier Châtelain*, *Jovial en prison*, le *Bandit*, *Raphaël*, le *Mari aux neuf femmes*, etc. Aux Variétés, le *Bénéficiaire*, les *Inconvénients de la diligence*, le *Centenaire*, *Kean*, le *Père de la débutante*, etc. Au Gymnase, le *Paysan perverti*, etc. Quand Théaulon ne travaillait pas seul, son collaborateur le plus habituel était M. Armand Dartois. La facilité de Théaulon était si grande qu'ayant raconté à Potier le sujet du *Bénéficiaire*, et craignant que cet acteur ne le redît par inadvertance à un autre auteur, Théaulon rentra chez lui, commença la pièce à dix heures du soir; à quatre heures du matin elle était finie. Dans la journée, elle fut lue aux directeurs des Variétés, et reçue. On sait quel succès cette œuvre originale obtint, quand elle fut représentée.

Le registre de la Faculté de droit de Paris a été clos le 15 novembre à minuit, conformément au règlement.

2,872 étudians se sont fait inscrire, savoir :

Aspirans au certificat de capacité,	120
Élèves de première année,	880
De deuxième,	961
De troisième,	785
De quatrième,	126
Total égal	2,872

En 1840 le chiffre des inscriptions avait été de 3,072, d'où il résulte, pour cette année, une diminution de 200 élèves.

Le total des inscriptions prises à la Faculté de médecine est de 749, dont 179 nouvelles. Au trimestre correspondant de l'année dernière, le nombre des inscriptions nouvelles avait été de 226 sur 860.

Ceci semble annoncer que les familles comprennent enfin tout ce qu'il y a d'imprudent à jeter, dans les deux carrières du barreau et de la médecine, tant de jeunes gens, qui ont à peine une chance sur cent de se conquérir une bonne position, et qui, s'ils échouent, se voient condamnés à végéter toute leur vie.

Le *Mercure*, toujours empressé d'encourager les artistes d'avenir, doit citer avec éloge le groupe des *Vendanges*, par M. Émile Thomas. La figure de Bacchante est d'un beau style; elle joint à la finesse et à la vérité des formes une élégance de la pose, toute empreinte d'ébriété. Le bouc qui folâtre avec la nymphe se recommande par une grande naïveté de forme et d'attitude.

La foule se porte à l'école des Beaux-Arts pour voir le tableau de M. Delaroche; comme elle se portait naguère à l'Institut, pour voir la *Vierge* de M. Ingres. Le *Mercure* se réserve, dans une prochaine notice, consacrée à ce dernier artiste, d'expliquer la vogue des exhibitions d'œuvres d'art publiques, gratuites et annoncées par les journaux. Aujourd'hui, nous donnerons purement et simplement la description de la composition de M. Delaroche.

Au centre de l'hémicycle, devant un édifice de style grec, sont assis, sur un tribunal, Phidias le sculpteur, Ictinus l'architecte, et entre eux, comme un roi, Appelles, le peintre. Ce sont les trois représentans de l'art antique.

Des deux côtés de leur trône, se tiennent rangés ou plutôt groupés, les plus grands artistes des temps modernes; italiens, hollandais, espagnols, flamands et français; le nombre de ces personnages s'élève à soixante-sept.

Viennent d'abord, d'un côté les sculpteurs, et de l'autre les architectes; puis, aux deux extrémités, les peintres divisés en deux catégories : les coloristes et les dessinateurs.

Toutes ces figures forment comme un congrès au sein duquel on retrouve chacune des supériorités reconnues qui ont illustré les arts depuis le treizième jusqu'au dix-septième siècle.

Au delà de ces groupes, d'autres sujets attirent encore l'attention. Sur les gradins du tribunal, on voit quatre allégories, quatre femmes qui, dans la pensée de M. Paul Delaroche, personnifient l'art grec, l'art romain; l'art du moyen âge, et celui de la renaissance. Au-dessous, près de la bordure inférieure du cadre, une autre femme se penche pour lancer une couronne, destinée à l'artiste qui sera assez heureux pour la ramasser.

Le 3 décembre, le domaine a fait vendre, presque sans publicité; et pour conséquent à vil prix, ce qui restait de la précieuse bibliothèque de Nicolopoulo, employé de l'Institut. Tout le monde a connu ce grec spirituel et savant, que ne consultaient pas sans profit même les Letronne et les Boissonade. C'est par les plus dures privations, et en aliénant par anticipation son modeste traitement, que Nicolopoulo parvint à remplir la tâche patriotique qu'il s'était imposée, celle de contribuer à la civilisation de la Grèce, en lui envoyant des livres pour ses écoles et ses bibliothèques. Il venait d'accomplir une partie de son vœu national, lorsqu'il fut subitement atteint d'un mal très-grave au bras sur lequel il avait battu ses chers bouquins pour en secouer la poussière avant de les encaisser. Réduit à se faire soigner dans un hôpital, le malheureux Nicolopoulo y est mort. Son testament était écrit sur la plupart des livres qui restaient encore dans sa pauvre chambre; mais cette dernière volonté, si sacrée, était en grec; et le domaine, par ignorance, vient de faire vendre ce restant précieux de sa bibliothèque, au détriment de la petite ville d'Andritzéna, en Arcadie, à laquelle ils étaient destinés et donnés. Comment ne s'est-il trouvé personne, pas même à l'Institut, pour rappeler au gouvernement le vœu de ce bon citoyen? Comment ne s'est-il pas trouvé parmi les agens du domaine quelque employé, ayant fait sa sixième et pouvant comprendre la suscription testamentaire des livres de ce bienfaiteur de la Grèce : PROPRIÉTÉ SACRÉE D'ANDRITZÉNA, DON D'AGATHOPHRON NICOLOPOULOS.

La Comédie-Française a refusé dernièrement une tragédie de Mme de Girardin. Les membres du comité de lecture ont fait cette bévue en haine de Mlle Rachel, qui devait jouer le rôle principal : celui de *Judith*. M. Buloz, commissaire royal, s'est réfugié sous une fausse réserve dont personne n'a été dupe. Aujourd'hui les comédiens sont au désespoir de ce qu'ils ont fait, et tâchent d'obtenir de l'auteur une nouvelle lecture.

Le directeur de l'Odéon, mieux éclairé sur les intérêts de son théâtre que la Comédie-Française, s'efforce d'obtenir la tragédie de Mme de Girardin, et vient de recevoir une pièce de M. de Balzac, intitulée les *Ressources de Quinola*.

S'il fallait en croire un bruit fort répandu, M. Viennet voudrait donner à la fois sa démission de membre de l'Académie française et de pair de France. M. Buloz ne serait pas encore étranger à ce parti désespéré d'un homme d'esprit et de cœur. M. Buloz, dit-on, sous prétexte que le tribunal ne l'obligeait qu'à jouer la pièce telle qu'elle était reçue, n'a point voulu admettre les changemens apportés par l'auteur à la tragédie d'*Arbogaste!* S'il n'est point l'auteur de cette indignité, comme commissaire royal et par respect pour l'art, il aurait dû l'empêcher.

Les succès dramatiques du mois sont au Gymnase les *Trois Fées de Paris*, charmant vaudeville; au Palais-Royal, le *Marquis de Lélorrière*, spirituel canevas destiné au succès de la *Jeunesse de Richelieu*; *Une Chaîne* aux Français, et *Paul et Virginie* à l'Ambigu.

Voici la liste des ouvrages dramatiques représentés depuis le 15 novembre : nous y joignons quelques pièces oubliées par une méprise typographique, dans notre dernier numéro :

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Débuts de M. Delahaye dans *Robert-le-Diable*.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Reprise de la *Fille du Cid*, *Arbogaste*, tr. — *Une Chaîne*, com. en 5 actes.

OPÉRA-COMIQUE. — *La Main de Fer*, op. en 3 actes. — Reprises de *Joconde* et de *Jean de Paris*.

ODÉON. — *L'Actionnaire*, prol. en vers; *Mathieu Luc*, *Un jeune Homme*, dr. — Reprises de *Rodogune* et de *Tartufe*, *Amour et Sagesse*, *Une Aventure de Sainte-Foix*, ou *une Réputation de courage*, com. — *Claire et Champrosé*. — *Les Enfans blancs*, dr.

THÉATRE-ITALIEN. — *Il Turco in Italia*, opéra (reprise.) — Début de M. Paglieri dans *l'Elisir d'Amore*.

GYMNASE. — *La Douairière*, vaud. — Reprises de *la Carotte d'or* et *du Capitaine de vaisseau*. — *Les Trois fées de Paris*.

VAUDEVILLE. — *Trois œufs dans un panier*, *Zizine*, vaud. — Reprise de *la Fille du Bourgmestre*, *L'Aveugle et son bâton*, *L'Ingénue de Paris*, vaudevilles.

VARIÉTÉS. — *Le père Trinquefort*, *Langéli*, *Job et Jean*, *Endymion*, vaud. — Reprises de *la Canaille* et des *Saltimbanques*, *Le Sire de Beaudricourt*, *Les Abeilles*, vaudevilles. — Reprises des *Trois bals* et du *Chevalier de Saint-Georges*.

PALAIS-ROYAL. — Reprises de *la Marquise de Prétintailles*, d'*Indiana et Charlemagne*, de *la Fille de Dominique*, de *Cabochard* — *Le Vicomte de Lélorrière*.

GAITÉ. — *Les Pontons*, *Benoît*, drames.

AMBIGU-COMIQUE. — *Les Pupilles de la garde*, *La Réguillette*, vaudevilles. — *Paul et Virginie*, drame.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Jeannic-le-Breton*, dr. — *Le Début de Cartouche*, vaud. — Reprise de *Richard d'Arlington*. — *Jeannic le Breton*. — Rentrée de Bocage.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Les Blancs-Becs*, *Benjamin-Cœur-Lièvre*, vaudev.

PANTHÉON. — L'*Amour sur les toits*, *les Cinq Sens*, *les Grisettes en Afrique*, vaud. — Reprise de *C'est encore du guignon*.

DÉLASSEMENS COMIQUES. — *Le Premier succès de Jean-Baptiste*, *Le Bouquet*, *Adèle*, ou *l'Honneur d'une fille pauvre*, *Dodore le Casseur*, *David le distrait*, vaudevilles.

ÉPHÈSE.

LE JARDIN DES PLANTES.

M. S. Henry Berthoud a rendu compte du *Jardin des Plantes* dans le dernier numéro du *Mercure*. Le *Musée des Familles* reproduit aujourd'hui une gravure de cet ouvrage. Elle servira à faire connaître la perfection des belles planches qui accompagnent le livre de M. Boitard, et qui sont dues aux graveurs habituels du *Musée*, MM. Andrew, Best et Leloir.



MODES D'ENFANS.

Nous recommandons beaucoup aux mères de famille le magasin de costumes d'enfans de MM. Morlet et Rebours, qui se trouve établi rotonde Colbert, près du Palais-Royal.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie d'Auguste Desrez, rue Lemercier, 24. Batignolles-Monceaux



Vue de la Samaritaine.

Je me rappelle très-bien, attendu qu'il y a très-longtemps — les souvenirs d'enfance conservent toujours la vivacité de cet âge — avoir vu un singulier bâtiment carré, aussi vieux que le *Pont-Neuf* sur lequel il était construit. Il y avait sur la façade une pompe-fontaine qui pleurait à peine quelques gouttes d'eau, une horloge qui retardait de quinze ans, et, tout en haut, une grappe de clochettes dont les timbres fêlés carillonnaient boiteusement, à certains jours, des moitiés d'anciens airs et de *noëls* guillerets : c'était *la Samaritaine*. Je vois encore ce joli castel détérioré, assis un peu de travers sur ses pilotis, à la deuxième arche du pont, avec son toit bordé d'une balustrade ; son grand bassin à la hauteur du premier étage, et aux deux coins duquel se tenaient les figures de Notre-Seigneur et de la Samaritaine en plomb bronzé; son large cadran au-dessus, ayant l'air de dire que l'heure fuit comme l'onde; et, sur le comble, un campanille de plomb doré tout rempli des clochettes dont je viens de parler, et dans lequel était autrefois un Jacquemart de fer, représentant un homme armé, qui frappait les heures sur la cloche de l'horloge. Il me semble que je lis encore, au-dessous du bassin, cette inscription :

FONS HORTORUM

PUTEUS AQUARUM VIVENTIUM.

Application heureuse des paroles de l'Écriture, parce que les eaux élevées par la machine renfermée dans l'édifice alimentaient les jets du jardin des Tuileries.

Ce monument, commencé sous Henri III, fut achevé sous Henri IV, en 1608. C'était en même temps une pompe, une horloge et un carillon; les mécanismes, fort compliqués et fort ingénieux pour le temps, étaient l'œuvre du célèbre mécanicien flamand Jean Linthaër. La *Samaritaine* avait le titre de gouvernement, et le roi appointait richement le gouverneur. Mais déjà la sonnerie était fort en désarroi sous Louis XIV, comme nous l'apprend une pièce de vers intitulée : *Complainte de la Samaritaine sur la perte de son Jacquemart et le débris de la musique de*

ses cloches, par le rimeur d'Assoucy. Ravitaillée depuis à plusieurs reprises, son joyeux carillon ne cessa, pendant le dernier siècle, d'égayer et d'encourager les plaideurs qui passaient devant elle pour aller au *Palais*, et il tenait les juges éveillés..... jusqu'au moment de l'audience. Et moi-même, lorsque dans les derniers temps de l'Empire j'allais, pauvre petit écolier, chercher mon savoir quotidien dans le pays latin, je ne manquais jamais de faire un bon détour, qui avait le double avantage d'allonger ma route et de la diriger par la *Samaritaine*, dont les échos argentins me ragaillardissaient et me donnaient cœur à l'ouvrage pour toute la matinée. Hélas! un beau jour, après les vacances, c'était en 1813, je reprenais mon chemin du *Pont-Neuf*... Plus de carillon, plus de *Samaritaine*; l'empereur l'avait fait démolir! Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux... ni de pis; il ne faut rien exagérer.

Pour être justes, convenons que depuis l'empereur, et surtout depuis quelques années, il s'est exécuté dans la ville de Paris un grand nombre de travaux salutaires et de beaux monumens, dont les Parisiens jouissent et profitent avec indolence, et qui font la surprise et l'admiration des étrangers; mais ne cachons pas non plus que d'autres monumens, très-intéressans par leur ancienneté et leur caractère, ont été renversés sous la fureur des alignemens et d'un fanatisme de régularité peu éclairé, comme tous les fanatismes. La *Samaritaine* fut une des victimes de ce culte aveugle et une des plus regrettables. C'était un témoignage naïf de l'état des arts mécaniques à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième; c'était une sœur aînée de la machine de Marly; il devrait y avoir pour nous quelque chose de sacré dans ces exemplaires de la science de nos aïeux, dont la comparaison ferait d'ailleurs ressortir davantage les progrès de la science actuelle, et qui formeraient, par leur contraste, une variété de jour en jour plus rare dans nos cités, qu'envahit une belle mais fastidieuse monotonie. Il ne faut pas ôter tous les vieillards d'une fête: les danses des jeunes filles sont plus charmantes devant les grands-pères; les nymphes n'avaient jamais tant de grâce, dit-on, que lorsqu'elles escortaient le vieux Silène.

I.

Quoi qu'il en soit, sur la fin du règne de Louis XV, le gouverneur de la *Samaritaine* se nommait le chevalier de Rancé, ancien major au régiment des dragons de la Reine. Était-il de la famille du fameux abbé de Rancé, qui parvint à la sainteté après un pur et fidèle amour, deux exemples aussi miraculeux l'un que l'autre? Ce qui est certain, c'est que le chevalier avait le sentiment exalté de l'honneur, une fille adorable et un bras de moins. C'est lui dont nous avons parlé autre part, qui, n'étant encore que sous-lieutenant, à la bataille de Fontenoy, vit son bras emporté par un boulet, et s'écria aussitôt: « Ah! ma bague!..... » Et malgré ses soixante-quatre ans actuels et tous ses malheurs passés, il avait toute cette jeunesse de cœur et d'esprit que nous n'avons plus guère aujourd'hui après vingt ans. Les vieux étaient jeunes; les jeunes sont vieux: quelle est la meilleure philosophie?

Mais laissons le chevalier de Rancé dans son gouvernement de la Samaritaine, et jetons un coup d'œil rétrospectif sur sa carrière, en reprenant les choses de loin:

Son père avait une terre et un château en Touraine, la province des châteaux; c'est là que, après avoir bien servi le roi, il vivait de cette vie simple et noble, également éloignée de la vanité luxueuse des seigneurs et de l'économie mesquine des propriétaires bourgeois, ou de ces soi-disant gentilshommes terriers, qui n'étaient en effet que des paysans privilégiés. Aucune idée d'ambition n'avait germé dans la tête, aucune plainte ne s'était élevée dans le cœur de ce brave officier, qui avait sacrifié au service de son pays une bonne partie de son sang et de son patrimoine, et qui s'en trouvait largement récompensé par un peu d'honneur. C'est une tradition de désintéressement qui s'est perpétuée de siècle en siècle dans l'armée française, et dont nous verrions encore chaque jour de nouvelles et éclatantes preuves, si nous avions le loisir de regarder. Tandis que toutes les digues se rompent et que toutes les cupidités font irruption dans les différentes classes de la société, il est beau et consolant d'observer à quel point le sentiment du devoir et de la dignité désintéressée est demeuré puissant dans les rangs de nos braves légions. Quand on risque tous les jours le plus grand intérêt, la vie, comment pourrait-il y avoir place pour un intérêt secondaire? Et voilà pourquoi le métier des armes ne pourra jamais déchoir de sa noblesse, malgré toutes les tirades philosophiques qui s'écrivent au coin de la cheminée, et qu'on ferait bien d'y jeter. Même gloire est due au désintéressement du clergé et de la magistrature. Chose digne de remarque, c'est dans les carrières les moins bien rétribuées que l'avidité n'a point pénétré. Tant l'habitude d'une vertu en rend l'exercice facile; tant, d'un autre côté, le maniement de l'argent salit l'âme comme les doigts!

Né d'un tel père, le jeune Paul de Rancé ne devait avoir que de nobles instincts.

« La générosité suit la belle naissance », a dit Corneille; et en effet, les qualités du cœur se transmettent habituellement avec le sang, dont la source est au cœur. Il n'en est pas ainsi des qualités de l'esprit. La génération du cerveau est la plus phénoménale de toutes; on dirait qu'elle ne procède que de Dieu seul, qui distribue l'imagination et les facultés intellectuelles selon son bon plaisir et sans la participation des parens. Aussi voit-on, dans l'histoire, des races d'excellens guerriers, des familles d'excellens magistrats, et pas une famille, pas une race de poëtes ou de grands écrivains. Les talens et l'esprit sont choses exceptionnelles et personnelles: c'est un des innombrables mystères qui confondent l'ignorance des savans. — Donc Paul, qui tenait de son père le germe des vertus, ne tenait que de Dieu les brillantes facultés de l'intelligence. Le vieux capitaine était un homme d'un sens droit et même d'un esprit assez agréable; mais l'horizon de ses idées ne s'était pas étendu plus loin que celui de sa destinée, et le monde des arts était pour lui une terre étrangère. Son fils avait été doué, faut-il dire plus heureusement?... Hélas! tout se paye dans la condition humaine; nous ne recevons un avantage qu'au prix de quelque bonheur. Paul ne connut point sa mère, qui perdit le jour en le lui donnant. Il débuta ainsi dans la vie par le plus grand des maux. O Dieu! n'avoir pas eu autour de son berceau les sourires et les chansons d'une mère! Pauvre enfant! n'avoir jamais dit: Maman! n'avoir pas eu le sein maternel pour cacher ses premières larmes et reposer ses premières douleurs! et, plus tard, n'avoir pas senti auprès de soi cet ange gardien qui conseille, garantit ou pardonne!... et qui épie et devine nos passions naissantes afin de les diriger, et qui s'oublie sans cesse, et qui n'existe que dans son fils, veillant sur son âme comme sur ses jours!... Ah! que l'on doit être indulgent à qui n'a pas eu de mère!

Mais Paul n'avait pas besoin d'indulgence. C'était une de ces natures portées au bien et sensibles au beau, et trop intelligentes pour ne pas être douces. Tout jeune en-

core, ses occupations étaient l'étude des langues et des sciences naturelles. Dès le matin, il allait dans les prairies voir poindre les fleurs, et, le soir, il regardait longtemps éclore les étoiles dans le ciel. On le menait à Tours, à des leçons publiques, qu'il suivait avec ardeur. Ses plaisirs étaient la poésie et les arts. Cependant il se livrait avec conscience aux exercices du corps, parce qu'un homme, un gentilhomme, devait exceller dans l'équitation et le maniement des armes; mais il ne s'en faisait point une passion, ni surtout une vanité. Il allait peu aux courses et à la chasse, trouvant à employer mieux son temps dans la journée, et il ne jouait aucun jeu, aimant mieux abréger la veillée par des conversations agréables avec quelques dames et demoiselles du voisinage, qui venaient tenir compagnie à une vieille sœur de son père; tellement que les autres jeunes gens le raillaient souvent, en l'appelant le nouvel *Amadis*, le chevalier des soupirs, le poëte!..... Il laissait dire, et continuait de faire à sa fantaisie.

Un jour pourtant, les plaisanteries devinrent si gaies, qu'il crut les devoir prendre au sérieux. Il s'expliqua de telle sorte, derrière les fossés du château, avec *le plaisant*, que personne n'eut plus envie de rire. On reconnut que s'il laissait vivre les lièvres, c'est qu'il le voulait bien. Ce fut ainsi qu'il atteignit sa vingtième année. Son père alors lui dit: « Mon ami, voici un brevet de sous-lieutenant; vous » allez partir pour le camp du roi et faire la guerre, comme » je l'ai faite, et comme c'est le devoir de toute noble famille. » Que Dieu vous soit en aide... En tout cas, vive le roi! »

En ce temps-là, les paysans tiraient à la milice pour être soldats, et les jeunes gentilshommes partaient officiers. On a trouvé plus tard que c'était une distinction choquante, et on a fait tirer tout le monde : vive l'égalité! Oui, cela est superbe le jour du tirage; mais le lendemain, les riches s'en tirent en payant de pauvres diables qui vont se faire casser la tête à leur place. Quelle égalité! Autrefois, du moins, le noble ne pouvait pas se faire tuer par procuration comme le riche d'aujourd'hui, et s'il n'y avait point parité de grade et de position, il y avait égalité devant le canon. Où est le progrès?...

Le jeune chevalier de Rancé partit, après avoir demandé la bénédiction de son père et un talisman à Mlle Esther de G***. Les deux pauvres enfans s'aimaient bien plus qu'ils ne se l'étaient dit, bien mieux que nous ne le pouvons dire; les deux familles se convenaient, et le mariage devait se faire au retour de la première campagne. Il fut permis à Esther de donner une bague de ses cheveux à son fiancé pour lui porter bonheur... C'est cette bague qu'il regretta en perdant son bras à Fontenoy; mais il fit courir à sa recherche, et l'ayant retrouvée, il la mit à son autre main et continua la campagne. Quand elle fut terminée, il reprit la route de Touraine, où l'attendaient toutes ses consolations. Voici le château : il ouvre la grille..... Personne dans les cours ni dans le vestibule; enfin, il trouve un prêtre qui lui dit: « Votre père est mort subitement avant-hier, ses funérailles se font en ce moment. » Le malheureux fils s'y traîne, presque mort lui-même. Le lendemain, il s'informe d'Esther. « Elle a pris le voile la semaine dernière, au couvent des Ursulines de Tours, lui dit la vieille tante. Depuis votre fatale blessure, ses parens ont changé d'avis. Ils ont voulu la forcer de contracter un autre mariage...., elle s'est réfugiée dans les bras de Dieu. Votre père a succombé au chagrin que vous auriez. »

Eh bien! paye-t-on assez cher quelques avantages de la nature?

Le chevalier repartit le plus vite possible pour l'armée; les dangers seuls lui souriaient. Mais quand on est très-malheureux, il n'y a pas de danger. Il avait déjà obtenu un grade sur le champ de bataille et la croix de Saint-Louis. Il fut fait capitaine à la première occasion; puis il resta vingt ans dans ce dernier grade, voyant passer devant lui tous ses cadets. Le hasard, ou plutôt le choix, avait placé à la tête de son régiment un nouveau colonel, homme médiocre et jaloux de la supériorité d'un de ses inférieurs, et s'en dédommageant par toutes sortes de mauvais procédés et d'injustices. Mais le chevalier de Rancé ne les sentait guère ; son cœur appartenait à d'autres chagrins, et son esprit philosophique souriait de ces petitesses, dont les autres officiers se fâchaient pour lui. Enfin, à force de vivre, il arriva au grade de major... A cette époque, la France était en paix, les boulets ne s'étaient pas souciés de lui; il prit sa retraite, mais il ne voulut pas remettre les pieds dans le château de ses pères, qui n'était peuplé que de souvenirs cuisans. Il vendit toutes ses propriétés et vint se retirer à Paris, le grand refuge, la ville d'intelligence, d'hospitalité et de liberté. Les arts et le monde l'environnèrent de leurs prestiges. Il connut ces entretiens délicats, ces élégantes causeries, cette exquise politesse qui suppléent à bien des choses et que rien ne remplace...; et, un beau jour, on le maria, l'âge lui rendant la solitude trop vide. Notre propre jeunesse nous tient compagnie, comme le feu; et puis, elle évoque tant de charmans fantômes, elle fait naître et colore tant de beaux rêves, que nous ne sommes jamais seuls. Tout ce brillant cortége nous quitte au milieu de la vie, et il nous faut quelqu'un pour achever la route. Alors, quand on n'a pas pu se marier selon son cœur, dans la saison où l'on avait un cœur, on se marie par sagesse au moment de prendre ses quartiers d'hiver. Mme de Rancé était une personne d'un vrai mérite, une compagne dévouée et bien essentielle. Aussi ne tarda-t-elle pas à être atteinte d'une maladie qui l'emporta... Et voilà encore le pauvre chevalier avec un nouveau malheur : continuation de cette fatalité qui poursuit les personnes *heureusement douées*. Mais, en le quittant, sa femme lui avait laissé une fille au berceau, qui s'appelait Esther : vous savez pourquoi.

II.

Ici commence une autre existence pour le chevalier de Rancé. Son cœur si tendre, mais déshabitué d'aimer, retrouva pour sa fille tous ses trésors de tendresse, et se ranima comme un foyer longtemps étouffé auquel l'air est rendu. Il lui paraissait même qu'en grandissant son Esther prenait d'étonnantes ressemblances avec celle qui avait été le rêve de sa première jeunesse, qui aurait dû être la bienheureuse réalité de toute sa vie, et qui s'était ensevelie dans le cloître, tombeau terrible, où ne peuvent pas même aller pleurer ceux qui survivent. Pendant toute l'enfance de sa fille, le chevalier fut pour elle une mère, et redevint ensuite le père le plus sérieusement occupé de son éducation. A quinze ans, ce bel âge qui lui vint le jour même de la soixantième année de son père, la jeune Esther savait plusieurs langues modernes, non certes pour le plaisir puéril d'échanger tout haut, et avec prétention, quelques paroles insignifiantes avec des Anglais ou des Italiens, mais pour étudier et apprécier la poésie des différens peuples. Elle savait aussi la peinture et la musique, mais elle en avait l'amour sans aucun mélange d'amour-propre; elle savait surtout être bonne et pieuse, ce qui ne la rendait que plus aimable et plus gaie, dans la véritable acception du mot, car il n'y a pas de gaieté réelle sans sérénité. C'est dans un ciel pur que les rayons du soleil brillent le mieux. Du reste, elle se plaisait beaucoup aux bons spectacles et au bal, quand l'occasion s'en offrait. Elle était tout à fait de son âge pour

les plaisirs distingués. Enfin, quoiqu'elle fût très-habile ménagère, et toujours fort bien mise, elle ne parlait jamais emplettes ni toilette (inappréciable vertu!), et, quoiqu'elle eût, ou plutôt parce qu'elle avait infiniment d'esprit, elle n'était pas moqueuse; elle trouvait cela trop facile apparemment. D'une bienveillance et d'une confiance naïves, elle sympathisait vite avec les gens qu'elle voyait. Ingénieuse à supposer dans les autres ses propres qualités, il fallait qu'elle connût bien une personne pour ne pas l'aimer.

Le chevalier de Rancé entendait tous les échos des salons retentir des louanges de son Esther, et son orgueil était du bonheur. « J'ai donc vaincu ma mauvaise étoile », se disait-il un matin en embrassant sa fille. Un laquais entre et lui remet une grosse lettre venant de Suisse; l'enveloppe est à peine déchirée, qu'il en sort une avalanche sinistre de papiers griffonnés sur toutes les marges, et, au milieu de tout ce fatras, quelques lignes d'une écriture anglaise qui annonçaient au chevalier de Rancé que le banquier de Genève, dans les mains duquel se trouvait toute sa fortune, venait de faire une banqueroute effroyable.

Le chevalier de Rancé fut atterré, pour la première fois, d'un malheur qui n'était pas la perte d'un être chéri. Les injustices des hommes, les rigueurs du sort, son corps mutilé, sa carrière manquée, et bien d'autres pertes d'argent, dont nous n'avons point parlé..., il avait foulé tout cela aux pieds, ou du moins l'avait déposé au pied de la croix...; et il en eût été de même de cette nouvelle catastrophe, si elle n'eût frappé que lui; mais sa fille!... L'avenir de son Esther brisé au moment où il se présentait si riant! Mais renoncer pour elle aux beaux projets d'établissement dont elle avait le choix, une heure encore auparavant! mais souffrir dans son enfant chérie, et s'accuser soi-même d'imprévoyance!... c'en était trop! Esther, le voyant pâlir et trembler, le crut sous le coup d'un mal subit et mortel... « Tiens, mon enfant, lui dit-il, prends cette lettre, et vois ce qui nous accable. » Esther la parcourut des yeux, et un sourire angélique se répandit sur son visage... Ce n'était que sa ruine; elle n'avait pas à craindre pour les jours de son père!

— Ah! mon père! s'écria-t-elle en lui sautant au cou avec amour et gentillesse, ne pleurez pas ainsi; le vrai malheur dans tout cela, c'est votre chagrin. Écoutez: nous allons quitter tout de suite ce bel appartement et tous nos domestiques, excepté ma *bonne*, qui voudra nous suivre sans gages, j'en suis sûre; nous irons loger bien loin, et avec les débris de votre fortune..., et ce que je gagnerai...

— Ce que tu gagneras, ma fille! Ah! voilà mon désespoir!... Mais non, non. Il me reste des ressources; j'ai des amis, et des amis puissans. Il y a, dans le royaume, des places que peut occuper un pauvre manchot.»

Une heure après, le chevalier de Rancé, qui de sa vie n'avait fait une démarche, qui avait en horreur de demander quoi que ce soit, frappait de porte en porte, comme un solliciteur de profession. Que ne peut l'amour paternel! Il commença la tournée d'amis par un lieutenant-général fort bien en cour:

— Vous me désolez, mon cher chevalier; j'ai précisément un parent de ma femme qui vient d'éprouver le même malheur que vous, et pour qui je sollicite un emploi tout pareil à celui qui vous conviendrait... Je m'occuperai de vous lorsque j'aurai obtenu pour ce parent..... Les deux démarches se nuiraient... Mais je crains que ce ne soit long; les amis ont si peu de zèle aujourd'hui! »

Un président lui dit:

« Nous verrons, nous verrons... Mais je vous conseille de vous retirer au plus tôt dans quelque lointaine province où l'on vit à bon compte. Allez, et nous saurons bien vous trouver là. »

C'est comme un médecin qui envoie aux eaux un malade dont il ne sait que faire.

L'ami de cœur, le camarade du ministre de la guerre, qui était aussi intimement lié avec le chevalier de Rancé, prit une grande part à son malheur et en causa longuement et avec effusion, lui serra toutes les mains avec toutes les siennes... « Quant au ministre, dit-il, Son Excellence a tant de bontés pour moi, que je me suis fait une loi de ne jamais rien lui demander... C'est un vœu sacré... qu'il m'est bien cruel de tenir aujourd'hui. Mais, vous comprenez! »

Le chevalier continua cependant son cours de démarches et d'expériences philosophiques. Plusieurs personnes, avec qui il était dans les meilleurs rapports de société, mirent tout de suite entre elles et lui la distance d'une pétition sur grand papier. — L'homme qui demande quelque chose à son égal, obtient, pour commencer, un brevet d'infériorité. — D'autres personnes, plus chaudes de ton, assurèrent le chevalier qu'elles allaient se mettre au feu pour lui; ce qui est synonyme de: Votre très-humble et très-obéissant serviteur, au bas d'une lettre.

Bref, le chevalier et sa fille, au bout de quatre mois, étaient dans deux petites chambres derrière le Luxembourg avec la vieille *bonne*, et n'entendant plus parler du moindre ami... Je me trompe: quelques dames, qui n'étaient pas heureuses elles-mêmes, et le poëte Lemierre, n'avaient pas abandonné les pauvres exilés, et s'étaient donné mille soins pour trouver à Esther des élèves de chant et de dessin. Bientôt Laure Pigal (c'est le nom qu'elle avait pris) put suffire par ses leçons aux nécessités du ménage et aux besoins de son père; et elle portait, légère, son fardeau de douleurs, comme Diane son carquois. Mais le chevalier ne pouvait s'accoutumer à cette idée et à la vie que menait sa fille, et il dépérissait de jour en jour. Esther s'en aperçut; alors elle se cacha pour pleurer, et le découragement la prenait au cœur... Un dimanche, qu'ils passaient tous trois sur le Pont-Neuf, la *bonne* fit remarquer à Esther que la *Samaritaine* carillonnait un air lugubre et qu'une grande foule était assemblée devant le bâtiment. Ils s'informèrent: c'était le gouverneur, qui, dans un accès subit de fièvre chaude, s'était jeté de sa fenêtre dans la rivière; et la foule était beaucoup moins triste que le carillon de la *Samaritaine*; car ce gouverneur, disait-on, devait faire une mauvaise fin après sa mauvaise vie. Quelquefois..., dans ces temps-là, les ministres faisaient de détestables choix pour les places importantes. — Le front d'Esther s'illumina d'une pensée soudaine. A peine rentrée, elle se rendit en toute hâte, et en secret, à un couvent voisin, où depuis trois semaines elle donnait des leçons; et là, se jetant tout à coup aux genoux de la supérieure:

— Madame, exaucez une fille qui vous implore pour son père!

— Qu'y a-t-il, ma chère Laure?

— Madame..., d'abord, je ne m'appelle point Laure Pigal, c'est un nom emprunté...; mon père est d'une des premières familles de la Touraine..., un ancien officier..., qui a perdu un bras...

— Qui a perdu un bras, dites-vous? reprit la supérieure, et il est de la Touraine?...

— Oui, madame.

— Et... son nom?

— Le chevalier de Rancé.

— Le chevalier de Rancé!...

— Qu'avez-vous, madame? Est-ce que ce nom?...

— Rien, rien, ma fille. Eh bien! votre père?...

— Il a été entièrement ruiné, madame, et il se meurt, je le vois, de la peine que je lui cause... C'est une faiblesse, sans doute; car, moi, je ne me plains pas, et s'il me croyait heureuse, je le serais...; mais cette faiblesse vient de son amour pour sa fille... Ah! madame, vous avez, je le sais, un neveu qui peut tout auprès du roi..., et si une pauvre enfant pouvait quelque chose sur vous!...

— Parlez, parlez, ma fille; que faut-il faire?

Et Esther raconta en peu de mots à la supérieure ce que le hasard venait de lui apprendre.

— On ne sait pas encore cet événement à la cour, ajouta-t-elle; si vous demandiez pour mon père!... Vraiment, je suis insensée; mais pardonnez, et bénissez-moi.

— Allez, mon enfant, et reposez-vous en Dieu.

Il y avait une telle douceur dans la voix de l'abbesse, qu'Esther ne put s'empêcher d'espérer; et, quand elle fut seule, se jetant sur la pierre du parloir:

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, si j'obtiens de votre miséricorde la grâce que j'implore pour mon père, s'il revient à la santé, au bonheur, je fais le vœu, au pied du crucifix, de prendre, un jour, dans ce cloître le voile de vos bienheureuses servantes; à moins, ô mon Dieu, que vous ne m'appeliez dans votre éternité avant mon père..., car je lui dois mon amour, mes soins, ma joie, tant que vous le laisserez sur la terre!

Quatre jours n'étaient pas écoulés, qu'un brigadier du guet apportait au chevalier de Rancé sa nomination au poste de gouverneur de la *Samaritaine*. Le chevalier croyait rêver.

— Mon père, dit aussitôt Esther, je vous expliquerai ce miracle; mais, avant tout, venez avec moi glorifier et bénir l'ange mortel à qui nous le devons.

Et, tandis qu'ils prenaient la route du couvent, elle lui raconta son entretien avec la supérieure.

— Oui, ma fille, c'est sans doute un ange; les anges seuls font ainsi le bien sans se montrer; excepté celui que j'ai là près de moi.

Arrivée au couvent, Esther fit prévenir l'abbesse que deux personnes avaient absolument besoin de lui parler un instant. Elle ne voulut pas qu'on les nommât, de peur que, par un sentiment d'humilité, la bienfaitrice ne songeât à se dérober aux témoignages de leur reconnaissance. L'abbesse vint au parloir.

— Ah! madame, dit la jeune fille, recevez mes bénédictions et celles de mon père...

La supérieure, sans lever les yeux, balbutia quelques paroles...

— Esther!!!... s'écria le chevalier.

Et il ne regardait pas sa fille... Son cœur avait reconnu à travers les grilles, et tant d'années, celle dont l'image ne s'y était jamais effacée.

— Madame, continua-t-il en se reprenant, je savais bien que ce talisman me porterait bonheur.

Et il avançait la main pour montrer qu'il avait encore cette bague..., et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux. Deux grosses larmes roulèrent en même temps dans les yeux de l'abbesse... Et ils firent ensemble le signe de la croix. La jeune Esther, stupéfaite de ce qu'elle devinait, baissait son front couvert de rougeur... La supérieure rompit enfin ce long silence de quelques minutes:

— Adieu, dit-elle, soyez heureux... Je vais prier pour vous; priez aussi pour moi.

Et elle s'éloigna sous les noirs arceaux du cloître.

Le lendemain, la petite garnison de la *Samaritaine* était en grande tenue et sous les armes devant la façade; le maréchal de Soubise installait le nouveau gouverneur. Le carillon sonnait tout son répertoire. Quelques heures après, tous *les amis* vinrent féliciter le chevalier de Rancé, et plusieurs firent entendre qu'ils n'étaient pas étrangers à cet acte de justice. Le chevalier et sa fille sourirent le moins malicieusement qu'il leur fut possible. Au surplus, il faut encore être fort reconnaissant qu'on vienne visiter notre bonheur et regarder nos succès! car l'Envie nous abandonne autant dans la prospérité que l'Intérêt dans l'infortune.

De ce moment, le chevalier de Rancé retrouva toute cette gaîté d'esprit qui s'allie si bien avec la douce mélancolie du cœur. L'étendue de ses connaissances et le charme de son amabilité, les brillans talens et les grâces modestes de sa fille, attiraient tout ce que Paris avait de distingué dans le monde et dans les lettres. Le luxe et l'orgueil n'avaient pas encore inventé les *raout* et le *spleen*, et c'était à qui se ferait engager aux fêtes intellectuelles du *gouverneur de la Samaritaine*...

On ne nous a pas raconté ce que devinrent, plus tard, la fille et le père, et comment ils ont fini. Hélas! il n'y a qu'une manière de finir: elle est bien triste.

ÉMILE DESCHAMPS.



FANTAISIES LITTÉRAIRES.

LA NUIT DE LA SAINT-NICOLAS.

Le 6 décembre n'attendait plus que peu d'instans pour naitre. L'aiguille de la vieille pendule de Boule, accrochée contre les parois du salon de ma mère, allongeait son petit bec ciselé, représentant une tête d'aigle, vers le gigantesque chiffre XII. Ce chiffre, il me semble le voir encore, était peint en émail noir, dans une rosace d'argent rehaussée par un cercle de damasquinages fantastiques. Ma mère et mes sœurs disposaient en d'énormes souliers de carton, qui semblaient la chaussure antédiluvienne de quelque géant, des gâteaux, des bonbons, des friandises et des jouets. Mon père, assis, les regardait faire en souriant, tandis que Samuel aidait les trois femmes.

Samuel était un vieux oncle septuagénaire, et le poëte de la famille. Nul ne savait et ne contait, comme lui, des histoires étranges et merveilleuses. Humble et pauvre bourgeois, enchaîné toute sa vie, par la nécessité, dans une existence obscure et laborieuse, il avait fait comme les oiseaux captifs : s'il n'avait pu voler dans les airs, il avait du moins passé sa vie à regarder l'immensité du ciel. Il fallait l'entendre dire, de sa voix chevrotante et douce, les chroniques trouvées sur les pages noircies de vieux bouquins que personne ne lisait plus : on oubliait le temps à l'écouter, quand il évoquait les traditions et les croyances superstitieuses de la Flandre. Tantôt c'était une légende apprise d'une vieille femme accusée de sorcellerie; tantôt une histoire terrible racontée par un fossoyeur qui, pour la révéler, suspendait son lugubre travail et oubliait d'enfoncer sa bêche dans une fosse à demi creusée.

— Voici, dit ma sœur, tous nos apprêts de la Saint-Nicolas terminés. Il ne reste plus qu'à placer dans l'âtre éteint les grands souliers de carton. Demain, quand s'éveilleront les enfans, ils trouveront les trésors apportés du ciel par saint Nicolas et par son baudet. Leur joie sera grande! Il me semble déjà que je les vois, en chemise, assis sur leurs petits talons roses, déplier chacun de ces objets en jetant des cris de surprise et de joie.

— Hélas ! ajouta mon père, que ne sommes-nous encore petits enfans ! Hélas ! que sont devenues notre foi naïve et nos douces superstitions !

— Il nous reste encore une des jouissances de ces temps heureux, se hâta d'interrompre ma mère, — toujours, comme le Samaritain de la parabole, prête à verser sur la plaie d'un chagrin le baume d'une consolation. — C'est le plaisir d'écouter les histoires de nourrices de notre excellent oncle Samuel.

— J'en sais une belle et une terrible, dit le vieillard, qui trouvait un grand bonheur à se faire écouter, à exciter des émotions dans son petit auditoire, et à conquérir, comme il le disait, des succès dramatiques en miniature.

Il se rapprocha du foyer, se consolida dans son fauteuil et commença.

En 1809, on voyait encore dans la vaste salle de l'hospice Saint-Julien, à Cambrai, un lit à haute colonnes : les magnifiques sculptures de ce meuble en chêne formaient un singulier contraste avec les humbles couches disposées alentour. Le lit noir, comme on l'appelait, malgré sa richesse, et quoiqu'il fût beaucoup plus commode que les autres, restait toujours vide. Plusieurs fois on avait essayé d'y placer des malades; ils s'y étaient toujours refusés, et préféraient renoncer aux soins des sœurs de saint Vincent, plutôt que de les conserver au prix d'une pareille concession. Un jour, un ancien militaire étranger au pays fut gravement blessé, amené à l'hôpital et couché dans le lit noir. Le lendemain, au point du jour, on trouva le malheureux pâle, tous les membres agités par un frisson convulsif, et le visage baigné d'une sueur glacée. Sa raison paraissait troublée, tant il avait souffert durant cette nuit sinistre.

Le blessé voulut quitter sur-le-champ l'hôpital, malgré le danger de son état, et quoiqu'il y allât de sa vie.

Le médecin de cette maison de charité était un homme de cœur, de sang-froid, et tout à fait étranger à l'esprit de superstition. Il résolut de démontrer le ridicule de pareilles terreurs, et déclara qu'il passerait, à son tour, la nuit dans le lit noir. En effet, il vint s'y installer vers dix heures, se fit donner de la lumière, déposa des livres sur les tablettes attachées contre le mur, et prit, en un mot, toutes les dispositions d'une personne qui compte se préparer, par l'étude, à un paisible et bon sommeil. Vers une heure du matin, on l'entendit se lever précipitamment. Il paraissait agité, ne répondit à aucune des questions que lui adressèrent les sœurs alarmées, passa la nuit à se promener dans l'immense dortoir, et resta livré à une lugubre méditation jusqu'au moment où parut le jour. Alors il fit venir des infirmiers, ordonna de démonter le lit, et en fit porter les différentes pièces dans une cour voisine. Les infirmiers les déposèrent contre les fenêtres d'un petit bâtiment occupé par le concierge. Les enfans de cet homme, qui dormaient paisiblement, s'éveillèrent en jetant des cris d'effroi, et l'un d'eux fut pris de convulsions qui se calmèrent seulement après que son père eut enlevé le lit noir et transporté toutes ses diverses pièces au fond du jardin. Une de ces pièces tomba sur la jambe du concierge et le blessa gravement. Prévenu de ces nouveaux accidens, le médecin voulut que l'on couvrît de paille le lit noir et qu'on le réduisît en cendres. La flamme eut à peine rencontré le bois maudit, qu'elle s'éleva comme une montagne de feu. Le vent souffla d'une manière étrange et mugit violemment; la terre trembla; enfin le clocher de la vieille cathédrale s'écroula tout à coup avec un bruit horrible. Il faillit engloutir sous ses ruines l'hospice Saint-Julien, et jeta ses plus larges pierres sur les débris embrasés que le feu achevait de dévorer.

De si lugubres accidens ne pouvaient manquer d'exciter la curiosité générale. On pressa de questions le médecin, on l'interrogea sur les détails de la nuit qu'il avait passée dans le lit noir. Il éluda d'abord de répondre. Quand on l'eut poussé, à force d'indiscrétion, jusque dans ses derniers retranchemens, il déclara que personne ne saurait jamais rien de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait entendu. En faisant cette réponse, ses yeux devenaient hagards, ses traits se décomposaient, et ses cheveux blancs se hérissaient sur sa tête.

Cependant, mille bruits mystérieux couraient encore sur le lit noir : on racontait que les sœurs de Saint-Vincent avaient jeté de l'eau bénite sur les cendres éteintes de ce meuble réprouvé, et que les cendres avaient frissonné sous l'eau sainte, comme si elles eussent été de fer rouge. Rien ne poussait, pas même un brin d'herbe, à la place qu'elles avaient couverte; enfin, depuis que leurs débris gisaient dans l'ancien cimetière où on les avait portées, le fossoyeur n'abordait plus qu'en tremblant l'enceinte dans laquelle naguère il creusait gaiement des fosses, même à minuit! même le vendredi!

Un vieux savant, homme laborieux, habitué à vivre davantage parmi les in-folios que parmi ses voisines, ne vit pas sans surprise deux des plus jeunes et des plus jolies de ces voisines entrer, par une après-midi, dans son poudreux cabinet, et lui exposer qu'elles avaient besoin de recourir à sa science. A peine eurent-elles prononcé le mot de *lit noir*, que la physionomie douce et rêveuse du savant prit une expression inquiète.

Elles lui contèrent que le lit noir etait détruit, et quelles circonstances sinistres avaient signalé sa destruction.

— Jamais, dit-il, je n'ai vu un plus précieux monument de l'art au quatorzième siècle, et cependant je ne puis m'empêcher, oui, moi, antiquaire, de penser avec plaisir qu'il n'existe plus. Je ne suis point de ceux-là qui nient la puissance des esprits rebelles, et qui ne croient point à la perfidie du démon. Depuis bien des années Satan a écrit de son ongle terrible, sur le lit noir, le mot *fatalité*. Dieu seul connaît les tristes nuits que l'ange du mal a données aux malheureux dont les membres se sont reposés sur cette couche de douleur! Bien des fois je suis allé considérer ses quatre colonnes tordues : elles supportaient un fronton sur lequel l'artiste avait ciselé des guirlandes de roses et de bluets; au milieu se dressait un écu surmonté de la couronne de comte : les armoiries en avaient été effacées; il n'y restait plus de reconnaissable que les traces d'un bras qui brandissait une épée et qui se détachait sur le champ. De grands rideaux d'une tapisserie de laine brodée à l'aiguille montraient leurs longues files de chevaliers avec leurs hommes d'armes. Des écuyers, des pages, et des dames, le faucon sur le poing, chevauchaient sur leurs haquenées blanches avec une grâce naïve. On voyait, au milieu de la courte-pointe, façonnée de semblable étoffe, et ouvrée d'une façon non moins accomplie, une large étoile brune, de forme bizarre et irrégulière. On n'aurait pu dire si cette étoile avait été peinte à dessein sur la courte-pointe, ou bien si elle était une tache, résultat de quelque accident.

A quelle famille avait appartenu ce lit? Comment se trouvait-il dans l'hôpital? Pourquoi l'avait-on consacré au service des malades? On peut le savoir par une vieille charte de la maison de Saint-Julien, et plus encore par la tradition, cette légende souvent plus vraie et plus poétique que les histoires écrites sur le vélin des manuscrits, et même avec les lettres moulées des livres imprimés.

Il y avait en 1296, sous l'épiscopat de Guillaume de Hainaut, dans les environs de Cambrai, une châtellenie nommée la comté d'Esnes. Toute la noble famille à laquelle appartenait cette châtellenie avait accompagné le roi Louis de France à la croisade. Le vieux comte n'avait point hésité à emmener avec lui son fils aîné Buridan, et même son fils cadet Guillaume. Il laissa, de la sorte, sous la seule protection de Dieu, ses deux brus, mère chacune d'un fils : encore le digne chevalier regrettait-il que les jeunes sires n'eussent point la force de tenir une épée, car il les eût conduits également en Terre-Sainte pour conquérir le tombeau du Rédempteur du monde.

Le fils de Buridan se nommait Jehan, et le fils de Guillaume René. Au bout de deux ans, la mère de ce dernier mourut.

— Voici que j'ai deux enfans! dit de sa douce voix la femme de Buridan, qui prit dans ses bras le petit orphelin.

Bien des années s'écoulèrent avant que la châtelaine, restée seule au manoir seigneurial, ouït parler du comte son beau-père, du vicomte son fils, et de sire Guillaume son beau-frère. Les uns prétendaient qu'ils avaient perdu la vie, les autres que les infidèles les retenaient en esclavage. Quoi qu'il en soit, la digne et vertueuse dame vivait dans la retraite et maintenait ses domaines contre les agressions des félons qui ne savaient pas combien était courageuse et hardie celle qu'ils regardaient comme une veuve faible et sans défense. Enfin, elle consacrait sa vie à élever son fils Jehan et son neveu René dans les devoirs d'un chrétien et dans la crainte de Dieu.

Après huit années, un jour elle entendit, sous les remparts du château, un cor qui sonnait la fanfare de la maison d'Esnes. Hélas! elle ne reconnut point l'expression que savait donner à cet air le vicomte Buridan, son mari; la joie qu'elle avait éprouvée d'abord se changea donc en noir pressentiment.

Ce fut le désespoir dans l'âme qu'elle alla reconnaître ceux qui demandaient à entrer dans le château. A peine parvenue sur les remparts, elle tomba sans connaissance; car sire Guillaume, seul, donnait du cor, au pied de la poterne.

Quand elle revint à elle, son beau-frère la soutenait dans ses bras, et cherchait à la ranimer. Elle leva les yeux sur lui, et vit qu'il portait au cimier de son casque la couronne de comte; alors elle comprit tout, et s'écria :

— Je suis veuve, hélas, mon Dieu! et mon fils reste orphelin!

— Non pas, dit sire Guillaume; car la volonté de monseigneur mon père, à son lit de mort, et la prière de mon frère, quand je le reçus dans mes bras, tout sanglant, sur le champ de bataille, vous ordonnent de devenir ma femme, afin que vous trouviez en moi un protecteur, et votre fils un père.

La châtelaine regarda le sire Guillaume avec indignation.

— Vous mentez! lui dit-elle; vous mentez. Vous vous êtes pressé trop vite de voler à votre neveu la couronne de comte dont vous parez impudemment votre casque. Malheureuse! j'ai servi de mère à votre fils Jehan, tandis que vous nourrissiez le projet déloyal de perdre le mien. Arrière, traître et félon!

Il reprit avec sang-froid :

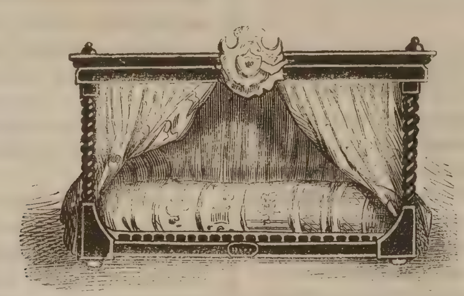
— J'allais faire demander à notre saint père le pape la dispense nécessaire pour accomplir la volonté de deux mourans. Mais puisque vous interprétez ainsi mon obéissance à leurs ordres, qu'il n'en soit plus question! Je mettrai moi-même sur la tête de votre fils Jehan cette couronne de comte que vous me reprochez de lui avoir prise.

Bientôt le bruit du retour de sire Guillaume se répandit dans le pays, et l'on ne tarda point également à se redire tout bas, avec une morne surprise, que la veuve du comte Buridan était passée de vie à trépas, et que son fils Jehan l'avait précédée de quelques jours dans la tombe. On ne put s'empêcher d'abord de remarquer combien ce double malheur avait suivi de près le retour de sire Guillaume, et servait merveilleusement sa fortune. Le nouveau comte témoigna pourtant un si vif désespoir de la mort de son neveu et

de sa belle-sœur, il en garda toute la vie une tristesse si profonde, que bientôt les soupçons se turent, et firent place au respect et à la compassion; oncques ne le vit-on sourire depuis lors. L'anniversaire du trépas de René était en outre, pour lui, un jour de douleur mystérieuse, durant lequel on le voyait errer comme un insensé et on l'oyait proférer des mots sans suite.

De pareilles secousses et des regrets d'une telle violence altérèrent vitement la santé du comte et le menèrent au tombeau quatre ans après la perte de son neveu. René resta donc unique héritier des grands biens de la famille. Seul, sans un parent, sans une affection sur la terre, il résolut de prendre femme, et de demander la main de la jeune et jolie comtesse de Quiévy. Chacun, dans le Cambrésis, disait avec éloge la bonté, la piété et l'humeur loyale du jeune comte. Plus d'une fois, d'ailleurs, la charmante Giselle avait rougi quand la fanfare d'Esnes annonçait à son père la visite du comte René. Le mariage fut donc bien vite conclu: toute la noblesse du pays se réunit au château pour le célébrer avec pompe. Une brillante cavalcade ramena l'épousée jusque dans son nouveau manoir, et prit congé d'elle et de son noble mari.

Dès que le bruit des chevaux s'était fait entendre, le chapelain avait en toute hâte pris les dispositions nécessaires pour bénir la chambre nuptiale. A sa grande surprise, les cierges ne brûlèrent que d'une lueur verdâtre; un souffle invisible semblait en tourmenter la flamme, et un orage terrible éclata tout à coup, malgré la sérénité du ciel, lorsqu'il prononça les oraisons et qu'il jeta de l'eau sainte sur le lit.



Le lit noir.

Cependant les jeunes époux, agenouillés devant le prie-dieu, ne prêtèrent point d'attention à ces présages sinistres, tant ils priaient avec ferveur. Ils continuèrent à demander les bénédictions du ciel, jusqu'au moment où un silence profond leur apprit que le prêtre et les serviteurs s'étaient retirés. Alors ils se levèrent. Jugez de leur effroi! deux spectres se tenaient debout devant le lit nuptial. Dans le premier, René reconnut sa tante, la comtesse Buridan; le second était un enfant qui se débattait sous le poids d'un énorme casque de fer, orné d'une couronne de comte. L'infortuné se tordait et faisait d'inutiles efforts pour arracher de son visage la visière qui l'étouffait. En vain ses doigts sanglans se déchiraient sur le masque de fer; en vain ses pieds frappaient convulsivement la terre, rien ne parvenait à le délivrer du fatal fardeau. On voyait ses veines se gonfler et son cou bleuir; on comprenait qu'il étouffait et qu'il agonisait. Au lieu de lui venir en aide, une main armée d'un gantelet frappait à coups précipités sur le casque, et achevait la victime. Pendant ce temps-là, la comtesse, agenouillée, s'efforçait, mais en vain, de secourir le mourant; deux démons la retenaient captive et riaient de son désespoir.

Le lendemain au point du jour, quand le chapelain, au bruit du sifflet d'or de René, entra dans la chambre des mariés, il les trouva en prière, à la place où il les avait laissés la veille.

— Mon père, lui dit le jeune comte, je vais partir avec ma femme pour le château de son père; ni elle ni moi ne reviendrons jamais dans le manoir d'Esnes. Veuillez prévenir monseigneur l'évêque de Cambrai que je donne en toute propriété cette châtellenie à la cathédrale de Notre-Dame, sous la condition de faire célébrer tous les jours, à perpétuité, trois messes: l'une, pour le repos de l'âme de ma noble tante, la comtesse Buridan; la seconde, à l'intention de mon cousin Jehan, son fils, et la troisième, pour demander à Dieu sa miséricorde pour l'âme de mon père.

Sur les biens que j'abandonne au chapitre de Notre-Dame-de-Grâce, j'entends seulement prélever le revenu nécessaire pour la fondation et pour l'entretien d'un lit à l'hospice Saint-Julien de Cambrai. Le lit noir que voici sera transporté dans cet hospice, et servira à des œuvres pies, sous la condition toutefois que les malades qu'on y placera réciteront aussitôt, et chaque soir, trois *De profundis*.

La comtesse Giselle, ma femme, va se retirer à l'abbaye de Préaux pour y consacrer le reste de sa vie au culte de Dieu. Quant à moi, je pars à l'instant, pieds nus, pour un pèlerinage au tombeau du Sauveur. Je fais vœu de marcher à reculons un pas sur trois, de ne jamais approcher de mes lèvres un seul morceau de viande, et de réciter de lieue en lieue les sept psaumes de la Pénitence. Puissé-je obtenir, par cette pénitence, le pardon de mes péchés, et des péchés de ma famille!

Depuis lors, on n'a plus entendu parler du comte René d'Esnes, que pour raconter son retour de Terre-Sainte après quinze ans de voyage, et sa retraite dans un ermitage de la forêt de Mormal, où il passa le reste de sa vie soumis aux plus rudes exercices de la pénitence.

Il fallait que les crimes commis par Guillaume d'Esnes, sur le lit noir, fussent bien grands, puisque le dévouement de son fils et de sa belle-fille, et les expiations qu'ils en firent, ne purent obtenir le pardon céleste. Jamais personne n'a pénétré, la nuit, dans cette couche maudite qui avait vu périr la mère et le fils, jamais personne n'y a reposé sans être assailli bientôt par des fantômes et des visions infernales.

— Voilà une histoire bien étonnante, dit mon père, en souriant.

Puis il ajouta avec une douce taquinerie:

J'en sais néanmoins une autre qui dépasse de beaucoup celle-ci en merveilleux; de plus, elle a l'avantage d'être vraie.

— Qui vous prouve que la mienne ne l'est pas? s'écria l'oncle Samuel, quelque peu froissé dans son amour-propre d'auteur.

Mon père ne répondit point à cette boutade, étendit la main pour obtenir le silence et l'attention de l'assemblée, et prit la parole :

— En 1807, vers le commencement de l'été, un régiment de hussards traversa Carcassonne. Les officiers de dragons qui tenaient garnison en cette ville offrirent un banquet à leurs camarades, et jamais repas de corps ne fut aussi gai et aussi bruyant. On but tant de fois à la santé des braves cavaliers, on porta de si nombreux toasts à l'empereur Napoléon et à la gloire des armes françaises, que fort peu des convives gardèrent leur sang-froid; les plus calmes s'amusaient à casser les glaces du salon et à jeter par la fenêtre les porcelaines. Le banquet se prolongea jusques vers onze heures du soir.

Quand on sortit de table, à peine restait-il dans Carcassonne quelques maisons éclairées. Tout le reste de la ville dormait. Jugez de la joie qu'éprouvèrent les officiers, échauffés par le vin, à réveiller par leur tapage les bourgeois pleins de frayeur. Tantôt ils criaient au feu, et saluaient de huées les têtes effarées qui se montraient tout à coup aux fenêtres ouvertes avec effroi. Tantôt ils décrochaient les enseignes, frappaient aux portes et se livraient à mille extravagances. Le temps se montrait complice de ces folies, car un orage affreux éclatait sur la ville, la pluie tombait par torrents, le tonnerre grondait et de larges éclairs venaient tout à coup jeter une lueur rouge dans l'obscurité profonde des rues.

Ce fut à la clarté rapide d'un de ces éclairs qu'un groupe de sept ou huit sous-lieutenans aperçut un homme abrité sous un large parapluie, et qui semblait s'être perdu dans la ville; car il marchait en hésitant et comme quelqu'un qui ne sait de quel côté diriger ses pas. A la fin, il parut éprouver une sorte de joie en apercevant l'écriteau d'une rue à demi-éclairé par la lampe vacillante d'un réverbère. Il s'approcha pour mieux lire, mais au même instant une pierre lancée par un des hussards, brisa le réverbère. Les jeunes fous, après avoir ri aux éclats de cette belle équipée, entourèrent la victime que leur livrait le hasard et lui demandèrent bruyamment une place sous son parapluie.

— Messieurs, leur répondit une voix douce mais ferme cependant, si je pouvais être utile à l'un de vous et le garantir de la pluie, je le ferais avec empressement. Mais comme les officiers n'ont guère l'habitude de se servir de parapluie, et que le mien, quelque grand qu'il soit, ne saurait abriter neuf personnes, je vous prie de me laisser continuer ma route et gagner un gîte.

— Le parapluie! il nous faut le parapluie!

Avec un sang-froid et une résignation qui eussent touché et désarmé les écervelés si le vin n'eût point troublé leur raison, l'ecclésiastique leur remit le parapluie, rajusta son manteau sur ses épaules et voulut s'éloigner. Mais ce n'était pas le compte des jeunes gens.

— Halte-là, qui vive! fit l'un d'eux en imitant le cri d'une sentinelle; où allez-vous? qui êtes-vous? que venez-vous faire ici?

— Vous me permettrez, messieurs, de ne point répondre à ces questions, interrompit celui à qui s'adressaient tant d'impertinentes paroles.

Et il marcha en avant.

Peut-être allaient-ils lâcher leur proie, quand, par malheur, un nouvel éclair resplendit et leur montra que celui dont ils venaient de prendre le parapluie était vêtu d'une soutane; que ses cheveux poudrés se cachaient sous un



M. Félix Armand.

tricorne, qu'en un mot c'était un prêtre. A l'époque dont nous parlons, la plupart des militaires ressentaient pour ce qu'ils nommaient *un calotin* presque autant d'aversion qu'ils professaient de mépris pour les *péquins*. L'esprit révolutionnaire et ses tristes erreurs, encore tout-puissant sous ce rapport dans les idées de l'armée, montrait comme odieuses ou comme ridicules la croyance en Dieu et les pratiques religieuses. On n'en était même plus à la philosophie de Voltaire; on ne connaissait que celle de Pigault-Lebrun et du *Citateur!* de grossiers sarcasmes et de brutales railleries contre le saint Évangile!

Vous pouvez juger de la joie des sous-lieutenans quand ils s'aperçurent que le vieillard était un prêtre! Ils lui adressèrent mille propos insolens, et finirent par former autour de lui une ronde, non sans chanter des couplets égrillards, non sans répéter des refrains impies. Le prêtre croisa paisiblement les bras sur sa poitrine, et souffrit ces insultes avec une force et une patience qui certes eût désarmé les officiers, si le vin n'eût point troublé tout à fait leur raison.

Cela dura jusqu'au point du jour, c'est-à-dire près de quatre heures. A la fin, trempés jusqu'aux os par l'orage,

vaincus par la fatigue, et désarmés par l'inaltérable résignation du vieillard, ils cessèrent leur persécution et se retirèrent chacun chez eux, laissant le prêtre libre de continuer son chemin.

Le lendemain, toute la ville de Carcassonne s'occupait de cette aventure; les personnes qui habitaient le quartier où la ronde s'était dansée avaient vu, de leurs fenêtres, la scène scandaleuse, sans oser cependant venir en aide à l'ecclésiastique; car c'était s'exposer inutilement aux mauvais traitemens des étourdis.

Quoi qu'il en soit, malgré la crainte qu'inspirait la force militaire, on se demandait à haute voix, parmi les gens du peuple, si, parce que l'on portait un sabre, on pouvait impunément troubler, durant la nuit, le repos d'une ville, insulter aux passans inoffensifs, et se livrer à de mauvais traitemens sur un vieillard et sur un prêtre.

Ces bruits arrivèrent jusqu'au général qui commandait la division, et qui résidait alors à Carcassonne. C'était un vieux soldat, criblé de blessures et dont l'armée entière connaissait la bravoure. Lorsqu'il reçut des hussards, le lendemain dans la journée, la visite de corps que l'état-major de chaque régiment doit, suivant l'usage, au chef militaire du département qu'il traverse, le général se plaignit au colonel du scandale commis la veille, et demanda que les coupables fussent signalés. Un silence profond suivit cette question adressée d'un ton sévère.

— Puisque vous ne voulez point me répondre, dit-il, je répondrai pour vous, messieurs. Les sous-lieutenans que que je vais nommer monteront sur-le-champ à cheval, et attendront mes ordres dans la cour de l'hôtel.

Et il nomma les huit étourdis qui, la veille, avaient insulté le prêtre.

La discipline militaire exige une obéissance passive et sans réplique; les jeunes gens allèrent donc chercher leurs chevaux et revinrent immédiatement chez le général. Celui-ci, accompagné du colonel, monta lui-même à cheval, et fit signe aux sous-lieutenans de le suivre.

Ils obéirent. Après une marche qui dura plusieurs heures, ils arrivèrent à la petite ville de Quillan, et la traversèrent sans s'arrêter. Jusque-là, le général n'avait point prononcé une seule parole; il ne se montra pas plus communicatif au sortir de Quillan. Cette taciturnité de leur chef, le sentiment de leur faute et l'incertitude du motif et du terme de leur excursion, ajoutaient encore à la tristesse des lieux que traversaient les officiers. Certes, on ne saurait imaginer une nature plus sauvage que celle des flancs inférieurs de la montagne de Quirbajou; et néanmoins, au delà de ces flancs, sur les hauts plateaux qui s'échelonnent jusqu'aux Pyrénées, tout devient encore plus désolé. A peine rencontre-t-on, çà et là, quelques sapins; enfin, le sol ne produit, dans ses parties fertiles, que de la bruyère.

Les officiers virent le Quirbajou, qui se déploie à droite en sortant de Quillan, s'effacer peu à peu derrière les croupes intermédiaires dont les versans se rapprochaient si fort, que les arbres dont étaient couronnées chacune de leurs crêtes se confondaient et formaient une sorte de berceau de verdure. La route s'inclina tout à coup brusquement, les pentes s'évasèrent, et un bruit étrange se fit entendre. C'était le fracas de l'Aude qui débouchait, à droite, d'un canal percé dans la montagne, et qui faisait mouvoir les rouages d'une forge.

Les voyageurs tournèrent ensuite le coude de la montagne à laquelle la forge est adossée : le Quirbajou reparut sur leurs têtes, d'autant plus rapproché, que les officiers touchaient presque à la courbure de son arc. Plus bas, à un demi-mille devant eux, ils trouvèrent le village de Belvianes, sur le bord de l'Aude.

Là, cette rivière cessa de se montrer à leurs regards; une vaste montagne se dressait sur ce point, et semblait se réunir au Quirbajou sans solution de continuité. Que devenait donc l'Aude? où se trouvait son issue?

Tandis que le petit escadron cherchait à deviner ce problème, ils tournèrent la base du mamelon, et le Quirbajou, un instant caché par le village, se montra de nouveau à leurs regards, mais fendu du sommet à sa base par une brèche immense, hérissée confusément de pointes de rochers : c'était à travers cette brèche que l'Aude rampait et se frayait un passage.

Cette brèche se nomme la *Pierre-Lis*. Là, plus de sentier possible; il fallut que les officiers missent pied à terre. Quand ils eurent franchi les sentiers escarpés qui conduisent à travers cette brèche redoutable et périlleuse, le chemin se replia à droite, et ils arrivèrent près de l'abbaye en ruine de Saint-Martin-du-Leez.

Non loin, sur le versant de la rive droite, à quelques centaines de pieds au-dessus du fleuve, deux rocs gigantesques, surmontés de croix et inclinés l'un vers l'autre comme deux cornes menaçantes, abritaient sous leur voûte tout un village avec son modeste clocher. Les champs se pressaient alentour, laborieusement étagés par des murs sans ciment, façonnés des pierres plates dont le sol est couvert; ils se hérissaient de maigres et rares moissons, d'arbres rabougris, et de frêles ceps de vigne, dont les racines, dénudées de la couche de terre végétale que ces murs sont chargés de contenir, pendaient le long des ravines et des brèches dont les orages les avaient criblés de toutes parts.

Le village lui-même n'était qu'une misérable agrégation de masures : un ravin profond le traversait dans toute son étendue. Dans la saison des pluies, il débordait souvent à l'improviste, emportait dans la rivière, devenue elle-même un indomptable torrent, masures et habitans; ou bien un bloc de rocher se détachait comme la foudre et écrasait les malheureux dans leur sommeil.

Quelques poutres jetées sur la rivière servaient de pont aux habitans. Ce village portait le nom de *Saint-Martin-Pierre-Lis*.

— Messieurs, dit alors le général, voici, n'est-ce pas, un pays triste et malheureux? Eh bien! vous ne connaissez point encore toute l'étendue de cette tristesse et de ce malheur. Emprisonnés à droite par le Quirbajou et par la forêt de Fanges que vous voyez couvrir les plateaux de l'autre part de la brisure, bornés à gauche par un pays encore plus escarpé que le leur, les habitans de Saint-Martin n'ont d'autre ressource, pour gagner leur vie durant la mauvaise saison, que d'aller vendre du bois à Quillan. Une distance d'une lieue et demie les sépare à peine de cette ville; et cependant, naguère il leur fallait employer toute une journée et s'exposer à mille périls pour faire ce trajet. L'été, ces braves gens, qui abattent les sapins nécessaires au commerce et à la marine, se trouvaient obligés de traîner ces arbres à force de bras, de la forêt de Fanges jusqu'au sommet de la brisure de la Pierre-Lis. Là, ils les précipitaient dans l'Aude; une fois le bois à l'eau, il fallait qu'un bûcheron montât sur l'arbre et le guidât à travers les rochers de l'abîme, des anfractuosités desquels il devait souvent l'arracher au moyen de harpons, et au péril de sa vie. Car les bûcherons accomplissaient dans l'obscurité ce périlleux travail, et de grosses pierres, qui se détachaient des parois, les écrasaient.

Un homme, messieurs, a conçu la généreuse pensée de

vaincre la nature de ces lieux redoutables et de devenir le bienfaiteur du malheureux pays que vous voyez.

Pour cela, il fallait créer une route qui formât la corde de l'arc immense de la brèche, c'est-à-dire ouvrir une voie à travers une masse énorme de rochers. L'homme qui rêva ce projet gigantesque est pauvre et obscur, mais il a mis sa foi en Dieu, et il réussira.

Prêtre instruit et d'un haut mérite, on lui offrit une cure productive; il la refusa, et demanda la cure de Saint-Martin. Là, il étudia les lieux, médita sans cesse son projet, et enfin, un jour il monta en chaire et exposa en peu de mots à ses paroissiens ce qu'il voulait entreprendre. Ces hommes simples comprirent l'importance d'un pareil dessein et promirent de le seconder. Le lendemain on se mit à l'œuvre, et les travaux ne furent plus interrompus. Le digne curé, durant cet espace de quinze années environ, sut miraculeusement multiplier les resssources qu'il obtenait de la charité publique, incessamment sollicitée par lui. Aucune démarche ne le rebutait; quand harassé de fatigue, il rentrait au village, il ne s'en mettait pas moins à la tête des travailleurs, dont il venait d'assurer le salaire.

Après trois ans d'efforts, on arriva à des masses de granit qui fermaient l'entrée du défilé du côté de Belvianes. A la vue de ces rocs indestructibles en apparence, le découragement s'empara de tout le monde. M. Armand, c'est ainsi que se nomme le prêtre, garda seul de la force et de l'espoir; il vendit une partie de son patrimoine, rassembla de nouvelles ressources.

Après six années de combat contre la masse de granit, elle s'ouvrit et livra passage.

Désormais on put traverser en deux heures la distance qu'on mettait une demi-journée à franchir : c'était beaucoup, mais il y avait encore loin de cette amélioration à un résultat complet. Il fallait continuer. Hélas! la Révolution était devenue la Terreur, et le prêtre dut, je vous l'ai déjà dit, se cacher comme un criminel, et renoncer à ses travaux.

Mais enfin l'ordre se rétablit, grâce au premier consul. Le curé revint parmi ses paroissiens, reprit son projet de route avec ardeur, et ne le quitta que pour combattre un terrible incendie par lequel fut dévorée la forêt de Fanges. Grâce au courage du pasteur, qui exposa sa vie avec une sublime témérité, les paysans ne cessèrent point de lutter, pendant trois jours, contre le fléau, et parvinrent à sauver ainsi à l'État une propriété de plusieurs millions. M. de Barante, alors préfet du département, écrivit à M. Armand pour le féliciter d'une si belle action, et lui proposa une récompense.

M. Armand demanda des secours pour continuer la route du Quirbajou.

On les lui accorda.

Souvent, pour briser les rochers qui barraient sans cesse le passage, la sape était impuissante, et il fallait recourir à la mine. Un jour, on allait faire sauter un rocher énorme, et déjà la mèche était allumée, quand tout à coup on vit paraître, de l'autre côté de la route, un muletier. Il allait inévitablement périr : chacun resta glacé d'effroi.

M. Armand, sans hésiter, s'élança, arracha la mèche et l'éteignit sous ses pieds... Quand un soldat donne une pareille preuve de courage dans les camps, messieurs, on le cite avec admiration!... Ce trait d'héroïsme fut connu de l'empereur. Il écrivit de sa propre main une lettre à M. l'abbé Armand.

Voici comment se termine cette lettre autographe de Napoléon :

« L'État deviendra désormais votre trésorier, puisque » entre vos mains le billon se change en or massif. »

Je prierai M. Armand, tout à l'heure, de nous montrer ce précieux autographe, car c'est chez M. Armand que nous nous rendons! Des officiers qui se trouvaient dans ma division ont eu la lâcheté d'outrager un vieillard, un prêtre, un héros de dévouement, un héros devant lequel ils eussent dû s'incliner avec respect! Une pareille faute ne pouvait être réparée que par une démarche solennelle. Je me rends donc avec les coupables chez celui qu'ils ont insulté, en déshonorant leur épaulette.

— Général, répondit un des coupables au nom de ses camarades, vos paroles sont sévères, mais nous les méritons. La vivacité de notre repentir et l'empressement que nous allons mettre à obtenir notre pardon de M. Armand diminueront, je l'espère, la gravité de notre faute.

— Voilà qui me réconcilie un peu avec vous, répliqua le général.

Sur ces entrefaites, ils étaient arrivés à la porte du presbytère. Le curé, entouré d'ouvriers, donnait des ordres. A la vue du général et des officiers qui l'accompagnaient, il resta tout surpris.

— Monsieur l'abbé, dit le général, voici des étourdis bien coupables, qui me chargent de vous présenter leurs excuses.

M. Armand rougit avec la candeur d'une jeune fille.

— J'avais oublié déjà cette espièglerie, se hâta-t-il de répondre. Messieurs, à votre âge, on peut bien faire quelques folies; mais vous devez être fatigués, daignez accepter l'hospitalité sous mon pauvre toit.

Le général se rendit à cette offre. Le curé fit les honneurs du frugal repas qu'il offrit à ses hôtes avec une gaieté et un esprit qui charmèrent les officiers et ajoutèrent à leur confusion. En sortant, ils remirent au bon prêtre tout l'or que contenaient leurs bourses.

— Voilà pour vos travailleurs, dirent-ils, monsieur le curé.

— Merci, messieurs! s'écria le prêtre; oh! merci! Si vous saviez le bonheur que je ressens à continuer cette œuvre et la reconnaissance que j'éprouve pour ceux qui m'en donnent les moyens! Que Dieu m'accorde la grâce de terminer ma route, ajouta-t-il avec émotion, et qu'ensuite il me rappelle à lui!

Dieu exauça cette prière du bon prêtre. Au mois de novembre 1814 la route était achevée telle que l'avait conçue son inventeur. En 1822, elle fut classée parmi les routes départementales. Le rapport à ce sujet de M. Destrem, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, exprime, dans les termes les plus vifs, l'admiration de l'homme de l'art pour l'œuvre de M. Armand.

A partir de cette époque, un service de cantonnement fut établi dans le pays, et l'administration des Ponts et Chaussées, par une exception unique et sans autre exemple assurément, confia la direction de ces ouvriers à une personne étrangère à son corps... Elle l'offrit à M. Armand, qui accepta de faire travailler les pontonniers sous ses ordres.

En outre, M. le marquis d'Axat, propriétaire de forges dans le pays, reprit la route à la sortie du défilé et la conduisit jusqu'à Axat.

M. Armand comptait quatre-vingts ans lorsque son œuvre, comme il l'appelait, se trouva complétement achevée. Alors, comme il l'avait demandé souvent à Dieu, Dieu le rappela vers lui.

Un matin que, étendu sur la couche de laquelle il ne devait plus se relever, il priait et tournait ses regards vers le ciel, son vicaire vint lui lire une lettre qui portait le cachet de la chancellerie de France. Cette lettre annonçait

que, sur le rapport du conseil général des Ponts et Chaussées, le roi avait nommé M. l'abbé Félix Armand chevalier de la Légion-d'Honneur.

— La croix! mon cher vicaire, dit en souriant l'abbé. J'en attends bientôt une plus glorieuse de la bonté céleste.

Il ne se trompait point : quelques instans après il souleva la tête, regarda, de sa fenêtre, une dernière fois la route qui avait chassé le péril et la misère loin de ses paroissiens, bénit Dieu et mourut.

— Vous avez raison, dit Samuel un peu ému. Votre histoire vaut mieux que la mienne; elle la dépasse même en merveilleux. Votre pauvre prêtre a opéré un véritable miracle; un miracle tel qu'il en faut à l'époque où nous vivons; un miracle aussi surprenant que la résurrection d'un mort; car, dans nos temps d'égoïsme, ressusciter de la générosité et de nobles sentimens dans le cœur des hommes, c'est plus que rendre la vie à un cadavre.

Votre histoire est touchante : voici ces dames qui ont les yeux pleins de bonnes larmes. Elles vont s'endormir paisiblement. Vous avez détruit la terreur que je leur avais laissée pour troubler leur sommeil. Je ne veux point qu'il en soit ainsi, il faut leur laisser des pensées lugubres; cette fois, c'est à l'histoire aussi que j'aurai recours.

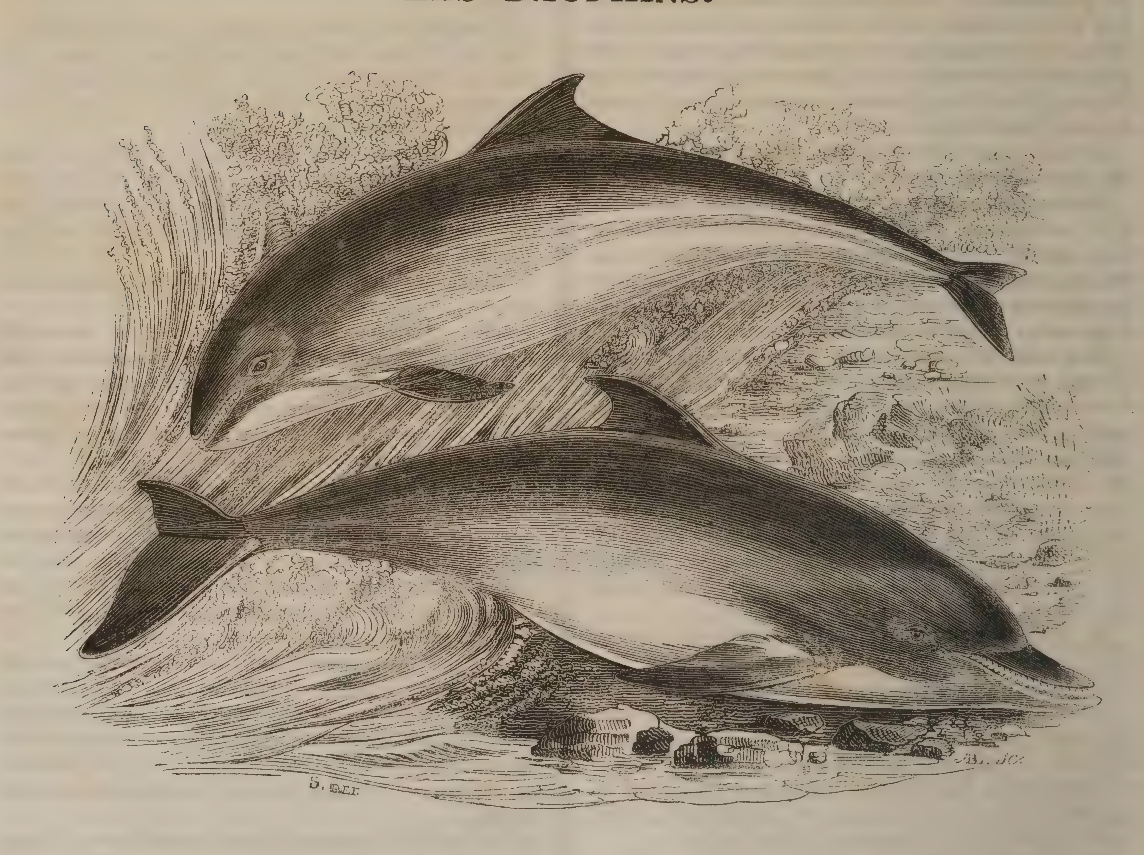
— Minuit! minuit sonne! interrompit ma mère. Bon soir! il est plus que temps de nous mettre au lit, car il faut nous lever de bonne heure pour que les enfans n'attendent pas, demain matin, les joies de la Saint-Nicolas. Vous nous conterez votre histoire une autre fois.

Nous allâmes tous nous coucher.

S. Henry BERTHOUD.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

LES DAUPHINS.



Dauphin et marsouin.

La grande famille des véritables *cétacés* se distingue par l'appareil singulier qu'elle a sur la tête, et qui lui a valu le nom de *souffleurs*. En engloutissant avec leur proie, dans une énorme gueule, de grands volumes d'eau, il leur fallait une voie pour s'en débarrasser; elle passe dans les narines au moyen d'une disposition particulière du voile du palais, et s'amasse dans un sac placé à l'orifice extérieur de la cavité du nez, d'où elle est chassée avec violence, par la compression de muscles puissans, au travers d'une ouverture fort étroite percée au-dessus de la tête. C'est ainsi qu'ils produisent ces jets d'eau qui les font remarquer de loin par les navigateurs. Ils n'ont aucun vestige de poils, mais tout leur corps est couvert d'une peau lisse sous laquelle est ce lard épais et abondant en huile, principal objet pour lequel on les recherche. Leurs mamelles sont à la partie inférieure de l'abdomen, et leurs nageoires sont tellement courtes qu'ils ne peuvent rien saisir avec. Ceux qui ont des dents les ont toutes coniques et semblab

entre elles; aussi ne mâchent-ils pas leur proie, mais l'avalent rapidement. Quelques-uns ont sur le dos une nageoire verticale de substance tendineuse, mais non soutenue par des os. Leurs yeux, aplatis en avant, ont une sclérotique épaisse et solide; tous manquent de pieds de derrière, de cou et de conque de l'oreille; mais ces défectuosités ne les empêchent nullement de voir et d'entendre de fort loin.

Ces animaux, dont la taille varie de six à quatre-vingts pieds et plus, ont longtemps été classés par les naturalistes avec les poissons; mais enfin on les a reportés avec les mammifères, parce qu'ils ont une double circulation complète et qu'ils nourrissent leurs petits du lait de leurs mamelles. Leur queue est composée d'une nombreuse réunion de muscles, dont le grand développement est sans exemple dans les autres mammifères, et c'est uniquement à cette particularité qu'ils doivent la force et la rapidité de leur natation.

Les *dauphins* proprement dits (*Delphinus*, Lin.) se présentent les premiers. Ils se distinguent des autres cétacés en ce qu'ils ont la gueule formant en avant de la tête une espèce de bec plus mince que le reste. Ils ont aux deux mâchoires des dents simples et presque toujours coniques. Ce sont les plus carnassiers et les plus cruels de l'ordre, quoi qu'en aient dit les anciens.

Le dauphin ordinaire (*Delphinus delphis*, F. Cuv.) a ordinairement de huit à dix pieds de longueur; son bec est déprimé; sa gueule, comme dans tous les animaux de son genre, est fendue au bout du museau, ce qu'il faut remarquer. Son corps a la forme d'un fuseau, c'est-à-dire qu'il est plus effilé du côté de la queue que de celui de la tête. Ce qu'il faut encore remarquer, c'est qu'il a sur le dos une protubérance adipeuse, ressemblant assez à une nageoire, mais ne pouvant aucunement en remplir les fonctions, car elle est molle, fibreuse et graisseuse, sans soutiens osseux, et privée de mouvement faute de muscles moteurs. Il a les mâchoires garnies de chaque côté de trente-deux à quarante-sept dents coniques, grêles, pointues et arquées. Il est noir en dessus, blanc en dessous.

Cet animal est commun dans presque toutes les mers d'Europe, et remonte même dans les grands fleuves, où souvent il fait un assez long séjour. Son nom était très-célèbre dans l'antiquité, mais les anciens ne connaissaient pas l'animal qui le porte. Ceci vous paraît sans doute étrange: eh bien, non pour vous convaincre, mais pour vous amuser, je vais vous conter cette histoire. Voyons d'abord les poëtes, car alors comme aujourd'hui ils avaient une grande influence sur l'histoire, à cette différence cependant, que les anciens tiraient la poésie aux cheveux pour en faire de l'histoire, et que nos écrivains du jour mettent l'histoire à la torture pour en extraire de la poésie.

Et d'abord, nous passerons sous silence les dauphins qui servirent de monture aux dieux marins et à Vert-de-Mer, dont je vous ai déjà parlé, pour aller aux noces de Thétis, fille de Nérée, auxquelles ils avaient été invités. Je ne vous parlerai pas non plus du dauphin dont se servait, pour voyager, une autre Téthys, fille de Vesta. Je serais bien tenté de chercher avec vous comment deux dauphins envoyés par Neptune purent sortir du sein des ondes pour aller chercher Amphitrite au pied du mont Atlas et la lui amener; mais nous passerons à l'histoire du dauphin d'Arion, parce qu'elle est plus amusante.

Or, vous savez comme moi qu'Arion était un célèbre musicien qui, au moyen de sa lyre et de son chant, bâtissait et démolissait des murailles à volonté. Ceci n'est pas très-extraordinaire, car dans notre bon temps, si nous voyons de braves gens qui ont rendu des services à leur pays mourir de faim comme autrefois, en récompense nous voyons aussi des chanteurs et des chanteuses bâtir ou démolir des châteaux. Mais voici qui est plus merveilleux. Arion, quittant sans doute l'opéra d'Athènes pour se rendre à l'opéra de Memphis, ce que l'histoire ne dit pas positivement, monta sur un vaisseau dont les matelots, véritables garnemens, n'avaient pas plus de goût pour les arts que des marsouins et bien moins que les dauphins. En conséquence, ils résolurent de jeter l'histrion dans la mer pour s'en défaire et s'emparer de son argent. Arion, poltron comme un musicien, ne pensa pas à leur vendre chèrement sa vie, mais il se borna à les supplier humblement de l'écouter un instant avant l'exécution de leur sinistre projet; il prit sa lyre et se mit à chanter sur un ton lamentable, dans l'espérance de les toucher; mais ce fut en vain, et il fallut faire le plongeon.

Un troupeau de dauphins, attiré par ses chants, suivait le navire en l'écoutant. L'un d'eux fit asseoir l'artiste sur son dos et se mit aussitôt à nager vers la terre, escorté par toute la troupe, qui caracolait autour de lui pour le distraire pendant la traversée, ou pour l'écouter; car si on s'en rapporte aux peintures et aux sculptures qui reproduisent cet événement, Arion, pendant le voyage, ne cessa point de pincer son luth. Quoi qu'il en soit, les dauphins dilettanti le portèrent chez le roi Périandre, qui fit poursuivre et pendre les pirates.

Laissons les poëtes et venons-en aux historiens et aux naturalistes de l'antiquité, car leurs histoires sont presque tout aussi merveilleuses. Le dauphin, selon eux, est un animal très-intelligent, plein de douceur et de bonté, sensible à la bienveillance, se familiarisant avec les personnes qui lui faisaient éprouver de bons traitemens, leur obéissant, s'attachant à elles, et se faisant même un besoin si impérieux de ces sentimens affectueux, qu'il périssait quand la fatalité lui enlevait la personne qu'il aimait. A l'époque où Belon visita la Grèce, toutes ces histoires des rapports sympathiques et affectueux de cet animal avec l'espèce humaine se racontaient et s'écoutaient encore avec le plus vif intérêt et toute la confiance qu'on leur accordait jadis; aux yeux des Grecs modernes, si tuer un dauphin n'était pas un sacrilége, c'était au moins un crime presque aussi grand que l'homicide.

Pausanias dit avoir vu lui-même, à Poreséléné, un dauphin qui, ayant été blessé par des pêcheurs, vint pour expirer sur le rivage. Un enfant l'aperçut, courut à lui et le rappela à la vie en pansant sa blessure. Chaque jour l'enfant et le dauphin se rendaient ponctuellement au même lieu pour le pansement, qui ne tarda pas à guérir radicalement l'animal. Celui-ci, pour témoigner sa reconnaissance à son jeune Esculape, venait à sa voix, lui obéissait et lui servait de monture lorsqu'il désirait faire une promenade sur l'eau (*Descript. de la Grèce*, liv. 3, cap. 25).

Pline (liv. 11, chap. 8) raconte qu'un dauphin du lac Lucrin s'était tellement attaché à un enfant, que chaque jour il le portait sur son dos pour le mener à l'école de l'autre côté du lac. L'enfant tomba malade, et son ami, ne le voyant plus venir, expira de douleur sur le rivage. Le même auteur ajoute qu'un autre dauphin, qui habitait de son temps près du rivage d'Hippone, était tellement épris d'amitié pour notre espèce, qu'aussitôt qu'il apercevait des baigneurs il accourait se mêler parmi eux pour jouer avec les nageurs et les recevoir sur son dos. Il dit encore que les pêcheurs profitaient avec habileté de ses bons sentimens pour le dresser à pêcher pour eux; pour sa peine, ils lui donnaient une partie des poissons qu'il leur apportait.

Lisez Elien (*De Anim.*, lib. 1, 2, 6, 8, 10, 11, 12), et

vous verrez combien est tendre la sollicitude des mères pour leurs petits, la facilité d'éducation dont ces animaux sont doués, le degré d'obéissance dont ils sont susceptibles, l'affection profonde qu'ils manifestent aux hommes, l'intelligence qui préside à leurs jeux et même à toutes leurs actions, dans les nombreuses histoires qu'il s'est plu à rassembler sur ces animaux. Il y a des contes à vous faire dormir debout, et c'est pour cette raison que je m'abstiendrai de vous les rapporter.

Voici le curieux; je vous ai dit que les anciens ne connaissaient que le nom de l'animal qu'ils ont tant vanté, et je vais le prouver. Aristote dit qu'il a la gueule placée sous la tête, très-loin du bout du museau, et que pour saisir sa nourriture il est obligé de se tourner sur le côté, ou même sur le dos. Pline ne se contente pas de leur placer la bouche comme Aristote, il dit encore qu'ils ont sur le dos une nageoire épineuse, arme puissante, au moyen de laquelle ils combattent et domptent les crocodiles, et qu'ils savent abaisser et rendre inoffensive quand ils pourraient craindre d'en faire usage, comme, par exemple, lorsqu'ils portent un homme ou un enfant.

La réunion de ces deux caractères de la position de la bouche et de la nageoire est précise et ne convient qu'à un seul animal, et cet animal doux, bon, affectueux, ami de l'homme, c'est... devinez!... c'est le requin! le requin! le plus brut, le plus féroce des poissons; le requin! qui fait la terreur du navigateur, qui joint la malice la plus cruelle à la férocité la plus épouvantable; qui, ainsi que le chat fait de la souris, se plaît, avant de dévorer sa victime, à lui faire éprouver pendant un quart d'heure, dans un jeu infernal, toutes les épouvantables angoisses de la peur!

Voilà le dauphin des anciens; voilà l'animal que le poëte Oppien, après l'avoir si parfaitement décrit qu'il est impossible de ne pas reconnaître le requin, fait sortir de la mer au son de la flûte des bergers, pour accompagner les innocentes brebis et goûter avec elles le repos sous le doux ombrage des bois (*Halientiques*, chant 1er).

Laissons là toutes ces grossières erreurs, et voyons ce qu'est véritablement le dauphin.

Cet animal, comme presque tous les cétacés, aime à vivre en troupeaux plus ou moins nombreux. Il se distingue par sa force et sa vivacité autant que par sa voracité et son aveugle gloutonnerie, qui le fait se jeter avidement sur les appâts qu'on lui tend. Il nage d'une manière fort extraordinaire, surtout quand il veut parcourir une distance avec rapidité; pour cela il se ploie en demi-cercle, puis se redresse, et ainsi de suite alternativement. Il en résulte que, quand il est à la surface des flots, on voit, à chacune de ses impulsions, son dos se montrer et se cacher ensuite. Il est sans cesse occupé à donner la chasse aux poissons de passage, tels que sardines, harengs, maquereaux, etc.; il suit même les bancs de thons, afin de s'emparer des plus petits. Mais tous ces poissons, s'ils ne sont pas surpris, lui échappent assez facilement, parce qu'il ne peut porter sa tête ni à droite ni à gauche, en ce qu'elle est fixée à la partie antérieure de son corps, à cause de l'immobilité de ses vertèbres du cou; pour les saisir il est donc obligé, quand ils sont à côté de lui, de tourner le corps entier, ce qui nuit à la vivacité du mouvement et leur donne le temps de s'échapper.

Quoiqu'il ait un volume de cerveau très-considérable, toute son intelligence se borne à satisfaire ses besoins instinctifs, c'est-à-dire à se nourrir, se reposer et se reproduire. Du reste, ces animaux aiment à suivre les vaisseaux, à jouer autour de leurs flancs, à bondir dans leur sillage, sans paraître le moins du monde effrayés de l'équipage, des voiles, des manœuvres et du bruit qui se fait à bord. On en a vu qui, dans la vélocité de leurs mouvemens, se sont élancés jusque sur le tillac, mais par stupidité et sans intention. On mange la chair des jeunes, et même on en fait en Provence des saucissons fort estimés. Ils ont une couche de lard comme tous les cétacés, mais néanmoins ils fournissent une assez mince quantité d'huile, d'où il résulte qu'on ne leur fait pas une pêche spéciale. Les pêcheurs les redoutent beaucoup, parce qu'ils coupent leurs filets avec les dents, soit pour en sortir quand ils s'y trouvent pris, soit pour s'emparer des poissons qui sont dedans.

On trouve aussi dans les mers du Nord et même dans la Méditerranée, le nésarnak (*delphinus tursio*, Bonat.), aussi connu sous le nom de *souffleur*. Il dépasse souvent quinze pieds de longueur; il a le bec court, large, déprimé; il est armé de chaque côté des deux mâchoires de vingt et une à vingt-cinq dents, coniques et souvent émoussées; enfin sa couleur est noire en dessus et blanche en dessous.

Savez-vous ce que c'est que l'oudre du moyen âge, monstre marin qui ne sortait de la mer que pour faire peur aux petits enfans et dévorer les jeunes filles? Cet oudre effroyable n'était rien autre chose que l'orque des anciens ou l'orca de Roland le furieux. Or, tous deux avaient le même goût pour les jeunes princesses, et tous deux eurent la même fin. Je ne sais si je dois vous conter l'histoire de l'orca de la belle Angélique, ou celle de l'orque de la téméraire Andromède. Toute réflexion faite, ce sera cette dernière que je vous rappellerai, parce qu'elle est historique à la manière des Grecs, et que l'autre n'est supportable qu'en beaux vers italiens.

Il y avait donc autrefois, en Éthiopie, un roi nommé Céphée, et une reine qui s'appelait Cassiope ou Cassiopée. Ce bon roi et cette bonne reine devaient être noirs comme des corbeaux, ainsi que leurs sujets, ce qui ne les empêcha pas d'avoir une fille blanche comme une colombe, et qu'ils nommèrent Andromède. Elle était belle autant que sage, et c'eût été une fille parfaite si un grain de vanité n'eût germé dans son cœur, et ne se fût développé au point de lui faire tourner la tête. Dans son admiration d'elle-même, elle eut la témérité de se comparer à Junon pour la beauté; sa mère, encore plus vaniteuse, crut qu'avec sa fille elles formaient un groupe beaucoup plus séduisant que celui des Néréides. Du reste, toute négresse qu'elle devait être, elle soutenait aussi à ses chambellans que Junon ne pouvait l'égaler en charmes.

La femme du maître des dieux ne fit que rire des inconvenantes boutades de la mère, mais elle fut plus sensible aux prétentions de la fille, et c'est sur elle qu'elle résolut de venger son orgueil outragé. En conséquence, accompagnée des Néréides, elle alla trouver Neptune et le chargea d'accomplir sa vengeance. Le dieu des mers envoya aussitôt en Éthiopie un monstre marin, un orque, qui fit des ravages épouvantables dans le pays, qui dévora une centaine de petits enfans et de vieilles femmes, et ruina le peuple en dévastant les récoltes et les troupeaux, pour punir les princesses, comme c'est l'usage.

A la fin, le bon roi Céphée consulta l'oracle pour apprendre le moyen d'opposer une digue aux maux qui désolaient ses sujets; on lui répondit qu'ils ne finiraient qu'en exposant Andromède, attachée à un rocher avec de lourdes chaînes, à la voracité de l'orque, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Heureusement que Persée, monté sur le cheval Pégase, vint à passer dans le moment critique où le mons-

tre marin sortait de l'eau pour dévorer la jeune fille. Le héros fut touché de ses larmes; il présenta la tête de Méduse à l'orque, qui fut changé en rocher; il délivra Andromède, obtint de Jupiter que Cassiopée fut placée parmi les astres, où elle est encore, et l'histoire finit, comme un vaudeville, par le mariage de la princesse avec son libérateur.

Les anciens naturalistes se sont occupés très-sérieusement à décrire l'orque d'Andromède, et il résulte de leurs savantes dissertations que ce monstre terrible n'était rien autre chose que *l'oudre* de Bellon, l'*orca de Fabricius*, le *nesarnak* ou *nisarnak* des Groënlendais, l'*oie de mer* des pêcheurs français.

Il y a encore beaucoup d'autres espèces de dauphins, mais dont les mœurs n'offrent rien de particulier. Aussi ne nous en occuperons-nous pas davantage.

Les DELPHINORHINQUES forment un genre tellement voisin des dauphins, que pour les en distinguer, les naturalistes ont eu besoin d'avoir recours à la forme des os de la tête; celle-ci est bombée, portant un museau étroit et fort long. Quelquefois leurs mâchoires sont armées de dents coniques et crochues.

Le delphinorhinque macroptère (*delphinorhyncus macropterus*), qui atteint au moins vingt pieds de longueur, est une espèce dont on n'a jamais vu qu'un seul individu, et cela en 1825. On croirait qu'un animal qui, probablement, dépasse souvent cette taille, et qui est resté jusqu'alors tout à fait inconnu aux voyageurs, aux marins et aux savans, doit habiter les mers les plus éloignées et le moins fréquentées, car sans cela il n'aurait pas échappé aux investigations de la science.

Une nuit, à l'embouchure de la Seine, et à un demi-quart de lieue au-dessus du Havre, un pêcheur entendit un bruit étrange sur le rivage, à la marée descendante. Il y courut, mais l'obscurité et la nature des sons qu'il entendait l'effrayèrent au point qu'il n'osa pas approcher. Tantôt c'était comme les ronflemens d'un animal extraordinaire et furieux; un instant après c'étaient de longs soupirs et des gémissemens sourds comme ceux d'une personne qui se noie; puis on entendait battre l'eau avec autant de bruit que peut en faire une cascade, et le sable de la grève tremblait sous les pieds et retentissait comme sous les coups de la demoiselle d'un paveur. Le pêcheur n'approcha pas, mais il alla chercher quelques voisins, et ils vinrent tous ensemble lorsqu'il fit jour.

De très-loin ils entendirent le même bruit, et bientôt ils virent, étendu sur la plage, un monstre marin qui avait échoué, et que le flot avait laissé à sec. Vainement il se débattait avec des efforts incroyables pour regagner la mer; il ne put y parvenir. Son corps avait quinze pieds de longueur et sept pieds et demi de circonférence, et allait en diminuant progressivement depuis les nageoires pectorales, qui étaient fort petites, jusqu'à la queue. Sa gueule avait deux pieds d'ouverture, mais ses mâchoires étaient dépourvues de dents. Sa couleur générale était un gris luisant, pâlissant et devenant blanchâtre sous le ventre.

Les pêcheurs l'attaquèrent à coups de masse, de harpon, de lance, et l'eurent bientôt tué. Or, cet animal n'était rien autre chose que le seul delphinorhinque macroptère que l'on ait jamais vu. Comment se trouvait-il là? D'où venait-il? c'est ce que nul ne pourra vous dire.

Une autre espèce de ce genre, le delphinorhinque couronné (*D. coronatus*, FR. CUV.), a ordinairement de trente à trente-cinq pieds de longueur, et quinze à seize pieds de circonférence.

L'INIA de Bolivie (*inia Boliviensis*, FR. CUV.) forme un genre à lui seul dans la famille des dauphins. Cet animal me paraît faire, au moins pour les mœurs, le passage naturel des manatins aux cétacés. Il habite les rivières et les lacs de l'Amérique méridionale, principalement dans la province de Moxos, en Bolivie. Il a de sept à dix pieds de longueur, et, comme les phoques, il porte au museau une moustache composée de quelques poils rudes. Ses couleurs sont variables; ordinairement il a le dessus du corps d'un bleuâtre pâle, passant au rose sous le ventre. Quelquefois il est rougeâtre, noirâtre, ou couvert de taches et de raies.

« Ce dauphin, dit M. d'Orbigny, qui l'a observé en Amérique, ne fait qu'un petit à la fois, et la mère et l'enfant ont l'un pour l'autre une affection qui va jusqu'à leur faire méconnaître les dangers les plus grands. Ces animaux viennent plus souvent respirer à la surface de l'eau que les autres dauphins, et ils n'ont les mouvemens ni aussi vifs ni aussi impétueux que ces derniers.

Les inias se réunissent ordinairement en famille de trois ou quatre individus, et on les voit quelquefois élever leur museau au-dessus des flots pour manger leur proie.

Les MARSOUINS diffèrent, au premier coup d'œil, des genres précédents par leur tête, qui ne se prolonge pas en museau, et qui affecte plus ou moins la forme sphérique. Tous ont une nageoire adipeuse sur le dos, excepté le beluga.

Le marsouin commun, ou cochon de mer (*phocœna communis*. FR. CUV.), que l'on trouve si abondamment sur nos côtes et à l'embouchure de la Seine, offre une particularité assez remarquable, celle de voyager périodiquement. En été, il remonte dans les mers du Nord, et en automne, il revient vers nos côtes, où néanmoins il en reste quelques-uns toute l'année. Il est noir sur le dos, avec des reflets violacés ou verdâtres, et blanc en dessous. Il a ordinairement de quatre à six pieds de longueur, et c'est, en conséquence, le plus petit des cétacés.

Les marsouins vivent en troupes nombreuses et nagent ordinairement à la surface des flots, où ils aiment à jouer; il n'est pas pour eux de plus grand plaisir que de lutter contre la fureur des vagues, lors des tempêtes. Lorsque la mer est calme, on les voit se poursuivre en jouant et bondir au-dessus de l'eau, de manière à se découvrir tout le corps. Ils font une grande consommation de poissons et de mollusques, et ils vont les chercher jusque dans les filets des pêcheurs, qu'ils endommagent ou coupent avec leurs dents. Quelquefois ils se postent en embuscade à l'embouchure des rivières, pour saisir au passage les poissons qui redescendent à la mer avec le flot. Il leur arrive même de les poursuivre en remontant les fleuves, et l'on en a pris souvent à Nantes, à Bordeaux et à Rouen. Il y a une vingtaine d'années qu'il en remonta un jusqu'à Paris, à la grande satisfaction des badauds, qui restèrent à se morfondre sur les quais et les ponts pendant plus de quinze jours de suite, pour tâcher de l'apercevoir. La femelle nourrit et protége son petit avec la plus grande sollicitude.

L'épaulard (*phocœna orca*, FR. CUV.), qu'il ne faut pas confondre avec l'orque des anciens, dont nous avons parlé, est le plus grand des marsouins; il atteint ordinairement de vingt-cinq à trente pieds de longueur. Son museau est très-court; il a sur le dos une nageoire énorme, de quatre pieds de hauteur; ses dents sont grosses, mais peu nombreuses; enfin il est noir en dessus, blanc en dessous, avec une tache blanche au-dessus de l'œil.

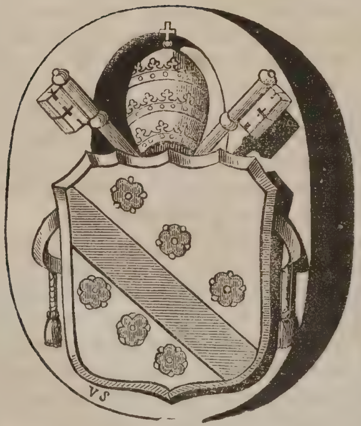
BOITARD.

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES.

L'ÉGLISE DE LA CHAISE-DIEU.



Vue de l'église de la Chaise-Dieu.



On ne connaît pas la moitié des précieux édifices que possède la France. Là-bas, au centre de la vieille Auvergne, sur ce sol que déchirent de toutes parts des volcans éteints, il existe au milieu des hautes montagnes, non loin de la petite ville de Brioude, qui se montre, coquette et rieuse, au sommet de la plus charmante des collines, un antique monument, débris encore debout de la foi de nos pères et digne à coup sûr de toutes les sollicitudes de l'artiste, de l'antiquaire et du chrétien : c'est l'église de la Chaise-Dieu.

Quand après avoir gravi au milieu des gorges les plus âpres de la Haute-Loire pendant toute une journée, vous arrivez enfin au village de la Chaise-Dieu et que vous apercevez sur ces hautes montagnes, couvertes souvent d'un manteau de neige, le vieil édifice gothique, vous vous rappelez instantanément cette belle pensée du plus grand de nos prosateurs et de nos poëtes, M. de Châteaubriand : « La religion chrétienne est fille des hautes montagnes ; elle a planté ses croix sur leurs sommets afin de rapprocher l'homme du ciel. »

La première chose qui vous frappe ensuite et qui saisit vivement votre attention, c'est l'aspect du portail. Jetée sur le penchant de la montagne, l'église de la Chaise-Dieu s'ouvre par deux magnifiques perrons d'un effet très-majestueux. Sur le sommet de ses nombreuses marches qui

accourent en quelque sorte au-devant de vous, il vous semble que vous allez voir paraître à chaque moment, comme sur le perron de Saint-Pierre de Rome au jour du vendredi saint, le successeur des apôtres, donnant à la fois sa bénédiction *urbi et orbi;* mais souvent, au lieu du brillant clergé de la métropole des chrétiens, vous voyez lentement descendre un pauvre prêtre de campagne portant le viatique à un malade! L'émotion n'est peut-être



Un tableau de la danse macabre à la Chaise-Dieu.

pas aussi mondaine, mais du moins elle est plus élevée, plus profondément sentie, et pour mon compte elle m'a rappelé ces paroles de l'Écriture : « J'ai eu soif, et il m'a donné à boire. »

En vous décidant à monter, vous ne tardez pas à arriver aux deux tours servant de clochers, qui s'élèvent à chaque angle de la façade et qui flanquent le portail d'une manière pittoresque. Ces deux tours ne sont pas les seules qu'offre

l'église; elle est dominée encore par un troisième édifice de ce genre, dont le rez-de-chaussée sert de sacristie, et qui offre à son sommet une couronne de créneaux. Ces créneaux rappellent qu'à l'abri des murailles de cette tour était autrefois déposé le trésor de l'abbaye, renfermant les reliques, les vases sacrés, la bague de saint Robert, etc., et que ce fut dans son enceinte que les moines et les habitans de la Chaise-Dieu cherchèrent jadis un refuge contre la fureur de Blacon, lieutenant du baron des Adrets, qui mit l'abbaye à feu et à sang.

En entrant dans l'intérieur de l'église, on est frappé tout d'abord du style plein de goût dans lequel est construite cette immense basilique. Rien n'y rappelle la confusion d'ornemens qu'on remarque dans certaines églises de la même époque. Le gothique au contraire s'y allie très-bien au mode architectonique de la renaissance; et si l'on peut y regretter la hardiesse avec laquelle le premier saisissait l'imagination, on y rencontre du moins la sévérité des lignes, l'harmonie d'ensemble qui, dans le second, satisfait toujours à la fois l'œil et le raisonnement. Le regard s'arrête ensuite avec complaisance sur les vingt-deux piliers qui soutiennent l'église et se repose avec plaisir sur le jubé qui coupe heureusement la nef. Ces hautes colonnes qui supportent le poids de l'édifice tout entier, ces légères branches ogivales qui s'échappent de leurs sommets et vont rejoindre le faîte avec grâce et légèreté, une belle statue du Christ, pleine d'expression, qui surmonte le jubé, tout dans ce premier aspect de l'église de la Chaise-Dieu, étonne et saisit le spectateur. Ajoutez à cela le silence qui vous environne, — ce clair-obscur des vieilles églises chrétiennes qui agrandit les objets et les idéalise, — ces bruits lointains du village qui ne peuvent troubler Dieu dans son sanctuaire, ou bien la grande voix des montagnes qui mugit au milieu de l'ouragan, et vous comprendrez très-bien le mouvement plus précipité de votre cœur.

Pénétrez-vous plus avant dans la basilique, — voici d'abord le mausolée de Clément VI, en marbre noir, avec la statue couchée de ce pape, — cette statue en grand costume pontifical; — et le vicaire du Christ fut enseveli là dans une peau de cerf. Plus loin, voici le chœur des moines, dont la boiserie, qui offre de chaque côté soixante et douze stalles, atteste l'ancienne puissance de l'abbaye et présente une richesse d'ornementation surprenante. Au-dessus de ces chefs-d'œuvre sculptés si habilement, de ces frêles colonnettes que n'ont respectées qu'à moitié les iconoclastes modernes, sont appendues les tapisseries en or, en soie et en argent, données en 1518 à l'abbaye par Jacques de Sennectère ou de Saint-Nectaire, trente-sixième et dernier abbé régulier. Ces tapisseries, reproduites et peintes par celui qui écrit ces lignes dans son grand travail sur les *Anciennes tapisseries historiées, depuis le onzième siècle jusqu'au seizième* (2 vol. in-fol.), sont, à ce qu'on croit, un ouvrage florentin. Elles représentent le Nouveau Testament mis en regard de l'Ancien, c'est-à-dire la figure rapprochée de la réalité. Chacune d'elles est ornée de l'écusson abbatial et des armes de la famille Saint-Nectaire, représentant des fuseaux, de *nere*, filer. L'ouvrage dont nous venons de parler sauve à jamais ces monumens de la destruction.

Derrière la boiserie du chœur, dans le bas côté nord de la basilique, à sept pieds environ du sol, on voit se développer sur une longueur de vingt-six mètres une danse des morts, ou danse macabre, dont le *Musée* a donné *un facsimile* et qui s'écaille aujourd'hui sous le doigt des siècles. Rien de pittoresque et de bizarre comme ce monument de la tristesse ou de la gaîté de nos pères. Partout c'est la mort qui danse, entraînant après elle le roi, le pape, l'empereur, le mendiant. Il y a soixante-trois personnages, et le spectateur lui-même semble sur le point de faire partie de cette ronde.

Malgré ces divers monumens, restes de l'ancienne splendeur de l'abbaye, l'église se trouve dans l'état le plus déplorable. Le toit est percé à jour dans plusieurs endroits, et le culte s'est réfugié dans le chœur. Quelque jour peut-être on le verra chassé de ce dernier asile par les inclémences du ciel, et alors la fière basilique, qui longtemps, pareille au cèdre de l'Écriture, éleva sa tête dans les cieux, devenue néant *(campus ubi Troja fuit)*, tombera au niveau du sol et sera foulée aux pieds par quelque voyageur indifférent.

Disons en terminant que l'abbaye de la Chaise-Dieu *(casa Dei)* fut fondée en 1046 par Robert, qu'Alexandre II canonisa plus tard en 1070; qu'elle compta parmi ses enfans plusieurs cardinaux et un pape (Clément VI); que les rois de France portèrent quelquefois le titre de religieux honoraires de la Chaise-Dieu; que le cardinal de Richelieu se nomma lui-même abbé de ce monastère, ce qui fut imité par Mazarin; enfin, que là furent successivement exilés le célèbre janséniste Soannen, qui s'appelait *le prisonnier de Jésus-Christ*, et le prince de Rohan-Guemenée, auquel l'affaire du *collier de la reine* procura une si triste célébrité.

Mais si l'ancienne abbaye ne peut plus revivre, du moins ne peut-on pas empêcher de périr aujourd'hui ce qui reste de l'église? La France, qui relève toutes les ruines, ne prendra-t-elle pas sous sa protection quelques vénérables et saints débris? Ne se trouvera-t-il personne qui ose déclarer l'église de la Chaise-Dieu *monument national*, et conserver aux montagnes d'Auvergne l'un de leurs plus beaux et en même temps un de leurs plus imposans édifices?

Achille JUBINAL.

ÉTUDES DE MÉCANIQUE.

MOYENS EMPLOYÉS PAR LES ÉGYPTIENS POUR TRANSPORTER LES COLOSSES.

Le caractère de l'ancienne architecture égyptienne est une grandeur massive qui semble convenir plutôt à des géants qu'à des hommes. C'est donc une curieuse étude que la connaissance des moyens que nous pouvons supposer avoir été employés par les anciens habitans de la vallée du Nil, pour extraire du sein des carrières, et amener au lieu de destination, les énormes blocs qui sont répandus sur la surface du pays, et pour les dresser sur une base si solide qu'ils aient pu défier l'outrage du temps.

L'étendue des carrières de *Selseleh*, dans la haute

Égypte, est très-grande. Elles sont en effet d'une étendue telle que des blocs d'une dimension quelconque pourraient en être extraits. Dans une de ces carrières, à *El Maasara*, on a représenté la méthode employée pour transporter la pierre. Elle est placée sur un traîneau tiré par des bœufs, et semble se diriger vers le plan incliné qui conduisait à la rivière. Il reste encore aujourd'hui des vestiges de ce chemin un peu au sud du village moderne.

Quelquefois, mais particulièrement lorsque les blocs étaient d'un poids et d'une dimension considérables, les hommes étaient employés pour les traîner; et ceux qui, comme punition, se trouvaient condamnés aux pénibles travaux des carrières, retiraient un certain nombre de pierres, suivant la gravité de leur délit, avant d'être libérés. C'est ce qui semble confirmé par l'inscription suivante trouvée dans l'une des carrières de Gertassy, dans la Nubie : « J'ai traîné cent dix pierres pour le monument d'Isis à *Philae*. » Afin de tenir note du progrès des travaux, il arrivait fréquemment que les ouvriers gravaient l'initiale de leurs noms ou quelques marques particulières sur le rocher d'où la pierre avait été prise, aussitôt qu'elle était enlevée : beaucoup de ces signes se voient dans les carrières de *Fateereh*.

Les blocs étaient amenés de la carrière sur des traîneaux. Ce fut dans une caverne, derrière *E'dayr*, village chrétien entre *Antinoë* et *El Bersheh*, que fut découverte pour la première fois, par les capitaines Irby et Mangles, la représentation d'un colosse qu'un grand nombre d'hommes sont employés à traîner au moyen de cordes. Ce colosse ne fut probablement pas taillé dans la montagne de *El Bersheh*, mais il est extrêmement intéressant à cause de son antiquité, et comme un des rares monumens qui jettent un peu de lumière sur la méthode employée par les Égyptiens pour mettre en mouvement de grands poids; car c'est une chose singulière que nous n'ayons aucune tradition sur les moyens mécaniques d'un peuple qui a laissé tant de preuves incontestables d'habileté en pareille matière.

Nous donnons ici une reproduction du dessin qui représente le transport de ce colosse. Dans l'original, cent soixante-douze hommes, sur quatre rangs de quarante-trois chacun, tirent les cordes attachées sur le devant du traîneau, le nombre d'hommes peut être indéfini, et il est probable qu'en réalité il y en avait un plus grand nombre d'employés que l'on n'en a représenté. Dans le but de donner à notre planche une dimension plus convenable, nous avons diminué le nombre d'hommes de chaque rangée, tant en avant qu'en arrière. A cela près, nous donnons une reproduction exacte de l'œuvre de l'artiste égyptien. Un liquide, de la graisse probablement, est répandu avec un vase par une personne qui se tient sur le piédestal de la statue, afin de faciliter sa marche tandis qu'elle glisse sur le sol, qui avait probablement été couvert d'un lit de planches, quoiqu'elles ne se trouvent point indiquées dans le dessin.

Quelques-uns des personnages employés à ce pénible travail semblent être des Égyptiens; les autres sont des esclaves étrangers, revêtus du costume de leur pays. Derrière eux viennent quatre rangées d'hommes, qui, bien qu'au nombre de douze seulement dans l'original, et réduits par nous à huit, peuvent être censés représenter les hommes destinés à relayer ceux que la fatigue accablerait.

Au-dessous, on voit des personnages portant des vases contenant un liquide, peut-être de l'eau pour l'usage des ouvriers; et d'autres avec des outils relatifs au transport de la statue, suivis par des contre-maîtres avec le signe de leur charge. Sur les genoux de la statue se tient un homme qui bat des mains la mesure cadencée d'un chant; il marque le temps, et assure un mouvement de traction simultané, car il est évident qu'un signal de cette nature était nécessaire pour que la force tout entière des traîneurs pût être employée au même moment.

La hauteur de la statue paraît avoir été d'environ vingt-quatre pieds, y compris le piédestal. Elle était attachée au traîneau avec de doubles cordes tendues au moyen de longues chevilles : afin de mettre les cordes à l'abri du frottement sur la pierre, on introduisait des morceaux de cuir ou de toute autre substance aux endroits où elles touchaient la statue. Dans le dessin qui nous occupe, les cordes destinées à mettre en mouvement le colosse sont attachées à une seule place, sur le devant de la statue; mais lorsqu'il s'agissait de blocs d'une très-grande longueur, on laissait en saillie sur les côtés quelques morceaux de pierre, comme les tourillons d'un canon, auxquels on attachait plusieurs cordes, chacune tirée par un groupe d'hommes particulier. On nous donne à entendre que de petits blocs de pierre étaient envoyés de la carrière, par eau, à divers lieux de destination; soit sur des bateaux, soit sur des radeaux; mais que ceux de dimensions très-grandes étaient traînés par des hommes, de la manière déjà expliquée. L'immense poids de quelques-uns d'entre eux fait voir que les Égyptiens connaissaient les moyens mécaniques, et employaient les forces locomotives avec le plus merveilleux succès. Toutefois, leur habileté ne se bornait pas seulement à remuer d'immenses poids; leur prodigieuse science mécanique se montre dans l'érection d'obélisques et le placement d'énormes pierres élevées à une hauteur considérable, et ajustées avec la plus grande précision; quelquefois aussi dans des positions où l'espace ne permettait pas d'introduire le plan incliné.

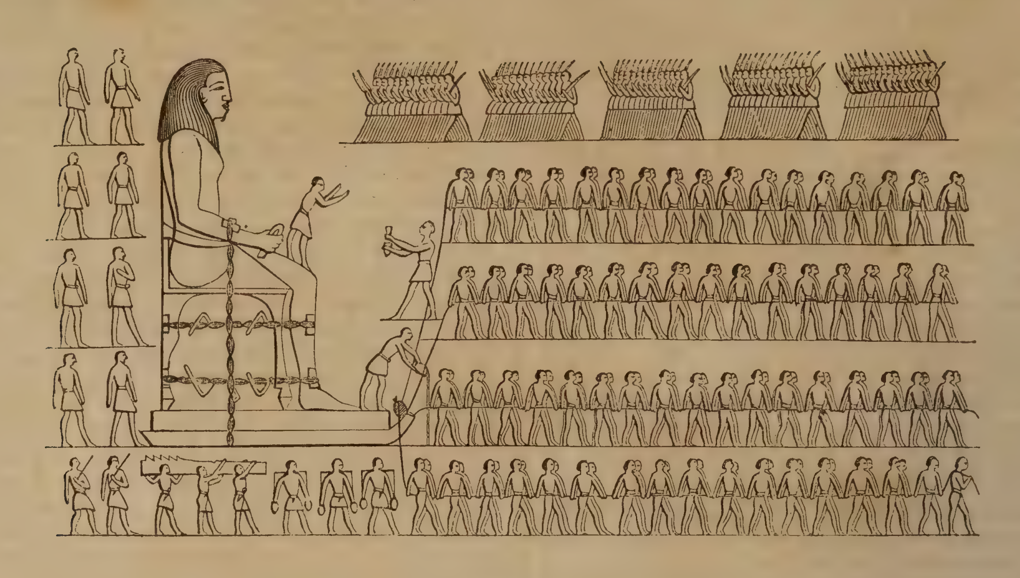
Pline, qui vivait environ un siècle après la naissance du Christ, fait la description d'un moyen de transporter les obélisques, depuis la carrière jusqu'au bas de la rivière, en amarrant côte à côte deux bateaux plats que l'on introduisait dans une tranchée creusée depuis le Nil jusqu'à l'endroit où reposait la pierre; ces bateaux étaient chargés d'une quantité de lest exactement égale au poids de l'obélisque. On jetait ce lest aussitôt que les bateaux avaient été introduits sous le bloc mis en travers, et les bateaux, s'élevant à mesure qu'ils étaient allégés, enlevaient l'obélisque à la place de la charge qu'ils portaient auparavant.

Aussi, on le voit, la force humaine, seule, sans aide de la mécanique, sans le secours des machines, mais immense, incalculable, a su accomplir ce qui est encore une énigme pour l'Europe ! l'Europe, si riche en inventions motrices, si fière de ses combinaisons mécaniques; l'Europe qui a conquis la vapeur et ses énergiques moyens ! Un signe d'un Pharaon mettait tout un peuple en mouvement; et soudain s'accomplissaient des œuvres gigantesques, et éternelles comme le temps.

Quelque imparfaite que puisse être notre connaissance des moyens qu'employaient les anciens Égyptiens pour le transport des matériaux de leurs constructions, nous en savons peut-être moins encore sur leur méthode de les élever.

La tradition avait conservé jusqu'au temps d'Hérodote, qui vivait dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ, le détail de moyens fort simples employés pour bâtir les pyramides, et qui peuvent avoir été suivis également pour la construction d'autres monumens. La pyramide était bâtie d'étages en retrait; quand la première assise était terminée, les pierres destinées à la suivante étaient élevées au moyen de crics et de leviers. On agissait de même pour les autres assises jusqu'au sommet de la pyramide.

Nous n'avons rien à ajouter aux remarques précédentes, si ce n'est que nous présumons que la plus grande partie du secret des moyens mécaniques en usage chez les anciens Égyptiens, consistait dans l'emploi presque illimité



Translation d'un colosse par les anciens Égyptiens.

des forces humaines. Ce fut par de semblables moyens que la plupart des œuvres colossales de l'architecture des premiers âges furent accomplis, œuvres qui, après tant de générations, font encore l'étonnement et l'admiration du voyageur moderne.

(Saturday' Magazine.)

PHYSIOLOGIE DE L'ÉVENTAIL.



Figures d'après un éventail chinois.

§ Ier. — ÉTYMOLOGIE, DÉFINITION.

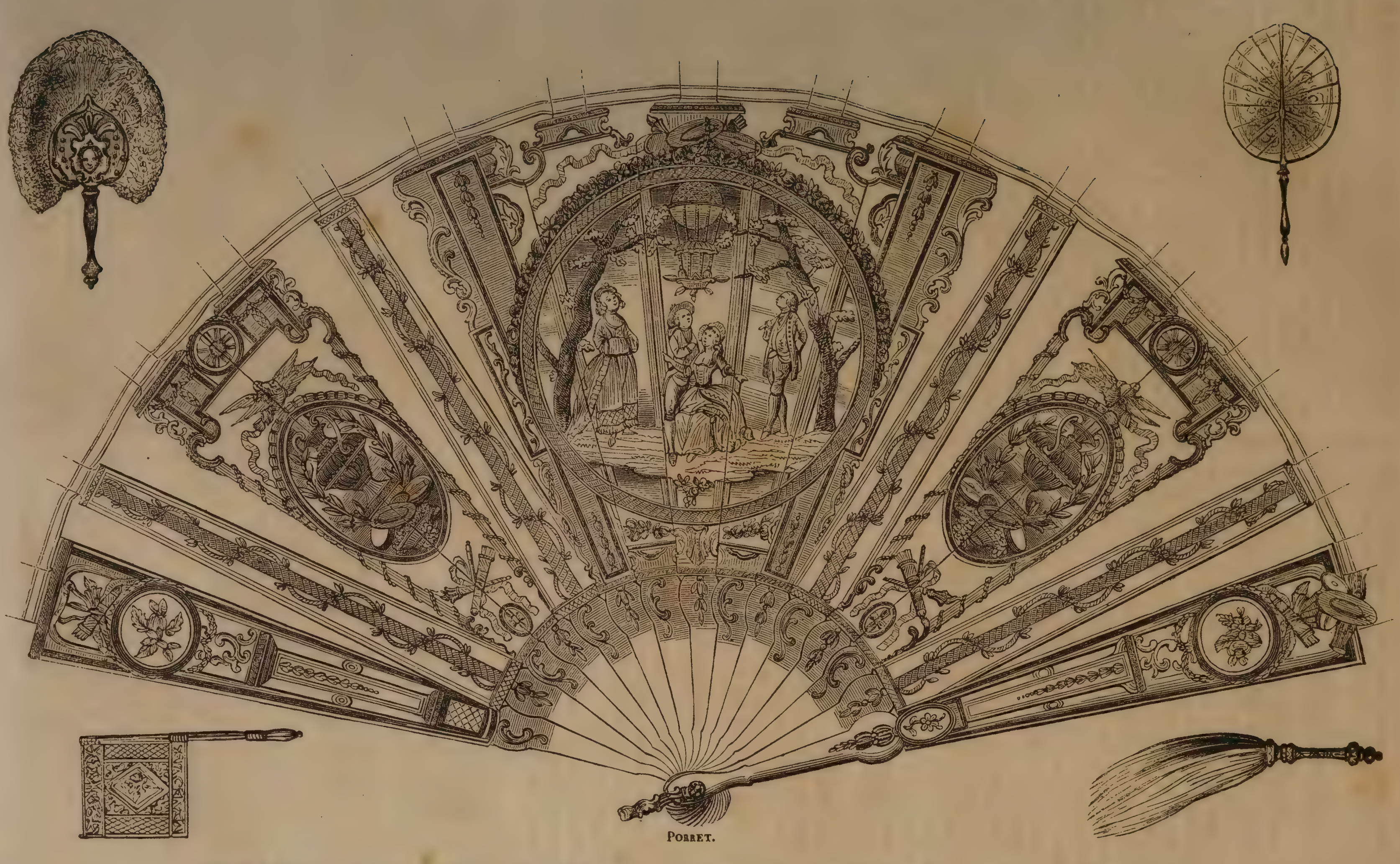
On peut définir l'éventail comme il suit :

D'après le *Dictionnaire de l'Académie* :

« Éventail, ce qui sert à éventer. »

Et d'après le *Dictionnaire encyclopédique usuel* :

« Eventail, morceau de papier, de taffetas ou d'autre



Eventail de la reine Marie-Antoinette. — Eventail algérien. — Chasse-mouche. — Eventail chinois. — Eventoir du seizième siècle.

« étoffe très-légère, double, taillé en demi-cercle, et monté « sur plusieurs bâtons très-minces, de diverses ma- « tières. »

L'éventail est un meuble qui sert à tempérer la chaleur de l'air.

Voici comment la science explique ce phénomène :

L'éventail, lorsqu'on l'agite, remplit en quelque sorte les fonctions d'une pompe à la fois aspirante et foulante. En s'écartant de la figure, il livre passage à des colonnes d'air plus fraîches, sur lesquelles il exerce ensuite, en se rapprochant, une certaine pression : les colonnes d'air, refoulées ainsi, viennent frapper la partie trop échauffée, et produisent la fraîcheur que l'on ressent alors.

L'éventail prend diverses formes suivant les contrées où il est en usage.

L'Orient le façonne en petit pavillon de bois de palmier, et lui conserve encore aujourd'hui toute la naïveté de son origine.

Le *chasse-mouche*, autre variété de l'éventail oriental, ressemble à une sorte de petit balai de bois ; malgré son nom, il sert beaucoup plus à rafraîchir l'air qu'à éloigner les insectes.

Chez les Chinois, l'éventail se replie sur lui-même ; ceux dont se servent les gens du peuple ressemblent à une large feuille roide, à peu près comme nos écrans.

Cette forme fut également celle des éventails en Europe jusqu'au dix-huitième siècle. On les façonnait alors en plumes rares, on les enrichissait de pierreries. Au commencement du règne de Louis XIV, les magnifiques éventails apportés de Chine par les missionnaires firent exclusivement adopter la forme qui prévaut encore aujourd'hui.

§ II. — HISTOIRE ET LÉGENDE.

Quel est le pays où véritablement l'éventail a pris naissance ? La question serait difficile à résoudre ; car l'Égypte, la Grèce et la Chine se présentent avec des droits égaux pour réclamer cet honneur.

Il est à croire que l'éventail a été inventé spontanément dans ces trois contrées.

Du reste, l'éventail remonte à la plus haute antiquité.

Chez les Égyptiens et chez les Grecs, on donnait ce nom à un instrument dont les prêtres se servaient pour écarter, durant les sacrifices, les insectes incommodes, et rafraîchir l'air. D'une proportion gigantesque, et suspendu à la voûte, on le mettait en mouvement au moyen de cordes.

Il est probable que les branches du palmier, et les larges feuilles de l'acanthe, sorte d'éventails primitifs, donnèrent aux anciens l'idée de fabriquer le meuble dont nous écrivons l'histoire. Quoi qu'il en soit, l'éventail était déjà connu aux temps héroïques ; car dans une des tragédies d'Euripide, un eunuque raconte que, selon la coutume phrygienne, il est chargé d'agiter un éventail auprès des cheveux, des joues, des épaules et de la poitrine de la belle Hélène.

Dans Longus, dans Lucien, et dans plusieurs autres écrivains grecs, il est question d'éventails en plumes de paon.

Ovide et Properce se montrent encore plus explicites ; ils racontent comment ces plumes sont unies entre elles au moyen de bandelettes de toile ou de légères tablettes de bois. Les vases antiques représentent plusieurs figures de femmes maniant avec grâce l'éventail.

Les Chinois, sans préciser l'époque de l'invention de l'éventail, ont du moins cet avantage sur l'antiquité, qu'ils racontent comment il fut inventé.

La belle Kansi, dit la légende, fille d'un puissant mandarin, un soir qu'elle assistait à la fête des lanternes, se vit forcée, par la violence de la chaleur, à quitter son masque. Cependant, comme la pudeur lui faisait une loi de ne point exposer son visage aux profanations des curieux, elle tint le masque le plus près possible de ses traits, en l'agitant pour se donner de l'air. La rapidité des mouvemens qu'elle imprimait à sa main et au masque devenait encore une sorte de voile, et ne laissait rien distinguer de sa physionomie.

Toutes les femmes témoins de cette hardie et charmante innovation l'imitèrent, et l'on vit dix mille mains agiter dix mille masques.

Dès lors l'éventail fut inventé et remplaça le masque.

L'éventail est une conquête des croisés sur l'Orient; ils le rapportèrent en Europe ; l'éventail de plumes de paon figure sur les plus anciennes figures de femmes que nous ait laissées le moyen-âge. Il se nommait alors *éventoir* (1). Quoi qu'il en soit, l'éventail ne devint réellement d'un usage général en France que vers le commencement du seizième siècle : alors tout le monde l'adopta, nobles dames et bourgeoises. On le fabriquait en fixant des plumes de paon ou d'autruche dans un manche d'or, d'argent ou d'ivoire ; ce qui résulte clairement de ces paroles que Shakspear met dans la bouche de Falstaff, à Pistol.

« Quand mistriss Bridget perdit le manche de son éventail, je pris sur mon honneur d'affirmer que vous ne l'aviez pas. »

On offrit, le jour de l'an, à Élisabeth, dit M. Ourry, un éventail garni de diamans, que Nichols décrit avec un soin scrupuleux. Sur le frontispice de *la Femme doit avoir sa volonté*, comédie anglaise imprimée en 1616, on voit un éventail de plumes dont le manche paraît orné de pierres précieuses.

« A Rome, encore aujourd'hui dans les solennités publiques, et particulièrement dans la *festa di catedra*, le pape est porté sur les épaules de plusieurs hommes, tandis que d'autres le rafraîchissent avec des éventails de plumes à manches d'ivoire. Ceci a quelque rapport avec la coutume des diacres grecs. En Italie, dit Balzac l'ancien, il y a des éventails qui lassent les bras à quatre valets ; du Bartas appelle les vents frais les *éventaux de l'air*.

» De cet incommode ustensile à nos éventails, quelle distance ! de combien de grâce ne sont-ils pas doués de nos jours ! Comme on les dore, comme on les argente, comme on les incruste ! comme tantôt le bois de Sainte-Lucie, tantôt l'ivoire, sont employés avec art à leur parure ! comme la peinture et la miniature, l'or et les pierres se réunissent pour les enjoliver ! Sous la régence, tous les personnages qu'on peut imaginer, tous les paysages qu'on peut retracer, furent déployés avec luxe sur les éventails, pour lesquels on épuisa les plus beaux papiers de la Chine et les taffetas les plus distingués de Florence. »

A dater d'Henri III, l'éventail devint un objet de mode dont aucune femme élégante ne put désormais se passer. La Chine suffisait à peine à produire tous ceux que lui demandait l'Europe. Des fabriques s'établirent à Paris, et il résulte d'actes authentiques que déjà, en 1522, les maîtres éventaillistes formaient une des communautés des arts et métiers de la ville et faubourgs de la ville de Paris. En 1673, un édit du roi Louis XIV les constitua en corps de jurande, et approuva leurs statuts.

Tandis que l'Europe entière devenait tributaire de la France pour cette nouvelle industrie, l'art de se servir de l'éventail se perfectionnait tellement, qu'il était facile de re-

(1) On lui donne encore ce nom dans le Midi

connaître la condition d'une femme à la manière dont elle le maniait. On peut juger de l'exactitude de ce que nous avançons, par l'extrait suivant d'une lettre qu'écrivait à Mme de Staal une des femmes les plus spirituelles de la cour de Louis XV.

« Supposons une femme délicieusement aimable, magnifiquement parée, pétrie de grâces; si, avec tous ses avantages, elle ne sait que bourgeoisement manier l'éventail, elle aura toujours à craindre de se voir l'objet du ridicule. Il y a tant de façons de se servir de ce précieux colifichet, qu'on distingue, par un coup d'éventail, la princesse de la comtesse, la marquise de la roturière... Et puis, quelles grâces ne donne pas l'éventail à une dame qui sait s'en servir à propos! Il serpente, il voltige, il se resserre, il se déploie, il se lève, il s'abaisse, selon les circonstances. Oh! je veux bien gager, en vérité, que, dans tout l'attirail de la femme la plus galante et la mieux parée, il n'y a point d'ornement dont elle puisse tirer autant de parti que de son éventail. »

Les hommes voulurent, au commencement du dix-neuvième siècle, adopter l'éventail; à la première représentation de l'opéra *Corisandre*, ils parurent armés d'éventails en papier vert, et s'en servirent hardiment; mais cette innovation fut de courte durée, et tomba bientôt dans la désuétude. Aujourd'hui, l'usage de l'éventail se trouve, en France, restreint parmi les femmes riches; mais il est populaire en Espagne, en Portugal, en Italie, au Brésil et au Mexique.

La guerre d'Afrique et la prise d'Alger, on le sait, doivent leur cause à un coup d'éventail. Voici comment, dans un de ses feuilletons intitulé le *Chasse-Mouche*, M. S. Henry Berthoud raconte ce singulier épisode de l'histoire du dix-neuvième siècle.

« Le juif Bacri, envoyé en France par Hussein-Bey pour obtenir le payement des sept millions dus à la Régence depuis l'expédition d'Égypte, était parvenu à faire considérer cette créance comme lui étant personnelle, et avait, à ce titre, gardé les fonds remis entre ses mains par le gouvernement français. Le dey d'Alger ne trouvait pas, naturellement, que la France fût quitte envers lui, et réclamait à M. Duval le solde de sept millions ainsi que l'extradition de son ancien sujet Bacri, associé avec Mikel Busmuch pour les opérations de banque. La France ne voulait accorder au dey ni l'un ni l'autre.

» Un jour, la chaleur avait fait quitter à Hussein ses appartemens ordinaires : il se promenait avec les consuls dans une vaste galerie.

— Quand me payera-t-on? s'écria tout à coup le dey en voyant entrer le consul de France.

— Mon maître n'est point votre débiteur, répondit M. Duval, consul de France.

— Ton maître est un déloyal! fit Hussein.

— Mon maître ne daigne pas répondre à un homme tel que toi, répliqua M. Duval.

» Hussein, éperdu de colère, tira de son sein le chasse-mouche du santon et en frappa au visage le consul. Celui-ci sortit aussitôt, et déclara que la vengeance ne se ferait pas attendre.

» Hussein ne prêta point d'abord une attention bien sérieuse à cette menace, car il était dans une complète ignorance de la puissance maritime de l'Europe, et il regardait la France, sa tributaire, comme une poignée de barbares qu'un souffle suffirait pour dissiper. »

§ III. — FABRICATION.

Pour les détails techniques qui vont suivre, nous avons dû naturellement nous adresser au plus habile et au plus célèbre fabricant d'éventails de Paris, à M. Duvelleroy. C'est donc d'après ses notes que nous écrivons ce qui suit :

L'éventail ordinaire est composé d'une surface qui a la forme d'un segment de cercle; elle s'appelle *feuille*. Cette feuille est quelquefois simple, mais elle est le plus habituellement formée de deux morceaux de paiper collés légèrement l'un sur l'autre. Souvent elle se compose de papier doublé d'une peau de chevreau, connue sous le nom de *cabretille*. Le satin léger, la gaze, le tulle, le crêpe sont aussi employés, soit pour former le corps principal de la feuille, soit pour la doubler; le vélin (parchemin), et ce qu'on appelait autrefois le canepin, ont été fréquemment mis en usage.

On fixe la feuille sur une monture qu'on désigne indifféremment par la dénomination de *pied* ou de *bois*, quelle que soit d'ailleurs la matière qui la compose. Les brins qui forment le *dedans* ou la *gorge* sont en même nombre que les plis de la feuille, c'est-à-dire de douze à vingt-quatre.

Pour fixer la feuille sur le bois, on la place dans un moule composé de deux feuilles de papier très-fort et plissé d'avance. En fermant ce moule, et en le serrant avec force, on imprime à la feuille des plis ineffaçables.

Dans l'intervalle de chaque pli, on introduit ensuite une branche de cuivre appelée *sonde*. Cette opération du pliage, si simple aujourd'hui, était fort compliquée autrefois; on avait recours à un tracé minutieux qui devait être suivi, à la main, avec la plus scrupuleuse exactitude; maintenant le moule dispense de ce soin.

Les brins restent découverts, et ont une longueur moyenne de quatre pouces. C'est sur cette surface que l'on découpe, sculpte et dore.

Ces brins sont continués en haut par de petites flèches toujours en bois très-mince et très-flexible, et qui prennent le nom de *bouts*. Ils ont toute la longueur de la feuille qu'ils soutiennent.

On donne beaucoup de force aux deux branches extérieures, qui demeurent apparentes; leur face se prolonge dans toute la hauteur de l'éventail; elles protégent la feuille quand l'éventail est fermé. Ces deux branches se nomment *maîtres-brins* ou *panaches*, et ont de dix à douze lignes dans leur plus grande largeur. Tous les brins et les deux panaches sont réunis à leur extrémité inférieure, appelée la *tête*, par la *rivure* quelquefois ornée de petites pierres précieuses, ou simplement faite en nacre ou en métal.

Les bois d'éventails se fabriquent dans quelques villages du département de l'Oise, entre Méru et Beauvais. Les communes d'Andeville, du Déluge, de la Boissière, de Corbeil-Cerf et de Sainte-Geneviève, s'occupent exclusivement de ce travail, et y emploient en hommes, en femmes et en enfans, un nombre de plus de mille individus. Les matières principales mises en œuvre sont la nacre, l'ivoire, l'écaille, la corne, l'os, la peau d'âne, le citronnier, le santal, l'ébène, l'alisier et le prunier. Les ouvriers gravent, dorent ou sculptent avec talent, quoique sans aucuns principes de dessin. Ils font sur les panaches des mosaïques charmantes; ils connaissent depuis longtemps l'usage des incrustations, et de simples paysans pourraient dans ce genre lutter, non sans succès, avec les meilleurs ébénistes de Paris. Mais c'est dans la découpure de la nacre et de l'écaille qu'ils se distinguent par la beauté des dessins et par la finesse des détails. Néanmoins ces fines dentelles qu'on croirait faites à l'emporte-pièce, ils les découpent au moyen de petites scies qu'ils façonnent eux-mêmes avec des ressorts de montres. Ils réussissent parfaitement dans la sculpture des fleurs et des ornemens; mais ils commencent à peine à s'essayer dans la sculpture des figures.

La feuille de l'éventail se fait tout entière à Paris. On y exécute les dessins, qui y sont ensuite gravés, lithographiés, collés, coloriés, peints, montés et bordurés. C'est dans la peinture à la gouache et dans la bordure en or que consiste la richesse de la feuille. Parfois même des artistes de grand talent en font les peintures. Les bordures se dessinent au pinceau avec un mordant, et se dorent ensuite avec de l'or fin en feuille. Les plus riches sont en relief. Les éventails communs s'impriment aussi au mordant, avec des planches en bois, et se dorent en or faux.

Pour résumer, le bois d'éventail passe dans les mains du débiteur, du façonneur, du polisseur, du découpeur, du graveur, du doreur et du riveur. La feuille va chez l'imprimeur, la colleuse, la coloriste et le peintre. L'éventail, avant d'être terminé, doit encore occuper la monteuse, le borduriste, la bordeuse et la visiteuse : en tout quinze mains. Et cependant on vend des éventails à *cinq centimes* la pièce !

Cette fabrication fait travailler à Paris plus de six cents ouvriers, qui gagnent une journée moyenne de trois francs.

Outre l'éventail à feuille, il y a encore l'éventail appelé *brisé*, dont toutes les lames, séparées et faites des mêmes matières solides qui composent les montures des éventails ordinaires, roulent sur un ruban qui les réunit à leur extrémité supérieure. Cet éventail, moins propre que l'autre à donner de l'air, est d'un brillant effet, et se manœuvre facilement.

L'éventail forme une branche assez importante, quoique peu explorée, du commerce d'exportation des objets de fabrique française, dits *articles de Paris*. Le chiffre des valeurs exportées se monte chaque année à près de deux millions. Le nord de l'Europe en consomme, mais peu. L'Angleterre achète plus pour l'exportation que pour elle-même.

L'Espagne était, sans contredit, le marché le plus important de l'Europe pour les éventails. Depuis 1823, il n'en est plus ainsi. Le gouvernement espagnol, malgré la conscience qu'il a de l'infériorité de l'industrie de ses ouvriers dans cette fabrication, a frappé de prohibition tous les éventails étrangers au-dessous de 7 fr. 50 c. la pièce. Au-dessus de ce prix, ils supportent, à leur entrée en Espagne, un droit de 50 p. 100 sous pavillon français, et de 25 p. 100 sous pavillon national. Les feuilles et les pieds séparés sont frappés d'un droit fixe de 50 p. 100 de leur valeur.

L'Espagne a pu ainsi fabriquer elle-même des éventails de qualité commune ; mais elle est toujours forcée d'avoir recours à nous pour les éventails riches : elle se les procure, soit tout montés par interlope, soit en pièces isolées, qui sont ensuite rassemblées par les ouvriers de Vittoria, de Valence et de Madrid.

L'Italie, qui fait aussi une grande consommation d'éventails français, ne perçoit sur eux que des droits légers.

Le Portugal n'est que le troisième des marchés européens pour la vente des éventails.

Les Espagnols et les Portugais ont porté avec eux l'habitude de se servir de l'éventail dans toutes leurs colonies de l'Amérique du Sud. Le Brésil, le Mexique, la Havane, Saint-Thomas, le Chili, le Pérou et Buénos-Ayres, en offrent d'excellens placemens à notre fabrique. La France exporte bien aussi quelques éventails aux Indes-Orientales, jusqu'à Manille ; mais elle y soutient difficilement la concurrence des Chinois, surtout pour les prix. Nous faisons aussi, dans cette partie, quelques affaires avec les États-Unis, qui s'en tiennent assez volontiers aux modes parisiennes.

Les contrées sud-américaines réclament, avant tout, des effets brillantés, des couleurs vives et des dessins éclatans ; elles veulent que tout soit rempli de verve, de grâce, de gaîté et d'enthousiasme, même dans l'éventail du moindre prix. Les habitans de ces pays aiment surtout que les sujets représentés sur la feuille s'adressent à leurs habitudes de plaisir ou à leurs idées d'indépendance politique.

Paris est la seule ville de France qui fabrique des éventails ; une dizaine de maisons environ s'occupent exclusivement de cette fabrication. Chacune d'elles a un faire qui lui est particulier, et s'adonne spécialement au genre soit de l'Italie, de l'Espagne, de l'Amérique ou de Paris. Aujourd'hui que la mode a tout à fait adopté l'éventail, il a pris rang parmi les plus remarquables produits de notre industrie nationale.

§ IV. — L'ÉVENTAIL EN 1842.

Il reste maintenant à dire ce qu'est l'éventail en 1842, et quelle forme il doit adopter pour mériter les suffrages de la mode. Entrons dans le riche magasin de l'éventailliste célèbre auquel nous avons déjà eu recours, et examinons ceux de ses produits que recherchent avec le plus d'empressement les femmes élégantes.

Les Chinois cisèlent sur l'ivoire des centaines de petites figures devant lesquelles s'extasient et se découragent les graveurs européens. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la patience et de l'adresse de l'ouvrier, ou de son goût et de son imagination. Ils exécutent sur les planchettes de leurs éventails des poëmes entiers, comme on en lit sur les façades de nos vieilles cathédrales. De petites bonnes gens agissent, vivent et se meuvent au milieu de ces arbres rabougris, si fort recherchés des habitans de la Chine ; ou bien ce sont des pirogues qui naviguent sur le fleuve Jaune, des monstres fantastiques qui se poursuivent, des fleurs impossibles qui s'enlacent. Une seule branche d'un de ces éventails, qui se vendent trente ou quarante francs, coûterait une somme égale s'il fallait la fabriquer à Paris.

La laque est, après l'ivoire, ce que les Chinois affectionnent le plus : des scènes de tous genres se détachent en groupes d'or sur la gerbe noire des éventails. D'autres fois, ce sont des figures dont les têtes et les mains, d'ivoire peint, s'attachent à de véritables vêtemens de soie ; de manière à saillir en relief sur la feuille de l'éventail

La fabrique parisienne cherche à imiter et imite avec bonheur les peintures chinoises et ses formes les plus piquantes ; mais il faut dire que M. Duvelleroy — nous sommes toujours obligé de revenir à lui — a inventé de délicieux éventails en plumes peintes, qui dépassent, par la délicatesse de leurs formes et la pureté de leur goût, ce que la Chine envoie de mieux à l'Europe.

Terminons en disant que les éventails les plus à la mode aujourd'hui sont ceux qui datent d'une autre époque. Aussi va-t-on jusqu'au fond de nos provinces les plus reculées, en Allemagne, en Belgique et dans les Pays-Bas, chercher avec soin ces témoignages si longtemps méconnus du goût de nos aïeules.

Il faut citer, parmi ces merveilleuses reliques, un éventail qui portait sur la *feuille* des armoiries royales, effacées durant la terreur : des recherches et des efforts scrupuleux ont pu, sinon restaurer le précieux bijou, du moins constater qu'il avait appartenu à la sainte et infortunée reine Marie-Antoinette.

Cet éventail, dont il ne reste intact que les *panaches* et

les brins du pied, est façonné en nacre, avec de petites figures d'or ciselé. Ces figures, d'un travail merveilleux, remontrent deux petites bonnes gens, dont une femme, les mains fourrées avec une grâce mignarde dans son manchon; l'autre est un marquis, le jarret tendu et l'épée au côté. Tous les deux regardent un ballon qui s'élève.

M. Duvelleroy, à qui appartient cet éventail, a fait remplacer, par une charmante peinture de Boucher, la *feuille* détruite du bijou royal. Voici un des groupes peints sur cette *feuille*.



Une peinture d'éventail, d'après Boucher.

Au dix-huitième siècle, les plus célèbres maîtres ne dédaignaient pas de peindre des gouaches pour les éventails, comme au dix-septième siècle Metzu, Mieris et Terburg peignaient des dessous de clavecins. Ce qui, soit dit en passant, explique pourquoi la plupart des petits tableaux de ces maîtres se trouvent sur panneau et d'une forme allongée.

Les éventails de noces de Mme la duchesse d'Orléans ont été peints par MM. Camille Roqueplan, Clément Boulanger et Dupré.

Parfois, Gavarni ne dédaigne point d'imiter Boucher et Watteau, et de peindre des éventails.

En résumé, comme conclusion et comme morale de cette physiologie, disons que l'éventail est aujourd'hui le plus indispensable des bijoux. Une femme ne saurait se montrer sans éventail, ni en soirée, ni au bal, ni au spectacle.

Autant vaudrait paraître en public sans gant que sans éventail.

UNE CONTEMPORAINE.

ÉTUDES MARITIMES.

LA PRENEUSE.

... La recommandation du capitaine de *la Preneuse* venait d'être ponctuellement suivie, et plusieurs lambeaux de toile qu'on vit voltiger dans les agrès du vaisseau ennemi *le Jupiter* prouvèrent suffisamment que le pointage des quatre canons de retraite était bien dirigé. Ce feu partiel roulait depuis plus d'un quart d'heure sans faire à notre adversaire d'autres dégâts visibles que quelques trous angulaires dans ses voiles; mais il ne jugea pas à propos de riposter, quoiqu'il se trouvât alors à une petite demi-portée de canon,

— Comme vous l'aviez prédit, commandant, dit le lieutenant Rivière paraissant tout à coup à travers l'écoutille placée au pied du banc de quart, il nous ménage, ou il craint de retarder sa marche en nous tirant en chasse, ou bien encore il attend peut-être qu'il soit par notre travers pour nous sommer de nous rendre.

— Nous rendre! s'écria vivement Lhermite en se redressant aussitôt de toute la hauteur de sa taille; puis il ajouta après un moment de réflexion : — Je ne dis pas non, le destin peut nous être fatal; mais si ce malheur nous arrive, ce ne sera pas sans nous être bien défendus. Vous n'avez personne de blessé en bas, j'espère?

— Non, commandant; depuis la revue, et surtout depuis que j'ai fait donner à mes gens ce qu'il leur fallait, ils sont comme des lions.

Cette conversation eût probablement duré plus longtemps si l'officier de manœuvre, surveillant toujours le terrible ennemi qui nous poursuivait, ne l'eût interrompue pour avertir le commandant que le vaisseau laissait arriver.

— Allons, dit Lhermite, il va à coup sûr nous envoyer sa bordée; laissez arriver aussi la barre au vent, timonier! Il est vrai qu'ayant commencé notre évolution plus tard, nous n'atteindrons la même position qu'après lui; mais alors, du moins, au lieu de la poupe, nous lui présenterons, à peu de chose près, notre travers, et nous lui enverrons une grande partie de notre volée de bâbord.

Quand le vaisseau fut presque vent arrière et que tous les canons de ses deux batteries purent nous atteindre, un épais nuage blanc le couvrit dans toute sa longueur; mais sa bordée, entièrement dirigée sur notre mâture, ne nous fit que quelques légères avaries.

La Preneuse, qui, comme nous l'avons dit, avait laissé arriver aussi promptement que possible, lui riposta par la sienne, puis revint au vent pour continuer sa route sous la même allure; de son côté, le vaisseau imita notre manœuvre, se remit dans nos eaux, et la chasse continua de nouveau, *la Preneuse* tirant sans cesse en retraite, et lui l'approchant en silence, sans paraître faire la moindre attention aux petits accidens que notre feu lui faisait éprouver de temps en temps.

Le capitaine ennemi, persévérant dans son plan d'attaque, désirait probablement forcer la frégate à l'attendre en la désemparant de quelques-uns de ses mâts; dans ce but, il venait encore de nous envoyer, de la même manière que la première fois, deux autres volées auxquelles *la Preneuse* avait aussitôt riposté. Les deux navires n'étaient plus alors qu'à demi-portée de fusil, le vaisseau nous restant sous le vent par la hanche de bâbord.

— Dieu! s'écria tout à coup Lhermite, si ce que je prévois pouvait se réaliser!

Puis il se tut, comme s'il se repentait d'avoir osé compter sur un événement trop heureux pour y ajouter foi.

— C'est égal, dit-il en lui-même, personne ne peut savoir mieux que moi quelle est ma position; si je suis battu, qui osera préciser quel était le moment, la minute de la dernière extrémité? Si j'obéis à mes instructions, je perds la frégate, j'en suis certain; si, d'un autre côté, agissant selon mes inspirations, j'ai le malheur de ne pas réussir, je suis condamné! Quel terrible moment d'angoisses que celui qui sépare la résolution de l'exécution! maudits ordres! Mais le sort en est jeté, cette journée doit être pour moi la plus belle ou la plus funeste : osons donc!

Et, sans prendre le temps de s'arrêter à d'autres réflexions :

— Bas le feu, dit-il soudain, les canons de retraite en batterie; tout le monde à la manœuvre. Hale bas les bonnettes, amène et cargue les cacatois et les perroquets; hale bas le clin-foc, le grand-foc et les voiles d'étais.

Il était vraiment curieux, admirable de voir l'équipage se précipiter de toutes les parties du navire sur le pont, pour se porter silencieusement à cette manœuvre, qui fut exécutée à la course, en moins de trois minutes; de voir ensuite les artilleurs bondir pour ainsi dire à leurs canons, et enfin, au commandement solennel *range à bord*, de retrouver chacun à son poste et dans l'attitude qui convient à ses fonctions.

Dès que le vaisseau s'aperçut que, pour lui prêter le côté, notre frégate n'avait conservé que les huniers, voiles facilement manœuvrables, et sous lesquelles on combat ordinairement, il s'empressa de nous imiter avec une promptitude et une précision peut-être encore plus remarquables qu'à notre bord; en un clin d'œil il fut à portée de voix dans la même direction que celle où il se trouvait tout à l'heure.

Malheureusement pour lui, notre adversaire ne s'était pas assez défié de la supériorité de sa marche sur la nôtre; en effet, elle était si grande, qu'avec beaucoup moins de voilure il devait infailliblement nous dépasser; enfin, quand il fut par notre travers, à une quinzaine de toises de distance au plus, et que, par la similitude de leur prompte manœuvre, les deux antagonistes semblaient vouloir mesurer leur disproportion, ce qui fut l'affaire d'un moment, le vaisseau de 64, fier de sa force, nous héla d'amener notre pavillon.

— Hisse les grappins d'abordage! feu partout! fut la réponse de Lhermite; la volée tout entière, celle de la frégate.

Et, grâce aux précautions prises, la riposte fut peu meurtrière.

Des flots de fumée, interposés entre les deux navires, semblaient prendre racine dans la mer et dérobaient presque entièrement le vaisseau à notre vue. A peine apercevait-on le sommet de ses mâts de perroquet, perdus dans l'air; mais ils indiquaient suffisamment et la place qu'il occupait, et son mouvement la faute qu'il venait de commettre.

Lhermite, dont le regard était attentivement fixé sur son ennemi, jugea tout de suite qu'ayant masqué ses huniers beaucoup trop tard, il devait nous dépasser de l'avant, car l'impulsion rétrograde qu'allaient lui imprimer ces voiles serait désormais insuffisante pour l'en empêcher; aussi fut-ce avec des transports d'une joie inaccoutumée qu'on l'entendit crier :

— Il est donc tombé dans le piége que je lui tendais! L'influence de son gouvernail, neutralisée par le manque d'air, me permettra de l'aborder, ou du moins de lui passer en poupe.

« Laisse arriver, timonier, s'écrie-t-il d'une voix un peu troublée par l'espoir et l'enthousiasme; en haut, tout le monde à l'abordage; passe aux canons de tribord, brasse en ralingue derrière!

Et la frégate, présentant la poupe au vent, se précipite sur son ennemi de toute la rapidité de sa course. Une pétarade de coups de fusils éclate sur sa dunette, c'est la mousqueterie de l'Anglais; notre tillac s'encombre de morts et de blessés; nos soldats de marine et la garnison lui ripostent à l'instant; pourpres de rage et les yeux gonflés, l'écume à la bouche, le cœur desséché par la soif du meurtre, les combattans se défient; là commence le carnage.

— Commandant, s'écrie Dalbarade au milieu du tumulte, il va encore trop de l'avant.

— Peut-être ne pourrons-nous l'aborder, lui répond

Lhermite; au surplus, j'aime autant lui passer en poupe.

Et les deux navires, en se croisant, sont au moment de se toucher; la mer, resserrée entre leurs flancs, s'élève, clapote, se brise et inonde les combattans, comme pour tempérer leur fureur naissante. Les deux vaisseaux ne sont plus qu'à la longueur du refouloir; déjà les équipages se menacent, s'injurient. La poulaine de la frégate semble s'abaisser humblement devant la poupe orgueilleuse de son ennemi, qui la domine comme un rocher élevé, et, du sommet de cette poupe, une foule de soldats, stimulés par le danger, par la haine nationale et la voix de leurs chefs, canardent notre équipage à découvert. Sur les deux bords, les équipages attendent avec anxiété l'événement qui va décider de leur sort. Semblables à des oiseaux de proie prêts à fondre sur leur victime, les matelots, armés jusqu'aux dents, garnissent les agrès et toutes les parties saillantes de chaque navire, dont, selon toute apparence, un froissement mutuel va déchirer les flancs. Espoir trompé! *la Preneuse* est encore une fois trahie par sa marche. Son beaupré s'élance sur le couronnement de son ennemi; dès lors, plus d'espoir, *le Jupiter* (nous découvrons son nom écrit sur son arcasse), *le Jupiter* nous dépasse.

—Envoyez la volée en poupe; canonniers, pointez entre les fenêtres de sabords de retraite; mais ne tirez que quand la bouche de vos canons sera sur la mèche de son gouvernail, hèle aux chefs de pièce le commandant, dont la voix est presque couverte par les cris confondus des deux équipages.

Au tumulte effroyable qui domine cette scène, au bruit que font en tombant sur notre pont les longues piques lancées de la dunette de l'ennemi, plusieurs Français sont cloués vifs sur place. Les bouteilles, les espars, les pinces, les anspects, les biscaïens, en un mot tout ce que le désappointement et la rage ingénieuse peuvent rencontrer de plus hostile, de plus meurtrier, est lancé d'un bord à l'autre; la fusillade continue, et cependant, au milieu de la fumée et du vacarme des pistolets, des espingoles, des pierriers et des imprécations échangées entre les combattans, un horrible craquement vient encore préoccuper tous les esprits. Bientôt nous apercevons notre boute-hors du grand-foc roulant sur la galerie du vaisseau, où il vient de se rompre, et tandis que l'ennemi ressent l'effet de nos coups meurtriers, son pavillon, accroché par le grappin de notre vergue de misaine, y reste suspendu comme un gage précurseur de la victoire.

Toute notre volée de tribord, chargée à trois projectiles et tirée à bout portant en feu de file, fracasse et disperse les élégantes sculptures de sa poupe magnifique; ces riches dorures, ces ornemens fastueux volent en éclats avec les deux yoles qui y sont suspendues, et son arrière n'offre plus à l'œil que l'entrée d'un gouffre obstruée par des débris.

Mais cette bordée en poupe, à laquelle *la Preneuse* va devoir en grande partie son salut, est épuisée.

— Chargez maintenant à deux boulets ronds partout, ordonne Lhermite, nous allons battre en brèche dans son embelle sur les premiers coups qu'on apercevra dans cet endroit; lofe, lofe, timonier, brasse bâbord partout.

Et tandis qu'on recharge, *la Preneuse*, en masquant son grand hunier, décrit un long circuit et vient présenter en brave son flanc de tribord aux coups de son adversaire.

A peine sommes-nous dans cette nouvelle position, qu'il nous accable de toute sa bordée de bâbord. Le sang, épargné pour un moment, inonde de nouveau les ponts; les cris des blessés déchirent le cœur des combattans, mais ne les amollissent pas. Des gabiers ont trouvé la mort à leurs postes, et leurs corps font retentir le pont du bruit de leur chute; d'autres, blessés, épuisés de fatigue, cramponnés aux cordages, implorant des secours qu'on ne peut leur porter, disparaissent dans les flots; nos voiles sont déchirées, nos mâts, nos vergues volent en éclats. Cependant nos avaries ne sont pas plus considérables que celles du vaisseau, mais elles sont différentes; il a tiré à démâter, et nous visons en plein bois.

— N'envoyez pas un seul coup qui ne soit dirigé à la flottaison, au pied de son grand mât; la victoire est dans la brèche que nous y ferons, dit de nouveau Lhermite aux chefs des pièces.

Le feu de *la Preneuse* continuait toujours bien nourri, celui de l'ennemi l'était beaucoup moins à proportion, surtout dans la batterie basse. Il était évident qu'en passant en poupe nous lui avions démonté beaucoup de canons et tué considérablement de monde, et on attribuait à cette circonstance le ralentissement de son feu.

— Courage, enfans, à couler toujours; deux boulets ronds, et rien que deux boulets ronds, répétait souvent le capitaine.

Bien que les deux navires fussent alors très-rapprochés, la position que nous occupions sous le vent du vaisseau nous empêchait d'en finir à l'arme blanche; mais si, d'un côté, nos marins se trouvaient déçus dans leurs espérances, de l'autre, ils en étaient amplement dédommagés en voyant nos projectiles faire bouillonner la mer sous la préceinte du vaisseau, et personne ne se présentant en dehors pour reconnaître le dégât, il était évident que l'ennemi, non-seulement n'avait pas encore pénétré notre dessein, mais n'avait pas même aperçu le tombeau que nous lui creusions; et cependant le mal était trop considérable et trop apparent pour rester longtemps ignoré.

Lhermite examinait avec une attention extrême l'endroit fatal où se dirigeaient nos coups; mais l'eau sans cesse jaillissante et la fumée interposée entre les deux navires lui cachaient presque continuellement ce que, par anticipation, il nommait déjà notre brèche de sauvetage, car la brise était tombée d'une manière sensible.

— Capitaine! s'écria l'officier de manœuvre en s'élançant du bastingage jusque sur le banc de quart, nous le tenons. Il y a déjà un trou; tenez, voyez, droit au pied de son grand mât, un peu en arrière de son escalier. A toucher l'eau, moitié dans son cuivre moitié dans sa préceinte.

— C'est vrai, monsieur, dit-il en lui serrant la main avec transport; courage! qu'on pointe constamment au même endroit.

Et notre feu, qui durait depuis trois heures, continua avec le même acharnement.

— Une autre brèche se forme à côté de la première, dit Lhermite, dont l'œil ne quittait pas sa lunette; il y a maintenant plus de cinquante coups visibles dans un rayon de dix pieds. Allez, monsieur, allez annoncer cette nouvelle à tout notre monde.

Et, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le raconter, l'équipage, électrisé, transporté, exprima sa joie par des cris bruyans et si longs que le feu s'en ralentit un moment.

— Feu toujours! feu! feu sans relâche! Est-ce que nous aurions beaucoup de monde de blessé en bas? dit avec l'accent de l'affliction le commandant, qui ne devinait pas la cause de cette courte interruption.

Mais il fut bientôt rassuré sur ce point, quand un feu plus vif que jamais succéda aux transports causés par l'espoir du triomphe.

En effet, bientôt apparurent sur les flancs de l'ennemi, à travers la fumée, plusieurs hommes dont les attitudes et les gestes significatifs annonçaient qu'enfin le danger pressant qui le menaçait était connu. A ceux-ci en succédèrent d'autres qui, courant sur ses préceintes mutilées, se portaient en désordre vers le point où plusieurs de leurs camarades travaillaient courageusement à réparer l'avarie. Sans cesse en mouvement, comme les ombres tourmentées de l'enfer du Dante, ils s'affalaient ou remontaient à bord par des cordes; mais notre artillerie battant sans interruption sur ce point, une grande partie de ces malheureux, atteints mortellement et précipités du haut du bord, tombaient et disparaissaient bientôt entièrement sous l'écume que soulevait leur propre chute ou celle de nos boulets. De temps à autre, leurs cris déchirans parvenaient jusqu'à nous; mais c'étaient des ennemis subissant la loi de la guerre : nos cœurs étaient sourds et insensibles à leur agonie, et notre mousqueterie moissonnait sans pitié ceux qui cherchaient à regagner le bord. Combien n'en vîmes-nous pas qui, pour sauver leurs compatriotes menacés d'un péril certain, s'exposaient eux-mêmes et devenaient à leur tour victimes de leur dévouement!

Nos canons, échauffés, ne discontinuaient pas de foudroyer cet unique point de mire.

— Jamais, disait le commandant à ses officiers, ils ne parviendront à étancher cette brèche : ce vaisseau doit bientôt couler. Je ne conçois pas qu'ils aient tant tardé à s'apercevoir de notre intention.

— Il laisse arriver, commandant; il évente son grand hunier, il amarre ses basses voiles, il les oriente toutes, s'écria à tue-tête du gaillard d'avant Dalbarade exaspéré.

— Qu'on oriente aussi toutes les nôtres, répliqua Lhermite. Ah! il n'en peut plus; eh bien, nous allons tâcher de lui mettre du monde à bord pour l'aider à boucher ses voies d'eau. Oui, messieurs, nous allons encore une fois tenter l'abordage; puisqu'il gouverne à nous accoster, plus de doute, il veut en finir par là : — gouvernez sur son avant, timonier.

Et pour la troisième fois *la Preneuse* mit le cap sur son antagoniste acharné.

Quand, après avoir pris un peu d'air sous cette allure, il vira vent devant, amena sur l'autre bord et déploya toutes ses voiles. Profiter du beau temps et du calme de la mer, présenter sa brèche au vent, hors des atteintes de la vague et de notre artillerie, enfin chercher son salut dans la fuite pour échapper à une capture certaine, puisque, d'après les apparences, il était désemparé, telle était la seule ressource que lui offrissent nos positions respectives; et il en profita.

Les rôles venaient de changer : *la Preneuse*, imitant la manœuvre de son ennemi, le poursuit de toute la puissance de sa marche. Lhermite, désespéré, rouge de colère et hors d'haleine, court partout d'un bord à l'autre pour accélérer la manœuvre, et les voiles, boulinées, à la voix, de l'avant à l'arrière, présentent comme par enchantement leur surface à la brise légère.

Mais, efforts inutiles! Dans sa marche rapide *le Jupiter* nous a déjà dépassés d'une demi-portée de dix-huit, et à peine lui avons-nous envoyé une trentaine de coups de canon de chasse, qu'il est hors de nos atteintes.

Lhermite, déconcerté, s'apercevant qu'il nous échappe, d'enthousiaste, d'exaspéré qu'il était, devient tout à coup sombre, triste; il ordonne de laisser arriver, et de lui envoyer ce qu'il appelle notre volée d'adieu.

Cet ordre, donné en désespoir de cause et qui renfermait toute la gloire et tout le bénéfice que l'équipage devait retirer de cette glorieuse rencontre, s'exécute avec empressement; mais la précipitation en détruit un peu l'effet.

La chasse continuant, Lhermite, malgré le succès, plongé selon son habitude dans ses réflexions, paraissait extrêmement affecté. Après s'être promené quelques minutes sur le gaillard, il s'assit sur le capot de la chambre, appuya son coude sur un paquet de pavillons de signaux qui se trouvait derrière lui, se couvrit la figure de ses deux mains, et demeura dans un état d'immobilité complète.

Les officiers, inquiets, gardent un morne silence, malgré le désir qu'ils ont de connaître la cause de cette espèce de retraite; mais, retenu par la crainte de commettre une indiscrétion, personne n'ose lui adresser la parole; enfin, bientôt, parmi l'équipage, le bruit circule, à voix basse, qu'il est blessé; alors le lieutenant Rivière, son ami, comme il le nommait, appelé par ses fonctions à surveiller l'action des pièces de chasse, ayant connaissance de cette fatale nouvelle, fend précipitamment la foule, et passant soudain la tête par l'écoutille de l'arrière, vient, par son apparition subite et par ses questions empressées, tirer le commandant de l'espèce de stupeur à laquelle il était encore en proie.

— Non, se hâte de répondre cet excellent homme en se relevant; que je suis fâché de vous avoir donné de l'inquiétude! — Jetant autour de lui un regard d'intérêt : — Je l'avoue, je n'ai pu me défendre d'un moment de crainte, car un seul des boulets de retraite de notre ennemi pouvait nous ravir en une seconde le fruit d'une victoire si chèrement achetée. Puisqu'il renonce au combat, puisqu'il est hors de portée et qu'il a cessé son feu, cessons aussi le nôtre, et retournons vers les parages indiqués pour notre croisière, continua-t-il en s'adressant à l'officier de manœuvre.

Ce commandement fut suivi d'un silence d'étonnement et de peine qui se prolongea jusqu'au moment où M. Fabre, désappointé lui-même, fit orienter pour regagner le point d'où *le Jupiter* nous avait forcés de nous écarter.

Si Lhermite n'eût été qu'un homme ordinaire, si l'amour de sa profession et de la gloire ne l'eût stimulé, certes ce nouveau combat eût été pour lui une belle occasion de retourner à l'instant à l'Ile-de-France, dont nous venions de nous rapprocher d'une cinquantaine de lieues. Mais, comme nous le verrons plus tard, il était dominé avant tout par l'ambition d'obéir ponctuellement à ses instructions. Ce que nous pourrions dire ici sur le parti pris de continuer sa croisière ne ferait qu'affaiblir son mérite aux yeux des marins, qui apprécieront dans quel état devait se trouver *la Preneuse* après deux combats aussi meurtriers, et qui seuls peuvent savoir ce qu'il faut de force d'âme, de résolution et d'énergie pour agir avec une telle persévérance.

Après avoir pourvu aux plus urgens besoins du navire, le capitaine s'empressa de s'informer du nombre des victimes : le nombre montait à soixante-cinq, vingt-cinq morts et quarante blessés, parmi lesquels étaient plusieurs de ses amis, les plus braves de ses meilleurs marins et qu'il affectionnait de cœur. Mais, trahi par une émotion qu'il ne pouvait dissimuler quand un nom qui lui était cher venait frapper son oreille, il s'enfuit dans sa cabine, et, de son côté, l'équipage, respectant sa douleur, s'abstint des houras d'usage, si bien légitimés par notre succès.

Ainsi se termina cette glorieuse journée, ineffaçablement écrite sur le banc des Aiguilles.

Louis GARNERAY (de *la Preneuse*).

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 DÉCEMBRE AU 15 JANVIER.)

MÉCANIQUE. — SCIENCES.

Il n'y a pas bien longtemps, — deux ou trois années au plus, — on rencontrait, dans les rues de Paris, un homme jeune encore et dont le singulier accoutrement attirait sur lui tous les yeux. Il portait une longue houppelande assez semblable à une soutane; sa face brune, étincelante de deux grands yeux noirs, se voilait à demi sous un immense berret basque: le berret était toujours de la même couleur que son étrange redingote.

Cet homme se nommait Caïman Duverger. L'un des inventeurs les plus ingénieux et les plus excentriques de notre époque, il avait déjà créé un appareil pour remplacer les roues des pyroscaphes, un métier à filer, et un nouveau mode de ressorts pour les voitures; enfin il avait gagné cent cinquante mille francs par l'exécution d'une idée simple et ingénieuse.

Cette somme, qui eût été suffisante pour un homme de caractère régulier et d'une humeur moins excentrique, se trouva bientôt dissipée par Duverger; harcelé par le besoin et par les recors, il alla chercher un asile en Angleterre. Là, prisonnier pour dettes, il se donna la mort quelques jours après avoir reconquis sa liberté, et se servit, pour commettre son suicide, d'un mors de cheval qu'il venait d'inventer!

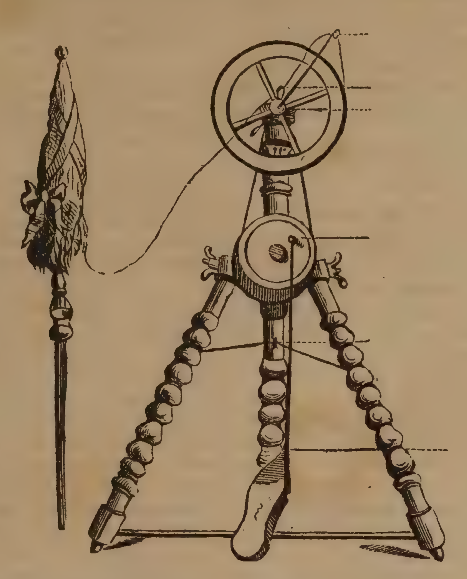
L'une des dernières créations de Duverger est un filoir, dont il vendit la propriété exclusive quinze cents francs. Aujourd'hui, M. Duvelleroy a racheté, du cessionnaire, le droit d'exploitation de ce filoir, et, grâce à lui, voici que toute la France adopte l'ingénieux et utile instrument. Dans le monde le plus élégant comme parmi les classes les plus pauvres, le filoir est adopté. Tandis que S. M. la reine des Français, tandis que son A. R. la princesse Clémentine donnent l'exemple de son usage, l'hospice de la Salpêtrière en met cinq cents entre les mains de ses folles, et la Filature des indigens de Paris en distribue quatre mille aux personnes qu'elle emploie.

Voici en quelques mots la description du filoir du boulevard Bonne-Nouvelle; une gravure rendra cette description plus facile encore à comprendre.

La grande roue est composée de deux parties qui s'emboîtent à frottement doux, et disposées pour que la partie de devant se détache aisément, en appuyant les deux pouces sur les rayons et en introduisant les doigts de chaque côté dans la gorge de la roue pour attirer à soi cette partie de devant.

Il faut alors saisir le bout d'un fil entre les deux parties de la roue, que l'on refermera bien jointes, puis passer l'autre bout de ce fil dans l'œil de l'ailette, de droite à gauche, ensuite dans l'œil de la broche. On lance à la main la grande roue, de gauche à droite, on fixe le pied sur la pédale, on maintient le mouvement de rotation en pressant cette pédale, et la fileuse exécute ce mouvement avec assez de douceur pour qu'au retour ce soit la pédale qui enlève le pied.

Bien que la grande roue tourne seule quand elle n'est pas encore reliée à l'ailette par le fil, aussitôt que le fil est passé dans l'œil de cette ailette et que l'on



se met à filer, la roue et l'ailette tournent ensemble; cette simultanéité d'action est indispensable, puisque c'est le mouvement circulaire de la broche de l'ailette qui fait la torsion, en même temps que l'ailette a pour fonction de tourner autour de la grande roue pour y pelotonner le fil à mesure qu'il se fait.

Si le filoir n'avale point assez, on serre légèrement la boîte en cuivre qui en couronne le pied (c'est le régulateur); s'il avale trop, on la desserre un peu.

Le degré de torsion à donner au fil dépend de la fileuse; il faut, si l'on veut tordre beaucoup, accélérer le pas et maintenir un peu son fil; si l'on désire un fil uni et peu tordu, on donne au pas un mouvement ordinaire et l'on rend beaucoup au filoir, qui, sans arracher le fil de la main comme le fait l'ancien rouet, en prendra autant qu'on voudra lui en donner.

Quand l'envidoir ou gorge de la grande roue est suffisamment chargé de fil, il reste à tirer l'écheveau de là sans le déformer et sans l'emmêler: pour cela il suffit d'ouvrir la grande roue de cuivre; on retire l'écheveau et on le lie. Ainsi, l'opération du dévidage, si difficile, si longue, si désastreuse pour le fil, se trouve complétement supprimée!

Le filoir ne fait pas de bruit en fonctionnant; il ne fatigue pas, il file en écheveaux; il se replie sur lui-même, de manière à tenir peu de place; enfin, et voici pourquoi nous lui accordons un examen si sérieux, il est d'un prix modique.

Brillat-Savarin disait que la découverte d'un mets nouveau valait mieux que celle d'une étoile.

Certes, si l'on peut appliquer avec justesse cette pensée qui n'était qu'un paradoxe dans la bouche du gourmet, c'est lorsqu'il s'agit d'une invention utile, destinée à abréger de moitié le travail du pauvre, et qui double ainsi le modique salaire que gagnent, au prix d'un travail si long et si pénible, tant de malheureuses femmes!

Nous venons d'assister à la dernière séance publique de l'Institut, dans laquelle ont été distribués les prix sur les questions proposées pour le concours de cette année. Peu de récompenses y ont été décernées, la plupart des problèmes étant demeurés sans solution; et rien n'eût véritablement mérité l'attention du public, si M. Arago ne fût venu couronner la séance par la lecture de la *Biographie* d'un de ses illustres prédécesseurs, Condorcet.

Il appartenait à l'historien de Watt, de Carnot, d'Ampère, de réhabiliter la mémoire d'un grand homme, contre qui la critique la plus ignorante et la plus acharnée, comme la plus jalouse calomnie, s'étaient évertuées depuis près d'un demi-siècle. Jamais le talent littéraire de l'habile académicien n'avait brillé d'un

si grand éclat. Jamais son esprit philosophique ne s'était élevé à d'aussi vastes considérations. Plusieurs passages de ce discours, écrits avec verve et sous l'influence des plus nobles pensées, ont entraîné les applaudissemens de l'auditoire, et tous les cœurs se sont émus au récit touchant du dévouement de Mme Joseph Vernet, chez laquelle Condorcet proscrit trouva si longtemps un asile pendant les désastreux événemens de 93.

M. Arago a présenté successivement Condorcet comme savant, en faisant ressortir le mérite de ses travaux mathématiques; comme homme de lettres et comme philosophe, en jetant un coup d'œil rapide sur les *progrès de l'esprit humain*; comme politique, en présentant ses idées démocratiques, et en appréciant le rôle honorable qu'il a joué dans la Convention.

AUGUSTE BERTSCH.

UTILITÉ DE LA POÉSIE.

Il est bien convenu que le siècle n'est pas poétique, que les vers ne se vendent pas, et qu'il faut être enragé ou provincial pour en faire. Tout article sur un volume de poésies doit forcément commencer par des doléances ou des lamentations. Les critiques d'ailleurs n'aiment guère les poëtes, et ils aiment encore moins les vers. Il est fort commode en effet de déprécier une chose que l'on ne comprend pas, cela vous pose sur un pied respectable et donne une haute idée de votre mérite; car quelques personnes ont encore la bonhomie de croire à ces grands airs et de s'y laisser tromper, et peu de gens songent à prier ces renards du feuilleton de se retourner et de faire voir leur queue. L'objection que les vers ne se vendent pas me paraît tout à fait sans importance, et ne prouve rien contre leur excellence. Les plus belles choses ne se vendent ni ne s'achètent. L'amour, la beauté et la lumière ne se trouvent heureusement pas dans des boutiques. Au reste, aucun livre ne se vend; les personnes les mieux nées ne rougissent pas d'envoyer louer des livres que leurs laquais n'osent qu'à peine rapporter avec un double gant; des livres graisseux, tachés d'huile et de suif, sentant le comptoir et la cuisine, où chaque page porte l'empreinte d'un pouce qui n'a jamais été lavé, et les remarques stupides ou obscènes de quelque sergent de ville bel esprit et littérateur. C'est une honte. De belles et grandes dames avec leurs mains charmantes aux doigts effilés, aux ongles roses qui n'ont jamais touché rien de rude et de grossier, feuillettent et manient sans crainte cette affreuse saleté qu'on appelle un roman nouveau!... En vérité, il ne serait pas superflu de présenter l'aiguière après la lecture comme après le repas. En Angleterre, les femmes de chambre seules s'approvisionnent aux cabinets de lecture. Si l'on veut un livre, on prend le nom et l'adresse du libraire, et on l'envoie acheter. Et personne n'oserait avoir sur sa table un de ces volumes honteusement crasseux qui déshonorent les guéridons et les consoles des plus riches salons de France.

Un pareil état de choses est doublement nuisible sous le rapport de l'hygiène et de la littérature; car, il ne faut pas se le dissimuler, grâce au cabinet de lecture, l'hôtel Rambouillet est passé à l'office. Les cuisinières forment la plus grande partie de la clientèle des cabinets de lecture; les portières forment l'autre, mais elles sont en général d'un goût moins dédaigneux et n'ont pas, à beaucoup près, autant d'influence. Si les vers ne se vendent pas, c'est que la cuisinière, semblable par ce côté au critique, ne peut pas souffrir les vers, parce que cela est trop frivole et n'a pas de suite. Quant à moi, je suis là-dessus de l'avis d'un jeune poëte qui a fait de la charmante prose.

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle,
Et je l'aime à la rage; elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient des cieux, qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend et ne la parle pas.

Que les vers se vendent ou ne se vendent pas, que le temps soit à la poésie ou non, toujours est-il que le nombre des poëtes va toujours en s'augmentant.

Quoi qu'on dise et qu'on fasse, il y aura toujours des poëtes. Le besoin d'exprimer ses idées d'une manière rhythmique est inné chez l'homme, et dans toutes les littératures le vers a précédé la prose, quoique le procédé contraire paraisse d'abord plus naturel; avant l'invention de l'imprimerie et la propagation de l'écriture, il n'y avait que des poëtes. La forme inflexible du vers, dont on ne peut déranger une seule syllabe sans en détruire complétement l'harmonie, se gravait plus profondément dans les mémoires, et conservait beaucoup mieux ce qu'on lui confiait. Un distique passait par vingt bouches, et ne subissait aucune variante ou interpolation, ce qui serait infailliblement arrivé à une phrase de prose, si artistement combinée qu'elle fût. Puis, outre ces raisons, le plaisir qui résulte de l'harmonie et de la difficulté vaincue est très-réel et très-grand. Tous les utopistes à grand jargon, les économistes saint-simoniens, phalanstériens, palingénésiques, mystagogues, et tels autres gâcheurs de néologismes et de mauvais français, auront beau crier à l'inutilité et à la folie contre les poëtes, ils n'empêcheront personne de faire rimer amour et jour. Inutilité pour inutilité, et folie pour folie, il vaut encore mieux des poëtes. Watt, l'inventeur des bateaux à vapeur, n'est pas, à beaucoup près, un aussi grand génie que le rapsode Homère. Les Chinois, ce peuple de porcelaine et de vieux laque, qui, sous un extérieur étrangement bariolé, cache un sens exquis et une philosophie profonde, tirent des coups de canon sur les bateaux à vapeur, prétendant que c'est une invention barbare et indécente: ils ont raison. Le bateau à vapeur, c'est la prose; le bateau à voile, c'est la poésie. Le bateau à vapeur, noir, massif, construit entièrement en fer, sans banderolles ni pavillon, sans ces larges ailes de toile qui se gonflent si gracieusement au vent, avec sa forge et ses tuyaux de tôle vomissant une fumée fétide; affreux à voir, mais allant vite et loin, portant beaucoup et tirant peu d'eau, ne dépendant pas des caprices du ciel et de la brise, monté par des forgerons et non par des matelots, ne ressemble-t-il pas exactement à la prose, toujours prête à porter ce qu'on veut où l'on veut, avec sûreté et en peu de temps, le tout à bon marché? Le vaisseau, guidé par une intelligence et non par une machine, attendant comme une inspiration le souffle d'en haut pour partir; le vaisseau, sous toutes ses voiles, fendant la mer comme un cygne gigantesque, et cousant à ses flancs polis un feston d'écume argentée, n'est-il pas la symbolisation parfaite de la poésie? Le vaisseau a l'air d'un oiseau qui vole; le bateau à vapeur, pataugeant dans l'eau avec ses palettes, a l'air d'un chien qui se noie ou d'un moulin emporté par une inondation. Par suite de la tolérance qui m'est naturelle, je consens néanmoins à ce que messieurs les commis-voyageurs commerciaux ou littéraires, dont le temps est si précieux, s'engrènent dans les rails des chemins de fer, et transportent leurs échantillons et leur stupidité d'un endroit à un autre avec la plus grande vitesse possible; mais, pour Dieu, qu'il soit permis de s'en aller à petits pas en suivant la pente de sa rêverie, le long des rivières, à travers les bois et les prairies; s'arrêtant pour cueillir une marguerite emperlée de rosée, ou écouter siffler un merle; quittant la grande route pour les petits sentiers, et n'en prenant qu'à son aise. Faites de la prose, mais laissez faire des vers; plantez des pommes de terre *Rohan*, mais n'arrachez pas les tulipes; nourrissez des oies, mais ne tordez pas le cou aux rossignols, et souvenez-vous que le gros Martin Luther disait familièrement: Celui qui n'aime pas le vin, la musique et les femmes, celui-là est un sot et le sera sa vie durant; avec toutes vos prétentions, vous êtes incomplets, et vous ne comprenez qu'une moitié de l'homme. Vous croyez que le bonheur consiste en beefsteack cuit à point et en bonnes lois électorales. J'estime fort ces choses, mais le comfort ne suffit pas; et à toute organisation d'élite il faut l'art, il faut la beauté, il faut la forme! c'est le vêtement que Dieu a filé de ses mains pour habiller la nudité du monde. Cette querelle n'est pas neuve malheureusement, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les mathématiciens demandent, en lisant Racine, qu'est-ce que cela prouve? On ne peut pas exiger des sourds qu'ils se plaisent à la musique, et les aveugles-nés peuvent disserter fort agréablement sur la superfluité ou la non-existence du coloris.

THÉOPHILE GAUTIER.

LES ROMANS ET LES REVUES.

Le *Mercure* vient de lire *Emerance*, de Mme Ancelot; il répéterait volontiers, après chacune des réflexions qu'il va faire, le *je ne dis pas cela*, du Misanthrope, car ce ne sont pas positivement les pages de ce livre qui les lui ont suggérées; elles n'ont fait que les lui rappeler.

Autrefois il y avait dans les salons, nous a-t-on dit, des femmes aimables

qui contaient sans prétention des anecdotes charmantes; elles faisaient, avec cet esprit fin et capricieux qui n'appartient qu'aux femmes, une critique mordante des hommes et des choses. Le thème, d'ordinaire, était léger, et si la phrase se montrait incorrecte, comme elle l'est dans toute conversation, le bon ton, les sourires malins ou les gestes gracieux avec lesquels on l'accompagnait, la recouvraient d'un vernis trop brillant pour qu'on pût s'en apercevoir. D'ailleurs, chacun y trouvant à dépenser quelque peu de son esprit, ce n'était bien souvent, de la part de la maîtresse de la maison, qu'une tactique habile pour mettre son monde sur le même terrain. Une fois le sujet amené, on entrait en champ clos, le combat s'engageait, les phrases s'entre-choquaient, il en étincelait des bons mots.

Hélas! aujourd'hui, qu'il en reste peu de ces femmes qui ont conservé la tradition! Beaucoup ont trouvé cette position trop humble, il leur a fallu augmenter leur importance. Elles ont donc composé des romans, écrits de ce jargon anti-grammatical qui n'a cours que dans les salons: loin d'augmenter par là leur influence, elles l'ont diminuée, et même perdue tout à fait. Ces dames, aux doigts noircis par l'encre, obligées d'amasser les ressources de leur cerveau afin d'en emplir des in-8°, ne trouvaient point, dans ce système d'économie, de superflu pour leurs amis. Les hommes se sont alors éloignés de la table à ouvrage; on les a vus jouer à la bouillotte lorsqu'ils ne se réunissaient pas en un coin pour entreprendre des discussions où nul ne s'entend. On a donc, à ces inspirations féminines vers la gloire littéraire, perdu les réunions intimes, et l'on n'a gagné, à quelques belles et rares exceptions près, que de mièvres livres, ouvrages prétentieux et d'un style chiffonné.

Si quelques-unes cependant se sont baissées, afin de reconquérir leur empire, elles ont alors trouvé impuissant le sceptre dédaigné. Pour lui rendre son prestige, il fallait en détacher les grelots et lui donner des attributs plus sévères. Cela bien compris, les femmes politiques furent improvisées, et partout on les vit, assez semblables aux *virago* qui courent les foires et donnent assaut dans leur baraque aux amateurs de l'endroit, s'escrimer de la belle sorte avec les grands diseurs de toutes les nuances.

L'ancienne position semblait rétablie; c'était un beau triomphe, mais leur ambition ne s'arrêta point là; le progrès demandait de nouvelles œuvres. Un bas bleu bien tiré sur la jambe ne sembla plus assez digne; il tombait dans le discrédit, si on ne l'eût chiné des couleurs de tous les partis.

Ceci nous a valu des romans féminins bourrés de réflexions humanitaires, le plus souvent satiriques, mais toujours sans idées neuves; livres, suivant nous, les plus nuisibles et les plus ennuyeux du monde. La fable y est négligée sous le prétexte de gravité; puis ces idées graves s'y trouvent pointues et faisant l'esprit de vaudeville, par la raison qu'on les écrit pour charmer les loisirs du lecteur.

Il est encore un reproche qui s'adresse aux œuvres émanées des plumes féminines, mais qu'on peut également appliquer aux littérateurs des deux sexes. Manière de procéder fort commode: on crée une théorie tout exprès pour justifier une action quelconque, qu'il est de la plus grande utilité pour l'auteur de faire remplir à ces personnages. Il en est ainsi quand Mme Ancelot a besoin, pour la situation principale de son roman, d'amener en présence deux femmes, Mme de Valincourt et Mme de Savigny. La première a servi de mère à Emerance, tandis que l'autre est sa véritable mère sans le savoir, ce qui ne fait pas l'éloge de la mémoire de cette dame, et réfute d'une façon triomphante ce qu'on nommait autrefois la voix du sang, cette providence du mélodrame. De plus, cette Mme de Savigny, ignorant qu'Émerance est son enfant, cherche à séduire son fiancé, M. Antonin Dermond, jeune homme naïf autant que savant, qui vient à Paris pour briller dans la presse politique, absolument comme Lucien de Rubenpré en littérature, et qui n'a pas un sort plus heureux que le héros des *Illusions perdues*. Il faut bien dire encore que Mme de Valincourt a des motifs aussi valables que peut en avoir une baronne pour ne pas dévoiler ce secret à son amie intime, la comtesse de Savigny. Elle s'est contentée jusque-là de gémir sur le sort de son enfant d'adoption, qu'elle voit dépérir tous les jours. Ceci posé, voici comment l'auteur procède à cette scène de reconnaissance. Il y a un bal, je ne sais chez quelle grande dame, du côté du bois de Boulogne. Le publiciste s'y est rendu avec Mme de Savigny. Émerance en a souffert. M. Antonin va retourner à Paris dans la voiture de cette même dame, à ses côtés. La jeune fille saura bien l'en empêcher, et le moyen que lui souffle Mme Ancelot ne sera suivi par personne, espérons-le. Elle se jette aux pieds des chevaux, qui, en bêtes bien apprises, sont satisfaits de l'évanouissement qu'ils lui ont procuré, et ne la foulent point aux pieds. On conçoit alors l'empressement de chacun auprès d'Émerance. Mme de Savigny reste seule avec Mme de Valincourt, qui ne peut retenir son indignation, et lui déclare que l'enfant qu'elle a failli écraser est sa fille.

Eh bien, pour en venir là, l'auteur développe une logique telle, que dans un cas pareil, il semble tout naturel qu'une jeune demoiselle agisse ainsi. Le *Mercure* ne nie pas l'esprit qu'il faut déployer dans ces tours de force, mais il en pose en doute la morale.

Maintenant, si nous nous résumons, qu'on le sache bien, tout cela ne veut pas dire que l'auteur d'*Émerance* soit une maîtresse de maison, absorbée par de pénibles élucubrations littéraires, ou sans cesse préoccupée de l'avenir brumeux de la politique; il est aisé de comprendre, après la lecture de ses œuvres, qu'elle peut également dispenser les grâces de son esprit entre ses amis et ses lecteurs, les amis inconnus, comme elle les appelle quelque part, sans que les uns ou les autres aient à s'en apercevoir.

De tout ce qui précède encore, il ne faut pas déduire non plus que le roman de Mme Ancelot soit un ouvrage médiocre; c'est au contraire un livre fort agréable dans certaines parties; s'il est maniéré de formes dans les autres, souvent prétentieux en ses tendances philosophiques, et malheureusement presque toujours faux, s'il décrit un monde ou des sentimens de convention, il s'y trouve néanmoins plusieurs caractères vrais. La figure d'Émerance est bien dessinée et parfois très-poétique.

Les quelques mots qu'on vient de lire, si surtout on se souvient du livre de M. de Balzac, le *Grand homme de province à Paris*, doivent au reste faire comprendre le sujet d'*Émerance*, que le *Mercure* n'analysera pas plus longuement.

Voilà quelque temps qu'il n'a été parlé des feuilletons des grands journaux. Ce n'est pas cependant qu'ils chôment, mais ils entreprennent de si vastes publications, qu'elles enjambent les mois, sautent pardessus les années: on ne peut donc guère tenir un registre ouvert de leurs pas quotidiens. Ainsi dans le *Siècle*, nous retrouvons en 1842, le *Chevalier d'Harmental*, avec qui le public avait fait une si bonne connaissance en 1841.

La *Presse* continue les *Mémoires de deux jeunes mariées*, par M. de Balzac; mais les lecteurs du *Musée* n'ont point à s'occuper de l'étrange correspondance de deux petites filles philosophes, et trop savantes pour ne pas dire plus. Citons-leur plutôt le charmant feuilleton de *Fanchon la vielleuse*, et le *Post-Scriptum*.

Le *Messager* promet un pendant à *Ursule Mironet*.

Le *Musée des Familles* fait faire les illustrations d'un roman de M. de Balzac, intitulé les *Jeunes Gens*, titre définitif donné par l'auteur au roman qu'il avait d'abord nommé *David Séchard*.

En fait de promesses pour 1842, n'oublions point celles que nous donne les *Nouvelles à la main*; cette publication si distinguée d'esprit et de forme paraîtra maintenant deux fois par mois; elle continuera cette galerie de portraits d'hommes politiques reproduits avec un crayon mordant, et cette critique fine et impitoyable qui en a fait le succès. Le premier numéro de janvier, qui contient une notice sur M. Odilon Barrot, et plusieurs indiscrétions fort piquantes commence dignement cette nouvelle série.

Le *National* continue la publication d'un *Voyage autour du monde*, dont nous rendrons compte lorsqu'il formera un ouvrage complet. Écrit par la plume originale, fine et colorée de M. Casimir Henricy, ex-matelot, c'est un livre du plus grand intérêt dans ses appréciations neuves et sérieuses, curieux et amusant par ses détails.

Enfin, de toutes parts, les lignes réservées à la littérature songent à ne pas se laisser écraser par les lourdes colonnes que la session échafaude sur elles.

HENRI NICOLLE.

GAZETTE.

Savez-vous ce que la presse parisienne a produit en 1841? Écoutez bien : 6,300 différens livres écrits en langues mortes ou vivantes; 1,163 lithographies et gravures; 145 plans et cartes; enfin 428 œuvres de musique. En tout 8,036 ouvrages.

Multipliez chaque ouvrage par un tirage moyen de deux mille, vous aurez un nombre de 16,082,000 exemplaires.

Ajoutez environ 400,000 réimpressions; enfin, portez en compte les journaux qui s'impriment quotidiennement, hebdomadairement, mensuellement et par trimestre; et calculez, si vous l'osez!

Une lettre de Constantinople, en date du 27 novembre, annonce que le fils de Walter Scott, attaché à l'ambassade de M. Mac Neil en Perse, est mort à Téhéran, quelques jours après son arrivée dans cette ville.

Paris a perdu dans les derniers jours de décembre Félix Blangini, compositeur à qui l'on doit tant de charmans nocturnes. Il faut encore énumérer la perte d'un professeur d'un grand mérite, M. Ottavi. M. Ottavi avait perdu un bras en arrachant un enfant de dessous une voiture qui allait l'écraser. C'était, on le voit, un homme de talent et de cœur.

M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, membre de l'Académie française, ancien ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, est décédé le 12 à Saint-Tropez : il était âgé de 76 ans.

On a encore à déplorer la perte de M. Alexandre Duval, l'auteur de tant de drames populaires.

Voici encore deux fauteuils vacans à l'Académie.

M. de Tocqueville a été élu membre de l'Académie française. M. de Tocqueville, auteur d'un seul ouvrage, était déjà membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

La mort de M. le comte de Cessac avait laissé une place vacante dans la section de morale de l'Académie des sciences morales et politiques. De nombreux candidats s'étaient mis sur les rangs. La section de morale a, par l'organe de M. Dunoyer, communiqué à l'Académie sa liste de présentation dans l'ordre suivant : MM. Gustave de Beaumont, Alban de Villeneuve-Bargemont et Matter. M. Gustave de Beaumont a été élu. Il est auteur du *Système pénitentiaire*, de *l'Esclavage aux État-Unis*, et de *l'Irlande*.

Par ordonnance royale en date du 18 décembre, M. le ministre de l'instruction publique a nommé M. Milne-Edwards à la chaire d'entomologie, vacante au Muséum d'histoire naturelle.

La chirurgie continue de s'enrichir de nouvelles opérations précieuses dans divers cas de maladie. M. Baudens a adressé à l'Académie une communication concernant un nouveau procédé de traitement relatif aux épanchemens qui se font dans les membranes séreuses. Ce moyen consiste dans l'établissement d'une fistule destinée à donner issue au liquide épanché au fur et à mesure qu'il se forme. Sur cinquante opérations, il n'y a eu qu'une récidive, qui tenait au volume énorme de la tumeur. Deux fois le même procédé a été employé contre l'hydropisie du ventre, et son application a été suivie de succès.

« Nous avons eu occasion d'observer en Afrique, dit M. Baudens, quelques guérisons d'hydropisies thoraciques et abdominales; dans ces cas, la nature s'était fait jour en établissant une fistule soit sur la paroi du thorax, soit au pourtour de l'ombilic. Ce lieu d'élection, l'ombilic, a vivement frappé notre esprit, et nous avons compris qu'il avait dû être choisi par la nature, parce que dans cette partie la paroi abdominale a le moins d'épaisseur, et parce que ce point est favorable à l'évacuation du liquide épanché. C'est aussi dans la région de l'ombilic que nous établissons une fistule, afin d'imiter la marche tracée par la nature. On conçoit que ce traitement n'a de chances de guérison qu'autant que l'hydropisie n'est pas entretenue par des désordres organiques irremédiables. Il me paraît surtout indiqué dans le cas d'hydropisies passives, quand déjà l'opération a été faite un grand nombre de fois sans succès. »

Le Musée Standish va prochainement ouvrir. Il se compose de trois cents tableaux remarquables, d'une multitude d'ouvrages d'art, de médailles, et d'une bibliothèque de 25 à 30,000 volumes, admirablement reliés. Tous ces objets occupent cinq salles au-dessus du musée de la marine, au Louvre.

La commission scientifique d'Algérie existe depuis deux ans. Présidée par un homme distingué dans les armes et dans les sciences, elle fut primitivement composée d'une trentaine de géographes, antiquaires, historiens, ethnographes, naturalistes, agriculteurs, etc. Réduite définitivement à vingt et quelques membres, elle se trouvait naturellement divisée en deux sections : celle des sciences physiques et celle dont les investigations se rattachaient à l'histoire. M. le ministre de la guerre a jugé que la seconde ne pouvait guère plus acquérir sur les lieux de ces connaissances générales auxquelles une commission temporaire par sa nature doit s'appliquer. La plupart des membres qui s'y rattachaient, ayant d'ailleurs séjourné en Afrique depuis un certain nombre d'années, devaient avoir dès longtemps recueilli des matériaux suffisans.

Il ne restera plus sous la direction du colonel Bory de Saint-Vincent, pour 1842, que quatorze collaborateurs, savoir : Le capitaine Levaillant, fils du célèbre voyageur de ce nom, et frère de deux colonels si avantageusement connus dans les armées d'Afrique, pour l'étude et la recherche des quadrupèdes et des oiseaux; M. Guichenot, aide naturaliste au Jardin-des-Plantes, pour les reptiles et les poissons; M. Lucas, également attaché au Muséum, pour les insectes et animaux articulés; MM. Deshayes et Vaillant, comme peintres, pour les mollusques et les animaux marins des classes inférieures; M. le capitaine Durieu de Maisonneuve, connu par un excellent voyage dans les Asturies, pour la botanique; M. Renou, pour la géologie; M. Ravargi, pour la minéralogie; M. le capitaine d'artillerie Delamare, pour le dessin; M. le capitaine d'état-major Deneveu, et M. Aimé, l'un des savans professeurs du collége d'Alger, pour la physique générale; enfin MM. Warnier, Charles et Pascal Monard, pour l'étude physiologique des indigènes et du soldat.

Le *Dictionnaire encyclopédique usuel*, dont le *Musée* a parlé, dans sa livraison du mois d'octobre, avec l'estime que mérite cet important ouvrage, est aujourd'hui terminé. La 46e et dernière livraison vient de paraître chez les libraires Magen et Comon. Le *Dictionnaire encyclopédique usuel* a maintenant sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

Parmi les éditeurs de physiologies, M. Desloges s'est acquis une spécialité assez remarquable; au lieu de reproduire des types déjà exploités par les romans, et surtout par la publication de Curmer, il s'est attaché à n'imprimer que des physiologies d'objets. On cite parmi les plus remarquables de ces petits livres, la physiologie de l'*Argent*, *du Boudoir*, *des Quartiers de Paris*, *du Gant*, *du Parterre*, *des Champs-Elysées*, *des Bals de Paris* et *de la Toilette*.

Le Jardin-des-Plantes vient de s'enrichir d'une panthère noire, de deux lions et d'une autruche d'une grande beauté.

La ménagerie de ce bel établissement avait éprouvé, depuis quelques mois, de graves pertes. Tous les lions mâles étaient morts du scorbut. La femelle de celui qui était né au Jardin-des-Plantes, quand elle eut perdu son compagnon, fut prise d'un profond chagrin, refusa de manger, et mourut elle-même quinze jours après.

Voici le bulletin théâtral du mois.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *La Reine de Chypre*.

OPÉRA-COMIQUE. — *Mademoiselle de Méranges*.

ODÉON. — *La Vie d'un Comédien*, *Une Charge à payer*, *Ivan de Russie*.

THÉATRE-ITALIEN. — *La Vestale*, *Stabat Mater*, de Rossini.

VAUDEVILLE. — *Pour mon fils*, *Le Dérivatif*.

GYMNASE. — *Les jolies filles du Stilberg*.

VARIÉTÉS. — *Lucienne*, *Feu Péterscoff*, *les Chevau-légers de la Reine*.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Pygmalion*, *Aujourd'hui et dans cent ans*.

AMBIGU-COMIQUE. — *Novice et dragon*, *le Feuilleton*.

GAITÉ. — *Benoît*, *l'Enfant de Chœur*, *la Voisin*.

CIRQUE. — *M. Morin*.

Les succès du mois sont la *Reine de Chypre*, *Ivan de Russie*, *la Voisin*, et *Aujourd'hui et dans cent ans*.

Ἑρμῆς.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de A. Desrez, 24, rue Lemercier, à Batignolles-Monceaux.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

UNE FAUVETTE.



La Cigale et la Fourmi.

Dans une soirée passée chez Mme M***, la conversation s'était engagée sur la meilleure éducation à donner aux enfans. Locke, Rousseau et Pestalozzi avaient été orgueilleusement cités à tort et à travers pour venir en aide aux thèses les plus discordantes. Il ne se débitait pas une sottise qui ne fût appuyée d'une autorité respectable. Pauvres grands hommes!

— Moi, disait en minaudant une charmante petite dame, un peu vieille, un peu contrefaite, en ne laissant voir un instant ses longues mains osseuses hors de son manchon que pour arranger les plis de sa robe de manière à cacher ses longs pieds; moi, je veux donner à mon fils une éducation rationnelle et à la hauteur du siècle. Il faut d'abord songer à développer la force et les grâces du corps, comme dit M. de Pestalozzi, car la force physique impose aux masses; aussi je prétends faire suivre avant tout à Bibi des cours de gymnastique.

— A quel état le destinez-vous, madame? demanda un des assistans, à l'air jovial et railleur, et qui, le menton appuyé sur sa canne, se tournait alternativement, avec une apparence de bonhomie caustique, vers chacun de ceux qui prenaient la parole, comme pour les aider à développer leur pensée.

— A quel état je le destine, monsieur? mais, d'abord, il n'a encore que trois ans; vous sentez bien qu'à mon âge je n'ai pas un fils majeur.

L'homme à la canne salua avec une politesse exquise. La dame continua :

— Quand il sera majeur, j'espère bien qu'il succédera à la charge de son père.

— Monsieur votre mari tient une école de gymnastique?

— Fi! dit un gros monsieur, espèce de Prud'homme, le mari de la dame, en s'emparant aussitôt de la parole: je suis commissaire-priseur au Mont-de-Piété, monsieur, à vous rendre mes devoirs.

Puis, après s'être bruyamment saturé le nez d'une large pincée de tabac et avoir, du revers de la main, secoué son jabot à plusieurs reprises, il ajouta:

— Du reste, je ne partage point, touchant mon fils, toutes les idées de mon épouse. C'est M. de Voltaire, je crois, qui a dit que le trop grand développement des forces corporelles arrêtait celui des forces intellectuelles; je compte faire faire simplement à mon fils toutes ses humanités, comme je les ai faites moi-même. Il ne s'en trouvera pas plus mal, j'aime à le croire.

Cela dit, il sourit à l'assemblée d'un air de satisfaction, et reprit sa position première dans son large fauteuil.

— Permettez, mon cher, dit un nouvel interlocuteur; je ne sais si, à notre époque d'émeutes et d'agitations, les études purement classiques suffisent pour assurer l'avenir d'un jeune homme. Il lui faut un état, un état manuel, qui le mette à même de se tirer d'affaire, si jamais une troisième révolution.....

— Bravo! interrompirent quelques voix; c'est le système de Jean-Jacques!

— Fi! s'écria d'une voix retentissante le gros commissaire-priseur; vous venez invoquer en fait d'éducation le nom d'un homme qui a mis ses enfans au Mont-de-Piété!... Pardon! je veux dire aux Enfans-Trouvés... Mais, l'habitude.....

On avait ri du *lapsus linguæ* du gros monsieur; il s'en vengea sur le malheureux Rousseau, contre lequel il fulmina longuement, quoiqu'il n'en eût jamais lu trois pages de suite. Mais si l'attaque fut véhémente, la défense fut vive. Pendant un quart d'heure tout le monde parla à la fois.

— Mon fils sera menuisier! disait le partisan du philosophe; il l'est déjà, et il n'a que six ans!

— C'est-à-dire qu'il vous étourdit du matin au soir à coups de marteau et qu'il brise vos meubles!

— Oui; mais il les raccommode!

— Grand bien vous fasse! A ce métier-là, votre fils gagnera des durillons; mais il y perdra l'intelligence et le savoir-vivre.

— Montaigne a dit: « Si votre fils est tant soit peu faible d'esprit, faites-le pâtissier dans quelque bonne ville.

— Rousseau a dit menuisier!

— J'aime mieux les pâtissiers!

— Locke a dit: « Faites d'abord de votre fils un honnête homme. »

— Métier de dupe.

— Monsieur de Montesquieu a dit: « Il faut que chacun tourne et travaille dans sa sphère. »

— Mais les commissaires-priseurs travaillent dans leur sphère, et beaucoup, monsieur, surtout au Mont-de-Piété.

— M. de Buffon a dit: « L'homme est un animal »; donc on doit consulter ses instincts pour le choix d'un état.

— M. de Buffon était un grand génie: c'est lui qui, le premier, a découvert que les chiens portaient la queue à gauche.

— M. Durandeau prétend que moins on a de science plus on est heureux, dit une dame de province qui n'avait pas encore eu son tour.

— Qu'est-ce que c'est que M. Durandeau?

— C'est un de nos voisins de campagne.

— Bravo! Vivent Montesquieu, Locke, Buffon et Durandeau!

Chacun parla, cria, divagua encore un bon bout de temps; enfin la maîtresse de la maison fit un signe; le charivari s'arrêta court.

— J'avoue, messieurs, que je ne sais plus trop où en est la question que vous agitiez tout à l'heure, et je prie M. D***, qui, d'un air tant soit peu moqueur, nous regarde tous du haut de sa canne, de faire ici l'office de président. Qu'il résume les opinions émises, si faire se peut, et qu'il nous fasse part des siennes, s'il en a.

— Sur l'honneur, madame, je suis de l'avis de tout le monde, dit M. D***, l'homme à la figure joviale. Je ne m'oppose pas plus aux menuisiers de Rousseau qu'aux pâtissiers de Montaigne, et même, quoique nous soyons assez mal avec l'Angleterre dans ce moment-ci, je me range ouvertement du parti de Locke. Être honnête homme, n'est pas toujours le moyen d'arriver rapidement; mais Locke ajoute: « Faites contracter à l'enfant l'habitude du travail, qu'il sache d'abord se contenter de peu, et, s'il n'est pas tout à fait un idiot, il arrivera, sinon à la fortune, du moins au bien-être. » C'est là sans doute une vulgarité en théorie, mais essayez de la pratique. Il est positif que, dans le plus grand nombre des cas, on marche à la fortune plutôt par une bonne conduite que par de grands talens, car toute espèce de vice est un trou fait à la bourse du pauvre comme à celle du riche. Je respecte Pestalozzi, Montesquieu, Buffon et même M. Durandeau, que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais je connais un autre grand philosophe, dont on n'a pas parlé, et qui a traité en partie le sujet à sa manière, c'est-à-dire sous une légère forme dramatique et avec des personnages de peu d'importance; enfin une espèce de conte pour les enfans, mais dont la morale cependant peut profiter à tout le monde. Si vous le désirez, j'essaierai de me rappeler sa pensée et de la traduire tant bien que mal, vous laissant libres, une fois mon récit achevé, de reprendre votre discussion où vous l'avez laissée. Seulement je vous conseille, pour mieux vous entendre, de ne parler que quatre à la fois, tout au plus, comme dit Alcide Tousez, puisqu'il faut ici, pour chaque mot, citer son autorité.

La proposition de M. D*** fut adoptée par acclamation, et sur-le-champ il commença son histoire.

« Dans une maison du faubourg Montmartre, ou plutôt de la rue Coquenard, demeuraient autrefois, à une assez grande distance l'une de l'autre cependant, deux jeunes filles de condition à peu près semblable. L'une, Catherine Renaud, habitait, au rez-de-chaussée, une loge de portier, où elle était née; l'autre, Ursule Perrin, occupait, avec sa mère, une petite mansarde au cinquième étage. C'était l'endroit le plus élevé de la maison, car alors d'habiles spéculateurs n'avaient pas encore calculé combien de pieds cubes d'air suffisaient strictement à la respiration d'un Parisien, et les maisons à sept étages, avec double entresol, étaient chose inconnue. Tout s'accroît et grandit avec le temps. »

— Les arbres et les maisons! interrompit un auditeur.

— Et les loyers, donc! ajouta un autre.

— Et le budget! dit un politique centre gauche.

— Sans parler de la misère publique! dit d'un ton sentencieux le commissaire-priseur, en faisant tourner sa tabatière entre ses doigts; nous en avons des preuves patentes, nous autres du Mont-de-Piété, surtout vers l'époque du carnaval.

Il ouvrit sa tabatière, la présenta à ses voisins; puis, après en avoir usé lui-même, d'un geste majestueux, il fit comprendre au narrateur qu'il pouvait continuer.

« La fille du portier, reprit M. D***, fréquentait la même école que l'habitante de la mansarde; mais Catherine, gâtée par ses parens, aimait peu la lecture; l'école lui devint antipathique, ce qui contraria d'abord le père Renaud, qui aurait désiré que sa fille pût tenir son livre d'adresses et faire son mémoire de blanchisseuse, choses importantes dans un ménage et dont Mme Renaud ne pouvait se charger, ayant, à la suite d'une couche, disait-elle, oublié tout ce

qu'elle avait appris autrefois, ce qui est fort commun, comme chacun sait.

» Le brave portier, qui savait son monde, se gardait bien de donner à sa femme un démenti devant sa fille, et Catherine, douée d'une logique naturelle, concluait, de l'accident arrivé à sa mère, qu'on était bien dupe de se donner tant de mal pour acquérir une science qu'on pouvait perdre à la première occasion.

» Aussi, courir dans le quartier, faire les commissions de la maison, toujours chantant le long de sa route, était sa principale occupation, tellement que les commères du faubourg la connaissaient si bien, elle et ses airs favoris, qu'elles l'avaient surnommée la Fauvette de la rue Coquenard.

» Le père Renaud, au train dont allaient les choses, se lassa de dépenser quatre francs par mois pour l'éducation de sa fille, et, à l'âge de douze ans, Catherine abandonna ses études scolastiques, ne s'occupant guère d'autre chose que de soigner ses serins, de chanter avec eux et de tirer le cordon chez M. son père.

» Ursule Perrin, à son tour, quitta l'école, sachant lire, écrire et calculer. Les bons conseils, les bons exemples de sa mère l'habituèrent vite au travail et à l'économie. Elle n'avait guère d'autre distraction que d'aller de temps en temps jouer avec Catherine. N'ayant qu'elle pour compagne, l'aimant comme si elle eût été sa sœur, elle lui rendait tous les petits services qui étaient en son pouvoir, lui arrangeait ses chiffons, lui raccommodait son linge, et la Fauvette, reconnaissante de ses bons soins, s'envolait souvent jusqu'à la mansarde, où elle chantait à Ursule ses airs les plus nouveaux, tandis que celle-ci travaillait.

— Je parie, dit l'un des assistans en interrompant de nouveau, qu'Ursule va épouser un prince ou un banquier, tandis que Catherine mourra pauvre et vieille fille.

— Vous pourriez perdre le pari, dit M. D***, et il poursuivit :

» Tandis qu'Ursule travaillait, que Catherine chantait, M. et Mme Renaud cherchaient dans leur tête quel état ils pourraient donner à leur fille. C'est là, dans la vie, le moment des grandes discussions pour les parens, soit qu'ils aient pris parti pour le système de Locke, de Rousseau ou de Pestalozzi, soit qu'ils n'aient jamais entendu parler de ces graves personnages. Ce dernier cas était, sans aucun doute, celui du portier et de la portière du faubourg Montmartre.

» Après avoir longtemps parlé, discuté, disputé, M. et Mme Renaud se retrouvaient toujours au même point, c'est-à-dire parfaitement en désaccord l'un avec l'autre. Un jour, fatigué d'avoir vainement épuisé son éloquence, M. Renaud, qui était tailleur et qui avait les idées étroites, à ce que disait sa femme, se tut tout à coup, prit son ouvrage et se promit bien de ne plus jamais entamer un sujet aussi pointilleux. Mais au bout d'un quart d'heure de silence, il leva la tête, regarda sa femme d'un air rayonnant, et dit :

» — Ravaudeuse !

» — Fi donc ! s'écria Mme Renaud ; une ravaudeuse, ça sent le bas peuple !

» Le brave tailleur reprit son aiguille, rentra dans son silence ; Mme Renaud vaqua aux soins de son ménage, grommelant tout bas sur le malheur d'avoir un mari aussi peu inventif, lorsqu'elle fut interrompue dans son grommelage par cette nouvelle exclamation :

» — Blanchisseuse de fin !

» — Fi donc ! Le dos courbé et le nez sur des fers toute la journée ! Je n'ai pas envie de rendre mon enfant poitrinaire !

» — Et puis, dit M. Renaud en réfléchissant, il faut porter le linge en ville... ça n'est pas convenable. — Couturière ! s'écria-t-il tout à coup... Parbleu ! nous cherchions bien loin ! couturière !

» — Fi donc ! D'abord, ma fille n'aime pas la couture ; puis il y a à Paris autant de couturières que de pavés. Ça gagne dix sous par jour, voyez le bel avenir, et encore il faut payer un apprentissage !

» — Au diable ! dit le père Renaud : fais-la marchande de pain d'épice, il n'y a pas d'apprentissage à payer. Je ne connais plus rien, moi, à tous vos états de femmes. Ah ! si ma fille était un garçon, il y a longtemps qu'elle serait placée.

» — Eh bien ! qu'est-ce que tu en ferais de ton garçon ?

» — J'en ferais un teinturier.

» — Fi donc ! Faites-vous donc passer pour un homme comme il faut, avec des mains bleues.

» — Serrurier !

» — Fi donc ! ils sont affreux !

» — Mais, au bout du compte, il serait tailleur, tailleur comme moi... Je lui apprendrais mon métier.

» — Fi donc ! il n'y a rien qui rende bête comme cet état-là !

» Et les querelles recommençaient pour le garçon qu'on n'avait pas, et qu'on ne pouvait plus probablement avoir.

» Pendant ce temps, Catherine entrait, sortait pour se donner un air occupé, rajustait ses cheveux devant le morceau de glace, arrosait son pot de réséda, parlait à ses serins, jouait avec sa chatte, montait chez Ursule et chantait à tue-tête toute la journée, ce qui contrariait fort un jeune avocat qui logeait au troisième.

» Ces scènes de famille n'étaient interrompues que par un : *Le cordon, s'il vous plaît*, qui se faisait entendre de temps en temps, ou par le facteur qui apportait des lettres, et qui, tandis que Mme Renaud cherchait de la monnaie pour le payer, regardait Catherine, et disait du ton le plus calme, et en guise d'adieu et de remercîment :

» — Elle sera jolie, votre fille.

» — Qu'est-ce que ça me fait ? répondait le père Renaud, ça n'est pas un état !

» — Ça peut aider à lui en procurer un, répliquait sa femme, qui était dans les idées avancées du siècle.

» Au milieu de ces débats matrimoniaux, le jeune avocat que Catherine empêchait de travailler avec ses roulades perpétuelles, descendit, entra dans la loge pour prendre ses lettres qu'on oubliait de lui donner, et dit au brave portier, d'un ton moitié doux, moitié fâché :

» — Elle a de la voix, votre fille.

» — Qu'est-ce que ça me fait ? ça n'est pas un état !

» — Pourquoi pas ! répliqua Mme Renaud ; monsieur a raison ; Catherine chante fort bien.

» — Bien fort, murmura tout bas l'avocat. Elle a beaucoup de voix, ajouta-t-il tout haut. Le cordon, s'il vous plaît. Et il sortit.

» Catherine était présente ; le suffrage de l'avocat l'avait flattée. Elle y rêva, elle se rappela qu'un de ses cousins, garçon menuisier, qui avait une fort belle voix, était entré, avec des protections, au Conservatoire des Beaux-Arts, qui venait de s'ouvrir. Elle préférait l'état d'artiste à celui d'ouvrière ; elle en parla à sa mère, qui fut tout à fait de son avis. On eut recours aux protecteurs du cousin. Catherine était jolie, ils y mirent beaucoup de bonne volonté. Le père Renaud, en vieux Romain, résistait encore ; on lui parla de la fortune, de l'honneur de la famille. Il fut débordé et se rendit à discrétion. »

— Vous voyez bien, madame, dit un interrupteur, que

ce n'est pas un prince qu'Ursule épousera; c'est l'avocat du troisième.

— Moi, dit un autre, je crois que l'avocat épousera Catherine la fauvette.

— Mais alors où serait la moralité?

— Dame... la moralité... c'est... c'est qu'il la rendra malheureuse.

— Chut!

Le conteur reprit:

« Au bout de quelques années, les études lyriques et dramatiques de Catherine s'avançant — non sans peine, car elle était très-paresseuse — le temps de ses débuts approcha. Le père Renaud eut alors de nouvelles attaques à soutenir. Mme Renaud, qui avait tous les jours accompagné sa



M. et Mme Renaud dans leur loge.

fille au Conservatoire pour veiller sur sa vertu, cherchait à faire comprendre à son mari que la loge d'un portier n'était pas un asile décent pour une prêtresse des muses (style de Conservatoire). Le père Renaud tenait à sa loge, à sa bûche, à son sou pour livre, et ne voulait point déguerpir. En vain son épouse lui laissait entendre adroitement qu'après les débuts de la Fauvette il ne manquerait pas de se présenter pour elle une foule de bons partis, d'hommes riches et puissans; que cela avait toujours lieu ainsi, et que la vue de la loge ôterait de l'importance à sa fille; rien ne l'émouvait. En vain Catherine, non par intérêt, mais par amour-propre, le tourmentait de son côté, le priant, le suppliant, lui chantant avec Armide:

Ah! par pitié, Renaud, laissez-vous attendrir!

ou avec Médée:

Au nom des dieux,
Quittez ces lieux!

il résistait toujours, se cramponnant à sa loge, s'enlaçant dans son cordon. Enfin, un beau jour, après avoir longtemps bataillé, pour mettre tout le monde d'accord, il mourut. »

— Ah! ce pauvre père Renaud! exclama le commissaire priseur, j'en suis fâché! il m'intéressait! Le concierge du Mont-de-Piété se nomme justement Renaud.

« Catherine eût bien voulu pouvoir pleurer son père tout à son aise, mais le jour de son début approchait; les sanglots lui auraient altéré la voix, les larmes lui auraient rougi les yeux; de plus, force était pour elle de chanter en s'éveillant, de fredonner en s'endormant. Ne fallait-il pas qu'elle apprît ses rôles? Le moyen, au milieu de ses occupations, de trouver un moment pour se livrer à sa douleur! Tout alla donc selon les exigences du théâtre.

» Afin de se rapprocher du Conservatoire, Mme veuve Renaud transporta ses pénates dans un hôtel garni de la rue des Petites-Écuries. Ce départ chagrina vivement Ursule, qui se trouvait séparée de sa chère Catherine, ou plutôt de sa chère Lindamine, car j'oubliais de vous dire que, après un conseil de famille, il avait été décidé que la Fauvette s'appellerait dorénavant Lindamine, nom qui ne se voit pas dans le calendrier, mais qui est très-euphonique et qui fut déclaré fort joli par toutes ces demoiselles du Conservatoire, bien fâchées de ne l'avoir pas trouvé pour elles.

» Ursule, dérobant quelques instans à son modeste travail habituel, alla plusieurs fois faire une visite matinale à son amie; mais les leçons de Mlle Lindamine étaient si multipliées, ses occupations si graves, qu'à peine avait-elle le temps de recevoir la petite Perrin. Celle-ci ne se découragea pas, et choisit une autre heure pour y retourner. La foule abondait chez *Mme veuve Renaud* — Mme Renaud aimait beaucoup qu'on l'appelàt ainsi; elle trouvait que ce mot de *veuve* relevait son nom de femme et lui servait en quelque sorte de titre honorifique.— On ne parlait que du prochain début de sa fille, du succès prodigieux qu'il devait avoir; elle possédait une voix si pure, si nette, si ravissante, une prononciation si correcte, une méthode si parfaite! Ce devait être un début scandaleux de vogue!

» Au milieu de cette giboulée de complimens, il est facile de concevoir que Lindamine ne pouvait guère s'occuper de la pauvre Ursule; elle trouva cependant un matin le moyen de la prendre à part et de lui parler, pour lui dire de mettre un chapeau lorsqu'elle viendrait chez elle, parce qu'un bonnet sentait la grisette, et surtout de ne plus la tutoyer, parce qu'elles étaient maintenant trop grandes filles toutes les deux et que cela sentait l'enfant.

» Ursule comprit parfaitement la double recommandation, et se retira les larmes aux yeux, après avoir embrassé Mme veuve Renaud, qui lui promit sa protection.

» Le grand jour arriva enfin; Lindamine Renaud débuta à l'Opéra, ou elle eut un succès des plus brillans, à la suite duquel elle entra immédiatement..... dans les chœurs. Ce n'était pas positivement ce qu'on attendait; mais il y a de la cabale partout, et il fallut bien se contenter de son lot en attendant mieux. »

— Maman, est-ce que ce monsieur va parler encore longtemps comme ça? dit la jeune Ernestine, charmante enfant de cinq ans, fille de la maîtresse de la maison.

— Taisez-vous, mademoiselle.

« Cependant les années s'écoulent, le mieux n'arrive pas. Lasse de végéter obscure, Lindamine franchit le seuil du grand Opéra et s'engage dans une troupe de province, où elle joue les plus hauts emplois, en second d'abord,



Lindamine jouant l'opéra en province.

puis en premier; avec quelque désagrément dans le commencement, avec un plein succès dans la suite. La fauvette est devenue rossignol. L'argent et les adorateurs arrivent. »

— Mais c'est immoral! interrompit une dame. Voilà Catherine plus heureuse qu'Ursule.

— Comment, plus heureuse? Est-ce parce qu'elle chante à l'Opéra?

— Oh! ce n'est pas cela que je veux dire. Mais enfin le vice triomphe, puisque Catherine fait fortune.

— La fortune ne fait pas le bonheur! dit le commissaire-priseur en frappant solennellement sur sa tabatière.

— Et Mme veuve Renaud, que faisait-elle pendant ce temps-là?

— Parbleu! répondit un beau jeune homme, fort spirituel et qui n'avait pas encore desserré les lèvres: comme toutes les mères de théâtre, Mme Renaud était la très-humble servante du logis, et, chez mademoiselle sa fille, elle faisait la cuisine et cirait les bottes.

— Ah! quelle horreur! s'écria la petite dame minaudière et contrefaite, en portant, par un mouvement de pudeur, sa main devant ses yeux; mais à la vue de la longueur de cette main, rappelée à elle-même, elle la rentra aussitôt dans son manchon, après avoir regardé vivement si ses pieds ne dépassaient pas sa robe.

Pendant cette interruption, le menton appuyé sur sa canne, en narrateur patient et bonhomme, M. D*** s'était fait l'auditeur de son auditoire; enfin, quand chacun eut dit son mot, il reprit:

« Effectivement, Mme Renaud vaquait, en bonne mère, aux soins du ménage; mais quand le soir elle accompagnait sa fille au théâtre pour lui préparer ses costumes et lui mettre son rouge, elle quittait le tablier et portait des plumes. Au reste, c'est avec le plus profond regret que j'ai l'honneur de vous annoncer que, peu de temps après, Mme veuve Renaud, née demoiselle Cornaille, fit comme feu M. Renaud, elle mourut.»

— Mais c'est un drame que vous nous contez là! voilà déjà deux morts!

« Lindamine, désolée, ne voulut pas rester plus longtemps dans la ville où elle venait de perdre sa mère. Il est vrai que la gloire provinciale ne suffisait plus à son ambition. Elle partit pour l'étranger.

» Dans ce temps, l'empereur Napoléon.....»

— Bon! voilà l'Empereur qui est arrivé! dit le monsieur centre gauche; je m'étonnais aussi de n'en avoir pas encore entendu parler: on le fourre partout maintenant.

« L'empereur Napoléon avait frayé aux artistes français une large route à travers toute l'Europe; Lindamine en profita. Elle chanta à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Munich, et elle compta dans ces pays autant de triomphes que nos soldats. Je pourrais même vous dire qu'on lui éleva des statues, que les rois lui donnèrent des fêtes et que les reines l'admirent dans leur intimité; que la Confédération germanique vint en corps au-devant d'elle et que l'empereur des Français lui fit don d'une bague portant ces mots: *Napoléon à Lindamine*; mais ce serait faire un anachronisme; toutes ces belles choses n'étaient pas à la mode dans ce temps-là.

» La fortune et la gloire accueillaient néanmoins fort honnêtement notre héroïne; elle chantait beaucoup, et gagnait beaucoup. Il ne lui manquait que de savoir tant soit peu calculer ses recettes et ses dépenses pour s'assurer à jamais un avenir *honorable;* mais la petite Renaud n'avait pas lu notre philosophe anglais; aussi, après quelques années de prospérité, quitta-t-elle l'Allemagne, au grand déplaisir des admirateurs et des créanciers qu'elle y laissa.

» Se dirigeant vers l'Italie, par la Bavière et le Tyrol, elle obtint à Milan, à Florence, à Naples, les succès les plus flatteurs; mais les bravos de la France lui manquaient. Elle résolut de rentrer triomphante dans cette ingrate patrie qui l'avait laissée s'exiler.

» Son printemps s'était écoulé dans les chœurs de l'Opéra, son été mûrissait; elle avait encore la voix sonore et flexible, son chant s'était perfectionné au delà du Rhin et au delà des Alpes, mais ses yeux n'avaient plus la même vivacité. Elle chercha une compensation à ce désavantage.

» Le dillettantisme avait envahi la capitale à la suite des alliés; Lindamine s'en fit une ressource; elle italiénisa son nom de famille, et *la Rinaldi* fut reçue à Paris avec acclamation.

» Durant le cours de ces longues années, Ursule Perrin, toujours laborieuse, exacte dans l'accomplissement de ses devoirs modestes, n'avait quitté sa mère que pour se marier. Heureuse dans son ménage, à force de travail et d'économie elle trouvait le moyen de vivre à l'aise et de mettre encore tous les ans de côté une petite somme pour doter ses filles et s'assurer une vieillesse honorable. Ses filles aidant, sa clientèle s'agrandissant, elle avait été prendre dans une maison de la rue Saint-Honoré un logement commode et spacieux au cinquième étage. C'était son étage favori.

» Une cantatrice en vogue occupait les appartemens du premier. Ayant appris qu'elle faisait grosse dépense en toilette, Ursule, qui jamais ne perdait une occasion d'augmenter son avoir par le travail, se présenta chez la dame pour lui demander sa pratique.

» Introduite devant la maîtresse du logis, elle resta tout à coup ébahie:

» — Je ne me trompe pas!... c'est toi!... c'est vous!... je suis Ursule.

» La Rinaldi allait peut-être lui répondre à la manière du père Renaud, par un: Qu'est-ce que ça me fait? mais elle ne trouva pas l'expression assez noble, et, de toute la hauteur de sa majesté théâtrale, elle lui dit:

» — Je vous reconnais; que me voulez-vous?

» — Je sais que vous faites beaucoup travailler, répondit Ursule avec émotion et d'un air décontenancé; je venais... comme voisine...

» — Il suffit. Vous êtes toujours couturière? Laissez-moi votre adresse.

» — Mais je demeure dans la même maison que vous... comme autrefois, ajouta-t-elle avec un vieux sentiment d'affection qui se réveillait en elle.

» — C'est bon; si vous travaillez aussi bien et à meilleur marché que ma couturière, vous aurez la préférence.

» La bonne Ursule resta stupéfaite; l'indignation lui fit monter le sang à la figure; elle n'articula plus que ces mots: « Une amie d'enfance! » Et elle se retira aussitôt et sans faire la révérence, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé.

» Le soir même, la Rinaldi chantait dans une réunion brillante et nombreuse; il y avait tant de monde pour l'entendre qu'on étouffait dans les salons. Accablée par la chaleur, elle regagna sa voiture au milieu de l'enthousiasme général; mais une femme de chambre maladroite ne lui jeta pas assez tôt sur les épaules sa mante de velours et d'hermine; *un vent de bise* la saisit au passage; car l'hiver approchait. Un rhume très-violent s'ensuivit; survint un enrouement, puis une extinction de voix. La Rinaldi n'était plus jeune, elle n'avait rien amassé et il fallait vivre. Elle essaya, avec sa voix enrouée, de prendre l'emploi des contralto en province, mais elle y fut sifflée. Poussée à bout, elle revint à Paris, non plus triomphante et superbe, mais humble et délabrée, solliciter une place dans les chœurs de l'Opéra. On lui dit qu'elle avait trop de talent et qu'elle humilierait ses camarades. Elle eut recours aux expédiens pour se tirer d'affaire en attendant la résurrection de sa voix; elle emprunta et ne rendit pas; elle ne pouvait ven-

dre ses diamans et ses bijoux, étant déjà depuis quelque temps au régime du strass et du chrysocale, mais elle mit ses effets au Mont-de-Piété.»

Ici, le commissaire-priseur salua.

« Cependant Ursule allait marier ses filles, à qui elle cédait son établissement de couture. Elle donnait en outre à chacune d'elles une dot de dix mille francs, fruits de ses longues économies. L'argent était là, sur sa table, bien compté et en espèces sonnantes.

» La bonne vieille, appelant à elle toutes les jouissances qui sont dans l'avenir, même pour la vieillesse, rêvait déjà à ses petits enfans, en s'occupant à broder, par délassement et par habitude de travail, lorsqu'elle entend sa porte s'ouvrir.

» Une femme, longue et mince, mesquinement vêtue avec recherche, coiffée encore de la toque des beaux jours, passée comme eux, paraît devant elle. C'est Catherine Renaud.

» — Bonjour, ma chère Ursule; il y a longtemps que j'ai le projet de venir vous voir, car je me suis toujours repentie de vous avoir reçue un peu froidement à la dernière visite que vous m'avez faite.

» Et Ursule, immobile sur son siége, la regardait, sans interrompre sa broderie et sans lui dire de s'asseoir. Catherine tourna les yeux vers la table où se trouvaient les sacs d'écus et poussa un soupir; puis elle ajouta:

» — J'étais si occupée!..... Ah! ma pauvre Ursule, les temps sont bien changés! J'ai éprouvé des malheurs, beaucoup de malheurs!

» — Je m'en aperçois, dit Ursule.

» — Heureusement il me reste des amis.

» — Tant mieux pour vous.

» — Je vous ai toujours aimée, Ursule; aussi je viens, sans façon, vous faire part de mes chagrins, comme à une ancienne camarade.

» — Mais que vous est-il donc arrivé?

» — Hélas! j'ai perdu ma voix.»

— Vous chantiez? j'en suis bien aise; eh bien, dansez maintenant! s'écria la petite Ernestine, enchantée de sa citation et en battant des mains. Tiens, maman, c'est *la Cigale et la Fourmi* que ce monsieur vient de nous conter.

— Justement, dit M. D***; néanmoins, si j'ai pris à La Fontaine le sujet de mon histoire, c'est à une remarque de Rousseau que je devrai mon dénoûment.

« Ursule ne repoussa pas la main qu'on lui tendait: elle ne répondit pas à une prière par une raillerie; elle pensa que les gens heureux, c'est-à-dire sages, devaient être indulgens. Oubliant les torts de Catherine, elle lui fit une petite place à son feu et à sa table, et les deux vieilles amies ne se souvinrent plus que de la maison de la rue Coquenard.»

— Mais votre histoire, mon cher, est suffocante de moralité! dit le beau jeune homme.

— Ne vous avais-je pas avertis que je n'avais d'autre prétention que d'être un conteur *ad usum Delphini*? On ne fait plus de morale aujourd'hui que pour les enfans. Au surplus, ma besogne n'était pas difficile, car non-seulement je m'appuyais sur Rousseau et sur La Fontaine, mais aussi sur ce dessin d'Henri Monnier, que voici là, dans ce cadre; car lui aussi a paraphrasé avec son crayon la fable de *la Cigale et la Fourmi*.

— Allons! Rousseau, La Fontaine, Henri Monnier et vous, vous êtes quatre grands hommes! Mais en quoi tout cela a-t-il éclairci notre discussion précédente?

— En cherchant à prouver, d'après l'exemple de Catherine et d'Ursule, que ce n'est pas le choix de l'état et le système plus ou moins philosophique d'éducation qui font plus tard le bonheur et la fortune; mais, avant tout, les bons principes et les bons exemples que la famille seule a pu donner. Cette fois, c'est Locke qui parle.

Dans ce moment, un domestique apporta des verres de punch sur un plateau.

— A la santé de Locke! dit un des assistans.

— A la mémoire de feu M. Renaud et de Mme sa veuve! dit un autre.

X.-B. SAINTINE.

ÉTUDES D'ENTOMOLOGIE.

DES LONGICORNES.

Les larves des longicornes vivent toutes aux dépens des végétaux. Elles habitent l'intérieur des arbres ou des plantes dont la vie est assez longue pour entretenir la leur. La nature semble leur en avoir distribué toutes les parties comme un héritage à exploiter. Ainsi plusieurs d'entre elles se contentent de ronger l'écorce, en rampant ordinairement sur l'aubier; la plupart entament les couches ligneuses ou s'enfoncent profondément dans leur sein; d'autres s'attachent exclusivement, ou à peu près, à la substance médullaire. Les unes creusent les branches ou les rameaux; un grand nombre perforent les troncs et les endommagent souvent d'une manière considérable; les autres minent les racines ou réduisent en poussière les souches inutiles que la hache a dédaignées. En cheminant elles pratiquent des galeries dont le diamètre augmente avec la grosseur de leur corps. Malgré l'obscurité où elles travaillent, jamais elles ne commettent la maladresse de déchirer le voile qui les couvre, c'est-à-dire d'arriver jusqu'au jour, où des ennemis nombreux menaceraient leur vie. Un sens intime les guide dans leur démarche ténébreuse avec une sûreté parfaite. Elles peuvent réduire à la faible épaisseur d'une feuille de parchemin la couche qui les sépare de l'extérieur, sans craindre de lacérer ce rideau protecteur. Il est facile de mettre à cet égard leur talent à l'épreuve, en leur donnant à ronger un morceau de bois réduit, dans certain point, à un diamètre à peine plus large que celui de leurs anneaux. Elles sauront, sans trahir leur présence, vider l'intérieur de ce col, fallût-il, durant la traversée de ce passage difficile, tenir leur corps dans un rétrécissement insolite. Leur prévoyance va plus loin pour nous céler leurs ravages: au lieu de rejeter au dehors le détritus de leurs alimens, elles en garnissent les tuyaux qu'en avançant elles laissent derrière elles. Si la matière dont elles se nourrissent est ligneuse ou solide, la vermoulure produite remplit à peu près ces canaux; si la substance doit, comme la moelle, être réduite par le travail de la digestion à un volume peu considérable, ils restent plus ou moins vides, et leur fournissent, en cas de besoin, une sorte de moyen pour échapper à l'ennemi, en leur permettant de chercher un refuge du côté opposé à celui de l'attaque.

Quelquefois ces larves vivent solitaires dans les tiges de certaines plantes ; mais elles habitent toujours, en nombre plus ou moins grand, un voisinage rapproché. Leur éloignement réciproque, sur le même végétal, n'est soumis à aucune règle. Ordinairement, les distances qui les séparent sont largement proportionnées à la nourriture nécessaire à chaque individu jusqu'à son entier accroissement. Quelquefois cependant cette loi semble mise en oubli. Quand la nature veut, par exemple, hâter la chute d'un tronc mort ou décrépit, ou rendre plus promptement à la terre, qu'ils doivent fertiliser, les restes inutiles d'un arbre abattu, elle convie à cette œuvre une foule de vers rongeurs ; elle les accumule en nombre surabondant dans les parties végétales dévolues à la destruction. De prime abord ces artisans actifs, dont le concours est nécessaire à l'accomplissement de ses desseins, savent éviter avec un art merveilleux tout empiétement sur les travaux de leurs voisins ; mais dès que le but de leur création commence à être atteint, dès que la matière à réduire en poudre devient moins abondante dans l'espace limité qui les enserre, leur avidité inquiète les pousse à traverser les galeries contiguës à la leur ; de là, des rencontres et des combats, dont la suite inévitable doit être la mort, au moins pour l'un des champions. Ils se déciment ainsi jusqu'à ce que leur multitude soit réduite à des proportions convenables, c'est-à-dire jusqu'à ce que les survivans soient en quantité assez faible pour trouver dans la matière ligneuse qui reste à dévorer les moyens suffisans d'arriver à leur dernière transformation. Alors ils cessent de s'entre-déchirer ; car, toujours fidèle à ses principes conservateurs, la nature, même en sacrifiant dès qu'ils lui sont devenus inutiles les instrumens obscurs dont elle s'est servie pour arriver à ses fins, se réserve d'en maintenir le nombre suffisant pour assurer la perpétuité de l'espèce.

Avant d'arriver à l'état de nymphe, ces larves changent plusieurs fois de peau. La durée de leur vie sous leur première forme est ordinairement d'un à trois ans ; mais cette durée est variable jusque chez les individus sortis d'une même ponte. Si des circonstances particulières ont retardé l'accroissement de quelques-uns, si, à l'époque fixée pour leur passage à un autre degré de leurs métamorphoses, ils ne sont pas suffisamment préparés à la crise qu'ils ont à subir, ils prolongent d'un an la vie laborieuse qu'ils traînent. On peut même opérer ce retard d'une manière artificielle, en troublant l'existence de ces sortes de vers, en les arrachant de leur retraite une quinzaine de jours avant le temps où devrait avoir lieu leur transformation. Toutefois, on n'apporte point impunément le désordre dans la marche de leur développement : leur corps subit, par suite de cette violence, un amaigrissement plus ou moins considérable ; mais bientôt ils reprennent leur genre de vie habituel et poursuivent leurs travaux destructeurs jusqu'à ce que le cours de l'année ait ramené la saison où ils se changeront en nymphes.

Nous demanderions en vain à la science l'explication de ce phénomène ; à peine pourrait-elle nous répondre par des hypothèses. Comment, en effet, ces larves, dont l'accroissement était complet, sont-elles obligées, par l'effet d'une perturbation passagère, de reparcourir le cercle annuel dans son entier avant d'éprouver la métamorphose qu'elles étaient sur le point de subir ? le besoin impérieux qui, dans leur premier état, pousse les insectes à prendre une autre forme, est donc limité dans sa durée ? il cesse donc de se faire sentir dès que sont écoulés les momens marqués pour cette opération ? quelles sont alors les causes capables de le ramener d'une manière si périodique et si régulière, que les influences atmosphériques peuvent souvent en faire tout au plus varier l'époque de quelques jours ?

Avant de quitter leur figure vermiforme, les larves qui nous occupent, inspirées par un sentiment admirable de conservation, prennent toutes les précautions, tous les moyens de sûreté nécessaires pour assurer leur bien-être et leur avenir. La plupart agrandissent leur retraite, se pratiquent une espèce de niche ovoïde, pour y couler en paix les jours qu'elles devront user dans un sommeil léthargique. Celles qui habitent les tiges de diverses plantes, ferment avec un bouchon serré les deux extrémités de la partie du tuyau où elles songent à s'arrêter, afin d'en défendre l'entrée à leurs ennemis. Certaines espèces désertent les écorces dont elles avaient fait leur nourriture jusqu'alors, et se creusent un sépulcre dans les couches ligneuses pour y trouver un abri plus sûr ; d'autres, qui avaient poursuivi jusqu'au cœur des arbres leurs nuisibles travaux, se rapprochent au contraire de l'extérieur, afin de pouvoir, quand elles seront parvenues à leur dernière forme, sortir avec moins de difficulté de ces dédales obscurs. Ces précautions prises, elles se préparent par le repos à la crise qu'elles doivent subir, et après un temps dont la durée varie, elles se délivrent de leur peau et se trouvent devenues nymphes.

Sous ce nouveau domino elles présentent, de manière à les laisser distinctement reconnaître, toutes les parties propres à l'insecte parfait ; mais plusieurs de celles-ci n'ont pas le développement dont elles sont susceptibles. Les élytres sont raccourcis et déhiscens ; la tête est infléchie ; les antennes sont couchées et recourbées sous la poitrine ; les pieds repliés en dessous ou, chez d'autres, saillans de chaque côté d'une manière anguleuse. Quelquefois l'abdomen est terminé par des espèces de crochets, destinés à donner plus tard à l'animal la faculté de se cramponner, afin de se dépouiller avec plus de facilité de son enveloppe desséchée. Ces larves restent dans une immobilité analogue à celle de la léthargie ; cependant, si on les inquiète, elles font mouvoir avec assez de vivacité leurs segmens abdominaux. Huit à quinze jours suffisent à la plupart pour leur permettre de parvenir à leur dernière transformation et de paraître sous leur forme la plus belle.

Parvenus à ce terme glorieux, ces insectes, après avoir donné le temps aux diverses parties de leur corps d'acquérir une consistance suffisante, s'occupent à se frayer un chemin pour arriver au jour. Parfois, soit qu'à l'état de larve leurs soins aient manqué de toute la prévoyance nécessaire, soit que la sécheresse leur ait créé des obstacles inattendus en durcissant les parties végétales qu'ils ont à perforer, ils s'épuisent en efforts inutiles et trouvent une mort obscure aux lieux mêmes où naguère ils puisaient la vie. Ce triste sort, mais dont un petit nombre seulement est frappé, est réservé particulièrement à ceux qui, dans leur jeune âge, s'enfoncent le plus profondément dans l'intérieur des arbres. C'est ainsi que la nature, par des moyens qui souvent nous restent inconnus, maintient sans cesse dans de justes proportions les espèces les plus nuisibles.

Les individus assez heureux pour échapper à tous les dangers emploient peu de jours à ouvrir la voie qui doit les conduire à la lumière ; cependant si des froids hâtifs viennent attrister le milieu de l'automne, et surprendre dans de semblables travaux quelques-uns de ceux dont la destinée est de paraître dans cette saison, ces insectes s'arrêtent dans leur marche, et attendent le retour du printemps pour entrer dans la vie nouvelle où ils achèveront de jouer le rôle pour lequel ils furent créés.

Une fois hors des sombres galeries dans lesquelles s'est

traînée leur enfance, plusieurs longicornes les abandonnent pour toujours; les autres reviennent encore dans les même lieux fuir pendant le jour la lumière qui les importune. Les grandes espèces, fidèles aux ombrages qui ont voilé leur berceau, s'éloignent peu, généralement, des bois témoins de leur naissance. On les voit errer sur les branches ou les rameaux des arbres analogues à ceux qui les ont nourries, ou s'abreuver d'autres fois avec délices de la liqueur qui découle de leurs troncs ulcérés. Les petites espèces, au contraire, volent dans les prés et les champs chercher une nourriture plus exquise dans la coupe des fleurs. Leur goût ne les porte pas indifféremment vers toutes celles que la terre fait éclore; nos regards les chercheraient en vain sur les plus brillantes de nos jardins et de nos parterres. Leur choix, plus modeste, s'arrête sur des plantes plus humbles; il se fixe communément sur les végétaux polyanthés, sur ceux principalement dont les tiges florales sont déployées en ombelle, épanouies en corymbe ou disposées en épi.

Quelquefois la nature, pour soustraire ces insectes à l'œil



Longicornes.

Spondylis buprestoïdes. — Trogosoma depsarium. — Cerambyx velutinus. — Nipnona picticornis. — Larve de Rhagium.

de leurs ennemis, leur a donné une robe dont les teintes sont en harmonie avec les lieux qu'ils fréquentent. La plupart des phytœcies sont verdâtres comme les plantes sur lesquelles on les trouve; les ædiles et les ragies sont gris ou ténébreux comme l'écorce des pins dont ils sont les hôtes fidèles. Les espèces lucifuges ont des couleurs sombres comme la nuit dont elles aiment l'empire. Celles que leur défaut d'ailes attache à la terre, portent aussi la livrée du deuil et de la tristesse; mais parmi les autres, plusieurs ont la beauté en partage. Celles-là resplendissent d'un éclat métallique; celles-ci montrent sur leur cuirasse les nuances les plus vives et les plus tranchées: tantôt on dirait que l'orpin a été employé pour les peindre, tantôt on croirait que le carmin ou le cinabre ont été mis à contribution pour les orner. Les unes sont garnies, dans différentes parties de leur corps, de poils qui reproduisent à certain jour la richesse de l'or ou le brillant de l'argent; les autres sont parées d'un habit chamarré de galons, ou semblent revêtues d'un manteau de velours vert ou de satin couleur de feu. En général, celles dont la destinée est de vivre parmi les fleurs peuvent lutter avec ces filles de la terre d'éclat et de diversité: on dirait que la nature a voulu leur donner une robe de fête pour assister au banquet délicieux qu'elle leur offre de toutes parts.

Quelques espèces au don de la beauté unissent des qualités non moins remarquables: elles exhalent les odeurs les plus suaves et embaument l'air des saulées qu'elles habitent; elles réalisent ainsi pour nous tous les charmes

prêtés par les poëtes aux bosquets d'Amathonte ou d'Idalie

Ces insectes, quand on les saisit, font entendre un bruit plaintif et monotone : on dirait le cri touchant de la douleur ou la prière suppliante d'un vaincu. Ce son est produit par le frottement de la paroi interne et supérieure du prothorax contre le scutum du mésothorax, vulgairement appelé le pédoncule de l'abdomen, dont les surfaces respectives sont garnies de rides très-fines.

Les longicornes habitent les diverses régions de la France. On les rencontre sous toutes les zones de notre belle patrie. Quelques-uns, comme les vespères, les cartalles, les solénophores, sont propres aux chaudes contrées de nos provinces méridionales ; d'autres semblent réservés pour animer les solitudes boisées de nos montagnes alpines. Aucune heure ne se lève sans en trouver de prêts à l'utiliser à son passage. Les uns sont éveillés aux premiers rayons de l'aurore ; la plupart ne sortent de leur repos qu'après le lever du soleil ; d'autres, ennemis des feux du jour, attendent l'approche des ombres pour quitter leur retraite. Plusieurs commencent à paraître dès qu'avril a fait reverdir les champs ; bientôt ils sont remplacés par d'autres, et cette chaîne, comme celle des fleurs, se prolonge jusqu'à l'approche des frimas. Chaque espèce se montre à son tour sur la scène, et disparaît après l'avoir occupée souvent plus d'un mois, et quelquefois à peine seulement une ou deux semaines.

Avant de terminer leur existence, les femelles songent à assurer le sort de leur postérité. A l'aide de leur oviducte, instrument docile qu'elles font mouvoir avec beaucoup d'adresse, elles introduisent leurs œufs dans les fentes, les font glisser sous les écorces des végétaux chargés de nourrir les vers rongeurs qui en sortiront. Heureusement ce n'est point au chêne jeune et robuste qu'elles confient ces germes destructeurs : un instinct providentiel les guide vers celui qui renferme déjà dans son sein des causes de décadence, ou qui penche vers son déclin. Si, par exception à cette règle, plusieurs de ces mères attentent par un de leurs dépôts funestes à la jeunesse de certains arbres, elles s'adressent principalement à ceux, tels que le peuplier ou le saule, dont la croissance rapide et la trop facile reproduction pourraient faire craindre de voir leur nombre s'étendre au delà des limites qui leur furent assignées. D'autres femelles, en revanche, semblent destinées à nous faire oublier les ravages des précédentes. Elles placent leur ponte dans les racines ou les couches stériles éparses dans le sol de nos bois ; elles occasionnent ainsi la pulvérisation plus prompte de ces débris féconds, que la nature cachera bientôt sous un tapis de verdure ou qu'elle couvrira de rejetons nouveaux. Par une singularité dont il serait difficile de nous rendre compte, on voit souvent des souches subir lentement les lois de la décomposition, sans recéler jamais, comme leurs voisines, de ces larves dévorantes chargées d'activer leur ruine. Le même arbre aussi quelquefois présente un de ses flancs déchiré par ces vers avides, quand le côté opposé reste constamment préservé de leurs outrages. Quelles causes peuvent faire respecter ainsi ces parties végétales le plus souvent déjà frappées de mort? La nature manque-t-elle d'artisans de destruction ? ou les femelles de ces insectes trouvent-elles dans les perceptions de leur sens exquis des motifs capables de justifier leurs préférences ou leurs dédains?

Dès leur sortie de l'œuf, les jeunes larves abritées par les écorces, cachées dans les couches ligneuses où plusieurs ne tardent pas à s'enfoncer, sembleraient, sous des voiles si épais, pouvoir se livrer sans crainte à leur nuisible industrie ; mais la Providence n'a pas abandonné sans défense nos forêts, nos vergers et nos haies : elle a confié à d'autres êtres le soin de limiter les dégâts de ces races lignivores, en refrénant leur trop grande multiplication. Voyez les nombreuses espèces d'oiseaux grimpeurs visiter nos chênes décrépits pour les délivrer de ces hôtes parasites. Entendez les pics faire résonner sous leurs coups de bec les arbres de nos bois, et annoncer au loin par un cri de joie la rencontre heureuse de cette proie succulente. D'autres ennemis, moins puissans en apparence, mais aussi redoutables en réalité, leur font pareillement une guerre cruelle. Diverses fourmis, dont la mission est de miner également l'intérieur des vieux troncs, immolent ces larves rivales dans les lieux mêmes témoins de leurs ravages. Plusieurs autres insectes hyménoptères de la tribu des ichneumonides perforent les écorces à l'aide de leur longue tarière, atteignent ces sortes de vers sous les enveloppes épaisses qui les protégent, et déposent dans leur sein des œufs parasites, qui seront bientôt la cause de leur mort. C'est ainsi que se lie et s'enchaîne l'existence des divers corps organisés, afin de conserver l'équilibre admirable qui existe entre toutes les œuvres de la création. L'étude de ces diverses harmonies n'est-elle pas faite pour nous attacher au culte de la nature et nous porter à admirer la sagesse de son auteur?

E. MULSANT.

ÉTUDES HISTORIQUES.

PEINTURE EN MINIATURE SUR MANUSCRITS.

S'il est vrai que la peinture, c'est-à-dire la représentation des objets matériels, a précédé les langues écrites, et peut-être même les langues parlées, on pourrait faire remonter à une bien haute origine l'emploi des ornemens peints sur les manuscrits, puisque les premiers manuscrits n'auraient été, comme les hiéroglyphes, qu'une série d'objets représentés. N'allons pas si loin, et prenons cet emploi seulement à l'époque où l'on remplaça par l'éclat et l'arrangement des couleurs les simples ornemens au trait que l'on traçait d'abord, soit avec un poinçon sur des tablettes enduites de cire, soit sur le papyrus et le parchemin avec la plume ou le roseau trempé d'encre.

Plusieurs auteurs, tels qu'Ovide dans ses *Tristes* (lib. I, eleg. 1), et Pline, au XXXIIIe livre (cap. VII), font de claires allusions à l'usage des couleurs et des métaux employés pour l'ornement des manuscrits. L'on sait que, par un privilége spécial, les rescrits des empereurs étaient tracés sur des feuilles de couleur pourpre, en lettres d'or ou d'argent. De là, les scribes impériaux reçurent le nom de *chrysographes*. On employa le même procédé pour les livres saints

et pour certains ouvrages profanes qu'une longue vénération publique entourait d'une sorte d'hommage superstitieux. Ainsi, l'impératrice Plautine donna à son jeune fils Maxime, dès qu'il sut lire couramment le grec, un Homère écrit en lettres d'or, comme les volontés des empereurs. Cet usage était fort ancien. Plus tard, et après avoir employé de simples embellissemens, c'est-à-dire des lettres majuscules, des marges garnies de dessins ou d'arabesques, dans lesquelles le texte se trouvait encadré, on finit par mêler la peinture aux manuscrits. Il y eut alors, comme l'explique Montfaucon (*Palæogr. Græca*, lib. I, cap. VIII), une classe de copistes qui devinrent des artistes véritables. On les appela d'abord γζαμματευς, puis χαλλιγραφος, ou γζαφευς. D'ordinaire, deux artistes travaillaient au même manuscrit, le scribe et le peintre, et l'on peut donner ce nom au dernier, car il se le donnait lui-même, témoin l'un de ceux que cite Montfaucon, et qui signait *Georgius Staphinus pictor*. Souvent les ornemens du manuscrit n'étaient qu'une simple enluminure ajoutée au trait; souvent aussi c'était une véritable peinture.

Il faut aller jusque chez les Grecs anciens pour trouver l'origine de ce mélange; car Pline dit expressément que Parrhasius peignait sur des parchemins, *in membranis*. Sans doute l'histoire naturelle d'Aristote, à laquelle Alexandre donna une si haute et si libérale protection, réunissait des images au texte. Il devait y avoir des livres de cette espèce dans la bibliothèque des Ptolémée à Alexandrie, puisque, sous le septième de ces princes, un *peintre* était attaché à sa bibliothèque. Enfin les livres choisis que Paul-Émile et Sylla firent porter devant eux, en triomphe, parmi les dépouilles de la Grèce, ne pouvaient être autre chose que ces riches manuscrits. A Rome, l'exemple des Grecs fut suivi, et l'on y trouve des monumens positifs du mélange de la peinture et de l'écriture. On sait, par exemple, que Varron avait joint des portraits aux vies de sept cents personnages illustres qu'il écrivit; ce qui faisait dire à Pline, de ce livre perdu : *Immortalitatem non solum dedit, verùm etiam in omnes terras misit, ut præsentes esse ubique et claudi possint* (lib. XXXV, cap. II). Vitruve aussi avait joint des dessins aux descriptions contenues dans son livre sur l'architecture, dessins qui, malheureusement, ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Sénèque dit qu'on aimait à voir les portraits des auteurs avec leurs écrits, et Martial semble faire allusion à cet usage, lorsqu'il remercie Stertinius *qui imaginem meam ponere in bibliotheca sua voluit* (lib. IX. Præf.).

Après l'établissement de la religion chrétienne, surtout après son triomphe définitif sous Constantin, cet art de la miniature sur manuscrits sembla s'attacher exclusivement aux Écritures, aux œuvres des Pères et aux livres de liturgie. Nous pouvons le suivre, comme nous avons fait précédemment pour la mosaïque, d'abord dans le Bas-Empire, puis en Italie.

La miniature sur manuscrits devint bientôt la grande et commune occupation de tous ces anachorètes dont les pays chrétiens de l'Orient furent promptement remplis, et qui donnèrent à l'Occident l'exemple et les préceptes de la vie monastique. On avait vu dans le cinquième siècle un empereur, Théodose le Jeune, se faire surnommer le *Calligraphe*, parce qu'ayant le goût des manuscrits ornés, il en avait commandé un grand nombre. On vit plus tard Théodose III, détrôné en 717, occuper ses loisirs, lorsqu'il était devenu simple prêtre à Éphèse, en écrivant avec des lettres d'or les Évangiles, qu'il décorait aussi d'ornemens peints.

Il y eut un moment, pendant le triomphe des Iconoclastes, où la peinture sur manuscrits ne fut plus cultivée qu'en secret, et les empereurs hérétiques firent brûler une foule de ces livres ornés, compris dans la persécution des images. Mais, après l'hérésie, le goût revint plus vif, et prit toute l'ardeur d'un sentiment religieux. Dans le neuvième siècle, Basile le Macédonien, Léon le Sage, s'appliquèrent à ranimer la culture, à favoriser les progrès de la peinture sur manuscrits. Ce fut dans ce même siècle que l'empereur Michel envoya au pape Benoît III un magnifique évangile enrichi d'or et de pierres précieuses, ainsi que d'admirables miniatures dues au pinceau du moine Lazare. Dans le dixième siècle, l'Orient fit à l'Occident un don bien plus considérable encore. Je veux parler du fameux *Ménologe* que l'empereur Basile Porphyrogénète envoya au duc de Milan, Ludovico Sforza. Ce *Ménologe*, précédemment cité, était une espèce de missel, qui contenait diverses prières pour tous les jours des six premiers mois de l'année, et, de plus, jusqu'à quatre cent trente tableaux, représentant une foule de figures, des animaux, des temples, des maisons, des meubles, des armes, des instrumens, des ornemens d'architecture. La plupart de ces tableaux sont signés de leurs auteurs : Pantaléo, Siméon, Michael Blanchernita, Georgios, Menas, Siméon Blanchernita, Michael Micros et Nestor. Ils sont très-curieux, tant pour l'histoire de la peinture que pour la connaissance des costumes et des usages de l'époque (1).

La mode des miniatures sur les livres dura sans interruption, en Orient, jusque sous les Paléologues, les derniers des empereurs, et, depuis le *Ménologe*, on a de magnifiques manuscrits ornés, de toutes les époques, même de celle qui précède immédiatement la prise de Constantinople par les Turcs. Il s'en trouve un du onzième siècle à la bibliothèque du Vatican, qui renferme des dessins d'opérations chirurgicales. Celui-là rappelle les manuscrits des Arabes, qui, ne pouvant les orner de peintures proprement dites, et réduits, comme dans leurs mosquées, à de simples décorations architecturales, ajoutaient cependant des dessins au texte de leurs traités scientifiques. Il y a, par exemple, dans les manuscrits du livre d'Al-Faraby, intitulé *Elémens de musique*, duquel le maronite Miguel Casiri a traduit plusieurs extraits dans sa *Bibliotheca arabico-escurialensis*, les figures d'au moins trente instrumens divers.

En Italie, nous avons vu les premiers rois ostrogoths encourager la peinture des manuscrits, et Cassiodore, le ministre de Théodoric, se faire calligraphe. Charlemagne aussi, et les fils qui se partagèrent son empire, firent orner des manuscrits saints avec toute la magnificence possible de leur temps. Au neuvième siècle, un autre Français, Bertaire, abbé de Mont-Cassin, répandait dans le midi de l'Italie le goût et l'usage de la miniature, tandis qu'à Florence, depuis lors et aux diverses époques, plusieurs religieux se rendaient célèbres dans l'art d'orner les manuscrits. Vasari en cite quelques-uns dans le cours de son livre. Cet art s'améliora peu à peu, comme la peinture elle-même, et, comme elle, ce fut à la fin du quinzième siècle qu'il atteignit sa perfection. Beaucoup de peintres véritables, et des plus célèbres, ne dédaignaient pas d'exercer ainsi leurs pinceaux. Cimabuë et Giotto s'occupèrent dans leur jeunesse de l'ornement des manuscrits. Dante cite, un peu plus tard, deux peintres en livres, Oderisi, de Gubbio, et Franco, de Bologne, qui devaient avoir alors une grande renommée, puisqu'il les fait expier dans le purgatoire l'or-

(1) Des Sforce, *le Ménologe* de Basile Pophyrogénète passa à la famille Sfrondati, et le cardinal Paul, de cette maison, en fit présent au pape Paul V, qui le destina à la bibliothèque du Vatican. Clément XI en avait préparé la publication, qui fut faite ensuite par Benoît XIII.

gueil qu'elle leur donnait (1). Ce fut Simon Memmi, de Sienne, qui peignit les miniatures du *Virgile* de Pétrarque, conservé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, et, dans le quinzième siècle, il y avait à Naples le fameux Antonio Solario, surnommé *il Zingaro* (le Bohémien), à Florence, Bartolommeo della Gatta, qui s'occupaient du même travail (2). Successivement, et jusqu'à cette dernière époque, d'admirables manuscrits furent exécutés pour les Sforce, les Gonzague, les princes siciliens de la maison d'Anjou, ceux des rois d'Aragon qui l'étaient aussi de Naples, pour les ducs d'Urbin, de Ferrare, de Modène, pour Mathias Corvin, roi de Hongrie, et René, comte souverain de Provence, enfin pour les Médicis et les papes.

Si l'on est curieux d'avoir à ce sujet de plus longs détails, on peut consulter d'Agincourt (*Histoire de l'Art par les monumens*) au titre qui nous occupe. Il a fait connaître, par des descriptions et des planches, les plus célèbres manuscrits des divers âges que possède la bibliothèque du Vatican, laquelle réunit aujourd'hui à la bibliothèque des papes, celle des électeurs palatins, celle des ducs d'Urbin, et celle de la reine Christine de Suède. On demeurera convaincu que, si ces peintures sur manuscrits sont d'un ordre inférieur aux autres peintures, à celles qui font les tableaux et les fresques, elles ont été du moins bien mieux conservées, et qu'étant ainsi, comme les mosaïques, des monumens d'époques où toute autre peinture a disparu, elles sont d'une extrême utilité pour marquer la succession traditionnelle de l'art, et pour la prouver.

Louis VIARDOT.

(1) « O, dissi a lui, non se' tu Oderisi,
» L' onor d'Agobbio, et l' onor di quell' arte
» Ch' alluminare è chiamata in Parisi?
» — Fratre, diss' egli, più ridon le carte
» Che pennelleggia Franco Bolognese.
» L' onore è tutto or suo, e mio in parte. »

(2) On croit que ce fut à Naples, sous les leçons du *Zingaro*, et à Florence, sous celles de Bartolommeo della Gatta, que René d'Anjou, comte de Provence, apprit la peinture sur manuscrits. Il passa, effectivement, plusieurs années en Italie, de 1438 à 1455, soit pour disputer le royaume de Naples aux rois d'Aragon, soit pour s'allier au duc de Milan contre les Vénitiens. Ce ne fut qu'après son retour qu'il peignit à l'huile le tableau-triptyque qui est à Aix, dans l'église de Saint-Sauveur, et les nombreuses miniatures dont il a orné les manuscrits conservés dans plusieurs musées ou bibliothèques.

ÉTUDES MORALES.

LA SÉPARATION.

L'épisode qu'on va lire est emprunté à la Bague Antique, que M. *S. Henry Berthoud* va publier. La première partie de cet ouvrage, qui se composera de quatre volumes, est consacrée à l'histoire d'une pauvre fille, élevée dans le vice, et qui fait de longs et nobles efforts pour arriver à la vertu. La souffrance la mène au martyre, et le martyre à l'expiation.

Par une belle matinée du mois d'octobre 1831, deux femmes, debout et leur panier au bras, devisaient à l'entrée du marché d'Hazebrouck. Quoique leur entretien durât depuis dix minutes, il ne s'était encore exercé que sur la rareté du poisson d'eau douce, sur le prix de la volaille, et sur les achats plus ou moins heureux qu'avaient faits mutuellement ces deux bourgeoises. Car une Flamande met son orgueil, non-seulement à se procurer les plus belles denrées, mais encore à les payer le moins cher possible. Pour obtenir des choux un peu plus gros, pour gagner quelques centimes, elles déploient plus de ruses et plus de manœuvres que n'en exige d'un diplomate la signature d'un traité de paix. La victoire obtenue, elles la proclament, elles en humilient toutes leurs amies moins heureuses; c'est même là un souvenir qui se perpétue durant plusieurs jours, et que l'on ne manque pas de se rappeler mainte et mainte fois avec complaisance.

Or, Mme Frémicourt, l'une des deux causeuses, venait d'acheter une carpe magnifique, et, par une adroite combinaison, elle la payait bien vingt-cinq à trente centimes de moins cher que sa valeur réelle. Je ne saurais vous dire combien l'autre interlocutrice, Mme Grebert se sentait froissée et envieuse du succès de son amie; tandis que la première exaltait sa victoire, la seconde cherchait à en diminuer l'importance, par des observations critiques tendant à déprécier la grosseur et la qualité du poisson. Un peu d'aigreur commençait même à se mêler à la discussion, lorsque l'horloge de l'hôtel-de-ville sonna midi : ce fut un signal qui mit trêve aux propos et qui renvoya chez elles les deux dames, rappelées au logis par le soin grave de préparer leur dîner.

Elles se séparèrent donc à la hâte, l'une blessée de savoir l'heureuse emplète conquise par son amie, l'autre joyeuse de cette emplète et de la jalousie qu'elle causait à madame Grebert.

Du reste, malgré des soins si futiles et l'importance qu'elles y attachaient, ces deux femmes étaient loin de manquer de caractère et même d'intelligence; Mme Grebert dirigeait seule un vaste établissement de tannerie, dont un mari paralytique lui laissait toute la charge. Elle savait à la fois maintenir sous une discipline exemplaire cinquante ouvriers, suffire aux commandes de ses correspondans, et surveiller les écritures des livres de commerce, auxquelles suffisaient, à force de travail, ses deux filles. L'autre bourgeoise, Mme Frémicourt, restée veuve après six ans de mariage, était parvenue, quoiqu'elle ne possédât que douze cents livres de rente, non-seulement à donner une bonne éducation à son fils et à sa fille, mais encore à payer, sur ses économies depuis vingt ans, la petite maison qu'elle habitait, et dont le prix avait bien pu s'élever à cinq mille francs.

L'achat de cette maison ne lui laissait plus que l'accomplissement d'un vœu à désirer : le mariage de sa fille! Et certes, personne plus que Louise ne réunissait les qualités nécessaires pour rendre heureux un ménage. Économe, douce, sans volonté, bien des fois elle avait fait dire à maint et maint jeune homme de la ville : Pourquoi n'a-t-elle pas de dot! Mais aucun d'eux cependant ne s'était trouvé assez de fortune ou d'amour pour épouser la jeune fille, d'autant plus que Mlle Louise, sans coquetterie et sans grande beauté, n'était point une de ces femmes qui inspirent des passions violentes. Sans doute, lorsqu'on la regardait attentivement, on ne pouvait se dispenser de rendre justice

au blond suave de sa chevelure soyeuse, à l'expression mélancolique de son regard, à la petitesse de son pied et à l'élégance de sa taille; mais rien n'attirait impérieusement sur elle les regards. Il fallait que le hasard les y portât. Riche, on l'eût trouvée charmante; pauvre, on n'y prenait pas garde. Louise avait compris sa position, et s'était résignée de bonne heure à ne point se marier. Il n'en avait pas été de même de Mme Frémicourt, que le célibat de sa fille blessait à la fois dans ses affections de mère et dans sa vanité de bourgeoise. Sans jamais avoir pu se résoudre à quitter tout espoir de marier sa fille, il lui restait au fond du cœur, je ne sais quel vague pressentiment qu'un jour elle mènerait à bonne fin ce désir de sa vie entière. Elle faisait reposer particulièrement cette confiance sur la position de son fils. Maurice, se disait-elle, non sans quelque fondement de réalité, jeune médecin de haut mérite, devait infailliblement voir accroître sa clientèle, et devenir, avant peu d'années, le médecin en vogue d'Hasebrouck.

Aucun médecin, plus que lui, dans la ville, ne pouvait faire preuve d'une prudence, d'une assiduité et d'un talent semblables! Un jour, par conséquent, sa position de fortune, le crédit qu'il acquerra, et les belles relations qu'il trouvera dans sa clientèle, engageront quelque jeune homme à prendre, en échange de dot, ces moyens de réussite dans les emplois de la ville. D'ailleurs, qui sait? Maurice donnera peut-être lui-même une dot à sa sœur: Louise n'a que vingt-deux ans, et la fortune de son frère peut marcher rapidement!

Telle était la pensée constante de Mme Frémicourt. Telle était encore sa préoccupation, tandis qu'après avoir quitté Mme Grebert, elle revenait du marché vers sa maison.

La maison de la digne bourgeoise s'élevait dans un des quartiers solitaires de la ville, et se composait d'un joli petit corps d'habitation qu'entourait un jardin.

Une extrême recherche de propreté faisait de cette demeure une sorte de séjour délicieux. Comme Mme Frémicourt aimait à le dire, dès le seuil tout était frotté, ciré, brillant, et d'une simplicité qui ne manquait pas d'élégance; car le goût de Maurice s'était associé aux soins minutieux de sa sœur et de sa mère. Si rien n'égalait la blancheur des rideaux, Maurice, en revanche, les avait drapés de sa main; aucune tache n'altérait les papiers du salon et de la salle à manger, mais Maurice avait choisi ces papiers et les avait placés lui-même pendant ses courts instans de loisir. L'économie et le travail triplaient dans cette famille la valeur d'un objet, ou plutôt elle diminuait trois fois le prix qu'il coûterait, ce qui vaut bien mieux pour le pauvre.

Louise, penchée sur un tapis de pied qu'elle destinait à la chambre de son frère, reconnut de loin le pas de madame Frémicourt, qui retentissait dans la rue déserte et silencieuse. Elle quitta sur-le-champ son ouvrage pour ouvrir à sa mère, et la débarrasser du poids d'un lourd panier. La bonne femme, l'air triomphant, ne laissa point emporter à la cuisine ce panier plein de ses achats, sans avoir énuméré, un à un, les objets qu'il contenait, sans avoir louangé leur excellente qualité, sans avoir fait deviner leur prix. Par une innocente flatterie, Louise estima chacune de ces choses plus cher que leur prix réel. La carpe, vous le pensez, ne fut pas oubliée; on l'admira, on la convoita, on la pesa, on la porta en triomphe. Une fois tout vu et tout prôné, Mme Frémicourt consentit à s'asseoir, essuya son front ruisselant, et enfin échangea sa chaussure humide contre les chaudes pantoufles que lui présentait sa fille; puis, quand elle se fut mollement établie près du feu, dans un grand fauteuil de cuir, sorte de phénomène, que le jeune médecin avait fait venir de Paris pour sa mère, la vieille dame retomba dans ses châteaux en Espagne, de mariage pour sa fille, et de fortune pour son fils. Mais comme il n'est pas de rêverie assez délicieuse pour triompher du besoin impérieux de travail et d'activité qu'éprouve toute femme née sous le ciel brumeux de la Flandre, Mme Frémicourt se leva donc de son fauteuil et alla chercher un grand rouet: le rouet ne tarda point à s'agiter et à frémir aux mouvemens que lui imprimait le pied de la fileuse; le murmure de la bobine et la monotone régularité du tournoiement de la roue rejetèrent bientôt encore Mme Frémicourt dans le monde idéal de ses espérances et de ses désirs. Elle se voyait à jamais heureuse, comme la plus heureuse des mères, toujours entre ses deux enfans, ne les quittant jamais, veillant sans cesse à leur bonheur, et le rendant assuré par les conseils de sa vieille expérience.

Parfois même, au fond de ces pensées, apparaissaient de petits enfans qu'il fallait bercer sur ses genoux, conduire à l'école, et gronder en les embrassant: car si Louise ne se mariait que plus tard, Maurice, du moins, ne pouvait tarder à prendre femme. Il faut qu'un médecin se marie de bonne heure. Or, un jeune homme si beau, si plein de savoir, et d'une conduite admirablement régulière, n'avait-il pas le droit de choisir entre toutes les jeunes filles du pays, même les plus riches et les plus belles?

Une clef qui grinça dans la porte de la rue fit lever précipitamment la vieille dame:

— Voilà Maurice! s'écria-t-elle.

— Voilà Maurice, répéta la voix douce de Louise.

A l'instant même, les deux joyeuses femmes pressèrent dans leurs bras le jeune homme qui venait d'entrer.

Maurice reçut avec émotion les caresses que lui prodiguaient sa mère et sa sœur. Ces caresses, néanmoins, ne parvinrent pas à dissiper la préoccupation mélancolique de son front pâle et de son regard soucieux.

— Qu'éprouves-tu donc, frère? lui demanda Louise, dont la tendresse s'inquiétait déjà. Serais-tu malade?

— Non pas, ma bonne petite sœur, je me sentais fatigué, j'ai la tête pesante...

— Pauvre garçon! fit Mme Frémicourt, en le forçant de s'asseoir dans le fauteuil de cuir.

— Ce n'est point la fatigue qui te donne cette tristesse, mon frère, objecta Louise plus clairvoyante. Tu veux nous cacher quelque chagrin.

— Il faut que je vous quitte, s'écria Maurice, dont les larmes mal réprimées éclatèrent avec des sanglots, et qui se jeta dans les bras des deux femmes.

Elles restèrent là éperdues et foudroyées.

— Nous quitter! mon enfant!

— Partir, toi! mon frère!

— Il le faut! il le faut! Le séjour de cette ville m'est insupportable! Je mourrais si je restais plus longtemps! Voulez-vous me voir mourir?

— Nous séparer de toi! répéta douloureusement Mme Frémicourt.

— Si ton bonheur l'exige, pars, mon frère, interrompit Louise, dont le visage pâle, les yeux gonflés de larmes, et la voix entrecoupée démentaient le faux courage.

— Restant à Hazebrouck, ici, je deviens un malhonnête homme, un lâche, un misérable que chacun méprisera, que vous mépriserez vous-même, ma mère! Toute cette réputation de loyauté que je me suis faite, je la perdrai; chacun me crachera au visage; le bien que j'ai pu faire depuis cinq ans, le courage que j'ai montré à remplir de dangereux devoirs durant l'épidémie qui vient de désoler le pays, tout cela tournera à ma honte! Tout cela ajoutera à mes sou-

cis ! Vous voyez bien qu'il faut que je parte, ma mère! Voulez-vous qu'on dise de moi : Maurice Frémicourt est un infâme !

Mme Frémicourt se leva, essuya ses larmes, et dit d'une voix ferme :

— Partez, mon fils.

Mais cet effort de courage se brisa de suite, et elle retomba sur sa chaise en se cachant le visage.

— Encore un jour, reprit Maurice, et je succombe ! Encore un jour, et je deviens coupable ! Ma mère ! ma sœur! Oh ! pour que je me résigne à vous quitter, il faut qu'une bien fatale nécessité l'exige !

Mme Frémicourt prit sur la cheminée un petit crucifix d'ivoire qu'elle pressa contre ses lèvres en murmurant une prière. Ce ne fut pas en vain qu'elle demanda au ciel de la force et de la résignation. Dieu prit en pitié cette pauvre mère de douleur, et lui envoya sans doute quelques-uns de ses anges pour la soutenir.

— Que la volonté de Dieu, dit-elle, s'accomplisse. Entre le devoir et le bonheur, il n'y a point à hésiter, mon enfant. Il faut donc partir, Maurice ; aujourd'hui, sur l'heure ! Emporte avec toi ce qui t'est nécessaire. D'ici à trois jours ta sœur et moi nous te ferons parvenir du linge et tes livres. Car, je le comprends, mon fils, notre séparation ne durera pas une semaine, ni même un mois ; elle durera des années ! Elle nous laissera seules ici, pauvres femmes que nous sommes ! sans d'autres joies, sans d'autres espérances que les lettres de celui près duquel nous passions une vie si heureuse ! La volonté de Dieu s'accomplisse !

— Ma mère ! ma sœur ! Oh ! je n'aurai jamais la force de vous quitter !

— Mon frère ! Maurice ! Oh ! c'est mourir que de nous séparer !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! vous voyez ce que je souffre pour vous rester fidèle ! s'écria le jeune homme.

— Il faut mettre un terme à ces cruels adieux, mon enfant ! Mes forces s'épuisent, et nous avons besoin de nos forces pour l'absence. Adieu, pars !

Et il s'arracha de leurs bras et s'éloigna, mais ce fut pour revenir bientôt les presser encore une fois contre sa poitrine, pour les couvrir de ses larmes et de ses baisers !

— Votre bénédiction, ma mère ! votre bénédiction, avant que je ne vous quitte !

Il s'agenouilla devant sa mère. Louise l'imita.

— Mon Dieu, dit Mme Frémicourt en étendant les mains sur la tête de son fils ; mon Dieu, bénissez mon fils ; bénissez mon enfant bien-aimé, celui qui ne m'a jamais causé le moindre chagrin. Protégez-le ; ne l'abandonnez pas dans la vie d'isolement dans laquelle le jette son respect pour le devoir et son amour pour votre saint nom ; et maintenant, Maurice, adieu.

Il se releva, s'élança hors de la maison et disparut.

Louise était restée agenouillée ; Mme Frémicourt, debout, priait et pleurait : il ne reste à la pauvre mère plus rien de la physionomie pâle et noble de la femme qui naguère s'occupait avec tant de passion de soins vulgaires et de rêveries mesquines. Le malheur avait débarrassé cette âme forte et généreuse des liens étroits de la pauvreté et d'une existence mesquine.

Après quelques instans, Mme Frémicourt se pencha vers Louise qu'elle releva, qu'elle attira contre son sein, qu'elle entoura de ses étreintes ; puis toutes les deux s'assirent près du foyer, et restèrent ainsi silencieuses et immobiles jusqu'au moment où la nuit fut complète.

Alors, les sons plaintifs de l'*Angelus* tintèrent pour annoncer l'heure de l'office du soir. Mme Frémicourt prit son livre de prières, s'enveloppa d'une cape, sorte de grand voile noir en bure, et fit signe à Louise de l'imiter.

Les deux femmes se dirigèrent ensuite vers l'église, où elles prièrent avec une ferveur qui leur rendit quelque courage.

Elles en avaient besoin, car de nouvelles angoisses les attendaient au logis, où elles ne devaient plus trouver, comme d'habitude, celui sur lequel elles avaient placé toutes leurs affections, celui qu'elles aimaient avec une tendresse sans bornes : c'était à chaque instant une nouvelle douleur.

— Voici l'heure à laquelle il rentrait, disait Louise.

— Il ne s'asseoira point, ce soir, à table près de nous ! soupira Mme Frémicourt, quand neuf heures sonnèrent. Allons, Louise, il faut souper.

Et elles se placèrent toutes les deux devant la table ; mais en vain emplirent-elles leurs assiettes, elles ne purent avaler une seule cuillerée d'aliment. Chacune d'elles, néanmoins, s'ingéniait à faire manger l'autre et à lui persuader qu'elle mangeait elle-même.

— Voici des œufs bien frais ! Maurice les aurait trouvés délicieux ; lui qui les aime tant ! murmura Mme Frémicourt sans trop savoir ce qu'elle disait.

Louise, à ces mots, fondit en larmes, et la mère ne put contenir ses sanglots.

— Parti ! il est parti ! s'écrièrent-elles.

— Mon Dieu, vos épreuves sont bien terribles ! murmura la pauvre mère ! Mais n'importe, que votre volonté soit faite !

S. Henry BERTHOUD.

MÉLANGES.

DU CAFÉ EN ORIENT ET EN EUROPE.

§ Ier.

On ne voit pas dans l'histoire des peuples anciens qu'ils aient connu le café. Il n'était, en effet, connu ni des Grecs ni des Romains, quoi que quelques enthousiastes en aient prétendu ; entre autres Pietro della Valle : il avance que le café est le *népenthe* que reçut Hélène d'une dame Égyptienne, et qu'Homère vante comme propre à calmer l'esprit dans l'état le plus violent de la colère, de l'affliction et du malheur. Paschius, dans son traité *de novis Inventis*, imprimé à Leipsick en 1700, prétend que le café est désigné parmi les présents que fit Abigaïl à David, afin de l'apaiser, *I. Liv. des Rois*, chap. xxv, vers. 18.

C'est dans la haute Éthiopie que l'on place généralement le pays originaire du café ; on en a fait usage, dans ce pays, de temps immémorial. Les Persans furent le se-

cond peuple qui adopta le café ; enfin les Arabes nous l'ont transmis.

On a débité bien des fables sur la découverte du café ; on raconte, entre autres, celle d'un pauvre derviche qui habitait une vallée de l'Arabie, et ne possédait qu'une cabane et quelques chèvres. Un jour qu'elles revenaient du pâturage, il remarqua avec étonnement l'agitation de ces animaux. Il les suivit le lendemain, et observa qu'elles broutaient les menues branches et les fruits d'un arbrisseau qu'il n'avait pas encore remarqué. Il en essaya l'effet sur lui-même, et éprouva une gaîté surnaturelle, accompagnée d'une telle loquacité, qu'il passa auprès de ses confrères pour un homme extraordinaire et inspiré. Il fit part de cette découverte aux autres derviches, qui prirent également du café, et commencèrent à en propager l'usage. Il est probable que cette fable, adoptée par Dufour, sur la foi de Fauste Nairon, Maronite, professeur de langues orientales à Rome, qui avait publié en cette ville le premier traité fait exprès sur cette matière (1), il est probable, dis-je, que cette fable a été inventée par les Arabes pour accréditer l'opinion que le café est originaire de leur pays.

Les Persans racontent que Mahomet étant malade, l'ange Gabriel inventa cette boisson pour lui rendre la santé.

On trouve encore l'histoire d'un supérieur de monastère, en Arabie, qui, ayant entendu parler de l'effet du café sur les chèvres du derviche, et remarquant que ses moines se laissaient aller au sommeil pendant les exercices nocturnes de leur religion, et n'y apportaient pas toute l'attention et tout le recueillement convenables, leur fit boire une infusion de cette graine, qui produisit les plus heureux résultats. Il en établit ainsi l'usage, qui ne tarda pas à passer dans toute l'Arabie ; le café jouit bientôt du plus grand succès, et fut recherché de tout le monde.

Quelques auteurs parlent d'un mollah nommé Chadely, qui, ne pouvant se livrer à ses prières nocturnes à cause de l'assoupissement continuel qu'il éprouvait, essaya de cette boisson, dont il reconnut les bons effets, et dont il parla à ses derviches, qui en propagèrent l'usage.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut dans le milieu du neuvième siècle de l'hégire, quinzième de l'ère chrétienne, que les Arabes commencèrent à cultiver le café.

Gémaleddin Abou Abdallah Mohammed Ben-Saïd, surnommé Dhabhani, parce qu'il était natif de Dhabhan, petite ville de l'Yémen, était mufti d'Aden, ville et port fameux de l'Arabie, à l'orient de l'embouchure de la mer Rouge. Ayant été contraint de se rendre en Perse pour quelques affaires, il y demeura un certain temps, et observa que les habitans faisaient usage du café, et vantaient les propriétés de cette boisson. De retour à Aden, il eut une indisposition, et, s'étant souvenu du café, il en but, et se trouva bien d'en avoir fait usage. Il remarqua qu'il avait la vertu de dissiper le sommeil et l'engourdissement, et de rendre le corps léger et dispos. Il introduisit donc l'habitude de cette boisson à Aden (2). A son exemple, les habitans de la ville, les jurisconsultes et les gens du peuple même prirent du café, les uns pour se livrer avec plus de facilité aux études de leur profession, et les autres à leurs travaux mécaniques. Depuis cette époque, l'usage de cette boisson devint de plus en plus commun. Les fakirs en prenaient dans le temple même en chantant les louanges de Dieu. Le café était dans un grand vase de terre rouge ; le supérieur en puisait dans ce vase avec une petite écuelle, et leur en présentait à tous successivement, en commençant par ceux qui étaient à sa droite, pendant qu'ils chantaient leurs prières ordinaires. Les laïques et tous les assistans en prenaient également. Gémaleddin mourut en 857 (1459 de notre ère).

L'usage du café ne fut jamais interrompu à Aden, et l'on dit que les Arabes ne boivent jamais cette liqueur délicieuse, sans souhaiter le paradis à Gémaleddin en récompense du présent qu'il leur a fait.

D'Aden, le café, vers la fin du neuvième siècle de l'hégire, s'étendit graduellement à la Mecque et à Médine ; l'usage s'en répandit bientôt dans toute l'Arabie ; au bout de peu de temps on avait établi, tant dans cette contrée qu'en Perse, des lieux publics où les oisifs passaient leur temps, et où les hommes occupés venaient se distraire ; on y jouait aux échecs, jeu dans lequel les Arabes excellent et surpassent toutes les autres nations ; les poëtes y récitaient leurs vers, et l'on y distribuait du café préparé. Le gouvernement d'alors, quoique très-despotique, toléra ces établissemens.

De l'Arabie le café passa en Égypte ; il gagna jusqu'au Caire, où il s'introduisit au commencement du dixième siècle de l'hégire, le seizième de Jésus-Christ. De l'Egypte, il arriva ensuite en Syrie, principalement à Damas et à Alep, où il s'établit sans qu'on y apportât aucun obstacle, et enfin dans toutes les autres villes de cette grande province.

La première disgrâce que le café essuya eut lieu à la Mecque, l'an 917 de l'hégire (1511 de l'ère chrétienne). Deux frères, docteurs, natifs de Perse, parvinrent à persuader à l'émir Khaïr-Beg Mimar que le café était une liqueur enivrante, qui donnait lieu à des divertissemens que la loi de Mahomet ne permet pas. Khaïr-Beg convoqua une assemblée de docteurs et de médecins pour délibérer sur ce sujet. Les premiers déclarèrent que les cafés publics étaient contraires au mahométisme ; les seconds, que la liqueur qu'on y servait était préjudiciable à la santé. Plusieurs membres affirmèrent qu'elle leur avait été contraire. Un des assistans alla même jusqu'à dire qu'elle enivrait autant que le vin. Cette déclaration fit rire l'assemblée. « Il a donc bu du vin, s'écria-t-on. » Il fut contraint d'en convenir, et quatre-vingts coups de bâton furent le prix de sa naïveté.

Khaïr-Beg demanda un rescrit du sultan pour empêcher la vente du café à la Mecque, et fit provisoirement défendre d'en distribuer dans les lieux publics. Si l'on en buvait encore dans l'intérieur des maisons, c'était secrètement, afin de se soustraire à la cruauté de l'émir ; car, Khaïr-Beg ayant été informé qu'une personne de la ville en avait bu malgré sa défense, la punit rigoureusement et la fit promener sur un âne, et donner en spectacle dans les rues et sur les places publiques. Bientôt arriva le rescrit du sultan qui contraria les vues des détracteurs du café ; ce rescrit déclarait que les docteurs du Caire, qui devaient être plus instruits que ceux de la Mecque, avaient reconnu l'innocuité du café, et ordonnait à l'émir de retirer sa prohibition. Chacun reprit donc avec sécurité l'usage de cette boisson en apprenant qu'elle était en vogue au Caire, résidence du sultan.

L'an 932, le scheik Sidi-Mohammed Ben-Arrak, ayant été instruit qu'il se passait dans les lieux où l'on prenait du café des actions criminelles, engagea les gouverneurs à supprimer les maisons où l'on débitait cette boisson ; il n'empêcha point pourtant d'en prendre chez soi. Après sa

(1) *De saluberrima potione* Cahue *seu* Cafe *nuncupata Discursus* Fausti Naironi Banesii, Maronitæ, linguæ chaldaicæ seu syriacæ in almo Urbis archigymnasio lectoris ; ad eminentis. et reverendiss. principem D. Jo. Nicolaum S. R. E. Card. de Comitibus. Romæ, 1691.

(2) Manuscrit arabe de la Bibliothèque du Roi, catalogué n° 944 ; traduit par Sylvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tome II, p. 224.

mort, les cafés furent rouverts et publics comme auparavant.

Le café devait causer de nouveaux troubles et de nouveaux soulèvemens.

L'an 941 de l'hégire (1534 de l'ère chrétienne), un fanatique déclama avec tant de force, dans la mosquée, contre le café, que le peuple, animé par les paroles du prédicateur, se porta en foule vers les cafés, brisa les meubles qui les décoraient, et les vases qui servaient à distribuer la liqueur, frappa les buveurs, et donna la bastonnade aux marchands.

La ville fut divisée en deux factions. Les partisans du café soutenaient que c'était un breuvage pur, d'un usage très-sain, qui porte à la gaîté, qui facilite le chant des louanges de Dieu et les exercices de dévotion à quiconque désire s'en acquitter. Ceux, au contraire, qui le regardaient comme une boisson prohibée, ne mettaient aucune borne au mal qu'ils en disaient et à la censure des personnes qui en faisaient usage. Les adversaires du café, enfin, poussèrent les choses jusqu'à prétendre que c'était une sorte de vin, et qu'il fallait le comprendre dans la même proscription. Ils allèrent même jusqu'à dire qu'au jour de la résurrection ceux qui en auraient bu paraîtraient avec un visage plus noir que le fond des vases dans lesquels on le prépare.

Il fut nécessaire d'avoir recours à une consultation juridique. Le scheik ayant convoqué tous les docteurs, ceux-ci déclarèrent la question décidée depuis longtemps en faveur du café. Le scheik, fort de l'opinion des hommes les plus distingués, fit préparer du café chez lui; on en servit à toute l'assemblée, et il devint plus en vogue que jamais.

Toutes les tentatives qui eurent lieu depuis pour faire défendre le café à la Mecque, restèrent infructueuses; il fut aussi prohibé plusieurs fois au Caire, mais il n'a jamais été longtemps sans triompher des obstacles qu'on lui opsait.

Ce fut l'an 962 de l'hégire (1554 de Jésus-Christ), sous le règne de Soliman II, dit le *Grand*, que l'on commença à prendre du café en Grèce, et surtout à Constantinople. Un Damasquin, nommé Schems, et un habitant d'Alep, nommé Hekem, venus dans cette ville, y ouvrirent chacun un café où l'on recevait les consommateurs sur des sofas. Ces établissemens étaient fréquentés par la plupart des savans, des juges, des professeurs, des derviches. Ces cafés, dans la suite, eurent une telle renommée, que les personnes de la première distinction, les pachas et les principaux seigneurs, enfin tous les hommes constitués en dignité, les honorèrent de leur présence. On donna alors aux cafés le nom d'*Ecole des savans*.

Les Turcs s'adonnèrent avec fureur à l'usage de cette boisson, et la capitale fut bientôt remplie de *Kawa-Kanés*, où l'on distribuait le café; les oisifs s'y réunissaient, et, semblables à ces musiciennes ambulantes qui s'introduisent aujourd'hui dans les endroits publics, des danseuses (*almés ghawasiés*), venaient amuser les consommateurs par leurs chants et leurs danses. Mais une furieuse tempête s'éleva. Les prêtres, prétextant qu'on délaissait les temples pour les cafés, firent grand bruit à Constantinople. Ils prétendirent que le café grillé était un charbon, et que tout ce qui avait rapport au charbon était défendu par Mahomet. Le mufti soutint les prêtres, défendit l'usage de cette liqueur dans la capitale, et fit fermer les cafés. Mais bientôt le culte s'en rétablit.

On avait commencé, dans les établissemens où l'on vendait du café, par jouer aux échecs, parler de prose, de vers, d'arts, de sciences; bientôt on s'y entretint de politique et de religion.

Sous Amurath III, le mufti se fâcha, supprima les cafés, à cause des nouvellistes qui s'y rassemblaient; mais cette prohibition n'ayant pas de rapport avec le café en lui-même, on en toléra l'usage dans l'intérieur des familles. Les Turcs se moquèrent bientôt du mufti, et ouvrirent d'autres cafés qui furent plus nombreux qu'auparavant.

Pendant la guerre de Candie, sous la minorité de Mahomet IV (1), le grand vizir Kuprugli, sous prétexte de politique, ferma encore les cafés. Cette rigueur ne fit qu'accroître l'empressement des Turcs pour cette boisson, et contribua à diminuer les revenus du gouvernement, qui ne put s'empêcher alors de lever la défense pour toujours; et le café est devenu si commun aujourd'hui en Turquie et en Egypte, que, selon quelques écrivains, il tient lieu de vin. De même qu'en France et autres pays, on donne ce qu'on appelle *le pourboire*, en Orient on donne l'*argent du café*. Le mari est obligé d'en fournir à sa femme; le refus ou le manque de café à l'égard de celle-ci est une cause légitime de divorce.

§ II.

En 1652, un marchand nommé Edward, à son retour du Levant, amena avec lui en Angleterre un Grec qui savait préparer le café. Il en introduisit l'usage à Londres, où il fut favorablement accueilli par les Anglais, qui le trouvèrent de leur goût.

Sous le règne de Charles II, le café éprouva les mêmes persécutions, les mêmes difficultés qu'il avait rencontrées en Turquie. En 1675, l'ordre fut donné de fermer les salles, au nombre de plus de trois mille, où l'on prenait le café, comme des foyers de troubles et des séminaires de sédition. Cette mesure en étendit probablement l'usage, car le nombre des cafés augmenta rapidement. Dans la suite, l'usage du café fut presque entièrement abandonné dans toute l'Angleterre, jusqu'à ces derniers temps, où la consommation en est devenue beaucoup plus considérable.

Ce ne fut que dix ans après que les Anglais eurent adopté l'usage du café, qu'il commença à s'établir en France. Ce n'est pas qu'il y fût entièrement inconnu auparavant, car Léonard Rauwolf avait, dès 1583, fait mention du cafier pour la première fois. Prosper Alpin, fameux médecin de Padoue et grand botaniste, avait fait paraître, en 1591, à Venise, un ouvrage où il donnait la description de l'arbre qu'il avait vu en Egypte, et auquel il donnait le nom de *Bon*, *Ban* ou *Boun*. Cet ouvrage fut réimprimé, en 1640, à Padoue, avec les observations et les notes que Veslingius, autre célèbre médecin italien, avait faites sur ce traité; Bacon de Verulam, en 1624, dans sa *Sylva sylvarum*, avait parlé du café comme d'une boisson dont l'usage était répandu en Orient, et Meisner avait, dès 1621, composé un traité sur cette fève précieuse.

En Italie, on avait commencé à prendre du café vers l'année 1645, et nous apprenons que, dès 1644, un Vénitien, nommé Pietro della Valle, avait apporté du café à Marseille. C'est donc à tort qu'on a prétendu que ce fut Thévenot qui le premier fit voir du café en France; car le retour de son premier voyage n'eut lieu qu'en 1657.

Peu de temps après que le Vénitien dont nous avons parlé eut apporté le café à Marseille, un autre voyageur y apporta non-seulement du café, mais encore tous les petits meubles et les petites serviettes de mousseline brodée d'or, d'argent et de soie qui servent à son usage en Turquie;

(1) Ricault, *Histoire de l'empire Ottoman*

mais le café n'était encore à cette époque qu'un objet de curiosité.

Cependant, en 1660, plusieurs négocians de Marseille, qui avaient longtemps séjourné dans le Levant et y avaient contracté l'habitude du café, en firent venir quelques balles d'Égypte.

De Marseille, l'usage du café s'introduisit à Lyon, dans la Provence et les provinces voisines. Ce fut à Marseille, en 1671, que fut ouverte, pour la première fois en France, une boutique où l'on vendait du café. Elle était située aux environs de *la Loge*.

L'usage du café était donc devenu général à Marseille, malgré les déclamations des médecins, qui prétendaient qu'il ne convenait pas aux habitans de nos climats; mais il était presque inconnu à Paris.

Nous savons seulement que sous Louis XIII il se vendait, sous le Petit Châtelet, de la décoction de café, sous le nom de *Cahové* ou *Cahovet*; mais cette boisson fut longtemps à obtenir quelque faveur en France. Il n'y avait point encore de cafés publics dans Paris en 1662. En général, le café ne commença à devenir un peu commun en Europe que vers le milieu du dix-huitième siècle.

Soliman Aga, ambassadeur de la Porte auprès de Louis XIV en 1669, fut le premier qui introduisit à Paris l'usage du café. Il en fit goûter à plusieurs personnes, qui continuèrent d'en boire après son départ. Le café, dans le commencement, s'est vendu à Paris jusqu'à quarante écus la livre; mais ce prix exorbitant ne s'est pas maintenu.

Pascal, Arménien, quelques années après (1672), établit un café à la foire Saint-Germain. Le temps de la foire écoulé, il transporta son établissement au quai de l'École, vis-à-vis le Pont-Neuf. Mais ce n'était encore qu'une salle où se réunissaient des étrangers et quelques chevaliers de Malte. Son café étant peu fréquenté, Pascal partit pour Londres.

Un Sicilien, nommé Procope, remit le café en vigueur. A l'exemple de Pascal, il s'établit à la foire Saint-Germain, et attira la meilleure compagnie par la bonne qualité du café. De la foire, il alla, en 1689, s'établir en face du théâtre de la Comédie-Française, où le café existe encore.

Peu de temps après, Maliban, autre Arménien, ouvrit un nouveau café dans la rue de Bussy, près le jeu de paume, aux environs de l'abbaye Saint-Germain. Il passa de là dans la rue Férou, près Saint-Sulpice, mais bientôt il revint dans son premier local de la rue de Bussy. Quelques affaires l'ayant contraint de partir pour la Hollande, Maliban céda son café à Grégoire, son garçon, qui était venu d'Ispahan avec d'autres Arméniens.

Quelques autres petits établissemens s'étaient formés successivement, lorsqu'enfin un certain Étienne, d'Alep, ouvrit le premier, à Paris, une salle ornée de glaces et décorée de tables de marbre, rue Saint-André-des-Arts, vis-à-vis le pont Saint-Michel. Ce café existe encore aujourd'hui, au même endroit, sous le nom de *café Cuisinier*, et ne dément pas la bonne réputation dont il jouit depuis si longtemps.

Cependant le nombre des cafés ne s'augmentait pas sensiblement, et rien ne faisait présager le succès que cette boisson obtiendrait un jour. Tout le monde connaît ce mot de madame de Sévigné: « Racine passera comme le café. » Mais Racine n'a point passé, et le café est devenu un besoin si général, que de nos jours Napoléon, malgré sa toute-puissance, ne put parvenir à l'anéantir.

D'après l'exemple qu'avait donné Étienne d'Alep, les cabarets dans lesquels on vendait le café, étaient, suivant l'expression d'un auteur de ce temps, des réduits magnifiquement parés de table de marbre, de miroirs et de lustres de cristal, où quantité d'honnêtes gens de la ville s'assemblaient, moins pour y prendre du café, que pour y recueillir les nouvelles du jour. Nous le rappellerons ici, de l'introduction du café en France, date la publication des gazettes ou journaux.

Les dames de première qualité faisaient très-souvent arrêter leurs carrosses aux boutiques de café les plus renommées, et on leur en servait à la portière sur des soucoupes d'argent.

Dans ces premiers temps, un petit boiteux, nommé le Candiot, ceint d'une serviette fort propre, portait d'une main un réchaud surmonté d'une cafetière, et de l'autre une espèce de fontaine remplie d'eau, et devant lui un éventaire de fer-blanc, garni de tous les ustensiles du café: il courait par les rues de Paris en criant: *Café, café*. Les personnes qui en désiraient le faisaient monter chez elles; pour deux sous six deniers, il en remplissait une tasse et fournissait le sucre. Candiot, le petit boiteux, eut pour compagnon dans ce genre de commerce le nommé Joseph, Levantin, venu à Paris pour tenter de faire fortune par le moyen du café; il y réussit, et mourut fort riche, après avoir établi un café au bas du pont Notre-Dame.

Les maîtres des cabarets où l'on vendait le café en envoyaient aussi par la ville sur des cabarets portatifs; de là vient le nom de *cabarets*, donné à ces plateaux sans pieds sur lesquels on met les tasses et les soucoupes de porcelaine, destinées à prendre le café, le thé et le punch.

Les succès d'Etienne d'Alep et de Procope, dont le café était fréquenté par Voltaire, Piron, Fontenelle, Sainte-Foix, etc., engagèrent quelques spéculateurs à ouvrir plusieurs établissemens du même genre.

Le café de la Régence, situé sur la place du Palais-Royal, obtint une grande célébrité, surtout à cause des joueurs d'échecs qui le fréquentaient. Il y avait une telle affluence de spectateurs pour y voir jouer Jean-Jacques Rousseau, qui cependant n'était pas d'une grande force, que le lieutenant de police installa une sentinelle à la porte du café.

Les établissemens où l'on préparait le café se multiplièrent insensiblement. Sous le règne de Louis XV on en comptait plus de six cents; on en fait monter le nombre aujourd'hui à plus de trois mille.

C. E. JOUBART D'AULNAY.

ÉTUDES ANECDOTIQUES.

LE MAITRE ET L'ÉLÈVE.

Laissez-moi vous conter une histoire d'hier, arrivée bien près de nous, une histoire tout unie dans sa marche, toute simple dans son dénoûment, mais qui honore ceux qui s'en émeuvent presque autant que ceux qui en furent les héros; car Plutarque nous eût envié un pareil sujet, et nous sommes, hélas! bien loin du temps de Plutarque et de ses grands hommes.

Par une matinée du mois d'août 1840, Dunkerque s'é-

veillait dans le brouillard, comme cela lui arrive fort souvent. La ville de Jean Bart ne se pique pas d'être matinale; elle se frotte les yeux, s'étire les membres, soupire de regret en quittant son lit, deux heures au moins après que son port est debout, fume sa pipe, goudronne ses barques, coud ses voiles et crie sa marée. Pourtant, dans la matinée en question, il y avait quelque part, parmi ces rues encore désertes et silencieuses, une maison toute pleine d'un mouvement, d'une agitation, dont, à voir son honnête façade de rentier, on ne l'eût guère crue capable. Toutefois, la perturbation inusitée du paisible logis étonnait jusqu'à ses locataires eux-mêmes, d'autant plus que ce mauvais exemple provenait d'une chambre du second étage, d'ordinaire la plus calme, la plus rangée de toutes. Mais c'étaient, dans cette chambre, des allées, des venues sans fin, un piétinement insoutenable, des meubles qu'on heurtait, des chaises qu'on renversait, puis une voix qui s'interpellait et se répondait tour à tour avec mille intonations diverses, tantôt de joie, tantôt d'impatience...

Chacun, dans la maison, se demandait et demandait à son voisin d'où pouvait provenir cette révolution intestine. Il se tenait grand congrès de locataires sur le palier du second étage; déjà on avait décidé de mettre le blocus devant la chambre tapageuse, mais personne n'osait y entrer...

C'était une petite chambre, basse d'étage comme un entresol, et tapissée d'un vieux papier à ramages, jadis vert, qui dissimulait fort adroitement ses nombreuses déchirures derrière de grandes cartes marines placardées çà et là. Le lit et l'ameublement, quelque peu dépareillé, étaient en chêne de Hollande, ciré et frotté avec tout le soin d'une propreté minutieuse. Des livres, une sphère armillaire, des longues-vues, une boussole, des compas, une montre marine, gisaient pêle-mêle sur l'entablement d'une vieille armoire, que surmontait en outre le buste en plâtre de Duguay-Trouin. De plus, on voyait descendre du plafond une petite frégate, cinglant toutes voiles dehors, tandis qu'en face, et pour lui servir de pendant, se balançait une cage peinte et dorée, dans laquelle voletait et gazouillait un serin de la plus belle espèce.

Or, cette chambre contenait en ce moment un objet infiniment plus pittoresque que l'ameublement que nous venons de décrire : c'était un petit vieillard propret et guilleret, encore lisse de peau et frais de visage, dont toute la physionomie respirait une bonhomie spirituelle, une douce sérénité d'âme, que troublaient pourtant, à cette heure, les irrécusables symptômes d'une grande préoccupation.

Ce personnage venait de se mettre, légèrement de travers, une perruque blonde, très-prédisposée à la calvitie et dont l'indiscret ressort déjà se trahissait aux tempes; il passait en cet instant, avec une pétulance toute juvénile, la dernière manche d'un vénérable habit bleu barbeau, auquel les années et une brosse attentive avaient imprimé un lustre totalement inconnu des apprêteurs d'Elbeuf.

— Mon Dieu! quand je songe qu'il y a bientôt trente ans que nous ne nous sommes vus!... Qu'il sera surpris, qu'il sera content de revoir son vieux professeur!... — Maudite chaise qui ne tient pas sur ses pieds!... — C'est pourtant moi qui ai commencé ce gaillard-là... Il est allé loin, ma foi, très-loin... Voilà ce que c'est : on lance les autres et l'on reste soi-même en place... — Bon! voilà mon quart de cercle par terre! — Pourvu qu'il veuille encore me reconnaître... lui si haut, moi si bas... Ah! c'est que la fortune change bien les hommes... Fi donc!... je le calomnie... Il était si doux, si bon pour son vieux maître... c'était le meilleur cœur de ma classe... Allons, je ne serai jamais prêt! mais aussi qui pouvait s'y attendre?... Où ai-je fourré mon chapeau maintenant? Et ma canne... Pourtant il y a bien du brouillard dans l'air... S'il allait pleuvoir... Oui, c'est plus prudent...

Et le petit vieillard prit sous son bras un énorme parapluie rose, orné à son extrémité du classique anneau de cuivre qui permettait à nos pères de porter élégamment ce meuble au bout du doigt. D'un bond il fut à la porte, l'ouvrit, et se trouva nez à nez avec ses co-locataires, qui parurent fort décontenancés, surpris qu'ils étaient en flagrant délit d'espionnage. Mais le bon professeur était trop affairé pour s'apercevoir de leur déconvenue; au contraire, il leur sourit fort agréablement, comme s'il n'était pas fâché de les trouver là pour être les confidens de son bonheur... Puis, sans même attendre les questions, il prononça à mi-voix, avec mystère, un grand nom, connu de tous, en ajoutant :

— Oui, messieurs, c'est mon ancien élève... Nous sommes de vieux amis... Je vais l'embrasser et déjeuner sans façon avec lui!...

Les voisins restèrent stupéfaits, se regardant les uns les autres d'un air qui voulait dire : Est-ce bien Dieu possible!!!

Mais déjà l'ingambe professeur était loin, il avait traversé tout un quartier, passé devant la statue de Jean Bart en la saluant, comme c'était son habitude, et il débouchait sur le port au moment où le soleil, enfin victorieux, balayait le brouillard le long des côtes.

Arrivé là, le vieillard s'arrêta tout court; on le vit s'appuyer contre un cabestan, comme si ses forces l'abandonnaient; ses mains étaient jointes sur sa poitrine, et ses yeux mouillés de larmes regardaient fixement, parmi cette forêt de mâts, un mât plus haut que tous les autres, au bout duquel flottait, orgueilleusement déployé, le pavillon amiral de la marine royale de France.

Ce n'était pourtant pas un majestueux vaisseau de ligne, ni même une élégante frégate qui portait cet insigne du suprême commandement; le port de Dunkerque, humble port marchand, n'a pas de quoi loger de pareils hôtes; c'était tout bonnement un bateau à vapeur, ayant nom *le Véloce*, tout honteux encore de son naufrage de Boulogne, où bien certainement il aurait péri, s'il n'eût porté *César et sa fortune*.

Toutefois, notre petit vieillard ne s'arrêta pas longtemps dans sa contemplation muette; la première émotion passée, il se dirigea vers le quai, et, traversant un groupe de marins en train de critiquer amèrement la trop longue carène du *Véloce*, il se jeta dans une barque, dont il saisit la barre du gouvernail, pendant que le patron mettait ses rames à la mer.

Aussitôt l'embarcation se mit en marche, côtoya les navires amarrés, et un instant après on la vit aborder le bateau de l'État. Se lever, grimper à l'échelle, arriver sur le pont, fut pour notre héros rajeuni l'affaire d'une seconde.

— Halte-là, bourgeois! que voulez-vous?... lui cria tout aussitôt une sentinelle en lui barrant le passage.

— Je vais voir mon ami l'amiral!... répondit fièrement le professeur, et il allait passer outre.

— Ah! bah!... fit la sentinelle d'un air narquois... Impossible, mon vieux!

Et, son fusil en travers, elle arrêtait l'étrange visiteur.

Celui-ci, impatient de l'obstacle, s'agitait, repoussait le soldat, et criait à tue-tête :

— Je veux voir mon ami l'amiral!

Il se défendit si bien, fit un si beau vacarme, qu'un jeune aspirant de marine se leva de dessus une caronade

où il était assis, pour venir s'informer de la cause de ce tintamarre.

— Ah! voici enfin un officier!... soupira le petit vieillard; et, persuadé qu'on le comprendrait mieux cette fois, il se découvrit le chef et s'adressa d'un ton fort gracieux au jeune aspirant.

— Monsieur, je viens faire visite à mon vieil ami l'amiral; je désire être conduit en sa présence.

L'officier le regardait avec de grands yeux ébahis, et laissait errer sur ses lèvres un sourire qui, à tout autre qu'au vieux professeur, eût paru manquer de politesse. Cette contemplation dura même assez longtemps; on eût dit que le jeune officier se donnait le loisir d'achever le curieux inventaire de son interlocuteur.

— J'en suis contrarié pour vous, répondit-il enfin, toujours avec le même sourire; M. l'amiral n'est pas visible; on ne le dérange pas ainsi sans un motif grave... D'ailleurs, monsieur, j'ignore qui vous êtes, et...

— Mais, je vous l'ai dit, jeune homme : l'amiral est mon ami..., mon vieil ami..., il sera enchanté de me voir...

— Je n'en doute nullement, monsieur, répliqua l'officier avec une expression de plus en plus moqueuse; mais j'en suis désolé, M. l'amiral ne reçoit personne..., et si vous voulez laisser votre carte...

— Ma carte, murmura douloureusement le vieillard, — ma carte pour lui!...

Et les larmes lui montèrent aux paupières.

— C'est pourtant là le seul moyen de faire part à M. l'amiral de votre visite...

Le vieux professeur hésita..., réfléchit un instant..., puis, tout suffoqué d'émotion, il fouilla dans la poche de son habit bleu barbeau et en retira... sa tabatière.

— J'ai cru que vous alliez me remettre votre carte..., observa l'officier.

— Ah! oui..., ma carte..., ma carte..., fit le pauvre homme...; la voici..., monsieur..., la voici...

Et il tendit à l'aspirant une moitié de neuf de pique, sur laquelle son nom et son adresse se lisaient écrits en moyenne bâtarde.

Après un demi-salut, l'officier tourna sur ses talons, et notre malheureux professeur redescendit tristement dans la barque qui l'avait amené.

Son départ avait été un triomphe, son retour eut tout l'air d'une défaite; il traversa honteux et désolé les rues de la ville, et eut bien soin cette fois, en rentrant chez lui, d'éviter la rencontre de ses curieux co-locataires.

Une fois dans sa chambre, la douleur du vieillard déborda; il s'assit devant sa table de travail, se prit la tête dans les deux mains et se mit à pleurer à son aise...

— Qui l'eût dit!... soupirait-il à travers ses sanglots, qui l'eût dit!... moi..., son ancien professeur, son vieil ami..., refuser de me recevoir..., lui, si bon..., si aimant autrefois... Et tous ces bavards qui vont venir me demander de ses nouvelles!... comme je vais être humilié..., moi qui m'étais vanté... Mais non, c'est impossible! on ne change pas ainsi..., il n'a pas su..., il ne pouvait pas se douter que j'étais là..., et lorsqu'il le saura..., il me fera demander, j'en suis sûr..., lorsqu'il aura ma carte...

En ce moment, un bruit étrange se fit entendre dans la rue; le peuple s'amassait en foule devant la maison du professeur. On eût dit qu'il se passait dans Dunkerque quelque chose de bien extraordinaire, car les commentaires, les suppositions les plus étranges circulaient parmi les groupes.

— Les voici!... les voici!... criait-on de toutes parts; — Où vont-ils?... chez M. le maire? à la sous-préfecture?...

— Tenez, tenez! regardez donc, les voici qui s'arrêtent devant le nº 35!...

— Oh! oh! est-ce qu'on aurait conspiré là-dedans?... C'est-il le percepteur du premier, ou le petit vieux du second?...

Attiré par le bruit du dehors, le professeur mit la tête à la fenêtre; il ne vit rien, rien que la foule qui s'agitait et bourdonnait; mais, au même instant, l'escalier s'ébranla sous un tel bruit de pas et de cliquetis d'armes, qu'on eût dit que la maison allait s'écrouler. Le vieillard, étonné, debout au milieu de sa chambre, les bras tombants, l'oreille tendue, ne savait plus que croire, que penser...

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un homme, couvert du grand uniforme d'amiral, et suivi de tout un état-major, parut sur le seuil... Un instant cet homme s'arrêta, regarda fixement le vieux professeur...

Puis il courut à lui, et le pressant dans ses bras :

— C'est vous! s'écria-t-il, c'est bien vous, mon bon maître, mon vieil ami!...

Force fut à l'amiral de soutenir le pauvre vieillard, il allait s'évanouir. Mais bientôt le bonheur le ranima.

— Je le savais bien, murmurait-il d'une voix étouffée. Je le savais bien..., c'était impossible..., tu ne m'as pas oublié, mon enfant...; tu es le même..., toujours le même..., n'est-ce pas?...

Et il l'interpellait de son prénom, comme de maître à élève; et il mouillait de ses larmes les riches broderies de l'officier-général...

Cependant l'état-major, y compris le jeune aspirant que vous savez, était parvenu, en se serrant de son mieux, à entrer dans la petite chambre.

Tous ces officiers distingués, tous ces braves marins, aujourd'hui l'espoir de la France, demain peut-être la terreur de ses ennemis, se tenaient là, debout, rangés en cercle et le front découvert, lorsque l'amiral, se tournant vers eux, dit d'une voix grave et ferme :

— Messieurs, je vous présente celui qui m'a enseigné les élémens de l'état que nous exerçons ensemble. Il fut mon premier professeur, et restera toujours mon meilleur ami.

Puis, baissant la voix et s'inclinant vers l'oreille du petit vieillard, il ajouta bien bas :

— On vous dit peu riche, mon cher maître; vous qui avez été si longtemps utile à l'État en lui élevant une foule de défenseurs, vous avez bien le droit que l'État vous le rende... Je veux demander pour vous..., et si j'ai quelque crédit...

— Merci, mon ami, merci...; il ne me manque rien..., au contraire...; tenez, j'ai déjà toute la peine du monde à manger, par an, mes quinze cents francs de rente...

— Mais là, du moins, sur votre poitrine..., on a oublié de mettre quelque chose...

— Oh! pour cela, je le veux bien..., ce n'est pas de l'argent...; et vrai, mon ami, tu me feras plaisir...

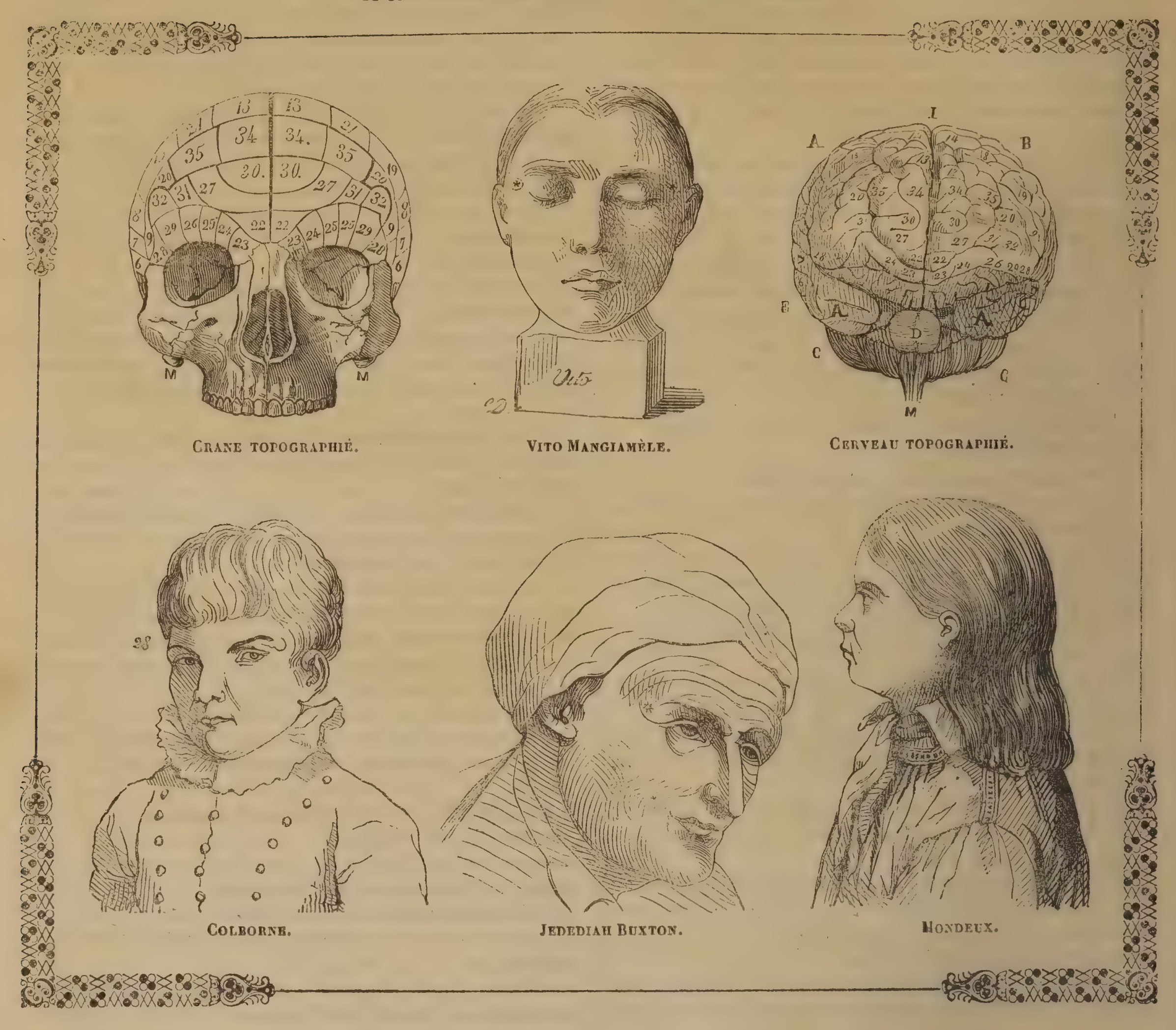
Huit jours après, M. le sous-préfet de Dunkerque donnait, en son hôtel, l'accolade de chevalier de la Légion-d'Honneur à un tout petit vieillard, depuis plus de quarante ans professeur de mathématiques et préparateur pour les écoles de marine.

Maintenant, les noms de ces deux hommes, je ne vous les dirai point; l'un est trop modeste pour ne pas souffrir d'une pareille indiscrétion; l'autre est assez haut placé pour que je redoute à son égard le reproche de flatterie. Du reste, quant à celui-là, je compte bien que, le cas échéant, les bulletins du *Moniteur* le dédommageront amplement de mon silence.

HENRY BRUNEEL.

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES.

FACULTÉ DU CALCUL.



CRANE TOPOGRAPHIÉ. VITO MANGIAMÈLE. CERVEAU TOPOGRAPHIÉ.

COLBORNE. JEDEDIAH BUXTON. HONDEUX.

TOPOGRAPHIE DU CERVEAU. — 22. Individualité; 23. Configuration; 24. Étendue; 25. Pesanteur; 26. Coloris; 27. Localités; 28. Calcul. 29. Ordre; 30. Éventualité; 31. Temps; 32. Ton; 33. Langage; 34. Comparaison; 35. Causalité; 20. Esprit de saillie; 19. Idéalité; 21. Imitation; 13. Bienveillance; 9. Constructivité; 8. Acquisivité; 7. Ruse; 6. Destructivité.

§ Ier. — DEUX CALCULATEURS ENFANS.

Souvent l'espèce humaine donne naissance à des êtres exceptionnels. Ils brillent, durant leur enfance, par les saillies d'une aptitude spéciale, et semblent même surpasser, dans les manifestations qu'ils en donnent, les hommes les plus remarquables de cette spécialité. Mais on est quelquefois étonné de voir ces petits prodiges, quand ils arrivent à l'âge mûr, ne posséder qu'une faculté stérile pour la société. C'est que, pour constituer un homme de génie, la nature ne se contente pas d'imprimer à l'intelligence une seule qualité éminente; elle développe autour de celle-ci un concours de facultés auxiliaires qui lui vient en aide. Or, ne serait-il pas donné à la science, dans certains cas, de parfaire l'œuvre de la nature? Après avoir cherché les combinaisons qui tendent à la perfection, ne pourrait-elle pas féconder les autres facultés, dont le germe existe, en modérant les développemens de l'organe éminent qui absorbe toute l'activité du cerveau? Ce serait résoudre ainsi un problème important pour l'éducation.

Cette question que nous posons nous est suggérée par l'apparition presque successive de deux enfans doués d'un talent extraordinaire pour les sciences mathématiques. Par une intuition rapide comme l'éclair, ils semblent se jouer des problèmes les plus ardus de l'arithmétique transcendante. Le public les classe parmi ces jeunes élèves pré-

coces qui font l'admiration des pensionnats, tandis qu'ils sont seulement des esprits spéciaux, capables d'exécuter ce que des hommes faits ne pouvaient accomplir qu'à l'aide de longues réflexions, et d'opérations de plume plus ou moins compliquées.

Les jeunes pâtres, Vito Mangiamèle et Henri Mondeux, l'un né aux ardeurs de la Sicile, l'autre sous notre ciel riant de la Touraine, ont été tous deux appelés à exercer leurs facultés méditatives dans cette solitude qui force l'esprit à se replier sur lui-même et à trouver en lui des joies qui le dispensent de la communauté des hommes. Il s'agit donc de savoir si, comme on le pense universellement, ces jeunes enfans sont destinés à rester doués de la faculté extraordinaire qu'ils possèdent, si elle ne peut pas être absorbée plus tard, lorsqu'une révolution s'opérera dans leur être, et si, enfin, lorsqu'elle aura persisté après la puberté, il n'est pas une voie sage dans laquelle la science doive diriger leur esprit, afin qu'ils deviennent, non plus l'objet d'une frivole admiration, mais réellement des hommes utiles à la société.

C'est à la phrénologie, disons-le, qu'appartient indubitablement le plan d'étude qui leur convient C'est la phrénologie, cette science si peu comprise, et, par conséquent, si peu employée, qui doit expliquer la proposition que nous venons d'établir. Oui, les idées phrénologiques ont besoin d'être répandues; car chaque jour les corps savans les plus recommandables commettent, par l'ignorance où ils sont de ses principes, les fautes les plus sérieuses et les plus graves. Ainsi, le ministre de l'instruction publique, auquel on présente les deux petits sujets qui nous occupent, les adresse à l'Institut, après avoir admiré les résultats de leur extraordinaire aptitude. L'Institut joue aux problèmes mathématiques avec eux, se fait battre, et quand il s'est bien convaincu que les enfans sont dignes de la lutte qu'ils ont engagée, il se borne à une simple constatation du prodige, et laisse échapper ainsi l'occasion de connaître enfin ce que l'éducation physiologique promet pour l'avenir. Récemment, à l'Académie de médecine, le rapport de M. le professeur Bouillaud, sur l'examen fait par le docteur Voisin dans la maison de détenus, n'a-t-il point frappé les esprits tout étourdis de si nouvelles et si graves observations? Cependant, il y a déjà à peu près quarante ans que les premiers fondemens de la science ont été jetés par le docteur Gall.

Du reste, l'idée que nous soumettons aujourd'hui pour la première fois à nos lecteurs a déjà été mise en pratique. Le succès qui l'a consacrée, et que nous ferons connaître plus loin, viendra donc à l'appui de nos déductions.

Avant d'étudier en particulier les deux précoces enfans, en les comparant à plusieurs autres qui ont brillé par les mêmes facultés; avant de voir quelle doit être la direction qu'il faudrait imprimer à ces jeunes esprits, résumons en quelques mots les faits physiologiques et phrénologiques qui serviront de base pour notre consultation.

La phrénologie nous apprend que le cerveau est composé d'une série d'organes indépendans les uns des autres quant à leur développement et à leur forme matérielle, mais subordonnés les uns aux autres par leur manifestation, dont le jeu complet, la connexion rapide, constituent l'âme à l'état affectif et intellectuel. Ces organes sont donc le siége de tendances qui entrent comme élément producteur de notre conduite et de nos actions. Chaque tendance, chaque faculté fondamentale a, au dehors de nous, ses excitans ou ses calmans spécifiques; l'air chargé d'aromes incitateurs, la chaleur du soleil, les événemens des contacts, les phénomènes inusités, tout excite, agite, bouleverse le jeu de ces organes, et détermine une série de pensées, de jugements et d'actions diverses; chacune d'elles peut également exciter ou tempérer les autres facultés cérébrales. Ainsi la colère d'un père, chez qui les organes de la bienveillance et de la philogéniture se trouvent développés, cède toujours aux pleurs de son enfant. C'est dans la connaissance bien détaillée, bien nette, bien précise de ces faits, que consiste l'immense importance d'une doctrine qui doit peut-être changer l'éducation, et déterminer le point de vue d'où l'on doit se placer pour étudier la nature, l'origine et la marche ascensionnelle de l'intelligence.

La quantité de substance cérébrale, et par conséquent le volume d'un organe, est donc une condition première de la force de la manifestation. L'état d'excitation ou de torpeur, l'excès de nutrition ou d'exercice, en sont une seconde. Au lieu donc de chercher la règle de conduite dans les principes erronés ou abstraits de l'ancienne philosophie, l'éducation les trouve dans l'organisation même. Les organes cérébraux, comme les autres parties de l'organisation, sont susceptibles de se développer par l'exercice et de s'atrophier par l'inaction. La preuve de cette assertion se trouvera dans l'exemple de G. Bidder, que nous citerons vers la fin de cet article.

Notre but d'ailleurs dans ce travail n'est pas de faire un cours complet d'éducation, mais de montrer comment on peut faire fructifier certaines dispositions innées, en cherchant à étendre le cercle de leur aptitude. Prenons Henri Mondeux pour exemple.

Avant d'indiquer les organes à développer, à grouper et à combiner avec la faculté éminente des jeunes pâtres, commençons par faire l'histoire de l'organe du calcul. Elle nous fournira les moyens de trouver à cette faculté un résultat dont les manifestations puissent être utiles à la société.

§ II. DU CALCUL ET DE LA NUMÉRATION.

L'impulsion primitive de cette faculté est la distinction des nombres, la faculté de les multiplier à l'infini et de les combiner de mille manières. Elle peut exister à un point très-élevé sans que les autres facultés aient rien de remarquable. Gall observa d'abord ce phénomène sur des enfans. Leur aptitude pour calculer et pour résoudre des problèmes de pure arithmétique était si grande, qu'ils étonnaient tout le monde. Leur demandait-on des raisonnemens indépendans du calcul, ils raisonnaient comme des enfans. Gall remarqua chez eux un développement de la partie latérale et inférieure du front. Cette faculté est placée à l'angle externe de l'arcade sourcilière, d'où résulte ou l'abaissement de l'extrémité extérieure du sourcil, ou la saillie en avant de cette extrémité.

Un grand nombre d'observations recueillies sur les hommes, soit dans leur état normal, soit lorsque la faculté était excitée par une cause maladive, ont établi d'une manière irrécusable le siége de la *numération*, qui paraît aussi avoir son appendice chez certains animaux.

Le premier sujet présenté à Gall fut un jeune écolier de Saint-Pœlten, connu dans toute la contrée par sa merveilleuse aptitude pour le calcul mental. C'était le fils d'un forgeron. Il n'avait pas reçu plus d'éducation que ses camarades, et pour tout autre objet il se trouvait à peu près de la même force qu'eux. Il était alors âgé de neuf ans. Lorsqu'on lui donnait, par exemple, trois nombres exprimés chacun par dix à douze chiffres, en lui demandant de les additionner, puis de les soustraire deux à deux, de les multiplier et de les diviser chacun par un nombre de trois chiffres, il regardait une seule fois en l'air, et il indiquait

le résultat de son calcul mental, avant que les auditeurs eussent eu le temps de faire le calcul, la plume à la main.

M. Montells, à Reims, prenait un plaisir particulier à résoudre des problèmes d'arithmétique. Le fils d'un avocat de la même ville, âgé de cinq ans, montrait pareille disposition.

Le jeune Américain Colborne, présenté à l'Institut, étonna par la rapidité de ses opérations. On lui demandait, par exemple :

Que font 1,347, 1,953 et 2,091?

R. 5,391.

D. Quels sont les nombres qui, multipliés l'un par l'autre, donnent 1,242?

Les solutions suivantes furent données aussi vite que peut le permettre la parole : 54 par 23, 9 par 138, 27 par 46, 3 par 414, 6 par 207, 2 par 621.

D. Quel est le nombre qui, multiplié par lui-même, produit 1,369?

R. 37.

Quel est le nombre qui, multiplié par lui-même, donne 2,401?

R. 49; et 7 multiplié par 343 donne le même nombre.

On amena à d'Alembert un petit pâtre qui avait aussi une étonnante facilité de calcul. — Mon enfant, voilà mon âge; combien ai-je vécu de minutes? L'enfant se retira dans un coin de la chambre, cacha son visage dans ses mains, et vint un moment après répondre à d'Alembert, arrivé à peine à la moitié du calcul qu'il avait entrepris la plume à la main. Le philosophe achève son travail; les deux résultats n'étaient pas d'accord. L'enfant retourne dans son coin, refait son calcul, et revient en assurant qu'il ne s'est pas trompé. D'Alembert vérifiait son calcul. Mais, monsieur, dit tout à coup l'enfant, avez-vous songé aux années bissextiles? D'Alembert les avait oubliées, et le petit pâtre avait raison.

Quelquefois l'énorme activité d'une faculté absorbe toute l'énergie des autres. Jedediah Buxton, connu dans le siècle dernier par son aptitude pour le calcul, fut mené à une représentation du célèbre Garrick : interrogé sur la sensation qu'avait dû produire en lui un spectacle si nouveau, il répondit :

— J'ai compté le nombre des mots prononcés par le célèbre acteur.

Quelquefois l'esprit de saillie utilise cette prédominance. Colborne est prompt à la repartie, et quelquefois mordant. Une dame s'était divertie à lui demander combien font trois zéros multipliés par trois zéros?

— Précisément ce que vous dites, rien du tout.

Cette rapide accumulation des chiffres paraît bien évidemment un instinct inné, nécessaire à renseigner l'intelligence sur l'opportunité et la convenance de certaines actions nécessaires ou nuisibles à l'être animé. Ainsi elle se fait observer chez les animaux, et est très-active chez quelques-uns. On lit dans l'ouvrage de M. Leroi, officier des chasses, une observation qui détermine cette impulsion chez les pies. Des chasseurs imaginèrent, pour détruire les pies, de construire une baraque au pied des arbres sur lesquels ces oiseaux rapaces avaient établi leur nid, afin de se cacher, d'épier la mère et de tirer sur elle au moment où elle revenait à sa couvée. Un chasseur s'embusqua; l'oiseau ne revint au nid que lorsqu'elle fut certaine qu'il s'était retiré. Deux tireurs entrèrent dans la cabane : pour tromper la pie, l'un sortit, l'autre resta. Margot, qui avait vu entrer deux hommes, se tint à l'écart jusqu'à ce qu'elle eût vu le second s'éloigner, et de même les jours suivans pour trois et pour quatre chasseurs. Cependant un cinquième s'étant joint aux autres, notre pie en oublia le nombre et fut tuée par le dernier, duquel elle ne se défiait pas.

Dupont de Nemours prétend que les pies comptent jusqu'à neuf.

On affirme que certains idiots ont quelquefois la faculté du calcul très-développée, et que, libre et dégagée de toute autre influence, elle s'exerce incessamment. Le même fait s'observe dans certaines inflammations du cerveau, sous certaines hypérémies momentanées, qui décuplent la force d'une faculté au détriment de toutes les autres.

Chez Vito Mangiamèle, que l'on a vu il y a deux ans à Paris, il se faisait une surabondance de vitalité dans les facultés qui nous occupent et dans celle qui l'avoisine. C'était à ce point, qu'averti par les pulsations anormales de l'artère temporale, et par l'injection des veines frontales, il était prudent de faire cesser les exercices de ce jeune enfant, dont la rapidité d'intuition tenait du prodige. Il semblait qu'un tableau fictif se levait devant lui, et que le calculateur opérait sur des chiffres qu'une main invisible y traçait avec la rapidité de la pensée.

Vito Mangiamèle était d'ailleurs doué d'une grande intelligence et d'une certaine aptitude à tous les travaux de l'esprit. Dans sa jeune imagination, on trouvait déjà cette fleur poétique qui s'inspire du pays natal, et ajoute un grand charme à une excentricité aussi sérieuse que l'arithmétique.

Henri Mondeux paraît moins bien disposé à toute étude étrangère : l'incessante force qui le pousse à tout multiplier, soit qu'enfant il accumule et entasse les cailloux du chemin, ou qu'il compte les feuilles que le vent d'automne précipite à ses pieds; soit qu'il se complaise, semblable au sphinx, à poser à un voyageur qu'il rencontre un problème qu'il résout au grand étonnement et parfois à la terreur de ce dernier; cette force, dis-je, laisse peu de temps à son intelligence pour apprendre le langage des salons qu'il fréquente, et enfin les sciences accessoires sans lesquelles son aptitude singulière deviendrait stérile.

Ces jours derniers, un nouvel exemple a été fourni. M. le docteur Fossati a présenté à la Société phrénologique M. Puglièse, de Sicile. Comme Vito, son compatriote, ce jeune homme possède à un haut degré la numération, qu'il exerce, à l'instar de tous ces jeunes calculateurs, depuis l'âge de six ans. Il est à sa dix-septième année; mais déjà le large développement de son intelligence et de son raisonnement ôtent à cette aptitude son instantanéité; déjà son esprit se préoccupe de la méthode; ce jeune homme a créé une nouvelle science, qu'il se propose de publier. Un pareil exemple confirme nos opinions sur la direction à donner aux études des enfans spéciaux, et se joint aux exemples qui nous restent à citer.

Après avoir bien établi que les jeunes sujets dont nous avons exposé l'histoire ne sont pas de précoces intelligences, mais des êtres doués d'instincts spéciaux, il nous reste à étudier le rôle de la phrénologie dans l'éducation de pareils sujets; il faut constater l'importance d'une direction toute particulière à donner à leur esprit, afin que cette grande et puissante excentricité aille se confondre et s'utiliser dans le large développement de toute leur intelligence.

L'éducation phrénologique prend l'enfant au berceau, mais alors elle ne fait qu'observer; car la nature, mère prudente, en a l'initiative jusqu'au moment où toutes les activités ont acquis un certain développement et constitué l'intelligence et le libre arbitre. Gall a parfaitement tracé cette belle évolution successive des parties cérébrales. Le front, étroit et bas à la naissance, se bombe d'une ma-

nière remarquable vers quatre à cinq ans, et constitue l'ensemble appelé *éducabilité*, tandis qu'à la partie



Tête d'enfant (d'après Gall).

postérieure, le cervelet reste inactif et grêle jusqu'à la puberté, moment où il prend une revanche, souvent fatale, si on ne surveille avec soin ses progrès, et si on ne cherche par tous les moyens possibles d'en réprimer la suractivité.

Chacun de nos instincts, de nos sentimens, chacune de nos aptitudes étant l'effet de la vitalité des organes cérébraux, doivent, comme tels, être soumis aux lois qui régissent l'organisation. L'éducation morale doit donc faire, pour l'intelligence et toutes les facultés cérébrales ce que la gymnastique fait pour le développement de l'appareil musculaire et osseux, ce qu'elle fait pour les forces externes.

Il y a, en effet, à proprement parler une gymnastique intellectuelle et morale que l'on applique sans direction depuis des siècles, mais qui peut, par la phrénologie seule, être convenablement formulée. Amener, au moyen de l'exercice, une faculté faible à la puissance d'une faculté forte par la condition de développement, est le point harmonique qui sert de base à la réforme que nous proposons.

Il faudra donc chercher à combiner l'action de trois ou quatre facultés, pour combattre l'excès produit par la prédominance d'une faculté trop saillante, telle que celle qui nous occupe chez Mangiamèle et Mondeux. Le catalogue de toutes nos facultés étant donné, d'un côté, par la phrénologie, et, de l'autre, le degré de développement des conditions d'action des organes cérébraux nous étant fourni par la crânioscopie, il est facile de formuler nettement, 1° la tendance et la vocation des enfans, 2° de trouver parmi les facultés auxiliaires celles dont le développement relatif leur permet d'agir comme excitatrices ou sédatives sur la faculté anormale.

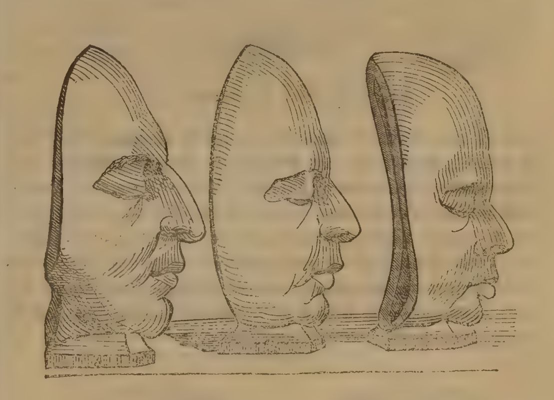
§ III. GEORGE BIDDER.

Nous avons vu Jedediath Buxton arriver à un âge très-avancé, en conservant intact l'instinct de numération, sans que d'ailleurs son intelligence ait rien produit; l'éducation des autres facultés n'avait pas été élevée, chez lui, à la hauteur de son aptitude au calcul, faculté spéciale et prédominante. Un autre exemple va nous prouver que, par une éducation bien entendue, cette même disposition peut devenir le germe d'un grand esprit, dont elle fournit l'élément principal sans nuire aux développemens accessoires ou secondaires. On remarquera la progression de développement frontal en rapport avec les différens milieux modificateurs, dans lesquels sera placé G. Bidder qui fait le sujet de cet exemple.

G. Bidder, appelé dans son enfance le jeune calculateur du Devonshire, est une des preuves les plus complètes qu'on puisse présenter du développement des organes encéphaliques sous l'influence d'une direction spéciale.

Les divers dessins que nous donnons sont donc les images fidèles des diverses empreintes moulées sur Bidder, aux différentes époques de sa vie, par M. Deville, phrénologiste anglais. Immédiatement après la quatrième, George embrassa la profession d'ingénieur civil, qu'il poursuivit jusqu'à ce que son talent lui permit de surveiller une des portions difficiles du chemin de fer de Birmingham.

Dès sa plus tendre enfance il avait manifesté la faculté du calcul : son père le conduisait de village en village et de petite ville en petite ville, pour y donner le spectacle d'une si étonnante particularité. L'état de pauvreté de cet homme réduisait G. Bidder au rôle de Bohémien de bas étage. C'était dans les méchantes auberges où logent les gens de la dernière classe, qu'ils prenaient leurs séjours habituels; aussi, dans ces réunions, dont on peut dire qu'il subissait le frottement par des relations brutales, l'enfant n'avait aucune occasion de développer son intelligence; il ne pouvait qu'augmenter ses mauvais penchans.



George Bidder (enfance).

Le buste n° 1 fut moulé à l'âge de huit ans.

On y trouve le front presque droit. La partie antérieure des sentimens moraux, les facultés réflectives, les organes de la constructivité, de l'idéalité, de l'éventualité et du calcul, sont tous très-développés. Quant aux autres facultés perceptives et intellectuelles, elles le sont modérément.

Si l'on regarde le buste n° 2, qu'on moula quand il eut atteint l'âge de treize ans, on trouve une dépression dans les facultés réflectives. Les sentimens moraux et l'idéalité, les facultés perceptives inférieures, sont un peu plus développées.

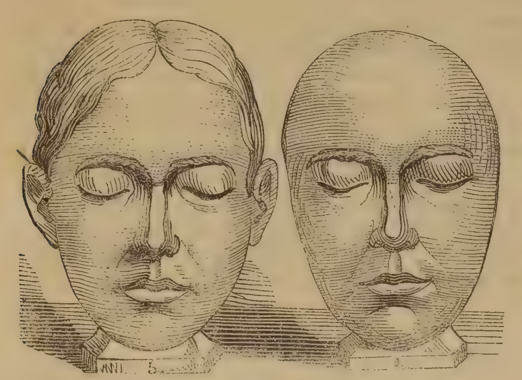
En examinant le n° 3, qui fut moulé à l'âge de seize ans, on remarque une dépression plus grande dans les facultés réflectives, et les sentimens moraux ont reculé presque d'un pouce en huit ans, période qui s'est écoulée entre le moulage du n° 1 et du n° 3, et pendant laquelle les facultés perceptives ont pris du développement.

Nous avons ici un fait curieux, c'est l'altération du crâne par l'action du cerveau; il s'explique par les occupations de George, et avec les habitudes contractées par le genre de société qu'il fréquentait. Nous savons déjà que, pauvres, son père et lui logeaient dans les auberges les plus chétives. Ce qui eut lieu depuis le n° 1, moulé à Bath, jusqu'au n° 3, qui fut fait à Londres.

Quand le troisième buste se trouva moulé, quelques dames et quelques gentlemens prirent le jeune phénomène sous leur protection et le firent placer dans une école supérieure. Depuis lors, il reçut une éducation morale, et fréquenta une société dans laquelle il pouvait chaque jour

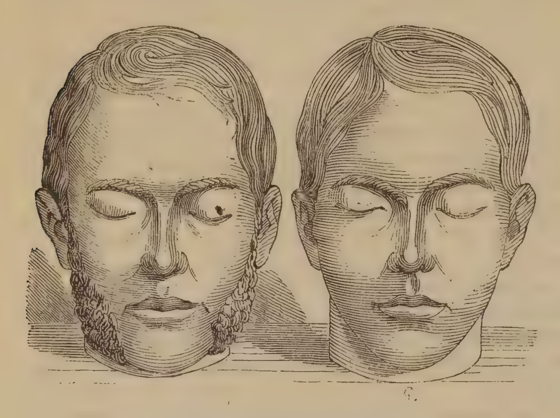
rencontrer l'application des bons préceptes qui lui étaient enseignés.

A dix-huit ans, il se rendit à Londres dans l'intention de devenir ingénieur militaire ; c'est alors que l'empreinte n° 5 fut prise. Si on la compare au n° 4, qui est le n° 3 vu de face, on voit qu'il y a une grande augmentation dans les



George Bidder (adolescence).

facultés réflectives et dans les sentimens moraux. La forme du crâne, répondant au travail du cerveau pendant ces trois années d'éducation, prouve l'effet du précepte moral combiné avec l'éducation intellectuelle. Il fut, dit-on, très-peu de temps ingénieur militaire, et devint ensuite ingénieur civil. Quand il eut passé environ deux ans dans cette nouvelle profession, on prit une autre empreinte, le n° 6. Si nous la comparons avec le n° 5, nous remarquons que le front a encore plus développement.

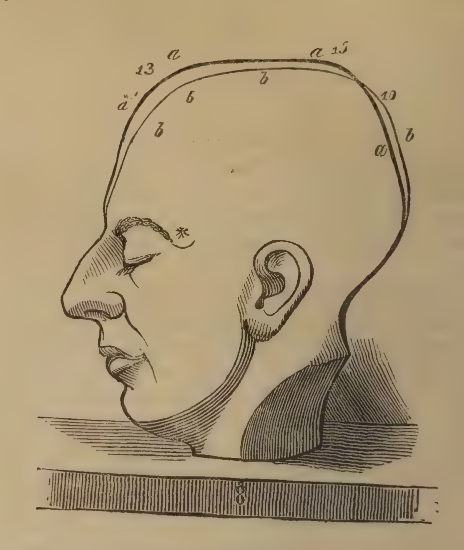


George Bidder (âge mûr).

Bidder suivit pendant à peu près neuf années sa nouvelle carrière d'ingénieur civil, et passa presque tout ce temps au milieu des hommes les plus remarquables de sa profession.

Alors on moula le buste n° 7, qui montre le développement subi par les facultés morales et intellectuelles. Pour rendre ce fait plus distinct, nous avons donné un double trait n° 8. La ligne *bbbb* est prise sur le n° 4, moulé à dix-neuf ans, et la ligne *aaaa* est prise sur le n° 8, qui fut moulé environ neuf ans après, laps de temps qu'il passa dans un monde tout différent de celui où s'écoula sa première jeunesse. Le changement subit dans la conformation est donc tout en rapport avec la conduite qu'il a suivie.

Le retrait que présente la tête, dans la partie supérieure et postérieure (10 et 11), établit que ces changemens ne tiennent pas au développement normal, mais que la direction spéciale, l'éducation enfin, en a été la cause. Nous pouvons appuyer cette assertion d'une observation plus concluante encore. Tout le monde phrénologique sait maintenant que chez M. Broussais, l'organe de la causalité augmenta de développement à soixante ans, comme après sa mort on a pu le constater par l'amincissement des os du front dans cette région. Cet effet fut produit par l'énorme travail auquel le célèbre docteur dut se livrer après avoir été admis à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut.



George Bidder.

L'exemple de G. Bidder montre quelle importance peut acquérir, pour l'éducation, la scrupuleuse observation des lois physiologiques. Les fibres musculaires, qui se contractent pour nos mouvemens, se développent et augmentent de puissance par un exercice modéré, ou se fatiguent par un abus d'activité ; il en est ainsi des fibres du cerveau qui suivent la même direction, et sont soumises aux mêmes lois. Il est donc toujours possible de ramener l'équilibre dans les facultés intellectuelles, aussi bien que dans les facultés affectives et dans les instincts. Aussi, ne sera-ce pas l'éducation seulement qui trouvera son complément dans les notions phrénologiques, mais encore la réforme pénitentiaire, qui ne doit être autre chose que la correction des penchans vicieux. Si les instincts sont trop forts, par exemple, excitez, surexcitez même les sentimens, l'intelligence, ou une partie de l'intelligence. Il est certain qu'un jeune vagabond, qui n'a jamais connu que les plaisirs de la plus basse bestialité, si vous l'initiez graduellement aux jouissances les plus nobles de l'esprit, s'adonnera aux penchans inhérens à la nouvelle vie que vous lui aurez ouverte. Ici, il importe de faire une observation tendant à rectifier une erreur dans laquelle une première façon de philosopher, vicieuse, mais nécessaire alors, a pu induire en erreur les gens du monde. Les facultés humaines sont de telle sorte, qu'elles n'emportent nullement, par leur activité, des actions déterminées et qualifiées soit par la morale, soit par la législation. Ainsi, il n'y a pas d'organe du vol, du suicide, de l'assassinat, encore moins un organe du crime. Il y a des penchans à la destruction, parce qu'elle est une loi du monde ; à la possession, parce qu'elle tient à la conservation de l'individu, etc. La combinaison de ces organes produit seule les subdivisions faussement at-

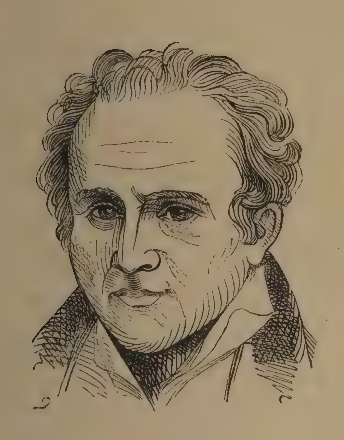
tribuées à l'essence de notre nature; ainsi, il y a un instinct à défendre la vie, qui est dans le même but; pour qu'il y ait tendance au suicide, il faut que cet instinct soit sans énergie, que la destruction soit assez active, et surtout que des raisons de tout ordre appellent en dernier lieu cette fatale influence. On peut reprocher au début de la science des dénominations qui impliquaient un caractère d'action définie, comme *théosophie*, *meurtre*, *vol*, etc. La science a fait des progrès; la nomenclature la plus exacte est celle due à Spurzheim, qui lui-même en avait emprunté l'initiative, confirmée par l'observation, à l'école d'Édimbourg, à Reid, à Dugald-Stewart, etc.

§ IV. CONCLUSION.

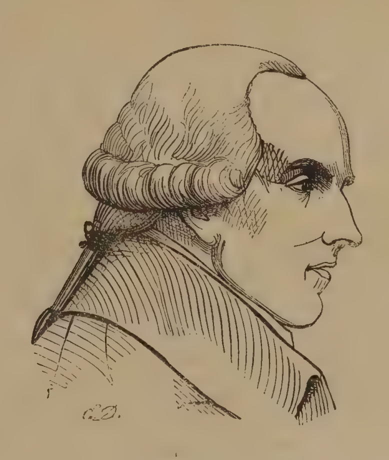
Ainsi, pour rentrer dans la question qui nous occupe, on a pensé à tort que le don du calcul, c'est-à-dire de grouper des nombres, de diviser l'espace en unités, était celui des mathématiques. Les mathématiques demandent un grand concours de facultés; elles empruntent aux facultés réflectives la logique, aux facultés perceptives (ou qui mettent en rapport avec le monde extérieur) l'étendue, l'ordre, la résistance, la forme, la durée, l'intensité du son ou du ton, la division du temps ou la mesure. On s'est récrié en ne voyant pas sur le masque de Napoléon une bosse énorme à l'endroit du calcul; on a accusé la phrénologie de se trouver en défaut, quoique l'artilleur du siége de Toulon dût être éminemment mathématicien. Oui, sans doute; mais cette puissance, ajoutée à son génie universel, provenait de la réunion de toutes les facultés dont nous avons parlé. Il n'est certes pas besoin de chiffrer avec la rapidité de l'éclair pour comprendre et mettre en pratique non-seulement les lois de l'arithmétique, mais encore celles de la géométrie, de la trigonométrie, etc. La même observation s'est répétée pour Vito Mangiamèle, quoique par la simple inspection du crâne, on pût apprécier le développement de la *numération*, comme on l'observe aussi sur Mondeux. Mais ce qu'on ignore trop, ou ce dont on ne veut pas assez tenir compte, c'est de l'augmentation de force apportée par l'activité intime, par la richesse du sang et par l'exercice. Ainsi, à développement égal, un individu lymphatique l'emportera sur un homme nerveux, et celui qui possédera un tempérament nerveux-sanguin, surpassera les deux précédens.

Les enfans, comme Vito et Mondeux, qui brillent, non par la précocité de leurs facultés, mais bien par la spécialité de leur aptitude, peuvent être appelés à de hautes destinées: soit que, à l'instar du jeune Mozart, leur première jeunesse se signale par un instinct de mélodie qui charme ou émerveille leur auditeur; soit encore que, comme le Giotto enfant ils crayonnent sur le rocher qu'ils habitent, les moutons du troupeau confié à leur garde; ou que, comme nos deux petits héros, ils multiplient et divisent à l'infini ces belles étoiles d'or vers lesquelles leurs regards s'élèvent incessamment. Mais si vous laissez ces jeunes imaginations se complaire dans un exercice outré de leurs facultés privilégiées, et si vous ne groupez pas autour d'elles, et les sentimens affectueux qui font la noblesse du cœur, et toutes les facultés intellectuelles qui font le génie, vous aurez préparé des merveilles stériles, et l'âge adulte plongera ces jeunes phénomènes dans l'obscurité dont la nature avait semblé vouloir les tirer.

Dans le premier cas, comme Buxton, ils se contenteront d'une multiplication sans but, toujours et partout; dans le second, comme G. Bidder, ils deviendront des hommes utiles à leur famille, à leur pays, ou des génies qui auront droit à la reconnaissance du monde entier.



Monge.



La Place.

Les faits sont les meilleures preuves que l'on puisse fournir. Voici, pour dernier argument, les portraits de Monge et de La Place. Que l'on juge!

Le grand développement de leur front, ne prouve-t-il pas de reste que, pour devenir mathématicien célèbre ou un astronome de génie, il ne faut pas seulement le concours des facultés perspectives, mais encore un large développement des organes où siégent les pouvoirs les plus élevés de l'intelligence?

UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER.)

LES LIVRES.

Tablettes historiques de Napoléon. — *Les Glanes*, par Mlle Bertin. — *Le Gipsy.* — *Le commandeur d'Argental*, par M. Pourret des Gauds. — *Andalousia*, par M. Lottin de Laval. — *Le Rhin*, par M. Victor Hugo. — *Les Musées d'Italie*, par M. Louis Viardot. — *Bretagne*, par M. Amand Guérin. — *Le maître de chausson*, par M. Théophile Gautier. — *La Lecture*, journal soi-disant catholique.

Il va falloir, ô *Mercure*, j'en demande pardon à votre Mythologie comme aux ailes rapides de vos talons, il va falloir, ce mois-ci, chausser les bottes du Petit-Poucet, si vous voulez arriver à la fin de votre tâche. Et encore, que d'enjambées à faire! Des quais de la Seine vous allez aux bords du Rhin, et de là vous vous rendrez en Italie; vous y visiterez les musées de Milan, de Florence, de Naples, sans oublier ceux de Rome, de Parme, de Venise ou de Bologne. Ne murmurez pas; avec un cicérone comme M. L. Viardot, vous ne songerez point à la fatigue. D'ailleurs je vous promets quelques heures de repos sur les grèves de la Bretagne; la brise de l'*Ar mor*, ou les chants de M. Amand Guérin vous berceront mollement. Et pour que la fête soit complète, vous aurez, comme les Romains, *panem et circenses*, une représentation du pugilat moderne par M. Théophile Gautier, ce poëte que vous aimez. Allons! en route. Cependant un mot. Réglez tous vos comptes avant de partir; le voyage est beau, par conséquent on ne peut en déterminer la durée; ne laissez rien en arrière, ce sera prudent.

Qu'est ce petit livre? — Il a pour titre: *Tablettes historiques de Napoléon, album populaire.* Ah! l'enfant est bien né; son père et parrain signe le baron de ***. On a déjà beaucoup écrit sur les grands événements de notre histoire contemporaine, et, disons-le, jusqu'à présent, nul tableau n'a rendu bien exactement un tel sujet. La faute n'en doit pas être imputée aux auteurs; ils ne peuvent encore mettre tous les points de cette époque en perspective, car la perspective de l'histoire ou l'impartialité se trouve dans l'éloignement des faits. C'est une question de temps. Le baron de *** a reculé le plus loin possible avant d'écrire son ouvrage. Les hommes y sont appréciés avec circonspection, et les faits lucidement racontés. La concision de ces tablettes ainsi que leur mode de division les rendent faciles à consulter et nécessaires aux mémoires ingrates comme aux gens dont l'éducation reste à faire.

Ne vous arrêtez point trop, quelque grand que soit son charme, à ce gracieux recueil de vers; on y sent la double essence dont l'âme de Mlle Louise Bertin a été faite : la musique dans le rhythme et la mélodie, la poésie dans les pensées. D'ailleurs cette glaneuse est, à mes yeux, doublement coupable : d'abord de tromper le public en lui cachant, comme en un tablier menteur, de si beaux épis sous cet humble titre de *Glanes*; puis de se donner une semblable profession, lorsqu'elle moissonne véritablement un champ à elle.

Voici le *Gipsy.* L'Opéra a déjà pris soin de nous mimer ce qu'étaient les Gipsy. Le héros du ballet était une héroïne. Dans le roman, le héros est un Gipsy, farouche comme son nom de Pharlod. La scène se passe en Angleterre dans le siècle dernier. Le drame se déroule d'une façon attachante, et l'on voit que l'auteur, M. James, a cherché le secret de Walter Scott; ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait trouvé, mais seulement que ce livre renferme des qualités éminentes. Le traducteur a gardé l'anonyme, peut-être par excès de modestie. Son travail, à part quelques petites taches, semble fort avouable, et nous ne pensons pas qu'on puisse citer, à son intention, l'adage italien « *traduttore, traditore.* »

Encore ce dernier volume, *Le commandeur d'Argental*, par M. Pourret des Gauds, et vous êtes libre. Aussi bien en vaut-il la peine. Artaud d'Argental va faire ses premières armes au siége de Metz, où l'empereur d'Allemagne échoue contre le Balafré. Aux premières rébellions du Vivarais, il perd sa femme et son fils. Le gentilhomme veut que son désespoir serve à son pays. L'auteur lui fait alors traverser cette époque de troubles religieux et de guerres civiles, — feux et flammes activés par les derniers soupirs de Luther, mort en 1546, — jusqu'à l'entrée du Béarnais dans Paris. Le vieux commandeur revient après, la tête grise et penchée, vers son manoir désolé. Il ira reposer entre la blanche Thémine, sa chaste épouse, et son fils Charles, l'espoir de sa race, massacrés jadis par le cruel baron des Adrets. Mais les brigands ont envahi d'Argental. L'épée seule en ouvrira les portes. Hélas! le commandeur ne passera plus le seuil de son domaine. L'incendie du château illumine son dernier regard. Ainsi meurt à la fois l'âme et le corps de la commanderie d'Argental. Le plus grand intérêt soutient ce récit. L'auteur, dont nous n'approuvons cependant point complétement les conclusions, tend à nier l'influence de la réforme, et en ne croyant faire qu'un roman, a écrit une belle page de notre histoire.

Puis, recommandez aux abonnés des cabinets de lecture ce livre de M. Lottin de Laval, *Andalousia*, dont la fable marche à travers les dernières années de la restauration et se lie intimement aux graves événements qui les signalèrent, ajoutant ainsi un charme de plus au roman. — Et, voilà tout. —

Ce n'est pas seulement un beau livre que *Le Rhin* de M. Victor Hugo; tout ce passé que l'auteur y évoque et qui vient, pour ainsi dire, comme les vieux manoirs aux bords de l'eau, se mirer dans ses pages, empreintes de la majestueuse limpidité du fleuve, doit servir d'enseignement au présent. L'œuvre est complète; elle nous fait d'abord doucement rêver, puis elle rend notre pensée grave et sérieuse. De là, la division de l'ouvrage : les lettres adressées autrefois à un seul ami, révélées aujourd'hui à tous les autres, bien nombreux, connus ou inconnus; et la *Conclusion*, nouvelle voie ouverte à la méditation des esprits politiques qui cherchent la solution de ce grand problème de l'avenir.

Dans la première partie, M. Hugo, dont les chants sévères et gracieux tour à tour sont descendus sur notre froide époque pour y rappeler la noblesse antique, la sainteté de la famille, y réchauffer la foi de nos pères et les joies du foyer, nous a dévoilé son talent sous un nouveau jour, en le montrant dans tout l'abandon d'une douce intimité. Le voyageur part de Paris, et son premier relais nous conduit à la Ferté-sous-Jouarre. Là, vous vous laissez entraîner à Meaux, à Montmirail, puis vous ne vous arrêtez plus. Les yeux brûlent les lignes, la main semble fouetter les pages, tant on a hâte d'arriver au terme de sa course afin de revenir plus tôt sur ses pas. Alors, on se complaît à ces paysages si chaudement reproduits; on prête l'oreille à tous les bruits divers des grelots du cheval, des roues sur le pavé, de la voix et du fouet du postillon; aux cris des enfants et des oiseaux effrayés, à la complainte du pauvre, enfin à toutes ces harmonies du voyage qui ont trouvé leur écho dans le livre du poëte. Et comme l'âme se laisse aller aux impressions de l'auteur! N'épouse-t-on pas ses haines et ses colères contre les maçons modernes? Ne se prend-on point d'amour pour l'archéologie, cette science qui devient si séduisante sous sa plume, et dont il emprunte le charme à sa puissante érudition? N'est-ce encore pas en partageant son religieux respect, qu'on fouille avec lui ces grandes ruines dont le Rhin reçoit pierre à pierre les derniers soupirs, — ces tours, ces forteresses représentées par des noms auxquels la mémoire se refuse comme les doigts à l'enveloppe des châtaignes, noms qu'on lit sans les prononcer, et qu'on écrit en épelant ses lettres? — Pour de semblables livres, nous avons jadis, au collége, sacrifié les douceurs du déjeuner, et pour posséder celui-là, si je redevenais enfant, je thésauriserais encore. Je voudrais y relire parfois cette merveilleuse légende du *beau Pécopin*; je mon-

terais souvent une certaine côte rien que pour voir la gracieuse paysanne qui s'habille à sa fenêtre; mais je reviendrais sans cesse dans cette grande cuisine où dort, dans sa cage, au milieu du bruit, une *petite boule de plume*.

Mais pourquoi citer ces poétiques choses? Un croquis donne-t-il jamais l'idée du tableau? La fleur qu'on arrache de la tige perd toujours de son parfum, — et d'ailleurs, tout le monde les a lues.

Aujourd'hui, grâce au ciel, tous les différends littéraires sont finis. A peine reste-t-il quelque esprit routinier et paresseux qui n'ait pas lu les œuvres de la nouvelle école, et qui jappe encore, aboyeur sans dents, après ses talons. Car il est à remarquer que la plupart des gens enrôlés sous le prétendu drapeau classique, agissaient ainsi que des soldats-machines, sans connaître la cause qu'ils attaquaient. Les chefs, ces bons littérateurs de l'empire, qui travaillaient dans les règles, et, sous un prétexte aussi spécieux, se passaient d'invention et de style, en voyant de nouveaux écrivains débaucher les fils de leurs admirateurs, allèrent trouver les pères. Ils leur montrèrent le classique Parnasse, que ravageaient des barbares, portant des cheveux démesurément longs et des barbes comme les fleuves allégoriques. Quelques-uns pouvaient bien avoir le visage défriché, mais ceux-là n'en étaient que plus féroces. Qu'allait devenir la poésie? Les portes du grand sépulcre qu'ils nommaient Théâtre-Français, cédaient déjà sous les coups des envahisseurs; où s'arrêteraient les débordements sur cette malheureuse scène? Les choses étaient au plus bas; ce que les vieillards, trop heureux de croire à la décadence des lettres pour se dissimuler l'abaissement de leurs facultés, admirent avec empressement. Cette partie du public se croisa donc, sans plus d'examen, au premier appel; il est vrai qu'elle devait bien cela à qui lui avait prodigué de si doux narcotiques.

La guerre fut rude; on opposait aux jeunes gens une arme terrible, l'entêtement aveugle. En vain on criait aux croisés : Lisez! Les chefs avaient fulminé l'interdiction. *Vade retrò*, répondaient-ils avec horreur. Cependant, beaucoup comprirent que leur dévouement devenait une sublime bêtise, et lorsqu'on leur dit : écoutez? ils adhérèrent à cette concession. Puis on les vit, quand ils pensaient n'être pas surpris, approuver tout bas ce qu'ils avaient entendu, en laissant, il est vrai, peser de tout son poids l'anathème sur le reste. Mais plus l'inconnu diminuait, et plus la rétractation devenait grande; — car ce qu'ils avaient la condescendance de se laisser lire, c'étaient : *Les Orientales*, *Notre-Dame de Paris*, *Les Chants du crépuscule*, ou *Les Rayons et les Ombres*, harmonies du cœur, nobles élans de l'âme modulés tour à tour avec un style richement coloré et le rhythme le plus large et le plus gracieux. OEuvres qu'il faudrait, pour ne les point comprendre et sentir, avoir l'esprit sourd aussi bien que le cœur. — De telle sorte, que cette niaise opposition, devenue ridicule et de mauvais goût, n'existe plus actuellement.

Il a fallu à M. Victor Hugo le courage qu'on puise dans la conscience de son génie pour frayer une route nouvelle à travers toutes ces broussailles de l'envie : les dédains, le mauvais vouloir, les injures grossières quelquefois. Car tout est venu empêcher son œuvre, jusqu'aux petits cailloux pointus de la satire académique, lancés par ceux-là qui brisaient les roues de leur char littéraire aux ornières d'un chemin usé, effondré. Ce courage était à la hauteur du talent du poëte; il a imposé le silence aux criailleries, il a forcé le public au respect. A cette heure, le public a adopté l'auteur d'*Hernani*; l'Académie lui a fait réparation, et l'avenir le remerciera de nous avoir délivré de tous les faux sentimens habillés d'hémistiches fripés en usage alors, et d'avoir retrouvé le secret du beau style.

Là, pour le poëte, la mission était accomplie. Mais à notre époque où l'on travaille de toutes parts à la reconstruction sociale, la lyre est insuffisante pour en ériger les pierres. Ce ne sont pas seulement des chants qu'il faut pour soutenir le courage des penseurs dans leurs difficiles travaux, — l'oiseau qui chante construit le nid de sa famille, — le poëte doit apporter son brin de paille, penser aux choses graves de ce monde, et proposer son idée. M. Victor Hugo, comme toute haute intelligence, complétera la tâche. Il l'a déjà brillamment commencée dans la seconde partie de son livre. La *Conclusion*, qu'il ne nous est pas donné de juger ici, nous dispose à croire qu'on a grand tort de dédaigner le concours des poëtes aux discussions des affaires publiques, que la politique d'un poëte est préférable à celle de maint représentant, et qu'après tout, la parole harmonieuse d'un penseur, ou comme on voudra, d'un rêveur érudit, vaut la voix criarde des avocats superficiels.

M. Louis Viardot a fait précéder son ouvrage sur les *Musées d'Italie* d'une introduction de quelques feuilles qui, à elle seule, remplace bien des volumes. L'histoire de l'art depuis sa décadence, c'est-à-dire depuis la réduction de la Grèce en province romaine, jusqu'à son renouvellement, à l'époque que nous appelons renaissance, s'y trouve magnifiquement développée. Cette histoire qui se mêle si intimement à l'histoire générale du temps, est pleine d'une érudition rendue attrayante par le beau style dont l'auteur l'a revêtue. La seconde partie du volume, consacrée aux musées d'Italie, ne servira pas seulement, comme l'annonce modestement M. Viardot, de *guide et memento à l'artiste et au voyageur*. L'intérêt et la forme littéraire du livre lui réservent dans les bibliothèques une place à côté de l'œuvre de Winkelmann, dont il semble une suite nécessaire, et de l'ouvrage de M. Valery, auquel il servira de complément.

Dans la préface de son livre de poésie, M. Amand Guérin compare la Bretagne à une vieille duchesse boudeuse. Elle se tient à l'écart, jetant de temps à autre un coup d'œil sur l'œuvre de civilisation qui fermente, et dont elle daignera prendre sa part lorsque tout sera parachevé. A ce titre, la Bretagne est une province égoïste, chez qui le poëte devrait rappeler de nobles souvenirs, et non pas se contenter de rhythmer des chansons à ses pieds pour faire doucement sourire sa nonchalance. Ce reproche adressé, on ne peut que donner des éloges à l'auteur. Ses vers sont frais, gracieux et d'une bonne forme; la strophe est heureusement festonnée et la ballade bien cadencée. Mais hélas, la pensée y manque. La lecture de ce volume, *Bretagne*, plaira; elle fera rêver le jeune homme, l'homme mûr en demandera le mot, puis tous deux bientôt l'oublieront. La poésie doit être autre chose qu'un son. Il ne tient qu'à M. Guérin de donner un but à la sienne pour qu'elle soit complète.

Le maître de chausson dont M. Théophile Gautier a doté les *Français peints par eux-mêmes*, est une de ces descriptions que sa plume seule peut dessiner. Sa phrase nette et hardie vous donne, comme le ferait le crayon d'un maître, le mouvement des lignes et les différentes poses des habitués de la salle de chausson. Relisez l'article, et vous en saurez autant qu'il en faut pour affronter les coupe-gorges les plus noirs. Néanmoins s'il vous reste quelque défiance de vous-même, allez acquérir chez Lecour cette assurance que donne nécessairement la pratique. Chemin faisant, songez un peu à votre premier professeur, à sa pensée originale, à son expression neuve, juste et brillante; remettez-vous en mémoire quelques-uns de ses beaux vers, et vous trouverez étrange que des gens de talent se soient laissés aller à la basse jalousie au point de jeter la boue sur les fleurs éclatantes de sa robe de poëte.

Maintenant, pauvre *Mercure*, vous voudriez bien détacher les ailes de vos pieds, et en arracher les plumes pour marquer les beaux endroits des beaux livres parcourus où vous reviendrez. Eh! bien, non; ôtez la tête d'entre vos mains, vous classerez ces grands souvenirs plus tard. Ah! la besogne qui vous reste à remplir est pénible. Mais tel est votre devoir; il ne suffit pas d'indiquer les bons ouvrages, vous devez signaler et poursuivre les publications dangereuses recouvertes d'un vernis d'honnêteté et de religion auquel on se laisse prendre aisément. Il faut donc vous remettre en mémoire les pages bêtement hypocrites d'un journal dont vous avez fait semblant d'oublier deux numéros, croyant, sans doute, que les gens de goût en feraient justice, et qu'il n'irait point à trois. Aussi je vous plains, et si vous promettez une activité plus grande et moins de dégoût dorénavant à secouer de telles choses, je vous laisserai rêver à l'aise à votre Rhin, aux musées d'Italie et au pays de Bretagne. Je dirai pour vous, à vos lecteurs, afin qu'ils s'en méfient, qu'il est des bâtards littéraires qui font de notre belle religion un moyen de spéculation. Ils ressemblent à ces trafiquans ven-

dant aux fidèles crédules, et sous les porches des églises, des chapelets bénits que nul n'a consacrés. En outre, nos charlatans mielleux et confits, à qui on pourrait donner ce titre de l'argot parisien d'*allumeurs de chalands*, font, pour attirer certaines âmes charitables d'actionnaires, des promesses d'œuvres pies qu'ils savent parfaitement ne pas pouvoir accomplir. Sous le rapport du style, de l'invention et des idées un peu progressives, leur probité est au moins suspecte. Aujourd'hui qu'on exige un brevet de capacité des instituteurs primaires, on devrait leur envoyer certains collaborateurs de cette Revue qui s'intitule *Lecture;* gens, du reste, aussi étrangers au monde religieux qu'à la littérature. Si l'un d'eux a quelque célébrité, ce n'est que par un effronté plagiat dont les tribunaux sont saisis, et qu'ils ont énergiquement condamné.

Voilà ce que je dirai, mais à condition que vous parlerez de la tendance de cette *Lecture* à montrer le bout du drapeau qu'on a fourré dans sa poche, et que vous démasquerez ces prétendus hommes de religion, et par conséquent de paix, qui vont sournoisement raviver des fermens de haine, cela sans conviction, et dans un but, on le sait, purement vénal... Ne l'oubliez pas, *Mercure !*

HENRI NICOLLE.

PROLOGUE DU SALON.

Toutes les abeilles de la ruche artistique sont à l'œuvre et achèvent de préparer les rayons destinés au palais quelque peu blasé du public de l'exposition. En attendant, un petit nombre d'heureux privilégiés sont admis à déguster à l'avance le miel précieux, et voici, le plus succinctement possible, le résumé de cette prélibation.

On remarque, chez M. Biard, une scène de la plus piquante originalité, et qui portera, sur le livret, ce titre : *De Honfleur au Havre.* C'est un bateau à vapeur, en traversée, par un gros temps. Mille accidens bouffons se groupent dans la toile de l'artiste. Là, un Lion parisien laisse tomber de ses lèvres le cigare qu'elles suçaient, et pâlit sous les premières atteintes du mal de mer. Ici, un gendarme s'abat au milieu des cages et des paquets d'une Anglaise furieuse. Un officier d'infanterie tombe dans les bras d'une nourrice; le roulis jette le désordre parmi des musiciens; un artiste chevelu va rendre ses comptes à la mer : toute cette foule s'agite, souffre, raille, crie, s'émeut, rit et fait rire. Le sujet était délicat à traiter; l'artiste est sévèrement resté dans les bornes difficiles du tact et du goût.

Une *Jane Shore* mourant de faim au seuil d'une maison, offre un dramatique contraste avec la scène plaisante dont ces notes ne peuvent donner qu'une idée incomplète. Une *Chasse aux ours* dans la mer Glaciale, par une nuit qu'éclaire l'aurore boréale; un *Portrait de Mme Biard*, et un *Naufrage au Groënland*, tels sont les autres tableaux qui seront livrés par l'artiste populaire à la curiosité. Le dernier excitera l'émotion de la manière la plus puissante.

La mer et l'eau ont envahi de tous côtés un navire brisé sur un banc de glace. Les naufragés se sont réfugiés sur la seule partie du vaisseau qui ne soit pas tout à fait submergée : là, décimés déjà par le froid et par la faim, ils attendaient la mort, quand des Groënlandais les ont aperçus et sont venus à leur secours. Tandis que les longues pirogues pointues, dans chacune desquelles se tient enfermé un seul pêcheur, sillonnent la mer et arrivent jusque sur le bâtiment même, des Groënlandaises, vêtues de leur étrange et pittoresque costume de peau de phoque, secourent déjà les infortunés. L'une pose la main sur le cœur d'un mousse qui gît au milieu des cordages gelés; elle découvre un reste d'existence dans l'agonisant et jette un cri de joie. Sur cet enfant se tient étendu un vieillard. Le malheureux père s'est dépouillé de ses propres vêtemens pour couvrir son fils, et il a succombé, victime de sa tendresse et de sa sublime abnégation. A côté, le capitaine se jette à genoux et remercie Dieu avec une joie pleine de délire; un marin attend avec résignation que son tour vienne d'être secouru. Cependant, un grand mouvement règne parmi les Groënlandais et leurs femmes. Les uns soutiennent les naufragés, ceux-là appellent les barques lointaines; d'autres reculent d'horreur devant les sinistres épisodes qui se multiplient de toutes parts. Rarement M. Biard a traité plus sérieusement, et avec plus de bonheur, une page de cette importance. La composition, compliquée sans confusion, ne fatigue point les yeux malgré le grand nombre de figures, et l'on ne saurait s'imaginer le soin apporté aux détails.

M. Sébron exposera une *Vue de l'intérieur de Notre-Dame* durant le baptême du comte de Paris; jamais on n'a poussé plus loin la magie de la perspective, l'entente de la lumière, la puissance de l'effet, et la science de la couleur. On verra de M. Jouy, auteur de l'*Amende honorable d'Urbain Grandier*, une *Entrée du Christ à Jérusalem*, remarquable par d'excellentes et hautes qualités. M. Chazal, peintre de fleurs du cabinet de la reine, aura trois tableaux. Le premier est une grande toile, au milieu de laquelle se détache un vase étrusque couronné de fleurs : à côté s'ébat un de ces grands lézards de Fontainebleau, que la nature a parés d'émeraudes et saupoudrés d'or; près du reptile un magnifique perroquet blanc égrène une baie de fruits. Redouté lui-même n'aurait pas su donner plus de fraîcheur, de transparence et de finesse à ces riches passiflores, à ces roses qui se balancent sur leur tige, et sur l'incarnat desquelles tremblent encore des gouttes de rosée.

Un petit tableau de roses, avec leurs feuilles frisées et d'un vert à la fois vigoureux et mat, est un chef-d'œuvre de fini et d'effet; car M. Chazal possède le précieux secret de donner à ses œuvres une perfection de détails qui défierait l'examen de la loupe, sans nuire à l'ensemble des objets qu'il peint.

Une *Vue de Cherbourg* au moment où l'on va lancer, du port militaire, le bâtiment de guerre *le Friedland* à la mer, se trouve encore sur les chevalets de M. Chazal. Le soleil tombe d'aplomb sur la plage : il dore de sa splendide lumière le sable, la foule, le vaisseau, et jette partout des ombres vigoureuses d'un aspect fort original. Le *Mercure* donne ici la gravure de ce tableau.

M. Winterhalter exposera probablement un portrait de la reine; citons encore deux toiles de Léon Fleury, ce délicieux paysagiste, naïf et frais comme la nature; l'*Entrée des croisés à Antioche*, par M. Gallait; les *Amours de deux lions*, par M. Achille Giroux, qui prend place parmi nos meilleurs peintres d'animaux; *des Fleurs* de M. Saint-Jean de Lyon; *Un bal de l'Opéra*, par M. Lafait; le *Retour des marins*, par le spirituel Duval-Lecamus; un *Martyre de saint Sébastien*, par M. Duval fils, jeune homme de grande espérance, et le *Ministre médecin*, par M. Jacquand.

C'est un vieux pasteur qui va porter la myrrhe de la consolation et l'huile de la charité à une pauvre créature souffrante. D'une main il interroge le pouls fiévreux d'une jeune fille marquée du sceau fatal de la consomption; de l'autre, il feuillète les pages du livre qui console et qui fait espérer.

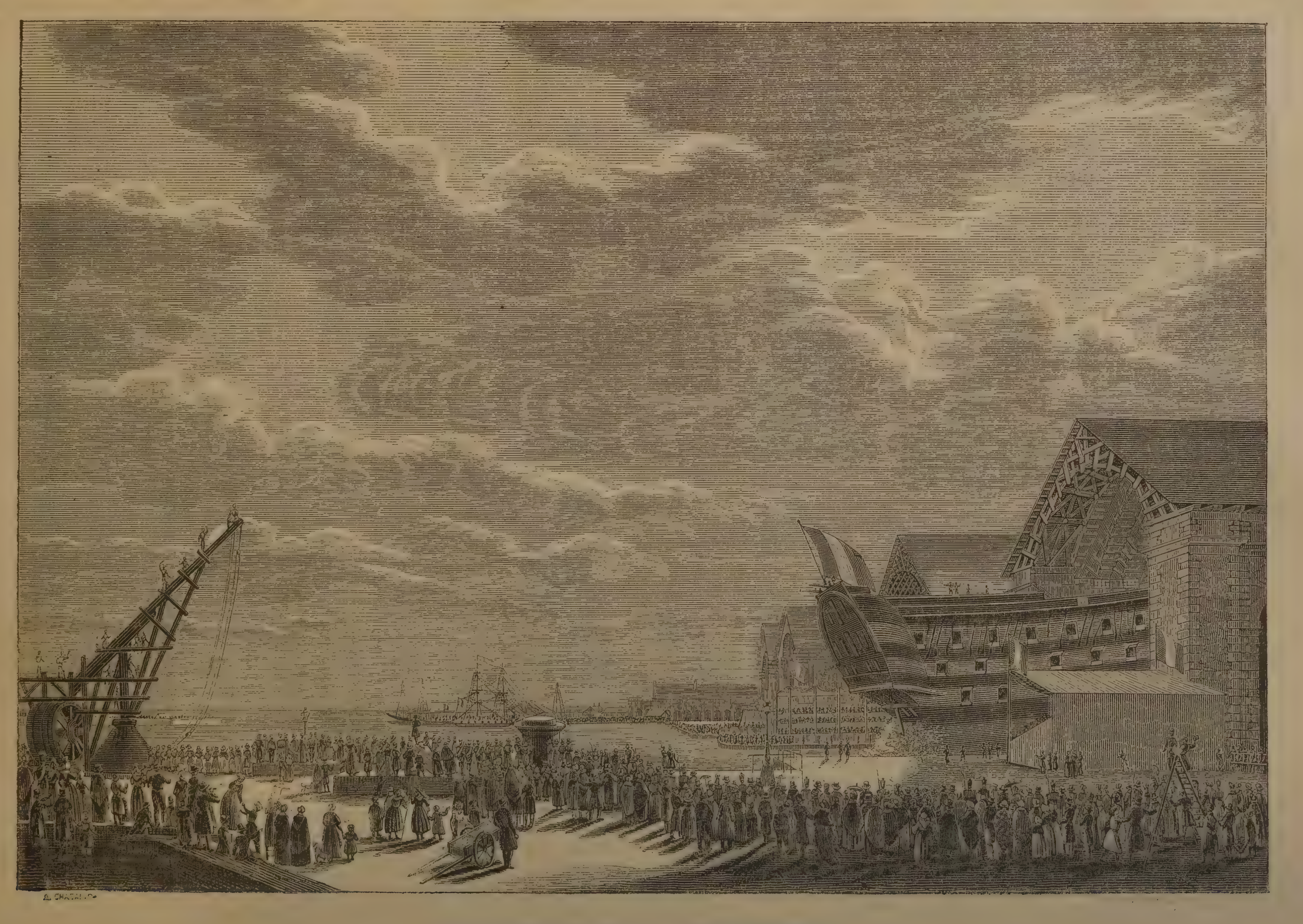
La figure du ministre, solidement peinte et habilement comprise, exprime la plus touchante compassion; la jeune fille est pleine de la sainte poésie du trépas; la partie gauche du tableau présente de ces riches et vaporeux effets d'ombre et de lumière, si admirables chez les artistes Flamands, et dont ils semblaient avoir emporté le secret. Il y a, dans le *Ministre médecin*, un succès grand et certain pour M. Jacquand. Il a prodigué à l'exécution de ce tableau toutes les qualités qui le caractérisent, et a su éviter les défauts qu'une critique sévère pouvait lui reprocher.

M. Gigoux doit envoyer au Louvre un grand tableau destiné à la chapelle de la Chambre des pairs; il représente *saint Philippe* au moment où, accompagné de ses deux filles, l'apôtre va opérer la guérison miraculeuse d'une malade. Le groupe principal, d'une simplicité pleine de majesté, se recommande encore par une puissance et une pureté de couleur qui, jointes à la poétique sévérité du dessin, font peut-être de ce tableau le chef-d'œuvre du jeune maître.

Mlle Méloé Lafon achève dans son atelier les trois *Vertus théologales* : la figure de la Foi, et celle de la Charité sont surtout d'une grande beauté.

Vous verrez et vous admirerez, de M. de Pomeyrac, une tête de vieillard, et trois portraits de femme, qui présentent une perfection à laquelle n'atteint plus que rarement, de nos jours, l'art du miniaturiste.

Je voudrais parler maintenant des deux Marguerite de M. Ary Scheffer, mais le *Mercure* consacrera bientôt un article



Port de Cherbourg. Mise à la mer du *Friedland*.

spécial à cet artiste et à ses œuvres.

M. Saint-Jean enverra un tableau qui a produit une sensation vive et profonde à l'exposition de Lyon: c'est l'*Emblème de l'eucharistie*. Une tête de Christ en bois, ciselée avec l'art merveilleux du quinzième siècle, se trouve entourée d'épis et de raisins, symboles du pain et du vin. Jamais, nous écrit-on, tableau de fruits n'a été peint avec une pareille largeur, une plus grande hardiesse et un faire aussi grandiose.

M. Charpentier se présentera dans la lice avec un *Pâtre et une jeune Fille* dans une prairie; M. Legentil, élève de Dupré avec deux paysages fort remarquables; M. Dupressoir, avec deux paysages écossais, où se passent un double drame de la *Jolie fille de Perth*.

M. Riesner, dans une grande page, a mis en scène la *métamorphose de Clytie*, et on remarque dans son tableau un hardi et heureux effet de lumière. M. Chasseriau a fait la *Madeleine lavant les blessures du Christ*. M. Jadin a terminé les peintures de la salle à manger de l'Hôtel-de-Ville; ce sont les *quatre Saisons* symbolisées par les chasses de l'été, de l'automne, de l'hiver et du printemps. Des trophées d'animaux sont également disposés de distance en distance dans cette magnifique galerie.

M. Dubuffe fils a peint trois figures réunies dans le même cadre : elles représentent les *Vertus théologales*, mais exprimées par des idées neuves et qui sortent du type vulgaire, sans rien perdre toutefois de leur énergie et de leur clarté. Une jeune mère enseigne l'aumône à son fils; une mère pleure et prie au chevet de sa petite fille mourante; enfin, une mère, le doigt levé, par un geste à la fois solennel et simple, jette dans l'âme candide d'une charmante enfant les saintes semences de la foi. Ces trois œuvres, irréprochables comme dessin, se recommandent par une couleur sobre sans rigidité, solide sans lourdeur.

Mais le chef-d'œuvre de M Edouard Dubuffe est sans contredit le portrait de sa femme, Mlle Juliette Zimmermann, fille d'un de nos célèbres professeurs du Conservatoire. On ne saurait reproduire avec plus de charme et d'harmonie des traits, mélange piquant de candeur et de finesse. Il y a de la jeune fille et de l'artiste dans cette tête blonde, rieuse et pourtant pensive.

C'est qu'en effet Mme Edouard Dubuffe va prendre place au salon parmi nos statuaires. Elle pétrit la glaise à peine depuis deux ans, et sa petite main cisèle le marbre depuis moins de temps encore... Eh bien! une tête de vieillard et les bustes de son mari et de son père attestent un talent fait et arrêté, qui déconcertera ceux-là qui veulent voir dans l'art le résultat de l'étude, et non pas un don précieux et inné du ciel. Comme le disait un peintre célèbre, étonné par les œuvres de Mme Dubuffe: On ne saurait ni mieux penser, ni mieux exprimer.

M. Desbœufs aura une belle et noble statue de l'*Histoire*, destinée à la bibliothèque de la Chambre des pairs; Dantan exposera le buste de M. Desrousseaux de Medrano, et de ses deux fils, œuvres de conscience et dignes du talent habile et savant du célèbre statuaire. Il y joindra sans doute encore quelques-uns de ces bustes qui l'ont placé au premier rang parmi nos artistes.

Le *Mercure* a déjà plusieurs fois cité le nom de M. Émile Thomas, et vous n'avez point oublié la mention que nous avons faite d'une *Bacchante* et d'une statuette de *Giselle*, habilement exécutées par ce jeune artiste. Il a tenté une œuvre plus grave et plus hardie : une *Vierge*. La mère du Sauveur ne tient pas son enfant dans les bras. Enveloppé de longues et chastes draperies, il joint les mains dans l'attitude de la prière, et son genou va se plier pour adorer. La tête exprime bien l'humilité et la foi; on ne saurait faire rien de plus suave et surtout de plus catholique.

M. Préault compte exposer une *sainte Marthe*, emmenant le dragon qu'elle a vaincu.

S. HENRY BERTHOUD.

THÉATRES.

Le *Mercure* essaie aujourd'hui de compléter l'ensemble de ses revues mensuelles de sciences, de livres, de beaux-arts, par une revue théâtrale raisonnée. Il veut ainsi remplacer sa nomenclature habituelle des pièces du mois par quelques jugemens impartiaux et concis.

Par sa forme de publication, le *Mercure* entrevoit quelque difficulté dans l'accomplissement de son désir, et d'abord il doit craindre qu'au moment de son apparition le public ait un peu perdu la mémoire des divers ouvrages dramatiques dont la revue contiendrait l'appréciation. D'un autre côté, puis, le *Musée* et le *Mercure* réunis formant un livre durable et sérieux plutôt qu'un journal proprement dit, il sera bon peut-être que plus tard on puisse y trouver quelques résumés des pièces jouées avec succès; résumés qui serviront de documens à l'histoire du théâtre moderne.

Entre ce désir d'agréer et cette crainte de non-succès, nous n'hésitons pas longtemps, et dès aujourd'hui nous commençons la publication de notre nouvelle chronique. Il est entendu que nous nous y occuperons seulement des ouvrages adoptés par le public, et qui sembleront devoir rester au théâtre; quant aux autres, nous ne les citerons que pour mémoire; notre silence équivaudra au *requiescant in pace*. Si la tribune est étroite, nous tâcherons que notre parole soit large et surtout juste.

La reprise du *Cid* a été un véritable événement littéraire. Par une louable innovation, le chef-d'œuvre du vieux maître a été joué avec des décors peints exprès pour cette reprise solennelle. Nous approuvons certainement cet honneur rendu au grand Corneille; mais nous eussions voulu qu'on le lui rendît complet, et qu'on restituât à cette grande tragédie du *Cid*, le personnage intéressant de l'infante.

Cela aura sans doute lieu un jour, à la satisfaction de l'école moderne, qui aime plus Corneille qu'on n'a jamais voulu le comprendre. Mlle Rachel a eu de fort belles parties dans le rôle de Chimène, quoiqu'elle ait, comme presque toujours, manqué de sensibilité dans quelques passages où l'auteur en avait tant répandu. Guyon s'est montré très-beau dans don Diègue. Beauvallet a été un Rodrigue plein de feu, de valeur et de chevalerie; mais il a manqué toujours de ces nuances qui caractérisent le tragédien profond, et qui valaient tant de succès à Talma. Beauvallet exprime bien la passion, il ne peut exprimer l'amour; il rend bien le désespoir, il ne sent pas la mélancolie. Quoi qu'il en soit, cette reprise a été glorieuse et fructueuse pour le Théâtre-Français.

Les premières représentations se succèdent, à l'Odéon, avec rapidité; directeur, auteurs, acteurs se montrent animés du plus louable zèle, et cependant le public de la rive gauche de la Seine ne semble pas vouloir encore sortir de son indifférence.

Depuis sa dernière revue, le *Mercure* a assisté à la représentation de quatre ouvrages nouveaux à l'Odéon. Le premier : *la Double épreuve*, a été joué d'une manière remarquable par l'élite de la troupe. Il est dû à un de nos plus consciencieux critiques, M. Hippolyte Lucas. Un père éprouve à la fois, par une ruse ingénieuse, le cœur de sa fille et celui de son futur gendre: tous deux sortent de cette double épreuve victorieux et plus aimés. Tel est le fond de la petite comédie conduite avec art, versifiée avec élégance et d'une portée morale. *Les Philanthropes*, comédie en trois actes et en vers de MM. F. de Courcy et Th. Muret, a été jouée quelques jours après. C'est un tableau froid dans son ensemble. Une troisième comédie en un acte et en vers, de M. Camille Doucet, a été accueillie sans beaucoup d'enthousiasme, la faiblesse du fond n'étant rachetée ni par la forme ni par le style. Une femme bas-bleu, dont l'exaltation romanesque exerce une triste influence sur ceux qui l'entourent, et qui revient à la raison grâce à l'éloquence d'un jeune avocat, forme le sujet de l'*Avocat de sa cause*. Comme vous voyez, cela n'est ni bien neuf ni bien dramatique, et la morale pourrait s'envelopper de formes plus attrayantes. Le même soir, l'Odéon a joué *les trois Fils*, comédie en trois actes et non moins en vers. L'auteur, peu satisfait de l'accueil fait à son ouvrage, a désiré garder l'anonyme. Imitons sa discrétion. En achevant ce que nous avons à dire de l'Odéon, qu'il nous soit permis de déplorer la stérile fécondité de ce théâtre. Sauf les drames de MM. Ch. Lafont, Félicien Mallefille et Cordelier Delanoue, qui ont été trop peu joués, rien de remarquable n'a attiré le public depuis la réouverture. Devons-nous en accuser la direction, ou l'insouciance des faiseurs dramatiques, ou l'inaction de la jeunesse littéraire, qui réclamait à grands cris son Odéon? Nous ne savons; mais ce qui est évident, c'est la faiblesse de presque toutes ces comédies en vers sans originalité, sans élémens,

sans cachet, qui affligent la critique sérieuse.

L'Opéra jouit à présent de son succès de la *Reine de Chypre*. Au retour de Carlotta Grisi, qui va passer deux mois en Angleterre, apparaîtra le ballet de *la Rosière de Gand*, livret de M. de Saint-Georges, musique d'Adam, joué par Carlotta Grisi et Petipa.

Un joli petit acte d'opéra comique a été joué à la salle Favart, sous ce titre : *Le Diable à l'école*. Le libretto est de M. Scribe, et la musique, tout aussi spirituelle, de M. Ernest Boulanger. Cela est pourtant, à vrai dire, assez tristement joué par Roger et Mlle Descot; mais la musique en est vive, fraîche, charmante, et nous vous conseillons d'aller l'entendre; puis l'action marche avec une originalité fantastique. Nous féliciterions de plus grand cœur M. Scribe si l'idée principale du libretto lui appartenait; mais nous devons garder un peu de nos éloges pour un vieux recueil de contes en vers de M. Lombard de Langres, où M. Scribe a trouvé cette idée.

Le Duc d'Olonne, sorte de drame lyrique en trois actes, encore de M. Scribe et de M. Saintive, musique de M. Auber, n'a pas obtenu tout le succès qu'on en attendait. La partition rénferme peut-être quelques réminiscences des précédens opéras du maestro; puis le troisième acte ne contient aucun morceau assez saillant pour couronner dignement l'œuvre. Les invraisemblances qui abondent dans le poëme ont peut-être aussi nui au succès général.

Il y a environ un an, nous avons applaudi à l'Ambigu-Comique, un soir que nous allions revoir Frédérick-Lemaître, une ravissante petite comédie en un acte; elle était de M. Albert, l'artiste bien-aimé du théâtre, et s'appelait : *Le Mari de la reine*. Il y a quelques jours, nous avons été surpris en voyant jouer au Vaudeville, *le Grand Palatin*, de rencontrer dans cette pièce de MM. Duvert et Lausanne, de fréquens rapports avec *le Mari de la reine*, qui d'abord avait été reçu au Vaudeville. Arnal est adorable dans le rôle de l'illustre époux.

Les Variétés ont donné *la Chaîne électrique*, une joyeuse folie, fort mal nommée *le Bas bleu*, mais comprise et jouée à ravir par Levassor et Mlle Bois-Gonthier; puis enfin *les Maçons*, vaudeville grivois, qui vaut bien des comédies. Les auteurs sont des hommes de talent et d'esprit, MM. Anicet Bourgeois et Brisebarre.

En attendant *Pâris le Bohémien*, grand drame de M. Bouchardy, dont les principaux rôles sont confiés à Frédérick et à Mlle Fitzjames, la Porte-Saint-Martin joue chaque soir devant un public nombreux sa revue de l'année et *le Marchand de Londres*, drame de M. Ch. Lafont. On connaît peu dans le théâtre moderne de pièces qui débutent d'une façon si dramatique que *le Marchand de Londres*. Le premier acte est d'une beauté vraiment remarquable; Bocage, aussi, concourt largement au puissant effet qu'il produit. Malheureusement les actes suivans rentrent dans le drame vulgaire et laissent le spectateur se refroidir.

La Saint-Lundi n'a eu que peu de représentations à l'Ambigu. *Nicolas Nickleby*, de MM. Dinaux et Gustave Lemoine, est un drame composé de trop d'élémens hétérogènes pour qu'il pût obtenir un succès réel. Nous applaudissons fort à ce beau principe d'art posé par M. Victor Hugo : *la variété dans l'unité*; mais nous voulons aussi l'*unité dans la variété*, et ce drame de *Nickleby*, moitié comédie anglaise, moitié mélodrame de 1800, ne peut convenir au public d'aujourd'hui.

L'Illusion, jolie petite comédie, a réussi au Panthéon.

E. P.

GAZETTE.

L'auteur du *Convoi de Marceau*, Bouchot, vient de mourir. Il n'était âgé que de trente-deux ans, et il s'est vu cruellement arrêter dans sa carrière artistique au moment où son talent allait prendre un caractère plus énergique et une allure plus grandiose encore. Bouchot était d'un caractère mélancolique et passionné pour l'art; on ne peut se défendre d'un profond sentiment de douleur en voyant de tels hommes mourir à la fleur de l'âge, et sans avoir pu formuler tout le talent qu'ils se sentaient dans la tête et dans le cœur.

M. Théophile Gautier a été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, et M. le ministre de l'intérieur a donné la bibliothèque de son ministère à M. Alfred de Musset. Ce sont deux actes dont il faut savoir gré, car ils sortent de la règle de conduite que l'on tient à l'égard des gens de lettres. Les emplois des bibliothèques sont confiés, en général, à des inconnus, sans valeur littéraire; et puis il arrive si rarement qu'un écrivain reçoive la croix, que cet acte de justice produit toujours une vive sensation.

Assurément personne ne mérite mieux les récompenses dues au talent que le spirituel et charmant poëte qui s'est placé, en outre, au premier rang des feuilletonistes. La littérature entière et le journalisme surtout auraient dû applaudir à un encouragement que l'on pourrait accuser seulement d'être tardif. Il en est résulté tout le contraire. La plupart des journaux ont vivement attaqué la nomination de M. Théophile Gautier, et en ce moment encore, leur petite guerre n'a point cessé.

Que veut-on? Parce qu'un seul écrivain d'un mérite éminent et incontestable, parce qu'un poëte, resté religieusement étranger aux choses politiques, a été traité comme le sont tous les chefs de bureau du ministère des finances, faut-il faire tant de tapage? N'est-ce point assez que les académiciens nomment aux fauteuils, réservés exclusivement aux gens de lettres, de hauts personnages plus ou moins littéraires, et qu'ils éliront, après-demain, au détriment de M. Alexandre Dumas ou de M. Alfred de Vigny, M. Pasquier! Il n'y a, en France, qu'une seule récompense nationale pour les écrivains, et on la décerne à des hommes de grand mérite, sans doute, mais qui n'ont de droit qu'à l'Académie des sciences morales et politiques. On ne s'aperçoit pas que l'on pousse ainsi au découragement les esprits nobles, et qu'on les jette, malgré eux, dans les agitations politiques, où ils deviennent trop souvent des ennemis redoutables.

Si l'on eût fait, deux ans plus tôt, pour l'auteur de *Némésis*, ce que l'on a fait deux ans plus tard, on n'aurait à regretter ni la publication ni la défection de ce trop célèbre ouvrage.

Nous voici arrivés à des idées beaucoup plus sévères que celles dont le *Mercure* s'occupe d'habitude. Qu'il reprenne bien vite son allure habituelle.

La Comédie-Française a entendu une nouvelle lecture de la tragédie de *Judith*, et l'a reçue, cette fois, à peu près unanimement.

M. Dépagny, directeur de l'Odéon, a déjà succombé à la peine. Il a donné sa démission. M. A. de Lireux lui succède.

L'auteur des *Nouvelles à la main*, M. Nestor Roqueplan, vient de prendre la direction du théâtre des Variétés. Voici enfin, à la tête d'un théâtre, un homme de savoir-faire, d'esprit et de goût. Il prouvera, nous l'espérons, et nous en sommes presque garans, tout ce que peuvent procurer d'heureux résultats, l'entente des affaires et l'intelligence des arts.

M. Auber est nommé directeur du Conservatoire en remplacement de M. Chérubini, qui a donné sa démission, et a été promu au grade de commandeur de la Légion-d'Honneur.

Nous recommandons à nos jeunes lectrices les gracieuses compositions de Mlle A. Simon : *L'écolière*, sur les paroles d'Hégésippe Moreau; *O Vierge sainte; Mère, je vais mourir*, et *l'Ange de la Vallée*. La fraîcheur et l'originalité de ces ballades se retrouvent dans le quadrille du *Bouffon du prince*, dédié à Bouffé, notre excellent acteur, ainsi que dans les valses maritimes que Mme la duchesse d'Orléans a fait exécuter chez elle.

M. de Castelnau, après une longue exploration scientifique de l'Amérique septentrionale, vient d'offrir au Jardin-des-Plantes toutes les collections d'histoire naturelle formées par lui durant cinq années de voyages entièrement exécutés à ses frais. Il se prépare en ce moment à une grande expédition à travers le continent de l'Amérique méridionale, particulièrement destinée à explorer la région dans laquelle les nombreuses branches de l'Amazone prennent leur source, et qui n'est encore indiquée, sur les meilleures cartes, que par les mots de pays inconnus.

Les gros travaux du monument que l'on élève à Molière se trouvent en grande partie terminés; les sculpteurs ne tarderont point à se mettre à l'œuvre. Le *Mercure* donne aujourd'hui un dessin qui représente le monument, tel qu'il sera après son achèvement.

Molière, on le sait, est mort le 17 fé-

vrier 1673; c'est donc cent soixante-neuf années après l'avoir perdu, que la France a songé à élever un monument public au plus glorieux de ses génies littéraires, à celui qui domine toute son époque, comme Shakspeare, Dante et Homère.

Le monument est élevé à peu près en face de la maison où est mort Molière; cette maison, située rue Richelieu, se



Monument à Molière.

trouve à l'angle des rues Traversière et Richelieu; elle porte le n° 34. C'est, je crois, un bottier qui occupe la chambre funèbre où l'auteur du *Misanthrope* et de tant de chefs-d'œuvre, a rendu le dernier soupir.

On sait que Louis XIV, lorsque la veuve de Molière vint se jeter à ses pieds pour lui demander l'inhumation refusée de son mari, la renvoya brusquement, et répondit *que l'affaire dépendait du ministère de M. de Harlay.*

Ce fut seulement *quatre jours* après la mort de Molière, que l'on consentit par grâce à donner un peu de terre à son cercueil, dans le cimetière Saint-Joseph.

Éρμης

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.



Par une belle matinée de l'an 1665, les préposés à la perception des droits de la gabelle, qui exerçaient à la porte Saint-Denis, se virent abordés par un vieillard. Cet homme, à qui ses longs cheveux, son front chauve, et sa barbe taillée à la manière du roi Henri IV, donnaient un aspect singulier, se déchaperonna devant le commis en exercice, et lui demanda, avec un accent qui sentait vigoureusement son alsacien :

— Voulez-vous m'enseigner où demeure Sébastien Leclère?

A cette question, le commis, espèce d'imbécile loustic, regarda d'un air effaré celui qui la lui adressait, écarquilla de gros yeux et ouvrit une large bouche.

— Sébastien Leclère? répéta-t-il. Est-ce un commis à la gabelle? Je ne connais personne de ce nom dans notre compagnie.

— Un commis à la gabelle! reprit le vieillard avec une inflexion de voix où se trahissait imperceptiblement quelque dédain pour les gabelous: non pas assurément. Sébastien Leclère est mon fils.

— Dans quel quartier demeure-t-il?

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas, répliqua le vieillard avec l'irritable et double susceptibilité d'une personne âgée et d'un provincial.

Le commis partit d'un grand éclat de rire, et appela ses compagnons.

— Ohé! vous autres, dit-il quand ils furent tous accourus sur le seuil de leur bureau: connaissez-vous Sébastien Leclère, qui demeure à Paris?

— Sébastien Leclère?

—Oui, voilà un malin qui est son père et qui le demande.

Un commis, voulant trancher du plaisant, passa avec une feinte gravité sa main sur son front, et dit:

— C'est rue Saint-Jacques.

— Non pas, interrompit un autre, c'est près du couvent des Capucins.

— M'est avis qu'il loge dans le faubourg Saint-Antoine.

— Rue de la Huchette.

— Sur le Pont-Neuf.

— A la Samaritaine.

— Sur les tours Notre-Dame.

Le voyageur écouta toutes ces sottes plaisanteries avec un calme apparent, et dit d'une voix grave:

— Je ne comprends pas le grand plaisir que vous trouvez à vous moquer d'un vieillard étranger aux usages de Paris qu'il n'a jamais vu. Il se peut que mes questions prêtent à rire, mais mon âge et le respect qui lui est dû devraient m'épargner vos sornettes. Voici un bourgeois qui nous écoute; je tiens pour certain qu'il se montrera plus obligeant et mieux appris que vous autres.

En disant cela, il s'avança vers un homme de quarante ans environ, enveloppé dans un manteau et qui se tenait à quelques pas, observant en silence la scène qui se passait.

— Mon brave homme, dit l'inconnu, Paris n'est point une ville où l'on puisse indiquer la demeure des personnes dont on ne précise point l'adresse. Que fait votre fils? Peut-être sa profession m'aidera-t-elle à deviner le quartier qu'il habite.

— Monsieur, répondit le vieillard, mon fils est employé, comme dessinateur, à la fabrique royale des Gobelins.

— Alors rien n'est plus facile que de le trouver, car il doit demeurer dans la fabrique même. Vous le voyez, ajouta-t-il en se tournant vers le commis aux aides, au lieu de rire et de trancher du plaisant, si vous aviez adressé à ce vieillard la question que je lui ai faite, il se trouverait déjà hors d'embarras.

Le commis regarda insolemment celui qui lui adressait une pareille remontrance, et le prenant par le bras:

— Or çà, voulez-vous tâter de la prison, compère, dit-il, vous qui tranchez du sermonneur, et adressez vos homélies aux commis de la gabelle?

— Taisez-vous, et préparez-vous à m'obéir.

— Le tour est bon! La parole est magnifique. Holà! vous autres, venez tous, chapeau bas, voici un bourgeois qui donne des ordres aux gens de la gabelle.

— Taisez-vous, et conduisez sur-le-champ ce vieillard aux Gobelins, vous ne le quitterez pas avant de l'avoir remis à son fils.

— De mieux en mieux! Faites vos commissions vous-même, brave homme!

L'inconnu se tourna vers un autre des commis, et lui enjoignit de faire venir le chef du poste. Il y avait, dans la manière dont il donna cet ordre, tant d'habitude du commandement, que le commis obéit aussitôt. Le chef vint quelques secondes après. A la vue du soi-disant bourgeois, il se découvrit avec respect.

— Monseigneur le surintendant! dit-il en s'inclinant jusqu'à terre.

— Monsieur, dit Colbert sans même porter la main à son chapeau, je vous avais recommandé, ainsi qu'à vos collègues, de choisir, pour faire le service des gabelles, des hommes qui pussent s'acquitter avec douceur de leurs devoirs. Je voudrais bien savoir comment il se rencontre dans votre troupe un imbécile qui s'amuse aux dépens des passants.

Le pauvre commis était atterré.

— Je vais chasser sur-le-champ ce drôle, s'écria le chef du poste.

— Monseigneur, intercéda le vieillard, je ne voudrais pas, pour une plaisanterie, causer la ruine d'un brave homme, qui peut-être est père de famille.

— Je lui fais grâce à votre prière, dit le surintendant: qu'il se hâte de remplir mes ordres.

Le gabelou, plus mort que vif, s'empressa de prendre sur ses propres épaules le havresac du vieillard, et voulut emmener ce dernier.

— Un instant encore, mon garçon, il faut que je remercie monseigneur pour vous et pour moi, et que je lui dise une chose qui peut-être l'intéressera.

Monseigneur, je me nomme Laurent Leclère, et j'atteindrai demain ma centième année. C'est pour célébrer avec mon fils cet anniversaire, que je suis parti, à pied, de la ville de Metz que j'habite, et que me voici entrant dans la ville de Paris.

— Cent ans! vous avez cent ans!

— Oui, monseigneur: je me suis remarié en secondes noces à l'âge de soixante-dix ans; Dieu a béni ce mariage comme il avait béni celui d'Isaac, et il m'a donné un fils qui fait ma joie et mon orgueil. Depuis dix ans il me nourrit de son travail, et me fait une pension de quatre cents livres qu'il prélève sur le produit de ses honoraires, et dont nous vivons bien heureux sa mère et moi. Il ne peut quitter Paris à cause de ses occupations et de sa famille, et l'autre jour il nous écrivait combien il se sentait triste d'être privé du plaisir de nous embrasser et de nous revoir. Allons, femme, ai-je dit à Marguerite, il faut nous mettre en route: nous avons bon pied, bon œil, et il y a là, dans un coin de notre armoire, un sac d'argent qui peut payer la voiture jusqu'à Paris. Partons, moi demain, toi dans huit jours; nous nous retrouverons à Paris le jour anniversaire de ma naissance, et ce sera un beau jour que celui-là.

Marguerite accepta ma proposition avec joie; dès le lendemain, je cheminai mon sac sur le dos et mon bâton à la main; aujourd'hui, après quinze jours de marche, me voici arrivé gai, dispos, bien portant, et impatient d'embrasser mon fils.

— Je vous remercie de tous ces détails, ils m'intéressent vivement; j'aime les braves gens et les bons fils. J'espère vous prouver que notre rencontre d'aujourd'hui ne sera pas sans bonheur pour vous. Adieu, demain vous recevrez

mon cadeau de jubilé; en attendant, prenez ceci. Et il lui donna trois pièces d'or.

Le vieillard et le commis aux aides montèrent dans un carrosse de place; une demi-heure après, tous les deux entraient dans la cour des Gobelins.

C'était au moment où les employés et les ouvriers sortaient des ateliers pour aller dîner, chacun dans les petits logemens qu'ils occupaient à l'intérieur même de l'établissement. Tout à coup, un jeune homme jette un cri et se précipite en pleurant dans les bras du vieillard.

— Mon père! s'écrie-t-il, c'est vous! c'est bien vous! Quoi? pour venir m'embrasser, pour me causer la joie que j'éprouve, vous n'avez point hésité à entreprendre un long et fatigant voyage?

— Long, oui; fatigant, non; reprit le vieillard avec orgueil; je ne me ressens pas plus de mes douze jours de marche, que des promenades que je faisais à l'âge de vingt ans. Allons! mon cher Sébastien, mon excellent garçon, mon cher fils, embrassons-nous, de nouveau, une bonne fois, et conduis-moi près de ta femme et de tes enfans.

Il parlait encore, lorsqu'une seconde voiture de place entra dans la cour. C'était la femme de Laurent Leclère qui arrivait.

Quand elle vit son fils et son mari réunis, elle faillit succomber à tant de bonheur; des paroles ne sauraient décrire ce qu'elle éprouva : elle pleurait, elle riait, elle tendait les bras à ces deux heureux hommes, elle les embrassait tour à tour et ne pouvait se rassasier de les embrasser. Tous les spectateurs de cette scène partageaient l'émotion des braves gens.

— Ma mère, vous aussi? Rien ne manque donc à mon bonheur! Voilà le plus cher et le plus ardent de mes vœux réalisé! Tous ceux que j'aime vont se trouver réunis autour de moi.

Il prit la main de sa mère, passa son bras sous le bras de son père, et les emmena tous les deux vers un petit pavillon où une jeune et jolie femme était occupée à mettre le couvert. Quatre enfans, dont l'aînée était une petite fille de sept ans au plus, la secondait dans ses soins domestiques, tandis que les trois autres bambins riaient et gambadaient autour d'eux.

— Deux couverts de plus! s'écria, de son plus loin, Sébastien, deux couverts de plus, chère Pauline!

Elle se retourna à cette voix chérie, et accourut avec ses enfans.

— C'est mon père, c'est ma mère! ajouta le jeune homme d'une voix émue.

Les petits enfans jetèrent des cris de joie, et se disputèrent à qui embrasserait le premier leur grand-père et leur grand'mère. La jeune femme, suivant l'usage de ces temps pieux, s'agenouilla respectueusement devant les parens de son mari et demanda leur bénédiction.

Les enfans l'imitèrent, et s'inclinèrent autour d'elle.

Le vieux Laurent étendit les mains sur eux : — Mon Dieu, dit-il, bénissez ces enfans et leur mère. Tenez-les à l'abri du malheur, sous l'ombre de votre main puissante, et conservez-les dans votre sainte voie, pour que nous nous trouvions un jour réunis au ciel, comme nous le sommes en ce moment sur la terre.

— Amen, répéta toute la famille.

Et maintenant, à table! à table! mes enfans. Je veux choisir ma place entre mon fils et Pauline; toi, femme, mets-toi de l'autre côté de ton fils et prends soin des petits enfans.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le repas fut joyeux et que l'émotion n'empêcha personne de faire honneur à l'excellent dîner qu'avait préparé, de ses mains, la femme de Sébastien, dont le talent de ménagère égalait la beauté.

Tous les heureux convives allaient se lever de table, lorsque le célèbre peintre Lebrun, directeur de la maison royale des Gobelins, entra, un papier à la main.

Mon cher Sébastien, dit-il, je viens vous annoncer une bonne nouvelle. Monseigneur le surintendant des finances porte à deux mille livres vos honoraires, qui n'étaient que de douze cents : de plus, il vous nomme à la sous-direction de la maison royale des Gobelins, place qu'il crée tout exprès pour vous, et d'après les bons renseignemens que je lui ai donnés sur votre compte. Enfin, comme il désire que votre père n'ait point à faire de nouveau le voyage de Metz, il a obtenu de Sa Majesté, pour lui, une pension de six cents livres, reversible sur votre mère, et m'a autorisé à les loger tous les deux aux Gobelins. Ainsi, vous n'aurez plus désormais à vous séparer.

— Merci, monsieur, merci! s'écria Sébastien.

— Vive monseigneur le surintendant! dit le vieux Laurent.

— Sébastien, ajouta Lebrun, quand le jeune homme fut un peu remis de son émotion, il faut profiter des bontés de Sa Majesté et de monseigneur le surintendant, pour devenir un artiste célèbre. Jusqu'ici la pauvreté vous en a empêché; mais maintenant, rien ne peut, rien ne doit plus entraver vos succès.

— Mon noble bienfaiteur, répondit avec effusion celui à qui s'adressait cette exhortation, soyez sans crainte, je serai digne de vous, et le nom de Sébastien Leclère ne mourra pas tout entier.

En effet, il tint parole. Six ans après on le citait dans toute l'Europe comme le plus habile graveur de l'époque, et l'Académie royale de peinture le recevait avec empressement dans son sein.

Il devint ensuite professeur à l'école des Gobelins, e réunit à ce titre celui de graveur du Cabinet du roi.

Son père, le vieux Laurent, vécut sept années encore, et put jouir ainsi des succès et de la gloire de son fils.

Un jour, le 14 mai 1655, tandis que Sébastien Leclère récitait au milieu de ses enfans, entre sa femme et sa mère, les prières de famille, on entendit son père exhaler un profond soupir; en même temps, il glissa doucement à terre... Le vieillard avait quitté ce monde pour le ciel, et son heureuse vie s'était terminée par une mort heureuse.

Le 25 octobre 1714, son fils alla le rejoindre dans l'éternité, laissant après lui la glorieuse renommée d'un artiste de talent, et la renommée plus désirable encore d'un honnête homme.

L'œuvre de Sébastien Leclère est fort considérable, et monte à quatre mille pièces.

Il en existe un catalogue raisonné, avec un abrégé de sa vie, par Jombert; Paris, 1774, 2 vol. in-8°. Ses principales estampes sont :

D'abord, les *Divers costumes français du règne de Louis XIV*, dont le *Musée* joint à cet article un facsimile, et qui fournit, sur les costumes des différentes classes de la société, les documens les plus exacts et les plus curieux; les *Batailles d'Alexandre* (1); *les Conquêtes de Louis XIV*, en treize pièces; *le Mai des Gobelins; le Concile de Nicée; l'Arc de triomphe*

(1) Dans l'*Entrée d'Alexandre à Babylone*, la tête du héros est de profil sur les premières épreuves. Louis XIV, à qui Leclère présenta cette estampe, lui en ayant fait l'observation en lui disant : « J'aurais » cru qu'Alexandre m'aurait honoré d'un regard », l'artiste en apporta le lendemain une nouvelle épreuve à ce prince, dans laquelle la tête se trouvait de face.





de la porte Saint-Antoine; la grande *Pierre du Louvre*; *l'Apothéose d'Isis*; *les Figures à la mode*, en vingt feuilles; *la Passion*, en trente-six planches; *les Caractères des passions*, d'après Lebrun, en vingt feuilles; *ses Principes à dessiner*, en cinquante-deux planches; *les Costumes des Grecs et des Romains*, en vingt-cinq sujets; *les Médailles*, *jetons et monnaies de France*, en trente feuilles in-folio, etc.

Leclerc est encore auteur de différens ouvrages imprimés, qui jouissent encore de quelque estime ce jour.

I. *Traité de géométrie théorique et pratique*, accompagné d'un grand nombre de planches, et orné de petits sujets agréables; 1669, in-8°; plusieurs fois réimprimé, et traduit pour la pratique en latin, Amsterdam, 1592, in-8°; en anglais, en hollandais, et même en russe. (Pétersbourg, 1709, in-8°.)

II. *Traité d'architecture*, 1714; 2 vol. in-4°, avec cent quatre-vingt-quatre planches.

III. *Système sur la vision*, 1679, in-12; réimprimé en 1714, sous le titre de *Discours touchant le point de vue*. Il y combat quelques-uns des principes de Descartes sur cette matière.

IV. *Nouveau système du monde, conforme à l'Ecriture sainte, où les phénomènes sont expliqués sans excentricité de mouvement*, Paris, 1706; in-8°, avec soixante et une planches.

S. Henry BERTHOUD.

ÉTUDES HISTORIQUES.

MARIE LA SANGLANTE.

Une sorte d'anathème, un surnom sinistre, signalent *Marie la sanglante* à la postérité. Elle est accusée avec raison de cruauté. Mais si la justice doit être impartiale en ses jugemens, c'est surtout dans les arrêts qu'elle rend au tribunal de la postérité, pour qu'elle juge ceux qui ont figuré sur cette scène du monde si variée dans ses phases... Sans doute Marie fut cruelle, fanatique; mais n'est-il aucune raison qui apparaisse comme une lueur pour nous guider dans la véritable route de la vérité? Il y a dans toutes les destinées de profonds, d'inconcevables mystères! Souvent la postérité prononce... sans appel... Que ce soit avec indulgence, que ce soit avec sévérité..., elle a parlé, elle doit être obéie... Cependant il arrive souvent que celui que juge ce monde *si éclairé, si instruit*, n'est pas aussi coupable, ni aussi innocent qu'il est proclamé d'après un jugement erroné, basé lui-même sur une erreur.

Marie d'Angleterre, née le 18 février 1515, de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, fut élevée dans le malheur. Fille d'une femme répudiée, continuellement persécutée elle-même, Marie se vit longtemps privée de ses droits les plus imprescriptibles; et cette persécution, elle l'éprouva sous le règne de son père et de son frère. Espagnole et catholique, il devenait simple que Marie prît en horreur la religion qui avait sanctionné l'arrêt du déshonneur non-seulement de Catherine d'Aragon, mais de Marie elle-même, du rejeton légitime de la noble maison de Tudor, de Marie d'Angleterre!... Comme son père, elle avait à l'âme de sombres et sanguinaires pensées... Comme son père, elle ne pardonnait JAMAIS... Elle était sombre, sérieuse, ou plutôt farouche, et rien autour d'elle ne rappelait la grâce de la femme, ce charme si puissant, qui eût été pour elle un bien grand auxiliaire, lorsqu'après la mort d'Édouard VI elle se présenta pour monter les marches du trône d'Angleterre, et s'asseoir à la place de son frère.

Quatre femmes, à cette époque de terribles désordres, se présentaient comme prétendantes à la couronne d'Angleterre...: Marie *la catholique*, fille aînée de Henri VIII et d'une mère répudiée...; Élisabeth *la protestante*, fille aussi de Henri VIII et d'une mère décapitée comme infâme... Puis, dans la ligne de Henri VII, venaient Jeanne Grey, et Marie Stuart, reine d'Écosse. La première de celles-ci apportait, comme droit à la couronne, la volonté et le testament d'Édouard; l'autre, catholique comme Marie, n'avait d'ailleurs qu'un droit incertain et peu de moyens de le faire valoir.

Jeanne Grey ignorait à la fois ses droits et le moyen de les faire sanctionner; son beau-père la perdit par son ambition, et la tête de Jeanne Grey roula sur un échafaud quand elle ne comptait pas encore dix-huit ans.

Lorsque Édouard VI mourut, Northumberland, ne se fiant pas seulement à son testament pour faire reconnaître Jeanne Grey sans obstacle, voulut, avant de faire aucune tentative, avoir les deux filles de Henri VIII en son pouvoir. Il avait donc engagé le conseil à leur écrire, quelques instans avant la mort du roi, qu'il avait besoin de leurs soins et de leurs secours... Édouard expira avant leur arrivée... Mais Northumberland tint sa mort secrète pour attirer les deux princesses à la cour. Elles étaient déjà à *Hoddesden*, à une demi-journée du séjour royal; le comte d'Arundel envoya un exprès à Marie pour l'informer de la mort de son frère et des projets de Northumberland (1). Aussitôt que Marie fut instruite, elle se retira à Kenning-Hall, et ensuite à Framlingham, dans le comté de Suffolk. Elle comptait s'embarquer de là pour la Flandre, et soutenir ses droits à la succession d'Angleterre... Elle écrivit aux grands du royaume, à la principale noblesse, et leur ordonna de prendre la défense de la couronne et de l'héritière légitime... Elle envoya un message au conseil afin de prévenir qu'ayant été instruite de la mort de son frère, elle lui enjoignait de prendre les mesures nécessaires pour son couronnement.

Northumberland jugea alors qu'une plus longue dissimulation était inutile; il se rendit à *Sion-House*, séjour habituel de Jeanne Grey (2), accompagné du duc de Suffolk, du comte de Pembroke (3) et d'autres grands seigneurs d'Angleterre, et il se présenta à Jeanne Grey avec tout le cérémonial et le respect qu'il pouvait avoir pour sa souveraine. Ce fut alors, et seulement alors, que Jeanne Grey apprit tout ce que son beau-père avait tenté pour elle... Elle refusa, en insistant sur la justice qu'il y aurait

(1) Burnet, vol. II, page 233.
(2) De Thou, lib. XIII, cap. II.
(3) Ils étaient tous deux ses parens très-proches.

à préférer les droits des deux filles de Henri VIII aux siens, et persista longtemps dans son refus; enfin elle fut vaincue par les prières de Dudley-Guilford, son mari, plus encore que par les raisons de son beau-père... Il était alors d'usage que les rois d'Angleterre passassent à la Tour les premiers jours de leur avénement... Jeanne Grey y fut conduite, non pas comme une souveraine, mais comme une victime déjà dévouée à l'échafaud... En vain on proclama la royauté de Jeanne; le peuple garda un morne silence ; il voulait être gouverné par les filles de Henri VIII.

Marie, pendant ce temps, se trouvait dans le comté de Suffolk, qui se soumettait à elle... Cette province était cependant de la religion réformée la plus sévère. Marie promit de maintenir tous les droits de conscience; et aussitôt que cette parole fut donnée, les habitans furent pour sa cause (1). La haute noblesse accourut autour d'elle, et sir Édouard Hastings, frère du comte de Huntingdon, ayant reçu une commission du conseil pour lever des troupes dans le Buckinghamshire (2), pour Jeanne Grey, amena ces troupes à Marie... Une flotte que Northumberland envoyait croiser sur les côtes de Suffolk, s'étant jetée dans Yarmouth, se déclara pour elle... Enfin Marie vint jusqu'à Bury-de-Saint-Edmond sans avoir trouvé d'entraves. Bientôt les ministres, qui se regardaient comme prisonniers à la Tour, sortirent en corps, et vinrent au-devant de la reine Marie avec le maire et les échevins de Londres, pour rendre hommage à la souveraine légitime.

Marie parut d'abord douce et clémente... Elle souriait avec bonté et ne parlait que de *pardon ;* mais dans sa bouche ce mot était effrayant. S'il y avait pardon, il y avait donc injure !... Dans le cœur d'une telle femme l'offense n'était jamais oubliée...

Northumberland fut cependant d'abord le seul qu'elle parut vouloir sacrifier à ses ressentimens... Jeanne Grey resta enfermée dans la Tour ainsi que son mari, et la reine d'Angleterre fut proclamée très-juste et très-clémente pour n'avoir fait tomber qu'une tête...

Mais ce n'était que le sommeil de la vengeance. Bientôt les prisons s'ouvrirent et furent remplies de victimes... Le juge *Halès*, dont la constance avait été admirable en soutenant les droits de la reine, perdit tout le mérite de sa belle conduite en s'opposant aux innovations qu'elle voulait introduire dans l'Etat... On le mit en prison; son traitement fut si sévère qu'il devint fou et se tua lui-même (3)... Cranmer, qui paraissait avoir des droits à la reconnaissance de Marie, ne périt pas d'abord; il était réservé à des châtimens plus cruels.

Les esprits étaient irrités par des cruautés si terribles. Une fois que le cri de la plainte s'échappe du cœur d'un peuple, il résonne longtemps. Si, à cette époque, un homme important en Europe avait voulu profiter des dispositions de la nation, Marie était perdue... Mais le roi de France était trop loyal pour fomenter une rébellion... L'empereur voulait, au contraire, acquérir l'Angleterre pour son fils. La seule noblesse anglaise était donc à redouter pour Marie. Sa sœur Élisabeth et Jeanne Grey avaient encore de nombreux partisans; l'un d'eux, sir Thomas Wiat, fit soulever la province de Kent, et vint jusqu'à Londres avec une armée; mais cette entreprise était mal organisée; et, bien que les milices de Londres abandonnassent le parti de la reine, il demeura le plus fort par la faiblesse de l'autre.

Cependant sir Thomas Wiat, encouragé à poursuivre son entreprise par ce qu'il apprit de la disposition des habitans de Londres, vint jusqu'au pont de la cité; mais comme il se trouva barricadé (1), il s'en fut à Kingston, passa la rivière avec quatre mille hommes, et retourna vers Londres par ce côté. Mais il perdit du temps, et mit en oubli que les émotions populaires dépendent, pour leur succès, d'un moment qu'il faut savoir saisir. Wiat fut abandonné par les siens, et lui-même arrêté près de Temple-Bar par sir Maurice Berckley. Soixante-dix malheureux furent victimes de cette affaire; on en conduisit quatre cents aux pieds de la *clémente* Marie, qui leur fit grâce..., contente et souriante de voir ces misérables attachés par une corde comme un vil bétail, et s'humiliant pour demander la vie...

Sir Thomas Wiat fut condamné et décapité. Il déclara sur l'échafaud que la princesse Élisabeth et le comte de Devonshire étaient tous deux innocens de ce qu'il avait entrepris, et sa mort termina cette révolte, la plus sérieuse, au reste, du règne de Marie.

Mais pour une âme comme celle de la fille de Henri VIII, ce n'était pas assez d'être victorieuse, il fallait que de nobles, de grandes victimes scellassent de leur sang le jour du repos de la cruelle reine; Jeanne Grey et son mari fournirent l'hécatombe...

Ce fut alors que Marie reçut les vœux de la nation, qui lui demandait de nommer un roi d'Angleterre en choisissant un époux... Il eût été à la fois plus politique et plus dans le sentiment de toute l'Angleterre de choisir cet époux dans le royaume même; mais Marie écrivit au pape et à son cousin l'empereur Charles-Quint. L'empereur lui répondit:

« Ma chère cousine, le roi de France est marié; les autres
» sont trop jeunes, et moi je suis trop vieux; je ne vois
» donc que mon fils Don Felipe qui puisse vous convenir...»

Marie était alors une vieille fille, sans avoir, comme quelques-unes, la ressource de se dire jeune femme. Elle voulait se marier; et quelque repoussante que fût l'image de Philippe, avec son front blémissant, ses cheveux roux et crépus, son faux et rare sourire, elle fut atteinte pour lui d'une passion qui ne souffrit aucun délai... On conclut les articles à la hâte, et bientôt l'Angleterre sut qu'elle avait pour roi don Philippe (2), prince d'Espagne.

La consternation devint générale à cette nouvelle; elle confirmait toutes les craintes et renouvelait toutes les terreurs... Marie, dans son fol amour, que Philippe dédaignait au point de n'avoir pas même écrit une lettre particulière à celle qui lui apportait un royaume en dot, imposa silence par l'exil et la prison aux murmures qui parvenaient jusqu'à elle.

Toutefois elle ne put vaincre l'horreur de ses sujets jusqu'à les faire obéir à sa volonté immédiate. Elle fit équiper une escadre, commandée par le lord Effingham, pour aller prendre Philippe en Espagne. L'amiral lui déclara que les matelots refusaient le service, et que la vie du prince ne serait peut-être pas en sûreté pendant le voyage. Marie rugit de fureur, mais elle dut céder... La nécessité, sous la plus dure de ses formes, l'y contraignit de sa main de fer... Elle congédia l'escadre, et fut, comme une faible enfant, pendant tout le temps que dura la traversées, dans la crainte que Philippe ne fût pris par une flotte française qui tenait alors la mer. Elle était dans un état convulsif qui altéra

(1) Heylin, p. 160; Burnet, vol. II, p. 237.
(2) Godwin, p. 330.
(3) Burnet, vol. II; Fox, vol. III; Backer, p. 317.

(1) C'est ce qui a donné lieu à ce beau moment où Marie Tudor dit à toute sa cour, dans la pièce de Victor Hugo :
« Messieurs, le pont, c'était celui de Londres; le mur, lord Clinton.»
(2) Il était son cousin germain. Ils étaient fils des deux sœurs. Catherine d'Aragon était sœur de Jeanne la Folle.

bientôt sa santé et ses forces... Elle n'avait jamais été belle; et ces émotions, qui n'allaient ni à ses yeux petits et méchans, ni à ses lèvres minces et tombantes, dont le sourire ne fut jamais excité que par la joie du mal, lui donnèrent une nouvelle physionomie (1) qui augmenta sa laideur habituelle. Elle-même s'en aperçut; son humeur en devint moins traitable, et elle en vint à redouter l'arrivée de son mari...

Ce moment désiré arriva enfin. On apporta à la reine la nouvelle du débarquement du prince à Southampton, et Marie vit près d'elle celui dont allait dépendre sa destinée... Philippe était dès lors ce qu'il fut depuis, austère et rigoureux dans ses paroles, comme dans ses manières. Marie elle-même fut frappée de crainte en le voyant, et connut à l'instant qu'elle s'était donné un tyran plus encore qu'un maître.

Sir *Williams Monson* rapporte, à propos de cette arrivée, un fait trop remarquable pour le passer sous silence (2). L'amiral anglais tira sur le vaisseau espagnol tandis que Philippe était encore sur son bord, attendu que le commandant espagnol n'avait pas abaissé le màt de perroquet à son entrée dans le canal, comme marque de déférence à la flotte anglaise. Cette conduite rigoureuse est bien remarquable pour cette époque, et bien différente de l'esprit qui régnait alors en Angleterre. L'orgueil d'avoir eu Élisabeth pour reine n'était pas encore permis.

Les appréhensions de l'Angleterre, les prévisions des gens sages de l'Europe, furent bientôt justifiées après le mariage de Marie et de Philippe... Philippe alluma des bûchers, dressa des échafauds, et songea à retirer de son union, qu'il regardait comme malheureuse, le peu de fruit qu'il en avait espéré. Les emprunts, les impôts, les confiscations épuisèrent l'Angleterre pour assouvir l'avidité du jeune époux d'une vieille insensée; bientôt le mécontentement fut au comble.

Le cardinal Polus, envoyé auprès du roi et de la reine d'Angleterre comme légat du saint-siége, apaisa bientôt, grâce à sa douceur, les troubles que Marie et Philippe avaient excités par leur administration toute de fer et de feu, quoique cependant Philippe affectât une grande générosité de conduite envers les Anglais. Le comte de Devonshire, l'un des premiers barons de la vieille Angleterre, languissait dans la Tour, sous le prétexte d'une connivence entre lui et la princesse Élisabeth, qui, disait-on, voulait l'épouser; mais Marie l'avait voulu aussi, disait la même version; et dans un cœur comme le sien, les passions faisaient taire à l'instant les affections. Philippe donna la liberté au comte de Devonshire. Le comte en profita pour voyager. Peu de temps après il mourut empoisonné à Padoue... Le bruit de l'Europe murmura sourdement qu'il l'avait été par les impériaux.

Philippe quitta l'Angleterre et repassa en Espagne.

Quand Marie se vit seule... quand cet homme à qui, disait-elle, elle avait sacrifié l'Angleterre, l'eut abandonnée, elle devint une tigresse sans pitié. Les persécutions recommencèrent avec furie; la flamme des bûchers éclaira de nouveau les provinces de l'Angleterre; le sang ruissela, et Marie mérita plus que jamais le surnom de MARIE LA SANGLANTE... Roger, chanoine de Saint-Paul, fut brûlé à Smithfield. Hooper, évêque de Glocester, subit son supplice à Glocester même. Lorsqu'il fut lié au poteau, on exécuta les ordres donnés par la reine : on mit un tabouret devant lui, et sur ce tabouret les LETTRES DE GRACE que Marie lui accordait s'il voulait abjurer... Son supplice fut affreux, et cependant jamais il ne faillit... Et c'est une femme qui pouvait calculer sur la douleur!!... A Coventry, *Sanders* périt aussi dans un bûcher... Taylor, curé de Hadley, y fut également brûlé... Partout le feu dévorait les victimes de Marie, partout le fer les frappait... Elle sentait la venue de la mort, et, semblable à ces rois de l'Orient, elle voulait d'avance envoyer devant elle un sinistre et nombreux cortége.

Ferrar, évêque de Saint-David, fut brûlé dans son propre diocèse. Ridley, évêque de Londres, Latimer, évêque de Worcester, expirèrent au milieu des flammes... Les femmes, les enfans, les vieillards, rien n'était à l'abri de la mort, quand le regard de basilic de Marie avait marqué la victime... Ce fut une horrible époque!...

Enfin Marie parut succomber sous une douleur trop forte pour elle; les plaies de l'âme sont incurables quand la main qui les a faites ne les soigne pas. L'amour de Marie pouvait être un tort, mais il était réel... L'abandon de Philippe lui porta un premier coup qui s'envenima par l'oubli; il lui écrivait à peine quelques lignes courtes et rares, dont la froideur, commentée et sentie au cœur de sa mourante et malheureuse femme, lui fut bientôt un arrêt de mort. A cette même époque arrivèrent les désastres de France; car les victoires de Saint-Quentin et de Gravelines n'empêchèrent pas le duc de Guise de prendre Calais; et la flotte envoyée par Marie pour secourir cette place n'arriva que pour voir arborer le drapeau français sur ses remparts... Marie fut frappée de cette nouvelle douleur, et cette fois frappée à mort... Sa santé, depuis longtemps chancelante, déclina chaque jour, et ne se ranima que pour ordonner l'exécution que sa vengeance se réservait depuis longtemps, celle de son ennemi, du malheureux Cranmer, qui, depuis cinq ans, languissait en prison. Sa mort fut ordonnée, et les cris du vieillard torturé furent la musique la plus douce aux oreilles de la mourante Marie...

Bientôt ses souffrances à elle-même devinrent si cruelles, qu'elle comprit enfin que Dieu châtie sévèrement dans sa colère... Son âme et son corps crièrent en même temps *merci*, sous d'horribles étreintes... Elle était là, seule, sur un lit de mort, entourée de cierges, et de prêtres qui récitaient les prières des agonisans, comme au chevet du dernier pauvre de Londres, sans un ami... sans un parent... Une voix prononça une seule fois le nom de la princesse Élisabeth!... L'œil de Marie se rouvrit avec une expression qui glaça d'effroi les plus résolus... Elle promena son regard autour d'elle, comme pour s'enquérir si cette ennemie détestée, cette sœur qui allait ceindre sa couronne, était près de sa couche mortuaire, qui allait être pour la nouvelle souveraine le trône qui devait l'exalter... Puis elle retomba, et quelques minutes après elle expira, après avoir murmuré...

— Calais!... Calais!... Qu'on m'ouvre le cœur, on y trouvera Calais!...

Elle mourut le 17 novembre 1558, après un règne infortuné de cinq ans quatre mois et onze jours...

Marie Tudor est une de ces femmes qu'heureusement la nature ne jette dans le monde que rarement. Son portrait est hideux, si on veut le tracer ressemblant... Elle fut cruelle, vindicative comme son père..., tyrannique, entêtée, superstitieuse, maligne et violente; c'est ainsi du moins que les historiens les plus vrais, ses contemporains à elle-même, nous la représentent. Elle était de plus d'une extrême ignorance, et ne savait douter ni des opinions qu'elle avait reçues, ni avoir de l'indulgence pour celles

(1) Elle avait douze ans de plus que Philippe.

(2) Page 225.



Marie la Catholique.

des autres. Au milieu de tous les vices qui composaient son caractère, à peine y trouve-t-on quelque vertu, si ce n'est la sincérité. Elle fut aussi, comme son père, susceptible d'amitié, et même avec plus de constance que lui... Quant au courage et à la résolution, elle ne faillit jamais à ces deux qualités, héréditaires, au reste, dans chaque membre de la maison Tudor.

A la mort de Marie, il n'y eut aucun regret, aucune plainte... Comment regretter, comment plaindre celle qui avait ordonné tant de supplices, tant de massacres!..... Sans lire l'histoire de sa vie, on la devinerait tout entière dans une dernière ligne qui dirait :

» Une femme est morte..., et pas une voix n'a prié pour elle, pas une larme n'a coulé sur sa bière... Une femme est morte..., et tout un royaume s'est réjoui de sa mort... »

Ah! cela seul fait froid au cœur, et donne envie d'être bonne!...

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

FANTAISIES LITTÉRAIRES.

LE CHIEN DES FIANCÉS.

Lucie s'appuyait sur le bras de son cousin Raymond; son petit pied, chaussé d'un brodequin noir, foulait à peine le gazon vert qui descendait jusqu'à la rivière; le bonheur lui donnait la légèreté de la guerrière antique. Des bluets, des marguerites, des fleurs de pourpre et d'or s'échappaient en gerbe du chapeau qu'elle tenait à la main. La brise du soir, en faisant frissonner les grands peupliers, entr'ouvrait son peignoir rose sur une jupe blanche, et faisait aussi flotter autour de son visage sa blonde chevelure, que le soleil couchant dorait comme le nimbe d'une vierge.

Un chien barbet, de la race qu'on nomme *terriers-écossais*, se donnait tour à tour des allures d'aristocratique insouciance ou de fière importance, redressant ses oreilles et sa queue écourtées, et levant haut la patte. Il marchait devant eux, s'arrêtait souvent, tournant à chaque sentier son œil ami pour interroger le joli couple. Car, n'oublions pas de le dire, Raymond avait une physionomie mâle et gracieuse à la fois, une taille fine et souple qu'un ample pantalon gris, serré sur les hanches, et qu'une veste de chasse faisaient merveilleusement valoir; sa casquette inclinée sur des cheveux longs et bouclés achevait de lui donner un air cavalier quelque peu fat qui lui seyait fort.

Les parens des deux jeunes gens étaient alliés, et, qui plus est, vivaient dans une douce et tendre intimité. Depuis deux ans seulement, le père de Raymond s'était établi dans le bourg habité par son cousin. Ce dernier s'y retira, aux premiers jours de son mariage, dans un modeste bien que sa femme lui apportait en dot. Dès lors, tous ses soins furent prodigués à l'agriculture. Au petit jour, il parcourait les champs, visitait ses vignes en donnant des conseils aux travailleurs, et revenait par la ferme pour jeter un coup d'œil aux élèves de tout genre qu'on y faisait; parfois il détournait le sentier conduisant à la demeure du maire, dont il était l'adjoint. Là, les deux officiers municipaux discutaient longuement quelque grave affaire en miniature. Lorsque la cloche sonnait, vers les quatre heures, la délivrance des bambins captifs à l'école, la seconde autorité de la commune s'étonnait de la brièveté du temps, et, rendant, sur la route, à l'un et à l'autre, des bonjours et des coups de chapeau, dirigeait en toute hâte ses pas du côté de la maison. D'ordinaire, sa femme venait à sa rencontre et l'attendait, avec sa fille Lucie, au détour du chemin. Du plus loin que l'enfant apercevait son père, elle courait à lui; et, tout essoufflée, tendait sa joue rose et humide, ou ses cheveux en désordre, à baiser; puis, elle prenait sa main, bondissant à ses côtés, et multipliant de naïfs *pourquoi*. La mère les rejoignait d'un pas plus tranquille. Elle serrait alors le bras de son mari, et l'heureuse famille cheminait le long de l'avenue du village, en se racontant les événemens de la journée. La petite fille disait à son père ses joies, ses légers chagrins; et la mère donnait le bulletin des efforts de Lucie, dont elle dirigeait, en femme éclairée, l'éducation domestique et mondaine à la fois. Après le dîner, on attendait M. le curé pour lire le journal. La soirée se terminait à neuf heures, lorsqu'un long calcul de fractions avait scrupuleusement établi le gain ou la perte de chacun des joueurs de boston.

Cette vie calme, douce et trop bien remplie pour être monotone, dura seize ans, pendant lesquels Lucie grandit et devint la belle fille que nous irons retrouver tout à l'heure derrière le rideau de trembles et de peupliers où nous l'avons laissée. Au bout de ce temps, le père de Raymond, médecin en chef de l'hôpital d'une grande ville, cessa ses fonctions, et résolut d'aller passer les derniers jours de sa laborieuse carrière auprès de ses excellens parens. Il acheta donc la propriété du vieux docteur de la commune, mort depuis peu : ses enfans, beaux diseurs du chef-lieu, la vendaient à titre de licitation.

L'habile praticien prit modestement la clientèle du vieil adepte, exerça auprès des pauvres sans compter les visites, et ne leur épargna pas des médicamens dont ils ne savaient jamais le prix. Bientôt il fut regardé comme la providence de la commune, qui lui décerna tous les honneurs dont elle disposait. Il fut nommé tour à tour : membre du conseil municipal, membre du comité d'instruction et de bienfaisance, puis marguillier de la fabrique. Le savant docteur, habitué aux triomphes éclatans de la science sur un grand théâtre, trouvait une jouissance infinie aux admirations naïves et sincères, au respect et à l'amitié cordiale des bons paysans. « Enfin, écrivait-il un jour à son fils Raymond, étudiant en médecine à Paris, entouré de la considération de ces braves gens, et au milieu du petit cercle qui forme la société du cousin, j'ai la conscience de mon bonheur. Je suis comme le voyageur retrouvant l'âtre qui petille et le mol édredon; je ne sens la fatigue de ma vie passée que pour savourer les délices du bien-être actuel. »

Lorsque son père vint s'établir dans le pays, Raymond en était à son avant-dernière année d'école. Les vacances approchaient. Déjà même, au soleil couchant, réunie devant la porte du jardin, la famille qui, la veille, avait

compté les jours, répétait avec un soupir de résignation : « Allons, encore un soir d'écoulé; quelques semaines encore, et notre apprenti docteur nous aura guéris du mal de l'attente. » Lucie, tout en arrosant ses fleurs et en émondant les petits arbustes dont elle avait la propriété exclusive, hasardait des questions à l'endroit de son jeune parent. Le vieux cousin les éludait toujours, ou n'y répondait que vaguement; il semblait que ce fût de sa part un calcul pour exciter la curiosité de la jeune fille. En effet, ce n'était pas autre chose.

Les parens, comme il est d'usage dans les romans et parfois dans la vie réelle, avaient formé, à l'insu de leurs enfans, des projets d'union qui devaient resserrer leur vieille amitié. Mais, plus sages ou plus expérimentés que bien d'autres, ils ne mirent pas les parties intéressées dans la confidence. Le docteur savait que la contradiction est un travers de notre esprit tellement prononcé, qu'il suffit dans bien des cas, et spécialement dans celui qui l'occupait, d'émettre une idée pour en voir prendre le contre-pied. Il n'avait donc, dans ses lettres à l'étudiant, tracé le nom de Lucie que tout juste autant qu'il le fallait pour que son fils n'ignorât pas qu'il avait de par le monde une cousine de dix-sept ans, blonde et gracieuse.

Il était résulté de cette politique adroite que Raymond mourait d'envie de voir et d'aimer sa cousine, et que celle-ci, sans s'expliquer pourquoi, trouvait les matinées bien lentes à s'écouler.

Le jour si impatiemment attendu arriva cependant, et ce fut grande joie pour tous.

Bientôt les deux enfans s'entendirent à merveille. Ils se rencontraient à chaque instant par un hasard qu'on disait inexplicable, qu'on finit par trouver heureux, et dont chacun avait le secret au cœur. Souvent, en les voyant jaser discrètement à voix basse, ou s'éloigner de la maison, d'une allure si naturellement dégagée qu'elle trahissait une grande préoccupation, les membres du cercle se jetaient des regards d'intelligence.

— Eh bien! cousine, demandait le docteur d'un air heureux et triomphant, me donnera-t-on Lucie pour bru?

— De grand cœur, répondait la mère; votre Raymond deviendra mon fils bien-aimé.

— Allons, mon père, vous célébrerez le mariage de ces enfans-là, et votre bénédiction leur portera bonheur, ajoutait le mari en s'adressant au curé, qui concluait par un *amen*.

Ces vacances passèrent bien vite, hélas!

Une année les suivit; elle parut un siècle à deux personnes. L'automne arriva cependant, et ramena le jeune étudiant dans sa famille.

Et voilà ce qui explique suffisamment la promenade de nos héros au bord de la rivière.

Raymond et Lucie marchaient donc ensemble sur la pelouse d'un pas inégal : tantôt lent, lorsque leur cœur battait trop fort, tantôt plus rapide, quand un gros soupir était venu le soulager.

Le rustique barbet, qui, comme on le pense bien, ne se promène point à travers notre récit sans quelque motif, accourait à chaque instant pour leur sourire à sa manière en frétillant de la queue, et semblait les questionner avec ses gros yeux intelligens.

— Ce pauvre Yelow (le chien portait ce nom anglais à cause de sa couleur jaune), cette pauvre bête paraît tout heureuse de vous revoir, cousin, disait Lucie; elle vous remercie de ce que vous avez fait pour elle.

— C'est justement ici que nous fîmes sa connaissance, remarqua l'étudiant en jetant les yeux au cours de l'eau.

— Un peu plus loin, Raymond, reprit Lucie; vous voyez ces roseaux?

— D'où, comme la fille du Pharaon d'Égypte, vous avez ordonné à votre esclave, cousine, de sauver des eaux le nouveau-né qu'on noyait si cruellement avec ses frères.

Yelow fit un bond pour atteindre la main de Raymond, qui désignait le lieu de sa délivrance, puis il s'élança follement à la poursuite d'une belle phalène nocturne, hasardant ses ailes de velours à la première étoile.

Lucie poursuivit :

— Comme il tremblait quand vous l'avez posé tout mouillé sur mon châle!

— Vous vous rappelez, Lucie, ce que je vous dis en vous le donnant.

La jeune fille ne répondit que par un petit frissonnement d'épaules et de légers signes de tête.

— Donc, vous n'êtes pas disposée à me le rendre?

— Non, jamais! répondit-elle vivement.

— Savez-vous, cousine, qu'il vint fort à point, notre favori?

— Et pourquoi?

— N'étions-nous pas très-mécontens l'un de l'autre ce jour-là?

— Vous en avez gardé souvenir, Raymond?

— Si bien; car je ne sais à quel propos, vous vous dîtes convaincue de l'incompatibilité de nos caractères, et...

— Vous étiez on ne peut plus maussade à cette heure-là, monsieur Raymond. Si votre mémoire est bonne, qu'elle ne vous fasse pas défaut pour cet incident.

— Toujours est-il que, tandis que nous oubliions nos griefs mutuels dans les soins à donner au pauvre noyé, je vous demandai quelles étaient vos intentions.

— Je vous interrogeai également sur vos sentimens, cousin.

— Vous m'avez tendu la main, Lucie.

— Et vous l'avez baisée, monsieur, ajouta la jeune fille d'un air qui faisait valoir toute sa condescendance.

— La paix fut ainsi faite, reprit l'étudiant.

— Oui; mais comme, avec raison, vous vous défiez de votre tête, vous avez pensé que la guerre pourrait bien éclater encore, et vous avez imaginé une ingénieuse déclaration.

— Elle me fut suggérée par la circonstance. — Que ce chien, qui nous réconcilie aujourd'hui, soit toujours entre nous comme un gage, avons-nous résolu, cousine.

— Et le soin m'en fut réservé jusqu'à ce qu'il vous prît fantaisie de ne plus me trouver digne de vous; car nous décidâmes qu'alors vous réclameriez le chien.

— Lucie, vous le garderez toujours, dit le jeune homme avec entraînement. A moins, cependant, ajouta-t-il d'un ton affecté de douloureuse résignation, que j'en vienne à démériter à vos yeux; il a été bien convenu que dans ce cas Yelow me serait brusquement renvoyé... Mais vous avez dit tout à l'heure qu'il ne vous quitterait...

L'étudiant hésitait à compléter la phrase; Lucie lui souffla tout bas ce mot qui vint éclore sur ses lèvres avec un sourire de bonheur:

— Jamais, Raymond.

Puis tous deux, laissant aller leur âme à de doux pensers, continuèrent leur promenade sans plus rien dire. La voix des mariniers, le cri monotone du courlis, au bord de l'eau, le bruissement des feuilles sous les pieds, toutes les harmonies du soir se mêlaient doucement à leur rêverie de bonheur. Aussi oublièrent-ils, en passant près de lui, de donner une caresse à Yelow, qui prêtait alors une attention de naturaliste à la retraite d'un gros scarabée vers son trou.

Lucie se penchait toute sur Raymond, ses yeux humides et brillans étaient levés sur lui. Le jeune homme soutenait le bras rond de sa compagne, et laissait aussi tomber sur elle son regard heureux et fier en même temps.

Depuis bien des pas déjà, ce muet langage leur suffisait pour s'entendre, lorsque Lucie murmura d'une voix faible et doucement insinuante : — Raymond, nous aimerons-nous toujours ainsi?

Il n'est pas dans la nature de l'homme de rester longtemps l'esprit monté au même diapason ; et lorsqu'il s'agit de tendres sentimens, la femme tient encore la note, que déjà la respiration nous manque. C'est pourquoi notre étudiant, au bout de son haleine, retrouva la suffisance qui faisait le fond de son caractère, et dont nul n'est exempt en se voyant l'objet d'une réelle affection. Il modula donc d'une façon fort dégagée les syllabes de ce mot impertinent : — Evidemment.

Lucie fut naturellement émue de cette réponse qui brisait le cours de ses blanches idées. — Ah! fit-elle avec étonnement et reproche, en s'éloignant de son cousin.

Lorsqu'il sentit le bras de Lucie se dégager du sien, Raymond vit bien qu'il s'était oublié, et qu'il avait blessé la tendresse inquiète de la jeune fille. Cependant il crut pouvoir aisément triompher du petit mécontentement qu'elle manifestait, et demanda, avec un sourire qui trahissait une pleine conscience de ce qu'il avait dit : —Qu'avez-vous donc, cousine?

Lucie, complétement fâchée, l'accusa de se jouer de ses sentimens et démontra ce qu'une telle réponse renfermait de choses tristes pour leur amitié. Ou c'était une absence, et elle était déplacée; ou l'étudiant avait laissé échapper le fond de sa pensée, alors les conséquences étaient faciles à déduire, et elles jetaient un jour affreux sur l'âme noire du perfide jeune homme.

Raymond voulut, par des plaisanteries, atténuer le mot qu'il avait employé et l'expression qu'il avait mise en l'énonçant, mais son badinage était maladroit et sans esprit. Il eut beau dire que ce malheureux adverbe était d'un fréquent usage en mathématiques dans les propositions reconnues comme axiomes, et que Lucie devait être tellement sûre de son affection qu'il avait cru pouvoir énoncer une formule consacrée; la jeune fille lui fit remarquer qu'il n'était pas, à beaucoup près, aussi savant aux vacances précédentes.

— Dix mois d'études, répondit Raymond, apportent de nombreux changemens dans l'éducation d'un jeune homme.

— Il est vrai, monsieur, vous n'êtes plus le même; vous avez bien changé depuis un an.

— A mon avantage? demanda l'étudiant en riant et en faisant le gracieux afin de détourner le cours d'un entretien qui menaçait de devenir sérieux.

— Oh! si vous plaisantez, monsieur, je vous répondrai : Tout à fait. Rien n'est plus comme il faut que vos costumes déshabillés, composés parfois avec une minutieuse complaisance.

— La température du quartier latin a été tropicale cette saison, cousine; on doit alléger le vêtement en raison de la hauteur du thermomètre. Il est heureux, me direz-vous peut-être, que le mercure n'ait pas monté davantage sur l'échelle de *Chevallier*, ajouta-t-il gaîment.

— Vous avez infiniment d'esprit, répondit-elle aigrement.

— Voyons, cousine, s'écria Raymond qui savait tout ce que la *Chaumière* lui avait donné de désinvolture, et qui, sentant ses torts, cherchait à en éviter l'énumération; que ne manifestiez-vous plus tôt votre opinion sur ce sujet?

— Pour que vous fassiez de ce désir le même cas que de mes observations sur le tabac? Quand vous sortez d'un appartement, on est obligé d'en ouvrir toutes les fenêtres.

Ce reproche exagéré blessa l'étudiant dans une de ses plus chères habitudes. Il commençait d'ailleurs à trouver les admonestations de Lucie peu en rapport avec la faute commise et le repentir qu'il daignait en exprimer; il prit donc un certain air méprisant pour dire : — Vous êtes de votre province. Il sied vraiment aux boudoirs de campagne de proscrire le cigare, lorsqu'il est reçu partout à Paris.

— Les gambades extravagantes auxquelles vous vous êtes livré dimanche, à la danse du village, sont aussi, sans doute, du meilleur ton? Je ne parlerai point.....

— Cousine, tenez-vous-en là de mon panégyrique, interrompit l'étudiant sévèrement. J'ai pu me laisser aller à quelques folies pour me distraire d'un travail aride, et j'en ai peut-être conservé un mauvais pli; tout cela n'est qu'un travers d'esprit qui n'a rien enlevé des qualités de mon cœur. Permettez-moi donc cette réflexion : On est bien près de ne plus aimer un ami lorsqu'on a de si bons yeux pour ses légers défauts.

— Vous êtes modeste jusqu'en vos maximes, continua Lucie, en relevant l'expression de *légers défauts*, dont Raymond s'était servi. Lucie comprenait bien que son aigreur avait été trop loin, mais elle était piquée de voir les torts, qui d'abord étaient venus de Raymond, passer de son côté; elle mettait donc son amour-propre à ne point revenir la première.

— Oh! mademoiselle Lucie, dit Raymond, à son tour, il ne vous appartient pas, ce me semble, de faire tout haut cette remarque. C'est être peu modeste soi-même que de critiquer ainsi les autres. Il faut être exempt de blâme pour agir de cette façon.

— Et j'en suis digne à vos yeux, sans doute?

— Mais je vous demanderai s'il est bien convenable, par exemple, de se faire tant prier pour s'asseoir au piano.

— Quand on n'a pas une voix plus agréable? n'est-ce pas, monsieur?

— Je ne dis rien de votre talent, dont vous vous exagérez peut-être la portée. Qu'est-ce encore que ces costumes dont vous vous affublez chaque matin? Je peux, ce me semble, les opposer à ce que vous nommez mon déshabillé, et l'avantage me restera; car, après tout, ce négligé comporte un certain art, tandis que vos jupes fanées et vos coiffes désolées, ajustées sans goût, vous prêtent la tournure de la dernière fille de chambre... Qu'est-ce encore...; mais j'imiterai votre discrétion, je m'abstiendrai sur mille petits ridicules inhérens à la province.

— Et dont vous vous êtes aperçu tout d'abord?

— Il ne fallait pas être bien clairvoyant pour cela.

— Votre sentence, au reste, m'a donné le motif d'une semblable clairvoyance...

— Vous pouvez supposer, Lucie?... s'écria le jeune homme.

— Laissez, monsieur; je sais, grâce à vous, à quoi m'en tenir sur vos protestations.

— Votre humeur est bienveillante, objecta Raymond avec dépit.

— C'est possible, répondit-elle.

Tous deux s'efforçaient à formuler des phrases désagréables, mais elles étaient indécises; la crainte de s'aliéner l'amitié sincère qu'ils conservaient l'un pour l'autre au fond du cœur, et qui leur était devenue nécessaire, les retenait dans ce sentier bordé des ronces de l'ironie. Ce mutuel sentiment les engagea même à garder un silence

peut-être plus insultant. Lucie cueillit une branche de saule dont elle arracha les feuilles tout en fredonnant un motif de variation. Son cousin sifflait entre ses dents et ramassait des pierres qu'il faisait voler en ricochets sur l'eau ; lorsque le chien se rapprochait de Raymond, il l'excitait de la voix et du geste à une chasse imaginaire. De part et d'autre enfin on s'étudiait à déguiser une contrainte pénible sous des apparences dégagées.

Ils poursuivaient ainsi le chemin devant eux, et cependant, la nuit était venue. — La soirée est avancée, observa Raymond en soulevant un coin de ce lourd silence; si nous nous dirigions vers la maison?

Il espérait que Lucie l'aiderait à se débarrasser de cette chape incommode ; mais celle-ci se contenta d'appeler le chien : — Allons, Yelow, allons, mon brave chien, nous rentrons au logis.

Le barbet les précéda de nouveau, et les fiancés reprirent leur tournure indifférente ; l'un sifflait, la jeune fille murmurait quelques notes.

Après un certain temps, Raymond, las de cette brouille prolongée et qu'un motif si puéril avait fait naître, résolut d'y mettre un terme en essayant les premières avances.

— Cousine, commença-t-il d'un ton suppliant et presque contrit, oubliez cette malencontreuse dispute. De pareils enfantillages ne sont pas dignes d'une affection comme la nôtre. Reprenons l'entretien?

— Volontiers, dit Lucie assez sèchement. En voyant son cousin capituler elle crut de son devoir de lui faire acheter cette faveur, et de ne se rendre à son désir qu'après des sollicitations qui en faisaient valoir toute l'importance.

Raymond se rapprocha d'elle et voulut lui prendre le bras; mais Lucie ne le permit pas, et, levant son doigt vers le ciel : — L'étoile polaire, ne m'avez-vous pas dit, se trouve sur le prolongement de la ligne menée entre ces deux étoiles? et sa main désignait la constellation de Cassiopée.

— Joliment, répondit avec brusquerie l'étudiant qui, à vrai dire, était médiocrement satisfait de la question de sa cousine ; il s'attendait, d'après la nature de sa proposition, à traiter un tout autre sujet que l'astronomie. La constellation que vous montrez est juste à l'opposé de la grande Ourse ; et c'est seulement en tirant une ligne par les deux étoiles les plus éloignées de la queue de cette dernière, que vous serez conduite à l'étoile polaire.

La démonstration fut faite du ton d'un pédagogue en colère.

— Vous soutenez la conversation avec une grâce parfaite, dit tranquillement Lucie.

— C'est qu'aussi vous feignez une complète ignorance des choses que vous savez; le tout, afin de vous rendre désobligeante.

Chacun alors se mit à réfléchir à part.

Quelques minutes se passèrent, et Lucie, qui s'aperçut que son système lui réussissait peu, reprit avec l'intention de ramener la bonne harmonie entre eux, et après avoir longtemps cherché sans rien trouver de mieux :

— La lanterne du passeur, dont le reflet lumineux plonge dans l'eau, est d'un joli effet?

Raymond avait été visiblement froissé d'avoir vu échouer sa première démarche. Il répondit sèchement :

— Ce n'est point la lanterne du passeur, mais le fanal d'un bateau.

— Je ne crois pas, dit la jeune fille du même ton. Au reste, nous verrons bien dans un instant.

— Nous verrons.

Ils s'acheminèrent alors sans mot dire. Quand ils furent arrivés au point qui partageait leurs avis :

— Pensez-vous encore que cette clarté provienne d'un navire? dit Lucie triomphante.

Aucune barque n'était amarrée aux bords de la rivière. L'étudiant ne répondit pas ; il se contenta de laisser échapper un sourire de pitié qu'il accompagna d'un mouvement d'épaules.

Les choses en étaient arrivées à ce point que les esprits aigris ne devaient plus ouvrir de voie de conciliation. C'est pourquoi la fâcherie prit un caractère sérieux ; on ne cherchait plus à cacher son dépit par une indifférence affectée. Raymond et Lucie, graves et pensifs, parvinrent ainsi jusqu'à la porte du jardin. Là, Raymond allait passer outre ; la jeune fille l'interrogea du regard :

— Vous n'entrez pas? dit-elle.

— Non, répondit froidement l'étudiant, qui se mit à siffler le chien.

Lucie tressaillit.

— Vous rappelez Yelow? s'écria-t-elle.

Raymond la regarda avec étonnement; puis, en voyant le chien passer sa tête par la porte entrebâillée, il comprit l'émotion de sa cousine; il lui en sut grand gré dans son âme, et lui dit, en excusant cette action tout involontaire de sa part :

— Pardon, Lucie ; l'obscurité ne m'a pas permis de distinguer notre Yelow ; je le croyais en arrière.

— Mais pourquoi tout cela? nos conventions sont ainsi faites, monsieur ; vous êtes libre de les accomplir.

Et Lucie, chez qui l'humble prétexte de son cousin releva toute la dignité qu'elle croyait offensée, s'enfonça dans une allée étroite et sombre.

— Puisqu'il en est ainsi, vous avez raison, mademoiselle, cria Raymond au bout de sa patience.

Il passa son mouchoir dans le collier du chien, et rentra chez son père.

Celui-ci descendait de cheval au même instant; une visite aux environs l'avait attardé sur les routes.

— Tu as quitté nos parens de bonne heure? lui dit-il.

— La promenade a fatigué Lucie ; elle avait besoin de repos, répondit le fils du docteur en regagnant sa chambre.

De l'autre côté, la mère de Lucie, en voyant sa fille seule, demanda :

— Qu'as-tu donc fait de ton cousin?

— Une violente migraine l'a contraint de me quitter.

Et, pour éviter un plus long interrogatoire, elle alla se renfermer chez elle.

Trois jours s'écoulèrent sans que les parties en désaccord songeassent à un rapprochement. D'ailleurs, suivant elles, il n'y avait plus d'accommodement possible. Les jeunes fiancés se devaient à eux-mêmes de rester désormais indifférens l'un à l'autre, et, pour parvenir à ce but, il était sage de ne se point voir durant quelques semaines. Raymond passait donc les soirées chez son père, en tête à tête avec Yelow, qui, dans sa nouvelle demeure, communiquait d'énergiques bâillemens à son maître. Mais l'ennui n'avait pas encore été assez fort pour combattre un premier mouvement de dépit et détruire la belle résolution qui s'ensuivit. Quant à Lucie, son entêtement n'était pas moins prononcé ; cependant, sans cesse en contact avec ses parens, avec qui elle évitait de parler de son cousin, elle sentait tout le ridicule d'une rancune dont elle ne pouvait expliquer les motifs, bien qu'ils fussent on ne peut plus graves et plus précis à ses yeux. Elle appréhendait des questions qu'on se gardait de lui faire. Le cercle devinait bien qu'une grave niaiserie avait pu seule amener une détermination aussi désespérée. Le docteur prétendait que, dans certains cas, la

nature, livrée à elle-même, agit plus efficacement que la Faculté, ajoutant qu'il ne fallait par conséquent point offrir les secours de la science à deux cerveaux dérangés.

On riait donc tout bas de l'obstination maladroite de l'étudiant et de l'embarras de la jeune fille, dont on augmentait la confusion par ces phrases indirectes et pleines d'une maligne bonhomie.

— Docteur, disait le père de Lucie, les affections cérébrales sont aujourd'hui d'une tenacité désespérante.

— En vérité, c'est comme les courbatures, cousin. Quelques personnes sont d'avis qu'on n'obtient leur guérison que par le repos et la solitude absolue.

Le quatrième jour, au matin, Raymond se leva, prit entre ses jambes la tête du chien, qui venait pour le caresser, et se mit, tout en lui regardant les yeux, à méditer profondément. Quelques soupirs s'échappaient de sa poitrine, des signes affirmatifs et négatifs de résolution ébranlèrent sa tête. Deux pensées contraires luttaient dans son esprit : l'une sortait du cœur, la seconde avait été moulée dans sa tête. Elles balancèrent longtemps la victoire. L'étudiant, cependant, repoussa Yelow, et s'installant à table :

« Mademoiselle, écrivit-il,

» Je ne viens pas rappeler les choses passées; je pourrais cependant dire les doux souvenirs qu'elles m'apportent, lorsque ces pensées de bonheur me laissent oublier ce qui les a détruites. Je ne le ferai pas. Ce serait transcrire des regrets dont la sincérité doit peu vous importer et dont l'expression peut vous déplaire. Lisez donc cette lettre; je n'y parle point de moi, mais de ce pauvre Yelow, qui, bien que neutre en cette affaire, en partage les tristes conséquences. Il était habitué à votre vue et à vos nombreux soins. Ici, mon inexpérience lui fait souffrir maintes privations. Il aime le grand air, et je suis obligé de lui faire garder la chambre; je sais trop quel usage il ferait de sa liberté. Il me faut le tenir en laisse durant les rares sorties que je fais pour lui seul; ses pas se tournent aussitôt du côté de la maison de votre père. L'autre soir, il aboya très-fort à la grille verte. Je tremblai que vous ne vinssiez à ses jappemens en m'accusant de violer la foi du traité. J'ose vous le dire, quelque pénible que soit notre convention, je n'y manquerai pas, comptant qu'une conduite loyale doit me valoir, sinon le pardon, du moins l'estime d'un ennemi généreux. C'est donc pour Yelow que j'intercède. Si vous l'aviez vu ce soir où je me vis contraint de l'entraîner violemment, oh! j'en suis sûr, vous annuleriez la clause qui le concerne. Sa physionomie était pitoyable; il marchait à peine, l'oreille basse, l'œil affligé. La pauvre bête vous aime tant; elle sait si bien les bontés que vous aviez pour elle et pour tous ceux qui lui faisaient accueil, qu'elle ne comprend point ma conduite, non plus que la tristesse dont rien ne me distrait; les caresses que ce bon chien me prodigue n'y parviennent pas; les sons plaintifs qu'il pousse alors ne font qu'exciter ma pitié, augmenter ma douleur; je n'ai pas de consolation à lui donner; elle dépend entièrement de vous. Un mot, un signe, mademoiselle, et je l'amène....., c'est-à-dire, je le fais conduire près de vous.

» Telle est la seule prière que je vous adresse. Ne la rejetez pas; que ce soit pour notre ancien ami commun, si ce n'est à la considération de celui qui vous a dit souvent, Lucie, qu'il vous aimait de tout son cœur, à la considération de votre cousin

» RAYMOND. »

Il n'eut pas plutôt remis ce billet à un petit messager équipé de lourds sabots, qu'une jeune vachère, en cotillon gris rayé de noir, à la coiffe blanche du dimanche, lui présenta, de sa main rouge, les quelques mots suivans :

» Monsieur,

» Pardonnez à ma démarche, et ne l'attribuez qu'à l'excès d'une vieille affection. Je sais trop que si j'eus des torts, vous n'avez pas moins de choses à vous reprocher en tout ce qui s'est passé; nous ne pouvons donc, dans ce fâcheux équilibre, songer à voir l'un ou l'autre s'abaisser jusqu'aux excuses. Mais il s'agit, monsieur, de faire un appel à votre générosité, et j'ai pensé, Raymond, que ma demande ne resterait pas sans réponse. — J'éprouve pourtant quelque honte à montrer ainsi ma faiblesse; n'en tirez aucune déduction. Sur tout autre point, je suis résignée au courage... »

A cet endroit, le papier portait une petite empreinte ronde, presque étoilée et encore humide; ce qui avait nécessité de la part du rédacteur de l'épître, cette phrase bien habile; elle comportait à la fois une parenthèse et une transition :

» En vous rappelant le ciel gris que nous avons eu depuis trois jours, le vent qui a couché les fleurs, qui se fait encore aigrement entendre, et qui roule jusque sur cette feuille les perles que la pluie a laissées sur la vigne de ma fenêtre... »

Raymond interrompit sa lecture à ce passage; il lui parut assez clairement expliqué pour qu'il portât la trace de cette larme à ses lèvres. Puis il continua :

» ..... Vous comprendrez que ces influences, jointes à une inclination naturelle à la tristesse, m'ont rendue bien sensible à une habitude rompue. Vous devinez déjà que je vous parle de Yelow; soyez indulgent, et ne vous moquez point de ma sensibilité, peut-être niaise. Ce pauvre chien a vécu plus d'un an près de moi; chaque matin et chaque soir j'avais ses tendresses, toute la matinée il accompagnait mes pas. Puis, vous savez, Raymond, les gentillesses que son intelligence déployait pour me remercier de la plus légère attention. Il était, je le dis au risque de vous faire rire, il était presque de la famille. L'hiver il prenait gravement sa place au foyer; dans la belle saison, il suivait nos moindres excursions. Enfin, aujourd'hui il n'est plus là; il manque à tout le monde, la maison, qu'il animait, semble veuve et désolée. Parfois je le demande aux coins qu'il affectonnait, son nom s'arrête sur mes lèvres, et mon cœur devient gros. Oh! je n'y songeais pas lorsque je l'acceptai avec cette affreuse condition; si j'avais pu prévoir alors un tel chagrin, je vous aurais dit, c'eût été cruel à moi, je vous aurais crié, en me sauvant, de le laisser périr.

» Tenez, Raymond, pensez de moi ce que vous voudrez, mais je vous supplie de transiger avec cet article de notre traité. Que je revoie mon pauvre Yelow? — Je ne vous demande pas de le conduire vous-même à la maison; cependant votre présence, qui n'altérerait en rien votre décision, mettrait fin à la position embarrassante que nous font les conjectures de tous sur la cause de nos débats; si votre répugnance à venir ici est insurmontable, je vous épargnerai ce désagrément en envoyant prendre Yelow quelquefois. Je n'abuserai pas de votre complaisance; que je le revoie seulement de temps en temps, Raymond, et votre cousine sera bien heureuse.

» LUCIE. »

Comme Raymond lisait cette lettre pour la sixième fois,

pour en interroger le sens que son cœur devinait bien, l'émissaire en jupon court revint, tout essoufflée, lui remettre ces lignes d'une écriture tremblante est pressée :

» Je vous remercie de toute mon âme d'avoir ainsi pré» venu mon plus ardent désir ; j'ai su voir votre générosité » sous les prétextes dont vous l'avez recouverte ; vous vou» liez sacrifier votre amour-propre pour sauver le mien. » Votre cœur est meilleur que celui de Lucie. — Raymond, » mon ami, vous avez parlé d'accompagner notre gros chien » jaune, oh! venez vite. J'ai besoin de vous demander » l'oubli de mes torts. J'attends votre main.

» LUCIE, votre cousine d'autrefois. »

L'étudiant aussitôt déchira un feuillet de son calepin, puis écrivit ces mots au crayon :

« Lucie, ma cousine bien-aimée,

« Puisque vous voulez tout oublier, je ne dois me sou» venir de rien. Yelow court devant moi pour vous dire » que toute explication devient impossible à cette heure. » Ces trois derniers jours sont effacés ; ils n'ont point existé.

« Je vous offre mon bras pour la promenade. Nous re» prendrons la conversation *d'hier* où elle doit en être res» tée. »

Puis il plia le papier, le mit dans la gueule du chien en lui donnant la liberté.

Celui-ci ne précéda Raymond que de quelques secondes. Lorsqu'il entra dans la cour, Lucie passa son bras sous celui du jeune homme, et, Yelow prenant les devants, ils se dirigèrent tous les trois du côté de la rivière.

Le cercle assis à la fenêtre du salon les vit partir.

— La guérison est opérée. Qu'en pensez-vous, cousine? dit le docteur.

— Vous êtes un profond praticien, répondit la mère de Lucie en souriant. Quand sera-t-il temps d'appliquer le grand remède?

— L'époque est arrivée.

— Vous entendez, monsieur l'abbé? dit le mari.

— A dimanche donc la publication des bans, s'écria joyeusement le bon pasteur.

Pendant ce temps, les deux fiancés mouillaient, sans s'en apercevoir, leurs pieds dans l'herbe humide. Les pluies d'orage avaient purifié l'air, mille senteurs émanaient de la terre, des plantes et des grands arbres sous le ciel calme et transparent, où couraient encore, avant de s'évanouir, des nuages légers et blancs ; les oiseaux avaient repris leurs chansons, on les entendait pépier dans la feuillée : toute la campagne était pleine de mélancolie.

Lucie et Raymond y laissaient voluptueusement bercer leur âme. De temps en temps, ils se souriaient l'un à l'autre en silence ; cependant Raymond se pencha vers sa cousine et lui demanda :

— Lucie, nous aimerons-nous toujours ainsi?

— Évidemment, répondit-elle en se jetant dans ses bras pour cacher ce qu'elle avait mis de gracieuse mutinerie en prononçant ce mot de fâcheuse mémoire.

Lucie et Raymond, devenu docteur en médecine, ont reçu la bénédiction nuptiale. Ils s'aiment évidemment beaucoup aujourd'hui ; et, nous qui croyons à l'inaltérabilité des affections conjugales, nous ne doutons pas qu'il n'en soit toujours ainsi.

HENRI NICOLLE.

ÉTUDES DE VOYAGES.

UNE LETTRE DATÉE DE JÉRUSALEM.

22 janvier 1842.

Mon ami, je t'écris de Jérusalem! De Jérusalem, entends-tu bien? de la cité sainte entre toutes les cités, de la ville qui a vu s'accomplir le grand et divin acte de la rédemption humaine! A peine puis-je trouver le sang-froid nécessaire pour te décrire les ruines que j'ai sous les yeux et qui réveillent tant de puissans souvenirs. Je ne veux pourtant te dire que des faits et ne te décrire que des choses : les réflexions te viendront assez d'elles-mêmes et en foule.

Voici le chemin que l'on suit pour arriver à Jérusalem :

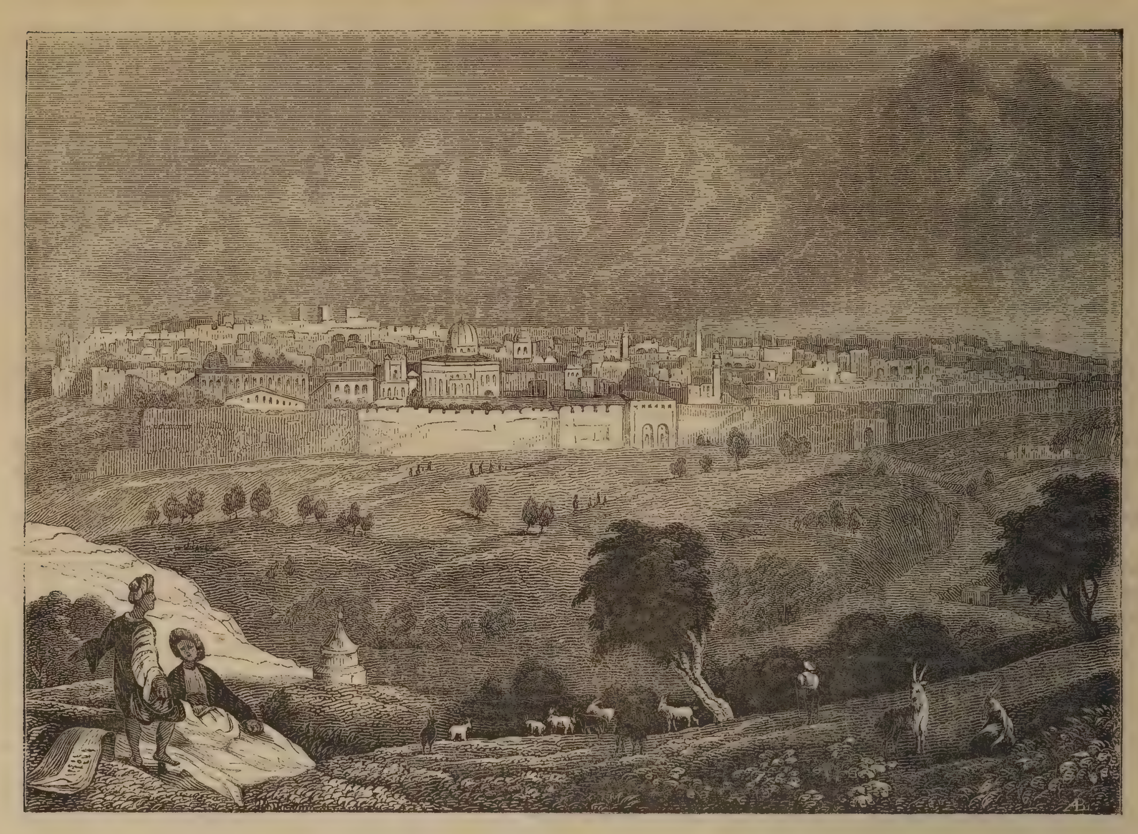
En sortant de Rama, on traverse, pendant trois heures, une plaine hérissée de tertres rocailleux, après quoi l'on s'engage dans les montagnes de la Judée. Les sentiers en sont si étroits, si raboteux, et tellement lavés par les pluies, que nos chevaux pouvaient à peine s'y soutenir. Enfin, après neuf heures de fatigues, nous atteignîmes le sommet de la montagne la plus élevée, d'où nous aperçûmes Jérusalem, à une petite distance.

Nous entrâmes par la porte de Bethléem, et nous prîmes un logement non loin des remparts et près de la tour de David (dite des Pisans).

En sortant par la porte de Bethléem, et en traversant une partie du ravin qui s'étend au-dessous, on arrive à la montagne du Jugement ou de Sion. Son aspect est fort majestueux, du fond de la vallée stérile de l'Hinnom, que borde une chaîne de rochers, rempart naturel! Rien ne trouble le silence de cette solitude. A droite, la montagne des Oliviers repose un peu la vue. Au bas, s'étend la vallée de Josaphat, où l'on distingue, à travers les arbres, le tombeau de Zacharie, dernier des prophètes mis à mort par les Juifs. Le seul ruisseau qui coule de ce côté vient de la fontaine de Siloam, qui sourd derrière l'autre partie de la ville. La Cité a disparu, et avec elle les monumens sacrés qui couvraient son enceinte ; mais l'aspect de la contrée est resté le même. Les rochers, les lacs, les vallées, les montagnes de la Terre-Sainte sont toujours là ; seulement la solitude et la désolation y ont remplacé le mouvement et la vie. Leur gloire est absente ; mais leur beauté subsiste encore, triste, sévère et silencieuse.

L'approche des fêtes de Pâques, durant lesquelles les pèlerins abondent à Jérusalem, ajoute à l'intérêt de mon séjour dans cette ville. Cette époque est impatiemment attendue dans tous les couvens, surtout dans ceux des Pères Latins et des Arméniens. Ce dernier, situé près de la porte de Sion, est très-vaste, et possède un grand jardin ; on peut y loger près de huit cents pèlerins ; les plus pauvres sont casés dans les dépendances du monastère, et dans les bâtimens qui bordent les cours ; mais les riches trouvent, dans le couvent même, des appartemens meublés à l'orien-

tale, et tout ce qu'ils peuvent raisonnablement désirer. On ne part jamais sans faire aux religieux des dons considérables, qui peuvent s'élever à plusieurs centaines de napoléons. Si un pèlerin y meurt, tout ce qu'il laisse appartient à l'ordre. L'église du couvent est très-richement ornée; de beaux tapis en couvrent le pavé. Le quartier des Arméniens est le seul agréable; les rues de la ville, d'ailleurs fort étroites et mal pavées, les maisons de chétive



Jérusalem.

apparence, et le Bazar lui-même n'offrent rien de remarquable. On ne rencontre presque personne dans les rues; les couvens qu'on y voit, de loin en loin, ressemblent à des forteresses, à cause de la hauteur et de l'épaisseur des murs qui leur servent d'enceinte. On dirait que les moines, en les construisant, ont veillé principalement à leur défense personnelle. Les Juifs et les Chrétiens ne se montrent que sous les dehors de la pauvreté, pour ne pas exciter la cupidité des Turcs. Le quartier exclusivement réservé aux Juifs se trouve vers l'est, dans la partie inférieure de la ville; c'est le plus sale de tous. On y rencontre cependant des habitans fort riches, et qui tiennent un état en harmonie avec leur fortune. Les Juifs des deux sexes y ont, en général, un extérieur plus agréable que dans les autres parties du monde, quoique leur figure garde toujours l'empreinte indélébile du caractère hébraïque.

La population de Jérusalem est d'environ 20,000 âmes, savoir : 10,000 Juifs, 5,000 Chrétiens et 5,000 Turcs ou Arabes. Elle compte environ trois milles de tour.

La ville, bordée à l'est par la vallée de Josaphat, à l'orient et au sud par celle de l'Hinnom, forme un vaste carré sur le plateau de la montagne de Sion, qu'elle couvre en entier. Au nord règne la plaine de Jérémie, semée de bouquets d'oliviers. L'enceinte de l'ancienne cité ne devait pas être plus considérable, à moins qu'elle ne s'étendît au nord dans la plaine; la montagne de Sion est de moitié plus petite que celle des Oliviers, et la moins haute de celles qui dominent Jérusalem. La ville, entourée de remparts formidables, a six portes, savoir : la porte d'Or, et celles de Damas, de Sion, de Saint-Etienne et de Bethléem.

Le voyageur chercherait vainement le Calvaire hors des murs de Jérusalem; il est compris dans son enceinte, et, sous ce rapport, sa circonvallation est plus régulière qu'elle ne l'était jadis. C'est un monticule dont la hauteur n'a pu varier, et au sommet duquel se trouve une église.

La mosquée d'Omar, inaccessible aux Chrétiens, est l'édifice le plus magnifique de l'empire turc; elle a été bâtie à l'endroit où s'élevait jadis le temple de Salomon. Tout autour règne une vaste place, ombragée de treilles. La mosquée est presque au niveau des rues adjacentes, quoique le temple de Salomon dominât bien davantage le reste de la cité. Aujourd'hui la partie la plus élevée se trouve à l'ouest, entre les portes de Bethléem et de Sion. Le penchant de cette dernière montagne, ombragé d'oliviers et couvert de jardins, offre un coup d'œil pittoresque; à l'extrémité sud de la ville, à quelques pas des remparts,

on voit la mosquée de David, où les Turcs assurent que reposent les restes de ce monarque et de son fils Salomon. Elle touche à un petit bâtiment construit sur les ruines d'une ancienne chapelle. C'est là que Jésus-Christ fit la dernière pâque avec ses disciples.

24 février.

Je reviens de visiter le Saint-Sépulcre : ce monument est placé sous la garde des Turcs, qui n'y laissent entrer aucun pèlerin sans payer le tribut. Au centre de la première enceinte de l'église, on voit une table de marbre entourée d'une balustre de fer, au-dessus de laquelle est suspendue une lampe qui brûle continuellement. Elle marque la place où le corps de Jésus-Christ fut embaumé avant d'être enseveli. En tournant à gauche, je suis entré dans une rotonde terminée en coupole. Au centre, j'ai vu placé le Saint-Sépulcre. C'est une grotte pratiquée dans une roche vive, à la pointe du ciseau. Il faut se déchausser pour y pénétrer. On entre d'abord dans un espace pavé et muré en marbre ; au centre s'élève un bloc à peu près cubique, qui indique l'endroit où l'ange s'assit sur la pierre qui fermait le tombeau. On se baisse ensuite pour pénétrer dans l'étroite enceinte du sépulcre. Il est de marbre blanc et brun, de six pieds de long sur trois de large. Entre le sépulcre et le mur opposé, l'espace devient si étroit, que quatre ou cinq personnes peuvent à peine s'y tenir à la fois. Cette pièce a sept pieds carrés environ, et huit pieds un pouce depuis le bas jusqu'à la voûte. Au plafond sont suspendues vingt-sept grandes lampes d'argent, d'un fort beau travail ; elles brûlent sans cesse. A leur éblouissante clarté, on distingue deux tableaux suspendus aux parois du sépulcre ; l'un, donné par l'Église romaine, représente l'ascension de notre Sauveur ; et l'autre, donné par l'Église grecque, l'apparition de Jésus à Marie dans le jardin. Un prêtre grec ou romain se tient constamment dans l'intérieur, l'encensoir à la main, pour accueillir les pèlerins.

A quelques pas du tombeau, vers le nord, on rencontre une grande pierre de marbre gris, qui marque la place où le Christ apparut à Marie. Tout près de là commence la montée du Calvaire ; elle se compose de dix-huit degrés de pierre qui conduisent à une chapelle haute, revêtue de marbre et décorée de quatre colonnes de même matière. A droite et à gauche s'élèvent deux petits autels ; l'un appartient aux catholiques, l'autre aux chrétiens grecs. Le premier est surmonté d'un tableau représentant le crucifiement ; le second, d'une descente de croix. Au-dessus sont suspendues une grande quantité de lampes d'argent.

La montée du Calvaire n'a que vingt pieds de hauteur perpendiculaire. Cependant, si l'on songe que, pour bâtir l'église du Saint-Sépulcre, il a fallu déblayer le sommet de la montagne, on jugera que le Golgotha était un tertre assez élevé. La place où fut plantée la croix est dans la partie de la chapelle qui fait face au midi. On voit encore le trou creusé dans le roc. Il est éclairé d'une lampe d'argent. Chaque pèlerin, après avoir visité le tombeau de Jésus-Christ, vient s'y prosterner.

Désirant passer la nuit dans l'église, je pris possession, pour quelques heures, d'une cellule donnant sur la galerie, d'où s'écoulait la foule des pèlerins ; vers minuit, je montai de nouveau au Calvaire. Rien ne troublait le silence solennel de ces lieux ; seulement, j'entendais la triste mélodie de l'orgue qui, dans la nef occupée par les catholiques, se mêlait aux chants des prêtres et psalmodiait les versets de l'Écriture qui racontent les souffrances et la mort du Rédempteur. Les sons lugubres qui se perdaient sous ces voûtes interrompaient de temps en temps le profond silence du sanctuaire. L'heure avancée, un calme imposant, et surtout la certitude de se trouver aux lieux mêmes où le fils de Dieu consomma le sacrifice divin en priant pour ses bourreaux, tout cela affecte le cœur et l'imagination à un point qu'on ne saurait dire.

Adieu, je pars demain pour Bethléem.

Paul DUBOIS.

LE SULTAN A LA MOSQUÉE.

C'est un usage religieux auquel la réforme n'a pas touché : le vendredi de chaque semaine le sultan va publiquement à une des mosquées de Stamboul ou des environs. A moins d'une maladie sérieuse, le grand-seigneur ne peut manquer de faire cet acte d'apparition au milieu de ses sujets. Voir son maître le jour consacré à la prière est un droit du Turc, et ce droit, tous les souverains l'ont respecté, même dans des temps difficiles. Les murs du sérail peuvent garder six jours leur secret sur la vie ou la santé du sultan ; il faut que le septième la vérité soit connue. Il faut, d'ailleurs, que le peuple ait cette communication de quelques instans avec le prince, parce que c'est à ce moment-là seulement qu'il peut faire connaître ses plaintes ou ses besoins, en s'adressant directement à l'empereur par voie de pétition.

Le matin du vendredi, le sultan fait savoir à quelle mosquée il se rendra, et les ordres sont donnés aussitôt pour que tout ce qui doit faire partie du cortége soit à son poste à onze heures.

Le vendredi 9 juillet dernier, Abdul avait déclaré qu'il irait prier à la mosquée de Bebeck.

Bebeck est un petit village du Bosphore sur la côte d'Europe, à deux lieues environ de Top-Hana, et vis-à-vis des eaux douces d'Asie. Ce village est assez joli ; sa situation sur le versant de deux collines est agréable ; il a le pied à la mer. Comme le grand-seigneur y a un kiosque, l'industrie particulière s'est emparée de cette localité pour l'embellir ; elle a établi de grands cafés sur une place qu'ombrage un groupe de forts beaux arbres. Ces cafés sont toujours pleins d'oisifs qui causent en fumant voluptueusement le narguilé. Leur nombre s'était accru le 9 juillet d'une foule de curieux accourus de Constantinople et des villages voisins de Bebeck pour voir le jeune sultan. Les conversations étaient plus nombreuses, je n'oserais pas dire plus vives et plus bruyantes qu'à l'ordinaire. Ce n'est pas que la gravité turque soit lourde et froide, comme on se l'imagine en général ; le Turc sait rire, quelquefois même il rit aux éclats, mais ses habitudes ne sont pas tapageuses et dégagées. Si, dans cette foule, vous entendez parler haut et vite, vous êtes assurés que ce sont des Grecs ; peut-être aussi sont-ce des Anglais qui ont devancé les caïks impériaux. Ces messieurs parlent, en quelque endroit qu'ils soient, comme des maîtres, des vainqueurs, des conquérans, mais des conquérans de bien mauvais goût.

Avant l'heure fixée pour le départ, au pied de l'escalier et contre le quai qui borde Yani-Seraï (le palais neuf sur le Bosphore, habité par le grand-seigneur pendant les chaleurs de l'été), ont été amenées de Stamboul cinq belles et

gracieuses embarcations destinées au transport du prince et de sa suite. Deux de ces caïks, plus grands que les autres, ont environ 70 pieds de l'avant à l'arrière, en comptant la pointe ornée, éperon pacifique de ces galères de plaisance, qui se projette au loin sur l'eau pour exagérer la proue déjà longue et mince des caïks ordinaires. Leur largeur paraît être d'environ 12 pieds. Sur l'arrière, mais non pas tout à fait à la poupe, est une petite chambre recouverte par un dais que portent quatre colonnes. Le dais est rouge et ses ornemens sont d'or. La poupe, suspendue sur la mer comme la proue, s'élève beaucoup en se recourbant. Un gouvernail accroché à l'arrière contribue à faire paraître plus étroite qu'elle ne l'est en effet cette partie du caïk impérial. La barre descend obliquement des hauteurs du gouvernail jusqu'à la main du patron établi sur le petit tillac derrière les coussins de la chambre. Peints en blanc, ornés d'arabesques d'or, surmontés de leurs dais couleur de pourpre, et armés de vingt-quatre avirons tirés par de vigoureux rameurs qui ont la tête coiffée d'un bonnet rouge à flamme bleue, et la poitrine et les bras couverts d'une chemise de gaze de soie blanche à larges raies mates, ces grands caïks sont d'une élégance parfaite. Les caïks inférieurs à ceux dont je viens de donner une idée ont de douze à quatorze avirons. Ils ne portent point de dais sur l'arrière; leurs ornemens sont plus simples; mais ils sont blancs aussi, dorés et singulièrement coquets. La réunion de ces barques magnifiques glissant avec une prodigieuse rapidité sur les belles eaux du Bosphore a quelque chose de si gracieux, de si noble, qu'on est tenté de croire que tel devait être l'équipage de Cléopâtre quand elle s'entourait de tout l'éclat de son luxe nautique.

A onze heures, un grand mouvement à la porte d'Yani-Seraï annonça que le sultan allait s'embarquer. Un signal fit connaître aux vaisseaux et frégates mouillés devant le palais que le grand-seigneur allait paraître, et aussitôt des salves partirent de toutes les batteries. Le pavillon flottait, dès le matin, à bord des bâtimens comme aux jours de fêtes, et l'étendard impérial avait été arboré sur tous les points militaires du Bosphore. Le sultan s'embarqua, et, devant lui, marchèrent dans quatre caïks les grands officiers, pachas, colonels, etc., faisant partie de son cortége. Les belles et légères embarcations suivirent en remontant la côte d'Europe, et sur toute sa route les honneurs militaires furent rendus au souverain par des troupes échelonnées sur le quai de la rive. Ces troupes étaient réparties par compagnies et par fractions de trois hommes, espacées entre elles par la distance d'une portée de pistolet.

En peu de temps les caïks impériaux eurent franchi les deux lieues qui séparent Bebeck du village de Bichiktassé, où est bâti Yani-Seraï. Les courans, bien que très-forts, furent aisément domptés par les rameurs presque géants de Sa Hautesse, qui, ruisselant d'eau, essoufflés, rouges, arrivèrent au but avant midi. Des troupes étaient sous les armes au débarcadère, où se trouvaient une foule d'officiers supérieurs rangés en haie pour saluer le padischah. Abdul mit pied à terre après les vizirs et les pachas de sa suite, et il entra dans la mosquée dont la porte modeste est à dix pas du rivage. Le prince était vêtu de sa redingote bleue uniforme; il portait au cou la large plaque de diamans qu'il porte seul dans l'empire; sa tête était couverte du *fez* rouge auquel pend la houppe de soie bleue qui s'étend tout autour du bonnet, moins flottante aux côtés que derrière. Le manteau impérial couvrait ses épaules. Ce manteau, court, étriqué comme celui de Crispin, de couleur foncée, est loin d'être un accessoire agréable.

Le sultan n'a pas une figure remarquable, mais il a l'air bon et doux. Sa santé ne paraît pas très-énergique, il est un peu voûté. Son regard est assuré et expressif. Il est un des Turcs à qui le costume de la réforme fait certainement le plus de tort; l'ancien habit lui siérait beaucoup mieux. Au reste, bien peu des hommes qui l'entouraient ont à se louer du décret qui a dépouillé les fidèles serviteurs du turban et de la robe. La courte épaisseur de la plupart d'entre eux se trouve très-mal de la redingote pincée à la taille, qui fait déborder sous la ceinture d'énormes hanches toutes féminines. Mais si la redingote leur va mal, que dire de la veste ronde que portent beaucoup d'entre eux? C'est vraiment quelque chose de grotesque qu'un officier turc en veste bleue, le hausse-col au cou, le pantalon blanc surenflé, boursouflé par le haut et étroit par le bas, et très-souvent les pieds dans des souliers dont les quartiers ne sont pas relevés. Les troupes du sultan comptent de beaux hommes, mais en général elles sont laides, mal habillées, *mal ficelées*, comme disent nos soldats. Le vernis européen n'a pu dissimuler encore le Turc; les instructeurs européens n'ont pu le transformer. Il faudra bien du temps pour que, avec leurs officiers inintelligens, les troupes turques réformées puissent figurer sur un champ de bataille devant des troupes même médiocres. Heureusement que l'empire n'a pas de chances de guerre! Sa vie tient à son repos et au développement de son administration régulière. La véritable pensée de la réforme doit être là, et non dans une modification de costume ou de tactique militaire.

La prière va finir, les chevaux que des bateaux ont apportés avant l'arrivée du sultan sont amenés à la porte de la mosquée. Les gardes du corps se rangent autour du cheval de Sa Hautesse; on l'approche d'un petit mur qui servira d'étrier au prince. Le tambour bat, la musique exécute une marche, la troupe présente les armes: le grand-seigneur est à cheval. Des cris se font entendre comme à son débarquement. Il part, et c'est au kiosque tout voisin de la mosquée que le porte son coursier. Le monarque n'a pas la permission d'aller à pied jusqu'à ce pavillon de repos qui n'est pas à cinquante pas de la chapelle; ce ne serait pas convenable; le cérémonial l'exige. La musique se rend au kiosque et continue ses fanfares. C'est alors que sont libres toutes les personnes qui n'appartiennent pas essentiellement à la société privée ou au service d'honneur du sultan. Elles montent à cheval, et s'en vont ainsi que les troupes. Parmi les officiers qui s'éloignent à cet instant, on en remarque un portant un grand sac vert; ce sac est plein de pétitions présentées de loin au grand-seigneur et recueillies tout à l'heure par le fonctionnaire que je viens d'indiquer.

Abdul resta environ une demi-heure dans son kiosque de Bebeck. Les deux grands caïks et deux des moins vastes étaient retournés à Stamboul sous les remises où on les abrite; il monta dans le cinquième pour aller aux eaux douces d'Asie, où se promenaient sa sœur et quelques-unes de ses femmes. Les eaux douces d'Asie sont un endroit charmant, très-renommé, couvert de grands arbres sous lesquels coule une petite rivière. Ce jour-là tout le monde peut, comme tous les jours, aller s'y promener; mais si la garde nous avait permis de nous tenir très-près du sultan à la sortie de la mosquée, il n'en fut pas de même aux eaux douces; on exila notre curiosité européenne à une distance qui put mettre à l'abri de nos regards les grandes dames turques que l'indiscrétion des giaours blesse profondément.

La réforme avait ouvert le voile de ces beautés mystérieuses; il y a réaction: le voile se ferme et la mousseline s'épaissit.

A. JAL, *historiographe de la marine.*

ÉTUDES HYGIÉNIQUES.

DE LA CHAIR DE CHEVAL COMME ALIMENT.

Tout Paris s'est ému dernièrement du lait fabriqué avec des cervelles d'animaux ; ce qui n'empêche pas aujourd'hui tout Paris de boire sans dégoût, et sans se souvenir de son émotion oubliée, le breuvage malsain qui s'appelle café au lait.

Comme le lait falsifié, la chair de cheval, au moment où la viande de boucherie coûte si cher, entre, dit-on, frauduleusement à Paris en grande quantité, et se vend parfois pour du bœuf. Il est curieux et utile d'examiner si cette chair mérite en effet la réprobation dont on la frappe.

Recherchons d'abord quelle est la cause première des préventions conservées jusqu'à ce jour contre la chair de cheval, employée comme nourriture. Keysler, dans son ouvrage intitulé : *Antiquitates selectæ septentrionales*, après avoir démontré les bonnes qualités et l'excellence de cette chair, l'apprend en ces termes :

« Les anciens Celtes, peuples septentrionaux, sacrifiaient des chevaux à leurs dieux, et comme la chair de ces victimes composait le mets principal des festins solennels qui suivaient ces sacrifices, l'horreur qu'on a eue de ces faux actes de religion s'est répandue sur tout ce qui y entrait ; de là le zèle du clergé, qui, pour détruire la coutume hérétique, crut devoir faire regarder la chair de cheval comme impure, et ceux qui en usaient comme immondes.

» Le passage d'une lettre adressée à cette occasion par le pape Grégoire III à saint Boniface, évêque de Germanie, est trop remarquable pour n'être pas cité ici.

« Vous m'avez marqué, dit ce pontife, que quelques-uns » mangeaient du cheval sauvage, et la plupart du cheval » domestique ; ne permettez pas que cela arrive désormais, » très-saint frère ; abolissez cette coutume par tous les » moyens qui vous seront possibles, et imposez à tous les » mangeurs de chevaux une juste pénitence. Ils sont im- » mondes, et leur action est exécrable. »

» C'est depuis ce temps, ajoute Keysler, que nos ancêtres ont continué d'être privés de la chair de cheval, et cela à leur grand préjudice, *magno rei familiaris detrimento.* »

Ceci montre que la chair de cheval était très-bonne et très-recherchée dans ces temps reculés. Prouvons qu'elle n'a pas changé de nature, et qu'elle convient autant aux estomacs de nos contemporains qu'à ceux de nos ancêtres.

On doit les documens suivans à M. le baron Larrey, l'un des témoins et des instrumens les plus distingués de notre ancienne gloire militaire.

« La chair musculaire du cheval, surtout celle du train de derrière, peut servir à la confection de la soupe, surtout si l'on y joint une certaine quantité de lard ; elle peut encore être employée en grillades et en bœuf à la mode, avec l'assaisonnement convenable.

» Le foie peut être aussi employé et préparé de la même manière que celui des bêtes à cornes ; il est même, à ce qu'il paraît, plus délicat que celui qui provient de celles-ci. Ce mets, continue toujours M. Larrey, était surtout recherché par nos compagnons de la campagne de Russie, qui en ont tous fait le plus grand éloge.

» Tout le monde sait d'ailleurs que la chair des chevaux est la principale nourriture des peuples de la Tartarie asiatique. J'en ai moi-même fort souvent fait faire usage avec le plus grand succès aux soldats et aux blessés de nos armées.

» Dans quelques-unes de nos campagnes du Rhin, de la Catalogne et des Alpes maritimes, j'en ai fait donner en plusieurs circonstances à nos soldats ; mais c'est surtout pendant le siége d'Alexandrie, en Égypte, qu'on a tiré de cette viande un parti extrêmement avantageux. Non-seulement elle a conservé la vie aux troupes qui ont défendu cette ville, mais encore elle a puissamment concouru à la guérison et au rétablissement des malades et blessés, que nous avions en grand nombre dans les hôpitaux ; elle a de même contribué à faire disparaître une épidémie scorbutique qui s'était emparée de toute l'armée. On faisait journellement des distributions régulières de cette viande, et fort heureusement que le nombre des chevaux a suffi pour conduire l'armée jusqu'à l'époque de la capitulation. Ces animaux, de la race arabe, étaient très-maigres, à raison de la pénurie des fourrages, mais ils étaient généralement jeunes. Pour répondre aux objections qui avaient été faites par beaucoup de personnages marquans de l'armée, et surmonter la répugnance du soldat, je fus le premier à faire tuer mes chevaux et à manger de cette viande.

» Au siége d'El-Arych en Syrie, après avoir consommé les chameaux que nous avions, à la nourriture des malades et des blessés qu'on laissa dans le fort, nous fûmes obligés de recourir à la viande de cheval, qui nous réussit très-bien.

» A la bataille d'Eylau, pendant les premières vingt-quatre heures, j'ai dû nourrir encore mes blessés avec de la chair de cheval préparée en soupe et en bœuf à la mode ; mais, comme les objets d'assaisonnement ne nous manquèrent pas en cette circonstance, les blessés ne distinguèrent presque pas cette viande de celle du bœuf. Nous devons dire aussi que les chevaux qui furent consacrés à cet usage étaient jeunes et dans un embonpoint satisfaisant.

» Après la bataille d'Eslingen, isolés dans l'île de Lobau, avec la majeure partie de l'armée française et environ six mille blessés (les ponts de communication ayant été brisés), nous fûmes privés de toute ressource pendant trois jours. Pour calmer, dans cette circonstance critique, la faim et l'impatience de ces infortunés, je leur fis faire de la soupe avec la chair d'une assez grande quantité de chevaux dispersés dans cette île, et qui appartenaient à des généraux et à des officiers supérieurs. La cuirasse pectorale des cavaliers démontés et blessés eux-mêmes servait de marmite pour la coction de cette viande, et au lieu de sel, dont nous étions entièrement dépourvus, elle fut assaisonnée avec de la poudre à canon. J'eus le soin seulement de faire décanter le bouillon en le versant d'une cuirasse dans une autre à travers une toile, et après l'avoir laissé clarifier par le repos.

Tous nos soldats trouvèrent cette viande et ce bouillon d'une très-bonne qualité. Ici je donnai également l'exemple par le sacrifice de l'un de mes chevaux, et je fis usage de cette même nourriture, avec cette différence que j'avais pu conserver du sel et un peu de biscuit, qui me servit à faire de la soupe. Le maréchal Masséna, commandant en chef ces troupes, se trouva fort heureux de partager mon repas, et en parut très-satisfait.

» Ainsi, dit toujours M. Larrey, l'expérience démontre que l'usage de la viande de cheval est très-convenable pour la nourriture de l'homme; elle me semble surtout très-nourrissante, parce qu'elle contient beaucoup d'osmazome. Le goût en est également agréable; seulement cette chair est plus ou moins filandreuse, selon la maigreur et l'âge de l'animal. Pourquoi, ajoute ce chirurgien célèbre, ne pas tirer parti pour la classe indigente et pour les prisonniers, des chevaux que l'on tue tous les jours à Paris? »

Le docteur Berthollet, neveu du célèbre chimiste du même nom, et qui a exercé pendant longtemps la médecine à Tarente (royaume de Naples), a écrit que le peuple de cette ville mangeait avec plaisir la chair du cheval; qu'on l'y vendait publiquement à la livre, et que le débit en était toujours prompt. Le foie était considéré comme un morceau délicat; on l'accommodait de la même manière que celui des autres bestiaux.

Géraud, médecin distingué du dernier siècle, avance dans un ouvrage fort remarquable, « que l'on retirerait une utilité très-grande de la chair de cheval, en s'en servant comme nourriture. »... Après quelques développemens, il ajoute: « Il entre furtivement dans les grandes villes, et surtout à Paris, une quantité considérable de chair de cheval et d'âne, qui, après la barrière, est vendue sous le nom de bœuf, de veau, et on donne cette viande à meilleur compte que celle sous le nom de laquelle elle est vendue... Pourquoi n'aurions-nous pas des étaux de boucherie où l'on vendrait publiquement cette viande? Elle serait d'une grande ressource, surtout dans ces temps-ci, où la chair des animaux ordinaires est à un prix qui ne permet guère aux malheureux de s'en nourrir. »

Géraud attribue plusieurs maladies des ouvriers à la privation de la viande... Il préférerait pour eux la chair de cheval aux viscères des animaux, comme les poumons, le foie, la rate, les estomacs, que leur fournissent les tripières... « Si la vente du cheval était libre, dit-il, elle serait meilleure et plus avantageuse, parce qu'on tuerait l'animal encore bien portant, sans attendre qu'une maladie, un accident ou la vieillesse le fit périr. »

Ajoutons à ces notions qu'à l'époque de la révolution, Paris ne fut nourri en grande partie, pendant l'espace de trois mois, qu'avec de la viande de cheval, sans que personne s'en soit aperçu et sans qu'il en soit résulté le moindre accident. M. Huzard en a les preuves; personne n'était plus à même par sa position de savoir ce qui s'y passait sous ce rapport.

Ces détails précieux de faits observés en grand, sur des points du globe bien éloignés les uns des autres, et dans des circonstances tout à fait opposées, tendent à démontrer que la chair du cheval peut être, sans inconvénient, employée comme aliment.

Le docteur BÉRAUD.

ÉTUDES RÉTROSPECTIVES.

LES ENSEIGNES ET LES SCEAUX CHEZ LES ANCIENS.

Après les boucliers et les armures, les enseignes de guerre et les pennons sont, de tout l'attirail militaire des anciens, ce qui porte les empreintes les plus reconnaissables et les moins équivoques de leur blason. Par enseigne, nous entendons, non-seulement les drapeaux habituels des armées, mais encore ceux qui étaient en usage dans la marine, lesquels méritent une attention toute spéciale dans l'histoire héraldique de l'antiquité.

Si nous n'avons rien trouvé dans les livres de Moïse qui se rapportât à des armoiries gravées ou peintes sur des boucliers, d'un autre côté ils offrent des témoignages précis relatifs au blason brodé ou peint sur des enseignes. Ainsi, au deuxième chapitre des *Nombres*, il est dit que les Israélites campaient autour du tabernacle, chacun sous ses drapeaux et ses enseignes, selon les familles et les maisons. Il y avait donc, parmi les Israélites, des drapeaux communs aux familles, lesquels étaient modifiés en quelque point pour distinguer les maisons. Les choses avaient tout à fait lieu ainsi au moyen-âge : la famille royale de France, par exemple, portait, comme on sait, d'azur à trois fleurs de lis d'or, et toutes les branches collatérales portaient les mêmes armes, modifiées par quelque signe particulier. Cette addition faite par les branches cadettes pour se distinguer de la branche aînée, portait le nom de « brisure. » La maison d'Orléans portait les armes de France, au lambel à trois pendans d'argent, pour brisure. La maison d'Orléans-Angoulême brisait avec le lambel d'Orléans, chargé de trois croissans de gueules; la maison d'Anjou, avec une bordure de gueules; la maison d'Artois brisait avec le lambel de gueules, chargé de neuf châteaux d'or, et la maison de Bourbon avec le bâton péri en bande de gueules.

Homère ne contient aucun témoignage qui soit relatif aux enseignes blasonnées, et les premiers qui se rencontrent pour l'histoire héraldique des Grecs sont dans les tragiques. Dans les *Suppliantes* d'Eschyle, Danaüs s'écrie qu'il aperçoit et reconnaît à leurs enseignes les vaisseaux égyptiens qui le poursuivent. Dans l'*Antigone* de Sophocle, le chœur chante une antistrophe, de laquelle il résulte que les Thébains avaient un dragon sur leurs enseignes. C'était probablement le dragon de Cadmus, fondateur de Thèbes. Dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, la troisième strophe du premier chœur dit expressément, que les vaisseaux des Béotiens avaient sur leurs drapeaux Cadmus tenant dans sa main une guivre d'or; ce qui confirme évidemment le passage de Sophocle dont nous venons de parler.

Il semblerait résulter de quelques passages de Jérémie relatifs à Babylone, que les Assyriens avaient une colombe sur leurs enseignes. Deux vers de Tibulle n'ont point de sens, s'ils ne confirment pas ce fait.

Les rois de Perse avaient pour enseigne militaire un aigle d'or, aux ailes éployées, porté au bout d'une pique. Xénophon le dit très-nettement au premier livre de l'*Anabase*, et le répète au septième livre de la *Cyropédie*. Il ajoute en cet endroit que les rois de Perse avaient encore cet étendard de son temps.

Virgile est rempli de témoignages curieux, et en général fort peu compris des traducteurs, sur le blason des enseignes; et, à cet égard, nous ferons remarquer, comme nous le disions plus haut, que le mot *arma* doit être regardé fort souvent, dans l'Énéide, comme l'équivalent du mot français armes ou armoiries. Ce sens nous paraît impérieusement indiqué par des passages où les objets désignés par le mot *arma* ne sont pas des armes. Par exemple, au sixième livre, dans les funérailles du trompette Misène, ses compagnons placent sur son tombeau une rame et un clairon, qui étaient ses armes, *arma*, dit le poëte. Virgile a, du reste, copié ce détail, comme bien d'autres, dans Homère. Au douzième livre de l'*Odyssée*, Ulysse, revenu des enfers, fait faire les funérailles d'Elpénor, qui était tombé, la nuit, en dormant, du haut de la terrasse du palais de Circé. Il brûle ses armes sur son tombeau et il y plante une rame; mais Homère nomme et caractérise ces objets séparément. Un peu plus loin, l'ombre du pilote Palinure raconte à Énée sa chute dans la mer, et elle ajoute que son seul souci, après que le gouvernail eût été arraché de ses gonds, fut de songer que le navire se trouvait privé de ses armes, toujours *arma*. Or, une rame, un clairon et un gouvernail ne sont ni des armes offensives ni des armes défensives; voilà donc trois cas dans lesquels le mot *arma* ne signifie pas instrument de guerre; en voici d'autres maintenant où il signifie évidemment armoiries.

Au livre premier, Énée, jeté par la tempête sur la côte de Carthage, monte sur un rocher pour chercher sur la mer le reste de sa flotte. Il regarde au loin, dit Virgile, s'il ne reconnaîtra pas le vaisseau de Capys, ou les armes de Caïcus, plantées sur sa poupe. Les traducteurs, qui ne sont préoccupés que de grammaire, ont tous traduit *arma Caïci* par armes de Caïcus, et ont passé outre. Mais il était cependant facile de remarquer qu'Énée, monté sur un rocher, et cherchant des yeux à travers l'obscurité qui couvre toujours la mer pendant et après la tempête, n'aurait pas pu reconnaître à quelque distance une arme de Caïcus, épée, pique ou javelot, à supposer, ce que ne dit aucun ancien, qu'il eût été d'usage de planter des épées ou des javelots sur la poupe des navires. Il est donc évident que les armes de Caïcus, dont parle Virgile, étaient un étendard d'une couleur particulière, ou orné d'un signe spécial, qui pût faire distinguer la birème de Caïcus de celle de Capys ou de celle d'Anthée. C'est dans le même sens qu'il faut entendre un autre vers du dixième livre de l'*Énéide*, dans lequel Junon irritée se demande à quoi lui a servi « de planter des armes à la poupe des vaisseaux de Turnus. » On trouve, du reste, dans Suétone deux passages qui fortifient cette explication et qui la rendent même tout à fait positive. Le premier est dans la vie de Caligula. Le chroniqueur raconte que l'empereur apporta lui-même à Rome, par le Tibre, les cendres de sa mère dans une birème sur la poupe de laquelle il avait fait planter un drapeau. Les mots, dans la phrase de Suétone, sont les mêmes que dans la phrase de Virgile; il y a seulement drapeau pour armes, parce que l'un allait au poëte et l'autre au prosateur. Le second passage, qui complète et qui élucide ce commentaire, est dans la vie d'Auguste. Suétone dit que l'empereur, après une bataille navale remportée sur les côtes de Sicile par Marcus Agrippa, donna à cet amiral une enseigne d'azur. Cette enseigne devint donc, par la suite, le drapeau du navire monté par Marcus Agrippa, durant ses courses en mer, et un poëte eût pu l'appeler « armes d'Agrippa, » comme Virgile l'avait fait des armes de Caïcus.

Il y a deux autres passages de l'Énéide qui ne peuvent être bien interprétés, à notre avis, qu'au point de vue du blason. Le premier est au sixième livre. Virgile raconte qu'Énée éleva un tombeau à Déiphobe, et qu'il y plaça son nom et « ses armes. » Servius, dans son commentaire sur ce passage, ajoute ces mots : « c'est-à-dire ses armes peintes; » ce qui prouve d'ailleurs que les Romains avaient des armes ainsi peintes au cinquième siècle; et André Tiraqueau, au sixième chapitre de son *Traité de la noblesse*, ajoute lui-même ces mots au commentaire de Servius : « ce qui doit s'entendre de ses armoiries. » Le second passage est au premier livre de l'*Énéide*. Il est dit de Carthage, séjour favori de Junon, que la déesse y avait « son char et ses armes. » Nous devons avouer que Servius ne paraît pas croire que ces armes de Junon fussent autre chose que des armes véritables; cependant nous sommes persuadé que cet hémistiche doit être compris dans le même sens que celui qui précède, et que les « armes » de Junon étaient, comme les « armes » de Déiphobe, de véritables armoiries.

Il paraît, par un grand nombre de témoignages, qu'indépendamment des enseignes blasonnées que les anciens plaçaient à la poupe de leurs vaisseaux, ils y joignaient encore des armoiries sculptées. Dans la deuxième antistrophe du premier chœur *Iphigénie en Aulide*, Euripide parle de la flotte des Athéniens qui allaient au siége de Troie, et dont chaque vaisseau portait pour symbole une statue de Minerve dans un char attelé de coursiers ailés; et dans la deuxième strophe du même chœur, il dit que les vaisseaux des Myrmidons avaient à leur poupe les statues des Néréides; ce qui distinguait l'armée d'Achille. Trois vers de Virgile, du dixième livre de l'*Énéide*, servent de commentaire au tragique grec. Dans le premier, il est dit que le vaisseau d'Énée s'était mis à la tête de la flotte alliée, ayant à ses rostres « les lions de Phrygie. » Dans le second, Massicus, l'amiral, fend les eaux de « son tigre d'airain ; » le tigre était donc le blason des Étrusques, comme le lion était celui des Phrygiens. Dans le troisième vers, le poëte parle d'Abas, dont le navire portait un « Apollon d'or » à sa poupe.

Il nous reste enfin à considérer le blason des anciens dans les sceaux employés à signer les lettres.

L'histoire prouve que l'usage de signer les lettres avec un nom a été en général fort tardif chez tous les peuples, et qu'on a partout commencé par les signer avec un sceau. Nous expliquerons la raison de cet usage quand nous traiterons de l'histoire des noms propres, en faisant voir que les noms eussent été, dès l'origine de tous les peuples, des moyens fort incertains de constater l'identité des gens, parce qu'ils n'étaient pas héréditaires.

Il y a dans Homère un exemple fort curieux de l'emploi des sceaux. C'est au septième livre de l'*Iliade*, quand neuf héros grecs tirent au sort pour combattre Hector. Chacun d'eux, dit le poëte, signa « un sort » et le jeta dans le casque d'Agamemnon. Nestor agita le casque, et l'on tira un sort, qu'un héraut alla présenter successivement aux neuf prétendans. Un détail qui prouve que ce sort devait être une empreinte de cachet, c'est que les huit premiers Grecs auxquels on le présenta, dit Homère, ne le reconnurent point, et déclarèrent que ce n'était pas le leur; Ajax le reconnut et l'accepta. Il est évident que si le sort avait été un nom écrit et non pas une empreinte de cachet, chaque Grec, en lisant que ce n'était pas son nom, aurait lu que c'était celui d'Ajax.

L'usage des sceaux est très-fréquent dans les tragiques. Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Déjanire envoie par Lychas une tunique à Hercule, en lui disant : « Il recon-

naîtra aisément que le présent vient de moi, car j'y ai mis mon sceau. » Dans l'*Hippolyte*, d'Euripide, Thésée s'écrie en recevant une lettre de Phèdre : « Que l'empreinte de son anneau réveille en moi de doux souvenirs ! » Il ajoute : « Ouvrons l'enveloppe ; » ce qui prouve que les lettres des anciens étaient des lettres closes, et non point des lettres patentes avec un sceau pendant. Dans l'*Iphigénie en Aulide*, Agamemnon écrit à Clytemnestre de ne point amener sa fille, et dit au messager : « Conserve avec soin le sceau que j'ai mis sur cette lettre, cet indice te suffira. » Flavius Josèphe raconte, au douzième livre de son Histoire, qu'un roi de Sparte, du nom d'Arias, écrivit aux Juifs, sous le pontificat d'Onias, pour leur rappeler qu'ils étaient frères, puisque certains titres prouvaient que les Lacédémoniens descendaient d'Abraham. Cette lettre était écrite sur une feuille carrée et scellée d'un cachet où était représenté un aigle tenant un serpent dans ses serres.

L'usage de signer les lettres avec un nom paraît avoir déjà été établi à Rome du temps de Tibère, comme le prouve un passage de Suétone, où il est dit que l'empereur se qualifiait d'Auguste, surnom héréditaire dans sa famille, lorsqu'il écrivait à des rois ; cependant l'usage des sceaux, qui y était fort ancien, s'y conserva sous les empereurs. Ces sceaux étaient habituellement fixés dans le chaton d'une bague. Un passage d'Ateius Capiton, jurisconsulte fort savant dans le droit canonique des Romains, rapporté au septième livre des *Saturnales* de Macrobe, prouve que ces bagues à cachet n'étaient point considérées comme un ornement par les anciens Romains, mais qu'elles étaient expressément portées pour servir à signer les lettres, et qu'il n'y avait que des personnes d'une qualité déterminée qui pussent en avoir.

Habituellement, lorsque les anciens prenaient un sceau, ils le composaient d'après un événement notable survenu dans leur famille. Justin raconte que Laodice, femme d'Antiochus, ayant fait un rêve, dans lequel elle crut épouser Apollon et recevoir de lui une bague sur le chaton de laquelle était gravée une ancre, son fils Séleucus porta une ancre sur son cachet. Dans la vie de Marius, Plutarque rapporte un autre trait analogue. Il dit que Sylla se fit faire un sceau sur lequel il était représenté recevant Jugurtha vivant des mains du roi Bocchus, son beau-père, et que depuis il s'en servit toujours pour signer ses lettres. L'empereur Auguste signa successivement ses lettres de trois cachets différens. D'abord il avait un sceau sur lequel se voyait un sphinx ; ensuite il se servit du portrait d'Alexandre le Grand ; enfin, il n'employa plus que le sien propre, qu'il avait fait graver par Dioscoride, et dont l'usage resta à ses successeurs.

Nous terminerons ce que nous avions à dire du blason privé des anciens par deux faits, qui prouvent bien que les armes héraldiques étaient en beaucoup de cas, chez eux, comme elles l'ont toujours été au moyen âge, un signe héréditaire destiné à consacrer la tradition des familles.

Ovide raconte, au septième livre des *Métamorphoses*, Plutarque dans la vie de Thésée, et Sénèque, au troisième acte d'*Hippolyte*, qu'Égée, roi d'Athènes, ayant reçu un étranger à sa table, celui-ci tira un poignard pour couper les viandes, et que le roi ayant aperçu les emblèmes qui étaient gravés sur le manche du poignard, avait sur-le-champ reconnu son fils Thésée, qu'il avait eu d'Éthra, fille de Pithée, roi de Trézène. Dans la vie de Caligula, Suétone rapporte que l'empereur, par un sentiment de jalousie à l'égard des anciennes familles nobles de Rome, ôta aux Torquati le collier héréditaire, défendit aux Cincinnati de garder les cheveux longs et bouclés, et abolit le surnom de Grand dans la famille des Pompéius. Enfin, Silius Italicus mentionne, au cinquième livre de ses *Puniques*, un noble Corvinus qui portait un corbeau sur son casque, en mémoire du secours dont un de ces oiseaux avait été à l'un de ses aïeux dans une bataille.

GRANIER DE CASSAGNAC.

DES ENSEIGNES ET DES COULEURS NATIONALES EN FRANCE.

Les notes suivantes prennent place naturellement après la savante dissertation de M. Granier de Cassagnac, et servent à la compléter. C'est une compilation qui rassemble des faits curieux, épars en divers auteurs, et qui n'ont jamais été réunis.

Dans tous les temps, les peuples ont eu des marques et des couleurs caractéristiques. Dans l'Inde, en Egypte et ailleurs, une marque générale désignait d'abord une nation, et des marques particulières distinguèrent ensuite les diverses castes des citoyens. La Grèce et Rome adoptèrent aussi cet usage. Les légions grecques et romaines empruntaient leurs noms, soit de la forme de leurs casques ou de leurs boucliers, soit du sujet représenté sur le bouclier ou sur l'armure.

Les Gaulois, assujettis par Jules César, adoptèrent les mœurs, les coutumes et les usages de leurs vainqueurs. Mais lorsque le christianisme eut jeté des racines assez profondes pour devenir la religion du plus grand nombre, ils abandonnèrent leurs anciennes marques et en substituèrent de nouvelles. Ainsi les couleurs nationales de nos pères furent successivement la bannière *bleue* de Saint-Martin de Tours ; elle remplaça la fameuse chape de saint Martin, sous laquelle marchaient les vassaux des domaines des rois ; la bannière *rouge* de Saint-Denis, nommée oriflamme ; elle était réputée descendue du ciel, et fut adoptée par nos rois, quand ils héritèrent des comtés de Vermandois ; et ensuite la cornette *blanche*, qui n'a été adoptée que vers le seizième siècle. C'est du mélange de ces couleurs que depuis l'hérédité des livrées, celle des rois de France a été composée de *bleu*, d'*incarnat* et de *blanc*, par une sorte de récapitulation de ce qui avait servi à désigner la nation française depuis le commencement de la monarchie.

Au onzième siècle, les seigneurs adoptent les armures de cuir bouilli et de fer, et prennent des couleurs et des marques pour se faire reconnaître.

Les Français, après avoir donné naissance à la chevalerie, inventèrent les tournois, ces jeux militaires où la noblesse venait en pompe s'exercer aux combats. Comme il eût été assez difficile, dans la foule des guerriers, de distinguer celui qui se signalait par les plus beaux faits d'armes et d'adjuger le prix, puisque, sous le heaume, le visage était entièrement caché, on s'avisa d'un expédient, ce fut d'armorier son écu et sa cote d'armes ; autre invention de la nation française. Bientôt les couleurs, les armoi-

ries et les devises, conservées dans les grandes maisons comme marques d'honneur, furent adoptées par l'Europe, et devinrent le signe distinctif des familles nobles.

Les Maures d'Espagne, auxquels leur religion défendait toute figure, et par conséquent les armoiries, inventèrent les inscriptions en devises, les livrées, les applications mystérieuses des couleurs, et, enfin, les chiffres et enlacemens de lettres qui, étant arabes et inconnues aux chrétiens, passaient, chez eux, pour des ornemens de fantaisie qu'ils nommèrent arabesques ou moresques. De là, une foule de mots, tirés de la langue arabe, employés dans l'art héraldique, et qui étaient inconnus en Europe avant les croisades.

C'est au retour de nos guerres d'outre-mer, que les grands vassaux commencèrent à donner des livrées à leurs commensaux, et qu'ils adoptèrent la *croix* sur les enseignes militaires, les armures et les vêtemens. Elle fut d'abord de couleur *rouge* pour les Français, à cause de l'oriflamme, et de couleur *blanche* pour les Anglais. Ce n'est que sous le règne de Philippe de Valois que les deux nations commencèrent à échanger leurs couleurs. Les rois d'Angleterre prétendaient être les héritiers de la couronne de France, préférablement au comte de Valois; possédant une grande partie du royaume, tenant leur cour à Paris, ayant pris le titre de rois de France, ils en adoptèrent aussi la livrée rouge.

C'est alors que nos souverains furent obligés de changer leur couleur et d'adopter le *blanc*. Charles VII fut le premier qui employa la *cornette blanche* pour sa principale enseigne, laquelle remplaça l'oriflamme. Louis XI la retint également, quoique les étendards fussent de couleurs différentes pour le fond, mais toujours avec une croix blanche dessus. Louis XII, dans la campagne qu'il fit contre les Génois, portait une cote d'armes blanche brodée en or.

Après la croix, on eut recours aux *écharpes*, qui avaient déjà été en usage dans les douzième et treizième siècles, et qui, depuis, avaient été nommées *bandes*, pendant la trop longue et trop malheureuse querelle des maisons de Bourgogne et d'Orléans, sous les rois Charles VI et Charles VII.

Les écharpes furent d'abord de couleur rouge, et ensuite on les porta blanches. Pendant les guerres de religion, on reprit les croix de cette dernière couleur, et les protestans conservèrent l'écharpe. Dès lors, on en porta deux, l'une à droite et l'autre à gauche, qui venaient se croiser sur l'estomac et sur le dos. La première était de la couleur nationale, et l'autre était de la couleur qu'il plaisait au commandant de lui donner, afin de pouvoir reconnaître ses soldats, qui n'étaient presque jamais vêtus d'une manière uniforme.

Charles IX et Henri III reprirent l'écharpe rouge; et c'est pour cela que Henri IV choisit l'écharpe blanche adoptée par tous les protestans.

Outre les deux écharpes, les soldats en avaient encore une troisième, appelée *bandoulière*. Elle était de buffle et contenait plusieurs étuis renfermant des charges de mousquet. Pour débarrasser le soldat d'un gênant attirail, on jugea à propos de supprimer une de ces écharpes. Ce fut la nationale, qui ne resta plus qu'aux enseignes, où elle subsiste encore sous le nom de *cravate*. C'est pour y suppléer que, sous Louis XIII, les soldats attachèrent une touffe de *rubans* à leur chapeau. Telle est l'origine de la *cocarde*, ainsi nommée parce que, semblable à la crête du coq, le soldat qui la porte doit être fier de sa parure, et en avoir la démarche plus hardie.

L'*écharpe d'ordonnance* fut néanmoins conservée jusqu'à ce que l'uniforme des habits se fût établi, et les colonels firent porter les couleurs de leurs livrées aux soldats qu'ils commandaient, c'est-à-dire que chaque colonel donnait à son régiment la couleur de son écharpe.

A cette mode succédèrent les *aiguillettes* (ou nœuds d'épaule), auxquelles chaque commandant donna sa couleur. Les gardes du corps de Louis XIV suivaient encore cet usage. Ils n'avaient point d'uniforme déterminé, et portaient seulement les livrées de leurs capitaines dans les nœuds des rubans de l'épaule et de la cravate, dans le haut-de-chausse, et dans la bandoulière qui était un tissu d'argent et d'une couleur quelconque.

L'écharpe militaire n'a pas cessé d'être employée par les troupes étrangères. Elle est encore portée par les officiers allemands, prussiens, suédois, anglais etrusses; nous l'avons remplacée par des *épaulettes*, et surtout par le *hausse-col*.

Dans la guerre de 1701, les armées combinées de France et d'Espagne portaient la cocarde rouge et blanche. Lorsque les régimens reçurent un uniforme fixe et déterminé, on adopta, pour les revers et les paremens, les couleurs des colonels, et ces derniers ne firent porter leurs livrées que par les tambours et les musiciens qu'ils payaient. L'ancien régiment de Piémont fut longtemps connu sous le nom de *Bande noire*, qui lui fut donné parce que son écharpe d'uniforme et ses drapeaux étaient croisés de noir: cette couleur était celle de la livrée des premiers colonels de ce régiment, qui étaient de la maison *Cossé-Brissac*, et depuis l'uniformité des troupes, les officiers et les soldats ne portant plus d'écharpe noire et voulant conserver leur livrée, adoptèrent le parement de cette couleur.

Lorsque sous Louis XIII les milices prirent une organisation plus régulière, et qu'elles se formèrent en régimens, bataillons et escadrons, les drapeaux devinrent les enseignes de l'infanterie et les étendards celles de la cavalerie.

Après avoir servi à rallier les troupes, ces signes servirent aussi à les aligner; dans les exercices, le fanion remplace pour cet effet les drapeaux et les étendards. Depuis le règne de Louis XIV jusqu'aux premières années de l'empire, il y eut un drapeau par bataillon et un étendard par escadron, excepté dans les régimens de dragons, qui n'en eurent jamais qu'un. Avant la révolution de 1789, le drapeau du 1er bataillon d'un régiment était de taffetas blanc et portait l'écusson aux armes de France. Dans quelques corps il était parsemé de fleurs de lis, de couronnes ou de chiffres; celui des seconds bataillons était formé de plusieurs pièces de la même étoffe et de diverses couleurs; il en était de même de l'étendard. Ces différens signes étaient garnis de riches cravates ou crépines de taffetas blanc, brodées en or ou en argent. Les drapeaux et étendards devinrent tricolores à l'époque de la révolution, c'est-à-dire de trois couleurs: *rouge*, *blanc* et *bleu*; on remplaça les cravates blanches par des cravates tricolores. Ils portaient d'un côté cette inscription: *Discipline et obéissance à la loi;* de l'autre le numéro du régiment et les noms des actions éclatantes où il s'était trouvé. Sous l'empire (1804), la première inscription fut remplacée par ces mots: *L'empereur à tel régiment*, entourés de feuilles de chêne. A la restauration, les drapeaux reprirent la couleur blanche, et furent de nouveau décorés de l'écusson aux armes de France. A l'époque de l'organisation des légions départementales (1815-1816), on donna un drapeau par légion et un grand fanion par bataillon; un étendard à chaque régiment de carabiniers, de cuirassiers, de chasseurs et de hussards, et un guidon par chaque régiment de dra-

gons. La révolution de juillet 1830 fit reparaître les couleurs nationales, abandonnées depuis quinze années.

Avant 1789, la hampe était surmontée d'un fer de six pouces de longueur, terminé en pointe, comme le fer d'une hallebarde. Sous l'empire, ce fer fut remplacé par un aigle aux ailes éployées, et depuis la révolution de juillet par le coq gaulois. La dimension de l'étoffe du drapeau est de cinq pieds six pouces de longueur, sur une largeur égale ; celle de l'étendard d'environ deux pieds. Ce dernier est plus orné en broderie.

Jadis, lorsqu'un régiment était en bataille ou en ligne, la garde des enseignes était confiée à quatre sergens ou maréchaux-des-logis et à huit caporaux ou brigadiers. Depuis 1791, cette garde est donnée au fourriers. Les drapeaux et étendards, placés aux centre du régiment, saluent lorsque le saint-sacrement passe devant une troupe ; ils saluent aussi le roi, les princes, les grands dignitaires, les ministres et les maréchaux, lorsqu'ils traversent le front d'un régiment ou qu'ils le passent en revue. Les lieutenans-généraux commandant les divisions militaires, et les maréchaux-de-camp commandant les subdivisions, sont salués du drapeau ou de l'étendard à leur entrée d'honneur dans les places de leur commandement qu'ils ont à visiter. Il en est de même pour les inspecteurs-généraux en tournée. On place une garde et une sentinelle au drapeau, qui est déposé chez le commandant du corps. L'officier qui est chargé de le porter se nomme porte-drapeau dans l'infanterie, et porte-étendard dans la cavalerie.

Les couleurs nationales de France ont donc été successivement le *bleu*, le *rouge* et le *blanc*, couleurs de la livrée de ses rois. Lors du mariage de Louis XIV, le galon de la livrée royale était à ces trois couleurs en échiquier, à carreaux opposés les uns aux autres. Les tapisseries de la couronne indiquent positivement le fait. Depuis ce mariage, le galon fut remplacé par celui que nous voyons aujourd'hui, où ne figurent que le blanc et le rouge.

Clovis, se faisant chrétien, abandonna les insignes des Romains et des Francs, auxquels il substitua l'enseigne *bleue* unie, en l'honneur de saint Martin de Tours, dont les reliques suivaient ordinairement les armées. Cette enseigne, semblable au *Labarum* de *Constantin* et de ses successeurs, ressemblait aux bannières employées dans les processions. Ces dernières, qui maintenant ne signifient plus rien, étaient utiles au temps où les bourgeois des communes, divisées alors par paroisses, se rendaient au camp du roi, avec le curé à leur tête. Chaque pasteur faisait porter devant lui une bannière représentant le saint de son église, afin de pouvoir, en cas de besoin, rallier ses ouailles. L'enseigne de saint Martin fut en si grande vénération que, pendant longtemps, les rois allèrent eux-mêmes la lever, et la remettaient à un officier aussi distingué par son courage que par sa naissance, pour être portée en leur nom. Les comtes d'Anjou ont été les premiers, ou du moins les plus anciens porteurs de cette bannière, non en qualité de grands sénéchaux de la couronne, mais parce qu'ils étaient devenus les protecteurs de l'église de Saint-Martin de Tours.

Rien n'est immuable dans la nature, tout tend à une dégénération plus ou moins prompte, et tout doit périr. Les choses les plus respectables ont aussi leur commencement, leur accroissement, leur vigueur et leur fin. En effet, les premiers rois de la troisième race n'ayant plus que la suzeraineté sur l'Anjou et la Touraine, et étant d'ailleurs assez éloignés de cette dernière province, ralentirent infiniment leur dévotion pour saint Martin ; et ce ralentissement devint tel, qu'ils firent choix d'un autre patron, dont l'église fût plus rapprochée du lieu de leur résidence. Les rois, depuis Hugues Capet, ayant fixé leur séjour à Paris, firent choix de saint Denis pour patron de tout le royaume.

De là l'usage, pour les monarques français, de prendre pour leur cri d'armes : *Montjoie et saint Denis*. Louis le Gros, le premier qui l'employa, s'étant déclaré principal avoué du nouveau patron, adopta la couleur de la bannière du saint, qui devint celle du royaume. Ce fut en 1124 que ce prince se rendit à l'abbaye de Saint-Denis, et qu'il y leva l'oriflamme, nom donné à cette nouvelle enseigne, à cause de sa couleur rouge qui était celle adoptée pour les bannières des églises dédiées aux martyrs. Le seigneur chargé de la porter se tenait si honoré de cette commission, qu'en recevant ce dépôt, il le passait à son cou et s'en faisait une écharpe. Il faut donc présumer que l'oriflamme n'était pas montée sur sa pique tant qu'elle resta dans l'abbaye de Saint-Denis. Elle fut perdue en 1304, à la bataille de Mons en Puelle. Anceau de Chevreuse était chargé de la porter. Il mourut en la défendant. Sous Charles VI, la dévotion pour l'oriflamme était bien tombée, puisqu'elle resta longtemps en dépôt chez Guillaume Desbordes, et que le roi, d'après la demande qui lui en avait été faite, chargea Hurin, sire d'Aumont, de la replacer à l'église de Saint-Denis. Enfin, l'usage de la porter paraît avoir cessé sous Charles VII.

Outre cette bannière, les rois, en allant à la guerre, faisaient toujours déployer devant eux le *pannon royal*, petite enseigne carrée, de couleur *bleue*, semée de fleurs de lis d'or. Il y a apparence que l'*étendard* de France, première enseigne séculière de la nation, était pareil au pannon, puisqu'on les confondait souvent ensemble, et qu'on ne les reconnaissait que par l'endroit où ils étaient placés, le pannon près du roi, et l'étendard à la tête du corps de troupes le plus distingué de l'armée.

Les princes français ne prirent pas toujours le blanc ni les fleurs de lis pour leur couleur et pour leurs marques distinctives ; ils avaient, au contraire, des emblèmes particuliers et une couleur dont ils faisaient choix. Charles VII fit, en 1449, son entrée dans la ville de Rouen, précédé d'une enseigne de *velours azuré* semée de fleurs de lis, et d'une autre de *satin cramoisi* semée de *soleils d'or*, qui étaient le symbole de ce prince.

Louis XI, n'étant que dauphin, portait sur champ rouge un *cygne* placé entre les lettres *K* et *L*.

Charles VIII prenait pour emblème un *cerf*.

Louis XII avait adopté le *porc-épic*. Quand ce prince fit la guerre aux Génois, l'un de ses étendards était de *velours écarlate* semé *d'abeilles d'or*.

François I[er] avait pris la *salamandre*; Henri IV, la *massue d'Hercule*, et enfin, Louis XIV, un *soleil*, avec la fameuse devise : *Nec pluribus impar*.

Ainsi, pour nous résumer, la nation française a *trois couleurs nationales* que ses rois ont successivement changées : d'abord, le *bleu*, tant que la bannière de saint Martin a été leur enseigne, le *rouge*, pendant le temps qu'ils se sont servis de l'oriflamme de Saint-Denis, et le *blanc*, quand leur dévotion s'est tournée vers la Vierge, et qu'ils ont été obligés de se distinguer d'avec les Anglais, dont ils prirent les couleurs.

Charles VII, on le voit, est le premier qui ait changé la croix rouge de la nation en une croix blanche ; il prit une cornette de la même couleur, qui remplaça les bannières et les pannons ; enfin, la croix rouge, dans les guerres de religion, fut reprise par les catholiques, et les croix blanches par les protestans.

DE LA CHIROMANCIE.

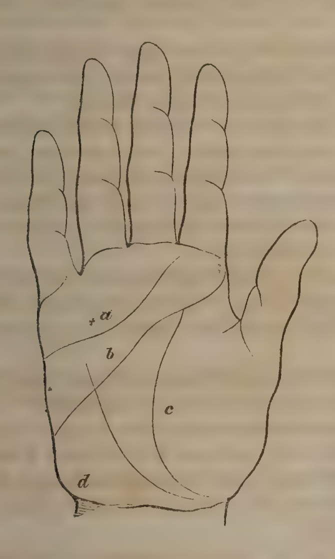
L'histoire des erreurs de l'esprit humain est assurément aussi curieuse que celle des véritables conquêtes de la science. Elle ne manque point en outre d'utilité, car elle nous tient en garde contre l'admission, sans examen, des croyances populaires.

De toutes ces erreurs, la plus étrange est, sans doute, celle qui a voulu voir dans les plis de la main les caractères mystérieux où se trouvent tracés les mystères de la vie.

Assurément, une main de forme pure annonce un homme de race; la blancheur, la finesse de la peau, les callosités des phalanges, la force des muscles peuvent servir à donner des inductions sur la profession et les habitudes d'un individu. Mais voilà tout. Les plis, les lignes n'ont rien de mystérieux; ils sont le résultat des mouvemens nécessaires pour que les doigts agissent, se meuvent et étreignent.

Le *Musée des Familles* donne donc aujourd'hui les soi-disant découvertes de la chiromancie, comme on fait le récit et l'on écrit la description d'un meuble tombé en désuétude ou d'un temple jadis consacré aux faux dieux et dont l'idole n'est plus, aujourd'hui, qu'un objet de curiosité et de dérision.

Nous copions textuellement ce qui suit dans un livre de chiromancie.



On appelle *Chiromancie* l'art de connaître le sort futur des personnes sur la seule inspection des lignes qu'elles ont dans la main. Ce mot vient du grec; et il y a bien longtemps que la science qu'il désigne est en usage.

Mais comme peu de personnes la connaissent véritablement, il ne sera pas inutile d'en donner les principes en abrégé.

Il y a à la main cinq doigts : le premier se nomme *le pouce;* le second, l'*index;* le troisième, *le doigt du milieu;* le quatrième, *le doigt annulaire;* et le cinquième, *le petit doigt.*

L'intérieur de la main étendue se nomme la paume; c'est là que se trouvent les lignes sur lesquelles on peut apprendre les secrets de l'avenir.

La première de ces lignes est la *ligne de la jointure*, qui se trouve sous le bras, dans le passage du bras à la main, et qui est plutôt un pli qu'une ligne.

La seconde est la *ligne de vie*, qui commence entre le pouce et l'index, entoure la petite éminence qui se trouve au-dessous du pouce, et finit au milieu de la ligne de la jointure.

La troisième est la *ligne de santé*, qui a la même origine que la ligne de vie, entre le pouce et l'index; elle coupe la main en deux, et finit au milieu de la base de la main, entre la jointure du poignet et l'origine du petit doigt.

La quatrième est la *ligne de la fortune*, qui commence à l'origine de l'index, et qui finit sous la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt.

La cinquième ligne, qui ne se trouve pas dans toutes les mains, se nomme la *ligne du triangle*, parce que, commençant au milieu de la jointure, sous la racine du pouce, et finissant près de la racine du petit doigt, elle forme ordinairement un triangle assez parfait.

C'est de ces cinq lignes, et des rides légères qui se remarquent sur les cinq doigts, qu'on peut tirer des notions utiles sur le caractère et sur le sort futur des personnes.

LIGNE DE LA JOINTURE.

Si la ligne de la jointure, quelquefois double, est vive et colorée, elle annonce un heureuse santé.

Droite et également marquée dans toute sa longueur, elle promet des richesses et du bonheur.

Si la jointure présente quatre lignes visibles, égales et droites, on peut s'attendre à des honneurs, à des dignités et à de riches successions.

Si la ligne de la jointure est traversée de trois petites lignes perpendiculaires, ou marquée de quelques points bien visibles, c'est pour un homme un signe certain qu'il sera trahi.

S'il sort de la jointure de petites lignes qui se perdent sous la racine du pouce, c'est l'assurance qu'on sera trahi par ses proches.

Des lignes qui partent de la jointure et se perdent le long du bras, annoncent qu'on sera exilé de sa patrie.

Si ces mêmes lignes se perdent dans la paume de la main, elles annoncent de longs voyages sur terre et sur mer, et une vie continuellement agitée.

Si dans la jointure de la main d'une jeune fille il se trouve trois lignes qui se perdent, l'une sous la racine du petit doigt, l'autre sous la racine du doigt du milieu, la troisième vers la racine du pouce, cette malheureuse fille mourra jeune.

Une femme qui porte la figure d'une croix sur la ligne de la jointure, est chaste, douce, remplie d'honneur et de sagesse; elle fera l'orgueil et le bonheur de son époux.

LIGNE DE VIE.

La ligne de vie, qui se nomme aussi *ligne du cœur*, commence, comme nous l'avons dit, au haut de la paume de la main, entre la racine du pouce et la racine de l'in-

dex: elle passe sous l'éminence de la racine du pouce, et va se perdre vers le milieu de la jointure.

Si cette ligne est longue, marquée, égale, vivement colorée, elle présage une vie exempte de maux, et une verte vieillesse.

Si cette ligne est sans couleur, tortueuse, courte, peu apparente, séparée par de petites lignes transversales, elle dénote une vie courte, une mauvaise santé, un caractère nul.

Si cette ligne est étroite, mais longue et bien colorée, elle désigne la sagesse, l'esprit ingénieux, la générosité du cœur.

Si elle est large et pâle, c'est le signe de la grossièreté, quelquefois de la sottise.

Si elle est profonde et d'une couleur inégale, c'est-à-dire marquée de taches rouges et livides, elle dénote la malice, la duplicité, le babil, la jalousie, la présomption.

Si la ligne de vie est profonde, large et rouge, elle indique le naturel d'un ivrogne, et le goût de la fourberie.

Si la couleur de cette ligne est d'un bout à l'autre entremêlée de livide et de rouge foncé, elle annonce la colère, les emportemens, un naturel porté à des accès de fureur.

Lorsqu'à son origine, entre le pouce et l'index, la ligne de vie se sépare en deux, de manière à former la fourche, c'est le signe de l'inconstance et de l'instabilité.

Un homme qui porte cette marque s'attache toujours au parti qui domine, change d'amis tous les mois, et d'habitudes tous les jours.

Une croix sur la ligne de vie, dans la main d'une femme, annonce l'amour du vice.

Si cette ligne est coupée vers le milieu par deux petites lignes transversales et bien apparentes, c'est le signe d'une mort prochaine.

Si la ligne de vie est entourée de petites rides, qui lui donnent la forme d'une branche chargée de rameaux, pourvu que ces rides s'élèvent vers le haut de la main, c'est le présage des richesses et des honneurs; c'est, selon quelques chiromanciens, le plus heureux de tous les signes.

Mais si ces rides, qui forment de petits rameaux, sont tournées vers le bas de la main, elles annoncent la pauvreté et une ruine peu éloignée.

Si ces rides sont droites, et divisent transversalement la ligne de vie, elles promettent un mélange de biens et de maux.

Toutes les fois que la ligne de vie est interrompue, brisée, c'est autant de maladies.

Et si ces points sont rouges, ils annoncent un grand péril dans une aventure galante.

Si l'on trouve sur la ligne de vie un point entouré d'un petit cercle, on sera borgne, parce que cette figure annonce la perte d'un œil.

Si ce signe est double, on doit craindre de devenir aveugle.

Si cette croix est au contraire à la fin de la ligne de vie, près de la jointure, elle présage qu'on mourra sur l'échafaud.

LIGNE DE SANTÉ.

La ligne de santé est appelée aussi *ligne du milieu*, parce qu'elle coupe la main en deux parties : elle commence entre la racine du pouce et la racine de l'index, à l'origine de la ligne de vie, avec laquelle est formé un angle allongé. Elle traverse la paume et se perd au bas de la main, à une distance à peu près égale du petit doigt et de la jointure du poignet.

Quand cette ligne est droite, bien marquée, d'une couleur naturelle, elle donne la santé et l'esprit, le jugement sain, une heureuse mémoire et une conception vive.

Si elle est longue, on jouira d'une heureuse santé jusque dans l'extrême vieillesse : elle indique aussi le courage.

Si elle est tellement courte, qu'elle n'occupe que la moitié de la main, elle dénote la timidité, la faiblesse, l'opiniâtreté, l'avarice ; et si elle est livide, la perfidie.

Si elle est recourbée vers le petit doigt, elle présage une vieillesse pauvre.

Si cette courbure forme une espèce de crochet, c'est le signe de la méchanceté.

Si la ligne de santé se recourbe vers la jointure du poignet, elle dénote la sottise et la grossièreté.

Lorsqu'elle est tortueuse, elle donne le goût du vol.

Droite, au contraire, et d'une couleur brillante, c'est la marque d'une conscience pure et d'un cœur juste.

Large, profonde et d'un rouge épais, cette ligne annonce la rudesse et l'imprudence.

Si elle est chargée de petits *O*, c'est autant de meurtres que l'on commettra, si l'on n'y prend garde.

Si cette ligne s'interrompt vers le milieu, pour former une espèce de demi-cercle, c'est le présage que l'on sera exposé à de grands périls avec les bêtes féroces.

S'il s'élève une petite croix au milieu de la ligne de santé, on peut s'attendre à mourir dans l'année.

LIGNE DE LA FORTUNE.

La ligne de la fortune commence sous la racine de l'index, et se termine à la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt. Elles est presque parallèle à la ligne de santé.

Si la ligne de la fortune est égale, droite, assez longue, et bien marquée, elle annonce un excellent naturel, la force, la modestie, et la constance dans le bien.

Si au lieu de commencer sous la racine de l'index, entre l'index et le doigt du milieu, elle commence presque au haut de la main, c'est le signe de l'orgueil et de la cruauté.

Si elle est très-rouge dans sa partie supérieure, elle dénote l'envie, elle annonce un délateur, prompt à nuire et heureux du mal d'autrui.

Si la ligne de la fortune est chargée de petites lignes formant des rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, elle présage les dignités, le bonheur, la puissance et les richesses.

Mais si cette ligne est absolument nue, unie, sans rameaux, elle prépare la misère et l'infortune.

Si les rameaux dont elle est ordinairement chargée sont au nombre de trois, qu'ils se dirigent vers le haut de la main, du côté de la ligne de santé, c'est l'indice d'un esprit enjoué, d'un cœur généreux ; c'est le signe de la modestie et de l'amabilité.

Il est rare qu'avec ces trois rameaux on ne plaise point aux dames; et avec ces trois rameaux, aucune dame ne doit craindre de manquer de mari.

S'il se trouve une petite croix sur la ligne de la fortune, c'est la marque d'un cœur libéral, ami de la vérité, bon, affable, orné de toutes les vertus.

Si la ligne de la fortune, au lieu de naître où nous l'avons dit, prend racine entre le pouce et l'index, au même lieu que la ligne de santé, de façon que ces deux lignes forment ensemble un angle aigu, on doit s'attendre à de grands périls, à des chagrins, à l'ennui de la vie. Il faut alors de la philosophie pour ne pas gagner la mélancolie.

Si la ligne de santé ne se trouvait pas au milieu de la

main, et qu'il n'y eût que la ligne de vie et la ligne de la fortune, réunies à leur origine, de manière à former un angle, c'est le présage qu'on perdra la tête à la bataille, ou qu'on sera blessé mortellement dans quelque affaire.

En tout cas, on ne doit pas s'attendre, avec ce signe, à une mort naturelle.

Si la ligne de la fortune est droite et déliée dans sa partie supérieure, elle annonce le talent de gouverner sa maison, et de faire une face honnête à ses affaires.

Si cette ligne est interrompue vers le milieu, par de petites lignes transversales, elle indique l'adulation et la duplicité : qualités qui finissent par amener la haine générale.

Si la ligne de la fortune est pâle dans toute sa longueur, elle promet la pudeur; mais une grande faiblesse de corps et d'esprit.

Si la ligne de la fortune manque totalement dans la main, c'est un mauvais pronostic. La personne privée de cette ligne n'a aucun caractère; déguisée, on aurait peine à reconnaître son sexe, parce qu'elle tient de l'homme et de la femme; elle a plus de dispositions pour le mal que pour le bien, peu de constance, et du penchant à se fâcher pour la moindre chose.

Si dans la partie inférieure, la ligne de la fortune est coupée par de petites lignes transversales, c'est autant de nouveaux mariages qu'on fera ou qu'on a déjà faits.

LIGNE DU TRIANGLE.

La ligne du triangle est ainsi nommée, parce que, commençant au milieu de la jointure du poignet, et finissant vers la racine du petit doigt, ou vers la racine du doigt annulaire, elle forme un triangle assez parfait avec la ligne de vie et la ligne de santé.

Mais la ligne du triangle manque dans beaucoup de mains, sans qu'on en soit plus malheureux. Les principales lignes sont la ligne de vie, la ligne de santé et la ligne de la fortune.

Si la ligne du triangle est droite, apparente (car ordinairement elle paraît peu), et qu'elle s'avance jusqu'à la ligne de santé, elle promet de grandes richesses.

Si elle se prolonge jusque vers la racine du doigt du milieu, elle donne les plus heureux succès.

Mais si elle se perd au-dessous de la racine du petit doigt, vers le bas de la main, elle amène des malheurs, des rivalités, des haines.

Si elle est tortueuse, inégale, de quelque côté qu'elle se dirige, elle annonce que l'on ne sortira pas de la pauvreté.

LE POUCE.

Quand l'éminence qui se trouve au-dessous du pouce, et qui en forme la racine, est douce, unie, sans rides, agréablement colorée, c'est l'indice d'un heureux tempérament.

Si la racine du pouce est ornée d'une petite ligne, parallèle à la ligne de vie, et voisine de cette dernière ligne, c'est aussi le présage des richesses.

Si l'éminence qui se trouve au-dessous du pouce est chargée de plusieurs petites lignes, parallèles à la ligne de vie, on sera riche dans sa jeunesse, et pauvre dans l'âge avancé.

Si les lignes qui couvrent l'éminence du pouce se dirigent dans un autre sens, c'est-à-dire si elles viennent de la jointure du pouce à la ligne de vie, on sera pauvre dans ses jeunes ans, et riche dans la vieillesse.

Si cette éminence est à la fois chargée de lignes qui se croisent, en longueur et en largeur, on sera riche toute la vie, ou du moins on jouira d'une douce aisance.

Si le pouce est traversé, dans sa longueur, de petites lignes qui se rendent de l'ongle à la jointure, ces lignes promettent un grand héritage.

Mais si le pouce est coupé de lignes transversales, comme les plis des jointures, c'est le signe qu'on fera des voyages longs et périlleux.

Si le pouce, ou la racine du pouce, présente des points ou des étoiles, c'est l'enjouement, la gaîté, et cet heureux naturel qui fait trouver partout le plaisir.

La figure d'une ou de plusieurs petites croix dénote la piété, la dévotion et l'amour de la retraite.

L'INDEX.

Quand la petite éminence qui forme la racine de l'index est unie et agréablement colorée, c'est le signe d'un heureux naturel et d'un cœur porté à la vertu.

Si cette éminence est chargée de petites lignes, doucement marquées, on recevra des honneurs et des dignités importantes.

Si ces lignes sont nombreuses et serrées, et que l'on embrasse l'état ecclésiastique, on peut presque s'attendre à devenir cardinal.

Si les plis que forme la seconde jointure de l'index sont larges et d'un rouge foncé, ils annoncent un homme indolent.

Si le dessous de l'index est traversé d'une ligne dans toute sa longueur, on mourra de mort violente.

Si la jointure qui avoisine l'ongle de l'index est doucement plissée et naturellement colorée, elle dénote une humeur affable, une voix sonore; la même personne aura les deux premières dents de la mâchoire supérieure un peu fortes, sans en paraître plus laide.

Plusieurs petites lignes entre la seconde jointure et la racine de l'index présagent de riches successions de la part de parens éloignés, dont on n'attend rien.

LE DOIGT DU MILIEU.

Si l'éminence qui forme la racine du doigt du milieu est unie et naturellement colorée, elle marque la simplicité et l'amour du travail.

Mais si cette éminence est chargée de petites rides, c'est le signe de l'inquiétude, c'est l'indice d'un esprit prompt à se chagriner.

Si la jointure qui sépare la main du doigt du milieu présente des plis tortueux, elle désigne un jugement lent, un esprit paresseux, une conception dure.

Une petite ligne dans la main d'une femme, de chaque côté de la racine du doigt du milieu, annonce de bonnes dispositions pour être mère. On peut même assurer, si ces lignes sont bien marquées, que cette femme mettra au monde des garçons.

Une femme qui aurait sous le doigt du milieu, entre la seconde jointure et la jointure voisine de l'ongle, la figure d'une petite croix, porterait là un signe heureux pour l'avenir. Chez un homme, ce signe change de nature ; car il présage des malheurs.

La femme qui aura entre ces deux jointures cinq ou six petites lignes disposées en long, accouchera d'un fils qui sera prêtre.

Ce fils sera tué, s'il se trouve au milieu de ces lignes un point ou la figure d'une étoile.

LE DOIGT ANNULAIRE.

Il y a au-dessous du doigt annulaire, comme sous les autres doigts, une légère éminence qui en forme la racine.

Si cette éminence est chargée de petites lignes naturellement marquées, elle annonce un esprit vif et heureux, de l'éloquence, des talens pour les emplois politiques et ecclésiastiques, peut-être un peu d'orgueil.

Si ces lignes ne sont qu'au nombre de deux, elles donnent moins d'éloquence, mais aussi plus de modestie et plus de probité.

Si la racine du doigt annulaire est chargée de lignes croisées les unes sur les autres, celui qui porte ce signe sera victorieux de tous ses ennemis, et l'emportera sur ses rivaux.

Si ces lignes sont déliées et d'une couleur un peu vive, elles donnent la gaîté et les talens agréables.

Si elles sont tortueuses et d'un rouge épais, elles décèlent et présagent des maladies.

Si elles forment des croix de saint André, c'est le signe de la modération et de la prévoyance.

Une femme qui aura sous le doigt annulaire, auprès de la seconde jointure, de petites lignes disposées en long, sera enrichie par son mari, qui acquerra une immense fortune pour la lui donner.

Si ces lignes sont auprès de la jointure voisine de l'ongle, cette femme sera dévote, et peut-être s'enfermera dans un cloître.

LE PETIT DOIGT.

Si la légère éminence qui forme la racine du petit doigt est unie, sans rides, également colorée, on aura un heureux tempérament, de la constance dans l'esprit et dans le cœur; les hommes, de la modestie; les femmes, de la pudeur et une vertu inaltérable.

Si cette éminence est traversée par deux petites lignes qui se dirigent vers le petit doigt, c'est la marque de la libéralité.

Si ces lignes sont d'un rouge obscur, interrompu de taches livides, en quelque nombre qu'elles se trouvent, elles dénotent l'esprit de mensonge et l'instinct du vol.

Si la jointure qui unit le petit doigt à la main est chargée de lignes tortueuses, elle donne de grandes espérances, et promet au moins les faveurs de la fortune.

Une femme qui a au bout du petit doigt la figure d'une croix plus ou moins formée, est insolente et babillarde.

Deux lignes, formant un angle au-dessous de la seconde jointure du petit doigt, indiquent l'amour de l'étude, l'esprit hardi, le cœur superbe.

Entre la seconde jointure et la jointure qui avoisine l'ongle, une croix décèle des passions tumultueuses, un sommeil pénible et une conscience agitée.

La figure d'un cercle sur le petit doigt promet des dignités et de la puissance.

CONCLUSION.

Pour qu'une main soit parfaitement heureuse, il faut qu'elle ne soit pas trop potelée, qu'elle soit un peu longue, que les doigts ne soient pas trop arrondis, que l'on distingue les nœuds des jointures.

La couleur en sera fraîche et douce, les ongles plus longs que larges.

La ligne de vie longue, bien marquée, égale, fraîche, ne sera point interrompue, et s'éteindra dans la ligne de la jointure.

La ligne de santé occupera les trois quarts de l'étendue de la main.

La ligne de la fortune sera chargée de rameaux et vivement colorée.

Heureux qui, avec ces lignes, avec une main ainsi conformée, portera aussi quelques-uns des signes bienfaisans que nous avons indiqués!

Le caractère de cette personne fera son bonheur; le destin fera sa fortune; et son étoile lui amènera le génie qui donne la gloire.

D. V.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 FÉVRIER AU 15 MARS.)

LES LIVRES.

CORNEILLE et GERSON réhabilités dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, par M. Onésime Leroy.

L'auteur *du plus beau livre qui soit sorti de la main d'un homme*, comme dit Fontenelle, l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, le pieux vieillard, renfermé dans le couvent des Célestins de Lyon, priait Dieu, par humilité chrétienne, de laisser son nom ignoré. Ce vœu fut exaucé longtemps : durant trois siècles on chercha vainement à le connaître, et plusieurs contrées se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. Aujourd'hui, le secret du saint prêtre est découvert. On n'en peut plus douter, l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* est JEAN GERSON.

Tour à tour curé de Saint-Jean en





Grève sous Charles VI, chancelier de l'Université de Paris, aumônier du duc de Bourgogne à Bruges, plus tard ambassadeur du roi de France au concile de Constance, il finit, comme pour rabaisser toutes ses grandeurs passées, par se réfugier à Lyon, dans le couvent des Célestins dont son frère était prieur. Là, il remplit les humbles fonctions de catéchiste pour les plus pauvres enfans, et ne leur demandait, en échange de ses pénibles soins, que d'adresser cette prière à Dieu :

« Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson ! »

Telle fut la vie de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

On avait déjà soupçonné, d'après une lettre de son frère, qui nous le peint, durant les dix dernières années de sa vie, cachant, dans le cloître des Célestins, un ouvrage latin de piété auquel il travaillait nuit et jour; on avait soupçonné, dis-je, que cet ouvrage qui, au rapport du prieur, commençait par les premiers mots du IVe livre de l'*Imitation*, était l'*Imitation* elle-même. On n'en peut plus douter aujourd'hui : M. O. Leroy a retrouvé, dans un manuscrit de la bibliothèque de Valenciennes, l'ébauche, en forme de sermons français, des trois premiers livres de l'*Imitation*, prêchée par Gerson à Bruges, devant le duc de Bourgogne, vingt ans avant qu'il la complétât à Lyon par le IVe livre, et qu'il mît le tout en latin.

C'est cette découverte, qui depuis quelques années occupe l'Europe savante, que vient de publier M. O. Leroy dans un beau volume orné de miniatures. Une d'elles, d'après le manuscrit copié à Bruges par ordre du duc de Bourgogne, représente Gerson prêchant, en français, devant la cour de Bruges, trois sermons qui répondent en tout aux trois premiers livres de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

M. O. Leroy ne se contente pas de ces rapprochemens; il montre encore, dans des lettres que Gerson écrivait de Bruges à l'époque où il prononçait ses sermons, les sentimens particuliers, les passions même de l'orateur, dont nous retrouvons jusque dans l'*Imitation* latine un curieux reflet et des détails fort remarquables, qui jusqu'ici n'avaient point été remarqués.

Les preuves qui réhabilitent Gerson dans l'*Imitation de Jésus-Christ* sont si frappantes, que M. O. Leroy n'y consacre que la moindre partie de son volume. Il a entrepris une autre réhabilitation, celle du grand Corneille, dont la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ* était complétement oubliée depuis près de deux cents ans. On l'avait bien réimprimée deux ou trois fois, mais d'après la dernière édition que Corneille, affaibli par l'âge, avait malheureusement refaite. M. O. Leroy, reprenant les premières éditions imprimées sous les yeux de Corneille à Rouen, trente ans avant la dernière, et quand il était dans la maturité de son génie, a tiré de l'obscurité des beautés admirables et tout à fait ignorées.

C'est là un grand service rendu à la littérature, surtout à la jeunesse, dont l'esprit et la mémoire pourront désormais s'enrichir des plus beaux vers peut-être qui soient dans notre langue.

V. D.

SCIENCES.

L'habitude est une seconde nature, dit quelque part le sire de Maupriyas, si même elle n'est la nature tout entière, ajoute Montaigne, son contemporain. C'est sans doute en vertu de cette grande vérité, devenue banale aujourd'hui, que chaque semaine, à pareil jour, nous allons, sauf le respect que l'on doit à la docte assemblée, nous assoupir deux heures durant sur les bancs consacrés par l'Institut, dans sa munificence, à son trop fidèle public.

Quelle autre force en effet pourrait nous obliger à un tel sacrifice? Serait-ce par hasard la façon spirituelle et profonde dont M. Flourens fait l'analyse de la correspondance? Non; car en vérité, sans être savant ni membre de l'Académie française, on pourrait s'en tirer aussi convenablement, dût-on même parler un peu mieux sa langue. Ce ne sont pas non plus les recherches de M. Jaume Saint-Hilaire sur l'arbre nommé *Thya* par Théophraste, et *Citrus* par Pline; ni le mémoire de M. Rocamir sur le rapport qui existe, suivant lui, entre la couleur des yeux des peintres et celle de leurs tableaux. Enfin, à moins de considérer comme intéressante la note de M. Cauchy sur les diverses transformations de la fonction principale qui vérifie une équation caractéristique homogène, nous ne voyons rien, sinon l'habitude qui nous attire présentement vers le pavillon de l'Institut. Que voulez-vous! l'homme est plus ou moins pêcheur à la ligne. Ce dernier, par aventure, pêche une première fois pendant une heure sans rien prendre, et c'est pour cela que le lendemain il restera deux grandes heures à la même place avec autant de succès. Puis un jour, encouragé par la déception, tyrannisé par l'habitude, il se lèvera dès l'aube pour se planter, immobile jusqu'au soir, au bord d'une rivière, suivant d'un œil avide sa ligne inoffensive, à laquelle le plus stupide des êtres, le plus étourdi des fretins n'aura point la maladresse de se laisser prendre. Qu'importe? il revient le lendemain, et tous les jours, soutenu par l'espérance, cette seconde folle du logis. — Nous aussi, pêcheur d'une autre sorte, pêcheur plus ambitieux, avide des progrès de la science, et bien rarement récompensé de nos peines, nous n'en poursuivons pas moins notre pêche sans relâche. Ni les savantes tirades de M. Duvernoy sur les cloportes, ni les équations caractéristiques de M. Cauchy, ni les considérations philosophiques de M. Dutrochet à propos d'un petit morceau de camphre qui se remue sur l'eau, ni les conséquences qu'il tire de ce phénomène pour prouver clair comme le jour que tous tant que nous sommes, peuples et rois, devons être classés plus ou moins parmi les corps camphoroïdes, ni bien d'autres élucubrations de ce genre, ne nous arrêteront dans notre carrière, par la raison suffisante que l'habitude est une seconde nature. Or donc, pour passer brusquement à un ton plus grave, et ne pouvant, comme le musicien, invoquer le secours d'une modulation, nous dirons qu'un de ces derniers jours, comme nous sortions de l'Académie les yeux lourds et la tête baissée, contrit de n'avoir rien à dire au lecteur, par fortune nous rencontrâmes un savant qui n'est pas de l'Académie. Ce jour-là, nous venions d'apprendre l'explosion terrible d'une chaudière, et, furieux contre la vapeur, nous maudissions cette reine absolue de l'époque, qui foudroie d'un côté, consume et noie d'un autre tant de gens qui certes ne l'auraient jamais inventée. Cette despote brutale, plus capricieuse et beaucoup plus redoutable qu'une coquette, qui n'en fait jamais qu'à sa guise, ne reconnaît aucun maître et pousse de toute part des cris infernaux, nous lui jurions une haine jusqu'à la mort. Déplorant, en présence de tant de désastres, l'impuissance de MM. les académiciens, qui sont pourtant plus de quarante, « Comment, disions-nous à notre savant, eux qui ont si bien reconnu que deux et deux font quatre, et que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, qu'il y a eu un déluge universel, et que les cloportes vivent dans les caves, toutes choses peu évidentes par elles-mêmes, ils ne parviendront pas à maîtriser cet agent inventé pour la plus prompte destruction des hommes civilisés! — Hélas ! répondit-il, la vapeur trompera toujours les théories les plus séduisantes : aussi fera-t-on bien de la détruire, et moi j'y songe sérieusement. » Alors une grande sympathie s'établit entre le savant et nous; nous le priâmes de nous expliquer son merveilleux projet. « Pour détrôner la vapeur, dit-il, il s'agit de trouver un moyen plus puissant, moins coûteux, sans danger, et tel est le problème que je crois avoir résolu. Écoutez-moi. Bien que nous payions à l'État chacun deux francs par an pour avoir le droit de respirer par notre fenêtre, en théorie, l'air appartient à tout le monde, comme le sel; cela est hors de doute. L'air est aussi le seul fluide que j'emploie. La vapeur se comprime à six ou huit atmosphères, l'air en reçoit aisément une charge de plus de quatre-vingts. Donc, de même qu'il est moins coûteux, il est aussi plus puissant : ajoutons qu'il est sans danger, n'exige ni houille ni fourneaux, et s'échappe presque sans bruit de ses réservoirs. Cela posé, je me sers des forces naturelles, telles celles des cours d'eau et des vents, pour comprimer, à l'aide de turbines et de moulins, l'air dans de grands réservoirs auxquels chacun pourra venir s'approvisionner à son aise. A chaque relais, au lieu de prendre des chevaux ou du charbon, on fera sa provision d'air pour le dépenser suivant ses besoins ou gagner le relais suivant. Bientôt les lourdes locomotives seront remplacées par de légères voitures glissant le long des routes sans bruit, comme des apparitions, et nous transportant, rapides comme la pensée, où nous appellent nos désirs. Comprenez-vous? » Ceci nous parut clair et à l'abri de toute objection.

« L'air comprimé, ajouta-t-il, est capable de soulever le monde sans le moindre danger, car les lois qui président à sa dilatation, établies avec certitude, ne peuvent aucunement varier. Aussi le verra-t-on bientôt appliqué, non-seulement à la locomotion, mais aux travaux manufacturiers de toute sorte, à l'exploitation des mines, au desséchement des marais, à l'agriculture, et même à la défense des places de guerre. Rien ne s'op-

pose à ce qu'il soit employé sur les fleuves et les canaux pour la navigation. Quant aux voyages sur mer, aux traverversées de long cours, le problème, plus difficile, ne me paraît pas néanmoins impossible à résoudre. A une époque où le génie de l'homme, après avoir creusé la terre à de grandes profondeurs, pour lui arracher ses richesses métalliques, et pressentant qu'au delà sont ensevelies d'autres richesses, essaie de pénétrer jusque dans ses entrailles à l'aide d'instrumens gigantesques, est-il donc inutile de rencontrer une force puissante et qui ne coûte presque rien?

» L'industrie des sondages nous a conduits, par des expériences nombreuses, à reconnaître une loi physique naturelle dont l'avenir dira l'importance. A l'aide d'une multitude d'observations thermométriques pratiquées dans le sein de la terre, il a été constaté que le globe est chauffé, non-seulement par les rayons du soleil, mais par une chaleur qui lui est propre, et dont l'intensité augmente graduellement à mesure qu'on se rapproche du centre. Combinée avec certaines indications fournies par la chimie, la loi de cet accroissement nous indique qu'à 1,917 mètres de profondeur, se rencontrent les eaux bouillantes, que le plomb est en fusion à 6,910 mètres, le zinc à 8,910 mètres; ainsi des autres métaux; et qu'enfin, à une profondeur qui ne dépasse pas 48,000 mètres, tous les corps connus sont en fusion; d'où il faut conclure que la terre est comme un soleil enveloppé d'une écorce solide dont l'épaisseur n'atteint pas douze lieues. Cela posé, il devient de la plus haute importance pour l'humanité de pousser des recherches dans l'intérieur de la terre, à l'aide de profonds sondages. Mais les travaux nécessaires à ces gigantesques expériences sont impraticables aujourd'hui, à cause du prix élevé de la mise en œuvre: or, si nous arrivons à nous procurer des forces gratuites, qui empêchera d'entreprendre d'immenses trouées à travers l'enveloppe terrestre? Il est hors de doute que les plus grandes difficultés d'un pareil travail se rencontrent près de la surface, comme les plus grands dangers de la navigation se trouvent dans le voisinage des côtes; mais dès qu'arrivés à une certaine profondeur, il nous sera permis de voyager pour ainsi dire en pleine terre, les explorations deviendront aisées et sûres. Dieu sait alors quelles découvertes sont réservées au génie aventureux de l'homme! Ce que nous pouvons prévoir dès à présent, c'est qu'il sera possible d'aller ouvrir passage à des eaux souterraines, qui jailliront bouillantes à la surface, et viendront en aide à nos diverses industries. Je pressens aussi, continua notre jeune savant, une grande conquête dont nous pouvons nous faire une idée.

»Aujourd'hui, quelques-unes de nos habitations ont des calorifères qui, construits dans les caves, portent à grands frais la chaleur ascendante dans toutes les parties de la maison. Pourquoi ne parviendrait-on pas à creuser au-dessous de nos villes de vastes calorifères gratuits, d'où s'élèveraient, au moyen de larges puits, des fleuves de chaleur qui, par des conduits qu'on pourrait ouvrir ou fermer à volonté, se répandraient dans nos demeures? N'avons-nous pas déjà, sous le pavé de nos rues, des ruisseaux de lumière qui ont aboli la nuit, et ne savons-nous pas que certains puits forés ou naturels laissent échapper en abondance des courans de gaz hydrogène, dont on se sert en Chine pour l'éclairage et pour une foule d'industries?»

— Là ne se bornèrent pas les spéculations hardies de notre savant physicien: mille questions importantes furent encore agitées entre nous, et nous quittâmes enfin M. Du Motay, nous promettant bien d'assister à ses curieuses expériences, dont, l'année dernière, nous avons déjà vu réussir un grand nombre.

Ennemi de la vapeur, nous ne sommes néanmoins pas de ceux qui reportent avec regrets leurs regards rétrospectifs sur les coucous de la place Louis XV. Nous aimons, sans être commis-voyageur, à nous sentir rapidement emporté d'un bout du monde à l'autre. Les spéculations hardies de la science nous intéressent. Elles ont bien aussi leur côté poétique, et l'imagination peut les revêtir de brillantes couleurs, n'en déplaise à notre spirituel critique M. Théophile Gauthier.

Ami sincère du progrès, c'est vers l'avenir que nous dirigeons nos pensées. Dieu veuille en cela nous accorder de n'être pas tout à fait pêcheur à la ligne!

Nous aurions voulu donner quelques détails sur le puits de Grenelle, mais le défaut d'espace nous oblige à les remettre à la revue prochaine. Disons seulement aujourd'hui que les craintes manifestées par des esprits fâcheux sont tout à fait chimériques et ne méritent même pas un examen sérieux. Il suffirait à M. Mullot d'une pierre de mille kilogrammes posée sur l'orifice du tube pour arrêter le fameux torrent d'eau et de vase qui doit, dit-on, ensevelir prochainement le faubourg Saint-Germain. Le puits de Grenelle n'a aucune envie de boire la Seine, comme l'ont avancé certains journaux; et quant à la caverne creusée par le courant d'eau dans les glaises, une voûte solide et compacte de quinze cents pieds d'épaisseur, est un rempart suffisant pour permettre aux habitans de la bonne ville de dormir sur les deux oreilles.

Au reste, nous consacrerons bientôt quelques colonnes de notre journal à l'analyse du grand travail de M. Mullot.

Auguste BERTSCH.

GAZETTE.

Les prévisions du *Mercure* n'étaient que trop fondées. L'Académie a donné pour successeur à M. l'évêque d'Hermopolis M. Pasquier, et pour successeur à M. Alexandre Duval M. Ballanche. L'un n'a jamais écrit une ligne, le second a publié quelques brochures où le vide de la pensée et l'inutilité du but ne sauraient être déguisés ni rachetés par la forme pâle d'une correcte monotonie.

Le nombre des votans était de 32, et la majorité de 17 voix. M. le baron Pasquier en a obtenu 23, M. Alfred de Vigny, 8; il y a eu un billet blanc.

Dans l'élection d'un membre en remplacement de M. Alexandre Duval-Pineu, le nombre des votans était également de 32, et la majorité de 17 voix. M. Ballanche a obtenu 17 voix; M. Vatout, 8; M. de Vigny, 2; M. Patin, 4; il y a eu un billet blanc.

Qu'est-ce que M. Patin?

Un académicien a laissé sur son bureau cette épigramme:

Il faut qu'après Pasquier Ballanche soit élu,
L'un n'a jamais écrit, l'autre n'est jamais lu.

Le fauteuil académique de M. Pasquier a été occupé successivement par MM. Servier, Villager, Fontenelle, Seguier, Sicard et Frayssinous.

Celui de M. Ballanche a été occupé par MM. Vaugelas, de Scudéry, Dangeau, maréchal de Richelieu, d'Harcourt, Legouvé et Alexandre Duval.

Un académicien vient encore de mourir, c'est M. Roger. Les chances de l'élection sont, assure-t-on, pour M. Patin.

M. François Roger était né le 17 avril 1766 à Langres. Il avait obtenu plusieurs succès à la scène.

On lui doit encore des *Commentaires* assez distingués sur *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie* et le *Misanthrope*.

M. Granier de Cassagnac a publié la première partie de son voyage aux Antilles. Nous nous abstenons aujourd'hui de tout éloge sur ce livre attrayant par la forme, et du plus haut intérêt dans ses appréciations neuves et piquantes. Le *Mercure* lui consacrera, le mois prochain, un long paragraphe dans la *Revue des livres*.

Afin de satisfaire aux exigences de toutes les classes de nos lecteurs, nous nous sommes rendu aux deux théâtres consacrés à la jeunesse.

Le premier sous tous les rapports, le théâtre de M. Comte, fait passer de délicieuses soirées à ses jeunes habitués. D'amusantes féeries comme le *Petit Chaperon Rouge*, d'intéressantes moralités parfaitement interprétées par des acteurs de dix ans, amènent tour à tour le rire sur les lèvres des spectateurs et les larmes à leurs yeux. Aussi remarque-t-on dans cette salle un public fort élégant; les lauréats des pensions, avec leurs professeurs, envahissent le parterre, et les loges sont occupées par les enfans les plus distingués de Paris.

Nous ne pouvons malheureusement en dire autant du *Gymnase Enfantin*. La composition de la salle suffirait seule à éloigner un public de bonne compagnie, si les pièces et les acteurs mal serinés ne venaient en aide pour en interdire l'entrée à quiconque redoute l'ennui. Ἑρμῆς.

BEAUX-ARTS.

Grâces en soient rendues aux dieux supérieurs! s'écrie *Mercure*, ce mois-ci. Pas le moindre volume à parcourir; rien ne me retient au coin d'un feu que le printemps éteint.

Les éloges que je pourrais donner au seul livre important qui ait paru, me sont

interdits. Les gens quinteux soupçonneraient probablement mon impartialité; et d'ailleurs, que dire aux lecteurs du *Musée* sur la *Bague antique*, de M. S. Henry Berthoud? Le talent d'analyse de l'auteur? Ils savent l'apprécier tous les jours; la fable du livre? Le premier chapitre qu'ils connaissent leur a déjà fait lire les suivants. La chose est donc parfaitement inutile.

Ce *Mercure* a bien, il est vrai, une promesse à remplir; celle de poursuivre une méchante feuille; mais est-il de sa dignité de frapper un agonisant? Que la *Lecture* meure en paix avec sa conscience, s'il est possible. Quant à lui, il se dispose à profiter d'un rayon de soleil de mars, doux sourire, encore humide des pleurs de l'hiver, que le ciel laisse tomber sur la terre en signe de réconciliation. Si vous voulez, quoiqu'il soit dans les retardataires, le suivre de l'autre côté de la Seine, il vous conduira devant la fresque de M. Delaroche, et dans l'atelier de M. Ingres, à l'Institut.

L'œuvre de M. Delaroche est une grande page, et dans une époque de petites toiles, de maigres plâtres, d'in-12 littéraires, de grands hommes pygmées, la chose devient rare et mérite qu'on se découvre devant. Quelles que soient la pensée et l'exécution de cette fresque, commençons par donner de sincères éloges à M. Paul Delaroche pour avoir entrepris un travail d'une aussi longue haleine. Si le génie n'a pas allumé son feu sacré chez M. Delaroche, l'amour de l'art l'a doué des qualités essentielles qui ne le remplacent pas, aux yeux de tout le monde, il s'en faut, mais qui rendent son absence moins sensible, et la font oublier à beaucoup; c'est la patience et une science froide, souvent pleine de raison; c'est encore un esprit de convenance qui, sacrifiant aux exigences de tous, séduit les uns et désarme les autres.

Cet amour de l'art lui fait dédaigner une facilité presque toujours fâcheuse, et mépriser la prostitution du talent, qui conduit l'artiste à la fortune, il est vrai, mais en assimilant l'art au commerce. Aussi, rien ne coûte à M. Delaroche. Lorsqu'il a combiné, pour ainsi dire, mathématiquement son œuvre, qu'il en a bien pesé chacune des parties, il la mûrit profondément. Que l'enfantement en soit long, peu lui importe; le temps, pour lui, ne fait pas question, et c'est, suivant nous, un tort. La conception étant difficile, et l'exécution ne présentant plus qu'un arrangement hérissé d'hésitation et de tâtonnement, l'œuvre achevée doit nécessairement être froide, et ressembler à ces automates poussés à la dernière perfection, mais où la vie manque. On le conçoit, l'inspiration doit y être nulle; car, quelque bien organisée que soit la tête d'un artiste, son imagination ne peut être excitée au même degré durant plusieurs années. M. Delaroche en a mis quatre à parfaire le travail dont il a doté le Palais des Beaux-Arts. Voilà ce qui explique en partie les beautés et les défauts de ce grand ouvrage. On ne peut s'empêcher d'en admirer l'heureux développement des lignes et la savante disposition des groupes; mais cette émotion qui saisit à la vue des choses vraiment belles ne vous communique pas son frisson. C'est l'œuvre d'un peintre habile, ce n'est pas celle d'un maître.

Mais avant de pousser plus loin la critique, rappelons en quelques lignes le sujet et la composition de cette peinture.

Et d'abord, un mot sur la salle qui vient d'être ouverte au public. Elle est demi-circulaire dans une grande moitié, puis, au delà du diamètre, elle se comporte carrément. Cette seconde partie, où l'on parvient en descendant plusieurs degrés de chaque côté, figure volontiers une alcôve, ce qui n'est pas heureux. La salle servira aux distributions des prix des élèves de peinture, de sculpture et d'architecture. La portion carrée sera, dans ces cérémonies, réservée aux professeurs; les élèves auront leur place sur des bancs ou gradins concentriques à l'hémicycle. Au-dessus des gradins, et sur un champ de quinze mètres de longueur sur quatre ou cinq de hauteur, M. Delaroche a peint sa fresque. Les élèves tourneront conséquemment le dos aux grands artistes rassemblés là pour sourire à leurs premiers succès, et leur rappeler comment on acquiert l'immortalité. L'architecte, à qui l'on a donné beaucoup d'éloges, aurait dû trouver une autre combinaison pour concilier plus convenablement et plus harmonieusement les exigences de l'emplacement avec sa destination.

La lumière est distribuée dans la salle par une ouverture pratiquée au centre de la demi-coupole. Bien peu de monuments sont aussi heureusement éclairés à l'intérieur; les peintres qui ont décoré les cathédrales de l'Italie l'auraient envié à M. Delaroche. Mais ce qu'on ne peut trouver d'un goût parfait, ce sont les caissons dorés encadrant de maigres arabesques sur un fond blanc. La sévérité des ornemens donne seule, aux palais comme aux temples religieux, le cachet de gravité qui convient aux monumens sérieux et que les âges doivent respecter. Il serait temps de laisser de côté, pour ces bâtimens, le colifichet indistinctement appliqué aujourd'hui aux églises et aux théâtres, aux cafés aussi bien qu'aux musées.

Expliquons maintenant le sujet de M. Delaroche: le génie des arts distribue des couronnes aux jeunes artistes; Phidias, Apelles et Ictinius l'architecte du Parthénon, président cette solennité. Les artistes illustres depuis le treizième siècle jusqu'au dix-septième y assistent, déroulés comme en un vaste panorama, et figurés eux-mêmes par quatre femmes assises sur les degrés du trône où siége le triumvirat antique; c'est l'art grec, l'art romain, l'art au moyen âge, et l'art à la renaissance.

Ce groupe occupe le centre de la fresque. Les trois principaux personnages assis, presque nus et seulement voilés de draperies blanches ressortant sur le fond blanc d'un édifice d'ordre ionien, sont graves, calmes et sereins comme il convient à ces demi-dieux de l'art.

Les femmes qui représentent l'art grec et l'art romain sont belles et sévèrement drapées; la première surtout; dans la seconde on remarque la différence qui existait entre Athènes et Rome; elle a moins de simplicité dans sa parure, plus de fierté dans son port. M. Delaroche a pris la sainte Cécile pour type de l'art au moyen âge; cette figure est jolie, elle porte dans toute sa personne et dans ses ajustemens le caractère ascétique de l'époque. Quant à la femme qui symbolise la renaissance, nous la croyons un peu exagérée dans son mouvement; le déshabillé dans lequel elle se trouve, et que rien ne motive, ne se rachète pas, tant s'en faut, par la pureté des lignes ou la vérité des chairs. M. Delaroche lui a donné un ton de brique impossible et fort désagréable à l'œil.

Le génie accroupi et lançant des couronnes, quoique d'un mouvement peu noble, est gracieux; il serait tout à fait satisfaisant, n'était la cuisse d'une énorme dimension, un raccourci maladroit, et surtout cette malencontreuse couleur rouge que le peintre semble affectionner, et qu'il n'a pas épargnée en modelant cette figure. Le motif qu'il fallait repousser les derniers plans n'est pas valable pour excuser un pareil coloris; le public ne doit en rien entrer dans les difficultés de l'art; c'est au peintre à les vaincre, son mérite est là. Quelques amis bienveillants ont écrit à ce propos que c'était bien là le sang chaud et généreux qui coule dans les veines de cette fille ardente, éclose au soleil du Midi. Mais, outre que les arts n'ont point exclusivement poussé leurs rejetons sous le ciel de l'Italie ou de l'Espagne, ce n'était pas une raison pour faire du génie de l'art une peau rouge; je ne sache pas qu'il eut jamais à démêler avec les sauvages de l'Amérique.

Ceci représente la partie allégorique de la fresque; le reste est empreint d'une réalité intime, d'un contraste choquant. Le sujet manque d'unité; l'allégorie se mêle au matériel, et ce dernier sentiment a été poussé si loin, qu'il étouffe tout caractère idéal. Ces grands peintres sont représentés dans le costume de leur époque, et leur type, lorsqu'il est ressemblant, est tellement bourgeois, qu'on ne peut deviner sur aucun de ces fronts le sceau brillant de son génie. A peine reconnaît-on, sous ces traits cavaliers et sous ces habits somptueux, Raphaël,

..... Cet ange au frais visage,
Qui, pour nous révéler le galbe gracieux
De la mère du Christ, un jour quitta les cieux;
Il naquit avec l'aube et s'enfuit avant l'ombre.

Le Michel-Ange, dans sa pose boudeuse, n'a rien de l'humeur hautaine, irascible et sauvage avec laquelle il portait sa triple couronne. Dans ses vêtemens de cour Rubens cache son talent et n'a rien de l'ambassadeur de Philippe IV. Et pourquoi donc avoir sacrifié cette belle tête du Murillo, en l'indiquant sur un dernier plan?

Puis encore, parmi les soixante-dix personnages convoqués à cette assemblée, combien y en a-t-il d'oubliés! Cela ne

pouvait être autrement; il fallait faire un choix. Ce choix n'a pas toujours été heureux. Je ne réclamerai point ici, avec M. Haydon, le peintre d'histoire de l'Angleterre, la place d'Apelles pour un certain Polygnotos, qui peignait en Grèce vers la quatre-vingt-dixième olympiade, et qu'on peut, sans rougir, avouer ne pas connaître, quoiqu'il en soit fait mention dans les auteurs latins. Mais je demanderai pourquoi Salvator Rosa, ce fougueux Napolitain dont le pinceau sauvage et plein d'énergie s'est conquis, en dépit de l'envie, une place parmi les élèves de l'école de Bologne; pourquoi l'artiste du saint Thomas de l'église *della Morte* à Viterbe, du spectre de Samuel annonçant à Saül sa chute prochaine, tableau qu'on admire aux galeries du Louvre, ne se trouve point sur cette fresque encyclopédique, à côté du Dominiquin, du Guide et de ses contemporains.

Nous solliciterions aussi pour le sombre Ribeira. Mais ceci dit, terminons ces lignes comme nous les avons commencées; remercions M. Delaroche d'avoir exécuté un tel travail, dont les défauts proviennent surtout du sujet imposé. Donnons toute notre admiration à la distribution et à l'ordonnance du tableau.

Les sculpteurs devisent à la droite du du spectateur; c'est Jean Goujon, Germain Pilon et le Puget, Ghiberti et Donatello qui travaillèrent à Florence, Benvenuto Cellini se promenant à l'écart, la main sur son épée. Plus loin, viennent les peintres tels que Van-Dick, Rembrandt, Paul Potter, le peintre d'animaux, Rubens, Terburg, grand cercle dominé par le Titien debout, grave et sévère dans sa robe rouge; Corrège s'entretient avec Paul Véronèse; ces deux grands coloristes terminent la fresque de ce côté.

Si nous passons à la partie gauche, nous verrons d'abord réunis les architectes; Philibert Delorme, Robert de Luzarches, Vignole, Mansart et tant d'autres; Arnolfo di Lupo remerciant Brunnelleschi d'avoir terminé à Florence la *Sainte-Marie des fleurs*, commencée par lui. Puis enfin, voici les peintres à la touche religieuse et poétique, Léonard de Vinci, assis non loin de Lesueur et tourné vers Raphaël; le Pérugin, placé derrière, semble fier de son élève; Masaccio le regarde au contraire d'un air mélancoliquement envieux; voici Cimabué, le Giotto, et d'autres beaux noms encore; la figure large et sereine du Poussin est la dernière.

Tous ces groupes sont formés avec une variété surprenante, et disposés avec un bonheur que rien n'égale. Les personnages sont tous vivants et bien en scène, les poses sont naturelles, pleines d'aisance et d'abandon. Les étoffes sont largement traitées; les plis et les moindres détails sont d'une distinction rare.

Nous nous arrêterons là d'un éloge qui menace de devenir plus long que la critique; la place nous manque, et d'ailleurs cet éloge se trouve dans la bouche de tous ceux qui s'empressent devant l'œuvre de M. Delaroche, même dans celle du critique lorsqu'il oublie ses fonctions d'écorcheur et son scapel.

Nous voici maintenant aux portes de l'Institut; c'est là qu'il faut entrer pour voir les œuvres de M. Ingres, puisqu'il n'expose plus au Louvre. Mais l'espace contraint le *Mercure* à s'arrêter ici. Dans un prochain article, tout en parlant de *la Vierge à l'hostie* et du portrait de M. Chérubini, il examinera les motifs de ce parti pris. En attendant, il donne aujourd'hui le portrait de l'ancien directeur de l'école française à Rome.

Cependant, qu'il nous soit permis de consacrer les quelques lignes qui nous restent, à la mémoire de M. Danvin, un de nos paysagistes les plus distingués, exclusivement amoureux de son art, et s'inquiétant peu de la célébrité, qui cependant commençait à briller sur son nom. Le mois dernier, après une longue journée de travail, le peintre, au milieu de sa jeune famille, était encore assis devant son chevalet, prodiguant à la toile qu'il achevait pour le salon toutes les coquetteries de son pinceau, lorsque la palette s'échappa de sa main. Une attaque d'apoplexie foudroyante l'enlevait tout à coup à sa femme, à ses jeunes enfans, à ses élèves, qu'il comptait parmi ses nombreux amis, et à l'art.

Sa famille passait avant la peinture; il n'hésita jamais à lui sacrifier la gloire. Dans son atelier, il n'enseignait pas seulement, avec une lucidité surprenante, les principes de l'art, il savait développer chez ses élèves le sentiment du beau; sa parole entraînante leur communiquait l'enthousiasme dont il était animé pour la peinture. Aussi ne dressait-il pas simplement des dessinateurs ou des peintres, il créait des artistes.

Ses tableaux se distinguaient par une grande harmonie dans la composition, une rare perfection dans l'exécution des moindres détails, sur lesquels il jetait une douce poésie puisée dans une longue et scrupuleuse étude de la nature.

En 1836, il obtint la médaille d'or pour une vue des Andelys et du Château-Gaillard. L'année suivante, le roi fit lui-même l'acquisition d'un de ses tableaux représentant une vue du château d'Eu. La reine possède aussi dans ses appartemens une vue de Normandie qu'elle range au nombre des meilleures toiles de sa galerie. Depuis deux ans, l'école polytechnique le comptait au nombre de ses professeurs.



M. Ingres.

M. Danvin, qui vivait, dans son atelier, étranger à toute coterie, inhabile à toute intrigue, l'emporta au concours par le seul mérite de ses œuvres sur les concurrens les plus solidement appuyés.

Les tableaux de M. Danvin étaient fort estimés des artistes. Chaque année les amateurs les recherchaient avec empressement; ils vont aujourd'hui visiter avidement les quelques toiles qu'il a laissées dans son atelier, car elles viennent, hélas! d'acquérir une plus haute valeur. Triste compensation pour ceux à qui il ne laisse qu'un nom honorable, l'exemple d'une vie laborieuse, soumise au devoir, et des regrets éternels.

Henri Nicolle.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

La petite colombelle

CHAPITRE PREMIER.

LA PROCESSION.



Les habitans des Pays-Bas ont toujours éprouvé un goût vif et prononcé pour les solennités et les processions publiques. Il n'est point d'événement de leur histoire, ni d'anniversaire, ni de jubilé, ni d'entrée de prince ou de roi, ni de dukasse et de fête patronale, qui ne leur serve de prétexte à des représentations où la magnificence le dispute à l'originalité.

La ville de Gand n'est pas la moins passionnée pour ce genre de plaisir. Aussi, lorsque Jeanne d'Aragon, femme de l'archiduc Philippe d'Autriche, mit au monde, le 24 février 1500, un fils, dont le baptême devait être célébré à quelque temps de là dans l'église de Saint-Bavon, la cité entière se mit à l'œuvre pour donner à cette fête un éclat dont tous les Pays-Bas pussent parler avec admiration.

Le 5 mars fut le jour assigné au baptême du petit prince, qui avait reçu de son père, en naissant, le nom de Charles, le titre de duc de Luxembourg, et le collier de l'ordre de la Toison-d'Or. On célébra d'abord la cérémonie religieuse, après laquelle Charles de Croï, au milieu des *vivat* de l'assemblée, déposa sur le berceau du nouveau chrétien un casque d'or; le marquis de Berg lui présenta une épée du même métal; Marguerite d'Autriche le gratifia d'un bassin rempli de pierres précieuses; la ville de Gand lui fit hommage d'un bateau d'argent massif, qui pesait cinquante livres; enfin les prélats de Saint-Pierre lui offrirent le *Nouveau Testament*, relié en velours, et transcrit sur vélin par le célèbre

rubricateur Jehan de Cens. Sur l'étui du chef-d'œuvre de calligraphie on lisait, en lettres de diamants, les mots qui suivent : *Relisez souvent ce livre.*

Au sortir de l'église, la foule se porta sur la place du Vendredi, où devaient se montrer d'abord la cavalcade et les chars qui formaient la procession, composée, d'après le programme rédigé par M. Antoine Crumbbrugghe, l'un des échevins.

Maître Antoine Crumbbrugghe était un petit homme gros, courtaud, au ventre rebondi, au nez rouge, et que l'on avait estimé, jusque-là, plutôt un habile connaisseur en vins de France et d'Espagne, qu'un savant, capable d'organiser le programme d'une fête. Cependant, telle était la perfection de celle qu'il avait réglée, que des cris d'admiration s'élevèrent de toutes parts quand les cavaliers et les chars se déployèrent, au bruit des fanfares, dans un ordre parfait, et présentèrent un spectacle véritablement d'une pompe sans exemple. Lorsqu'on en vint à examiner les allégories, à détailler les costumes, à lire les devises, l'enthousiasme parut encore plus énergique. Non-seulement les cris du peuple, mais encore les complimens des gens de goût, félicitèrent de toutes parts maître Crumbbrugghe. Celui-ci, monté sur un petit cheval, allait et venait, saluant, remerciant, riant, suant, et se donnant, du reste, dix fois plus de fatigue et de peine qu'il n'était besoin.

Tandis que le triomphant échevin recevait de la sorte les éloges unanimes et bruyants de tous les spectateurs, André Rynghaut, assis au chevet de sa femme, allait de temps à autre vers la fenêtre de sa petite chambre pour prêter l'oreille aux cris de la foule, et revenait, non sans avoir soupiré, reprendre sa place près de la malade assoupie.

André Rynghaut était le secrétaire de maître Crumbbrugghe : il avait inventé et rédigé le programme qui faisait tant d'honneur, en ce moment, à l'échevin. Vous comprenez maintenant la tristesse du pauvre poëte ! Non-seulement il voyait la gloire de son œuvre resplendir sur un autre, mais il ne pouvait même pas assister à l'exécution du projet dont il s'était occupé avec tant de passion depuis le jour où, prévoyant la naissance d'un enfant de son souverain, la ville de Gand avait ordonné les fêtes qui se célébraient en ce moment.

Il se tenait encore là, l'oreille aux aguets, près de la fenêtre, lorsque sa femme s'éveilla; elle lui fit signe d'approcher. André avança comme un enfant surpris en faute.

— Mon ami, dit Marguerite, je veux que tu me fasses une promesse.

— D'où vient donc cet air solennel, ma mie? demanda Rynghaut.

— L'air solennel convient, reprit-elle, car il ne s'agit rien moins que d'un serment. Jure-moi donc par le saint apôtre, ton patron, de m'octroyer pleinement, sans réserve, sur-le-champ, ce que je vais requérir de toi.

— Depuis quand ma femme bien-aimée a-t-elle besoin de serment pour obtenir de moi ce qu'elle désire ?

— Jure sur cet évangile.

Rynghaut regarda Marguerite : malgré la solennité du serment qu'elle requérait, une douce malice plutôt qu'une pensée grave se révélait dans ses yeux brillants de fièvre, et soulevait le coin de ses lèvres pâles.

— Je fais le serment de t'obéir dans ce que tu vas me demander, dit-il.

— Eh bien ! mon cher André, revêts-toi de tes habits de fête, prends par la main notre petite fille Duyvecke (1), qui joue dans la chambre voisine, et va-t'en voir la belle fête dont on te doit la pensée et le programme.

— Qui, moi ? s'écria André ému jusqu'aux larmes. Non certes, je ne te quitterai pas, malade comme tu l'es. Qui donc te donnerait à boire quand la soif dessèchera ta bouche? qui soutiendrait ta tête au milieu des douleurs qui semblent parfois la briser? Non, Marguerite, je ne sortirai point.

— J'ai ton serment, reprit-elle, et tu le tiendras, car pour rien au monde je ne veux t'en délier. Je me sens mieux; ma tête est libre et dégagée ; demain je pourrai me lever et vaquer aux soins du ménage. Obéis-moi, André; quand tu rentreras le soir, tu me conteras les choses merveilleuses que tu auras vues, tu me diras l'admiration que la fête a excitée parmi les spectateurs, et j'en aurai un plaisir extrême. Et puis, quelle sera la joie de notre petite Duyvecke ! Veux-tu que plus tard, quand on lui parlera des fêtes célébrées pour la naissance du fils de notre souverain, elle ait à répondre tristement : Je ne les ai point vues ! — Non, André, il faut laisser ce grand souvenir dans la mémoire de notre chère enfant ! Va donc ! Fais ce que je te demande.

André résista quelque temps, car ce bon et tendre cœur éprouvait trop le désir de se rendre à la fête pour ne point persister à en faire le sacrifice à sa femme. Il finit néanmoins par céder aux instances de la malade, se para de son pourpoint des grands jours, prit dans ses bras la petite Duyvecke, âgée de cinq ans, embrassa Marguerite, et une fois dans la rue, se mit à suivre le torrent de la foule, qui l'entraîna vers la procession.

Ce n'était point chose facile que d'avancer au milieu de ces flots humains, pressés les uns contre les autres, et presque aussi périlleux et agités que la mer véritable. André Rynghaut eut plus d'une fois la pensée de rentrer au logis et de ne point exposer sa fille à quelque mésaventure. Il avait commencé à revenir sur ses pas, et cherchait à remonter le cours de ce fleuve humain, quand tout à coup il se trouva face à face avec une vieille femme. Il devint pâle, et se hâta de tourner le dos à celle qui produisait sur lui une si vive impression.

La vieille ne témoigna pas plus de calme et de plaisir à la vue du pauvre clerc. Elle plaça ses mains sur ses hanches, se glissa parmi les curieux, à travers lesquels ses coudes se firent place, et se serra contre Rynghaut de manière à ce qu'il ne pût lui échapper.

Une fois sûre de sa proie, elle se mit à chanter, d'une voix basse et chevrotante, une ballade flamande que la tradition a transmise intacte au dix-neuvième siècle, et que les jeunes filles chantent encore en Flandre, le 24 juin, tandis qu'elles forment des ronds autour des feux de la Saint-Jean. Nous traduisons littéralement et vers par vers :

Au jardin de mon père
Il y avait une jeune fille;
Cette jeune fille avait le visage blanc,
Ses yeux étaient bleus comme le ciel.
Quand elle dénouait ses cheveux,
Elle ressemblait à un saule au bord de l'eau.

Ohé! la jeune fille,
Comment vous nomme-t-on?
Quand on vous voit si belle
Baigner vos pieds dans la fontaine,
On se sent le cœur brûlant,
Et l'on voudrait vous embrasser.

(1) *Duyvecke* signifie en hollandais colombelle, petite colombe.

Passez votre chemin, jeune homme,
Allez-vous-en. Ma mère
Ne veut pas que je parle
Aux jeunes garçons qui viennent comme vous
Regarder par-dessus la haie
Quand je lave mes pieds à la fontaine.

Vous avez tort, ma fille,
Car j'ai au doigt un bel anneau d'or.
Je vous le donnerais, si vous vouliez,
Et je vous conduirais à l'autel,
Où la sainte Vierge et le bon Dieu
Béniraient notre mariage.

Je ne puis vous épouser,
Ma mère m'a fiancée à Pierre,
Le fils de notre vieux voisin.
Gardez votre anneau d'or,
Je ne puis pas le prendre;
Je ne veux pas désobéir à ma mère.

Le voyageur dit tant de belles paroles
Que la jeune fille alla dire à sa mère :
Je voudrais épouser ce garçon.
La mère leva les yeux au ciel, et s'écria :
Malédiction à ceux qui trahissent la foi jurée.
Malédiction à la fille qui désobéit à sa mère !

La jeune fille pleura; cependant elle suivit
Le voyageur qui lui avait dit de belles paroles.
Mais la vieille l'avait maudite,
Et la misère tomba sur eux,
Avec son compère le regret,
Et sa commère la douleur.

Maintenant ils se repentent;
Ils voudraient obtenir leur pardon.
Mais le diable rit de leurs larmes,
Les anges détournent la tête,
La vieille mère les maudit,
Et la jeune femme pleure quand elle entend chanter :

Au jardin de mon père
Il y avait une jeune fille;
Cette jeune fille avait le visage blanc,
Ses yeux étaient bleus comme le ciel.
Quand elle dénouait ses cheveux,
Elle ressemblait à un saule au bord de l'eau.

— Au nom du ciel ! dame Siegbrit, s'écria Rynghaut, sur lequel cette ballade semblait produire les douloureux symptômes décrits dans les derniers couplets, au nom du ciel ! n'aurez-vous jamais ni tendresse, ni pardon dans votre cœur ?

La vieille, pour toute réponse, répéta le dernier couplet de la chanson :

Maintenant ils se repentent;
Ils voudraient obtenir leur pardon.
Mais le diable rit de leurs larmes,
Les anges détournent la tête,
La vieille mère les maudit,
Et la jeune femme pleure quand elle entend chanter.

— Si vous n'avez point de miséricorde pour votre fille et pour moi, du moins vous ne resterez pas dure et insensible pour cette pauvre petite créature innocente. Regardez-la, et vous sentirez mollir votre colère ; regardez-la, et il vous viendra des paroles de pardon sur les lèvres.

Il se retourna pour montrer la petite Duyvecke à la vieille femme, mais celle-ci s'était jetée au plus épais de la foule et avait disparu. Rynghaut entendit seulement, au loin, le chant de fausset de la vindicative créature ; elle répétait sur les notes les plus aiguës de sa voix perçante :

Mais le diable rit de leurs larmes,
Les anges détournent la tête,
La vieille mère les maudit.

Il ne fallut rien moins que la vue du cortége qui s'offrit tout à coup à ses regards pour rendre un peu de calme au pauvre Rynghaut, et le distraire de la fâcheuse impression qu'avait produite sur lui cette sinistre rencontre.

Les historiens du temps ont conservé le programme de la fête, renouvelée, deux cents après, avec très-peu de changements, au mois de juin 1767, pour le jubilé de sept cents ans de saint Macaire (1).

(1) Saint Macaire est mort à Gand, qui l'a pris pour son patron. Voici comment la légende raconte la mort du bienheureux :

« Il régnait dans ce temps une maladie pestilentielle si cruelle, qu'à peine les vivans suffisaient à enterrer les morts. Il fut ordonné qu'on jeûnerait pendant trois jours et qu'on donnerait partout des marques publiques de repentance : il est inexprimable avec quelle dévotion saint Macaire pria Dieu pour le peuple, et combien il assista les mourans dans cette affliction ; mais, pendant qu'il fut si vivement occupé pour leur salut et conservation, il fut visité à son tour par le Seigneur. Doué de l'esprit de prophétie, il assura qu'après lui troisième il ne périrait plus personne de cette maladie contagieuse ; il choisit le lieu de son tombeau dans la chapelle de la Vierge, devant l'autel de saint Paul. Le troisième jour de jeûne et de prières étant arrivé, on porta en procession les reliques des saints ; on soupira et on pria Dieu, afin qu'il voulût détourner sa colère et ne pas exterminer le peuple : Dieu montra sa clémence, ému par les pleurs et les prières continuelles du saint évêque.

» Peu d'heures avant sa mort, il s'est levé (non sans un miracle spécial), et il s'est montré amicalement à table parmi les religieux, et, après leur avoir donné la dernière bénédiction, il s'est retiré à sa cellule, où, les yeux tournés vers le ciel, il recommanda son âme à son créateur, et dans le moment il expira en leur présence. Sa mor eut encore ceci de remarquable, que, suivant ses prophéties, la peste qui dévorait tout cessa tout d'un coup. Il fut enterré, selon ses désirs, dans l'endroit qu'il avait désigné, en l'an 1012, le 10 d'avril. Ce saint homme éclata tellement après sa mort par divers miracles, que le peuple le considéra dès ce moment pour un grand saint, et l'invoqua comme son patron, par l'intercession duquel il a été plusieurs fois conservé et délivré. L'idée de sa sainteté s'est tellement répandue et conservée parmi les habitans, qu'en l'an 1067, cinquante ans après sa mort, son tombeau fut ouvert par Baudouin, évêque de Tournai et de Noyon, assisté par Libert, évêque de Cambrai et d'Arras, en présence de Baudouin V, comte de Flandre, son fils Baudouin VI, et de leurs femmes respectives, Adèle de France et Richilde, ainsi que du roi de France Philippe Ier, avec la noblesse, indépendamment des abbés de Saint-Bavon, Seiger, et de Saint-Pierre, Everlin, accompagnés d'une multitude innombrable de peuple.

» Il a plu au Tout-Puissant de faire paraître, pendant cette ouverture, par un miracle évident, à la vue des princes, évêques, prélats et autres personnes dénommées, la sainteté de Macaire, qui, depuis cette époque jusqu'à ce jour, est constamment demeuré dans la plus grande vénération, et toujours invoqué comme un protecteur assuré dans les maladies contagieuses, dont on a éprouvé de temps en temps, selon les occurrences, des secours efficaces.

» La réputation de sa sainteté et son appui admirable se sont tellement répandus dans la Flandre, que plusieurs villes et villages ont fait toutes les instances possibles afin d'obtenir, par la libéralité des évêques et du chapitre de Saint-Bavon, quelques reliques de ce grand saint ; elles furent généreusement accordées, et elles sont jusqu'à ce jour l'objet de la plus grande dévotion. Ces endroits ont aussi éprouvé quelquefois l'intercession puissante de S. Macaire, et bien particulièrement la ville de Mons, lorsqu'en 1615, sous la domination des archiducs Albert et Isabelle, la peste y causait un ravage terrible ; elle cessa tout d'un coup à l'approche des reliques, que la ville de Gand avait envoyées, et à quel effet le magistrat de Mons lui a fait présent, avec beaucoup de reconnaissance, d'une châsse d'argent (dans laquelle elles reposent encore actuellement), en y ajoutant un acte solennel qui confirme les bienfaits qu'il a reçus par l'intercession du même saint. (Voyez la *Légende des Saints*, Schatteman, Sanderus, et les *Actes des Saints*, imprimés à Anvers, sur la vie de S. Macaire, etc.)



Ringhaut se trouvait placé de manière à voir la procession d'abord par sa partie postérieure ; pour l'admirer dans tout son ensemble, il dut la remonter, comme une nacelle remonte un fleuve. Nous suivrons donc, dans notre description, la manière dont chaque objet s'offrit aux yeux du poëte. Des hommes d'armes, leurs trompes et leur drapeau en tête, fermaient la marche par un très-brillant groupe. Après quoi on voyait un paon de taille gigantesque, porté par des hommes cachés sous un rideau et qu'on n'apercevait pas, de manière à laisser croire que le piédestal qui le supportait marchait par enchantement. Ce paon, monté par une jeune fille de grande beauté, faisait la roue, jouait du bec et remuait les pattes, comme s'il eût été en vie. Des rouages placés dans l'intérieur lui donnaient ces mouvemens. Ensuite on admirait un char qui représentait la *destruction de l'idolâtrie* ; la Religion se tenait assise à la partie la plus élevée, protégeant un évêque qui priait à ses pieds, tandis qu'un prêtre des faux dieux tombait comme foudroyé. Quatre chevaux traînaient ce char, dû à la libéralité du métier des *charpentiers* ; le paon avait été offert par les *étainiers et les plombiers*. Le dieu Jupin, monté sur un aigle, marchait à la suite. Autour du dieu flottait une large draperie rouge brodée d'or. Le vent la déployait dans les airs, et se jouait dans ses plis frémissans. Le colosse du roi des immortels, la tête ceinte de la couronne, symbole de son autorité, fronçait le sourcil et agitait légèrement la tête, pour justifier la belle expression de Virgile : *Totum nutu tremefecit Olympum*. Sa main balançait les foudres célestes et semblait prête à les lancer sur la foule, qui se reculait machinalement et comme si Jupin n'eût point été un mannequin. Quant à l'aigle, il semblait glorieux de sa charge divine. Ses yeux, mus de même que ceux du paon par un mécanisme invisible, roulaient d'un air de menace, et son bec s'ouvrait et se fermait comme s'il eût été impatient de carnage. Le corps de cet oiseau était couvert de vraies plumes d'aigle, que l'on avait fait venir à grands frais des pays du Nord, et particulièrement des montagnes du Caucase. Hébé, couchée près de Jupin, lui présentait une coupe pleine de nectar. Devant Jupiter, Vulcain prenait rang. Le dieu du feu paraissait monté sur le sommet d'une grotte, dans laquelle deux cyclopes battaient le fer à grands coups de marteau. Sa belle épouse Vénus, fille de la mer, se tenait à ses pieds avec le petit dieu Cupidon. Deux colombes vivantes et privées battaient des ailes. Le dieu de la poésie, Apollon, s'élevait au milieu des nuages. Devant Apollon, marchait ou plutôt naviguait à pleines voiles un bâtiment de mer aux trois mâts pavoisés des couleurs des Pays-Bas A côté se balançaient de petites chaloupes montées chacune par un jeune gars hardi, adroit et jovial. Le char de Jupiter était aux *brasseurs*, celui d'Apollon était aux *armuriers* ; le navire devait son exécution aux *bateliers*, et le mont de Vulcain aux *maréchaux-ferrants*. Un fou, armé d'un bâton terminé par une vessie gonflée d'air, jouait drument sur toutes les têtes, chaperonnées ou non, en gambadant derrière le crocodile des *blanchisseurs*. Grimpée sur un rocher, la terrible bête égyptienne reconnaissait pour maître un véritable noir d'Afrique, qui se trouvait par hasard dans la ville.

Au crocodile, les *fripiers* opposaient un ours. Malgré la nature malfaisante attribuée à cet animal, sa présence



n'en était pas moins saluée par les cris joyeux des petits enfants, et il n'était point de mère qui n'étendît son tablier vers les deux hommes placés à côté de la grosse bête velue. Un de ces hommes, monté sur un arbre, une grande épée à la main, prenait dans le tronc de l'arbre des rayons de miel et les distribuait autour de lui. Pour apaiser la soif causée par cette pâte sucrée et rehaussée en goût, Bacchus et ses tonneaux étaient nécessaires. Bacchus marchait donc avec un tigre à ses pieds. On devait ce char aux *marchands de vin*. Devant le dieu du vin, comme pour lui rendre hommage et se déclarer ses sujets, venaient les quatre parties du monde. L'Afrique, le front couronné d'une tête d'éléphant avec ses larges oreilles et sa trompe étrange, présentait une magnifique corne d'abondance toute remplie de dragées, et ne se faisait point faute de la renverser sur toutes les têtes de l'immense foule qui l'entourait, car cette corne se remplissait d'elle-même. Un lion, accroupi ses pieds, la regardait fièrement; deux femmes noires agitaient, à tour de rôle, des éventails de plumes devant l'Afrique. Le populaire s'égayait fort de ce qui lui semblait une bonne plaisanterie, attendu que la saison n'était pas des plus chaudes, et qu'une bonne pelisse de fourrure serait venue plus à propos que de l'air frais pour les épaules demi-nues de l'allégorique personnage. Un nain difforme, venant d'Afrique, prêté par l'archiduchesse Jeanne, sa maîtresse, marchait un guidon à la main, tournait dans ses petites paupières noires de gros yeux blancs, ce qui lui donnait les apparences d'un démon. L'Amérique, assise sous un palmier, les pieds sur un crocodile, regardait avec calme un loup-cervier vivant qui semblait se débattre pour arriver jusqu'à elle et la dévorer. Deux sauvages, homme et femme, montraient, l'un une masse terrible, l'autre des colliers d'or. Autour de ce char, on parlait avec admiration de la nouvelle partie du monde que Christophe Colomb venait de découvrir, et dans laquelle, disait-on, l'or poussait naturellement comme autre part les gazons, les arbres et les plantes. On ajoutait même que certaines rivières au lieu d'eau, avaient de l'or liquide qui se durcissait à l'air et se trouvait aussi pur que possible. L'Asie, vêtue des plus belles et des plus fines étoffes de laine, montait fièrement un dromadaire véritable. Cet animal, que l'on ne voyait guère en Europe au seizième siècle, se levait et s'agenouillait avec une docilité merveilleuse, à la grande satisfaction de ceux qui passaient. Un petit Chinois était appuyé sur une caisse de thé toute bariolée des signes bizarres qui servent de caractères d'écriture en ce pays. A ses pieds, deux fées indiennes puisaient dans un coffre les fleurs les plus belles et les plus rares, qu'elles offraient avec une grâce parfaite, à chaque halte du cortége. L'Europe, symbolisée à la manière des Grecs, était montée sur un taureau blanc et entourée de nymphes portant la tunique des jeunes filles de la Phénicie. L'Amour la regardait en souriant, et un petit génie caressait un agneau, symbole de la candeur et de l'innocence. Des soldats armés de pied en cap, la hallebarde à la main, veillaient fièrement sur la jeune fille, couronnée d'étoiles. On devait ce char aux *tanneurs*. Les *cordonniers* avaient un éléphant mécanique, et les *chapeliers*, un castor.

Il y avait en tout vingt-quatre chars et animaux, tous plus riches, plus curieux, plus dignes d'admiration les uns que les autres. Entre chacune de ces représentations, piaffaient des cavalcades, enseignes déployées; des personnages vêtus de costumes allégoriques, des corps de musiciens de diverses corporations, avec leurs uniformes de couleurs différentes. Un bruit immense et majestueux s'élevait jusqu'au ciel et causait un véritable enivrement aux spectateurs, sans compter que les cloches des diverses églises de la ville mêlaient leurs voix sonores et imposantes à l'agitation et au tumulte général. Les fous de chaque serment ou compagnie allaient et venaient dans la foule, agitaient les sonnettes de leurs marottes, embrassaient les jeunes filles, jetaient de la farine aux passans, échangeaient des quolibets, et recevaient, en échange de leurs bonnes grosses plaisanteries, des éclats de rire et de larges verres de bière qu'on leur apportait avec empressement et que leur tendait chaque main. Certes, nos spectacles les plus pompeux resteraient faibles et incomplets devant une pareille splendeur!

On n'avait point dépensé moins d'un million de notre monnaie actuelle pour célébrer dignement cette journée.

André Rynghaut, en face de ses idées si magnifiquement exécutées, et tout entier à sa joie d'auteur, oubliait qu'un autre recueillait la gloire de son œuvre. Perdu dans la foule, il sentait son cœur battre avec impétuosité. Une rougeur généreuse colorait son visage, et il donnait des bravos aux acteurs de la procession qui s'acquittaient le mieux de leur rôle. Tandis qu'il se livrait à son enthousiasme et à ses transports, tout à coup la foule devint si compacte et le pressa tellement, qu'il faillit étouffer. Il résista le mieux qu'il put à ces vagues vivantes, et s'efforça de s'en retirer, car non-seulement un péril réel le menaçait, mais encore pouvait atteindre sa petite fille. Il joua donc des coudes et des pieds pour sortir de la mêlée; ses efforts ne lui valurent que les injures et les poussées de ceux qui l'entouraient. Bientôt ses pieds perdirent terre. Haletant, éperdu, il fut rejeté au plus fort des spectateurs. Tout à coup, jugez de son effroi, il sentit la petite Duyvecke, qu'il tenait élevée au-dessus de sa tête, de manière à la garantir des cahots dont il était victime, il sentit, dis-je, l'enfant s'échapper de ses mains. Au désespoir, il voulut la ressaisir, mais la foule l'entraîna à vingt pas de là, puis plus loin, puis à l'autre bout de la place. A la fin, il perdit connaissance et tomba. Quand il sortit de son évanouissement, il se vit entouré de personnes inconnues qui lui donnaient des soins. D'abord il crut faire un mauvais rêve, et ne se rappela rien de ce qui s'était passé; mais bientôt, hélas! la pensée et le souvenir lui furent rendus.

— Ma fille! s'écria-t-il, Duyvecke, mon enfant!

Personne ne lui répondit, car personne n'avait vu la petite fille.

— Mon enfant! je veux mon enfant!

Il s'arracha des bras de ceux qui l'entouraient, et, quoiqu'il fût nuit close et que le couvre-feu commençât à sonner, il courut sur la place du Vendredi, à l'endroit où il avait perdu sa fille. La place était aussi déserte que naguère elle regorgeait de foule. Duyvecke ne se trouvait nulle part.

L'infortuné continua à errer dans la ville, visita chacune des rues dans lesquelles il avait passé, s'informa partout de sa fille. Il lui fallut revenir au logis seul, sans l'enfant qu'une mère éperdue allait lui demander!

Marguerite, dont l'inquiétude s'était emparée depuis longtemps, épiait à la fenêtre le retour de son mari et de sa fille. Quand elle le vit seul, elle poussa un cri d'effroi:

— Ma fille! ma fille!

André cacha son visage dans ses deux mains, et ne répondit que par des sanglots.

— Ma fille! reprit la pauvre mère. Oh! ma fille, qu'en as-tu fait?

— Perdue! perdue! balbutia le malheureux père.

— Perdue! cela n'est point vrai! cela ne peut être. Tu l'as mal cherchée! Tu ne l'as demandée à personne! Perdue! mon enfant, ma fille! Allons, viens, André, il faut aller frapper à toutes les portes; il faut crier partout: Rendez-nous notre enfant!

— Rentrez chez vous, dame Marguerite, dirent les voisins accourus au bruit de cette triste scène; rentrez chez vous; vous êtes malade. Nous autres, qui nous portons bien, nous allons nous mettre à parcourir, chacun de notre côté, les divers quartiers de la ville. Avant peu nous vous ramènerons la petite Duyvecke.

— Malade! que m'importe la vie sans ma fille? Ma fille! il me faut ma fille!

Elle saisit son mari par le bras, et l'entraîna en courant. Mais à peine avait-elle fait quelques pas, que les forces lui manquèrent. Elle jeta un cri, tomba lourdement sur le pavé, et y resta sans mouvement. Le sang sortait à grands flots de sa bouche, et ses yeux fixes restèrent ouverts.

— *Requiescat in pace!* dit un des témoins de cette scène. Dieu a pris pitié de ses souffrances! Son cœur ne bat plus! ses lèvres n'ont plus de souffle, elle est morte!

André Rynghaut, assis sur ses talons, regardait en souriant le cadavre de sa femme. Il se passait les mains sur son front chauve et fredonnait un air: enfin il tira de sa poche un crayon et un petit livret de papier.

— Chut! dit-il, chut! Voici des vers que récitera le génie de Gand demain, quand la procession ira saluer de nouveau l'archiduc Philippe.

Il se leva, mit un pied sur le cadavre de sa femme, prit une attitude oratoire, et déclama d'une voix ampoulée:

O Diva gratum quæ regis Anthium,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos!
Jam cuncta Gandæ numina jubilant;
Fortuna, jungas te quoque gaudiis;
  Urbem visita favore,
  Muneribus, stabili vultu.

Quant à Thomas Simonis, chargé de remplir le personnage de l'Amérique, il s'en est acquitté bien mal. Demain, c'est moi qui le remplirai. Vous verrez comme je danserai, comme je sauterai, comme les plumes de mon bonnet se balanceront avec grâce.

Le délire d'André était plus effrayant encore que le trépassement de sa femme. Cette joie, ces danses devant la mort, glaçaient d'effroi les spectateurs. Ils voulurent l'emmener, mais il résista.

Que me voulez-vous? Ah! je sais pourquoi vous m'arrêtez, misérables. C'est l'échevin Crumbbrugghe qui vous l'a ordonné. Lâchez-moi, et je vous dirai pourquoi il m'en veut. Chut!..... Il n'est pas l'auteur du programme de la procession. Je l'ai fait tout seul; il l'a copié, voilà tout.

En ce moment, des cris se firent entendre; des torches brillèrent dans le lointain; on ramenait en triomphe Duyvecke à son père.

— Voici votre fille! voici votre fille! dirent les braves gens.

Et ils placèrent l'enfant dans les bras de son père.

André laissa retomber ses bras sans soutenir le précieux fardeau, qui alla rouler sur le cadavre de sa mère.

Pendant que l'on relevait l'enfant, Rynghaut échappa à ceux qui l'entouraient, et s'enfuit précipitamment. Arrivé sur un des ponts qui couvrent la rivière, il se heurta contre le garde-fou, glissa à travers les barreaux de fer, et tomba dans l'eau qui s'ouvrit avec un bruit sourd et se referma.

Tandis que, malgré la profondeur de l'obscurité, quelques témoins de cette scène se jetaient à l'eau, d'autres mettaient à flot une barque amarrée près du pont. Les femmes relevèrent le cadavre de la pauvre Marguerite et le transportèrent au logis de la défunte. Quant à la petite Duyvecke, ce fut une femme voisine qui la prit par la main et qui déclara s'en charger.

Lorsqu'on entendit l'offre ou plutôt la volonté de dame Siegbrit, ainsi se nommait la voisine, personne n'éleva la voix pour la contredire, quoique personne ne vît sans regret Duyvecke confiée aux soins de cette inconnue. Je dis inconnue, car en effet, quoique Siegbrit habitât Gand depuis sept ou huit années, on n'avait pu jamais rien découvrir sur elle, malgré la curiosité et l'esprit d'investigation innés et si habiles dans les villes de la Flandre.

Un beau matin, on avait trouvé Siegbrit assise au coin de la rue du Pont Madou, avec un panier de fleurs à ses pieds. Sa haute taille, son teint hâlé, ses longues mains noires, la taciturnité absolue dans laquelle la nouvelle venue restait habituellement plongée, devinrent l'objet de mille conjectures, parmi lesquelles ne manqua pas de se glisser le mot de sorcière. Cependant rien ne justifia jamais cette accusation. Siegbrit vivait paisiblement, allait à l'église, vendait des bouquets pour les jours de fête, façonnait des statuettes de saints et de saintes, enluminait des images, et s'était fait surtout une grande renommée par le talent exquis et l'art consommé avec lequel elle fabriquait des tartes au fromage, nommées goyères dans le pays.

Le dimanche, seul jour de la semaine où elle vendait de ces sortes de pâtisseries, elle ne pouvait suffire aux demandes des chalands. Sur les meilleures et les plus riches tables de la ville, on ne dédaignait pas de faire servir les goyères de dame Siegbrit. Quatre années après son arrivée à Gand, Siegbrit, grâce à son talent de pâtissière et à son esprit d'économie, put quitter l'échoppe qui lui servait à la fois de boutique et de laboratoire, pour acheter une petite maison, dont elle paya comptant presque tout le prix. Alors, elle se livra sans réserve aux lubies de son caractère bizarre, et à la rudesse de son humeur. Si les acheteurs de goyères se plaignaient d'une tourte trop brûlée, de la qualité moins exquise du fromage, ou de telle autre petite négligence dans la fabrication d'une goyère, Siegbrit ne daignait même pas répondre; elle prenait l'argent que le plaignant venait de déposer sur le comptoir, le jetait dédaigneusement dans la rue et tournait le dos. Une fois qu'elle s'était livrée à ces mesures de rigueur envers quelqu'un, fût-ce la femme d'un échevin, il ne fallait plus que cette personne comptât jamais manger une goyère fabriquée par Siegbrit. On serait venu la prier, on lui aurait offert de l'or, sans la fléchir.

Tous les ans, au mois de décembre, Siegbrit disparaissait de Gand pendant quinze jours environ. Ce temps écoulé, elle reparaissait, plus triste encore que d'habitude, dans la boutique restée fermée durant l'absence de la pâtissière.

On s'étonnera d'autant plus des attentions de Siegbrit à l'égard de la petite Duyvecke, que la vieille femme d'ordinaire témoignait une aversion insurmontable pour les enfans. Si quelque joli petit acheteur, au minois frais et blanc, venait déposer sur le comptoir de la marchande un peu de monnaie et lui demandait en échange une goyère, Siegbrit se levait brusquement et lui faisait signe de sortir. Il ne fallait pas qu'une bourgeoise entrât dans la boutique en tenant par la main son enfant. Aussi, les petits garçons et les petites filles de Gand hâtaient leur marche en passant devant la maison de Siegbrit, et s'ils la rencontraient dans la rue, ils se pressaient contre leur bonne ou contre leur mère.

L'adoption de Duyvecke par Siegbrit parut donc, dans le quartier, un événement presque aussi lugubre que la mort instantanée de Marguerite et la triste fin d'André. On n'en parla pourtant qu'à voix basse; chacun redoutait la marchande de goyères, quoiqu'elle n'eût jamais causé le moindre tort à personne. Ce fut surtout à la veillée funèbre, en présence des deux cadavres placés l'un à côté de l'autre dans leurs cercueils, que les voisines des défunts s'exprimèrent leurs craintes et leur surprise. L'une d'elles ajouta encore à la terreur générale, en racontant qu'elle avait vu un jour, par la porte entr'ouverte de l'arrière-boutique de Siegbrit, où personne ne pénétrait jamais, une tête de mort placée sur une sorte d'autel noir.

— Il est vrai, ajouta-t-elle, que j'ai cru distinguer un crucifix au-dessus de cette tête effroyable; mais le crucifix n'était peut-être là que pour donner le change aux curieux qui pouvaient, comme moi, remarquer quelque chose. Et puis, je vous le demande, n'est-ce pas une horreur que de placer un pareil objet dans un lieu qui sert à fabriquer des friandises et des objets que l'on mange?

— Oui, interrompit une autre, cela est bien étrange; mais moins étrange toutefois que la manière dont le corps du pauvre André a été retrouvé. On avait, suivant la coutume, placé sur une planche un morceau de cierge bénit. Plusieurs fois la planche, flottant en liberté sur l'eau, s'était arrêtée, sans que l'on retrouvât pour cela le cadavre. Siegbrit est arrivée :

— Renoncez, dit-elle, à ce moyen qui ne sert de rien. Sans doute le courant de l'eau, fort rapide sous le pont d'où André s'est jeté, aura entraîné le corps vers la vanne du moulin. Allez-y, vous y trouverez, j'en suis sûre, le triste objet que vous cherchez.

Les mariniers haussèrent les épaules, et répondirent que jamais un cierge bénit n'avait fait faute, et qu'il s'était toujours arrêté à l'endroit où gisait le noyé. Ils travaillèrent ainsi jusqu'au matin. La planche et le cierge ne s'arrêtaient que pour les tromper. Enfin, quand le grand jour fut venu, las de chercher le corps sans pouvoir le trouver, ils en revinrent à l'avis de Siegbrit, et se rendirent à la vanne. Du premier coup de croc ils ramenèrent à fleur d'eau les restes mortels du malheureux.

— Cela n'est pas naturel, ajouta une des veilleuses. J'ai bien peur que l'on n'ait dit la vérité en parlant de sorcellerie.

Elle se retourna, et frémit de tous ses membres; car Siegbrit se tenait là, derrière elles, debout et les bras croisés. Sans dire un mot, sans témoigner ni colère ni mécontentement, elle resta quelques instans encore, plongée dans une méditation profonde.

Ensuite elle avança vers les cadavres, s'agenouilla près des cercueils, et se mit à prier avec une ferveur extrême. Plus d'une heure se passa de la sorte.

A la fin, elle se releva, coupa un peu de cheveux sur le front de Marguerite et d'André, y déposa un baiser, prit le rameau de buis déposé sur une table au pied d'un crucifix, et jeta quelques gouttes d'eau bénite sur les fronts qu'elle venait d'effleurer de ses lèvres. Puis, se tournant vers les veilleuses :

— En face de la mort, dit-elle avec sévérité, il faut prier, et non médire. Quoi! vous ne vous sentez venir à l'esprit que des pensées méchantes, vous ne songez qu'à débiter des calomnies sur une chrétienne, lorsque deux morts ont besoin de vos *De profundis!* Dieu vous pardonne comme le fait celle que vous avez si lâchement traitée!

Elle sortit, et laissa les commères dans la consternation.

— Dieu nous garde de mal! dirent-elles; car la haine de cette femme equivaut à de grands malheurs.

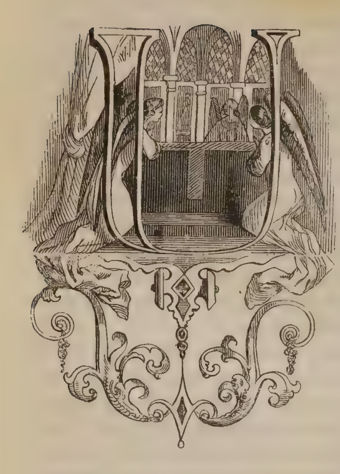
— Avez-vous vu comme elle a eu soin de jeter de l'eau bénite sur le front des deux morts, après les avoir touchés de ses lèvres?

— Et puis les cheveux qu'elle a pris? On fait bien des maléfices avec des cheveux de trépassé!

— Allons, trêve à tous vos discours, voisines, dit le bedeau de la paroisse qui entra. Voici le moment venu de fermer les cercueils; dans une demi-heure, les prêtres de la paroisse seront ici.

CHAPITRE SECOND.

MAITRE CRUMBBRUGGHE.



ne demi-heure s'était en effet à peine écoulée, que trois prêtres et un enfant de chœur entraient dans la maison, et venaient y chercher les deux bières. Tous les habitans du quartier avaient regardé comme un devoir d'assister aux obsèques de leurs malheureux voisins, et plus de trois cents personnes se tenaient rangées devant la porte, au moment où le cortége funèbre se mit en marche. Dès que les cercueils eurent franchi le seuil de la maison, Siegbrit parut vêtue de noir; elle tenait dans ses bras la petite Duyvecke, également couverte d'habits de deuil. On ne put se défendre d'un mouvement de compassion et de douleur à la vue de cette orpheline de cinq ans, qui suivait, en jouant avec le voile de celle qui la portait, les dépouilles mortelles de son père et de sa mère.

Le lendemain de cette triste journée, Siegbrit, la petite fille assise sur ses genoux, occupait dans son comptoir la place où elle siégeait en véritable reine des tartelettes, lorsqu'elle vit entrer un des domestiques de maître Crumbbrugghe, l'échevin :

— Mon maître, dame Siegbrit, me charge de vous annoncer une bonne nouvelle. Il vous fait dire qu'il vient d'obtenir pour l'orpheline d'André Ryngbaut une place qui se trouvait vacante à l'hospice des Enfans d'Alyns (1).

— Je ne veux point me séparer de l'enfant que j'ai reçu sous mon toit, répondit Siegbrit.

— Monsieur l'échevin m'a donné l'ordre d'emmener l'enfant de Rynghaut, et je l'emmènerai, répondit insolemment le valet, qui voulut prendre Duyvecke dans les bras de la marchande.

Celle-ci saisit un grand couteau, et en menaça la poitrine du domestique, qui recula plein de terreur.

— Va-t'en! lui cria Siegbrit en jetant le couteau loin d'elle. Va-t'en; tu me ferais commettre quelque crime!

En disant cela, elle était pâle comme une trépassée; ses mains tremblaient convulsivement; ses lèvres blanches pouvaient à peine balbutier quelques paroles.

Le domestique ne se fit pas répéter deux fois l'ordre de sortir. Il s'enfuit à toutes jambes, et il était en train de raconter à son maître, non sans exagération, l'accueil qu'il avait reçu et le refus que faisait Siegbrit d'obéir, lorsque la vieille femme entra chez l'échevin. Elle portait Duyvecke dans ses bras :

— Maître Crumbbrugghe, dit-elle, je viens vous demander à garder cet enfant près de moi; je suis seule au monde, et j'avais résolu de rester seule au monde. En voyant cette orpheline, abandonnée de tous sur la terre, mon cœur, depuis si longtemps insensible, s'est ému de compassion et de tendresse; il m'a semblé que le ciel me donnait un enfant, et prenait, à la fin, mon abandon en pitié. Laissez-moi Duyvecke; je suis devenue sa mère.

— La chose n'est plus possible; j'ai obtenu des échevins mes collègues, l'admission de l'orpheline à l'hospice d'Alyns. Ils ont décidé cette mesure; il n'y a plus à en revenir.

— Mais j'ai des droits sur cette enfant, moi! reprit Siegbrit, et je ne les abandonnerai point. Croyez-vous que je l'aie recueillie dans ma maison, que je me sois résolue à l'aimer, que je l'aime, pour m'en séparer maintenant? Jamais! Vous ne connaissez pas Siegbrit, mon maître.

— Trêve à tous ces discours. Je vous l'ordonne comme magistrat et échevin de la ville de Gand! Remettez-moi sur l'heure, à l'instant même, l'enfant dont vous vous êtes frauduleusement emparée.

Siegbrit saisit Duyvecke et l'éleva violemment en l'air, comme si elle eût voulu la jeter à ses pieds et l'y briser. Mais elle réprima aussitôt ce mouvement de colère, et ajouta, en s'efforçant de montrer un calme bien loin d'elle :

— Cette enfant, je vous le répète, m'appartient; je suis sa grand'mère.

— Mensonge que tout cela. Croyez-vous me prendre pour dupe? Jamais, depuis huit ans, vous n'avez échangé une parole avec Marguerite; jamais son mari n'est entré chez vous.

— C'est que j'avais défendu à ma fille désobéissante de regarder en face sa mère; c'est que j'avais ordonné au séducteur de ma fille de ne franchir jamais le seuil de ma maison. Oh! vous ne connaissez pas Siegbrit! Quand Rynghaut me supplia de venir pardonner et bénir Mar-

(1) L'hospice de Sainte-Catherine ou des Enfans d'Alyns est établi sur le quai de la Grue. Cet établissement doit son origine à une de ces haines violentes qui, à l'exemple des vendette italiennes, des Capuletti et des Montaigu, ensanglantèrent souvent la Flandre. Deux des principaux bourgeois de Gand, Henry Alyns et Simon Rym, aimaient la même jeune fille. Les parens et les amis de chacun des rivaux épousèrent leur querelle, et Henry Alyns fut assassiné dans l'église Saint-Jean. Ses meurtriers n'obtinrent leur grâce que huit ans apres le meurtre (1362), sous la condition de fonder un hôpital destiné à quinze enfans orphelins, pris, autant que possible, parmi les descendans de la famille Alyns

guerite mourante, mon cœur a demeuré froid et mon oreille sourde..... Elle-même elle a quitté son lit de souffrance pour se traîner jusqu'à ma porte, pour tomber à mes pieds et tenter de me fléchir. Rien qu'à voir mon regard, elle a passé devant ma maison sans oser s'arrêter. Elle n'a reçu de pardon pour elle et pour son mari qu'au moment où mes lèvres se sont posées sur leurs deux fronts glacés par la mort.

— Par quelle faute avaient-ils mérité une pareille rigueur?

— Par quelle faute? Ils m'avaient désobéi! Marguerite aimait Rynghaut, et je lui avais défendu d'aimer le fils d'un ennemi de mon père. Malgré mes ordres, elle vit en secret André... Une nuit, enfin, elle s'enfuit de la maison maternelle pour épouser son amant, et vint habiter avec lui cette ville. Loin de la Frise, ma patrie, ils se croyaient à l'abri de la colère et de la vengeance de celle qu'ils avaient offensée. On n'échappe jamais à la vengeance de Siegbrit. Moi aussi j'ai quitté la Frise; moi aussi je suis venue habiter Gand. Pauvre, je me suis assise sur le seuil de leur maison : ils ne pouvaient ouvrir leur fenêtre sans me voir là, terrible et inexorable! Ils ne pouvaient franchir la porte



de leur logis, sans entendre mes malédictions. Lorsque mon travail m'eut acquis un peu d'aisance, j'achetai la maison qui se trouve en face de la leur. Quand Marguerite embrassait son enfant et oubliait, dans ses joies maternelles, sa faute, son repentir et ma colère, je l'appelais; je lui montrais le crâne de son père, mort du chagrin que lui avait causé la désobéissance de sa fille. Voilà pourquoi sa vie s'est écoulée dans une tristesse constante; voilà pourquoi elle est tombée malade et a succombé au désespoir. Si le malheur les a frappés tous les deux, c'est parce que Dieu entend et exauce la malédiction des mères outragées.

Une fois ma vengeance accomplie, je me suis mise à m'en repentir et à la regretter. Mon cœur s'est ouvert à la pitié; j'ai commencé à aimer cette enfant de ma fille avec toute la tendresse dont j'avais déshérité sa mère. Vous voyez bien que je ne puis pas me séparer de Duyvecke.

— J'aime à croire que vous me dites la vérité. Néanmoins, il faut en donner des preuves légales, avant de pouvoir rester en possession de votre petite-fille. Je vais la faire provisoirement déposer à l'hospice; vous ferez valoir ensuite les droits que vous avez à la réclamer.

— Je ne la quitterai pas d'un moment, je vous l'ai déjà dit. Des preuves? des droits? Qu'est-il besoin de tout cela pour qu'une aïeule ne se sépare point de sa petite-fille? Vous êtes échevin, vous êtes riche, vous êtes puissant, maître Crumbbrugghe; mais n'essayez pas de lutter avec moi, vous ne resteriez pas le vainqueur.

— Encore une fois, je vous ordonne de me remettre cet enfant!

— Essayez de l'arracher de mes bras, s'écria Siegbrit, et dès demain le malheur s'assiéra dans votre logis. Des maladies fatales, mortelles, frapperont votre femme et vos enfans! Le coq rouge de l'incendie chantera sur vos maisons et sur vos fermes!

— Misérable sorcière!

— Sorcière! On m'a donné souvent ce nom-là! Parfois même je me suis demandé si je ne le méritais point en effet. Sorcière! Oui, peut-être suis-je réellement une sorcière. Satan le veuille! car je t'écraserais sous mon pouvoir infernal, et j'assouvirais sur toi le besoin de vengeance dont ma fille (Dieu la prenne en aide!) m'avait donné l'habitude. Je souffrais de n'avoir plus personne à haïr: merci d'avoir comblé ce vide de mon âme. Ah! tu veux mon enfant, eh bien ! essaie de venir me l'enlever!

Elle prit Duyvecke dans ses bras, et sortit à pas lents, non sans se retourner de temps à autre vers l'échevin, sur lequel elle lançait des regards venimeux.

Le digne magistrat se sentait fort peu à l'aise devant ces témoignages de la haine de Siegbrit. Néanmoins, naturellement entêté et vaniteux, la peur ne le fit point renoncer à son projet de réduire à la raison la marchande de goyères. Il se rendit donc près de ses collègues, qui se trouvaient réunis, ce jour-là, pour décider de quelque affaire publique, et leur raconta la scène dont il venait d'être la

victime. Il conclut à ce que Siegbrit fût chassée de la ville comme sorcière, et à ce qu'on lui enlevât, au préalable, la petite Duyvecke, pour la déposer, ainsi que l'Échevinage l'avait décrété la veille, à l'hospice d'Alyns. Les magistrats de Gand approuvèrent à l'unanimité cette double mesure, et ordonnèrent à quatre sergens d'armes de la mettre à exécution.

Quand les agens de la force publique arrivèrent devant la maison de Siegbrit, ils la trouvèrent fermée. Ils se mirent sur-le-champ à l'œuvre pour l'ouvrir, et, ne pouvant le faire, ils recoururent à la hache et à la pioche. On trouva une résistance à laquelle on était loin de s'attendre. L'épaisseur des planches de chêne, les larges barreaux de fer qui les renforçaient, demandèrent plus de trois heures avant de céder. A la fin, cependant, une ouverture se fit; mais il s'en échappa aussitôt une odeur tellement pestilentielle, que toute la rue s'en trouva infectée, et qu'il fallut suspendre quelque temps l'attaque. Enfin, on s'introduisit dans la maison; personne ne s'y trouvait: Siegbrit et Duyvecke avaient disparu! Un feu lent et sans flamme achevait de ronger tous les meubles amoncelés au milieu de l'arrière-boutique. De ce foyer s'exhalait l'odeur redoutable qui avait forcé les travailleurs à reculer.

La disparition de Siegbrit, l'inutilité des recherches faites pour la retrouver, ne pouvaient, au seizième siècle, en Belgique, et à Gand, être expliquées que par la sorcellerie. Donc, la marchande de goyères fut déclarée sorcière, et, comme telle, condamnée au feu.

Huit jours après la fuite de la vieille femme, une foule immense se réunit devant sa maison. Là, les officiers de la justice, en grand costume, sommèrent Siegbrit de comparaître, et l'appelèrent trois fois à haute voix. Alors un huissier lut l'arrêt qui la déclarait sorcière, maléficiaire, vouée au diable, et ordonnait qu'elle serait soumise à la torture ordinaire et extraordinaire: après quoi, ajoutait la condamnation, elle sera conduite sur la place du Vendredi, brûlée vive, et ses cendres jetées au vent.

Le bourreau répéta trois fois son appel, que suivit un silence profond parmi la foule. Alors un prêtre s'avança, et jeta de l'eau bénite sur la maison pour en écarter le diable. Aussitôt des ouvriers, sur l'ordre des magistrats, commencèrent à démolir de fond en comble cette maison, sans y laisser pierre sur pierre. On fouilla jusque dans les fondemens, on jeta les démolitions à la rivière, on sema du sel sur le terrain, et l'on chargea la charrette du bourreau de tous les débris qui pouvaient être brûlés.

Ce premier acte terminé, on se rendit sur la place du Vendredi pour assister au second. On forma un bûcher avec les débris de la maison de Siegbrit; on plaça sur ce bûcher un mannequin de femme; et le bourreau y mit le feu en appelant de nouveau de sa voix coassante: « Siegbrit, la sorcière Siegbrit! »

L'échevin Crumbbrugghe avait assisté, comme magistrat, à toutes ces cérémonies lugubres; sa grosse figure rebondie exprima une joie pleine de triomphe lorsqu'il vit s'écrouler la maison de Siegbrit, et il fut le premier à donner le signal des applaudissemens quand la flamme, sortie du bûcher, commença à mordre le mannequin qui figurait la vieille femme. Il revint donc à son logis, satisfait de sa vengeance accomplie, fier d'avoir prouvé où menait la désobéissance à son pouvoir, et surtout en grand appétit, car l'air vif du matin l'avait aidé dans le travail de la digestion, et favorablement disposé à faire honneur au repas de midi. Comme il se mettait à table, on lui remit une lettre que venait d'apporter une femme inconnue; il l'ouvrit négligemment et y jeta les yeux: sa figure devint pâle comme celle d'un trépassé, et il faillit tomber de son fauteuil; il avait lu dans cette lettre:

« Siegbrit somme l'échevin Crumbbrughe, magistrat injuste et juge inique, à comparaître dans un an devant » Dieu. Celui qui condamne sera condamné; celui qui » voulait séparer une mère de sa fille, sera séparé de ses » enfans. »

— Arrêtez cette femme! arrêtez cette femme! s'écria-t-il quand il fut revenu de sa première surprise. »

Les domestiques coururent pour obéir à l'ordre de l'échevin, mais la femme avait disparu, et l'on ne put la retrouver.

Maître Crumbbrugghe eut beau se répéter qu'il y avait folie à donner quelque importance aux menaces d'une misérable créature comme Siegbrit, ces menaces lui revenaient sans cesse à la mémoire, et restaient présentes à sa pensée. Le jour, elles le distrayaient de ses plus chères occupations; la nuit, elles troublaient ses rêves et l'éveillaient en sursaut. Six mois s'écoulèrent sans qu'il pût bannir de son esprit l'effet de la fatale lettre. Aussi le vit-on peu à peu devenir pâle et perdre son embonpoint. Le vin le laissait sans gaîté; la bonne chère le trouvait indifférent, et il fréquentait, avec plus d'assiduité encore, son église paroissiale.

Cependant, au milieu de ces inquiétudes, il ne négligeait en rien ses fonctions municipales. Il assistait avec ponctualité à toutes les réunions des échevins, et semblait presque oublier ses soucis en traitant les affaires de la ville. Jugez donc du chagrin qu'il éprouva, lorsqu'il vit un jour, en entrant à l'hôtel-de-ville, ses collègues les autres échevins le regarder d'un air mystérieux, et ne point l'accueillir avec l'empressement qu'ils lui témoignaient d'ordinaire. Personne n'avançait vers lui; personne ne lui tendait la main; personne ne lui souhaitait la bienvenue.

Triste, embarrassé, inquiet, il s'assit à sa place habituelle. Alors le bourgmestre, après une courte conférence avec ses collègues les échevins, dit avec sévérité:

— Maître Crumbbrugghe, comme échevin et doyen en chef du métier des tisserands, vous avez une des trois clefs *du Secret de la Ville* (1). Le doyen de la bourgeoisie, maître Lieven Pyn, et le doyen en chef des métiers, ont déposé chacun leur clef dans un coffre de fer fermé par douze clefs, confiées aux douze membres les plus âgés de leur corporation. Vous seul n'avez point suivi ce sage exemple, et êtes resté purement et simplement dépositaire de la clef. Or, il se fait qu'aujourd'hui il manque dans le *Secret* une pièce importante, celle précisément qui oblige votre famille à restituer, dans cent années, à la ville de Gand, quatre maisons situées sur le quai Saint-Antoine, et dont l'usufruit vous est laissé jusque-là à vous et aux vôtres, comme il résulte d'un acte passé, en 1323, entre vos ancêtres et les magistrats de cette ville.

— Cette pièce manque dans le *Secret*? s'écria Crumbbrugghe avec stupéfaction.

— Une lettre m'a donné avis de la soustraction de cet acte, et vous désignait comme l'auteur d'un pareil crime; j'ai assemblé sur-le-champ les échevins; le *Secret* a été ouvert, et l'on n'y a point trouvé en effet ladite pièce.

— Et c'est moi, moi qu'on accuse de ce crime!

— Quel autre que vous était dépositaire de la clef? Quel autre que vous avait intérêt à faire disparaître les pièces dérobées?

(1) Ce qui s'appelait le *Secret de la Ville*, était un coffre de bois revêtu de plaques de fer et fermé de trois serrures différentes, et contenant les chartes des Gantois. L'une des clefs était confiée au premier échevin, l'autre au doyen en chef des métiers, et la troisième au doyen des tisserands.

— Vous me soupçonnez, moi, votre collègue, moi, votre ami!

— Justifiez-vous, et nous proclamerons avec joie votre innocence. Mais tout vous accable, au contraire. Il y a trois semaines, vous êtes venu seul à l'hôtel-de-ville, seul vous avez ouvert le *Secret*, seul vous avez fouillé dans les lettres qu'il renferme. Vous n'aviez d'autre compagnon et d'autre témoin que votre secrétaire André Ryngbaut, qui s'est donné la mort, sans doute par regret du crime dont vous l'avez rendu complice.

Crumbbrugghe, atterré, cacha son visage dans ses deux mains, et ne put retenir ses larmes; il sentait son courage succomber sous tant d'apparences injustes, et qu'il ne pouvait pourtant réfuter.

— Ce n'est point tout, reprit le bourgmestre; un autre titre, *les franchises de l'achat de Flandre*, le plus important de nos priviléges, celui qui assure de si grandes libertés à la ville de Gand, a disparu également. Celui-ci, on a dû, pour l'anéantir, recevoir des sommes immenses, car nous savons qui peut avoir intérêt à le faire disparaître et à récompenser une si coupable trahison. Or, maître Crumbbrugghe, tout cela fait qu'il est de notre devoir de réclamer votre arrestation et de vous traduire devant la justice.

Au même instant, les estafiers de la ville entrèrent, la hallebarde au poing, dans la salle des délibérations, saisirent maître Crumbbrugghe, et le conduisirent à la prison de la ville.

Le bruit de cette étrange nouvelle se répandit rapidement parmi les bourgeois, car la richesse et le rang de l'échevin faisaient de lui un des plus hauts personnages de Gand. L'importance du privilége disparu donnait d'ailleurs une gravité extrême à l'accusation qui pesait sur lui; sa perte autorisait l'archiduc à doubler l'impôt si bon lui semblait, et à méconnaître plusieurs droits importants de la ville. Aussi l'indignation générale éclata dans toutes les classes de la bourgeoisie, et particulièrement dans la corporation des bouchers, qui se trouvait libérée en partie, grace à l'Achat de Flandre, des exorbitans droits d'entrée que payaient depuis vingt années les bestiaux. Ils se réunirent donc en foule devant leur maison de Corps. Là, les têtes s'échauffèrent; des menaces et des cris de vengeance s'élevèrent contre Crumbbrugghe; et l'effervescence populaire devint si violente, que plusieurs centaines de furieux se portèrent vers la prison, en enfoncèrent les portes et s'emparèrent du malheureux échevin. Quatre hommes, le visage barbouillé de sang de bœuf, pour qu'on ne pût les reconnaître, entraînèrent Crumbbrugghe sur la place du Vendredi, et, entourés d'une foule immense, dressèrent un échafaud improvisé, sur lequel ils obligèrent leur prisonnier à monter. Alors on l'accabla d'invectives, on lui jeta de la boue, et les pierres sifflaient de toutes parts à ses oreilles, quand une voix aiguë qui fit tressaillir l'infortuné, car il crut reconnaître celle de Siegbrit, domina le tumulte, tant elle était perçante, et cria :

— La torture!

Des applaudissemens répondirent de toutes parts à cette infernale idée; on courut chercher le bourreau, on l'obligea à charger sur une charrette ses instrumens de supplice; le poignard sur la gorge, il fallut qu'il appliquât à la torture l'échevin. Malgré la violence des douleurs qu'il subissait, ce dernier ne cessa point un moment de protester de son innocence.

Cependant la populace devenait plus furieuse que jamais, loin de se laisser toucher par la persévérance de Crumbbrugghe à nier le crime dont il était accusé; aussi, quand la voix aiguë se fit entendre de nouveau et cria :

— Au bûcher!

Il y eut encore plus de joie et d'acclamations que quand il s'était agi de torture.

Deux minutes suffirent pour improviser le bûcher et y enchaîner Crumbbrugghe. On vit alors une grande créature, enveloppée d'un manteau et le visage caché sous un large chapeau, s'approcher, se baisser, une torche à la main; elle tira de son sein deux parchemins auxquels pendaient des sceaux, les montra au patient, et même se découvrit, de manière toutefois à ne pouvoir être vue que de l'échevin. Ensuite cette figure à laquelle on n'aurait pu assigner un sexe, et qui semblait plutôt un démon qu'un homme, jeta la torche dans le bûcher, et se replongea dans la foule. Soudain la flamme jaillit, Crumbbrugghe poussa un affreux gémissement, et l'on n'entendit plus que le craquement du bois qui brûlait et le pétillement des flammes.

Le lendemain, on trouva déposé sur les cendres éteintes du bûcher un paquet qui renfermait deux parchemins; c'étaient les deux actes disparus du *Secret de la Ville*, et que l'échevin était accusé d'avoir dérobés.

Une fois en fureur, la populace ne s'arrrête point facilement, et ne rentre dans l'ordre qu'après avoir assouvi de toutes les manières sa soif de destruction. Quand les Gantois eurent vu s'éteindre le bûcher sur lequel ils avaient fait périr l'échevin, ils mirent au pillage les nombreuses maisons qu'il possédait dans la ville, les démolirent de fond en comble, brûlèrent les marchandises qui se trouvaient dans les magasins et déchirèrent les livres de commerce. Par bonheur, la femme et les quatre enfants du doyen des tisserands avaient pris la fuite, car sans cela, ils eussent été assassinés comme l'infortuné Crumbbrugghe.

Le lendemain, les magistrats de la ville, qui, faute de forces militaires suffisantes pour arrêter de si funestes désordres, n'avaient pu y opposer que d'inutiles remontrances, reçurent un renfort considérable de troupes; mais ces troupes ne trouvèrent plus rien à réprimer. Chacun était retourné chez soi et à son travail; tous ces forcenés étaient redevenus des pères de famille paisibles et laborieux. On rechercha les principaux coupables; la justice fit des enquêtes; comme il arrive d'ordinaire dans les émeutes, il ne se trouvait point de chefs; chacun avait agi sous une impulsion fiévreuse et spontanée. Quant au personnage mystérieux que l'on avait vu au milieu de cette fatale agitation, personne ne le connaissait, et personne n'avait vu les traits de son visage. Il n'en devint pas moins le bouc expiateur de la révolte; on le condamna par contumace à la torture et à la mort, et on le somma de comparaître devant la justice. Les sommations, ridiculement adressées à un homme dont on ne savait même pas le nom, restèrent, vous le comprenez, sans effet, et bientôt l'on ne parla plus dans la ville du funeste événement que pour plaindre Crumbbrugghe et sa malheureuse famille.

En effet, le crime imputé à l'échevin se trouvait enveloppé de tant d'inexplicables circonstances, que l'on regardait l'infortuné comme innocent. On s'appitoyait donc sur son sort, et surtout sur celui de sa famille, car les enfants et la veuve de Crumbbrugghe étaient passés tout à coup d'une grande fortune à une affreuse misère; la démolition des maisons qui leur appartenaient, la destruction des marchandises, et la perte du négociant habile, qui manquait tout à coup à la direction des nombreuses affaires qu'il avait entreprises, ne leur laissaient aucune ressource.

Comment connaître les débiteurs, puisque les livres de commerce, la correspondance, tous les papiers avaient été

anéantis? Comment répondre aux créanciers qui se présentèrent avec des titres en règle et qui s'emparèrent du peu qui restait?

Il fallut que la veuve et les enfants de l'échevin se retirassent dans une petite maison du faubourg de Bruxelles, où les reçut une vieille parente, elle-même presque sans fortune. Dame Crumbbrugghe mit ses enfans en apprentissage chez des ouvriers, car elle n'avait rien voulu accepter des amis qui lui restaient à Gand, et elle avait repoussé avec indignation une rente viagère offerte par les échevins.

— Je ne veux pas le prix du sang de mon mari, avait-elle répondu. Ceux qui l'ont laissé assassiner par faiblesse sont aussi coupables que ceux qui ont fait ce crime par fureur.

La maison de l'échevin Crumbbrugghe, à Gand.

CHAPITRE TROISIÈME.

IANS CRUMBBRUGGHE.



L'aîné des fils de la digne veuve se nommait Ians. Agé de quinze ans, il quitta tout à coup les allures d'un enfant pour devenir un homme sérieux et plein d'amour du travail. Le tisserand chez lequel il était entré comme apprenti se plaisait à rendre une grande justice à l'activité, à l'intelligence et au bon sens commercial de son élève : il n'eut point, durant trois années qu'il le garda dans sa maison, un seul reproche à lui adresser. Ce temps écoulé, il lui dit :

— Ians, vous voici devenu un habile ouvrier; il ne vous manque maintenant que l'expérience des affaires. Prenez cette somme d'argent, elle vous servira à gagner les villes hanséatiques. Vous irez à Berghen; là, vous vous ferez recevoir par l'un des *Sermens* d'ouvriers, qui forment dans l'Europe commerciale la vaste association sans laquelle la fortune n'est plus possible aujourd'hui. Au bout de deux années, vous reviendrez à Bruxelles; j'espère alors pouvoir vous donner des preuves de l'intérêt que je vous porte.

— Mon digne maître, vos offres me touchent, reprit le jeune homme; mais ma mère, ma sœur et mon frère, dont les faibles ressources se trouvent épuisées, n'ont plus d'autre moyen d'existence que mon travail; vous le voyez, je ne puis partir.

— Sois sans crainte, Ians : ta mère et ta sœur recevront, chaque semaine, de quoi vivre à l'aise; quant à ton frère, le voici en âge de te remplacer chez moi; il deviendra mon apprenti. A ton retour, tu m'indemniseras de ce que j'aurai

fait pour eux. Si tu ne revenais pas, eh bien, je suis père, et j'aurai fait pour ta famille, ce que je voudrais que le bon Dieu fît faire pour la mienne, si le malheur venait à me frapper.

Ians alla donc embrasser sa mère, et partit le lendemain pour la ville de Berghen.

Berghen, capitale de la Norwège, servait de comptoir principal aux hanséates, et comptait dans ses rues tortueuses et enfumées des marchands de tous les pays. Elle formait alors le centre de la vaste association dont il est important, avant d'aller plus loin, d'apprendre en quelques mots l'histoire.

Hanse vient des mots allemands *anz-set*, *ou bord de la mer*. La hanse est une association qui remonte, dit-on, au dixième siècle, et qui eut pour but, dans le principe, de protéger la navigation contre les pirates qui désolaient la Baltique.

Elle se composa d'abord de quelques villes situées sur les côtes de la mer, depuis le golfe de Finlande jusqu'à l'embouchure du Rhin. Les villes confédérées prirent le nom de villes *hanséatiques*. Leur nombre s'élevait déjà à soixante-quatre à la fin du quatorzième siècle. La hanse avait des flottes, une armée, un trésor, et tout ce qui constitue un gouvernement. Elle se divisait en quatre membres ou quartiers. Le premier avait pour métropole Lubeck, et s'appelait le *Vandale*; il comprenait les villes hanséatiques, depuis Hambourg jusqu'à l'extrémité de la Poméranie; le second, appelé le *Rhin*, avait pour chef-lieu ou métropole Cologne; le troisième, le *Saxon*, métropole Brunswick, comprenait plusieurs villes de la Saxe et de la Westphalie; le quatrième, le *Prussien*, métropole Dantzig, se composait des villes confédérées de la Prusse et de la Livonie. Chacune de ces métropoles avait une charge et un titre à part. Berghen était le *chef* de la confédération hanséatique; Dantzig, le *chancelier* ou *orateur*; Brunswick, le *maréchal* ou curateur; Cologne, le *trésorier*. Les assemblées générales de la ligue se tenaient tous les trois ans à Lubeck. Chaque *quartier* avait son assemblée particulière annuelle dans sa métropole. La Hanse était parvenue, au commencement du quinzième siècle, à son apogée de puissance et de prospérité. Elle exploitait exclusivement le commerce de la Baltique; elle équipait de grandes flottes, et guerroyait avec les princes du Nord qui contrariaient ses spéculations où prétendaient porter atteinte à ses priviléges.

La hanse, qui devait sa force et sa richesse à l'association, favorisait donc l'association par tous les moyens possibles et l'encourageait parmi les siens. Il existait dans chacune des villes hanséatiques une sorte de franc-maçonnerie dont les initiés devaient traverser un à un les grades. La fortune et le rang n'exemptaient personne des épreuves à subir. Une fois admis, les compagnons trouvaient aide et secours parmi les hanséates; dans les crises difficiles on leur prêtait les capitaux d'un fonds commun; on prenait soin de leurs veuves, et on mettait en apprentissage leurs orphelins; quand ils tombaient malades et devenaient incapables de diriger leurs affaires, on choisissait parmi les plus habiles de la hanse quelqu'un pour les remplacer. Du reste, il n'était pas permis au premier venu d'entrer dans cette association; les épreuves que devaient subir les néophytes ne contribuaient pas médiocrement à en restreindre le nombre.

Ians, en arrivant à Berghen, resta d'abord étourdi du tumulte et de l'agitation qui se faisaient dans cette ville. Habitué au calme des rues de Bruxelles, il faillit deux ou trois fois se faire écraser par les innombrables voitures chargées de marchandises, qui parcouraient en tous sens les différents quartiers. Aussi l'apprenti se hâta d'entrer dans une petite auberge qui se trouvait à l'entrée du faubourg.

— Pouvez-vous me loger chez vous? demanda-t-il à l'hôtesse qui trônait dans le comptoir.



A la vue de Ians, la vieille aubergiste parut éprouver une vive émotion. On aurait dit que les regards et les mots pleins de douceur du jeune homme lui causaient une impression douloureuse.

— Passez votre chemin, répliqua-t-elle brusquement, toutes les chambres de ma maison sont occupées.

— Tant pis, répliqua Ians, car je suis étranger dans Berghen; j'y arrive accablé de fatigue, et je ne sais où

trouver un logement, ma bonne femme. Pouvez-vous au moins m'indiquer une auberge voisine?

— D'où venez-vous? reprit l'aubergiste. Je reconnais à l'accent de votre voix que vous êtes Flamand.

— J'arrive tout droit de Bruxelles.

— De Bruxelles? votre prononciation annonce un Gantois.

— Je suis né en effet dans cette ville.

— Et quel est votre nom?

— Ians.

— Le nom de votre famille?

— Ians Crumbbrugghe.

A ce nom, la vieille laissa échapper le pot d'étain qu'elle venait de remplir de bière.

— Que venez-vous faire à Berghen?

— Je viens pour m'y faire recevoir compagnon de la hanse.

— Et vous comptez arriver sous peu au grade de maître?

— Non, il n'appartient pas à un pauvre ouvrier comme moi d'aspirer si haut, répliqua Ians en soupirant.

— Vous n'êtes donc pas riche?

— Quand on a perdu depuis longtemps son père, on n'est jamais riche. Que Dieu me donne la force de gagner mon pain et celui de ma mère, c'est tout ce que je demande à sa miséricorde.

— Ce sont là de bons sentimens, dit l'aubergiste visiblement émue, et puisque vous êtes un ouvrier laborieux et un bon fils, vous trouverez asile chez moi: je vous faciliterai les moyens d'être admis au noviciat de la hanse. Les compagnons tisserands ont choisi mon auberge pour lieu de leurs réunions. Je suis leur Mère. Quittez votre havre-sac, asseyez-vous à cette table, et si votre bourse est vide, la mère Willems vous fera crédit.

— Je n'ai, grâce à Dieu, besoin du crédit de personne, interrompit Ians en tirant de sa poche une bourse de cuir assez rondelette encore.

— Duyvecke! s'écria la vieille, holà, Duyvecke! apportez à déjeuner à ce jeune homme.

A cet appel, une jeune fille montra sa jolie tête à la porte de l'arrière-boutique, regarda l'aubergiste et Ians, disparut et revint quelques instans après. Ses petites mains blanches, gantées d'une mitaine de laine rouge, qui laissait nus le le pouce et les autres doigts, tenaient un immense plat d'étain. Elle le plaça devant le nouveau venu, et tandis que ce dernier commençait à faire honneur à l'excellent rôti qu'on venait de lui servir, elle alla puiser, au robinet d'un tonneau placé dans la boutique même, un pot de bière brune et mousseuse qu'elle mit sur la table à côté du plat.

Tout en apaisant le rude appétit que lui avait donné le voyage, Ians considérait la jeune fille qui venait de le servir, et que l'aubergiste appelait du joli nom de Duyvecke, nom hollandais qui signifie, vous le savez, petite colombe.

Elle paraissait âgée de quinze à seize ans tout au plus. Une jupe de laine rouge tombait jusqu'à ses chevilles, et laissait voir deux souliers mignons à talons élevés, et dont une large boucle d'argent couvrait le cou-de-pied cambré. Un corset de velours noir, brodé en or et ouvert sur la poitrine, montrait une chemisette de fine batiste plissée à petits plis. Cette sorte de veste à large basques laissait nus le cou et la poitrine; les manches étroites ne descendaient que jusqu'aux coudes.

Cet ajustement coquet de Duyvecke se complétait par une coiffure pleine d'originalité et de grâce. C'était une sorte de grand voile de dentelle qui retombait sur ses épaules, et que pressaient contre le front des plaques d'argent rehaussées de pierreries, telles qu'en portent encore, de nos jours, les femmes de la Frise. Sous ce diadème brillaient deux grands yeux noirs, et s'entr'ouvrait une petite bouche fraîche et rieuse que Ians ne put s'empêcher de comparer à deux cerises.

En voyant l'étranger la regarder avec tant d'attention, la jeune fille, qui semblait habituée aux hommages rendus à sa beauté, remplit de bière jusqu'au bord le gobelet que sa pratique laissait vide, et, suivant la coutume du temps, porta à ses lèvres la mousse du breuvage.

— A votre santé, dit-elle; Dieu vous donne la réussite de vos projets.

— Dieu vous entende! reprit-il. Puissiez-vous être la colombe qui m'apporte, dans son joli bec rose, le rameau d'olivier de l'espérance et du bonheur!

Il porta le gobelet à ses lèvres et le vida d'un seul trait. L'allusion à son nom fit sourire la jeune fille.

— Buvez à ma santé, dit-elle; je prierai Dieu pour vous, et je ferai une neuvaine à Notre-Dame de Berghen, afin d'obtenir qu'elle vous protége.

— Et maintenant, jeune homme, dit l'aubergiste, il faut vous occuper de votre réception parmi les compagnons de la hanse. Voici précisément Iacobs, le maître des compagnons tisserands.

Elle présenta le jeune homme à l'ouvrier. Celui-ci était un vieillard à la mine sévère et aux traits durs.

— Vous voulez entrer parmi les compagnons hanséates? demanda-t-il. Voyons d'abord si vous réunissez les qualités requises pour le noviciat. Savez-vous manier la navette et fabriquer les plus fines batistes?

— Je crois, sans vanité, pouvoir défier les plus habiles tisserands.

— Nous verrons bien. Êtes-vous né légitimement de père et mère légitimes?

— Oui.

— Vos père et mère n'ont-ils jamais éprouvé de condamnations infamantes; le fer du bourreau ne les a-t-il point marqués du fer rouge? N'a-t-il point coupé leur nez ou leurs oreilles; enfin la hart ou le bûcher n'ont-ils point mis fin à leurs jours?

— Mon père a péri victime de la fureur populaire; mais aucun arrêt n'avait flétri son honneur.

— Son père était innocent, dit l'aubergiste, j'en donnerai les preuves à la hanse, maître Iacobs.

— Du moment où vous êtes disposée à prononcer les sermens d'usage, dame Willems, je n'ai plus rien à dire, répliqua l'ouvrier.

— Mon père! Vous avez connu mon père? Vous avez les moyens de prouver son innocence! oh! parlez! parlez!

— Jeune homme, Siegbrit Willems a été chassée de Gand par l'ordre de l'échevin votre père. Il l'a fait condamner comme sorcière; il a ordonné de démolir sa maison de fond en comble; et pourtant, celle qu'il accablait ainsi était innocente. Crumbbrugghe pouvait facilement en acquérir la preuve, il ne l'a point fait... Le talion l'a frappé; innocent, il a été condamné; le bûcher qu'il me destinait l'a dévoré; ses maisons ont été démolies comme la mienne: c'était justice. Mais la vengeance et l'expiation ne doivent pas aller au delà de la tombe. Siegbrit attestera par serment, devant la hanse, que votre père était innocent, et elle servira de protectrice au fils de son ancien ennemi. *De profundis* pour le repos de son âme.

Elle prit un chapelet à sa ceinture, en plaça le crucifix devant ses yeux et récita les prières des morts, tandis que

Ians et le compagnon hanséate, la tête découverte, répétaient à voix basse les versets du psaume.

— *Amen*, dit la vieille en finissant, et que maître Crumbbrugghe me pardonne dans le ciel comme je lui pardonne sur la terre!

— Si mon père a eu des torts envers vous, je vous prie en son nom de les lui pardonner; je suis prêt à vous offrir telle réparation que vous exigerez, dit Ians.

— Taisez-vous, jeune homme, ne rappelez pas les souvenirs du passé! interrompit Siegbrit. Taisez-vous! Ou plutôt, quand vous prierez Dieu, demandez à votre père, qui doit être dans le paradis, car sa mort a été un martyre, demandez-lui qu'il ôte le remords du cœur de ceux qui ont causé son trépas! La vengeance est un fruit doux à manger, ajouta-t-elle, mais qui laisse une éternelle amertume aux dents qui l'ont écrasé.

—Auriez-vous pris part à la mort de mon père? s'écria Ians en reculant avec terreur.

— Je viens de prier Dieu pour lui, dit Siegbrit d'un ton solennel; je me porte garant de son innocence; je serai désormais l'appui et la mère de son fils; voilà tout ce que vous devez savoir, et tout ce dont je veux me souvenir moi-même.

— Oui, la mère Willems a raison, jeune homme! Elle a plus d'esprit et de bon sens que les plus capables et les plus riches négocians de la hanse. Ce qu'elle dit, tous les compagnons l'écoutent et le pratiquent comme parole d'Évangile. Venez donc me trouver ce soir; je vous mettrai à l'épreuve, et si vous savez disposer habilement les fils sur le métier, si vous tissez une toile de batiste bien régulièrement, de manière à rivaliser avec les plus habiles ouvriers, votre noviciat ne sera pas long, car maître Iacobs se fera votre répondant et votre parrain.

Le lendemain en effet, Ians, qui avait fabriqué une toile d'une finesse et d'une régularité remarquables, fut présenté aux syndics de la hanse des tisserands par le vieux ouvrier qu'il avait rencontré chez l'aubergiste.

— Or çà, lui dirent les chefs de l'association, écoutez bien ce qui va vous être dit, Ians Crumbbrugghe, vous qui vous présentez au noviciat de la hanse des tisserands.

La hanse ne doit pas se composer seulement d'ouvriers habiles, il faut encore qu'ils puissent apporter en dot, à la société qu'ils épousent, une naissance légitime, un nom pur et sans tache, un corps robuste, un courage éprouvé, un esprit patient et un caractère énergique. Vous sentez-vous capable de donner des preuves de toutes ces conditions et de toutes ces qualités?

— Je tâcherai d'acquérir celles qui me manquent. Qui veut peut.

— C'est répondre comme il faut. La légitimité de votre naissance et la pureté de votre nom sont affirmées sous serment par dame Siegbrit Willems, Mère de la hanse des tisserands. Voici une toile fine et belle que vous avez tissée sous les yeux de notre maître Iacobs. Préparez-vous à subir la première épreuve aujourd'hui; demain viendra la seconde; la troisième se célébrera dans quinze jours.

Le doyen des syndics, après avoir fini de parler, prit Ians par la main et le conduisit dans une vaste cour où se trouvaient réunis tous les compagnons de la hanse des tisserands, c'est-à-dire environ trois cents personnes. Il conduisit le jeune homme sur une chaise disposée au milieu d'un échafaudage de bois à jour, et alla prendre place lui-même au milieu des autres syndics, sur des fauteuils disposés en face.

Tout à coup, il frappa des mains; la chaise sur laquelle se trouvait assis Ians s'éleva brusquement à douze ou quinze pieds de terre, par le moyen de cordes et de poulies, que mirent en mouvement six hommes. Au même instant, on alluma à terre, sous le néophyte, un amas de goudron, de plumes, de cornes de bœuf et de pieds de cheval. Une fumée pestilentielle enveloppa tout de ses nuages étouffans, et on se mit à descendre et monter la chaise, sur laquelle le néophyte devait se tenir cramponné avec force, sous peine de choir dans le feu. Tantôt on le faisait tournoyer sur lui-même, d'autres fois on plongeait ses pieds dans le brasier.

Tandis qu'il subissait ce supplice véritable, les compagnons de la hanse chantaient les couplets suivans, qu'a retracés et publiés le poëte danois Holberg:

Le travail est le bonheur,
L'union fait la force.

La douleur à deux devient légère,
La prospérité à deux est plus douce;
Les oiseaux vont par bandes dans le ciel;
Les poissons se réunissent pour traverser les mers.

Le travail est le bonheur,
L'union fait la force.

Si tu veux être bon compagnon,
Si tu veux que la hanse soit fière de toi,
Sois le plus habile ouvrier,
Le camarade le plus loyal et le plus fidèle.

Le travail est le bonheur,
L'union fait la force.

Il faut rire au nez de la fatigue,
Souffleter et chasser la paresse,
Écraser sous le talon les mauvaises pensées,
Élever son âme à Dieu et vider gaîment son verre.

Le travail est le bonheur,
L'union fait la force.

Le commerce est comme la voûte du ciel,
Il couvre et il féconde la terre.
Partout où il laisse tomber sa rosée,
La fécondité naît comme un bel arbre.

Le travail est le bonheur,
L'union fait la force.

Marchons donc la tête levée,
Compagnons, braves compagnons de la hanse;
Car aucune association n'a la force de la hanse,
Nulle part on ne trouve des bras aussi habiles.

Le travail est le bonheur,
L'union fait la force.

Nulle part on ne trouve des cœurs
Aussi purs, aussi braves, aussi loyaux
Qui fait partie de la hanse
Peut marcher la tête levée,
Même en présence des rois;
Il ne doit s'humilier que devant Dieu.

Le travail est le bonheur.
L'union fait la force.

Quand on vit Ians près de suffoquer, on le descendit à terre, et on lui versa sur la tête douze grands pots d'eau, puisés à douze tonnes différentes. Après quoi, on le félicita sur le courage avec lequel il avait supporté les épreuves, et on lui permit de rentrer chez lui et d'y prendre du repos.

Le lendemain, au point du jour, les syndics vinrent le chercher au logis de Siegbrit. Ils le firent monter silencieusement dans une barque, et le conduisirent en pleine mer. Là, tout à coup on le poussa dans l'eau, et on le laissa s'y débattre, sans lui porter de secours. Quand il voulut regagner la chaloupe, les syndics déployèrent de larges fouets, et lui en assénèrent des coups, de manière à lui couvrir de larges coutures tous les membres. Après cette flagellation, ils consentirent à le recevoir à bord et à le ramener sur le rivage.

On s'attendait à voir Ians, suivant l'habitude des néophytes, se retirer chez lui et se mettre au lit. Loin de là, il déclara l'intention de travailler, comme s'il n'eût supporté ni fatigue ni douleurs. Cette résolution énergique lui valut les éloges des syndics, et servit sans doute à rendre moins cruelle pour lui la troisième et dernière épreuve, la plus difficile à supporter.

Elle consistait à passer par les verges, et à recevoir, les yeux bandés, un coup de baguette asséné tour à tour par chacun des compagnons de la hanse. Siegbrit voulut elle-même donner la main à Ians durant ce supplice véritable; grâce au crédit dont elle jouissait, on ne frappa qu'avec ménagement son protégé. Un seul des compagnons, cependant, montra contre le novice une violence et un acharnement qui excitèrent les murmures. Non-seulement il frappa Ians à tour de bras, mais il dirigea son bâton sur sa poitrine. Le patient tomba sans connaissance aux pieds de son bourreau.

— Christian, s'écria la vieille Siegbrit, tu m'as désobéi; la vengeance ne tardera point à venir! tu le sais, la mère Willems ne pardonne jamais.

— Au diable votre protégé! au diable vous-même, mère Willems. Depuis que ce jeune blanc-bec est arrivé à Berghen, vous n'avez de soins et d'attentions que pour lui.

— Embrassez ce jeune homme, et demandez-lui pardon, dirent tous les témoins de la scène. L'hanséate qui hait mérite la haine. Embrassez-le, ou la hanse vous chassera de son sein.

— Eh bien! au diable la hanse avec le reste!

On se jeta sur l'imprudent, et Dieu sait quels traitemens il eût éprouvés, quoiqu'il tirât son poignard et qu'il se montrât disposé à faire bonne résistance. Mais Ians, revenu tout à fait à lui, se jeta entre les compagnons et celui qui l'avait si indignement traité.

— J'ai le droit, comme nouvel hanséate, de vous requérir une grâce, s'écria-t-il. Pardonnez à Christian. Je le demande comme mon droit.

Tous les assaillans quittèrent à l'instant le coupable, que le péril n'avait fait ni pâlir ni trembler. Il reçut le témoignage de générosité de Ians avec une sorte de dédain, et sortit de l'assemblée à pas lents, sans adresser un mot de bienveillance à son libérateur.

On apprendra, dans la seconde partie de cette histoire, quels motifs de haine Christian nourrissait contre Ians.

S. Henry BERTHOUD.



ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

L'AUTEUR DES CONTES BLEUS.

Des deux frères, Claude et Charles, qui ont illustré le nom de Perrault, il est remarquable que ni l'un ni l'autre n'a trouvé sa réputation dans le genre auquel il se croyait le plus propre et dont il faisait sa principale affaire : Claude Perrault, bon médecin et habile physicien, est à jamais célèbre comme architecte pour avoir donné les plans de l'Observatoire et de la colonnade du Louvre ; Charles Perrault, poëte froid, mais ingénieux, académicien érudit, versé dans les littératures anciennes, et artiste de goût plutôt que d'invention, n'est connu aujourd'hui que par les Contes de Fées publiés sous le nom de son fils ; mais ces contes, par leur bonhomie, par leur simplicité qui n'exclut pas la grâce et l'esprit, sont restés des modèles qu'on ne saurait pas mieux imiter que les fables de La Fontaine.

Charles Perrault, né à Paris le 12 janvier 1628, était le quatrième fils de Pierre Perrault, avocat au parlement de Paris, originaire de Touraine. Son père devait être instruit, ami des lettres, des sciences et des arts, puisqu'il commença lui-même l'éducation de ses enfans et la dirigea tant qu'il vécut, selon la vocation de chacun : l'aîné, Pierre, se destina au barreau ; le second, Claude, étudia la médecine ; le troisième, Nicolas, choisit le parti de la théologie, et le dernier enfin, Charles, montra de bonne heure des dispositions pour la poésie et pour la critique littéraire.

Sa mère lui avait appris à lire dès son bas âge ; à huit ans et demi il commença ses classes au collége de Beauvais (situé dans la rue de ce nom, et réuni alors au collége de Presles), où ses frères faisaient aussi leurs études : le soir après souper il répétait ses leçons devant son père ,et les analysait ensuite en latin pour se familiariser avec cette langue. Ces exercices journaliers développèrent sa mémoire et contribuèrent à ses succès scolaires ; il occupait souvent le banc d'honneur, et, par un instinct naturel, il aimait mieux composer des vers que de la prose : « Il les faisait quelquefois si bons, que ses régens lui demandaient qui les avait faits. »

Cette ardeur de rimer fut bientôt remplacée par une fureur d'argumenter : dans sa philosophie, « il prenait tant de plaisir à disputer en classe, qu'il aimait autant les jours où on y allait que les jours de congé. » Il était le plus jeune de ses condisciples, et pourtant il parlait à son régent avec une liberté extraordinaire, que celui-ci tolérait à cause de l'habileté précoce de ce fougueux disputeur. Mais les parens de Charles Perrault n'ayant pas consenti à supporter les frais qu'entraînait la cérémonie de la thèse publique, le régent de philosophie, qui se promettait de briller dans son élève, témoigna sa mauvaise humeur contre lui en l'empêchant de disputer contre les écoliers qui devaient soutenir des thèses. Irrité de se voir condamné au silence, Charles Perrault déclara tout haut qu'il n'avait plus que faire de venir en classe, et se retira sur-le-champ suivi d'un seul imitateur de sa rébellion, nommé Beaurin, qui l'aimait beaucoup, et qui voulut partager son sort.

Les deux amis s'en allèrent ensemble dans le jardin du Luxembourg pour tenir conseil sur les suites de leur retraite : ils résolurent de ne plus retourner au collége, et de se passer de maîtres ; en effet, dès le lendemain, ils mirent à exécution leur plan d'études, qu'ils continuèrent sans interruption pendant plusieurs années ; ils se réunissaient dans la chambre de Charles Perrault, le matin depuis huit heures jusqu'à onze, et l'après-dînée (on dînait alors à midi) depuis trois heures jusqu'à cinq. « Si je sais quelque chose, disait Perrault, je le dois particulièrement à ces trois ou quatre années d'études. » Ils lisaient et commentaient les Écritures, les Pères de l'Église, les auteurs classiques de l'antiquité et les historiens français ; ils traduisaient le grec et le latin, en faisant des extraits : l'un dictait, l'autre écrivait ; la récréation ordinaire des deux amis était une promenade sous les marronniers du Luxembourg.

Vers ce temps-là, la littérature tournait au burlesque, et Scarron, qui avait mis en vogue la poésie facétieuse, publiait les premiers livres de son *Virgile travesti*, lequel, à son apparition, fut admiré des esprits les plus délicats : Racine lui-même ne dédaignait pas cette lecture. Charles Perrault, séduit par une mode qui se répandait du théâtre et des ruelles dans les colléges, voulut travestir le sixième livre de l'*Énéide*, que Scarron n'avait pas encore fait paraître : il rivalisa donc avec Beaurin à qui rencontrerait les plus plaisantes métamorphoses de Virgile, et comme ils riaient aux éclats à chaque folie que l'un d'eux imaginait, Nicolas Perrault, dont le cabinet était voisin du leur, accourut au bruit, et accepta une part de cette collaboration bouffonne, bien qu'il fût déjà bachelier en théologie. Ce fut lui qui, dans la description de l'enfer, trouva ces vers fameux, tant de fois attribués à Scarron par les biographes et les critiques :

J'aperçois l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Claude Perrault lui-même consentit à se distraire de ses cours de médecine en coopérant à cette œuvre burlesque, et non-seulement il en fit la meilleure partie, mais encore il orna le manuscrit de deux dessins à l'encre de Chine. Cependant ce sixième livre n'a jamais été imprimé, sans doute parce que celui de Scarron le fut cette même année ; mais Cyrano de Bergerac, malgré sa vanité lunatique, ayant entendu citer le portrait du cocher infernal, voulut connaître et complimenter lui-même l'association poétique des trois frères.

Les jeunes émules de Scarron et de d'Assoucy, encouragés par cet illustre suffrage, composèrent ensuite un poëme burlesque en deux chants, dont le premier seul fut publié plus tard sans nom d'auteur (Paris, 1653, in-4°). Ce poëme, intitulé *les Murs de Troie ou l'origine du burlesque*, renferme une fable ingénieuse : Apollon, après avoir inventé la grande poésie chez les dieux et la poésie pastorale chez Admète, invente la poésie burlesque en bâtissant les murs de Troie avec Neptune. La versification de ce poëme est assez bonne, et semée de traits d'esprit ; le second chant existe à la bibliothèque de l'Arsenal, écrit tout entier de la main de Claude Perrault, qui prit plaisir à représenter Apollon architecte.

Nicolas Perrault (1), reçu docteur en Sorbonne, partagea les opinions du célèbre Arnauld, et fut condamné avec lui par la Faculté de théologie. Comme il cherchait à entraîner ses frères dans le jansénisme, ceux-ci lui demandèrent des explications relatives à la *grâce*, qui servait de thème à ces débats; mais après avoir entendu une conférence sur le *pouvoir prochain* et le *pouvoir éloigné*, ils avouèrent que « la question méritait peu le bruit qu'elle faisait. » Charles Perrault conçut cependant une estime profonde pour le caractère et pour le génie du grand Arnauld.

Il alla, en 1651, prendre ses licences à Orléans, d'où il revint avocat, « le son de son argent, que l'on comptait derrière lui pendant sa thèse, ayant fait la bonté de ses réponses; » ensuite il étudia, *sans maître*, les *Institutes* de Justinien, et s'instruisit avec quelque répugnance dans le droit coutumier : car il jugeait dès lors « combien serait utile la réduction de toutes les coutumes en une seule par toute la France, pour diminuer le nombre de procès. » Il plaida deux causes avec succès; mais cet heureux coup d'essai ne prévalut pas contre les représentations de ses rères, « qui le dégoûtèrent tellement de la profession d'avocat, qu'il s'en dégoûta lui-même insensiblement. »

Pierre Perrault, qui était un très-habile avocat et ne savait pourtant pas se faire valoir, quitta le barreau et acheta la charge de receveur-général des finances à Paris, vers le commencement de l'année 1654 : il offrit la place de premier commis à son frère Charles, qui accepta cette offre et resta dix ans à la recette générale, où les loisirs ne lui manquèrent pas pour s'occuper de livres et de vers. Le receveur-général avait acheté la belle bibliothèque de l'abbé de Serisi : Charles Perrault en profita et devint poëte à force de lire les poëtes.

Sa première poésie fut un *portrait d'Iris*, dans le genre *galant*. Quinault, ayant eu communication de cette pièce, se l'appropria en la dédiant à une demoiselle dont il était amoureux; mais le véritable auteur revendiqua bientôt l'honneur de ce madrigal, qui courait par tout Paris sous le nom de Quinault. Le second ouvrage de Charles Perrault eut encore des destinées plus brillantes; c'était un *Dialogue de l'Amour et de l'Amitié*, en prose et en vers, dans lequel se trouve ce joli quatrain :

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde,
Il est le plus petit et le plus grand des dieux;
De ses feux il remplit le ciel, la terre et l'onde,
Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.

Ce dialogue eut plusieurs éditions, fut traduit en italien, et le surintendant Fouquet « le fit écrire sur du vélin avec de la dorure et de la peinture. »

Charles Perrault perdit sa mère en 1657, et dans le partage de la succession, la maison qu'elle possédait à Viry échut en partage au receveur-général, qui désira y bâtir un nouveau corps de logis : Charles Perrault, qui déjà pensait à quitter l'emploi de premier commis pour se livrer tout entier aux lettres, se chargea de diriger les constructions, et orna le jardin d'une grotte en rocailles. Ses frères, qui avaient tous l'instinct de l'architecture, eurent plus ou moins part aux plans de cette maison de campagne « qui fut trouvée bien entendue. » Charles Perrault ne se bornait pas à faire de la maçonnerie; il composait de petites pièces sur des sujets d'imagination ou de circonstance, entre autres deux odes, l'une sur la paix, l'autre sur le mariage du roi.

Sur la fin de 1662, Colbert, qui prévoyait que Louis XIV lui donnerait la surintendance des bâtimens, eut l'idée de former d'avance auprès de lui un conseil de gens de lettres « qu'il pût consulter sur toutes les choses qui regardent les bâtimens, et où il pût entrer de l'esprit et de l'érudition. » Il jeta d'abord les yeux sur Chapelain, qu'il connaissait « pour l'homme du monde qui avait le goût le meilleur et le sens le plus droit; » il lui adjoignit l'abbé de Bourseis et l'abbé de Cassagnes. Pour choisir une quatrième personne, il s'adressa à Chapelain, qui, *de son propre mouvement*, nomma Charles Perrault avec toutes sortes d'éloges. Colbert, qui avait vu et goûté les vers de Perrault, voulut voir de sa prose, et pria Chapelain de lui demander d'écrire sur l'acquisition de Dunkerque que le roi venait de faire. Ce discours, rédigé aussitôt, plut au ministre, qui réunit son conseil, lui déclara ses intentions, et fixa les assemblées aux mardi et vendredi de chaque semaine. Dès cette première séance, Charles Perrault fut désigné pour tenir la plume, et, le 15 février 1664, Colbert lui remit une bourse contenant cinq cents écus en or, gratification que le ministre augmenta depuis de deux cents livres, et qui fut continuée jusqu'en 1689.

Cette petite Académie, comme on l'appela, était chargée de corriger tous les ouvrages à la louange du roi qu'on devait imprimer au Louvre, et de composer toutes les devises latines dont Colbert avait besoin pour les médailles, pour les enseignes de régimens, pour les monumens, et pour les tapisseries des Gobelins; ce fut l'origine de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Colbert se proposait d'employer la petite Académie à travailler sous ses yeux à l'histoire du roi; il présenta même les quatre historiographes à Louis XIV, qui leur dit : « Vous pouvez, messieurs, juger de l'estime que je fais de vous, puisque je vous confie la chose du monde qui m'est la plus précieuse, qui est ma gloire; je suis sûr que vous ferez des merveilles; je tâcherai, de ma part, de vous fournir de la matière qui mérite d'être mise en œuvre par des gens aussi habiles que vous êtes. » Le savant helléniste Charpentier fut associé à la petite Académie, et spécialement chargé de rédiger cette histoire, dont Charles Perrault avait déjà écrit plusieurs parties sous la dictée même de Colbert. Mais ce projet fut abandonné et, repris plus tard par Mme de Montespan, qui confia ce travail à Pellisson, Racine et Boileau.

Charles Perrault, que ses attributions avaient placé dans les bonnes grâces de Colbert, devint contrôleur-général des bâtimens; il fut bientôt à portée de servir son frère Claude avec un noble dévouement en lui facilitant l'entrée de l'Académie des sciences, qui venait d'être créée, et en favorisant l'adoption de ses plans d'architecture pour l'Observatoire et pour le Louvre. Ce fut en 1664 que l'on songea sérieusement à élever la façade de ce palais : les modèles de Levau, premier architecte du roi, furent soumis à la critique des autres architectes, et ceux-ci invités à présenter des dessins de leur invention : on exposa ces dessins dans une salle du Louvre; l'un d'eux réunit tous les suffrages : il était de Claude Perrault, qui devait à son frère Charles l'idée du péristyle. « Colbert en fut charmé, et ne concevait pas qu'un homme qui n'était pas architecte de profession eût pu faire rien de si beau. « Néanmoins Colbert résolut de ne pas se décider sans avoir l'approbation des principaux architectes de l'Italie, et il ordonna même à Charles Perrault de faire une lettre au Poussin, qui était alors à Rome, pour le prier de recueillir à ce sujet les avis des meilleurs artistes italiens; mais cette lettre ne fut pas envoyée, et, par une cabale de cour, le roi écrivit lui-même au cavalier Bernin pour le faire venir en France.

Charles Perrault vit avec peine la préférence accordée au

(1) Il mourut en 1661.

cavalier Bernin, qui arriva en France et y fut accueilli avec des honneurs qu'on n'eût pas rendus à un roi étranger; l'orgueil intolérable de cet artiste acheva d'indisposer contre lui Charles Perrault, qui souffrait impatiemment l'injustice faite à son frère. Quand Colbert lui demanda ce qu'il pensait des dessins que le cavalier avait proposés pour le Louvre quinze jours après son arrivée, Perrault feignit de ne les avoir pas vus, et ce fut la seule fois, assure-t-il dans ses Mémoires, qu'il ne dit pas la vérité au ministre:

— C'est quelque chose de fort grand, lui dit Colbert.

— Il y a sans doute des colonnes isolées? répondit Perrault.

— Non, reprit Colbert, elles sont au tiers du mur.

— La porte est-elle fort grande? dit Perrault.

— Non, répliqua-t-il, elle n'est pas plus grande que la porte des cuisines.

Perrault avait prétendu ne pas connaître les dessins pour mieux les critiquer devant le ministre, et pour lui faire remarquer que le cavalier Bernin était tombé dans les défauts qu'on reprochait au plan de Levau.

Perrault avait la conviction que « le dessin du cavalier était mal conçu et ne pouvait être exécuté qu'à la honte de la France; » voilà pourquoi il releva les fautes de ce plan dans un mémoire qu'il transmit à Colbert. Celui-ci le fit appeler dans son jardin et lui dit:

— J'ai été surpris du mémoire que vous m'avez envoyé; tout ce que vous me marquez est-il vrai, et l'avez-vous bien examiné?

— Je ne crois pas, monsieur, répondit Perrault, avoir rien mis qui ne soit comme je l'ai observé; mais n'y aurait-il pas de l'imprudence dans la liberté que j'ai prise?

— Vous avez bien fait, reprit le ministre: continuez; on ne peut trop s'éclaircir sur une matière de cette importance; je ne comprends pas, ajouta-t-il, comment cet homme l'entend, de nous donner un dessin où il y a tant de choses mal conçues.

Dès ce moment, la mauvaise intelligence ne fit que s'accroître entre le ministre et le cavalier, qui se plaignait qu'on le traitât en *petit garçon*.

Charles Perrault, qui soufflait sans cesse à l'oreille de Colbert de nouvelles critiques contre les plans du cavalier, avait souvent à essuyer des paroles dures de la part de ce fier artiste, vis-à-vis duquel il n'osait élever la voix. Un jour qu'il indiquait à Colbert une grossière bévue de l'architecte italien, ce dernier reprit vivement: « On voit bien que monsieur n'est pas de la profession; il ne lui appartient donc pas de dire son sentiment sur une chose dont il ne connaît rien. » Une autre fois, Perrault, dans l'atelier de Bernin, qui travaillait au buste du roi, adressa quelques observations à l'élève occupé à mettre au net le dessin de son maître; le cavalier entra tout à coup en fureur, dit à Perrault les choses du monde les plus outrageantes, entre autres, qu'il n'était pas digne de décrotter la semelle de ses souliers. « Je m'en plaindrai au roi, ajouta-t-il; quand il irait de ma vie, je veux partir demain et m'en aller. Je ne sais à quoi il tient que je ne donne du marteau dans mon buste, après un si grand mépris qu'on fait de moi! »

Le cavalier Bernin partit en effet peu de temps après, comblé d'honneurs et de présens; mais Colbert, qui lui avait fait porter par Perrault lui-même une somme de trois mille louis d'or, amena bientôt le roi à renoncer aux plans fournis par cet étranger, et à les remplacer par ceux de Claude Perrault. Lorsque les dessins de Levau et de Perrault furent mis en présence sous les yeux de Louis XIV, Colbert feignit de préférer le premier; mais le roi, qui tenait surtout à ne paraître influencé par personne, s'écria: « Et moi, je choisis l'autre, qui me semble plus beau et plus majestueux! »

Charles Perrault, satisfait d'avoir remporté une victoire difficile sur les préjugés et sur l'envie, inspira au ministre la pensée de créer un conseil des bâtimens, composé de Levau et du peintre Lebrun, pour surveiller l'exécution du plan adopté; il entra dans ce conseil en qualité de secrétaire; mais Levau et Lebrun ne pouvaient approuver les dessins de Claude Perrault, qui était obligé de faire à tout moment des dissertations d'architecture, afin de défendre sa création. Claude Perrault, par un excès de modestie et de discrétion, ne songeait pas à se faire connaître pour l'auteur du plan qu'on suivait, et Dorbay, élève de Levau, eut l'impudence de publier que ce plan était l'ouvrage de son maître. Les deux frères Perrault avaient « un tel amour pour la paix et pour la concorde, » qu'ils ne daignèrent pas répondre à ce mensonge audacieux, et ne disputèrent pas même au premier architecte du roi l'honneur d'avoir dessiné la façade du Louvre.

Pendant ces querelles et ces rivalités, Charles Perrault n'avait pas cessé de composer différentes pièces en prose et en vers, qui furent d'autant plus applaudies que sa position auprès du ministre et son obligeance naturelle lui avaient fait beaucoup d'amis. Le farouche Boileau avait donné l'exemple aux louanges en louant le *Dialogue de l'Amour et de l'Amitié*, qui fut attribué à madame de La Suze. *Le Miroir ou la métamorphose d'Orante*, *la Chambre de justice de l'Amour*, et surtout le poëme de *la Peinture*, méritaient une partie des éloges qui leur furent décernés. Perrault brillait peu par l'imagination; son style tombait quelquefois dans une platitude triviale et se hérissait d'obscurités ou d'incorrections; mais il se colorait souvent d'images neuves et pittoresques: car Perrault avait le talent d'exprimer avec bonheur des choses qui paraissaient hors du domaine de la poésie, et il alimentait la sienne de détails arides au fond, mais relevés par le choix des mots et par l'adresse avec laquelle il les employait dans ces difficultés qu'il recherchait au lieu de les éviter. Ainsi le poëme de la peinture renferme d'excellens vers et même d'excellens morceaux, malgré leur froideur et leur genre technique. Charles Perrault, qui était le secrétaire particulier de Colbert, décrivit aussi, par ordre du ministre, *la Course de têtes et de bagues*, *faite par le roi et les princes et seigneurs de sa cour en* 1662, (Paris, 1669, in-fol.): l'habile graveur Chauveau avait exécuté les estampes de cette description.

Colbert désira que Perrault fût admis dans le sein de l'Académie française, « afin, lui dit-il, de prendre par votre moyen connaissance de tout ce qui s'y passe. » Perrault sollicita la première place vacante après la mort de La Chambre, et se vit préférer le fils de ce médecin; il fut mécontent du procédé de l'Académie, et se tint à l'écart sans s'opposer à la nomination de Quinault et de plusieurs autres; enfin, l'Académie le nomma pour succéder à l'abbé de Montigny, bien qu'il n'eût fait aucune sollicitation. Son discours de réception fut fort applaudi par ses confrères, et il prit de là occasion de leur dire: « Qu'il ne serait pas mal à propos que l'Académie ouvrît ses portes aux jours de réception, de même qu'il est très-bon qu'elle les ferme lorsqu'elle travaille à son dictionnaire. » Tous les académiciens, hormis le vieux Chapelain, se rangèrent de cet avis, et à la réception de Fléchier, qui suivit de près celle de Perrault, *le beau monde y assista avec une extrême joie*.

L'Académie dut encore à Charles Perrault deux inno-

vations importantes : avant lui, les élections avaient lieu sans scrutin, et les nouveaux membres étaient choisis pour ainsi dire à l'amiable ; Perrault proposa d'élire par billets, « afin que chacun fût en pleine liberté de nommer ceux qu'il lui plairait. » L'Académie, croyant que cette pensée émanait de Colbert, s'empressa de l'approuver. Perrault inventa même et fit fabriquer à ses frais *une petite machine fort commode* pour recueillir les votes. Colbert voyait avec peine que les académiciens ne se rendissent pas régulièrement aux assemblées pour travailler au dictionnaire, « dont on s'occupait depuis plus de quarante ans ; » Perrault lui suggéra une idée qui devait contribuer à rendre l'académie exacte à ses séances plus que n'avaient fait la pendule, le registre couvert de maroquin, les écritoires, les flambeaux, la cire et le concierge donnés par le ministre à la compagnie : ce fut l'établissement de quarante jetons d'argent à distribuer entre les membres présens à chaque assemblée. Ces jetons, frappés exprès, portaient d'un côté la tête du roi, et de l'autre une couronne de laurier, avec cette légende : *A l'immortalité*, et cet exergue : *Protecteur de l'Académie française*. Cela suffit pour exciter l'émulation des académiciens, qui ne manquaient plus aux assemblées ; mais comme quelques-uns venaient encore après l'heure sonnée, Perrault se conforma aux intentions du ministre en faisant consigner dans le règlement de l'Académie, que quiconque n'arriverait pas au commencement de la séance serait exclu du partage des jetons. Cette mesure accéléra l'achèvement du dictionnaire, qui pourtant ne vit le jour qu'en 1694.

Charles Perrault avait toute la confiance de Colbert, qui appréciait la capacité et empruntait les lumières de son modeste conseiller dans ce qui concernait les arts et les sciences. Après les conquêtes de Flandre et de Franche-Comté, Colbert voulut ériger un arc de triomphe à la gloire du roi : Lebrun et Levau eurent ordre de présenter un plan ; mais Charles Perrault envoya au ministre un *griffonnement* qui fut agréé et qui servit à Claude Perrault pour faire le modèle du monument de la porte Saint-Antoine, démoli en 1716. Riquet, ce grand ingénieur, qui avait réuni les deux mers par le canal du Languedoc, proposa d'amener les eaux de la Loire à Versailles ; mais Charles Perrault jugea du premier coup d'œil cette entreprise comme impossible, et invita Colbert à ne pas commencer les travaux sans avoir fait niveler le terrain que les eaux devaient parcourir : l'Académie des sciences justifia les prévisions de Perrault, en constatant par le nivellement que les eaux venues de la Loire n'atteindraient pas le pied de la montagne de Satory. Ce débat entre Riquet et Perrault fut peut-être l'origine du conte de *Riquet à la Houppe*, dans lequel la cuisine du prince se prépare sous terre, et où l'on voit les miracles que peut faire l'esprit.

Le génie des deux Perrault eut à s'exercer dans l'ornement du jardin de Versailles que Louis XIV faisait planter par Lenostre et La Quintinie : Charles Perraul imagina les bains d'Apollon « pour représenter que le roi vient se reposer à Versailles après avoir travaillé à faire du bien à tout le monde ; » Claude Perrault mit en œuvre la pensée de son frère, et dessina les groupes que Girardon, Regnaudin et Guérin sculptèrent en marbre. Les deux frères composèrent ensemble la plupart des grands vases, plusieurs bas-reliefs et quelques fontaines qui furent exécutés en marbre et en bronze d'après leurs dessins, à l'admiration du roi et de sa cour.

Cependant Charles Perrault n'avait pas toujours réussi, dans le temps de son plus grand crédit auprès du ministre, à être utile à sa famille : ainsi tous ses efforts ne purent suspendre ni réparer la disgrâce de son frère, le receveur-général, qui avait été forcé de vendre sa charge en 1664, parce que ses payemens au trésor n'étaient pas faits au jour fixé, et qu'il comblait le gouffre de ses propres dettes avec les deniers de l'Etat. Ce fut en vain que Charles Perrault implora pour son malheureux frère l'indulgence de Colbert, qui l'avait traité « avec une dureté extraordinaire. » Colbert imposait silence aux prières de Charles, qui lui disait en pleurant : « Mon frère souffrira sans peine la pauvreté où il est réduit ; mais il ne pourra supporter la douleur de passer dans votre esprit pour un malhonnête homme. Si nous avons quelque défaut dans notre famille, c'est de n'avoir pas assez d'attachement au bien, et de négliger les moyens d'en acquérir. » Colbert refusa de rendre à Pierre Perrault les trois cent mille livres de créance que le receveur-général réclamait du roi, « et le laissa mourir sans lui faire raison de la moindre chose. »

Charles Perrault résolut d'épouser une femme qui lui apportait soixante-dix mille livres ; Colbert ne trouva pas cette alliance digne de son favori, et lui offrit de le marier plus avantageusement ; mais Perrault saisit cette ouverture pour adresser au ministre une adroite réclamation : « Ce n'est point un mariage d'inclination, dit-il, puisque je n'ai vu la fille qu'une fois ; mais je connais le père et la mère depuis plus de dix ans, ils me connaissent, et je suis assuré que je vivrai parfaitement bien avec eux. Je serais bien fâché de rencontrer un beau-père qui se plaindrait sans cesse que je ne fais rien, qui voudrait que je vous importunasse tous les jours pour vous prier de penser à moi. Je ne veux point en venir là. Vous me faites donner des appointemens plus forts que je ne mérite ; mais je n'ai aucun profit. Tous les marchés qui se font ne me rapportent rien, et j'y mets mon parchemin, ma peine et celle de mon commis, sans en profiter d'autre chose que d'une révérence, très-mal faite le plus souvent. Pour moi, je suis bien aise que cela aille ainsi ; mais il y a tel beau-père qui n'en serait point du tout content. » Colbert, blessé de ce reproche indirect, n'éleva plus aucune objection contre le mariage de Charles Perrault, qui, de ce jour-là, s'aperçut d'un changement à son égard dans la conduite de son protecteur.

Perrault retrouva en deux occasions son ancienne influence sur le ministre. Quand le jardin des Tuileries fut replanté par Lenostre, Colbert voulut le fermer au peuple, qui avait l'habitude de s'y promener depuis plus d'un siècle ; il y alla pour donner des ordres à cet effet, accompagné de Perrault, qui lui dit en marchant :

— Vous ne croiriez pas, monsieur, le respect que tout le monde, jusqu'au plus petit bourgeois, a pour ce jardin ; non-seulement les femmes et les enfans ne s'avisent jamais de cueillir aucune fleur, mais même d'y toucher ; ils s'y promènent tous comme des personnes raisonnables : les jardiniers peuvent vous en rendre témoignage. Ce sera une affliction publique de ne pouvoir plus venir ici se promener.

— Ce ne sont que des fainéans qui viennent ici, interrompit brusquement le ministre.

— Il y vient, reprit Perrault, des personnes qui relèvent de maladie pour y prendre l'air ; on y vient parler d'affaires, de mariages, et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église, où il faudra à l'avenir se donner rendez-vous. Je suis persuadé que les jardins des rois ne sont si grands et si spacieux, qu'afin que tous leurs enfans puissent s'y promener.

Colbert fut frappé de cette dernière réflexion, et sortit des Tuileries sans en condamner les portes, qui restèrent ouvertes comme auparavant.

Une autre fois, Lulli, ayant obtenu le privilége de l'Opéra, se proposa de l'établir, avec les machines de Vigarani, dans la grande salle de comédie du Palais-Royal; il pria Perrault d'en demander l'autorisation à Colbert, et Perrault s'acquitta si bien de cette commission, que le ministre lui dit en souriant: « Vous êtes éloquent! » Lulli dut à l'éloquence de son ami le succès de sa requête.

La place de Charles Perrault était alors très-pénible à remplir à cause de l'augmentation du travail, et surtout à cause de la métamorphose opérée dans l'esprit du ministre, qui, « de facile et aisé qu'il était, devint difficile et difficultueux. » Colbert, malgré le désir qu'il eut toute sa vie de soulager la misère du peuple, avait été obligé de prêter son nom aux énormes impôts que Louis XIV créa pour faire face à l'extraordinaire des guerres; dès l'année 1670, où il recula devant les dépenses qui épuisaient la fortune publique, il avait vu décroître successivement son autorité dans le conseil du roi : aussi, « lui qui, avant cette époque, entrait dans son cabinet avec un air content et en se frottant les mains de joie, il ne se plaçait guère plus sur son siége pour travailler qu'avec un air chagrin et même en soupirant. » Louis XIV se plaignit du gaspillage effroyable qui avait eu lieu dans les constructions de Versailles, et invita son surintendant des bâtimens à imiter l'économie que Louvois mettait dans les fortifications des places. Colbert essaya inutilement de distribuer tous les ouvrages des bâtimens au rabais; ces économies malentendues ne produisaient que des embarras, des plaintes et des marchés inexécutables. Perrault, sur qui pesait tout le poids de ces ennuis et de ces occupations, si multipliées « qu'il n'y avait plus moyen d'y suffire ni d'y résister, » se décida enfin à céder les fonctions et le titre de contrôleur-général des bâtimens à M. de Blainville, fils de Colbert : en 1682, il mit en ordre les papiers des bâtimens, les rendit au ministre avec un inventaire exact, et se retira « sans éclat et sans bruit. » Le prix de sa charge, qui valait vingt-cinq mille écus, ne lui fut pas remboursé, et, à la mort de Colbert, en 1683, il ne toucha que vingt-deux mille livres sur les soixante-six mille de la vente de cette charge ; mais Lebrun et Lenostre eurent chacun vingt mille livres de gratification. Une autre injustice, à laquelle Charles Perrault ne fut pas moins sensible, acheva de l'éloigner de la cour et des grands : Louvois, qui le regardait comme une créature de Colbert, ne voulut pas qu'il fît partie de la petite Académie des inscriptions et des médailles qu'on reconstituait, et lui donna pour successeur André Félibien.

Charles Perrault supporta sans se plaindre ces disgrâces et ces mortifications; il vivait obscurément dans sa petite maison de la rue Saint-Jacques au milieu de ses fils : là, il prenait soin lui-même de leur éducation, en les envoyant au collége voisin; il ajoutait ses leçons à celles des régens de classes, et surveillait spécialement les mœurs de ses enfans. Il ne laissait pas néanmoins de continuer dans sa retraite les études et les compositions qu'il aimait; il se rendait scrupuleusement aux séances de l'Académie, et y faisait des lectures de ses ouvrages, la plupart de peu d'étendue, mais tous remarquables par la variété du genre et par quelque tour de force d'expression. Ces lectures étaient en général écoutées avec plaisir, et l'Académie ne paraissait pas se rappeler que le nom de Perrault avait souvent fourni une rime à Quinault, dans les satires de Boileau.

Charles Perrault mourut le 16 mai 1703.

Paul L. JACOB, *bibliophile.*

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

L'ÉPAULARD.

« L'épaulard (1), dit le baron Cuvier, est l'ennemi le plus cruel de la baleine. Ils l'attaquent en troupe, la harcèlent jusqu'à ce qu'elle ouvre la gueule, et alors ils lui dévorent la langue. » Le savant naturaliste n'a fait ce conte que sur la foi de Rondelet, et Rondelet l'a copié dans Pline. Outre qu'il y a là-dedans impossibilité, parce que la baleine, 1° n'ouvre pas la gueule quand les pêcheurs la harcèlent à coups de harpons, ce qu'elle devrait faire dans ce cas comme dans l'autre; 2° parce que si elle ouvrait la gueule, elle la refermerait lorsqu'elle se sentirait mordre la langue; 3° parce que l'épaulard ayant la tête sphérique et pas de museau, ne pourrait saisir la langue du géant des mers, lors même qu'il aurait la gueule ouverte; 4° etc., etc.

Je ne vous raconte ce fait que pour vous prouver que les plus grands hommes (si toutefois un savant peut être un grand homme) peuvent commettre des erreurs et manquent de critique. Du reste, jamais le combat de l'épaulard, ou dauphin gladiateur, n'a été vu depuis Pline.

Le marsouin gris (*phocœna griseus*, Cuv.), du même naturaliste, n'est pas gris comme vous pourriez le croire, mais noir. Nous allons donner un extrait du mémoire de M. d'Orbigny, où il est question de cet animal.

« Vers le milieu du mois de juin, plusieurs habitans de l'Aiguillon, bourg situé sur les côtes de la Vendée, furent éveillés, vers les onze heures de la nuit, par un bruit effrayant qui paraissait partir du bord de la mer, et qu'ils comparèrent au mugissement de plusieurs centaines de taureaux beuglant tous à la fois. Quelques-uns des plus courageux sortirent et s'approchèrent du rivage; mais, effrayés par ce bruit extraordinaire, rendu encore plus sensible par le silence d'une nuit calme, et augmenté par des coups répétés sur le sable et dans la mer, ils rentrèrent dans leurs habitations.

« Au point du jour, ils osèrent enfin retourner sur la plage; ils virent alors avec surprise le sable de la côte bouleversé et sillonné sur une étendue de plus de cent toises, et quatre grands animaux qui luttaient encore avec la mort en se débattant et poussant des cris affreux.

« Il est présumable qu'un plus grand nombre de ces animaux s'était d'abord échoué en poursuivant un banc de *mugil cephalus* (vulgairement nommés ménils, ou mulets), et qu'en se roulant sur le sable mouillé par la marée, la plupart étaient parvenus à regagner la mer. »

Ces cétacés étaient des marsouins gris, dont un, jeune, avait sept pieds de longueur, et les autres dix. La teinte générale de dessus le corps et la tête était d'un noir bleuâtre, et le desssous d'un blanc sale.

Le marsouin globiceps (*phocœna globiceps*, Fr. Cuv.)

(1) Voir janvier 1842, tome neuvième, page 108, l'article du même auteur sur les *Dauphins* et les *Marsouins*.

atteint dix-neuf ou vingt pieds de longueur. Quoique très-commun dans les mers du Nord, et même dans nos parages, il n'est bien connu que depuis 1812; voici à quelle occasion :

Le 7 janvier, des pêcheurs de Ploubaslanec, près de Paimpol, en Bretagne, se mirent en mer malgré le mauvais temps, et s'écartèrent à une lieue de la côte. Au moment où ils allaient jeter leurs filets, ils se trouvèrent au milieu d'un troupeau considérable de marsouins d'une grandeur extraordinaire. Ces animaux faisaient jaillir l'eau de leurs évents avec un bruit extraordinaire, et de temps à autre leur tête paraissait de plusieurs pieds au-dessus de la surface des flots. Les pêcheurs les attaquèrent aussitôt; mais après une lutte de plusieurs heures, ils allaient renoncer à l'espérance de s'emparer d'un seul, malgré les fusils et les gaffes dont ils étaient armés. Enfin il leur vint dans l'idée de réunir les efforts de leurs trois chaloupes contre un seul de ces animaux, et ils choisirent le plus gros pour l'attaquer ensemble. Ils le cernèrent et le poussèrent devant eux, à coups de gaffes, jusque près du rivage, où il échoua, et pendant le trajet il poussait des mugissemens douloureux.

Quelle fut la surprise des pêcheurs lorsqu'ils virent toute la troupe, composée de sept mâles, de cinquante et une femelles et de douze petits, accourir aux cris du prisonnier et venir s'échouer volontairement sur la grève, autour de lui! « Dès que ces animaux touchèrent le sable, dit M. Lemaoüt, ils ne surent plus que se débattre machinalement, sans donner à leurs violens efforts une direction fixe; et tout en se débattant contre la mort, ils poussaient des sons plaintifs qu'on entendait avec peine, et qui produisaient sur les spectateurs un sentiment particulier d'attendrissement et d'effroi. Le plus vigoureux vécut cinq jours entiers. »

Cette espèce est entièrement noire, à l'exception d'une ligne qui naît sous le cou, en forme de cœur, et qui se prolonge en se rétrécissant jusqu'à l'origine de la queue. Elle a éminemment l'instinct de la sociabilité, et se réunit en troupe de quatre ou cinq cents, qui obéissent passivement à un vieux épaulard.

BOITARD.

QUELQUES NOTES SUR L'ILE MAURICE.

Le 1er mai 1598, une escadre de huit vaisseaux, sous les ordres de l'amiral Cornelius Van Neck et du vice-amiral Wybrand Van Warwick, partit du Texel pour l'établissement du commerce hollandais à Bantam. Ces huit bâtimens, qui avaient toujours navigué de compagnie jusqu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, furent séparés par une violente tempête, le 8 août. Le *Maurice*, la *Hollande* et l'*Over-Yssel* relâchèrent à l'île Sainte-Marie, et de là continuèrent leur route vers Bantam. Les cinq autres vaisseaux, l'*Amsterdam*, la *Zélande*, la *Gueldres*, l'*Utrecht* et la *Frise*, sous le commandement de Wybrand Van Warwick, découvrirent, le 17 septembre, l'île appelée par les Portugais *Cerné*, et entrèrent au port Sud-Est. L'amiral hollandais, ne sachant pas si l'île était habitée, envoya des bateaux explorer les côtes, où l'on ne découvrit aucune trace de la présence de l'homme. On trouva seulement sur le rivage environ trois cents livres de cire marquée de caractères grecs, un pont volant de vaisseau, une barre de cabestan et une grande vergue, débris de quelque navire qui avait fait naufrage près de l'île.

Les oiseaux ne fuyaient point à l'approche des hommes; n'ayant jamais rencontré d'ennemis, ils n'avaient pas l'instinct du danger; ils venaient se reposer sur la main qui devait les étouffer : image touchante de cette douceur qui abonde dans les œuvres du Créateur, et que tant de choses ont altérée! Il y avait alors dans l'île une si grande multitude de tourterelles, que les matelots en prirent jusqu'à cent cinquante en quelques instans, et s'ils avaient pu en emporter davantage, ils en auraient pris avec la main autant qu'ils auraient voulu. Cet oiseau charmant, symbole d'une heureuse union, n'a pas, comme le dronte, disparu de nos montagnes; la tourterelle fait encore aujourd'hui le charme de nos forêts, dont le silence est fréquemment interrompu par sa voix gémissante.

Le 20 septembre, presque tous les équipages descendirent à terre, où l'aumônier du vaisseau amiral fit un sermon, puis une prière en action de grâces pour l'heureuse arrivée de l'escadre dans un port tel qu'on pouvait le souhaiter. Les malades, logés dans des cabanes qui furent construites sur la plage, y recouvrèrent promptement la santé : premier bienfait de nos côtes hospitalières et de la salubrité de notre climat. Les Hollandais passèrent quinze jours dans l'île, à laquelle ils donnèrent le nom de *Maurice* en l'honneur du stathouder, et fixèrent à un arbre une planche portant les armes des Provinces-Unies, avec ces mots en langue portugaise : *Christianos reformandos* (chrétiens réformés).

Ils semèrent des graines potagères, plantèrent des fruits, et laissèrent aussi dans l'île des volailles, afin que les vaisseaux qui y relâcheraient trouvassent diverses sortes de rafraîchissemens.

Depuis cette époque, l'île reçut dans ses ports les navires des diverses nations qui fréquentaient les mers des Indes et qui profitaient de ce point de relâche et d'approvisionnemens. Le 12 août 1601, l'amiral hollandais Hermansen eut besoin de faire de l'eau et des provisions à Maurice, et expédia pour cet objet un yacht appelé *le Jeune Pigeon*. Ce petit navire, à son retour, apporta un Français trouvé en cette île, où une suite de malheurs l'avaient conduit. Suivant sa relation, il était parti d'Angleterre quelques années auparavant, sur un vaisseau qui faisait voile de conserve avec deux autres pour les Indes Orientales. L'un de ces vaisseaux se perdit à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, et les équipages des deux autres étaient tellement réduits, qu'on jugea convenable de brûler l'un des navires et de réunir les deux équipages à bord de l'autre. Cependant, toujours en proie à la maladie, qui faisait de grands ravages, le nombre des marins diminua au point que bientôt il n'y en eut pas assez pour faire les manœuvres, et le navire fut jeté sur l'île de Pulo-Timon, près de la côte de Malacca, où tout l'équipage périt, excepté le Français, quatre Anglais et deux nègres. Ces malheureux, abandonnés à eux-mêmes dans une île peuplée de brigands, parvinrent à se procurer une jonque, et conçurent le singulier projet de retourner en Angleterre. Leur navigation fut d'abord heureuse; mais les nègres, alarmés de se voir transporter si loin de leur pays, formèrent le complot de s'emparer du navire. Leur dessein ayant été découvert, ils se jetèrent à la mer, de désespoir ou de crainte du châtiment dont ils étaient menacés. Après avoir essuyé plusieurs tourmentes,

les cinq voyageurs furent enfin jetés sur l'île Maurice. Alors ils ne s'accordèrent pas sur le parti qu'il convenait de prendre : le Français fut d'avis de rester dans l'île et d'y attendre quelque secours; les Anglais voulurent continuer le voyage; ils mirent donc à la voile et laissèrent leur compagnon dans cette solitude profonde, où il avait passé près de deux ans lorsqu'il fut recueilli par les gens de l'amiral. Sa force physique égalait celle des marins hollandais; mais ses facultés intellectuelles paraissaient avoir éprouvé quelque atteinte de l'isolement absolu où il avait vécu.

En 1613, le capitaine anglais Castleton visita l'île Maurice et la trouva encore inhabitée.

Vers l'an 1638, les Hollandais s'établirent au port Sud-Est. Ils préférèrent Maurice à Mascareigne, à cause du peu de sûreté que cette dernière offre aux navires. Un faible détachement militaire, quelques familles et un petit nombre d'esclaves tirés de Madagascar, formèrent toute la population. L'île était couverte de vastes forêts, mais leur sombre profondeur n'avait rien qui pût inspirer des sentimens de crainte et de défiance; elles ne servaient point de repaire à ces animaux féroces dont les cris et les fureurs troublent le séjour de l'homme en d'autres contrées; elles ne recélaient que des troupeaux sauvages qui ne connaissaient ni maître ni bergerie; elles ne couvraient de leur ombre immense et ne nourrissaient de leurs fruits salutaires que des êtres inoffensifs.

La partie septentrionale de l'île était peuplée de cerfs, dont l'espèce n'est probablement pas indigène, mais dont l'introduction dans l'île n'est pas connue. On ignore également à quelle époque y furent transportés les taureaux et les vaches sauvages qu'on y trouva lors de sa découverte, et qui étaient bien distincts des animaux de même espèce que les Hollandais y importèrent de Madagascar. Leguat, dans la relation de son séjour à l'île Maurice, dit qu'il y avait alors dans les bois beaucoup de chevaux sauvages, qu'on tuait quelquefois pour nourrir les chiens. Il y existait aussi une très-grande quantité de boucs et de chèvres, dont on faisait un grand usage pendant le temps où la chair du cerf n'est pas mangeable. Les porcs sauvages n'étaient pas moins nombreux : on en tua plus de quinze cents dans une chasse que firent plusieurs habitans réunis. Ils remarquèrent que dans la partie méridionale il s'en trouvait un beaucoup plus grand nombre que sur tout autre point de l'île.

Le singe de l'île Maurice est une espèce particulière : il ne ressemble point à celui de Madagascar appelé *maki*, ni au *bavian* du cap de Bonne-Espérance; il n'appartient donc à aucune des côtes voisines, ce qui rend invraisemblable l'opinion de M. l'abbé de La Caille, qui dit que le singe n'est pas un animal naturel à ce pays, et qu'il y a été porté par les Portugais. D'ailleurs, dans quelle vue aurait-on introduit en cette île le singe qui n'est point recherché comme gibier et qui est extrêmement destructeur? Les oies, les canards, les poules, dispersés dans les bois, y acquéraient, sans les soins domestiques, une multiplication prodigieuse. Leguat parle d'un oiseau fort curieux qu'on appelait *géant* à cause de sa haute stature, sa tête s'élevant à la hauteur d'environ six pieds.

Cet oiseau a subi le même sort que le dronte, et il n'en reste aucune trace dans l'île. D'après la description qu'en donne Leguat, on voit qu'il avait beaucoup de rapport avec le flammant; ce qui me porte à croire que le marais appelé la *Mare aux Flammans*, dont j'ai parlé, a pris son nom de cet oiseau, et non du dronte, comme la plupart des personnes le pensent, faute de connaître le géant de Leguat.

Des tortues de terre et de mer offraient aux premiers habitans une nourriture salubre et abondante, qu'ils se procuraient sans peine et sans recherche. Les Hollandais, dans les relations de leurs voyages et de leurs relâches à Maurice, parlent de la grosseur extraordinaire des tortues de cette île et de leur prodigieuse fécondité. L'une de ces espèces a été épuisée, victime de cette passion qui porte l'homme à détruire plus qu'il ne consomme; l'autre a fui nos rivages et est allée confier à la nature le soin de sa conservation, sur des côtes lointaines et désertes. Les lamantins et d'autres animaux de mer se sont aussi éloignés depuis qu'on a commencé à leur tendre des piéges.

On trouvait alors sur le rivage cette production rare, cette matière précieuse connue sous le nom d'*ambre gris*, ce qui a sans doute fait donner le nom d'île d'Ambre à l'un des îlots qui avoisinent la côte. On est aussi incertain sur la nature de l'ambre gris que sur celle de l'ambre jaune. Dans quel règne faut-il placer cette substance? D'où tire-t-elle son origine? Quelques naturalistes l'ont regardée comme une production animale, mais ils ne sont point entre eux de la même opinion sur l'espèce de l'individu qui la donne : les oiseaux, le crocodile, le veau marin, la baleine, ont tour à tour servi aux conjectures. D'autres ont pensé que l'ambre gris est une substance végétale qui naît des racines d'un arbre qui s'étend dans la mer; d'autres ont soutenu que ce n'est autre chose que des rayons de cire et de miel digérés et cuits par le soleil et le sel marin. Plusieurs autres enfin, entre autres M. Geoffroy, se sont accordés à croire que l'ambre gris est un bitume qui sort du fond de la mer ou qui coule du sein de la terre dans les eaux de la mer, comme la naphte ou le pétrole sort de la terre; qu'il s'épaissit ensuite, se durcit, et qu'alors la mer l'entraîne et le jette sur le rivage. Pourquoi donc, s'il en est ainsi, le flot qui l'apportait sur nos côtes ne l'y dépose-t-il plus, ou pourquoi l'agent qui le produisait a-t-il cessé son action? Quel changement physique est donc survenu pour occasionner cette singularité? La seule révolution à laquelle on puisse attribuer ce phénomène, est l'impression qu'a causée la présence de l'homme à tous les êtres animés qui l'entouraient, ce qui me porterait à croire que cette substance est plutôt une émanation de quelque cétacé, qui aurait aussi fui nos côtes depuis que l'homme est venu s'y établir. Telles étaient les ressources que la nature offrait aux premiers habitans de ce pays; mais il leur fallut bientôt déployer toute leur activité pour préserver leurs plantations, qu'une effrayante multitude de rats menaçaient continuellement d'une entière destruction. Tous les moyens étaient mis en usage sans qu'on pût arrêter la funeste propagation de ces animaux dévastateurs, qui dévoraient les semences et les fruits, et faisaient le tourment des cultivateurs. Cependant les Hollandais avaient réussi à faire à Flacq un beau jardin, qui contenait toutes les plantes d'Europe qu'on peut cultiver avec succès dans notre climat. C'est de là qu'on tirait tous les légumes et les fruits dont on avait besoin pour le chef-lieu au port Sud-Est. C'est aux Hollandais qu'est due l'introduction de la canne à sucre qu'ils portèrent de Batavia, et dont la culture est devenue depuis longtemps la principale branche des revenus de la colonie et la base de son commerce avec l'Europe. Le suc qu'on tirait de ce roseau par la pression n'était alors soumis à aucune préparation avant d'être employé à l'usage de la vie; après une légère fermentation on s'en servait pour tenir lieu des liqueurs spiritueuses, dont la colonie était privée.

La perte du *Saint-Géran*, que le défaut de connaissance des côtes fit échouer, en 1744, sur une ceinture de récifs qui

entoure l'île à la distance de plus d'une lieue, suggéra l'idée de l'intéressant roman de *Paul et Virginie* à Bernardin de Saint-Pierre, qui répandit dans cet ouvrage comme dans son *Voyage à l'Ile-de-France*, dont j'aurai occasion de parler plus tard, les couleurs les plus défavorables sur des colons qui, de son propre aveu, lui avaient prodigué la plus douce hospitalité. Le naufrage du *Saint-Géran* présente des circonstances qui étaient faites pour donner à M. de Saint-Pierre l'idée d'une relation intéressante. Le fond de vérité de ce déplorable événement, entouré des prestiges et des touchantes rêveries de sa brillante imagination, devait nécessairement devenir une de ces productions qui parlent au cœur, et qui sont toujours entre les mains de ceux que la nature a doués d'une âme délicate et sensible. L'auteur réunit dans cet ouvrage toutes les scènes intéressantes qui l'avaient frappé dans diverses circonstances, pour ajouter à l'ornement des deux aimables jeunes gens à qui il prête une vie si simple et si douce, des amours si tendres et si pures, des sacrifices si cruels, des malheurs si déchirans. On voit, dans la vie de M. de Saint-Pierre, qu'il dut l'un des plus gracieux tableaux de son roman à la rencontre qu'il fit de deux charmans enfans dans un faubourg de Paris. A l'égard du *Saint-Géran*, les procès-verbaux, rédigés sur les déclarations de quelques officiers mariniers échappés du naufrage, font connaître que ce vaisseau, commandé par le capitaine de La Marre, partit de Lorient le 24 mars 1744, relâcha à Gorée, et arriva à l'atterrage de l'Ile-de-France le 17 août; on eut connaissance de l'Ile-Ronde à quatre heures du soir. M. de La Marre fut d'abord d'avis de profiter du beau clair de lune pour venir mouiller à la baie du Tombeau, mais on renonça bientôt à ce projet, et il fut arrêté qu'on mettrait à la cape jusqu'au lendemain au jour. Vers trois heures du matin, le vaisseau toucha sur les récifs, à une lieue de la côte et à égale distance de l'île d'Ambre. La mer, qui est très-clapoteuse dans cette partie, poussa le navire avec violence sur les brisans. On coupa aussitôt les saisines des bateaux, et comme on disposait les caliornes pour les mettre à la mer, les mâts se rompirent successivement, tombèrent le long du vaisseau, et, repoussés avec impétuosité par les lames, ils en fracassaient le vibord et les bateaux. La quille peu après rompit dans son milieu, qui s'enfonçant alors dans un creux, fit relever les extrémités sur les roches. M. de La Marre en ce moment fit donner la bénédiction et l'absolution générale par l'aumônier, qui chanta l'*Ave Maris Stella*; tout le monde s'embrassait et se demandait pardon. Un grand nombre d'hommes se jetèrent à la mer sur des planches, des courbes, des vergues, des avirons; mais entraînés par les courans, battus et submergés par les vagues, ils furent presque tous engloutis. Le marinier Caret, qui fit de grands efforts pour sauver M. de La Marre, lui conseilla plusieurs fois de se dépouiller de ses habits, ce que celui-ci refusa toujours de faire, en disant qu'il ne convenait point à la dignité de son état qu'il arrivât à terre tout nu. L'intrépide Caret nagea longtemps à travers les courans, traînant après lui la planche sur laquelle s'était placé son capitaine. Ayant rencontré un radeau chargé de monde, M. de La Marre crut qu'il y serait plus en sûreté, et quitta le brave et généreux Caret. Celui-ci, obligé de plonger un instant pour éviter un choc, ne vit plus le radeau ni personne auprès de lui quand il reparut sur l'eau; ce fut sans doute dans ce moment que le capitaine périt avec toutes les personnes qui se trouvaient sur le radeau encombré. Il y avait à bord deux jeunes personnes, Mlle Mallet qui était sur le gaillard d'arrière avec M. de Péramon qui ne l'abandonnait pas, et Mlle Caillou qui se tenait sur le gaillard d'avant avec le lieutenant de Montandre, dont l'amour avait mérité sa main, et qui devait l'épouser à son arrivée à l'Ile-de-France. Ce jeune homme, aussi agité que son amantee paraissait calme et résignée, s'occupait de faire un radeau pour sauver celle dont la vie lui était mille fois plus chère que la sienne. On le vit à genoux la supplier de descendre avec lui sur le radeau, d'ôter une partie de ses vêtemens; elle rejeta toutes ses prières, et son regard lui fit sentir que toutes ses sollicitations seraient inutiles; elle lui tendit la main en témoignage d'amour et de reconnaissance de ses efforts pour son salut. Montandre tira alors de son portefeuille une boucle de cheveux qu'elle lui avait donnée, la baisa plusieurs fois avec transport, la plaça sur son cœur, et attendit à côté de sa maîtresse la fin de cette scène de désespoir. Voilà le fond du drame de *Paul et Virginie*. Pierre Tasset, qui arriva le premier à l'île d'Ambre, n'y aborda qu'à onze heures du matin, après avoir lutté cinq heures dans les flots, et ceux qui y parvinrent après lui, arrivèrent successivement dans la journée. Plusieurs y moururent quelques instans après. Ceux qui survécurent restèrent deux jours sur cet îlot, au bout desquels trois d'entre eux se mirent sur une jumelle et gagnèrent la côte, où ils furent secourus par des chasseurs qui avaient un poste à la Mare aux Flammans. Pierre Tasset, qui avait fait l'arimage du vaisseau, déclara que l'argent était contenu dans dix-huit caisses et une barrique qui étaient placées dans le carré de l'écoutille d'arrière, et qu'on pourrait le sauver, si la carcasse du vaisseau était conservée. Il est probable que tout a été perdu: il n'existe aucune pièce relative au sauvetage. Huit hommes de l'équipage et un passager furent les seuls qui conservèrent la vie et firent connaître les détails de ce naufrage. Telles sont les circonstances exactes de cet affreux désastre, qui eut lieu sous un ciel pur, à une époque de l'année où l'atmosphère est parfaitement paisible dans nos régions, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'imprudence des officiers et à leur entière ignorance de nos côtes.

FERDINAND MACON DE SAINT-ÉLIER,
Avocat au bareau de Maurice.

ÉTUDES MORALES.

LE MAGISTER.

J'ai entendu bien des gens heureux murmurer contre la Providence; j'en ai vu beaucoup d'autres, et ceux-là je les plains, accueillir, l'ironie aux lèvres, le récit d'une action généreuse et désintéressée. Mais à cette classe nombreuse d'infortunés imaginaires et de sceptiques de vingt ans, il ne manque peut-être que l'aspect d'une souffrance réelle

et d'une constante abnégation pour revenir à de plus justes pensées. Heureusement pour l'humanité les exemples de vertu ne manquent point, et il n'est même pas besoin d'exhumer les souvenirs pompeux de l'histoire pour en donner des preuves. Il existe quelquefois d'héroïques douleurs cachées sous le manteau de la médiocrité; plus d'une sainte mère de famille a, dans son humble sphère, dépensé autant de courage et d'énergie qu'il en faudrait pour faire un grand homme.

La morale a souvent besoin d'un peu de miel afin de déguiser son amertume; je joindrai donc à ces réflexions un exemple puisé parmi les souvenirs les plus doux de mes impressions d'enfance. C'est un tableau qui ne possède ni reflets chatoyans, ni pompeux coloris; mais qui respire en revanche une profonde sympathie humaine faite pour réconcilier avec les aveugles cruautés du sort. Le personnage dont je vais parler appartenait à cette classe de la société qui vit dans l'ombre, et dont les vertus modestes arrivent rarement aux oreilles du monde; c'est peut-être encore une des raisons qui me font vivement chérir la mémoire de ce héros de village. J'ai toujours préféré une petite fleur de nos bois, cueillie dans l'herbe et la rosée, aux plus belles plantes exotiques qui végètent dans une prison de verre.

C'était donc tout simplement le maître d'école d'un hameau de la vallée du bas Boulonnais; je ne pourrais pas même dire son nom, car je ne l'ai jamais entendu appeler que *M. le magister*. Il enseignait gratuitement à lire et à écrire aux enfans du lieu ainsi qu'à ceux des villages voisins, et joignait à ces humbles fonctions celles de médecin et de vétérinaire; son infatigable activité pouvait seule l'aider à remplir les devoirs pénibles de ce triple et laborieux emploi. Le magister était un homme déjà vieux, robuste, de haute taille, d'une contenance sérieuse et mélancolique; il parlait peu, souriait rarement; mais quand cela arrivait, son sourire ressemblait en quelque sorte à un rayon de soleil d'automne. Au reste, ses manières étaient pleines de douceur et de dignité; il avait un remède pour toutes les douleurs du corps, un mot consolant pour toutes celles de l'âme, et comme il ne vendait ni les uns ni les autres, on n'en avait que plus de confiance dans leur efficacité.

Sa demeure était bâtie entre le presbytère et l'église; c'était une maison fort simple, semblable à celle que rêvait Jean-Jacques, couverte en tuiles et garnie de contrevents verts. Les murs blanchis s'élevaient au bord du cimetière, que l'on aurait à peine remarqué, sans une douzaine de vieilles croix de bois, à demi renversées; de hautes herbes couvraient le sol. L'humble maison du magister n'avait qu'une fenêtre donnant sur ce lieu, et cette fenêtre était extérieurement festonnée de convolvulus et de pois de senteur. Elle était pratiquée directement en face d'une large pierre tumulaire sans inscription, et sur laquelle les enfans du village venaient au printemps jouer au soleil comme de petits lazzaroni indolens. Lorsque le magister les voyait ainsi jouer sur cette tombe, il ne les chassait pas, mais il fermait la fenêtre et cachait son front chauve dans ses deux mains.

Au déclin d'une tiède journée d'été, ma mère, ma sœur et moi nous nous promenions sur les rives ombreuses de la Liane, lorsqu'au détour d'un coude de la rivière, nous nous trouvâmes à deux pas du magister. Il était assis au bord de l'eau, sur un tertre où il venait souvent se reposer pendant une heure; il choisissait pour cela le moment où le soleil s'incline à l'horizon, afin d'être plus tranquille en lisant ou en méditant. Le vieillard nous fit un salut dont l'exquise politesse contrastait singulièrement avec la simplicité de sa mise, puis il se remit à lire. Nous nous assîmes non loin de lui, et je remarquai qu'il oubliait souvent sa lecture pour arrêter ses yeux sur nous. Je ne sais ce qui se passait alors en lui, mais son regard prenait tout à coup une étrange expression de douleur, de tendresse et de regret. Il souffrait sans doute beaucoup, car sa joue devenait pâle, ses yeux perdaient leur sérénité habituelle, et il tremblait tellement qu'il laissa échapper son livre de ses mains. Le livre roula vers moi; je le saisis avec la naïve indiscrétion d'un enfant, et, fier de pouvoir montrer que je savais lire aussi, j'en épelai le titre à haute voix. Tant d'années ont neigé sur ma tête depuis lors, que je ne me souviens plus de ce titre; mais je n'ai point oublié que l'ouvrage était un de ceux qui ne peuvent être lus que par des hommes d'une haute intelligence et d'une instruction plus profonde que celle d'un simple maître d'école de village. L'étonnement de ma mère fut très-grand, et j'attribuais déjà sa surprise au talent prodigieux avec lequel j'avais épelé le titre, lorsque je m'aperçus, à la manière dont elle considérait alternativement le livre et le magister, que cette surprise provenait d'une tout autre cause. Cette expression n'échappa point à ce dernier; il prit la parole avec un peu d'embarras:

— Mon Dieu, madame, lui dit-il, vos regards demandent, malgré vous, l'explication de tout ceci; votre présence ainsi que celle de vos deux enfans a réveillé tant de souvenirs, ensevelis au fond de mon cœur, que je ne puis m'empêcher de parler du passé. Je vais donc vous conter une histoire; elle sera peut-être un peu triste, mais vous avez là, ajouta-t-il en nous montrant des yeux, un doux talisman pour chasser la mélancolie qui naît à la vue d'un tableau douloureux.

« Il y a trente ans environ, on parlait beaucoup à Paris d'un jeune et riche élégant; vous me permettrez de nommer simplement Arthur. Il n'était point de folie à laquelle il ne se fût livré, point de marotte dont il n'eût secoué les grelots; lancé à la poursuite du bonheur comme un cheval de course dans l'arène, il avait dépassé le but sans le toucher. Aussi l'entendait-on se répandre en plaintes amères contre la vie, et, si nous pouvons emprunter cette image espagnole, il avait dans son cœur une table sur laquelle le dégoût et l'ennui jouaient aux dés. Après avoir ainsi émietté les trois quarts de sa fortune et de sa jeunesse, il se fit sage et songea à vivre. Il réunit les débris de sa fortune, se maria, devint père, et acquit enfin toutes les qualités solides dont la description l'eût beaucoup fait rire quelques années auparavant.

« Arthur concentra dès lors la fougue de son âme dans une seule affection; il n'eut plus d'autre amour sous le ciel que celui de sa femme et de ses deux enfans. Mais Dieu lui fut sévère et le châtia d'une main lourde et terrible. Comme il revenait d'un voyage en Angleterre avec sa famille, séduit par la beauté de cette vallée, il voulut la visiter et s'arrêta dans le hameau. Il l'apprit trop tard, une épidémie ravageait le pays. Le soir même de son arrivée, sa femme et ses deux enfans furent subitement atteints par une de ces horribles maladies qui arrachent de ce monde en quelques heures. On chercha un médecin, il n'y en avait point; il fallait aller jusqu'à Boulogne, c'est-à-dire franchir quatre lieues de chemins presque impraticables. Il faisait une nuit sombre et orageuse; malgré cela plusieurs hommes montèrent à cheval... Ce fut une nuit longue et épouvantable; une nuit d'attente et d'agonie... Lorsque le médecin arriva au point du jour... il était trop tard! »

La voix du magister tremblait si fort qu'il fut contraint de s'arrêter, et nous vîmes des gouttes de sueur froide découler de son front pâle.

— Oh! madame, reprit-il, après un instant de silence,

je ne puis vous dire tout ce qu'il y avait d'affreux à voir cette jeune femme luttant contre la mort, déjà pâle et glacée, cherchant encore à sourire à son époux dont elle pressait la main d'une main raidie et convulsive, ou laissant tomber un regard navré sur ses enfans expirans! Les roses de leurs joues s'étaient changées en lis; ils souriaient et pleuraient à la fois, et, tendant leurs petits bras à leur mère, ils lui disaient: « Ne pleure point, mère, ne pleure point, nous ne souffrons plus! » Ils expirèrent en disant cela... Pauvres anges! Eux qui pouvaient compter encore dans l'avenir tant de blondes années! Leur mère n'attendait peut-être que cet instant pour briser son enveloppe mortelle; dès qu'elle eut entendu leur dernier soupir, elle sourit et mourut. Arthur resta seul au monde. Il demeura pendant deux jours immobile et sans larmes; ce ne fut que lorsqu'on eut déposé tout ce qui lui était cher sous une large pierre derrière l'église, que son désespoir éclata. Il n'était plus assez jeune pour pleurer, et d'ailleurs sa douleur était trop violente encore. Il sortit le soir de la chambre où cet horrible drame s'était accompli, et marcha seul au bord de la Liane. Alors il se frappa la poitrine; alors vous l'eussiez entendu crier comme Manfred: « L'oubli!... l'oubli!... » Puis il récapitula une à une toutes ses joies passées et toutes ses douleurs présentes, et pour la première fois l'idée d'un crime lui vint à l'esprit. Il chercha de l'œil l'endroit de la rivière qui promettait les eaux les plus profondes, il monta sur un tertre de la rive...; c'était ici même, je crois..., et il s'élança... Mais au même instant une main ferme le retint à sa place. Il se retourna, et vit près de lui un homme vêtu d'une longue soutane noire; c'était le curé du village. Le ministre de Dieu prit Arthur par le bras et l'entraîna dans son presbytère. Je ne vous rapporterai point tout ce que le saint homme lui dit; mais ses paroles eurent une grande puissance, car le lendemain, au lever du jour, Arthur quitta la vallée et partit pour Paris. Malgré son âge, il y étudia la médecine avec une ardeur qui avait quelque chose de sombre et d'étrange. Enfin au bout de trois ans, lorsqu'il fût docteur, il revint habiter ce lieu, dans lequel ceux qu'il aimait étaient peut-être morts faute d'un médecin... Mais pardon, ajouta le magister en se levant, j'entends la clochette qui sonne l'heure de l'école, je dois vous quitter.

— Et maintenant, demanda ma mère avec attendrissement, qu'est devenu Arthur?

— Il est actuellement bien vieux, répondit le vieillard; l'unique consolation qui lui reste est de savoir qu'il est utile à d'autres malheureux, et qu'il ira bientôt rejoindre ceux qui l'attendent dans le ciel.

En achevant ces mots, le magister nous salua, accompagnant son adieu d'un sourire doux et mélancolique; puis nous le vîmes s'éloigner de nous d'un pas grave et ralenti.

C.-Hippolyte Castille.

MERCURE DE FRANCE.

(du 15 mars au 15 avril.)

LE SALON.

Tous les ans on remet en question l'utilité des expositions annuelles. Tous les ans un certain nombre d'esprits fâcheux, mécontens des hommes et des choses, trouvent moyen de pleurer sur les destinées de l'art, et dans leur sainte sollicitude réclament à grands cris la fermeture du Louvre comme le seul moyen de remédier au mal, de faire rentrer l'art dans une voie meilleure, et d'obtenir mieux des artistes. Pour nous, qui prenons les choses d'un point de vue moins élevé, qui lisons chaque année ces paraphrases maladives sans y reconnaître d'autre souci que celui d'employer de grands mots et de noircir du papier, nous croyons les expositions annuelles parfaitement innocentes de la décadence de l'art. A notre sens, l'artiste inférieur ne deviendra pas homme de génie du jour où les portes du Louvre seront closes; il ne nous paraît pas non plus inutile de soumettre au jugement du public ces productions qui grandissent vite, prennent de si gigantesques proportions, et menacent d'immortaliser leur auteur sous la plume de certains critiques, dont les théories sublunaires s'élèvent tellement haut dans le domaine de l'éther qu'il leur devient, nous n'en doutons pas, impossible de se comprendre eux-mêmes. Que de grands génies de coterie, que de Raphaëls ignorés seraient couverts de gloire sous le patronage de ces messieurs, si le Louvre n'était là pour tirer de leurs naïves illusions les esprits bénévoles qui se laissent prendre aux belles paroles des entrepreneurs de succès! Qui ne croirait encore aujourd'hui que M. Delacroix dessine avec la pureté de Léonard de Vinci, qu'il a tout au moins l'imagination du Dante, la vigueur du Poussin, le coloris de Rubens, et le génie de tous les maîtres réunis? Qui oserait émettre un doute sur la toute-puissante poésie de M. Lehmann, *ce régénérateur de la peinture*, ce géant qui voit à ses pieds et regarde d'un œil de mépris le public qui ne le comprend pas; qui traîne à sa suite M. Chasseriau, blême fantôme que la mort poursuit sans doute de son image, et qui la grave avec une incroyable constance sur le front de l'enfant, dans les yeux de la jeune fille, partout où la vie serait nécessaire; ce qui en terme d'esthétique s'appelle de la grande poésie. Hélas! nous n'en finirions pas si nous voulions passer en revue le nombre des génies aux pieds desquels certains hommes répandent avec humilité les parfums de leur admiration échevelée, et que les expositions du Louvre, pour la plus grande glorification de l'art, réduisent aux tristes proportions de badigeonneurs. Il y a des hommes auxquels la nature a par malheur accordé un vaste front, de grands yeux, une barbe rouge, des cheveux épais; un jour ces hommes se regardent dans une glace, et, se reconnaissant une tête *dantesque ou shakspearienne*, ils prennent un chapeau à larges bords, ne font plus cirer leurs souliers, et laissent croître leurs ongles. La main sur le cœur, en gens qui se labourent la poitrine sous les étreintes d'une pensée comme il n'y en a pas, ils se promènent sur les boulevards avec la préoccupation inséparable d'un pareil rôle. Ceux-là méditent, comme ils le disent eux-mêmes et comme ne manquent pas de le répéter quelques crédules amis, un poëme immense qui doit embrasser l'humanité tout entière, transformer le monde, bouleverser la société, et peut-être même faire tressaillir Satan dans le fond des enfers. Ce livre colossal, ils le méditent toute leur vie, et quand la terre a recouvert leurs précieux restes, que trouve-t-on dans leur mansarde? un titre, une préface, et la pipe de terre, cette fidèle compagne du génie méconnu.

Eh bien, sans les expositions du Louvre, sans ce crible salutaire qui vient séparer le bon grain de l'ivraie, il suffirait à de tels hommes de joindre à leur costume quelques brosses sous le bras, des taches d'huile sur leur dos, et de sentir le vernis de très-loin pour se transformer aisément en peintres incompris. Les expositions annuelles sont donc, en ce sens, plus utiles que nuisibles aux progrès de la peinture: si l'art est rétrogradé, cela tient plutôt à ce qu'aujourd'hui on se fait peintre par circonstance, sans vocation, comme on se fait expéditionnaire ou fabricant d'allumettes.

Cette année le salon n'est pas fertile en belles choses; il en est un des plus clairsemés que nous ayons jamais vus. Le grand style ne s'y rencontre pas; il faut se rési-

gner à n'y voir que de jolis tableaux de genre, comme ceux de MM. Güé, Decaisne, Meissonnier, etc.....; plusieurs paysages remarquables, au nombre desquels nous placerons en première ligne ceux de MM. Calame Diday, Vanderburch, Wickemberg; et enfin un déluge de portraits, dont les plus beaux portent la signature de MM. Guignet, Winterhalter, Dubufe fils et Bourdon. Cependant l'amateur pourra y rencontrer, même dans le genre historique, si négligé depuis quelques années, plusieurs toiles qui ne manquent pas de mérite. C'est avec plaisir qu'il s'arrêtera d'abord devant l'œuvre de M. Hippolyte Flandrin, *saint Louis dictant ses établissements*. Un dessin correct, de grandes lignes, une noble sévérité de style, font de cette page, sinon une des plus remarquables de M. Flandrin, du moins une œuvre de mérite. Le fauteuil sur lequel saint Louis se trouve assis, teint par son éclat d'un rouge vif les premiers plans, auxquels il semble servir de repoussoir, et nous pensons que la vérité historique eût été mieux observée si, au lieu des insignes royaux, le roi eût simplement porté la tunique de chevalier. Il n'est pas là sur son trône, mais seulement entouré de ses conseillers et uniquement occupé d'un travail pour ainsi dire intérieur. Le public avait droit d'attendre plus de l'auteur du *Christ aux enfans* et des peintures de Saint-Séverin. De ce tableau, la vue se porte naturellement sur celui de M. Lehmann, *la flagellation du Christ*. Rien ne nous a paru justifier la grande admiration dans laquelle cette scène a fait tomber quelques esprits prévenus. Nous ne voyons là ni noblesse de style, ni conception neuve, ni le grandiose qui convient à un pareil sujet. La tête seule du Christ paraît avoir absorbé toutes les facultés du peintre; aussi est-elle d'un beau caractère : quant au coloris, il est tellement en dehors de la vérité, que nous renonçons à en faire la critique.

Quittons un instant le salon carré pour jeter un coup d'œil sur un tableau dont on a parlé avec enthousiasme. Si l'on savait combien, en prodiguant les éloges outre mesure, on peut nuire à l'effet d'un tableau; comme, après avoir entendu poser un artiste en régénérateur de l'art, le public devient exigeant pour son œuvre, on aurait tenu certainement une plus sage réserve au sujet des *Troyennes* de M. Chasseriau. Nous ne savons où l'auteur est allé puiser ses modèles, sur quel rivage il s'est inspiré, dans quel monde il a trouvé le rocher où se cramponnent tant de pâles et malheureuses apparitions. Pour nous, nous avouons naïvement n'avoir jamais vu de femmes de cette race, de flots de cette couleur, de rochers de ce granit. Qu'il y a loin de toutes ces exagérations de contours, de couleurs, de toutes ces peintures de convention, où l'on veut à toute force, parce qu'on ne les comprend point, trouver une pensée profonde ou une régénération de l'art, qu'il y a loin de là, disons-nous, à la *Vierge*, hélas inachevée de M. Bouchot! Il n'est besoin de personne devant cette toile pour guider votre émotion. Chacun devine, dans cet enfant, le sauveur du monde; saint Joseph et la Vierge dont le type est beau et noble sans sévérité, sont endormis; lui seul veille, et ses yeux pleins d'une douloureuse mélancolie semblent demander à Dieu la force et le courage nécessaires à l'accomplissement de sa grande mission.

Puisque nous sommes en veine d'admiration, arrêtons-nous devant trois magnifiques dessins de M. Decamps. Tout le monde connaît le talent plein de verve et hors de ligne de l'auteur du *Samson* et de la *Défaite des Cimbres*. Ses dessins de cette année peuvent être considérés comme les cartons de deux belles pages que nous espérons voir réaliser bientôt. Jamais il n'a rendu avec une vérité plus dramatique la confusion d'une mêlée, le désordre de la bataille, la fureur des combattans, l'agonie des blessés. A la vue des dessins représentant le *Siége de Clermont*, on est saisi de terreur : il vous semble entendre le bruit des armes, les cris des soldats, les plaintes des mourans et le hennissement des chevaux. Dans l'épisode de la *Défaite des Cimbres*, le cœur se serre à l'aspect des chars où gisent pêle-mêle des femmes et des blessés, qui paraissent pousser des cris de douleur et redouter encore les attaques de l'ennemi. Qu'un timide reproche nous soit néanmoins permis. S'il est bon de s'inspirer des beautés antiques, il ne l'est pas toujours, suivant nous, de pousser trop loin leur imitation. Quelques chevaux de M. Decamps, trop servilement copiés sur les marbres antiques, rappellent ceux des métopes du Parthénon; ils ont toute la raideur de la pierre, et nuisent à l'effet de l'ensemble.

Nous ne devons pas oublier dans notre trop courte analyse deux petits chefs-d'œuvre de M. Meissonnier, qui rivalisent avec les Terburg et les Mieris par la finesse de la touche et la vérité de l'expression. Le *Fumeur* est une délicieuse petite toile, à laquelle on ne saurait donner trop d'éloges; et le *Joueur de Violoncelle* semble tirer des sons d'un véritable instrument. Jusqu'à M. Meissonnier, la Hollande avait eu le monopole de ces petits tableaux, où la ténuité du pinceau, la minutieuse vérité des détails peuvent être admirés à la loupe. Grâce à cet habile et consciencieux artiste, ce genre difficile, qui demande tant de patience, et un si haut degré d'observation, revêtira chez nous un nouvel éclat. Nous aimons à voir dans un artiste un si vif sentiment de l'art joint à tant d'amour pour les études sérieuses. Nous ne saurions comprendre néanmoins pourquoi M. Meissonnier, si scrupuleux et si vrai dans toutes les parties de ses tableaux, néglige si évidemment les têtes, auxquelles une sorte de vapeur et de l'indécision donnent une mollesse que nous voudrions voir disparaître.

Si nous arrivons aux tableaux de M. Brascassat, nous pourrons, après avoir admiré ces bœufs si merveilleusement peints qu'ils font illusion, et les paysages si chaudement reproduits, dans lesquels ils se promènent, se reposent et ruminent, demander à certain critique de se contenter de trouver des beautés chimériques aux toiles de sa coterie, et de ne point conseiller à un peintre consciencieux, qui possède dans son pré un taureau espagnol de race pure, d'aller copier en Grèce les bœufs symboliques du Parthénon. On peut pardonner bien des erreurs ingénieuses à l'amitié, mais, à coup sûr, on se rend ridicule et on s'attire un mépris mérité, lorsqu'on jette injustement de pareilles absurdités à des artistes d'un talent incontestable.

M. Sebron, dans son tableau du *Baptême du Comte de Paris*, a su éviter de nombreuses difficultés en déployant une science de perspective et de coloris bien rare aujourd'hui.

Le tableau de M. Isabey est à la hauteur de la grande scène qu'il représente; il est d'une poésie fort élevée, et, comme talent, ne le cède en rien à sa *Vue de Dieppe*, si splendidement peinte.

M. Wickemberg nous a encore donné un tableau de glace; pour le louer il nous faudrait reprendre les phrases laudatives de l'an passé; M. Wickemberg a dans ce genre une telle perfection, qu'un miracle seul pourrait lui donner le pouvoir de se surpasser.

M. Biard continue à nous initier aux scènes lapones dont il a été témoin. Ses tableaux font frissonner.

A côté des miniatures de M. Pommeyrac, qui traite ce genre avec une vigueur et une perfection surprenantes, on remarque des portraits à l'aquarelle, exécutés avec un sentiment et un goût exquis, qui sont dus au pinceau élégant de Mlle de Lacépède.

Citons encore les beaux tableaux de fleurs de M. Chazal, dont la finesse et la fidélité d'exécution ne nuisent en rien à l'effet; le beau tableau de M. Saint-Jean, et le dessin de M. Éverard, d'après une église espagnole. Si nous nous étendons moins sur ces œuvres, c'est que notre collaborateur, M. S.-Henry Berthoud, l'a déjà fait dans ses *préludes du Salon*.

Si nous suivons le flot de la foule, tout aussi régulier dans sa promenade au Louvre que celui des marées aux côtes de l'Océan, après avoir, comme les années précédentes, atteint par le grand escalier la galerie des tableaux, nous nous écoulerons avec lui, par les salles du musée égyptien, jusqu'à l'humide cave où sont renfermées les statues.

En vérité le gouvernement traite bien mal la statuaire; il lui donne un emplacement des plus défavorables, où le public, déjà las de la recherche longue, consciencieuse et vaine de tant de chefs-d'œuvre enluminés, n'arrive que blasé, et pressé, par le temps de grippe qui règne, de fuir une atmosphère malsaine.

Au reste, la statuaire n'a guère que ce qu'elle mérite. Elle se traîne dans une pâle imitation de l'antique ou dans une reproduction maladroite des naïves incorrections de l'art au moyen-âge. Ceux qui se donnent pour les disciples de la Grèce y trouvent un prétexte plausible pour se passer du sentiment; les autres

semblent nier la forme. On pourrait prouver cette assertion, mais nous ne voulons faire ici aucune citation à l'appui : à bon entendeur, salut !

Nous nous empressons cependant de reconnaître que tous les statuaires de notre époque ne se sont pas rangés dans ces deux catégories, et qu'il en est quelques-uns (et ceux-là ne sont, grâce à un jury impartial et intelligent, pas tous au salon) qui auraient droit à de plus grands égards.

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder l'*Olympia* de M. Etex, dont la perfection des formes ne le cède qu'à la grâce et à l'expression de désespoir répandue sur cette belle héroïne d'Arioste, dont la bouche s'entr'ouvre pour implorer sa délivrance :

Chi mi da ajuto! vive! chi mi consola!

Passons bien vite devant cet étrange monument de Mlle Fauveau, artiste d'autant plus admirée qu'elle vit loin de Paris, que ses œuvres assez rares ne sont comprises que des aventureux feuilletonistes, armés d'*esthétique* pour découvrir des théories nouvelles, et que cette personne passe, parmi ses amis politiques, pour avoir éprouvé des malheurs par-devant le jury, aux expositions générales.

Oui, passons vite devant la *Judith* de cette demoiselle, pour nous arrêter plus longtemps aux bustes de Mme Dubuffe (née Zimmerman), et reconquérir une réputation de galanterie, compromise à l'endroit de Mlle Fauveau. Aussi bien la chose est-elle facile; rien n'est mieux modelé et plus heureusement senti que les marbres qu'elle a exposés. Du premier coup, ce jeune talent a conquis une belle place parmi nos artistes. L'étude, qui le mûrira encore, nous promet de belles œuvres.

Plus loin, nous retrouvons M. Dantan jeune qui, cette année, répond victorieusement, par ses bustes si consciencieusement étudiés, à toutes les insinuations portées sur son talent par des gens envieux de sa verve féconde et originale et de sa popularité.

L'*Histoire* de M. Desbœufs se recommande par une simplicité majestueuse et une sage lutte de l'antique.

Le *Mucius Scevola* de M. Falconnier se fait remarquer par l'énergie de la pose et un beau caractère de fierté.

Le *sanglier* de M. Rouillard, forcé par des chiens, annonce chez l'artiste un grand progrès. On ne peut reprocher à ce groupe les défauts signalés, l'an passé, dans quelques parties de son *lion*. Les chiens sont parfaitement étudiés ; le mouvement imprimé à cet épisode de chasse contribue à faire de cette œuvre un morceau de sculpture des plus estimables.

Avant de sortir, n'oublions pas M. Mein, dont les animaux réunissent à la finesse de l'expression et du faire l'élégance et la vérité des formes.

Et maintenant transportons-nous à Saint-Roch; car, cette année, tous les objets remarquables de sculpture n'ont point été se réfugier au Musée. La *Vierge* de M. Emile Thomas, dont le caractère doux et mélancolique, les draperies simples et chastes, et la pose religieuse portent un cachet tout chrétien, a été demander le jour qui lui convenait à une chapelle latérale de l'église.

Le sentiment qui a inspiré cette œuvre, et la manière dont elle est traitée, nous portent à croire que M. Émile Thomas a trouvé le genre de sculpture qui convient le mieux à son talent. Nul doute que s'il persévère dans cette voie, il ne régénère parmi nous l'art religieux, si négligé de nos jours.

AUGUSTE BERTSCH.

GAZETTE.

L'événement artistique le plus triste et le plus important est sans contredit la mort de Chérubini. Du reste l'histoire de ce célèbre compositeur n'offre rien de dramatique : elle a été toujours heureuse et calme. Sa biographie ne se compose donc que de la liste de ses ouvrages.

De grands honneurs ont été rendus à sa mémoire, et une sorte de fête funèbre a été célébrée à l'Opéra-Comique, après la reprise des *Deux journées*.

Heureux l'artiste qui ne trouve pas, en France, l'ingratitude après sa mort! On cherche encore vainement aujourd'hui un monument élevé dans Paris à la mémoire du plus sublime de nos poëtes, — de Corneille!



Notre société est organisée ainsi, que l'immortalité d'un oncle et la gloire d'un père ne sauraient préserver, à la troisième génération, ses descendants de la misère. Écoutez bien :

Marie-Marthe Leduc, petite-nièce de Corneille, est morte le 9 mars, rue de Bondy. Excellente fille pleine de religion et de probité, elle se glorifiait, dans son humble position, de l'illustre nom qu'elle avait l'honneur de porter. Elle révérait dans la simplicité de son cœur la mémoire de son grand-oncle dont elle admirait les chefs-d'œuvre sans les avoir lus. Elle était cuisinière.

La petite nièce de Corneille cuisinière!

— L'Académie des sciences morales et politiques a nommé M. Giraud en remplacement de M. le comte de Siméon, décédé.

— Après avoir comparé le nombre des heures de calme pendant toute l'année, sir David a remarqué qu'elles avaient lieu au moment où la température était la plus basse, ce qui démontrerait que le vent et les commotions qu'éprouve l'atmosphère seraient le résultat des variations atmosphériques. Cet important et nouveau résultat vient d'être confirmé par les observations de M. Osler, de Birmingham, faites sur la demande de l'Association Britannique. Ces observations ont une immense valeur, et peuvent amener à de nouvelles découvertes météorologiques.

— M. Newmann, jardinier des serres chaudes du Jardin-des-Plantes de Paris, vient de réussir dans ses expériences sur la fécondation artificielle de la vanille. Les fleurs de trois rameaux de cet arbrisseau sarmenteux, qui, sous les tropiques, s'élève à des hauteurs considérables, en grimpant aux troncs d'arbres, lui ont donné cent dix-sept fruits ou siliques, à pulpe, d'un parfum exquis. Le nombre de fleurs fécondées a peut-être été trop considérable, car la plante paraît avoir souffert. Peut-être aussi la vanille, comme certains végétaux, ne donne-t-elle des fruits en abondance que tous les deux ans. Ce résultat est néanmoins fort remarquable, et doit engager les horticulteurs à répéter l'expérience dans leurs serres.

La vanille se vend 100 à 300 fr. le kilogramme, il y aurait là un bénéfice important à réaliser. La vanille ne doit son odeur aromatique, sa saveur agréable et sa vertu stimulante qu'à la pulpe renfermée dans l'intérieur de son fruit. Cette pulpe n'existant dans aucune plante des orchidées, la vanille forme une sorte d'exception dans cette famille. Mais, en revanche, une analogie frappante existe entre les tubercules souterrains des orchidées. Très-développés et charnus, ces tubercules se rencontrent dans toutes les espèces, et sont entièrement formés de pure fécule pouvant servir à la préparation du salep.

— Près de Mâcon, une montagne qui fait partie du territoire de la commune de Solutré, contient de grandes richesses et de rares curiosités géologiques. On y trouve, même presque à fleur de terre, des bancs d'un très-beau marbre blanc veiné de rouge et jambonné de la façon la plus élégante. M. le docteur Niepce, de notre ville, qui se livre en ce moment à l'exploration de cette montagne, y a découvert plusieurs puits absolument perpendiculaires, et qui ont de trente à quarante mètres de profondeur, phénomène géologique dont on connaît peu d'exemples. Il vient d'y découvrir aussi les traces de l'existence d'un tigre colossal, et d'une chouette dont l'envergure a dû être d'environ deux mètres.

— Grâce à Dieu, une refonte des monnaies de cuivre va s'opérer.

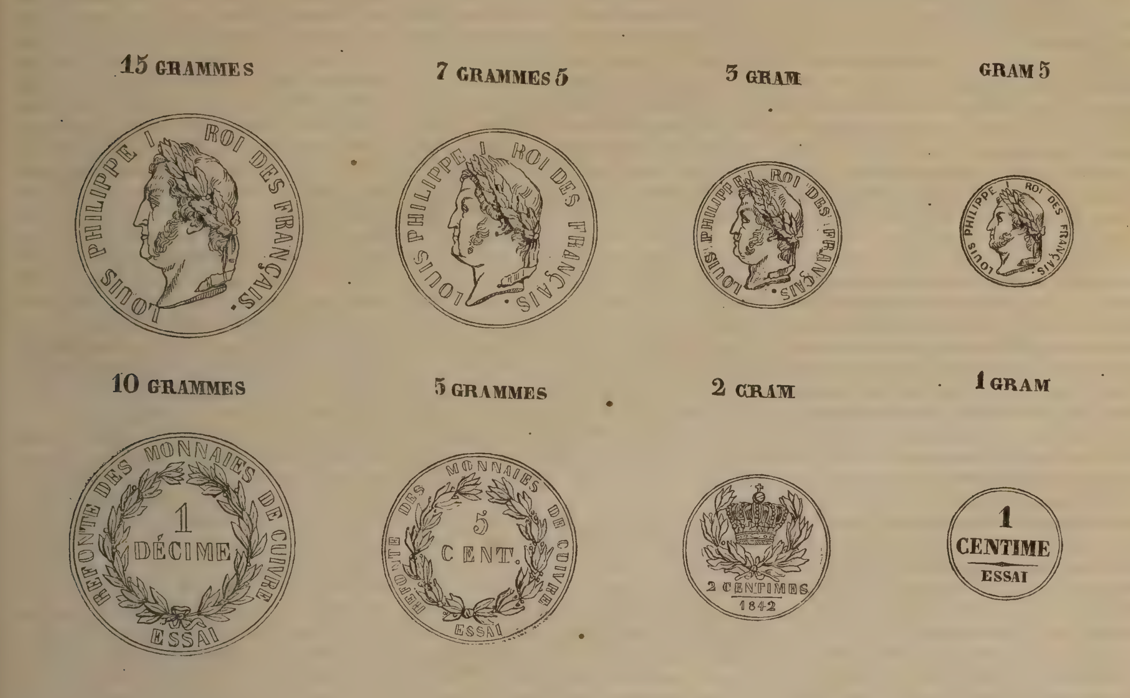
La commission chargée de l'examen du projet de loi relatif à la démonétisation de ces monnaies a arrêté que tout le travail de la refonte du monnayage serait concentré à Paris. La commission a reconnu que c'était le seul moyen de créer une monnaie identique de poids et de titre, d'exercer une surveillance sûre et facile sur les opérations, d'obtenir enfin la plus grande économie possible dans les frais. Ainsi, à l'avenir, il n'y aura plus en France qu'un seul hôtel des monnaies, si la décision de la commission est adoptée par la Chambre. Ceux qui subsistent encore dans quelques villes du royaume seront

supprimés aux époques à déterminer par ordonnances royales.

La commission a été unanimement d'avis de la démonétisation des anciennes espèces de billon ou pièces de six liards, fabriquées en vertu des édits de 1709 et de 1738; elles ont été mises en circulation pour une somme de seize millions, que l'on présume réduite, par suite des refontes et des démonétisations partielles, à environ sept millions. On supprimera les pièces de dix centimes impériales : elles sont aujourd'hui hors de cours dans quinze départemens; on s'est également prononcé pour la suppression des pièces de quinze et de trente sous. La commission doit entendre cette semaine M. le ministre des finances.

Voici les modèles de bronze qui ont été remis à MM. les députés, comme spécimen.

Ces modèles varient de poids; mais le module en est parfaitement le même.



Les nouvelles monnaies de bronze.

THÉATRES.

Aux Français, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, rien de nouveau quant aux œuvres; seulement, retraite de Menjaud, de Mlles Rabut, Doze et Avenel; et nouveaux débuts de Poultier dans *le Comte Ory*, puis ceux de Raguenot dans *Robert-le-Diable*.

A l'Odéon, *François Lallier*, tragédie en cinq actes, de M. de Venne, et *Un Déshonneur posthume*, comédie en un acte, de M. Durantin, ont été joués peu de jours avant *Quinola*, comme de petites pièces avant la grande. Ces deux ouvrages, sur lesquels l'administration comptait peu d'ailleurs, ne renfermaient aucun élément de durée, et sont déjà disparus de l'affiche et du souvenir de leurs spectateurs. Enfin, après une longue et impatiente attente est apparue la fameuse pièce des *Ressources de Quinola*, seconde expérience dramatique de M. de Balzac. A propos de cette pièce, la presse et même le public, l'une injuste, l'autre ingrat, ont prodigué à l'auteur d'*Eugénie Grandet* des sarcasmes et des injures qui ne sauraient l'atteindre : la pièce qu'il a fait représenter à l'Odéon est vicieuse assurément quant à la contexture, mais elle contient des qualités qui méritent quelque attention; et d'ailleurs, a-t-il cessé d'être un grand littérateur et d'avoir des droits à la reconnaissance de tous, parce qu'il s'est trompé en écrivant une spirituelle comédie?

Le compositeur Pacini, connu par de nombreux succès en Italie, et à Paris par un seul morceau, l'air de Niobé, souvent chanté entre deux actes au théâtre Italien, vient de faire représenter sur cette scène *Saffo*, opéra seria en trois actes; le succès a été froid, et eût été nul peut-être si Sapho n'avait pris les traits, la voix et le talent de la diva Grisi, toujours admirable.

Quelques vaudevilles ont réussi sur les théâtres consacrés à ce genre : aux Variétés, *les Batignolaises* et *la Nuit aux soufflets*; au Palais-Royal, *la Chasse aux vautours*, *Tabarin* et *Une Femme sous les scellés*; au Gymnase, *les Aides de camp*, ont chacun mérité leur succès.

Dans cette dernière pièce, Tisserand et Mlle Nathalie font apprécier les progrès de leurs talens souples et gracieux.

C'est s'imposer une tâche périlleuse que de vouloir faire accepter au public une œuvre en dehors de toutes celles qu'on lui livre chaque jour; les innovations ne réussissent qu'après des épreuves patientes et réitérées; les plus heureuses même ont ce sort à subir, et la preuve s'en trouve dans les combats nombreux et sans cesse renaissans que la littérature actuelle a dû subir avant de conquérir cette heureuse liberté dans l'art, compagne inséparable de tout progrès. L'accueil froid fait à une *fantaisie* en un acte et en vers par M. Duhomme, et jouée par Raucourt au théâtre de la Porte-Saint-Martin, est peut-être une conséquence de ces propositions. Cette fantaisie avait pour titre *La Lanterne de Diogène*, et méritait de rester au répertoire, autant par l'originalité de sa conception que par la beauté d'un grand nombre de ses vers. Espérons, pour l'avenir de la littérature théâtrale, que les nouvelles tentatives de ce genre seront moins malheureuses.

MM. Paul Foucher et Victor Herbin ont fait pour le théâtre de l'Ambigu-Comique un drame en quatre actes, auquel ils ont donné ce titre qui, d'avance, résume toute l'action : *Les Jumeaux béarnais ou la flétrissure*. En effet, ne prévoyez-vous pas que de deux frères, l'un est noble et vertueux, l'autre infâme et dégradé, et que par suite de cette ressemblance iné-

vitable entre jumeaux, le frère noble est flétri pour le frère infâme, et que là se trouve le nœud du drame? Cette donnée est féconde en situations dramatiques; l'intérêt ne languit pas un instant.

M. Victor Herbin, qui n'avait rien écrit pour la scène depuis son beau drame de *Jeanne de Flandre*, en a repris possession avec bonheur; le *Mercure* l'engage à ne plus s'en éloigner pour si longtemps, et le public est assurément de l'opinion du *Mercure*.

Albert, chargé du double rôle des *Jumeaux*, a rempli sa tâche avec ce talent plein d'âme que vous lui connaissez; Mathis, qui remplissait celui de Mérignaca, eu de fort bons momens; c'est un artiste précieux à l'Ambigu; Me Pastelot a joué Clotilde avec entraînement et sensibilité. Tout enfin a concouru au succès de l'œuvre.

La dot de Suzette, drame-vaudeville en quatre actes, de MM. Gustave Lemoine et P. Dinaux, a obtenu au théâtre de la Gaîté un franc et légitime succès. C'est une de ces pièces écrites avec la raison et le cœur, et qui sont malheureusement trop rares sur nos théâtres. Nous pensons que celle-là fera longtemps pleurer et rire le public qui viendra l'applaudir à la Gaîté, et qu'elle renouvellera le succès de la *Grâce de Dieu*, drame invraisemblable, bien inférieur à cette touchante histoire dramatique de *la dot de Suzette*.

Il nous reste à parler d'une nouvelle pièce et d'un nouvel acteur bien accueillis chaque soir au Cirque Olympique: la pièce a pour titre, *Le chien des Pyrénées*, et l'acteur pour nom, *Emile*. Emile, si les auteurs du boulevard ne gâtent pas ses heureuses dispositions et son excellent naturel, est appelé à un très-magnifique avenir théâtral. Il met dans l'emploi de la parole une discrétion que nous ne saurions trop louer, et qui ne s'est pas encore démentie. Sa manière de jouer les serviteurs vertueux fait aimer la vertu; le zèle qu'il révèle dans tout son rôle ferait honte à beaucoup d'acteurs qui auraient besoin de ses leçons; enfin, le *Mercure* vous apprend cela tout bas, Emile est un chien, un chien en tout point merveilleux, à qui MM. Laloue et Labrousse, les auteurs de la pièce nouvelle, ont les plus grandes obligations, pour avoir rendu intéressant leur mélodrame.

ÉDOUARD PLOUVIER.

LES LIVRES.

Voyage aux Antilles, par M. Granier de Cassagnac. — Les *Contes de Perrault*, par le bibliophile Jacob. — *La Pologne illustrée*, par M. Léonard Chodzko.—*Catéchisme illustré*, par Mme Élise Boulanger. — *L'OEdipe* de Sophocle.

Les livres de voyage, qui prêtent un vaste champ de rêverie à l'imagination et trompent ainsi l'instinct de mouvement dont nous sommes tourmentés jusqu'au coin de notre feu, ont été et seront toujours les bienvenus. Aussi les gens qui sont allés tailler leur plume aux quatre coins du globe se sont-ils fort peu préoccupés de la forme de leurs livres. Tous ces ouvrages, même les plus savans, ont été mal conçus; ceux-ci renferment une science trop élevée pour être à la portée de tout le monde; les autres s'abandonnent à des narrations merveilleuses et très-suspectes, ou rabâchent, en méchant style, des idées fausses préalablement reçues et consacrées. Ils entretiennent le public dans des erreurs sur lesquelles l'invention renchérit à chaque page, le tout pour flatter le lecteur dans les théories qu'il a admises sans examen.

Le voyage aux Antilles, de M. Granier de Cassagnac, est loin de ressembler aux ouvrages de ses devanciers; la lecture de ce livre leur fait même perdre toute l'estime qu'on leur accordait.

Dans la première partie, M. Granier de Cassagnac nous fait voyager avec lui pour nous détailler la vie et les émotions de la traversée; sa poésie, large à satisfaire la fantaisie la plus élevée, n'a recours à aucun des procédés fantastiques en usage jusqu'ici. Le spectacle calme, terrible, et grand toujours, de l'Océan lui a inspiré de magnifiques pages.

La pêche au requin et la chasse en mer sont des épisodes du meilleur goût, contés avec une verve fort élégante. Le chapitre qui traite du mal de mer, cette affreuse torture, est effrayant de vérité.

Ce voyage a été entrepris dans un but sérieux. M. Granier de Cassagnac avait à examiner la question de l'émancipation des nègres; aussi, après avoir exploré la colonie, traite-t-il du trafic des nègres, de leurs mœurs, du régime auquel ils sont soumis, du travail qu'on leur impose et de la façon dont ils s'en acquittent. Cette partie du livre, plus grave et tout aussi complète que la première, ne nous a cependant pas fait, nous le disons timidement, le même plaisir que l'autre. Cela tient sans doute à ce que nous sommes comme bien des gens, qui n'aiment point à revenir sur les idées qu'ils ont caressées. Ces derniers chapitres contrarient si impitoyablement les sympathies que *Domingue*, de Paul et Virginie, le nègre *Eustache*, et même *Vendredi*, nous avaient inspirées pour leurs semblables, ainsi que les sentiments de pitié dans lesquels le boulevard nous avait entretenu à leur égard, qu'il a fallu tout le puissant raisonnement de l'auteur, trop sérieux pour être paradoxal, et une seconde lecture, pour ébranler nos préjugés.

Le bibliophile Jacob vient de rassembler en un volume les œuvres de Perrault, ainsi qu'il a déjà fait pour les Nouvelles de la reine de Navarre, pour les œuvres de Rabelais, etc.

Il faudrait bien des lignes pour rappeler les fraîches émotions que font naître, à la lecture, ces contes gracieux qu'on a donnés comme nourriture première à notre intelligence, dont l'homme mûr comprend l'ingénieuse *moralité*, et qu'il répète avec charme à ses enfans, justifiant ainsi les vers que La Fontaine, cet ami de tous les âges, au sujet de Peau d'Ane, opposait, sans malice, aux hémistiches tant soit peu secs du grand versificateur.

Nous remercions seulement ici le bibliophile Jacob de cette heureuse idée qu'il accomplit, de nous rendre, avec des notices aussi curieuses qu'érudites, les œuvres de nos vieux écrivains populaires.

On pourrait encore dire beaucoup de choses sur la publication de M. Léonard Schodzko, *la Pologne illustrée*. Ce grand et bel ouvrage, entrepris avec un zèle tout patriotique, atteint parfaitement son but, celui de faire connaître l'histoire de la Pologne. M. Schodzko nous la présente sous une forme sévère, mais sans aridité; les considérations auxquelles il se livre sur les différentes phases de la fortune de ce noble pays, depuis la mort de Sobieski (1696), y sont neuves, et en font un livre du plus haut intérêt. La seconde partie pourrait s'appeler l'histoire intime de la Pologne. Des nouvelles et des légendes racontées par Mme Olinde Schodzko, nous initient aux mœurs polonaises. Le lecteur difficile pourrait peut-être leur demander une fable dramatique plus saisissante et une forme plus neuve, mais elles y perdraient sans doute le cachet particulier qu'elles possèdent.

Il nous reste à dire un dernier mot sur le *Théâtre d'autrefois*. C'est une ingénieuse publication dont chaque livraison contient plusieurs pièces anciennes, dont les brochures sont rares aujourd'hui ou les éditions fort chères. Le théâtre nous en prive, souvent, au grand regret de ceux qui en connaissent les beautés, par cette raison assez plausible que les auteurs modernes, ayant un certain appétit à satisfaire, doivent avoir leur part de gloire. Chacune de ces pièces, où l'on trouve parfois le secret de la verve d'un vaudevilliste essoufflé, est suivie des appréciations, des anecdotes et des bons mots auxquels elle a fourni le canevas. Un compte-rendu fort impartial des pièces nouvelles jouées dans le mois accompagne la livraison, et ajoute ainsi à ce recueil un intérêt piquant d'actualité.

Mme Élise Boulanger, dont on connaît le gracieux talent, vient d'illustrer, avec un goût exquis et un beau sentiment religieux, le catéchisme de Paris. Les charmantes compositions du peintre donneront un attrait de plus aux enfans pour apprendre l'abrégé de leur religion; elles aideront encore leur mémoire à retenir longtemps cette source de toute saine morale.

Il existe encore en province des jeunes gens d'un savoir profond et d'un goût éclairé, qui se vouent dans la solitude, et loin de toute coterie, au culte de l'art. M. Sauveroche de Saint-André de Cubzac, à qui l'on doit déjà un belle traduction en vers de l'*OEdipe* de Sophocle, vient d'adresser au Théâtre-Français l'*Antigone* du même poëte, qu'il a su, sans en trop perdre le cachet, faire plier aux exigences du vers et de notre scène. Espérons que cette tentative, qui réaliserait en partie le vœu émis en faveur de la littérature ancienne par un de nos plus charmans critiques, sera couronnée d'un plein succès.

HENRI NICOLLE.

LES CONTEMPORAINS.

M. AZAÏS.

Beaucoup de nos lecteurs, sans doute, reconnaîtront les traits que nous leur présentons ici : ils auront assisté aux leçons publiques de M. Azaïs; son noble front, ses beaux cheveux blancs, seront restés dans le souvenir de toutes les personnes qui l'ont vu dans son modeste jardin. Il y rappelait les philosophes antiques par la simplicité de sa vie, l'élévation de ses pensées et le charme de son éloquence. Là, l'auteur de la doctrine des compensations disposait ses auditeurs à supporter les peines comme une justice, à poursuivre comme un droit les consolations de l'espérance. De ces doux sentimens, il passait aux grands spectacles de la nature, et il expliquait, avec la même facilité, les tempêtes de l'atmosphère et le développement des fleurs. Voici en abrégé l'histoire de ce philosophe.

Pierre-Hyacinthe Azaïs est né à Sorèze, département du Tarn, le 1er mars 1766. Son père, musicien compositeur, était chef de la partie musicale dans le célèbre collége de cette ville; le jeune Azaïs y reçut son éducation; de très-bonne heure il inspira un vif attachement aux professeurs les plus distingués, surtout à celui de physique, qui, le traitant comme son fils, lui abandonna son cabinet et sa bibliothèque, et, causant avec lui fréquemment des plus grands objets, lui donna le goût et l'habitude des méditations étendues.

Il n'avait encore que dix-sept ans lorsque son père, déterminé par le besoin de soutenir une nombreuse famille, quitta le collége de Sorèze et alla s'établir à Toulouse, où, dès son arrivée, il tint, comme musicien, un rang très-honorable. Le jeune Azaïs entra dans le corps enseignant des doctrinaires; après un noviciat de quelques mois, il fut envoyé au collége de Tarbes comme professeur de cinquième. Cette fonction le rebuta par la pédanterie que les chefs de la congrégation exigeaient : au terme de l'année, son père ayant intéressé en sa faveur M. de Faye, grand-vicaire de l'archevêque de Toulouse, nommé à l'évêché d'Oleron, ce vénérable prélat appela auprès de lui le jeune Azaïs, et le nomma son secrétaire : il chercha à l'engager dans l'état ecclésiastique; mais le jeune Azaïs, n'en ayant point la vocation, résista même à la tendre affection du bon évêque. Après trois ans, il revint à Toulouse dans sa famille.

Son père le pressa alors de se destiner au barreau, profession encore contraire aux inclinations du jeune homme, que son instinct sensible et réfléchi portait impérieusement vers une situation recueillie et solitaire. Elle se présenta bientôt : un religieux bénédictin, ancien professeur au collége de Sorèze, nommé prieur d'un abbaye dans les Cévennes, chargea M. Azaïs de chercher à Toulouse un organiste pour l'église de son couvent : le jeune Azaïs supplia son père de le désigner pour ce poste modeste; son père n'y consentit qu'avec bien du regret.

Ce fut là, dans cette solitude agreste, en présence d'une nature plus sauvage qu'agréable, que l'âme du jeune homme contracta l'habitude des réflexions étendues et des sentimens profonds; mais il n'eut pas le temps de s'y abandonner. Moins de deux ans s'étaient écoulés, lorsque les préliminaires de la révolution commencèrent à agiter la France. M. de Brienne, nommé premier ministre, annonçait hautement l'intention de détruire les corporations religieuses : le jeune Azaïs, menacé de perdre bientôt son asile, accepta celui que lui offrit un propriétaire du voisinage ayant plusieurs enfans à faire élever. Là encore nulle sécurité ne put lui être longtemps accordée, car ce propriétaire ne tarda point à devenir l'une des victimes de la révolution. Le jeune Azaïs lui-même, pour échapper aux réquisitions militaires, se hâta d'accepter l'offre qui lui fut faite de diriger un pensionnat dans la ville d'Albi : son entreprise obtint d'abord un succès honorable; mais l'ardent et honnête jeune homme, indigné des injustices et des crimes qui souillaient la révolution, se passionna contre elle, disposa ses élèves à la prendre en haine, et publia une brochure pleine de traits véhémens, qui l'exposa à être dénoncé. Poursuivi par l'autorité révolutionnaire et condamné à la déportation, il n'eut que le temps de fuir et de se réfugier, d'abord dans le voisinage de Lavaur, ensuite à Toulouse; là, près d'être découvert, il eut le bonheur d'intéresser un brave homme, courrier de la poste aux lettres, qui le blottit dans le fond de la malle aux dépêches, et le conduisit à Tarbes, où il le déposa chez l'ingénieur en chef du département, dont le fils était l'un des élèves du collége d'Albi.

Le jeune proscrit fut encore réclamé dans cette nouvelle retraite, et contraint de s'en éloigner précipitamment; son protecteur l'adressa d'abord à une famille de bons campagards, d'où il le retira pendant la nuit pour le ramener à Tarbes, l'introduire secrètement dans l'hôpital, et l'y confier à la garde des sœurs de charité.

Dans ce refuge de toutes les infortunes, le jeune fugitif fut loin de se trouver malheureux; il échappait à des peines si cruelles, et les soins vigilans de ses vertueuses gardiennes le pénétraient de tant de reconnaissance! Son âme s'ouvrit avec profondeur aux sentimens religieux, d'autant plus qu'il partageait son mystérieux asile avec un vieux prêtre, modèle de la piété la plus véritable, et que dans un coin de sa cellule était déposée la bibliothèque des bonnes sœurs. Quelques volumes dépareillés de Bourdaloue, de Massillon, de saint François de Sales, l'Imitation de Jésus-Christ, telle était sa douce compagnie; il y joignit bientôt celle des savans les plus célèbres, dont son ami l'ingénieur en chef lui procura les ouvrages. Un bonheur si calme, si soutenu, ne tarda pas à fortifier dans son esprit une idée consolante, qui depuis longtemps l'occupait; les premières années de sa jeunesse s'étaient écoulées au sein de familles favorisées des priviléges de la société, des biens de la fortune. Cependant, il n'y avait presque jamais vu que dégoût de la vie, ennui et tristesse. Enfermé maintenant dans un hôpital, il avait journellement le spectacle des maux physiques de l'humanité, mais exempts du dépit, de l'irritation, du désespoir, si fréquents dans le monde. En ce moment, d'ailleurs, toutes les situations réputées jusque-là brillantes et prospères étaient brisées, remplacées par la proscription, l'exil, la mort : « C'est donc, disait-il, par un balancement équitable que sont réglées sur la terre les destinées humaines; Dieu est le père de tous ses enfans, il distribue sur eux avec égalité les biens et les maux de la vie.

C'est sous l'inspiration de cette pensée qu'il écrivit son ouvrage sur les *Compensations*, et comme, en même temps, il étudiait la science positive dans les meilleurs livres de l'époque, ses idées augmentèrent d'étendue; il en vint à conjecturer que l'existence de l'homme, avec toutes les conditions qui la composent, était le fruit ultérieur de l'existence universelle; d'où il tira cette conséquence, que, « puisque les destinées » humaines étaient soumises à une loi » de balancement, cette même loi devait » régler tous les mouvemens de l'univers. »

Ses réflexions alors, à chaque nouvelle acquisition faite par son intelligence, prirent une direction prononcée, et qui de jour en jour se montra et plus sûre, et plus judicieuse; par elle, il fut conduit à concevoir « l'univers comme une œuvre » parfaite de liaison, d'ordre, de simplicité, ayant pour but la justice dans les » destinées de l'homme, et pour préparation graduelle l'équilibre dans l'en» semble des êtres et de leurs rapports. » Enflammé du besoin de vérifier et de développer cet immense aperçu, il sentit que, pour y parvenir, il lui était nécessaire de rentrer en commerce avec la nature. Sa captivité, quoique si douce, mais qui durait depuis trois ans, ne lui fournissait pas assez d'inspirations. Il la quitta pour s'enfermer, au sein des Pyrénées, dans une retraite vaste, pompeuse, et non moins paisible que sa mystérieuse cellule. Il y passa dix ans, oubliant comme toujours les intérêts de la vie, uniquement secouru par l'amitié délicate d'une famille simple, modeste, encore plus généreuse, étudiant sans cesse la nature magnifique qui l'entourait.

Ce fut là qu'il parvint à découvrir le principe moteur, selon lui, de tous les faits dont l'univers se compose, « principe » que l'auteur de la nature a placé dans » toute la substance de chaque être, organisé ou inorganique, intelligent ou » aveugle, et qui le porte à s'étendre » indéfiniment dans l'espace, mais qui le » soumet à la coalition également expansive de tous les êtres dont il est environné; en sorte que l'équilibre universel résulte sans cesse de cette seule » force d'expansion, divergente de la part » de chaque corps, convergente, à l'égard » de chaque corps, de la part de tous » ceux qui l'environnent. »

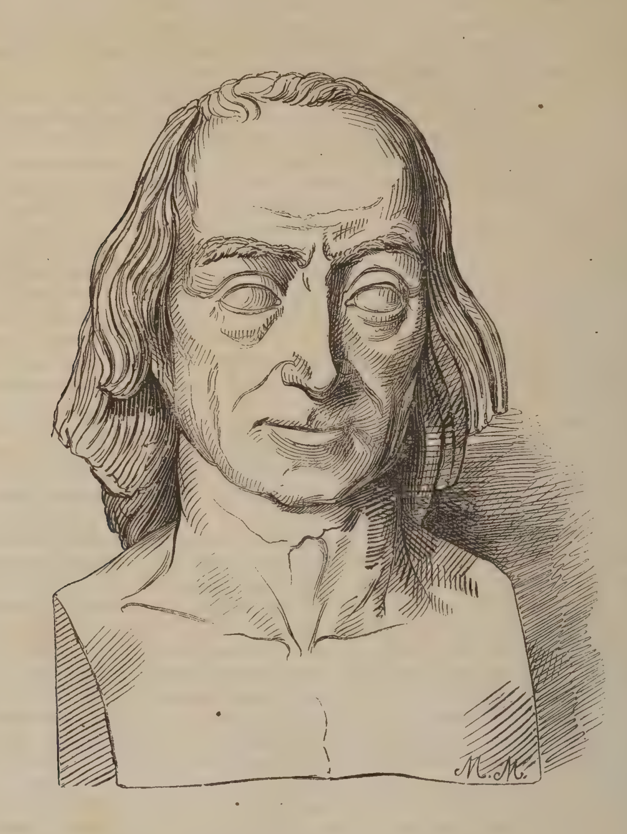
En 1806, lorsque M. Azaïs, âgé alors de quarante ans, eut tracé, par masses prin-

cipales, le système général de cette action et de cette réaction réciproques, il vint à Paris. Il s'y maria bientôt avec une femme digne de lui sous tous les rapports; de concert avec elle, il publia son ouvrage sur les compensations, et ce début sur la scène philosophique eut un grand éclat; le succès en fut unanime; mais lorsque l'auteur essaya de présenter le système dont la loi des compensations n'était que le lien et la règle, les résistances commencèrent, et avec elles, les peines, les tribulations. Ce fut une lutte terrible et acharnée dans laquelle il se jeta courageusement.

Repoussé par l'Université, qui se formait alors, l'existence de M. Azaïs devint très-difficile; un ministre de Napoléon, M. de Montalivet, l'adoucit en le nommant inspecteur de la librairie, d'abord à Avignon, ensuite à Nancy.

Pendant cinq ans que M. Azaïs remplit cette fonction, il perfectionna silencieusement son système. En 1815, après les événemens politiques de cette époque, il revint à Paris, publia l'*Explication universelle*, et la professa, d'abord à l'Athénée, ensuite dans son jardin. A ses conférences philosophiques se rendirent en grand nombre des auditeurs de tout âge, de toute classe, de toute instruction, qu'il eut toujours le don de satisfaire par la clarté de ses idées et le charme de son élocution.

Récemment, un phénomène magnifique, le jaillissement de Grenelle, est venu mettre en évidence permanente, selon M. Azaïs, le grand principe de l'expansion universelle. Il a saisi cette occasion frappante de l'exposer. Sous le titre d'*Une grande expérience*, il a publié, d'après ses idées, l'explication du formidable jaillissement. Dans moins d'un an, cinq éditions successives de cette explication se sont écoulées.



M. Azaïs d'après le buste de M. M.

L'espoir de faire adopter ses doctrines est le principal soutien de M. Azaïs dans sa carrière laborieuse : âgé maintenant de soixante-seize ans, sa vie est sans cesse calme et occupée; il se sent heureux de pouvoir chaque jour rattacher sans efforts à la *cause universelle* les faits nouveaux, les événements qui surviennent dans l'ordre politique comme dans l'ordre physique; souvent il est conduit à prévoir ceux que le temps, en effet, ne tarde pas à produire; et il vient de résumer sa prévoyance dans un écrit très-court qu'il a intitulé *Question philosophique de première importance. Quelle est, dans le plan de l'univers, la destinée du genre humain?* C'est le tableau rapide du passé, du présent et de l'avenir de l'humanité, selon M. Azaïs.

La fortune délaisse le vieillard qui a consacré sa vie à des travaux de la plus grande étendue : vainement il se présente aux diverses Académies; on l'écarte; ses amis s'en étonnent, ses enfans s'en affligent, et alors il leur dit paisiblement : « N'oublions pas les compensations. La fortune est bonne, les honneurs humains sont désirables et flatteurs; si je les avais reçus, si ma situation, au lieu de rester humble, modeste, souvent bien difficile, était devenue brillante, mon âme se serait dissipée; je n'aurais pas conservé la force d'étude et de méditation nécessaire à la découverte et à l'exposition du système de l'univers; pouvais-je trop payer une telle destinée? et aurais-je l'ingratitude de me dire malheureux, lorsque, à l'âge où je suis parvenu, il m'est donné de goûter avec tant de profondeur les sentimens de famille, les douceurs de la retraite, les charmes de la nature! »

E. A. GUT.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.



LA PETITE COLOMBE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHRISTIAN.

Le compagnon Christian, qui, lors de la réception de Ians Crumbrugghe, avait montré tant de haine contre ce dernier, habitait Berghen depuis quatre mois environ. Un des plus riches négocians danois de la hanse l'avait présenté aux *Sermens* des diverses corporations d'ouvriers, pour le faire recevoir compagnon dans chacune d'elles ; les personnes riches et destinées à exercer en grand le commerce, en agissaient toujours ainsi.

On s'attendait donc à voir Christian franchir avec rapidité le rôle de compagnon, et postuler le grade de Maître. A la surprise générale, une fois admis dans la corporation des tisserands, il s'y établit comme s'il n'eût point voulu aller au delà. Un changement remarquable s'opéra dans ses manières. En arrivant à Berghen, malgré le costume et les allures d'artisan qu'il affectait, il avait prodigué l'or à pleines mains, de façon à se rendre faciles, et pour ainsi dire purement de forme, les épreuves du noviciat. Non-seulement on ne l'avait point obligé à fabriquer sous les yeux des syndics sa toile de réception ; mais, au lieu de l'enfumer, de le jeter à la mer, de le battre de verges, on s'était contenté de l'asseoir sur la chaise volante, de lui tremper les pieds dans l'eau, et de poser les baguettes sur ses épaules sans lui causer la moindre douleur. On pensait généralement qu'il allait s'associer avec le négociant danois qui lui avait servi de parrain ; mais il prit le tablier, ouvrit un atelier de tisserand, et alla, comme les autres ouvriers, prendre ses repas chez la Mère de la corporation, dame Siegbrit Willems.

S'il se fabriquait des toiles dans l'atelier de Christian, elles étaient l'ouvrage de ses apprentis, et non le sien, car on le trouvait sans cesse hors de son logis : la seule manière de le rencontrer était de se rendre au cabaret de la vieille aubergiste. A l'exemple de certains de ses compagnons, il ne venait cependant point s'y attabler pour boire et se livrer à des excès. Au contraire, Christian se montrait sobre, et semblait même éviter les occasions de partager les débauches de ses camarades ; on ne pouvait l'accuser que de paresse. Chacun dans la ville s'étonnait de la façon dont il faisait le commerce ; il donnait à ses apprentis un salaire double du prix ordinaire, et vendait toujours ses marchandises meilleur marché que ses confrères. Néanmoins, ce qui aurait ruiné tout autre semblait lui réussir ; l'argent ne lui manquait jamais, enfin ses magasins regorgeaient toujours de marchandises, quoique les ouvriers qu'il employait chez lui, n'étant jamais surveillés, en prissent à l'aise et produisissent fort peu de besogne.

Une telle conduite excitait au plus haut point la curiosité de ces braves gens, occupés exclusivement de gagner, à la sueur de leur front et au travail de leurs bras, le lucre le plus considérable possible. Elle déconcertait toutes leurs idées, et faisait regarder Christian comme un fou ou comme un voleur : d'autant plus qu'à cette époque les vols, dont les hanséates étaient en tous temps victimes, semblaient devenir encore plus audacieux et plus considérables. Jusqu'au jour de la réception de Ians, et de l'indigne cruauté de Christian envers le novice, on n'avait parlé de ces soupçons qu'à voix basse, mais alors l'indignation générale les fit éclater hautement et sans réserve.

— D'où vient-il ? et que fait-il parmi nous ?

— Comment la paresse lui réussit-elle mieux qu'à nous autres le travail?

— Il faut l'obliger à rendre compte de sa conduite, comme les règlemens de la hanse le veulent.

— Il faut le mettre en jugement devant le Maître et les syndics hanséates.

— En jugement!

— En jugement Christian! cria-t-on de toutes parts.

Ces cris devenaient tellement énergiques et unanimes, que le Maître de la corporation, le vieux Iacobs éleva en l'air la grande canne blanche, symbole de son grade.

A ce signe chacun se découvrit et se tut.

— Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui demande la mise en jugement du compagnon Christian?

— Tous! tous! Nous la demandons tous.

— Douze compagnons demandent-ils la mise en jugement du compagnon Christian, et affirment-ils qu'en leur conscience et sur leur part de paradis, ils la croient juste, équitable et utile mesure?

Douze compagnons des plus âgés sortirent des rangs, s'agenouillèrent, et la main sur la poitrine prononcèrent solennellement la formule suivante :

— Sur notre foi, et sur notre part de paradis, nous estimons qu'il y a lieu, pour l'honneur de la corporation hanséate des tisserands, de mettre en jugement le compagnon Christian.

Le Maître planta en terre son bâton blanc, et dit d'une voix grave et lente :

— Le compagnon Christian est mis en jugement! Qu'il comparaisse demain à pareille heure!

Quand le Maître eut prononcé cet arrêt, un chariot orné de feuillage, et tiré par quatre bœufs, s'avança devant la cour de la corporation des tisserands. Le Maître, suivi de deux syndics, de deux compagnons et de deux apprentis, vint prendre Ians Crumbbrugghe par la main et le conduisit au chariot, sur lequel ils se placèrent debout; alors des fanfares éclatèrent de tous côtés. Des hourras se firent entendre; les tisserands s'organisèrent en cortége, et le char se mit en mouvement au milieu des cris de :

— Vivat Ians Crumbbrugghe!

Après avoir parcouru, suivant la coutume, les différens quartiers de la ville, la procession se rendit à l'auberge de Siegbrit, où se trouvait servi, sous un immense hangar destiné à cet usage, le banquet de réception. Au moment où les compagnons prenaient place, on vit avec autant de surprise que d'indignation Christian entrer et se mettre à table. Son air était hautain et plein de provocation. Comme le dernier compagnon reçu, il devait se mettre à table près du récipiendaire. Il le fit avec une telle insolence que des cris unanimes s'élevèrent pour lui ordonner de sortir.

— Depuis quand les compagnons de la hanse des tisserands méconnaissent-ils le privilége qu'ils octroient? dit-il sans se déconcerter, sans témoigner la moindre émotion. Pour vous, un accusé est-il un condamné? Vous m'avez appelé en jugement, soit; mais jusqu'à ce que vous ayez rendu la sentence, je suis un innocent. Holà! eh! ma belle Duyvecke, ma charmante colombe au bec rose, versez-moi à boire, et vive la joie!

Il tendit son gobelet à la jolie fille, qui obéit en rougissant; elle remplit jusqu'aux bords la large coupe d'étain, et il la vida d'un seul trait.

— Vive la hanse des tisserands, dit-il, et vivent les accusations qu'elle porte!... Cela fait boire sec de pérorer ainsi!

Une telle conduite n'était point de nature à calmer les esprits et à faire disparaître le mécontentement; un murmure sourd et sinistre parcourut la table, et plus d'un regard étincelant de colère se leva sur l'imprudent qui bravait la corporation.

Christian feignit de ne rien remarquer et de ne rien entendre. Pendant tout le repas, il ne cessa ni de manger ni de plaisanter contre son habitude, ni de boire, et beaucoup. Il en résulta que, vers la fin du banquet, le visage du jeune homme s'était empourpré, qu'il parlait très-haut et que tout annonçait en lui une grande exaltation. Quand le Maître frappa trois coups de son couteau sur la table et se leva, imité par chacun des convives, seul Christian resta nonchalamment étendu sur sa chaise; il fallut l'ordre exprès du Maître pour qu'il se tînt debout.

— Compagnons, dit le vieillard qui présidait la fête, nous allons boire à la santé de notre nouveau frère Ians Crumbbrugghe; il a subi les épreuves de notre hanse et prouvé qu'il était honnête homme, habile tisserand et garçon de cœur. A la santé de notre frère Ians Crumbbrugghe!

Au milieu des acclamations générales et des toasts portés à Ians, on entendit un bruit sourd; c'était un gobelet qui allait frapper la muraille et qui l'avait couverte d'une large tache rouge.

— Je ne bois à la santé que de mes amis, cria Christian, qui ajoutait cette nouvelle insulte à celle dont il s'était déjà rendu coupable.

Ians, indigné d'un acharnement que rien de sa part n'avait provoqué, saisit dans ses bras Christian, et par un mouvement qui décelait une force surnaturelle, le jeta sur la table au milieu de la vaisselle, des verres et des hanaps. Des applaudissemens, des éclats de rire, des sarcasmes contre Christian accueillirent la chute bouffonne de ce dernier.

Il se releva le visage couvert de vin et ses vêtemens souillés. Les plus hardis se sentirent émus à voir l'impression de rage qui décomposait sa figure. Il porta autour de lui des regards menaçans; puis d'un seul bond, comme un tigre, il se rua sur Ians; mais Ians l'attendait avec courage, lui saisit le bras, et arracha des mains de Christian le poignard dont celui-ci avait voulu le frapper.

— Merci, camarade, dit-il avec sang-froid, je n'avais pas de cure-dent, voici que tu m'en procures un.

Sans lâcher de son poignet de fer le bras qu'il étreignait, il allait se porter à quelque violence contre le Danois, quand tout à coup il vit Duyvecke pâlir et près de tomber évanouie. Aussitôt il lâcha Christian, et lui dit :

— Camarade, le vin nous a trop échauffé la tête, et nos jeux deviennent de mauvais goût. Les jeunes filles s'en épouvantent; nos compagnons les trouvent ridicules; on pourrait finir par les prendre au sérieux, et croire que nous ne plaisantons pas.

Christian, sans répondre, sans paraître comprendre la conduite généreuse de Ians, sortit de l'assemblée si justement exaspérée contre lui.

Aussi le lendemain matin chacun des compagnons se rendit-il de bonne heure dans la hanse des tisserands, où devait être jugé Christian.

Le Maître et les syndics avaient déjà pris place au milieu du cercle des tisserands, et l'heure indiquée pour l'audience était déjà écoulée depuis longtemps, que Christian n'avait point encore paru. Le Maître ordonna que l'on fît les trois appels d'usage.

— Si l'accusé, dit-il, ne se montre pas après la troisième sommation, son nom sera effacé de nos registres, personne de nous n'achètera, ne vendra ni ne fabriquera avec lui; il restera interdit de l'eau et du feu dans

toutes les villes hanséatiques, et il devra en sortir aussitôt, sous peine de la fustigation.

— Christian ! comparaissez devant la hanse, cria le premier des syndics.

On ne répondit point.

— Christian ! comparaissez devant la hanse, appela le second syndic.

Personne ne vint; le troisième syndic se leva à son tour.

— Christian ! comparaissez devant la hanse, fit-il.

Même silence. Le Maître se levait déjà pour prononcer l'interdiction, lorsque l'on vit arriver Christian.

— Que me veut-on? dit-il en souriant avec insolence; de quoi m'accuse-t-on?

— On vous accuse, répliqua le Maître d'une voix grave, on vous accuse de dépenser plus que vous ne gagnez, et de mener une conduite qui peut jeter de la défaveur sur la hanse des tisserands à laquelle vous appartenez.

— N'est-ce que cela, mes maîtres? il fallait parler plus tôt; vous auriez évité l'ennui de vous réunir et de perdre une matinée de travail pour si peu de chose. Je vends au prix qu'il me plaît, et si je paye généreusement mes apprentis, je ne pensais pas qu'on dût m'en blâmer. Seulement, je ne fais pas le commerce de tisserand en lésineur, mais en homme qui connaît toute l'importance du noble métier de tisseur de toiles. Je ne gagne rien, mais je ne perds pas, voilà tout; mes livres de commerce le prouveront au besoin. Je vends au prix coûtant. Il reste à expliquer comment je suffis à mes dépenses : regardez cette lettre de créance, signée par mon souverain sa majesté Christiern II, roi de Danemark. Elle m'octroie une pension de mille pièces d'or par année, tant qu'il me plaira de demeurer en la ville de Berghen pour m'y perfectionner dans ma profession de tisserand. Êtes-vous satisfaits, mes maîtres? Regardez donc, une autre fois, à deux reprises avant de soupçonner un honnête compagnon et de lui faire perdre son temps à de pareilles bagatelles.

Le Maître se pencha vers les syndics après un moment de délibération :

— Compagnon Christian, la hanse accepte votre justification, la déclare bonne et valable, et met à néant l'accusation qui pesait sur vous. Cependant il vous reste encore à recevoir une réprimande et à répondre à des reproches de notre part. Pourquoi vous montrez-vous mauvais frère et compagnon déloyal à l'égard de notre nouveau camarade Ians Crumbbrugghe? quels motifs de haine et d'animosité nourrissez-vous contre lui?

Au nom de Ians, la figure de Christian devint livide et prit une expression forcenée de haine.

— Ceci est mon secret; vous me permettrez de le garder, répliqua-t-il avec ironie. Je ne sache pas qu'un compagnon hanséate doive confesser en public et à quiconque les lui demande, les motifs de ses affections et de ses haines.

— Non, mais la hanse ne veut point qu'un compagnon ait de haine contre un autre compagnon. Notre première loi est la confraternité entre tous. Ne nous devons-nous point protection, aide et dévouement l'un à l'autre? Comment viendriez-vous au secours de Ians, s'il avait besoin de vous, puisque son nom seul vous fait pâlir et serrer les poings avec colère? Abjurez donc ces sentimens indignes d'un chrétien et d'un hanséate; embrassez Ians, et devenez pour lui un ami loyal et franc.

— Jamais !

Ians s'avança au milieu de l'assemblée :

— Peut-être Christian ne me refusera-t-il pas de me dire à moi, en secret, le motif de cette haine; car, j'en fais serment par la mémoire de mon père, j'ignore en quoi j'ai pu l'offenser.

— Avance, tu l'apprendras, répondit Christian.

Il se pencha vers Ians, et lui dit quelques mots à l'oreille. Ians, en l'écoutant, devint pâle comme un trépassé; sans répondre, troublé, les yeux pleins de larmes, il sortit, semblant avoir reçu le coup de la mort.

— Eh bien, mes maîtres, s'écria gaîment Christian, voici votre protégé, celui que vous me préfériez si hautement, qui s'enfuit désespéré, et qui porte maintenant pour moi, dans son cœur, une haine égale à celle que je lui ai vouée! Est-ce tout? avez-vous encore quelque nouvelle épreuve à me faire subir?

Le Maître se pencha vers les syndics et délibéra quelque temps avec eux à voix basse.

— Christian de Copenhague, écoutez, dit le vieillard, voici ce que moi, maître de la hanse des tisserands, j'ai décidé, après avoir pris l'avis et reçu l'assentiment des syndics :

La hanse ne doit compter parmi ses membres que des amis et des frères. Vous troublez l'amitié et l'harmonie qui règnent entre nous, vous refusez d'abjurer vos haines; la hanse vous a déclaré et vous déclare banni de son sein.

Christian éclata de rire.

— Vous avez raison, mes maîtres, il est temps d'apporter un terme à la ridicule sotie que je joue ici depuis huit mois. J'avais pris au sérieux vos momeries de hanse; tout cela est trop absurde pour qu'un homme de bon sens y attache désormais quelque importance. Au diable le compagnonnage et les compagnons! Vous n'avez fait que me prévenir.

— La hanse vous ordonne de quitter aujourd'hui même la ville de Berghen, et vous enjoint de n'habiter aucune des villes hanséatiques.

— Oui-da, mes compères. Je partirai si je le veux bien!... Mais rassurez-vous, je le veux. Seulement, rappelez-vous mes paroles : avant peu de jours, vous vous repentirez amèrement de ce que vous venez de faire. Oui, oui, effacez de vos registres mon nom, arrachez le feuillet qui mentionne mon admission parmi vous, vous verserez des larmes de désespoir pour n'avoir point respecté ce feuillet. Écoutez-moi bien : je me vengerai avant un mois de vous, comme je vais me venger tout à l'heure de ce Ians Crumbbrugghe qui me vaut vos niais affronts. Adieu, et que le diable vous bénisse !

Il arracha les cordons bleus de son tablier de tisserand, symbole du compagnonnage hanséatique, et les jeta dans la boue. Plusieurs ouvriers voulurent se jeter sur lui pour le punir de cet outrage; mais le Maître les arrêta en s'écriant :

— Le règlement hanséatique ordonne d'accorder au compagnon banni de la corporation douze heures libres, durant lesquelles nul ne touchera ni à son corps, ni à sa maison : laissez aller en paix le banni !

Après avoir entendu les paroles que Christian lui avait dites à l'oreille, Ians Crumbbrugghe, vous le savez, était sorti précipitamment de la hanse; ce fut vers la maison de la Mère qu'il se dirigea. Siegbrit, assise sur le banc de pierre qui se trouvait dans la rue, à côté de la porte, était plongée en des méditations si profondes, qu'elle n'entendit et ne vit point arriver près d'elle le jeune homme.

— Mère ! lui cria-t-il; Mère !

Elle se leva précipitamment, comme prête à s'enfuir, puis elle retomba sur le banc, passa ses mains desséchées sur son visage, et dit à Ians :

— J'ai cru voir ton père, jeune homme, ton père à qui

je pensais, hélas! Mais d'où viennent, sainte Vierge! la pâleur de ton visage et les larmes qui baignent tes joues? Quel malheur t'a frappé, mon fils?

— Siegbrit, vous rappelez-vous les paroles que vous m'avez dites, les promesses que vous m'avez faites, il y a six mois, ici, à la même place où nous nous trouvons? Vous ne l'avez point oublié, n'est-ce pas? Je regardais Duyvecke, et vous m'avez appelé à vos côtés.

Ians, m'avez-vous demandé tout bas, ne penses-tu point que Duyvecke apportera tant de bonheur à son mari, qu'il ne saurait rester ni haine, ni vengeance dans le cœur de ce mari?

Pour obtenir l'amour de Duyvecke, vous ai-je répondu, je pardonnerais aux assassins de mon père.

Alors vous avez pris ma main, et vous m'avez dit :

Ians Crumbbrugghe, Dieu entende ta promesse, et deviens le fiancé de Duyvecke.

Merci, Mère, ai-je ajouté; merci, et que Dieu vous bénisse en ce monde et dans l'autre!

Puis tout à coup, une pensée de désespoir a traversé mon bonheur.

Duyvecke ne m'aime point, ai-je ajouté; le cœur de Duyvecke est peut-être à un autre.

Le cœur de Duyvecke n'est à personne; quand je dirai à cette douce et timide colombe : Aime celui que ta grand'mère te donne pour fiancé, Duyvecke l'aimera.

Je vous ai interrompue.

Eh bien! ne lui donnez pas cet ordre, Mère, mais permettez-moi de chercher à obtenir la tendresse de Duyvecke.

— Ians, tous ces détails sont exacts; où veux-tu en venir?

— Où je veux en venir, Siegbrit? Vous le demandez avec ce calme et cette sérénité, vous qui m'avez cruellement trompé! Duyvecke en aime un autre.

— Cela n'est possible! je lis dans les pensées de ma fille, comme Dieu dans le cœur de tous les hommes; ce que tu dis est un mensonge.

— Démentez donc celui qui, tout à l'heure, m'a dit: « Je suis aimé de Duyvecke », démentez donc Christian.

— Si Duyvecke m'avait désobéi, s'écria Siegbrit! Si jamais... mais non, cela n'est pas possible.

En ce moment Duyvecke parut sur le seuil de l'auberge.

— Ce que vous dit le compagnon Ians est vrai, ma mère; j'ai échangé un anneau de fiançailles avec Christian, il est mon promis.

— Malheureuse! tu m'as désobéi!

— Je ne vous ai point désobéi, mère, car si vous m'aviez parlé de vos projets et de l'amour de Ians, je vous aurais répondu : Mon cœur est à un autre.

— Jamais tu ne seras la femme de Christian.

— Je n'ai jamais désobéi à ma grand'mère, mais je ne saurais non plus manquer à ma promesse. Si vous refusez de me donner pour femme à Christian, je resterai sa fiancée jusqu'au jour de ma mort; nous ne nous épouserons que dans le ciel.

— Comme sa mère! Elle veut me désobéir comme sa mère. Eh bien! malheur sur elle comme sur Marguerite! Oh! mon Dieu, que votre justice est sévère! J'ai perdu mon âme pour cette enfant, et voici qu'elle me désobéit.

— Mère Siegbrit, interrompit Crumbbrugghe, je vous avais pardonné, pour l'amour de Duyvecke, la part que vous aviez prise à la ruine de mon père : je vous répète encore ce pardon, fussiez-vous celle qui a ouvert l'abîme fatal dans lequel il a péri. Je suis chrétien, et je dois pardonner les offenses, pour que Dieu me pardonne un jour. Je le sens, je ne tarderai point à paraître devant lui; j'ai besoin d'oublier les ressentimens terrestres afin de trouver une place à côté de mon père dans le paradis. Quant à Duyvecke, mon cœur n'a point pour elle un sentiment d'amertume. Qu'elle soit heureuse, qu'elle devienne la femme de Christian; je ne lui demande qu'une seule grâce, c'est de porter à son doigt, en souvenir du pauvre Ians, et de ne jamais quitter cet anneau d'or que m'a donné ma mère! Et maintenant, adieu pour toujours! Je vais partir à l'instant même pour les Pays-Bas, où m'attend ma mère.

Duyvecke, émue, lui tendit la main. Ians la portait à ses lèvres, quand soudain il tomba sanglant aux pieds de la



Le coup de poignard.

pauvre fille. Un coup de poignard de Christian avait percé le bras du compagnon flamand.

Siegbrit, plus prompte que l'éclair, avait renversé à son tour Christian, désarmé.

— Mort à l'assassin! s'écria-t-elle en ramassant le poignard resté dans la blessure d'Ians.

Ians se releva, saisit la main de la Mère, et l'empêcha de frapper Christian.

— Assez de sang comme cela, dit-il. Je n'ai reçu qu'une égratignure. Relevez-vous, Christian, et demandez pardon à Duyvecke, que vous avez insultée. Duyvecke vous aime; pour vous, elle a bravé la colère de son aïeule; si je lui baise la main, c'est que je vais me séparer d'elle à jamais. Je pars pour les Pays-Bas.

— Il n'est point nécessaire que tu quittes Berghen pour que nous nous séparions, Ians. C'est moi qui vais partir avec ma fiancée et Siegbrit.

— Je ne veux pas suivre un aventurier, et quitter pour lui la fortune que je me suis conquise ici par mon travail.

— Si vous appelez fortune la possession de cette misérable bicoque, et le privilége de vendre à boire et à manger à tous ces grossiers tisserands, vous n'êtes point difficile à contenter. Siegbrit, écoutez-moi, car le temps presse; la corporation des tisserands vient de me mettre au ban de la hanse, et ces brutaux sont capables de se livrer sur moi à des excès dont tout leur sang ferait plus tard justice. Épargnez-leur ce malheur, et suivez-moi. Un petit bâtiment que j'ai donné ordre, depuis huit jours, de tenir prêt à mettre à la voile, nous attend. Venez, accompagnez-moi; dans peu de jours, au lieu d'une auberge vous habiterez un palais, et Duyvecke en sera la reine. Quant à toi, jeune homme, prends cette auberge, je te la donne; voici qui te consolera de ta blessure.

Il jeta une bourse pleine d'or aux pieds de Ians, qui la repoussa.

— Tu fais le fier; tant pis pour toi. Allons, Duyvecke; allons, Siegbrit, il faut partir.

— Je ne vous suivrai point! Je ne livrerai pas Duyvecke à la merci d'un homme qui n'est peut-être qu'un brigand.

— Ah! c'est ainsi que vous faites l'enfant. Je vais vous mettre à la raison.

Il prit un sifflet d'or à sa ceinture, et en tira trois sons aigus qui retentirent au loin. Aussitôt une chaloupe se détacha d'un petit bâtiment à l'ancre dans le port. L'embarcation aborda le rivage; six hommes en descendirent; malgré les efforts de Ians, malgré la résistance de Siegbrit, ils s'emparèrent par force de la vieille femme, qu'ils emmenèrent dans le canot, tandis que Christian emportait Duyvecke dans ses bras.

Ians vit bientôt la chaloupe rejoindre le bâtiment, qui mit à la voile et disparut à l'horizon.

CHAPITRE CINQUIÈME.

A COPENHAGUE.



Ians était encore là sur le rivage, debout et consterné, quand les compagnons tisserands arrivèrent, suivant l'habitude, pour faire le repas de midi. Le Gantois leur raconta la scène dont il venait d'être à la fois le témoin et l'un des acteurs. En apprenant l'enlèvement de Siegbrit et de Duyvecke, les tisserands, indignés, résolurent d'aller demander sur-le-champ justice au grand-maître de la hanse, et ils se rendirent en corps chez lui. Là, le vieux Iacobs, comme chef du *Serment*, porta plainte contre Christian, et réclama la justice de la hanse, si honteusement outragée.

Le Maître de la hanse, riche négociant, dont la puissance égalait presque celle d'un souverain, et qui se montrait d'ordinaire rigoureux mainteneur des droits et des priviléges qui faisaient sa puissance, parut plus soucieux qu'indigné en apprenant ce qui venait de se passer. Il interrogea Ians, chercha à diminuer la gravité des faits, et finit par conclure que tout cela était la faute de Siegbrit et de Duyvecke.

— Où les femmes se mêlent, dit-il par une conclusion peu galante, le désordre ne tarde point à paraître. Si vous m'en croyez, vous retournerez à vos métiers, et vous ne vous occuperez plus d'une vieille sorcière et d'une jeune folle.

— Siegbrit est notre mère, Duyvecke est l'enfant d'adoption de la hanse des tisserands. Nous manquerions à notre devoir si nous ne réclamions pas votre protection pour eux; comme vous ne tiendriez pas vos sermens, si vous nous refusiez votre aide quand nous la réclamons.

— Mes maîtres, reprit celui qu'ils pressaient de la sorte, d'ordinaire je ne recule pas devant de pareilles offenses, vous le savez. Mais à vous dire le vrai, en cette occasion, j'aimerais autant que les choses en restassent là. J'ai peur que les doigts de la hanse ne se brûlent en touchant à cette affaire.

— Justice! il nous faut justice! crièrent d'une voix unanime les tisserands.

— Eh bien! puisque vous l'exigez, je vais rassembler les maîtres des cinquante-deux corporations qui forment la hanse, et les consulter sur ce qui convient de faire. Maître Iacobs, votre chef, prendra naturellement part à cette délibération; vous entendrez ensuite son avis.

La délibération eut lieu en effet. Lorsque maître Iacobs en sortit, il tenait la tête basse, et paraissait triste et inquiet.

— Mes enfans, dit-il aux tisserands qui se pressaient autour de lui, l'avis unanime du conseil a été de ne point pousser plus avant cette affaire, qui n'a déjà été que trop loin. Il y a un mystère caché qui rend difficile la position de la hanse. Tenons-nous coi, faisons le moins de bruit possible, et que Dieu nous protége.

Ians Crumbbrugghe se leva :

— Eh bien! s'écria-t-il, puisque chacun abandonne Duyvecke et Siegbrit; puisque les tisserands, sur une parole de leur Maître, perdent l'ardeur qu'ils montraient pour le maintien de leurs droits, et qu'ils paraissent disposés à souffrir paisiblement le soufflet donné sur leur joue; puisqu'ils trouvent bon enfin qu'on enlève leurs femmes et leurs filles, je ne suis qu'un pauvre ouvrier, mais je jure

par l'évangéliste mon patron, par le nom de mon père, et par le salut de mon âme, de ne prendre ni trêve ni repos avant d'avoir tiré satisfaction de l'outrage fait à celles que nous devons protéger. Que Dieu, la Vierge et les saints me soient en aide!

— Il a raison, ajoutèrent les plus jeunes de la hanse; il a raison. Il ne faut point, par crainte ou par intérêt, forfaire à nos devoirs. Si les quarante-neuf hanses nous refusent leur aide, eh bien! il y a assez d'or dans la bourse des tisserands, et assez de courage dans leur cœur, pour venger une insulte.

Un violent tumulte s'éleva dans l'assemblée, et le couvre-feu put seul mettre fin au désordre de la discussion.

Le lendemain matin, on proclama, à son de trompe, dans tous les carrefours de Berghen, un édit du roi de Danemark, qui frappait d'un droit considérable l'entrée, dans son royaume, de toutes les toiles de fil, quelles que fussent leur qualité et leur nature.

Cet édit ruinait le commerce des tisserands. On peut se figurer l'agitation qu'il produisit parmi la corporation dont maître Iacobs était le maître.

— Mes enfans, je vous ai engagés hier à la modération, dit ce dernier quand il vit tous les ouvriers venus à lui; je ne puis vous répéter aujourd'hui que les mêmes paroles. Au lieu de nous révolter contre la main qui nous frappe, il faut tâcher de la fléchir.

— La fléchir? murmurèrent quelques-uns de ceux qui l'écoutaient.

— Si vous connaissez un autre moyen de sortir d'embarras, dites-le-moi, mes maîtres. Tout ce que je puis ajouter, c'est que nous voilà réduits à la misère. Les Pays-Bas et la France produisent plus de toile qu'ils n'en peuvent consommer, et ils ont le privilége presque exclusif d'en fournir l'Allemagne. Il ne reste guère aux tisserands de la hanse que la Norwége, et surtout le Danemark. Si le dernier de ces pays nous manque, si son gouvernement favorise à notre détriment les fabricans de la France et des Pays-Bas, que voulez-vous faire? Je vous le répète, il faut fléchir le roi de Danemark, que nous avons offensé sans le vouloir. Peut-être une députation de notre hanse obtiendra-t-elle de lui des conditions moins dures, et même la révocation du funeste édit.

Après bien des discussions, la majorité décida qu'on suivrait l'avis de maître Iacobs, et qu'une députation serait envoyée au roi de Danemark.

On tira au sort le nom des membres qui composeraient cette députation. Le premier billet désigna Ians Crumbbrugghe.

Le maître le prit à part.

— Si tu étais sage et prudent, lui dit-il tout bas, tu renoncerais à une mission qui peut être dangereuse pour toi, et fatale à notre corporation. Prends-y garde, Ians! crois-en la vieille expérience et l'amitié de ton supérieur.

— J'ai fait serment de me dévouer au salut de Siegbrit et de Duyvecke, répliqua Ians; si, comme je le soupçonne, ces deux femmes se trouvent en Danemark, c'est un motif de plus pour que je désire, pour que je persiste à m'y rendre. Il y a trop de mystères dans tout ceci; je veux les éclaircir. Malheur à Christian s'il n'a pas tenu ses serments envers Duyvecke; ma vengeance l'atteindra, fût-il assis sur les marches du trône de Danemark!

— Je t'ai prévenu; tu veux courir à ta perte; que Dieu te protége! Tu as besoin de son aide pour sortir sain et sauf de ta folle entreprise.

Le lendemain matin, la députation de la hanse des tisserands, composée de huit membres, se mit en route pour Copenhague.

En arrivant, après un long et pénible voyage, dans la capitale du Danemark, le premier soin des députés fut d'aller demander l'hospitalité aux membres de la hanse des tisserands qui habitaient Copenhague. Chacun d'eux fut reçu et hébergé chez un de ces confrères; Ians Crumbbrugghe échut en partage à un riche marchand de toiles.

Le premier soin du jeune homme fut de questionner son hôte sur le tisserand Christian; personne ne le connaissait, et aucun ouvrier qui maniait la navette ne portait ce nom. Ians pensa être plus heureux dans les faubourgs et dans les villages voisins de la ville. Sans s'inquiéter de la démarche que devaient tenter le lendemain les députés près du roi, il fit serment de ne point abandonner les recherches qu'il allait commencer, avant d'avoir découvert Duyvecke.

Malgré ses efforts, malgré ses interrogations aux habitans de chaque quartier, il rentra triste et découragé au logis de son hôte, lorsque sonnait le couvre-feu.

— Jeune homme, lui dit ce dernier, vous commenciez à me causer de vives inquiétudes. Prenez-y garde; la police de Copenhague ne ressemble point à celle des villes hanséatiques. A Berghen, chaque ouvrier est un peu roi. Ici, les bourgeois les plus riches et les seigneurs les plus haut placés doivent s'agenouiller et trembler devant la volonté royale. Tout étranger et tout envoyé hanséate que vous êtes, si l'on vous surprenait dans la rue après l'heure du couvre-feu, il vous adviendrait malheur. La flagellation, le carcan et la prison puniraient votre infraction aux règlements du bourgmestre et aux ordres du roi. Hâtez donc le pas, désormais, dès que vous entendrez les premiers sons de la cloche qui tinte le signal de la retraite.

Le lendemain matin, au point du jour, Ians recommença ses recherches inutiles. Debout au bord de la mer, et le cœur douloureusement serré, il déplorait le malheur de Duyvecke, et se livrait aux appréhensions les plus vives sur le sort de la pauvre fille, lorsque tout à coup une barque passa rapidement devant lui, et disparut avec la promptitude d'une flèche, grâce aux quatre rameurs qui la menaient. Ians jeta un cri de joie, car il avait reconnu Siegbrit et Duyvecke dans l'embarcation.

Il suivit du regard le canot, et le vit se diriger vers la petite île d'Amak (1), qui se trouve en face de la ville. Aussitôt il se jeta dans une barque de pêcheur, amarrée sur le rivage, et se fit conduire dans l'île.

A peine débarqué, il chercha la demeure des deux femmes. A sa grande surprise, l'île, de peu d'étendue d'ailleurs, n'avait qu'une seule maison entourée de magnifiques jardins; cette demeure était presque un palais. Interdit et déconcerté, Ians restait sur le seuil sans oser entrer; car il ne pouvait croire que Duyvecke habitât un pareil séjour, et il craignait de commettre quelque méprise. Mais bientôt il n'hésita plus, car il entendit la voix de Duyvecke; elle chantait un de ces airs naïfs et doux que le tisserand avait entendus si souvent et avec tant de bonheur à Berghen. Aussitôt il agita le marteau de cuivre de la porte. Un domestique vint ouvrir. Sans répondre aux questions de cet homme, il le repoussa, s'élança dans l'intérieur de la maison, et se trouva devant Duyvecke et Siegbrit, assises près d'une fenêtre, et qui se livraient paisiblement à des travaux de broderie.

Elles parurent plus surprises que charmées de l'arrivée

(1) Aujourd'hui l'île d'Amack est réunie à la ville par un pont.

imprévue du jeune homme, et lui firent un accueil assez froid.

— Ians Crumbbrugghe, dit Siegbrit, avant de s'introduire chez une jeune femme, il faut du moins s'enquérir si pareille démarche ne saurait déplaire à son mari.

Quant à Duyvecke, elle se leva pour sortir.

— Restez, s'écria Ians. Restez, madame! Vous êtes heureuse; vous n'avez pas besoin de l'aide que je venais vous offrir, même au péril de ma vie, s'il l'eût fallu... C'est à moi de quitter la place.

— Christian a épousé Duyvecke le jour même de notre arrivée en Danemark. Il se conduit envers elle comme un mari bon, loyal, et éperdûment amoureux. Il prodigue son immense fortune à satisfaire nos moindres caprices. Merci, Ians, de vos intentions dévouées; vous le voyez, elles sont inutiles, comme vous venez de le dire. La fille de ma pauvre Marguerite a maintenant sur la terre un protecteur.

Ians, sans répondre, sortit de la maison de Duyvecke, se jeta dans la barque qui l'avait amené, et regagna Copenhague, où il trouva ses compagnons prêts à se rendre à l'audience du roi de Danemark. Il les suivit machinalement, la mort dans le cœur, et presque sans savoir ce qu'il faisait. Le bonheur de Duyvecke causait plus de tristesse encore au Gantois, que ne lui en donnait auparavant le malheur dont il la croyait victime.

Arrivé au palais du roi, on fit traverser aux députés de longues files de soldats, la hallebarde au poing. Après quoi, on les introduisit dans une salle immense, où des officiers du palais demandèrent les pouvoirs en vertu desquels les hanséates sollicitaient une audience du roi. Cette vérification terminée, un huissier, après avoir recommandé aux huit tisserands le plus profond silence, marcha devant eux, jusqu'au moment où il fut arrivé devant une petite porte basse. Là, il leur recommanda tout bas de s'agenouiller et de se prosterner dès qu'ils se trouveraient en présence du monarque, et il gratta doucement à la porte, qui tourna sans bruit sur ses gonds. Il fit signe de le suivre.

Tout à coup les ouvriers se trouvèrent en présence du roi, assis sur son trône, revêtu d'un costume éblouissant, et entouré des grands de sa cour.

Les hanséates n'eurent pas besoin, pour se prosterner, de se rappeler les leçons de l'huissier.

— Que veulent les gens de la hanse de Berghen à Sa Majesté Christiern, roi de Danemark et de Norwége? demanda une voix.

Maître Iacobs, comme le doyen de la députation, chercha à s'armer de toute sa présence d'esprit, leva la tête pour répondre à cette question et exposer la requête dont il était chargé. A peine eut-il porté ses regards vers le monarque, qu'il ne put retenir un cri de surpries, étouffé aussitôt par le respect.

Ses compagnons, qui l'avaient imité, ne témoignèrent pas moins d'étonnement, et Ians pensa défaillir.

Dans le roi, dans ce prince tout-puissant, assis sur son trône, et duquel dépendait en ce moment le sort de la hanse des tisserands, ils avaient reconnu le compagnon Christian.

— Êtes-vous muet, mon maître? demanda le roi d'un ton sévère.

Iacobs, un peu remis de son émotion, exposa, dans les termes les plus humbles et les plus supplians, la requête de la hanse des tisserands et leur prière de lever l'impôt dont l'entrée des toiles venait d'être frappée en Danemark.

— Tisserands de la hanse, répliqua Christiern d'un ton sévère, j'ai moi-même été dans la ville de Berghen étudier vos mœurs et m'initier à vos coutumes. Je connais les ressources de vos métiers, j'ai entendu vos discours, et plus d'une fois il m'est arrivé aux oreilles des discours railleurs contre le roi de Danemark lui-même, et sur la bonhomie avec laquelle il favorisait, à son détriment, les intérêts de la hanse. J'ai voulu cesser d'être dupe, j'ai imposé les toiles de vos fabriques, comme il était utile et juste de le faire. Reportez mes paroles à ceux qui vous envoient!...

— Mais, Sire, c'est notre ruine que vous accomplissez, reprit Iacobs; il ne nous reste plus qu'à mendier et à tendre la main pour nous et pour nos familles.

— Retournez à Berghen. Partez aujourd'hui, à l'instant; heureux encore que je vous laisse la liberté et la vie sauves. Savez-vous, mes maîtres, qu'il y a un espion parmi vous? Que sous prétexte de servir votre cause, un traître est venu à Copenhague pour y surprendre mes secrets, et peut-être pour s'y livrer à des tentatives plus criminelles encore? Mais la vie de cet homme m'appartient; il a pénétré furtivement tout à l'heure dans une de mes habitations royales; il faut qu'il subisse les conséquences et le châtiment de ce crime de lèse-majesté.

— Il n'y a point de traître parmi nous, répondit hardiment Iacobs; nous sommes venus à Votre Majesté sous la sauvegarde des priviléges hanséatiques, qui accordent la liberté et la vie franche à tout député envoyé vers vous. Si vous ne respectiez point les engagemens jurés, Dieu et la hanse jugeraient entre nous.

— Oh! oh! mon maître, vous le prenez sur un ton bien haut. Levez-vous, Ians Crumbbrugghe, et parlez sans mentir. Mes paroles sont-elles vraies?... Éloignez-vous tous, messieurs, et laissez-moi avec cet homme.

On obéit, et Ians resta seul avec le roi.

— Sire, dit-il, personne n'est, parmi les députés, coupable de trahison et d'espionnage. J'avais juré aide et secours à une jeune fille que je croyais sans appui; je suis venu vers elle pour tenir mon serment; elle m'a dédaigneusement repoussé... Et elle a bien fait, car elle n'a plus besoin de moi! La mission que je voulais remplir est terminée! Puisse le bonheur dont Duyvecke jouit ne pas se dissiper comme un rêve!

— Maître Ians, sans doute, pense que ma femme aurait été plus heureuse en épousant un compagnon tisserand?

— Votre femme, Sire? Elle est votre femme! Dieu vous bénisse pour la parole que vous venez de dire.

— Oui, Ians, j'ai épousé secrètement Duyvecke, mais elle ignore mon rang, mon nom, ma puissance. Retirée dans l'île d'Amak, où je vais la visiter chaque jour, personne ne peut lui révéler mon secret, car personne n'aborde dans l'île sans ma permission. Si tu as trouvé une barque pour t'y conduire, c'est que je l'avais ordonné ainsi. Siegbrit seule connaît tout. Que pense mon rival de ce qu'il vient d'entendre?

— Sire, répliqua Ians en tombant à genoux, n'ajoutez pas à ma confusion; mon amour a fui bien loin de mon cœur depuis que j'ai reconnu dans Votre Majesté...

— Le compagnon Christian, n'est-ce pas? parle sans crainte. Écoute maintenant: tu t'es montré dévoué pour Duyvecke; tu m'as tiré à Berghen d'un péril que tu croyais sérieux; le roi Christiern de Danemark veut payer les dettes du compagnon tisserand Christian. Il ne faut pas que tu puisses avoir regret de m'avoir rencontré sur ton passage. Pars aujourd'hui même pour Bruxelles; un navire t'attend dans le port... Fais-moi, avant tout, le serment de ne jamais rien révéler du secret que je t'ai permis de connaître.

— Je vous le jure par le nom de mon père, et par mon salut en ce monde et dans l'autre.

— C'est bien.

Le roi tira un son aigu du sifflet d'or qu'il portait à sa ceinture : aussitôt la cour rentra dans la salle et entoura le trône.

— Mes maîtres, dit le roi aux tisserands, combien donnerait la hanse pour racheter le droit d'entrée que je viens d'établir sur vos toiles ?

— Quatre tonnes d'or, Sire.

— Eh bien ! je fais don de ces quatre tonnes d'or à Ians Crumbbrugghe. C'est en ses mains que vous verserez cette somme ; je lui en fais don. Allez ! le droit d'entrée sur les toiles est aboli.

Les députés de la hanse sortirent du palais dans un état de trouble et d'agitation impossible à décrire.

— Explique-nous tout ce mystère, demandèrent-ils à Ians. Nous te croyions perdu ; le roi t'accusait d'espionnage ; maintenant te voilà gratifié de quatre tonnes d'or que nous payons pour racheter le droit d'entrée !

— Mes amis, répondit le Gantois, vous n'aurez pas grand' peine à payer cette somme ; car je vous en fais remise. Je ne veux pas d'une fortune acquise à vos dépens, et que je n'ai point gagnée. Gardez seulement un bon souvenir du compagnon que vous avez accueilli comme un frère dans votre hanse. Adieu.

— Tu nous quittes ? tu veux te séparer de nous ? tu ne veux pas recevoir l'expression de la reconnaissance de nos compagnons de Berghen ? car si nous acceptons ton généreux refus, c'est à la condition que la hanse s'acquittera envers toi...

— Un vaisseau m'attend dans le port pour me ramener dans les Pays-Bas. J'ai juré de partir à l'instant même. Adieu, frères.

Les sept tisserands embrassèrent Ians. Quand ce fut au tour de maître Iacobs :

— Tu sais donc ce qu'est devenue Duyvecke ? Le roi t'a donc confié ce qu'il en avait fait ? Peut-être vas-tu la retrouver à Bruxelles ? Tu peux tout me confier à moi qui suis discret.

— Je le suis autant que vous, mon digne parrain ; excusez mon silence ; mais j'ai fait un serment, et il faut que je le tienne. Adieu.

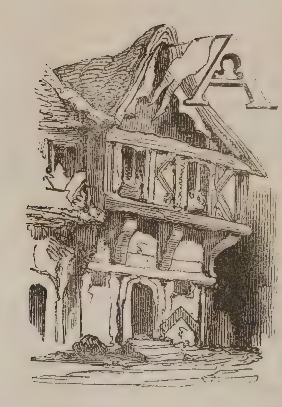
La figure de Iacobs exprima d'abord le mécontentement et la déconvenue ; mais bientôt il reprit sa bonhomie habituelle.

— Tu as raison, mon garçon : tu m'as répondu comme il faut. Adieu ; et si tu as jamais besoin à Berghen des services d'un ami, pense à ton vieux camarade Iacobs.

Ils se séparèrent, et quelques instans après, Ians, debout sur le pont d'un navire qui mettait à la voile, échangeait des signaux d'adieux avec les députés hanséates.

CHAPITRE SIXIÈME.

Noces.



quelque temps de là, Ians arriva le soir dans la ville de Bruxelles, et se dirigea vers la petite maison habitée par sa mère. A sa grande surprise, il vit la maison fermée : tout semblait annoncer qu'elle n'était plus habitée. Il frappa néanmoins à la porte ; personne ne répondit.

Plein d'inquiétude, il demanda à un voisin les motifs de cette solitude.

— Voici bientôt un mois que la veuve ne demeure plus dans cette maison ; nous ignorons ce qu'elle est devenue. Un matin, on a trouvé la porte close comme vous la voyez.

Ians se rendit plein de trouble chez son ancien maître : celui-ci sauta au cou du voyageur.

— Sois le bienvenu, mon garçon, car c'est aujourd'hui fête au logis, et nous n'attendons plus que toi. Du reste, nous étions prévenus de ton arrivée.

— Ma mère ? qu'est devenue ma mère ?

— Tu vas la voir, sois sans inquiétude. Mais j'espère que tu ne comptes point te présenter un jour de fête, dans ma maison, avec des habits poudreux de voyageur ? Entre dans ma chambre, pare-toi de tes habits de fête et dépêche-toi, car ta mère, ta sœur, ton frère, et ma fille t'attendront pour t'embrasser dès que tu seras prêt.

Quelques minutes suffirent à Ians pour changer de costume ; quand il revint, maître Kindt le prit par la main et le mena dans une grande pièce qui, suivant l'usage du temps, servait à la fois de salon et de salle à manger. Là, l'heureux jeune homme trouva sa mère, sa sœur et son frère qui lui sautèrent au cou et l'entourèrent de leurs tendres étreintes.

— Maintenant, dit maître Kindt, quand, les yeux humides de larmes, ils eurent enfin mis trêve à ces ferventes caresses, maintenant, Ians, il faut que tu saches les motifs de la fête..., et que tu nous les apprennes, car tout le secret de notre réunion se trouve renfermé dans cette lettre. Il y a huit jours, elle nous a été apportée cachetée par un messager de Sa Majesté le roi d'Espagne et des Pays-Bas, notre gracieux monarque. La venaison, les hors-d'œuvre du banquet, les vins, les desserts, et jusqu'aux services en argenterie, ont été déposés ici par des inconnus qui ont refusé de dire leur nom et de révéler qui les envoyait.

Ians décacheta la lettre, et voici ce qu'elle contenait :

« Notre volonté royale est que maître Kindt, fabricant de » toile à Bruxelles, donne en mariage sa fille Bella à Ians » Crumbbrugghe, et que la cérémonie nuptiale, pour la- » quelle se trouvent ci-jointes les dépenses nécessaires, soit » célébrée aujourd'hui même et sur l'heure. Les prêtres » attendent les futurs en l'église de Sainte-Gudule.

» Signé CAROLUS, *rex*. »

— Le roi ! tu connais le roi ? s'écrièrent stupéfaits les témoins de cette scène. Allons, il faut obéir à Sa Majesté. Rendons-nous à l'église de Sainte-Gudule.

Ians, qui croyait faire un rêve, fut entraîné par sa mère.

L'église était parée comme pour un jour de fête. Maître Iacobs, accompagné de trois autres compagnons de la hanse des tisserands, attendait, dans le chœur, les fiancés.

— Nous sommes tes témoins, dit-il solennellement.

Le mariage se célébra avec pompe, et les nouveaux

époux, tout surpris d'être unis l'un à l'autre, revinrent au logis de maître Kindt. Là, à l'étonnement général, quatre tonnes grossières, pleines de goudron et garnies de larges cercles de fer, se trouvaient dressées sur la table,



Intérieur de Sainte-Gudule.

étayée par-dessous au moyen d'énormes poutres. Sur ces tonnes on lisait ces mots :

CADEAU DE NOCES
DU COMPAGNON TISSERAND
CHRISTIAN, DE COPENHAGUE.

— Le présent de Christian va nuire un peu à l'effet du nôtre, dit Iacobs ; n'importe, tu ne le recevras pas moins avec plaisir, je le tiens pour certain.

Il prit alors des mains de ceux qui l'accompagnaient un parchemin, et lut à haute voix :

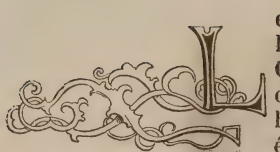
« La hanse de Berghen déclare, à l'unanimité des suffrages de tous les compagnons consultés à cet effet, » que Ians Crumbbrugghe a bien mérité de l'association ; » qu'elle l'adopte et le reconnaît pour son bienfaiteur, » et que son nom sera pour toujours, dans les prières » publiques, associé à celui des fondateurs de la hanse. »

Tous les assistans se découvrirent, s'agenouillèrent et chantèrent en chœur le refrain de la hanse :

Le travail est le bonheur,
L'union fait la force.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE DIPLOMATE MALGRÉ LUI.



Le souvenir de Duyvecke avait laissé dans le cœur de Ians Crumbbrugghe des traces encore douloureuses. Le bonheur que trouva le nouvel époux près de la douce et charmante Bella ne tarda point à les effacer entièrement. Il reportait souvent son imagination vers le passé, mais sans amertume et sans regret. La fortune, qui lui avait été si longtemps contraire, lui souriait de toutes les façons. Grâce à son intelligence et à son activité, grâce surtout à l'amitié que lui témoignaient tous les membres de la hanse, avec lesquels il faisait de grandes affaires, en trois années il devint le plus riche négociant de Bruxelles. Son nom jouissait dans tous les Pays-Bas d'une réputation populaire de probité qui trouvait de nombreux échos en Allemagne et dans les pays du nord.

Telle était la prospérité de Ians Crumbbrugghe, qui goûtait, au sein de sa famille, près de son beau-père, entre sa mère et sa femme, un bonheur sans mélange, lorsqu'un matin il reçut l'ordre de se rendre à la cour et de venir recevoir les ordres du jeune roi Charles-Quint.

Introduit devant le souverain, celui-ci, après avoir adressé au négociant des questions sur les mœurs et les ressources des pays du nord, lui dit :

— Maître Ians Crumbbrugghe, j'ai besoin d'envoyer à Copenhague une personne intelligente et fidèle, pour remettre, en secret et sans éveiller les soupçons, des lettres importantes au gouverneur du château, Torbern Oxe. Vous allez donc vous rendre dans cette ville sous prétexte d'affaires commerciales. Vous accomplirez votre mission avec mystère, et vous attendrez, avant de revenir aux Pays-Bas, que le gouverneur puisse vous remettre la réponse que je désire. Allez!... Qu'avez-vous à m'alléguer? pourquoi cette hésitation?

— Sire, répondit Crumbbrugghe, Sa Majesté le roi de Danemarck m'a comblé de bienfaits...

— Soyez sans crainte, mon maître! La mission dont je vous charge près de Torbern Oxe n'a pour but que d'assurer et d'augmenter la fortune et la gloire du roi Christiern.

Après ces paroles, Charles-Quint remit au négociant un paquet cacheté, le congédia et lui donna l'ordre de partir dès le lendemain.

Arrivé à Copenhague, dont la vue réveilla tant de souvenirs dans son cœur, le premier soin de Ians fut de s'acquitter des ordres du roi, et de porter au gouverneur les papiers dont il était chargé pour lui. Dès que Torbern Oxe eut ouvert le paquet, il se livra aux plus vifs témoignages de surprise et de joie.

— Enfin, s'écria-t-il, le roi des Pays-Bas consent aux propositions que je lui ai fait adresser au nom des principaux seigneurs du Danemarck! Le roi, en présence d'un pareil honneur et de si brillans avantages, ne pourra pas hésiter. Soyez discret, mon maître, et un succès assuré nous attend.

— Je serai d'autant plus discret, pensa Ians, que j'ignore la nouvelle que contient ce paquet.

— Le roi Charles a montré dans cette affaire sa prudence et sa sagesse habituelles. Ce jeune homme de dix-sept ans en remontre déjà à de vieilles barbes comme la mienne. Allez, mon maître, occupez-vous maintenant de vos affaires commerciales ; oubliez que vous me connaissez, que vous m'avez vu, et que le roi des Pays-Bas vous a chargé d'une lettre pour moi. Dès que j'aurai besoin de votre aide, je vous en ferai instruire. Le roi, sitôt qu'il apprendra votre arrivée à Copenhague, voudra vous voir sans doute, mais je saurai arranger les choses de façon qu'il ne vous appelle point près de lui avant qu'il ne soit temps opportun.

Ians, en sortant du palais du gouverneur, se mit à s'occuper de ses affaires ; il employa les premiers jours de son arrivée à régler les comptes de ses correspondans, à encaisser l'argent qui lui était dû, à recevoir les commandes, et à faire des achats de fils. Quand il lui arrivait de passer sur le port, il ne manquait jamais de jeter les yeux vers l'île d'Amak, et laissait échapper un soupir ; mais ce soupir n'avait rien d'amer et de douloureux ; ce n'était qu'une remémoration du passé.

Duyvecke n'habitait plus du reste la jolie retraite de l'île d'Amak. C'était dans le château de Soenderbourg, à peu de distance de Copenhague, qu'elle avait fixé sa résidence. Là, naïve et simple comme dans le temps où elle servait à boire aux ouvriers de la hanse, elle nourrissait de petits oiseaux et cultivait des fleurs. Siegbrit n'avait jamais voulu que la jeune femme apprît qu'elle avait pour mari le roi de Danemarck.

— Il ne faut point, dit-elle, exposer à l'ardeur d'un soleil brûlant la petite fleur qui a besoin d'humidité et d'ombre. Duyvecke ne trouverait point de bonheur à savoir votre rang illustre, et mille inquiétudes funestes troubleraient désormais sa tranquillité. Soyez toujours pour elle le riche marchand Christian, rien de plus. Au milieu de la retraite absolue dans laquelle nous vivons, elle peut ignorer toujours le mystère qui l'entoure. Laissez-la paisible et sereine, sans soucis du présent et sans inquiétude de l'avenir.

La belle enfant, grâce à cette ignorance du rang de son mari et à la sollicitude avec laquelle son aïeule veillait sur elle, passait insoucieusement dans la vie, et ne connaissait encore d'autres chagrins que l'absence de Christiern, lorsque d'impérieuses affaires le retenaient à Copenhague. Mais aussi quelle joie éclatait dans ses yeux! quel bonheur animait d'une charmante rougeur ses joues blanches, lorsque son oreille, sans cesse aux aguets, entendait au loin le bruit de la voiture de celui qu'elle attendait! Éperdue de joie, elle courait à son balcon, et agitait un mouchoir pour que son bien-aimé la vît de plus loin et pût échanger avec elle de tendres signaux. Le lendemain, quand il fallait se séparer, des larmes qu'elle s'efforçait de retenir brillaient sous ses paupières, et elle se reportait par la pensée et par l'espérance vers le moment qui lui ramènerait son Christiern. Chaque jour, avant de la quitter, elle voulait que son mari emportât un bouquet cueilli par elle, et qu'il promettait de ne point quitter.

Tandis qu'elle faisait, un matin, sa moisson habituelle de fleurs dans une vaste serre disposée près du petit salon qu'elle occupait d'ordinaire, elle entendit la voix de Siegbrit qui adressait à Christiern des paroles véhémentes. Elle accourut pour s'interposer dans une de ces discussions violentes qui s'élevaient parfois entre la vieille femme et

Christiern, lorsqu'un mot l'arrêta tout à coup; un mot qui la frappa au cœur :

— Non, Sire, vous ne ferez point cela, disait Siegbrit avec véhémence.

— Sire?... mon Dieu! Le roi! C'est le roi qu'elle aime, le roi qu'elle a épousé en secret! Puisse ce fatal honneur ne pas présager quelque infortune! Le roi! Elle ne pourra plus l'aimer comme par le passé, naïvement, sans contrainte! Le respect se mettra toujours involontairement entre elle et son amour! Le roi! le roi! oh! quel malheur, mon Dieu

Tandis que ces idées passaient rapidement dans son imagination, elle restait là, sans force; sans pouvoir ni fuir, ni faire un pas pour avancer. Une main de fer, une puissance surnaturelle, la retenaient, et lui faisaient entendre chacune des paroles mortelles de Siegbrit.

— L'ambition porte malheur quand elle pousse à la trahison. Duyvecke mourra du coup dont vous la menacez! Vous n'avez pas besoin de faire rompre votre mariage avec elle; il ne faut point recourir au pape; ne flétrissez pas votre femme. Il suffit de dire à l'infortunée : — Je ne t'aime plus! Je vais épouser la sœur de Charles-Quint.

Duyvecke tomba mourante sur le pavé.

Quand elle revint à elle, Christiern la pressait dans ses bras, et suppliait le ciel, en versant des larmes, de rappeler à la vie sa Duyvecke, sa femme bien-aimée.

— Pardonne, lui dit-il, pardonne à un moment d'erreur et d'ingratitude, causé par les conseils du gouverneur du château. La fidélité maladroite de Torbern l'a engagé à demander pour moi, sans mon assentiment, la main d'Isabelle, sœur du roi des Pays-Bas. J'abjure à jamais ce dessein maudit, et que j'avais déjà repoussé plus d'une fois, ma Duyvecke, ma blanche colombe.

— Sire, répondit-elle, n'hésitez pas, si votre bonheur et votre gloire l'exigent, à fouler sous vos pieds le cadavre d'une pauvre femme. Il n'y a plus pour elle, d'ailleurs, en ce monde de bonheur possible. Vous êtes le roi, et je ne suis qu'une obscure servante d'auberge. Le roi! mon Dieu! le roi! Oh! qu'ai-je fait, quelle faute ai-je commise pour mériter un si cruel châtiment!

— Chère Duyvecke, oublie tout ce que tu viens d'entendre. Ne vois en moi que Christian, ton mari, ton bien-aimé Christian, celui qui t'aime plus que sa vie, plus que sa gloire. Ah! plutôt la haine et la colère de Charles-Quint, plutôt la guerre avec lui, que de te causer un seul moment d'alarmes.

— La guerre? La guerre à cause de moi! Le malheur du Danemarck, le vôtre, peut-être! Exposer votre vie sur un champ de bataille! Oh! mon Dieu! mon Dieu! faites-moi mourir! Vous voyez bien que la vie m'est odieuse et fatale!

Le roi ne quitta Duyvecke que le lendemain. Il la laissa, sinon consolée et sereine, du moins sans désespoir.

— Adieu, dit-elle en se séparant de lui, adieu, Sire. Quand reverrai-je Votre Majesté?

Et elle accompagna ces derniers mots d'un sourire triste et doux.

— Ne parle pas ainsi, répondit Christiern en la pressant encore une fois dans ses bras. Ne me dis point de ces mots respectueux qui m'attristent dans ta bouche. J'ai peur, quand tu les emploies, de n'être plus ton Christian.

Elle écarta les beaux cheveux blonds qui tombaient en longs anneaux sur le front du prince, et pressa passionnément, de ses lèvres, la place qu'elle venait de découvrir. Puis elle s'enfuit en s'écriant :

— Adieu, mon mari.

— Et l'ambition me ferait échanger un bonheur pareil contre le stérile honneur d'épouser la sœur de Charles-Quint? Non! jamais! Ne suis-je pas assez puissant pour être heureux? Je prendrai Duyvecke par la main; je dirai à mon peuple : Voilà celle que j'aime, voilà votre reine. Le peuple battra des mains en voyant monter sur le trône une jeune fille, un ange sorti de son sein.

Quand Christiern apprit cette résolution à Torbern Oxe, celui-ci comprit qu'il était perdu. Jamais Siegbrit ne lui pardonnerait la tentative qu'il avait faite; et Siegbrit exerçait sur l'esprit du roi une influence inexplicable pour ceux qui ne connaissaient pas la haute intelligence de cette femme extraordinaire. Christiern ne décidait rien sans la consulter. S'il n'avait pris aucune part aux guerres étrangères, dangereux écueil dans lequel on avait voulu l'engager; si plusieurs conspirations avaient été prévenues et déjouées, il le devait à la fermeté, au coup d'œil profond, à l'habileté de la vieille cabaretière hollandaise. Elle discutait mieux qu'un habile ministre les questions d'état, quelque graves et quelque compliquées qu'elles fussent. Elle avait compris et fait comprendre au roi que la noblesse inquiète et ambitieuse du Danemarck ne lui offrait que des garanties douteuses de fidélité; tandis que le peuple, heureux d'une protection que ne lui avait point toujours accordée le père de Christiern, se rallierait au roi, et serait prêt à sacrifier sa vie et sa richesse pour un monarque populaire. Elle fit donc encourager l'industrie par le jeune roi; elle voulut qu'il protégeât le commerce, qu'il se gagnât l'affection des artisans, qu'il diminuât le pouvoir des nobles, et qu'il repoussât sévèrement toutes les tentatives que feraient ces derniers pour accroître leurs priviléges. — Donnez au peuple, reprenez à la noblesse, disait-elle sans cesse; c'est augmenter la force de vos amis et diminuer celle de vos ennemis.

La noblesse du Danemarck connaissait les efforts et l'influence de Siegbrit près du roi. Une ligue des plus puissans seigneurs se forma pour lutter contre la vieille femme: on regarda comme le meilleur, comme le seul moyen de la vaincre, de rompre le mariage secret de Duyvecke, et de faire épouser au roi une femme jeune, belle, spirituelle, dont l'alliance puissante pût faire bientôt oublier au monarque la petite cabaretière de la hanse de Berghen. La sœur de Charles-Quint, la princesse Isabelle, réunissait toutes les qualités nécessaires pour gagner et conserver la tendresse du jeune monarque. Le comte Torbern Oxe fit proposer secrètement cette alliance au roi des Pays-Bas. Celui-ci répondit à cette ouverture du gouverneur par l'envoi d'une réponse favorable. Ians Crumbbrugghe avait été, sans le savoir, chargé de la missive qui devait détruire le bonheur de celle pour qui, jadis, il aurait donné avec joie sa vie, et qu'il eût encore défendue aujourd'hui au prix de ses propres jours.

S'ils ne réussissaient pas, les membres de la conspiration jouaient leurs têtes. On comprend dès lors l'effroi du comte Oxe et des autres conjurés, lorsqu'ils apprirent la résolution exprimée par le roi, non-seulement de ne point épouser la princesse Isabelle, mais encore de proclamer son mariage avec Duyvecke.

Cette résolution avait été annoncée par Christiern en plein conseil, comme irrévocable et devant recevoir son exécution à huit jours de là. Le comte Torbern Oxe lui-même se trouvait chargé de préparer l'acte qui placerait Duyvecke sur le trône de Danemarck et proclamerait sa royauté par la solennité d'un sacre public. Au moment où, plein de consternation et de douleur, il quittait le monarque, il se trouva tout à coup face à face avec un homme d'une taille et d'une corpulence gigantesques. Le colosse, en

voyant l'abattement du gouverneur, partit d'un éclat de rire qui retentit aux oreilles de Torbern comme la voix vibrante d'un instrument de cuivre.

— Voici une gaîté bien opportune et une raillerie qui se recommande par son à-propos! dit le comte. Avant un mois, ma tête sera tombée sous la hache du bourreau, et vous figurerez au bout d'une corde, seigneur astrologue Maffetti. Ce sont là, en vérité, de charmans motifs de plaisanterie. Si vous saviez...

— Je sais tout, interrompit Maffetti, en entraînant le comte dans sa maison, voisine du palais; je sais tout. Sa Majesté très-chrétienne le roi de Danemarck, Christiern, deuxième du nom, veut épouser et couronner Duyvecke Rynghaut, petite-fille de la sorcière Siegbrit.

— Qui donc vous a déjà révélé cette nouvelle?

— Ma science n'a rien de caché! répliqua l'astrologue avec emphase.

— Ta science! Épargne-toi les mots sonores. Je sais ce que valent l'astrologie et ton savoir. D'où connais-tu le secret du roi?

— Du roi lui-même : il est venu me consulter sur son dessein.

— Et que lui as-tu répondu?

— Que les astres lui étaient favorables; mais que, toutefois, il y avait une mauvaise influence, produite par la conjonction du bélier et de l'étoile de Vénus.

— Que veut dire ce pathos?

— Cela veut dire que la mort plane sur la cour de Danemarck.

— Et qui menace-t-elle?

— Les pusillanimes et les peureux.

— Si ta science n'a que cela à m'apprendre, Maffetti, adieu.

— Écoute, ajouta l'astrologue; écoute : où vas-tu?

— Exécuter les ordres du roi.

— C'est-à-dire, aiguiser la hache du bourreau et préparer ta tête pour le supplice? Tu le sais, avec Siegbrit la vengeance suit de près l'offense, et tu as offensé cruellement cette femme.

— Mais que faire?

— N'as-tu donc jamais entendu parler de ces adroits joueurs italiens qui, lorsque les dés leur sont défavorables, savent se les rendre propices... en les pipant?

— Où veux-tu en venir?

— Que les esprits étroits seuls n'entendent rien à corriger la fortune. Qui redoutes-tu?

— Duyvecke et Siegbrit.

— Eh bien! si tu veux me venir en aide, demain le pouvoir de ces deux femmes sera détruit à jamais.

— Par quel moyen?

— Par le talisman que contient mon escarcelle. Regarde!



Les cerises.

Il vida sur une table son escarcelle pleine de cerises.

— Des cerises! En vérité, c'est abuser de ma patience.

— Fais parvenir ces fruits à Duyvecke et à Siegbrit. Que le messager qui les leur portera ignore lui-même quelle main les envoie..... Demain, le roi Christiern tournera ses pensées et ses espérances vers la sœur de Charles-Quint.

En disant cela, il riait d'un rire muet qui donnait à ses traits joufflus une expression diabolique.

— Je te comprends, répliqua Torbern; le moyen est un peu violent; mais tu as raison : dans un duel, il ne faut s'inquiéter ni de courtoisie ni de la mort de son adversaire. Comme dit le Grec Lucianus dans ses Dialogues : *Enlève-moi, ou je t'enlève!* J'ai un page qui fera merveilleusement cette affaire; il va prendre un costume de paysan, et ira vendre les fruits à l'officier de bouche de la maison de Duyvecke.

— Mais le page peut commettre une indiscrétion, trahir notre secret, nous perdre?

— C'est un orphelin né en France, et qui ne connaît personne à Copenhague. Il aime trop les cerises pour ne point en manger quelques-unes.

— Bien! A l'œuvre donc

En achevant ces mots, Maffetti remit les cerises à Torbern Oxe, et prit congé de lui.

Le gouverneur fit aussitôt mander Ians Crumbbrugghe.

— Mon maître, lui dit-il, apprêtez-vous à partir, ce soir même, pour les Pays-Bas. Selon toutes probabilités, il adviendra tout à l'heure un événement qui détruira les obstacles contre lesquels nous luttons depuis si longtemps.

— Votre seigneurie compte me remettre ce soir des dépêches pour mon souverain?

— Non. Dans le tumulte que causera l'événement dont je vous parle, il se pourrait qu'on vous arrêtât avant que vous ne fussiez embarqué, et il ne faut pas nous exposer au péril de trahir notre secret par des preuves écrites. Vous direz seulement à votre maître qu'avant peu de temps le roi Christiern demandera lui-même à Charles-Quint la main de sa sœur Isabelle.

— Que m'apprenez-vous là! s'écria Crumbbrugghe en se levant avec terreur.

— Vous ne vous attendiez point à une si prompte réussite, n'est-ce pas?

— Le roi veut donc rompre son mariage avec Duyvecke?

— Non. Il avait renoncé hier à cette honteuse union, mais aujourd'hui il a changé de pensée. Il veut, au contraire, proclamer son mariage secret et faire couronner la fille de la sorcière Siegbrit.

— Mais alors, comment le mariage avec la princesse Isabelle?...

— Un veuf ne peut-il donc pas se remarier?

— Un veuf? Duyvecke est-elle donc morte? mon Dieu!

— Je veux dire que demain le roi sera libre.

— Oh! je lis dans le sourire de vos lèvres votre abominable pensée! Détrompez-vous, comte Torbern, je ne suis pas votre complice. Si j'avais su de quel message le roi Charles-Quint m'avait chargé pour vous, je l'eusse repoussé avec horreur. Jugez si je suis disposé à devenir complice de votre assassinat! Christiern va tout savoir...

— Pour parler au roi, il faut la permission du gouverneur Torbern Oxe, mon vertueux camarade, et je la refuse.

— Eh bien! j'irai à Duyvecke, et je la sauverai au péril de ma vie.

Le comte porta la main sur son poignard; mais il réprima ce mouvement, haussa les épaules, sourit et tourna le dos au Flamand.

Ce dernier sortit précipitamment, monta sur le cheval qu'il avait laissé à la porte du palais du gouverneur, et partit au grand galop pour le château de Soenderbourg.



— Va, imbécile écervelé, fanfaron ridicule de vertu, dit le comte en le suivant des yeux; va, je ne te crains pas, folle mouche qui te jettes toi-même dans les rets de l'araignée. Holà! Ole!

Un domestique parut.

— Vous allez vous rendre à l'instant au château de Soenderbourg; vous ordonnerez de ma part au capitaine Stienfrag, chargé du commandement des troupes qui protégent la maison royale, de faire feu sur tous ceux qui se présenteraient sans un ordre écrit de ma main, et sans dire à l'avance et de loin le mot de passe. Vous prendrez par le chemin du parc, qui abrége de moitié la distance que vous avez à parcourir.

Maintenant, ajouta-t-il en se frottant les mains, allons remplir les ordres du roi, et faire les préparatifs du couronnement de la reine Duyvecke. — Ils serviront pour la reine Isabelle.

Étranger au pays, Ians ne put se diriger vers le château de Soenderbourg qu'en interrogeant les passans sur le chemin qu'il avait à prendre, et en suivant la seule route qui fût connue des habitans de la ville. Grâce à la vitesse de son cheval et à la manière dont il lui labourait les flancs à coups d'éperon, il ne tarda point à apercevoir le château: il n'en était plus éloigné que de vingt pas environ, lorsqu'une voix lui cria: Qui vive!

Au même instant une explosion se fit entendre, des balles sifflèrent à ses oreilles, et un coup de feu le frappa dans la poitrine.

Il tomba de cheval; mais il eut cependant la force de se traîner jusqu'au pont-levis, se cramponna au garde-fou, malgré les soldats qui voulaient s'emparer de lui, et cria d'une voix à laquelle le désespoir donnait une puissance surnaturelle:

— Siegbrit! à l'aide! à l'aide!

Et il s'évanouit.

La vieille femme avait été attirée à sa fenêtre par le bruit de l'arquebusade. La voix de Crumbbrugghe la frappa d'étonnement et lui fit reconnaître l'ancien compagnon de la hanse. Aussitôt elle accourut près du jeune homme, ordonna qu'on le transportât dans l'intérieur du château, et parvint à le ranimer après avoir pansé sa blessure.

— Duyvecke! sauvez Duyvecke!

Telles furent les premières paroles qui sortirent des lèvres de Crumbbrugghe.

— Rassurez-vous; aucun péril ne la menace.

— Le gouverneur... Torbern Oxe... Il attente aux jours de Duyvecke.

Et il retomba sans connaissance.

Siegbrit, saisie de terreur, laissa le malade aux soins d'un domestique dévoué, et courut près de Duyvecke. La jeune femme, blanche comme l'aile de l'oiseau dont elle portait le nom, était étendue sur un lit de repos.

— Elle dort, pensa Siegbrit.

Elle s'éloignait doucement, pour ne point troubler le repos de Duyvecke, lorsqu'un sentiment de crainte vague la ramena vers sa fille.

Malheur! Les yeux de Duyvecke étaient ouverts, et ses lèvres livides!

Au même instant, on entendit dans la cour le galop d'un cheval. Christiern arrivait.

Il y eut entre la mère et l'époux une scène de désespoir, telle que des paroles humaines n'en sauraient décrire. Siegbrit pressait dans ses bras le cadavre de son enfant. Elle cherchait à ranimer cette bouche sans respiration, à rendre de la souplesse à ces membres déjà roidis par la mort. Puis elle jetait des cris affreux, blasphémait, accusait le ciel et l'enfer, et demandait vengeance.

Le roi, brisé, sans force, sans larmes, semblait frappé d'anéantissement; il ne savait que murmurer, d'une voix défaillante, le nom de Duyvecke! Duyvecke!

Pendant trois jours, ils restèrent là, près de ce cadavre, dont s'emparait déjà la décomposition. On parvint enfin à ramener le roi à Copenhague. Quand il fut parti, Siegbrit se leva, ensevelit elle-même les restes de sa petite-fille, la déposa dans un cercueil d'argent massif, et la fit enterrer au fond des caveaux de la chapelle de Soenderbourg. Ces lugubres et pieux devoirs accomplis, elle se rendit près de Crumbbrugghe: il n'avait repris le sentiment que pour tomber dans le délire d'une fièvre ardente, durant les transports de laquelle il répétait sans cesse le nom de Duyvecke.

Une larme, la première qu'elle eût encore pu verser, mouilla les paupières brûlantes de Siegbrit.

— Sois béni! dit-elle, toi qui es resté fidèle à la pauvre colombe; toi qui as compté pour rien ta vie, quand tu as appris son péril. Sois béni!

Elle resta quelques instans debout près du lit du jeune homme, la tête penchée, sans voix, et les joues ruisselantes de pleurs. Tout à coup elle se releva par un brusque mouvement de rage:

— Vengeance! ma vengeance! s'écria-t-elle. Et elle partit pour Copenhague.

Près d'un mois s'écoula avant qu'elle reparût à Soenderbourg; quand elle y revint, Ians entrait en convalescence, et il ne lui restait plus de sa blessure, tout à fait cicatrisée, qu'un peu de faiblesse. Quand il vit l'aïeule de celle qu'il avait tant aimée, de celle qui reposait maintenant dans la tombe, l'émotion lui coupa la voix et remplit ses yeux de larmes.

Siegbrit sourit sinistrement.

— Tu pleures encore, toi? j'ai pleuré aussi, en te quittant, il y a un mois; maintenant je ne pleure plus. Un feu, tel que l'enfer en allume, dévore mon cœur et consume tout mon être. Depuis mon départ de Soenderbourg, chaque minute de ma vie a été une vengeance, et rien pourtant n'a pu assouvir ma rage. J'ai fait briser par la torture les membres du comte Torbern Oxe; j'ai vu tomber sous la main du bourreau sa tête maudite; l'astrologue Maffetti et cent vingt-trois de leurs complices ont subi d'effroyables douleurs sous mes yeux. Eh bien! je voudrais du sang plus que jamais. Je voudrais jeter le Danemark dans la ruine et le désespoir. Je voudrais écraser sous mes pieds ce royaume exécrable! Sais-tu quelles pensées occupent le roi? Sais-tu quels projets succèdent à ses regrets? Il hâte son mariage avec Isabelle! Oui, le misérable veut mettre au doigt de la sœur de Charles-Quint l'anneau nuptial de celle que la Flamande, ou du moins ses fauteurs, ont fait empoisonner! Tout à l'heure, il m'a parlé de ses desseins, à moi, à la mère de Duyvecke! Satan m'a inspirée et m'a soutenue durant cette épreuve; je suis restée maîtresse de mes émotions; il n'a point lu sur mon visage, tandis qu'il parlait, la haine, le mépris et la vengeance. Je l'ai encouragé, je lui ai démontré les avantages d'une pareille union; je lui ai vanté la beauté d'Isabelle... Tu me regardes avec surprise? tu ne me comprends pas, Ians? Pauvre et faible cœur, ne vois-tu pas que ce mariage me livre celle pour qui ma Duyvecke est morte? Je la tiendrai dans mes mains, je la tourmenterai, je l'étoufferai! Qu'elle soit fière de sa beauté, de sa jeunesse, de son rang; que Christiern s'enorgueillisse de sa puissance; tout cela m'appartient, tout cela servira à venger Duyvecke!

Il y a huit jours j'ai quitté Copenhague, je suis allée à Elseneur, au tombeau d'Hamlet, un prince qui, par vengeance, a tué sa mère! Là, un pied nu, j'ai appelé, à minuit, l'esprit des enfers à mon aide. Une aurore boréale a soudain éclairé, de sa lumière pâle, la colline de Murgenlist; des oiseaux funèbres sont venus se poser, en battant des ailes, sur les trois rocs qui forment la tombe du parricide. J'ai immolé une poule blanche. J'ai appelé Satan.

Puis Satan m'a répondu. Ma vengeance égalera ma rage.

CHAPITRE HUITIÈME.

DÉNOUMENT.



Dix années après les événemens que l'on vient de lire, Ians Crumbbrugghe, de retour depuis longtemps à Bruxelles, y menait une vie plus douce et plus paisible que jamais. Père d'une fille que le ciel ne lui avait accordée qu'après sept années de mariage, il donnait à l'adorable enfant tout ce que le soin de ses affaires lui laissait de temps disponible. Un soir, couché sur la natte de paille qui, dans ces temps, remplaçait en Flandre, chez les bourgeois, les tapis des appartemens modernes, il folâtrait avec la petite despote. L'écuyère chevauchait sur son père, sans vouloir accorder de répit à sa monture, lorsque tout à coup elle jeta un cri d'effroi et vint se réfugier dans les bras de Ians.

Un pareil mouvement était bien excusable, car ce qui causait tant d'effroi à la petite Marie eût donné de la frayeur même à une personne âgée. Une femme venait d'entrer dans l'appartement, et s'était assise près du foyer. Sous le voile rouge qui couvrait sa tête, on apercevait un visage profondément sillonné de rides, une large bouche et deux petits yeux qui brillaient d'une lueur fauve. Quoiqu'elle parût fort vieille, sa taille restait droite et fière.

— Que voulez-vous, ma bonne femme? demanda Ians avec le respect que témoignent les habitans des Pays-Bas aux mendians; si vous avez besoin d'aumônes, il ne faut pas cependant, pour les demander, vous introduire jusque dans

l'intérieur de la maison : tenez, prenez cette pièce de monnaie, et quand vous serez réchauffée, adressez-vous à mes domestiques, ils vous donneront à manger.

— Ians Crumbbrugghe, dit la vieille femme en se plaçant de manière à ce que la clarté de la lampe tombât d'aplomb sur son visage et vînt l'éclairer, Ians Crumbbrugghe, les années et les douleurs m'ont donc bien changée!

— Siegbrit, dame Siegbrit! s'écria le tisserand, plus surpris que charmé de cette visite.

Il n'en continua pas moins:

— Soyez la bienvenue dans ma maison.

— Oui, tes lèvres me donnent la bienvenue, mais ton cœur me maudit, et ton désir me chasse. Après tout, que m'importe? ajouta-t-elle en attisant le feu de la cheminée, et en approchant des charbons ses mains noirâtres.

— Pouvez-vous avoir de si mauvaises pensées sur un ancien ami!

— Ne perdons pas le temps en paroles vaines, interrompit-elle en tirant de dessous sa cape un sac plein d'or: voici une somme que tu emploieras à fonder une messe perpétuelle pour le repos de l'âme de Duyvecke. Adieu!

— Vous ne sortirez point ainsi de ma maison sans y avoir ni bu ni mangé; ce serait une honte pour mon hospitalité, et une offense pour mon amitié.

— Siegbrit ne boira plus et ne mangera plus sur la terre, s'écria-t-elle d'une voix lugubre; ma tâche est accomplie, ma vengeance est consommée; j'appartiens désormais à Satan. C'est justice: Il a tenu toutes ses promesses; mon âme lui appartient. Qu'il vienne la prendre!

— Au nom du ciel, ne dites point de pareilles paroles dans ma maison; elles sont indignes d'une chrétienne!

— J'ai vendu mon âme; mon âme appartient à celui qui l'a achetée. Tes toiles n'appartiennent-elles pas à ceux qui te les paient? Si tu savais, Ians, comme j'ai vengé Duyvecke! moi qui étais insatiable de haine, moi que le sang de mes ennemis n'avait point assouvie; moi, qui ai fait périr ton père pour une insulte; moi, qui ai chassé ma fille de ma maison parce qu'elle m'avait désobéi, je me sens maintenant gorgée de vengeance. Oui, j'ai été au delà du but que s'était proposé ma rage. J'épouvanterai l'enfer, quand tout à l'heure le démon m'y intrônisera!

Dans ta vie obscure et paisible, à peine le bruit des événemens accomplis en Danemark est-il arrivé jusqu'à toi; à peine sais-tu quelle destinée a subie Christiern. Je veux te la dire, Ians. Je veux me complaire encore une fois devant mon œuvre de destruction et de colère!

Tu te souviens des paroles de menaces que j'ai dites à ton chevet, dans le château de Soenderbourg; tu n'as point oublié les sermens que j'ai jurés, car tu sais que rien ne me saurait détourner de mes sermens! Eh bien! j'ai tout tenu. Écoute:

Christiern épousa, deux mois après la mort de Duyvecke, Isabelle, sœur de Charles-Quint. Je parus favorable à ce mariage, et j'excitai même à le faire le roi qui foulait si vite aux pieds, et avec tant de lâcheté, le souvenir de mon enfant. Durant deux mois il se crut heureux... Bientôt il vint me consulter avec crainte sur les partis qui commençaient à lever la tête en Danemark; je l'excitai contre le peuple, comme je l'avais jadis excité contre la noblesse. Je l'engageai à user de sévérité envers tous ceux qui ne se soumettaient pas aveuglément à ses ordres. Le sang coula, et les Danois prirent en exécration le tyran, que j'exhortais sans cesse à les frapper plus rudement encore... Je lui valus la ruine au dedans, mais il fallait la honte au dehors. Grâce à mes insinuations, il retint captifs, au mépris du droit des gens, des ambassadeurs que la Suède lui envoyait, mit le siége devant Stockholm, s'en empara, fit assassiner l'administrateur Sture, jeta sa veuve en prison, remplit la ville de carnage, et porta une main sacrilége jusque sur des prêtres et sur des ministres de Dieu. Ce fut ainsi que périt l'évêque de Skara; le saint prélat monta sur l'échafaud en dénonçant la perfidie de Christiern à la justice divine et à la vengeance du peuple... Grâce à la cruauté du roi, et aux moyens que je mettais en œuvre, Lubeck vint en aide à la Suède; le duc de Holstein, neveu du roi, prit parti contre lui; Gustave Vasa leva l'étendard de la révolte; le Jutland suivit cet exemple. Enfin, un jour, Copenhague retentit de cris menaçans : c'était le peuple qui se révoltait, c'était le peuple qui demandait la tête de Christiern. Il demandait aussi celle de Siegbrit; mais le roi n'avait garde de lui livrer une si fidèle conseillère! L'imbécile, il ne soupçonnait même pas que ma main seule le renversait du trône, et le faisait chasser de son royaume, comme un valet, à coups de pieds!

Le roi, pour éviter la mort, dut s'embarquer, la nuit, en secret, avec sa femme, ses enfans et moi.

Quand le bâtiment eut mis à la voile pour fuir Copenhague, la nature sembla s'unir à moi pour venger la mort et l'oubli de Duyvecke. Le vent souffla avec fureur, les vagues de la mer s'émurent, un orage horrible éclata. Le bâtiment sur lequel se trouvaient la reine Isabelle et ses enfans fit naufrage sous les yeux de Christiern, sans qu'il pût leur porter secours. Alors il se mit à pleurer, à tendre les mains au ciel, à implorer la miséricorde divine... Moi, je riais, je battais des mains, je criais à ce malheureux :

« Console-toi; il te reste assez d'or pour devenir encore bourgmestre d'Amsterdam. »

Ici Siegbrit s'interrompit; elle croisa sur sa poitrine de longs bras décharnés, et tourna vers Ians des regards qui firent pâlir de terreur le marchand. On aurait dit ceux d'un tigre qui vient de dévorer sa proie, et qui promène sa langue sur ses lèvres sanglantes. Elle reprit :

— Après mille périls, nous arrivâmes dans les Pays-Bas. Là, j'appris, non sans désespoir, que la reine avait échappé avec ses enfans à la mort... Hélas! j'eus ensuite la douleur de les voir réunis à Christiern. Ma vengeance était presque détruite!

Désespérée, j'appelai de nouveau à mon aide le démon, et, grâce à l'ascendant que j'exerçais sur l'esprit faible de Christiern, je lui persuadai de rentrer en Danemark, et d'y reconquérir son trône. Il me crut comme il m'avait crue quand je lui conseillais de pousser son peuple au désespoir et à la révolte, en l'accablant d'impôts et d'injustices, en le décimant par la hache du bourreau. Il partit à la tête d'une armée navale : je savais quel sort l'attendait. Il fut repoussé, vaincu, fait prisonnier, et enfermé dans le donjon du château de Soenderbourg, sans autre compagnon d'infortune qu'un nain stupide et moi... En ce moment, il gémit encore dans ce trou infect, dont on a muré la porte, et que gardent deux mille soldats, sans cesse sous les armes, sans cesse la mèche allumée, et prêts à faire feu à la moindre tentative d'évasion.

Une fois Christiern réduit au degré de misère sous lequel je voulais l'écraser, je jetai tout à fait le masque; je lui appris que moi seule avais préparé et provoqué sa ruine, pour venger Duyvecke, pour le punir d'avoir épousé celle qui avait causé la mort de mon enfant. Il passa quatre années face à face avec sa mortelle ennemie, à subir mes sarcasmes, à sentir ma main impitoyable retourner dans son âme le désespoir que j'y avais enfoncé comme un poignard aigu! Une nuit pourtant je le quittai, et je pris la fuite... Les Pays-Bas m'attendaient avec Isabelle... Isabelle a été

enterrée, il y a quinze jours, dans le château de l'abbé de Saint-Pierre, à Zwynaerde, près de Gand (1), après avoir pleuré sur le cadavre d'un de ses enfans comme j'avais pleuré sur Duyvecke.

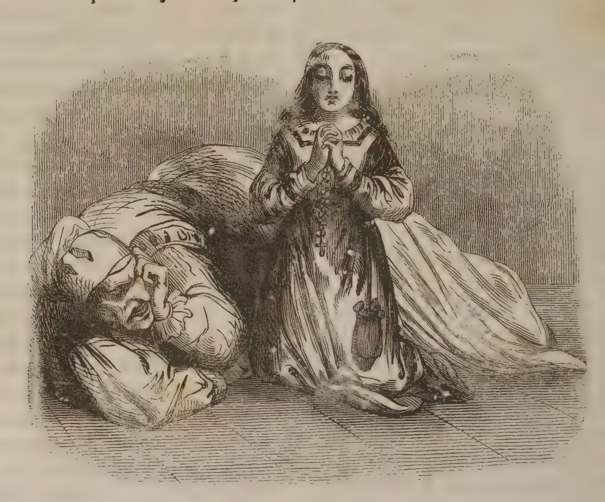
Tu le vois, ma vengeance est accomplie, terrible et implacable..... Satan m'a tenu ses promesses; il ne me reste plus qu'à remplir la mienne et à lui livrer mon âme!

— Ne dites point de telles paroles, Siegbrit, ne repoussez point l'espérance et le repentir; une pensée a suffi pour sauver le bon larron expirant sur la croix; imitez-le, tendez les bras à Jésus-Christ: il a versé son sang pour le salut des hommes; il vous sauvera!

— Ne parle pas de pardon à celle qui n'a jamais pardonné. J'appartiens à Satan; Satan ne lâche point sa proie. A minuit il viendra la saisir.

— Espérez, Siegbrit, le ciel m'inspire une pensée qui vous arrachera à vos idées funestes, et qui repoussera le démon, même si le pacte que vous dites avoir contracté avec lui n'est pas un rêve de votre imagination malade. Viens, Marie, viens, ma fille; agenouille-toi près de cette pauvre femme qui souffre bien; unis tes petites mains l'une à l'autre; fais le signe de la croix et récite l'*Ave Maria;* cette oraison qui rend favorable à ceux qui la disent, ta divine patronne, la mère du Sauveur.

L'enfant obéit, se signa et commença d'une voix douce et claire l'*Ave Maria.*



Siegbrit tomba à genoux: ses lèvres essayèrent de répéter les paroles de la prière, à mesure que la petite fille les articulait; mais jamais elle ne le put. En vain elle joignait ses mains centenaires, en vain elle les passait sur son front ridé par les passions frénétiques de la vengeance; sa mémoire restait morte, et sa bouche muette. Bientôt même un frisson convulsif parcourut tous ses membres.

— Assez! dit-elle à Marie, assez, enfant! Tais-toi! Tes paroles me font mal; elles appellent ici les anges, et moi qui appartiens au démon, je souffre; oh! je souffre bien de leur présence invisible! Tais-toi! et quitte ces lieux. Il ne faut pas que ta jeune mémoire puisse garder le souvenir de ce qui va se passer. Ians, emmène ta fille et conduis-la à sa mère; dis-leur qu'elles se mettent à prier, car je ne veux pas attirer le malheur sur la maison hospitalière dont le maître n'a point refusé d'abriter ma tête maudite..... Toi, qui es un homme, un homme courageux et fort, reviens près de moi, Ians Crumbbrugghe!

Elle parlait encore quand le petit tintement sec et plaintif de l'aiguille de la pendule sonna le quart avant minuit. Le beffroi de la ville répondit par un sourd gémissement, auquel se mêlèrent les voix de diverses cloches devenues plus ou moins confuses par l'éloignement. Au même instant, le tonnerre commença à gronder, et un éclair resplendit.

Ians se signa dévotement, et, plein de terreur, il se hâta d'emporter l'enfant pour la conduire près de sa mère.

(1) La reine Isabelle trépassa seule, dans un grand abandon, et tout à fait négligée de son frère Charles Quint, qui dit en apprenant sa mort: « La tombe convient mieux que l'exil à une reine déchue. »

Quand il revint, il trouva Siegbrit qui marchait avec agitation dans la chambre.

— Ians, dit-elle, entends-tu le signal de mon maître qui m'appelle? La foudre éclate, l'éclair brille, les démons hurlent dans l'orage. Déjà les souffrances de l'enfer pénètrent dans mon cœur qu'elles doivent dévorer durant l'éternité! Ians, jamais je ne reverrai ma Duyvecke! je suis séparée d'elle pour toujours! Oh! malheur! malheur!

Oui, malheur! car si je n'avais pas poursuivi avec tant d'acharnement et de crimes ma dernière vengeance, peut-être Dieu m'aurait-il pardonné! Peut-être m'aurait-il permis le repentir et l'espoir. Aujourd'hui, plus de salut! Rien que l'enfer et ses tourmens, qui ne finiront jamais! Oh! par ce que je souffre en ces instans, je comprends toute l'étendue de leur horreur!

— Siegbrit, essayez de prier, essayez-le, au nom de Duyvecke!

— Tais-toi! ne prononce pas ce nom pur. Il me fait souffrir comme la goutte d'eau bénite qui tombe sur la tête d'un démon. Tais-toi, tais-toi.

— Non, s'écria Ians! non, je braverai le démon. Fût-il là, j'essayerai jusqu'au bout de lui arracher votre âme. Priez, priez, repentez-vous, pour Duyvecke!...

La foudre éclata, un éclair pénétra dans la chambre et repoussa Crumbbrugghe ébloui et terrassé, tandis que la pendule et les clochers jetaient dans les airs, avec leurs voix douloureuses, les douze coups de minuit. Prosterné la face contre terre, et le cœur palpitant d'effroi, le tisserand entendit Siegbrit qui semblait lutter avec un être invisible; peu à peu elle devint immobile, le bruit cessa

et l'orage se tut. Lorsque Ians osa se relever, il trouva le cadavre de Siegbrit étendu sur le plancher.

Le premier soin du fabricant de toile fut d'aller chercher un prêtre qui demeurait dans le voisinage, afin que le saint homme veillât près de ce corps inanimé, et qu'il passât la nuit à prier. On raconte que jamais le vieillard ne put parvenir à allumer le cierge qui devait l'éclairer : l'eau bénite, qu'il jeta sur les restes mortels de Siegbrit, frissonna comme si elle fût tombée sur un fer rouge.

Pareil phénomène se répéta le lendemain quand on porta le corps à l'église, et qu'il fut déposé en terre sainte. S'il faut en croire la tradition, on dut abandonner le cimetière, car l'esprit du mal s'en empara; de terribles fantômes le hantèrent désormais et lui valurent le sinistre nom de *Trou d'enfer*.

Ians Crumbbrugghe, avec l'or que lui avait laissé Siegbrit, fonda, dans l'église de Sainte-Gudule, à perpétuité, une messe quotidienne pour le repos de l'âme de Duyvecke Rynghaut. Chaque matin, tant qu'il vécut, il s'y rendit avec sa femme et ses enfans.

Sa vie, du reste, fut longue, honorable et comblée d'honneurs. Sa grande fortune, son expérience, son bon sens, et la connaissance parfaite qu'il avait des pays du Nord, non-seulement en firent un grand personnage dans l'association hanséate, mais encore lui valurent l'estime et la faveur de Charles-Quint, devenu empereur. Dans plus d'une circonstance difficile, il fut appelé au conseil de son souverain, et s'y fit remarquer par la sagesse de ses opinions et la prudence de ses conseils. Plus d'une fois il sut fléchir le caractère naturellement rigoureux de son souverain; il usa de son influence médiatrice, surtout quand l'empereur vint à Gand pour punir cette ville de ses séditions.

A cette époque, un des fils de Ians Crumbbrugghe quitta Bruxelles, et alla s'établir à Gand.

Il y avait encore dans cette dernière ville, à la fin du dix-huitième siècle, un échevin qui portait le nom de Crumbbrugghe.

Quant à Christiern, voici quelle est la fin de son histoire.

En 1543, Christian III, qui avait succédé à Frédéric, appelé au trône de Danemark après l'expulsion de Christiern, conclut à Spire, avec Charles-Quint, une transaction par laquelle il fut stipulé que l'ancien roi serait traité désormais avec plus de douceur, et qu'il sortirait du donjon de Soenderbourg, à la condition toutefois de signer une renonciation complète aux prétentions qu'il pourrait conserver sur les trois royaumes du nord. Christiern obéit sans hésiter, signa tout ce qu'on voulut, et abdiqua avec empressement ses droits. Pour prix de cette honteuse et lâche obéissance, on lui assigna un revenu sur le bailliage de Catlundborg et sur l'île de Samsoë. Quatre sénateurs le conduisirent dans ce bailliage qu'on lui assigna pour résidence, et il y passa, sous leur surveillance, dans un état voisin de l'idiotisme, les treize années qui lui restaient encore à vivre.

Christian eut trois enfans : Jean, né en 1518, fut élevé dans les Pays-Bas par le célèbre Corneille Agrippa, et mourut à Ratisbonne, en 1532, le jour même où son père commença sa longue captivité; Dorothée épousa Frédéric, électeur palatin; Christine, après avoir été fiancée à François Sforce, duc de Milan, se maria à François, duc de Lorraine.

S. Henry BERTHOUD.



ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LES DEUX ROSES.

Heureusement Shakspeare lui-même a pris le soin de nous expliquer, avec la clarté du généalogiste le plus habile, cette diffuse rivalité des maisons d'York et de Lancastre, féconde en guerres civiles. Le grand poëte, qui plane de si haut sur les annales de l'Angleterre, fait ainsi parler le duc d'York :

Maintenant, chers lords, après ce repas frugal et simple, retirés dans l'ombre de cette promenade solitaire, permettez-moi de consulter votre opinion sur mon titre à la couronne d'Angleterre, que je crois incontestable. Écoutez-moi : Édouard III, vous le savez, mes lords, fut père de sept princes. Édouard, surnommé le prince Noir, prince de Galles, naquit le premier de tous; le second fut Guillaume de Hatfield, mort en bas âge; et Lionel, duc de Clarence, le troisième, que suivait immédiatement Jean de Gaunt, duc de Lancastre; le cinquième, Édouard Langley, reçut le titre de duc d'York; le sixième fut Thomas de Woodstock, duc de Glocester; Guillaume de Windsor fut le dernier.

Le prince Noir descendit dans le tombeau avant son père, et laissa pour lignée Richard, son fils unique, qui, après la mort du grand Édouard, régna en paix sur cette île, jusqu'au jour où Henri Bolingbroke, duc de Lancastre, fils aîné et héritier de Jean de Gaunt, se fit couronner sous le nom d'Henri IV, s'empara du royaume, déposa le roi légitime et retint ce roi prisonnier au château de Pomfret, où, comme l'a su l'univers, l'infortuné Richard, désarmé et sans défense, fut inhumainement massacré. C'est ainsi que la maison de Lancastre obtint la couronne, qu'aujourd'hui elle retient par force et non par droit; car après l'extinction de la race de Richard, la postérité immédiate de son cadet devait succéder au trône. Ce cadet, Williams Hatfield, étant mort sans enfans, comme je vous l'ai dit, mes chers lords, le duc de Clarence, qui marchait après lui par ordre de naissance, m'a transmis, dans le sang d'Anne sa petite-fille et ma mère, ses droits à la couronne. Ainsi, mes lords, si la génération de l'aîné doit recueillir la succession royale avant celle du cadet, c'est moi qui suis le roi. Quelle filiation plus simple, quel droit plus incontestable! Henri VI de Lancastre, actuellement roi, n'a de droit au trône que par Jean de Gaunt, quatrième fils d'Édouard III. Moi, York, je tiens mon droit de son troisième fils. Jusqu'à ce que la branche des York s'éteigne, les Lancastre n'ont rien à prétendre; et cette branche, loin de se flétrir, fleurit vivace et féconde dans mes trois nobles fils, précieux rejetons d'une noble tige.

Telle était l'histoire que Shakspeare devait raconter en plein théâtre; tels étaient les héros qu'il devait faire agir et marcher sans les confondre; histoire de sang et de meurtre des deux parts ; histoire où l'on égorge les rois, où l'on tue les enfans, où l'on insulte les reines des deux parts; histoire de guerres civiles pour tout dire Quant aux héros, quelle que soit la couleur de leur cocarde, il se fait parmi eux une étrange confusion, tant ils sont tous les mêmes, querelleurs, harangueurs, disputeurs, libellistes quelquefois. Bien souvent les partisans d'York se confondent avec les partisans de Lancastre ; plus d'une fois la rose rouge déteint si fort sur la rose blanche, qu'il faut être clairvoyant comme l'aigle ou comme Shakspeare, pour les distinguer dans la mêlée. Or ,voyez quel grand poëte c'était là, Shakspeare! Comme il sentait le besoin de l'unité au milieu de cette confusion de batailles, d'assassinats, de héros! Shakspeare a trouvé comme héros principal, comme crime-modèle, cet homme qui domine toute la tragédie de Shakspeare, comme il domine l'histoire de ce temps-là, Richard III. Grâce à Richard III, toute la tragédie de Shakspeare marche à un but qu'on voit de loin. Grâce à Richard III, tous les autres acteurs du drame sont à leur place, tout en bas, et vous pouvez facilement les reconnaître, qu'ils passent d'York à Lancastre, de Lancastre à York, tant est vive et lugubre la lumière que jette Richard III sur ces annales de trahison et de sang.

Avec cette histoire des deux Roses, Shakspeare a composé cinq grands drames où cette rivalité de Lancastre et d'York est racontée avec l'exactitude d'un journal, avec la verve d'un poëte. Au premier abord, en ouvrant ces drames, qui sont de véritables chroniques, vous croyez qu'il ne s'agit que de batailles gagnées et perdues, défaites sanglantes, victoires sanglantes, vengeances, représailles, inconstance des partis, impatience des soldats ; que sais-je encore? tout ce qui se passe dans l'histoire vulgaire, toute cette alternative des champs de bataille, tous ces mouvemens de peuples livrés à eux-mêmes, et qui ont la bonne foi de se battre uniquement pour avoir un maître! Et en effet, la grande chronique de Shakspeare, c'est cela d'abord. Cette chronique commence à Richard II, successeur effacé d'Édouard le Grand ; arrive ensuite Henri IV qui renverse Richard et qui tient des deux mains la couronne vacillante sur sa tête. C'est alors que commencent les haines d'York et de Lancastre ; le comte de Cambridge, père d'York, est mis à mort. Cependant l'Angleterre envahit la France ; Henri V absorbe à lui toute l'attention du peuple anglais. York et Lancastre, les deux rivaux, se réunissent pour tomber sur la France ; puis, quand la France est ravagée, quand le roi Henri V est mort, les querelles des deux maisons recommencent sous l'enfant royal qui le remplace. Alors arrive l'histoire de la tutelle du petit Henri ; l'orgueil de l'évêque de Wincester et ses haines contre le comte de Glocester, protecteur du royaume. Puis, le mariage de cette vaillante Marguerite d'Anjou, fille du petit roi René ; puis enfin, le réveil de la France et les Anglais chassés de toutes parts et refoulés dans leur île ; noble conquête perdue ! sujets éternels de regrets ! perpétuelle allusion du parti d'Élisabeth ; entendez-le s'écrier à propos de ces défaites, par la voix de Glocester :

O deuil de la patrie! Angleterre malheureuse! Douleur de la patrie! Eh quoi! mon frère Henri aura prodigué dans les guerres sa jeunesse, sa valeur, ses trésors et son peuple. Dix ans l'auront vu logé sous la voûte du ciel, exposé aux glaces de l'hiver ou aux ardeurs dévorantes de l'été pour conquérir la France, son légitime héritage! Mon frère Bedford aura fatigué son génie pour conserver, par la politique, ce que Henri avait soumis par les armes! Vous-mêmes, Sommerset, Buckingham, victorieux Warwick, brave York, vous, Salisbury, vous aurez reçu de profondes blessures dans les champs de la France, et teint de votre sang les plaines de Normandie!... Et tant d'honneurs, de titres glorieux et de travaux périssent en un jour! La conquête de Henri, la vigilance de Bedford, le prix de vos exploits, le fruit de votre prudence, périssent en un jour! O pairs d'Angleterre! cette paix est avilissante, ce mariage est fatal! il efface vos noms et vos victoires des annales de l'honneur!

Le Maine et l'Anjou sont cédés aux Français, dit à son tour le duc d'York; Paris est perdu! le sort de la Normandie ne tient plus qu'à un fil fragile! C'en est fait, Henri et les pairs ont donné deux duchés pour la fille d'un duc! C'est de ton bien, York, qu'ils disposent, et non du leur, et il faut qu'York reste assis, dévorant sa douleur et mordant ses lèvres en silence, tandis que ses terres héréditaires sont vendues à l'encan! Il me semble que les noms de ces trois royaumes, France, Angleterre, Irlande, portent le feu dans mes veines et allument mon cœur. York, sois donc patient et tranquille jusqu'à ce que ton heure sonne; épie le moment et veille pendant que les autres dorment; plus tard, quand Henri, quand sa reine fatale seront sur le bord de l'abîme, j'afficherai l'emblème d'une rose blanche comme le lait, et je parfumerai l'air de sa douce odeur; je porterai sur mon étendard les armes d'York, et je renverserai la maison de Lancastre!

Et enfin, quand Shakspeare a ainsi étalé toutes les gloires et tous les revers de sa patrie; quand il a ainsi expliqué la chronologie, cet œil de l'histoire, par la poésie, cet autre œil de l'histoire; quand il s'est livré en grand poëte à ses plaintes, à ses regrets, à ses terreurs, il résume tout ce drame lamentable dans un seul drame, *Henri VI*. Et alors, prenez garde! ce ne sont plus que meurtres, glaives, gibets, poison, armées qui marchent, clairons qui sonnent, canons qui grondent, soldats qui meurent, jeunes princes étouffés dans la tour, sans oublier le tonneau de malvoisie où se noie Clarence. Prenez garde au sang, York égorge les Lancastre, Lancastre égorge les York. On se cherche dans la mêlée, on s'appelle à haute voix, comme les héros d'Homère; mais on se traite avec moins de courtoisie. Est-ce vous, Clifford? Est-ce vous, Richard? Oui, dit Richard, voilà la main qui a égorgé ton père, et voilà la main qui a égorgé ton frère Rutland; et ils se battent à outrance. Ces héros de chronique, voyez-les tous passer sur les plaines jonchées de cadavres : Marguerite d'Anjou, Edouard, Henri, York, Warwick, Buckingham, Suffolck, Sommerset, Clifford, Glocester; les bannières sont souillées, les deux roses jonchent la terre de mille feuilles flétries; c'est incroyable qu'on ait fait un drame pareil! Un drame avec des armées pour héros, avec une bataille rangée pour exposition, non; je ne sais combien de flots de sang! On se bat, on rit, on mange, on monte à cheval, on boit, on joue, on étouffe, on pille, on viole, on renverse les vieux temples, on outrage les prêtres; et un seul homme suffit à raconter toutes ces explosions. Il est partout, il entend tout, il voit tout; il marche dans le sang, il est tour à tour York et Lancastre; il est l'ami de tous ceux qu'on égorge, l'ennemi de tous les égorgeurs; il pleure sur les fils d'Édouard, il a des plaintes même pour Clarence, mort si ignoblement; et puis, quand son sujet lui paraît trop horrible, quand les cadavres s'amoncellent trop haut, il quitte tout à coup son histoire, et s'arrête, les larmes aux yeux, devant tant d'atrocités. Alors, si vous entendez le premier venu de ses héros s'expliquer à lui-même toutes ces horreurs, vous verrez combien le poëte sait conserver une individualité puissante au milieu de tout ce chaos.

C'est ainsi que le faible Henri VI, au nom duquel se livrent tant de combats, vient sur le devant de la scène, et s'écrie :

Cette cruelle bataille est incertaine : les deux partis luttent corps à corps pour la victoire, comme deux furieux athlètes; ni l'un ni l'autre n'est encore vainqueur ou vaincu. Pour moi, je veux m'asseoir ici sur ce tertre; et que la victoire reste à qui Dieu voudra! Si c'était sa volonté, plût au ciel que je fusse mort. Car, qu'y a-t-il dans ce monde? chagrins et malheurs. O Dieu! que je serais heureux de n'être qu'un pauvre berger des champs; d'être tranquillement assis sur une colline comme je suis à présent, comptant les heures de la journée, et en réglant l'emploi! Tant d'heures à garder mon troupeau, tant d'heures pour le travail, tant d'heures pour le repos. Ainsi, le vieillard arriverait doucement à son tombeau. Que cette vie serait heureuse et douce! Le frais buisson de l'aubépine ne donne-t-il pas aux bergers un plus doux ombrage que ne donne au roi un dais de pourpre et d'or? oh oui! bien plus doux, mille fois plus doux! O miséricorde, miséricorde! les sanglantes couleurs de nos deux maisons sont le seul ombrage où j'irai m'abriter et mourir.

Combien cela est admirable et touchant! comme c'est là une halte délicieuse au milieu de tant d'horreurs! Mais pour avoir le droit d'enseignement direct sur les esprits des peuples et sur le cœur des rois, mais pour oser venir ainsi en son propre nom déclamer à haute voix contre les faits dont on n'est que l'historien, il faut être non-seulement un grand poëte, mais encore un poëte compris, applaudi, écouté, admiré, un poëte national. Il faut être Shakspeare ou Corneille. Le droit d'enseignement, le droit de plainte, le droit d'interruption n'appartient qu'à quelques hommes privilégiés dans la foule des poëtes. Ceux qui viennent après eux et qui tentent de faire de l'enseignement à leur exemple, sont sifflés comme gens parlant sans aveu de personne. Alors il arrive que les poëtes à la suite, n'osant plus et ne pouvant plus enseigner, se réduisent au fait matériel qu'ils racontent; ils s'attachent à l'événement pur et simple. Ils font marcher le héros tout droit et sans détour, et quand leur œuvre est faite, ils s'étonnent que cette œuvre, qui se compose des mêmes héros, des mêmes incidens, des mêmes faits, des mêmes paroles souvent, arrive à n'être plus qu'un vieux écho, une faible histoire, une ridicule évolution, une œuvre *sans nom*, comme dit le vieux Will! Et cependant quoi d'étonnant? ils n'ont pris au poëte que ce qu'ils pouvaient lui prendre, le fait, la scène, le calque, tout le canevas purement matériel, les noms des héros et leurs costumes; mais ce qu'ils n'ont pas pris, mais ce qui leur manquera toujours, mais ce qui faisait le succès du poëte, c'est cette pensée vengeresse qui l'anime, c'est le sang-froid au milieu des partis, c'est cette justice distributive égale pour tous, c'est cette passion qui débat les raisons pour ou contre, du commencement à la fin; c'est, en un mot, cette magistrature du premier ordre, qui permet aux grands poëtes d'intervenir en personne dans leur drame, quand cette intervention est nécessaire. Voilà ce que les imitateurs de Shakspeare n'ont pas osé, n'ont pas pu lui prendre. Voilà les émotions puissantes, incroyables, irrésistibles, que les misérables imitateurs ont laissé perdre; voilà ce qui explique l'ironie de Voltaire pour un drame qu'il ne voulait pas comprendre; voilà ce qui excuse les détracteurs de Shakspeare, contre ce grand génie dont ils n'ont vu qu'un pâle et médiocre reflet; voilà pourquoi, enfin, M. Ducis et M. Casimir Delavigne, tous ceux qui ont jouté avec le rude jouteur, ont été jetés du premier coup sur l'arène, aux grands sarcasmes des juges du combat. Ils avaient tout pris à Shakspeare : sa chair, ses os, ses fantômes, ses belles nuits, ses douces femmes, sa vive et puissante histoire, son profond instinct du moyen âge religieux et amoureux, son amour du merveilleux, ses jeunes princes si charmans, sa mythologie moitié chrétienne, moitié celtique, son Orient mêlé d'Occident, son Maure et sa Vénitienne, ils ont pris tout cela, ils ont mutilé, arrangé, aligné, défiguré, enjolivé, poétisé, dramatisé, francisé tout Shakspeare; ils lui ont tout pris, les barbares, excepté son âme, sa poésie, son intelligence, sa passion, sa colère, sa pitié, sa mélancolie, ses grâces chevaleresques, son amour un peu mystique, ses superstitions charmantes; tout pris, excepté sa voix puissante

et cette domination universelle qui part de si haut, qui s'entend de si loin et qui domine tout le drame antique, tout le drame moderne, tout le drame passé, excepté Molière.

C'est un crime d'imiter Ducis, qui a arrangé Shakspeare; c'est un contre-sens d'imiter M. de Vigny, qui a traduit mot à mot Shakespeare; c'est plus qu'un crime, c'est tout simplement une faute d'imiter M. Casimir Delavigne, qui a arraché aux chroniques de Shakspeare les petits *Enfans d'Édouard*, leur mère et leur oncle *Richard III*, faibles lambeaux des cinq tragédies dont je vous parlais tout à l'heure, et qui n'a pas craint de placer immédiatement sous l'atroce main de Richard III ces deux petits enfans à étouffer. Certes, c'est là une conception misérable que n'aurait pas eue Shakspeare. Isoler ces jeunes petits enfans du grand drame, où ils tiennent une petite place, pour les livrer sans défense, sans amis, sans incident, sans batailles, sans disputes, à Richard III, qui n'a qu'à les écraser de son pouce, c'est bien la tentative d'un poëte tout occupé de ses tirades, de ses sorties et de ses entrées, et qui ne voit pas encore autre chose dans la tragédie que l'assassinat final du dernier acte. Aussi, quand j'ai vu Shakspeare ainsi mutilé, ainsi réduit à rien, ainsi forcé à couler dans l'étroit lit de mousse paré de paquerettes et d'aubépine, où coule le Casimir Delavigne, lui, ce grand fleuve dont la source est inconnue, et qui se précipite en bondissant à travers tant de villes de tout genre, Italie, Angleterre, France, que sais-je? jusqu'à ce qu'il se perde dans la vaste mer, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Et en effet, c'était un plaisant spectacle de voir la nation française, une tasse à la main, se désaltérer à petite gorgée dans ce breuvage enfantin, *les Enfans d'Édouard*, qu'on disait sorti du rocher de Shakspeare.

JULES JANIN.

ÉTUDES PHYSIQUES.

HISTOIRE DE LA NEIGE,

OBSERVÉE PARTICULIÈREMENT AU GRAND SAINT-BERNARD (1).

CHAPITRE PREMIER.

Formation de la neige. — La neige pénètre à travers les plus petites fissures. — Les neiges ne s'amassent guère d'une année sur l'autre; elles deviennent glaciers. — Les glaciers, en général, ne croissent pas.

Il en est de la neige comme de la grêle, plutôt que comme de la gelée blanche : celle-ci est la rosée qui se gèle après être tombée, celle-là est le produit de vapeurs déjà gelées quand il tombe. La neige est formée des mêmes élémens et des mêmes vapeurs que les nuages. C'est, selon H. Davy, une eau pure cristallisée. Un flocon de neige est la réunion de petits cristaux réprésentant, lorsque l'air est calme, des étoiles régulières à six rayons. Au Saint-Bernard, et sur les autres montagnes élevées, les flocons n'acquièrent un certain volume qu'en été, ou lorsque la température n'est pas très-rigoureuse. Quand les vents sont impétueux et quand l'intensité du froid est grande, les cristaux sont petits et rapprochés. La neige est quelquefois si fine et si sèche, que, fouettée par un vent violent, elle pénètre partout, c'est-à-dire à travers les lézardes des murs, les fentes des portes, les joints des fenêtres et les fêlures des vitres. Dans les montagnes plus élevées que le Saint-Bernard et sous les pôles, il neige quelquefois sans que l'atmosphère soit chargée de nuages, et alors les flocons ont les formes les plus régulières et les plus élégantes. Ils paraissent bleus, quand on les observe par une lumière qui les a traversés, et ils communiquent cette belle couleur à l'eau que l'on rencontre dans les crevasses des glaciers (2).

La neige nouvellement tombée est très-poreuse, mais l'état de l'atmosphère change bientôt pour elle ce mode d'existence. Si le thermomètre est un peu élevé lorsqu'elle tombe, elle a de la disposition à se condenser par la suite : si le temps est froid, ou si le soleil n'en frappe point la surface, ses particules se rapprochent, sans qu'il s'établisse toutefois de cohésion entre elles. C'est alors une poussière sèche et friable qui ressemble à du sable, ou, plus exactement, à de la farine, et qui craque sous les pieds, comme la farine entre les doigts. Les neiges d'automne se recouvrent quelquefois d'une mince croûte de glace, formée par l'alternative du soleil de la journée qui en fond la superficie, et du froid de la nuit qui gèle ce que le soleil avait fondu : celles de janvier et du printemps ne prennent jamais une grande consistance; elles *pourrissent*, disent les montagnards. Les unes et les autres interrompent, dans leur nouveauté, toute communication, et il serait dangereux de se hasarder dans un chemin avant qu'il ait été *ouvert*, c'est-à-dire frayé. On ouvre les routes en les faisant fouler par un certain nombre de bêtes de somme. Par exemple, trente mulets du bourg Saint-Pierre ouvrent la route jusqu'à l'hospice en sept heures de temps.

La chaleur des courts étés d'une haute région ne suffirait pas pour fondre la neige des hivers, si deux autres causes, qui empêchent l'accroissement indéfini des glaciers, n'entretenaient le même équilibre à l'égard des neiges; ces causes sont : la chaleur naturelle à la terre, qui fond la neige en dessous, et l'évaporation, qui l'absorbe en dessus. Et qu'on ne dise pas que la chaleur de la terre est moindre dans le cœur des montagnes que sous les parties inférieures et unies des plaines car on ferait remarquer qu'ici rien ne recouvrant la surface, si ce n'est l'herbe, rien non plus ne s'oppose à la déperdition de la chaleur; tandis que dans les montagnes cette chaleur est conservée tout entière par la neige et par la glace, les plus impénétrables de tous les corps à l'accès du froid atmosphérique. A l'égard de l'évaporation, son action, déjà considérable sur la glace, l'est bien plus encore sur la neige, et elle s'exerce sur ces substances, même en hiver, en proportion directe de la raré-

(1) Cet intéressant morceau est un fragment du chapitre III d'un ouvrage inédit intitulé : *Histoire de l'hospice et de la montagne du grand Saint-Bernard*.

L'idée de publier ce morceau instructif nous est suggérée par le récit que l'auteur y fait d'une tourmente de neige dans les hautes montagnes, et qui explique celle qui vient de coûter la vie à M. Aguado.

(2) Musschenbroëk, *Élémens de physique*. — Scoresby, *Tableau des régions arctiques*. — *Annales de chimie et de physique*, XVIII, 38. — H. Davy, *Journal de chimie médicale*, 1837.

faction de l'air (1). Or, comme ces causes agissent, non-seulement quand la chaleur atmosphérique est nulle ou négative, mais encore durant les rigueurs de l'hiver, comme elles agissent sans relâche et même lorsque la neige a cessé de tomber, on comprend qu'en général il ne doive pas s'en amasser d'une année sur l'autre. C'est ce que prouve une remarque de M. le comte de Tilly, confirmative de celle du capitaine Sherwill. Le 9 octobre 1834, M. de Tilly a vu sur le rocher des *Grands-Mulets*, et au milieu des neiges, les restes encore subsistans des murs de la cabane construite par de Saussure en 1787, c'est-à-dire quarante-sept ans auparavant : ils s'élèvent à deux pieds environ, tandis qu'on eût pu croire ces débris recouverts à jamais. M. le docteur Martins a retrouvé aussi la cabane de de Saussure, au col du mont Cervin, à plus de 10,000 pieds. Cependant, dira-t-on, les glaciers ne sont autre chose que des neiges amoncelées. Sans doute ; mais comment se sont-ils formés, comment s'entretiennent-ils? D'abord par des neiges tombées immédiatement du ciel, et ensuite par d'autres qui glissent accidentellement du penchant des monts sous la forme d'avalanches. Elles sont donc là en quantité décuple peut-être de ce qu'elles devraient y être. Elles ont comblé, dès l'origine des choses, des vallées profondes, d'où nulle chaleur ne peut désormais les faire sortir dans l'année même. En vain leurs couches inférieures sont-elles ramollies par la chaleur de la terre qu'elles touchent, les autres agens de fusion restent presque impuissans sur leur superficie : le soleil n'y darde point ses rayons, la chaleur atmosphérique et l'évaporation ne les atteignent qu'à peine. Elles sont enfin devenues glaciers, et elles subissent la loi des glaciers. Elles marchent vers les vallées tempérées, portant à leur surface les neiges de l'année précédente qui fondent durant celle-ci, tandis que la masse, diminuée sans cesse et sans cesse renouvelée, reste toujours la même, puisqu'il est aujourd'hui démontré que le froid n'augmente pas dans les Alpes, et qu'en général les glaciers n'y prennent point d'accroissement. Louons-en Dieu, car si ces grands amas croissaient, il y a longtemps, qu'eu égard à l'ancienneté du globe, sa surface solide en serait recouverte.

CHAPITRE SECOND.

Recherches sur la hauteur à laquelle cesse la fonte des neiges. — Les limites des neiges perpétuelles dépendent moins de la hauteur absolue que de la hauteur relative. — Au Spitzberg, la base des glaciers baigne dans la mer même.

La hauteur à laquelle cesse la fonte des neiges a été le sujet de recherches intéressantes dont le résultat peut, sauf les anomalies, se formuler ainsi : le bas de la neige forme une ligne qui doit aller en descendant d'une manière graduée à mesure que l'on s'éloigne de la zone torride, au milieu de laquelle son élévation est de 14,600 pieds. Elle ne sera élevée vers l'entrée des zones tempérées que de 11,400 pieds en passant par le pic de Ténériffe, et de 9,000 pieds sur l'Etna. En France elle passera, savoir, dans les Pyrénées, à 8,400 pieds, et aux Alpes, à 7,650 pieds environ. Enfin, continuant à descendre à mesure qu'on s'éloignera de l'équateur, la ligne du terme inférieur constant de la neige viendra toucher la mer au delà des deux cercles polaires, quoiqu'on ne la considère toujours que dans l'été ; et c'est ce qui arrive positivement au Spitzberg, où M. le docteur Martins vient de l'observer. Toutefois les limites de la neige ne dépendent pas de la hauteur absolue, mais relative. Bien que de Saussure les fixe à 8,400 pieds pour les cimes qui sont isolées dans les Alpes, et à 7,800 pieds pour les chaînes, il a cependant vu des plantes, et entre autres l'*aretia helvetica* et le *ranunculus glacialis* à 10,500 pieds au mont Rosa, et le *silene acaulis* sur les rochers du Mont-Blanc à 10,600 pieds, au mont Cervin à 10,100 pieds ; le docteur Martins a trouvé aussi le *ranunculus glacialis* et l'*androsacea pennina*, autour de la cabane de de Saussure : d'où l'on peut conclure, du moins, que la plus basse limite des neiges ne coïncide pas toujours avec la plus haute limite de la végétation (1).

Des études plus récentes sur ce sujet donnent, il est vrai, des résultats différens : il est juste d'en faire mention aussi. En Suède, la limite des neiges perpétuelles s'abaisse graduellement de 5,200 à 2,200 pieds. Dans les Alpes septentrionales elle est à 8,200 pieds ; dans les Alpes orientales à 8,000 pieds ; dans les méridionales à 8,600 pieds. Dans les Pyrénées septentrionales à 7,800 pieds ; dans les méridionales à 8,600 pieds. Aux Alpes, une masse plus grande est couverte de neige, et les cimes s'élèvent beaucoup plus au-dessus de la limite des neiges perpétuelles : voilà pourquoi il s'y trouve tant et de si considérables glaciers, tandis qu'on n'en voit pas de tels aux Pyrénées. Les monts Scandinaves offrent de vastes enveloppes de neige d'où de grands glaciers découlent. Dans les Alpes, la limite inférieure des glaciers est à 3,000 pieds, comme à Chamouni ; dans la Scandinavie méridionale, à 1,000 pieds ; enfin dans la Laponie septentrionale les glaciers se confondent par leur base avec les glaces mêmes de la mer du Nord (2).

CHAPITRE TROISIÈME.

La neige domine les glaciers même. — Le maximum de son épaisseur ne dépasse pas 200 pieds. — La neige est la cause première des glaciers. — Les glaciers sont tous la source de rivières. — La neige est conservatrice de la végétation.

Les hauts sommets sont, ou en aiguilles et pointus, ou en plateaux et arrondis. Sur ceux-là point de neige, elle ne saurait y tenir ; sur ceux-ci point de glace, elle ne pourrait s'y former. Ce qui les recouvre est de la neige pure, dont l'évaporation et le vent presque seuls font justice. Je dis *presque seuls*, parce que le peu de fonte que produisent en dessous la chaleur propre à la terre, et en dessus celle du soleil à ces élévations considérables et isolées, coulant en bas des sommets et ne s'y incorporant point à la neige, la formation de la glace en grandes masses y est impossible. Le mont Rosa, le Buet, le Mont-Blanc, sont de célèbres exemples de cette proposition. A la cime du Mont-Blanc, la neige, fondue quelquefois par un coup de soleil, ne tarde pas à regeler et à former une couche très-superficielle de glace, qu'à son tour le vent froid fait éclater ou gercer par écailles légères qu'il soulève si aisément et qu'il emporte

(1) De Saussure, chap. 531-532.

(1) Bouguer, *Voyage au Pérou*, 48. — De Saussure, chap. 937. — Humboldt, *Dictionnaire des sciences médic.*, V° *Air*. — Sherwill, lettre I.

(2) J. S. Schow, *Géog. phys. comparée*. — *Nouvelles Ann. des Voyages*, 3me sér., tom. XIX, 66.

si habituellement, que l'on peut considérer cette cime comme une masse de neige homogène. Cette circonstance a été favorable aux recherches faites, d'abord pour prouver qu'au-dessus des glaciers il n'y avait poin de glace, mais de la neige, et que les glaciers ne se formaient communément que de ces neiges tombées en avalanches dans une zone où elles fondent à la surface et imbibent la masse; ensuite, pour s'assurer de l'épaisseur de la neige pure qui existait sur les cimes génératrices des glaciers. De Saussure ayant trouvé une place voisine de l'extrême sommet du Mont-Blanc d'où il voyait une tranche de neige coupée à pic au-dessus d'un rocher, une place que nulle avalanche n'avait pu atteindre, et où, par conséquent, les neiges étaient le produit de l'accumulation simple de celles qui tombent directement du ciel, estima, par une suite de calculs, que e maximum de leur épaisseur ne s'élève pas au-dessus de 200 pieds. « Il ne faut donc pas croire, ajoute-t-il, comme » l'ont supposé quelques personnes, que cette épaisseur » augmente continuellement. Ici les causes d'accroisse- » ment trouvent des limites où les causes de destruction » les atteignent, et où la nature s'est fixé à elle-même » des bornes qu'elle ne dépasse jamais (1). »

Ce qui est vrai d'une cime extrêmement élevée, ne l'est pas toujours de hauteurs moindres. Il en est où la neige fond le jour à la superficie, et gèle toutes les nuits, même l'été, quand le temps est serein. Jusqu'à 5 ou 6,000 pieds cette congélation n'est que superficielle : par delà, elle arrive à une épaisseur de plusieurs pouces, et peut alors porter le poids d'un homme ; enfin elle descend quelquefois et dans certaines localités jusqu'à 10 pieds, mais c'est toujours en conservant la même température, que De Saussure fixe à zéro (2).

Quand on a dit que la neige était la cause première des glaciers, on a exprimé une vérité incontestable : il n'y aurait point de glaciers s'il pleuvait au lieu de neiger; il n'y en aurait pas davantage si la neige ne fondait point, ou si elle fondait à mesure qu'elle tombe ; enfin les glaciers disparaîtraient à la longue s'il cessait de neiger. Mais on a été moins fondé à dire que les glaciers étaient destinés à porter, par les fleuves dont ils sont quelquefois la source, la fécondité dans les campagnes. Sans doute ils concourent à ce résultat, mais ils n'ont pas été institués dans l'intention que l'on suppose. Combien de champs sont fertilisés sans le liquide produit de la matière des glaciers! Combien d'autres au contraire en sont rendus pour longtemps infertiles, ou en sont même dévastés de fond en comble et à perpétuité!

On a dit aussi que la neige, du moins dans les latitudes où elle ne se convertit point en glace, défendait contre les gelées excessives les plantes dont l'homme et les animaux se nourrissent; cela est vrai encore, puisque nous avons vu qu'elle est impénétrable au froid extérieur, et puisque nous savons que sa température, douce relativement, permet à certains animaux de s'y blottir pour y passer le temps des grands froids. Mais ce n'est pas pour abriter les plantes que la neige est formée, qu'elle tombe et qu'elle persiste. S'il en était ainsi, il faudrait accuser d'injustice la Providence, qui ne donne pas de neiges persistantes à toutes les contrées où les froids sont souvent très-longs et très-rigoureux. La neige tombe, uniquement parce que les vapeurs dont elle est formée se condensent dans une atmosphère refroidie, et en fondant, elle féconde la terre qu'elle couvre, parce que c'est la propriété de tous les météores aqueux.

La neige, si elle tombe en très-grande quantité sur des terres cultivées, et si elle tarde à fondre, empêche les semailles. Il y a de ces terres dans les régions voisines du grand Saint-Bernard, et l'on pare à cet inconvénient par un procédé aussi simple qu'ingénieux. On y sème de la terre noire qui, recouvrant la neige, absorbe la chaleur atmosphérique et accélère la fonte. On a vu souvent des champs couverts de six pieds de neige, en être débarrassés quinze jours ou trois semaines plus tôt que par la fonte naturelle (1). Ainsi la nécessité, mère de toutes les sciences, a enseigné à l'homme des pratiques utiles, longtemps avant que l'art ait pu les lui apprendre. Lorsque Franklin, dit M. W. Beattie, voulant comparer la force avec laquelle les couleurs absorbaient la chaleur, couvrit la neige de pièces de drap de nuances différentes au moment où il faisait soleil, il reconnut que la neige couverte du drap noir fondait d'abord, puis celle du bleu, puis celle du brun, etc., mais que l'effet était presque nul sous l'étoffe blanche. C'était précisément ce qu'avaient expérimenté, des milliers de siècles avant lui, quelques paysans observateurs.

(1) De Saussure, chap. 914, 2014.
(2) De Saussure, chap. 2054.

CHAPITRE QUATRIEME.

Le grand Saint-Bernard, entre autres localités, se prête à une grande accumulation de neiges qui fondent chaque été. — Les hommes ensevelis sous la neige n'y gèlent qu'à la longue. — Enfant gelé par le froid et ressuscité sous la neige. — Les frictions de neige rendent la vie aux membres gelés.

Quelques localités prêtent à une excessive accumulation de neiges, et en particulier celle du Saint-Bernard, où elles s'élèvent souvent jusqu'à la hauteur de plus de 20 pieds autour de l'hospice. L'un des chanoines m'écrivait le 18 mars 1833 : « Nous avons une masse de neige » énorme : elle tombe depuis plus d'un mois sans discon- » tinuer; le tiers de l'hospice est dans les neiges, et on est » obligé de descendre pour arriver à la porte d'entrée, » tandis qu'en été on monte douze marches. » M. le prieur claustral m'a écrit sous la date du 20 mars 1838 : « Nous » avons une grande quantité de neige : au lieu de monter » les douze marches que vous connaissez, il faut en des- » cendre presque autant pour entrer dans notre maison, » ce qui fait plus de 20 pieds d'épaisseur. »

En décembre 1830, la grande quantité de neige qui était tombée avait causé d'énormes avalanches autour du Saint-Bernard; les grandes perches ou jalons de montagnes avaient été emportés ou enfouis jusqu'à leur extrémité supérieure.

Bien que le col du Saint-Bernard où est situé l'hospice soit un peu au-dessous du point où les neiges ne fondent plus, il arrive souvent qu'il en est tombé une si grande quantité durant l'hiver, que l'été ne suffit pas pour l'en débarrasser. Il a été un temps même où l'on craignait que cet amas, vainqueur de la saison chaude, ne devînt glacier. Mais aujourd'hui ces appréhensions ne peuvent plus tomber dans l'esprit de personne, d'abord parce que la localité n'est pas favorable à des formations de cette nature, ensuite parce qu'il y a des neiges fondantes au-dessus du

(1) De Saussure, chap. 740.

col ou plateau du Saint-Bernard. Or, depuis les belles expériences de M. Venetz sur l'énorme glacier du Giétroz, qu'il a fondu tout entier en l'arrosant d'eau provenant des neiges supérieures, un glacier ne peut presque plus se former que là où l'homme consent qu'il se forme. Si l'amas de neige que j'ai vu moi-même passer l'été devant la principale porte de l'hospice y persistait seulement deux étés de suite, il suffirait de faire arriver dessus quelques ruisseaux d'eau de neige de la Chenalette, pour en avoir raison.

La neige, quoique très-froide au toucher, l'est pourtant moins que la glace. Si on y plonge un thermomètre par un temps doux, il descendra il est vrai à zéro; mais aussi, si on l'y introduit dans un moment de gelée, il remontera à zéro et y restera (1). Cela explique comment des malheureux qui avaient été ensevelis sous des avalanches n'étant pas gelés, n'y ont point gelé, quoique cela eût pu leur arriver à la longue, faute de mouvement, et ont été rappelés à la vie après un long ensevelissement.

Voici l'exemple d'un corps gelé avant l'engloutissement et à qui la neige rend la vie. Un paysan porte dans un chariot des provisions au marché de Saint-Pétersbourg. Son fils, jeune enfant, est placé à l'arrière du chariot. Le père lui adressant la parole et n'en recevant point de réponse, se retourne, le regarde et s'aperçoit qu'il est gelé. Dans son désespoir, il s'arrête, descend ce corps inanimé, et l'ensevelit sous la neige en un lieu facile à reconnaître, se proposant de le reprendre à son retour pour le faire enterrer chez lui. Trois jours après, il accourt, il est près d'arriver à la place où il va retrouver son précieux dépôt, lorsque le froid le force de s'arrêter dans une cabane voisine de la route pour s'y chauffer un instant. Quelles sont sa surprise et sa joie, quand le premier objet qui s'offre à sa vue dans cette cabane est son fils, assis devant le feu et bien portant! Cet enfant, mis, par son ensevelissement sous la neige, à l'abri du froid de l'air, avait senti la chaleur revenir en lui peu à peu : il s'était dégagé, et était venu chercher un asile, dans lequel il avait achevé de se rétablir. Si son père l'eût conservé dans son chariot, il l'eût certainement perdu.

L'observation, cette sentinelle attentive placée sur le sentier de la vie pour en soulager les misères ou pour en prolonger le terme, l'observation a trouvé dans la différence de température de la neige à la glace un moyen presque infaillible pour la guérison des membres récemment gelés, et que les chanoines du Saint-Bernard emploient souvent avec succès. Lorsqu'ils rencontrent un voyageur qui ne peut faire usage de ses membres, ils commencent par s'assurer s'ils ne sont encore qu'engourdis. Dans ce cas, ils les frictionnent, les massent, les frappent à petits coups pressés. Si décidément ils sont gelés, ils recommencent les frictions, mais alors c'est avec de la neige, sur place et avant d'emporter le malade. A l'hospice, les membres sont trempés dans de l'eau de neige jusqu'à ce qu'ils soient revenus à l'état de dégel, et ordinairement la guérison s'opère. Dans le traitement de cette affection, il faut surtout se garder de l'emploi du feu. Un homme qui, livré à son ignorance, aurait les mains ou les pieds gelés et qui les présenterait au feu, les perdrait sans retour. Dans le passage subit de l'extrême froid à l'extrême chaud, quand la circulation intérieure est suspendue, le sang dégelé dilate ou rompt ses canaux, s'extravase, stagne et se corrompt; les solides même, ramollis avant d'être pénétrés par le retour régulier de l'action vitale, se trouvent comme séparés de cette action. L'altération que le membre gelé en ressent compromet son organisation et l'entame; la gangrène se déclare, et après deux ou trois jours des plus cruelles souffrances, il faudrait que le malade se soumît encore aux souffrances non moins cruelles de l'amputation (1).

Ce qui est arrivé à M. le comte de Tilly, pour avoir rappelé à ses pieds gelés au Mont-Blanc une chaleur factice, est une leçon qui ne doit pas être perdue pour les voyageurs. Dès son départ des *Grands-Mulets*, ses bottes de cuir, parfait conducteur du froid, se gelèrent et lui étreignirent les pieds qui, désormais en contact avec la glace, ne tardèrent pas à se geler aussi, bien qu'il ne cessât de remuer les doigts pour y entretenir la circulation. Il continua cependant son ascension dans cet état, la souffrance, dit-il, n'étant rien, et donnant au contraire au cœur et à l'âme une vigueur nouvelle. De retour de la cime aux Grands-Mulets pour y passer la deuxième nuit, il s'enveloppa les pieds dans une peau de mouton. Mais la chaleur subite qu'il en éprouva lui causa des douleurs horribles. Dans l'espace d'une demi-heure, ses pieds enflèrent d'une manière prodigieuse, et des ampoules énormes se formèrent à la surface. Il regretta de ne pas s'être frictionné avec de la neige; mais il n'était plus temps, et le mal, dont il n'avait pas prévu la gravité, était fait. Au bout de quatre jours, la gangrène survint, et il fallut toute l'habileté des médecins de Genève pour qu'il ne perdît pas au moins deux ou trois doigts et pour le guérir radicalement (2).

(1) Boussingault, chap. 1002.

(1) Hallé et Nystin, *Dict. des scienc. médicales*, au mot *Air*.

(2) De Tilly, *Relat.*, etc., 82, 99, 108.

CHAPITRE CINQUIEME.

La neige invite les voyageurs au sommeil, et ce sommeil est toujours funeste. — Exemples : c'est surtout le sommeil qui, dans l'horrible retraite de Moscou, a coûté la vie à tant de malheureux Français.

Un des effets de la neige, et qui est plus immédiat encore sur un homme fatigué, c'est celui d'endormir par la combinaison de la monotonie du spectacle avec l'action du froid sur le cerveau. Malheur donc à notre voyageur s'il cède, sur la neige, à l'impérieux sommeil léthargique dont il se sent accablé : il ne s'éveillera plus que dans l'éternité. Le froid resserrera en lui l'extrémité des vaisseaux sanguins, la circulation se ralentira insensiblement, la surface de son corps commencera à mourir, le sang affluera au cerveau, qui se refroidit moins vite, il s'y engorgera, le mouvement extérieur s'éteindra, et alors s'achèvera la destruction totale de son être, sans douleur, sans angoisses, sans agonie. En 1829, les chanoines trouvèrent sur le chemin un homme debout, appuyé sur son bâton, une jambe levée et le pied posé comme dans l'action de monter. Il s'était endormi dans cette position, et avait été gelé instantanément. Il portait son havresac, et par-dessus était posé celui d'un autre voyageur, qui était plus loin, étendu mort aussi, et qui était son oncle, comme le prouvèrent les papiers recueillis sur eux. « Le 29 septem-
» bre 1830, ce sont les religieux qui parlent, des voya-
» geurs arrivés à l'hospice par une affreuse tourmente,
» nous ayant avertis que la grande quantité de neige, la

» fatigue et la crainte de périr les avaient obligés d'abandonner un homme et une femme à demi-lieue de l'hospice, nous partîmes aussitôt pour leur porter des secours. Mais ces malheureux, s'étant égarés, avaient déjà disparu sous la neige. Nous les cherbâmes jusqu'à la nuit sans pouvoir les trouver, et toutes nos recherches depuis lors furent vaines. Le même jour, il est mort un autre voyageur qui a été surpris par la nuit, la tourmente et la neige. L'ayant trouvé trois jours après, nous l'avons transporté à la morgue. »

Le sommeil pouvait être et est en effet pour beaucoup dans ces trop fréquens malheurs. Il est irrésistible. De Saussure (1) cite l'exemple d'un guide de Chamouni, homme très-robuste et très-habitué aux frimas. Il fut pris, sur le Mont-Blanc, d'un besoin de dormir qu'il ne pouvait surmonter. Il prétendait que ses camarades l'abandonnassent pendant qu'ils continueraient leur ascension; mais aucun n'y voulut consentir; ils aimèrent mieux renoncer à leur entreprise, et ils redescendirent tous ensemble. A l'heure de la journée et au point de la montagne où cela se passait, il eût été tué sur la neige par un coup de soleil; plus tard, c'eût été par le froid. « Plus d'une fois, dit le capitaine Sherwill, nous demandâmes à nos guides quelques minutes pour nous coucher sur la neige et céder à un besoin de sommeil qu'il faut avoir éprouvé pour s'en faire une idée... Nous étions forcés de nous arrêter souvent pour respirer plus à l'aise, et à peine nous arrêtions-nous, que le sommeil venait s'emparer de nous... Après la pénible escalade du *Grand-Plateau*, je demandai à Coutet, mon guide et mon conseil, si je pouvais dormir sur la neige seulement quelques minutes; il y consentit, quoique à regert, et à l'instant même je m'endormis profondément. Au bout de quelques minutes il m'éveilla, sans quoi j'aurais pu dormir pour toujours (1). » Les guides ne consentent même pas ordinairement à ce que les voyageurs qui couchent au campement des Grands-Mulets, soit en montant au Mont-Blanc, soit en en redescendant, y dorment la nuit entière. Ils les éveillent souvent pour s'assurer s'ils ne sont pas gelés aux genoux, aux coudes, aux épaules, articulations qui d'ordinaire gèlent les premières pendant le sommeil.

Les religieux du Grand-Saint-Bernard, qui, avec les enseignemens d'une expérience transmise de siècle en siècle, ont aussi sous les yeux l'exemple de leurs chiens à qui jamais il n'arrive de dormir sur la neige, quoique nous ayons vu, par le chien de Michel Balmat au Mont-Blanc, qu'ils en éprouvent le besoin autant que l'homme, les religieux, dis-je, sont souvent contraints d'employer la violence envers les étrangers engourdis par le froid, épuisés par la fatigue, anéantis par le sommeil, et qui supplient en grâce qu'on leur permette de dormir un seul instant avant de se rendre à l'hospice. Il faut les arracher malgré eux à ce sommeil perfide, que personne n'a peut-être éprouvé aussi impérieusement que Mlle Dangeville, au Mont-Blanc, et dont certainement personne n'a triomphé avec plus de courage qu'elle : sommeil qu'elle nomme avec autant de bonheur que d'esprit *sommeil de plomb*, et qui conduirait à la mort, par une voie douce, il est vrai, mais certaine, l'imprudent qui s'y laisserait aller. Hélas! qui pourrait oublier, et comment oublierais-je moi-même ce que nous avons perdu de fils, de frères, de neveux, par ce genre de mort, durant la retraite à jamais funeste de Moscou!

CHAPITRE SIXIEME.

Effets de la neige sur l'organisation de l'homme. — Elle rend aveugle quelquefois, et quelquefois elle tue. — Déplorable événement arrivé au col du Bonhomme. — Mort de trois voyageurs.

La présence constante de la neige exerce sur la constitution de l'atmosphère une influence qui réagit sur l'organisation humaine de plusieurs manières. En refroidissant l'air plus qu'il ne le serait si elle ne couvrait point la terre, elle rend plus pénible la fréquentation des lieux qu'elle envahit. En renvoyant les rayons de la lumière dont elle est frappée, elle exerce sur la peau les plus singuliers effets. Elle hâle la figure, la rougit, la tanne, puis enfin la couvre de pétéchies ou pustules d'eau qui ne sont pas sans douleur, quoiqu'elles soient faciles à guérir. Elle irrite sensiblement les nerfs optiques, et donne naissance à une ophthalmie d'autant plus rebelle que la neige était plus récente et le temps plus serein. Enfin elle rend aveugles quelques personnes en peu de minutes, les unes pour un certain temps, comme il arriva aux soldats de Cyrus, les autres pour toujours. Chacun sait que les habitants des régions polaires, condamnés à avoir les yeux perpétuellement fixés sur la neige, ont tous la vue plus ou moins faible, et que beaucoup sont aveugles dès l'âge de vingt ans.

Aussi le voile de gaze doit-il toujours faire partie du bagage de tout voyageur dans les hautes régions; il peut s'y manifester tout à coup des événemens où il rende de grands services (2). Outre les avalanches proprement dites, il survient quelquefois inopinément des tourmentes qui agitent et soulèvent les neiges nouvellement tombées dans les hautes vallées de passage, les transportent en masses semblables à des nuages immenses, obstruent en peu d'instants les enfoncemens et les gorges, effacent la trace des chemins, et ensevelissent même les longues perches qui indiquent la voie à suivre. Le voyageur, engagé dans la sphère d'activité de ce redoutable météore, court des dangers dont nul effort humain ne le tirera. La violence avec laquelle les flocons de neige frappent sa figure et ses yeux peut l'aveugler. S'il lutte et continue d'avancer, il s'épuise, s'égare, ou tombe dans un précipice. Si par bonheur, au contraire, il se trouve sur une place un peu tenable, il n'a rien de mieux à faire que de s'y arrêter jusqu'au retour du calme de l'air, le dos tourné contre le vent, les yeux fermés et la figure couverte d'un voile, s'il a eu le temps d'en tirer un de son bagage. Mais il faut dire aussi que quelquefois des précautions bien prises sont déjouées par l'événement, comme on va en juger. Le col du Bonhomme est peut-être le passage, de toutes les Alpes, le plus exposé aux variations subites de l'atmosphère, et le plus dangereux pour la fréquence et l'impétuosité des orages. Le beau temps par lequel on y monte du côté de Notre-Dame de la gorge n'est point un garant de celui qu'on trouvera du côté du col des Fours. Les malheurs que les tourmentes ou trombes de neige y occasionnent sont de toutes les semaines et presque de tous les jours. Les noms même de *Plan* ou plateau *des Valets*, *Plan des Dames*, etc., ont une origine qui, d'après des traditions du pays, expliquées par M. R. Rochette (2), se rapportent à la fin déplorable que des voya-

(1) De Saussure, chap. 988, 1104.

(2) De Saussure, chap. 761, 896, 1965, 2327. — Ebel, au mot *Lavange*. — Sherwill, Lettre I. — de Tilly, p. 54, 110.

(1) Sherwill, lettre II.

(2) R. Rochette, Lettre XVIII.

geurs ont trouvée dans ces lieux de désolation. Sans revenir sur les traditions qui, après tout, peuvent à la longue s'être altérées, je citerai seulement, et parce qu'il n'a pas encore été publié en France, un événement bien triste et malheureusement trop certain, arrivé de nos jours.

Au mois de septembre 1830, deux jeunes Anglais de 18 à 20 ans, M. Campbell et M. Branckly, voyageaient en Suisse sous la conduite de leur instituteur. Arrivés de Genève à Chamouni, ils y prirent un guide robuste, prudent, et, par la vallée de Saint-Gervais, il se dirigèrent vers le col du Bonhomme avec toute l'ardeur et la gaîté de leur âge. Parvenus à une auberge voisine du Plan des Dames et qui est la dernière habitation qu'on trouve en allant vers le col, ils voulurent y prendre un repas. Pour leur malheur, une pension de jeunes gens, qui venait de passer avant eux, avait emporté tous les alimens qu'on trouve d'ordinaire dans ces sortes d'auberges. Ils étaient loin de se douter à quel point cette circonstance, en apparence indifférente, leur serait fatale. Pressés par la faim, ils repartirent aussitôt dans l'espoir d'atteindre la pension et de trouver encore à vivre dans les restes des provisions qu'elle avait envahies; mais ils ne rencontrèrent personne, et cette course rapidement faite ne servit qu'à ajouter en eux la fatigue à la faim. Ce n'est pas tout; pendant le temps qu'ils auraient mis à prendre un repas à l'auberge, temps qu'ils employèrent à marcher, l'atmosphère, calme et pure jusqu'alors, subit un changement si instantané, que, sans qu'aucune prévision, même de la part du guide, ait été possible, ils se trouvèrent tous quatre enveloppés dans la plus terrible des tourmentes de cette région inhospitalière. Un vent impétueux et glacial les pénètre; une neige violemment fouettée les aveugle; une trombe irrésistible les soulève; c'est l'image de la fin du monde. L'un des jeunes Anglais, le plus affaibli par la fatigue et par la faim, saisi d'effroi à l'aspect de ces horreurs inattendues, s'arrête tout à coup comme pétrifié, n'entend plus rien, ne regarde plus rien. Le guide le prend dans ses bras, l'enveloppe de ses propres vêtemens, le presse contre sa poitrine qu'il a découverte en déboutonnant son gilet afin de lui communiquer un peu de sa chaleur, lui parle affectueusement pour lui inspirer du courage et pour le consoler : paroles inutiles, soins superflus, il ne tenait déjà plus qu'un corps inanimé. L'autre, M. Branckly, épouvanté aussi par le déchaînement de la tourmente, était tombé sur la neige, engourdi par le froid. Il se relevait à demi par intervalle, il embrassait les genoux du guide comme pour le remercier des soins qu'il donnait à son ami. Mais quand il eut vu qu'il l'avait perdu pour jamais, lui-même commença à défaillir, quoiqu'il fût de son côté l'objet de toutes les sollicitudes du précepteur; il cessa peu à peu de tourner ses regards vers le froid cadavre, et laissa enfin retomber sa tête sur la neige, pour ne plus la relever.

L'instituteur, au désespoir de survivre à ces épouvantables scènes, en supporte toutefois l'horreur avec courage. Dès que la tourmente est apaisée, et sa durée ne fut pas longue, il charge l'un des corps gelés sur les épaules du guide, tandis que lui-même emporte le second jusqu'au chalet le plus prochain. Là, on essaye tous les moyens que l'on a dans de tels lieux pour rappeler les asphyxiés à la vie, et quand tout espoir est évanoui, le malheureux précepteur court à Genève, afin d'y chercher deux cercueils où seront déposés les tristes restes des deux jeunes élèves confiés à sa garde, et que ce jour-là même leur voiture et leur courrier attendaient pour la continuation de leur voyage d'agrément. Mais, hélas! avant le jour marqué pour l'enterrement des élèves, le maître aussi avait cessé de vivre. Sa constitution l'avait préservé au col du Bonhomme, son chagrin le tua à Genève. Un troisième cercueil fut joint aux deux premiers, et toute l'immense population de gais voyageurs qui était rassemblée alors dans cette ville de plaisir alla visiter ces trois cercueils, qui étaient rangés l'un près de l'autre dans un appartement de l'hôtel de l'Écu. On n'a pas dit à combien de ces voyageurs cette leçon terrible profita, ni combien, en Angleterre, il fallut aussi de cercueils pour les mères de tous ces infortunés jeunes gens.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Histoire de la neige rouge au grand Saint-Bernard. — Cette teinte est communiquée à la neige tombée par une substance végétale qui y germe. — Analyse de la neige rouge par les Bauer, les Wollaston, les de Candolle, les Thénard, etc.

Un phénomène météorique se manifeste souvent au grand Saint-Bernard, c'est celui de la neige rouge. Cependant il ne lui est point particulier : on l'a observé au Buet, sur le Bréven, aux cols de la Seigne et du Bonhomme, au Mont-Blanc, dans les Alpes du Tyrol, etc. Il faut même qu'il ait été connu des anciens, et Aristote, copié en cela par Pline (1), dit que la vieille neige communique sa couleur rouge aux petits vers qu'elle recèle. Pour nous en tenir à celle du Saint-Bernard, voici ce qu'on en sait. On ne peut pas dire qu'il neige rouge, car cela ne s'est jamais vu; mais la neige se colore après être tombée, et alors la couche rouge, qui a de deux à trois pouces d'épaisseur, est permanente. Elle peut être recouverte par de la neige blanche nouvelle qui ne se colore pas par le contact, qui ne la décolore pas par l'amalgame. Elle est plus abondante quand les vents du sud ou du sud-ouest règnent. Elle occupe plus ordinairement les plateaux dominés par des pentes chargées de neige blanche, et là, elle persiste plus longtemps qu'ailleurs. Du reste, elle affecte toujours les mêmes places sur les revers opposés de la montagne. Quoique le niveau du Saint-Bernard soit la zone la plus ordinaire de la neige rouge, on la trouve ailleurs dans les Alpes, ou plus haut, ou plus bas, surtout quand elle repose sur les glaciers, ce qui arrive quelquefois, ou sur des amas de neige qui ne fondront que tard dans l'été. On en rencontre encore aux mois de juin et de juillet. De Saussure (1) en a vu au Mont-Blanc en août 1787, à 8,600 pieds. Cet habile observateur, qui a toujours l'initiative des découvertes dans les Alpes, a recherché la cause qui colorait la neige tombée, et ses expériences l'ont amené à conclure que c'était, ou une terre imprégnée de matières inflammables par une combinaison immédiate de la lumière, ou une matière végétale et vraisemblablement une poussière d'étamines, bien qu'il ne connût, selon son aveu, aucune plante en Suisse dont les fleurs donnassent une poussière rouge. Il avait exprimé le désir de savoir si la neige rouge existait aux Cordilières des Andes, ou ailleurs que dans les Alpes. Depuis lui, Ramond l'a vue aux Pyrénées, et les capitaines Ross et Sabine à la baie de Baffin, et en ont même rapporté dans des vases bouchés. L'eau en a été analysée en Europe : à Londres, par le docteur Wol-

(1) Aristote, *Histoire des anim.*, liv. V, chap. 18. — Pline, liv. XI, chap. 35.

(1) De Saussure, chap. 646, 765, 2016. — Biselx, *Bibliot. univ. de Genève*, XII, 254.

laston, à Kiew par Francis Bauer, à Paris sous les yeux de M. Thénard, à Genève par le célèbre botaniste de Candolle et par M. Peschier, et il a été uniformément reconnu qu'au 75e degré de latitude nord, comme au 46e, la teinte rouge de la neige est due à la présence de petits globules sphériques d'un rouge vif, entourés d'une membrane gélatineuse, transparente, légèrement jaunâtre, globules dont la grosseur reconnue au microscope d'*Amici* avec un grossissement linéaire de 400, par MM. Prévost, de Candolle et Peschier, varie de 3 à 6 millimètres de diamètre (apparent), globules disposés, dans certains cas, en rangées représentant des fibres, globules enfin qui se trouvaient mélangés de débris de mousse et de poussière détachée des rochers (1). Au Saint-Bernard, l'eau qui provient de la neige pourpre passe insensiblement à la couleur de rouille.

« La neige rouge, m'a dit le capitaine Sherwill, couvre » quelquefois de grands espaces, mais quelquefois aussi » elle est disséminée par places. J'en ai vu au Bréven, près » du lac de la Floria et des Aiguilles-Rouges. Elle était répandue en une multitude de plaques rondes et à peu près » de la grandeur d'un chapeau. Mon ami, le vénérable Francis Bauer, directeur des jardins et des serres de Kiew, » près de Londres, a analysé la neige rouge rapportée de la » baie de Baffin, qui est identique à celle des Alpes, et il a » reconnu dans le corps coloré une véritable plante cryptogame qui croît à la manière des algues, qui crève à sa » maturité, et qui jette alors autour d'elle une abondante » semence rouge. Il a répandu de cette poussière sur de la » glace, elle y a germé avec tous ses caractères de plante, » et la surface de la glacière en est devenue entièrement » rouge. Selon le savant observateur, cette plante est » l'*uredo nivalis*. »

Il reste à s'accorder maintenant sur le classement méthodique de cette végétation singulière. C'est un urédo, selon les uns ; pour d'autres c'est une algue, une mousse, un lichen, etc.; mais pour tous, du moins, c'est un cryptogame. Pendant les expériences des Wollaston, des de Candolle, etc., Wrangel l'observait au nord de la Suède, la comparait à une autre matière colorante rapportée par le capitaine Parry, et trouvait à toutes deux une identité parfaite avec celle qui colore la neige du Saint-Bernard. Enfin les botanistes, d'après Agardh, savant naturaliste suédois, ont donné à cette plante le nom de *protococcus nivalis*, et on en trouve, sous cette dénomination, une excellente figure dans la flore cryptogamique de Gréville. On a pensé aussi que l'*uredo nivalis* de Bauer, et le *lepraria kermesina* de Wrangel, ne différaient pas du *protococcus nivalis*. Alors surgirait une grande difficulté. Le protococcus, suivant la science actuelle, est un némazôone, genre qu'Agardh lui-même place à l'entrée du règne animal, comme la transition des algues aux animalcules infusoires ; se colorant tantôt en vert, tantôt en rouge ; couvrant souvent, dans le premier état, la terre, les pavés, les bas de murs humides ; et formant, dans le second, les globules microscopiques rouges observés sur la neige dans diverses localités. Le protococcus, dans ce système, ne serait point une plante, mais un animal. Or, c'est ce que rendent difficile à admettre les expériences récemment faites par MM. Dunal et Legrand, de Montpellier. Il arrive quelquefois, dans les réservoirs des salines du Languedoc, par exemple aux Bagnas de Villeneuve et à Peccais, que les eaux y sont ou d'un rouge orangé ferrugineux, ou d'un beau rose à reflet violet. M. Dunal ayant puisé de l'eau colorée, en a soumis au microscope la matière colorante, et il y a vu de nombreux globules sphériques, très-petits, hyalins, qui lui ont paru constituer une de ces algues si simples qu'on appelle *protococcus*, et il lui a donné le nom de *protococcus salinus*. Cette petite plante se développe non à la surface, mais au fond de l'eau, et sa belle couleur rose ou violette se reflète dans tout le liquide qui la recouvre. Dans d'autres réservoirs que ceux où il a trouvé le *protococcus salinus*, M. Dunal a découvert une autre substance d'un rouge-orangé foncé, qui arrivait à la surface de l'eau. Soumise à un grossissement de 200 fois le diamètre, cette dernière substance a offert une réunion de nombreux individus d'une espèce du genre *hæmatococcus*, l'un des plus simples de la famille des algues, et qui est caractérisé par des séminules colorés en rouge. C'est ainsi qu'une autre espèce du même genre, l'*hæmatococcus noltii*, rougit les marais tourbeux de Schleswig. Il en est du sel comme de la tourbe, il prend la nuance des divers végétaux qui s'y trouvent emprisonnés. En Languedoc, il est rouge-orangé ou de couleur de rouille quand il renferme des hæmatococcus, et d'un beau violet quand il contient des protococcus. La matière colorante formée par les hæmatococcus pleins de séminules et d'un rouge-orangé, teint même les mains d'une manière assez durable.

CHAPITRE HUITIEME.

Neige verte observée au Spitzberg par le docteur Ch. Martins. — Son sentiment sur les substances qui colorent la neige bleue. — Animalcule qui rougit les eaux du lac de Morat. — Neiges colorées en rouge qui donnent quelquefois au sommet du Mont-Blanc l'aspect d'un volcan.

Depuis les observations de MM. Dunal et Legrand, cette partie obscure de la science a cependant fait un pas. L'expédition de 1838 au Spitzberg, par le navire *la Recherche*, capitaine Fabre, avait à bord, entre plusieurs naturalistes distingués, M. le docteur Ch. Martins. Le 25 juillet, il remarqua que l'empreinte de ses pas, sur une neige blanche, était pourtant d'une couleur verte, semblable à celle qui résulterait d'une décoction d'épinards. Dans une autre course, il retrouva cette matière verte, mais cette fois à la surface, et semblable à une poussière répandue sur un champ de neige qui était en partie couverte d'une quantité énorme de *protococcus nivalis*, ou neige rouge. Au-dessous de la surface, et sur les bords du champ, la neige était aussi colorée en vert. M. Martins ayant recueilli de cette neige dans un flacon, il l'a examinée à son retour en France. Une goutte de l'eau qui en provenait fut placée sur le porte-objet d'un microscope éclairé suivant la méthode de M. Dujardin. Cet habile observateur et M. Biot étaient présens, et voici, d'après M. Martins, ce qui fut constaté à l'égard de la neige verte.

« L'eau était remplie d'une matière verte amorphe, au » milieu de laquelle on distinguait des grains de protococcus parfaitement sphériques. On en remarquait aussi » quelques-uns d'une teinte rouge et beaucoup plus gros, » entre les deux premiers. Depuis, j'ai examiné ces grains » avec un microscope de M. Ch. Chevallier, et j'ai trouvé » que cette neige verte était composée, outre le détritus » abondant de matière verte, de granules variant pour la

(1) *Ann. de chimie et de physiq.*, XII, 72 ; XVIII, 38 ; XXI, 416. — Bauer, *Journ. de l'Institution royale.* — Peschier, *Bibliot. univ.* XII, 254 ; XXVII, 132. — *Bibliot. univ.*, nouv. série, XV, 236. — Chevreul, *Dict. des sciences natur.*, V° *Neige.*

» grosseur et la couleur. Les uns paraissaient *simples*; » ils étaient verts ou d'un rose pâle, et de 0,01 à 0,05 de » millimètre de diamètre; quelques-uns, rares et d'un » rouge de sang, avaient 0,02 de millimètre. D'autres glo- » bules paraissaient *composés*, c'est-à-dire formés d'une » enveloppe renfermant des globules à l'intérieur (*mycro- » cystis, Kuntz*). Leur diamètre était de 0,05 à 0,055 de » millimètre de diamètre. M. Montagne voulut bien les » examiner avec moi, et dessiner l'un d'entre eux sous un » grossissement de 3,000 fois. Il avait une paroi épaisse, » et contenait cinq granules rouges. Jamais je n'ai pu » voir distinctement un globule renfermant des granules » verts. Ayant examiné comparativement de la neige » rouge, *protococcus nivalis*, recueillie dans le voisinage » de cette matière verte, nous pûmes vérifier l'identité des » globules *rouges* de la neige verte avec ceux de la neige » rouge..... Il est évident, d'après ce que nous venons de » voir, que la neige verte, *protococcus viridis*, et la neige » rouge, *protococcus nivalis*, sont une seule et même » plante à différens états; mais il est difficile de décider » quel est l'état primitif. Toutefois, en réfléchissant qu'on » voit des utricules incolores renfermant des granules » *rouges* qui deviennent libres quand l'utricule mère vient » à se rompre, on peut supposer, avec quelque raison, que » la couleur rouge est particulière au globule, qui verdit » ensuite sous l'influence prolongée de la lumière et de » l'air. Or on conçoit que si la neige n'est pas très-an- » cienne, ou que si elle est balayée par les vents, comme » c'est le cas le plus fréquent, le *protococcus* rouge n'a » pas le temps de verdir. Aussi est-ce la première fois, à » ma connaissance, que ce changement de couleur du pro- » tococcus nivalis ait été signalé. Toutes les algues de la » section des floridées, et principalement celles des genres » *halymenia* et *delesseria*, que la mer rejette sur le » rivage, passent aussi du rouge au vert sous l'influence de » la lumière solaire, et M. Mirbel a vu les sporules du » *marchantia* devenir verts, de jaunes qu'ils étaient avant » d'émettre leurs tubes germinatifs. M. Dunal, en exami- » nant les algues qui colorent en rouge certaines eaux des » marais salans, est arrivé à la même conclusion: il pense » que le *protococcus salinus* et l'*hæmatococcus salinus* » ne sont qu'une seule et même plante; mais il paraît dis- » posé à croire qu'elle est verte d'abord, et que la couleur » rouge est l'indice d'un développement plus parfait (1). »

Il est difficile de concilier ces deux sentimens avec l'expérience de M. Bauer, qui, ayant répandu de la poussière rouge sur de la glace, l'y a vue germer en rouge. Mais il reste peut-être tant de découvertes à faire sur la nature de ces productions merveilleuses, étudiées aussi par les Bory de Saint-Vincent, les Gaillon, les de Blainville, etc., qu'il n'est pas temps encore d'en rien affirmer.

Au surplus, il paraît que des matières animales peuvent aussi teindre les neiges, les glaces et les eaux. M. de Candolle a décrit sous le nom d'*oscillatoria rubescens*, un animalcule qui rougit quelquefois le lac de Morat: circonstance attribuée par d'autres savants à la présence de la *conferva purpurea pellinosa*, et, par la crédulité populaire, au sang des Bourguignons tués à la fameuse bataille de Morat du 22 juin 1476. M. Scoresby a cité deux autres animalcules qui teignent les glaces des contrées arctiques. Des causes diverses ont donc la propriété de colorer les neiges, et cela explique comment il a pu en être vu aussi de bleue par quelques personnes qui en ont parlé. Ce dont on ne peut douter, c'est que des insectes, malgré la délicatesse de leur organisation, ne vivent très-bien sur ou dans la neige. Je le démontrerai plus tard en parlant de la podure, observée au grand Saint-Bernard en 1836 (2).

Enfin, il y a quelquefois à la cime du Mont-Blanc des neiges sèches et en poussière que les vents soulèvent à une grande hauteur. Du fond des vallées, elles ressemblent à un nuage ou à de la fumée. Au soleil couchant, cette neige prend une vive couleur rouge, et ce nuage ressemble à la flamme d'un volcan (3). Les gens du pays disent alors que le Mont-Blanc *fume sa pipe*. REY.

(1) *Bibliot. univ.*, octobre 1829, pag. 172. — *Dict. des sciences narelles*, aux mots *Protococcus*, *Némazoone*. — *Comptes-rendus de l'Institut*, 23 octobre 1837. — *Du microscope appliqué à l'étude des êtres organisés*, par Ch. Martins, 19.

(2) *Mem. de la Société de physiq. de Genève*, III, 2me partie. — W. Beattie, *Suisse pitt.*, 11, 123.

(3) De Saussure, chap. 2013.

GALERIE MÉDICIS.

LA CONCLUSION DE LA PAIX.

Voici comment le vieux Michel raconte, dans son *Histoire de Rubens*, l'origine de la Galerie Médicis.

Au commencement de l'an 1610, Marie de Médicis, reine de France, étant entrée en accommodement, conclu à Angoulême avec son fils Louis XIII, roi de France, vint à Paris, où elle résolut d'embellir son palais, mais principalement sa grande galerie, par des ouvrages de quelque grand peintre; c'est pourquoi elle s'informa aux seigneurs de sa cour, et entre autres au baron de Vicq, pour lors ambassadeur de la part des archiducs Albert et Isabelle à la cour de France, qui, connaissant parfaitement la supériorité du pinceau de Rubens, par l'amitié qu'ils avaient contractée à la cour de l'archiduchesse Isabelle, fit beaucoup d'éloges du mérite du peintre, au point que la reine pria ce baron de vouloir écrire à Rubens pour se rendre incessamment à Paris.

Rubens reçut cette nouvelle peu de temps après, et partit pour Paris afin de recevoir les ordres de la reine, dont il fut gracieusement accueilli, étant présenté à Sa Majesté par ledit baron; dans cette audience Rubens fut instruit des désirs de la reine de voir enrichir son palais par vingt et une pièces de son pinceau, dont les sujets représenteraient les principales époques de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à son raccommodement d'Angoulême.

Rubens acquiesça aux ordres et volontés de la reine, promettant d'y satisfaire le plus tôt possible, dès qu'il serait de retour à Anvers, suppliant en grâce de pouvoir travailler à ce grand ouvrage dans son laboratoire, pour y former ses études avec plus d'aisance et plus d'assiduité; ce que Sa Majesté lui accorda.

Quand la galerie fut terminée et amenée à Paris, la reine se rendit dans sa galerie, où Rubens était en pleine occupation, et lui demanda s'il s'était trouvé au dernier cercle, et s'il y avait distingué quelque beauté préférable à ce qu'il avait vu dans ses voyages. Sur quoi Rubens repartit:

— Votre Majesté doit être persuadée que si j'étais Pâris, j'offrirais la pomme d'or à la duchesse de Guimenée.

— Vous lui rendriez justice, répliqua la reine.

Quand ces vingt et un tableaux furent achevés, la reine lui en demanda encore quatre autres, savoir: le portrait de la reine, de hauteur naturelle, vêtue et ornée des attributs de Pallas, pour placer au-dessus de l'entablement de la cheminée de la galerie; item, les portraits du grand-duc et de la grande-duchesse de Toscane, pour deux supports à chaque côté, et celui de Rubens pour le cabinet de Sa Majesté.

Ces vingt-cinq tableaux étant perfectionnés, furent étalés et exposés au lieu destiné; le même jour, la reine voulut les voir dans leur arrangement; aussitôt Rubens s'offrit à l'entrée de la galerie, faisant à Sa Majesté l'explication, pièce par pièce, des allégories dont il s'était servi pour désigner les passages et les événemens du cours de sa vie.

Le *Musée* publiera successivement les pages les plus importantes de cette admirable galerie; il donne aujourd'hui *la Conclusion de la paix*, dont voici le sommaire, encore d'après Michel:



Conclusion de la paix, par Rubens.

Le flambeau de la guerre paraît éteint sur un amas de toutes sortes d'armes, pendant que Mercure présente son caducée à la reine; à côté, une Furie se désespère, la Fraude et la Discorde sont abattues et tourmentées de rage et de douleur.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 AVRIL AU 15 MAI.)

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

M. INGRES.

M. Ingres, nous l'avons dit, n'expose plus au Louvre. Il faut se rendre chez lui pour contempler ses œuvres. La chose est bonne en elle-même, car assurément nul jour ne sera aussi favorable au tableau que celui de l'atelier; cependant on prétend que ce n'est pas ce motif seul qui engage l'artiste à agir ainsi, et cela paraît vraisemblable. Par sa position, M. Ingres peut facilement désigner au musée la place qui lui convient, et être sûr de l'obtenir. La critique, dit-on, lui fait peur; son naturel le porte à s'affliger profondément des injustices de la coterie. Son talent, en effet, fut vivement contesté, la critique lui a été sévère, il en a aussi éprouvé la mauvaise foi. Nous ne voulons pas ici renouveler une vieille querelle à laquelle nous sommes étranger; d'ailleurs, tous les tableaux de M. Ingres ne nous sont point assez connus pour que nous nous prononcions pour ses admirateurs plutôt que pour ses adversaires. Qu'il soit sans couleur pour les uns, que sa peinture soit complète et s'harmonise à la pensée, pour les autres, peu importe. Nous avons examiné avec attention les deux dernières toiles du maître; nous ne parlerons donc que de celles-là, sans songer à leurs sœurs aînées.

Le *Musée* a donné le portrait de M. Ingres. Peut-être le lecteur sera-t-il désireux de le voir accompagné d'une légère esquisse biographique.

Voici quelques détails que nous avons recueillis.

M. Ingres, Jean-Auguste, est né à Montauban en 1781; son père était un professeur de dessin, à qui l'art n'accorda probablement point ses faveurs. Malgré les dispositions de son fils pour la peinture, il en voulut faire un musicien. L'enfant fut docile, et devint, comme on dit, *un violon* d'un certain mérite. A l'heure qu'il est, M. Ingres demande encore des inspirations à son archet. Cependant, un beau jour, le jeune homme laissa sa boîte à violon à Montauban, et vint frapper à la porte de David, dont l'école de peinture florissait alors. Il avait 16 ans. En 1801, il obtint le grand prix et partit pour Rome en qualité d'élève de l'Académie de peinture, dont il devait, en 1835, devenir directeur. M. Ingres a passé de longues années en Italie, s'inspirant des chefs-d'œuvre de Raphaël, avec qui il semble parfois vouloir s'identifier. C'est de là qu'il envoya ses plus belles compositions.

L'empire le méconnut. L'*OEdipe et le Sphynx*, *Virgile lisant l'Énéide à Auguste et à Octavie*, *le Sommeil d'Ossian*, le magnifique portrait de M. de Norvins, ne furent point appréciés. Sous la restauration, l'artiste célèbre à Rome, mais sans réputation à Paris, préluda longtemps et par de belles toiles à son tableau du *Vœu de Louis XIII*. Lorsqu'il parut à l'exposition de 1824, il produisit une telle sensation que dès lors le public retint le nom de l'auteur, et que l'Institut lui ouvrit ses portes. La réputation du peintre commençait. L'on découvrait les beautés de ses précédens ouvrages. Beaucoup les exaltaient, un plus grand nombre les contestait.

Bientôt apparut le *Martyre de saint Symphorien*; il souleva de telles clameurs, que l'écho en résonne encore dans le cœur de M. Ingres, qui nous garde rancune. Depuis, il s'est abstenu des expositions du *Salon*; il a même privé le public de la vue de plusieurs de ses œuvres. La *Stratonice* qu'il envoya de Rome, fut presque immédiatement déposée dans la galerie du duc d'Orléans.

L'année dernière, M. Ingres est revenu de Rome. Ses amis lui ont donné un banquet auquel rien n'a manqué. On a débouché les toasts les plus fumeux à sa gloire; on lui a même servi des harangues si abondamment bourrées d'éloges et si bien relevées par les métaphores les plus neuves, qu'il s'est humanisé. Le public reçut, par l'entremise des journaux, une invitation pour venir admirer à l'Institut la *Vierge à l'hostie*, destinée à la Russie.

Ce tableau vous causait à la première vue une impression profonde; mais, il faut l'avouer, la seconde fois qu'on se posait devant, l'émotion diminuait, et la troisième visite voyait totalement évanouir le prestige. C'est que cette ferveur naïve et passionnée, qui fit surgir comme par miracle les cathédrales et les chefs-d'œuvre de l'art au moyen âge, n'existe plus de nos jours chez les artistes. L'indifférence et le manque de foi ont amené une sorte de décadence intellectuelle dans les tableaux religieux. Elle se manifeste par une préoccupation exclusive de la forme au détriment de l'idée. Ainsi l'exécution de la toile de M. Ingres est belle, car les détails en sont empruntés à Raphaël, et la main de l'artiste est habile et savante; mais le sentiment s'y trouve nul ou plutôt faux, ce qui est pire. On comprend que sa tête s'est inspirée à froid; il n'a entrevu la religion que comme moyen; la croyance n'a pas de racines dans son âme.

L'expression de fierté qu'il a donnée à la Vierge sur cette toile, dont le beau sonnet de M. Jules Viard, improvisé au sortir de l'atelier du peintre, traduit avec tant d'exactitude et de poésie la composition et le sentiment, que nous serons, en le citant, dispensés de faire la description de l'œuvre de M. Ingres :

Salut! maître, salut! Tes vieux prédécesseurs,
Les peintres des grands jours, signeraient cette toile.
Vierge, tu peux briller parmi tes nobles sœurs!
Dans nos cieux nous comptons une nouvelle étoile.

O spectacle rempli d'ineffables douceurs!
La divine beauté sous nos yeux se dévoile;
Comme autrefois, Marie et les saints confesseurs
Devant l'artiste aimé viennent poser sans voile.

En extase devant ce mystère d'amour,
Devant ce Dieu fait homme et qui lui doit le jour,
En son sublime orgueil à la fois humble et fière,
Radieuse, elle est là, joignant ses belles mains,
Et ses yeux semblent dire au maître des humains:
Je vous adore, ô Dieu! mais je suis votre mère!

Cette expression de fierté nous semble fausse, peu chrétienne, et vient à l'appui de notre assertion : M. Ingres manque de foi. La fierté est un terme de morale susceptible de deux acceptions. La première, empreinte de vanité, d'orgueil et de dédain, ne peut convenir à la mère du Christ, que la religion symbolise par l'humilité, l'indulgence et l'amour. La seconde ne lui est pas davantage applicable. Si la fierté implique quelquefois une sorte de grandeur lorsqu'elle signifie la hauteur d'une âme noble, en admettant que ce sentiment entre dans le caractère de la Vierge, ce ne serait certes pas devant son fils, qu'elle sait Dieu, et qui l'a choisie entre toutes pour accomplir son œuvre divine, qu'elle le manifesterait. Sous le rapport de l'idée, ce tableau est donc manqué. Quant à l'exécution, nous l'avons dit, elle est remarquable. La tête de la Vierge, peut-être d'un caractère un peu matériel, est belle; les mains sont irréprochables; les lignes des draperies ont une élégance et une simplicité fort religieuses, leur couleur s'harmonise parfaitement avec l'ensemble de la composition.

Les deux saints, patrons de la Russie, placés de chaque côté de la Vierge, n'ont pas beaucoup de caractère; les traits de saint Nicolas sont secs, son visage est d'un ton désagréable. Le saint Alexandre, véritable enfant du Nord, avec ses cheveux blonds, sa barbe blonde et son costume presque galant, ressemble beaucoup plus à un étudiant allemand qu'à un élu de Dieu. Les ornemens de cuivre aux formes grêles, qui parent l'autel sur le premier plan, rentrent tout à fait dans le sentiment du temple grec où le tableau doit être placé.

Si nous passons maintenant au portrait de M. Cherubini, nous n'avons, en ce qui concerne la tête, la pose, toute la personne enfin du célèbre compositeur, qu'une admiration sincère et complète à formuler. On y remarque le même degré de ressemblance, le même dessin correct et pur, la même perfection que dans les portraits entrepris par M. Ingres. Cette tête, si bien étudiée, attire tellement l'attention, qu'à peine on examine cette grande Muse placée derrière l'artiste, dans un costume grec contrastant avec le manteau bourgeois de son favori; cette

femme aux grands yeux naïfs, sans expression, et qui étend son bras,—raccourci d'un effet désagréable, quoique admirablement réussi,—sur la tête du musicien. Pourquoi faire? chacun peut interpréter ce mouvement à sa guise, elle le protége, elle le domine de son influence, ou elle bénit. Le peintre ne nous a point traduit cette allégorie.

M. Ingres est-il un peintre de sentiment? A-t-il de la couleur, ou se préoccupe-t-il simplement du dessin? Après avoir consciencieusement étudié ces deux toiles, on peut répondre que M. Ingres est doué d'une grande faculté d'idéalisation; seulement sa poétique l'égare : il fausse quelquefois ce qu'il veut reproduire, ou bien il fait un mélange fantastique de mythologie et de frac noir, qui choque autant sous son pinceau que sous la brosse de M. Delaroche. Le reproche qu'on lui adresse de manquer de couleur ne semble pas mérité. La couleur de son tableau de la *Vierge à l'hostie* est belle, harmonieuse et bien sentie. Dans la seconde toile il a montré, il est vrai, une grande sobriété pour la figure, où l'on retrouve la teinte grise sur laquelle ses détracteurs ont tant écrit et tant parlé. En revanche, sur le reste de sa composition il a jeté une profusion de couleurs à satisfaire les plus exigeans, depuis la robe de lin frangée de rouge d'Euterpe, et le meuble d'ébène du fond, jusqu'à la colonne blanche dont la base présente un échantillon de tous les marbres connus. Mais, quoi qu'il en soit, si M. Ingres a les défauts de tous les gens qui se posent un système, il a les qualités essentielles qui les font oublier. Il tient, dans l'école française moderne, une des plus belles places, et nul par son caractère noble et désintéressé, ses nombreux travaux et sa vie toute dévouée à l'art, ne la remplit plus dignement.

Afin de compléter ces lignes, écrites déjà depuis quelques temps, nous devrions parler du portrait de M. le duc d'Orléans, que l'artiste vient d'achever. Mais après l'éloge, nous voulons nous abstenir de toute critique. D'ailleurs, aux yeux de beaucoup de connaisseurs, l'expression plus qu'insignifiante donnée à la figure du prince, et le dessin du bras gauche, dont le contour trop arrondi représente l'idée triviale d'une anse de théière, sont entièrement rachetés par les hautes qualités de style et de coloris que M. Ingres a déployées jusque dans les moindres détails de son œuvre.

Henri NICOLLE.

SCIENCES.

ÉTUDES DE M. FLOURENS SUR MM. GEORGES ET FRÉDÉRIC CUVIER.

M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, a dernièrement publié sur Georges et sur Frédéric Cuvier deux petits ouvrages d'un haut intérêt [1]. Bacon avait dit : « *Nos sciences ne sont que des faits généralisés* »; et personne n'a généralisé autant de faits que Georges Cuvier, et par les faits il est arrivé à ces déductions dont l'excellente analyse de M. Flourens viendra faciliter l'intelligence à tout lecteur qui voudra se donner la peine de comprendre jusqu'où peut aller l'esprit humain aidé de la méthode, dont nous trouvons ici une admirable application.

Il n'est que trop vrai : bien des gens vont fort loin chercher leurs connaissances, et ils ignorent jusqu'aux mystérieuses merveilles du sol qu'ils foulent chaque jour sous leurs pas; ils ignorent, par exemple, que c'est dans les carrières, dans les plâtres de Montmartre que Georges Cuvier a découvert la preuve des plus étonnantes révolutions qu'a subies notre globe.

Grâce soit rendue à M. Flourens, son livre pourra être lu par tout le monde avec fruit, parce que la précision du langage, l'enchaînement lumineux des faits, le *lucidus ordo* d'Horace est le flambeau qui nous conduit dans les profondeurs du sujet. Chacun comprendra, par exemple, comment dans l'étude des ossements fossiles, cet ongle énorme de pangolin, découvert dans une carrière, présuppose un doigt, ce doigt un membre, ce membre un tronc, une tête, un crâne proportionnés entre eux, c'est-à-dire un animal gigantesque, c'est-à-dire une espèce perdue, c'est-à-dire des révolutions, des bouleversemens éprouvés par le globe et qui ont détruit cette espèce perdue. Cette espèce se retrouvera peut-être, comme cela a déjà eu lieu, de manière à faire triompher invinciblement les opinions avancées par Cuvier, parce qu'il a eu la force de renoncer à la manie de vouloir deviner, au lieu d'observer, « parce qu'il a reconnu, dit M. Flourens, que ce qu'on imagine est toujours bien au-dessous de ce qui existe, et qu'à ne considérer même que le côté brillant de nos théories, le merveilleux de l'imagination est toujours bien loin d'approcher du merveilleux de la nature. »

S'ensuit-il que la Providence nous ait découvert tous ses secrets? Oh! non. Depuis la pierre inerte, depuis la plante qui végète, depuis le polype où la vie commence, depuis le crustacé où l'instinct se montre, jusqu'aux animaux où l'instinct étonne et paraît de l'intelligence, le philosophe qui, pour arriver à connaître l'homme, remonte cette échelle des êtres créés, la sent à chaque instant se briser sous lui, et, s'il a la vue bonne, découvre entre l'instinct, entre l'intelligence de l'animal, et la raison humaine, un intervalle immense que vient éclairer le second ouvrage de M. Flourens, le *Résumé analytique des observations de Frédéric Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux*. Cette question a occupé, comme on sait, les plus grands philosophes, les plus profonds naturalistes. Descartes refuse aux animaux la pensée. Selon lui, ce ne sont que des automates. Buffon leur accorde *la conscience de leur existence actuelle;* mais il leur refuse *la pensée, la réflexion, la mémoire ou conscience de l'existence passée, et la faculté de comparer des sensations ou d'avoir des idées.*

« Quoi! s'écrie M. Flourens, ce chien qui *distingue*, c'est-à-dire qui reconnaît les lieux qu'il a parcourus; ce chien que les châtiments corrigent, qui pleure le maître qu'il a perdu, qui va jusqu'à mourir sur sa tombe, ce chien n'a pas *la mémoire ?* » M. Flourens, citant l'admirable tableau que Buffon a fait du chien, met l'illustre écrivain en contradiction avec lui-même, dans ces termes : « Ne serait-ce pas que Buffon, malgré son grand sens, se laisse influencer par la nature du travail auquel il se livre; qu'historien il est plus près des faits, et que philosophe il est plus près du système? »

Frédéric Cuvier s'est livré particulièrement à l'étude des faits. Il a surtout distingué dans les animaux l'*instinct* de l'*intelligence*. Buffon avait donné une première idée de l'échelle graduée des *facultés intérieures* des animaux. « Or, ajoute M. Flourens, plus on a observé, plus on a senti, et mieux on a marqué tous ces degrés presque infinis qui placent le mammifère si fort au-dessus de l'oiseau, l'oiseau si fort au-dessus du reptile et du poisson; tous les animaux vertébrés si fort au-dessus des animaux sans vertèbres, et les différentes classes des animaux sans vertèbres à une si grande distance encore les unes des autres. Et ce n'est pas tout : il y a des degrés, il y a des limites pour les familles, pour les genres, pour les espèces, comme il y en a pour les classes. »

Nous regrettons que l'espace nous manque pour citer les curieux exemples par lesquels M. Flourens différencie l'*instinct* des animaux de leur *intelligence*, cette intelligence qui, pour humilier notre orgueil, semble quelquefois un reflet de la raison humaine.

Docteur Ad. LACHÈZE.

THÉATRES.

Certains bruits ont dit que M. Scribe s'était engagé à livrer quinze actes par année au Théâtre Français ; c'est sans doute au commencement d'exécution de ce traité que nous devons *Oscar ou le mari qui trompe sa femme*. Nous ignorons si c'est là un vaudeville dépouillé de ses couplets, mais ce que nous savons bien, c'est que cette comédie peut le faire croire.

Elle est commune dans son entier, pleine de situations fausses et d'expressions triviales: vide de pensée et de style, elle n'a rien pour plaire un peu au cœur. Puis, là, comme dans toutes ses pièces, M. Scribe trouve moyen de déclamer à plein mensonge contre la littérature moderne. Selon lui, c'est l'immoralité écrite et propagée. Cela est aussi amusant que vrai. Quel bonheur pour la morale d'avoir un défenseur aussi positif que M. Scribe!

M[lle] A. Brohan est une charmante soubrette.

Le comte de Bristol, drame en cinq actes et en vers, de M. Hocédé, a été froidement accueilli à l'Odéon. Les deux im-

(1) Deux volumes qui se vendent séparément chez Paulin, rue de Seine, 33, et Langlois, rue de Laharpe, 81. Prix : le 1er, 3 fr. 50, le 2e, 3 fr.

posantes figures de Cromwel et de Charles Ier, introduits dans ce drame, font involontairement penser au lit de Denis le Tyran. Il y couchait ses ennemis captifs et leur coupait les jambes, quand elles dépassaient le lit trop court. M. Hocédé, pour faire tenir dans son drame les deux grands hommes que nous avons dit, semble leur avoir coupé la tête. Pauvres cadavres que ce qu'il reste d'eux! Reconnaissons pourtant le mérite du style de ce drame; mais au théâtre le style ne suffit pas: de grandes œuvres l'ont prouvé; *Cosima, Caligula, l'Alchimiste, un Mariage sous Louis XV, Vallia, Lorenzino, Quinola*, étaient des ouvrages de style, et pourtant!.... — Bignon est un artiste de grande intelligence. Crecy jouant Cromwel est absurde. Mme Dubois manque de sensibilité, de vérité, d'inspiration. — Une chose remarquable est la façon dont Milon a joué le dernier acte: Charles Ier marchant à l'échafaud est représenté par lui avec une noblesse, une chevalerie, une émotion qui pénètrent.

Le *Voyage à Pontoise* de M. A. Royer et G. Vaëz est une bien jolie comédie. C'est, jusqu'à présent, le succès le plus franc et le plus charmant qu'ait obtenu l'Odéon. Aussi faut-il voir quel air de fête cela donne au théâtre. Il est si bon de trouver à rire franchement, sans que cela soit mendié par quelque ignoble calembour! En voyant jouer cette comédie, le rire vient aux lèvres tout naturellement, l'esprit réjoui l'approuve, et le bravo le suit. L. Monrose, Saint-Léon, Derosselle, Pierron, Baron et Mlle Berthaud méritent de sincères éloges.

Ce n'est pas tout ce que nous avons à vous dire d'heureux touchant le théâtre de l'Odéon; Mlle Georges, cette grande reine de la tragédie, y est réapparue dans toute la splendeur de sa beauté et de son talent; c'est bien là une véritable reine, la seule que nous puissions encore admirer. Elle a joué, comme elle seule le peut faire, avec cette majesté qu'elle seule possède, *Agrippine* et *Cléopâtre*, *Mérope* et *Frédégonde*. Chaque soir elle ranime ces figures grandioses, énergiques et sombres avec un feu admirable; toujours elle touche au sublime, elle l'atteint souvent; la foule réelle, la foule qui s'est souvenue, accourt l'applaudir, tout émerveillée!... Les rôles que nous venons de citer ne sont pas les seuls que Mlle Georges ait illustrés. Elle a aussi joué autrefois, il nous semble, certains drames comme *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor*. Pourquoi ne reprendrait-elle pas à l'Odéon ces créations magnifiques?...

La reprise des *Deux Journées*, à l'Opéra-Comique, n'a pas été heureuse. Seulement elle a été un touchant adieu à Bouilly et à Chérubini, partis presque ensemble, hélas!—On annonce les reprises de *Jeannot et Colin*, du *Chaperon*, de *Zampa*. Nous avons eu déjà en moins d'un an celles de *Joconde*, de *Camille*, de *Richard*, de *Jean de Paris*, d'*Une heure de mariage*, des *Deux Journées*. Il nous semble que cela prouve peu en faveur de la jeunesse musicale d'aujourd'hui; faut-il s'en prendre à M. Crosnier? Dans le doute, nous nous bornons à constater.

Le théâtre Allemand a ouvert par *Freyschutz*, puis il a représenté *Jessonda* de Spohr, et *Nachtlager von Grenada* de Kreutzer. Ce dernier ouvrage est celui qui a obtenu le plus de succès.

Réglons maintenant avec les théâtres de vaudeville un compte au bout duquel il leur revient peu de chose; puis, nous nous occuperons du drame.

Au Vaudeville, *les Inconstans* par M. Lefèvre; ce vaudeville a été joué trois fois, c'est deux fois de trop, au moins.— Aux Variétés, *Carabins et Carabines*, par MM. Duvert et Lauzanne; *Les deux Factions*, par MM. Cormon et Granger; *l'Opium et le Champagne*, par M. Clairville. Dans tout cela, de la gaîté toujours, beaucoup de calembours, peu de véritable esprit et, au-dessus de tout cela, Lafont, qui dans un rôle d'étudiant de quinzième année, des *Carabins et Carabines*, a mérité des bravos de bon aloi.— Au Palais-Royal, *Une Faction de nuit*, par M. Siraudin; *Les petits Jeux innocens*, par MM. Paul de Kock et Varin; *le Mari à l'essai*, par MM. Bayard et J. Cordier. Ces deux derniers vaudevilles sont fort amusans; on trouve là-dedans un peu de bonne folie. Au Gymnase, *Chez un garçon*.

Les drames de M. Bouchardy ne sont pas, à proprement parler, des drames. On les appellerait plus justement des épopées dramatiques. *Pâris le Bohémien*, joué à la Porte-Saint-Martin par Frédérick, semble assez bien consacrer notre opinion: dans cet ouvrage, en effet, ne cherchez point les conditions voulues dans le drame, l'exposition des faits et des caractères, leur développement au milieu du choc des événemens ou des passions contraires, le nœud qui contient tous les fils, puis enfin le dénoûment imprévu par la foule, simple ou éclatant, et duquel doit ressortir aussi souvent que possible l'idée qui couronne. Non, M. Bouchardy ne procède point ainsi: sa manière, vous la connaissez, car vous avez dû voir *Gaspardo*, ou *le Sonneur*, ou *Lazare*, ou peut-être ces trois ouvrages qui renfermaient de grandes beautés. Aussi M. Bouchardy a-t-il son genre à lui, son cachet bien décidé. Voilà des événemens foudroyans. Il est, pour matérialiser notre pensée, un hardi charpentier, peu soucieux parfois de l'harmonie de l'ensemble, mais soigneux souvent de la vigueur des détails, et rachetant toujours de grands défauts par de grandes qualités. Nous qui voulons, confians dans l'avenir, amoureux du progrès, nous qui voulons fermement la liberté de l'art, nous félicitons M. Bouchardy de s'être ouvert une voie nouvelle, qui peut s'élargir et le faire arriver à de grandes œuvres. Mais parce que nous aimons sa hardiesse, nous serons sévères pour sa dernière pièce. Rien d'imprévu, rien de puissant; au lieu de cela, la reproduction maladroite des moyens scéniques de ses précédens drames! Ajoutez à cela, un rôle qui rappelle certaines pièces que nous ne nommerons plus, car Frédérick nous les fera oublier, nous l'espérons. Passons donc sur cet ouvrage hâtivement fait sans doute, et attendons mieux de M. Bouchardy. Dans le rôle de Pâris, Frédérick est vraiment admirable: mais voyez comme un mal en produit d'autres! Le rôle de Pâris contient trois autres rôles, qui chacun n'ont qu'une scène; de sorte que notre grand comédien ne peut que les ébaucher, et comme ils sont chacun mal écrits, il se trouve à l'étroit, et ne peut s'élever dans aucun moment à la hauteur où on aime à l'admirer.

Est-il nécessaire, est-il agréable de lire l'analyse d'une mauvaise œuvre, lorsque cette œuvre, dans sa nullité, n'offre aucune considération utile à développer pour l'art? Nous pensons que non. Aussi ne vous dirons-nous rien des *Brigands de la Loire*, mélodrame joué à l'Ambigu, ni du *Diable des Pyrénées*, mélodrame joué à la Gaîté. Qu'il vous suffise de savoir que ces deux théâtres préparent activement, chacun de son côté, quelque nouveauté plus fructueuse pour eux.

Le Cirque national des Champs-Élysées est rouvert. Nous n'avons rien de nouveau à mentionner; le programme d'il y a trente ans pourrait vous servir ce soir. Pourtant, nous devons dire qu'on voit un cheval remarquable entre tous; un noble, digne et fougueux cheval, dont l'éducation aristocratique est parfaite; une jeune et fière beauté le monte, comme vous et moi ne le ferions pas; l'écuyère a nom Caroline, et le cheval Ruttler; ils feront passer de bien belles soirées au Cirque, l'un portant l'autre.

ÉDOUARD PLOUVIER.

GAZETTE.

Le *Mercure* demandait l'autre jour ce que c'était que M. Patin. Il peut répondre aujourd'hui: c'est un académicien. Quant aux titres qui lui ont valu le choix des membres de l'Académie, les voici: il occupe une chaire de poésie *latine!* c'est enfin le bibliothécaire d'un château royal!

Au premier aspect, on se sent saisi d'indignation, en voyant ainsi les fauteuils de l'Académie française donnés à des intrus qui sont toute autre chose que des écrivains. On se dit que, vraiment, les véritables gens de lettres méritent bien ces avanies et cette réprobation, puisque, chargés de désigner et de choisir leurs pairs, ils vont les chercher parmi des gens parfaitement étrangers à la littérature. Mais en y regardant de plus près, on ne tarde point à reconnaître que l'Académie française n'est point destinée aux gens de lettres, et qu'elle en compte bien peu dans son sein. On peut s'en convaincre; voici la liste des académiciens:

MM. Briffault, Campenon, Droz, Cousin, Dupin, Pelets, Royer-Collard, Ségur, Lebrun, Mignet, Thiers, Molé, Saint-Aulaire, Ballanche, Pasquier, Toqueville, Tissot, Jay, Flourens, Villemain, Salvandy, Patin.

Ancelot, de Barante, Baour-Lormian, Delavigne, Dupaty, Etienne, Chateaubriand,

Hugo, Lamartine, Lacretelle, Guizot, Nodier, Soumet, Viennet, Pongerville, Gueraud, Jouy, Scribe.

Il serait curieux d'examiner les titres de chacun de ces hommes qui doivent représenter l'élite de la littérature française. Le *Mercure* compte bien le faire un de ces jours.

— La littérature a fait une grande perte, c'est la mort de M. Bouilly, auteur d'un grand nombre de livres utiles, écrits avec un talent et une sensibilité remarquables.

On lui doit : *Pierre le Grand*, opéra comique; *l'Abbé de l'Épée*, drame; *Mme de Sévigné*, comédie; les *Jeux Floraux*, grand opéra; la *Jeunesse de Henri IV, la Famille américaine, J.-J. Rousseau à ses derniers momens, Léonore, les Deux Journées, une Folie, Héléna, Zoé, le Séjour militaire, Cimarosa, Françoise de Foix, l'Intrigue aux Fenêtres*, opéras comiques; *Haine aux Femmes; Florian, Berquin, Teniers, Fanchon la Vielleuse, la Vieillesse de Piron, la Manie des Romans, Agnès Sorel, la Belle Cordière*, vaudevilles; les *Contes à ma fille, les Conseils à ma fille, les Jeunes femmes, les Mères de famille, Encouragemens de la Jeunesse*, etc.

Pendant la révolution, M. Bouilly avait dignement rempli divers emplois administratifs et judiciaires.

Il était seulement depuis quelques années membre de la Légion-d'Honneur.

Elleviou est mort, frappé subitement, à Paris, d'une de ces apoplexies foudroyantes, auxquelles ont succombé, depuis un mois, tant de personnages éminents. Elleviou se mettait sur les rangs pour être député. Il était maire de son village.

— Une perte bien plus grande encore, c'est la mort de M. Wilhem. M. Wilhem est le premier chez nous qui ait eu l'heureuse idée de répandre parmi les masses l'enseignement de la musique, jusque-là réservé aux classes oisives et opulentes, et de polir, de civiliser le peuple par la douce et poétique influence du chant et de la mélodie. Ses premiers essais, sous ce rapport, datent de 1825.

Après de longues luttes et de courageux efforts, M. Wilhem reçut enfin l'aide du gouvernement, et fut nommé, en 1835, inspecteur général des écoles de chant en France. Cette place fut créée exprès pour M. Wilhem, et, en la créant, le gouvernement combla une importante lacune et répondit à un besoin réel. Personne n'était plus en état de la remplir que M. Wilhem. Tous ceux qui l'ont connu savent avec quelle intelligence, quel zèle et quel dévouement il accomplissait cette belle mission. Tout le temps qu'il ne consacrait point au professorat, il l'employait à une correspondance suivie avec des artistes, des savans et des fonctionnaires publics qui pouvaient lui fournir d'utiles renseignemens sur l'état musical des diverses localités de la France. Par suite de ses relations étendues, il se trouvait possesseur d'une masse immense de documens très-précieux; et, au moment où la mort est venue le surprendre, il se proposait de classer et de mettre en ordre ces faits épars, d'en faire un tout homogène, un rapport lucide et substantiel, qui aurait eu pour conclusion finale la rénovation de l'enseignement musical dans toutes les parties du royaume.

On se ferait une idée incomplète de M. Wilhem, si on ne voyait en lui qu'un professeur éminent et un écrivain didactique très-remarquable. Les productions légères qu'il a faites en se jouant, dans ses heures de loisir, révèlent un compositeur plein d'élégance, de charme et d'originalité.

—M. Dumont d'Urville a succombé victime du plus horrible accident. Le hardi capitaine qui avait accompli deux fois le tour du monde, et qui avait bravé tous les dangers, auxquels il savait faire face en homme de cœur, a péri dans un wagon du chemin de fer de Paris à Versailles, lors de la fatale explosion du 8 mai. Il était accompagné de sa femme et de son fils; tous les deux ont subi le même sort.

M. Dumont d'Urville était un des plus remarquables officiers de la marine française; son fils, jeune homme de quatorze ans, achevait de doubler sa classe de philosophie, parlait cinq langues, et promettait de devenir un savant distingué et un homme supérieur comme son père. L'imprudence d'un chauffeur a tué la mère, le père et le fils!

Le *Musée* publiera, dans son numéro du mois de juin, un fragment inédit dû à la plume de M. Dumont d'Urville.

— Depuis que les petits théâtres ont renoncé à la *banque* des grandes affiches, le Théâtre-Français se permet quelquefois ce charlatanisme, sans doute dans le but de se distinguer; et, à cet effet, l'administration vient de faire placer sous le péristyle de longs et larges cadres ornés de belles moulures et peints en vert, couleur de l'espérance. Va donc pour les grandes affiches! A défaut de grands auteurs et de grands comédiens, c'est toujours cela de grand.

— Les droits d'auteurs, tant à Paris que dans les départemens, se sont élevés comme suit, dans les dernières années théâtrales :

De 1837 à 1838 à.	712,722 fr.
1838 à 1839 à.	769,032
1839 à 1840 à.	758,308
1840 à 1841 à.	885,454
1841 à 1842 à.	842,394
Total des cinq années	3,967,910

— La Société des auteurs dramatiques a procédé au remplacement de MM. Scribe, Mélesville, Dupeuty, Dumanoir et Rozier, membres du bureau, tous sortans par suite de l'expiration de leurs pouvoirs. Ils ont été remplacés par MM. Victor Hugo, de l'Académie française, F. Halévy, compositeur, membre de l'Institut, et MM. Lockroy, de Villeneuve et Saint-Georges; lesquels, avec MM. Viennet de l'Académie française, Dupaty, de l'Académie française, Bayard, Adam, Ferdinand Langlé, Bouchardy, Saintine, de Planard, Arnoult et Dennery, membres en exercice, composeront la commission des auteurs dramatiques pour l'année 1842-43.

— Le Conseil royal de l'instruction publique, sur la proposition du grand-maître de l'Université, a décidé que l'enseignement de l'histoire naturelle ferait désormais partie du cours de philosophie des colléges royaux et des colléges communaux de plein exercice; cet enseignement, qui comprend les questions les plus élevées si propres à laisser des traces profondes dans l'intelligence, et même dans l'âme des élèves, forme, pour ainsi dire, une théodicée naturelle qui leur montre la main de la Providence partout empreinte dans le plan de ce monde et dans l'organisation des êtres qui l'habitent. D'après ce programme, ce cours doit être fait en quinze leçons; tout le monde comprendra que pour arriver en aussi peu de temps à donner une idée de la forme des organes et des fonctions auxquels ils président, la vue des objets devient d'une nécessité indispensable.

Dans ce but, le docteur Auzoux, auteur de l'anatomie clastique, a exécuté des préparations propres non-seulement à faire comprendre comment s'opèrent *la digestion, la respiration, la circulation, l'assimilation, l'innervation, la locomotion, les sécrétions et excrétions, les sensations*, en un mot toutes les fonctions qui constituent ou entretiennent la vie dans l'homme; mais, en reproduisant les organes qui président à ces mêmes fonctions dans les principaux types de l'échelle animale, il a rendu facile l'explication des modifications que subissent ces fonctions dans *les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les insectes, les mollusques, les zoophytes.*

—Les Académies des sciences et de médecine ont donné les plus grands éloges à l'anatomie clastique par une circulaire adressée à MM. les préfets; le ministre appelle l'attention des conseils généraux et municipaux sur les avantages que chaque ville, chaque établissement retirerait de la possession de ces modèles, qui ont le grand mérite d'être sans dégoût, d'une solidité à toute épreuve, de permettre de déplacer un à un et de mettre sous les yeux des élèves tous les organes qui entrent dans la composition du corps humain.

— Le *Mercure* rendra compte, le mois prochain, dans sa *Revue des livres*, des cours d'archéologie égyptienne entrepris par M. Camille Duteil, dont la haute érudition porte un rude coup aux très-rigoureux systèmes des hiérogrammates modernes. Elle donnera franchement son opinion sur le bon goût et le noble style de M. le vicomte d'Arlincourt, à propos de son *Pèlerin*; elle parlera d'*Horace*, par G. Sand; de la *Coupe de corail* de M. Adam Valdor, de l'*Echelle de soie*, par M. Lucas; et réservera quelques lignes à l'appréciation des ouvrages qui lui parviendront d'ici là.

Ἑρμῆς.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

ÉTUDES DE VOYAGES.

QUELQUES NOTES SUR LE MEXIQUE.



CHAPITRE PREMIER.

Oaxaca. — Maisons. — Population. — Palais inachevé. — Les rues. — Santa Maria. — San Felipe del Tule. — Cyprès monstre. — Enterrement d'un enfant. — Mitla. — Église et cure. — Palais. — Téocali. — Forteresse antique. — Torrens.

Oaxaca, que les Espagnols ont appelé Antequera dans les premiers temps de sa fondation, se trouve situé dans la triple vallée du même nom, entre la rivière Atoyaque et celle de Jalatlaco. Les rues, comme dans toutes les villes du Mexique, sont tirées au cordeau et orientées aux quatre points cardinaux. Elles vont en pente légère; dans les principales, coule un petit ruisseau d'eau limpide alimenté par l'aqueduc de San Felipe. Les maisons n'ont communément qu'un rez-de-chaussée, à cause des fréquens tremblemens de terre qui les ébranlent dans la saison pluvieuse. On les peint presque toutes en blanc à l'extérieur et à l'intérieur, ce qui rend insupportable la réverbération des rayons solaires, et cause un grand nombre d'ophthalmies: on remédie un peu à ce mal en remplaçant les vitres des fenêtres par de la toile écrue, dont la couleur grisâtre tempère l'éclat de la lumière.

La population d'Oaxaca, qui s'élevait à 24,000 âmes au commencement de ce siècle, ne dépasse pas 16,000 âmes à présent. Le commerce de la cochenille et de l'indigo y attirait alors une foule d'Espagnols; mais les bénéfices ayant diminué peu à peu, le nombre des spéculateurs diminua également. Les décrets d'expulsion qui vinrent les frapper à plusieurs reprises, achevèrent d'en éloigner le plus grand nombre.

Oaxaca n'a de remarquable que le palais inachevé de la place d'armes; la façade en est assez élégante dans son ensemble, quoique d'un mérite négatif comme modèle d'architecture; mais la nature a doté cette ville d'un ciel toujours

pur pendant huit mois de l'année, d'un climat toujours tempéré, qui n'admet ni les gelées, ni les chaleurs incommodes, et d'une végétation prodigue, qui couvre la terre des fleurs et des fruits de toutes les latitudes.

Aussi, à défaut de sites pittoresques, la culture, mettant à profit cette richesse de production, a-t-elle singulièrement embelli les environs d'Oaxaca, en transformant les villages indiens qui s'y trouvent répandus, en autant de jolis jardins pleins d'arbres fruitiers et d'arbustes d'agrément, où les cabanes se mêlent aux massifs de verdure. Les rues sont des allées bordées de buissons, de haies de nopals, ou d'arbres touffus qui unissent leurs branches en forme de berceaux, et donnent un ombrage agréable au temps le plus chaud du jour. Ici, dans la vallée de l'est, c'est le beau et grand village de Talixtaca, qui abonde en fruits de toutes espèces. Là, c'est Huayapa, ombragé d'une forêt d'orangers, de cédrats, et d'arbres à cacao (1), espèce de limonier dont la fleur blanche sert aux Indiens à faire une boisson rafraîchissante. Puis vient San Felipe del Agua, situé sur le penchant des montagnes : l'air qu'on y respire est délicieux, et l'atmosphère s'y embaume des odeurs les plus suaves. Mais le plus joli de tous est le village de Santa Maria del Tule, où l'on voit le fameux cyprès dont le tronc ne le cède en grosseur qu'au châtaignier de l'Etna, ce vénérable doyen de la végétation. A six pieds de terre, le tronc a 90 pieds d'amplitude ou de courbe circonscrite, et il en a 141 en le mesurant suivant les ondulations de ses angles saillans et rentrans. A quinze pieds de hauteur seulement commencent les branches, dont les plus grosses n'ont pas moins de 37 pieds de tour; mais elles n'ont pas une bien grande étendue relative : à peine si l'arbre entier atteint 90 pieds de haut, et si son ombre, à midi, embrasse une circonférence de 450 pieds. Aussi ne produit-il pas l'effet qu'on en attend, et même, à une très-petite distance, ne paraît-il pas avoir rien de bien remarquable. J'ai vu dans la province de Vera-Cruz des arbres qui, beaucoup moins gros, étonnaient davantage par leur hauteur et l'immense envergure de leurs branches.

Ce cyprès, plein de vie, n'offre en rien l'apparence de la décrépitude. Il n'a pas un seul chancre, une seule branche morte; la sève conserve la même vigueur jusqu'au sommet; tout porte à croire qu'il lui reste encore bien des siècles d'existence.

Vieil habitant de la terre, vénérable témoin des révolutions des hommes et des choses, lui que ni les tempêtes, ni la foudre, ni la succession des temps n'ont pu détruire, il a failli être victime du caprice d'un riche commerçant d'Oaxaca. Cet homme s'est vanté à moi d'avoir offert une somme considérable aux Indiens de Tule pour acheter leur arbre et en faire des poutres et des planches !... Heureusement les Indiens ont rejeté avec dédain la proposition de ce vandale, et l'arbre est encore debout, versant la fraîcheur de son ombre parfumée sur ceux qui viennent l'admirer.

Dans une de mes promenades au Tule, je fus témoin de ce qui se pratique dans les villages à la mort d'un enfant. Au bout d'une allée tortueuse, une cabane de roseaux entourée de papayers retentissait de chants joyeux et d'instrumens à cordes. Quelques Indiens d'un âge avancé, assis devant la porte, vidaient à la ronde des *jicaras* (2) de pulqué et de mescal (3); plus loin, des femmes préparaient de la tortille (4) avec des ragoûts au piment. Invité par un vieillard à entrer dans la case, j'y trouvai une vingtaine de jeunes gens : les uns chantaient, les autres jouaient de la guitare, et frappaient dans leurs mains en marquant la mesure. Dans un coin de la case, au milieu de plusieurs cierges allumés, se trouvait étendu, dans une corbeille garnie de fleurs et de verdure, le corps inanimé d'une petite fille de trois ans; son front était ceint d'une couronne de métal brillant; des fleurs effeuillées recouvraient son corps, à l'exception de la tête et du cou. La jeune mère se tenait là, les yeux sans cesse tournés vers l'enveloppe mortelle du petit ange dont on célébrait l'émigration prématurée aux régions célestes; elle veillait à l'entretien du luminaire et à l'arrangement du lit funèbre; mais tout cet extérieur de fête n'empêchait pas quelques larmes de mouiller ses paupières; car, en dépit des idées philosophiques ou religieuses sur l'issue de notre misérable vie, la nature conserve toujours ses faiblesses dans le cœur d'une mère.

(1) Il ne faut pas le confondre avec le cacaoyer.
(2) Tasses faites avec une espèce de calebasse.
(3) Eau-de-vie de maguey.
(4) Galettes de pâte de maïs.

Au reste, je doute que ces chants et ces accords retentissants soient plus capables, en pareil cas, de réjouir que d'attrister. Si la musique excite à la gaîté, elle porte aussi à la mélancolie, selon la disposition de l'âme; souvent même elle rend un mal moral insupportable par son action sur le système nerveux. Le fait est que je m'éloignai de ces Indiens et de cette musique sauvage, plus triste que je n'étais venu, et que le souvenir de cette cérémonie me fatigua tout le reste de la journée.

A l'extrémité de cette belle vallée de l'est, on rencontre le village de Mitla (1), anciennement fameux par son collége de *Téopijqui* (2), par ses temples, ses palais, et l'éclat de ses cérémonies religieuses; il l'est encore aujourd'hui par quelques vestiges de ces édifices, qui annoncent autant de goût que d'habileté dans les arts. Les Mexicains l'appelaient *Mictlan*, mot qui veut dire *enfer*; mais les Zapotèques le désignaient sous celui de *Liobaa*, c'est-à-dire *terre du repos*. Destiné à la sépulture des rois de Teozapotlan et des souverains pontifes, il était particulièrement consacré aux prières pour les morts, aux cérémonies expiatoires, et au culte des divinités infernales, qu'invoquaient des ministres la figure peinte en noir et vêtus de robes lugubres.

On voit encore les ruines de quatre palais ou tombeaux, qui s'étendent du nord au sud. L'église et la cure ont été construites avec les matériaux et sur l'emplacement du premier, qui était réservé aux officiers de la suite du roi : c'est le plus élevé sur la pente de la colline à laquelle le village est adossé. Le second, qui servait de résidence au monarque, quand il y venait pour certaines solennités, ne paraît pas avoir eu de communication extérieure avec le premier, dont il est éloigné de plus de cent pas. C'est le mieux conservé, et le seul qui puisse donner une idée de l'ensemble des autres. Le troisième et le quatrième étaient destinés au collége des prêtres et à leur chef; mais il ne reste de l'un qu'une façade à demi détruite, et de l'autre que des pans de murs faits de moellons et de cailloux, avec quelques vestiges de revêtemens de distance en distance.

L'architecture de ce palais n'offre rien de grand, rien de remarquable sous le rapport de l'étendue, des masses ou de la hardiesse des constructions. Les salles intérieures sont petites, les corridors tout à fait incommodes, et la hauteur des édifices n'atteint pas cinq mètres. Il n'y a rien qu'on puisse comparer aux constructions les plus ordinaires de l'ancienne Égypte pour le grandiose et la majesté du style.

Malgré cela, l'architecture des palais de Mitla ne manque

(1) A dix lieues d'Oaxaca.
(2) *Ministres de Dieu*, en langue zapotèque.

ni de grâce, ni de mérite d'exécution; la belle coupe des pierres, la structure des bâtimens, le genre et le goût des ornemens, méritent toute l'attention des voyageurs.

Le seul palais qui soit encore debout a la forme de trois pans d'une croix de saint André. La façade, qui donne sur une cour, a 132 pieds anglais de long sur 14 d'élévation. Elle est percée en son milieu de trois portes qui ont la moitié de la hauteur totale, et un pied de plus de largeur : ce sont les seules ouvertures de l'édifice, dans l'intérieur duquel devait régner la plus profonde obscurité. Toutes les faces extérieures sont revêtues d'une pierre poreuse taillée avec beaucoup de soin; elles présentent un double soubassement d'environ 3 pieds, surmonté de trois rangées d'encadremeuts de 12 pieds de long chacun sur 2 de haut environ, le tout couronné d'un entablement qui ne se trouve bien marqué qu'aux angles. Chaque encadrement offre une grecque-mosaïque de pierres taillées en forme de briques et disposées de manière à former un dessin en relief. La façade est ornée de vingt-deux grecques presque toutes différentes.

On y remarque plusieurs belles pierres de taille, particulièrement pour les linteaux des portes de la façade et de l'intérieur : il y en a une de 18 pieds anglais de long sur 3,6 de hauteur, et 4,7 de profondeur. Toutes sont unies avec une précision qui laisse à peine voir les lignes de jonction.

La première salle où l'on entre est un rectangle de la longueur de la façade, mais de peu de largeur. On y voit cinq colonnes de porphyre qui soutenaient le plafond ; elles comptent 12 pieds de haut, et 9 1/2 de circonférence à leur partie inférieure, qui est la plus renflée ; mais elles manquent de base et de chapiteau.

A droite, un corridor fort incommode par son peu d'élévation, conduit à une salle carrée, aux quatre côtés de laquelle se trouvent quatre autres petites salles rectangulaires. On ne voit aux murs aucun ornement d'architecture; mais on distingue çà et là, et particulièrement dans le corridor, des traces de peinture à fresque sur un enduit de stuc, dont le plancher paraît aussi avoir été couvert. Quant à la toiture, elle a disparu ; il n'en reste plus qu'une solive vermoulue dans une des petites salles latérales.

Dans peu d'années, il ne restera rien de ce palais; car les Indiens, qui ont pris les matériaux des autres pour bâtir leurs cabanes, continuent encore la démolition de celui-ci : on ne verra plus que des vestiges d'architecture dans les souterrains, et dans la cour et les appartemens de la cure, où les murs, qu'on a conservés, se trouvent décorés des mêmes grecques dont j'ai parlé.

A l'est et au nord de ces ruines s'élèvent deux grands *téocallis* (1). Le premier, qui est le moins dégradé, n'a pas changé de destination en changeant de maîtres; on a bâti à son sommet, à la place du sanctuaire païen, une chapelle chrétienne, à laquelle on monte par un escalier en pierre qui occupe toute la largeur de la face occidentale. Des éboulemens empêchent de reconnaître s'il y avait aussi des escaliers aux autres faces; mais vraisemblablement il y en avait un autre du côté de l'orient; on y trouve une enceinte carrée où l'on devait pouvoir descendre par la pyramide.

Celui du nord, le plus haut, est entouré de trois autres *téocallis* de moindre dimension. Il a, comme le premier, du côté de l'est, une enceinte du milieu de laquelle s'élève une petite pyramide tronquée; dans un de ses angles se trouve une pierre de granit d'environ 4 pieds 1/2 de long et d'un pied d'épaisseur; selon toute apparence, elle servait aux sacrifices des victimes.

Ce *téocalli* communiquait aux palais par un souterrain de 4 pieds 1/2 de haut sur 3 de large, dont les murs sont aussi revêtus de grecques. Voici ce que la chronique rapporte de ce souterrain (1) :

« Lorsque, dans les grandes solennités, un guerrier se dévouait de lui-même à la mort, soit pour expier un crime, soit pour apaiser les dieux irrités, le grand-prêtre le conduisait dans une salle basse et ténébreuse qui aboutissait à ce souterrain; puis, l'abandonnant à lui-même dans les cryptes qu'il allait parcourir, il refermait sur lui les portes fatales qui ne devaient se rouvrir qu'à de nouvelles victimes. »

A partir du *téocalli*, ce souterrain change de direction et s'avance du côté de l'ouest. Le vulgaire, toujours crédule, était persuadé qu'il s'étendait jusqu'à 300 lieues de Mitla; mais, sans m'arrêter à ce que cette croyance peut avoir d'extravagant, je dirai seulement qu'on n'en peut suivre les traces que jusqu'à l'*hacienda* (2) de Saga, à une lieue de là; sans doute il se prolonge davantage; mais si on fait attention qu'il y a au milieu des montagnes, dans cette même direction, des lieux encore révérés des Indiens par suite d'anciennes superstitions, on comprendra facilement qu'il a pu exister une communication souterraine entre ceux-ci et les palais de Mitla, dont l'éloignement n'excède pas trois lieues.

La renommée de ces temples funèbres et de l'efficacité des prières qui y étaient adressées aux divinités infernales, s'étendait beaucoup au delà du pays zapotèque. Le Mexicain et le Chiapanèque, l'Otomite et le Totonaque, y venaient également demander des prières, et offrir des présens que les ministres de tous les cultes n'ont jamais dédaignés.

Maintenant même, après trois cents ans d'un nouveau culte, ces anciennes traditions ne sont point encore détruites; il arrive souvent que des Indiens viennent de plus de cent lieues de distance demander des messes au curé de Mitla.

A trois quarts de lieue du village, une forteresse antique existe au sommet d'une colline rocheuse presque inaccessible. Visitée par le capitaine Dupaix, il l'a décrite avec la sagacité d'un homme de l'art : son rapport donne une assez haute idée des principes de castramétation en usage chez les peuplades américaines. Dans tous les ouvrages du même genre, les moyens de défense et de retraite sont prévus et très-bien combinés. Les sommets des montagnes les plus ardues étaient toujours choisis pour ces positions militaires; mais on n'excluait pas toujours l'élégance du plan des constructions. A Montalban, par exemple, à un quart de lieue d'Oaxaca, après avoir franchi un rempart escarpé, on arrive à une magnifique esplanade circulaire, au centre de laquelle s'élève le fort principal; tout autour se disposent plusieurs forts, dont quelques-uns ont aussi une esplanade extérieure défendue par de nouveaux ouvrages. Des monticules artificiels forment la base de ces fortins. La plupart sont percés d'un chemin couvert qui servait à la fois d'entrée dans ces positions et de moyen de communication entre les différens points de la place.

Du haut de la forteresse de Mitla, la vue plonge dans la vallée et se repose avec tristesse sur des roches pelées et des solitudes arides, image de destruction propre à relever

(1) *Maison de Dieu*, en langue mexicaine.

(1) Don Francisco Burgoa.

(2) C'est ce qu'on appelle *habitation* dans nos colonies.

l'effet des palais de *Liobaa*. Un torrent d'eau salée, qui se gonfle avec la tempête, coule au milieu des sables poudreux qu'il entraîne avec lui. Les rives sont sèches et sans ombrages; à peine voit-on, de distance en distance, quelques nopals nains ou quelques poivriers du Pérou, aussi maigres que le terrain où ils ont pris racine. Seulement, du côté du village, la verdure sombre des magneys et des cactus donne au tableau l'aspect d'un jardin d'hiver peuplé de buis et de sapins. Un vent froid et vif souffle presque constamment au fond de cette vallée : il enlève des tourbillons de sable qui obscurcissent l'air et se répandent au loin dans la campagne.

En dédommagement de ce défaut d'attraits de la nature, je trouvai à Mitla un gîte très-confortable chez un Indien riche, où j'avais été invité à descendre. J'occupai la salle d'honneur, décorée d'un autel à la Vierge, devant lequel brûlent jour et nuit des cierges et du copal; je dus à mon arrivée faire cesser ces fumigations, dont l'odeur forte, saturant l'atmosphère de la chambre, ne convenait pas du tout à mes organes matériels.

A tous les repas, je fus splendidement traité; mon hôte ne mangeait point avec moi; seulement, au dessert, il venait quelquefois causer un instant; si je l'invitais à boire avec moi un verre de son vin de Xérès, il ne s'y décidait qu'après quelques instances, et ne manquait jamais de me remercier comme si je lui eusse fait une grande faveur.

CHAPITRE SECOND.

Oaxaca. — Les Indiens. — Les femmes. — Costumes. — Couleur des naturels. — Tehuantepec. — Indigotier. — Le murex. — Souvenirs de jeunesse.

La province d'Oaxaca a toujours été la plus riche du Mexique, non par ses mines, mais par les productions de son sol, qui valent beaucoup mieux. Les seules exportations de cochenille, d'après la statistique de Charles-Marie Bustamante, calculée de 1757 à 1820, ont produit, année commune, 1,523,000 piastres; somme énorme dont la plus grande partie est allée aux mains des Indiens cultivateurs de nopals.

Ceux-ci, dont les besoins sont si peu dispendieux, n'ont que faire de tant d'argent, et l'enfouissent çà et là dans la campagne et sous les roches des collines. Ainsi l'avarice restitue à la terre ce qu'elle lui a dérobé... Eux seuls connaissent leurs cachettes et ne les découvrent jamais à qui que ce soit; ils meurent sans en dire un mot à leurs enfans, et sans que ceux-ci se mettent en peine de s'en informer. Si par hasard un Indien trouve un de ces trésors, il en est comme effrayé, et recouvre soigneusement le dépôt sacré sans en distraire un maravedi, persuadé qu'il mourrait dans l'année s'il se permettait le plus léger larcin aux mânes de l'enfouisseur.

Il y a cependant des Indiens riches qui, sans rien changer à leurs mœurs et à leur manière de vivre, sacrifient au luxe et à la vanité, et dépensent des sommes considérables pour l'entretien de leur maison. J'ai dîné chez plusieurs de ces Indiens, et j'y ai vu souvent de la vaisselle plate et d'autres choses précieuses. Ils avaient aussi de bons vins de Bordeaux, de Malaga et de Xérès, dont ils régalaient grandement leurs hôtes; leurs tables ne désemplissaient pas des mets les plus abondans et les mieux apprêtés, selon le goût du pays. Mais eux ne mangeaient jamais avec nous; ils se retiraient avec leur famille dans leur cuisine, où, assis sur une natte, ils faisaient un frugal repas et buvaient de l'eau. Belle leçon de tempérance donnée par l'homme sauvage à l'homme civilisé!



Costumes de naturels mexicains.

Il y a encore d'autres circonstances qui contribuent à diminuer l'abondance des trésors cachés, je veux parler des dépenses que font dans chaque village les alcades et les marguilliers lors de leur nomination. Dans ces solennités, ils régalent tous les habitans du même lieu, payent de leur poche les cérémonies de l'église, les musiciens, les feux

d'artifice, etc., et décorent les saints de costumes neufs toujours riches et brillans.

Quoique la valeur des exportations de cochenille ait baissé de plus de moitié, la province d'Oaxaca reste toujours riche ; la capitale seule est très-pauvre. Les Indiens retirent quelque bénéfice de la culture des nopals ; les négocians se ruinent, et le commerce va tous les jours de mal en pis.

Quand Morelos est entré à Oaxaca, en 1812, à la tête de son armée d'insurgés, les comptoirs des Espagnols et des créoles regorgeaient d'or et d'argent : on emportait leurs richesses par charretées ; ce temps de prospérité a bien passé, et, s'il doit revenir, ce ne sera pas de sitôt ; Oaxaca aura le temps d'atteindre le fond de l'abîme où la misère le pousse.

J'assistai en bon chrétien, le jour de Noël, à la messe du curé de Mitla ; comme il n'y a point de chaises dans les églises du Mexique, je dus me résoudre à faire supporter à mes genoux tout le poids de mon corps, sans autre coussin que le pavé, position que l'habitude rend supportable, mais qui a toujours été pour moi une torture.

Cependant la douleur, suspendue de temps en temps par la faculté de se lever, me permit de jeter un regard observateur sur ce qui m'entourait. L'église était pleine d'hommes et de femmes dont les traits sont peut-être plus caractérisés là qu'ailleurs. Le costume des femmes a aussi quelque



Costumes de femmes mexicaines.

chose de particulier : c'est un *enrollado* (1) de laine noire à raies rouges, un *huepil* (2) de cotonnade blanche brodé de fil de couleur, et un pagne à grandes raies blanches et brunes dont elles se couvrent la tête et les épaules. Outre cela, elles ont encore sur la tête, ainsi que les hommes, un mouchoir rouge de soie ou de coton, et aux pieds des sandales à empeigne ouvragée. Avec un nez en bec d'aigle, un menton avancé et une couleur cuivrée, ces femmes sont rarement jolies ; mais leur figure a une certaine expression de finesse qu'on ne trouve pas souvent parmi les Indiennes.

La couleur ordinaire des Indiens est le cuivré ; il y a des cantons au Mexique où elle prend une teinte plus rouge, et d'autres où elle devient d'un bleu foncé. On en trouve aussi qui ont sur la peau des taches de différentes couleurs ; cette particularité n'est pas naturelle : elle prend sa cause dans une lèpre qui vicie la masse du sang. Incurable pour ceux qui l'ont reçue dans le sein de leurs mères, et chez lesquels elle est devenue comme organique, elle se communique par le contact.

(1) Nom que l'on donne en espagnol à une pièce d'étoffe qui entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

(2) Le *huepil* est une pièce d'étoffe par le milieu de laquelle les femmes passent la tête, et qui leur couvre le dos et la poitrine.

Le nombre de ces malades, appelés *pintos*, est fort grand à Tehuantepec, sur les côtes de Tabasco et celle d'Acapulco. Ils habitent pêle-mêle avec les autres Indiens, sans que ceux-ci aient jamais pensé à les éloigner de leurs communautés, et à empêcher un commerce fatal. Au reste, malgré les incommodités inhérentes à leur maladie, ces lazaréens vivent tout autant que les autres et peuvent se livrer aux mêmes travaux.

Tehuantepec, dont je viens de parler, est une ville de 14,000 habitans, créoles et Indiens, située à soixante-dix lieues E.-S.-E. d'Oaxaca ; ce fut toujours la seconde ville du pays Zapotèque. Cortez, dans ses lettres à Charles V, et tous les géographes anciens la désignent comme port de mer ; par le retrait graduel des eaux de l'Océan Pacifique, elle se trouve actuellement à plus de quatre lieues du rivage.

L'industrie principale des habitans de Tehuantepec consiste dans la culture de l'indigotier et la préparation de la riche teinture qu'on en tire. L'indigo de Tehuantepec est d'une belle qualité ; sa culture s'est beaucoup mieux soutenue que celle de la cochenille. Les récoltes qui donnaient, il y a trente ans, environ 35,000 livres d'indigo, année commune, en produisent encore autant aujourd'hui, et dépassent même quelquefois cette quantité. Le plus fin indigo est celui qu'on fait avec la fleur de la plante ; on n'en fabrique guère qu'à Guatemala quelques quintaux.

Le murex, ce coquillage qui donne la couleur pourpre, si renommée dans l'antiquité, et dont les bancs ont été épuisés sur les rivages de la mer de Chypre, se retrouve sur toute la côte occidentale depuis Guayaquil jusqu'à Acapulco; on le recueille principalement sur les rochers des lagunes de Tehuantepec; il y existe en grande abondance. Les femmes viennent avec des morceaux d'étoffe, ou des paquets de coton filé, divisés en petits écheveaux: au fur et à mesure qu'elles détachent le coquillage du rocher, elles pressent avec les doigts l'animal sur ce qu'elles veulent teindre, et en font sortir une liqueur blanchâtre qui devient pourpre en séchant.

Cette couleur est indélébile et acquiert même du brillant après avoir été souvent lavée; elle ne prend pas également bien sur toutes les étoffes: elle réussit mieux sur le coton et la laine que sur la soie. Les femmes de Tehuantepec, de Chihuitan et des environs en font grand cas; elles en portent des garnitures à leurs jupons, et paient fort cher cette parure, si elles ne vont pas elles-mêmes teindre leurs étoffes.

Les femmes de Tehuantepec ont un costume particulier, sans contredit la plus élégante des parures de l'Amérique; je n'en excepte pas même celle des dames de Lima, plus extravagante qu'originale et plus ridicule que gracieuse, malgré tout l'art qu'elles mettent à l'embellir. Ce costume consiste en une jupe de mousseline ou de gaze garnie de grands falbalas ou même d'une frange d'or, et retenue au-dessus des hanches par une écharpe de soie. Puis vient le *huepil* à manches courtes, qui laisse une partie des reins à découvert, et se moule en flottant sur la poitrine. Cet *huepil* est de mousseline brodée ou d'une étoffe de couleur unie; mais elles en portent un second, toujours de mousseline blanche, sur la tête, de manière que la garniture du cou se trouve faire un encadrement à la figure, et que les deux manches retombent par devant jusqu'à la ceinture, et par derrière jusqu'au milieu du dos. L'ensemble de ce vêtement, parfaitement propre à rehausser les attraits d'une jeune femme, conserve à merveille toutes les formes du corps, et est à la fois riche et gracieux.

La première fois que je vis de jeunes *Tehuantepecanas* dans leur costume national, elles me parurent adorables. D'ailleurs elles ont dans le regard et dans leurs manières un air de mollesse qui s'allie parfaitement à la grâce de leurs atours. Vivant sous un ciel brûlant, elles sont passionnées pour le plaisir. Le voyageur qui arrive à Tehuantepec un jour de fête, et qui voit ces jeunes filles si élégamment parées, reste surpris et charmé de ce spectacle, comme on le serait de trouver une belle végétation et une fraîche verdure au milieu des sables arides de la Libye; il vient de parcourir un pays dont les rares habitans offrent une laideur et une saleté qui répugnent; le contraste lui fait sentir tout le charme d'un changement inattendu.

Je me souviens d'avoir éprouvé une semblable surprise en voyagean en Allemagne au sortir de mes études. Nous étions au mois d'août, et je venais de quitter la Bourgogne, où les campagnes ne présentent à cette époque de l'année que des pailles sèches et des gazons flétris. A peine eus-je passé le Rhin à Kehl, qu'un paysage charmant s'offrit à mes yeux: sites pittoresques, verdure, fraîcheur, tout contrastait avec la sécheresse de nos provinces, et remplissait déjà mon âme d'une douce volupté. Mais voici que de jeunes paysannes viennent embellir encore ce riant tableau: ce n'est plus ce teint hâlé des filles de nos campagnes, cette rudesse des formes, ces vêtemens grossiers et portés sans art; ce sont de véritables bergères de Florian et de Gesner, les Philis et les Chloés de nos théâtres. Mille fois, à la vue de ces séduisantes dryades, je fus tenté de me changer en Corydon pour aller partager leurs travaux champêtres et me mêler à leurs jeux; maintenant même que l'age a mûri mes pensées, souvent le souvenir me ramène aux délicieux ombrages des bords de la Murg ou de la Forêt-Noire.

Mais où me suis-je laissé entraîner? Nous étions à visiter la partie orientale de la vallée d'Oaxaca, et nous voici sur les bords du Rhin. Laissons donc à d'autres le soin de chanter plus dignement les idylles de la vieille Europe, et retournons sur notre plateau des Cordillières, où nous pouvons encore révéler des choses que le monde ignore.

CHAPITRE TROISIÈME.

Les Zapotèques. — Téozapotlan. — Villes et villages. — Tumuli. — Vincent-Guerrero. — Indiens voleurs. — Troubadours.

La partie sud de la vallée ne le cède en rien à celle que nous connaissons déjà: les beaux villages y abondent; les cultures y sont plus riches encore, et la grandeur passée des Zapotèques y a laissé des vestiges plus nombreux et non moins intéressans.

Téozapotlan, aujourd'hui Zachila, village situé à deux lieues et demie d'Oaxaca, était la capitale des Zapotèques, dont les frontières s'étendaient depuis Los Cues jusqu'à Xoconusco (1). Ce peuple riche, puissant, industrieux, avait une cour non moins brillante que celle des grands feudataires de la couronne de Mexico. En 1464, Ajayacatl, sixième roi des Mexicains, ayant entrepris une expédition contre les Zapotèques, afin d'avoir des prisonniers à sacrifier dans la cérémonie de son couronnement, les vainquit, mais ne les soumit pas entièrement, circonstance qui, vingt ans plus tard, fournit à Ahuizotl le prétexte de la renouveler pour la dédicace du grand *téocalli* de Mexico, où périrent tant de milliers de victimes. Enfin Moteuczoma II envoya aussi une armée contre eux et contre leurs voisins les Mixtèques, pour punir leur rébellion: ils avaient massacré les garnisons mexicaines, et refusaient de payer le tribut qui leur avait été précédemment imposé. Cette fois les chances de la guerre ne favorisèrent pas autant les Mexicains; comme les hostilités traînaient en longueur, on convint d'un accommodement, en garantie duquel Moteuczoma donna une de ses filles, la belle Coyolicotzin, en mariage à Cosijoëza, qui fut le dernier roi de Téozapotlan.

Tel était l'état du royaume Zapotèque quand Cortez y arriva, en 1522, lors de son expédition d'Honduras. La supériorité des armes espagnoles, la chute de Mexico, et, plus que tout cela, les anciennes traditions qui prédestinaient ces héros venus de l'Orient à la domination du pays, portèrent les Zapotèques à se soumettre de leur plein gré. A l'arrivée de Cortez, Cosijoëza lui envoya de riches présens et lui fit annoncer qu'il était prêt à reconnaître le roi Catholique pour suzerain.

(1) Xoconusco est un petit État libre entre le département d'Oaxaca et la république de Guatémala.

La douceur du climat de cette belle vallée, les riches productions de son sol, charmèrent le conquérant, qui y fonda la ville d'Antequera sur l'emplacement du village de Guajac, et y prit des terres pour son domaine seigneurial que Charles-Quint érigea en marquisat.

Néanmoins, quoiqu'il eût choisi son fief sur le territoire des Zapotèques, ceux-ci n'en furent pas mieux traités ; grands et petits se fondirent bientôt en une seule classe qui conserva le stigmate des vaincus. Téozapotlan devint désert; Zachila, qui s'éleva sur ses ruines, ne conserva d'autres vestiges de splendeur qu'une grande quantité de monticules, dont la plupart sont des sépultures et quelques-uns des *téocallis.*

Toute la campagne entre Zachila, Cuilapa et Oaxaca, est hérissée de ces *tumuli* coniques d'une hauteur variable de quinze à cinquante pieds. Ils sont faits de terre ou de pierrailles mêlées d'argile, avec un petit caveau au centre où l'on trouve ordinairement des ossemens et des figurines d'argile et de pierre, les unes représentant des images fantastiques d'idoles, les autres retraçant vraisemblablement les traits et la dignité du défunt. Le caractère des figures est le même que celui des Indiens zapotèques de l'époque actuelle : de grands nez fortement aquilins, des bouches à grosses lèvres, et des yeux relevés à la chinoise; c'est tout à fait le type tartare.

Ces tombeaux recèlent aussi des miroirs métalliques, des amulettes de pierre ou de marbre poli, des haches de cuivre dont je ne comprends l'usage ni comme arme, ni comme instrument tranchant, attendu leur peu d'épaisseur et leur facilité à se tordre. Quelquefois on a trouvé des colliers de petites boules revêtues d'or, des ornemens d'or pour la tête et pour les oreilles, et même, il y a peu d'années, le curé de Teutitlan del Valle était possesseur d'une petite perruche du même métal, sculptée avec art, qu'on avait trouvée dans une des sépultures de ce village.

Cuilapa, situé au pied des monts, au nord-ouest de Zachila, est un charmant village, où les cases et les *tumuli* sont entremêlés aux plus belles plantations d'arbres fruitiers qu'on puisse voir. Quoiqu'il soit au centre du pays zapotèque, on y parle le mixtèque, singularité qui vient de ce que dans leurs guerres contre le roi de Téozapotlan, les Mixtèques y conservèrent si longtemps un poste militaire, qu'ils y contractèrent un grand nombre d'alliances, et y généralisèrent leur langue au point qu'elle devint la seule en usage.

C'est à Cuilapa que le président de la république, Vincent Guerrero, fut fusillé en 1831. La guerre civile était depuis longtemps allumée dans le sud; Guerrero disputait le pouvoir au vice-président Anastase Bustamante, qui l'avait usurpé, et les deux factions, totalement divisées de principes et d'intérêts, hâtaient de leurs efforts leur mutuelle destruction. Guerrero avait moins de troupes et moins de ressources que son adversaire, mais il avait une parfaite connaissance des lieux où il faisait la guerre ; il était bon chef de partisans, actif et intrépide, et selon toute apparence, il devait encore résister longtemps avant de céder.

Cette raison décida le parti *écossais* (conservateur) à couper au plus court sans s'embarrasser si le moyen décisif était honnête ou non. Un brick génois avait relâché au port d'Acapulco : on fit des ouvertures au capitaine pour favoriser l'arrestation de Guerrero qui occupait la ville, et l'infâme Picaluga promit, moyennant six mille piastres, de livrer ce malheureux général.

En effet, invité à souper à son bord, Guerrero s'y rendit avec deux de ses officiers, sans précaution comme sans défiance : à peine eut-il mis le pied sur le pont que le capitaine le fit saisir et garrotter ; puis il leva l'ancre et sortit de la rade. Le brick fit voile pour Huatulco, petit port peu fréquenté, où l'on avait envoyé des troupes pour recevoir le prisonnier. Guerrero leur fut livré, et conduit à Oaxaca, où son ennemi mortel Ramirez y Sesma l'attendait; le prisonnier y fut jugé par un conseil de guerre incompétent et illégal qui l'avait condamné d'avance.

Dans la crainte d'un mouvement à Oaxaca, on le mena à Cualapa pour le fusiller. Il y passa deux jours *en chapelle*, selon l'usage qui accorde ce temps au condamné pour se recommander à Dieu, et le troisième jour, à six heures du matin, il expira au lieu du supplice, attaché à une croix et tournant le dos aux soldats qui exécutaient la sentence, marque d'infamie qu'on ajoute à la peine afflictive du traître à la patrie, mais qui ne prouve pas que Guerrero fût plus traître que ceux qui la lui imposaient.

Vincent Guerrero était un Indien qui avait commencé par être muletier. Plus tard, s'étant fait connaître dans les guerres de l'indépendance comme bon chef de *guérillas*, il avait reçu un grade dans l'armée, où, continuant à se distinguer, il finit par devenir général de division. Alors le parti libéral, dont il était l'idole, le porta à la présidence; mais il n'habita pas longtemps le palais des vice-rois. Les ennemis de son système se soulevèrent; il eut l'imprudence d'abandonner la capitale pour aller combattre en personne; dès lors il perdit sa cause, et bientôt après la vie, comme nous venons de le voir.

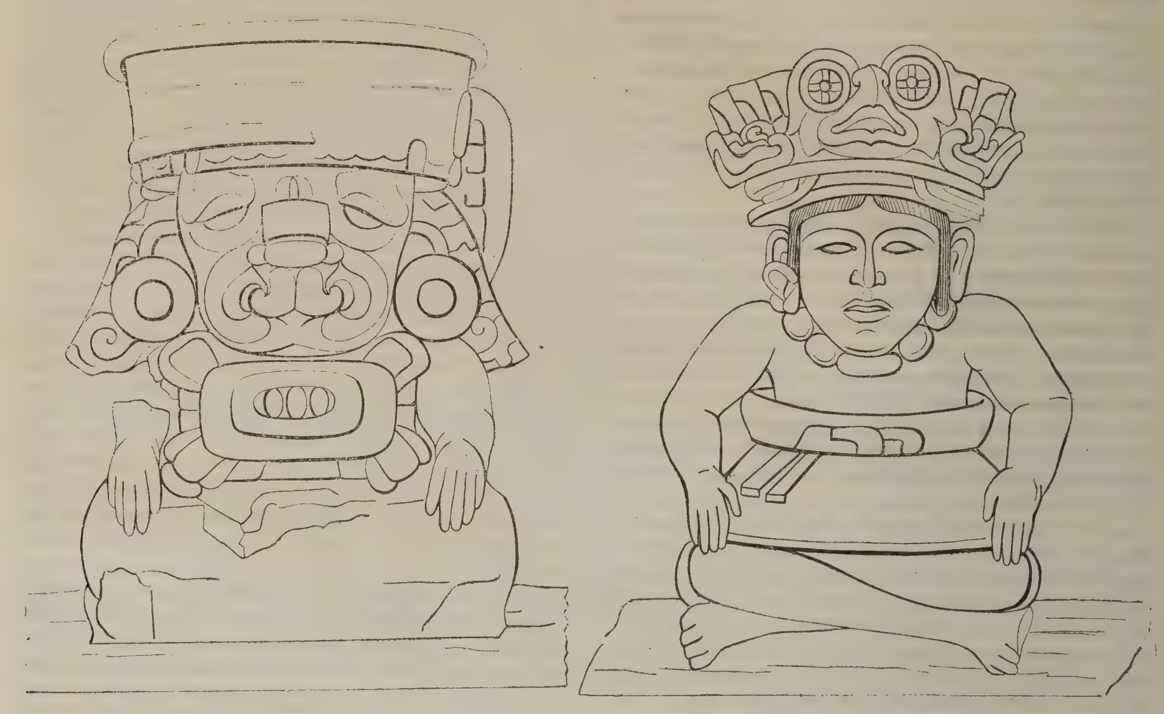
Quand Gomez Farias occupa la présidence, en 1834, il fit réhabiliter sa mémoire, et ordonna l'exhumation de ses restes, qui, renfermés dans une urne d'argent, furent déposés sous une pierre tumulaire dans le couvent de Santo Domingo d'Oaxaca; mais la même destinée qui l'avait sitôt précipité du rang suprême pendant sa vie, priva bientôt ses cendres de ce dernier honneur; on fondit l'urne un an après, et on enterra ses restes dans le cimetière du couvent, où, sans doute, on les laissera désormais en paix.

Guerrero était un homme ignorant, mais doué d'un certain tact qui dénotait un esprit supérieur. Ses ennemis l'accusent d'avoir participé à la décision de livrer le Parian de Mexico au pillage après l'action de la Acordada ; mais il est probable que ce reproche est au moins hasardé, car Guerrero n'était point un homme méchant. D'ailleurs, il ne se trouvait pas sur les lieux : c'était le général Lobato qui commandait en chef, et il faut rejeter sur lui la faute et les récriminations.

Les Indiens du village de Cuilapa ont un caractère assez méchant et reçoivent surtout fort mal ceux qui veulent faire des fouilles sur leur territoire. Un Allemand faillit dernièrement être victime de son goût pour les recherches d'antiquités; il était allé à Cuilapa muni d'une autorisation du préfet d'Oaxaca pour fouiller un de ces tertres funéraires. Les ouvriers commençaient déjà à déterrer les deux figures dont nous donnons le dessin, et qui représentaient l'une une idole, l'autre la statue d'une femme de cacique, lorsque attaqué à coups de pierres par les Indiens, ils n'eurent que le temps de remonter à cheval, et s'enfuirent au galop sans envie de revenir.

Cependant les Indiens qui habitent les terres chaudes (*tierros calientes*) et les climats de transition, comme celui d'Oaxaca, n'ont ordinairement aucune malignité dans le caractère. Ils sont bons, parce qu'ils mènent une vie facile. Le ciel les protége contre le froid ; la terre pourvoit avec prodigalité à tous leurs besoins : l'âge d'or fleurit parmi eux.

Quand on arrive aux régions froides de la république, un changement complet s'opère dans les choses et dans les hommes. La végétation perd sa force et sa variété ; elle prend un aspect plus sombre ; le paysage ne rappelle plus rien de l'Amérique. Au lieu des jolies cases de roseaux qui laissent l'intérieur à découvert, on ne voit que des huttes de terre ou de pierres grossièrement entassées et couvertes d'un toit enfumé. Plus de ces Indiennes dont les cheveux tombent sur les épaules en tresses d'un noir luisant, et dont le seul vêtement est un *enrollado* toujours blanc. Plus de ces hommes d'une propreté exquise, riches des richesses de la nature, et toujours joyeux des biens qu'elle leur donne, se réveillant aux derniers chants des oiseaux, et passant la nuit à chanter et à danser devant leurs cases au son d'une guitare. Maintenant un peuple d'une malpropreté dégoûtante habite les villages et couvre les chemins. Les femmes, à peine vêtues de lambeaux d'étoffe de laine noire, les cheveux épars, chargés d'ordure et de vermine, apparaissent à la porte de leurs tanières comme d'horribles visions, comme des sorcières de malédiction. Les jeux, les chants, les cases disparaissent; l'Indien a perdu sa gaîté ; il est misérable. L'œil sombre, recueilli en lui-même, il médite le mal ; il songe à se venger de sa misère et de la rigueur partiale de la Providence envers lui.



Statue d'une idole et d'une femme de cacique.

Il faut s'armer pour voyager, à moins qu'on ait pris la résolution de se laisser dévaliser. Les environs de Pérote, de la Puebla, de Rio-Frio, etc., sont fameux par les attaques fréquentes des voleurs; à l'approche de ces lieux redoutés, la vue d'un homme armé suffit pour donner l'alerte. Néanmoins, les voleurs de grands chemins, au Mexique, fuient le péril, et n'attaquent guère que quand ils pensent avoir bon marché des voyageurs. Deux hommes bien armés peuvent se débarrasser facilement de six ou huit voleurs ; et, seraient-ils même davantage, ils les mettent souvent en fuite dès qu'ils tuent à mort un des brigands. Par malheur, trop souvent on est attaqué à l'improviste dans des endroits resserrés où l'on ne peut connaître le nombre des agresseurs ; on se rend alors dans la crainte d'un mal pire que celui d'être volé, si on faisait une résistance inutile.

Le vol à main armée n'est connu, au Mexique, que depuis le commencement des guerres de l'indépendance. Depuis lors, l'impunité a été à peu près certaine, les hommes nés pour le crime ont pu suivre leur funeste inclination. Sous le régime des Espagnols, il y avait au moins cela de bon, que le voleur n'échappait point à la corde lorsqu'il était pris ; la terreur du châtiment paralysait toute envie malfaisante, rendait les voyages sans dangers et assurait les communications; le Mexicain a trop peu de besoins pour chercher une amélioration à son existence en affrontant la mort. Un voyageur pouvait alors passer la nuit dans une case ouverte, la tête appuyée sur un sac de piastres, et il y dormait en sûreté. Chaque mois il se faisait, de Mexico à Vera-Cruz, une ou deux *conduites* d'un million de piastres et plus ; quoiqu'il n'y eût aucune escorte, le petit pavillon royal qui flottait sur les mules était respecté. Iturbide le premier, pour activer la marche de l'insurrection, osa s'emparer de ce trésor confié à la bonne foi publique ; depuis ce temps-là les *conduites*, devenues plus rares à cause de l'appauvrissement du pays, ne sortent de Mexico qu'accompagnées d'un corps de cavalerie ; encore celui qui leur confie sa fortune n'est-il jamais sans appréhension qu'après avoir appris l'arrivée de son convoi à Vera-Cruz.

Dans les terres chaudes, les Indiens et les mulâtres ont un goût particulier pour la musique, et savent presque tous jouer de la guitare. Assis, le soir, sur une natte devant leurs cases, ou se promenant au clair de la lune, ils font résonner leur instrument avec assez d'harmonie, mais non avec assez de variété, car ils répètent souvent un quart d'heure la même mesure. Ils chantent aussi en s'accompagnant; leurs voix sont aigres et perçantes. Cependant, dans la province d'Oaxaca, et particulièrement à l'*Hacienda* de Guenduleïn, j'ai trouvé la voix des Indiens beaucoup moins désagréable que sur la côte de Vera-Cruz. Le matin et le soir, avant et après le travail, 50 ou 60 ouvriers, rassemblés dans la cour de l'habitation, chantaient les louanges du Seigneur. L'un d'eux, avec une voix de stentor qu'on en-

tendait à une demi-lieue, entonnait le chant; tous les autres y répondaient en basse. Ce n'était pas précisément joli, mais cela ne manquait pas d'un certain agrément qui faisait écouter patiemment la prière jusqu'à la fin.

Un soir que le maître de l'*Hacienda* me régala d'un petit concert de guitare et de harpe, je fus singulièrement surpris d'entendre un pauvre ouvrier exécuter, sur une harpe crasseuse, des morceaux charmants avec une précision et un talent tout à fait remarquables. Cet homme avait reçu quelques leçons d'un harpiste de Jalapa, et n'avait pas tardé à surpasser son maître.

Je rendrais difficilement l'effet que produisait sur moi cet Indien à peau rouge, couvert de vêtements sales et en lambeaux, formant des accords si mélodieux, et caressant les cordes de son instrument avec cette facilité qui donne toujours de la grâce. L'art ennoblissait, dans la pensée, le barde zapotèque; mais quand les yeux se reportaient sur ses mains calleuses et noircies par la terre que le hoyau y avait laissée, la couronne du barde tombait et l'illusion disparaissait.

Les Indiens ont de grandes dispositions pour tous les arts manuels, et deviennent d'excellents ouvriers comme de bons musiciens lorsqu'ils travaillent sous d'habiles maîtres. Quand l'industrie du Mexique aura pris un plus grand essor, on tirera bon parti de leur intelligence; mais cependant on ne doit pas espérer de pouvoir, avant longtemps, inspirer aux populations indigènes du goût pour un changement quelconque dans leur existence normale. Elles sont aussi attachées à leur misère que les peuples civilisés le sont aux richesses, et font autant pour la conserver que ceux-ci pour en sortir. De même que le Lapon ne change ni son gîte enfumé, ni son poisson sec, ni son huile puante, pour nos commodités et nos mets délicats; de même l'Indien préfère sa natte, sa *tortille* et ses habitudes agrestes aux douceurs de la vie citadine. Il a même un certain dédain pour les usages créoles, et consent rarement à contracter des alliances avec eux dans les villages éloignés des villes.

Si ces hommes demi-sauvages sont contents de leur sort, ne serait-ce pas une cruauté de les tirer de leur état paisible pour les rendre le jouet de nos passions? Si cette atonie dans leur existence ne leur procure pas des jouissances épurées, elle leur ôte du moins bien des soucis, bien des chagrins amers; car la civilisation fait payer cher les plaisirs dont elle apprend à jouir.

Que ne s'applique-t-on plutôt à les améliorer par des leçons de morale qui leur enseigneraient leurs devoirs et par des tableaux de vertus mises en action qui leur rendraient palpables les bienfaits d'une religion résumée dans la foi, l'espérance et la charité! Je me suis toujours senti meilleur après la lecture d'Alibée ou de Bernardin de Saint-Pierre. Si Fénelon avait eu plus d'imitateurs, combien le catholicisme n'y eût-il pas gagné! L'éloquence de l'évêque de Meaux foudroie, celle de l'archevêque de Cambrai pénètre dans l'âme comme un parfum ineffable, et fait aimer la vertu qu'elle orne de tant d'attraits.

Les peuplades indiennes n'ont encore d'autres idées de la religion des conquérants que celles qui n'ont aucun rapport avec la morale, et il reste ainsi beaucoup à faire pour les policer entièrement, c'est-à-dire pour les convaincre de leurs devoirs de chrétiens et de citoyens. Qu'on leur donne donc les moyens de connaître ces mêmes devoirs et d'adoucir leurs mœurs par une piété raisonnée; mais qu'on se garde bien d'altérer une simplicité qui est le premier de leurs biens.

MATHIEU DE FOSSEY.



Palais mexicain à Mitla.

ÉTUDES MORALES.

UN VOLEUR DEVANT SES JUGES.

Ce que nous allons raconter est une histoire vraie, nous le garantissons; moderne, car elle ne date que du mois de février dernier; déjà bien connue, peut-être, les faits qu'elle révèle se sont passés à Lille, et les deux tiers de la population vous diront qu'ils savent l'aventure du maçon Durand et de ses deux enfans.

C'est un drame; mais un drame naturel et simple, sans emphase, sans péripétie, sans fiction, dont deux enfans, l'un de onze et l'autre de douze ans, sont les héros.

Hélas! par les temps où nous vivons, où les hommes nous apparaissent dégradés et déchus, c'est à la vie des enfans qu'il faut demander les grands exemples de courage, de vertu, de dévouement, et c'est ce que nous faisons.

De tous les jours si rudes et si pénibles pour le pauvre, les jours d'hiver sont les plus difficiles à traverser: à ses privations habituelles viennent s'ajouter de nouvelles privations; à ses souffrances déjà si dures, des souffrances plus dures encore, alors que la terre disparaît sous son vaste linceul de neige, que le vert feuillage est remplacé par le givre étincelant, que le soleil est sans force, et que l'âpre gelée partout pénètre, règne partout.

Pour les riches et les heureux du monde, cette époque de l'année est celle des fêtes et des plaisirs; à eux les épais tapis, les vêtemens moelleux, les vastes foyers où pétille un feu dont on éveille sans cesse la dévorante activité. Tous ces moyens, fournis par la fortune, leur créent un printemps perpétuel au milieu de leurs salons, où ils défient le froid et rient de ses rigueurs.

Mais comme il faut une proie à l'impitoyable hiver, c'est la famille du pauvre qui lui est livrée. Il n'a, lui, pour se protéger contre son ennemi, ni les riches habits, ni les précieuses fourrures, ni les prodigues foyers; les membres de ses petits enfans bleuissent en tremblotant dans leurs habits que perce le froid; la bise souffle dans sa misérable habitation, et son âtre s'échauffe à peine sous le morceau de bois fumeux et noirci qui s'y consume en silence.

Oh! que de douleurs muettes et solitaires voient ces jours terribles, que de larmes honteuses, que de désespoirs, que de morts inconnues!

Pierre Durand, honnête maçon, de Lille, pauvre, mais estimé de tous ceux qui le connaissaient, pour ses habitudes laborieuses, sa probité et sa bonne conduite, était resté veuf avec deux enfans encore bien jeunes.

Jacques, qui était l'aîné, avait douze ans; Louise n'en avait que onze.

Quoique privé des soins d'une femme, le petit ménage de Durand ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'ordre et de la propreté. Levés dès le matin avec leur père, qui allait à ses travaux, Jacques et Louise se partageaient la besogne. Louise s'occupait de l'intérieur, remplissait les fonctions de ménagère, et préparait la nourriture de la famille; Jacques répondait aux visiteurs et faisait les commissions de son père.

Quelque faibles que fussent les gains du brave maçon, ils suffisaient à ses besoins, si bornés, et à ceux de ses enfans.

Mais vint l'hiver avec son froid terrible et ses longues rigueurs. Alors cessèrent les travaux du pauvre ouvrier, et avec eux disparurent les ressources qui lui procuraient le pain de chaque jour.

La misère parlait haut, il fallut lui obéir. Durand vendit pièce par pièce le peu qu'il possédait; et tant qu'il eut un habit à vendre, ou un meuble à brûler, ses enfans ne souffrirent pas trop de la faim ni du froid.

Mais un jour, la chambre était nue, les armoires vides; le froid était plus cruel encore, et les enfans avaient froid et faim.

Un dernier moyen restait, Durand l'employa: le brave père se dépouilla pour couvrir ses enfans; il jeûna pour leur donner sa part de pain.

Mais il ne pouvait en être longtemps ainsi. Épuisé par les privations de tout genre, miné par le chagrin, torturé par le froid et la faim, Durand tomba malade.

Il fallut voir alors ces deux pauvres enfans lutter de courage et d'abnégation, l'entourer des soins les plus tendres, et essuyer en cachette leurs larmes pour sourire à leur père, et tâcher de lui rendre le courage et l'espoir.

Mais la misère pesait toujours plus lourdement sur ces malheureux, et ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie.

Jacques et Louise, inspirés par leur admirable dévouement, imaginèrent alors un moyen qui leur procura en effet quelques ressources, et leur permit de soulager leur père, qui, sans cela, serait mort infailliblement.

Chaque soir, à l'heure où le père s'assoupissait, ils quittaient à bas bruit son lit, près duquel ils veillaient sans cesse, et s'acheminaient vers la porte de la rue, qu'ils refermaient avec précaution derrière eux.

Puis ils se mettaient à courir vers un quartier éloigné et où ils étaient complétement inconnus.

Arrivés, ils se plaçaient tous deux au-dessous des fenêtres qu'ils voyaient les mieux éclairées et qui attestaient la présence d'hôtes nombreux réunis pour le plaisir, et là ils se mettaient à chanter, en forçant leur pauvre petite voix à ne pas trop trembler sous le froid, une de ces chansons que, dans des temps plus heureux, leur avait apprises leur mère.

Parfois la fenêtre s'ouvrait brusquement, et une pièce d'argent jetée par le riche, importuné au milieu de sa fête, venait tomber aux pieds des enfans qui la ramassaient avidement et l'emportaient en pleurant de joie.

Mais souvent aussi ils ne recueillaient, durant les deux longues heures qu'ils passaient ainsi, que de rares aumônes que le passant leur jetait en courant; alors ils revenaient moins vite retrouver leur père; car ils savaient qu'ils ne pourraient point lui donner, ce soir-là, ce dont il avait tant besoin.

Il y a de ces fatalités inexplicables, et qui ne sont, hélas! que trop habituelles chez les malheureux. Ce moyen trouvé par leur cœur, et dont ils s'étaient tant applaudis, finit par ne plus leur rapporter que des déceptions et des douleurs; plus de fenêtres qui s'ouvrissent pour une largesse, plus de passant qui jetât son obole, plus de pauvre femme qui, n'ayant point d'argent, apportât un morceau de pain, en

priant le ciel de prendre pitié de ces petits : tout semblait les abandonner et conspirer contre eux.

Leur père était convalescent et ils n'avaient pas de pain pour le soutenir, et son breuvage gelait dans le vase qui le contenait, et le froid redoublait encore.

Jacques, désespéré, allait aux portes des cafés et des lieux publics; il dévorait la rougeur qui lui brûlait les joues, forcé qu'il était de mendier à la face de tous.

Et rien encore; de toutes parts on le chassait en l'accablant d'humiliations, d'épithètes grossières, de paroles et de gestes menaçans, et il revenait pleurer près de sa sœur qui se tenait silencieuse et immobile à l'écart.

Deux fois Jacques et Louise étaient revenus sans rien rapporter, et le troisième soir, en quittant la maison, Jacques jura qu'il n'y rentrerait point sans avoir à offrir quelque soulagement à son père.

Mais, hélas! cette soirée se passa comme les deux autres, et aucune aumône, quelque faible qu'elle fût, ne vint calmer le désespoir du frère et de la sœur. Repoussé de tous, irrité, hors de lui, Jacques prit alors une résolution, que son extrême malheur pouvait seul excuser.

— Vois, dit-il en montrant à sa sœur deux pains placés dans la montre d'un boulanger, qui, une heure auparavant, lui en avait refusé un faible morceau, il y a là de quoi empêcher notre père de mourir.

— Mais c'est voler, fit Louise en pâlissant.

— C'est vrai, répliqua Jacques, et c'est une chose bien horrible; mais il ne faut pas que notre père meure, entends-tu, sœur; notre pauvre père qui nous aime tant.

— Malheureux frère, mais on te mettra en prison.

— Tant mieux, ce sera un de moins à nourrir; et puis, je dirai à tout le monde que mon père meurt de faim, et on viendra vous secourir; puis, plus tard, je payerai le pain que j'aurai pris. Mais il ne faut pas que l'on t'arrête, toi, notre père aurait trop de chagrin, s'il nous perdait tous deux; attends, et écoute bien ce que je vais te dire :

Je vais tirer tout doucement ces pains, tu les prendras, puis tu te sauveras; je ferai du bruit ensuite et l'on m'arrêtera, mais tu seras hors de danger.

La pauvre Louise pleurait en entendant Jacques parler ainsi.

— Si c'était plutôt moi, dit-elle, qu'on arrête; toi, tu seras plus utile à notre père.

— Non, reprit Jacques tu n'oserais pas parler aux gendarmes, et ils te feraient peut-être du mal. Allons, ne pleure pas ainsi, bonne petite sœur, et embrasse-moi pour me donner du courage, car ce que je fais là, je le sais, n'est pas bien, et, quand notre père l'apprendra, il en aura du chagrin; mais, enfin, je ne veux pas qu'il meure.

Et les deux pauvres enfans se pressèrent dans leurs bras, et se dirent adieu en sanglotant.

Ils firent ainsi que Jacques avait décidé; celui-ci tira de la montre les pains par une vitre qui était brisée, les donna à sa sœur, qui s'enfuit précipitamment, puis fit du bruit de manière à éveiller l'attention des personnes qui étaient à l'intérieur.

On s'aperçut de la soustraction des pains, on cria au voleur, et l'on arrêta bientôt Jacques, qui, pour se faire reconnaître, avait fait semblant de s'enfuir.

Aux cris de tous ces gens, la pauvre Louise n'eut pas le courage de retourner seule près de son père et de laisser conduire Jacques en prison; elle courut à la maison du boulanger, et jetant à terre les deux pains qu'elle portait dans ses bras, se déclara l'auteur du vol pour lequel on arrêtait injustement, disait-elle, son malheureux frère. C'était un spectacle à la fois lamentable et digne d'admiration que de voir ces deux enfans se disputant, comme un prix qui leur était dû, la honte d'un vol, et la punition qu'il entraîne.

Déjà les spectateurs de cette scène touchante avaient changé de sentimens envers ces jeunes infortunés, la pitié avait succédé à la colère, et aux menaces, des paroles de consolation, lorsque le magistrat qu'on avait fait prévenir arriva.

Mais en ce moment la cause de Jacques et de sa sœur était au trois quarts gagnée; au lieu d'accusateurs, ils n'avaient plus que des amis et des défenseurs.

Celui qu'on avait appelé pour punir au nom de la loi, n'eut plus qu'une douce mission à remplir; non-seulement il fit mettre en liberté les deux pauvres enfans, mais, sur son invitation et à son exemple, les témoins de cette scène touchante improvisèrent une souscription, dont les premiers produits furent portés au brave Durand, qui fut ainsi sauvé des horreurs de la misère à laquelle il allait succomber.

Cet acte de dévouement sublime fut bientôt connu de toute la ville; chacun à l'envi voulut connaître ces deux héroïques enfans, et les récompenser en offrant des secours au père.

Bientôt Durand se rétablit, et, grâce à la glorieuse renommée que lui avaient donnée Jacques et Louise, il vit sa modeste et obscure clientèle s'enrichir des noms les plus recommandables, et il n'eut plus qu'à faire choix entre les travaux les plus lucratifs.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'hiver s'est enfui, les neiges ont disparu sous le soleil d'avril, et la bise aiguë a fait place aux douces émanations du printemps; mais quelques mois encore, et les cruels temps d'hiver reviendront à leur tour.

Fasse Dieu le plus petit possible le nombre des pauvres qui auront alors à souffrir du froid et de la faim, et qu'à ceux-là pour consolation, pour aide, pour providence, il envoie des enfans au courage héroïque, à l'admirable dévouement, tels que ceux du maçon Durand!

Victor HERBIN.

ÉTUDES DE CONCHYLIOLOGIE.

LES COQUILLAGES.

Déjà notre collaborateur, M. Auguste Bertsch, a publié dans le *Musée des Familles* quelques notes curieuses et savantes sur les coquillages; celles qui suivent compléteront son travail.

Les coquillages occupent un rang distingué parmi les productions les plus remarquables de la nature; leur description et leur classification appartiennent à une science appelée conchyliologie. Les naturalistes diffèrent entre eux dans la manière de les classer : quelques-uns distinguent les diverses espèces d'après la forme et les mœurs de l'animal qui occupe la coquille; d'autres les désignent par les caractères qu'offre la substance solide qui les enveloppe et les protége. Ce dernier mode répond mieux à notre plan,

et se rattache plus exactement au sens du mot conchyliologie, qui signifie proprement la science des coquilles.

Cette branche de l'histoire naturelle offre un attrait particulier à la jeunesse ; elle réunit à la variété et à l'élégance des formes le brillant des couleurs et les détails du dernier fini. Nous espérons que ce que nous allons en dire pourra engager quelques-uns de nos lecteurs à chercher dans les traités spéciaux des connaissances plus complètes. Les gravures présentent un spécimen de trente-sept genres ou familles ; nous allons essayer d'en expliquer les noms en disant quelques mots et sur la coquille et sur l'hôte qui l'habite.

Linnée, Bruguières, et M. de Lamarck, se sont occupés de la classification des *testacés*, du mot latin *testa*, croûte, enveloppe solide. Lamarck, en particulier, est l'inventeur d'un système qui paraît devoir remplacer tous les autres. C'est à ses ouvrages que nous conseillons de recourir si l'on veut bien connaître les mollusques et leurs riantes habitations. Le mot mollusque est emprunté au latin *mollis*, mou, parce que ces animaux sont d'une substance molle, et qu'ils n'ont ni os ni arêtes.

Les naturalistes emploient souvent les mots testacés et crustacés. Les testacés ont une partie de leur corps attachée à la coquille : tels sont les limaçons de nos jardins. Les crabes, et les écrevisses de mer ou homards, sont des crustacés, parce que leurs corps sont couverts d'une espèce d'armure, dont les différentes pièces sont adaptées à chacun de leurs membres.

Il y a trois classes ou divisions dans les coquilles, et elles se subdivisent en un grand nombre de familles, d'espèces et de variétés. La première de ces classes renferme les coquilles qui sont formées d'une seule pièce ou d'une valve. On les appelle pour cette raison *univalves*. La seconde renferme les coquilles à deux valves ou les *bivalves*; enfin, dans la troisième sont rangées toutes celles qui ont plus de deux valves, et qu'on nomme *multivalves*.

Comme un grand nombre de coquilles se trouvent dans les rivières aussi bien que dans la mer, et que quelques-unes ne se trouvent que dans les rivières, nous avons cru devoir dépasser les limites de notre titre, qui n'annonçait que les productions de l'Océan.

UNIVALVES. — L'ARGONAUTE ARGO. — On suppose que cet animal a donné le premier à l'homme l'idée d'employer les voiles ; et c'est sans doute pour cette raison qu'il porte le nom du premier vaisseau qui se soit aventuré sur la mer, celui dans lequel Jason et ses compagnons allèrent à la conquête de la Toison d'Or, 1263 ans avant J.-C.

La coquille est de forme spirale, et presque aussi mince que du papier ; on ne croit pas que le mollusque qui la gou-



L'Argonaute Argo.

verne, et qui n'y est point attaché, ait fabriqué lui-même cette machine.

L'argonaute rampe sur ses longs *tentacula* ou sur ses bras, la quille du coquillage étant tournée en dessus lorsque l'animal est au fond de la mer. Dans les temps calmes, il s'élève à la surface en dégageant une certaine quantité de fluide qui le rendait plus pesant que l'eau de la mer ; dans cette position, il étend deux de ses bras, dont chacun est garni d'une membrane ovale qui fait l'office de voiles ; ses autres bras, qui sont au nombre de six, pendent le long des flancs du coquillage, et servent de gouvernail et de rames. L'argonaute n'est pas facile à prendre ; à la moindre alarme, il plie ses voiles, rentre dans l'eau en retournant sa coquille, et plonge au fond.

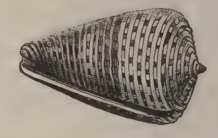
Le NAUTILUS POMPILIUS. — Ce coquillage est beaucoup plus gros que celui que nous venons de décrire ; il en diffère



Le Nautilus Pompilius.

en ce que l'intérieur de sa coque est partagé en un grand nombre de cellules que traverse un long tube ou siphon. Il flotte sur l'eau comme l'argonaute, mais ses tentacules sont plus nombreux. Il est commun dans les mers des Indes, d'où on l'apporte en Europe pour figurer dans les cabinets des amateurs ou dans des ornements de joaillerie. Dans l'Orient, on en fait des coupes qu'on embellit d'ornemens curieux et de sculptures. En grec, le mot nautilus signifie navigateur.

Le CONUS ou *cône* est ainsi appelé de sa forme ; ce genre est peut-être le plus beau et le plus varié de tous les uni-

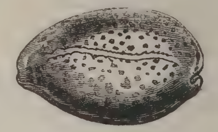


Le Conus tesselatus.

valves, et les individus les plus précieux lui appartiennent. Les cônes fréquentent les mers des climats chauds, et se trouvent à une profondeur de dix à douze brasses.

Le spécimen de notre gravure offre le *conus tesselatus* ou cône mosaïque.

Le CYPRÆA est un coquillage uni, luisant, agréablement nuancé, et couvert de marques quelquefois symétriques ; il



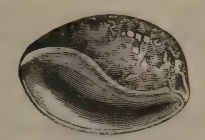
Le Cypræa Tigris.

est surtout remarquable par la variété de son aspect dans les différentes périodes de son accroissement. Lorsqu'il est jeune, il serait difficilement reconnu par un observateur inexpérimenté. Lamarck rapporte que le mollusque du cypræa continue à grossir quoique sa coquille soit déjà complète. Lorsqu'il trouve son habitation trop étroite, il la quitte pour s'en construire une nouvelle. On en trouve assez souvent, et de différentes grandeurs, dont l'aspect semble appuyer l'opinion de Lamarck. La gravure représente le *cypræa tigris*.

La BULLA ou *bulle*. — Cette coquille a la forme d'un œuf ; en général elle ressemble assez au cypræa et à quelques

espèces que nous n'avons pas encore décrites, pour qu'il ne soit pas facile de les distinguer. Notre gravure donne la *bulla ampulla*.

La VOLUTE explique son caractère par sa dénomination;



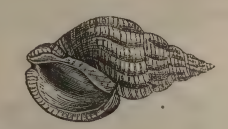
La Bulla ampulla.



La Volute.

elle est pour ainsi dire roulée sur elle-même et de forme cylindrique. Une des lèvres de l'ouvertnre est plissée.

Le BUCCINUM ou *trompette*. — Le premier de ces noms est emprunté du grec, et signifie une trompe ou un cor.

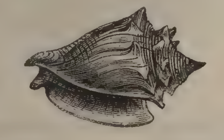


Le Buccinum undatum.

Les anciens se servaient de ce coquillage, dont ils tiraient des sons, après avoir brisé l'extrémité pour former l'embouchure. Cet instrument était en usage chez les bergers.

Le buccinum *purpura*, qui appartient à cette famille, fournissait aux Romains leur belle pourpre de Tyr; cette substance était si précieuse, qu'une livre de laine teinte en pourpre valait de sept à huit cents francs de notre monnaie. Cette couleur fut d'abord portée par les magistrats; mais bientôt, à cause de sa rareté, elle fut réservée aux seuls empereurs. La pourpre était aussi fournie par le murex. Le *buccinum undatum*, ici représenté, est originaire de la Grande-Bretagne.

Le STROMBUS se trouve communément dans les Indes Occidentales. L'individu qu'indique la gravure est le



Le Strombus pugilis.

strombus pugilis, ou à piquants.

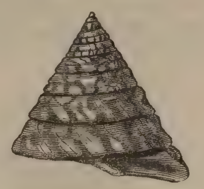
Le MUREX est ainsi appelé à cause de sa forme rocail-



Le Murex ramosus.

leuse. Quelques-unes de ses variétés sont d'une grande beauté, et particulièrement le murex-ramosus.

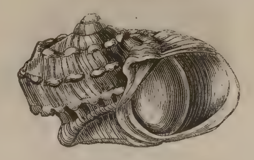
Le TROCHUS. — Les caractères de ce genre ne sont pas distinctement définis. L'hélix a beaucoup de variétés qui se ressemblent, et que l'étude apprendra seule à reconnaître. Notre spécimen offre le *trochus niloticus* originaire d'Amboine. Il y a un coquillage de la même famille qu'on rencontre assez souvent adhérent à de petits coquillages, à des pierres ou à des fragmens de coquilles. On



Le Trochus niloticus.

n'a pas encore expliqué la cause de ce phénomène, que les uns attribuent à une substance gluante, d'autres aux mœurs pacifiques de l'animal, qui permettent à d'autres de s'attacher à sa demeure.

Le TURBO ou *turban*. — Ce coquillage offre beaucoup de rapports avec le trochus; l'ouverture, ou la bouche du turbo est ronde, ou quelquefois un peu ovale; la coquille



Le Turbo marmoratus.

est de forme spirale, comme son nom l'indique. Le spécimen ci-joint représente le *turbo marmoratus*, ou marbré, qui se trouve dans la mer du Sud.

L'HELIX ou *limaçon*. — Le mot *helix* signifie une ligne spirale, et l'examen de ce coquillage prouve que cette dénomination est motivée. Les individus de cette famille ont leur coquille mince et en partie transparente. On les trouve presque partout, sur le sol, dans les rivières et dans la mer. Il faut remarquer toutefois que ceux qui habitent l'Océan ont une enveloppe dure et consistante qui leur permet de résister aux mouvemens des vagues, tandis que

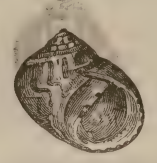


L'Hélix Pomatia.

les limaçons des rivières ont une couverture fragile; quant à ceux qu'on trouve sur la terre et dans les fossés, leur maison est si délicatement construite, qu'elle cède et se rompt à la moindre pression. On trouve généralement les limaçons dans les lieux humides. Durant l'hiver ils se retirent dans les crevasses des vieux murs et des rochers, ou sous l'écorce des arbres; là ils se préparent à un état d'engourdissement, et ferment l'ouverture de leur coquille au moyen d'une substance glutineuse qui forme comme un couvercle. Dans les climats où la végétation n'est pas interrompue, le limaçon n'hiverne point. La grande espèce, nommée *helix pomatia* ou limaçon de table, est celle que représente la planche. Dans l'antiquité, les hommes s'en nourrissaient. Les Romains en consommaient une grande quantité; ils avaient plusieurs manières de les engraisser. A Paris, et dans quelques autres villes, ils se vendent au marché comme un article de table; on en fait des bouillons pour les personnes attaquées de phthisie.

La NÉRITE ou *sabot de cheval*. — Ce nom est probablement dérivé d'un mot grec qui signifie *creux*. La beauté de ce coquillage est très-remarquable. La gravure indique la

nerita peloronta ou à bandes de pourpre. Il y en a de fort agréablement émaillées. Vue d'un certain point, l'ouverture du coquillage offre l'aspect d'un sabot de cheval.



Nerita Peloronta.

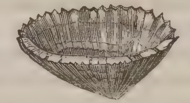
L'HALIOTIS, ou *oreille de mer.*—Ce coquillage est percé de plusieurs trous, et c'est au travers de ces ouvertures que l'animal étend ses tentacules, qui lui servent à saisir sa nourriture ou à arrêter sa proie. Il adhère aux rocs, et ce



L'Haliotis tuberculata.

n'est qu'avec peine qu'on l'en détache. La figure représente l'*haliotis tuberculata*, qu'on rencontre sur les rivages de France et d'Angleterre.

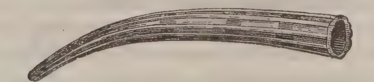
La PATELLA. — Ce mot signifie un petit plat. L'animal se fixe aux rochers que baigne et abandonne tour à tour la marée. Il jouit de la faculté de locomotion, mais il se meut avec beaucoup de lenteur, et il met un temps considérable



La Patella.

à passer d'un rocher sur un autre. Sa force d'adhérence est si considérable, qu'on rompt souvent la coquille en essayant de l'enlever; mais s'il se laisse surprendre, on le détache dans un état parfait de conservation.

Le DENTALIUM ou *défense.* — Celui que nous avons donné est le *dentalium elephantinum* ou défense d'élé-



Le Dentalium eléphantinum.

phant. Ordinairement on le trouve enfoncé dans le sable. On assure que le mollusque qui l'habite peut se retirer, à la moindre apparence de danger, à l'extrémité la plus étroite de son habitation.

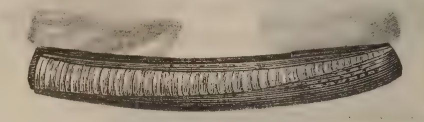
BIVALVES. — Le MYA ou *bâilleur.* — La gravure est un spécimen du *mya truncata* ou tronqué, qu'on trouve sur



Le Mya truncata.

nos rivages. Ce coquillage a plus de développement en largeur qu'en longueur; il est ordinairement entr'ouvert à l'une et à l'autre extrémité. On le trouve enfoncé dans la vase ou dans le sable. Il y a une espèce dans cette famille qui produit des perles.

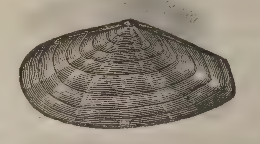
Le SOLEN, *rasoir* ou *gaîne.* — Ce coquillage est d'une forme allongée, entr'ouvert à ses extrémités. Il pénètre perpendiculairement dans le sable, à une certaine profondeur, pour y chercher sa nourriture; sa forme ressemble



Le Solen ensis.

assez à un manche de rasoir, et elle convient parfaitement à la position perpendiculaire dont nous venons de parler. La gravure représente le *solen ensis* ou en forme d'épée.

Le TELLEN ressemble beaucoup à l'espèce des vénus, et



Le Tellina radiata.

se rapproche aussi, pour certains caractères, du genre *cardium.* Il faut un coup d'œil exercé pour ne pas les confondre. On le trouve souvent dans le sable des rivages de la mer ou des fleuves, et dans les fossés inondés. Le *tellina radiata* vient de l'Amérique méridionale.

Le CARDIUM a la forme d'un cœur, et ce rapport a fait donner cette dénomination à la famille des pétoncles. Le caractère qui distingue le cardium des genres tellina et



Le Cardium.

vénus, c'est que les sillons divisent l'écaille en longueur et non en largeur. La chair de ce mollusque est assez bonne. On en pêche des quantités considérables sur les côtes de l'Angleterre, de l'Irlande et de la Hollande.

Le MACTRA ou *huche.* — Les naturalistes ne sont pas d'accord sur l'origine de ce mot. La charnière de ce coquillage mérite quelque attention. Le spécimen ci-joint re-

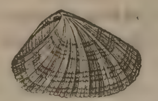


Le Mactra stultorum.

présente le *mactra stultorum.* Il est assez commun sur nos rivages.

Le DONAX ou *coin.* — Ce mot est dérivé du grec et signifie une flèche. La forme ressemble à un coin : elle permet à l'animal de s'enfoncer dans le sable. On lui a donné le nom de flèche, soit parce qu'il pénètre dans le fond, soit

plutôt parce que les anciens en armaient la pointe de leurs dards.



Le Donax.

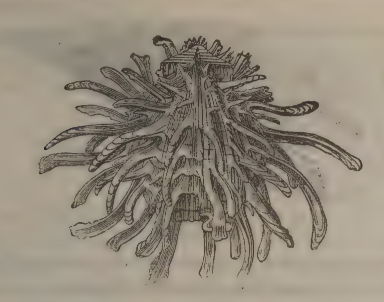
Les VÉNUS doivent cette dénomination à la beauté de leur forme et de leur couleur. En général, les individus de cette famille offrent une grande ressemblance avec ceux



La Vénus Dioné.

des genres *tellina* et *cardium*. La différence existe dans la charnière, qui, dans les bivalves, sert à distinguer le plus grand nombre des familles. On rencontre les vénus dans presque toutes les mers ; elles aiment à s'enfoncer dans les sables. La *vénus dioné* vient de l'Amérique du Sud.

Le SPONDYLUS ou *huître à piquants* a la coquille rude et garnie de fortes pointes. Il s'attache fortement aux rochers de l'Océan. Cette espèce se rapproche de celle des huîtres, et n'en diffère que par ses tubercules ou piquants. On pêche les spondylus en grand nombre dans la Méditer-



Le Spondylus Gœdaropus.

ranée. Les habitans des rivages en mangent la chair ; on appelle quelquefois ce mollusque l'artichaut. La dénomination de spondylus vient du grec, et signifie assez souvent en cette langue la partie de l'artichaut qui est terminée par des pointes. Cependant ce terme veut dire proprement articulation ou vertèbres. Le spondylus gœdaropus vient d'Amboine.

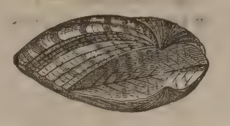
Le CHAMA s'attache aux rocs et aux substances dures au moyen d'un byssus ou d'une barbe qu'il projette de sa co-



Le Lazarus Chama.

quille. Dans cette position, il peut résister à l'action des vagues. La gravure donne un échantillon du *lazarus chama* tiré des Indes Orientales.

L'ARCHE. — Une des espèces de cette famille a été nommée arche de Noé à cause de sa forme. C'est celle dont nous donnons la représentation. Tous les individus du genre arche ne ressemblent point à ce spécimen ; on les distingue



L'arche de Noé.

par les dispositions particulières de la charnière. Les autres caractères varient considérablement.

L'OSTREA ou *huître*. — La coquille de ce mollusque est rude et d'un aspect peu agréable ; toutefois quelques-unes

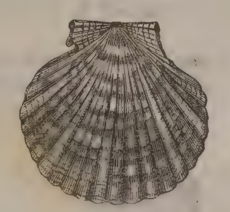


L'Ostrea folium.

sont colorées. Les huîtres se trouvent sur un assez grand nombre de rivages, et particulièrement en France. Ces animaux s'attachent aux rochers, aux pierres isolées, ou les uns aux autres. Les huîtres de la Grande-Bretagne étaient très-estimées chez les Romains. Juvénal le satirique parle d'un sénateur romain qui pouvait distinguer de suite la saveur des huîtres venues de Richborough sur le rivage de Kent, de toutes les autres. Pline parle aussi, dans son histoire naturelle, des huîtres de la Grande-Bretagne ; cependant il donne la préférence à celles de Cyzique ; mais Ausone, auteur du quatrième siècle, qui passe en revue les meilleures, donne aux huîtres de Bretagne le premier rang.

Ce coquillage, qui paraît condamné au repos par la nature, peut cependant se mouvoir dans certaines limites. En accumulant la vase, il parvient à s'élever, et attend patiemment que la marée renverse cette base et le fasse ainsi changer de position. Il existe une variété qui a la forme d'un marteau, et une autre qui ressemble à une feuille séchée, et qu'on appelle *ostrea folium*. Nous en donnons ici la figure.

Les PECTEN sont des coquillages d'une grande beauté, qui ont sur les espèces que nous venons de décrire l'avantage

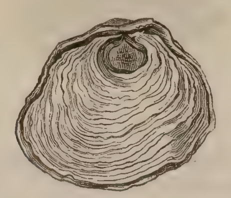


Le Pecten opercularis.

d'ouvrir leur enveloppe avec assez de force pour s'élever de plusieurs pouces hors du sable et s'avancer dans la mer. En outre, le pecten peut se mouvoir sur la surface de l'eau à peu près comme le ferait un vaisseau. Quand la mer est calme, on voit surnager de petites flottes de pecten ; ils élèvent une de leurs palmes qu'ils gouvernent comme une voile, tandis que l'autre forme la quille de l'embarcation,

A l'approche d'un ennemi, ils ferment immédiatement leur pont et plongent au fond. On les appelle pecten à cause de la ressemblance qu'offre leur coquille avec la disposition des dents d'un peigne. Le *pecten opercularis* se trouve sur nos rivages.

L'ANOMIA ou *lampe antique*. — L'étymologie de ce mot remonte aussi à la langue grecque, et signifie une déviation



L'Orbicularis anomia.

de la loi. Les individus de la famille anomia diffèrent tellement entre eux, qu'il est difficile d'en préciser les caractères. Il y a une espèce qui ressemble à une lampe antique; mais ce qui leur appartient généralement, c'est une ligature qui traverse une perforation de la coquille, et au moyen de laquelle l'animal s'attache plus facilement aux rocs et aux autres substances. La gravure représente une variété qui se trouve en Angleterre : c'est l'*ephippium*, c'est-à-dire *en forme de selle*. On lui donne aussi le nom d'*orbicularis anomia*.

Le TEREBRATULA. — Les coquillage de ce genre ne se rencontrent que rarement vivants. Ils se fixent aux ro-



Le Terebratula vitrea.

chers, et à une certaine profondeur sous les eaux, ce qui fait qu'on les prend difficilement et que leurs mœurs échappent aux investigations des naturalistes : aussi ne sait-on que fort peu de choses de ce qui les concerne. A l'état fossile, on en trouve en grande quantité. Linnée les a placés dans le genre anomia. Les valves sont équilatérales, mais la valve inférieure est la plus petite; la supérieure a cela de particulier, qu'elle ressemble plus ou moins à un hameçon. Ce hameçon est sillonné de cannelures, dont les arêtes, se réunissant à l'extrémité, y forment une ouverture; c'est ce qui les a fait nommer terebratula, c'est-à-dire forées, du mot latin *terebratus*, qui a cette signification. L'individu ici représenté est le *terebratula vitrea*, ou vitré.

Le MYTILUS ou *moule*. — La gravure représente la moule commune qu'on sert souvent sur nos tables. La coquille a



Le Mytilus edulis.

quelque chose de rude; elle s'attache au moyen d'une barbe spongieuse aux rochers et aux coraux. Certains animaux s'en nourrissent aussi; les oiseaux les attrapent, et les singes leur donnent la chasse d'une manière très-adroite. A la marée descendante, ces coquillages restent souvent à découvert; les singes les guettent à ce moment, et dès qu'une moule s'ouvre, ils s'en approchent avec précaution, et introduisent un caillou entre les deux valves, ce qui empêche le mollusque de se refermer.

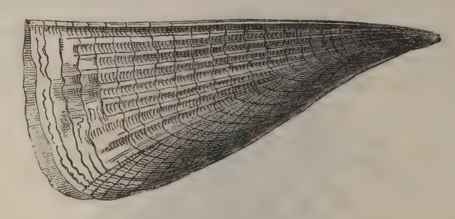
L'UNIO MARGARITIFERA ou *la moule à perles*. — C'est de ces coquillages, qu'on trouve dans les rivières et les lacs de l'Europe, et en plusieurs contrées de l'Angleterre, qu'on tire ces précieux ornements. Dès le temps de Jules César, l'Angleterre était renommée pour ses perles, et le désir de s'en procurer entra peut-être pour beaucoup dans la détermination de conquérir ce pays. Les perles, comme nous l'avons vu, doivent naissance à une maladie du mollusque, occasionnée par les chocs qu'il reçoit : c'est ce qui



L'Unio margaritifera.

donne tant de prix aux perles régulières. Nous avons déjà parlé de celles que les plongeurs vont chercher au fond des eaux. Une seule coquille en renferme plusieurs, mais à peine trouve-t-on deux perles parfaitement semblables.

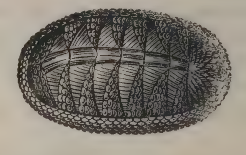
Le PINNA ou l'*aile de mer*. — Ce coquillage, très-développé d'un côté, se termine en pointe à l'extrémité opposée. Le byssus en est doux et soyeux, et l'on en fait des tissus. Cependant, comme il faut plusieurs coquillages pour fournir la matière d'une paire de gants, on ne peut considérer



Le Pinna ingens.

cette fabrication que comme un objet de curiosité. Le *pinna ingens* se trouve sur les rivages de l'Écosse.

MULTIVALVES. — Le CHITON ou *cotte de mailles*. — La forme de ce coquillage est ovale; il se compose communé-



Le Chiton squamosus.

ment de huit valves superposées comme des tuiles, mais affectant une forme convexe et encerclées dans un bord. L'ensemble de cet appareil ressemble assez à un bouclier. La planche représente le *chiton squamosus* ou à écailles. Quelques auteurs ont classé cet animal parmi les poux de bois, à cause de sa ressemblance avec ces derniers, et plus encore parce que le chiton se meut de la même manière que l'insecte. Il s'attache aux rochers comme les patelles, et peut se transporter d'un lieu à un autre.

Le LEPAS. — L'individu représenté par la gravure est un *lepas-anatifera*. Ces animaux sont munis d'un appareil creux, qui leur permet de se fixer aux corps durs. On

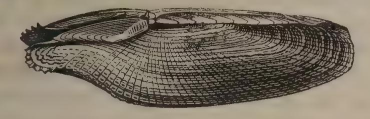
les trouve souvent réunis en groupes. Ils ont la faculté de projeter leurs tentacules au-dessus de la surface de l'eau



Le Lepas anatifera.

pour se procurer leur nourriture. Le mot lepas, en grec, signifie un roc.

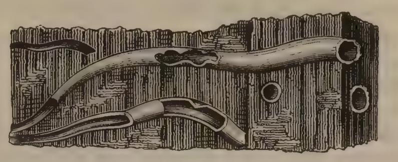
Le PHOLAS ou *perce-pierre.* — Dans sa jeunesse le pholas peut percer des charpentes, des fragmens de roc et



Le Pholas dactylus.

d'autres pierres; et on le voit agrandir son habitation pour la proportionner à sa croissance. On croit qu'il parvient à pénétrer dans ces corps durs par le frottement de sa coquille, à laquelle il imprime un mouvement circulaire. Un fluide phosphorescent se dégage de son corps et illumine les objets qu'il touche. Notre gravure représente le *pholas dactylus.*

Le TEREDO ou *perforeur.* — La structure de cet animal est des plus curieuses, et correspond admirablement à la mission que lui a donnée la nature. Le teredo navalis ou ver de vaisseau, est un ennemi dangereux des navigateurs.



Le Teredo ou perforeur.



Appareil de sa tête.

Il attaque les bois les plus durs, si l'on n'a pas eu la précaution de les goudronner ou de les doubler en cuivre. Il y a des vaisseaux que le teredo-navalis a endommagés de manière à y déterminer une voie d'eau. Les Hollandais redoutent ce petit animal qui ruine leurs digues, et qui les oblige à de continuelles réparations. Cependant si le teredo est funeste à l'homme, d'un autre côté il lui rend d'éminents services. Les débris de naufrages, les charpentes, les amas de substances végétales, qui s'accumulent à l'embouchure des rivières, finiraient par gêner la navigation, si le ver perceur, par ses travaux assidus, qui minent ces obstacles dans tous les sens, ne les empêchait de prendre de la consistance et ne les forçait à céder aux courans. Il serait difficile d'expliquer d'une manière claire l'appareil de cet animal; on croit qu'il agit au moyen d'un fort muscle qui passe d'une valve à l'autre, et qui, en faisant tourner l'écaille sur elle-même comme une vrille, lui permet de pénétrer dans les bois les plus durs.

Traduit de l'anglais par J. M. CHOPIN.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

LA FOURNAISE [1].

Au temps où de bons et de mauvais génies exauçaient encore les vœux, le fils d'un roi fut condamné par une vieille sorcière à rester enfermé dans l'intérieur d'une immense fournaise située au fond d'une forêt. Il y était depuis bien des années, et personne encore n'avait cherché à le délivrer, lorsque la fille d'un roi voisin vint à s'égarer dans cette même forêt. Elle pensait avec regret que jamais elle ne retrouverait le royaume de son père; et neuf jours s'étaient déjà écoulés en vaines recherches, lorsqu'elle arriva devant la fournaise.

Une voix en sortit et lui demanda : — D'où viens-tu et où veux-tu aller?

La princesse répondit : — Je me suis éloignée du royaume de mon père, et je ne puis plus en retrouver le chemin.

La voix reprit : — Je te ferai reconduire chez toi sans retard, si tu souscris à ce que je te demanderai. Mon père est roi comme le tien, et je t'épouserai.

La princesse fut effrayée et pensa : — Que me veut donc cette fournaise?

Cependant, comme elle désirait retourner chez son père, elle consentit d'avance à tout ce qu'on lui demanderait.

La voix ajouta : — Il faudra que tu reviennes avec un couteau pour gratter le fer de la fournaise jusqu'à ce qu'il y ait une ouverture.

Un génie s'approcha de la princesse et la reconduisit chez elle en deux heures de temps, sans lui adresser la parole.

La joie fut grande dans le château quand la fille du roi revint. Son vieux père la serra contre son cœur et l'embrassa tendrement. Cependant la princesse était chagrine, et elle dit : — Cher père! si tu savais ce qui m'est arrivé!... Je me serais perdue dans la forêt sauvage, si je n'avais pas trouvé une grande fournaise d'où sortait une voix mystérieuse qui m'a promis de me rendre à vous, seulement à condition que je reviendrais dans la forêt pour la délivrer et l'épouser.

Le vieux roi se sentit tellement affecté de ce discours, qu'il fut près de s'évanouir; car il n'avait que cette unique enfant. Ils délibérèrent ensemble sur ce qu'il y avait à faire, et se décidèrent à envoyer dans la forêt, à la place de la princesse, la fille du meunier, qui était fort belle.

On l'amena près de la fournaise, on lui donna un couteau, et on lui ordonna de gratter le fer jusqu'à ce qu'il se fît une petite ouverture.

Elle obéit; mais, après vingt-quatre heures de travail, elle n'avait pu faire le moindre petit trou.

(1) L'auteur de ce conte, Grimm, jouit en Allemagne d'une immense réputation. Ses œuvres se font remarquer par une grande naïveté; elles sont écrites dans l'idiôme des campagnards (*Platt Deutsch*). Ce court échantillon, cité parmi les chefs-d'œuvre de Grimm, servira à prouver combien notre Perrault est supérieur au conteur allemand. (*Note du D.*)

Lorsque le jour parut, la voix qui sortait de la fournaise dit :

— Il me semble que le soleil luit déjà.

La jeune fille répondit :

— Je le crois aussi, et il me semble entendre le bruit du moulin de mon père.

— Ainsi, reprit la voix, tu n'es que la fille d'un meunier ; va-t'en bien vite, et dis à la princesse de venir elle-même.

Lorsque le vieux roi apprit cette nouvelle, il eut peur, et sa fille pleura ; mais il leur restait la fille d'un porcher, qui était encore plus belle que la fille du meunier. Ils lui promirent beaucoup d'argent, et elle alla à la fournaise à la place de la princesse.

Y étant arrivée, elle gratta pendant vingt-quatre heures avec son couteau, mais le fer ne cédait pas.

Lorsque le jour parut, la voix qui partait de la ournaise dit : — Il me semble que le soleil luit déjà.

La fille du porcher répondit :

— Il me le semble aussi ; car je crois entendre le cornet de mon père appeler ses pourceaux.

— Ainsi, reprit la voix, tu n'es que la fille d'un porcher ; va-t'en bien vite, et que la princesse vienne elle-même. Dis-lui que si elle ne remplit pas la promesse qu'elle m'a faite, tout le royaume sera dévasté, et il n'en restera que les débris.

Lorsque la princesse eut appris cette menace, elle se mit à pleurer en pensant qu'il n'y avait plus d'autres remèdes, et qu'il fallait aller elle-même dans la forêt. Elle dit adieu à son père, prit un couteau, et étant arrivée à la fournaise, elle se mit à gratter.

A peine eut-elle travaillé deux heures, qu'elle fit une petite ouverture ; elle y mit son œil pour jeter un regard dans la fournaise, et elle vit un prince si beau et si magnifique, que son âme en fut saisie. Elle élargit l'ouverture et la rendit assez grande pour qu'il pût en sortir. Le prince lui dit : — Tu es à moi et je suis à toi ; tu m'as délivré et tu es ma fiancée.

Elle lui demanda seulement la permission d'aller prendre congé de son père ; le prince y consentit, mais à condition qu'elle ne prononcerait que trois mots et qu'elle reviendrait de suite le trouver. La princesse partit, mais elle dit plus de trois mots, et la fournaise fut reculée au delà des montagnes de verre et des glaives tranchans. Cependant le prince n'y était plus enfermé.

La princesse dit adieu à son père, prit un peu d'argent, et se dirigea vers la fournaise ; mais elle ne la trouva pas, ni le prince non plus. Elle parcourut inutilement la forêt durant plus de neuf jours, et sa faim était si grande qu'elle croyait bientôt mourir, car elle n'avait plus rien pour vivre. Le soir du neuvième jour, elle s'assit dans les rameaux d'un petit arbre où elle voulait passer la nuit, parce qu'elle avait peur des bêtes féroces. Lorsque minuit vint, elle aperçut de loin une petite lumière qui brillait entre les arbres ; pensant que l'heure de sa délivrance avait sonné, elle descendit de l'arbre et marcha du côté de la lumière en rendant grâce à Dieu. Elle arriva près d'une vieille cabane entourée d'herbes et devant laquelle il y avait des bûches coupées.

Ah ! pensa la princesse, que va-t-il donc m'arriver ? Elle regarda par la fenêtre et ne vit dans l'intérieur que des crapauds de toutes grandeurs et une table chargée de vins et de mets succulens. Elle s'arma de courage et frappa. Aussitôt une vieille grenouille cria :

— Verte-et-Petite, allez voir qui veut entrer.

Une petite grenouille vint ouvrir, et la princesse entra ; la vieille grenouille lui offrit un siége et lui demanda d'où elle venait.

La princesse lui raconta son histoire, et comme quoi elle avait été punie de sa désobéissance en ne trouvant plus le prince ni la fournaise. Elle dit qu'elle voulait chercher dans les montagnes et dans les vallées jusqu'à ce qu'elle les revît.

La vieille grenouille dit :

— Verte-et-Petite, allez me chercher la grande boîte.

Pendant ce temps on donna à boire et à manger à la princesse, puis on la fit coucher dans un beau lit de soie et de velours, où elle s'endormit après avoir prié Dieu. Lorsque le jour parut elle se leva ; la vieille grenouille lui donna trois épingles qu'elle avait prises dans la grosse boîte, en lui recommandant de les garder, parce qu'elles lui seraient utiles ; car pour retrouver son amant, il fallait qu'elle franchît une montagne de verre, trois glaives tranchans et une grande pièce d'eau. La vieille grenouille lui donna encore la roue d'une charrue et trois noisettes. La princesse partit, et lorsqu'elle fut arrivée devant la montagne de verre, elle se servit de ses trois aiguilles pour la traverser ; et elle marcha avec précaution, car la montagne était glissante. Lorsqu'elle l'eut franchie, elle cacha ses aiguilles pour pouvoir les retrouver si elle en avait besoin. Pour passer à travers les glaives tranchans et la pièce d'eau, elle se servit de la roue et arriva enfin devant un grand château. Elle y entra, et dit qu'elle était une pauvre fille qui demandait du service, car elle avait appris que le maître du château était le prince qu'elle avait sauvé. Elle fut donc prise pour cuisinière, avec de très-minces gages. Le prince avait déjà choisi une autre fiancée ; il croyait la princesse morte depuis longtemps.

Vers le soir, lorsqu'elle eut lavé la vaisselle, la princesse voulut manger une des noisettes qui lui avaient été données par la vieille grenouille, mais elle trouva, au lieu d'amande, une superbe robe faite avec un tissu très-fin d'or et de soie.

Dans la seconde noisette il y avait un beau diadème, et dans l'autre un grand manteau noir. La princesse serra soigneusement tous ces ajustemens, et au bout de quelques jours, ayant remarqué que le prince se promenait tous les matins dans le jardin situé au bord de la pièce d'eau, elle mit sa robe et ses pierreries, et s'étant enveloppée dans son manteau noir pour ne pas se faire reconnaître, elle se rendit dans le jardin.

En apercevant le prince elle s'écria :

— C'est moi qui t'ai sauvé de la fournaise, et pour te trouver j'ai traversé une montagne de verre, des glaives tranchans et une grande pièce d'eau : ne veux-tu donc pas me reconnaître ?

Le beau prince se jeta aux pieds de la fille du roi en disant :

— Tu es à moi et je suis à toi ; tu es ma véritable fiancée.

Aussitôt ils traversèrent l'eau et les glaives au moyen de la roue de charrue ; puis, en s'aidant des aiguilles qu'elle retrouva, ils franchirent la montagne et se rendirent à la cabane des grenouilles, mais elle n'y était plus ; à sa place il y avait un beau château, et les crapauds étaient transformés en princes et seigneurs. Le prince se trouvait dans le château de son père qui était mort ; il fut reconnu roi, et épousa la princesse. Le père de la princesse vint aussi vivre avec eux, et ils régnèrent ensemble sur les deux royaumes.

GRIMM.

(*Traduit de l'allemand par le docteur* JOST.)

POÉSIE.

A MARIE ROUX DE GRAND'VILNIÈRE.

Vous voici désormais une grande personne,
Chère petite enfant : déjà votre main donne
Aux lettres qu'elle trace, un contour bien formé;
Vous lisez couramment dans un livre imprimé;
Enfin, vous pouvez faire, en belle broderie,
Un double chiffre avec sa guirlande fleurie.

Vous savez mieux encor; car vous savez qu'aux cieux
Un Dieu puissant sur nous tient abaissés ses yeux;
Qu'il bénit les enfans; qu'il met près d'eux un ange,
Pour tenir leurs pieds blancs à l'écart de la fange,
Et que son fils Jésus, dans sa divine loi,
A dit : Laissez venir les enfans près de moi!

Priez donc ce Dieu bon! Votre voix caressante,
Lorsqu'elle sollicite, est, près de lui, puissante!
Avec miséricorde il vous écoutera.
De vos doigts purs frappez, et l'on vous ouvrira;
Et la Vierge dira, doucement attendrie :
Seigneur, elle a cinq ans, et se nomme Marie!

Humblement, chaque soir, mettez-vous à genoux.
Signez-vous de la croix; plus heureuse que nous,
Vous n'avez pas besoin de prier pour vous-même;
En vous, rien n'a souillé la blancheur du baptême.

Pour vos parens d'abord demandez le bonheur;
N'oubliez pas encor, — c'est presque votre sœur, —
D'obtenir pour l'enfant en qui j'aime et j'espère,
Des jours d'ombre et de paix dans les bras de son père.
Au bleu myosotis, sur le bord d'un ruisseau,
Il faut la solitude et la fraîcheur de l'eau;
Ou bien par l'ouragan sa tige est abattue,
Et l'ardeur du soleil le flétrit et le tue.

S. Henry BERTHOUD.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE[1].

Le précieux fragment qu'on va lire est emprunté à la publication que préparait M. Dumont d'Urville, au moment où la mort est venue le frapper d'une façon si cruelle et si peu prévue.

4 février 1838.

Quelques minutes après midi, découvrant au travers de la banquise sous le vent à nous, une apparence d'ouverture, à tout hasard j'y lançai les corvettes, manœuvre bien téméraire, il est vrai, mais devenue presque inévitable, puisque la banquise du vent, se rapprochant sans cesse de l'autre, allait visiblement s'y rattacher, et par conséquent nous envelopper de toutes parts. La brume et les grains de neige qui tombaient de temps en temps compliquaient notre navigation d'une manière fort peu agréable. Les glaçons étaient devenus si nombreux, qu'il était impossible de les éviter tous; aussi nous bornions-nous à nous défier de ceux qui auraient pu nous défoncer par leur choc, et quant aux autres, notre étrave les broyait sans pitié, ou les chassait de notre passage.

Cette manœuvre audacieuse nous réussit assez longtemps; nos solides corvettes triomphaient des obstacles, et nous en étions quittes pour des secousses si violentes, que la carène de chaque corvette en vibrait dans toutes ses parties. La scie ajustée sur notre guibre se comporta d'abord assez bravement; mais des abordages répétés ébranlèrent peu à peu les clous qui la retenaient, et un choc plus fort que les autres la détacha complétement. La *Zélée*, qui venait dans nos eaux, la vit piteusement étendue sur le glaçon qui lui avait donné l'assaut. La *Zélée* vit aussi, malgré ses efforts, sa scie ébranlée; mais on put y attacher une amarre et la ramener à bord avant que le dernier clou ne fût enlevé.

Ce fut alors que nous vîmes pour la première fois des *phoques* du genre *Stenorynchus*. Ces stupides amphibies étaient le plus souvent couchés à plat sur la surface polie des glaces; on eût dit alors d'énormes sangsues collées contre la glace. D'ordinaire, ils nous laissaient passer tout près d'eux sans daigner faire un mouvement, ou bien ils se contentaient de tourner languissamment la tête vers nos navires, en les considérant d'un œil passif et indifférent. Nos matelots brûlaient du désir d'aller s'escrimer contre ces étranges animaux. Mais ce n'était pas le moment de songer à de pareilles distractions.

En effet, à deux heures cinquante minutes, la neige devint si intense et si continuelle, qu'elle nous masqua la vue de la *Zélée*, distante de moins de 600 mètres, et je cessai d'y voir assez pour diriger ma route d'une manière sûre. Nous nous trouvions alors dans une espèce de petit bassin intérieur, à peine large de deux milles, et partout cernés par des murailles de glace, excepté dans la seule partie par où nous étions entrés. Je voulus d'abord rester en panne, puis aux petits bords, mais je dérivais beaucoup et je voyais l'instant où j'allais tomber dans les glaces sous le vent sans pouvoir m'en retirer. Pour reculer le plus possible une aussi fâcheuse situation, à sept heures je commençai à courir des bordées pour me relever au vent, et à huit heures, parvenu dans la partie supérieure du bassin, je signalai à la *Zélée* l'ordre de se tenir prête à prendre le mouillage; puis, ayant choisi le glaçon dont l'assiette me semblait la plus solide, je piquai droit dessus; un canot y jeta un grelin, et, serrant toutes ses voiles, l'*Astrolabe* resta paisiblement amarrée près de ce bloc, comme elle eût pu le faire sur un corps mort dans la rade de Toulon.

La *Zélée* imita notre manœuvre, mais elle manqua le premier glaçon qu'elle voulait attaquer; tombée en dérive, elle fut obligée de se contenter d'un autre bien trop petit pour lui offrir un point d'appui suffisant. Ces manœuvres, tout à fait insolites pour nos marins, les divertirent beaucoup, en dépit des fatigues qu'elles leur causaient; surtout à bord de la *Zélée* on s'amusa singulièrement de la naïveté d'un jeune novice qui, apprenant qu'on avait donné

(1) L'éditeur de cette importante publication, dont deux volumes ont déjà paru, est M. Gide, 5, *rue des Petits-Augustins, près du quai Malaquais.*

l'ordre de mouiller, s'écria : « *Est-ce qu'il y a un port ici près? je ne croyais pas qu'il y eût des habitans au travers des glaces.* »

Les officiers étaient eux-mêmes si enthousiasmés de notre exploit, qu'un détachement de ceux de la *Zélée* avait rendu visite à ceux de l'*Astrolabe;* ils vidaient ensemble un bol de punch et se félicitaient de ce que nous eussions osé ce que nul navigateur n'avait entrepris avant nous, de nous engager gratuitement au travers des glaces du pôle antarctique. En ce moment, je me mettais au lit et je pouvais entendre les bruyantes expressions de leur satisfaction. J'admirais leur courage et leur insouciance, mais je dois avouer que je jugeais notre position actuelle sous un point de vue tout différent. La témérité et l'imprudence de cette tentative se découvraient tout entières à mes yeux ; il était évident qu'après avoir pénétré par de longs défilés dans les glaces, nous étions enfin parvenus dans une sorte d'impasse. Pour en sortir, nous n'avions pas d'autre issue que celle qui nous avait donné passage, et il eût été impossible de songer à en sortir à moins d'avoir vent sous vergue, et, dans ce cas, n'y avait-il pas lieu de craindre que le vent, en rapprochant les glaces qui la formaient, ne nous ravît complétement le retour? Ces prévisions ne laissaient pas que d'être fort inquiétantes ; toutefois, comme c'est mon habitude en pareil cas, après avoir fait en sorte de calculer par la pensée toutes les chances fâcheuses et tous les moyens possibles d'y parer, je ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil assez profond.

A onze heures, je fus subitement réveillé par un bruit d'une nature étrange et toute nouvelle. Tantôt c'étaient des chocs brusques et violens, accompagnés de fortes secousses qui rendaient un son semblable à celui d'une grosse caisse, comme si la corvette eût touché contre des rochers. Tantôt c'étaient des tremblemens prolongés, et en apparence si extraordinaires, qu'on eût dit qu'un puissant effort arrachait et broyait peu à peu tous ses bordages. Il faut avoir assisté à pareille scène pour se représenter quelle singulière impression elle produisait.

Au reste, au bout d'un moment de réflexion, je vis bientôt qu'après avoir dérivé tout au travers du bassin où je m'étais amarré, l'*Astrolabe* avait ensuite dû tomber sur les glaces, où elle demeurait exposée aux attaques de celles que le courant entraînait plus vite qu'elle-même. En heurtant sa carène, les plus dures et les plus dégagées produisaient les chocs brusques et instantanés ; les plus longues et en même temps les plus pressées par leurs voisines, en s'avançant avec effort le long de ses flancs, occasionnaient ces frottemens pénibles qui semblaient la dépecer.

En montant sur le pont, je vis que ces conjectures étaient fondées. De toutes parts nous étions environnés de blocs de glaces assez rapprochés, mais laissant encore à la corvette plus ou moins de liberté, suivant que les groupes qui défilaient le long de ses bords étaient plus ou moins compactes. Le vent, après avoir varié, avait aussi causé tous ces effets. Je commençai même à croire que c'était la dérive des glaçons bien plutôt que celle des corvettes qui avait causé nos tribulations. En effet, les glaces chassées dans la partie inférieure du bassin avaient dû être ramenées dans la partie supérieure, et c'étaient celles qui étaient venues nous assiéger. Par suite, je sentis sur-le-champ que la même cause pouvait très-bien m'avoir entièrement fermé le passage, et dès lors mes appréhensions devinrent plus vives que jamais. Après tout, comme il n'y avait absolument rien à faire, je jugeai inutile de fatiguer l'équipage, et je retournai me coucher, en recommandant seulement à l'officier de quart de m'avertir s'il était menacé de l'approche d'une montagne de glace. C'était ce que je redoutais le plus, et ce qui n'eut pas lieu, par un bien grand bonheur.

Je me relevai à deux heures du matin. Le temps était brumeux, et le jour ne nous permit qu'à deux heures et demie de reconnaître notre position. Mon premier soin fut de chercher des yeux notre conserve, car je redoutais singulièrement une séparation. En effet, il était peu probable qu'à la distance où les deux corvettes se trouvaient, elles eussent éprouvé, durant six ou sept heures, de nuit les mêmes impulsions. L'une d'elles pouvait se trouver stationnaire entre des glaces plus rapprochées, tandis que l'autre pouvait dériver sur une eau plus dégagée. Ce fut donc avec une indicible joie que nous la vîmes à moins d'un demi-mille de distance, comme l'*Astrolabe*, entourée de gros glaçons, toute blanchie par la neige qui la couvrait, et offrant un aspect assez piteux.

Du reste, au milieu des champs de glace qui nous cernaient, l'œil, même du haut des mâts, ne découvrait aucune issue. Seulement, dans la partie du nord, aux bornes de l'horizon, un petit filet d'un bleu noirâtre semblait faire soupçonner la présence d'une mer libre ; c'était par là d'ailleurs que nous pouvions le plus espérer de la rencontrer. En conséquence, à quatre heures et demie, après avoir fait à la *Zélée* le signal de mettre à la voile, nous-mêmes nous retirons le grelin encore amarré sur notre glaçon, et c'est le cas de dire que ce glaçon avait été tellement maltraité par les assauts qu'il avait subis dans la nuit, qu'à peine avait-il conservé le quart de son volume primitif. C'est un exemple des modifications surprenantes que les glaces sont susceptibles d'éprouver en certains cas dans un intervalle de temps assez court.

Sur-le-champ, je mets le cap sur une terre jonchée de glaçons longs, plats et couverts d'une neige encore toute récente. Malgré notre vigilance, nous ne pouvons nous empêcher d'en heurter un bon nombre, et nous n'évitons les autres que *ric-à-rac*. Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis que nous étions en route, qu'il vint une brume si épaisse que nous perdîmes entièrement de vue la *Zélée;* nos coups de canon demeurèrent sans réponse, et je commençais de nouveau à redouter une séparation, quand la brume ayant disparu, vers sept heures, nous revîmes notre compagne derrière nous, à un demi-mille environ.

En ce moment, nous approchions d'une zone où la glace paraissait compacte ; mais au delà, c'est-à-dire à un mille à peu près (car telle était la largeur de cette bande), nous découvrîmes un vaste golfe où la mer bleue n'offrait plus que quelques glaçons épars. A cet aspect, nos sentimens furent ceux que doit éprouver un oiseau devenu captif, qui découvre tout à coup l'air libre au travers des barreaux de sa cage. Partout ailleurs on ne voyait que des glaces ; de ce côté seulement était l'espérance. Prenant un parti violent, mais l'unique à tenter, je résolus de forcer cette barrière avec la carène même de nos navires.

Des yeux cherchant donc un petit commencement d'ouverture dans la glace, j'y lançai la corvette avec toute la vitesse que je pus lui donner. Faisant l'office de bélier et fendant les glaces avec sa guibre, l'*Astrolabe* avança encore de deux ou trois fois sa longueur, puis demeura immobile. Alors il fallut user de toutes nos ressources : des hommes descendus sur les glaces portaient des amarres sur les gros glaçons, et ceux qui se trouvaient à bord se halaient dessus pour avancer péniblement, tandis que d'autres hommes sur la glace tâchaient d'écarter avec des pics, des pinces et des pioches, les morceaux qui auraient gêné l'éperon de la corvette. C'était là un métier fort rude, un tra-

vail bien fatigant. Mais nos marins s'en acquittèrent avec un zèle, une activité et une gaieté dignes des plus grands éloges. Pour eux, tout cela ne semblait qu'un jeu, et l'on ne se serait jamais douté que c'étaient les derniers efforts d'un équipage travaillant pour arracher son navire à une perte imminente.

La *Zélée* avait imité notre exemple, elle avait accosté la bande compacte à 400 mètres environ sur notre gauche, et s'avançait parallèlement à nous d'un pas à peu près égal. En voyant nos deux navires opérer ainsi, on eût dit deux écrevisses laissées à sec par la mer sur une plage couverte de cailloux, et travaillant à les écarter de leur route pour regagner la pleine mer, leur élément naturel.

Mais voilà que des phoques se montrent sur la glace près de nous, et tous veulent courir sus. On eut beaucoup de peine à retenir le monde à la besogne. Je permis à la fin à cinq ou six hommes, avec des officiers à leur tête, d'aller assommer quelques-uns de ces animaux pour l'histoire naturelle, en leur recommandant instamment de ne pas s'éloigner de la corvette. Tous s'animèrent tellement dans cette lutte, que, malgré mes avis et mes ordres, ils laissèrent filer la corvette, et il fallut envoyer le petit *boat* pour les reprendre, au risque de perdre cette embarcation, qui aurait eu bien de la peine à se tirer d'affaire au travers des glaces. De ce moment, je défendis sévèrement, à qui que ce fût, de s'éloigner du navire, sinon pour le travail du halage.

Dans ce moment même la *Zélée* m'offrait un spectacle qui menaçait d'avoir les plus fâcheuses issues, et que je voulais éviter à tout prix. Deux heures auparavant, le capitaine Jacquinot avait cédé aux instances qui lui avaient été adressées pour aller chercher quelques phoques dans l'intérêt



Le capitaine Dumont d'Urville.

de l'histoire naturelle. Le petit *boat*, monté par cinq maîtres et matelots, avait embarqué cinq phoques, puis s'était facilement débrouillé au milieu des glaces flottantes. Mais pendant ce temps la *Zélée* était entrée dans la banquise, et le boat ne pouvait plus y naviguer. Sans doute les hommes qui le montaient eussent facilement pu rejoindre leur navire à pied sur les glaces, mais ils ne voulurent point abandonner leur canot, pas même leurs phoques. Ils se mirent donc à le porter sur la glace, et ils durent faire près de six à huit cents mètres ainsi; manœuvre pénible au delà de tout ce qu'on peut imaginer, attendu les formes âpres, raboteuses et tranchantes de plusieurs des glaces qu'ils avaient à franchir. Enfin, au bout de trois heures, ils rejoignirent leur bord, exténués de fatigue et les mains tout en sang. Jusqu'à ce moment, je fus sur des charbons ardens, et maudis cent fois la complaisance de M. Jacquinot. Si, comme chacun l'appelait de tous ses vœux, une brise fraîche du nord nous fût venue, mettant toutes voiles dehors, je franchissais lestement notre barrière pour rallier la pleine mer, c'étaient alors cinq hommes livrés à la plus affreuse des morts!...

En employant toutes nos forces, il n'était pas impossible que nous pussions atteindre le bord de notre ceinture de glaces. Mais, arrivés là, où trouverions-nous désormais des points d'appui pour nous avancer davantage, et comment pourrions-nous mettre à la voile, acculés comme

nous le serions au bord de la banquise? Ne pouvait-il pas arriver que le vent ainsi contraire fraîchît, et finît par nous démolir avec la lame contre les gros glaçons libres dont la banquise était bordée? En ce cas, nous en eussions été réduits au triste rôle de voir nos navires s'en aller par morceaux, sans pouvoir y apporter remède. Déjà la houle du large se faisait sentir à nous, et nous la voyions briser avec une certaine force sur les bords de la banquise.

Comme c'était une circonstance des plus critiques, j'assemblai les officiers, je leur fis part de mes craintes, et ne leur dissimulai pas que mon avis était de rentrer dans l'intérieur des glaces : puis je recueillis leurs avis. Tous se rangèrent à mon opinion. Aussitôt nous commençâmes notre mouvement rétrograde; nous eûmes beaucoup de peine à faire virer la corvette à travers les glaces qui la cernaient; mais une fois le cap au sud, favorisée par le vent, elle ne fut pas longtemps à opérer son retour en suivant la trace qu'elle avait déjà creusée.

Toute la nuit, il avait venté avec force, la pluie était restée continuelle, et les mugissemens de la houle sur le bord de la muraille nous annonçaient qu'au large il avait dû régner un bien mauvais temps. A sept heures du matin, comme j'examinais la plaine glacée, elle me sembla un peu plus affaissée que la veille, et les glaces moins serrées. Ce qui acheva de me le prouver, c'est que la houle était sensible et les secousses devenaient plus fréquentes le long du bord.

Pour occuper l'équipage et rétablir notre tirant d'eau, j'employai nos matelots à démolir un glaçon qui menaçait nos porte-haubans de bâbord, afin de remplir nos pièces vides. Cinq doubles kilolitres furent ainsi promptement remplis de glace. Je voulus ensuite nous haler un peu de l'avant au moyen du cabestan, pour éviter quelques glaçons qui nous battaient rudement les flancs. La corvette ne bougea pas d'un centimètre malgré tous nos efforts, et il fallut se borner à écarter les glaçons avec des espars, opération fort difficile et qu'il fallait renouveler à chaque instant.

Les pétrels de diverses espèces, surtout les géans, et quelques phoques, sont les seuls êtres animés qui viennent frapper nos regards et apporter des ressources à nos cuisines. L'équipage se régale de chair de phoque, quoiqu'elle soit noire, huileuse et coriace. Pour moi, je ne mange avec plaisir que le foie de cet animal, qui ressemble pour le goût à celui du porc.

Dans la soirée, la houle persiste et nous occasionne de rudes secousses et des pressions si violentes, que toute la charpente du navire en est ébranlée. Il faut qu'elle soit des plus solides pour résister à d'aussi rudes assauts.

Le plus souvent la brume ou la neige nous dérobe la vue de la *Zélée*, avec laquelle nous n'avons plus eu de rapports depuis trois jours entiers, attendu qu'elle est trop loin et qu'il fait trop mauvais pour qu'on puisse s'aventurer sur les glaçons. D'après ce qui se passe chez nous, je crains parfois pour son salut, sachant que sa membrure a été moins complétement remplie que la nôtre.

Le matin, les amarres furent rentrées et les voiles larguées; après un quart d'heure d'hésitation, la corvette s'élança brusquement et parcourut du premier bond une ou deux encâblures en brisant violemment toutes les glaces sur son passage, puis s'arrêta soudain devant un bloc volumineux. Alors il fallut avoir recours aux grelins et au cabestan pour doubler l'obstacle. C'est ainsi que sa course entière s'accomplit au travers de l'espace de trois milles environ que nous eûmes à parcourir pour rallier les bords de la banquise. C'était un spectacle vraiment curieux que celui de cette marche inégale et saccadée de l'*Astrolabe*. Le plus souvent arrêtée tout à coup dans ses élans par des glaces trop compactes, on la voyait tanguer et embarder durant quelques secondes, puis, ayant trouvé un vide, s'élancer de nouveau par cette nouvelle ouverture. En ces moments, on eût dit un animal intelligent qui, forcé de s'échapper au travers d'une haie épaisse, ayant d'abord cherché à droite et à gauche, puis ayant trouvé l'endroit propice, aurait continué sa course. D'autres fois, n'ayant pu trouver d'issue, le navire s'abattait sur un bord d'une manière effrayante, comme accablé sous l'impulsion de sa voilure, car le vent avait bientôt soufflé grand frais, et la mâture menaça plusieurs fois de descendre en grand sur le pont. Il fallait alors avoir recours aux grelins en carguant lestement toutes les voiles. Mais les momens les plus critiques étaient ceux où la corvette, lancée de toute sa vitesse, était entraînée, d'une façon presque inévitable en apparence, tout droit sur un bloc où son avant n'aurait pu manquer de se démolir. Alors l'effet du gouvernail, souvent pressé par les glaces, était tout à fait insuffisant; il fallait avoir recours aux voiles de l'avant et de l'arrière, et les manœuvrer avec activité suivant les circonstances.

Quoi qu'il en soit, ces manœuvres désespérées nous réussirent; à trois heures quarante-cinq minutes nous eûmes franchi toute la bande des glaces solides, et nous vîmes se développer, à moins de trois cents toises devant nous, une mer tout à fait libre. Qu'on juge de notre émotion à cet aspect!... Les glaces n'étaient pas adhérentes, et l'*Astrolabe* allait se mouvoir parfaitement; mais, d'un autre côté, le vent soufflait déjà grand frais, la corvette devenait très-difficile à gouverner, et le moindre choc contre de gros glaçons pouvait nous devenir fatal.

En outre, au moment même où nous venions de rentrer nos dernières amarres, il faillit nous arriver un accident bien triste.

Je venais de donner l'ordre de *tout le monde à bord*. Tous étaient rentrés lestement; mais le maître calfat, Aude, homme actif et zélé, occupé avec les autres aux travaux à opérer hors de la corvette, était resté de l'arrière, fort souvent arrêté par les lacunes désormais laissées par les glaces. Il courait, il sautait de son mieux, mais souvent des fossés trop larges l'obligeaient à faire de grands détours, et pendant ce temps, malgré mes efforts, la corvette filait de l'avant. Un moment je craignis d'être forcé de laisser ce malheureux dans les glaces, car, la corvette une fois dehors, il ne fallait plus songer à y rentrer, ni même à y expédier un canot pour le sauver. Enfin, à ma grande joie, il put atteindre le bord, où on le hissa plus mort que vif. Une pleurésie très-grave s'ensuivit; Aude fut longtemps dans un état désespéré. Enfin au bout d'un an il se guérit, et il est rentré en France bien portant.

Une fois au travers des glaces mobiles, malgré leur rapprochement, la navigation fut plus facile, et il ne s'agit plus que de gouverner avec une extrême précision pour ne pas les aborder; moins favorisés que la *Zélée*, nous étions venus aboutir dans notre course sur un point où la banquise se trouvait bordée de blocs énormes et tranchans, au travers desquels il était bien difficile de se débrouiller, et qui auraient pu nous démolir en peu d'instans avec le vent qui soufflait. Mais nous fûmes heureux; débarrassés des dernières glaces de la banquise, nous nous élançâmes vers la pleine mer, où nos corvettes purent évoluer en tous sens, libres et légères comme les poissons d'un lac en sortant des joncs et des roseaux qui les ont longtemps tenus captifs. D'un mouvement spontané, nos matelots s'écrièrent :

Enfin nous voilà sauvés, nous sommes revenus sur le liquide! La *Zélée* avait été délivrée cinq minutes avant nous.

On conçoit aisément que je fus moi-même soulagé d'un terrible fardeau. En effet, aux inquiétudes les plus vives succédaient tout à coup l'espérance et la sécurité. Quelques momens auparavant je pouvais à peine compter sur le salut de mes navires, et désormais je me retrouvais maître de mes mouvemens, de mes projets et de mes opérations. Semblable à ces monarques déchus qu'un coup du sort replace soudain au faîte de leur puissance, quelques momens avaient également suffi pour me faire rentrer dans toute la plénitude de mon autorité. Toutefois, en passant en revue les suites de ma tentative, je me promis sérieusement d'être plus prudent à l'avenir, et d'avoir beaucoup plus de respect pour les banquises qui se présenteraient sur ma route.

Le capitaine J. DUMONT D'URVILLE.

SOUVENIRS DE LA LOMBARDIE.

LA SEMAINE DES ISRAÉLITES.

La décadence d'un empire se révèle toujours par la licence des mœurs et par l'inefficacité des lois. La décadence d'une religion s'annonce par la discussion de ses dogmes, par la non-observance de son culte extérieur. Un roi qui sent son trône chanceler n'a plus assez de force pour tenir les rênes de son gouvernement. Une religion qui s'efface ne cède le terrain que pied à pied. Voilà des faits positifs. Je n'en tire aucune conclusion, je me contente de les exposer. L'Israélite, plus occupé de son commerce que du progrès, doit nécessairement rester fidèle à la religion de ses ancêtres et en observer les rites avec exactitude. Cependant il est bon nombre de jeunes esprits qui marchent avec leur siècle, qui l'étudient, et qui finiront par réagir sur la masse de leurs coreligionnaires. C'est pourquoi nous croyons le moment opportun pour donner une peinture détaillée des mœurs israélites de la Lombardie, de ces mœurs rabbiniques qui existent encore en quelques parties de l'Italie, mais qui ne tarderont pas à disparaître de l'Europe entière. Afin que notre esquisse soit vraie et frappante, nous étudierons surtout les hommes qui ont été témoins des merveilles et des forfaits du commencement de notre siècle. Ceux-là ont la religion du passé, et sont restés à l'abri des atteintes de la civilisation.

Le septième jour de la semaine est consacré au repos par les Israélites. La cessation du travail commence le vendredi à la tombée de la nuit et finit le samedi à la nuit close; car, suivant la loi de Moïse, le jour est précédé et non suivi par la nuit. Cette manière de calculer les dates tire son origine des versets de la Genèse où il est dit: VAÏ GNÉREOU, VAÏ BOKER, IOM EHCAT (*il fut le soir, il fut l'aurore, un jour*). Pour les Israélites, la Bible doit être traduite à la lettre. Ainsi les Psaumes et les Prophètes leur ayant promis un sauveur puissant et riche, ils ont refusé de reconnaître le Messie attendu dans Jésus obscur et pauvre. Les talmudistes tombent dans l'extrême opposé : ils veulent à toute force trouver prophéties et mystères à chaque ligne, à chaque lettre des saints livres.

Il existe une quantité de lois et défenses qui regardent spécialement le jour du samedi et celui du KIPOUR (*grande expiation*), considéré par les Israélites comme le jour le plus sacré de toute l'année. Ici nous voulons seulement constater que toutes les lois et défenses applicables au samedi le sont aussi bien au KIPOUR.

LÒ DÉVAGNAROU ÉCHE BÉHCOL MOCHÉVODÉHCÈM BÉÏOM ACHABATTE! (*vous n'allumerez point de feu dans toutes vos habitations le jour du samedi!*) a dit Moïse quand le peuple d'Israël habitait sous des tentes. Moïse avait certainement en vue de ne pas exposer sans nécessité au danger de l'incendie ce peuple apathique et sauvage, qui, une fois livré au repos légal du septième jour, se serait fort peu soucié de la direction d'une étincelle. Les Israélites, entrés en possession de la terre de Chanaan; n'ont pas discontinué d'obéir à cette défense relative, et les enfans et petits-enfans ont, comme il arrive toujours, imité leurs ancêtres, car Moïse n'était plus là pour rétracter sa prohibition. Les Juifs sont donc forcés, durant l'hiver, d'avoir des domestiques ou des bonnes catholiques pour chauffer leurs appartemens : mais ils ne font pas faire de cuisine. Tous les mets qu'on doit manger le samedi sont préparés dès la veille avant la nuit.

Moïse a en outre défendu à son peuple de travailler ou de faire travailler ses esclaves ou ses bestiaux le septième jour de la semaine. Les Israélites ne faisant aucune distinction entre le travail utile et les distractions, se condamnent en ce jour, suivant le code rabbinique, à une inaction complète. Ce code, qui est bien la chose la plus puérile du monde et qui a changé la loi du Sinaï en une tyrannie insupportable (car on a eu la manie de le paraphraser d'une manière étrange, de faire de chaque lettre alphabétique un article de foi, d'y appliquer la *science des nombres* pour y trouver révélations et mystères), ce code, disons-nous, condamne les Israélites à rester prisonniers, pendant le jour consacré au repos, dans l'enceinte de la ville où ils résident, à moins cependant qu'ils ne s'interdisent, comme équivalent, le passage d'une rue quelconque, qu'ils appellent alors GNIROU (de GNIR, *ville*, et OU, *ceci, cela, celui-ci, celui-là*, c'est-à-dire, voilà la ville, la partie de la ville que nous ne devons pas approcher); encore dans ce cas la loi rabbinique leur ordonne-t-elle, quand ils franchissent les portes de la ville, de ne jamais porter sur eux le moindre poids, pas même un mouchoir de poche, ou du moins de s'en ceindre la taille s'ils ne peuvent s'en passer. Les observateurs fidèles de la loi de Moïse se garderaient bien de voyager ou de se promener en voiture le samedi. Si les chevaux leur appartiennent, ainsi raisonnent-ils, il leur est défendu de les faire travailler; s'ils n'ont pas d'équipage à eux, il faut en louer un, le payer, ce qui leur est aussi défendu; et comme une fois le prix de louage soldé, la propriété est transmise momentanément à l'affermeur, ils croient retomber dans le premier cas : en conséquence ils ne se promènent qu'à pied et ne s'éloignent que fort peu de la ville, car une course trop prolongée prendrait le caractère d'un voyage.

Le vendredi, une heure avant la nuit, le grand-rabbin, suivi du CHAMACHE de CAAL (*huissier ou sacristain de la communauté*), fait sa tournée dans toute la juiverie, en invitant les Israélites à fermer leurs boutiques, pendant qu'un autre CHAMACHE crie dans les rues: Qui vient à MINHCA! (*prière qui répond à nos vêpres, et qui tient lieu du second sacrifice qu'on faisait dans le temple de Jérusalem, car les trois sacrifices journaliers ont été convertis, depuis la destruction du temple, en trois prières*

qu'on récite le matin, à midi, et à la nuit tombante).

Personne ne répond à l'invitation du crieur, ou du moins les fidèles sont en fort petit nombre, et le HCAZAN (*chantre*) récite la seconde prière du jour en tête à tête avec quelques vieillards oisifs. La masse s'occupe alors à faire disparaître les montres, les étalages, à fermer les magasins et les boutiques, à s'habiller pour se rendre à la synagogue.

Le temple des Israélites est une vaste salle, souvent surmontée d'un dôme, où toute image, toute peinture est proscrite, et où plusieurs rangs de bancs parallèles aux murs latéraux laissent un passage libre qui conduit à l'arche sainte, espèce d'armoire dorée, sculptée et ornée de colonnettes de marbre, au fond de laquelle on dépose l'interminable parchemin roulé sur deux cylindres de bois sur lequel est écrit l'ancien testament, par le SOPHERRE (*écrivain*), dont l'écriture doit être plus belle et plus parfaite que l'imprimé (1). En face de l'arche se trouve, soit adossé au mur, soit au milieu du temple, un autel sur lequel on lit la Bible à la prière du matin.

Aussitôt que les Israélites sont assis sur leurs bancs pour réciter le MAGNARÉOU (*troisième prière de la journée*), le HCAZAN se rend devant un pupitre situé en face de l'autel et entonne le BAROUHC OU (*qu'il soit béni*), commencement de la prière du soir. Le HCAZAN allait jadis chanter devant l'autel en habit de ville, le TALED (*espèce d'écharpe de laine blanche*) autour du cou, ou sur la tête dans certains momens solennels. Aujourd'hui le HCAZAN porte une espèce d'uniforme, une toge de couleur violette descendant jusqu'aux pieds, et un bonnet carré de la même couleur.

Après avoir écouté la lecture de la prière du soir, l'Israélite se rend chez lui, où le souper l'attend. En mettant le pied sur le seuil de sa maison, il porte sa main droite au montant de la porte, à hauteur d'homme, à l'endroit où l'on voit reluire un morceau de verre, et il baise ensuite les doigts qui l'ont touché. Ce verre est la MIZOUZA, qu'on place à toutes les portes pour écarter les mauvais anges. C'est un parchemin sur lequel on écrit les commandemens de la loi et autres versets de la Bible, et qu'on roule étroitement pour le faire pénétrer dans un tuyau de verre qui doit le conserver intact.

Entré dans la salle à manger, le descendant d'Abraham se promène de long en large en chantant une longue prière, une espèce d'hymne et d'invocation adressée en même temps aux anges et à la Divinité. Puis il s'assied à table en tête de sa famille, fait passer inévitablement un coin de sa serviette dans sa cravate pour garantir son gilet, et, prenant la bouteille de vin d'une main, il récite le KIDOUCHE (*de* KADOCHE *saint*, *sanctification du repas*), et verse dans tous les verres un doigt de vin qu'on boit en disant : *Béni sois-tu, mon maître notre Dieu, roi du monde, qui créas la vigne.* Cela fait, il distribue un morceau de pain à tous les convives qui le mangent en disant : *Béni sois-tu, mon maître notre Dieu, roi du monde, qui fais naître le pain de la terre.*

(1) On ne saurait se faire une idée de la difficulté qu'il y a pour un SOPHERRE à écrire un SEPHER TORA (*livre de la loi*). La moindre rature lui est interdite, la moindre faute entraîne nécessairement le changement de la feuille de parchemin tout entière ; et, dans une langue où de petits signes remplacent les voyelles, dans un livre où d'autres signes, presque imperceptibles, indiquent les notes de la musique au HCAZAN (*chantre*), le SOPHERRE doit se tromper fort souvent. Il a cependant l'avantage de savoir la Bible par cœur, et de ne faire autre chose qu'écrire des SEPHER TORA. C'est là son état, état qui ne présente pas de grandes ressources, vu le temps énorme qu'exige l'ouvrage, dont, en comparaison, la rétribution est minime. Pour écrire un SEPHER TORA il faut au moins deux mois, et bien souvent le SOPHERRE ne reçoit pour cela que vingt sequins, environ deux cent quarante francs.

Au-dessus de la table autour de laquelle la famille soupe, une lampe à huit ou dix becs est suspendue au plafond. C'est la lampe du CHABATTE ; la maîtresse de la maison l'allume avant la nuit en récitant des prières, et la laisse brûler jusqu'à ce que toute l'huile qu'elle contient soit consumée ; car si la loi a défendu d'allumer le feu, les rabbins ont défendu aussi de l'éteindre, sauf pourtant le cas d'incendie.

Le repas achevé, toute la famille chante un psaume de David, puis la BÉRAHCA (*bénédiction*).

Le samedi de bonne heure l'Israélite se rend à la synagogue pour dire la TÉPHILA (*oraison ou prière du matin*) ; alors il ouvre le tiroir de son banc et en tire le TALET et les TÉPHILYM (*longues courroies de cuir qui servent à attacher sur le front et sur le bras gauche, à l'endroit où il repose sur le cœur, une sorte de petit chapeau de cuir renfermant un parchemin sur lequel sont écrits les commandemens de la loi et autres versets de la Bible*) ; s'étant adapté ces lanières, il récite des prières jusqu'au moment où le CHAMACHE (*sacristain*) commence à mettre à l'enchère les MIZVOTTE (*bonnes œuvres*). C'est d'abord le droit de porter la Bible depuis l'arche jusqu'à l'autel, puis le droit d'être appelé par le HCAZAN à suivre la lecture d'un chapitre sur les marches de l'autel, ce qui se nomme être appelé à SEPHER (*livre* : SEPHER TORA, *livre de la loi*). On achète à tout prix ce droit quand on sort de maladie, quand on vient de perdre un parent, ou quand on a fait dans la semaine un mauvais rêve. Dans ce dernier cas on dit qu'on fait ATAAVAT HCALOM (*destruction de rêve*). Quand la Bible est placée sur le pupitre, le HCAZAN enlève le manteau de soie qui la recouvre, les bandes brodées qui l'emmaillottent, puis la déploie, l'élève au-dessus de sa tête, et la montre au peuple en disant : *Voilà la loi que Moïse a mise devant les enfans d'Israël : la loi de l'Éternel est parfaite.* Alors il appelle celui qui a acheté le droit d'aller à SÉPHER, lit un chapitre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait achevé la PARÉCHA (*légende*) fixée pour ce jour-là. Le produit de la vente des MIZVOTTE, qu'on voit monter quelquefois à des prix énormes, sert à l'entretien du temple. On a si souvent expulsé les Juifs de la Lombardie pendant le moyen âge, en ne leur laissant qu'un écu par tête malgré les immenses capitaux qu'ils possédaient dans le pays, qu'ils n'ont pu jusqu'à ce jour assigner aucune rente fixe à leurs temples. La lecture de la Bible finie, le HCAZAN replace le livre saint dans l'arche, la ferme en disant : *Béni soit l'Éternel qui nous a donné la loi !* et les COANYM (*prêtres*) (1) donnent la bénédiction au peuple sur l'estrade de l'arche, le visage couvert du TALET, et tournés vers le levant.

La prière du matin est alors finie.

L'Israélite va déjeuner chez lui ou chez un parent, puis il rend visite à quelques amis jusqu'à l'heure de la seconde prière, pendant laquelle, le samedi seulement, on tire de nouveau la Bible de l'arche pour la lire et la remettre à sa place avec les mêmes cérémonies ; il recommence ensuite ses visites pour attendre l'heure du dîner.

Le samedi est un jour de gala pour les Israélites. Tout le monde reçoit, toutes les maisons sont encombrées de visiteurs. La conversation ne roule jamais que sur des choses extrêmement triviales. On cause cuisine, on raconte les événemens qui se sont passés à la synagogue, et on médit

(1) Ces prêtres sont les descendans des sacrificateurs du temple de Jérusalem. Leur nom de famille à tous est COEN (*prêtre*), qui se traduit en italien par SACERDOTE. Tous ceux qui s'appellent SACERDOTI sont infailliblement, à en croire les Israélites, des descendans d'AARONNE, et ceux qui s'appellent LEVI descendent de la tribu des lévites.

impitoyablement de son semblable. — Un tel donne à dîner; il y aura telle et telle chose. — Ceci est bon, cela est mauvais. — Je n'aime pas l'oie, j'aime le dindon. — Un tel a acheté telle MIZVA (*bonne œuvre*) et l'a payée tant. — Le HCAZAN a manqué tomber avec le SEPHER TORA (*livre de la loi*) sur l'épaule. — ADONAI! (*mon Dieu!*) quel malheur! — C'est un avertissement du ciel! — Il y a tant de GNAVONOTTE (*péchés*)! — Un tel se permet telle chose. — Un tel va en voiture le CHABATTE... Quand ils en sont sur le chapitre de la médisance, ils n'en finissent plus. J'entends toujours parler de mon type sexagénaire: J'ai déjà fait observer que les mœurs que je peins n'existeront bien tôt plus.

Vers la brune, l'Israélite se rend de nouveau au temple; il chante en chœur un psaume de David, récite en hâte la prière du soir et retourne ensuite à ses affaires après avoir fait AOUDALA chez lui.

Voici ce que l'on nomme faire AOUDALA.

A peine le chef de la maison est-il entré au salon à son retour du temple, que tous les membres de la famille s'empressent autour de lui. L'un tient en main un grand cierge allumé, l'autre un vase d'argent plein de fleurs, un troisième lui présente sur un plat d'argent une fiole de vin. Le nouveau venu prend la torche d'une main, la fiole de l'autre, et récite une prière en hébreu. A certains mots, tous les assistans exposent leur poing droit à la clarté de la torche et regardent d'abord leurs ongles sur lesquels la lumière tombe en plein, puis le creux de leur main, où elle ne pénètre pas, afin de se souvenir du paradis et de l'enfer. A un autre passage le vase de fleurs circule dans toute l'assemblée, qui en respire l'odeur à plusieurs reprises. Enfin le célébrant boit une gorgée de vin, épanche le reste du contenu de la fiole sur le carreau, en ayant soin de former avec le liquide une CHINE (*lettre initiale du nom de Dieu en hébreu*), et éteint ensuite le cierge en recommandant à sa famille de ne pas marcher sur le vin, ce qui serait profaner le nom du Créateur.

Alors seulement le CHABATTE est fini.

Depuis la destruction du temple de Jérusalem, ou pour mieux dire depuis que les catholiques se découvrent dans les églises, les Israélites se sont fait une loi de se couvrir dans leurs temples. L'intention fait tout; ils témoignent à Dieu leur respect en gardant leur chapeau comme nous en ôtant le nôtre. Or, les rabbins ont alors raisonné ainsi: Dieu est partout, par conséquent on ne peut se découvrir nulle part sans offenser le ciel; nous défendons donc à tout bon Israélite de faire plus de quatre pas la tête découverte. Que la chaleur soit étouffante, que la sueur ruisselle sur le front d'un Juif, il est forcé de garder son chapeau sur sa tête ou d'encourir les malédictions fulminées par les saints livres contre tous ceux qui transgressent la loi, AROUR! AROUR! (*maudit! maudit!*). Ces mots sont l'enfer de la Bible. Les graves transgressions ne sont punies qu'ici-bas par des châtimens temporels, presque toujours par la peine du talion; les péchés véniels appellent l'anathème sur le coupable. Le peuple d'Israël n'a jamais vu au delà de l'horizon de la vie qu'une patrie, séjour de bonheur où il irait rejoindre ses ancêtres. Le mot GUIHINAM n'a signifié enfer qu'après la rédaction du Talmud. Dans l'Égypte, dans le désert, dans la Terre-Promise, les Israélites étaient trop peu civilisés pour concevoir une justice au delà du tombeau. La masse ne pouvait avoir aucune notion du sens de la parole NECHAMA (*âme*); toute abstraction est incompatible avec l'extrême ignorance, et le peuple d'Israël était de tous les peuples de son époque le moins civilisé. D'ailleurs Moïse tendait trop à faire de la vie une chose positive pour que ses sujets pussent l'idéaliser. Aujourd'hui l'Israélite qui suit un convoi funèbre, ainsi que la Juive qui le voit passer sous sa croisée, murmure: Que de bons MALAHCIM (*anges*) te rencontrent! Que de bons MALAHCIM te reçoivent dans leurs bras. Aujourd'hui seulement ils souhaitent le GAN-GNEDEN (*paradis*) aux mourans, et parlent de l'enfer comme d'un châtiment dans une vie à venir.

Quand le médecin prononce l'arrêt de mort d'un Israélite, le rabbin se rend auprès du malade et lui fait répéter avec lui le VIDOUI (*formule de confession dans laquelle on s'avoue coupable de tous les crimes possibles, en implorant la miséricorde du ciel*). Puis, si le mourant a des ennemis, il lui conseille de les appeler à son chevet et de se réconcilier avec eux, ce que les Juifs ne refusent jamais de faire. La mission du rabbin se borne là. Les personnes qui se trouvent auprès du malade récitent tout bas des psaumes jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir. Si la famille du moribond est assez riche, elle paye des pauvres qui vont prier à la synagogue pour sa guérison.

Les Israélites ont conservé des usages barbares touchant le deuil et les cérémonies funèbres. Les fils sont obligés d'assister aux obsèques et à l'enterrement de leurs parens. Ils sont tenus de jeter la première pelletée de terre sur le cadavre, et aussitôt que la fosse est comblée, on leur déchire leurs vêtemens, qu'ils ne peuvent plus quitter pendant une semaine. Au retour du cimetière, ils trouvent une table dressée, autour de laquelle ils doivent s'asseoir sur le carreau pour faire un repas funèbre en mémoire de celui que fit David après la mort du fils qu'il avait tant pleure pendant sa maladie. Cette triste collation achevée, les AVELYM (*ceux qui portent le deuil*) se rendent dans la chambre même du défunt, où leurs parens et amis les suivent et prient avec eux pour le trépassé. Pendant cette cérémonie, les AVELYM se tiennent assis sur le carreau. Ils ne se lèvent que pour réciter eux-mêmes le KADICHE (*prière pour les morts*). Cette réunion a lieu pendant sept jours consécutifs à la même heure; et, jusqu'à la fin de la semaine, les AVELYM n'ont pas le droit de franchir le seuil de leur maison. Leurs journées se passent dans un morne abattement, ils n'ont pour toute distraction que les visites de condoléance qui viennent leur rappeler leur malheur. On dirait que les Israélites s'étudient à perpétuer les déchiremens causés par ces pertes irréparables, qu'ils cherchent à envenimer leur blessure, qu'ils trouvent du plaisir dans les larmes. Il y a quelque chose de sauvage dans leur deuil, dans toutes leurs cérémonies funèbres. C'est un reste de barbarie que le préjugé tient debout, et que la civilisation doit tôt ou tard abolir. En général la douleur des Juifs est bruyante comme les rites de leurs obsèques. L'esprit de caste que développe en eux leur vie isolée se manifeste surtout devant un cercueil. Plus une communauté est restreinte, plus elle doit sentir vivement la perte d'un de ses membres.

L'AVEL (*singulier d'AVELYM*) ne peut se raser pendant un mois, et doit porter le deuil durant un an ou onze mois, selon le degré de parenté qui le liait au défunt. Il lui est défendu de couper ses ongles pendant les premiers sept jours de grande affliction. Les Juifs de la Lombardie ont emprunté un mot à la langue allemande pour désigner les anniversaires mortuaires, *Jahrzeit*. Le jour du *Jahrzeit*, les parens du trépassé récitent un grand nombre de KADICHYM (*prières pour les morts*), et payent de nouveau, s'ils en ont les moyens, des pauvres afin qu'ils prient pour lui.

Les Israélites prêtent une certaine créance aux songes. Salomon a dit quelque part: HCALOMOTTE CHAOU IEDABÉRO (*les songes ne veulent rien dire*); mais il a affirmé ail-

leurs que HCALOMOTTE OLÉHCYN AHCAR APÉ (*les rêves entraînent une interprétation*). Les Juifs font jouer ces deux ressorts à leur gré, de sorte que quelques-uns se moquent des rêves, tandis que d'autres y attachent une grande importance. Ainsi celui qui est partisan du second verset, et qui voit dans ses songes un parent, fait immédiatement prier pour lui, considérant cette prétendue apparition comme une requête de KADICHYM.

Il existe encore chez les Juifs bon nombre de supersti tions. Nous nous contenterons d'en citer quelques exemples, car si nous voulions en énumérer la totalité, un volume entier n'y suffirait pas. Le GNAYEN ARAGN (*mauvais œil*) est devenu l'épouvantail de ce peuple depuis le jour où Balaam, à qui Dieu avait défendu de maudire l'armée israélite, se servit de *l'admiration* pour la perdre. MA TAUOU OALÉHCA IAGNAKAUOU, MICHEKÉNODÉHCA ISRAËL (*comme tes pavillons sont beaux, ô Jacob! tes tentes, ô Israël!*) s'écria le prophète païen, et la victoire resta aux ennemis des descendans de Moïse. Les Juifs ont imaginé un remède contre ce danger, et cet andidote puissant n'est autre que la *rue*. Quand un homme ou une femme sortent avec des vêtemens neufs, quand ils vont à une noce ou dans une réunion quelconque, les grand'mères ont toujours soin de glisser une petite branche de rue dans une de leurs poches.

Il est aussi un jour qui inspire autant d'effroi aux Israélites que le vendredi aux marins. Ce jour, c'est le mercredi. Après leur dîner, et avant la BÉRAHCA (*bénédiction du repas*), ils récitent un psaume de David, comme nous l'avons déjà fait observer; chaque jour a son psaume particulier. Celui du mercredi commence par ces mots: EL NÉKAMOTTE ADONAÏ (*mon maître est le Dieu des vengeances*). Le jour d'EL NEKAMOTTE, comme ils appellent le mercredi, ils ne commenceraient aucune chose importante, ne passeraient aucun marché et n'entreprendraient aucun voyage sans une grande nécessité.

Les Israélites ont, eux aussi, des oraisons jaculatoires. Telles sont les bénédictions qu'ils adressent à Dieu toutes les fois qu'ils font les ablutions qui précèdent ou suivent presque toutes les actions de leur vie. Ils aiment beaucoup à se servir des expressions de la Bible. Si le tonnerre vient faire tressaillir une femme, elle joint les mains, et, levant les yeux au ciel, elle s'écrie: BAROUAHC CHÉCOHCO OUGOUOURADO MALÉ GNOLAM (*béni soit celui dont la force et la puissance ont créé le monde!*) Si l'éclair éblouit les yeux d'un Juif, et que le mot ADONAI (*mon Dieu, mon maître*) échappe de ses lèvres, il ajoute immédiatement: BAROUAHC CHÈM KÉVOTTE MALHCOUDO LÉGNOLAM VAGNÈTTE! (*béni soit le nom honorable qui révèle son empire éternel sur le monde!*); car prononcer le nom de Dieu est un péché, et on espère obtenir son pardon en faisant suivre de louanges ce nom redouté. Si un Juif rencontre un chien qu'il croit atteint d'hydrophobie, il murmure tout bas: KÉLÉOU LO YAGNANÉ ICHE MEISRAËL (*jamais chien n'osa faire de mal à un homme dans Israël, c'est-à-dire, du peuple d'Israël*). Si on lui raconte un fait qui excite en lui l'étonnement ou la douleur, il s'écrie: CHÉMAGN ISRAËL ADONAÏ ÉLÉONO ADONAÏ ÉHCATTE! (*Écoute, ô Israël, mon maître est notre Dieu, mon maître est unique*).

Ce n'est pas seulement dans les synagogues que les Israélites se rassemblent pour prier. Ils ont des HCAVOROTTE (*confréries*) où ils vont écouter la traduction que leur fait un rabbin de quelques passages, soit de l'ancien Testament, soit du Talmud, et où ils récitent ensuite des prières.

Pour faire oraison en commun, les Juifs doivent se réunir au nombre de dix au moins. Dix personnes rassemblées pour prier constituent ce qu'ils appellent un MINIAN.

Il existe encore parmi les Israélites des usages qui prouvent leur tendance à l'idolâtrie; telle est par exemple la BÉRACHA à la LÉVANA (*bénédiction à la lune*). Quand la nuit est claire, les Juifs se rassemblent au milieu d'une rue quelconque de la juiverie, et adressent une série sans fin de bénédictions à la lune et à son créateur. La formule de cette sorte d'hymne a peut-être été composée par les anciens rabbins dans le but d'éviter au peuple le péché d'idolâtrie, tout en caressant sa propension à l'adoration des choses matérielles et merveilleuses.

Ce même respect aveugle pour la tradition les porte encore à s'abstenir des mets que l'ancien Testament n'avait défendus que dans un but tout hygiénique. La lèpre faisant des ravages terribles chez le peuple hébreu au temps de Moïse, le grand législateur a prohibé la viande de porc ainsi que tous les alimens qui pouvaient faire naître ou empirer cette affreuse maladie. Aujourd'hui la lèpre ne menace plus les Juifs, et ils observent toujours une loi qui ne tendait qu'à arrêter les progrès de ce fléau.

URBINO DA MANTOVA.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 MAI AU 15 JUIN.)

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

EUGÈNE SUE.

(Premier article.)

Un pauvre critique terrestre se trouve dans un cruel embarras quand il lui faut s'occuper d'un littérateur océanique comme M. Eugène Sue. Avant de pouvoir lire ses œuvres couramment, il est obligé d'apprendre par cœur le dictionnaire de marine et de se loger dans la tête le vocabulaire le plus formidable qui se puisse imaginer.

D'honnêtes écrivains de l'intérieur des terres sont parfaitement incapables de distinguer la proue de la poupe d'un vaisseau. Il en est même qui font, avec la plus bourgeoise sécurité, naviguer leurs poétiques embarcations, la quille tournée du côté du ciel; car l'on ne sait guère en France de marine que ce que l'on apprend à l'Opéra-Comique et au Vaudeville: cela se borne à bâbord et à tribord, plus quelques jurons nautiques réservés depuis un temps immémorial à l'oncle marin, brutal et millionnaire. Il n'y a rien d'étonnant à cela; la marine n'a jamais été en France un sujet de préoccupation nationale comme en Angleterre et en Amérique; sans doute notre marine est belle et grande, comme tout ce qui appartient à la France, mais la véritable force et la véritable gl ire du pays ne sont pas là. Le roman militaire, si de pareilles catégories étaient acceptables dans l'art, serait assurément plus possible en France que le roman maritime.

Pour moi, j'avoue, dans toute l'humilité de mon âme, que je suis aussi ignorant à l'endroit des choses aquatiques qu'un rédacteur du *Journal de la Marine*, et je ne suis pas en état le moins du monde de chicaner M. Eugène Sue sur aucun point de la manœuvre. Je conviens, et je ne pense pas que personne me méprise pour cela, que j'avais vécu jusqu'à présent sans soupçonner ce que pouvait être une itague de palan.

Si M. Eugène Sue déploie les bonnettes hors de propos, s'il fait prendre un ris intempestivement, s'il place le tapecu et le foc où ils ne doivent pas être, s'il entortille maladroitement de braves cordages qui sont incapables de réclamer dans les journaux, que puis-je faire à cela? Je n'ai pas la science qu'il faut pour stigmatiser convenablement de semblables énor-

mités; mais j'aime à croire que M. Eugène Sue a trop de conscience pour tromper d'innocens lecteurs et de plus innocens critiques. Dans une matière qu'il traite avec un acharnement spécial, il faut s'en remettre à son exactitude et à son honnêteté là-dessus, à peu près comme pour ces dissertations d'érudits, hérissées de passages chaldéens, syriaques, hébreux ou chinois, qu'on est forcé de trouver exacts sur parole. Quel est le feuilletoniste qui peut dire s'il y a des contre-sens ou non dans les traductions de M. Stanislas Julien?

Ce qui est accessible à toute critique, c'est le style, le drame, l'intention philosophique, la donnée et le genre des ouvrages de M. Sue.

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir une littérature proprement dite maritime; c'est une spécialité beaucoup trop étroite, quoiqu'elle ait, au premier aspect, un faux air de largeur et d'immensité. La mer peut fournir quatre ou cinq beaux chapitres dans un roman, ou quelque belle tirade dans un poëme; mais c'est tout. Le cadre des événemens est misérablement restreint : c'est l'arrivée et le départ, le combat, la tempête, le naufrage; vous ne pouvez sortir de là. Retournez tant que vous voudrez ces trois ou quatre situations, vous n'arriverez à rien qui ne soit prévu. Un roman résulte plutôt du choc des passions que du choc des élémens. Dans le roman maritime l'élément écrase l'homme. Qu'est-ce que le plus charmant héros du monde, Lovelace ou don Juan lui-même, sur un bâtiment doublé et chevillé en cuivre, à mille lieues de la terre, entre la double immensité du ciel et de l'eau? L'Elvire de M. de Lamartine aurait mauvaise grâce à poisser ses mains diaphanes au goudron des agrès. La gondole du golfe de Baya est suffisamment maritime pour une héroïne. Le drame n'est, du reste, praticable qu'avec des passagers. Quel drame voulez-vous qu'on fasse avec des marins, avec un peuple sans femmes! Quand vous les aurez montrés dans l'ivresse et dans le combat, tout sera dit. Un romancier nautique, avec son apparence vagabonde et la liberté d'aller de Brest à Masulipatnam, ou plus loin, est en effet forcé à une unité de lieu beaucoup plus rigoureuse que le poëte classique le plus strictement cadenassé. Un vaisseau a cent vingt pieds de long sur trente ou quarante de large, et l'écume a beau filer à droite et à gauche, les silhouettes bleues et lointaines des côtes se dessiner en courant sur le bord de l'horizon, l'endroit où se passe la scène n'en est pas moins toujours le même, et la décoration aussi inamovible que le salon nankin des vaudevilles de M. Scribe : que l'on soit à fond de cale, à la cambuse, à l'entre-pont, aux batteries ou sur le tillac, c'est toujours un vaisseau.

Il est vrai que l'auteur peut mettre ses personnages à terre; mais que voulez-vous que fassent des gens qui débarquent, si ce n'est d'aller au cabaret ou dans quelque endroit équivalent? On ne fait pas connaissance avec le monde en cinq ou six jours, et une action n'a pas le temps de se nouer et de se dénouer dans un si court espace. Ou si, pour parer à cet inconvénient, l'auteur laisse ses personnages sur le terrain ordinaire de toute action dramatique, ce n'est plus un roman maritime, c'est un roman aussi terrestre que le premier venu. Le pauvre vaisseau qui est là dans le port ne demande qu'à partir, il bondit d'impatience comme un cheval qu'on tient en bride, et, en vérité, c'est péché que de faire perdre une si bonne brise à ces braves matelots, sous prétexte que le héros n'a pas encore eu le temps d'attendrir sa divinité et de pousser son aventure à bout. Cette pointe obligée de mât qui perce toujours au-dessus de l'action produit l'effet le plus désagréable et le plus impatientant.

A part ces impossibilités naturelles au genre, je ne pense pas que les habitudes excentriques et particulières d'une profession puissent suffire à défrayer une branche de romans. Où cela s'arrêterait-il? M. Eugène Sue fait des romans dont les personnages sont nécessairement des marins. Demain, un autre s'arrogera le monopole des romans en diligence; l'intérieur, la rotonde, l'impériale, remplaceront la dunette, l'entrepont et le hunier; à la place du facétieux cambusier racontant l'histoire du voltigeur hollandais ou des trois cochons, vous aurez M. J. Prudhomme, ou un commis-voyageur parlant de ses aventures. Les ports seront des auberges, et au lieu de sombrer on versera. Ce roman est aussi faisable que l'autre. Ni l'art ni le roman ne sont là, mais bien dans le développement des passions éternelles de l'homme.

Quant au mérite de l'idée première, elle n'appartient pas à M. Eugène Sue. Elle revient de droit à M. Fenimore Cooper, quoique Smollett eût déjà tracé dans ses romans des caractères de marins. Le *Pilote*, le *Corsaire rouge* sont et demeureront, je pense, les chefs-d'œuvre du genre. Cooper l'Américain, né sur un sol vierge et à peine défriché, excelle à peindre la lutte de l'homme avec la nature; il y a une admirable placidité de lignes dans les horizons de ses tableaux dont le charme est inexprimable, et un austère parfum de plantes sauvages s'exhale de tous les feuillets de ses livres. Les plus beaux romans de Cooper sont composés avec des élémens d'une simplicité extrême. C'est habituellement une poursuite à travers une savane ou une forêt vierge, une intelligence surmontant des obstacles matériels; la barbarie qui cède avec regret et pied à pied ses larges solitudes à la civilisation. Les personnages n'apparaissent que comme des points blancs ou rouges sur le fond d'outremer des lointains, ou sur le vert sombre et dur des ébéniers centenaires. Cependant, malgré leur petitesse relative, par leur énergie et leur résolution, ils dominent cette gigantesque nature, et c'est là la source de l'intérêt sublime et profond qui s'attache au *Dernier des Mohicans*, à la *Prairie*. L'orgueil humain est intimement flatté de cette victoire, et s'en réjouit par esprit de corps. Cette disposition rendait Fenimore Cooper plus propre que tout autre à réussir dans le roman maritime. Son pinceau, sobre de teintes, rend avec une justesse admirable ces effets de ciel et d'eau où quelques petits filamens noirs se dessinant à l'horizon plus minces et plus frêles que des fils d'araignées, annoncent seuls la présence de l'homme. L'idée qui éclate à chaque page est celle exprimée par le proverbe breton : « Ma barque est si petite et la mer est si grande! » De là vient tout l'intérêt. Le style tumultueux et brillanté de M. Eugène Sue est bien loin d'atteindre à l'émotion que produit cette tranquillité de couleur et cette sévérité de touche presque puritaine.

M. Eugène Sue, comme il le dit lui-même, a tenté de mettre en relief des prototypes dans *Kernok* le pirate, dans le *Gitano* le contrebandier, dans *Atar-Gull* le négrier, dans la *Salamandre* le marin militaire.

Avec toute la complaisance imaginable, et malgré l'amour un peu platonique parfois que M. Eugène Sue professe pour la vérité *vraie*, il est difficile d'admettre le Gitano comme le type exact du contrebandier réel; ce marin équestre, avec son petit cheval Ikar, me semble avoir de bien singulières allures. Il sent diablement son Conrad et son Giaour, et j'ai peine à allier son lyrisme effréné à son commerce frauduleux de soieries; il est vrai que la scène est en Espagne, et, s'il faut en croire nos romanciers, l'Espagne est un pays privilégié du ciel, où l'on se poignarde continuellement, et où la plus mince fille rendrait des points pour la férocité à la plus sauvage tigresse; ce brigand très-lettré déclame contre la société et fait de superbes raisonnemens. Il a bien quelques légères peccadilles à se reprocher; mais qu'est-ce que cela? Une douzaine de meurtres tout au plus, à peu près autant de sacriléges; il a conspiré je ne sais combien de fois. Vous conviendrez que la société se montre bien *insociable* en repoussant un pareil homme de son sein. Notre poétique contrebandier se laisse maladroitement surprendre et finit par subir le supplice du garrot en place publique. Là-dessus, un certain Fasillo, qui remplit l'office de Kaled auprès de ce Lara, indigné du supplice de son vertueux maître, jure une haine mortelle à l'espèce humaine, s'en va à Tanger, charge sa tartane de marchandises pestiférées et l'échoue devant Cadix; où elle est pillée par la populace. Une affreuse épidémie se déclare; vingt-cinq ou trente mille personnes meurent de la contagion.

Assurément, ce n'est pas nous qui inquiéterons un estimable romancier pour quelques douzaines de meurtres de plus ou de moins. Nous savons la difficulté de tenir éveillé le public d'aujourd'hui, ce vieux sultan usé et cacochyme; nous ne voulons pas réduire un auteur au pâturage d'épinards et aux moutons poudrés à blanc de l'idylle Pompadour; nous permettrons volontiers à M. Eugène Sue des choses que l'on n'eût certainement point passées à M. le chevalier de Florian, d'innocente mémoire. Cependant, il conviendra lui-même qu'il abuse

légèrement de la tuerie, et, sans être précisément de l'opinion de Candide, et sans voir tout en beau, il nous permettra de croire que les hommes même les plus scélérats ne sont pas aussi scélérats qu'il nous les représente. — Le capitaine Kernok, pour récréer son équipage, met le feu à un vaisseau qu'il a capturé, et fait griller dedans trois ou quatre douzaines d'Espagnols dûment ficelés et garrottés : ceci me paraît exorbitant. Kernok, il est vrai, est pirate, et les pirates se permettent des choses qui feraient saintement horripiler notre conscience bourgeoise. Néanmoins, sans exiger d'eux une innocence de jeune pensionnaire, j'aime à croire qu'ils ne se livrent pas aussi facétieusement à des atrocités gratuites. Je veux bien encore passer à Kernok, attendu que c'est un homme un peu violent et dont l'éducation a été visiblement négligée, sa plaisanterie hasardée des trois douzaines d'Espagnols rôtis tout vifs. Mais que le capitaine Brulart, qui a été comte et homme du monde, fasse jeter un pauvre diable à la mer sur une cage à poulets, avec deux négresses mortes, et commette à tort et à travers une multitude d'assassinats, le tout parce que sa femme l'a trompé, je soutiendrai, dussé-je passer aux yeux de M. Eugène Sue et du monde entier pour l'optimiste de Collin d'Harleville, que c'est une misanthropie au moins exagérée, et que si tout homme mystifié se livrait à de pareils massacres, le monde serait dépeuplé depuis bien longtemps.

La vengeance est le mobile de tous les héros de M. Eugène Sue; néanmoins, les héros de M. Sue dépassent dans leurs vengeances toutes les proportions humaines.

Je sais vivre comme un autre, j'ai de l'indulgence, et personne à coup sûr ne m'accusera d'être prude et petite maîtresse. Mais les hommes pâles de M. Sue ne s'arrêtent pas à de pareilles simplicités et ne s'amusent pas aux bagatelles de la porte. Ils sont si prodigieusement excessifs, que je ne puis m'empêcher de me hérisser un peu, et de réclamer en faveur de l'humanité dont je ne suis cependant pas éperdument épris.

Le nègre Atar-Gull, avec ses grosses lèvres bouffies et ses grands yeux blancs, est aussi faux dans son genre que le berger Némorin avec sa culotte vert-pomme et sa houlette garnie de roses pompons. C'est l'exagération inverse, voilà tout. Encore la haine d'Atar-Gull est-elle à la rigueur explicable; mais Szaffie! mais le capitaine Brulart! mais la duchesse d'Alméida! M. Szaffie, non moins féroce sous des airs doucereux que ses anthropophages prédécesseurs, imite trop visiblement les héros de l'école satanique!

Si toutes ces ogreries étaient représentées comme des légendes et avec le frisson de terreur superstitieuse qui saisit le lecteur dans *Han d'Islande* ou dans *Melmoth*, et non pas comme des reproductions exactes d'une vérité absolue, je les admettrais sans sourciller, et j'aurais examiné tout d'abord la valeur de l'exécution poétique. Car, de ce que l'on s'égorge avec un acharnement incroyable dans les romans de M. Sue, je n'inférerai pas, comme beaucoup de critiques bénévoles, que M. Eugène Sue s'est reflété dans ses personnages, et que c'est un homme systématiquement sanguinaire; je lui accorde de plus toutes les vertus sociales et domestiques.

Dans les romans de M. Sue il y a deux styles bien distincts, le style parlé et le style écrit; l'un bon et l'autre inégal; l'un chaud, vif, libre, naturel; l'autre parfois tendu jusqu'à rompre. Les figures secondaires, les dialogues des matelots, et tous les endroits auxquels M. Sue n'a pas l'air d'attacher d'importance, sont exécutés dans la seconde manière. Dans ces passages, la vérité même du fond commande impérieusement la vérité de forme. Les descriptions, les marines proprement dites, les mers, ressemblent à celles de Gudin; ce sont des mers de convention, beaucoup trop coquettement échevelées avec des vagues qui ont l'air de feld-spath ou de cristaux irisés, une écume d'ouate et des navires d'un ton beaucoup trop bitumineux.

Maintenant passons à l'éloge.

Théophile GAUTIER.

(*La fin au numéro prochain.*)

SCIENCES.

Comme on devait s'y attendre, l'Académie des sciences s'est vivement préoccupée, dans ces derniers temps, des malheureuses circonstances qui ont occasionné le triste événement du 8 mai. De toute part lui sont arrivés des documens authentiques, des observations intéressantes, et aussi bien des théories complétement absurdes. Nous avons vu des gens, dont le nom cependant a quelque poids dans la science, venir énumérer, en présence du corps savant, toutes les causes probables de cet irréparable malheur; et, quand nous attendions enfin la présentation de moyens coërcitifs, conclure tout simplement qu'il y aurait lieu, vu la gravité des faits, à rechercher des procédés capables de les éviter. Il n'est ma foi pas nécessaire d'être bien savant pour partager cette opinion. Les discussions sont engagées au sujet de l'avantage ou du désavantage des machines à six et à quatre roues, sur la manière d'enrayer chaque wagon d'un convoi afin de les arrêter tous instantanément; et l'on s'occupe de combiner un système de corps élastiques qui serait placé derrière la machine locomotive, de façon à diminuer les désastreux effets du choc en cas d'arrêt subit de cette dernière. Des expériences nombreuses, entreprises de tous côtés, nous font espérer que si la leçon de prudence a été forte, son résultat sera de rendre désormais impossible le retour d'un semblable malheur, et de donner au public toutes les garanties possibles de sécurité pour les rapides voyages en chemin de fer. En attendant que les travaux de la science aient obtenu quelques résultats dignes d'être présentés au lecteur, nous allons lui parler d'un charmant travail sur l'anatomie des insectes, présenté ces jours derniers à l'Académie par M. Léon Dufour. Cet habile naturaliste est un de ces hommes, malheureusement rares aujourd'hui, qui savent s'imposer une pénible tâche, et, loin du monde, l'accomplissent pour elle-même sans se préoccuper de la gloire qu'elle pourra peut-être attacher à leur nom. Ses recherches sur l'organisation des diptères ou des mouches en général sont du plus haut intérêt. L'histoire des insectes embrasse les études simultanées et parallèles des formes extérieures et de l'organisation intérieure. Déduire rationnellement les habitudes et le genre de vie, de la structure des organes renfermés dans les cavités du corps, et préjuger de l'existence de ces organes par les actes de l'animal, tel est le but dans lequel sont dirigés les travaux de M. Dufour. Considérés sous le point de vue du nombre, des espèces et des individus, les diptères sont de toute la zoologie l'ordre d'animaux le plus répandu sur le globe; leurs larves pullulent dans toutes les matières en décomposition, et il n'est pas de conditions de sol et de température qui ne soient peuplés de leurs cohortes ailées. La Providence leur a confié, n'en doutons point, une importante mission, et lorsque Linnée disait qu'un lion ne dévorait pas plus vite un cadavre que ne le feraient trois mouches de celles qui mettent au monde des milliers de vers vivans, son assertion était plus près de la vérité qu'on ne saurait le croire au premier abord. Dans ces vastes marais où la végétation luxuriante des roseaux, des typha, des scirpes, des nymphéa, augmente la stagnation des eaux chargées de leurs dépouilles, les émanations méphitiques deviendraient bientôt mortelles sans la présence de ces myriades de mouches sédentaires, qui s'occupent à rendre à la vie les atomes décomposés, à les passer à l'alambic de leur estomac pour les transformer en élémens nutritifs, et à diminuer, par ce moyen, la somme des particules délétères. Il est beau de rencontrer, comme l'a reconnu M. Dufour, dans ces mouches, ces cousins, si peu connus du vulgaire qui les méprise, un plan d'organisation qui les rattache si admirablement aux animaux considérés comme les plus parfaits, qu'on peut leur appliquer la nomenclature anatomique des êtres supérieurs. Ils ont un système nerveux parfaitement défini, et que le scalpel du naturaliste est allé suivre dans tout l'organisme. Le cerveau est hermétiquement renfermé dans une enveloppe crânienne, et formé de deux lobes semblables fournissant des paires de nerfs aux organes des sens. Un seul appareil cumule, dans les insectes, la respiration et la circulation. Chez eux, comme chez les êtres supérieurs, la molécule nutritive a besoin, pour devenir propre à la fonction réparatrice, de recevoir l'influence de l'air. C'est donc dans les mille canaux vasculaires ayant leurs orifices à l'extérieur, que dans ces insectes le sang se trouve en contact avec l'oxygène. Telle est leur véritable, leur seule respiration. Ces vaisseaux, ces espèces de poumons simples n'ont pas chez tous la même structure. Il en est de tubuleux ou élas-

tiques, de membraneux destinés à engouffrer l'air comme des ballons, afin de favoriser la progression aérienne ou le vol. Les mouches qui ont une vie très-active, un vol soutenu et bourdonnant, ont ces sortes de vésicules remplies d'air, très-développées. Elles manquent, au contraire, dans les espèces vouées à une vie paisible et sédentaire. M. Dufour a reconnu dans ces insectes des *glandes salivaires*, un *œsophage*, une *panse*, un *estomac*, parfois un *gésier*, un *ventricule* où s'élabore le chyle et où s'abouche le *foie*. Il y a parmi les mouches, comme parmi les autres animaux, des espèces qui sont herbivores et d'autres qui se nourrissent exclusivement de chair. La longueur respective du tube digestif est intéressante à étudier dans la série des genres, depuis le cousin, où il n'a que la longueur juste du corps, jusqu'à l'hippobosque, où cette longueur dépasse de sept ou huit fois celle de l'insecte.

Enfin M. Dufour est parvenu, à l'aide de procédés simples et rigoureux en même temps, à reconnaître dans les mouches à peu près tous les organes étudiés dans les animaux supérieurs. Son intéressant travail contient en outre sur leurs fonctions et leur existence une foule d'observations et de détails précieux dont les naturalistes philosophes ne manqueront pas de faire leur profit, et qui sont appelés à jeter une vive lumière sur les mœurs et les habitudes d'une classe d'êtres trop négligés jusqu'ici. AUGUSTE BERTSCH.

LES LIVRES.

Le Dictionnaire des Hiéroglyphes et le Cours d'archéologie, de M. Camille Duteil. — *Le Pèlerin*, par le vicomte d'Arlincourt. — *Horace*, par Georges Sand. — *Les Souffrances et les ambitions de Gabriel Rusconnetz*, (deuxième partie de la *Bague antique*), par S.-Henry Berthoud. — *La Coupe de Corail*, par Mme Mélanie Valdor. — *L'Échelle de soie*, par M. Hippolyte Lucas. — *Les Noëls Bourguignons*, par M. Fertiault. — *Esquisse de la phrénologie et de ses applications*, par le docteur Émile Debout.

On avait fondé un Muséum dans une ville de province dont je tairai le nom, parce que j'en ai rapporté quelques bons souvenirs, et qu'il n'est pas dans mes habitudes de glisser de méchantes phrases frisées en manière de queue de papier-écolier, derrière mes amis et au défaut de leur habit pour les rendre ridicules. Tous les règnes de la nature devaient se réunir en double *exemplaire* dans cette arche de Noé; ainsi l'avait décrété la municipalité intelligente, qui donna ses ordres à un architecte émérite. Celui-ci prit soin de disposer des salles, des armoires, des logettes et des cases, afin que chaque produit pût, dès qu'il serait apporté, trouver sa place marquée à son nom. Or, il est des raretés fort difficiles à payer, même pour un chef-lieu de sous-préfecture. Le Musée s'en trouvait donc fort dépourvu; les nombreux espaces vides, et cependant correctement étiquetés, lui donnaient un aspect désolant, surtout pour l'amour-propre des ordonnateurs du monument. Parmi eux, heureusement l'on comptait un conseiller, homme aux expédiens s'il en est. D'après ses insinuations, les lacunes furent comblées par des minéraux, des plantes et des animaux indigènes; de telle sorte qu'une peau de loup, bourrée de foin, représente provisoirement le lion de Nubie, etc.

Sans vouloir ici manquer au respect que je professe pour les corps savans, je dirai cependant que l'Institut a plus d'un rapport avec mon muséum. D'abord, on y avance des fauteuils à toutes les branches des connaissances humaines, aux moins connues, ainsi qu'aux plus vulgaires. Ensuite, pour la plus grande harmonie du coup d'œil et la plus grande gloire nationale, jamais on n'en doit laisser de vacant; de sorte qu'il arrive quelquefois qu'au défaut d'un homme spécial, un monsieur,—savant toujours,—s'asseoit dans un fauteuil étiqueté et le remplit à la façon du loup que nous avons dit. Seulement il est une différence, c'est que ce loup académique tient à honneur de justifier le mérite qu'on lui prête; il invente au gré de son génie des airs de lion, sur lesquels il se fait illusion au point de les prendre au sérieux; et cela avec d'autant moins de peine, que ses confrères, peu en état de vérifier la science dont il se revêt, non-seulement ne la mettent point en doute, mais encore prennent fait et cause pour lui. Ils renvoient dans sa tanière, à grand renfort de mémoires, l'individu portant réellement ongles et crinière, qui réclame en faveur de la vérité, et qui formule cette étrange prétention d'éclairer l'Académie sur la valeur des lions qu'elle consacre.

M. Camille Duteil a essayé de le faire pour l'archéologie égyptienne, science à laquelle s'applique parfaitement le préambule ci-dessus. Mais on a soudain couvert sa voix, et l'interdit a été lancé contre lui. Car son *Dictionnaire des Hiéroglyphes*, œuvre de la plus haute portée, dans lequel il reconstitue la langue sacrée, toute la religion panthéistique des Égyptiens, les lois de cette nation, ainsi que les sources où les autres peuples ont puisé leur civilisation et leur culte, dont la fable a souvent altéré l'origine, ce livre, disons-nous, parle avec éloquence et entraîne irrésistiblement la conviction. Tous les monumens de l'antiquité, les textes orientaux, qu'une longue étude lui a rendus familiers et qu'il interprète avec une lucidité, avec une logique effrayante pour ceux qui le combattent, viennent à chaque page à l'appui de ce qu'il avance; et cette érudition renverse d'elle-même, par son imposante dignité et sans que l'auteur semble y prendre garde, tous les systèmes incomplets échafaudés à grands frais; celui de M. Champollion le jeune, par exemple, qui paraît être le plus en faveur, puisqu'un professeur du collége de France est chargé d'expliquer sa grammaire, c'est-à-dire d'expliquer une chose inexplicable. Car, pour peu qu'on ait les premiers élémens de la science et qu'on veuille examiner la méthode de cet hiérogrammate, on verra que pour lire les hiéroglyphes, il s'y est pris absolument comme les enfans qui jouent au *solitaire*. Pour parvenir à ne laisser qu'un seul des pions fichés dans les trous régulièrement percés sur la palette hexagonale, et qu'on ne peut enlever, ainsi qu'au jeu de dames, que lorsqu'il se trouve un espace vide à côté, on les voit faire de petites concessions qui rétablissent la marche dont leur inexpérience les éloigne. En effet, M. Champollion admet dans certains cas des textes hiéroglyphiques formés de signes phonétiques dont les voyelles médiales ou finales sont habituellement omises. Ceci facilite singulièrement sa lecture. Mais plus loin, dans un cas pareil, quand ce principe l'embarrasse pour une traduction, il arrive à la solution en rétablissant ces mêmes voyelles. Chose commode, mais dont l'arbitraire semble difficile à déterminer, et presque impossible à enseigner.

Au reste, toutes ces supercheries, faites de bonne foi, se trouvent clairement et savamment dévoilées dans la préface du *Dictionnaire des Hiéroglyphes*. Ce qui fait que M. Camille Duteil ne passera que de force, s'il les passe jamais, les portes de l'Institut. Pour cela, son œuvre ne sera pas perdue, et plus tard elle portera ses fruits. Le cours public d'archéologie qu'il a entrepris est avidement suivi par de jeunes et fervens auditeurs, qui, tout en appréciant le mérite des tours de force exécutés au collége de France, savent qu'on ne peut exiger les mêmes talens d'un professeur non académique : ils se contentent du simple exposé de la science véritable qu'il leur donne. Quelque jour, M. Camille Duteil ne doit pas en douter, maître et disciples pourront parler assez haut pour que leur voix soit entendue.

Des hiéroglyphes au *Pèlerin* de M. d'Arlincourt, la transition n'est pas si brusque qu'on pourrait le croire : grammaticalement parlant, la prose de l'auteur est inintelligible; les vulgaires critiques n'y entendent rien, et l'on peut douter que l'Académie soit plus habile.

Le *Mercure* ne dira rien de la valeur historique du livre qui, sous le prétexte de *parler des hommes, la facette à mille formes* (expression géométrique difficile à definir), raconte de très-naïves légendes manquant du style nécessaire pour les faire supporter. Ce n'est pas là qu'il ira chercher la justification des louanges données au *Pèlerin*, non plus que dans les mésaventures du commis-voyageur malade, la nuit, à l'auberge de Liége; ni dans certains autres épisodes du même genre qu'il est impossible de raconter. Cependant le *Pèlerin* renferme, çà et là, des pages pleines de goût, d'esprit et de distinction.

Horace, de Georges Sand, aura trois volumes; deux seulement étant parus, le *Mercure* doit remettre à plus tard l'énoncé de son opinion. A vrai dire, il n'en est point fâché, car la tâche est difficile, tant la supériorité de cet auteur a soulevé de passions diverses, ainsi que les idées qu'il a émises. Nous dirons simplement que le caractère d'Horace, le jeune homme doué d'une organisation propre à tout entreprendre, brillant dans le monde, plein d'idées généreuses, grand rêveur de systèmes féconds en belles déductions, mais

qui voit sa poésie rebelle à la forme, sa plume incapable de résumer ses nombreux pensers épars, et le rôle qu'il s'était créé impossible à jouer devant les exigences de la réalité, parce qu'il est trop fort pour lui ; ce caractère qui constitue la véritable maladie morale de la jeunesse actuelle, est finement nuancé et vigoureusement tracé.

Les Souffrances et les ambitions de Gabriel Rusconnetz, qui forment la deuxième partie de la *Bague antique*, viennent de paraître. C'est un livre remarquable sur lequel nous aimerions à nous étendre, mais que nous devons seulement mentionner, sans doute au grand déplaisir des lecteurs. Notre prose, en cherchant à résumer la pensée, le drame, et les contours fins en même temps que fortement accusés des principaux personnages de l'ouvrage, ne leur en donnerait qu'une faible idée. Elle déflorerait pour eux l'intérêt vif et soutenu qu'on prend au sort du héros dont la vie retirée, calme en apparence, est plus agitée par les événemens et les petites passions de son humble communauté, que celle d'un homme d'état livré aux tourmentes politiques.

Il nous semble inutile de parler des épisodes gracieux renfermés dans la *Coupe de corail* de madame Mélanie Valdor; du charme que M. Hippolyte Lucas a su répandre dans les deux volumes de nouvelles qu'il a publiés : l'*Echelle de soie*, qui emprunte son titre à l'un des plus jolis contes du livre. Le talent et la réputation des auteurs les recommandent assez.

Le *Mercure* préfère vous entretenir des *Noëls bourguignons* rassemblés et traduits, par M. F. Fertiault, du patois de Gui-Bàrozài (l'académicien Bernard de La Monnoye), en un français qui, pour être élégant, n'en a pas moins conservé toute la fraîcheur et la naïveté de l'original. Comme bibliographe, le *Mercure* remercie M. Fertiault d'avoir rendu intelligibles tous ces chants populaires où se retrouvent l'esprit, les mœurs, les traditions et, pour ainsi dire, l'histoire, pendant toute une époque, d'une de nos provinces les plus riches en souvenirs. Il le remercie encore de la notice fort curieuse sur la vie de La Monnoye, et pour l'érudition qu'il a déployée dans l'historique des noëls bourguignons, qui précèdent le livre. Mais comme poëte, il lui demandera compte du temps qu'il passe à remuer la poussière des vieux livres. Que celui qui chante laisse deviner l'instrument, rien de mieux ; mais que jamais l'accompagnement ne couvre sa voix. En d'autres termes, que M. Fertiault ne se livre pas exclusivement à des travaux pareils à celui qui nous occupe; qu'il nous donne des œuvres de poëte ; nous lui saurons gré des unes, mais nous applaudirons toujours plus vivement les autres.

Le *Mercure*, qui semble dédaigner l'érudition et ne se soucier que de poésie, comprend qu'il faut se réhabiliter aux yeux de beaucoup de ses lecteurs. Il est donc heureux d'en trouver l'occasion à propos du livre de *phrénologie* du docteur Émile Debout. Jamais on n'a mis, avec plus de complaisance et de talent à la fois, la science à la portée de ceux qui en possèdent à peine les premières notions. Dans ce livre où de nombreuses gravures viennent en aide au texte, l'histoire de la phrénologie, l'exposé de la doctrine, les résultats auxquels elle est arrivée, l'exposition sage et raisonnée des applications qu'on en peut faire aux arts dans la vie civile et privée, toutes ces choses sérieuses, ardues et dont l'imagination s'effraie, sont présentées d'une façon tellement attrayante, qu'elles font relire avec plaisir cet ouvrage du docteur Debout, et que nous quittons la plume pour le parcourir encore, afin de mettre à profit l'enseignement qu'il donne.

Henri NICOLLE.

REVUE MUSICALE.

Nous sommes un peu en retard avec les concerts; mais au milieu de l'atmosphère sonore qui, le mois dernier, enveloppait Paris, au milieu de cette confusion de tous les sons appréciables à une oreille humaine, il était difficile de porter un jugement. Aujourd'hui, dans le calme et le silence, nous analyserons plus aisément tout ce bruit.

Le Conservatoire semble encore conserver une apparence de vie; mais à y regarder de près, on voit qu'il n'en est rien. A certaines époques, la Société des concerts ouvre les portes de sa salle, à certaines époques elle les ferme; elle place ses cahiers sur les pupitres; elle allume son lustre, réunit ses musiciens, exécute les symphonies d'Haydn, de Mozart, de Beethoven avec une précision mathématique; en un mot, chaque année elle accomplit ce qu'elle accomplissait l'année précédente ; mais sans rien ajouter, sans rien retrancher, sans rien perfectionner. On s'aperçoit bien encore qu'elle remue, mais à la façon d'un cadavre que l'on galvanise; les membres agissent, à la vérité, mais l'intelligence et la pensée sont absentes. Beaucoup de gens croient que la société des concerts peut vivre longtemps ainsi ; d'autres, pour qui le spectacle d'une agonie est horrible, trouvent qu'elle tarde bien à mourir.

Pour être juste, il faut avouer que cette année le Conservatoire a mis en lumière deux œuvres nouvelles, l'ouverture de *la Grotte de Fingal*, de Mendelsohn, dont le début est fort beau et renferme d'élégans détails, mais dont l'*allegro* a de la vulgarité; puis des fragmens de *Paulus*, oratorio du même auteur. Il paraît que, par un louable effort, la Société des concerts s'était décidée à nous donner dans son entier cet admirable oratorio, mais qu'au milieu des répétitions la fatigue l'a prise; aussi ce bel ouvrage n'a-t-il été dit que par lambeaux, et défiguré d'ailleurs par la mauvaise exécution de l'orchestre et des chœurs.

A un des derniers concerts de la Société, le public a fait la découverte d'un instrument très-singulier, et en même temps d'un artiste fort extraordinaire. M. Hindlé est un tout petit homme, auquel est venue vraiment une idée gigantesque. Sans doute M. Hindlé, ressentant dans son cœur une ambition démesurée d'artiste, se sera vu pendant une nuit en proie à une de ces visions qu'appelle l'exaltation d'un cerveau germanique; il se sera vu, comme le conseiller d'Hoffmann, pressant du talon une énorme machine, une sorte de cheval de Troie avec un col élevé comme un mât et des cordes fortes à soulever l'ancre d'un navire. Après une horrible lutte, il sera demeuré vainqueur du monstre, d'un geste apaisant sa voix de dogue, et le faisant chanter comme une fauvette, gémir comme une tourterelle. Au réveil, notre artiste aura poursuivi la réalisation de son rêve, et n'aura rien trouvé de mieux que de se faire le cornac du plus énorme instrument de l'orchestre, du mammouth du monde musical, de la contrebasse enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom! Le succès de M. Hindlé et de son colossal élève a été unanime. Le morceau choisi était rempli de trilles, de fusées, de gammes, de roulades, comme aurait de la peine à les exécuter le violoniste le plus habile. Voilà une grande preuve de la puissance de l'éducation. Dompter des tigres et des lions, être Carter ou Van Amburgh, bagatelle! mais soumettre une contrebasse, la faire gazouiller comme un serin, voilà qui est merveilleux.

M. Franco Mendès est un jeune violoncelliste d'un très-grand talent, qui, après avoir obtenu les plus légitimes succès en Hollande sa patrie, est venu à Paris en recevoir l'éclatante consécration. M. Mendès n'est pas moins habile compositeur qu'exécutant du premier ordre. Le duo qu'il a composé pour deux violoncelles est écrit avec une fermeté et une richesse de style dignes des plus grands éloges; enfin c'est là une œuvre remarquable et sérieuse, chose bien rare par la musique qui court.

Au concert de cet artiste on a eu l'occasion d'admirer un piano de Pleyel dont le son est d'une pureté et d'une douceur incomparables. Nous faisons cette remarque pour engager les rivaux de M. Pleyel à apporter plus de soin dans la fabrication de leurs pianos; M. Érard lui-même se néglige, et ses claviers n'ont pas toute la légèreté et l'élasticité désirables.

Un jeune pianiste qui dans une seule occasion s'est fait entendre cet hiver, M. Mortier de Fontaine, est arrivé non-seulement avec un beau talent, mais encore avec une véritable pensée d'artiste. Le concert qu'il a donné dans la salle du Conservatoire offrait un extrême intérêt. M. Mortier a exécuté trois morceaux fort différens de style; un rondo de sa composition, un concerto de Mendelsohn, qui renferme de grandes beautés, et enfin la fantaisie de Beethoven pour piano, orchestre et chœurs. Exprimer notre admiration pour ce chef-d'œuvre est chose impossible. Que dire de cette mélodie ravissante que le piano expose et que tous les instrumens se rejettent tour à tour, de ces variations légères qui naissent tout à coup au sein tumultueux de l'orchestre, de ces broderies souples et délicates. de

toutes ces notes si charmantes qui viennent comme des réseaux de perles chatoyantes s'enrouler sur le thème principal, le voilant quelquefois, puis aussitôt le laissant reparaître dans sa gracieuse simplicité ? Que dire de ces piquans contrastes, de ces dialogues rapides échangés entre le piano, le chœur et l'orchestre, de ces rhythmes qui se brisent en mille éclats et se colorent des reflets d'une instrumentation capricieuse, pour se réunir bientôt dans une péroraison puissante et énergique ? A vouloir décrire toutes ces merveilles, notre plume serait impuissante, impuissante comme celle du poëte cherchant à nous peindre les beautés riantes ou sauvages de la cascade, qui bondit, écume, s'éparpille en nuages d'une poussière irisée et lumineuse, puis, au bas de la montagne, réunit ses eaux et roule furieuse, entraînant dans sa fuite désordonnée les rochers et les cadavres des grands pins qu'elle arrache à ses rivages.

Au résumé, adressons des remerciemens et des félicitations à M. Mortier, qui a interprété cette œuvre avec un sentiment délicat de la pensée du maître et beaucoup de netteté dans l'exécution.

On a applaudi avec enthousiasme une ouverture de *Fidelio* inédite, dont le manuscrit avait été confié par M. Schindler, intime ami de Beethoven, et un *Ave Maria* d'Arcadet, vieux maître que personne ne connaissait il y a six mois, mais dont un beau jour on s'est mis à exhumer les œuvres, qui se trouvent tout simplement être celles d'un grand génie.

Si les imitateurs de M. Thalberg ne s'étaient jetés sur ses traces avec une ardeur si avide et si inconsidérée, dépeçant à belles dents les ouvrages du maître qu'ils se sont choisi, les uns s'appropriant sa manière de chanter un peu emphatique, d'autres ces rapides arpéges qui tombent comme une avalanche et franchissent en un bond les quatre-vingts touches du piano, la plus longue échelle sonore (l'orgue excepté) que le génie humain ait encore construite; si les imitateurs n'avaient pas singulièrement abusé de ce qui est réellement bon dans le système de M. Thalberg, cet habile pianiste aurait obtenu un succès fort grand au lieu de l'accueil un peu froid que lui a fait le public. Les morceaux que M. Thalberg a fait entendre à ses deux concerts étant composés d'après les mêmes procédés que ses anciens morceaux, les mêmes combinaisons adroites et ingénieuses s'y trouvant jointes à la même disette de véritables idées musicales, il s'en est suivi qu'on a beaucoup applaudi à sa belle exécution, mais qu'on s'est ému fort peu. Il faut ajouter qu'un jeune pianiste français se posait cet hiver comme le digne rival de M. Thalberg. M. Prudent est élève du célèbre professeur du Conservatoire, Zimmerman; et il est impossible de faire courir ses doigts sur un piano avec une agilité plus étonnante que celle de ce jeune artiste. MM. Thalberg et Prudent ont exécuté, dans plusieurs concerts, un morceau pour deux pianos, sur un thème de Norma, avec une perfection si égale, qu'il était vraiment impossible de donner le prix. Jusqu'à ce qu'il ait été inventé une machine qui calcule exactement le nombre de notes que peuvent accomplir ces deux pianistes en un temps donné, la question restera indécise.

Citons, parmi les plus beaux concerts de la saison, celui d'un élève de M. Dorus, M. Élie, jeune flûtiste auquel un brillant avenir est réservé, et celui de M. Rondonneau, un de nos plus habiles professeurs de chant.

Nous ne félicitons pas notre grand violoniste Massart sur son magnifique talent, mais sur la bonne résolution qu'il a prise d'en faire jouir le public qui, à la vérité, le traite en enfant chéri, excusant ses caprices et ses boutades. M. Massart a joué dans les plus beaux concerts que nous venons de citer, et partout il a obtenu les plus éclatans succès. Comment, en effet, ne serait-on pas ravi de cet archet si léger, de cette pureté d'intonation surprenante, de ce goût si parfait qui lui a fait accepter tout ce que la nouvelle école de violon a produit de nouveau et d'utile, et en même temps conserver toute la grandeur et la gravité de style que possédait l'ancienne école française, et dont seul il a conservé la tradition!

C'est un délicieux morceau que les variations en mi-majeur, sur un thème original, que Massart nous a fait entendre cet hiver; voilà pour tous nos jeunes violonistes une publication qui sera l'occasion d'un succès, et en même temps l'objet d'une étude attachante et fructueuse.

THÉATRES.

Voilà déjà bien longtemps qu'aucune œuvre dramatique remarquable n'a été jouée! Depuis *Ruy-Blas* et *Mademoiselle de Belle-Isle*, ni drame ni comédie n'ont mérité de succès. La critique a le droit de demander compte à la littérature moderne d'une si longue léthargie. Voyez un peu, les pièces dont la représentation jette encore quelque éclat, sont toutes d'anciens ouvrages que les directions ne reprennent sans doute qu'en désespoir de nouveaux. Aux Français on applaudit *le Cid*, *Ariane*, *Adélaïde Duguesclin*; à l'Odéon *Don Juan*, *Mérope*, *Rodogune*; à l'Opéra-Comique *Richard*, *les Deux Journées*, *Jeannot et Colin*. Il n'est pas jusqu'aux théâtres de vaudevilles qui souvent n'interrompent leurs fatigans calembours pour tenter de faire rire en exhumant de vieilles facéties. Au boulevard, on suit la même marche rétrograde : la Porte-Saint-Martin reprend *Rochester*, *Riche et Pauvre*, *Kean*; l'Ambigu *Cardillac*, *Priez pour elle*. Que dire de ce genre de fécondité? En voyant l'accueil fait aux vieilles pièces, des auteurs, qui comprennent mal leur époque, veulent en faire de nouvelles sur le même modèle et tombent. Nous avons vu aux Français *le Gladiateur*, *Vallia*, *Arbogaste*; à l'Odéon *Paris délivré*, et tout récemment *Agrippine*. On parle avec désir d'un nouveau drame de Victor Hugo : *Anne d'Autriche* : prenons courage! On espère même la deuxième représentation de *le Roi s'amuse;* mais pour la rendre possible, la censure voudra-t-elle cacher ses ongles et ses dents? ou le poëte consentira-t-il à mutiler son œuvre? Attendons. Mais, en attendant, nous souffrons beaucoup de n'avoir à mentionner que de tout petits succès; mettons-nous pourtant à la besogne et souhaitons des jours meilleurs.

L'auteur de *Vallia* a fait représenter à l'Odéon *le Tribun de Palerme*. Ce drame, remarquable d'abord sous le rapport du style, rappelle par le fond *la Muette de Portici*; cependant l'idée mère en est grande et révèle un homme de conception poétique. Il est à regretter que cette idée ne soit pas assez *théâtralement* développée. La forme, au théâtre, est la première condition du succès. Bocage a joué successivement, à l'Odéon, dans des représentations extraordinaires, *Don Juan* et *Tartufe*. Nous aurions voulu que la Comédie-Française pût voir avec quel talent il a rendu ces deux grandes physionomies comiques, et avec quelle intelligence il comprend son Molière. Comme à défaut de grandes pièces nous avons de grands acteurs, rendons-leur hommage, et disons que l'autre soir Frédéric Lemaître a été superbe dans *Kean*. Il est toujours question du drame d'Adolphe Dumas, qui doit réunir ces deux artistes, Bocage et Frédéric. Attendons toujours; mais, grand Dieu ! que de courage et d'espoir l'on perd à attendre si longtemps! Revenons à l'Odéon. On y a représenté ensuite l'*Audience secrète*, de MM. Paul Foucher et de Lavergne. Chacun connaissait le fond de cet ouvrage, pour avoir lu la *Marquise d'Entragues*, nouvelle de M. de Lavergne. C'est peut-être une des causes de la froideur avec laquelle on a accueilli le drame, d'ailleurs digne d'éloges. En général, il faut se défier, à la scène, des sujets déjà connus; ils n'excitent jamais un intérêt bien puissant.

Enfin l'Odéon a donné *Agrippine* que nous citions tout à l'heure comme un effort classique tenté mal à propos.

Le Vaudeville n'a pas été moins prodigue que d'habitude; seulement il s'est montré sobre de bonnes choses. *Chez un garçon*, joué au Gymnase par Bouffé, n'est qu'une médiocre pièce à tiroirs. *Une jeunesse orageuse*, vaudeville en deux actes, a mérité et obtenu des applaudissemens. Tisserant y a montré un talent véritable. *Claudia*, toujours au Gymnase, est d'une forme prétentieuse.

Arnal a créé, avec cette verve entraînante qu'on lui connaît, un nouveau rôle taillé pour lui par M. Bayard. *Mérovée* doit fournir une longue carrière.—Au Palais-Royal on joue *Jaket's Club*, et *Dans une Armoire*. La bonne bêtise d'Alcide Tousez n'a pu sauver l'un, l'entrain d'Achard ne sauvera pas l'autre. Un demi-succès a accueilli aux Variétés les *Comédiens et les Marionnettes*. On dit que la censure a corrigé avec soin ce petit ouvrage. Il est toujours question *du Chevalier de Croustignac* de M. Eugène Sue pour Lafont : à la bonne heure, mais quand verrons-nous cela?

Stephen ou le fils du Proscrit. Voilà

tout le bagage du drame pendant le mois qui vient de s'écouler. Du moins, *Stephen* n'a rien d'extravagant ni d'ennuyeux. Construit sur une donnée vraiment dramatique, il a été accueilli avec sympathie. Mme Gauthier, chargée du rôle principal, s'est montrée la digne sœur de Bouffé; elle a eu trop de part au succès pour que nous ne lui adressions pas cet éloge, grand éloge selon nous!— A propos de drame, constatons la faveur qu'obtient en ce moment l'*Ange Gardien* au Théâtre Comte, petit drame joué par de petits acteurs, fait pour une petite scène et pour un petit public, mais accueilli chaque soir par un grand enthousiasme.

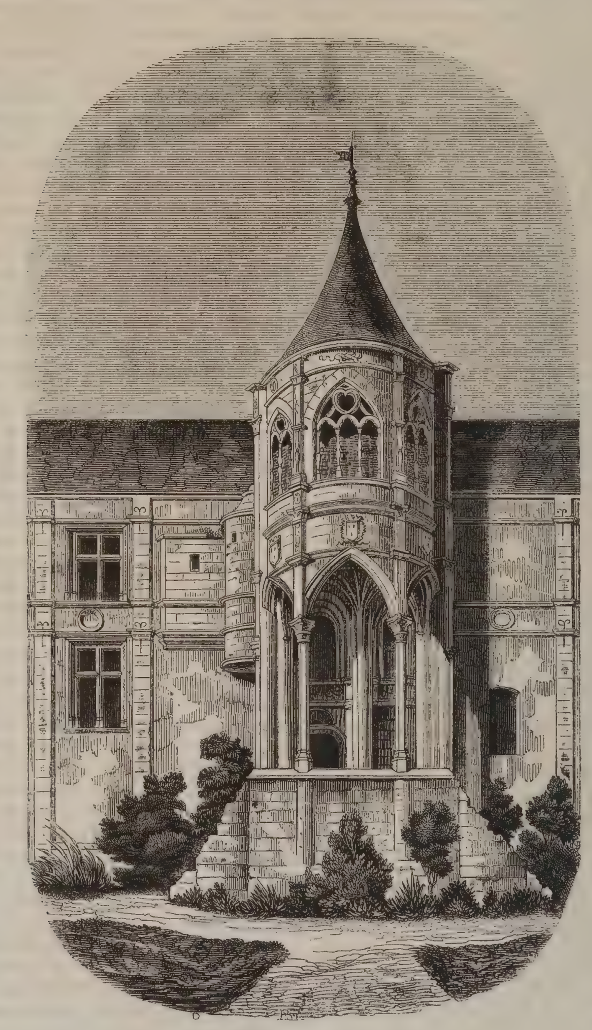
ÉDOUARD PLOUVIER.

GAZETTE.

—Le volume de poésie de M. J.-L. Tremblai, qui nous est parvenu trop tard pour qu'il en soit rendu compte dans la *Revue des livres*, doit être mis au rang des plus beaux ouvrages inspirés par la muse chrétienne. Le titre, *Maladie, guérison et retour d'un enfant du siècle au catholicisme*, indique assez la division philosophique du livre pour que nous ne nous étendions pas plus avant sur l'idée prédominante de l'œuvre; sous le rapport du style et du rhythme elle laisse peut-être à désirer, mais elle est complète comme développement de pensée.

Dantan jeune vient de terminer plusieurs bustes, et entre autres ceux des docteurs Cazenave, Bousquet et Émile Debout; puis enfin, une charmante statuette de Bardou, dans le rôle du maçon des *Mémoires du Diable*. C'est une œuvre d'une naïveté charmante et tout à fait hors de ligne. — M. Émile Thomas a fait hommage à la reine Marie-Amélie, d'une statuette de la Vierge, dont on admirait l'original, en grand, à Saint-Roch. S. M. a fait complimenter le jeune artiste sur la figurine, et lui a envoyé une riche épingle enrichie de perles fines. — MM. Gigoux et Triquety viennent d'être nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur. Il n'est aucun artiste qui n'applaudisse à des promotions si méritées.

En ce moment un artiste parcourt la France pour recueillir et dessiner les monumens et les édifices les plus remarquables. Le *Musée* publiera successivement les résultats de cette heureuse et riche récolte. Voici, en attendant, une vue de la chapelle gothique du vieux château de Nantouillet.



La chapelle de Nantouillet.

—Après avoir comparé le nombre des heures de calme pendant toute l'année, sir David a remarqué qu'elles avaient lieu au moment où la température était la plus basse, ce qui démontrerait que le vent et les commotions qu'éprouve l'atmosphère seraient le résultat des variations atmosphériques Cet important et nouveau résultat vient d'être confirmé par les observations de M. Osler, de Birmingham, faites sur la demande de l'Association Britannique. Ces observations ont une immense valeur, et peuvent ammener à de nouvelles découvertes météorologiques.

Ερμης.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

ÉTUDES HISTORIQUES.

JEANNE LA FOLLE.



Portrait de Jeanne la Folle.

L'altière Isabelle et le catholique Ferdinand gouvernaient les Espagnes avec une sorte d'éclat relevé par la grandeur des événemens extraordinaires accomplis sous leur règne. Les Maures étaient refoulés en Afrique, et le génie d'un aventurier génois ajoutait à la vaste domination des souverains espagnols l'empire d'un nouveau monde. Colomb leur ouvrait d'intarissables sources d'or, digne échange entre le sujet et les monarques, il en reçut des fers. L'immense héritage d'Isabelle et de Ferdinand était destiné à Jeanne de Castille, leur fille unique, épouse de l'archiduc Philippe d'Autriche, qui, né sur le trône des Césars, tenait sous son sceptre le Brabant et la Flandre. Jeanne, à qui

était dévolue une partie des deux mondes, ne voyait le bonheur que dans l'affection de Philippe; spirituelle et généreuse, sensible jusqu'à l'exaltation, aimante jusqu'à l'enthousiasme, elle se donna à l'archiduc avec l'abandon d'une femme tendre et naïve, qui possède tout dans l'objet aimé, et ne vit que d'amour. Rarement une telle âme trouve une âme qui lui réponde. Philippe possédait les qualités brillantes qui justifiaient en apparence la passion de sa femme; mais ardent pour les plaisirs, il restait insensible à l'excessive tendresse qu'il avait inspirée. Ambitieux sans génie, guerrier sans talent, il cherchait des distractions bruyantes aux tracas de sa politique aventureuse. Il semblait importuné de l'amour de Jeanne, et ne voyait en elle qu'une femme attentive à remplir ses devoirs, et qui par faiblesse en exagérait l'étendue. Il l'estimait, respectait ses vertus, mais il ne la payait pas d'amour.

Après un séjour d'une année à Bruxelles, où Philippe s'abandonnait à tous les excès de la jeunesse et de l'absolu pouvoir, l'archiduchesse mit au monde un enfant, qui, sous le nom de CHARLES-QUINT, devait se rendre le plus puissant prince de la terre, et prouver, par sa fin singulière, que l'on peut descendre du plus haut rang à la plus humble condition sans perdre beaucoup. L'archiduc, devenu père, ne s'en livrait pas moins à ses plaisirs effrénés. La tendre Jeanne, blessée jusqu'au fond du cœur, exaspérée par la jalousie, sentit défaillir sa raison. Philippe, importuné sans doute de ses plaintes douloureuses, la ramena en Espagne; et, bientôt rappelé en Flandre par la guerre, il laissa dans Burgos sa femme, alors enceinte. En vain le supplia-t-elle de lui permettre de l'accompagner, il demeura inflexible à son touchant délire. A peine put-elle obtenir la faveur d'un dernier adieu; elle le vit s'éloigner avec un désespoir qui acheva d'égarer son esprit. L'épouse abandonnée ne recouvrait quelque lueur de raison que pour sentir l'étendue de son infortune. Ni l'enfant qu'elle portait dans son sein, ni les soins d'une cour empressée, ne pouvaient l'arracher à ses douleurs, elle s'y renfermait tout entière. L'âme dans l'extrême souffrance se replie sur elle-même.

« Ne me consolez pas, répondait-elle à la reine Isabelle, qui, du milieu de ses préoccupations ambitieuses, donnait parfois des soins à sa fille; ne me consolez pas, il n'est plus avec moi, il m'oublie, ou il s'expose aux périls des combats, et je ne suis point à ses côtés. L'ingrat! il ne veut pas que je meure près de lui. »

Bientôt elle refusa jusqu'à la nourriture; il fallut, pour vaincre sa résistance, lui parler au nom de Philippe et de son enfant, dont sa vie était la vie. Tant que le jour durait elle écrivait à l'archiduc. Chaque soir, un courrier partait pour la Flandre, chargé de lettres mouillées de pleurs. La nuit, elle errait sur la terrasse d'où elle avait suivi du regard les pas de son mari; d'où ses adieux, si mal entendus, s'étaient échappés de son cœur. L'amertume de son chagrin s'augmentait sans cesse; elle ne pleurait plus, elle ne trouvait plus de larmes.

Les yeux avidement tournés vers l'horizon du Nord, elle contemplait, sous la voûte étincelante du ciel espagnol, les astres que Philippe pouvait apercevoir. Souvent elle l'appelait, croyait s'entretenir avec lui; elle lui adressait de tendres reproches, elle se précipitait à genoux, lui demandait grâce; puis elle s'écriait: « Il m'abandonne, il ne m'aime plus, il m'éloigne. Mon Dieu! souffrirez-vous longtemps qu'il délaisse la femme que vous lui avez donnée? Non, non, vous me le ramènerez; vous le forcerez de ne plus se séparer de moi!... » Souvent, de longs évanouissemens succédaient à cet état violent; on l'entraînait sur son lit, où elle ne retrouvait la voix que pour appeler Philippe.

C'est au milieu de ces terribles angoisses qu'elle donna le jour à son second fils, nommé Ferdinand. Après la crise de l'enfantement, son premier soin fut de demander si son fils ressemblait à Philippe. « Hélas! non, s'écria-t-elle après avoir embrassé son enfant; non il ne lui ressemble pas; et qui peut lui ressembler? »

Les soins de la maternité n'apportèrent qu'un faible changement à son état cruel. Cependant la reine Isabelle mourut, et l'intérêt ramena l'archiduc en Espagne. Il était trop tard pour la malheureuse Jeanne; en revoyant celui qu'appelait son désespoir, elle ne manifesta que les transports du délire, et Philippe la relégua dans la forteresse de Médina del Campo. La folie de sa femme l'humiliait, sans doute, il renferma sa honte dans le secret des murailles. La vanité blessée fait rougir les princes; ils ne rougissent pas de leur cruauté. Il intercepta une lettre qu'on avait obtenue de la faiblesse de Jeanne, et par laquelle elle confiait à Ferdinand, son père, la régence des états hérités d'Isabelle.

Philippe resserra plus que jamais la captivité de sa femme. Enfin, trahi par le roi d'Angleterre, malheureux dans ses projets et dans ses guerres, accablé de la double fatigue des intrigues et des débauches, ce jeune et maladroit ambitieux tomba gravement malade; le péril devint imminent. L'annonce de ce nouveau malheur produisit sur Jeanne un effet prodigieux; sa raison lui revint tout entière; elle reprit son autorité, et vola auprès de celui que la mort disputait à sa tendresse. Sa voix, que le délire n'altérait plus et que l'amour animait, faisait entendre à Philippe des accents persuasifs qui le charmaient et lui rendaient l'espoir; elle ne le quittait pas un instant, le sommeil ne la surprenait jamais; sa constante vigilance adoucissait les angoisses du malade. Pour la première fois il semblait reconnaître tout ce qu'il possédait dans la femme qu'il avait délaissée; ses regards, accablés par la douleur, se remplissaient d'une tendresse dont le cœur de sa femme se repaissait avec délices. Près de le perdre, elle l'aimait davantage. Son amour et sa raison brillaient alors dans leur plénitude. Hélas! elle ne retrouvait la raison que pour souffrir avec toute sa puissance; car le bonheur ne devait être pour elle qu'un éclair rapide. La mort de Philippe la replongea dans l'abîme dont elle était sortie. Sa démence, qui reparut avec le délire du désespoir, devint encore plus touchante. Elle aima son mari mort comme elle l'avait aimé vivant; elle affirmait qu'il ne l'avait pas quittée pour toujours. « Il voulait m'attendre là-bas, disait-elle; mais je l'attends ici, il me rejoindra; Dieu ne veut pas séparer ce qu'il a si étroitement uni. » Persuadée que le ciel et l'amour lui devaient ce miracle, elle attendit le retour fortuné avec un délire plus calme. Elle ne souffrit pas qu'une main étrangère touchât les restes chéris de Philippe. Elle se chargea seule du triste soin de conserver à la mort l'apparence de la vie; quand elle eut préparé pour son ami le lit du repos éternel, elle le couronna de fleurs, et le fit exposer à la vénération du peuple. Bientôt elle ne quitta plus cette précieuse relique; elle priait, pleurait, se reposait courbée sur le cercueil sacré; elle le déposa dans l'appartement même qu'elle habitait. « Je veux, disait-elle, épier l'instant de son réveil; loin de moi, il ne s'éveillerait pas. Il me l'a promis, mon souffle le ranimera. » Dans ses tendres hallucinations, elle avait entendu Philippe lui ordonner de parcourir les Espagnes, accompagnée de son cercueil; il l'avait assurée qu'il ressaisirait la vie lorsqu'elle traverserait un lieu agréable. Heureuse d'obéir à cette voix mystérieuse, elle veut qu'un nombreux et brillant cortége soit prêt à la suivre. Le lendemain,

au point du jour, le corps de l'archiduc, déposé sur un char couvert de draps d'or et de velours, cheminera entre deux longues files de valets, porteurs de torches ardentes. A l'heure prescrite, on trouve la reine agenouillée auprès des restes qu'elle adore. « Venez, venez, dit-elle à ses officiers; le voyez-vous, ici, ici même; c'est lui, revêtu de l'armure qui le couvrait quand il me quitta. Cette écharpe qu'il détache de la muraille, c'est le signal du départ; cette épée qui étincelle dans une main vengeresse est destinée à combattre la mort. Voilà le signal! il me prend la main, il me guide, partons!... » A ces mots, Jeanne se relève, et, suivie de son précieux dépôt, s'élance sur sa litière de voyage; elle donne l'ordre, et le cortége s'ébranle. Elle est pâle, ses cheveux flottent négligemment sur ses habits de deuil, son front porte la sérénité de l'espérance, et son regard qui brille se plonge dans une mystérieuse contemplation. C'est dans cet appareil que cette souveraine traverse son vaste empire. Ce pompeux pèlerinage du délire et de la piété atche les avides regards des populations, qui, au bruit des cloches et de l'artillerie, accourent sur le passage de leur reine. On la plaint, on la révère, et, pour la première fois peut-être, le délire commande le respect de la foule. On avançait lentement : dans tous les lieux où l'on séjournait, le corps de Philippe reposait dans la chambre de la reine. Avant de prendre quelque nourriture, avant de se livrer au sommeil, elle le contemplait longtemps, semblait l'interroger du regard, puis, en soupirant, elle se répondait à elle-même : Ce ne sera pas encore pour aujourd'hui!...

Chaque fois que le cortége touchait au bord riant d'une rivière, traversait une prairie émaillée de fleurs, une vallée parfumée de myrtes ou d'orangers, l'espérance animait son front; elle s'arrêtait, s'approchait du corps avec anxiété, et, soulevant d'une main tremblante le velours qui le recouvrait, elle murmurait doucement ces mots : Te réveilles-tu? est-ce ici?... Elle écoutait longtemps, se penchait sur lui, s'efforçait de réchauffer de son haleine les lèvres glacées de l'ami dont elle croyait hâter le réveil. Ce n'est donc pas encore ici, répétait-elle en pleurant; marchons!

La lutte alternative de l'espérance et de la douleur détruisait le reste de ses forces. Sa langueur devint extrême. On parvint à lui faire prendre quelque repos, et même à la persuader qu'en déposant dans un lieu *saint* le corps de son époux, le miracle qu'elle attendait s'accomplirait plus facilement sous l'influence sacrée du sanctuaire.

L'automne avait jauni les bois, et la nuit, qui tombe si rapidement dans cette saison de mélancolie, avait surpris la reine dans la vallée pittoresque de Pénaflor. Sur la droite du chemin, la cloche d'un monastère se fait entendre. On s'arrête, et l'on reconnaît la célèbre chartreuse d'*Aula Dei*. Parmi les arbres touffus qui bordent le ruisseau, on aperçoit la lueur des lampes du sanctuaire qui s'échappe à travers les vitraux. Interrompant par intervalle le silence de cette solitude, le chant cadencé des religieux, porté d'échos en échos, semblait élever leur prière jusque dans les cieux. Cette sombre retraite convint à la douleur de Jeanne, et les restes de Philippe reposèrent enfin dans les caveaux de la chapelle. Elle s'arrêta plusieurs jours dans ce lieu, où elle croyait laisser plus que sa vie. Elle disposa tout pour y entretenir un deuil solennel. Prête à s'éloigner, elle apprend qu'un couvent de femmes existe non loin de la tombe chérie. Ce voisinage lui paraît une profanation. Philippe est aussitôt exhumé; elle lui destine enfin la sépulture des rois castillans. Cette jalousie dans l'empire même de la mort mêle au délire un sentiment exquis qu'on ne peut définir, et qui attire notre hommage involontaire.

Épuisée par les tourmens et la fatigue d'une vie errante, arrachée à la fois à sa pensée, à elle-même, Jeanne traîna longtemps une existence presque éteinte; espèce d'ombre flottante entre la vie et la mort, elle resta cependant sur le trône, vain simulacre du pouvoir. Ses peuples l'aimaient et déploraient ses malheurs. Causé par une immense infortune, le délire n'inspire point de mépris. On appréciait tout ce qu'il y avait de sublime dans cette âme généreuse, qui aurait pu verser sur ses peuples des trésors de bonté. D'ailleurs, la religion de la royauté, si profondément empreinte dans les cœurs, faisait respecter en elle la majesté suprême. Parfois Jeanne se montrait à ses sujets, donnait des audiences, et recevait des ambassadeurs; les factions de cette époque se couvraient facilement de son autorité et de celle de son fils, héritier de son empire. Ainsi, par un étrange rapprochement, le nom de la faible Jeanne se trouvait sur les actes de l'autorité associé au nom du puissant Charles-Quint.

Ce fut à Tordésillas, le 4 décembre 1553, que mourut la fille d'Isabelle, en léguant au premier prince du siècle le plus vaste et le plus riche empire de l'univers.

De PONGERVILLE, *de l'Académie française.*

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

LE LOUIS D'OR.

Ce jour-là, après une assez longue marche, nous fûmes surpris par un orage si violent, entre deux lieues à peu près avant d'arriver à Landeck, que je dis au postillon d'arrêter. Mon valet de chambre descendit pour sonner à la grille d'une avenue menant à un château de grande apparence comme construction, mais dont les abords délabrés semblaient annoncer l'incurie du propriétaire, qui sans doute ne l'habitait pas. Les bas côtés de cette grande allée étaient encombrés d'épines, de façon que c'est à peine si notre voiture put trouver une voie suffisante. Mon valet de chambre avait trouvé la grille ouverte; il lui avait suffi de la pousser, et nous étions entrés, bien convaincus que nous ne rencontrerions au château qu'un concierge, chez lequel nous pourrions nous abriter et nous réchauffer au feu. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au château, où un domestique nous apprit que M. de P*** était chez lui. Nous lui fîmes présenter nos excuses, et demander la permission d'attendre dans une salle basse que l'orage fût un peu calmé. M. de P*** nous fit répondre que sa maison était tout à notre service; et, comme il était onze heures, et qu'il avait

l'habitude de dîner à midi, il nous pria de lui faire l'honneur d'accepter son invitation. Nous n'avions aucune raison pour refuser; je puis même dire que nous fûmes charmés de cette invitation. L'aspect de ce château avait quelque chose de si triste et de si solennel, que nous désirions vivement en connaître le propriétaire. L'état d'abandon où nous



Vue du château de Klumm.

voyions cette magnifique demeure eût pû nous faire supposer un instant que M. de P*** était quelque furieux avare qui reculait devant l'idée de lever un écu de son coffre-fort pour la plus urgente réparation, si le nombreux domestique qui habitait le château ne nous eût avertis qu'un véritable avare n'eût pas voulu nourrir tant de bouches inutiles. Ce qui piquait surtout notre curiosité, c'était l'air lugubre de tous les valets; ils passaient devant nous avec un salut respectueux et muet, et lorsque nous leur adressions la parole, ils répondaient à voix basse et d'un air épouvanté, comme si le bruit de leur voix eût dû faire tomber sur eux, les pierres de ce château. C***, dont le caractère léger trouvait matière à plaisanterie dans tout ce qu'il voyait, prétendit que nous étions tombés dans une caverne de voleurs, et m'annonça qu'il n'assisterait au dîner qu'avec un pistolet de chaque côté de son assiette.

Je lui répondis que si véritablement nous étions dans une caverne de voleurs, on n'avait pas sans doute le dessein de nous égorger; mais qu'il était probable que le dîner qu'on allait nous servir, ou les vins que nous allions boire, renfermaient des poudres narcotiques qui nous plongeraient dans un sommeil profond, dont on profiterait pour

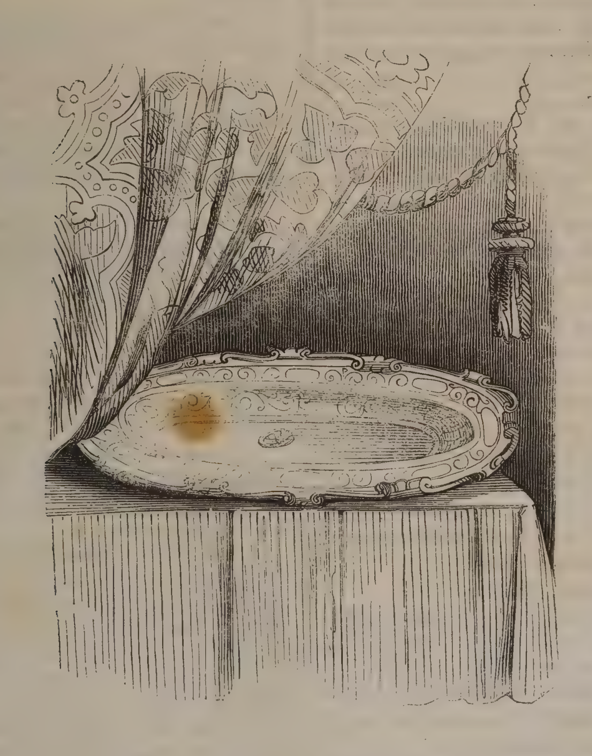
nous faire disparaître. Cette plaisanterie nous mit en gaîté, et nous étions en train de nous promettre de bien nous divertir de ce que nous allions voir, lorsqu'on vint nous annoncer que le dîner était servi.

Deux énormes laquais nous précédèrent, ouvrant successivement les portes d'une longue suite de salons magnifiques, et nous annonçant à chacune de ces portes comme si ces salons eussent été occupés, et cependant il n'y avait personne. Enfin nous arrivâmes dans un dernier salon, où nous nous trouvâmes en présence d'un homme de soixante-dix ans à peu près. Sa figure haute et grave eût paru vénérable, sans une expression de dureté implacable, et de dédain cruel.

Il nous accueillit avec une politesse seigneuriale, et jeta sur C***, qui était un des plus beaux garçons de France, un regard fort peu rassurant. Il y avait dans ce regard une haine et une menace impossibles à comprendre contre un homme dont M. de P*** ne connaissait pas le nom, et qu'il voyait pour la première fois. Cependant, il nous demanda des nouvelles de la Cour, et les écouta avec attention, mais sans un mot de réflexion.

Dix minutes n'étaient pas écoulées, qu'on nous pria de passer dans la salle à manger; M. de P***, appuyé sur deux laquais, s'y traîna plutôt qu'il n'y alla. La table était somptueusement servie, et il y avait quatre couverts ; mais nous n'étions encore que trois convives. M. de P*** nous montra nos places ; au lieu de s'asseoir, il resta debout devant sa chaise, et nous en fîmes autant en nous regardant d'un air fort surpris de cet étrange cérémonial, et nous encourageant à le prendre en moquerie.

A ce moment, une porte s'ouvrit, et une femme, vêtue de deuil, entra, précédée aussi de deux laquais, et suivie de deux femmes. Jamais apparition surnaturelle n'eût pu arrêter la gaîté des deux jeunes étourdis mieux que ne le fit l'aspect de cette femme. C'était un visage d'ivoire, encadré dans une chevelure d'ébène. Ses yeux creux brillaient d'un éclat fixe et sauvage, et nulle expression n'animait cette tête morte. Madame de P*** (c'était elle, et on l'avait solennellement annoncée) vint droit à la place vacante, et, se tournant vers moi, puis vers mon ami, nous fit à chacun une légère inclination et s'assit. M. de P*** l'imita, et nous en fîmes autant. Toute notre gaîté était envolée, mais notre curiosité était excitée au plus haut point. C*** essaya de parler, et, tout en laissant à la conversation une tournure générale, il s'adressa plusieurs fois à Mme de P***; mais elle ne prononça pas une parole et ne toucha à rien. M. de P*** était aussi à son aise que si la femme qui était devant nous eût été une véritable statue mécanique. Nous avions hâte de voir finir cet étrange repas : un froid pénible nous glaçait, et ce fut avec joie que nous vîmes apporter le dessert : il était fort luxueux, comme le reste du dîner, mais il s'y trouvait un plat encore plus singulier que tout ce que nous avions vu jusque-là. C'était un louis d'or placé dans une assiette d'argent, et que l'on plaça devant



Mme de P***. Nos regards curieux interrogèrent les visages de M. et de Mme de P*** : celui du vieillard était comme nous l'avions vu jusque-là ; celui de Mme de P*** demeura impassible. Le dîner fini, nous nous relevâmes, et, après avoir fait toutes les conjectures possibles sur cette histoire, nous n'y pensâmes plus. A Landeck, où nous ne fîmes que passer, nous n'eûmes pas le temps de prendre le moindre renseignement, et nous continuâmes notre route vers Constance. Quelques mois se passèrent; dans les soupers et les fêtes où nous fûmes invités, l'histoire de notre dîner fut presque toujours l'incident le plus remarquable des récits que nous faisions de notre voyage. Chacun s'extasiait à cette merveilleuse apparition, et chacun cherchait une explication probable à ce que nous avions vu,

Un jour où je me trouvais chez la duchesse de B*** avec le marquis de V***, qui venait des Amériques où il était demeuré près de quinze ans, j'avais commencé mon récit sans nommer personne, et j'étais arrivé jusqu'à l'histoire du louis sans que le marquis fît grande attention à mon récit; mais quelqu'un qui connaissait déjà cette aventure s'étant écrié:

— C'est ce diable de louis, qui est inexplicable!

M. de V*** tressaillit tout à coup, et demanda quel était le louis dont on parlait. Je recommençai mon récit, et lorsque j'en vins au portrait de l'ombre au louis, et enfin au nom de Mme de P***, le marquis devint aussi pâle que la châtelaine dont je lui parlais, et, dès que nous fûmes seuls, il s'enquit à moi de la situation exacte du château et des moyens par lesquels j'y avais pénétré. Je lui donnai tous les renseignements qu'il me demanda, et je crus pouvoir, en retour, m'informer de lui dans quel but il voulait connaître tous ces détails. Il me répondit d'un ton grave que je le saurais bientôt, et partit.

Peu de temps après, je m'embarquai moi-même pour les Indes, où une lettre de C*** vint m'apprendre enfin le secret de cette horrible histoire. Voici, d'après la déposition des laquais, la scène qui s'était passée chez M. de P***.

M. de V*** était arrivé seul à cheval, et avait, comme nous, demandé l'hospitalité à M. de P***, en se faisant annoncer sous le nom de comte de Gravilliers. M. de P*** l'avait reçu comme nous, et le dîner avait eu lieu avec le même cérémonial. Seulement, lorsque Mme de P*** était entrée, elle avait poussé un cri terrible à l'aspect du marquis. Mais son mari se contenta de lui dire :

— M. le comte de Gravilliers.

Mme de P*** s'était assise, et, les yeux baissés, elle avait écouté dans une sorte d'égarement convulsif la voix du marquis, que la scène qu'il avait sous les yeux ne semblait pas étonner. Enfin le dessert arriva, et avec lui, le fameux louis. M. de V*** demanda d'un air dégagé quel était ce singulier dessert, et M. de P*** répondit :

— C'est Mme de P***, seule, qui a le secret de cette histoire.

— Je n'oserais prier madame de me la raconter, dit le marquis, mais j'ai appris dans mes voyages une histoire de louis assez curieuse, pour que cela engage peut-être madame à ne pas taire plus longtemps la sienne.

M. de P***, étonné de la liberté que prenait cet étranger, allait lui imposer silence; mais Mme de P*** ayant murmuré tout bas et d'un air désespéré :

— Assez..., je ne puis...

M. de P*** dit tout haut, avec un accent de menace :

— Parlez, monsieur; nous vous écoutons.

— Voici donc cette aventure, monsieur :

« Il y a dix-huit ans à peu près, il y avait à Saint-Gaudens un pauvre gentilhomme qui avait une fille d'une ravissante beauté; elle aimait un gentilhomme espagnol, et en était tendrement aimée. Fiancés tous les deux, ils devaient se marier avant un mois; les publications étaient déjà faites, et le jour de la solennité désigné. »

A ces premiers mots, M. de P*** regarda plus attentivement le marquis, et Mme de P*** releva la tête avec une épouvante indicible. M. de V*** continua sans se troubler :

« Le mariage des deux jeunes gens était fixé, lorsqu'un certain vicomte allemand, vieux, débauché, libertin, rencontra la jeune fille, et la demanda à son père, qui, séduit par l'immense fortune du vicomte, la livra à ce misérable. »

A ce mot, M. de P*** se souleva de sa chaise; mais il sembla que le regard du marquis le renversât, car il retomba comme anéanti, tandis que M. de V*** continuait :

« Plus misérable que vous ne croyez peut-être; car le mariage de ce vieillard de cinquante ans avait été le résultat d'une gageure infâme. Il était l'ennemi du marquis de V***, et il avait juré de livrer tous les siens à une vengeance mortelle et terrible.

— Vous pâlissez, monsieur de P***? Oui, vraiment!... Cette jeune fille s'appelait Lucile. »

M. de P*** était livide; sa femme semblait ne plus entendre; M. de V*** continua :

« Il l'épousa et l'emmena dans son château de Klumm. Savez-vous ce qui arriva maintenant?

« Le vicomte continua sa vie honteuse, et laissa près de sa femme une sorte de valet chargé de l'espionner. Un soir, comme il rentrait de la chasse avec quelques-uns de ses amis, cet homme dit tout bas au vicomte qu'il avait vu un étranger s'introduire dans le salon de sa maîtresse.

— Savez-vous ce que me dit ce drôle, s'écria tout à coup le vicomte : que ma femme est avec son ancien fiancé. Messieurs, le salon de ma femme n'a que deux issues : la porte de la salle à manger, et l'escalier dérobé qui mène aux offices; mettez-vous en sentinelle à chacune des issues, messieurs, et quand le galant sortira, chargez-vous de l'arrêter.

« Ceci fut fait, et le vicomte entra dans la chambre de sa femme. En effet, il y trouva le gentilhomme espagnol, qui, prêt à partir pour le Mexique, venait faire un dernier adieu à la fiancée qu'on lui avait enlevée.

— Point de bruit, lui dit rapidement le vicomte; je sais que vous n'êtes qu'un frère pour ma femme... Attachez ces draps à la fenêtre... Partez... plus tard nous nous retrouverons.

« Puis, comme le jeune homme, trompé par cette apparence de générosité, obéissait sans trop savoir ce qu'il faisait, le vicomte lui dit :

— A propos, monsieur le marquis, veuillez me donner un louis.

— Pourquoi?

— Je vous le dirai : c'est un souvenir...

« Le marquis donna le louis, et il n'était pas au bas de la fenêtre, que le vicomte lui cria :

— Vous aviez oublié de payer, monsieur le marquis; c'est le taux des femmes de cette espèce.

« Les draps étaient retirés; le gentilhomme espagnol fut forcé de s'éloigner.

« Après cela, le vicomte quitta la chambre, et demanda à ses amis si le galant était passé. On lui dit que non. Alors, il engagea les personnes présentes à venir chez sa femme, leur permit de visiter partout, et il les convainquit du faux rapport du valet. Celui-ci, accusé de calomnie contre sa maîtresse, femme noble, fut condamné aux galères; et, quant à ce louis...

— C'est celui-ci, dit M. de P*** en se levant, et, depuis vingt ans, on le sert ainsi tous les jours à cette femme... Je vous avais bien dit que vous sauriez pourquoi je vous le demandais.

— Et vous m'avez dit aussi que plus tard nous nous retrouverions. Je me suis fait attendre, mais enfin me voilà.

Le marquis voulut tirer son épée.

— Un combat! dit le vieillard; je ne masquerai pas ma

résolution sous l'apparence d'un combat. Sûr de vous tuer, je vous tuerai sans vous faire l'honneur de croiser mon épée avec la vôtre.

— Vous voulez m'assassiner? cela ne m'étonne point, scélérat. Voici vingt ans que vous assassinez cette femme.

— Eh bien donc, cria M. de P*** en saisissant un couteau, vous ne ferez pas cesser son supplice.

Il trouva dans sa fureur une force inouïe, et il allait s'élancer sur M. de V***; mais il était à peine debout qu'un coup de pistolet retentit, et il retomba sur son fauteuil, frappé d'un coup mortel.

L'affaire fut portée devant le parlement de Toulouse. Il paraît que l'on ménagea au marquis de V*** les moyens de s'évader, et depuis on n'a plus entendu parler de lui.

Mme de P*** se retira dans un couvent, et ne mourut que longtemps après cet événement. Sur sa poitrine déchirée par les cilices, on trouva le fatal louis incrusté, pour ainsi dire, dans les chairs macérées; mais jamais elle ne prononça aucune parole relative à ce louis mystérieux.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

ÉTUDES ANECDOTIQUES.

LE NOUVEAU ROBINSON.

> C'était une île immense couverte de coteaux élevés, de hautes montagnes et de forêts où jamais une voix humaine ne s'était fait entendre, où jamais la cognée, conduite par une main mortelle, n'avait osé détruire ce que l'Éternel créa.
>
> BANIM, *le Chasseur de spectres.*

Le récit qu'on va lire est entièrement historique. Quelques-uns des lecteurs se rappelleront sans doute avoir entendu parler, il y a peu d'années, du jeune lord ***, actuellement officier dans la marine royale d'Angleterre; c'est l'une des aventures les plus extraordinaires de sa vie, que nous nous proposons de retracer ici.

Au commencement de l'année 1825, le héros de cette histoire fut, par des raisons inutiles à raconter, placé en qualité de mousse à bord d'un navire frété pour la pêche de la baleine dans la mer du Sud. Arrivé à la hauteur de l'archipel de Galipagos, éloigné d'environ deux cents milles ouest des côtes du Pérou, ce bâtiment relâcha à l'île Floriand, dans le dessein d'y faire de l'eau et du bois. Il y trouva à l'ancre, au fond d'une baie, un brick américain qui avait mis en panne pour le même objet. Le capitaine ayant fait lancer le canot, envoya quelques matelots à terre; comme il régnait un courant très-rapide le long des côtes, ces marins tournèrent la proue vers l'est, et entrèrent à force de rames dans la baie; elle était de moyenne étendue, et environnée de monticules ombragés d'arbres touffus, dont les branches, en s'écartant sous le souffle des raffales qui s'élevaient de la haute mer, laissaient apercevoir, de temps à autre, quelques échappées de paysage et d'immenses forêts qui semblaient devoir rendre impossible toute tentative de pénétrer dans l'intérieur des terres. Après avoir inutilement cherché une source d'eau douce derrière les rochers qui bordaient le rivage, les matelots se partagèrent en deux escouades, dont l'une eut la mission de s'enfoncer plus avant dans le pays, tandis que l'autre longerait la grève. Au nombre des premiers était le jeune lord; il s'écarta imprudemment de ses compagnons et s'engagea, sans s'en apercevoir, dans l'épaisseur des bois en poursuivant à la course une chèvre sauvage; mais au bout de deux heures, pendant lesquelles il pouvait avoir fait trois grandes lieues, il pensa qu'il était temps de retourner sur ses pas, et fit aussitôt volte face, n'imaginant pas qu'il dût éprouver la moindre difficulté à effectuer son retour.

Fermement persuadé qu'il marchait dans la direction du vaisseau, il suivit à pas précipités le sentier qu'il avait choisi. La nuit cependant commençait à envelopper la forêt de ses ombres, et les dernières lueurs du crépuscule lui montrèrent qu'il était arrivé dans un lieu entouré de quelques beaux arbres d'une espèce particulière, au delà desquels les bois devenaient tellement épais qu'il était impossible de les traverser sans se frayer un passage avec la hache ou la mine. Ce fut seulement alors qu'il reconnut qu'il s'était perdu; mais comme il possédait un fonds de résolution supérieur à celui qui est le lot des jeunes gens de son âge, il prit gaîment son parti et se décida à passer la nuit en cet endroit; la longueur de la marche qu'il avait faite au milieu de ronces, de broussailles, de fossés et d'obstacles de tout genre, ne lui permettait pas d'ailleurs d'aller plus avant. Il se désaltéra donc à une source qu'il fut assez heureux pour découvrir, monta ensuite au sommet d'un cotonnier, se plaça à cheval sur une grosse branche, étendit ses bras entre les feuilles, et, bien que sa position ne fût pas des plus commodes, il s'endormit profondément, malgré les cris discordans des oiseaux de nuit, malgré le vent qui était devenu très-violent, et malgré surtout les rugissemens des bêtes féroces, répétés dans le lointain par tous les échos de la forêt.

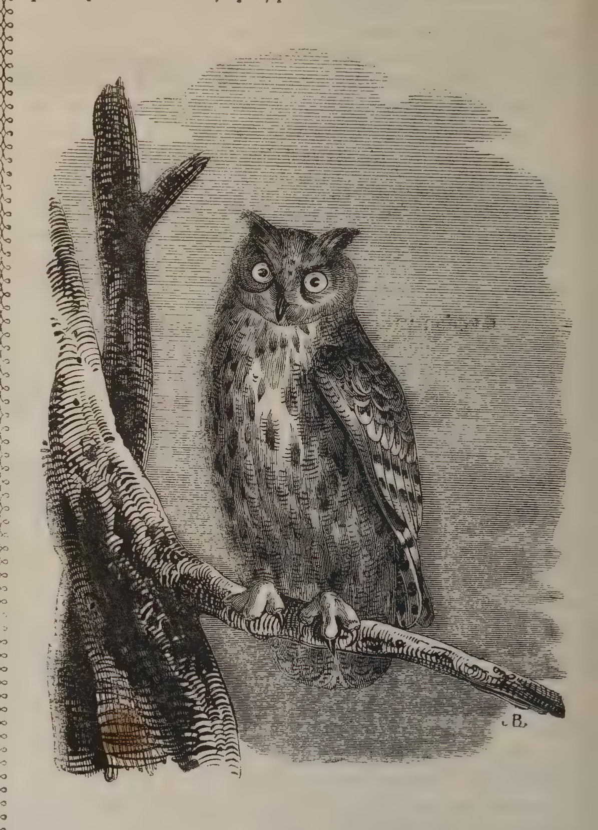
Il s'éveilla le lendemain avec l'aurore, et descendit, trempé par la rosée, de l'arbre hospitalier qui lui avait servi d'asile. Il était tellement impatient de se voir en rase campagne, qu'il lui fut impossible de rester plus longtemps inactif. Il erra encore à l'aventure pendant plusieurs heures dans l'espérance d'atteindre enfin le rivage de la mer; mais l'espace semblait s'allonger sous ses pieds, et plus il avançait, plus le labyrinthe dans lequel il s'était engagé devenait inextricable. Le soleil avait alors parcouru la moitié de sa carrière; ses rayons brûlans, qui desséchaient les feuilles des arbres, dardaient à plomb sur la tête nue du jeune matelot, en ajoutant au tourment de la faim qui le dévorait depuis le matin, celui plus insupportable de la soif. Sa fermeté l'abandonna; il se livra à son désespoir, et se roula sur l'herbe en pleurant et en faisant retentir l'air de ses cris; lorsqu'il se releva, il se mit à courir, comme un insensé, à travers le dédale des arbres, au risque de se briser la tête contre l'un d'entre eux, et arriva sur le soir au pied d'une éminence de laquelle s'échappait un ruisseau, où il étancha le feu qui consumait ses entrailles. Il recouvra alors un peu de force, et avec la

force de la résolution, le désir ardent de sortir de l'horrible situation dans laquelle il se trouvait. Il tira aussitôt son couteau de sa poche, et, ayant coupé une grosse branche, il la façonna en massue, déterminé qu'il était à assommer, pour apaiser sa faim, le premier bipède ou quadrupède qu'il rencontrerait. L'occasion ne tarda pas à se présenter, car au bout d'une demi-heure de marche, durant laquelle il frappait à chaque pas les hautes herbes à grands coups de gourdin, il en vit soudain, avec effroi, sortir un serpent de moyenne grosseur, qui, aussi prompt que l'éclair, se roula immédiatement autour du bâton en poussant un sifflement aigu. Le pauvre lord se hâta de prendre la fuite, et eut le bonheur d'échapper à son ennemi avant que celui-ci se fût débarrassé de l'entrave qu'il s'était volontairement créée.

Il retourna vers le ruisseau, monta sur l'éminence, et aperçut, avec un serrement de cœur difficile à exprimer, que la forêt bornait l'horizon aussi loin que sa vue pouvait s'étendre. Il essaya de se coucher par terre et de dormir, mais la pensée qu'il pourrait devenir la proie de quelque nouveau serpent ou de toute autre bête sauvage, et plus encore la faim qui lui occasionnait d'affreux tiraillemens d'estomac, l'empêchèrent de goûter, comme la première nuit, un repos tranquille et continu.

Le lendemain matin il eut beaucoup de peine à se lever ; ses membres étaient lourds, tout son corps pesant, et ses jambes si faibles, qu'il les sentait plier sous lui. Il essaya de faire quelques pas; il ne le put, et retomba sans mouvement sur l'herbe : les objets semblaient vaciller quand il les regardait, un voile épais obscurcissait sa vue, il éprouvait un anéantissement général, un vague, un malaise indéfinissables, que dominait pourtant un violent mal de cœur. Ses mains, en se crispant, arrachèrent une poignée de plantes sauvages ; il les porta machinalement à sa bouche, les mâcha convulsivement, et leur trouva un goût, une saveur, qui furent comme un baume pour lui ; il en cueillit encore, et finit par se sentir soulagé. Il se ressouvint alors que plusieurs naufragés dont il avait lu l'histoire, sans en excepter Robinson Crusoé, avaient vécu longtemps de racines, et comme il venait d'en éprouver les salutaires effets, il se leva avec effort pour en cueillir un grand nombre, qu'il mangea avidement, ou, pour mieux dire, qu'il dévora avec sensualité. Peu restauré par ce maigre repas, il se coucha par terre, et, cédant à une torpeur irrésistible qui l'engourdissait malgré ses efforts pour agir, il ne tarda pas à s'endormir au milieu des plus affligeantes pensées. Lorsque le jour commença à paraître, il se trouva mieux et se leva assez facilement; ses membres avaient repris une partie de leur souplesse primitive, et son corps avait perdu cette incommode pesanteur qui l'inquiétait la veille. Néanmoins, comme il éprouvait toujours un rongement d'estomac, il essaya de manger une grande quantité des plantes qu'il avait découvertes; cependant il s'en dégoûta bientôt, et rejeta loin de lui, sans y avoir touché, la moitié de celles qu'il venait de cueillir. Il se remit tristement en route, laissant au hasard le soin de guider ses pas, car il ne savait nullement s'il tournait ou non le dos au vaisseau. De temps en temps il s'arrêtait pour se reposer, et, réunissant toutes ses forces, jetait de grands cris, afin que ceux de l'équipage qu'on aurait pu envoyer à sa recherche sussent de quel côté se diriger pour le trouver. Mais tout fut vain ; les échos des bois répondaient seuls à ses cris, et seul il se vit livré à son désespoir et à l'amertume de ses réflexions.

Vers la fin de la journée, tandis que le soleil se cachait derrière des massifs de feuillage, qu'il teignait, en expirant, d'une lumière rougeâtre, le pauvre lord aperçut devant lui, dans un épais taillis, où régnait la plus profonde obscurité, deux yeux ronds et étincelans comme des charbons ardens; il tressaillit, et, bien qu'il ne fût pas poltron, il éprouva un mouvement d'effroi qu'il n'était pas en son pouvoir de réprimer. « Si c'est un ours, un tigre ou un lion, se dit-il, il m'aura aperçu, et si je recule il se jettera sur moi; mort pour mort, j'aime encore mieux celle qui m'offrira quelque chance de victoire et de nourriture. » Et prenant aussitôt à deux mains son courage et son bâton, il s'avança intrépidement à la rencontre de l'ennemi qui lui barrait le passage. Mais il eut à peine fait quelques pas que, malgré ses douleurs et ses souffrances, il éclata de rire : le monstre redoutable contre lequel il se mettait en devoir de déployer toute sa vaillance n'était autre chose qu'un pauvre hibou, qui, perché sur une branche à hau-



teur d'homme, le regardait fixement, avec la plus imperturbable gravité. Le jeune matelot ne laissa pas échapper une si bonne occasion ; il s'approcha doucement de l'animal sans défiance, et l'assomma d'un seul coup. Pour ne point perdre de temps en vaines tentatives, il n'essaya pas d'allumer du feu avec le briquet de son couteau, mais se hâta de plumer et de déchirer ensuite à belles dents la proie que la Providence lui avait envoyée pour imposer silence à la cruelle faim qui le tourmentait. Il existe un proverbe qui porte dans son *infaillible* sagesse, que l'appétit assaisonne tous les mets ; Lord ne manquait certainement pas de cet assaisonnement-là, néanmoins ce ne fut point sans une extrême répugnance qu'il acheva son repas, car l'hôte des bois, à en juger d'après la dureté de sa chair, qui aurait pu facilement lutter en élasticité avec du liége ou de la gomme, et en amertume avec du fiel ou de la rhubarbe, et, qui plus est, remporter le grand prix dans ce

concours, paraissait avoir près d'un demi-siècle d'existence.

La soirée fut orageuse, et toute la nuit le malheureux jeune homme fut exposé aux torrens d'une pluie continuelle qu'il lui fallut recevoir intégralement sans déduction ni retenue, faute d'abri où il pût se mettre à couvert des injures du temps. Au bout de peu d'instans l'eau avait percé les plus épais feuillages, et formait autour de lui de vastes lacs, où se réfléchissait la lueur des éclairs qui se succédaient l'un à l'autre sans interruption. De moment en moment la foudre grondait avec un nouveau surcroît de violence, et mettait le feu aux arbres qu'elle abattait dans son aveugle furie. L'incendie ne tarda pas à se propager rapidement, et bientôt une partie de la forêt fut en flammes. Lord, suffoqué par la fumée noire et épaisse qu'un vent impétueux chassait de son côté, et placé entre deux périls imminens dont chacun semblait se disputer sa vie, s'abandonna au moins redoutable, et s'enfonça, non sans crainte, dans les marais factices. Malgré la fatigue qui commençait déjà à lui ravir la moitié de sa vigueur accoutumée, il marcha sans s'arrêter, tout en trébuchant, pour ainsi dire, à chaque pas, et ayant souvent de l'eau au-dessus de la ceinture, jusqu'à ce que le soleil, en se levant, vint lui montrer sa position dans toute son horreur. La pluie avait, il est vrai, entièrement cessé, et des nuages pourprés succédant à de sombres nuages se déroulaient lentement, colorés par les premiers reflets de l'aurore, sous un ciel d'azur; mais la terre était complétement inondée, et des flots bourbeux d'un vert sale et foncé traversaient l'île dans toute sa longueur, entraînant avec eux en pleine mer d'énormes troncs d'arbres déracinés, une multitude de quadrupèdes noyés, et jusqu'à des bancs entiers de limon, tandis qu'une immense colonne de fumée qui se détachait fortement à l'horizon annonçait que l'incendie continuait ses ravages.

Le jeune matelot, après une courte halte, réunit tout ce qui lui restait de présence d'esprit, de force, de courage pour mettre un nouvel espace entre lui et le fléau qui le menaçait; il grimpa sur un palmier, et, ayant aperçu la



crête d'une montagne qui, quoique à une grande distance, s'élevait bien au-dessus du sommet des arbres les plus élevés, il se mit à courir; une heure après, en arrivant au pied des rochers, il tomba par terre anéanti, épuisé de fatigue, de saisissement et de joie...

Il avait atteint les derniers arbres de la forêt!

Le jour suivant il découvrit quelques fruits sauvages, et les mangea avidement. Il en fit une ample provision, et, plus rassuré sur son sort, il se décida aussitôt à gravir la montagne dans le dessein de mieux connaître le pays. Comme on peut facilement le penser, il ne monta pas jusqu'à son sommet sans des peines inouïes; mais enfin il l'atteignit, et ce ne fut que pour voir s'évanouir ses rêves d'espérance et de bonheur, et se rétrécir pour lui cet horizon immense, cet avenir si vaste qui s'étaient présentés à son imagination exaltée par une frénésie d'inexprimable contentement à sa sortie des bois. Il aperçut la mer, la mer avec ses vagues capricieuses, sa blanche écume et son flux, pilote qui vous éloigne ou vous rapproche du port, la mer qui n'a d'autres bornes que les cieux, d'autre maître que Dieu; il l'aperçut, et elle qui faisait autrefois son unique planche de salut, fit alors son désespoir. Il était au-dessus de la baie où il avait débarqué peu de jours auparavant; mais la chaloupe, mais le vaisseau qui l'avaient amené étaient partis, et partis sans lui! Il se sentit horriblement oppressé; son cœur se gonfla, des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux; il voulut crier, et sa voix resta muette tout d'un coup. Cependant un signal bien connu arriva jusqu'à son oreille, porté par la brise qui semblait s'élever du sein des eaux; puis une détonation accompagnée d'une autre,

suivie d'une troisième, vint bouleverser son âme et y introduire les sensations les plus contradictoires. La douleur la plus folle et la joie la plus extravagante étaient aux prises et se disputaient la possession de ses sens. Par degrés ses pensées se débrouillèrent un peu, et convaincu qu'il n'avait pas un moment à perdre, il se précipita, plutôt qu'il ne courut, le long des flancs arides de la montagne qui mettait un espace si cruel entre lui et l'objet de ses vœux. Les circuits des divers sentiers qu'il lui fallut suivre lui dérobèrent naturellement la vue d'une partie du vaisseau ; mais lorsque enfin il descendit sur la plage où il devait être à l'ancre, il ne le vit plus du tout... Il leva les yeux en retenant machinalement son haleine, et le découvrit comme un point à l'horizon; il distingua néanmoins ses voiles blanches qui ressortaient au milieu de la couleur foncée des flots, et son pavillon étoilé flottant au gré du vent qui l'éloignait de lui. C'était le navire américain, son seul espoir, le seul fil qui l'attachât à la vie civilisée, au monde dans lequel il avait toujours vécu; il le sentit, et, aussitôt, comme frappé de la foudre, il tomba sans mouvement sur le sable. Tant d'émotions diverses, jointes à l'excès de la fatigue, au manque presque total de nourriture, le privèrent pendant plus de trois heures de l'usage de ses sens.

Lorsqu'il sortit de ce long évanouissement, il était tellement affaibli, tellement abattu, qu'une morne tristesse, une sombre affliction remplacèrent les impétueux élans du désespoir auquel il s'était livré auparavant. Il croisa lentement les bras sur sa poitrine en murmurant de temps en temps le mot ABANDONNÉ! et resta jusqu'au soir debout, immobile, à contempler les vagues qui venaient mugir et expirer à ses pieds.

Il passa encore le jour suivant à pleurer et à regarder fixement la mer; ce n'était pas dans l'espérance de revoir le vaisseau, car toute espérance s'était éloignée de lui; mais seulement dans l'impossibilité de se livrer à aucune espèce d'exercice ou d'occupation. Cependant le lendemain, la faim lui ayant fait sentir son impitoyable aiguillon, il fut forcé de se distraire de sa douleur pour écarter une souffrance dont il avait déjà plusieurs fois éprouvé l'horrible atteinte. Il grimpa sur les rochers qui bordaient le rivage, et détacha avec son couteau une cinquantaine d'huîtres que la marée montante y avait déposées. Ce repas lui fit grand bien en le rassurant sur sa subsistance future, car il reprit par degrés un peu de ce courage, de cette fortitude d'esprit dont il avait donné maintes preuves en diverses circonstances difficiles, et après une fervente prière et un court raisonnement, il réussit à se persuader que sa situation n'était pas aussi désespérée qu'il se l'était d'abord imaginé.

La foi est née en nous, c'est une émanation divine, qui nous suit à notre entrée dans cette vie, et qui demande seulement que nous ne la chassions pas, pour demeurer à tout jamais notre compagne. Mais nous sommes dans un siècle où la foi est réputée *bigoterie* et l'incrédulité *science*, où peu de personnes osent dire ouvertement qu'elles ont la foi, où beaucoup avouent franchement qu'elles n'en ont point, tout en le regrettant, où le plus grand nombre ne voit dans ce mot inventé, selon les esprits forts, *par les prêtres*, qu'un mot vide de sens ; et où enfin, à force de vouloir secouer le *joug* des traditions du temps passé, à force de vouloir se rajeunir, à force de vouloir faire « peau neuve », on en vient graduellement à douter de tout, à nier tout, et finalement à ne croire à rien, pas même à sa propre existence. Bien que Lord eût vécu plusieurs années avec des marins, gens soi-disant éminemment irréligieux, il n'en était pas encore à se demander savamment « où était Dieu », ni à supposer, comme nos modernes sceptiques, que « la terre et les cieux s'étaient créés d'eux-mêmes. »

Pour ne point abuser de la patience de nos lecteurs, en les faisant passer par toutes les privations que le nouveau Robinson eut à supporter dans son île, nous leur dirons en deux mots que, tant que dura son séjour forcé, il se nourrit uniquement d'huîtres, de moules, de coquillages, et de racines sauvages ; heureux quand, pour introduire une variation dans son menu ordinaire, il parvenait à abattre quelque oiseau à coups de bâton, ou à s'emparer par ruse d'une tortue jeune ou vieille, tendre ou coriace; il ne regardait plus depuis longtemps à la qualité, mais seulement à la *quantité*; c'était une loi récente que son estomac, maître impérieux, avait ajoutée despotiquement au code de ses appétits, et qu'il lui avait fallu, après une légère émeute de ses sens, finir par adopter en esclave soumis.

Il s'était construit, avec des branchages, une espèce de hutte sur le sommet de la montagne dont nous avons parlé. Il avait choisi ce lieu de préférence à tout autre, parce que non-seulement il dominait l'île entière, mais encore une grande partie de la mer. Il passait son temps à courir les bois, afin de renouveler ses provisions épuisées, et revenait très-souvent accablé de fatigue, et les mains ainsi que les poches vides; cependant il se consolait facilement de ces désappointemens, et, en tant qu'il est possible de s'habituer à l'infortune, il se faisait à sa triste position et prenait son mal en patience.

Un jour (c'était le vingt-quatrième depuis celui de son débarquement), il crut apercevoir du haut de la montagne un objet qui faisait saillie à l'horizon; il se frotta vivement les yeux, et regarda plus attentivement. Au bout de peu d'instans, l'objet devint plus distinct, et il distingua une voile, puis l'extrémité d'un mât; il fut alors obligé d'appuyer fortement ses deux mains contre son cœur pour en arrêter les battemens précipités, car cette découverte inattendue le mettait hors de lui.

Pendant près d'une demi-heure il resta comme suspendu entre la vie et la mort, le corps incliné, le cou tendu, les yeux fixes, à contempler, avec une anxiété inexprimable, la marche du vaisseau. « Doublera-t-il l'île? y relâchera-t-il? » se demanda-t-il dans son angoisse; et, réunissant toutes ses forces, il se mit à crier d'une voix qu'il tâcha vainement de rendre éclatante: « Huzza! huzza! par ici! par ici! au secours! ne m'abandonnez pas! huzza! huzza!!! » Mais soit que les gens de l'équipage ne l'eussent point entendu, soit qu'ils ne voulussent point s'arrêter, ils tournèrent la proue vers le nord. Se voyant ainsi délaissé, Lord allait se briser la tête contre les rochers, lorsque tout à coup le navire pénétra à pleines voiles jusqu'au milieu de la baie située dans la direction qu'il venait de prendre.

Il faudrait être doué d'une éloquence surnaturelle pour dépeindre fidèlement les sensations qui s'entre-heurtèrent dans l'âme du jeune matelot quand il aperçut pour la seconde fois la possibilité de retourner dans sa patrie, de serrer dans ses bras son père, sa mère, sa mère surtout qui l'aimait tant, de leur raconter ses aventures une à une depuis le triste jour de leur séparation, et de pleurer avec eux sur ses malheurs passés tout en souriant à un avenir meilleur ; ou plutôt il faudrait avoir souffert ce qu'il avait souffert, avoir enduré ce qu'il avait enduré, avoir été comme lui privé même du strict nécessaire, n'avoir eu longtemps pour tout asile que les branches des arbres, pour toute nourriture que les herbes des champs, pour unique abri que la voûte des cieux, pour comprendre réellement ce qu'un cœur ainsi peiné peut renfermer en-

suite de joie, de bonheur, de vive expansion, et pour exprimer cette joie si grande, ce bonheur si parfait, cette expansion si vive, aussi chaleureusement, aussi impétueusement qu'ils avaient été sentis.

Lord descendit la montagne en sautant de roc en roc, et, dans sa crainte de voir le navire s'éloigner comme la précédente fois, arrivé presque en bas, il se laissa tomber d'une hauteur de vingt pieds pour être plus tôt à terre. Il fut un peu étourdi de cette chute, mais comme il était pour le moment insensible à toute douleur physique, il se releva aussitôt, et courut de nouveau à en perdre haleine jusqu'à ce qu'il eût atteint le rivage, où il fut reçu par ses anciens compagnons, qui étaient revenus exprès pour le chercher encore. Les premiers mots qu'il put prononcer furent « de l'eau ! de l'eau ! » On s'empressa de lui en donner avec un peu de rhum, car il allait tomber en défaillance. Il était devenu d'une maigreur affreuse, et il fallut, tout le temps de la traversée, prendre les plus grandes précautions pour l'empêcher de se jeter sur les alimens qu'il voyait; il ne voulait entendre aucun raisonnement, et s'écriait à chaque instant qu'il mourait de faim. On fut obligé de le reléguer dans la cabine du capitaine et de le faire garder à vue par un matelot, la moindre imprudence pouvant lui coûter la vie. Grâce à tous ces soins, sa santé se rétablit assez promptement, et lorsqu'il aborda en Angleterre, il ne lui restait de son séjour dans l'île de Floriand, qu'un appétit extraordinaire.

Maintenant il est quartier-maître à bord du vaisseau de S. M. B. *le Druide*, en station à Falmouth, où six libraires-éditeurs ne lui laissent aucun repos, et le pressent nuit et jour de publier ses mémoires.

Victor HERBIN.

ÉTUDES D'AGRICULTURE.

DE L'AGE DES ARBRES.

Les plantes, comme les animaux, sont sujettes aux lois de la mortalité, et dans bien des cas la durée de leur existence est déterminée avec autant d'exactitude que celle d'un insecte. Cependant, non-seulement leur structure, mais encore leurs actions vitales, sont d'une nature si particulière, qu'il est difficile de trouver de l'analogie entre la plante, même la plus parfaite, et le règne animal; et il paraît que la plupart d'entre elles seraient susceptibles d'une durée d'existence presque indéfinie, sans les accidens et les maladies qui leur surviennent, et qui sont indépendantes de la vieillesse.

C'est surtout aux plantes annuelles et biennales que l'on peut attribuer une période fixe de durée, période déterminée par la production de leur fruit, et qui ne saurait être prolongée au delà de cet événement, si ce n'est par des moyens artificiels. Nous ne nous occuperons donc point de celles-là, et nous remarquerons que le reste de la portion la plus parfaite du règne végétal, herbacées, arbustes ou plantes, peut être classé sous deux modes principaux de croissance.

L'un de ces modes consiste à augmenter pendant la jeunesse en diamètre plutôt qu'en hauteur, jusqu'à ce qu'elles arrivent à un certain point, après quoi elles poussent une tige dont le diamètre n'augmente jamais d'une manière très-sensible. L'addition de nouvelle matière à un tronc de cette espèce se fait par l'introduction de fibres longitudinales dans l'intérieur du bois près du centre. C'est pour cette raison que cette espèce d'arbres a reçu le nom d'*endogènes*; on les appelle aussi *monocotylédons*.

L'autre mode est d'augmenter, dès le commencement, en hauteur et en diamètre tout à la fois, mais principalement en hauteur. L'addition de nouvelle matière à un tissu de cette espèce se fait par l'insinuation de fibres longitudinales dans un espace qui est entre l'écorce et le bois, près de la circonférence. C'est ce qui a fait donner à ces arbres le nom d'*exogènes* ou de *dicotylédons*.

A la vérité, il existe quelques modifications de ces deux modes de croissance; mais elles ne sont pas assez importantes pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici mention.

A la première de ces deux classes appartient le genre des Palmiers, et quelques autres arbres du tropique. Rien n'atteste que ces végétaux parviennent jamais à un âge très-avancé. On a supposé, à la vérité, que quelques cocotiers du Brésil étaient âgés de six à sept cents ans, et que quelques autres atteignent environ trois siècles. Mais la manière de calculer l'âge des palmiers, soit par le nombre d'anneaux extérieurement visibles sur leur écorce depuis leur base jusqu'au sommet de la tige, soit en comparant les plus vieux, dont l'âge est inconnu, avec de jeunes arbres dont on connaît l'âge, ces deux manières, disons-nous, sont également conjecturales et ne se fondent sur aucune considération de saine physiologie; sans compter que le dattier, qui, de tous les palmiers, est celui que les Européens ont le mieux étudié, ne justifie nullement l'opinion que ces arbres parviennent à une grande vieillesse. Les Arabes ne croient pas qu'il passe jamais deux ou trois siècles. D'ailleurs, le mode même de croissance des arbres endogènes, comme le sont les palmiers, semble devoir exclure la possibilité de leur existence au delà d'une période fixe, dont la durée n'est pas très-considérable. Le plus grand diamètre auquel leur tronc arrive est à peu près atteint avant qu'ils ne commencent à croître en hauteur, et après cela toute la matière ligneuse que chaque nouvelle feuille produit *nécessairement* pendant son développement s'insinue dans le centre de l'arbre. La conséquence en est que la matière ligneuse qui existait précédemment dans le centre est déplacée et poussée vers la circonférence, et cette action continuant toujours, il en résulte que la circonférence, qui, dans le commencement, était molle, devient de plus en plus dure par la pression exercée du dedans en dehors, jusqu'à ce qu'enfin il arrive un moment où elle n'est plus susceptible d'aucune nouvelle compression. Quand cela est arrivé, les parties centrales acquièrent à leur tour de la solidité par l'introduction continuelle, au moyen des feuilles, du nouveau bois qui pousse le vieux bois au dehors, jusqu'à ce que la tige tout entière devienne d'une dureté égale, et ne soit plus capable de recevoir de nouvelle matière : *car ce qui a été une fois formé reste*

toujours et n'est jamais absorbé par les parties environnantes. Aussitôt ce point atteint, et il ne peut guère tarder de l'être dans des troncs qui dépassent rarement un pied et jamais dix-huit pouces de diamètre, l'arbre doit périr, parce que sa vitalité dépend de l'action libre et complète de toutes les fonctions des feuilles. La cessation de l'une de ces fonctions est la cessation de toutes. Ce sont là les raisons qui nous ont fait conclure que, selon toute probabilité, les arbres endogènes, tels que les palmiers, n'atteignent point une grande vieillesse, et que la durée de leur existence doit être fixée d'une manière absolue dans chaque espèce, par le pouvoir qu'elles possèdent respectivement de permettre la descente de la matière ligneuse vers leur centre.

Mais il en est tout autrement dans les arbres exogènes; aucune durée limitée ne peut être assignée à leur existence. Il n'y a même rien de physiquement impossible dans l'opinion qu'il existe encore aujourd'hui des arbres qui ont été témoins muets du déluge de Noé. En premier lieu, la nouvelle matière ligneuse qui se forme constamment sur les feuilles de ces arbres, s'insinuant sous l'écorce et près de la circonférence du tronc, et secondement l'écorce elle-même étant susceptible d'une distension indéfinie, il s'ensuit qu'aucune compression n'est exercée par les parties nouvellement formées sur celles qui l'étaient auparavant; au contraire, l'écorce cède continuellement pour faire place au bois en dessous, tandis que ce bois n'est lui-même, pour ainsi dire, que collé sur ce qui lui succède, sans que ses propres forces vitales souffrent le moins du monde par la compression. C'est dans le bois nouvellement formé que réside le plus grand degré de vitalité; dans le vieux bois, près du centre, la vie s'éteint avec le temps; mais comme chaque couche successive possède une existence, en grande partie indépendante de celle qui l'a précédée, la mort de la partie intérieure d'un arbre exogène n'entraîne en aucune façon la diminution de la vitalité de la circonférence. De là vient que les arbres creux offrent parfois une végétation si vigoureuse, et que les arbres les plus sains en apparence sont souvent pourris au cœur, ce que les marchands de bois savent trop bien par une funeste expérience. La manière dont croissent les arbres exogènes étant telle qu'on l'a décrite, ces arbres peuvent se comparer à une suite de cylindres creux, augmentant graduellement de diamètre et s'emboîtant les uns dans les autres. La nature agissant ainsi, et le dernier cylindre ayant sa propre vitalité indépendante, il est évident que s'il se présente des circonstances constamment favorables à leur croissance, des individus de cette espèce peuvent continuer à exister jusqu'à la fin des siècles; car il n'y a aucun moyen de concevoir comment leur mort pourrait être causée dans l'absence d'accidens, au nombre desquels il faudrait nécessairement compter la famine, qui surviendrait par suite de la destruction de la matière nutritive dans le sol où ils croissent, ainsi que la suffocation causée soit par l'absence de la lumière, soit par l'exclusion de l'air.

Ce que nous venons de dire explique le grand âge auquel il est positif que certains arbres arrivent. Nous allons citer, entre un grand nombre d'exemples authentiques, quelques-uns des cas qui nous ont paru les plus remarquables.

A Ellerslie, patrie de Wallace, lieu situé à trois milles sud-ouest de Paisley, près de Glasgow, il y a un chêne dans les branches duquel la tradition assure que ce chef se cacha avec trois cents de ses partisans. Quelque peu de vraisemblance que paraisse avoir cette dernière circonstance, il est du moins certain que cet arbre était un objet remarquable à l'époque citée par la tradition, c'est-à-dire au commencement du quatorzième siècle; d'où l'on peut conclure qu'il doit avoir aujourd'hui au moins sept cents ans. Ses branches couvraient, dit-on, autrefois un arpent d'Écosse; mais l'intérêt historique qui s'attache à ce chêne en a fait une proie pour la curiosité des étrangers, de sorte que ses rameaux ont peu à peu disparu, et il ne reste plus guère aujourd'hui que le tronc.

On cite plusieurs autres exemples de chênes parvenus à un âge très-avancé, et, à ce que l'on assure, même à 15 ou 1,600 ans.

A Tran, dans les Grisons, il existait, en 1798, un tilleul déjà célèbre en l'an 1424, et qui, la dernière fois qu'on le mesura, avait cinquante-un pieds de circonférence. L'âge de cet arbre ne pouvait être moins de cinq cent quatre-vingts ans.

En 1776, il existait dans le palais de Grenade quelques cyprès célèbres que l'on appelait *cupresos de la Sultana*, par suite de certain événement arrivé du temps des rois maures; on croit qu'ils ont au moins 8 ou 900 ans.

Les fameux châtaigniers du mont Etna, et en particulier celui que l'on appelle *la Castagna de' Cento Cavalli*, qui a 180 pieds de circonférence au bas du tronc, celui de *Santa-Agata*, qui a 70 pieds de circonférence, et celui *della Nave*, qui en a 164, doivent être d'une très-haute antiquité; mais rien de précis n'est connu à cet égard, et il est à peu près certain que le premier de ces arbres a été formé de cinq ou six troncs réunis.

On ne connaît pas davantage l'âge d'un immense platane oriental qui croît dans la vallée de Buyukdéré, près de Constantinople, et qui a 150 pieds de circonférence, avec une cavité intérieure qui en a 80.

Le noyer parvient quelquefois à une grosseur prodigieuse, et par conséquent à un âge très-avancé. Scamozzi, architecte italien, dit avoir vu à Saint-Nicolas, en Lorraine, une seule planche de bois de noyer qui avait 25 pieds de large, et sur laquelle l'empereur Frédéric III donna un banquet magnifique.

Huit oliviers existent encore dans le jardin des Olives à Jérusalem, que l'on peut prouver par les documens historiques avoir existé avant la prise de la ville par les Turcs, et qui par conséquent doivent remonter au moins à 800 ans.

On cite aussi plusieurs exemples d'anciens ifs. A Ankerwyke-House, près de Staines, il existe un if qui remonte au delà de l'assemblée des barons anglais à Runnymede, lorsqu'ils forcèrent le roi Jean à signer la grande-charte. Cet arbre a 9 pieds 3 pouces de diamètre à 5 pieds de terre, et ses branches couvrent un espace de terrain de 207 pieds de circonférence. Les ifs de Fountain's-Abbey, dans le Yorkshire, ont probablement plus de 1,000 ans, et il y en a d'autres auxquels on donne 2,500 à 3,000 ans.

Mais cette antiquité, toute grande qu'elle est, n'approche pas de celle des baobabs d'Afrique, qu'Adamson estime à 5,150 ans, et de celle du cyprès distique de Chapaltepea dans le Mexique, que Decandolle croit être plus vieux encore.

Pour calculer l'âge de quelques-uns de ces arbres, on s'est servi de deux méthodes: d'abord on les a comparés avec d'autres vieux arbres dont l'âge était connu, et ensuite on a enlevé une partie de leur circonférence et on a compté le nombre d'anneaux concentriques qui y étaient visibles. Dans les arbres exogènes, le cylindre ligneux d'une année est séparé de celui de l'année suivante par une substance plus dense qui marque distinctement la place où s'arrête la végétation de chaque année.

La première de ces méthodes est assez exacte pour don-

ner au moins une idée approximative de la vérité, et la dernière le serait tout à fait si l'on pouvait être sûr que les observateurs ont pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas se tromper. Mais le docteur Lindley, dans son *Introduction à l'étude de la Botanique*, page 66, a démontré que, vu l'extrême inégalité entre les couches annuelles du bois aux deux côtés du tronc, une personne qui, pour juger de l'âge d'un arbre, ne consulterait que celles du côté où elles sont le plus étroites, courrait risque de se tromper de beaucoup plus de moitié. Il n'est nullement impossible que le grand âge assigné aux cyprès et aux baobabs ne soit dû à une erreur de ce genre.

(*Botanical Cyclopædia.*)

A UN AMI.

Il est des fleurs en avril
Que le moindre souffle effeuille,
Et dont, la nuit, le grésil
Sous son doigt roule la feuille;

Il est de jeunes oiseaux
Voletant, hélas! sans ailes,
Qui tombent dans les réseaux
Tendus par des mains cruelles;

Il est de petits enfans
Qui vont sans route tracée;
Ils glissent dans les torrens
Après leur course insensée.

Soyez pour la pauvre fleur
Le rayon au parfum d'ambre
Qui donne aux nuits la chaleur:
— La fleur est fruit en septembre. —

Prenez, réchauffez l'oiseau,
Faites-lui croître la plume;
Un jour sur l'âpre coteau
Son chant égaîra la brume.

Guidez l'enfant par la main;
Que votre parole austère
Ouvre son âme, et demain
Vous aurez encore un frère.

HENRI NICOLLE.



Depuis huit jours, mon oncle Samuel se montrait mystérieux et préoccupé. Il échangeait des regards d'intelligence avec ma mère, et disait sans cesse à mon père des mots à voix basse. Enfin, nous surprenions à tous momens, sur ses lèvres, un de ces sourires de satisfaction secrète qui ne manquaient jamais de nous présager quelque joyeuse surprise.

Tant que dura le reste de la semaine, nous vécûmes dans

l'attente de quelque fête. Cependant, le lundi s'écoula sans rien amener; aucun incident ne troubla le calme du mardi. Le mercredi ne fut remarquable que par une légère indisposition de l'oncle; indisposition qui nous affligea doublement: pour lui d'abord qu'elle faisait souffrir, pour nous ensuite dont elle menaçait de détruire les espérances. Les vacances du jeudi se passèrent comme de coutume, et vendredi resta insignifiant.

Dans la soirée de samedi, nous abordâmes enfin la question qui nous intriguait si fort. Nous interrogeâmes mon oncle Samuel et nous le pressâmes de toutes les manières possibles. Il se renferma dans une fausse candeur, et nous assura qu'il n'était question de rien, avec un jeu de physionomie qui nous persuada du contraire. Il poussa la cruauté jusqu'à nous laisser coucher sans vouloir rien dire. Ma mère prit pitié de notre curiosité, et nous dit, en nous embrassant, après la prière du soir :

— Dormez bien jusqu'à demain; j'espère que la journée sera joyeuse.

C'était le moyen de ne pas nous laisser dormir. Aussi personne de nous autres ne ferma l'œil durant la nuit. Si nous n'eussions craint de mécontenter mon père, nous nous fussions levés tous les cinq avant le jour. Il nous fallut cependant rester au lit, sans oser échanger une parole entre nous, prêtant l'oreille au moindre bruit, et laissant aller notre imagination aux rêves les plus ardens et aux suppositions les plus bizarres.

Vers sept heures du matin, nous entendîmes l'oncle Samuel sortir de sa chambre et descendre l'escalier. Il fit grincer la serrure et les verrous de la porte de la rue. Dix minutes après, un bruit de roues se fit entendre sous les fenêtres. Un cheval hennit; des pieds armés de fers grincèrent et résonnèrent sur le pavé.

La porte s'ouvrit une seconde fois, et le pas lourd et régulier de l'oncle Samuel retentit de nouveau sur les marches de bois de l'escalier.

Il entra dans notre dortoir, l'air triomphant, et la main droite armée d'un énorme fouet.

— Debout! s'écria-t-il, debout, enfans! Habillez-vous et venez à la fenêtre. Regardez!

Nous n'obéîmes qu'à la seconde partie de cet ordre; nous nous précipitâmes demi-nus vers la fenêtre.

Il y avait là, devant notre porte, un vaste et magnifique char-à-bancs, attelé de grands chevaux gris pommelés dont la longue et belle crinière flottait au vent. Les nobles animaux, impatients de partir, humaient l'air et secouaient fièrement la tête.

Des cris de joie saluèrent ce royal spectacle.

— Maintenant, reprit mon oncle du ton d'un héraut d'armes proclamant largesse au populaire, hâtez-vous de vous vêtir et de descendre. Dans un quart d'heure nous partons pour aller dîner à la campagne, dans les ruines du vieux château d'Esnes. Il y aura chasse aux insectes dans le bois, excursion dans les souterrains, et repas sur l'herbe.

Cinq minutes après, nous étions habillés, et nous nous pressions dans la cour devant la voiture, impatiens de voir descendre ma mère. Quant à mon père, il aidait l'oncle Samuel à charger, sur le char-à-bancs, un énorme panier plein de provisions, de verres et de bouteilles.

Ma mère parut enfin. Des hourras saluèrent sa présence, et nous nous précipitâmes dans la voiture.

Je n'oublierai jamais l'instant du départ. Maintenant que l'âge a dépouillé mon front et commence à blanchir mes cheveux, mon cœur bat encore au souvenir de ce moment solennel. L'oncle fit retentir son fouet aux oreilles des chevaux, qu'il se garda bien de frapper, l'excellent homme. Aussitôt ils partirent au trot; le char s'ébranla sous nous, et nous traversâmes rapidement la ville, fiers des regards des passans, et presque enivrés de nous sentir emmenés dans une si belle voiture. Tout semblait conspirer en notre faveur: l'air était tiède et caressant; aucun nuage n'apparaissait dans le bleu du ciel. Quand nous eûmes franchi les fortifications de la ville et que nous nous trouvâmes en pleine campagne, ce fut bien mieux encore; une légère brise traversait le feuillage et le faisait murmurer doucement; de petits oiseaux volaient devant nous et s'élevaient en chantant dans les airs; les prairies et les champs exhalaient mille parfums délicieux.

Tout à coup, il se fit je ne sais quel changement subit et glacial dans l'atmosphère. Un petit nuage noir cacha le soleil. Bientôt il s'agrandit, s'étendit, enveloppa d'un voile sombre toute l'étendue de l'horizon, et sembla éteindre la splendeur de la nature, qui prit un aspect monotone et terne. Le vent se leva. Les peupliers balancèrent pesamment leurs têtes; les champs de blé, entremêlés de pavots et de bluets, commencèrent à s'émouvoir et ressemblaient à des vagues sanglantes. Enfin, la tempête apparut tout à coup avec ses mugissemens affreux, ses éclairs, son tonnerre et ses torrens de pluie. Il fallut que la voiture s'arrêtât et cherchât un asile. L'eau venait fouetter nos visages; elle inondait nos vêtemens et remplissait la voiture, dans laquelle elle pénétrait jusqu'au fond. Mon oncle Samuel, assis sur le siége, regardait autour de lui avec une véritable douleur. L'abattement de Napoléon après Waterloo n'était pas assurément plus absolu et plus mortel que le sien. Après quelques minutes d'investigation, il fit tourner bride aux chevaux, les dirigea vers un chemin de traverse, et nous conduisit vers une chaumière qui s'élevait, à deux cents pas environ.

Là, nous nous hâtâmes de mettre pied à terre. Nous trouvâmes, pour nous recevoir et nous donner l'hospitalité, une bonne vieille femme qui mit à notre disposition tout son logis avec la meilleure grâce du monde. Elle alluma dans la haute cheminée un grand fagot pour sécher nos vêtemens trempés de pluie. Elle improvisa, avec deux pierres et une planche, un banc qui permit à tout le monde de s'asseoir; enfin, elle trouva moyen d'établir solidement une vieille table boiteuse sur laquelle ma mère commença à disposer le dîner... Hélas! c'était ainsi que nous devions manger ce banquet destiné à être servi sur l'herbe, au pied d'un beau chêne et sous son feuillage élégamment tailladé.

Au milieu des calamités générales, l'oncle Samuel ne restait pas inactif. Le premier choc l'avait ébranlé, il est vrai, mais bientôt il avait retrouvé sa sérénité et sa force d'âme. Grâce à lui, les chevaux trouvèrent une écurie et de la provende. On remisa convenablement la voiture; des œufs frais, du laitage et une volaille vinrent s'ajouter aux excellentes provisions préparées par ma mère. Malgré notre désappointement, le dîner se passa gaîment. Chacun y fit honneur de son mieux; ce mieux fut très-remarquable et très-digne d'éloge, je vous l'assure. Jamais on ne mangea avec plus d'appétit; notre vieille hôtesse s'en extasiait, et mon père en souriait.

Cependant l'orage, loin de s'apaiser, prenait une nouvelle violence. Il s'engouffrait quelquefois d'une façon tellement terrible autour de la chaumière, que nous regardions avec crainte l'oncle Samuel, comme pour lui demander si quelque danger ne nous menaçait pas. L'oncle Samuel savourait paisiblement son café, et ne semblait pas alarmé plus que de coutume.

Mais sa figure sérieuse et toujours paisible exprima une véritable inquiétude, lorsqu'après avoir quitté la table pour atteler les chevaux, il rentra précipitamment :

— Il nous est impossible de partir ce soir pour regagner la ville, s'écria-t-il en secouant sa casquette à larges bords, trempée par la pluie. L'orage a transformé les chemins en véritables torrens ; tenter de retourner aujourd'hui à la ville, avec une pareille tempête, par la pluie, dans l'obscurité, c'est nous exposer à des périls certains. Il faut passer la nuit dans cette chaumière.

A ces mots, ma mère laissa tomber les bras avec découragement ; mon père secoua la tête d'un air inquiet ; la vieille femme se hâta de dire :

— Je donnerai mon lit pour madame et pour les enfans ; j'irai coucher à deux cents pas d'ici, chez ma fille, qui demeure dans le voisinage.

Mon père alla regarder par la fenêtre ; toute la campagne ressemblait à un lac ; hasarder la voiture dans un pareil chaos était véritablement aventureux.

— J'accepte vos offres hospitalières, répondit-il à la vieille. Nous coucherons ici.

Ma mère laissa échapper un soupir ; mais, résignée en tout à la volonté de Dieu, dès que son mari eut exprimé la résolution de passer la nuit dans la chaumière, elle se mit à prendre les dispositions nécessaires pour s'y établir le mieux possible.

Une demi-heure après, chacun de nous se trouvait certain d'une couche commode. Ma mère avait décidé que nous occuperions le lit de notre hôtesse ; elle s'en était réservé un seul matelas. Mon père et mon oncle assuraient qu'ils dormiraient comme des rois sur des bottes de foin qu'ils s'étaient préparées dans la pièce voisine. L'oncle Samuel, après avoir fait l'éloge de cette couche militaire, ajouta fièrement :

— Plût à Dieu que j'eusse toujours eu dans ma vie des lits aussi bons !

Ce qui rappelait, d'une manière indirecte et modeste, que l'oncle Samuel avait été un brave soldat, témoin de plus d'un bivouac et même de plus d'une bataille.

Quand tous les préparatifs de notre campement se trouvèrent terminés, mon père tira sa montre, la regarda, et dit :

— Six heures seulement ! Nous ne pouvons pourtant pas encore nous coucher.

— C'est dommage, s'écria Samuel en jetant un regard de regret sur son bon lit de foin parfumé.

— Samuel va nous conter une histoire, proposa ma mère.

L'oncle Samuel sourit et répliqua :

— J'ai bien mieux à vous dire que ma plus belle histoire.

— Et quoi donc ? demanda mon père. Je ne connais rien de plus beau que tes histoires ; elles m'amusent toujours ; parfois même elles m'émeuvent au point de me faire pleurer.

Un murmure approbatif et unanime accueillit et approuva ces paroles de mon père.

— Je n'en persiste pas moins dans ce que j'avance. Regardez ce que je viens de trouver ici.

Il prit sur la cheminée et nous montra un vieux livre tout en loques, auquel manquaient le commencement et la fin, et dont l'impression, sur papier gris et en mauvais caractères n'annonçait rien de bien remarquable.

— *Le Chat botté!* s'écria mon oncle.

— *Le Chat botté!* répétâmes-nous en chœur.

— Formons-nous en cercle autour de la cheminée, conseilla ma mère. Samuel se mettra au coin, et nous lira le beau conte de Perrault.

Nous obéîmes joyeusement, et mon oncle commença la lecture des ruses merveilleuses et amusantes du chat botté. La manière dont il prend des perdrix et des lièvres pour les offrir au roi de la part du marquis de Carabas ; les ruses par lesquelles il procure à son maître le château d'un ogre, et la princesse qu'il donne en mariage au fils du meunier, nous émerveillèrent et nous firent rire aux éclats. Ma mère eut seulement soin d'interrompre deux fois la lecture, pour nous faire remarquer, par une courte observation, que le chat botté mentait, et que le mensonge, inexcusable même chez une bête, était pour les hommes un défaut qu'il fallait soigneusement éviter.

Quand l'histoire fut finie, et que l'oncle Samuel eut terminé par la morale en vers, chacun, dans le petit cercle, s'émut et s'attrista.

— Quel malheur que le reste du livre ait été déchiré !

— Quelle bonne soirée nous aurions continué de passer, en écoutant les autres contes de fée !

— Si Samuel le voulait, dit mon père, je suis bien sûr qu'il pourrait nous conter quelque autre histoire aussi amusante. Ne connaîtrait-il point, par hasard, de nouvelles aventures du chat botté ? Chat botté n'aurait-il point eu des enfans dignes de lui ?

L'oncle Samuel sourit à mon père, et répliqua :

— Peut-être ce que tu dis serait-il possible.

— Contez-nous les aventures des fils de Chat botté, nous écriâmes-nous avec transport.

— Petit oncle, dis-nous cette belle histoire, fit la mignonne Marie, l'enfant gâtée de la famille.

Pour mieux obtenir ce qu'elle désirait, elle grimpa sur les genoux de l'oncle et se mit à caresser son visage de ses petites mains roses et blanches.

L'oncle Samuel toussa, et chacun se tut.

— Chat botté eut un fils, dit-il.

Nous poussâmes un cri de joie.

— Mais ce fils n'a point eu, que je sache, une seule aventure digne d'être racontée.

A cette perfide conclusion, nous répondîmes par un murmure de mécontentement.

Marie pinça doucement le bras de mon oncle.

— Le fils de Chat botté n'a, je le répète, eu que des aventures insignifiantes, reprit Samuel en se frottant doucement le bras ; mais il n'en est pas de même de sa petite-fille Lariflon.

Nous respirâmes à l'aise.

— Lariflon ! quel nom singulier !

— Je ne suis point libre, interrompit gravement Samuel, de donner aux personnages dont je raconte l'histoire d'autres noms que ceux qu'ils portaient réellement.

— C'est juste, confirma mon père. Après tout, Lariflon n'est pas plus étrange que Racine, Corneille, Bouillon, Poquelin et Hugo.

— Le nom n'y fait rien, ajouta ma mère avec son esprit habituel de conciliation : commencez l'histoire de Lariflon, Samuel.

L'oncle toussa de nouveau.

De nouveau nous gardâmes le silence et nous attachâmes nos yeux sur lui.

— Il y avait une fois, dit-il, un pauvre paysan et une pauvre paysanne qui travaillaient, dans une forêt, à faire des fagots qu'ils allaient vendre à la ville. Ils n'avaient pour maison qu'une cabane près de laquelle notre chaumière serait un palais véritable. Ils vivaient néanmoins contens de

leur sort, remerciaient le bon Dieu du pain quotidien dont il ne les laissait point manquer, et trouvaient encore moyen de donner un morceau de ce pain, si quelque mendiant venait tendre la main à leur porte, et leur demander l'aumône.

Un jour, ils virent s'arrêter devant leur maison une femme jeune et belle, mais pâle et malade; elle tomba sur le seuil de la cabane, montra un petit enfant de dix-huit mois qu'elle portait dans ses bras, voulut parler, et mourut.

Les bonnes gens, quand ils eurent reconnu qu'aucun secours ne pouvait rappeler l'infortunée à la vie, l'enterrèrent du mieux qu'ils purent au pied d'un arbre, et résolurent d'adopter l'enfant que Dieu leur avait envoyé d'une façon si triste et si miraculeuse.



C'était une petite fille belle comme le jour, avec des cheveux blonds, des yeux bleus et des joues roses. Elle ressemblait à votre sœur Marie, quand elle est sage et qu'elle ne fourre point en cachette ses doigts dans les pots de confitures.

Après cette représaille du pinçon que lui avait fait, tout à l'heure, la petite espiègle, l'oncle Samuel continua paisiblement son histoire, comme s'il n'eût point appelé sur les joues de la coupable la rougeur et la confusion.

Berthe, ce fut le nom qu'ils donnèrent à l'enfant, ne tarda point à devenir une petite fille pleine d'intelligence, et qui savait, à force de tendresse et de bon cœur, rendre ses parens adoptifs aussi heureux que possible. Ils supportaient la pauvreté plus gaiement que jamais, et comptaient pour rien leurs privations personnelles dès que Berthe ne manquait de rien. Il arriva bien des fois que le bûcheron passa les nuits à faire des fagots, parce que la robe de Berthe était usée et avait besoin d'être remplacée par une neuve.

N'allez pas croire du reste que la jeune fille, une fois devenue grande, restait oisive au logis : non pas, certes. Quoiqu'elle ne comptât que treize ans à l'époque où commence notre histoire, elle savait déjà traire sa chèvre, faire le fromage, lessiver le linge et fabriquer de petits balais de bruyère qu'elle allait vendre à la ville quand le bûcheron y portait des fagots.

Un soir qu'elle revenait ainsi du marché, et qu'elle rapportait une belle pièce d'argent blanc que lui avait donnée, pour un seul balai, une dame charmée de la gentillesse de la petite marchande, elle fit rencontre de deux méchans enfans; ils tenaient, l'un par la queue, l'autre par les pattes de devant, une petite chatte blanche, et la tiraient de manière à la tuer infailliblement.

A la vue du mal qu'ils faisaient à l'innocente bête, Berthe jeta des cris de douleur et les supplia de ne point tourmenter ainsi une jolie petite chatte qui ne leur avait fait aucun mal. L'un des garnemens répondit qu'ils avaient trouvé ce minet, qu'il était leur propriété, et qu'ils allaient l'étrangler sur-le-champ.

— Eh bien! dit Berthe, si vous voulez me la donner, vous recevrez en échange cette belle pièce de monnaie blanche.

Les polissons acceptèrent sans hésiter un marché aussi avantageux; ils prirent la pièce d'argent, jetèrent rudement la chatte aux pieds de Berthe et s'enfuirent en faisant des grimaces et en criant des railleries. Berthe ramassa la pauvre bête, la mit dans son tablier pour la réchauffer, et arriva à la cabane, où elle raconta à son père et à sa mère d'adoption ce qui venait de lui arriver.

— Tu as bien fait, mon enfant, lui dirent-ils; il vaut mieux, quelque pauvres que nous soyons, sauver la vie à une innocente créature, que de posséder un peu d'argent.

Berthe mit coucher sur le pied de son lit le petit chat. Le lendemain matin, son premier soin fut d'aller traire la chèvre, et d'apporter un peu de lait chaud à la malade, car la chatte se ressentait encore des mauvais traitemens qu'elle avait reçus, et restait languissante et triste.

Huit jours de soins lui rendirent la gaîté et l'énergie de son espèce. Il fallait la voir alors, courant, grimpant et voletant pour ainsi dire dans les bois, dans les champs, partout; car elle ne quittait jamais Berthe, restait sans cesse attachée à ses pas, et se montrait, pour elle, tendre et dévouée comme le meilleur chien.

Bientôt les bûcherons remarquèrent la rare intelligence de la petite chatte; chaque jour leur en donnait de nouvelles preuves. Le matin elle allait à la chasse, et rapportait toujours des perdrix, des cailles, et quelquefois des lapereaux, qui donnaient aux bonnes gens les moyens de faire excellente chère. Elle dénichait, au plus haut des arbres, des oisillons qu'elle apportait et que Berthe allait vendre à la ville; enfin, malgré son aversion féline pour l'eau, elle allait guetter le poisson au bord d'un ruisseau voisin. Malheur à l'imprudent fretin qui s'approchait trop du rivage! un coup de patte le jetait sur le sable près d'autres compagnons d'infortune, et contribuait à compléter une friture copieuse et délicieuse. Grâce à Lariflon, car le bûcheron avait donné ce nom à la chatte; grâce à Lariflon, dis-je, l'aisance et le bien-être entrèrent dans le logis des pauvres paysans; il s'y faisait des repas dont un gourmet se fût contenté, sans compter qu'il restait encore assez de provisions pour que l'on en vendît à la ville et qu'on en recueillît de bonnes sommes d'argent.

— La jolie petite chatte! interrompit Marie, dont les joues, naguère écarlates, avaient repris la teinte rose et blanche qui leur était habituelle.

— Je voudrais bien avoir un chat pareil à Lariflon, ajouta Paul, qui professait un goût passionné pour les merveilles du règne animal.

— Je ne voudrais jamais m'en séparer, dit Maurice.

— Eh bien! mes enfans, jugez du chagrin de Berthe, lorsqu'un matin elle ne vit point Lariflon rentrer au logis à l'heure accoutumée. Le cœur brisé par l'inquiétude, elle se mit à parcourir la forêt entière en appelant son chat bien-aimé. Il ne répondit pas ; elle se rendit au bord de la rivière, et ne fut pas plus heureuse.

Convaincue alors qu'un malheur était arrivé à Lariflon, elle rentra désespérée à la cabane, et raconta ses craintes au bûcheron et à sa femme. Ceux-ci se mirent aussitôt à parcourir les environs comme l'avait fait déjà Berthe. Ils ne parvinrent pas davantage à découvrir le sort de la chatte. Berthe passa la nuit dans les larmes et sans dormir; cependant vers le matin ses paupières rouges et brûlantes finirent par s'abaisser sur ses yeux, et elle tomba dans un état de torpeur qui tenait à la fois de la veille et du sommeil. Tout à coup elle vit, en rêve ou en réalité, — on ne saurait le dire, car elle ne put se rendre bien compte de la vision; — elle vit, dis-je, un point lumineux se détacher du ciel encore enveloppé des crêpes de la nuit. Cette espèce d'étoile s'approcha, s'approcha, s'approcha doucement, et pénétra dans la chambre de Berthe. Là, elle grossit, se développa, s'ouvrit, et laissa voir, au milieu d'une sorte d'arabesque de lumière blanche façonnée et tournée en auréole, une jeune femme d'une beauté rare et vêtue d'une manière étrange. Une couronne de liserons blancs ceignait son front, au-dessus duquel resplendissait une couronne formée des pierres les plus précieuses. Un long voile, tel que la jeune fille n'en avait jamais vu, s'attachait bizarrement à cette couronne, et il retombait en plis transparens et soyeux jusqu'à la ceinture de l'inconnue. Un collier d'opales et d'escarboucles se jouait sur sa poitrine; des bracelets inestimables étaient noués à ses bras entièrement nus; enfin, nonchalamment couchée sur un meuble d'une forme élégante et inusitée, elle tenait à la main une baguette de cristal et d'or.

Elle regarda doucement Berthe, lui fit un signe de tête plein de bienveillance et de protection, agita sa baguette qui resplendit comme si elle eût été de feu, et murmura d'une voix céleste :

— Demain à la huitième heure.

Elle s'enveloppa de son nuage d'or, et remonta lentement vers le ciel d'où elle était descendue.

L'oncle Samuel porta ses regards sur son auditoire, sans doute pour jouir de l'effet que produisait le récit de cette apparition. Il dut être satisfait, car nous l'écoutions tous, les yeux attachés sur lui, la bouche entr'ouverte, et dévorant pour ainsi dire ses moindres paroles.

Il continua donc sans s'interrompre :

Berthe s'éveilla aussitôt légère, consolée et sans inquiétude sur Lariflon, car une voix secrète lui disait que la fée avait voulu parler du retour de la chatte en disant :

— Demain à la huitième heure.

En effet, au moment où le cadran solaire indiquait cette période de la matinée, un faible miaulement se fit entendre derrière la porte, et de petits ongles grattèrent doucement.

C'était Lariflon.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie on lui ouvrit et combien elle fut baisée, caressée, choyée et bienvenue. Le bûcheron faisait du feu pour la réchauffer, la bûcheronne allait traire la chèvre pour lui apporter du lait ; Berthe eût bien voulu gronder Lariflon des inquiétudes qu'elle lui avait causées ; mais la chatte paraissait tellement lasse de son excursion, que la jeune fille jugea à propos de remettre à une autre fois ses remontrances.

Avant de s'endormir sur les genoux de sa maîtresse, la chatte alla placer précieusement dans la huche un morceau de parchemin plié en quatre, auquel pendait un grand sceau de cire rouge : personne n'avait d'abord pris garde à ce parchemin, tant on était joyeux de revoir la petite vagabonde. Elle l'avait rapporté de son excursion.

La bûcheronne voulut ôter de la huche ce lambeau enfumé, qui lui semblait sans aucune valeur, et de nature à salir la farine : la chatte l'en empêcha par ses miaulemens; elle sauta sur la huche, refusa obstinément d'en descendre, et fit tant que le bûcheron dit :

— Femme, laisse là ce parchemin : je suis sûr qu'il a quelque valeur, puisque Lariflon le défend avec tant d'opiniâtreté. Cette bête a plus de bon sens que les autres chats de son espèce. Laissons-la faire.

Lariflon entendit ces paroles : assurée qu'on ne jetterait pas hors de la cabane le parchemin qu'elle avait apporté, elle descendit de la huche et alla se coucher sur les genoux de Berthe, où ses rons-rons ne tardèrent point à faire connaître qu'elle se disposait à dormir. En effet, elle se blottit en rond, ferma les yeux et resta là, plus de deux heures, immobile et semblable à un manchon d'hermine ; car la blancheur de son pelage pouvait le disputer en finesse et en éclat à la plus riche et à la plus précieuse fourrure.

Lariflon passa toute la journée à se reposer. Le lendemain, avant le jour, elle quitta sa maîtresse et alla à la chasse. Quand elle revint, non-seulement elle rapporta trois perdreaux pour le déjeuner, mais encore un oiseau rouge, bleu et vert, d'une espèce rare, et un gros bouquet des plus belles fleurs. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'oiseau était vivant.

Le bûcheron, qui précisément avait fabriqué, la veille, un cent de petits fagots, proposa à Berthe de partir pour la ville afin d'aller y vendre ensemble le bois, l'oiseau et les fleurs. Berthe commença de suite sa toilette, c'est-à-dire qu'elle mit une jolie jupe de drap rouge, assez courte pour laisser voir la finesse de ses pieds mignons, une cotte noire qui dessinait sa taille élégante, et un chaperon de paille qui seyait merveilleusement à ses traits délicats.

Lariflon témoigna la joie que lui causait ce départ, en se livrant aux cabrioles les plus folles. Elle se disposa ensuite, comme il lui advenait souvent, à se rendre à la ville avec sa maîtresse. Au moment où les trois habitans de la cabane allaient se mettre en route, la chatte blanche sauta sur la huche, en souleva le couvercle, se glissa dedans, et reparut avec le parchemin de la veille ; elle grimpa ensuite sur l'épaule de Berthe, glissa le parchemin sous le bavolet de la jeune fille, et se mit à courir devant, comme pour faire marcher plus vite le bûcheron et sa compagne.

Après une heure et demie de marche, ils arrivèrent sur la place publique, où se trouvait un grand rassemblement de curieux. Ils approchèrent pour voir ce qui causait cette foule, et virent, devant un tribunal, trois hommes à l'air vénérable et vêtus de robes noires. Près d'eux, au milieu du cercle formé par les spectateurs, se tenait un homme de taille gigantesque, qui s'appuyait sur une lourde massue.

Un héraut, sur un signe des vieillards, s'avança au milieu de l'enceinte vivante et proclama ce qui suit :

« Manans et bourgeois,

» Vous savez que depuis quinze années le marquis » Raoul de Carabas et l'épouse dudit marquis ont disparu » tout à coup du château qu'ils habitaient près de cette ville, » et que leur bisaïeul Némorin de Carabas devait au dé» vouement et à l'intelligence du célèbre Chat botté.

» Depuis ce départ mystérieux, dont ledit marquis n'a» vait confié le secret à personne, les portes du château sont

» restées closes, l'herbe a poussé sur les murailles, et les » créneaux commencent à tomber en ruine.

» Il y a quinze jours, le géant Barioladin, l'un des arrière- » petits-fils de l'ogre sur lequel le marquis de Carabas con- » quit autrefois ce château, en réclame la propriété, comme » héritier légitime de ce fief par l'extinction de la famille » Carabas.

» C'est pourquoi le tribunal souverain s'est rassemblé » aujourd'hui pour faire à savoir que s'il existe un descen- » dant de la famille du marquis de Carabas, il ait à se pré- » senter incontinent pour reprendre possession du châ- » teau.

» Pour établir ses droits, il faut :

» *Primo*, qu'il fournisse un acte légal attestant sa nais- » sance.

» *Secundo*, qu'il prouve la réalité et l'authenticité de ses » droits en subissant les épreuves de la grotte couleur de » rose ; épreuves que le géant Barioladin s'offre également » à tenter, mais dont nous le dispenserions si aucun héri- » tier ne se présentait, attendu que les droits qu'il réclame » resteraient, dans ce cas, incontestés. »

Après avoir lu ces dispositions, le héraut cria trois fois :

« S'il y a des héritiers du marquis de Carabas, qu'ils se présentent. »

A la grande surprise de Berthe, Lariflon se mit à la tirer doucement par un pan de sa robe, et attira la jeune fille, presque malgré elle, au milieu du cercle.

Après quoi, la chatte sauta sur l'épaule de sa maîtresse, tira de dessous son bavolet le parchemin de la veille, et s'élança d'un seul bond sur la table des juges. Là, elle s'assit gravement sur ses pattes de derrière, et présenta le parchemin aux vieillards surpris.

Le président déploya le parchemin et s'écria :

— Grand Dieu ! que vois-je ? Une lettre du marquis de Carabas, disparu si mystérieusement de son château.

« Le géant Barioladin s'est introduit furtivement dans » mon château avec une bande d'assassins ; ils m'ont frappé » de vingt-deux coups de poignard, et m'ont laissé pour » mort sur la place. Ensuite ils ont enlevé ma femme et » ma fille, et j'ai entendu le scélérat donner ordre à ses » complices d'aller les perdre à la forêt ténébreuse, et de » les y laisser mourir de misère et de faim. Dieu m'a per- » mis de ne pas expirer sur l'heure, et de pouvoir écrire » cette lettre. Je vais la placer dans une bouteille vide, et » la confier à la rivière qui coule au pied de mon château. » J'espère que ce parchemin tombera, de la sorte, en des » mains fidèles qui le transmettront à la justice.

» Ecrit de ma main et signé de mon sang.

» Le marquis Raoul de Carabas. »

Pendant cette lecture, le géant devint pâle comme un trépassé ; il n'en cria pas moins :

— C'est une calomnie ; j'en fais serment ! Cette petite fille est une coquine et une menteuse.

Les juges interrogèrent Berthe, qui leur raconta naïvement ce qu'elle savait de sa propre histoire. Le bûcheron confirma ce récit, et apprit aux juges de quelle façon une femme souffrante était arrivée chez lui, et comment elle était morte sans avoir pu dire ni son nom ni celui de son enfant.

Les juges étaient dans une grande perplexité ; si tout donnait à supposer que Berthe était la fille du marquis Raoul de Carabas, aucun document ne l'établissait par des preuves légales ; Berthe elle-même n'en savait rien.

Le géant, au contraire, offrait de prouver par serment que la lettre du marquis était supposée. Après en avoir délibéré longuement avec ses collègues, le président fit à Berthe l'allocution suivante :

— « Mon enfant, comme hommes, nous vous croyons la fille du marquis de Carabas ; mais comme juges, nous ne pouvons céder à cette conviction. Il ne nous est permis de nous rendre qu'à des preuves légales.

» Descendez en vous-même, interrogez vos souvenirs ; priez Dieu de vous éclairer ; vous déciderez ensuite s'il faut vous exposer aux épreuves de la grotte couleur de rose. »

La petite Berthe pria avec ferveur ; tous les spectateurs, touchés de sa candeur et de sa jeunesse, s'agenouillèrent avec elle. Seul le géant Barioladin resta debout et la tête couverte, comme un mécréant qu'il était.

Quand elle eut fini son oraison, la jeune fille leva les yeux au ciel, et aperçut dans les airs la fée qu'elle avait déjà vue une fois en rêve. La fée, de sa baguette d'or et de cristal, lui montrait Lariflon.

Berthe regarda la chatte ; celle-ci se dirigeait vers la grotte couleur de rose.

— Je subirai les épreuves, s'écria l'enfant.

Aussitôt la foule applaudit, et le géant voulut s'élancer sur Berthe pour l'écraser de sa massue ; mais avant même qu'il levât le bras, Lariflon lui sauta au visage, et joua si bien et si vitement des griffes, qu'elle creva l'œil gauche du scélérat.

Malgré la crainte qu'inspirait la force du barbare, chacun se réjouit hautement de cette juste punition : les arbalétriers, sur l'ordre des juges, tendirent leurs arcs, et s'apprêtèrent à décocher leurs carreaux contre Barioladin, s'il persistait encore dans des actes de violence envers Berthe. L'ogre se contint.

A l'extrémité du faubourg septentrional de la ville, sur le bord de la mer, s'élevait un immense amas de rochers noirs et effrayans. Au milieu de ces blocs de granit aussi vieux que le monde, on remarquait une grotte fermée par une pierre d'un rose tendre, et sur laquelle brillaient des caractères mystérieux formés par de gros diamans. Jamais on n'avait pu détacher une seule de ces pierreries ; tous ceux qui l'avaient tenté avaient aussitôt perdu l'usage de leurs mains, desséchées par un feu invisible.

Berthe s'avança seule parmi les rochers, et marcha droit à la caverne, sans autre compagnie que celle de la chatte blanche. Tous les spectateurs se rangèrent en cercle autour des rochers, pour attendre le résultat de l'aventureuse entreprise à laquelle s'exposait la jeune fille.

Arrivée à l'entrée de la grotte, Berthe, comme le lui avaient prescrit les juges, frappa trois fois dans sa main. La pierre rose tourna aussitôt sur elle-même, et un perroquet, gros comme un éléphant, en sortit.

— Es-tu résolue, demanda-t-il, à subir les trois épreuves, du dragon, de l'abîme et de la valse ?

— J'y suis résolue, répondit Berthe, que rassuraient le souvenir de la vision de tout à l'heure et la présence de la chatte.

— Tu sais, reprit le perroquet, que si tu échoues, la mort t'attend ?

— Dieu et mon bon droit me protégeront.

— Va donc ! répliqua le perroquet.

Il battit des ailes, les rochers s'ouvrirent d'eux-mêmes, et l'on vit, au milieu d'un marais bourbeux et près d'une rivière, un horrible plésiosaure ou dragon, qui ouvrait une gueule immense. Près de lui, une clef d'or brillait attachée à un poteau.

— Ce plésiosaure, cria le perroquet qui planait dans les

airs, ce plésiosaure n'a pas mangé depuis sept mille ans; il faut que tu t'empares de la clef d'or dont il est gardien.

Le dragon répondit en ouvrant de nouveau une large gueule armée de dents aiguës. Berthe recula mourante de frayeur.

Lariflon vint doucement frotter sa tête contre les pieds de sa maîtresse, comme pour la rassurer. Après quoi, la chatte courut rapidement vers les spectateurs, et prit, dans le panier de l'un d'eux, une oie grasse que l'honnête bourgeois avait tout à l'heure achetée au marché, et que la curiosité de voir les épreuves l'avait empêché de reporter chez lui.

Une fois possesseur de cette oie, la chatte s'élança sur un arbre placé au bord de la rivière, et laissa tomber l'oie au fond de l'eau. Le dragon affamé plongea sa tête dans le courant pour saisir cette proie. Berthe profita de ce moment pour s'emparer de la clef d'or.

Le peuple applaudit. Le dragon s'abîma dans le marais, et le perroquet reprit la parole :

— Maintenant, jeune fille, il faut ouvrir, avec la clef d'or, la caverne que tu vois là-bas, près de ces arbres. Cette caverne a deux cents pieds de longueur, et il y règne une obscurité absolue. Le trajet en est doux et facile; seulement, dans une de ses parties, un abîme te fermera le chemin et ne te laissera, pour passer, qu'une petite langue de terre, large d'un pied. Si tu tombes dans le précipice, des vipères et des crocodiles te dévoreront sur l'heure.

Berthe ouvrit la grotte sans difficulté au moyen de la clef d'or. Jamais le soleil n'avait pénétré dans ce triste séjour. Elle avança, et aussitôt la porte se referma derrière elle avec un horrible fracas. Le chaos n'a point de nuit plus complète et plus épouvantable que celle dont la jeune fille se vit environnée. Elle serait morte de peur, si elle n'eût senti sur son bras la petite chatte qui l'invitait par ses rons-rons à la caresser.

Elle le fit, et bientôt, à sa grande surprise et à sa joie plus grande encore, elle vit jaillir de la fourrure blanche de Lariflon des milliers d'étincelles qui, jetant leur lumière dans la caverne, l'éclairèrent de manière à en montrer tous les détours. Grâce à cette clarté, Berthe passa sans danger au bord de l'abîme. A peine avait-elle franchi le précipice, que la grotte s'écroula.

— Voici la troisième et dernière épreuve qui va commencer, glapit le perroquet de sa voix stridente.

Tout à coup on entendit un bruit près duquel le tonnerre est un silence. C'était un orchestre tel qu'on n'en a jamais vu, et comme on n'en verra jamais certainement. Il se composait de trois mille flûtes, de quatre mille hautbois, de quinze cents timbales, de mille cymbales, de vingt-trois mille violoncelles, et de quatorze millions de violons. Je ne parle pas des quintes, des clarinettes, des contrebasses et des autres instrumens. Je me contenterai de dire un mot des douze cents grosses caisses : elles égalaient en grosseur six frégates de guerre, et les baguettes qui les frappaient étaient mues par des machines à vapeur d'une force de quinze cents chevaux.

Cet orchestre formidable se mit à jouer les premières mesures d'une valse, et il se tut.

Alors le perroquet reprit son office de héraut et dit :

— Berthe, pour accomplir toutes les épreuves qui te sont imposées, il faut maintenant valser avec le géant Barioladin jusqu'à ce que l'un de vous deux s'arrête.

Or, je dois te dire qu'au dernier bal honoré de sa présence, le géant Barioladin a valsé, sans se reposer, durant deux mois et onze jours. Sa danseuse, jeune fille fraîche et rose comme toi en commençant à tourner, n'était plus qu'un squelette véritable, sans vie et sans chair, lorsqu'il la ramena à sa mère.

Il parlait encore, que Barioladin s'élançait dans la salle de bal, qui avait remplacé tout à coup les rochers.

L'orchestre était placé sur une montagne : les danseurs devaient valser sur un parquet de bois de rose, tellement ciré, que la pauvre petite chatte blanche glissait sur ce plancher comme si elle se fût trouvée sur une glace.

—Allons, ma belle, venez! beugla de sa voix surhumaine le géant Barioladin. Venez, que nous commencions cette agréable danse. L'hiver dernier, j'ai valsé durant deux mois et onze jours. Cette fois, je vous promets de ne m'arrêter qu'après dix mois révolus.

Berthe voulut s'enfuir, mais il la saisit dans ses bras, et il se mit à tourner.

Alors l'orchestre commença à jouer, de telle façon que le ciel semblait près de s'écrouler, et qu'il y eut six mille spectateurs qui perdirent subitement l'ouïe.

On ne sait quels autres malheurs aurait causés une pareille musique, si le géant Barioladin ne se fut arrêté tout à coup, en poussant des blasphèmes affreux. A peine avait-il pris son essor, que Lariflon s'était cramponnée à sa jambe et l'avait si rudement mordue, déchirée et mise en pièces, que la douleur l'avait emporté sur le reste, et qu'il s'était arrêté en lâchant Berthe.

Aussitôt le peuple poussa des cris de joie, les juges vinrent chercher Berthe et la proclamèrent légitime héritière des domaines de Carabas.

Un immense cortége s'improvisa. La musique gigantesque se rapetissa aux proportions d'un orchestre harmonieux et doux; chacun des spectateurs se sentit couronné d'un chaperon de roses par une main invisible; des habits de fête remplacèrent, par une métamorphose rapide, le costume même des plus déguenillés.

Berthe, au milieu des honneurs rendus à son nouveau rang, ne cessa point de porter dans ses bras la fidèle chatte blanche. Comme elle franchissait, suivie du bûcheron, le pont-levis de son château, la fée qu'elle avait déjà vue deux fois apparut tout à coup.

— Je suis la protectrice de la maison et de la famille de Carabas, dit-elle; forme le vœu que tu voudras, je te promets de l'exaucer.

— Bonne fée, répliqua Berthe, faites de ma chatte une jeune fille, afin que je puisse l'aimer comme une sœur. C'est à elle que je dois la vie et la fortune.

La fée toucha Lariflon de sa baguette... Au lieu d'une jolie chatte blanche, Berthe vit, couchée à ses pieds et endormie, une jeune fille couronnée de roses. L'héritière des Carabas éveilla par de tendres baisers sa jolie compagne.

— Eh bien! mes enfans, que dites-vous de mon histoire? demanda l'oncle Samuel en s'arrêtant.

— Elle est charmante! répondîmes-nous par une acclamation unanime.

— Je ne regrette plus notre promenade perdue.

— Ni moi non plus.

— Eh bien! récitons les prières du soir, et allons nous coucher, ajouta ma mère. Nous n'oublierons pas de remercier Dieu, qui, dans sa bonté ordinaire, nous a fait, d'une soirée triste, une soirée amusante et de grand intérêt.

— Un instant! objecta la petite Marie : avant de nous aller coucher, il faut que l'oncle Samuel dise ce que sont devenus le bûcheron et la bûcheronne.

— Ils sont devenus de grands seigneurs, protecteurs éclairés des arts.

— Mais ils ne savaient ni lire ni écrire.

— La chose n'était pas plus nécessaire en ce temps-là que de nos jours.

— Et Berthe?

— Elle a épousé le fils d'un roi puissant.

— Le géant Barioladin?

— A été pendu, comme assassin et blasphémateur.

— Et Lariflon?

— L'arrière-petite-fille du Chat botté a épousé le frère du roi, mari de Berthe.

As-tu encore d'autres questions à m'adresser?

Marie réfléchit gravement, et, satisfaite en tous points, alla embrasser l'oncle Samuel.

Après quoi nous dîmes nos prières, et nous nous couchâmes.

Le lendemain, il fit le plus beau temps du monde, et nous pûmes réaliser la joyeuse partie que l'orage avait si cruellement interrompue la veille.

— Vous le voyez, nous dit ma mère, témoin de nos jeux et de nos plaisirs, il ne faut jamais douter de la bonté de la Providence. Alors même qu'elle nous semble rude, souvent elle nous prépare de nouveaux bienfaits.

S. Henry BERTHOUD.



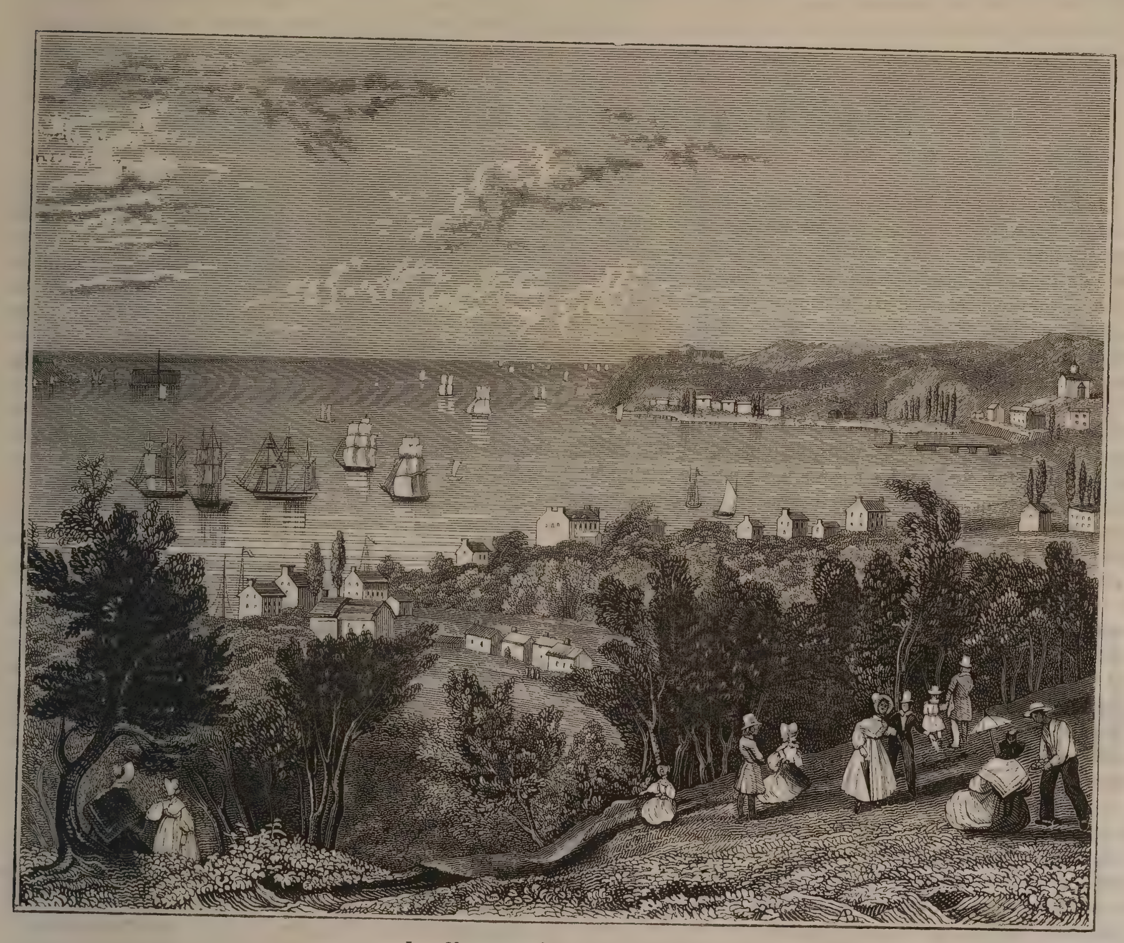
ÉTUDES DE VOYAGES.

LES NARROWS, A STATEN-ISLAND.

Il y a deux siècles, quand Hudson découvrit ces lieux, ils étaient couverts d'herbe et de fleurs sauvages, dont l'air était parfumé. Des groupes de naturels, habillés de peaux d'élan, se tenaient sur le rivage, chantaient et faisaient des démonstrations amicales. Le navigateur jeta l'ancre, explora avec son canot le canal et quelques passages, et pénétra jusqu'à l'embouchure de la rivière inconnue, qui était destinée à porter son nom. Il paraît cependant que les Indiens ne tardèrent point à l'accueillir moins cordialement. Pendant une excursion qu'il fit dans la baie de Manhattan, son

bateau fut attaqué par une troupe de vingt-neuf sauvages appartenant à une tribu féroce, et un matelot anglais, nommé Colman, fut tué d'un coup de flèche dans l'épaule. D'autres démonstrations hostiles faites par la même tribu décidèrent Hudson à quitter son ancrage à Sandy-Hook, et à le porter dans la baie de New-York, qu'il trouva plus sûre et plus commode, et où il continua ses communications avec les Indiens de Staten-Island, les recevant à son bord, les habillant avec des habits rouges, ce qui leur faisait grand plaisir, et enfin achetant d'eux du poisson et des fruits en abondance.

Aujourd'hui on trouve une maison de campagne sur chaque point pittoresque : une ville riche existe sur la côte gauche ; des hôpitaux et des maisons de santé particulières étendent leurs blanches façades aux environs de l'endroit où est établie la quarantaine ; et, entre les petites flottes de vaisseaux marchands arborant pavillon jaune au haut du mât, circulent adroitement et avec rapidité une grande quantité de bateaux à vapeur, d'une élégante construction et peints avec luxe, portant sur leurs ponts une partie de la population d'une des plus belles cités du monde. Quant à Manhattan-Island, sur lequel New-York est



Les Narrows, à Staten-Ilsland.

bâti, Hudson disait, il y a seulement un peu plus de deux siècles : « C'est un endroit sauvage et d'un accès difficile. Une épaisse forêt couvre les seules parties où la végétation soit possible. Ses côtes sont dentelées, sablonneuses et ouvertes sur beaucoup de points. Son intérieur contient des collines de sable et de pierres d'alluvion, des masses rocheuses, des étangs, des terrains inondés et des marais. »

Les Narrows sont le premier endroit d'Amérique où l'on débarque en arrivant d'Europe. Je ne me rappelle pas sans quelque émotion avoir été témoin d'un de ces débarquemens, à bord d'un paquebot sur lequel j'étais passager, il n'y a pas longtemps, en revenant d'Angleterre. Parmi la foule d'émigrans que contenait la chambre de poupe, était la famille d'un homme respectable et bien élevé, qui avait fait faillite, comme marchand, dans une petite ville d'Angleterre, et qui venait, avec les débris de sa fortune, tenter le sort en Amérique. Il menait avec lui une femme et huit à dix très-jolis enfans, dont l'aîné, belle personne de dix-huit ans et fort délicate, avait contribué à adoucir les malheurs de sa famille, avant son départ, en tenant une école de village. Les secousses qu'elle avait éprouvées étaient trop cruelles pour qu'elle pût y résister, et elle se mourait de consomption, maladie qui est surtout fatale en Amérique. Peu après qu'on eut quitté le canal d'Angleterre, le médecin de bord fit connaître au capitaine que cette jeune fille était fort malade, et souffrait principalement à cause de l'air renfermé qu'elle respirait. Du consentement général des passagers de la grande chambre, on plaça son lit dans cette pièce ; les dames qui étaient sur le bâtiment eurent pour elle les attentions les plus touchantes, et ses manières aimables, ainsi que les témoignages qu'elle donnait de sa vive reconnaissance, lui eurent bientôt gagné tous les cœurs. Quand nous fûmes en

vue de terre, il faisait chaud et peu d'air; notre malade, par sympathie peut-être avec le mouvement général qui régnait autour d'elle, souffrait davantage, d'heure en heure, de la fièvre et de la poitrine. Son père et une jeune sœur, placés près d'elle, tenaient ses mains, et cherchaient à la rafraîchir. Enfin on entra dans les Narrows par un bon vent. Chacun, à bord, semblait oublier la jeune fille. Elle monta sur le pont pour admirer le beau spectacle qui s'offrait à nos regards : on l'approcha d'une fenêtre, et là, les joues couvertes d'une vive rougeur, symptôme de ses cruelles souffrances, elle considéra, sans la moindre expression de plaisir, la verdure brillante que la nature étalait. On jeta l'ancre, on mit les canots à la mer; et, comme les passagers de la chambre d'arrière étaient soumis à la quarantaine, nous voulûmes prendre congé de la jeune personne avant d'aller à terre. Un déluge des pleurs les plus touchantes, dont l'abondance faillit presque la suffoquer, l'empêcha de répondre à nos adieux; nous laissâmes la pauvre fille entourée d'une famille éplorée qui cherchait inutilement à la consoler. Le lendemain, un cercueil descendit du bateau à vapeur.

(*Traduit de l'anglais.*)

SÉJOUR AUX ILES MANGA-REVA.

Je quittai (1) mon bord pour aller visiter le roi.

Arrivé devant la case du roi, on me fit asseoir sur une espèce de fauteuil qu'on couvrit d'une grande pièce blanche de *tapa*. M. Jacquinot prit place à côté de moi, ainsi que Mapou-teoa et les deux missionnaires, sur des banquettes en bois. Presque tout le peuple de Manga-Reva, distribué par groupes, était rangé sur un amphithéâtre naturel formé par le terrain à 40 ou 60 mètres de distance, tous accroupis sur leurs genoux et attendant avec anxiété le résultat de cette conférence. Le sol, soigneusement dégagé de pierres et de broussailles, était parfaitement abrité des rayons du soleil par les cocotiers, les arbres à pain et autres arbres qui formaient des voûtes impénétrables au-dessus de nos têtes. Tout cela contribuait à donner à notre réunion une sorte de grandeur solennelle dans sa simplicité sauvage.

Le brave Mapou-teoa était assez proprement vêtu d'une redingote bleue, avec chemise, pantalon, et chapeau; les souliers seuls manquaient à sa parure. Mais avec tout cela, il conservait un air contraint et même un peu confus, que ne rehaussaient ni sa bonne mine, ni son extérieur, ni ses manières tout à fait plébéiennes. Je dirai même que tout ce que j'ai vu de lui ne m'a annoncé qu'un homme épais et borné, bien que les missionnaires s'accordent à vouloir lui donner la réputation d'un esprit judicieux et réfléchi. Peut-être jugent-ils nécessaire de relever le caractère sacré du monarque par une bonne renommée, même aux yeux des étrangers.

Comme tous ses sujets, ce chef a reçu avec le baptême un nom nouveau; celui de *Gregorio* lui a été imposé, de sorte qu'il se nommera désormais *Gregorio* Mapou-teoa.

L'oncle Matoua, haut d'un mètre 90 centimètres, ex-grand-prêtre, l'un des premiers sectateurs des missionnaires et l'un des plus fervens adeptes de la nouvelle religion, malgré sa barbe blanche et son âge déjà avancé, a une tout autre apparence que son chétif neveu, et pourrait présenter un véritable type de la dignité sauvage, sous l'unique chemise qui forme tout son costume.

Quand je vis tout le monde prêt à m'écouter, du ton le plus grave que je pus prendre, je prononçai les paroles suivantes, que je chargeai M. Cyprien de traduire.

« Tous les Français et leur roi lui-même ont éprouvé
» beaucoup de satisfaction en apprenant que les habitans
» de Manga-Reva, renonçant à leurs coutumes sauvages,
» avaient adopté le christianisme et s'étaient faits catholi-
» ques. Les missionnaires ont rendu les témoignages les
» plus flatteurs sur leur conduite actuelle. Je ne puis que
» les encourager à persévérer dans ces sentimens; le roi des
» Français a beaucoup d'autres navires bien plus grands,
» bien plus forts que les nôtres, et il en enverra de temps
» en temps quelques-uns visiter leurs îles amicalement, si
» les missionnaires continuent à se louer d'eux. En atten-
» dant, je suis chargé de sa part d'offrir à Mapou-teoa quel-
» ques présens. »

Le père Cyprien m'assura que Mapou-teoa était très-sensible à mes paroles, qu'il était l'ami sincère et dévoué des Français, et qu'il me renouvelait l'offre de tous ses services.

Alors je fis apporter la caisse qui contenait les cadeaux. Je lui offris d'abord en mon nom particulier un habillement complet, savoir : une lévite bleue, un gilet, un pantalon et deux chemises; puis au nom des Français en général, des miroirs, des ciseaux, des colliers de verre, des couteaux de table, des couteaux ordinaires, quatre ou cinq pièces entières d'étoffes de couleurs assorties, un coupon de drap écarlate, enfin un beau fusil à deux coups et cinq rouleaux de poudre d'un demi-kilogramme chacun.

Mapou-teoa et ses oncles parurent enchantés de ces largesses; les missionnaires m'assurèrent qu'ils étaient loin de s'attendre à une telle générosité, et qu'ils en garderaient longtemps le souvenir. Je remarquai qu'à mesure que je laissais paraître ces divers objets, les deux oncles les saisissaient sur-le-champ pour les ramasser, comme s'ils eussent craint de les voir longtemps exposés aux regards de la multitude.

Mapou-teoa me montra ensuite une centaine de poules et un monceau de cocos, de bananes et de courges qu'il me destinait. Je donnai l'ordre aux canotiers d'en faire deux parts égales, l'une pour l'*Astrolabe*, l'autre pour la *Zélée*; puis je m'éloignai avec les deux missionnaires pour visiter le village et ses environs. On me montra d'abord l'église actuelle, hangar solidement construit et couvert en feuilles de pandanus artistement assemblées, de manière à former un toit tout à fait impénétrable aux plus fortes pluies. Le hangar est en équerre, et l'autel est au sommet de l'angle; les hommes sont placés d'un côté et les femmes de l'autre, pour assister au service du culte.

(1) Ce fragment inédit est emprunté au dernier *Voyage autour du Monde* de M. Dumont d'Urville, que publie en ce moment M. Gide, rue des Petits-Augustins. La mort funeste du commandant n'entravera en rien cette importante publication, dont le manuscrit complet se trouve entre les mains de l'éditeur.

Ces messieurs me montrèrent ensuite leur habitation, assez modeste, mais large et bâtie à la manière des cases des naturels, où tout indique le mépris et l'insouciance des commodités de ce monde. Je me rappelais à ce sujet celles des missionnaires protestans que j'avais observées dans mes précédens voyages à Taïti, à Tonga et à la Nouvelle-Zélande; dans ces dernières, au contraire, tout respirait le confortable, une sorte de luxe bien supérieur à la condition primitive de leurs propriétaires, qui provenaient des plus basses classes de la société.

De là, on me fit voir l'ancien temple, beau hangar de vaste dimension et d'une solide construction. Les dieux qui l'habitaient ont tous disparu; leurs propres adorateurs, convaincus de leur impuissance, les ont livrés aux flammes à la suggestion des missionnaires. Quelques poteaux en bois, sculptés au sommet, témoignent seuls de l'ancienne destination de cet édifice, et tout l'intérieur est encombré par de beaux blocs de corail taillés par les naturels et destinés à la construction de l'église qui sera élevée sur le même emplacement. En contemplant ces blocs massifs, et en songeant aux fatigues et au temps qu'ils avaient dû coûter aux naturels pour les extraire, les tailler et les amener jusqu'ici, je ne pus m'empêcher de regretter un temps et un travail si mal employés, et qui eussent pu l'être d'une manière plus profitable au bien-être de ce peuple; je trouvais aussi que des édifices en bois, couverts de feuilles de palmier ou de pandanus, convenaient mieux dans ces climats. On me fit observer que des monumens en pierre étaient plus appropriés à la majesté du culte et inspiraient plus de respect aux fidèles. C'est possible; mais quoi qu'il en soit, je vis bientôt avec plus de satisfaction un autre grand travail tout récemment exécuté par les naturels, à l'exhortation des missionnaires. C'était une belle route, large, unie, qui traversait la vallée entière dans l'étendue de plus d'un mille, en longeant le bord de la mer. Ses deux côtés sont couverts de jolies plantations de taros, de cocotiers, de bananiers, bien entretenues, et l'on a ménagé les arbres dont quelques-uns poussent au milieu de la route, et qui en font une promenade délicieuse. Tout cet espace était jadis inculte et presque impénétrable; à l'instigation des missionnaires, qui joignent l'exemple au précepte, les naturels ont poussé cette besogne avec une telle vigueur, qu'ils ont accompli ces beaux travaux en moins de deux ans. Dernièrement encore, ils y travaillaient avec tant de zèle et d'ardeur, que les missionnaires ont été obligés eux-mêmes de les faire cesser, pour les renvoyer aux travaux de l'agriculture, qu'ils auraient peut-être négligés. Voilà du moins de la philanthropie éclairée!

Quelques cases sont éparses près de la route. L'une d'elles appartient à un des oncles du roi; au milieu de la place ou *malaï* située en avant, s'élève un pandanus assez touffu.

Au-dessous, l'on me montra l'endroit où, quatre ou cinq ans auparavant, un homme avait été offert à *Tou* (1), la divinité principale du lieu, puis tué et mangé. Quelques-uns des assistans confessaient avoir pris part à ce festin, mais ils paraissaient faire cet aveu avec quelque embarras.

Un peu plus loin, on me montra dans un bouquet d'arbres la case solitaire où vivait l'unique naturel qui eût résisté aux prédications des missionnaires. Cet homme, âgé de plus de 60 ans, voulait mourir, disait-il, dans la croyance de ses pères. Les missionnaires, qui affectaient de le regarder comme un insensé, m'avaient assuré qu'il ne m'attendrait pas dans sa case, mais qu'il s'enfuirait dans le bois. Cependant il m'attendit de pied ferme, accroupi devant sa cabane et enveloppé d'une étoffe du pays; sa figure était assez vénérable, mais à travers l'air de fermeté qu'il affectait, il me fut facile de deviner qu'il était très-agité intérieurement et il tressaillait de tous ses membres. Il me considéra un moment avec anxiété et il me dit d'un ton saccadé, « *Atoua, atoua, Ne me fais pas de mal; cette cabane, ces arbres, sont à toi* »; en me montrant sa case, ses bananiers, ses fruits à pain et ses cocotiers. Puis, s'enhardissant, il m'invita par deux ou trois fois à lui donner le salut du pays (l'attouchement du nez), que je lui accordai. Alors il parut plus rassuré; je restai assis près de lui cinq ou six minutes et lui adressai quelques mots d'amitié, puis nous nous quittâmes très-bons amis. Je ne pouvais m'empêcher de considérer avec un certain sentiment d'intérêt cet unique représentant de l'ancienne société de ces lieux. Il est possible qu'il fût aliéné; mais il faut convenir qu'après une si longue existence, il voyait depuis deux ou trois ans se passer autour de lui des choses si étranges, si inconcevables, qu'une raison plus solide aurait bien pu en être altérée.

Le lendemain, je m'acheminai vers Manga-Reva, où j'arrivai à deux heures et demie. Mapou-teoa vint lui-même me recevoir au débarcadère. Je le saluai, ainsi que sa femme, qui était sortie de sa case, et je poussai droit chez le père Cyprien. Je les invitai l'un et l'autre à venir dîner le jour suivant à bord avec moi, ce qui parut les flatter également. Puis nous cheminâmes ensemble sur la belle promenade dont j'ai déjà fait mention, accompagnés de plusieurs naturels, qui nous firent cortége. Parmi eux, je choisis un vieillard à barbe blanche, que j'interrogeai par l'organe de M. Cyprien, et qui répondit avec intelligence et précision à mes questions.

Avant l'arrivée de Beechey, les naturels de Manga-Reva n'avaient jamais vu de blancs, auxquels ils ont donné le nom de Pakeha (ce dernier mot était aussi employé à la Nouvelle-Zélande). Mais ils avaient quelquefois aperçu des navires flottant au large, et ils les prenaient pour des esprits. Maupe-Rere, alors chef de l'île, se montra à Beechey, et en reçut des présens; mais tout fut bientôt gâté par quelques esprits turbulens, que la cupidité poussa à voler les étrangers. Il y eut une rixe, et plusieurs coups de canon furent tirés du *Blossom*.

A mon passage devant les cases, les habitans sortaient de leurs maisons, et venaient me saluer d'un air riant et amical par ces mots : *Iko-na-ra*, *tena-koe* et *botoir* (pour bonsoir), auxquels je répondais par les mots : *Iko-na-ra*, *kokoe-noti*, ce qui leur faisait grand plaisir. De grandes filles à l'air de santé, pleines de candeur et de naïveté, se mettaient à me suivre tout en continuant de filer leurs quenouilles de coton, et se contentaient de rire avec innocence quand je jetais les yeux sur elles. A ce cortége se joignait encore une foule d'enfans éveillés, agiles et joyeux, mais tous doux, paisibles et sans malice. En vérité, cette peuplade dans son état actuel présentait un spectacle intéressant et paraissait jouir de toute la part de bonheur dont elle était susceptible.

Je poursuivis ma promenade, continuant d'enregistrer les détails que me donnait M. Cyprien.

Tou était le fils aîné de Tanga-loa, et comme il présidait plus spécialement aux productions de la terre, c'était à lui que les naturels s'adressaient le plus souvent.

(1) M. Cyprien pense que ce *Tou*, à Manga-Reva, était considéré comme le fils de *Tanga-loa*, père des dieux. A Taïti, *Tou* signifiait dieu en général. *Tanga-loa* était une divinité célèbre à la Nouvelle-Zélande comme à Tonga. Il est évident que tout cela tient au même système de théogonie.

Mawi, divinité si célèbre à la Nouvelle-Zélande, jouait aussi un rôle dans leur mythologie. Il régnait sur son compte une tradition remarquable. Mawi, qui n'était alors qu'un homme, s'amusait avec ses compagnons à pêcher; n'ayant pas à sa disposition d'amorce, il se coupa une oreille qu'il mit à l'hameçon de sa ligne.

Bientôt il le retira, et les terres furent amenées à la surface de la mer. A cette vue, ses compagnons se jetèrent dessus pour s'en emparer; mais de dépit Mawi laissa retomber sa ligne, et il n'en resta qu'un morceau fixé à l'hameçon. C'était *Manga-Reva*, que Mawi conserva pour lui-même.

Tous ces naturels croyaient à une nouvelle existence après la mort pour l'âme, qu'ils placent dans le ventre. Elle se rendait au centre de la terre, dans un lieu nommé *Po;* ce lieu était divisé en deux parties; l'une, nommée *Po-poroutou*, était réservée aux âmes (*rouana*) des bons (*Poroutou*); l'autre, appelée *Po-kino*, était destinée aux âmes des méchants (*ridia* ou *kino*).

Quand Beechey parut à Manga-Reva, Mapou-teoa était déjà descendu de la montagne et s'était manifesté aux hommes; mais il était encore relégué au bout de l'île, loin de leur commerce habituel.

M. Cyprien me montra un vieux gaillard dont la barbe et les cheveux grisonnaient déjà, mais encore vert et robuste, qui était un ancien pourvoyeur du roi pour les sacrifices. On m'a assuré qu'il a souvent croqué sa bonne part du gibier qu'il était chargé de pourchasser. Je voulus tâter son crâne; il me laissa faire très-paisiblement, en riant de tout son cœur; je ne trouvai rien de remarquable sous le rapport de l'organe que Gall appelait l'*instinct carnassier*. Mais, en revanche, je pensai qu'à l'état primitif ce pouvait être un sauvage très-redoutable, et son regard avait quelque chose de celui du tigre, alors même qu'il s'efforçait de le rendre amical.

J'avais désigné le dimanche 12 pour aller assister, avec les états-majors et les équipages des deux corvettes, à une messe célébrée par M. l'évêque.

Les préparatifs avaient été faits en conséquence, et, bien que le mauvais temps continuât, je crus devoir tenir ma parole à MM. les missionnaires, sachant tout l'intérêt qu'ils attachaient à cette démonstration. A neuf heures et demie, je m'embarquai dans le grand canot, accompagné de tous les officiers, en grand uniforme comme moi, et de quarante hommes de l'équipage, dont vingt, armés de mousquets, suivirent dans la chaloupe. La même manœuvre eut lieu sur la *Zélée*. Puis cette petite escadrille, avec ses pavillons au vent, se dirigea sur Manga-Reva. Les deux corvettes avaient été elles-mêmes pavoisées du haut en bas.

Sur les dix heures, les embarcations abordèrent à Riki-Tea, et le brave Mapou-teoa vint nous y recevoir. Pour nous saluer, il fit tirer plusieurs coups de fusil et amena son pavillon. Les naturels, avec une admiration mêlée de quelque crainte, considéraient tous nos brillans uniformes et les fusils étincelans du détachement armé. Jamais ils n'avaient eu que le spectacle de la petite troupe de Beechey; plusieurs encore en gardaient le souvenir, ainsi que des effets terribles de leurs armes. Aussi cette vue ne pouvait-elle manquer de leur inspirer une certaine terreur.

L'évêque arriva; après les salutations ordinaires, nous nous dirigeâmes tous avec la troupe vers l'autel où la messe allait être célébrée. Il avait été élevé en plein air devant la chapelle, et décoré par les pavillons des deux corvettes, qui formaient une espèce de tente de diverses couleurs, sous une voûte de pandanus. Grâce à cet abri, on put défier les grains de pluie qui continuaient à se succéder de temps en temps.

Les officiers des deux corvettes se placèrent au premier rang sur la droite, et le roi et ses oncles sur la gauche. Ensuite venaient tous les naturels; bien entendu que les hommes se trouvaient d'un côté et les femmes de l'autre. Les matelots sans armes étaient rangés sur deux files dans l'intervalle; enfin, les hommes armés étaient placés tout à fait en arrière avec les capitaines à leur tête pour les commander.

M. l'évêque, assisté de deux missionnaires, dit sa messe, qui dura environ une heure. De temps en temps les naturels chantaient dans leurs rangs des versets d'une hymne composée par les missionnaires; ces chants simples et paisibles, qui avaient toujours lieu dans un unisson parfait, produisaient un effet touchant. Parmi nous, personne ne put manquer d'en être vivement impressionné, même ceux qui, par habitude ou par tempérament, se trouvaient le moins susceptibles de pareilles sensations. Sans doute, après les hommes religieux, ceux qui étaient le plus à même d'admirer ce spectacle, devaient être les personnes qui pouvaient comparer l'état actuel de ces naturels élevant leurs prières au trône de l'Être suprême, suivant un culte doux et plein d'humanité, avec les rites barbares et sanguinaires que leur commandait leur religion primitive.

Au moment de l'adoration, une décharge générale de mousqueterie eut lieu, et produisit une vive impression sur les naturels; les femmes et les enfans poussèrent même quelques cris d'effroi qui furent bientôt réprimés. Par mon ordre, une salve d'artillerie eut lieu sur les corvettes, mais le vent qui soufflait avec force l'empêcha de retentir dans les montagnes de l'île, comme elle n'eût pas manqué de le faire par un temps calme.

La messe dite, l'évêque adressa d'abord aux Français une petite allocution pour les remercier de l'assistance qu'ils avaient bien voulu porter aux travaux des missionnaires, ainsi que des dons que nous leur avions faits à eux et aux naturels. Ensuite, il fit allusion aux dangers que nous avions courus, déclarant que la Providence nous avait sans doute arrachés aux glaces prêtes à nous ensevelir, dans le dessein de nous conduire à Manga-Reva, pour nous mettre à même de favoriser l'œuvre des missionnaires par notre influence et nos exemples, comme pour donner un éclatant démenti aux calomnies des ennemis de la France et de la religion catholique. En prononçant cette petite harangue, le bon prélat était si ému qu'il fut souvent obligé de s'interrompre et de se répéter.

Enfin, il s'adressa dans la langue du pays aux naturels, et cette fois, ayant repris tout son aplomb, il les entretint durant près de vingt minutes, avec beaucoup d'aisance et d'énergie. Sans doute, ce qu'il leur dit leur fit une vive impression, car ils observèrent un profond silence et restèrent encore un moment comme atterés sous le coup de ses paroles.

Tandis qu'il dépouillait ses ornemens pontificaux, je fis faire quelques tours d'exercice à nos soldats. Les naturels étaient enthousiasmés de ce spectacle et poussaient des cris de joie et d'admiration. Puis, tout le monde se rembarqua pour les corvettes, à l'exception des officiers qui voulurent rester à terre à se promener.

Le commandant DUMONT D'URVILLE.

MUSÉE ESPAGNOL.

SAINT-BONAVENTURE ÉCRIVANT SES CONFESSIONS.



Saint Bonaventure, d'après Murillo.

Le *saint Bonaventure* est un des chefs-d'œuvre de Murillo. Il a été rapporté de Séville par M. le baron Taylor, auquel nos musées doivent tant de chefs-d'œuvre. Il représente le saint au moment où, suivant la légende, il ressuscite après avoir été enterré, et vient terminer ses commentaires inachevés.

On sait que saint Bonaventure, né en Toscane en 1221, fut général de l'ordre de Saint-François ; Grégoire X le nomma, en 1273, évêque d'Albano, et le fit cardinal. Il mourut à Lyon le 18 juillet 1274. Sixte IV le mit, en 1482, au nombre des saints ; Sixte V le proclama docteur de l'Église, et lui donna le surnom de docteur séraphique.

Saint Bonaventure a laissé des *Commentaires* sur l'Écriture sainte ainsi que sur le *Maître des sentences*, et des *méditations* sur *la vie de la Vierge*. On a encore de lui *Opus sermonum de tempore et de sanctis*.

LE PRIX DE VERTU.

Dans une commune rurale du département du Rhône, à Saint-Étienne-la-Varenne, naissait, en 1802, une enfant qui reçut le nom de Madeleine Saulnier. La famille qu'elle venait accroître était déjà nombreuse, pauvre et honnête également. Constatons-le, messieurs, Madeleine Saulnier eut des parens estimables, fut pleine foi, de religion dès son berceau; mais là se bornèrent pour elle les secours visibles de la Providence, à moins de regarder la carrière que vous lui verrez parcourir comme une de ces saintes missions auxquelles il est d'autant plus permis de croire, que jamais ceux qui les ont reçues ou qui les remplissent ne sont tentés de se les attribuer. Madeleine, dans son enfance, s'était consacrée d'elle-même au soutien de ses jeunes frères et sœurs; les jeux de son âge ne tenaient aucune place dans sa vie; mais elle s'était réservé des jouissances qu'elle entourait d'un certain mystère, et dont en particulier elle avait dérobé la connaissance à tous ses parens. Emportant chaque jour aux champs sa frugale nourriture, elle en distribuait une portion aux pauvres du voisinage, et ne leur demandait en retour que de lui en garder le secret. Cependant le dévouement, le courage, n'empêchent pas la nature d'avoir ses droits; le développement physique de Madeleine eut à souffrir du peu de nourriture; elle se livrait à des fatigues qui excédaient ses forces. Des infirmités précoces vinrent l'atteindre, mais ne purent ralentir l'essor de son ardente charité. Devenue plus âgée et plus indépendante, le bien qu'elle fit dépassa toutes les limites de la vraisemblance, je dirais presque du possible.

Ne nous lassons jamais d'admirer, messieurs, cette force, cette puissance surnaturelle que donne l'abnégation de soi-même, l'absolu dévouement. Cet être faible, dont les privations et la misère avaient déjà miné l'existence, franchissait de longues distances pour aller porter ses soins ou le fruit de ses sacrifices à de plus malheureux que ceux qu'elle aurait trouvés auprès d'elle; et lorsqu'elle avait épuisé toutes ses chétives ressources, lorsqu'elle se voyait en présence de douleurs qu'elle ne pouvait plus soulager, elle s'imposait une tâche plus rude que toutes les autres, celle de fléchir l'insensibilité de l'égoïsme, d'affronter le refus brutal ou glacé de l'aisance sans pitié, pour rencontrer parfois quelque sympathie et obtenir quelque moyen de secourir ceux qu'elle avait laissés sans espoir. C'est au chevet des malades que nous verrons surtout cette physionomie céleste; c'est là que, surmontant toutes les répugnances naturelles, dépouillant en quelque sorte toutes les faiblesses de la terre, nous allons la voir centupler ses facultés et ses forces pour conserver ceux qui pleurent, soulager ceux qui souffrent, ou les diriger vers le ciel en les faisant mourir en paix. Ainsi, pendant quinze ans, elle a fait vivre le nommé Nesme, aveugle, avec sa fille idiote. Chaque jour elle partait et faisait à pied une demi-lieue pour donner à l'aveugle et à sa fille leur nourriture, et, ce qui était plus difficile, le courage d'attendre et de vivre encore jusqu'au lendemain. Pendant quinze ans, messieurs, je l'ai relu et constaté avec soin dans les renseignemens qui nous ont été transmis; quinze ans, pendant lesquels se répètent tous les jours des actes dont un seul suffirait pour embellir, honorer toute une vie; c'est ce que la religion, la foi en Dieu seule explique; l'humanité n'y suffit pas.

Voulez-vous un autre exemple? A la même distance de la demeure de Madeleine, au hameau des Grandes-Bruyères, il existait une fille infortunée, couverte d'une lèpre si repoussante, que sa famille, hélas! oui, sa famille l'avait abandonnée. Reléguée dans une étable, Marie Carrichon n'eut, pendant dix-huit mois, que Madeleine pour l'approcher. Un cœur comme celui de Madeleine, il faut le dire, devait battre bien fort à la vue de cet excès de dénûment et de souffrance, à l'idée de cette créature humaine de laquelle toute pitié, toute sympathie s'était retirée; aussi, deux fois par jour elle se rendait auprès d'elle, moins encore pour lui porter le peu de nourriture qu'elle pouvait prendre, que pour rendre moins douloureuses les plaies qu'elle parvenait ainsi à panser plus souvent. Sa vertu reçut ici sa récompense: Marie Carrichon exhala son âme entre les bras de Madeleine, qu'elle bénissait après Dieu, en qui Madeleine lui avait appris à placer toutes ses espérances.

Au mois de novembre 1840, lors des inondations du Rhône, Madeleine faillit périr en traversant un torrent débordé entre Saint-Étienne et le hameau de la Grange-Maçon, où demeurait une autre femme nommée Liottard, à laquelle elle portait des secours quotidiens. On lui reprochait son imprudence: — Que voulez-vous, répondit-elle; je n'y étais pas allée hier, je ne pouvais y manquer aujourd'hui.

Je terminerai par un trait qui surpasse peut-être tous ceux dont cette vie presque surnaturelle est remplie. Je l'ai réservé pour le dernier, quoiqu'il ait précédé celui que je viens de raconter. On était au plus fort de l'hiver rigoureux de 1835; Madeleine Saulnier avait découvert au loin, dans la campagne, une femme appelée Mancel, dont la retraite ressemblait plutôt à celle d'une bête fauve qu'à l'asile d'une créature humaine. La femme Mancel, depuis longtemps malade, voyait approcher son dernier moment. Madeleine, assise à son chevet, ne la quittait plus. C'était vers la fin d'une longue nuit; une neige épaisse couvrait la terre, un vent glacé soufflait et ébranlait les parois où s'abritaient tant de misère et de charité. Madeleine, pour combattre le froid mortel qui se joignait à tant d'autres souffrances, avait allumé quelques morceaux de bois vert, qui remplissaient la hutte de fumée, et incommodaient d'autant la malade, en proie aux convulsions de la mort, lorsque la porte, fermée seulement par une pierre qui la buttait à l'intérieur, s'entr'ouvre et laisse apercevoir un loup affamé prêt à s'élancer sur Madeleine ou à disputer à la mort sa proie. Madeleine, épouvantée, seule, eût pris la fuite; elle s'élance pour défendre le dépôt que la Providence à placé dans ses mains; elle tient ferme, repousse, contient la pierre et la porte, rassemble quelques autres obstacles, ne cesse de pousser des cris, qu'elle varie pour que l'animal féroce croie avoir affaire à plusieurs personnes à la fois. Ses forces s'épuisaient. Rassurez-vous, messieurs, le jour paraît, et le loup s'éloigne. Quelques heures après, la femme Mancel avait cessé d'exister. Vous croyez que Madeleine se tient quitte envers elle et ne songe qu'à regagner son village?... Non; son respect pour la forme humaine, sa pitié envers son semblable, ne lui permettent pas d'abandonner ainsi les restes de cette créature dont elle avait longtemps soulagé les souffrances, et tout à l'heure encore défendu au péril de sa vie les der-

niers momens. Elle frémit à l'idée du loup revenant dans la chaumière; elle court au paysan le plus voisin, et le supplie de permettre qu'elle dépose chez lui la dépouille de sa pauvre Mancel. Sa prière est exaucée : aussitôt elle disparaît, charge sur ses épaules le pieux fardeau, et, sa mission providentielle enfin accomplie, tombe à genoux et remercie Dieu d'avoir béni ses efforts. Jugez de son bonheur, messieurs, lorsqu'elle sut que l'animal contre lequel elle avait héroïquement lutté était revenu la nuit suivante, et que ses pas, imprimés sur la neige et dans la cabane, lui prouvèrent jusqu'à quel point son courage était récompensé !

L'Académie n'avait pas été la première à découvrir l'asile de Madeleine Saulnier : sur le trône, veille une princesse dont la charité pénètre jusque dans les plus obscures retraites de la misère ou du malheur. Invisible comme la Providence, sa main, qu'elle dissimule, dispense d'un bout de la France à l'autre les consolations et les secours. Ce serait la trahir que d'insister davantage; mais cette identité de vocation, cette égalité devant Dieu, dont je parlais, pour tous les hommes, pourquoi le trône ne la réclamerait-il pas à son tour? Est-il, je le demande, un plus beau spectacle sur la terre que celui de la bonté, de la charité, que dis-je? de toutes les vertus unies au rang suprême, et répandant au loin des exemples qui méritent d'être mis au premier rang des bienfaits? Ne les voyons-nous pas déjà suivis, messieurs, ces exemples, autour de celle qui les donne? Demandez à Madeleine, elle vous parlera d'une autre princesse dont elle a reçu aussi les secours, et que la France aime et respecte en la voyant marcher sur les traces de celle qu'elle a nommée sa mère.

Je passe au second prix donné par l'Académie; c'est encore toute une vie dont j'ai à vous présenter le tableau. Au lieu du dévouement passionné, héroïque et chrétien de Madeleine Saulnier à l'humanité souffrante, nous verrons une jeune fille de seize ans, s'ignorant elle-même, entrer au service d'honnêtes époux, s'attacher à eux toujours davantage à mesure qu'elle leur devenait plus nécessaire; les perdre, transporter son attachement à leur enfant, qui ne peut non plus se passer d'elle; et de génération en génération, retenue toujours par le bien qu'elle fait, se consacrer durant trente-six années à cette même famille, sans que les chances de fortune qu'on lui offre ni les infirmités qui l'accablent fassent hésiter un seul instant son dévouement. Marie-Catherine Naville, surnommée Manette, est née à Sainderville, dans le département d'Eure-et-Loir.

Entrée en 1808 chez M. et Mme de Létan, avec lesquels, jusque-là, elle n'avait eu aucun rapport, Manette s'aperçut, au bout de deux années, que la santé de sa maîtresse s'altérait, et que l'aisance de la maison diminuait tous les jours. Elle n'avait que dix-huit ans, et ne savait pas encore que l'instinct le plus impérieux de son âme, sa vocation la plus irrésistible, seraient de s'attacher aux êtres dont elle aurait été le soutien, et de se dévouer à leur personne, avec cette même ardeur que Madeleine Saulnier ressentait pour le principe lui-même de toute bienfaisance, de toute charité. Depuis que les souffrances de Mme de Létan devenaient plus cruelles, et que le malheur qui planait sur les deux époux se faisait pressentir, Manette se révélait pour ainsi dire à elle-même. Non-seulement elle était devenue la garde-malade la plus intelligente, la plus affectionnée; mais ses mains avaient appris à multiplier, à perfectionner leur travail pour subvenir aux besoins de sa maîtresse, qui ne tarda pas à expirer dans ses bras.

M. de Létan, hors d'état de remplir les devoirs d'une petite place dont le salaire ne suffisait même pas à son existence, se vit non-seulement dans l'impossibilité de rien donner à Manette sur ses gages déjà fort arriérés, mais aussi dans l'impuissance de se procurer pour lui le strict nécessaire. Que fait alors Manette? elle se partage entre la nuit et le jour. Le jour, elle soigne, elle ne quitte pas M. de Létan, dont la faiblesse et le mal allaient croissant; et la nuit, elle travaille pour le nourrir. Enfin, en 1814, quatre ans après qu'elle avait fermé les yeux et enseveli à elle seule sa maîtresse, elle rendait les mêmes et religieux devoirs à son maître. Les deux époux étaient morts insolvables, et Manette eut la douleur de voir leurs meubles délabrés vendus par les créanciers. Mais il restait une orpheline à laquelle Manette pouvait encore se consacrer. La Providence sembla un moment bénir ses efforts.

Un mari se présenta : M. Lhoste, possesseur d'une modique somme que le travail pouvait augmenter, épousa Mlle de Létan. Puis, ayant risqué et perdu tout ce qu'il avait dans une entreprise industrielle, M. Lhoste se trouva bientôt avec sa femme et son enfant dans la dernière détresse. Il devait à Manette, pour ses gages accumulés, plus d'argent qu'il n'en avait jamais possédé, et celle-ci restait non pas seulement l'unique serviteur du père, de la mère et de l'enfant, mais encore leur soutien, je dirai même leur protection. C'est alors qu'une personne âgée et riche, habitant la même maison, et témoin journalier du dévouement de Manette, eut l'idée sacrilége de l'enlever à ses maîtres infortunés pour se l'attacher. Elle offre d'abord à Manette 10,000 francs et de bons gages, si elle veut la suivre; puis 20,000 francs : singulière illusion de la richesse, qui croit que tout s'achète, et ne s'aperçoit pas que Manette n'eût plus été Manette si elle se fût seulement sentie hésiter. Au lieu de cela, cette noble fille refuse sans colère, naturellement, simplement comme on répond à qui se trompe, et redouble d'efforts, de veilles, de privations, pour subvenir à toutes les nécessités de cette famille qui venait de s'accroître encore par la naissance d'un second enfant. Une vie comme celle de Manette fortifie l'âme, mais aux dépens du corps. Déjà elle n'était plus jeune, et sa santé se ressentait de tant de privations et de sacrifices : telle est cependant la puissance du dévouement véritable, qu'il élève presque toujours les forces de l'être dont il s'empare au niveau du malheur qu'il veut secourir.

Ruiné, accablé de cuisans chagrins, M. Lhoste fut tout à coup frappé d'épilepsie C'est dans les bras de Manette qu'il passait ses horribles accès. Mme Lhoste, tombée elle-même dans un affaiblissement qui s'étendait jusqu'aux facultés morales, était hors d'état de venir en aide à son époux. Et ne croyez pas que Manette eût une de ces organisations impassibles que rien n'ébranle et ne rebute : loin de là, le spectacle hideux qu'elle avait sous les yeux eût été contagieux pour elle, si elle n'eût été préservée par l'ardeur de son dévouement. Seule en face du malheureux épileptique qui la couvrait de son écume, elle le contenait, l'apaisait, et ne s'en séparait pas qu'elle ne l'eût remis, calmé et soulagé, dans son lit. Il mourut, et elle fut seule encore à recueillir son dernier soupir et à s'occuper de sa sépulture.

Souffrante et malade elle-même, la voilà restée avec la fille de ses premiers maîtres, la veuve Lhoste et sa petite-fille. Mais comme si la Providence se fût complu à montrer dans Manette toute la beauté du cœur humain lorsque le dévouement l'inspire, de nouvelles et de plus rudes épreuves l'attendaient. Mme Lhoste, atteinte d'une paraly-

sie au cerveau, tombe en enfance; le sentiment que Manette lui portait semble alors changer de nature. Il devient celui d'une mère. Même tendresse, même sollicitude dans tous les instans; elle lève, elle habille Mme Lhoste, la couche, la fait manger, ne lui adresse que d'affectueuses ou compatissantes paroles. Heureuse lorsqu'elle peut ramener le sourire sur ces lèvres si tristement inanimées par quelque innocent artifice, ou par un de ces refrains mélodieux qu'elle lui chante et que sa maîtresse aimait autrefois. C'est en portant Mme Lhoste dans ses bras et la replaçant dans son lit que Manette sentit en elle soudainement un craquement, une douleur : elle était estropiée pour le reste de ses jours. Cette pieuse et admirable fille ferma encore les yeux de Mme Lhoste : c'était la quatrième personne de cette famille fortunée qu'elle déposait dans la tombe, après lui avoir consacré son existence ici-bas ; la quatrième qu'elle rendait à Dieu, et si j'ose le dire, qu'elle n'aurait jamais rendue qu'à lui. Mais sa mission n'était pas achevée. Cette même personne qui avait cru à l'argent le pouvoir d'enlever Manette aux objets de son dévouement, en apprenant la mort de Mme Lhoste, crut le moment favorable et renouvela ses propositions. « Vous êtes libre maintenant, fit-elle dire à » Manette. — Libre ! répondit celle-ci : la fille de ma maî» tresse n'existe-t-elle pas encore? moins que jamais je m'ap» partiens, puisque je suis son seul soutien. »

Manette se consacra en effet à l'éducation de cette enfant, dernier rejeton de deux générations dont elle avait été l'ange gardien. Aujourd'hui encore, et âgée de cinquante-deux ans, elle poursuit cette même tâche ; elle élève Mlle Lhoste et dirige son éducation avec un succès que le Ciel lui devait bien pour récompense. Me serait-il permis de m'arrêter un moment, en terminant ce récit, pour contempler cette série de belles actions, de sublimes vertus qui, pendant trente-six ans, ont rempli la carrière d'une pauvre fille obscure et ignorée? Plus nous chercherons en nous-mêmes, plus nous irons jusqu'au fond de notre nature morale, et plus nous constaterons qu'il n'est pas donné à l'humanité d'atteindre plus haut que Madeleine Saulnier et Manette ne sont arrivées par leurs vertus.

Et pourtant, messieurs, sans M. de Montyon, sans cette solennité, elles auraient passé inconnues sur la terre; la bienfaisance particulière eût pu les secourir, mais nous aurions perdu l'édification de leurs exemples, et nous n'aurions pas éprouvé cet attendrissant respect, cette pénétrante admiration que leurs vertus inspirent et qui inclinent les cœurs à les imiter.

M'excuserai-je devant cette assemblée de m'être étendu avec trop de complaisance sur la vie de ces deux filles, entre lesquelles l'Académie a partagé le prix en leur donnant à chacune 3,000 francs? Je l'avouerai sans embarras, j'étais ému, entraîné, charmé par le spectacle de tant de vertus unies à tant d'indigence, et de vocation sublime de l'homme, se révélant sous le toit du pauvre dans tout son éclat.

Mais je craindrais d'abuser de l'attention de ceux qui m'écoutent, d'affaiblir même les impressions qu'ils peuvent avoir reçues, en reproduisant des récits de même nature, et cependant, je dois le dire, quelquefois aussi touchans. Tant de beaux traits, de vies dédiées au bien, ont été, de tous les points du royaume, portés cette année à la connaissance de l'Académie, qu'elle a cru devoir distribuer encore sept médailles, chacune de 1000 francs, et huit de 500 francs. Celles de 1000 francs sont données à Marguerite, femme Pouyadoux, aux demoiselles Point et Ausart, aux époux Trottot, à Marie Delaforge, et aux nommés Jean-Baptiste Festin et Ignace Queter, pour des actes de bienfaisance et de dévouement à l'humanité dont le détail se trouvera dans le livret destiné à répandre de tels exemples dans toutes les communes de France.

Les médailles de 500 fr. ont été accordées à Pierre Rache, Marie Goutelle, Louise Perrin, aux époux Busson, à la veuve Gobein, à Marie Ardaillon, au gendarme Marteau et à Françoise Collin. Enfin, l'Académie a voulu qu'une mention très-honorable fût faite dans le rapport de son directeur, des actes de charité chrétienne dont se compose la vie entière de Mme Postel, supérieure des sœurs de la Miséricorde établies à Saint-Sauveur-le-Vicomte, arrondissement de Valognes, et de la fondation du sieur Lacourtyade, demeurant à Saint-Sever, département des Landes, fondation qui a pour but le soulagement de la classe ouvrière et indigente.

(Extrait du rapport de M. le comte Molé, *de l'Académie française.*)

POÉSIE.

LA PÊCHE MANQUÉE.

(PARABOLE, D'APRÈS LE DOCTEUR JOST.)

Songez à bien agir ; que nul ne s'en dispense :
Où l'on ne l'attend pas, Dieu met la récompense.

Un pêcheur irlandais qui vivait pauvrement,
Dont la famille en pleurs n'avait pour aliment
Que d'un brouet grossier la sauvage amertume,
Tire un jour ses filets plus lourds que de coutume :
« Bon ! pense-t-il, voilà pour un riche, et demain
Mes chers petits enfans mangeront tous du pain ! »
Il amène, joyeux, sa charge sur le havre.....
O ciel ! l'infortuné n'a pêché qu'un cadavre !
Au lieu d'abandonner le corps sur les galets
Et de recommencer à jeter ses filets,
Le pêcheur dit : « Mon Dieu, quelle affreuse aventure !
Mais je veux à ce mort donner la sépulture :
Son âme en sera plus tranquille. Quant à moi,
J'ai perdu ma journée. » Alors, tout en émoi,
Religieusement dans ses bras il soulève
Le cadavre qui fit évanouir son rêve,
Et s'en va le porter vers un tertre éloigné
Que la plus haute mer a toujours épargné ;
Et puis, déposant là son fardeau volontaire,
Il se met à creuser péniblement la terre,
Non sans prier tout bas pour les trépassés. Or,
En creusant, il finit par trouver un trésor !

ÉMILE DESCHAMPS.

LA MAISON DE LA PLACE SAINT-GEORGE.

Si le *Musée des Familles* ne reproduisait, par ses gravures, que les monumens anciens de Paris, il ne remplirait qu'à demi la mission qu'il se propose, de rendre populaires les œuvres remarquables de l'art architectural. Le



La maison de la place Saint-Georges.

présent lui appartient comme le passé. C'est pour atteindre ce but qu'il donne aujourd'hui un dessin de la *maison de la place Saint-Georges*: on désigne vulgairement par ce nom un charmant édifice, bâti d'après les dessins et par les soins de M. Renault, jeune architecte de talent, sur lequel plusieurs autres constructions remarquables ont déjà justement attiré l'attention publique.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 JUIN AU 15 JUILLET.)

L'éclipse de soleil observée le 8 a essuyé tous les obstacles du temps le plus défavorable. Avant le commencement, le soleil s'est engagé derrière un rideau de nuages très-épais, et il est resté caché pendant les trois momens importans pour les astronomes, le premier contact, le milieu et le dernier contact. Heureusement les vapeurs se sont écartées pendant quelques instants, à cinq heures trente-six minutes, et on a pu voir parfaitement le soleil changé en croissant lumineux. A ce moment du phénomène, le spectacle de cet astre était très-beau, à cause de l'éclat radieux du croissant solaire et de la netteté singulière des cornes. Cette apparence n'a été aperçue que pendant quelques minutes, et les deux astres sont rentrés sous les nuages. Environ un quart d'heure plus tard est survenu l'instant de la plus grande obscurité; elle a été très-sensible, sans avoir atteint un degré de profondeur notable. Mais tout a pris l'aspect d'une lumière du soir; les monuments, le ciel, les arbres et surtout les coteaux lointains ont revêtu une teinte grise d'un effet extrêmement curieux. Les nuages auraient empêché qu'on ne vît les étoiles, en admettant même que le ciel eût été assez sombre. Il y a eu aussi à six heures trente-sept minutes un moment heureux pour observer la lune occupant encore un tiers du disque solaire. Mais bientôt de nouveaux nuages sont arrivés. On peut seulement dire que la belle apparence du croissant assez voisine de la phase principale a fait vivement regretter que ce phénomène céleste ait été contrarié à Paris dans toutes ses phases par des nuages, des vapeurs et même un peu de pluie.

—Parmi les rapports dont s'occupe l'Académie des sciences, on remarque les travaux de M. Leblanc sur l'analyse de l'air. Ils doivent apporter dans la disposition des salles publiques, des hôpitaux, des ateliers et même des écuries, où la mortalité est si grande, d'importantes améliorations. Pour que la respiration ne soit pas gênée il faut, d'après les expériences du savant, au moins 6 à 10 mètres cubes d'air par heure et par chaque personne. En appliquant ce chiffre à l'examen des différents amphithéâtres de Paris, on trouve qu'à la fin de la leçon l'air a perdu 1/2e de son oxygène, qui est remplacé par de l'acide carbonique. Ce changement, joint à la température et à l'humidité de l'air, explique le malaise des auditeurs et du professeur lorsque la saison ne permet pas d'ouvrir les fenêtres. Grâce au ventilateur de M. Peclet, exécuté par M. René Duvoir, l'air de la salle de l'Opéra-Comique se trouve dans les meilleures conditions de salubrité. M. Leblanc a remarqué que dans nos appartements modernes, où les fenêtres et les portes sont fermées de façon à ne presque point laisser renouveler l'air par les jointures, si l'on ne dispose pas une ventilation forcée par une cheminée, les produits de la respiration se concentrent et déterminent une action délétère. Il recommande donc à nos architectes l'organisation de ventilateurs dans leurs constructions. Il faut, dit-il, pour qu'un homme qui vient passer huit heures dans sa chambre soit à son aise, qu'il puisse respirer au milieu de 64 mètres cubes d'*air* au moins, c'est-à-dire dans une chambre de 4 mètres de long et 4 mètres de hauteur.

— M. Newmann, jardinier de serres chaudes du Jardin-des-Plantes de Paris, vient de réussir dans ses expériences sur la fécondation artificielle de la vanille. Les fleurs de trois rameaux de cet arbrisseau sarmenteux, qui, sous les tropiques, s'élève à des hauteurs considérables en grimpant aux troncs d'arbres, lui ont donné cent dix-sept fruits ou siliques, à pulpe d'un parfum exquis. Le nombre de fleurs fécondées a peut-être été trop considérable, car la plante paraît avoir souffert. Peut-être aussi la vanille, comme certains végétaux, ne donne-t-elle des fruits en abondance que tous les deux ans. Ce résultat est néanmoins fort remarquable, et doit engager les horticulteurs à répéter l'expérience dans leurs serres.

La vanille se vend de 100 à 300 fr. le kilogramme; il y aurait là un bénéfice important à réaliser. La vanille ne doit son odeur aromatique, sa saveur agréable et sa vertu stimulante qu'à la pulpe renfermée dans l'intérieur de son fruit. Cette pulpe n'existant dans aucune autre plante des orphidées, la vanille forme une sorte d'exception dans cette famille. Mais, en revanche, une anologie frappante existe entre les tubercules souterrains des orchidées. Très-développés et charnus, ces tubercules se rencontrent dans toutes les espèces, et sont entièrement formés de pure fécule pouvant servir à la préparation du salep.

— Près de Mâcon, une montagne qui fait partie du territoire de la commune de Solutré contient de grandes richesses et de rares curiosités géologiques. On y trouve, même presque à fleur de terre, des bancs d'un très-beau marbre blanc veiné de rouge et jambonné de la façon la plus élégante. M. le docteur Niepce, de notre ville, qui se livre en ce moment à l'exploration de cette montagne, y a découvert plusieurs puits absolument perpendiculaires, et qui ont de trente à quarante mètres de profondeur, phénomène géologique dont on connaît peu d'exemples. Il vient d'y découvrir aussi les traces de l'existence d'un tigre colossal, et d'une chouette dont l'envergure a dû être d'environ deux mètres.

— Sur la somme à laquelle ont été fixés les frais du monument à ériger en l'honneur de Walter Scott, on n'a pu encore recueillir que 11,000 livres sterling (275,000 fr.). Il manque encore 1,800 livres sterling (42,000 fr.) pour achever la tour gothique et la statue de marbre. Le *Sun* fait un appel aux admirateurs du talent de Walter Scott pour les engager à se cotiser pour fournir cette somme.

—M. Sismondi, dont les nombreux travaux historiques ont donné une nouvelle direction à l'étude des chroniques et à leur enseignement, vient de succomber à Genève d'un anévrisme. C'est une grande perte pour ceux qui le connaissaient, et pour la science, à laquelle il lègue plusieurs ouvrages inachevées.

—M. Double, médecin qui, quoique marchant dans des voies étrangères à la Faculté, s'était rendu célèbre, est également mort ces jours derniers.

Le Voyage en Espagne, de M. Théophile Gautier, ne tardera pas à paraître.

Les *six lettres à Juliette*, par M. Étienne Malpertuis, sont un poëme fort gracieux. Le vers toujours largement fait et rimé d'une façon irréprochable, revient du présent qu'il déplore au passé qu'il regrette, pour s'élever vers l'avenir en qui il espère; il est plus d'un passage qu'on aimerait à retenir et qui promet à M. Malpertuis un souvenir de tous ceux que la poésie émeut encore aujourd'hui.

La Ville aux trois carnavals est un roman de mœurs italiennes (Lombardie) fort curieux et extrêmement exact. Nos lecteurs ont au reste été à même d'apprécier le talent d'observation de l'auteur, M. Urbino da Mantova, dans le dernier no du *Musée*. Cet ouvrage est précédé de l'histoire de l'émigration de l'auteur; cette portion du livre est du plus grand intérêt.

—*La Jolie fille de Gand*, à l'Opéra; *Paris la nuit*, à l'Ambigu; et la *Fée aux loques*, au théâtre Comte, sont les trois succès du mois.

—On admire en ce moment, avenue Marbeuf, no 9, la magnifique collection d'œillets de l'un de nos plus habiles horticulteurs, M. Ragonot

DES CONTEMPORAINS.

M. EUGÈNE SUE.

(Deuxième article.)

Nous avons été bien sévère, comme on doit l'être envers tout artiste d'un talent supérieur. M. Eugène Sue peint parfaitement surtout lorsqu'il ne veut pas peindre; il a du talent par les côtés où il ne croit pas en avoir. Il possède à un degré assez haut le sentiment comique; s'il voulait tourner cette puissance vers le théâtre, il y réussirait, je n'en doute pas. Le marquis de Longetour est une vraie création, c'est un type. Ce brave débitant de tabac, forcé par sa femme acariâtre et ambitieuse d'accepter le commandement d'une frégate, et ne sachant comment s'y prendre, est plaisamment présenté : il est dommage qu'à la fin ce portrait dégénère en caricature. Cette peinture ne manque pas de profondeur et résume assez bien les premières années de la restauration : beaucoup d'autres physionomies sont fermement indiquées. Maître Buyk, Daniel le philosophe et son chien, le lieutenant Thomas, le docteur Gédéon, le mousse Grain-de-Sel, le maître canonnier Kergouet, ont le piquant et la finesse des pochades de Charlet. Ils vivent bien, ne se ressemblent pas, et font rire. Il n'y a guère que les héros et les personnages importans qui soient ennuyeux chez M. Eugène Sue, défaut qui lui est commun avec bien d'autres romanciers, et que Walter Scott lui-même n'a pas toujours évité.

Outre cette haute qualité, M. Eugène Sue en possède encore une autre non moins importante : il a de la vie; une vie un peu turbulente et un peu fouettée, mais enfin c'est de la vie, et n'en a pas qui veut. Ces deux choses suffisent pour le séparer du commun des faiseurs de romans. Ses œuvres maritimes ont eu du succès et ont encore des imitateurs.

M. Eugène Sue, ennuyé de demander à l'invention le type des Brulart, de Szaffye, et de tous ces mannequins démoniaques dont il fait tirer les fils par une fatalité aveugle, ennuyé aussi de s'entendre accuser d'un pessimisme systématique, s'est jeté du roman dans l'histoire.

Mais au lieu d'échapper à cette obsession d'idées sombres et sanglantes, il trouva au contraire dans ses nouvelles études de quoi corroborer sa conviction première, c'est-à-dire que le crime n'était pas toujours puni et la vertu récompensée aussi régulièrement que dans les mélodrames du beau temps de la Gaîté, aux jours où florissait le patriarcal M. Marty, découverte tout à fait neuve et du plus grand intérêt. M. Eugène Sue, et ceci démontre une âme belle et généreuse, s'indigne outre mesure de ce que les faibles soient écrasés par les forts, que la corruption effrontée et cynique l'emporte sur la vertu simple et modeste; mais ce n'est pas d'hier qu'est écrite la fable du loup et de l'agneau, et il y a fort longtemps déjà que Caïn a tué Abel. Qu'y faire ? il n'est à cela qu'un seul remède : la rémunération, après la mort, du bien et du mal, dans l'enfer ou dans le paradis. La moralité de la comédie humaine ne se joue pas dans le monde, et le quatrain sentencieux n'est pas toujours gravé au bas de l'apologue.

M. Eugène Sue était plus que tout autre à même de faire une bonne histoire de la marine, et par ses connaissances spéciales, et par ses relations avec de hauts personnages, qui ont mis complaisamment à sa disposition des matériaux de la plus grande importance, entièrement inédits; matériaux si complets, qu'ils rendent pour ainsi dire le travail de M. Eugène Sue inutile, et qu'il eût suffi de les transcrire et de les coordonner.

« Que puis-je écrire, comme il le dit lui-même, qui vaille les naïfs récits de Jean Bart sur ses combats? Où trouvera-t-on plus d'éclat et d'éblouissant esprit que dans ces lettres si gaies, si brillantes, confidences moqueuses de M. le marquis de Grancey et de M. le chevalier de Valbelle, à propos de chaque action où leurs vaisseaux venaient d'assister? Qu'y a-t-il de plus noble que ces mémoires de M. le vice-amiral comte d'Estrées, pages toutes empreintes du grand langage du dix-septième siècle?

» Aussi est-ce avec une singulière émotion que je touchais et que je lisais ces feuilles manuscrites jaunies par tant d'années, en songeant que tout cela avait été écrit à bord, après le combat, à l'odeur de la poudre brûlée; là, sur un canon renversé et fumant encore; ici, sur un tronçon de mât criblé par la mitraille; et, je l'avoue, j'éprouvai quelque chose de saisissant lorsque après avoir déplié cette admirable lettre du chevalier Desardent, un des héros et l'une des victimes du combat de Sol-Bay, je remarquai au bas de cette feuille épaisse et dorée sur les tranches, une large tache de ce généreux sang qui venait de couler si noblement.

» Et que dire encore de ces précieux bulletins adressés par le duc d'York à Charles II, son frère, et de ces relations du prince Rupert, et de ces mémoires de Colbert, de Terrore et d'Imfreville, remplis de tant de faits et d'inappréciables détails sur la législation et la construction maritime de cette époque? »

Walter Scott est mort; Dieu lui fasse grâce, mais il a introduit dans le monde et mis à la mode le plus détestable genre de composition qu'il soit possible d'inventer. Le nom seul a quelque chose de difforme et de monstrueux qui fait voir de quel accoutrement antipathique il est né; le roman historique, c'est-à-dire la vérité fausse ou le mensonge vrai.

Cette plante vénéneuse, qui ne porte que des fruits creux et des fleurs sans parfum, pousse sur les ruines des littératures; elle est d'aussi mauvais présage que l'ortie et la ciguë au bas d'un mur; car on ne la voit jeter à droite et à gauche ses rameaux d'un vert pâle et maladif que dans les temps de décadence et aux endroits malsains. Cela prouve tout simplement qu'un siècle est dénué de jugement et d'invention, incapable d'écrire l'histoire et le roman : deux choses aussi ennemies ne peuvent se rechercher et se lier ensemble qu'à la dernière extrémité.

C'est une imagination aussi heureuse que celle des vers prosaïques et de la prose poétique. Sommes-nous donc en effet tombés à ce point de frivolité et d'insouciance que nous soyons hors d'état de comprendre et d'admirer un ouvrage fait sérieusement et consciencieusement? Ne sommes-nous donc bons qu'à écouter des contes bleus ou rouges ? et ne regardons-nous que les livres où il y a des images? Avons-nous en effet le goût si horriblement blasé et faussé que nous ne prenions goût et ne soyons sensibles qu'aux vins mêlés d'alcool et aux épices les plus irritantes?

Animer et colorer, telle a été l'intention de M. Eugène Sue; faire ressortir le côté *pittoresque* de l'histoire, c'est-à-dire donner aux détails caractéristiques une importance si grande que le trait primitif disparaît presque complétement : procédé réprouvé de tous les grands maîtres, et qui n'est en vogue que depuis quelques années.

L'auteur a choisi la vie de Jean Bart pour le début de son ouvrage. Jean Bart, né en 1650, mort en 1702, a pris part à toutes les grandes actions maritimes sur l'Océan, et sa biographie est un cadre naturel où les figures de Tourville, de Grancey, de Forbin-d'Estrées et de Duquesne trouvent place chacune à leur tour et se dessinent à leur plan.

Le vocabulaire maritime de cette époque ne diffère pas assez complétement de celui en usage de nos jours pour être tout à fait inintelligible; cependant il contient assez de mots inaccoutumés pour pouvoir servir de transition au langage nautique du seizième siècle, qui est entièrement autre, ainsi qu'on peut le voir par l'admirable scène de la tempête de Rabelais dans *Pantagruel*. Cette considération a engagé M. Eugène Sue à commencer par la fin au lieu de commencer par le commencement; je ne sais pas jusqu'à quel point il est commode d'entreprendre une maison par le toit et de l'achever par la cave. Cela le regarde. Cependant de cette manière on voit les résultats avant de voir les causes, et la suite logique des faits est singulièrement intervertie. Mais ces considérations devaient céder à cet inconvénient majeur de la plus ténébreuse inintelligibilité. En effet, si le vocabulaire actuel est compréhensible pour si peu de personnes, que sera-ce donc quand à la science d'un officier de marine il faudra joindre la science d'un archaïste spécial?

Est-ce une histoire ou un roman historié que M. Eugène Sue a voulu faire? Le premier chapitre du livre a plutôt l'air d'un début de roman, comme la *Salamandre* ou *Atar-Gull*, que d'une histoire sérieuse, ou même d'une chronique familière; on y voit une mise en scène tout à fait mélodramatique et inutile de l'intérêt que les bourgeois de Dunkerque portaient à maître Cornille Bart, le père de Jean; des descriptions à n'en plus finir de costumes et de meubles, comme dans le roman le plus minutieusement détaillé de l'école de Walter Scott; le tout entremêlé de récits héroïques sur les prouesses du Renard de la mer, et de quolibets interminables du vieux matelot Haran

Sauret, type grimaçant et grotesque, qui serait beaucoup mieux placé dans l'entrepont de la *Sylphide*. Le reste du volume est rempli par l'inventaire des curiosités du cabinet de Lyonne et de Colbert, des facéties de Cavoye, des procès-verbaux et des mémoires qui n'ont pas la moindre liaison avec le reste du texte, et c'est à peine si la figure du grand roi, qui devrait dominer tout l'ouvrage, apparaît une seule fois, sous un aspect frivole, caressant les chiennes épagneules, et respirant des parfums comme une petite maîtresse vaporeuse, au risque de donner la migraine à son ministre.

M. Eugène Sue promet, dans sa préface, de dévoiler les véritables causes de la guerre, inconnues jusqu'ici, et de faire toucher au doigt les motifs, mesquins en apparence, qui ont eu de si grands résultats. Il donnera peut-être plus tard les explications qu'il tient en réserve; mais, quoique j'aie lu les volumes fort attentivement, il m'a été impossible d'y voir autre chose que des tripotages diplomatiques qui prouvent que la clef d'or de M. Viennet ouvrait en ce temps-là autant de consciences qu'aujourd'hui, et que les gouvernans qui comptent sur la corruption humaine comptent rarement sans leur hôte.

Ce qui manque surtout à cette composition, c'est l'ordre et la clarté; les pages ont très-souvent un rez-de-chaussée d'annotations si considérables, que les étages de lignes supérieures sont réduits à une proportion beaucoup trop restreinte, et que le texte réel n'a l'air que de la glose des notes. Tous ces détails rejetés au bas des feuilles ou à la fin du volume devraient être harmonieusement fondus dans le récit; car des documens entassés pêle-mêle ne sont pas plus une histoire qu'un tas de moellons n'est un palais : avec des moellons et des documens on peut faire un palais ou une histoire, à cette condition toutefois d'être historien ou architecte : M. Sue est peut-être bon architecte.

Sans approuver complétement les gens qui font de l'histoire à vol d'oiseau et contemplent les siècles du haut des pyramides, je ne suis pas non plus partisan de ces infatigables déterreurs de chartes et de mémoires, de ces hyènes scientifiques qui vont exhumant du tombeau des archives les squelettes poudreux des personnages les plus insignifians. Je pense que le procès-verbal n'est pas du domaine de l'histoire, et que l'on doit se contenter d'en extraire le sens général des événemens.

M. Eugène Sue, avec un laisser-aller qui n'est pas sans quelque fatuité littéraire, dit en finissant son introduction, que son travail n'a été qu'un travail de longue patience et d'oisiveté, un de ces labeurs indolens où l'imagination s'engourdit, une de ces occupations presque mécaniques qu'on est si heureux de se créer pour échapper à la lourde monotonie des heures, ou à l'impuissante irritation de la pensée. Il me semble qu'une histoire complète de la marine française ne doit pas être *un de ces labeurs indolens où l'imagination s'engourdit*, et que ce ne serait pas trop de toute la puissance d'esprit d'un homme bien éveillé pour en venir à bout.

Et, continuant ses modestes dépréciations, il ajoute que c'est une œuvre, en un mot, toute ressemblante à celle de ces artistes florentins qui copiaient en mosaïque les admirables pages de l'école italienne; à force de petits morceaux de pierre de toutes couleurs, de toutes nuances, ils finissaient par fondre et harmoniser des teintes qui, vues de loin, reproduisaient assez naïvement l'aspect du tableau.

Une mosaïque bien exécutée a son prix, quoique nous préférions une toile touchée au pinceau. Malheureusement M. Eugène Sue n'est pas un artiste florentin. Il a bien rassemblé des milliers de petites pierres de différentes couleurs, mais il a oublié de les mettre en place, ou il les a disposées dans un linéament vicieux et incorrect, qui ne reproduit pas l'aspect du tableau original.

Cependant, avec tous ses défauts, l'*Histoire de la marine*, curieuse dans ses détails, a le mérite d'ouvrir la voie. Attacher le grelot est en toute chose une action périlleuse, et l'on ne peut que louer M. Eugène Sue d'avoir essayé de porter la lumière dans ce côté si peu exploré de nos annales. Une révision sévère, une fonte plus homogène des matériaux dans le texte, pourraient rendre l'*Histoire de la Marine* un livre vraiment utile et remarquable.

Dans ces dernières années, M. Eugène Sue quitte l'océan, les vaisseaux et les marins pour les salons, le grand monde et le *night-life* de Paris: *Arthur* a été le premier roman de cette nouvelle série, qui promet d'être nombreuse, ou du moins fort volumineuse, car depuis le succès des *Mémoires du Diable*, de Frédéric Soulié, les romans ne se permettent guère d'avoir moins de quatre ou six tomes in-8° : *Clarisse Harlowe* et le *Grand Cyrus* vont bientôt être dépassés. *Arthur* se fait remarquer par une analyse extrêmement vraie et très-fine d'un caractère odieux mais malheureusement trop fréquent, celui d'un jeune homme élevé par un père misanthrope, qui lui donne à vingt ans toutes les défiances soupçonneuses d'un vieillard. Ainsi mis sur ses gardes, Arthur ne voit dans l'amitié, l'amour et le dévouement le plus sublime, que des attaques indirectes à sa position ou à sa fortune; il cherche et trouve à tout des motifs honteux et bas dont il s'autorise pour rendre malheureux et briser les cœurs qui se trouvent sur son passage. Ce portrait est tracé de main de maître; et Larochefoucauld, cet implacable analyste de l'égoïsme humain, n'a pas un scalpel plus tranchant et plus aigu.

L'*Art de plaire* a eu le triple succès du journal, du livre et du théâtre.

Quant à *Mathilde*, sa vogue même nous dispense d'en parler : depuis longtemps aucune publication n'avait obtenu une telle faveur. Le pessimisme de M. Eugène Sue a cette fois admis quelques anges pour contraste aux démons en gants blancs et en bottes vernies qu'il fait agir. Mathilde possède assez de vertus pour contre-balancer les vices de Lugarto. Chose inouïe ! *Mathilde*, qui n'a pas moins de six volumes et qui a paru d'abord par feuilletons dans la *Presse*, a tenu pendant six mois la curiosité parisienne en éveil.

Les *Mystères de Paris* n'ont point valu moins de succès au *Journal des Débats*.

M. Eugène Sue, qui pourrait disputer à M. de Balzac le titre du *plus fécond de nos romanciers*, s'il modérait un peu sa plume toujours au galop, pourrait obtenir, dans la littérature, une place plus haute que celle qu'il occupe. Son succès près du public ne serait pas plus grand, car il n'a rien à désirer de ce côté-là; mais il gagnerait aussi le suffrage de tous ceux qui ne lisent pas seulement par curiosité, et qui regrettent que les qualités d'imagination et d'observation qui n'ont jamais fait défaut à M. Eugène Sue, ne soient pas enchâssées dans un style plus pur, plus ciselé, plus littéraire enfin. L'approbation des artistes n'est pas moins nécessaire à un écrivain que celle du public. THÉOPHILE GAUTIER.



Le *Mercure* aurait voulu pouvoir accompagner cette notice du portrait de M. Eugène Sue. Il n'existe jusqu'à présent aucun portrait ressemblant du célèbre romancier. On a jugé préférable de donner une charge spirituelle plutôt qu'un mauvais portrait. Celle-ci est empruntée au CHEMIN DE LA POSTÉRITÉ, par M. *Benjamin*. Ερμης.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.



J'avais fait défendre ma porte ce jour-là ; ayant pris dès le matin la résolution formelle de ne rien faire, je ne voulais pas être dérangé dans cette importante occupation. Sûr de n'être inquiété par aucun fâcheux (ils ne sont pas tous dans la comédie de Molière), j'avais pris toutes mes mesures pour savourer à mon aise ma volupté favorite.

Un grand feu brillait dans ma cheminée, les rideaux fermés tamisaient un jour discret et nonchalant, une demi-douzaine de carreaux jonchaient le tapis, et, doucement étendu devant l'âtre à la distance d'un rôti à la broche, je faisais danser au bout de mon pied une large babouche marocaine d'un jaune oriental et d'une forme bizarre ; mon chat était couché sur ma manche, comme celui du prophète Mahomet, et je n'aurais pas changé ma position pour tout l'or du monde.

Mes regards distraits, déjà noyés par cette délicieuse somnolence qui suit la suspension volontaire de la pensée, erraient, sans trop les voir, de la charmante esquisse de *la Madeleine au désert* de Camille Roqueplan au sévère dessin à la plume d'Aligny et au grand paysage des quatre inséparables, Feuchères, Séchan, Dieterle et Desplechins, richesse et gloire de mon logis de poëte ; le sentiment de la vie réelle m'abandonnait peu à peu, et j'étais enfoncé bien avant sous les ondes insondables de cette *mer d'anéantissement* où tant de rêveurs orientaux ont laissé leur raison, déjà ébranlée par le hatschich et l'opium.

Le silence le plus profond régnait dans la chambre ; j'avais arrêté la pendule pour ne pas entendre le tic-tac du balancier, ce battement de pouls de l'éternité, car je ne puis souffrir, lorsque je suis oisif, l'activité bête et fiévreuse de ce disque de cuivre jaune qui va d'un coin à l'autre de sa cage et marche toujours sans faire un pas.

Tout à coup et kling et klang, un coup de sonnette vif, nerveux, insupportablement argentin, éclate et tombe dans ma tranquillité comme une goutte de plomb fondu qui s'enfoncerait en grésillant dans un lac endormi ; sans penser à mon chat, pelotonné en boule sur ma manche, je me redressai en tressaillant et sautai sur mes pieds comme

lancé par un ressort, envoyant à tous les diables l'imbécile concierge qui avait laissé passer quelqu'un malgré la consigne formelle; puis je me rassis. A peine remis de la secousse nerveuse, j'assurai les coussins sous mes bras et j'attendis l'événement de pied ferme.

La porte du salon s'entr'ouvrit, et je vis paraître d'abord la tête laineuse d'Adolfo-Francesco Pergialla, espèce de brigand abyssin au service duquel j'étais alors, sous prétexte d'avoir un domestique nègre. Ses yeux blancs étincelaient, son nez épaté se dilatait prodigieusement, ses grosses lèvres, épanouies en un large sourire qu'il s'efforçait de rendre malicieux, laissaient voir ses dents de chien de Terre-Neuve. Il crevait d'envie de parler dans sa peau noire, et faisait toutes les contorsions possibles pour attirer mon attention.

— Eh bien! Francesco, qu'y a-t-il? Quand vous tourneriez pendant une heure vos yeux d'émail comme ce nègre de bronze qui avait une horloge dans le ventre, en serais-je plus instruit? Voilà assez de pantomime, tâche de me dire, dans un idiome quelconque, ce dont il s'agit et quelle est la personne qui vient me relancer jusqu'au fond de ma paresse.

Il faut vous dire qu'Adolfo-Francesco Pergialla-Abdallah-Ben-Mohammed, Abyssin de naissance, autrefois mahométan, chrétien pour le quart d'heure, savait toutes les langues et n'en parlait aucune intelligiblement; il commençait en français, continuait en italien et finissait en turc ou en arabe, surtout dans les conversations embarrassantes pour lui, lorsqu'il s'agissait de bouteilles de vin de Bordeaux, de liqueurs des îles ou de friandises disparues prématurément. Par bonheur, j'ai des amis polyglottes : nous le chassions d'abord de l'Europe; après avoir épuisé l'italien, l'espagnol et l'allemand, il se sauvait à Constantinople, dans le turc, où Alfred le pourchassait vivement; se voyant traqué, il sautait à Alger, où Eugène lui marchait sur les talons en le suivant à travers tous les dialectes de haut et bas arabe; arrivé là, il se réfugiait dans le bembara, le galla et autres dialectes de l'intérieur de l'Afrique, où d'Abadie, Combes et Tamisier pouvaient seuls le forcer. Cette fois, il me répondit résolument en un espagnol médiocre, mais fort clair :

Una muger muy bonita con su hermana quien quiere hablar a usted.

— Fais-les entrer, si elles sont jeunes et jolies; autrement, dis que je suis en affaires.

Le drôle, qui s'y connaissait, disparut quelques secondes et revint bientôt suivi de deux femmes enveloppées dans de grands bournous blancs, dont les capuchons étaient rabattus.

Je présentai le plus galamment du monde deux fauteuils à ces dames; mais, avisant les piles de carreaux, elles me firent un signe de la main qu'elles me remerciaient et, se débarrassant de leurs bournous, elles s'assirent en croisant leurs jambes à la mode orientale.

Celle qui était assise en face de moi, sous le rayon du soleil qui pénétrait à travers l'interstice des rideaux, pouvait avoir vingt ans; l'autre, beaucoup moins jolie, paraissait un peu plus âgée; ne nous occupons que de la plus jolie.

Elle était richement habillée à la mode turque; une veste de velours vert, surchargée d'ornemens, serrait sa taille d'abeille; sa chemisette de gaze rayée, retenue au col par deux boutons de diamans, était échancrée de manière à laisser voir une poitrine blanche et bien formée; un mouchoir de satin blanc, étoilé et constellé de paillettes, lui servait de ceinture. Des pantalons larges et bouffans lui descendaient jusqu'aux genoux; des jambières à l'albanaise en velours brodé garnissaient ses jambes fines et délicates aux jolis pieds nus enfermés dans de petites pantoufles de marocain gaufré, piqué, colorié et cousu de fils d'or; un caftan orange, broché de fleurs d'argent, un fez écarlate enjolivé d'une longue houppe de soie, complétaient cette parure assez bizarrre pour rendre des visites à Paris en cette malheureuse année 1842.

Quant à sa figure, elle avait cette beauté régulière de la race turque : dans son teint, d'un blanc mat semblable à du marbre dépoli, s'épanouissaient mystérieusement, comme deux fleurs noires, ces beaux yeux orientaux si clairs et si profonds sous leurs longues paupières teintes de henné. Elle me regardait d'un air inquiet et semblait embarrassée; par contenance, elle tenait un de ses pieds dans une de ses mains, et de l'autre jouait avec le bout d'une de ses tresses, toute chargée de sequins percés par le milieu, de rubans et de bouquets de perles.

L'autre, vêtue à peu près de même, mais moins richement, se tenait également dans le silence et l'immobilité. Me reportant par la pensée à l'apparition des bayadères à Paris, j'imaginai que c'était quelque almée du Caire, quelque connaissance égyptienne de mon ami Dauzats, qui, encouragée par l'accueil que j'avais fait à la belle Amany et à ses brunes compagnes, Saudiroun et Rangoun, venait implorer ma protection de feuilletoniste.

— Mesdames, que puis-je faire pour vous? leur dis-je en portant mes mains à mes oreilles de manière à produire un salamalec assez satisfaisant.

— La belle Turque leva les yeux au plafond, les ramena vers le tapis, regarda sa sœur d'un air profondément méditatif. Elle ne comprenait pas un mot de français.

— Holà, Francesco! maroufle, butor, belitre, ici, singe manqué, sers-moi à quelque chose au moins une fois dans ta vie.

Francesco s'approcha d'un air important et solennel.

Puisque tu parles si mal français, tu dois parler fort bien arabe, et tu vas jouer le rôle de drogman entre ces dames et moi. Je t'élève à la dignité d'interprète; demande d'abord à ces deux belles étrangères qui elles sont, d'où elles viennent et ce qu'elles veulent.

Sans reproduire les différentes grimaces dudit Francesco, je rapporterai la conversation comme si elle avait eu lieu en français.

— Monsieur, dit la belle Turque par l'organe du nègre, quoique vous soyez littérateur, vous devez avoir lu les *Mille et une Nuits*, contes arabes, traduits ou à peu près par ce bon M. Galland, et le nom de Scheherazade ne vous est pas inconnu?

— La belle Scheherazade, femme de cet ingénieux sultan Schariar, qui, pour éviter d'être trompé, épousait une femme le soir et la faisait étrangler le matin? Je la connais parfaitement.

— Eh bien! je suis la sultane Scheherazade, et voilà ma bonne sœur Dinazarde, qui n'a jamais manqué de me dire toutes les nuits : « Ma sœur, devant qu'il fasse jour, contez-nous donc, si vous ne dormez pas, un de ces beaux contes que vous savez. »

— Enchanté de vous voir, quoique la visite soit un peu fantastique; mais qui me procure cet insigne honneur de recevoir chez moi, pauvre poëte, la sultane Scheherazade et sa sœur Dinazarde?

— A force de conter, je suis arrivée au bout de mon rouleau; j'ai dit tout ce que je savais. J'ai épuisé le monde de la féerie; les goules, les djinns, les magiciens et les magiciennes m'ont été d'un grand secours, mais tout s'use, même l'impossible; le très-glorieux sultan, ombre du pa-

discha, lumière des lumières, lune et soleil de l'empire du milieu, commence à bâiller terriblement et tourmente la poignée de son sabre; ce matin j'ai raconté ma dernière histoire, et mon sublime seigneur a daigné de ne pas me faire couper la tête encore; au moyen du tapis magique des quatre Facardins, je suis venue ici en toute hâte chercher un conte, une histoire, une nouvelle, car il faut que demain matin, à l'appel accoutumé de ma sœur Dinazarde, je dise quelque chose au grand Schariar, l'arbitre de mes destinées; cet imbécile de Galland a trompé l'univers en affirmant qu'après la mille et unième nuit le sultan, rassasié d'histoires, m'avait fait grâce; cela n'est pas vrai : il est plus affamé de contes que jamais, et sa curiosité seule peut faire contre-poids à sa cruauté.

— Votre sultan Schariar, ma pauvre Scheherazade, ressemble terriblement à notre public; si nous cessons un jour de l'amuser, il ne nous coupe pas la tête, il nous oublie, ce qui n'est guère moins féroce. Votre sort me touche, mais qu'y puis-je faire?

— Vous devez avoir quelque feuilleton, quelque nouvelle en portefeuille, donnez-le-moi.

—Que demandez-vous, charmante sultane? je n'ai rien de fait, je ne travaille que par la plus extrême famine, car, ainsi que l'a dit Perse, *fames facit poetridas picas.* J'ai encore de quoi dîner trois jours; allez trouver Karr, si vous pouvez parvenir à lui à travers les essaims de guêpes qui bruissent et battent de l'aile autour de sa porte et contre ses vitres; il a le cœur plein de délicieux romans d'amour, qu'il vous dira entre une leçon de boxe et une fanfare de cor de chasse; attendez Jules Janin au détour de quelque colonne de feuilleton, et, tout en marchant, il vous improvisera une histoire comme jamais le sultan Schariar n'en a entendu.

La pauvre Scheherazade leva vers le plafond ses longues paupières teintes de henné avec un regard si doux, si lustré, si onctueux et si suppliant, que je me sentis attendri et que je pris une grande résolution.

— J'avais une espèce de sujet dont je voulais faire un feuilleton, je vais vous le dicter, vous le traduirez en arabe en y ajoutant les broderies, les fleurs et les perles de poésie qui lui manquent; le titre est déjà tout trouvé, nous appellerons notre conte *la Mille deuxième nuit.*

Scheherazade prit un carré de papier et se mit à écrire de droite à gauche, à la mode orientale, avec une grande vélocité. Il n'y avait pas de temps à perdre : il fallait qu'elle fût le soir même dans la capitale du royaume de Samarcande.

Il y avait une fois dans la ville du Caire un jeune homme nommé Sidi-Mahmoud, qui demeurait sur la place de l'Esbekick.

Son père et sa mère étaient morts depuis quelques années en lui laissant une fortune médiocre, mais suffisante pour qu'il pût vivre sans avoir recours au travail de ses mains : d'autres auraient essayé de charger un vaisseau de marchandises ou de joindre quelques chameaux chargés d'étoffes précieuses à la caravane qui va de Bagdad à la Mecque; mais Sidi-Mahmoud préférait vivre tranquille, et ses plaisirs consistaient à fumer du latakié dans son narguilhé, en prenant des sorbets et en mangeant des confitures sèches de Damas.

Quoiqu'il fût bien fait de sa personne, de visage régulier et de mine agréable, il ne cherchait pas les aventures, et avait répondu plusieurs fois aux personnes qui le pressaient de se marier et lui proposaient des partis riches et convenables, qu'il n'était pas encore temps et qu'il ne se sentait nullement d'humeur à prendre femme.

Sidi-Mahmoud avait reçu une bonne éducation : il lisait couramment dans les livres les plus anciens, possédait une belle écriture, savait par cœur les versets du Coran, les remarques des commentateurs, et eût récité sans se tromper d'un vers les Moallakats des fameux poëtes affichés aux portes des mosquées; il était un peu poëte lui-même et composait volontiers des vers assonans et rimés, qu'il déclamait sur des airs de sa façon avec beaucoup de grâce et de charme.

A force de fumer son narguilhé et de rêver à la fraîcheur du soir sur les dalles de marbre de sa terrasse, la tête de Sidi-Mahmoud s'était un peu exaltée : il avait formé le projet d'être l'amant d'une péri ou tout au moins d'une princesse du sang royal. Voilà le motif secret qui lui faisait recevoir avec tant d'indifférence les propositions de mariage et refuser les offres des marchands d'esclaves. La seule compagnie qu'il pût supporter était celle de son cousin Abdul-Malek, jeune homme doux et timide qui semblait partager la modestie de ses goûts.

Un jour, Sidi-Mahmoud se rendait au bazar pour acheter quelques flacons d'atar-gull et autres drogueries de Constantinople, dont il avait besoin. Il rencontra, dans une rue fort étroite, une litière fermée par des rideaux de velours incarnadin, portée par deux mules blanches et précédée de zebeks et de chiaoux richement costumés. Il se rangea contre le mur pour laisser passer le cortége; mais il ne put le faire si précipitamment qu'il n'eût le temps de voir, par l'interstice des courtines, qu'une folle bouffée d'air souleva, une fort belle dame assise sur des coussins de brocart d'or. La dame, se fiant sur l'épaisseur des rideaux et se croyant à l'abri de tout regard téméraire, avait relevé son voile à cause de la chaleur. Ce ne fut qu'un éclair; cependant cela suffit pour faire tourner la tête du pauvre Sidi-Mahmoud : la dame avait le teint d'une blancheur éblouissante, des sourcils que l'on eût pu croire tracés au pinceau, une bouche de grenade, qui en s'entr'ouvrant laissait voir une double file de perles d'Orient plus fines et plus limpides que celles qui forment les bracelets et le collier de la sultane favorite, un air agréable et fier, et dans toute sa personne je ne sais quoi de noble et de royal.

Sidi-Mahmoud, comme ébloui de tant de perfections, resta longtemps immobile à la même place, et, oubliant qu'il était sorti pour faire des emplettes, il retourna chez lui les mains vides, emportant dans son cœur la radieuse vision.

Toute la nuit il ne songea qu'à la belle inconnue, et dès qu'il fut levé il se mit à composer en son honneur une longue pièce de poésie, où les comparaisons les plus fleuries et les plus galantes étaient prodiguées.

Ne sachant que faire, sa pièce achevée et transcrite sur une belle feuille de papyrus avec de belles majuscules en encre rouge et des fleurons dorés, il la mit dans sa manche et sortit pour montrer ce morceau à son ami Abdul, pour lequel il n'avait aucune pensée secrète.

En se rendant à la maison d'Abdul, il passa devant le bazar et entra dans la boutique du marchand de parfums pour prendre les flacons d'atar-gull. Il y trouva une belle dame enveloppée d'un long voile blanc qui ne laissait découvert que l'œil gauche. Sidi-Mahmoud, sur ce seul œil gauche, reconnut incontinent la belle dame du palanquin. Son émotion fut si forte qu'il fut obligé de s'adosser à la muraille.

La dame au voile blanc s'aperçut du trouble de Sidi-Mahmoud, et lui demanda obligeamment ce qu'il avait et si par hasard il se trouvait incommodé.

Le marchand, la dame et Sidi-Mahmoud passèrent dans

l'arrière-boutique. Un petit nègre apporta sur un plateau un verre d'eau de neige dont Sidi-Mahmoud but quelques gorgées.

— Pourquoi donc ma vue vous a-t-elle causé une si vive impression? dit la dame d'un ton de voix fort doux et où perçait un intérêt assez tendre.

Sidi-Mahmoud lui raconta comment il l'avait vue près de la mosquée du sultan Hassan à l'instant où les rideaux de sa litière s'étaient un peu écartés, et que depuis cet instant il se mourait d'amour pour elle.

— Vraiment, dit la dame, votre passion est née si subitement que cela? je ne croyais pas que l'amour vînt si vite. Je suis effectivement la femme que vous avez rencontrée hier; je me rendais au bain dans ma litière, et comme la chaleur était étouffante, j'avais relevé mon voile. Mais vous m'avez mal vue, et je ne suis pas si belle que vous le dites.

En disant ces mots, elle écarta son voile et découvrit un visage radieux de beauté, et si parfait que l'envie n'aurait pu y trouver le moindre défaut.



Habiba.

Vous pouvez juger quels furent les transports de Sidi-Mahmoud à une telle faveur; il se répandit en complimens qui avaient le mérite, bien rare pour des complimens, d'être parfaitement sincères et de n'avoir rien d'exagéré. Comme il parlait avec beaucoup de feu et de véhémence, le papier sur lequel ses vers étaient transcrits s'échappa de sa manche et roula sur le plancher.

— Quel est ce papier? dit la dame; l'écriture m en paraît fort belle et annonce une main exercée.

— C'est, répondit le jeune homme en rougissant beaucoup, une pièce de vers que j'ai composée cette nuit, ne pouvant dormir. J'ai tâché d'y célébrer vos perfections; mais la copie est bien loin de l'original, et mes vers n'ont point les brillans qu'il faut pour célébrer ceux de vos yeux.

La jeune dame lut ces vers attentivement, et dit en les mettant dans sa ceinture :

— Quoiqu'ils contiennent beaucoup de flatteries, ils ne sont vraiment pas mal tournés.

Puis elle ajusta son voile et sortit de la boutique en laissant tomber avec un accent qui pénétra le cœur de Sidi-Mahmoud :

— Je viens quelquefois, au retour du bain, acheter des

essences et des boîtes de parfumerie chez Bedredin.

Le marchand félicita Sidi-Mahmoud de sa bonne fortune, et, l'emmenant tout au fond de sa boutique, il lui dit bien bas à l'oreille :

— Cette jeune dame n'est autre que la princesse Ayesha, fille du calife.

Sidi-Mahmoud rentra chez lui tout étourdi de son bonheur et n'osant y croire. Cependant, quelque modeste qu'il fût, il ne pouvait se dissimuler que la princesse Ayesha ne l'eût regardé d'un œil favorable. Le hasard, ce grand entremetteur, avait été au delà de ses plus audacieuses espérances. Combien il se félicita alors de ne pas avoir cédé aux suggestions de ses amis qui l'engageaient à prendre femme, et aux portraits séduisans que lui faisaient les vieilles des jeunes filles à marier qui ont toujours, comme chacun le sait, des yeux de gazelle, une figure de pleine lune, des cheveux plus longs que la queue d'Al-Borack, la jument du prophète, une bouche de jaspe rouge, avec une haleine d'ambre gris, et mille autres perfections qui tombent avec le haick et le voile nuptial : comme il fut heureux de se sentir dégagé de tout lien vulgaire, et libre de s'abandonner tout entier à sa nouvelle passion !

Il eut beau s'agiter et se tourner sur son divan, il ne put s'endormir : l'image de la princesse Ayesha, étincelante comme un oiseau de flamme sur un fond de soleil couchant, passait et repassait devant ses yeux. Ne pouvant trouver de repos, il monta dans un de ces cabinets de bois de cèdre merveilleusement découpés que l'on applique, dans les villes d'Orient, aux murailles extérieures des maisons, afin d'y profiter de la fraîcheur et du courant d'air qu'une rue ne peut manquer de former; le sommeil ne lui vint pas encore, car le sommeil est comme le bonheur, il fuit quand on le cherche; et, pour calmer ses esprits par le spectacle d'une nuit sereine, il se rendit avec son narguilhé sur la plus haute terrasse de son habitation.

L'air frais de la nuit, la beauté du ciel plus pailleté d'or qu'une robe de péri et dans lequel la lune faisait voir ses joues d'argent, comme une sultane pâle d'amour qui se penche aux treillis de son kiosque; firent du bien à Sidi-Mahmoud, car il était poëte, et ne pouvait rester insensible au magnifique spectacle qui s'offrait à sa vue.

De cette hauteur, la ville du Caire se déployait devant lui comme un de ces plans en relief où les giaours retracent leurs villes fortes. Les terrasses ornées de pots de plantes grasses, et bariolées de tapis; les places où miroitait l'eau du Nil, car on était à l'époque de l'inondation; les jardins d'où jaillissaient des groupes de palmiers, des touffes de caroubiers ou de nopals; les îles de maisons coupées de rues étroites ; les coupoles d'étain des mosquées ; les minarets frêles et découpés à jour comme un hochet d'ivoire; les angles obscurs ou lumineux des palais, formaient un coup d'œil arrangé à souhait pour le plaisir des yeux. Tout au fond, les sables cendrés de la plaine confondaient leurs teintes avec les couleurs laiteuses du firmament, et les trois pyramides de Giseh, vaguement ébauchées par un rayon bleuâtre, dessinaient au bord de l'horizon leur gigantesque triangle de pierre.

Assis sur une pile de carreaux et le corps enveloppé par les circonvolutions élastiques du tuyau de son narguilhé, Sidi-Mahmoud tâchait de démêler dans la transparente obscurité la forme lointaine du palais où dormait la belle Ayesha. Un silence profond régnait sur ce tableau qu'on aurait pu croire peint, car aucun souffle, aucun murmure n'y révélaient la présence d'un être vivant : le seul bruit appréciable était celui que faisait la fumée du narguilhé de Sidi-Mahmoud en traversant la boule de cristal de roche remplie d'eau destinée à refroidir ses blanches bouffées. Tout d'un coup, un cri aigu éclata au milieu de ce calme, un cri de détresse suprême, comme doit en pousser, au bord de la source, l'antilope qui sent se poser sur son cou la griffe d'un lion, ou s'engloutir sa tête dans la gueule d'un crocodile. Sidi-Mahmoud, effrayé par ce cri d'agonie et de désespoir, se leva d'un seul bond et posa instinctivement la main sur le pommeau de son yatbagan dont il fit jouer la lame pour s'assurer qu'elle ne tenait pas au fourreau ; puis il se pencha du côté d'où le bruit avait semblé partir.

Il démêla fort loin dans l'ombre un groupe étrange,



La Fuite.

mystérieux, composé d'une figure blanche poursuivie par une meute de figures noires, bizarres et monstrueuses, aux gestes frénétiques, aux allures désordonnées. L'ombre blanche semblait voltiger sur la cime des maisons, et l'in-

tervalle qui la séparait de ses persécuteurs était si peu considérable, qu'il était à craindre qu'elle ne fût bientôt prise si sa course se prolongeait, et qu'aucun événement ne vînt à son secours. Sidi-Mahmoud crut d'abord que c'était une péri ayant aux trousses un essaim de goules mâchant de la chair de mort dans leurs incisives démesurées, ou de djinns aux ailes flasques, membraneuses, armées d'ongles comme celles des chauves-souris; et, tirant de sa poche son comboloio de graines d'aloës jaspées, il se mit à réciter, comme préservatif, les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah. Il n'était pas au vingtième, qu'il s'arrêta. Ce n'était pas une péri, un être surnaturel qui fuyait ainsi en sautant d'une terrasse à l'autre et en franchissant les rues de quatre ou cinq pieds de large qui coupent le bloc compact des villes orientales, mais bien une femme; les djinns n'étaient que des zebecks, des chiaoux et des eunuques acharnés à sa poursuite.

Deux ou trois terrasses et une rue séparaient encore la fugitive de la plate-forme où se tenait Sidi-Mahmoud, mais ses forces semblaient la trahir; elle retourna convulsivement la tête sur l'épaule, et, comme un cheval épuisé dont l'éperon ouvre le flanc, voyant si près d'elle le groupe hideux qui la poursuivait, elle mit la rue entre elle et ses ennemis d'un bond désespéré.

Elle frôla dans son élan Sidi-Mahmoud qu'elle n'aperçut pas, car la lune s'était voilée, et courut à l'extrémité de la terrasse qui donnait de ce côté-là sur une seconde rue plus large que la première. Désespérant de la pouvoir sauter, elle eut l'air de chercher des yeux quelque coin où se blottir, et avisant un grand vase de marbre, elle se cacha dedans comme un génie qui rentre dans la coupe d'un lis.

La troupe furibonde envahit la terrasse avec l'impétuosité d'un vol de démons. Leurs faces cuivrées ou noires à longues moustaches, ou hideusement imberbes, leurs yeux étincelans, leurs mains crispées agitant des damas et des kandjars, la fureur empreinte sur leurs physionomies basses et féroces, causèrent un mouvement d'effroi à Sidi-Mahmoud, quoiqu'il fût brave de sa personne et habile au maniement des armes. Ils parcoururent de l'œil la terrasse vide, et n'y voyant pas la fugitive, ils pensèrent sans doute qu'elle avait franchi la seconde rue, et ils continuèrent leur poursuite sans faire autrement attention à Sidi-Mahmoud.

Quand le cliquetis de leurs armes et le bruit de leurs babouches sur les dalles des terrasses se fut éteint dans l'éloignement, la fugitive commença à lever par-dessus les bords du vase sa jolie tête pâle, et promena autour d'elle des regards d'antilope effrayée, puis elle sortit ses épaules et se mit debout, charmant pistil de cette grande fleur de marbre; n'apercevant plus que Sidi-Mahmoud qui lui souriait et lui faisait signe qu'elle n'avait rien à craindre, elle s'élança hors du vase et vint vers le jeune homme avec une attitude humble et des bras supplians.

— Par grâce, par pitié, seigneur, sauvez-moi, cachez-moi dans le coin le plus obscur de votre maison, dérobez-moi à ces démons qui me poursuivent.

Sidi-Mohammed la prit par la main, la conduisit à l'escalier de la terrasse dont il ferma la trappe avec soin, et la mena dans sa chambre. Quand il eut allumé la lampe, il vit que la fugitive était jeune, il l'avait déjà deviné au timbre argentin de sa voix, et fort jolie, ce qui ne l'étonna pas, car, à la lueur des étoiles, il avait distingué sa taille élégante. Elle paraissait avoir quinze ans tout au plus. Son extrême pâleur faisait ressortir ses grands yeux noirs en amande, dont les coins se prolongeaient jusqu'aux tempes; son nez mince et délicat donnait beaucoup de noblesse à son profil, qui aurait pu faire envie aux plus belles filles de Chio ou de Chypre, et rivaliser avec la beauté de marbre des idoles adorées par les vieux païens grecs. Son cou était charmant et d'une blancheur parfaite; seulement sur sa nuque on voyait une légère raie de pourpre mince comme un cheveu ou comme le plus délié fil de soie, quelques petites gouttelettes de sang sortaient de cette ligne rouge. Ses vêtements étaient simples, et se composaient d'une veste passementée de soie, de pantalons de mousseline et d'une ceinture bariolée; sa poitrine se levait et s'abaissait sous sa tunique de gaze rayée, car elle était encore hors d'haleine et à peine remise de son effroi.

Lorsqu'elle fut un peu reposée et rassurée, elle s'agenouilla devant Sidi-Mahmoud et lui raconta son histoire en fort bons termes : « J'étais esclave dans le sérail du riche Abu-Becker, et j'ai commis la faute de remettre à la sultane favorite un sélam ou lettre de fleurs envoyée par un jeune émir de la plus belle mine avec qui elle entretenait un commerce amoureux. Abu-Becker, ayant surpris le sélam, est entré dans une fureur horrible, a fait enfermer sa sultane favorite dans un sac de cuir avec deux chats, l'a fait jeter à l'eau, et m'a condamnée à avoir la tête tranchée. Le kislar-agassi fut chargé de cette exécution; mais, profitant de l'effroi et du désordre qu'avait causés dans le sérail le châtiment terrible infligé à la pauvre Nourmahal, et trouvant ouverte la trappe de la terrasse, je me sauvai. Ma fuite fut aperçue, et bientôt les eunuques noirs, les zebecs et les Albanais au service de mon maître se mirent à ma poursuite. L'un deux, Mesrour, dont j'ai toujours repoussé les prétentions, m'a talonnée de si près avec son damas brandi, qu'il a bien manqué de m'atteindre; une fois même j'ai senti le fil de son sabre effleurer ma peau, et c'est alors que j'ai poussé ce cri terrible que vous avez dû entendre, car je vous avoue que j'ai cru que ma dernière heure était arrivée; mais Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète; l'ange Asraël n'était pas encore prêt à m'emporter vers le pont d'Alsirat. Maintenant je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Abu-Becker est puissant, il me fera chercher, et s'il peut me reprendre, Mesrour aurait cette fois la main plus sûre, et son damas ne se contenterait pas de m'effleurer le cou, dit-elle en souriant, et en passant la main sur l'imperceptible raie rose tracée par le sabre du zebeck. Acceptez-moi pour votre esclave, je vous consacrerai une vie que je vous dois. Vous trouverez toujours mon épaule pour appuyer votre coude, et ma chevelure pour essuyer la poudre de vos sandales. »

Sidi-Mahmoud était fort compatissant de sa nature, comme tous les gens qui ont étudié les lettres et la poésie. Leila, tel était le nom de l'esclave fugitive, s'exprimait en termes choisis; elle était jeune, belle, et n'eût-elle été rien de tout cela, l'humanité eût défendu de la renvoyer. Sidi-Mahmoud montra à la jeune esclave un tapis de Perse, des carreaux de soie dans l'angle de la chambre, et sur le rebord de l'estrade une petite collation de dattes, de cédrats confits et de conserves de roses de Constantinople, à laquelle, distrait par ses pensées, il n'avait pas touché lui-même, et de plus, deux pots à rafraîchir l'eau, en terre poreuse de Thèbes, posés dans des soucoupes de porcelaine du Japon et couverts d'une transpiration perlée. Ayant ainsi installé provisoirement Leila, il remonta sur sa terrasse pour achever son narguilhé et trouver la dernière assonance du ghazel qu'il composait en l'honneur de la princesse Ayesha, ghazel où les lis d'Iran, les fleurs du Gulistan, les étoiles et toutes les constellations célestes se disputaient pour entrer.

Le lendemain, Sidi-Mahmoud, dès que le jour parut, fit cette réflexion qu'il n'avait pas de sachet de benjoin, qu'il manquait de civette, et que la bourse de soie brochée d'or et constellée de paillettes, où il serrait son latakié, était éraillée et demandait à être remplacée par une autre plus riche et de meilleur goût. Ayant à peine pris le temps de faire ses ablutions et de réciter sa prière en se tournant du côté de l'orient, il sortit de sa maison après avoir recopié sa poésie et l'avoir mise dans sa manche comme la première fois, non pas dans l'intention de la montrer à son ami Abdul, mais pour la remettre à la princesse Ayesha en personne, dans le cas où il la rencontrerait au bazar, dans la boutique de Bedredin. Le muezzin, perché sur le balcon du minaret, annonçait seulement la cinquième heure; il n'y avait dans les rues que les fellahs, poussant devant eux leurs ânes chargés de pastèques, de régimes de dattes, de poules liées par les pattes, et de moitiés de mouton qu'ils portaient au marché. Il fut dans le quartier où était situé le palais d'Ayesha, mais il ne vit rien que des murailles crénelées et blanchies à la chaux. Rien ne paraissait aux trois ou quatre petites fenêtres obstruées de treillis de bois à mailles étroites, qui permettaient aux gens de la maison de voir ce qui se passait dans la rue, mais ne laissaient aucun espoir aux regards indiscrets et aux curieux du dehors. Les palais orientaux, à l'envers des palais du Franguistan, réservent leurs magnificences pour l'intérieur et tournent, pour ainsi dire, le dos au passant. Sidi-Mahmoud ne retira donc pas grand fruit de ses investigations. Il vit entrer et sortir deux ou trois esclaves noirs, richement habillés, et dont la mine insolente et fière prouvait la conscience d'appartenir à une maison considérable et à une personne de la plus haute qualité. Notre amoureux, en regardant ces épaisses murailles, fit de vains efforts pour découvrir de quel côté se trouvaient les appartemens d'Ayesha. Il ne put y parvenir : la grande porte, formée par un arc découpé en cœur, était murée au fond, ne donnait accès dans la cour que par une porte latérale, et ne permettait pas au regard d'y pénétrer. Sidi-Mahmoud fut obligé de se retirer sans avoir fait aucune découverte; l'heure s'avançait, et il aurait pu être remarqué. Il se rendit donc chez Bedredin, auquel il fit, pour se le rendre favorable, des emplettes assez considérables d'objets dont il n'avait aucun besoin. Il s'assit dans la boutique, questionna le marchand, s'enquit de son commerce, s'il s'était heureusement défait des soieries et des tapis apportés par la dernière caravane d'Alep, si ses vaisseaux étaient arrivés au port sans avaries; bref, il fit toutes les lâchetés habituelles aux amoureux; il espérait toujours voir paraître Ayesha; mais il fut trompé dans son attente : elle ne vint pas ce jour-là. Il s'en retourna chez lui, le cœur gros, l'appelant déjà cruelle et perfide, comme si effectivement elle lui eût promis de se trouver chez Bedredin et qu'elle lui eût manqué de parole.

En rentrant dans sa chambre, il mit ses babouches dans la niche de marbre sculpté, creusée à côté de la porte pour cet usage; il ôta le caftan d'étoffe précieuse qu'il avait endossé dans l'idée de rehausser sa bonne mine et de paraître avec tous ses avantages aux yeux d'Ayesha, et s'étendit sur son divan dans un affaissement voisin du désespoir. Il lui semblait que tout était perdu, que le monde allait finir, et il se plaignait amèrement de la fatalité; le tout, pour ne pas avoir rencontré, ainsi qu'il l'espérait, une femme qu'il ne connaissait pas deux jours auparavant.

Comme il avait fermé les yeux de son corps pour mieux voir le rêve de son âme, il sentit un vent léger lui rafraîchir le front; il souleva ses paupières, et vit, assise à côté de lui, par terre, Leila qui agitait un de ces petits pavillons d'écorce de palmier, qui servent, en Orient, d'éventail et de chasse-mouche. Il l'avait complétement oubliée.

— Qu'avez-vous, mon cher seigneur? dit-elle d'une voix perlée et mélodieuse comme de la musique. Vous ne paraissez pas jouir de votre tranquillité d'esprit; quelque souci vous tourmente. S'il était au pouvoir de votre esclave de dissiper ce nuage de tristesse qui voile votre front, elle s'estimerait la plus heureuse femme du monde, et ne porterait pas envie à la sultane Ayesha elle-même, quelque belle et quelque riche qu'elle soit.

Ce nom fit tressaillir Sidi-Mahmoud sur son divan, comme un malade dont on touche la plaie par hasard; il se souleva un peu et jeta un regard inquisiteur sur Leila, dont la physionomie était la plus calme du monde et n'exprimait rien autre chose qu'une tendre sollicitude. Il rougit cependant comme s'il avait été surpris dans le secret de sa passion. Leila, sans faire attention à cette rougeur délatrice et significative, continua à offrir ses consolations à son nouveau maître :

— Que puis-je faire pour éloigner de votre esprit les sombres idées qui l'obsèdent; un peu de musique dissiperait peut-être cette mélancolie. Une vieille esclave qui avait été odalisque de l'ancien sultan m'a appris les secrets de la composition; je puis improviser des vers et m'accompagner de la guzla.

En disant ces mots, elle détacha du mur la guzla au ventre de citronnier, côtelé d'ivoire, au manche incrusté de nacre, de burgau et d'ébène, et joua d'abord avec une rare perfection la tarabuca et quelques autres airs arabes.

La justesse de la voix et la douceur de la musique eussent, en toute autre occasion, réjoui Sidi-Mahmoud, qui était fort sensible aux agrémens des vers et de l'harmonie; mais il avait le cerveau et le cœur si préoccupés de la dame qu'il avait vue chez Bedredin, qu'il ne fit aucune attention aux chansons de Leila.

Le lendemain, plus heureux que la veille, il rencontra Ayesha dans la boutique de Bedredin. Vous décrire sa joie serait une entreprise impossible; ceux qui ont été amoureux peuvent seuls la comprendre. Il resta un moment sans voix, sans haleine, un nuage dans les yeux. Ayesha, qui vit son émotion, lui en sut gré et lui adressa la parole avec beaucoup d'affabilité, car rien ne flatte les personnes de haute naissance comme le trouble qu'elles inspirent. Sidi-Mahmoud, revenu à lui, fit tous ses efforts pour être agréable, et comme il était jeune, de belle apparence, qu'il avait étudié la poésie et s'exprimait dans les termes les plus élégans, il crut s'apercevoir qu'il ne déplaisait point, et il s'enhardit à demander un rendez-vous à la princesse dans un lieu plus propice et plus sûr que la boutique de Bedredin.

— Je sais, lui dit-il, que je suis tout au plus bon pour être la poussière de votre chemin, que la distance de vous à moi ne pourrait être parcourue en mille ans par un cheval de la race du prophète toujours lancé au galop; mais l'amour rend audacieux, et la chenille éprise de la rose ne saurait s'empêcher d'avouer son amour.

Ayesha écouta tout cela sans le moindre signe de courroux, et, fixant sur Sidi-Mahmoud des yeux chargés de langueur, elle lui dit :

— Trouvez-vous demain à l'heure de la prière dans la mosquée du sultan Hassan, sous la troisième lampe; vous y rencontrerez un esclave noir vêtu de damas jaune. Il marchera devant vous, et vous le suivrez. »

Cela dit, elle ramena son voile sur sa figure, et sortit.

Notre amoureux n'eut garde de manquer au rendez-vous : il se planta sous la troisième lampe, n'osant s'en



écarter de peur de ne pas être trouvé par l'esclave noir, qui n'était pas encore à son poste. Il est vrai que Sidi-Mahmoud avait devancé de deux heures le moment indiqué. Enfin il vit paraître le nègre vêtu de damas rouge, il vint droit au pilier contre lequel Sidi-Mahmoud se tenait debout. L'esclave l'ayant regardé attentivement, lui fit un signe imperceptible pour l'engager à le suivre. Ils sortirent tous deux de la mosquée. Le noir marchait d'un pas rapide, et fit faire à Sidi-Mahmoud une infinité de détours à travers l'écheveau embrouillé et compliqué des rues du Caire. Notre jeune homme, une fois, voulut adresser la parole à son guide ; mais celui-ci, ouvrant sa large bouche meublée de dents aiguës et blanches, lui fit voir que sa langue avait été coupée jusqu'aux racines. Ainsi il lui eût été difficile de commettre d'indiscrétions.

Enfin ils arrivèrent dans un endroit de la ville tout à fait désert et que Sidi-Mahmoud ne connaissait pas, quoiqu'il fût natif du Caire et qu'il crût en connaître tous les quartiers : le muet s'arrêta devant un mur blanchi à la chaux, où il n'y avait pas apparence de porte. Il compta six pas à partir de l'angle du mur, et chercha avec beaucoup d'attention un ressort sans doute caché dans l'interstice des pierres. L'ayant trouvé, il pressa la détente, une colonne tourna sur elle-même, et laissa voir un passage sombre, étroit, où le muet s'engagea, suivi de Sidi-Mahmoud. Ils descendirent d'abord plus de cent marches, et suivirent ensuite un corridor obscur d'une longueur interminable. Sidi-Mahmoud, en tâtant les murs, reconnut qu'ils étaient de roche vive, sculptés d'hiéroglyphes en creux, et comprit qu'il était dans les couloirs souterrains d'une ancienne nécropole égyptienne, dont on avait profité pour établir cette issue secrète. Au bout du corridor, dans un grand éloignement, scintillaient quelques lueurs de jour bleuâtre. Ce jour passait à travers les dentelles d'une sculpture évidée faisant partie de la salle où le corridor aboutissait. Le muet poussa un autre ressort, et Sidi-Mahmoud se trouva dans une salle dallée de marbre blanc, avec un bassin et un jet d'eau au milieu, des colonnes d'albâtre, des murs revêtus de mosaïques de verre, de sentences du Coran entremêlées de fleurs et d'ornemens, et couverte par une voûte sculptée, fouillée, travaillée comme l'intérieur d'une ruche ou d'une grotte à stalactites;

d'énormes pivoines écarlates posées dans des vases moresques de porcelaine blanche et bleu complétaient la décoration. Sur une estrade garnie de coussins, espèce d'alcôve pratiquée dans l'épaisseur du mur, était assise la princesse Ayesha, sans voile, radieuse, et surpassant en beauté les houris du quatrième ciel. — Eh bien ! Sidi-Mahmoud, avez-



vous fait d'autres vers en mon honneur? lui dit-elle du ton le plus gracieux en lui faisant signe de s'asseoir.

Sidi-Mahmoud se jeta aux genoux d'Ayesha, tira son papyrus de sa manche, et lui récita son ghazel du ton le plus passionné; c'était vraiment un remarquable morceau de poésie. Pendant qu'il lisait, les joues de la princesse s'éclairaient et se coloraient comme une lampe d'albâtre que l'on vient d'allumer. Ses yeux étoilaient et lançaient des rayons d'une clarté extraordinaire, son corps devenait comme transparent, sur ses épaules frémissantes s'ébauchaient vaguement des ailes de papillon. Malheureusement Sidi, trop occupé de la lecture de sa pièce de vers, ne leva pas les yeux et ne s'aperçut pas de la métamorphose qui s'était opérée. Quand il eut achevé, il n'avait plus devant lui que la princesse Ayesha qui le regardait en souriant d'un air ironique.

Comme tous les poëtes, trop occupés de leurs propres créations, Sidi-Mahmoud avait oublié que les plus beaux vers ne valent pas une parole sincère, un regard illuminé par la clarté de l'amour. — Les péris sont comme les femmes, il faut les deviner et les prendre juste au moment où elles vont remonter aux cieux pour n'en plus descendre. — L'occasion doit être saisie par la boucle de cheveux qui lui pend sur le front, et les esprits de l'air par leurs ailes. C'est ainsi qu'on peut s'en rendre maître.

— Vraiment Sidi-Mahmoud, vous avez un talent de poëte des plus rares, et vos vers méritent d'être affichés à la porte des mosquées, écrits en lettres d'or, à côté des plus célèbres productions de Ferdoussi, de Saâdi et d'Ibnn ben Omaz. C'est dommage qu'absorbé par la perfection de vos rimes allitérées, vous ne m'ayez pas regardée tout à l'heure, vous auriez vu... ce que vous ne reverrez peut-être jamais plus. Votre vœu le plus cher s'est accompli devant vous sans que vous vous en soyez aperçu. Adieu Sidi-Mahmoud, qui ne vouliez aimer qu'une péri.

Là-dessus Ayesha se leva d'un air tout à fait majestueux, souleva une portière de brocart d'or, et disparut.

Le muet vint reprendre Sidi-Mahmoud, et le reconduisit par le même chemin jusqu'à l'endroit où il l'avait pris. Sidi-Mahmoud, affligé et surpris d'avoir été ainsi congédié, ne savait que penser et se perdait dans ses réflexions, sans pouvoir trouver de motif à la brusque sortie de la princesse : il finit par l'attribuer à un caprice de femme, qui changerait à la première occasion ; mais il eut beau aller

chez Bedredin acheter du benjoin et des peaux de civette, il ne rencontra plus la princesse Ayesha; il fit un nombre infini de stations près du troisième pilier de la mosquée du sultan Hassan, il ne vit plus reparaître le noir vêtu de damas jaune, ce qui le jeta dans une noire et profonde mélancolie.

Leila s'ingéniait à mille inventions pour le distraire : elle lui jouait de la guzla; elle lui récitait des histoires merveilleuses; ornait sa chambre de bouquets dont les couleurs étaient si bien mariées et diversifiées, que la vue en était aussi réjouie que l'odorat; quelquefois même elle dansait devant lui avec autant de souplesse et de grâce que l'almée la plus habile; tout autre que Sidi-Mahmoud eût été touché de tant de prévenances et d'attentions; mais il avait la tête ailleurs, et le désir de retrouver Ayesha ne lui laissait aucun repos. Il avait été bien souvent errer à l'entour du palais de la princesse; mais il n'avait jamais pu l'apercevoir; rien ne se montrait derrière les treillis exactement fermés; le palais était comme un tombeau.

Son ami Abdul-Malek, alarmé de son état, venait le visiter souvent, et ne pouvait s'empêcher de remarquer les grâces et la beauté de Leila, qui égalaient pour le moins celles de la princesse Ayesha, si même elles ne les dépassaient, et s'étonnait de l'aveuglement de Sidi-Mahmoud; et s'il n'eût craint de violer les saintes lois de l'amitié, il eût pris volontiers la jeune esclave pour femme. Cependant, sans rien perdre de sa beauté, Leila devenait chaque jour plus pâle; ses grands yeux s'alanguissaient; les rougeurs de l'aurore faisaient place sur ses joues aux pâleurs du clair de lune. Un jour Sidi-Mahmoud s'aperçut qu'elle avait pleuré, et lui en demanda la cause :

— O mon cher seigneur, je n'oserai jamais vous la dire : moi, pauvre esclave recueillie par pitié, je vous aime; mais que suis-je à vos yeux? je sais que vous avez formé le vœu de n'aimer qu'une péri ou qu'une sultane; d'autres se contenteraient d'être aimés sincèrement par un cœur jeune et pur, et ne s'inquiéteraient pas de la fille du calife ou de la reine des génies : regardez-moi, j'ai eu quinze ans hier, je suis peut-être aussi belle que cette Ayesha dont vous parlez tout haut en rêvant; il est vrai que l'on ne voit pas briller sur mon front l'escarboucle magique, ou l'aigrette de plume de héron; je ne marche pas accompagnée de soldats aux mousquets incrustés d'argent et de corail. Mais cependant je sais chanter, improviser sur la guzla, je danse comme Emineh elle-même, je suis pour vous comme une sœur dévouée; que faut-il donc pour toucher votre cœur?

Sidi Mahmoud, en entendant ainsi parler Leila, sentait son cœur se troubler; cependant il ne disait rien et semblait en proie à une profonde méditation. Deux résolutions contraires se disputaient son âme : d'une part il lui en coûtait de renoncer à son rêve favori; de l'autre, il se disait qu'il serait bien fou de s'attacher à une femme qui s'était jouée de lui et l'avait quitté avec des paroles railleuses, lorsqu'il avait dans sa maison, en jeunesse et en beauté, au moins l'équivalent de ce qu'il perdait.

Leila, comme attendant son arrêt, se tenait agenouillée, et deux larmes coulaient silencieusement sur la figure pâle de la pauvre enfant :

— Ah! pourquoi le sabre de Mesrour n'a-t-il pas achevé ce qu'il avait commencé! dit-elle en portant la main à son cou frêle et blanc.

Touché de cet accent de douleur, Sidi-Mahmoud releva la jeune esclave et déposa un baiser sur son front.

Leila redressa la tête comme une colombe caressée, et, se posant devant Sidi-Mahmoud, lui prit les mains et lui dit :

— Regardez-moi bien attentivement; ne trouvez-vous pas que je ressemble fort à quelqu'un de votre connaissance?

Sidi-Mahmoud ne put retenir un cri de surprise :

— C'est la même figure, les mêmes yeux, tous les traits en un mot de la princesse Ayesha. Comment se fait-il que je n'aie pas remarqué cette ressemblance plus tôt?

— Vous n'aviez jusqu'à présent laissé tomber sur votre pauvre esclave qu'un regard fort distrait, répondit Leila d'un ton de douce raillerie.

— La princesse Ayesha elle-même m'enverrait maintenant son noir à la robe de damas jaune avec le sélam d'amour, que je refuserais de le suivre.

— Bien vrai? dit Leila d'une voix plus mélodieuse que celle de Bulbul faisant ses aveux à la rose bien-aimée. Cependant, il ne faudrait pas trop mépriser cette pauvre Ayesha, qui me ressemble tant.

Pour toute réponse, Sidi-Mahmoud pressa la jeune esclave sur son cœur. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit la figure de Leila s'illuminer, l'escarboucle magique s'allumer sur son front, et des ailes, semées d'yeux de paon se développer sur ses charmantes épaules! Leila était une péri!

— Je ne suis, mon cher Sidi-Mahmoud, ni la princesse Ayesha, ni Leila l'esclave. Mon véritable nom est Boudroulboudour. Je suis péri du premier ordre, comme vous pouvez le voir par mon escarboucle et par mes ailes. Un soir, passant dans l'air à côté de votre terrasse, je vous entendis émettre le vœu d'être aimé d'une péri. Cette ambition me plut; les mortels ignorans, grossiers et perdus dans les plaisirs terrestres ne songent pas à de si rares voluptés. — J'ai voulu vous éprouver, et j'ai pris le déguisement d'Ayesha et de Leila pour voir si vous sauriez me reconnaître et m'aimer sous cette enveloppe humaine. — Votre cœur a été plus clairvoyant que votre esprit, et vous avez eu plus de bonté que d'orgueil. Le dévouement de l'esclave vous l'a fait préférer à la sultane; c'était là que je vous attendais. Un moment séduite par la beauté de vos vers, j'ai été sur le point de me trahir; mais j'avais peur que vous ne fussiez qu'un poëte amoureux seulement de votre imagination et de vos rimes, et je me suis retirée affectant un dédain superbe. Vous avez voulu épouser Leila l'esclave, Boudroulboudour la péri se charge de la remplacer. Je serai Leila pour tous, et péri pour vous seul; car je veux votre bonheur, et le monde ne vous pardonnerait pas de jouir d'une félicité supérieure à la sienne. Toute fée que je sois, c'est tout au plus si je pourrais vous défendre contre l'envie et la méchanceté des hommes.

Ces conditions furent acceptées avec transport par Sidi-Mahmoud, et les noces furent faites comme s'il eût épousé réellement la petite Leila.

Telle est en substance l'histoire que je dictai à Scheherazade par l'entremise de Francesco.

— Comment a-t-il trouvé votre conte arabe, et qu'est devenue Scheherazade?

— Je ne l'ai plus vue depuis.

Je pense que Schariar, mécontent de cette histoire, aura fait définitivement couper la tête à la pauvre sultane. Des amis, qui reviennent de Bagdad, m'ont dit avoir vu, assise sur les marches d'une mosquée, une femme dont la folie était de se croire Dinarzade des *Mille et une Nuits*, et qui répétait sans cesse cette phrase :

« Ma sœur, contez-nous une de ces belles histoires que vous savez si bien conter. »

Elle attendait quelques minutes, prêtant l'oreille avec beaucoup d'attention, et comme personne ne lui répondait, elle se mettait à pleurer, puis essuyait ses larmes avec un mouchoir brodé d'or et tout constellé de taches de sang.

THÉOPHILE GAUTIER.

ÉTUDES RÉTROSPECTIVES.

DE LA MÉTOPOSCOPIE.

La métoposcopie ou l'étude des rides appliquée au caractère des hommes est un peu moins absurde que celle de la chiromancie. L'observation des lignes du front peut en effet amener à quelques notions vagues sur les habitudes qui les ont tracées. Cependant, nous mentionnons ici les règles principales de la métoposcopie plutôt comme un objet de curiosité que comme une science.

Des rides obliques au front, si elles se trouvent parallèles, annoncent une tête faible et un esprit soupçonneux.

Si ces rides parallèles sont presque droites, régulières, pas très-profondes, elles promettent du jugement, de la sagesse, de la probité, un esprit droit.

Un front qui serait bien ridé dans sa moitié supérieure, et sans rides dans sa moitié inférieure, serait l'indice certain de la stupidité.

Les rides ne se dessinent ordinairement qu'avec l'âge. Mais avant de paraître elles existent dans la conformation du front, et le travail souvent les prononce dans l'âge le plus tendre.

Il y a au front sept rides, ou lignes principales, qui le traversent d'une tempe à l'autre.

La planète de Saturne préside à la première, c'est-à-dire à la plus haute. La planète de Jupiter préside à la seconde de ces lignes. La planète de Mars préside à la troisième. Le Soleil préside à la quatrième. Vénus préside à la cinquième. Mercure préside à la sixième. La Lune préside à la septième, qui est la dernière, la plus basse et la plus voisine des sourcils.

Si ces lignes sont petites, tortueuses, faiblement marquées, elles annoncent un homme faible et dont la vie sera courte.

Si elles sont interrompues, brisées, inégales, elles amènent des maladies, des chagrins, des misères.

Mais lorsqu'elles sont bien également marquées, disposées avec grâce ou prononcées fortement, c'est l'indice d'un esprit juste, c'est le signe d'un homme bien constitué, c'est l'assurance d'une vie longue et heureuse.

Remarquons cependant que chez un homme à qui le travail ou des revers ont sillonné le front de rides profondes, on ne peut plus tirer de ce signe les mêmes conséquences; car alors ces lignes étant forcées, ce n'est plus que l'indice du courage et de la constance.

Quand la ligne de Saturne n'est point marquée, on doit s'attendre à des malheurs que l'on s'attirera par son imprudence.

Si elle se brise au milieu du front, on aura une vie agitée.

Si elle est prononcée fortement, c'est une heureuse mémoire, une patience sage, qui amènera le bonheur et la fortune.

Quand la ride de Jupiter est brisée, on est menacé de faire de grandes sottises.

Si elle n'est point marquée, c'est un esprit faible, inconséquent, qui restera dans la médiocrité.

Si, au contraire, elle se prononce bien, on peut compter sur les honneurs et la fortune, que l'on s'attirera par des actions prudentes et par un jugement droit dans toute sa conduite.

La ligne de Mars, brisée, promet un caractère inégal.

Si elle ne paraît point, c'est un homme doux, timide et modeste.

Si elle est fortement marquée : audace, colère, emportements.

Quand la ligne du Soleil manque tout à fait, c'est le signe de l'avarice.

Brisée et inégale, elle dénote un bourru bienfaisant, tantôt maussade et avare, tantôt aimable et généreux.

Fortement prononcée, elle annonce de la modération, de l'urbanité, du savoir-vivre, un penchant à la magnificence et le désir de faire des heureux.

La ride de Vénus est extrêmement importante, puisqu'elle influe sur les mœurs.

Cette ligne ne parut jamais sur le front de Newton.

La ride de Mercure, bien prononcée, annonce une belle imagination, des inspirations poétiques, du talent pour l'éloquence, et l'art heureux de parler avec succès en public.

Brisée, cette ligne ne promet qu'un homme ordinaire, qui aura, à la vérité, l'esprit de conversation, le ton de la société, mais qui ne s'élèvera jamais au-dessus de la sphère ordinaire.

Si la ligne de Mercure ne paraît pas du tout, ce sera un homme nul, peut-être stupide, sans imagination, sans éloquence.

Enfin, la ride de la Lune, qui est la dernière et la plus voisine des sourcils, annonce, lorsqu'elle est très-prononcée, un tempérament froid, une humeur mélancolique.

Inégale et brisée, elle promet des momens de gaîté entremêlés de momens de tristesse.

Si cette ride manque tout à fait, c'est l'agréable signe d'un homme enjoué, ami des divertissemens, et qui répand partout la gaîté, les jeux, les amusemens qu'il chérit.

Une croix sur la ride de Mercure annonce à celui qui la porte qu'il se consacrera aux lettres ou aux sciences, et qu'il publiera un ouvrage pour lequel il sera emprisonné, s'il ne lui arrive pas pis.

Lenglet-Dufresnoy, qui fit tant de voyages à la Bastille, avait cette croix bien prononcée.

Un jeune homme qui porterait sur le front deux lignes parallèles et perpendiculaires, peut être assuré qu'il se mariera deux fois; trois fois, si ces lignes sont au nombre de trois; quatre fois si elles sont au nombre de quatre; et ainsi de suite.

Le présage est constamment de la même force pour la jeune fille qui porte ces lignes sur le front, n'y fussent-elles qu'à demi marquées; et elle aura sept maris si elle a le front chargé de sept lignes perpendiculaires et parallèles.

Une figure qui aurait la forme d'un *C*, placée au haut du front, sur la ligne de Saturne, annonce une mémoire prodigieuse.

Ce signe était évident sur le front d'un jeune Corse, dont parle Muret, qui pouvait retenir en un jour et répéter sans effort dix-huit mille mots barbares qu'il n'entendait pas.

Un *C* sur la ligne de Mars présage le courage et la force du corps.

Ce signe était remarquable sur le front du maréchal de Saxe, qui montra tant de valeur dès son enfance, et qui était si robuste, qu'il cassait des barres de fer aussi aisément qu'un paysan ordinaire casse une branche d'arbre ou un bâton de bois blanc.

Un *C* sur la ligne de Vénus promet de mauvaises affaires dans les intrigues amoureuses.

Un *C* sur la ligne de Mercure annonce un esprit malfait, un jugement faux.

Un *C* entre les deux sourcils, au-dessous de la ride de la Lune, annonce un naturel prompt à s'emporter, une humeur vindicative.

On remarque que les hommes qui portent cette figure sont ordinairement des bretteurs, des duellistes, des boxeurs, toujours prêts à vider leurs querelles par le combat.

Les époux qui ont le front chargé de ce signe se battent en ménage.

Celui qui aura entre les deux sourcils, sur la ligne de la Lune, la figure d'un *X* mourra au champ d'honneur dans une grande bataille.

Le signe est bien différent si l'*X* est surmonté d'un *U*; car cette figure annonce, d'une manière presque infaillible, que celui qui la porte mourra malheureusement.

Celui qui porte au milieu du front, sur la ride du Soleil, une petite figure carrée ou un triangle, fera une grande fortune sans peine et sans travaux.

Si ce signe est à droite, toujours sur la même ligne, il promet une riche succession.

S'il est à gauche, il annonce qu'on possédera des biens mal acquis.

La figure de trois S rapprochés, en quelque endroit du front qu'ils se trouvent, est encore bien funeste : celui qui porte ce signe se noiera infailliblement, s'il n'évite l'eau avec le plus grand soin.

Deux lignes partant du nez, et se recourbant des deux côtés sur le front, au-dessus des yeux, annoncent que l'on aura des procès pour lesquels on ira en prison.

Si ces deux lignes traversent la ride de la Lune, on doit craindre les galères.

Si ces lignes sont au nombre de quatre, et qu'elles se recourbent deux à deux sur le front, on est presque sûr d'être un jour prisonnier de guerre et de gémir captif sur un sol étranger.

Des figures rondes, dans la partie droite du front, sur la ligne de la Lune, annoncent des maladies aux yeux.

Au milieu de la même ligne, ces ronds présagent qu'on deviendra borgne, si on ne l'est pas. *Docteur* FRANTZ.

BEAUX-ARTS.



L'art est assurément une noble et grande chose, à laquelle on ne saurait payer un trop immense tribut d'admiration ; mais quand l'art, sans rien perdre de sa grandeur et de sa noblesse, s'applique à devenir utile, il mérite à la fois l'ad-

miration et la reconnaissance. Aussi, comprend-on bien vite la pensée qui a porté M. Ziegler à oublier, pour quelques instans, les pinceaux qui ont produit la coupole de la Madeleine et le *saint Luc peignant la Vierge*. En effet, il s'agissait de régénérer en France la céramique, tombée aussi bas que possible. Non-seulement la poterie domestique, mais encore les porcelaines de nos manufactures royales, n'affectent que des formes triviales; mais leurs proportions vulgaires, et depuis trop longtemps imitées de l'antique, ne se rachètent point même par de l'utilité; elles sont à la fois laides et incommodes.

M. Ziegler, les yeux fatigués par ses travaux d'artiste, est allé se reposer aux portes de Beauvais, à Voisinlieu, dans un atelier de simple potier. Là, il a d'abord fait construire un four qui pût donner à la cuite des terres plus de solidité et d'éclat; puis il s'est mis à dessiner et à faire modeler, par ces ouvriers habitués naguère encore à de grossières besognes, des modèles élégans, d'un goût correct et d'une forme à la fois irréprochable et commode. Il a eu recours, pour créer ces modèles, aux études qu'il a faites sur l'Italie et sur l'Espagne. Les caprices du feu lui sont venus ensuite en aide; ils ont donné au grès tantôt les tons vigoureux d'un pourpre foncé, tantôt les reflets argentins d'un blanc mat. Quand les vases sortis de la fournaise de Voisinlieu furent mis en vente dans quelques magasins de Paris, leur apparition produisit une surprise générale et une sensation profonde. On se demandait avec curiosité d'où provenaient ces vases, qui formaient avec la poterie usuelle un contraste si piquant et si victorieux. Peu à peu le secret de M. Ziegler s'ébruita; on sut que ces petites merveilles s'opéraient sous ses yeux et à l'aide de ses dessins... Alors, on ne s'étonna plus; on comprit sans peine la supériorité de cette poterie.

Comme on peut s'en convaincre par la gravure jointe à cet article, M. Ziegler ne s'est point borné à faire fabriquer des objets d'ornement; non-seulement ses potiers ont produit des vases à fleurs, des jardinières; mais encore des ustensiles de table, des cruchons et des bouteilles. La chimie et l'industrie lui doivent enfin des appareils qu'il fallait naguère encore construire en cuivre, et dont le prix se trouve, de la sorte, réduit de plus de trois cinquièmes. Il faut citer surtout des *serpentins*, que les Anglais seuls avaient su fabriquer jusqu'à présent, et que leur enviaient et leur achetaient, à haut prix, nos savans et nos fabricans pour certaines opérations où les serpentins de cuivre ne sauraient être employés.

C'est seulement en les voyant qu'on peut se faire une idée des produits de la manufacture de Voisinlieu.

Parmi ces produits, on remarque surtout un vase de proportions gigantesques, d'une forme pure et élégante, orné d'immenses ciselures mauresques, qui est tout à la fois un chef-d'œuvre d'art et un chef-d'œuvre de fabrication. L'essai en est considéré, par les praticiens et les potiers, comme un tour de force, à raison des difficultés qu'a dû rencontrer le tourneur dans l'exécution. En effet, il est d'une seule pièce, et s'élève à la hauteur de 170 centimètres. On doit dire que, passé certaines dimensions, la grandeur des pièces est un point de la plus haute importance dans la valeur et le mérite des ouvrages céramiques. Les grands vases qui se font à Sèvres sont composés de divers morceaux qui se joignent dans les moulures par des montages en bronze doré. Les Chinois fabriquent de grandes porcelaines d'une seule pièce, qui atteignent les proportions de 130 centimètres; aussi passent-ils, avec raison, pour les premiers potiers du monde. Ces indications ne sont qu'un mince abrégé de celles qui seraient nécessaires pour comprendre l'importance du grand vase de Voisinlieu. La pureté des lignes, les anses à jours comme une dentelle de Venise, les inscriptions, les armoiries, les ornemens et la vierge orientale placée au centre, exigeraient une description pour laquelle les termes techniques n'existent pas.

Tantôt c'est une feuille qui se replie et forme un vase charmant; une autre fois, c'est un petit cep de vigne qui s'enlace élégamment autour d'une coupe svelte et dont les rameaux légers se détachent à jour. Plus loin, c'est une idylle de Théocrite traduite sur le grès. Autre part, sur les parois découpées d'une jardinière, des oiseaux à longues plumes et des renards soyeux se jouent au milieu des fleurs et des fruits. Sur un autre rang s'élancent des vases aux contours délicieux qui charment et rappellent constamment les regards, soit que l'artiste en ait trouvé le dessin dans les inspirations d'une vie consacrée tout entière au culte de la forme et du beau, soit qu'il en ait dérobé le modèle aux fleurs les plus charmantes. Nous nous extasions devant les poteries romaines que chaque jour fait découvrir dans les fouilles de Pompeï et d'Herculanum, nous admirons avec quelle noble simplicité sont confectionnés ces ustensiles consacrés aux plus humbles usages de la vie domestique. Bientôt nous n'aurons plus rien à envier à l'antiquité. Cette régénération de la céramique, déjà de toutes parts on s'empresse de la parodier en attendant qu'on puisse l'imiter; mais ce moment est loin encore. Sous les yeux d'un homme supérieur, les ouvriers, ces machines routinières, si difficiles à diriger quand on les sort de la voie battue, ont pu exécuter des chefs-d'œuvre; mais sous une impulsion faible et médiocre, ils ne sauraient produire d'heureux résultats. Les poteries de Voisinlieu, comme celles de Bernard Palissy, resteront donc longtemps, et peut-être toujours, sans rivales. S. H. B.



Fac simile d'un croquis de M. Ziegler.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

LA PANTHÈRE NOIRE.

La famille des chats, parmi les carnassiers digitigrades, est une des plus naturelles et des plus aisées à caractériser par ses ongles robustes, pointus, tranchants, rétractiles, s'allongeant au dehors ou se retirant dans une gaîne particulière, selon que l'animal veut ou ne veut pas en faire usage. Mais quant à l'histoire des individus, elle a été embrouillée par les voyageurs et les naturalistes au point qu'il est aujourd'hui littéralement impossible de déterminer avec certitude le plus grand nombre des espèces. Celle dont nous avons à nous occuper ici est particulièrement dans ce cas. L'arimaou ou mélas constitue-t-il une espèce distincte, comme le pense Lesson? est-ce une simple variété de la panthère, comme le croient beaucoup de naturalistes? ou bien est-ce une variété de léopard, comme le disent G. Cuvier et Temminck? Mais en adoptant cette dernière opinion, nous tomberions dans un autre embarras, car Cuvier a dit: « *S'il existe* un léopard distinct spécifiquement de la panthère, je pense que ce doit être un animal dont nous avons reçu des peaux des îles de la Sonde. » (*Ossemens fossiles*). D'autre part, Temminck regarde comme des léopards tous les animaux d'Afrique que nous appelons panthères; d'où il résulte que Cuvier et Temminck nomment léopards deux espèces différentes. A laquelle des deux appartiendra l'arimaou?

Le mieux est de nous en rapporter à Lesson, qui a vu l'animal dans le pays qu'il habite, qui l'a fort bien décrit, et, ne fût-ce que pour éviter une discussion aussi ennuyeuse qu'inutile, tenons-le pour espèce, pour celle que Péron a fait connaître sous le nom de *felis melas*, pour la même dont le Jardin des Plantes vient de recevoir un jeune individu âgé de dix mois et ayant à peine atteint la taille d'un caniche.

Soit qu'un être vivant ait des racines qui l'attachent à la terre, soit que des nageoires, des ailes ou des pieds lui permettent de lutter en nageant contre le courant des fleuves, de se balancer dans les airs au-dessus des nuages ou de ramper lourdement sur la terre, l'être vivant, dis-je, tient par des liens puissants, quoique souvent occultes, au sol qui l'a vu naître. Ces liens, qu'il ne peut jamais rompre impunément, établissent entre la terre natale et lui mille rapports plus ou moins ostensibles ou mystérieux, constituant sa forme, ses couleurs, son caractère, ses mœurs, ses habitudes, en un mot toutes ses conditions d'existence. Il faut donc, pour bien connaître un animal, bien connaître aussi le pays qu'il habite; puis, par une réaction singulière, la connaissance des êtres vivans jette de vives lumières sur l'histoire physique des contrées où on les rencontre. Aussi les naturalistes, qui commencent à se douter de ces harmonies de la nature, comme aurait dit Bernardin de Saint-Pierre, mettent-ils aujourd'hui une grande importance à ce qu'ils appellent la géographie zoologique et botanique.

Or, pour bien faire de la géographie zoologique, je vous dirai que l'arimaou, ou mélas, ou panthère noire, ou léopard noir, selon qu'il vous plaira, habite, dans l'Océanie, l'île de Java, et ne se trouve nulle autre part; que cette île, séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde, s'étend de l'ouest à l'est, en s'inclinant un peu vers le sud, dans une longueur de deux cent quarante lieues, entre les 103e et 112e degrés de longitude, et qu'elle est coupée obliquement par le 7e degré de latitude sud. Sa largeur varie de quatorze à cinquante lieues. Voilà pour la satisfaction des zoologistes-géographes; mais ce n'est pas assez pour la vôtre et pour la mienne: une géographie de noms et de latitudes est sèche, ennuyeuse et tout à fait stérile pour la science du *Musée des Familles*. Essayons donc de faire mieux, ou du moins autrement.

En 1835, un jeune naturaliste français que j'appellerai Alfred, le fusil double sur l'épaule, le sac sur le dos et le couteau de chasse au côté, gravissait avec lenteur la montagne de Balambuang, volcanique comme le sont près de la moitié des trente-huit montagnes de Java. Celle-ci est dans le district dont elle porte le nom, à l'est de l'île. A côté du jeune homme marchaient deux braves soldats du Sousounan, haut et gracieux empereur de Java, dont la puissance est presque égale à celle d'un premier commis de la Compagnie hollandaise des Indes. L'un, nommé Banka, était de petite taille, mais bien fait; la couleur de sa peau était d'un noir assez intense. Il portait sur la tête une sorte de chapeau à visière, orné sur les côtés de deux oreilles de tigre; un pantalon assez collant, en coton rayé, paraissait sous une longue robe d'indienne à collet, qui était serrée autour du corps par une ceinture de cuir doré dans laquelle étaient passés, à gauche un krick ou kriss, sorte de poignard à lame très-courbée, à droite un large et court cimeterre. Un fusil simple, à long canon, pendait sur ses épaules, et il portait à la main une lance de sept à huit pieds de longueur. A la couleur de sa peau et à son costume, on reconnaissait un montagnard de cette race nègre probablement primitive, qui s'éteint peu à peu et finira par disparaître.

L'autre soldat avait la peau d'un jaune tanné et la tête couverte d'un léger bonnet rond à créneaux, ce qui annonçait un Bhoumi, ou Javanais blanc; du reste son costume était semblable à celui de son compagnon. Il s'appelait Koapang.

Tous deux étaient les meilleurs musulmans de l'île, ce qui ne les empêchait pas d'adorer de temps en temps le Soleil comme les plus anciens naturels de Java, de croire fermement à la religion de *Bouddha*, comme leurs ancêtres morts il y a douze cents ans; d'être convaincus de la divinité de *Brahma*, comme leurs ancêtres morts depuis trois cents ans; de regarder Mahomet comme le prophète de Dieu, en lui donnant néanmoins pour escorte quelque vingtaine de bons ou de mauvais génies, parmi lesquels: les *banaspatis*, habitant les grands arbres des forêts et errant pendant la nuit pour faire le mal; les *kabo-kamalis*, qui, sous la forme de buffles, protégent les voleurs et les malfaiteurs; les *barkasahans*, qui ne valent pas mieux et habitent les airs; les *wiwi*, qui, sous la forme de grandes femmes blanches, enlèvent les enfans pour les manger; les *prayangans* des forêts et des rivières, qui, sous la forme

de belles filles, séduisent les hommes et les rendent fous.

Le jeune naturaliste avait habité Batavia pendant près de trois ans, puis il était venu à Sourabaya après avoir visité les principales villes de l'empire, savoir : Chéribon, Tjidammer et Samarang; c'est-à-dire qu'il ne lui restait plus à voir que Balambuang pour avoir exploré toute l'île, et il s'y rendait avec l'escorte de ses guides. Au moment où nous les mettons en scène, les deux insulaires discutaient sur la noblesse de leur origine respective :

— Moi, disait Koapang à Banka, je descends en droite ligne de Vichnou, un des plus puissans des trente mille dieux de mes pères, après Siva, Bouddha, Brahma, Dourga, Sourya, Mahomet, qui est le prophète chéri du dieu grand et tout-puissant Mahadeva, et après une centaine d'autres; voilà pourquoi je suis jaune et plus noble que toi, dont le premier aïeul était un singe wouwou (1).

Et Banka convenait naïvement de cette origine.

— Hélas! hélas! s'écriait-il, pourquoi faut-il que mes aïeux wouwous ne m'aient laissé poûr tout héritage que la couleur noire de leur peau? Si j'étais jaune comme l'écorce du cannellier, la belle Praho-Dienga n'eût pas rejeté l'hommage de mon amour, et aujourd'hui je serais l'homme le plus heureux du monde. Mais Praho-Dienga ne peut aimer qu'un descendant de Vichnou ou du ventre de Brahma, car c'est la plus belle des créatures, et c'est d'elle qu'un de nos grands poëtes a dit : (Ici Banka se mit à chanter.)

« Le doux visage de la vierge que j'aime brille comme « la lune; l'éclat du soleil pâlit en sa présence, parce qu'elle « en a dérobé les rayons. Elle est si belle que sa beauté ne « peut être décrite.

« Rien ne manque à sa taille légère et gracieuse comme « le tronc souple du cocotier; ses cheveux, lorsqu'elle les « laisse flotter sur ses épaules, tombent jusqu'à ses pieds en « boucles noires et ondoyantes.

« Ses sourcils sont comme deux feuilles de l'arbre *imbo;* « ses yeux sont étincelans, son nez aquilin; ses dents noi- « res, luisantes et parfaitement rangées; ses lèvres ont la « couleur de l'écorce fraîche et vermillonnée du *mangous-* « *tan*; ses joues ont la forme du fruit arrondi du *dou-* « *rian.*

« Ses deux seins, parfaitement ronds, s'inclinent l'un vers « l'autre; ses bras sont comme un arc tendu; ses doigts « sont longs et flexibles comme les épines du *dalap* des « forêts; ses ongles ressemblent à des perles.

« Sa peau est d'un jaune éblouissant, semblable à l'or « natif avant qu'il ait coulé dans le creuset du fondeur; « son pied s'aplatit sur la terre comme le bouclier infé- « rieur de la tortue; sa démarche est majestueuse comme « celle d'un éléphant.

« Qu'elle est ravissante, la vierge de Java, quand elle est « parée d'un *chindi-patolo* vert, entouré d'une ceinture « d'or; à ses doigts sont des bagues production de la mer, « et ses boucles d'oreilles sont d'émeraudes entourées de « rubis et de diamans.

« Ses longs cheveux sont attachés par une flèche d'or or- « née de rubis, enchâssée d'or et d'émeraudes; son collier « est formé de sept pierres précieuses. Elle se parfume « avec tant d'art, qu'il est impossible de reconnaître l'o- « deur d'aucun parfum (2). »

Ils en étaient là de leur conversation quand un cri sinistre, semblable à celui d'un dogue enroué, se fit entendre dans la forêt dont ils suivaient la lisière. Nos voyageurs s'arrêtèrent subitement et préparèrent leurs armes.

(1) *Hylobates Leuciscus*, sorte de gibbon.

(2) Chanson d'un ancien poëte javanais, traduite en anglais par MM. Raffles et Crawfurd.

— Est-ce un tigre, demanda Alfred?

— Non, dit Banka, mais cela n'en vaut guère mieux pour nous, car j'ai reconnu la voix de l'arimaou.

— Et moi, je le vois, ajouta Koapang en lui montrant du doigt un teck, ou kijatil (1), arbre gigantesque, le plus grand des végétaux connus, qui s'élevait isolément près de la lisière du bois. Son tronc droit et très-gros, le meilleur pour les constructions navales, se bifurquait en énormes branches, et dans cette bifurcation on apercevait quelque chose de noir avec deux yeux étincelans, d'un rouge ensanglanté. Voir cet objet et le coucher en joue fut pour Alfred un seul mouvement; mais Banka lui saisit le bras :

— Qu'allez-vous faire? lui dit-il. Si vous le manquiez, l'un de nous serait perdu. L'arimaou a crié, c'est une preuve qu'il ne pense pas à nous attaquer; car il est perfide, et ne saisit jamais sa proie que par surprise, après s'en être approché en rampant silencieusement, ou après l'avoir attendu blotti dans une embuscade. Retirons-nous sans bruit, et observons-le de loin si cela pique votre curiosité.

Ils se retirèrent en effet; puis, quand ils furent à une distance convenable, ils se glissèrent tous trois dans un buisson de cotonniers et d'orangers, et se cachèrent dans l'épais feuillage.

— L'arimaou, disait Banka en baissant la voix, est un animal farouche, indomptable, qui n'habite que les plus sombres forêts. Il monte avec beaucoup d'agilité sur les arbres, au moyen de ses ongles puissans et crochus, et il poursuit de branche en branche, jusqu'à leur sommet, les singes mes cousins, les wouwous, et les autres animaux grimpeurs dont il se nourrit. Ses yeux sont vifs, inquiets, dans un mouvement continuel; son regard est cruel, effrayant, et ses mœurs sont d'une atroce férocité. Cependant il n'attaque pas l'homme quand il n'en est pas insulté; mais à la moindre provocation, il entre en fureur, se précipite sur lui avec la rapidité de la foudre et le déchire avant qu'il ait eu le temps de penser à la possibilité d'une lutte. Pendant le jour, il reste caché dans des halliers et des buissons touffus, et ne se jette sur ses malheureuses victimes que lorsqu'un funeste hasard les amène auprès de son repaire. C'est alors qu'il s'élance et brise le crâne du stupide émou (2), oiseau énorme comme l'autruche, sans ailes ni plumes, couvert de longs poils noirs et plats, et ayant sur la tête un casque de corne qui lui devient inutile. Il égorge de même le méjangan-banjoé (3), semblable à votre cerf d'Europe; le kijang (4), plus petit que le précédent, et cent autres espèces d'animaux; car, après le tigre rayé (5), le rhinocéros (6), qui, outre la longue et terrible corne qu'il a sur le nez, a encore la peau cuirassée, l'arimaou règne en maître dans les forêts. Il ose même se jeter sur le farouche arni (7), et si du premier bond il parvient à éviter l'atteinte de ses cornes longues de trois à quatre pieds, il finit par le terrasser.

« Mais c'est surtout pendant la nuit que l'arimaou est un objet d'effroi pour tous les êtres vivans. Il sort de sa retraite et vient rôder silencieusement autour des habitations isolées pour surprendre les animaux domestiques, les chiens surtout, pour lesquels il a un goût prononcé. Aussi ignoble que féroce, faute de proie vivante il se nourrit de

(1) *Tectona grandis.*

(2) *Casuarius emu*, ou casoar à casque.

(3) Ou cerf d'eau, *cervus hippelaphus.*

(4) *Cervus muntjak.*

(5) *Felis tigris.*

(6) *Rhinoceros javanicus.*

(7) *Bos arni*, ou buffle de Java.

cadavres corrompus. Dans sa cruauté, sans exemple chez les autres animaux, il n'épargne pas même sa propre famille. L'arimaou poursuit et dévore le kuwuk (1), le chat des bois (2), l'arimaou-dahaw (3), qui sont ses petits cousins, et il dévorerait son grand parent le tigre (4) et son enfant adultérin le léopard (5), s'il était le plus fort.

— Silence, dit Alfred en se mettant un doigt sur la bouche, voici une nouvelle scène qui se prépare.

En effet, un cambing-houtan, ou chèvre des bois (6), au corps épais, aux cornes rondes, aiguës, noires comme son pelage, sortait de la forêt et, par un hasard fatal, dirigeait sa marche indolente auprès de l'arbre sur lequel l'arimaou était en embuscade. Celui-ci se faisait petit, s'aplatissait contre l'écorce de la branche qui le cachait, tournait doucement autour du tronc pour se masquer, et ses yeux brillants ne quittaient pas sa victime. La malheureuse gazelle s'approcha sans défiance, en broutant nonchalamment tantôt les rameaux fleuris du cachang (7), dont la fève est bonne à manger; les larges feuilles du bendoud (8), arbrisseau d'où découle la gomme élastique ; tantôt les épis gracieux d'une des cent variétés de riz (9) cultivées dans l'île ; ceux du javoua (10), dont Java a tiré son nom, ou les panicules légères et gracieuses de la canne à sucre sauvage (11). L'infortunée gazelle était encore à trente pas de l'arbre, quand tout à coup, par un bond prodigieux, l'arimaou s'élança sur son dos en poussant un râlement sourd, guttural, ayant de l'analogie avec le sifflement de ces horribles serpens ular-sawa (12), qui ont plus de trente pieds de longueur. L'antilope fut renversée par le choc; avec une de ses pattes, qu'il lui passa sous la mâchoire inférieure, il lui releva la tête, et d'un coup de dent il lui brisa le crâne; puis après s'être accroupi sur son corps palpitant, il se mit à lui manger la cervelle.

Pendant ce temps-là Alfred put juger parfaitement de la force, de la souplesse et de l'agilité du terrible animal : sa taille égalait celle d'un léopard; son pelage était entièrement d'un noir brillant, même sous le ventre, et dans une certaine incidence de lumière, on distinguait sur ses flancs, non pas des taches, mais des zones d'un noir plus intense et plus lustré.

— Banka, dit le naturaliste, prends ton fusil, glisse-toi en silence derrière ces bosquets de gomouti (13), et fais feu sur le monstre.

A cette proposition, Banka resta saisi de stupéfaction.

— De par Bouddha et Mahomet, dit-il, je ne crois pas que mon ingrate fiancée Praho-Dienga soit une prayangan, quoique ce soit la plus belle fille que je connaisse, car elle ne m'a pas encore rendu assez fou pour que j'aille stupidement me faire dévorer sur les simples ordres d'un Franguis (14) et par pure rodomontade.

(1) Ou chat ondé, *felis undata* et *minuta*.
(2) *Felis diardi*.
(3) *Felis macrocelis*.
(4) *Felis tigris*.
(5) Les Javanais croient que le mélas est une panthère, et dans l'Inde on croit, comme faisaient les Grecs, que le léopard est l'enfant adultérin du lion et de la panthère ; c'est pour cela que dans le moyen âge on lui a donné le nom de *leo-pardalis*, ou en français lion-panthère.
(6) *Antilopa sumatrensis*.
(7) *Mimosa scandens*.
(8) *Ficus elasticus*.
(9) *Oriza sativa*.
(10) Millet, *panicum italicum*.
(11) *Saccharum officinarum*.
(12) *Coluber javanicus*.
(13) *Arenga comutus*, sorte de palmier.
(14) Les Javanais donnent ce nom de Franguis, non-seulement aux Français, mais à tous les Européens.

— En ce cas j'irai donc, répondit le naturaliste en riant. Puis se masquant le mieux possible derrière les buissons, il se glissa témérairement jusqu'à cinquante pas de la panthère noire, et celle-ci était trop occupée à dévorer sa proie pour s'en apercevoir. Tout à coup, et simultanément avec la détonation du fusil, l'animal furieux bondit perpendiculairement à dix pieds de hauteur, puis il retomba lourdement sur la terre, car la balle lui avait traversé le cœur; lorsque Alfred le poussa du pied, il était mort. Les deux Javanais accoururent et félicitèrent le Franguis sur son intrépidité, et, sans plus tarder, ils se mirent à dépouiller l'arimaou au moyen de leurs kriss

— Béni soit le prophète et mon divin ancêtre Vichnou, s'écria joyeusement Koapang; nous voilà maintenant une belle fourrure dont nous ferons hommage aux grâces de la première ronguin (danseuse) que nous rencontrerons, et je me charge de la lui offrir. Quant à la gazelle, Banka va la charger sur ses robustes épaules, et nous en ferons un excellent dîner si les dadoung-awou (1) nous le permettent. Tout près d'ici, ajouta-t-il en se rengorgeant vaniteusement, demeure mon ancien et noble ami Para-Yata, avec lequel j'ai fait les dernières campagnes de Matarem. Il fut longtemps mon babakel (2), puis mon tindih (3), puis enfin mon widana (4) lorsque je servais sous les ordres immédiats de mon magnifique maître le senapati (5). Allons lui demander cette hospitalité qui n'a jamais été refusée par un Javanais, surtout quand on arrive chez lui les mains pleines, et je suis bien certain que sur la recommandation de son ancien ami Koapang, il vous fera boire le vin qu'il tire des plus beaux goumoutis qu'il y ait dans le pays, et manger du gaula itan (sucre) qu'il sait si bien faire préparer avec la séve du même palmier.

Cela dit, les trois voyageurs se remirent en marche, Alfred les questionnant sans cesse sur les productions naturelles du pays, sur les mœurs des habitans et sur l'origine présumée de ces magnifiques ruines antiques parsemées avec profusion dans le territoire de Java, et comparables à tout ce qu'il avait vu de plus surprenant en ce genre dans l'Inde et en Égypte. Banka trouvait le moyen de mêler à la conversation le nom de l'ingrate et belle Praho-Dienga ; Koapang faisait avec orgueil l'étalage exagéré des richesses de son excellent ami Para-Yata :

« Il possède, disait-il, cet immense pays que vous voyez s'étendre depuis le haut sommet du Balambuang jusque sur les rives fertiles de la rivière Jaune, où les crocodiles, doux comme des agneaux pour leurs amis, reconnaissent les gens du pays au point de ne dévorer que les étrangers. On trouve dans ses forêts, ses vergers ou ses champs : le rarak (6), dont les racines et les fruits écrasés remplacent le savon pour nettoyer le linge ; le mangoustan (7), dont les fruits sont d'une saveur et d'un parfum exquis ; le jack, ou rima (8), que vous autres Franguis appelez arbre-à-pain à cause de la saveur de ses fruits, gros comme la tête d'un enfant; le dattier (9), que les Arabes d'Afrique nomment le père nourricier du désert; le pi-

(1) Bons génies des chasseurs.
(2) Ou serabat, lieutenant, commandant quarante hommes.
(3) Ou lourah, capitaine, commandant quatre-vingts hommes; ils ont par conséquent deux babakels sous leurs ordres.
(4) Colonel ou général, commandant trois cent vingt hommes et ayant sous ses ordres quatre tindihs.
(5) Ou seigneur de la guerre, titre que l'on donne au souverain quand il commande en personne.
(6) *Sapindus saponaria*.
(7) *Garcinia mangostana*.
(8) *Arctocarpus incisa*.
(9) *Phœnix dactylifera*.



La Panthère noire.

sang (1), dont nous cultivons trois espèces fournissant toutes des bananes excellentes; le grenadier (2); le figuier (3); l'oranger et le pampelmouse (4); l'ananas (5); le jambo (6), dont le fruit, de la grosseur d'une très-petite orange, a la chair sèche et sans odeur, mais répand dans la bouche une agréable saveur de rose; le cocotier (7), célèbre par ses noix énormes, l'amande et le lait délicieux qu'elles renferment; le pinang (8), dont nous mâchons l'amande en mélange avec de la chaux et des feuilles de bétel (9); le poivrier aromatique (10); l'arbre à eau (11), qui laisse échapper une source d'eau fraîche et limpide quand le voyageur altéré perce le pétiole de sa feuille avec la pointe de son kriss; la vanille (12), apportée du Brésil; le kapol (13), avec le fruit duquel nous préparons la poudre de caris pour aromatiser nos ragoûts; le benjaoy (14), dont la résine est un parfum si estimé; le tamarinier (15) à longues gousses contenant une pulpe sucrée que les singes et les wouwous, ancêtres de Banka, aiment beaucoup; le cacaotier (16), présent le plus précieux que nous ait fait le Nouveau-Monde; le sagoutier (17), palmier dont le tronc recèle une délicieuse fécule; le dcharak (18), des graines duquel nous tirons une huile purgative: c'est chez nous un arbre élevé, et dans votre pays ce n'est qu'une plante annuelle; le café (19), qui aime à ouvrir ses fleurs odorantes sous l'ombrage protecteur du dalap (20) aux rameaux épineux; le manguier (21), dont le fruit, nommé mango ou mangue, est de la grosseur d'un abricot et d'une saveur délicieuse, quoique sentant un peu la térébenthine; le glougo (22), avec l'écorce duquel les habitans des îles de la mer du Sud font des étoffes, les Chinois du papier, et nous autres Javanais des cordes et de grossières toiles d'emballage; le bambou (23), gigantesque graminée dont le chaume ligneux, articulé, dépassant quelquefois en grosseur la cuisse d'un homme, s'élevant à cinquante pieds, est employé à une infinité d'usages; des fougères de 40 pieds de hauteur.

« Dans les immenses jardins de Para-Yata, vous verrez cultiver beaucoup de végétaux que vous possédez en Europe, la vigne, les melons, les courges, le maïs, le millet sorgho, le riz, les fèves, le piment; puis le cotonnier, la patate, le pastel; la brède, qui n'est rien autre chose que ce que vous appelez dans votre pays la morelle noire (24); l'yam, ou igname des Américains et l'indigotier (25).

« Mais, seigneur Franguis, je ne finirais plus si je voulais vous citer tous les végétaux utiles ou curieux qui ombragent les vastes domaines de mon intime ami, et je vous avouerai même que le directeur du jardin botanique de Batavia serait beaucoup plus apte que moi à vous faire connaître une foule d'autres végétaux précieux, tels que les ramboutan, kantang, wang-kodou (*morinda umbellata*); kappok, kavari, anak, mollo, bolanza, dourian; le sagamounda, sorte de palmier; le maguey, qui produit une espècee d'artichaut; le kabah, fournissant une huile balsamique; le tourennapi, qui sert à faire de jolis meubles, et mille autres. Cependant je ne peux passer sous silence le terrible antchar (1), dont vous avez sans doute entendu parler sous les noms de pohoun-oupas, bohon-upas, ipo, ipa ou upas. Son tronc, qui n'a pas moins de six pieds de diamètre, s'élève à plus de cent pieds de hauteur. On dit que si un oiseau vole au-dessus de sa cime, fût-ce aussi haut que les nuages, il tombe asphyxié; que si une gazelle passe en courant sous son ombre, elle meurt comme frappée de la foudre; que si un homme est assez téméraire pour en approcher de cent pas, il est aussitôt empoisonné; enfin on ajoute que ses funestes exhalaisons frappent de mort tous les êtres vivans à un quart de lieue à la ronde. Ces histoires sont des exagérations d'anciens voyageurs; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le suc laiteux qui découle de son tronc, quand on lui fait une entaille, est très-vénéneux, et que nous nous en servons pour empoisonner les petites flèches de bambou que nous lançons aux bêtes fauves avec nos sarbacanes. Nous employons aussi au même usage le suc de tchettik (2), petit arbrisseau presque rampant qui produit la noix vomique. »

La conversation en était là lorsqu'ils approchèrent de la superbe habitation de Para-Yata, et Alfred put juger, par la beauté et la grandeur des bâtimens, que son guide ne l'avait pas trompé sur la richesse du propriétaire. En effet, ses écuries étaient pleines de chevaux petits, mais vifs et vigoureux, de chameaux, d'ânes, de buffles employés à la selle et aux harnais. Dans ses pâturages paissaient de nombreux troupeaux de bœufs et de vaches, de moutons et de chèvres. Les cochons de la Chine s'engraissaient dans sa basse-cour, au milieu de plusieurs espèces de volailles importées d'Europe, tels que des poules, des faisans, des oies et des canards. Enfin Para-Yata possédait de vastes bois dans lesquels il allait chasser le tigre, la panthère, l'ours malais, puis des cailles, des pies, l'aigle blanc; l'argus, dont le magnifique plumage ne le cède qu'à celui du paon; une foule d'espèces de perroquets, parmi lesquels le kakatoë blanc, ayant sur la tête une belle hupe jaune, le lori rouge et cinquante autres tous parés des plus brillantes couleurs.

A mesure qu'ils approchaient de l'habitation, il semblait à Alfred que Koapang perdait un peu de son assurance; mais quand le soldat se trouva en face de Para-Yata, son désappointement fut complet, car son intime ami ne le reconnut pas et lui demanda d'un ton assez brusque qui il était. Alors Koapang s'agenouilla humblement devant lui et lui répondit:

— Haut et puissant widana, j'ai eu l'honneur de servir sous vos ordres lorsque vous faisiez la glorieuse campagne de Matarem.

— Ton nom?

— Koapang.

— En effet, je crois me souvenir d'un assez mauvais sujet qui s'appelait ainsi. Que me veux-tu?

(1) Ou bananier. *Musa sinensis, musa paradisiaca,* et *musa sapientum.*
(2) *Punica granatum.*
(3) *Ficus carica.*
(4) *Citrus aurantium* et *pompelmos.*
(5) *Bromelia ananassa.*
(6) *Eugenia jambos.*
(7) *Cocos nucifera.*
(8) *Areca catechu.*
(9) *Piper betel.*
(10) *Piper nigrum*
(11) *Ravenala madagascariensis*
(12) *Epidendrum vanilia.*
(13) *Amomum cardamomum.*
(14) *Styrax benzoin.*
(15) *Tamarindus indica.*
(16) *Theobroma cacao.*
(17) *Sagus Rumphii,* et *sagus raphia.*
(18) *Ricinus communis,* ou palma-christi.
(19) *Coffea arabica.*
(20) *Erythrina corallodendrum.*
(21) *Mangifera domestica.*
(22) *Broussonetia papyrifera,* ou mûrier à papier,
(23) *Bambusa arundinacea.*
(24) *Solanum nigrum.*
(25) *Indigofera macrostachya.*

(1) *Antiaris toxicaria.*
(2) *Strychnos tieute.*

— Je viens humblement vous demander l'hospitalité pour vos deux esclaves Banka et moi, et pour ce jeune kawi (1) franguis, dont la respectable occupation est d'enfiler des mouches, de courir après les hannetons, de confire des crapauds à l'eau-de-vie et de remplir ses poches de cailloux dans la crainte que le vent ne l'emporte.

Para-Yata fit signe à Koapang de se relever, et il se tourna vers Alfred, qui lui présentait une lettre circulaire de recommandation du directeur de la compagnie hollandaise de Batavia. Le noble widana, après y avoir jeté les yeux, prit une physionomie riante et dit au naturaliste :

— Par Allah et son prophète, vous vous présentez chez moi en assez mauvaise compagnie, jeune homme; mais vous n'en serez pas moins le très-bienvenu.

Alors il les fit entrer dans sa maison et remplit ses devoirs d'hospitalité de la meilleure grâce du monde, à cela près que Koapang et Banka dînèrent à l'office, et qu'Alfred seul eut l'honneur de manger à la table du maître. Le dîner fut excellent, car on servit : un ragoût de nids d'hirondelles salanganes, accommodé à la chinoise; un hachis de queue d'éléphant, un gigot de tigre braisé avec une sauce aux œufs de lézards, un salmis de petits chiens, une étuvée de nageoires de requins, une gelée de peaux de rhinocéros, une compote de sauterelles, une délicieuse gibelotte de rats de Bornéo, des chauves-souris de Brassilan à la crapaudine, des pieds de chameaux à la sauce Robert, un coulis de mouches de la Chine, un singe à l'étouffé, une meurette de lézards iguanes de Louçon; des anguilles de buissons (serpens) à la tartare, un bifteck de panthère, et dix autres plats aussi estimés ne paraissant que sur la table des grands, mais dont je ne vous parlerai pas ici, par la raison que je me souviens de temps à autre que c'est de géographie zoologique seulement que je devrais vous entretenir.

Au dessert, une porte s'ouvrit, et deux ronguins (danseuses) entrèrent en chantant, suivies de trois ou quatre joueurs d'instrumens.

— Je ne suis ni de rang assez élevé ni assez riche, dit le widana, pour avoir à mon service des bédoïos ou srampis (1); mais quand j'ai des hôtes que j'estime autant que vous, je fais venir pour les amuser des danseuses de Balambuang.

En finissant ces mots, d'un signe il ordonna aux ronguins de commencer leurs exercices. C'étaient deux jeunes filles aussi jolies qu'on peut l'être avec la peau d'un jaune de safran, des dents couleur de jais; une chevelure d'un noir de corbeau; des yeux pétillans de vivacité, des formes admirables et les proportions les plus gracieuses. Des fleurs odorantes étaient enlacées dans leurs cheveux tressés et noués au sommet de la tête; leurs bras, leurs épaules et une grande partie de leur poitrine étaient absolument nus; un corsage étroit, ou chindi-patola, en satin bleu brodé en argent, leur serrait la taille et ne remontait qu'au-dessous des seins : sous la ceinture, il se divisait en trois parties, dont une descendait par derrière en forme de demi-jupe, et deux flottaient sur les côtés en manière d'écharpes qu'elles agitaient en dansant; par-dessous était une jupe blanche de mousseline, sur laquelle étaient



(1) Savant.

(1) Sorte de bayadères à gages.

peintes de couleurs éclatantes, toutes sortes de fleurs et de figures bizarres. Elles portaient aux poignets des bracelets de perles, et aux oreilles des pandeloques en or. Leur danse est assez singulière, celle du tandak surtout; elle consiste à remuer avec une agilité extraordinaire et toujours croissante la tête, les yeux, la bouche, les bras, les mains, les doigts, les jambes, et en général toutes les parties du corps.

Les domestiques de Para-Yata n'avaient pu résister à la tentation de voir danser les ronguins, et ils étaient venus encombrer l'antichambre. Koapang, auquel de nombreuses libations de toddi et d'arrak avaient rendu toute sa présomption, entra dans la salle, demanda à son widana la permission de danser le tandak, et l'obtint. Alors la musique, composée d'un angkloung (1), d'un trawangsa (2) et d'un gong-kampoul (3), fit un tintamarre épouvantable en redoublant de force et de vitesse. Koapang, qui se piquait d'être un beau danseur, cherchait à imiter exactement tous les gestes de sa danseuse, et celle-ci, dans l'espérance de le vaincre par la fatigue, se trémoussait avec une rapidité prodigieuse. Cette espèce de lutte dura près d'une demi-heure; quand la ronguin le crut vaincu, elle s'approcha de lui pour lui demander son salaire, consistant ordinairement en quelques pichis (4), et lui laisser prendre un baiser par-dessus le marché, comme c'est l'usage. Mais le soldat, se redressant tout à coup avec une dignité affectée, prit la main de la jeune fille et lui dit avec dureté:

— Je n'embrasse pas les ronguins, et toi surtout, car je suis un descendant de Vichnou et je m'appelle Koapang!

A peine la pauvre danseuse eut-elle entendu ce nom prononcé d'une voix sourde et mystérieuse, qu'elle poussa un gémissement et tomba évanouie entre les bras de quelques domestiques. Cet événement fit une grande rumeur dans la maison, et Banka, resté avec le cuisinier chinois parce qu'il ne savait pas danser le tandak, accourut au bruit. A peine eut-il jeté les yeux sur la jolie malade, qu'il se mit à crier, à gémir, à s'arracher les cheveux et à invoquer tous les saints foéistes, bouddhistes, brahministes et mahométans:

— O ma chère, ma bien-aimée Praho-Dienga, gémissait-il dans son désespoir, faut-il que je te retrouve après deux ans d'absence pour te voir mourir entre mes bras? Ah! je t'en supplie, reviens à la vie, et je te donnerai un salindani (5) superbe que tu jetteras sur tes épaules, un kipass (6) d'oiseau de paradis, monté en or, pour t'éventer; un kiatcha (7) pour que tu admires ton joli visage, et mille autres belles choses encore que j'irai voler aux tchina (8) et aux serani (9). Reviens à toi! reviens à toi, douce fille de Balambuang, car ta mort me serait fatale, et il ne me resterait plus qu'à me mettre une chaîne de fer autour des reins et à me faire bonze, santon, caloender, marabout, derviche, ou bien encore pirate comme le plus enragé Orang-Malayou (10)!

On ne put parvenir à faire taire Banka qu'en le jetant à

(1) Sorte de flûte de Pan faite avec des tuyaux de bambous coupés de diverses longueurs et ajustés les uns contre les autres.

(2) Instrument à cordes ayant quelque analogie avec la guitare.

(3) Tambour de métal tout à fait semblable au gong des Chinois, mais plus petit. On frappe dessus avec des baguettes dont l'extrémité est garnie de gomme élastique.

(4) Petite monnaie d'étain dont il faut 560 pour valoir une piastre d'Espagne.

(5) Écharpe.

(6) Éventail.

(7) Miroir.

(8) Chinois.

(9) Chrétiens.

(10) Malais.

la porte, et la danseuse ouvrit enfin les yeux. Quand elle fut remise, Koapang lui mit sur la bouche l'index de sa main gauche, puis de la droite lui fit énergiquement signe de sortir. La jeune fille baissa tristement les yeux et sortit.

— Parbleu, dit Alfred à Para-Yata, quand ils furent seuls, voilà une scène qui finit assez singulièrement. Il faut que le nom de Koapang ait sur les danseuses une influence mystérieuse bien étonnante.

— Le drôle aura autrefois joué quelque mauvais tour à la pauvre fille, dit le widana, et il se sera fait reconnaître à elle pour ne pas lui donner les quelques pichis auxquels elle avait droit. Du reste, ce genre de femme est trop peu estimé dans ce pays-ci pour que nous nous en occupions davantage. Demain je me rends à Balambuang pour assister à un *rampok*, et si cela peut vous amuser, je vous y conduirai.

— J'accepte votre proposition avec le plus grand plaisir; mais je désirerais savoir ce que c'est qu'un rampok.

— Après le plaisir de lancer des cerfs-volans dans les airs, les Javanais n'en ont pas de plus grands que d'assister à des combats d'animaux, tels que ceux de grillons, de cail-



Combat de grillons.

les et de cochons; ces derniers ne sont l'amusement que du peuple. Les riches font des gageures quelquefois ruineuses dans les combats de coqs; mais il n'y a que les grands qui puissent donner au peuple le spectacle d'un rampok, combat de buffles, de tigres, d'arimaous, que l'on met aux prises entre eux et quelquefois avec des hommes condamnés, ou même avec de braves soldats (1). On nomme aussi rampok une chasse aux tigres et aux arimaous, qui consiste à les traquer dans les bois, à les entourer d'un triple rang de chasseurs et à les tuer à coups de lance lorsqu'ils veulent franchir cette enceinte.

Le lendemain c'était le *doïto* (2). A peine le soleil se le-

(1) Cette barbare coutume a été abolie, et le dernier combat de criminels contre des tigres, a eu lieu en 1812, à Djokjokatra.

(2) Dimanche. *Loma*, lundi *angara*, mardi; *bouddha*, mercredi; *uraspoti*, jeudi; *soukra*, vendredi; *sanischara*, samedi.

vait-il radieux sur Balambuang, que déjà une foule de peuple était rassemblée autour d'un immense aloun-aloun (1) où devait se passer le rampok. Une grande cage était placée au milieu, et elle renfermait un arimaou d'une énorme taille. Cet animal, furieux de voir autour de lui des êtres vivans qu'il ne pouvait déchirer, poussait des rugissemens épouvantables, faisait des bonds démesurés, et, avec ses dents et ses griffes, secouait d'une manière terrible les barreaux de sa cage. Des soldats du sultan, sur quatre de rangs, formèrent un grand carré dont la cage occupait un des angles. Banka et Koapang montraient leur tournure guerrière au premier rang de ces braves, et ne cherchaient pas à dissimuler sous un maintien modeste le plaisir qu'ils éprouvaient, car c'est un grand honneur d'être choisi par le soulthan pour aller, au son des fanfares, se faire déchirer dans un rampok. Seulement, pour être vrai, je dois dire que Koapang, peut-être plus fanfaron que doué d'un vrai courage, avait jugé à propos de se remonter le moral au moyen du toddi et de l'arrak, et ce n'est pas ce qu'il fit de mieux, comme vous allez le voir.

Sur l'ordre du soulthan, deux ou trois piqueurs entourèrent la cage avec des feuilles sèches tressées, y mirent le feu, se retirèrent à pas lents au son d'une bruyante musique, et l'on vit bondir du milieu de la flamme et de la fumée l'arimaou, dont la fureur était parvenue à son dernier paroxysme; il s'arrêta, le poil hérissé sur le dos, se battant les flancs de sa queue et tournant la tête de tous les côtés pour jeter, sur les hommes qui formaient l'enceinte, un œil rouge et effrayant. Dans ce moment chacun prépara ses armes pour le recevoir, car on crut qu'il allait s'élancer. Il n'en fit rien, et se borna à se glisser en rampant au milieu du carré et à s'y accroupir sur ses jarrets comme un chat qui se dispose traîtreusement à sauter sur sa proie. Vainement on employa tous les moyens d'usage pour l'exciter; l'animal refusa constamment de s'élancer sur les piques dont on lui montrait les pointes acérées. Koapang, poussé par ce sentiment de vanité qui faisait le fond de son caractère, et probablement aussi par l'arrak, n'attendit pas que le Soulthan eût donné l'ordre à huit ou dix hommes d'aller attaquer le monstre, comme c'est l'usage en pareille circonstance : il sortit des rangs et s'avança seul, la lance au poing, sur l'animal, qui se baissait et se faisait petit à mesure qu'il le voyait s'approcher de lui. Tout à coup l'arimaou bondit en poussant un cri sinistre, et l'on vit rouler l'un sur l'autre la bête furieuse et le soldat, dont la lance était brisée. Mille cris de détresse s'élevèrent dans les airs; mais nulle main téméraire n'était assez hardie pour s'interposer dans cette horrible lutte. Une voix de femme se fit entendre dans les rangs du peuple

(1) Grand cirque clos avec des pieux de bambous.

— Banka, sauve-le, car il est mon frère et mon maître.

Banka jette au loin sa lance, se précipite sur le monstre, le frappe de son kriss et le force à recommencer une nouvelle lutte qui dura plus d'un quart d'heure. M. Crawfurd, qui a écrit l'histoire de Java, dit qu'il lui porta plusieurs coups sur la tête, dans les yeux, sous les oreilles, et qu'il finit par lui enfoncer son poignard dans le cœur. Le terrible arimaou, en expirant, tomba sur le corps pantelant de Koapang, et son vainqueur détourna les yeux de cet horrible spectacle pour les porter sur la foule des spectateurs, vers l'endroit d'où était partie cette voix de femme qui vibrait encore dans son cœur.

Le magnifique Soulthan de Balambuang, accompagné de son widana Para-Yata, entra dans l'aloun-aloun et fit signe au jeune naturaliste Alfred d'y entrer aussi avec la jeune fille qu'il tenait par la main. Koapang, qui avait eu plus de peur que de mal, se releva pour venir se prosterner devant son gracieux souverain et lui demanda humblement la parole :

— Haut et puissant seigneur, lui dit-il, la jeune fille que voilà est ma sœur; comme moi, elle descend du plus pur sang de Vichnou. Après la mort de nos parens, c'était à moi d'en prendre soin; mais la glorieuse guerre que votre invincible hautesse a soutenue contre Matarem ne m'a pas permis de la surveiller de près : voilà pourquoi, après dix ans d'absence, je l'ai retrouvée ronguin et par conséquent exerçant une profession méprisée. D'un autre côté, voici mon ami Banka auquel on pourrait presque dire que je dois la vie, quoique mon courage indomptable rende ce fait encore douteux : descendant en droite ligne d'un wou-wou, il doit être peu scrupuleux sur l'état de ma sœur; il l'aime, et si votre hautesse daigne le permettre, je donnerai à Banka ma sœur en mariage, quoiqu'elle ne l'aime pas, et...

— Tu te trompes, dit la danseuse; je l'aimais depuis longtemps, et c'est à cause de lui que je me suis couvert les épaules et que j'ai renoncé pour la vie à la danse, ainsi que fait toute honnête Javanaise. Seigneur, ajouta-t-elle...

Mais je me souviens que je ne dois vous faire que de l'histoire naturelle et de la géographie zoologique et botanique. Or, comme je n'ai plus rien à vous dire sur l'arimaou, ma tâche est finie.

BOITARD.

ÉTUDES MORALES.

NOIR ET BLANC.

En 1832, il y avait au coin de la rue de la Bûcherie, une maison que l'on a démolie depuis pour la rebâtir, et qui présentait aux curieux, avant cet acte de vandalisme, une des plus précieuses reliques du seizième siècle. Cette maison ciselée, parée et festonnée des astragales de la renaissance, n'avait que trois étages. Encore faut-il hésiter à donner un pareil titre au grenier dont les deux étroites fenêtres s'ouvraient, fraternellement et côte à côte, dans l'angle étroit d'un pignon pointu.

La maison dont je vous parle se trouvait habitée, au rez-de-chaussée, par un marchand de vin, comme il résultait, pour tous les passans, de la peinture rouge appliquée, à couches généreuses, sur les murailles. Dans un recoin de la boutique, une marchande de pommes de terre frites s'était ménagé une sorte de petite niche, large de deux pieds, profonde de trois, et haute de cinq. Assise sur un tabouret en paille, devant son réchaud, elle maniait la poêle avec dextérité, et ne se levait jamais de son siége. Comme

les statues égyptiennes, elle était condamnée à rester constamment sur ce siége, sous peine de se briser la tête contre la voûte.

Un large et magnifique tableau, peint sur toile, s'il vous plaît, et par un artiste dont on paye aujourd'hui à prix d'or les moindres croquis, s'étalait victorieusement au-dessus de la boutique jumelle, entre les panneaux des fenêtres du premier étage. Ledit tableau représentait un jeune soldat triomphant à lui seul de trois Bédouins, tandis qu'un escadron tout entier de ces drôles prenait la fuite dans les seconds plans de l'œuvre magistrale. On ne pouvait donner à entendre, d'une manière plus concluante, combien la victoire était facile, et la gloire sans dangers. Aussi plus d'un jeune ouvrier s'était laissé prendre à la poésie de cette enseigne alléchante, et avait répondu à l'appel inscrit en lettres d'or, sous la mirobolante peinture : *On demande un remplaçant.*

Le second étage était divisé en cinq petites cellules, tout au plus assez larges pour contenir un lit, une table et une chaise. Elles avaient pour hôtes : un cordonnier qui fabriquait des bottes à seize francs la paire, une vieille lingère qui allait travailler en journée, et trois étudians, joyeux garçons qui étudiaient peu le code, fréquentaient encore moins les cours de droit, mais en revanche consommaient une énorme quantité de cigarres, et faisaient régulièrement des promenades au jardin du Luxembourg. Les deux chambres ménagées dans le pignon étaient habitées par un vieux nègre et par un jeune homme.

Le jeune homme se trouvait un sujet de curiosité et de conjectures pour tous les autres habitans de la maison, excepté toutefois pour son voisin l'Africain, personnage peu soucieux d'espionnage. Souvent des conférences à ce sujet s'étaient établies entre les étudians, l'enrôleur, le marchand de vin et la friturière. Le jeune homme sortait tous les matins à sept heures, et l'on avait appris, en le suivant de loin, qu'il se rendait dans une imprimerie du voisinage d'où il ne partait que vers cinq heures pour rentrer chez lui. On pouvait donc conclure de là qu'il exerçait la profession d'ouvrier imprimeur. Mais ce qui atténuait cette opinion jusqu'à l'invraisemblance, c'est que, le soir, le jeune homme descendait de son grenier : en toilette élégante, montait d'ordinaire dans une voiture de place, et ne revenait que fort avant dans la nuit. Du reste, il ne parlait à personne et évitait soigneusement tout ce qui aurait pu établir des relations entre lui et ses voisins. S'il les rencontrait dans l'escalier, il répondait aux paroles qu'ils lui adressaient, par un salut froid et par quelques sobres paroles, pleines de réserve et dignes d'un trappiste.

Un soir, cependant, il sortit de ces habitudes muettes et négatives. Les étudians avaient jugé à propos de tendre une corde dans l'escalier afin de faire trébucher le vieux nègre quand il rentrerait. Le recruteur avait trouvé la plaisanterie excellente et s'était associé au complot. Le jeune homme rentra au moment où l'on disposait les préparatifs de ce guet-apens. En quelques mots polis mais énergiques, il témoigna l'intention formelle de s'opposer à cette mauvaise plaisanterie dont il démontra les dangers. Comme on ne se rendait point à ses représentations, il déclara qu'il attendrait le retour du nègre pour le prévenir du piége qu'on lui préparait; il le fit en effet, malgré les airs fanfarons de l'acheteur d'hommes et le mécontentement des étudians.

Le noir ne tarda point à rentrer; il comprit, du premier coup d'œil et d'après les préparatifs de ses persécuteurs, à quel danger il avait échappé. Il remercia affectueusement le jeune homme; celui-ci reçut, avec sa réserve habituelle, l'expression de la reconnaissance du vieillard, et alla se renfermer dans son grenier.

Vous pouvez juger si une pareille conduite amassa des haines contre le jeune homme, et rendit les persécuteurs du nègre plus acharnés contre la victime qui leur avait échappé. Dieu sait à quelles extrémités ils se seraient portés, sans un incident qui vint tout à coup opérer une péripétie dans les habitudes de la maison et changer les choses de face. A la suite d'une querelle survenue dans un café, deux des étudians rentrèrent blessés gravement.

Leur ami s'établit leur garde malade et leur donna tous les soins possibles. Mais bientôt ses forces s'épuisèrent et sa bourse devint vide. Il eut recours au racoleur; le racoleur déclara qu'il manquait lui-même d'argent, et ne monta plus chez les malades; le marchand de vin se lassa de faire crédit, et la friturière rappela deux fois à ses débiteurs qu'elle n'avait rien reçu d'eux depuis quinze jours.

La nouvelle de cette détresse ne tarda point à se répandre dans la petite république : un soir, deux personnes se trouvèrent à la fois devant la porte des blessés : c'étaient le jeune homme et le nègre; ils venaient offrir leurs services aux pauvres jeunes gens.

Le jeune homme, que nous nommerons Samuel, s'il vous plaît, laissa sur la table une somme assez ronde; le nègre s'installa dans l'appartement et se mit à remplir les fonctions de garde-malade et de domestique avec un zèle et une intelligence remarquables. Il savait, de sa main noire, soulever doucement et sans douleur une tête appesantie par la fièvre; un habile chirurgien n'aurait pas mis, à panser une plaie, plus de dextérité et de savoir-faire; enfin, jamais le logis des jeunes gens n'avait brillé de tant d'ordre et de propreté.

Grâce à une pareille amélioration dans leur manière de vivre, les malades ne tardèrent point à entrer en convalescence. Alors le vieux noir révéla un talent que l'on n'avait point jusqu'alors soupçonné en lui. Il couvrit ses cheveux d'un bonnet de coton, ceignit un tablier blanc et se mit à préparer de petits repas friands et combinés avec un art qui satisfaisait délicieusement l'appétit, sans charger l'estomac, et sans exposer au moindre danger la santé encore délicate des jeunes gens.

Ce fut le vieux nègre qui les aida à descendre de leur second étage, qui les dirigea dans leur première promenade, et qui les surveilla durant cette excursion comme l'eût fait un père.

Un mois s'était à peine écoulé qu'ils se trouvèrent parfaitement guéris.

Je vous laisse à penser la reconnaissance des étourdis pour le vieillard, et avec quelle amertume ils regrettaient les persécutions qu'ils avaient dirigées contre ce brave homme. Quand ils lui parlaient de leurs regrets, il souriait avec bonté, haussait les épaules, disait qu'il fallait bien passer quelque chose à la jeunesse, et leur fermait la bouche par quelque joviale plaisanterie.

Depuis ce jour, le vieux nègre devint, dans la maison de la rue de la Bûcherie, un personnage d'aussi grande importance qu'il avait été jusque-là un paria, objet de sarcasme et de mauvais tours. Le marchand de vin lui serrait la main, la marchande de friture ne manquait jamais de lui offrir une prise de tabac, la couturière lui faisait ses plus belles révérences, le racoleur le saluait militairement et l'appelait mon brave; enfin le jeune homme mystérieux lui témoignait une attention qu'il n'accordait à personne, soit réserve, soit distraction.

Peu à peu même, il finit par se lier intimement avec le nègre, et par éprouver pour lui une véritable amitié. Ce-

pendant le noir n'était qu'un cuisinier obscur, et allait, dans les momens d'urgence et de foule, donner ses soins et son travail dans quelques restaurans de Paris.



Eustache.

Un soir, le jeune homme, après son retour de l'imprimerie, sortit en voiture suivant son habitude, et ce fut devant la porte d'un ministre que cette voiture s'arrêta. Jugez de sa surprise! En entrant dans le salon, il aperçut le nègre son voisin. Le digne Africain ne paraissait pas le moins du monde embarrassé de se trouver au milieu de la société la plus élégante de Paris. On l'entourait avec un respect et on lui témoignait un intérêt évident. Il répondait à toutes les questions simplement, avec candeur, sans orgueil, sans ostentation, avec la naïveté d'un enfant.

— Quel est donc cet homme et comment se trouve-t-il chez le ministre? demanda Samuel.

— Vous l'ignorez? répondit le ministre lui-même. Mais vous êtes donc étranger aux événemens les plus retentissans?

Ce nègre est le héros du jour; tout à l'heure son nom a été salué au milieu des applaudissemens de deux mille spectateurs; demain les journaux le répéteront avec d'unanimes éloges. Il se nomme Eustache Belin; tout à l'heure, l'Académie française lui a décerné le grand prix Montyon.

Asseyez-vous là, je vais vous conter son histoire.

Eustache est né en 1773, sur l'habitation de M. Belin de Villeneuve, un des propriétaires les plus recommandables de la partie nord de Saint-Domingue. Dès son enfance, il évitait la société des jeunes nègres, et recherchait avec empressement celle des blancs, non pas par un instinct de servilité, mais dans l'espoir de développer son intelligence. Ces dispositions engagèrent son maître à le placer au service des économes (on appelait ainsi les blancs attachés à la sucrerie). Il s'y conduisit d'une manière si irréprochable, que jamais, chose inouïe! la plus légère punition ne lui fut infligée. Pendant qu'il habituait ainsi ses maîtres à une douceur extraordinaire, il acquérait de jour en jour sur tous les nègres de son atelier, et même des ateliers voisins, l'influence d'une intelligence supérieure, dont jamais il ne se montrait orgueilleux.

Ce fut pendant un voyage de M. Belin en Europe qu'éclatèrent les premiers symptômes de la révolution de Saint-Domingue. Eustache avait à cette époque dix-huit à vingt ans. Alors commença pour lui cette vie de dévouement, résumée tout entière dans ces mots d'un célèbre phrénologiste auquel je l'ai conduit dernièrement, et qui, sans le connaître, l'a défini ainsi, d'après l'examen de son crâne : « *La ruse et le courage au service de la bonté et de l'intelligence.* » Les nègres révoltés, dont Eustache possédait le respect et la confiance, ne lui cachaient rien de leurs projets : il était admis dans tous leurs conciliabules et en profitait pour avertir les colons des dangers qui les menaçaient.

Ce noble espionnage sauva la vie à plus de quatre cents blancs, qui eurent le temps de se réunir à l'embarcadère, de s'y fortifier, et de se mettre ainsi à l'abri d'un coup de main. Bientôt après, la révolte du nord de l'île s'apaisa presque entièrement, soit que les nègres eussent ajourné leurs desseins, soit qu'ils eussent obéi aux mains invisibles qui, de loin, les dirigeaient. Cependant, quoiqu'un grand nombre d'esclaves fussent rentrés sous l'autorité de leurs maîtres, les blancs, pour plus de sûreté, se retiraient la nuit dans des camps qu'ils avaient établis, et où ils étaient mieux protégés par la vigilance d'Eustache que par leurs retranchemens.

Sur ces entrefaites, M. Belin revint à Saint-Domingue. Son nègre fidèle, qui s'était fait, en son absence, autant de maîtres qu'il y avait de malheureux à défendre, le revit avec bonheur; mais, craignant pour sa santé le séjour des camps, il l'engagea à séjourner sur sa sucrerie, où il avait pris la précaution de ramasser des munitions et d'armer de fusils, achetés à ses frais, les nègres dont le dévouement lui était assuré. M. Belin jouit ainsi d'une sécurité inconnue à tous les autres propriétaires, et, grâce à Eustache, ce fut sa sucrerie qui se releva la première, depuis le commencement des troubles de l'île.

La proclamation de Santonax et Polverel, envoyés de la Convention, ne tarda pas à rallumer la révolte. La liberté qu'elle accordait à tous les nègres, c'était la liberté du meurtre et du pillage, surtout la liberté de la vengeance; l'insurrection se déchaîna alors dans toute sa rage, et, peu de temps après, à la nouvelle de l'incendie du Cap, Pitt put dire, en se frottant les mains : « *Voilà les Français qui vont prendre leur café au caramel.* » Eustache ne crut plus son maître en sûreté à la sucrerie; il le cacha au fond des bois et le confia à quelques nègres qui devaient pourvoir à sa subsistance.

M. Belin était maire du Limbé; comme tel, il fut requis par les commissaires de la Convention de fournir au général Lasalle, qui se rendait au Cap avec sa femme, une voiture et des chevaux. Que faire? Quitter sa retraite, c'était courir au-devant d'une mort assurée. Le génie d'Eustache ne l'abandonne pas; il va trouver Polverel et Santonax, leur annonce que son maître s'est enfui, qu'on ignore ce qu'il est devenu; mais que lui est prêt à obéir à leur réquisition. Il détourne ainsi l'attention du malheureux M. Belin, reçoit avec une sublime hypocrisie les éloges des commissaires, et conduit lui-même, en postillon, le général Lasalle et sa femme. En revenant au Limbé, il rencontre une famille tout entière qui fuyait l'incendie du Cap; ils étaient cinq : le père, la mère et trois petits enfans; Eustache les recueille dans la voiture et les sauve tous.

Enfin, une occasion propice s'offrit de dérober son maître

à tous les dangers qui l'entouraient. Un navire américain venait de mouiller au Limbé. Eustache se rend près du capitaine, fait ses arrangemens avec lui pour le passage de M. Belin, et parvient, moitié le traînant, moitié le portant, à conduire de nuit à bord du vaisseau celui dont tant de fois il avait déjà sauvé la vie. Ce n'était rien encore. M. Belin était dans le dénûment le plus complet : il fallait pourvoir à ses besoins. Eustache court à la sucrerie, rassemble les nègres de l'atelier, leur parle avec l'éloquence du cœur, et sur cinq cents qu'ils étaient, il en détermine trois cent soixante-cinq à apporter au vaisseau chacun un pain de sucre blanc pesant soixante livres ; quand M. Belin remercie, avec des larmes, cet ange de dévouement, Eustache ne répond qu'en lui demandant à genoux la permission de le suivre, et de le servir pendant tout le reste de sa vie.

Deux jours de navigation ne s'étaient pas encore écoulés, que le bâtiment américain est abordé et pris par trois corsaires anglais. Comment peindre le désespoir d'Eustache? Son maître prisonnier, son maître dépouillé de ces ressources qu'il a eu tant de peine à lui ménager! Il ne se laisse pas abattre. Eustache n'est pas seulement le plus vertueux des hommes, c'est encore un cuisinier fort habile ; il compte avec raison sur son talent culinaire pour se concilier les bonnes grâces des trois chefs de prise. Au bout de quelques jours, il était devenu leur favori ; à chaque repas, c'était un plat nouveau, une nouvelle surprise gastronomique qu'il leur offrait ; à l'ennui de la traversée avait succédé, pour les dignes gentlemen, la crainte d'arriver trop vite aux Bermudes. Tout en les égayant par sa jovialité, il leur parlait de M. Belin, et de l'espérance qu'ils ne se refuseraient pas à recommander un si brave homme à la générosité de l'armateur des corsaires. Eustache, devenu conspirateur, préparait la délivrance de son maître. Il était parvenu à triompher des hésitations du capitaine américain, à l'enflammer de son propre courage ; il n'attendait plus qu'une occasion.

Un jour que les chefs de prise avaient mieux dîné et mieux bu encore qu'à l'ordinaire, tout à coup ils voient fondre sur eux Eustache, armé d'un sabre : le capitaine



Le pont du navire.

Burnett, d'une espingole, et un passager, d'un pistolet. L'un d'eux se lève et veut appeler main-forte ; mais Eustache, d'un revers, lui abat le bras ; les deux autres demandent la vie. Pendant cette lutte d'un moment, les passagers s'emparent des matelots anglais, et le capitaine Burnett conduit à Baltimore, lieu de sa destination, son propre vaisseau et les trois prises d'Eustache.

A Baltimore, M. Belin et son sauveur trouvèrent une foule de malheureux habitans de Saint-Domingue, qui, naguère opulens, s'y étaient réfugiés presque nus, et que la générosité seule des habitans empêchait de mourir de faim. Eustache était heureux d'avoir mis son maître à l'abri de la misère et de l'aumône ; les trois cent soixante-cinq pains de sucre s'étaient bien vendus, et M. Belin jouissait d'une sorte d'aisance. Mais ce bonheur était continuellement empoisonné par la misère dans laquelle le nègre voyait plongés tant d'anciens amis de son maître. Le besoin de les secourir fournit à son industrieuse activité l'idée d'un petit commerce dont il ne manquait pas, un seul jour, d'apporter le produit aux plus nécessiteux de ces

riches de la veille, dont le pauvre esclave était devenu la providence.

Cependant, vers le commencement de l'année 1794, Saint-Domingue parut reprendre un aspect d'ordre et de tranquillité. Les Espagnols occupaient le fort Dauphin; les Anglais tenaient le môle Saint-Nicolas, la dépendance de Jérémie, le Port-au-Prince et quelques points de la partie ouest de l'île. Près d'une centaine d'anciens habitans de cette colonie s'empressèrent de quitter le lieu de leur exil, et frétèrent un vaisseau qui devait les conduire au fort Dauphin. Il est presque inutile de dire que, pendant la traversée, Eustache se mit au service de tout le monde, et qu'il se fit le cuisinier de tous les passagers. Mais, à peine débarqués, ces malheureux apprennent qu'une armée de vingt mille révoltés, commandée par le nègre Jean-François, campe sur les hauteurs, à peu de distance de la ville. Le fort Dauphin contenait une population de plus de six cents blancs, qui, armés et soutenus par la garnison espagnole, eussent pu tenir en échec les bandes de Jean-François. Le commandant de la garnison leur refusa impitoyablement des armes.

Dès que les nègres surent qu'ils avaient ainsi des complices dans les Espagnols, ils se précipitèrent sur le fort Dauphin, et là, à la vue de trois mille soldats, l'arme au bras, plus de cinq cents blancs furent lâchement massacrés. M. Belin, entraîné dans la foule des victimes qui fuyaient, et séparé de son ami, ne dut son salut qu'à la protection d'un capitaine espagnol, dont il se fit reconnaître. Eustache le chercha longtemps; mais tous ses efforts pour le retrouver demeurant inutiles, et pensant qu'un jour il pourrait lui être rendu, il songea à mettre à l'abri du pillage les objets appartenant à son maître. Pour y réussir, il alla prier la femme de Jean-François, dont il était connu, de vouloir bien recevoir chez elle les effets que, dit-il, M. Belin lui avait légués verbalement en recevant la mort. Cette femme, alors malade, y consentit, et une heure après, les malles de M. Belin et une caisse pesante remplie d'argenterie étaient en sûreté.

Alors Eustache va parcourir le vaste champ de carnage, où peut-être il doit retrouver son maître! Il retourne tous ces cadavres dépouillés, tremblant de reconnaître celui qu'il cherche, dans les traits de l'un d'eux; grâce à Dieu, cette douloureuse recherche est inutile. Au fort espagnol, il apprend bientôt que M. Belin est parvenu à se sauver, et qu'il a pu s'embarquer sur une chaloupe pour le môle Saint-Nicolas, occupé par les Anglais. Eustache ne songe plus qu'à le rejoindre; mais il faut retirer des mains de la femme de Jean-François un dépôt que peut-être elle ne rendra pas sans peine : il s'établit près d'elle comme garde-malade, ne paraît préoccupé que du soin de la guérir, et une nuit, pendant son sommeil, il enlève, à l'aide de quelques nègres ses amis, les quatre malles et la caisse qui composaient la seule fortune de son maître.

L'arrivée d'Eustache au môle fut célébrée comme une fête. M. Belin y avait répandu le bruit de son héroïque dévouement : aussi les habitans s'empressèrent-ils d'aller à sa rencontre. On lui fit cortége, on le porta en triomphe, on l'entoura de tous les hommages de l'admiration et de la reconnaissance. C'est là que lui fut réellement décernée cette couronne de la vertu, que plus tard l'Académie française devait poser sur ses cheveux blancs. M. Belin séjourna peu de temps au môle : les troupes anglaises occupaient le Port-au-Prince, qui resta le siége du gouvernement; il s'y rendit, et fut sur-le-champ nommé, par le gouverneur-général, président du conseil privé.

Eustache, rendu ainsi à la vie domestique, ne s'occupa plus que de mettre son maître à même de tenir une maison conforme à sa nouvelle dignité. M. Belin, habitué à l'opulence, put facilement ignorer que cette honorable aisance dont l'entourait Eustache était en partie le fruit de son travail de chaque jour. Il faut pardonner aux riches la tiédeur de leur reconnaissance; d'ailleurs, M. Belin avait contracté envers son nègre une dette trop immense pour jamais l'acquitter entièrement. Il l'affranchit quelque temps après; dans les idées des colons, c'était beaucoup faire pour un esclave; mais pour Eustache, ce n'était qu'une pure formalité qui ne devait rien changer ni à son dévouement, ni à sa mission sur la terre. La destinée de ces hommes-là ne dépend pas des lois humaines.

Un jour, M. Belin regrettait devant Eustache de ne pas lui avoir fait apprendre à lire : sentant sa vue s'affaiblir, il eût été heureux que le nègre pût devenir son lecteur, et trompât ainsi l'ennui de ses longues insomnies. Sans en rien dire à son maître, le bon nègre s'arrange avec un instituteur. Comme il ne faut pas que son service souffre de ses études, il va prendre ses leçons à quatre heures du matin; trois mois après, il arrive radieux près de son maître, un journal à la main, et le lui lit tout aussi couramment que vous eussiez pu le faire. N'est-ce pas là un prodige de volonté, de persévérance, et en même temps une des plus ingénieuses tendresses que puisse inventer un cœur de femme?

Quand Toussaint-Louverture, devenu chef suprême de Saint-Domingue, y rappela les anciens propriétaires, en leur garantissant leur sûreté, Eustache et son maître furent de ceux qui se confièrent dans ses promesses. Bientôt M. Belin fut remis en possession de sa sucrerie. Il y vivait paisiblement, lorsque l'expédition du général Leclerc vint détruire l'ouvrage de Toussaint, remettre aux mains des nègres la torche et le poignard, et consommer la ruine de la colonie. Eustache sauva, une dernière fois, la vie à son maître lors de l'entrée des troupes françaises au Cap; mais M. Belin, devenu aveugle, mourut peu de temps après dans les bras de son fidèle serviteur. Il l'avait institué légataire de tout ce qu'il possédait en argent comptant, en meubles, en effets, en linge, et lui avait fait don d'une créance de douze mille francs et d'une rente annuelle de deux mille quatre cents francs, à toucher sur le produit de ses propriétés : Eustache ne toucha jamais cette rente.

Désolé de la mort de celui qu'il avait tant aimé, il ne trouva d'autre consolation à sa douleur que de faire au Cap ce qu'il avait fait à Baltimore. Il y avait tant d'infortunés à soulager! Aux uns, il allait ouvrir la bourse que lui avait laissée son maître; aux autres, il distribuait des chemises, du linge, des habits, des meubles; il mettait, à ses frais, des enfans en nourrice, il secourait des soldats dont la paye était arriérée; enfin, quand il n'eut plus rien à lui, il s'offrit comme domestique au général Rochambeau, passa en Angleterre, et de là se rendit en France.

Depuis 1812 qu'Eustache est arrivé à Paris, il n'a pas laissé passer un jour sans le marquer par quelque trait de dévouement à l'humanité; on dirait qu'il fait le bien comme d'autres respirent. Il apprend, par exemple, qu'une pauvre paysanne de Piffon (Yonne) devenue veuve avec quatre enfans en bas âge, n'a pas d'autre moyen de pourvoir à son existence et à celle de sa famille que de couper de l'herbe pour les bestiaux. Il va la trouver, lui donne de quoi habiller ses enfans, prend l'aîné, le met à ses frais en apprentissage, et lui achète les ustensiles nécessaires à l'état qu'il lui a donné. Depuis, cet enfant est devenu le soutien de sa famille entière. Une autre fois, sachant ses maîtres dans l'impuissance de secourir un de leurs amis malade

et pauvre, qu'ils avaient perdu de vue depuis longtemps, il consacre à cette bonne œuvre, et dans le plus grand secret, tout l'argent qu'il peut gagner en s'employant dans de riches maisons comme chef d'office (car depuis qu'il savait ses maîtres gênés, il n'était plus question pour lui de songer même à ses gages). Il parvient ainsi à soutenir pendant près d'un an le malheureux, auquel il laisse constamment croire que tous ces bienfaits viennent de ses maîtres, et ce mensonge ne se découvre que le jour où guéri, grâce aux soins d'Eustache, le malade vient remercier ses amis de leur longue et généreuse assistance.

Eh bien! que dites-vous de ce récit?

—Je dis que je pourrais ajouter à des détails si touchans d'autres détails non moins dignes d'intérêt et d'admiration, ajouta le jeune homme qui, les larmes aux yeux, alla serrer la main du noir.

Il conta ensuite l'histoire du nègre, des trois jeunes gens et de l'ouvrier imprimeur.

— Comment savez-vous tout cela? demanda le ministre.

— C'est que je suis l'ouvrier imprimeur, répondit Samuel en souriant.

— Vous, monsieur?

— Moi-même, répondit-il. J'emploie une partie de ma journée à *composer* du grec dans une imprimerie, le soir je visite Votre Excellence et quelques personnes qui m'honorent, comme elle, de leur amitié; enfin, durant une partie de la nuit, je travaille et j'écris pour tâcher de me conquérir un peu de talent et de renommée littéraires.

Samuel a-t-il enfin obtenu ce peu de talent et de renommée, objet de tous ses vœux? C'est à ses lecteurs à en décider.

S. Henry BERTHOUD.

ÉTUDES MILITAIRES.

DE LA CONSCRIPTION CHEZ LES ROMAINS.

A partir du moment où l'empire s'affaissa sur lui-même, l'armée romaine fut travaillée par des élémens intimes de dissolution. Le temps n'était plus où Jules César faisait rougir de honte les soldats en les appelant Quirites. Le prestige était détruit. L'aigle des sept collines, mutilé par la framée du Salien, ou blessé par la flèche du Parthe, n'était plus un signe de victoire et un présage de domination. On le tenait pieusement, il est vrai, dans la chapelle du camp, et on le frottait de toutes sortes d'huiles saintes; mais la poussière dont le couvrait Marius dans ses mêlées lui allait mieux; et on aurait dit que la lame de l'épée romaine était de bois, depuis que les prétoriens lui avaient mis un manche d'argent et d'or. Dès le milieu du troisième siècle, les précautions se multiplièrent pour empêcher les désertions. On eut recours à un moyen héroïque, qui eût fait pleurer d'indignation les vieilles bandes de la république : on marqua les soldats à la main ou au front.

Ce fait, qui est bien propre à faire comprendre à quel point était déchu l'esprit militaire des Romains, et qui n'a pas été assez remarqué, se trouve pourtant dans Végèce, dans saint Ambroise, dans une homélie de saint Jean Chrysostome, et dans une loi d'Arcadius et d'Honorius, datée de Constantinople, le 1er de janvier de l'année 388. Il résulte du passage de saint Ambroise, que la marque consistait dans le nom de l'empereur régnant. Cependant ces précautions, quelque terribles qu'elles fussent, n'arrêtaient pas la dissolution de l'armée. Les jeunes soldats firent alors ce que nous avons vu, en France, pendant les derniers jours de l'empire : ils s'amputèrent les doigts, pour se rendre impropres au maniement de l'arc et de l'épée; mais plusieurs lois successives, deux de Valentinien et de Valens, du 25 avril de l'année 367, et du 24 avril de l'année 368, et une autre de Théodose, du 5 septembre de l'année 381, retinrent tous ces soldats mutilés, et les appliquèrent à des travaux moins glorieux et plus rudes.

C'est durant cette même période de décroissement de l'esprit militaire que s'établit dans les armées romaines le système des remplaçans. Diverses lois du code de Théodose fixent la somme à laquelle l'État se charge de les acheter lui-même, aux frais de ceux qui étaient sujets au service. Une loi d'Honorius, datée de Ravenne, le 19 février de l'année 410, porte cette somme à trente sous d'or. Une loi de Valens, datée d'Antioche, le 17 juin de l'année 375, l'avait portée à trente-six sous, ce qui faisait une demi-livre d'or. Cependant une troisième loi d'Arcadius et d'Honorius, datée de Padoue, le 21 septembre de l'année 397, avait établi un terme moyen de vingt sous d'or.

Chose singulière, et qui s'explique pourtant, l'histoire de la formation des armées romaines prouve que la dégradation morale qui les faisait descendre de la noblesse aux esclaves, se poursuivait jusque dans la constitution physique du soldat. Ainsi, ces armées commencèrent par des soldats géans, et finirent par des soldats pygmées.

Végèce dit, dans son *Traité sur l'art militaire*, que, depuis le premier consulat de Marius, on ne recevait pas dans les armées romaines des soldats au-dessous de six pieds ou de cinq pieds dix pouces, pour les *alaires*, ou pour les cohortes de premier rang. Mais il ajoute que les guerres civiles avaient successivement épuisé la belle jeunesse, et qu'on se contentait d'hommes de cinq pieds dix pouces, pour la cavalerie et pour l'infanterie d'élite. Néron, dit Suétone, avait levé une légion magnifique, dont les soldats, tous Italiens, avaient six pieds. Du temps d'Adrien, on entrait dans les milices urbaines avec cinq pieds six pouces; il fallait un peu plus de taille pour être admis aux Prétoriens. Enfin, une loi de Valentinien I, du 25 avril de l'année 367, fixe la taille des légionnaires à cinq pieds sept pouces. Il faut, pour bien se rendre compte de cet état physique de l'armée, se rappeler que le pied romain était plus petit que le nôtre; et que les soldats étaient pris dans la Gaule, dans la Germanie et dans la Grande-Bretagne, où les hommes étaient beaucoup plus grands que les Italiens.

L'armée romaine reçut le dernier coup en 406. Une loi d'Honorius, du 15 avril, appelle les esclaves sous les drapeaux, et leur donne deux sous d'or de gratification. C'était contre ces armées que nos pères eurent à lutter le 31 décembre suivant, au passage du Rhin : ils méritaient de plus nobles adversaires.

GRANIER DE CASSAGNAC.

ÉTUDES DE VOYAGES.

MOË[1].

Le 25 août 1838, à quatre heures du matin, je mis en panne, dans la crainte de dépasser Hiva-hoa. A cinq heures et demie je laissai porter à l'ouest et l'O. S. O. pour prolonger la bande méridionale de cette île, qui est étendue et composée de terres hautes, bien accidentées et médiocrement boisées. A leur base se montrent quelques petites plages, mais on n'aperçoit que quatre cases perchées sur le sommet de mornes élevés. Quelques cascades forment des filets argentés dont la teinte se détache sur la verdure générale.

Sur la gauche, nous avons laissé Motane, petite île haute et montueuse, mais sans apparence d'habitations; sur l'avant à bâbord nous voyions s'élever peu à peu Taowati ou Madre de Dios de Mendana. C'est encore une île haute, mais peu étendue, et séparée de Hiva-hoa ou la Domenica par un canal à peine large de deux milles. Dans sa partie du nord, nous remarquâmes une petite vallée d'un aspect plus agréable que le reste du terrain et devant laquelle se trouve une petite baie qui paraît être un abri sûr, si le fond est de bonne qualité.

En donnant dans la passe, qui paraît être bien saine, nous aperçûmes, près d'une des cabanes dans la montagne, un naturel qui hissait et amenait successivement une sorte de drapeau blanc. A tout hasard je fis hisser nos couleurs. En ce moment même il survint quelques grains si épais qu'ils nous masquaient parfois l'aspect des deux côtes, malgré leur proximité. Heureusement les sommets restaient visibles; je continuai notre route, et à midi nous étions hors de la passe; désormais abrités par les terres, nous avons perdu le vent, et nous sommes restés à la merci de folles brises et de courants irréguliers, à un mille au plus des terres de la pointe occidentale de Hiva-hoa.

Pendant ce temps deux pirogues parties de la côte réussirent à nous atteindre; chacune d'elles était montée par un homme et deux enfants. Ils n'apportaient que quelques cocos et quelques poissons, qui eurent bientôt trouvé des acheteurs.

Ces hommes sont bien tournés, vigoureux, agiles, plus ou moins tatoués et porteurs de figures intelligentes. A bord ils se comportèrent décemment et se contentèrent de recevoir ce qu'on leur donna en payement, sans faire la moindre tentative de larcin. Tout en montrant de la confiance, ils sont déjà d'habiles brocanteurs. L'un d'eux, plus accoutumé au commerce avec les blancs, me donna les noms des différentes îles de l'archipel, et ces noms se rapportaient assez bien à ceux que j'ai adoptés sur ma carte de l'Océanie et dans le *Voyage pittoresque*. Pour m'inviter à aller mouiller sur l'île Hiva-hoa, ils m'ont assuré que j'y trouverais beaucoup de cochons, de patates, de bananes, d'eau, appuyant sur ce dernier mot avec une intention très-marquée, comme des gens persuadés que ce serait là l'argument le plus puissant pour me déterminer. Mais quand ils virent que leurs instances étaient inutiles, et que j'étais décidé à aller à Taïo-hae sur Nouka-hiva, ils nous quittèrent pour aller faire un tour sur la *Zélée*, où ils espéraient peut-être mieux réussir.

Le capitaine Jacquinot profita du calme pour venir me voir, et je lui donnai de nouveaux renseignemens pour l'arrivée au mouillage, à défaut de plan dont je n'avais même pas un croquis imparfait. Je lui communiquai aussi la défense relative au commerce de la poudre, que j'avais signifiée déjà à bord de l'*Astrolabe*, pour la faire mettre également à exécution à bord de son navire. J'avais déjà pu acquérir la certitude que si je tolérais de la part des officiers des échanges de poudre contre des objets d'industrie, cette denrée ne tarderait pas à perdre sa valeur, et je n'aurais plus aucun moyen de me procurer des vivres pour l'équipage; et cela, sans parler des abus auxquels ce brocantage pourrait donner lieu. En conséquence, je chargeai le lieutenant M. Roquemaurel d'annoncer aux officiers, élèves et matelots que le commerce de la poudre serait sévèrement interdit, à moins qu'il n'eût pour but d'obtenir des provisions de bouche pour les tables. Comme en toute circonstance semblable, je donnai le premier l'exemple de la soumission à cette loi.

A peine M. Jacquinot avait-il débordé de l'*Astrolabe*, que deux nouvelles pirogues vinrent nous accoster. Chacune d'elles, très-étroite et montée par quelques naturels, se composait d'un tronc d'arbre creusé et assez proprement travaillé. Deux planches artistement cousues sur chaque côté du tronc servaient de plats-bords à la pirogue.

L'un de nos nouveaux visiteurs, homme d'une quarantaine d'années, bien fait, bien bâti, monta à bord sur-le-champ, comme une vieille connaissance, se fit indiquer le *capitaine;* puis, sans regarder un seul des autres, s'avança directement vers moi, et me salua avec aisance en me donnant une poignée de main que j'acceptai. Voyant que je l'accueillais, il débuta par m'annoncer dans une espèce de jargon mêlé d'anglais, d'espagnol et de noukahivien, qu'il avait beaucoup navigué avec les *Anglais* et les *Américains*, qu'il était allé en Angleterre et même à Gouham, enfin qu'il savait parler anglais. Puis il se redressa et se donna des airs d'importance tout à fait amusans.

Voyant que mon homme était si savant, sans perdre de temps je lui demandai les noms des îles de l'archipel; aussitôt il me donna d'une manière très-positive les noms suivans: 1° Pour Magdalena, *Fatouhiva;* 2° pour Pedro, *Motane*, inhabitée; 3° Christina, *Taou-aita;* 4° Domenica, *Hiva-hoa;* 5° Hood, *Fatouhoukou*, inhabitée; 6° Houa-poua, *Houa-poou;* 7° Nouka-hiva, *Nouka-hiva* ou *Nouhiva;* 8° Houa-houga, *Houa-houna;* 9° Hiaou, *Hiao;* puis enfin une petite île *Kikimaï*, qu'on doit peut-être rapporter à Motou-iti. Ce sont là les désignations que j'emploierai désormais, comme les plus authentiques que j'aie pu obtenir.

Mon brave ami jugea alors à propos de m'apprendre que son nom véritable était Moë, mais qu'il avait aussi un nom anglais qui était *Ouram Malbrouk*, et je conjecturai

(1) Ce nouveau fragment inédit est emprunté au dernier *Voyage autour du Monde* de M. Dumont d'Urville, que publie en ce moment M. Gide, rue des Petits-Augustins.

que ce devait être la corruption de *William Marlborough*, l'un de ces sobriquets dont les Anglais sont si prodigues envers les sauvages. Moë se donnait pour un chef ami du roi de Hiva-hoa, nommé Tioka, et presque son égal. Il était originaire de Tahou-ata, mais établi depuis une trentaine d'années à Hiva hoa, dont il était devenu citoyen.

Sur Hiva-hoa résidait un blanc (Américain) qu'il m'a nommé Kiri-kiri, probablement Gray ou quelque chose d'approchant. A Taïo-hae il y a aussi des blancs établis, savoir un Anglais et un Américain.

Les habitans de Hiva-hoa et de Taou-aita sont en guerre et s'administrent mutuellement des coups de lance et de *bouhi* (fusil), toutes les fois qu'ils peuvent en trouver l'occasion.

Sur cela je lui fais observer en souriant qu'ils doivent s'entre-croquer à belles dents. Mais prenant un air sérieux, il répond négativement, tout en confessant qu'autrefois c'était la coutume, mais qu'aujourd'hui les morts sont enterrés.

Je suis disposé à croire qu'ils se cachent de cette action vis-à-vis des Européens ; mais quand ils espèrent pouvoir le faire hors de leur présence, je doute fort qu'ils en soient venus au point de se priver définitivement de ce régal.

Suivant Moë, les habitans de Nouka-hiva seraient aujourd'hui en paix entre eux, et Keata-nouï commanderait encore ceux de la vallée de Taïo-hae. Le roi de Tahou-aita se nomme Hio-tete. C'est un *mauvais* homme, et il ne peut en être autrement, puisqu'il est *ennemi*. Ces deux mots sont toujours synonymes chez les sauvages, et bien souvent même chez les peuples soi-disant civilisés. Le roi de Fatou-hiva se nomme Taï-hiohio.

Pour m'engager à aller mouiller en son île, Moë m'assura qu'un peu en dedans de la pointe, près de l'extrémité ouest de Hiva-hoa, et sur sa bande nord, se trouve un mouillage commode, tout aussi sûr que celui de Taïo-hae. Sans doute j'aurais été bien aise de pouvoir constater ce fait, mais j'étais si pressé par le temps qui s'enfuyait avec vitesse, que je ne voulus pas m'exposer à perdre un ou deux jours dans une recherche qui serait peut-être inutile.

Après m'avoir donné ces renseignemens avec une rare intelligence et des formes très-polies, Moë, s'enhardissant de plus en plus, me prend à l'écart et me fait signe qu'il a quelque chose à me dire en secret. Je l'invite à parler. Alors, prenant l'air le plus insinuant et le plus doucereux du monde, il me représente que je suis un très-grand chef, mais qu'il est aussi un grand chef, et qu'étant aussi riche que je le suis, il est juste que je lui donne des canons et des fusils (boubou et bouhi). L'air et le ton qu'il prenait en me contant cela étaient si comiques, que j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire ; cependant je lui répondis d'un grand sérieux que ces objets étaient *tabous* et qu'ils appartenaient au grand chef des Français, qui me punirait si j'en disposais sans son ordre.

Content de cette objection, sans se déconcerter le moins du monde, il me dit que je pourrais au moins lui donner *poura*, de la poudre. Quant à cet objet, je convins que je pouvais lui en donner et même beaucoup, mais qu'il fallait des cochons, des patates et des bananes en retour. Cette fois il insista en prenant un air suppliant : je lui répondis sur un ton aussi piteux que le sien, que mes hommes avaient grand faim, et que si je ne leur procurais pas des vivres pour de la poudre, ils finiraient par se fâcher contre moi, et me casser la tête.

Moë fut-il réellement la dupe de ma défaite, ou bien, le rusé compère, la prenant pour ce qu'elle était, jugea-t-il plus à propos de s'en contenter, c'est ce que j'ignore. Mais ce qui est certain, c'est qu'ayant l'air d'admettre toute la justice de mon refus, et sans en paraître le moins du monde contrarié, il me pria avec la plus parfaite aisance de lui donner du tabac.

Sans doute je lui aurais accordé de grand cœur cette faveur, si je l'avais pu, mais il me prenait là par mon faible, comme naguère la pauvre femme Pêcherais au havre Pecket. Je jugeai donc à propos de m'en tirer par une gasconnade. Affectant un air de mépris et presque comme si j'avais été offensé d'une pareille demande, je lui représentai que le tabac était *tabou* pour un grand chef comme moi, que c'était tout au plus bon pour les matelots et les chefs inférieurs, et que j'étais bien surpris que lui Moë pût en user, s'il était réellement un chef de distinction ; qu'au surplus il eût à s'adresser pour cela aux matelots. Rien ne devint plus plaisant que la figure de Moë ; le brave sauvage me regardait d'un air singulier, puis il tournait la tête vers les officiers, dont plusieurs en ce moment même avaient la pipe ou le cigare à la bouche. On voyait en lui la lutte de la vanité avec la sensualité. Enfin M. Demas lui ayant offert un paquet de tabac, ce dernier sentiment l'emporta, et il accepta, mais avec un certain air de protection, comme s'il eût fait une faveur à son donateur.

Ces sauvages, en guise de pendans d'oreilles, portaient de petits morceaux d'ossemens de baleine ou de cochon, travaillés d'une manière assez délicate, et quelquefois ornés de petites têtes humaines sculptées. M. Roquemaurel avait apporté un rasoir un peu usé, pour essayer de l'échanger contre un de ces objets. Je ne sais si Moë vit le rasoir, ou si l'idée lui en vint spontanément ; quoi qu'il en soit, il s'empressa de m'en demander un comme une chose toute simple ; je lui dis que je n'en avais point, mais je lui fis comprendre, en lui montrant le lieutenant, que ce chef lui en céderait un s'il voulait lui donner en échange ses pendans d'oreilles. Il parut d'abord y consentir ; mais quand il eut le rasoir dans les mains, il le considéra en faisant une grimace indiquant le mépris au plus haut degré, puis il le rendit avec dédain à son propriétaire, après m'avoir expliqué que la lame était trop mince et trop étroite, et qu'en la frottant sur la pierre elle serait bientôt usée : par un geste expressif, il fit comprendre qu'il en désirerait un de six pouces de long sur trois pouces de large et épais à proportion. Je lui montrai un tranchant de cette dimension et plus grand encore ; cette fois il vit bien que je me moquais de lui, et il fit semblant de s'occuper de tout autre chose. Cependant le rusé matois suivait le rasoir du coin de l'œil. Puis au bout de quelques minutes il le redemanda comme pour l'examiner de nouveau ; après avoir tenté de l'obtenir pour un seul de ses pendans d'oreilles, il finit par les livrer tous deux ; mais non sans avoir développé un talent de négoce bien remarquable, et qui aurait pu faire honneur au juif le plus exercé.

Je fis servir un verre de grog à Moë, qui l'avala avec beaucoup d'aisance et de gravité, après m'avoir salué d'un *at your health*, et en remerciant ensuite par un *denke* (*thank'ee*). Il eut soin d'ajouter qu'il connaissait aussi fort bien le sucre, le café, le thé, la bière, le pain, etc.

Comme il examinait la roue du gouvernail d'un air capable, je lui demandai s'il serait en état de gouverner un navire : d'un sang-froid imperturbable, il répondit : *Me steer ship very well*, et s'offrit à m'en donner la preuve.

Quand il ne prend pas son air bouffon, la tournure de Moë est noble, grave et assurée ; il a soin de ne point se compromettre avec les matelots. Il affecte un ton de supériorité vis-à-vis ses compatriotes, et vient me les présenter avec beaucoup de convenance et de dignité à mesure

qu'ils montent à bord, puis il a soin de les faire retirer au large.

Cependant une petite brise d'est s'est relevée, et nous avons déjà quitté l'abri de l'île, aussi la mer est-elle un peu clapoteuse. Moë me le fait remarquer, et me montre qu'elle fatigue sa frêle pirogue. Puis il me demande avec beaucoup de politesse la permission de s'en aller. Alors je lui propose de renvoyer sa pirogue et de m'accompagner sur le navire à Nouhiva ; il répond tranquillement qu'il y consent et reste volontiers, si je lui promets de le ramener ensuite sur son île, mais que dans le cas contraire ce serait pour lui une mauvaise chose. Comme je ne voulais pas tromper ce pauvre diable, ni le mettre dans l'embarras, je fus le premier à le congédier.

Avant de me quitter, il me prie encore de lui donner un papier écrit avec les noms des deux navires et de leurs capitaines, pour pouvoir le montrer à ceux qui viendraient après devant son île. Il m'avait si bien amusé, et j'avais été si satisfait de son intelligence et de son bon sens, que je lui fis cadeau d'une médaille en bronze de l'expédition, après lui avoir expliqué son contenu, son but et sa destination ; il en parut enchanté.

Je le croyais parti, et nous étions encore à rire du spectacle qu'il nous avait donné, quand il reparut tout à coup pour nous donner un nouveau plat de son métier digne des autres. Un de ses camarades, en voyant son rasoir, avait eu l'envie d'en avoir aussi un, et Moë s'était chargé de négocier l'affaire pour lui. M. Dumoutier avait témoigné le désir d'avoir des pendans d'oreilles, et je l'abouchai avec Moë. Aussi le marché fut-il bientôt conclu. Le rasoir livré par M. Dumoutier était plus neuf et par conséquent plus épais que celui de M. Roquemaurel ; Moë le reçut avec un air bien marqué de convoitise et de regret tout à la fois ; puis, revenant tout pensif, il nous regarda en nous faisant signe de nous taire, et, comme se ravisant tout à coup par un geste d'une admirable prestesse, il ôta le rasoir qu'il avait soigneusement enveloppé dans un morceau de tapa, et le substitua au dernier qu'il venait de recevoir, puis alla le présenter d'un air sérieux à son collègue, qu'il eut l'air de féliciter. Mais il me jeta un coup d'œil de côté comme pour me dire : *Ce n'est qu'un sot, voyez comme je l'ai mis dedans*. Enfin il poussa l'autre hors du bord et décampa.

Chacun de nous rit de bon cœur de ce nouveau tour de Scapin, et surtout des gestes dont il fut accompagné. Moë, durant son long séjour avec les matelots, avait admirablement profité des leçons de cette espèce d'hommes qui se trouvent destinés, dans chaque équipage, à amuser les autres par des tours d'escamotage et de passe-passe ; mais il faut convenir que la nature avait dû le former à l'avance pour ce métier. Du reste tout en lui annonçait l'intelligence ; sa partie frontale était bien développée, et je suis persuadé qu'avec une bonne éducation il eût pu devenir un homme remarquable dans son genre.

Il est juste d'observer que bien qu'il eût vécu avec les matelots, Moë s'exprimait toujours avec une grande civilité, avec des manières très-polies, et n'avait jamais de jurons à la bouche. M. Demas, en lui parlant espagnol, proféra en plaisantant le mot *caraxo*. Moë sut très-bien lui faire observer avec politesse que c'était là un bien mauvais mot à prononcer. Moë, comme ses camarades, avait la peau de couleur peu foncée dans les endroits où il n'y avait point de tatouage ; les traits de ces hommes m'ont paru beaucoup plus expressifs que ceux des habitans de Taïti.

A l'aide d'une jolie brise de l'est, nous avons pu faire route au N. N. O. La côte septentrionale de cette île s'est peu à peu développée en entier ; comme celle du sud, elle est montueuse, peu boisée, et sillonnée du haut en bas par des ravins profonds qui semblent indiquer que l'île entière se réduit presqu'à l'arête centrale. Nous avons laissé sur notre droite Fatou-houkou, qui n'est guère qu'un rocher de peu d'étendue. A neuf heures et demie nous avons aperçu Houa-houna devant nous, et comme le point ne nous en plaçait qu'à huit milles environ, à dix heures nous avons mis en panne tribord amures.

A cinq heures du matin, je laissai porter au nord, puis à l'O. S. O., et prolongeai à deux milles de distance la côte sud de Houa-houna, côte qui paraît bien saine, mais qui n'offre aucune apparence de mouillage. L'île elle-même est très-haute, bien accidentée, couverte d'une belle verdure avec des bouquets d'arbres dans les ravins. Mais le bord de la mer est dépourvu de plage, et mes yeux, même armés de lunettes, ne purent y saisir aucun indice de population, bien qu'on nous eût assuré qu'elle était habitée. Sa bande méridionale est flanquée de deux îlots, l'un élevé et escarpé, l'autre bas et très-plat.

Quand nous eûmes dépassé Houa-houna, nous gouvernâmes directement sur Nouhiva, dont les montagnes se développaient dans l'ouest, tandis que celles de Houa-poou se montraient confusément dans le S. O. Nous avons couru rapidement, poussés par une belle brise d'est.

Au navigateur qui vient de l'est, le cap Martin, pointe S. E. de Nouhiva, se présente sous la forme d'une falaise nue, noire, taillée à pic et surmontée par une roche quadrangulaire qui simule assez bien la forme d'un vieux château en ruines. Mais pour celui qui vient du sud et du S. O., cette forme fait place à celle d'un gros pouce incliné vers la mer.

A midi précis, nous passâmes au sud et à un mille au plus de cette pointe, et bientôt la vaste baie des Taïpiis se découvrit à nos regards, avec sa double anse et ses riants coteaux, mais sans ces villages populeux, ces jolies habitations et ces nombreuses forteresses citées avec emphase par Porter et Paulding. Tout ce que je pus apercevoir fut trois ou quatre petites cases perchées sur le penchant des collines.

Cette baie paraît d'un accès facile et libre de dangers, seulement il faut veiller à une petite roche qui s'élève environ à un mètre au-dessus de l'eau, à deux encâblures de la pointe Martin. Continuant ma route sous toutes voiles le long de la côte de Nouhiva, je cherchais attentivement les deux îlots et la raie blanche que Porter signale pour la reconnaissance de l'entrée de la baie Taïo-thae ou Anna-Maria.

Longtemps je ne vis rien ; enfin je reconnus la sentinelle de l'est, roc nu, noirâtre, haut, irrégulier et séparé de l'île par un canal de 100 mètres au plus de large ; puis la raie en question, traçant à peu de distance à droite un sillon presque perpendiculaire qu'on prendrait volontiers pour une cascade ; enfin un peu plus loin, la sentinelle de l'ouest, îlot conique assez élevé et d'un aspect grisâtre, mais moins terne que celui du premier.

Dès lors ma marche est devenue assurée, j'ai gouverné sur la sentinelle de droite, que j'ai contournée à moins de cent brasses de distance, en venant promptement sur tribord. Puis j'ai gouverné sur le fond de la baie, qui s'est bientôt montrée dans toute son étendue avec ses riantes plages, ses frais ravins et surtout sa majestueuse enceinte de hautes montagnes qui lui donnent l'aspect d'un immense amphithéâtre.

Le commandant DUMONT D'URVILLE.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 JUILLET AU 15 AOUT.)

GAZETTE.

Malgré l'affreux événement de ce mois, la science n'a pas interrompu le cours de ses investigations habituelles. Dans la séance du 18 juillet, M. Regnault a rendu compte à l'Académie des sciences des curieuses expériences du professeur Moser. Le savant Allemand prend pour principe fondamental les découvertes de la photographie de Daguerre, et affirme que deux images successives se forment sur la plaque photographique. En donnant d'abord à la plaque une légère préparation iodée, on obtient une image *négative* ou *inverse*, c'est-à-dire que les endroits éclairés se marquent en noir, et les points obscurs en points lumineux. Il paraîtrait aussi que cette première image offre des couleurs distinctes; le ciel, par exemple, est rendu par une nuance azurée, et les tons vigoureux par une teinte rouge foncé. Ce qu'on découvre après cela de plus curieux dans les observations du physicien Moser, c'est que par l'effet de la vapeur de mercure dont elle n'avait pas encore subi l'action, l'image se transformé, et de négative et inverse passe à son état direct et naturel : le mercure change les noirs en clairs, et *vice versâ*.

Le même professeur constate encore qu'après avoir tracé sur le mercure avec le doigt, comme les enfants le font sur les vitres, des caractères qui sont invisibles, si l'on souffle dessus quelques jours après, on voit paraître les lignes tracées. M. Regnault pense qu'il est possible que l'haleine contienne des particules grasses ou autres, lesquelles, en se déposant sur des corps polis, modifieraient la réflection des rayons lumineux. M. Moser et M. Ackerson rapportent un fait plus curieux encore : mettez en face l'une de l'autre d'abord une plaque d'argent ordinaire et non iodée, ensuite une médaille ou un autre objet; cet objet, dans l'obscurité la plus profonde, notez bien ceci, se peindra sur le miroir d'argent. On ajoute que l'écriture se trace également sur la plaque; mais il faut pour cela que les objets soient placés au moins à trois quarts de millimètre de distance, ce qui constitue presque le contact.

Que la lumière concentrée par une lentille impressionne d'une manière durable un corps inorganique, une lame de métal iodée, comme elle impressionne instantanément l'irritabilité nerveuse de la rétine, douée d'une sensibilité exquise; que la lumière dépose sur cette surface inerte des peintures durables; c'est là un résultat étonnant. Ce que la lumière n'a produit jusqu'à ce jour qu'en concentrant tous ses rayons, la nuit la plus noire peut aujourd'hui le faire. On obtient des images analogues à celles de M. Daguerre dans une complète obscurité.

On arrive là sans combinaisons, par une voie des plus simples. On prend une médaille, un camée en cornaline, une figure quelconque; on place cet objet en regard et tout près d'une plaque d'argent parfaitement polie; on ferme le tout, la nuit, dans une boîte bien close, et la boîte dans une chambre complétement obscure. Ouvrez au bout de 10 à 15 secondes, plus ou moins, et vous trouverez sur la plaque d'argent l'image de l'objet d'art nettement tracée! Telle est l'une des expériences de M. Moser, expérience transmise par M. de Humboldt comme ayant été répétée à Berlin avec succès par M. Richershon et l'astronome Enke, et qui réussit à plus forte raison lorsque les objets sont en contact.

— L'Académie des sciences s'est aussi occupée d'un travail de M. le docteur Royer, intitulé : *Fragment d'une étude comparative sur la phthisie chez l'homme et chez les animaux*. Cet ouvrage constate des cas de phthisie chez presque toutes les classes du règne animal.

— M. Séguier fils a fait un rapport détaillé sur une armure défensive de M. Papadopoulo. Cette armure, nommée *Pilima* par son inventeur, est tout simplement un feutre de coton extrêmement serré offrant une résistance complète aux projectiles d'une arme à feu chargée à balle.

— Le 10 juillet, à neuf heures dix minutes du soir, M. Daine, architecte à Paris, a découvert, du haut d'une fenêtre d'une maison de Passy, un météore suspendu à deux ou trois degrés au-dessus de l'horizon, ouest nord-ouest. Ce météore, immobile et très-lumineux, changea de forme au bout de trois ou quatre minutes; son extrémité inférieure parut se perdre et se détacher, puis cette fraction devint circulaire et se rattacha ensuite à la masse principale. Bientôt ces matières enflammées subirent de nouvelles modifications, elles se déplacèrent, perdirent leur éclat, et se rapprochèrent enfin sous la forme d'un pâle croissant, cinq ou six fois plus grand que celui de la lune dans son premier quartier. Cet étrange croissant plana deux minutes immobile dans le ciel, puis il commença à descendre lentement et disparut enfin derrière le Mont-Valérien.

— Un habile chimiste de Londres, M. Charles Desvilliers, est parvenu, au moyen d'une combinaison de certains sels, à solidifier l'eau. Dans un lieu nommé le Colysée, on a établi un vaste bassin rempli de cette glace artificielle et entouré de glaciers couverts de fausse neige. Là, chaque soir, au milieu des ardeurs de la canicule, la fashion de Londres vient patiner aux yeux d'un cercle de ladys, et lorsque la lame tranchante du patin a labouré la glace, une nouvelle couche d'eau que l'on répand lui rend le poli d'un miroir.

— Un superbe monument, portant le nom *Walhalla* ou temple de gloire, long de deux cent vingt-huit pieds et large de cent huit, vient d'être construit sur la rive gauche du Danube, à deux heures de marche de Ratisbonne, au sommet d'une roche à pic de trois cent quatre pieds d'élévation. Ce temple, de style dorique, est assis sur trois terrasses superposées, d'architecture cyclopéenne; il a été bâti d'après les plans du célèbre architecte Léon Klentze. Ce Panthéon germanique représente à peu près la forme du Parthénon, et renferme les bustes de deux cents Allemands illustres.

— Le 18 juillet, on a inauguré solennellement, à Liége, la statue de Grétry: cette statue est l'œuvre de M. G. Geefs.

— Le palais des Beaux-Arts vient de s'enrichir d'un grand nombre d'antiquités romaines, trouvées dans des fouilles faites en Afrique. Ces objets sont actuellement classés; au dire des antiquaires et des artistes, ils remontent à une époque antérieure même à l'occupation romaine.

— Le *Sémaphore* de Marseille raconte que M. Malbeck s'est embarqué dernièrement sur sa pirogue, malgré un temps sombre et une mer tourmentée. Cette barque en tôle reproduit en quelque sorte la forme d'un poisson; elle n'a qu'une ouverture par laquelle passe le corps du navigateur, et elle se dirige à l'aide d'une seule rame et d'un mât pourvu d'une légère voile en soie. Lorsque le navigateur désire dormir, il bouche simplement l'ouverture au moyen d'un tampon en caoutchouc, et peut sommeiller tranquillement, bercé par les plus affreuses tempêtes. L'air indispensable à la respiration lui vient par la base du petit mât dont l'intérieur est creux.

— Le mois qui vient de s'écouler semble être marqué d'un stigmate néfaste: nous avons perdu M. Octave Blanchard, jeune peintre auquel on doit divers tableaux, dont les plus remarquables sont *une lecture de l'Évangile dans l'église d'Ara-Cœli*, des *cavalcatores romains conduisant un troupeau*. M. Blanchard avait remporté le grand prix de Rome; un autre peintre, M. Stanislas Darondeau, est mort à Brest, au retour d'un voyage de circumnavigation à bord du navire le *Nisus*. M. Darondeau rapportait un riche album de souvenirs de la côte orientale d'Afrique; M. Pelletier, membre de l'Institut, est mort le 21. On doit à ce chimiste distingué la découverte du sulfate de quinine; M. W. Edwards,

membre de l'Académie des sciences morales et politiques, section de philosophie; M. le baron Larrey, membre de l'Académie de médecine et des sciences, et inspecteur du conseil de santé des armées; enfin, Louis-Victor Dacheux, marinier de la Seine, qui a remporté le prix Montyon, a été décoré de vingt-trois médailles et nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Le brave Dacheux avait sauvé la vie à plus de six cents personnes; il possédait, au bord de la Seine, une petite cabane pleine des objets nécessaires pour donner des soins aux asphyxiés.

— Un des ouvrages nouveaux dont on s'occupe le plus ce mois-ci, porte pour titre *Trois ans de promenade en Europe et en Asie.* L'auteur, M. Stanislas Bellanger, conduit le lecteur de Paris à Bucharest, en passant par Strasbourg, Stuttgard, Vienne, Munich, Kronstadt, et s'arrête aux monts Krapacks. C'est un ouvrage écrit avec bonne humeur, verve et entrain. *Les Nouvelles annales des Voyages* doivent publier prochainement plusieurs passages inédits et fort intéressans d'autres excursions aventureuses de M. Stanislas Bellanger.

— Un recueil de nouvelles historiques écrit par M. Paul de Musset, et le *Voyage en Espagne* de M. Théophile Gautier; tels sont, en résumé, les succès remarquables du mois.

— M. S. Henry Berthoud est parti le 6 août pour aller écrire sur les lieux mêmes un roman dont la scène se passe en Frise. M. Berthoud doit visiter ensuite la Hollande, et une partie de l'Allemagne, de la Suède et de la Norwège.

— M. Cunin-Gridaine fait restaurer un meuble remarquable par son ancienneté et par l'usage auquel il a été spécialement consacré, c'est la table donnée par l'Espagne à Henri IV lors de son mariage, et sur laquelle fut servi le souper nuptial de ce monarque. Ce meuble précieux a été trouvé dans les greniers du ministère du commerce; il est destiné à être classé parmi les riches et nombreuses collections d'antiquités exposées dans les galeries du Louvre.

— Mlle Lia Duport, la cantatrice à la mode depuis l'hiver dernier, continue dans les provinces les succès qu'a obtenus son brillant début dans les concerts de Paris, et surtout du Conservatoire. A peine revenue du festival du Mans, elle a été demandée par la Société philharmonique de Dijon; chargée seule de toute la partie vocale d'un concert, elle a dû encore s'accompagner elle-même. Nous ne saurions dire l'enthousiasme excité par ce talent précoce et déjà si complet. Musique allemande, italienne, française, airs *di bravura*, simple mélodie ou romance, tout a été pour Mlle Lia Duport un titre égal aux applaudissemens de ses auditeurs.

— De tous les livres arrivés au succès et à la popularité, il n'en est point assurément qui l'aient mérité d'une manière plus éclatante que l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante.

Les faits présentés avec un art plein de drame ne s'y écartent pas de la plus sévère exactitude : quel que soit l'intérêt romanesque qu'ils présentent, jamais ils ne cessent d'être de l'histoire pure et consciencieuse jusque dans les moindres détails. Pour la première fois peut-être un écrivain a su triompher des difficultés que présente un travail de ce genre.

Les douze magnifiques volumes de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* se lisent avec le charme qu'on trouve dans les œuvres les plus attrayantes de Walter Scott. Jamais cependant, comme le romancier écossais, M. de Barante n'a recours à la fiction. Les événements, étudiés consciencieusement et vus de haut, sans confusion, sans obscurité, se développent activement, et émeuvent à chaque instant le lecteur par les tableaux successifs d'une histoire qui embrasse la chronique de l'Europe entière pendant plusieurs siècles.

La sixième édition de ce beau livre est sans contredit la meilleure. Son éditeur, M. Dufay, l'a enrichie d'illustrations nombreuses, et d'une exécution qui ne laisse rien à désirer. La gravure sur bois n'a pas encore mieux fait, et les dessinateurs ont puisé tous leurs documents aux sources les plus irrécusables. L'atlas contient cent quatorze planches et quinze cartes.

Ces cartes ne sont pas les pièces les moins curieuses et les moins intéressantes de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*. Une d'elles, entre autres, montre ce qu'était la France après la mort de Charles VI. Étudier sur cette carte tous les événemens du règne qui suit, et Charles VII reconquérant pas à pas son royaume à l'aide de Dieu et de Jeanne d'Arc, est assurément un spectacle aussi merveilleux que la plus incroyable légende.

— On a parlé, au commencement de ce numéro, des poteries de M. Ziegler. Il faut ajouter à ces notes quelques renseignemens sur le beau magasin des poteries de Voisinlieu, établi n° 103, rue Richelieu, où l'on trouve à la fois ces poteries telles qu'elles sortent de la fabrique, ou bien richement coloriées par des procédés qui appartiennent à M. Leleux. Certes, la peinture sur grès peut rivaliser désormais avec la peinture sur porcelaine, et, nous le répétons, les chefs-d'œuvre de Bernard Palissy seront bientôt égalés, s'ils ne le sont déjà.

THÉATRES.

— Une pièce nouvelle, *le Premier Chapitre*, par M. Laya, et un début, celui de Mlle Rose Chéri, font un double succès pour le Gymnase. *La Salpêtrière, Paris la nuit*, à l'Ambigu; *Du haut en bas*, au Palais-Royal; enfin, *l'Incendie de Hambourg*, représenté à Londres, dans le jardin du Vauxhall, au moyen de cinq cents acteurs : voilà les nouvelles théâtrales.

Les Variétés viennent de recevoir trois clowns anglais expédiés en droite ligne de Drury-Lane et de Covent-Garden. L'arlequin se nomme M. Hamel, le clown M. Matthiews, le pantaloun M. Garden. Ils exécutent, avec un immense succès, une pantomime intitulée *Arlequin.*

Ἑρμῆς.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Le modeste article sur le *Dictionnaire des hiéroglyphes* de M. Camille Duteil, que vous avez admis dans les colonnes du *Musée* du mois de juin, nous a valu, dans *la Revue des Deux-Mondes*, l'honneur de deux paragraphes. Ils ne tendent pas seulement à prouver que nous n'avons nulle idée de ce que nous écrivons; ils accusent d'absurdité un savant dont le crime sans doute est d'avoir soumis chaque partie de la science de certains savans au calcul mathématique, et d'avoir trouvé quelques quantités négatives pour résultat.

Les pages de la *Revue des Deux-Mondes* ont une réputation de gravité accablante pour celui qu'elles attaquent; on y croit sans les lire: heureusement il suffit de les lire, pour reconnaître le vide et la mauvaise foi de leur critique. Permettez-moi d'en donner des preuves.

Voici la phrase qui nous est adressée : — On ne peut pas défendre Champollion « *contre des détracteurs qui ne prennent pas la peine de comprendre ce qu'ils attaquent.* »

Ici, nous nous humilions, car nous avons pris la peine de comprendre M. Champollion, et nous sommes à nous demander comment on peut parvenir à le comprendre.

Plus loin il est dit, pour l'auteur du Dictionnaire : *Un troisième monsieur vient de publier un Dictionnaire des hiéroglyphes, où, entre autres merveilles, il nous révèle que le chat est le symbole de Dieu...* Puis, suivent quelques mots d'explications que le critique qualifie à juste titre d'*innocentes facéties*, mais dont l'invention lui revient tout entière. M. Camille Duteil n'a jamais avancé un tel fait. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les notes de la page 11 de son ouvrage.

Il ressort donc de tout ceci : que le critique de la *Revue des Deux-Mondes* n'a seulement pas lu le livre dont il parle, et que c'est, pour ce journal, un parti pris de condamner toute voix qui se fait entendre, c'est-à-dire tout souffle par lequel il craint d'être ébranlé; enfin, que pour arriver à en imposer toujours au public, il ne recule devant rien, pas même devant la falsification d'un texte.

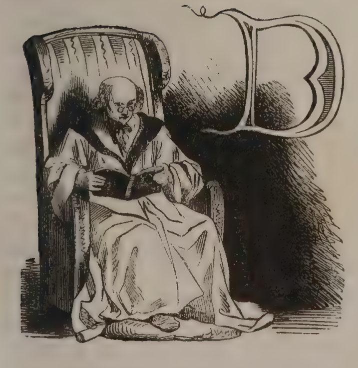
Aussi maintenant nous nous redressons, et nous pensons que c'est à notre tour de prendre en pitié les attaques des gens qui se servent, pour critiquer, d'une semblable méthode.

Henri NICOLLE.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

Les Méchancetés d'un Saint



De tous les commensaux de madame de La Chanterie, celui vers qui Godefroid se sentait le plus entraîné, mais qui paraissait aussi devoir exciter le plus de sympathies chez les gens de toute classe, était le bon, le gai, le simple monsieur Alain. Par quelles voies la Providence avait-elle amené cet être si candide dans ce monastère sans clôture, dont les religieux agissaient sous l'empire d'une règle observée, au milieu de Paris, en toute liberté, comme s'ils eussent eu le supérieur le plus sévère? Quel drame, quel événement lui avait fait quitter son chemin dans le monde, pour prendre ce sentier si pénible à parcourir à travers les malheurs d'une capitale? Un soir, Godefroid voulut faire une visite à son voisin, dans l'intention de satisfaire une curiosité plus éveillée par l'impossibilité de toute catastrophe dans cette existence, qu'elle ne l'eût été par l'attente du récit de quelque terrible épisode dans la vie d'un corsaire.

Au mot, Entrez! donné comme réponse à deux coups frappés discrètement, Godefroid tourna la clef qui restait toujours dans la serrure, et trouva monsieur Alain assis au coin de son feu, lisant, avant de se coucher, un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, à la lueur de deux bougies coiffées chacune d'un de ces garde-vue verts, mobiles, dont se servent les joueurs de whist. Le bonhomme était en

(1) Cette nouvelle, déposée conformément aux lois, ne peut être reproduite, sous peine de contrefaçon.

pantalon à pieds, dans sa robe de chambre de molleton grisâtre, et tenait ses pieds à la hauteur du feu, sur un coussin fait, ainsi que ses pantoufles, par madame de La Chanterie, en tapisserie au petit point. Cette belle tête de vieillard, sans autre accompagnement qu'une couronne de cheveux blancs presque semblable à celle d'un vieux moine, se détachait en clair sur le fond brun de la tapisserie de l'immense fauteuil. Monsieur Alain posa doucement sur la petite table à colonnes torses son livre usé aux quatre coins, et montra de l'autre main son autre fauteuil au jeune homme, en ôtant les lunettes qui lui pinçaient le bout du nez.

— Souffrez-vous, pour sortir de chez vous à cette heure? lui demanda-t-il.

— Cher monsieur Alain, répondit franchement Godefroid, je suis tourmenté par une curiosité qu'un seul mot de vous fera très-innocente ou très-indiscrète, et c'est assez vous dire en quel esprit je vous adresserai ma question.

— Oh! oh! quelle est-elle? fit-il en regardant le jeune homme.

— Quel est le fait qui vous a conduit à mener la vie que vous menez ici? Car, pour embrasser la doctrine d'un pareil renoncement à tout intérêt, on doit être dégoûté du monde, y avoir été blessé, ou y avoir blessé les autres.

— Eh quoi! mon enfant, répondit le vieillard en laissant errer sur ses larges lèvres un de ces sourires qui rendaient sa bouche vermeille une des plus affectueuses que le génie des peintres ait pu rêver, ne peut-on se sentir ému d'une pitié profonde au spectacle des misères que Paris enferme dans ses murs? Saint Vincent de Paul a-t-il eu besoin de l'aiguillon du remords ou de la vanité blessée pour se vouer aux enfans abandonnés?

— Ceci me ferme d'autant plus la bouche, que si jamais une âme a ressemblé à celle de ce héros chrétien, c'est assurément la vôtre, répondit Godefroid.

Malgré la dureté que l'âge avait imprimée à la peau de son visage presque jaune et ridé, le vieillard rougit excessivement, car il semblait avoir provoqué cet éloge, auquel sa modestie bien connue permettait de croire qu'il n'avait pas songé. Godefroid savait bien que les commensaux de madame de La Chanterie étaient sans aucun goût pour cet encens. Néanmoins, l'excessive simplicité du bonhomme Alain fut plus embarrassée de ce scrupule, qu'une jeune fille aurait pu l'être d'avoir conçu quelque pensée mauvaise.

— Si je suis encore bien loin de lui au moral, reprit monsieur Alain, je suis bien sûr de lui ressembler au physique...

Godefroid voulut parler ; mais il en fut empêché par un geste du vieillard, dont le nez avait en effet l'apparence tuberculeuse de celui du saint, et dont la figure, semblable à celle d'un vieux vigneron, était le vrai duplicata de la grosse figure commune du fondateur des Enfans-Trouvés.

— Quant à moi, vous avez raison, dit-il en continuant; ma vocation pour notre œuvre fut déterminée par un sentiment de repentir, à cause d'une aventure.....

— Vous, une aventure! s'écria doucement Godefroid à qui ce mot fit oublier ce qu'il voulait répondre d'abord au vieillard.

— Oh! mon Dieu, ce que je vais vous raconter vous paraîtra sans doute une bagatelle, une niaiserie; mais au tribunal de la conscience, il en fut autrement. Si vous persistez dans votre désir de participer à nos œuvres; après m'avoir écouté, vous comprendrez que les sentiments sont en raison de la force des âmes, et que le fait qui ne tourmente pas un esprit fort peut très-bien troubler la conscience d'un faible chrétien.

Après cette espèce de préface, on ne saurait exprimer à quel degré de curiosité le néophyte arriva. Quel était le crime de ce bonhomme, que madame de La Chanterie appelait *son agneau pascal?* C'était aussi intéressant qu'un livre intitulé : *les Crimes d'un mouton*. Les moutons sont peut-être féroces envers les herbes et les fleurs? A entendre un des plus doux républicains de ce temps-ci, le meilleur des êtres serait encore cruel envers quelque chose. Mais le bonhomme Alain! lui qui, semblable à l'oncle Tobie de Sterne, n'écrasait pas une mouche après avoir été piqué vingt fois par elle! cette belle âme avoir été torturée par un repentir!

Cette réflexion représente le point d'orgue que fit le vieillard après ces mots : Ecoutez-moi? et pendant lequel il avança son coussin sous les pieds de Godefroid pour le partager avec lui.

— J'avais alors un peu plus de trente ans, dit-il, nous étions en 98, autant qu'il m'en souvient, une époque où les jeunes gens devaient avoir l'expérience des gens de soixante ans. Un matin, un peu avant l'heure de mon déjeuner, à neuf heures, ma vieille femme de ménage m'annonce un des quelques amis que j'avais conservés au milieu des orages de la Révolution. Aussi mon premier mot fut-il une invitation à déjeuner. Mon ami, nommé Mongenod, garçon de vingt-huit ans, accepte, mais d'un air gêné; je ne l'avais pas vu depuis 1793. Quand Mongenod s'assied, je m'aperçois que ses souliers sont horriblement usés. Ses bas mouchetés avaient été si souvent blanchis, que j'eus de la peine à reconnaître qu'ils étaient en soie. Sa culotte en casimir de couleur abricot, sans aucune fraîcheur, annonçait un long usage, encore attesté par des changemens de couleur à des places dangereuses, et les boucles, au lieu d'être en acier, me parurent être en fer commun ; celles des souliers étaient de même métal. Son gilet blanc à fleurs, devenu jaune à force d'être porté, comme sa chemise dont le jabot dormant était fripé, trahissait une horrible mais décente misère. Enfin l'aspect de la houppelande (on nommait ainsi une redingote ornée d'un seul collet en façon de manteau à la Crispin) acheva de me convaincre que mon ami était tombé dans le malheur. Cette houppelande en drap couleur noisette, excessivement râpée, admirablement bien brossée, avait un col gras de pommade ou de poudre, et des boutons en métal blanc devenu rouge. Enfin, toute cette friperie était si honteuse que je n'osais plus y jeter les yeux. Le claque, une espèce de demi-cercle en feutre qu'on gardait alors sous le bras au lieu de le mettre sur la tête, avait dû voir plusieurs gouvernemens. Néanmoins, mon ami venait sans doute de dépenser quelques sous pour sa coiffure chez un barbier, car il était rasé. Ses cheveux, ramassés par derrière, attachés par un peigne et poudrés avec luxe, sentaient la pommade. Je vis bien deux chaînes parallèles sur le devant de sa culotte, deux chaînes en acier terni, mais aucune grosseur de montre dans les goussets. Nous étions en hiver, et Mongenod n'avait point de manteau, car quelques larges gouttes de neige fondue et tombées des toits, le long desquels il avait dû marcher, jaspaient le collet de sa houppelande. Lorsqu'il ôta de ses mains ses gants en poil de lapin, et que je vis sa main droite, j'y reconnus les traces d'un travail quelconque, mais d'un travail pénible. Or son père, avocat au grand conseil, lui avait laissé quelque fortune, cinq à six mille livres de rente. Je compris aussitôt que Mongenod venait me faire un emprunt. J'avais dans une cachette deux cents louis en or, une somme énorme pour ce temps-là, car elle valait je ne sais plus combien de mille francs en assignats. Mongenod et moi, nous avions étudié dans le même collége, celui des Grassins, et nous nous étions retrouvés chez le même procureur, un honnête homme, le bonhomme

Bordin. Quand on a passé sa jeunesse et fait les folies de son adolescence avec un camarade, il existe entre nous et lui des sympathies presque sacrées ; sa voix, ses regards nous remuent au cœur de certaines cordes qui ne vibrent que sous l'effort des souvenirs qu'il ranime. Même quand on a eu des motifs de plainte contre un tel camarade, tous les droits de l'amitié ne sont pas prescrits. Mais il n'y avait pas eu la moindre brouille entre nous. A la mort de son père, en 1787, Mongenod s'était trouvé plus riche que moi. Quoique je ne lui eusse jamais rien emprunté, parfois je lui avais dû de ces plaisirs que la rigueur paternelle m'interdisait. Sans lui je n'aurais pas vu la première représentation du *Mariage de Figaro*. Mongenod fut alors ce qu'on appelait un charmant cavalier, il avait des galanteries ; je lui reprochais sa facilité à se lier et sa trop grande obligeance. Sa bourse s'ouvrait facilement, il vivait à la grande ; il vous aurait servi de témoin après vous avoir vu deux fois.....

— Mon Dieu! vous me remettez là dans les sentiers de ma jeunesse! s'écria le bonhomme Alain en jetant à Godefroid un gai sourire et faisant une pause.

— Mongenod, doué d'un cœur excellent et homme de courage, un peu voltairien, fut disposé à faire le gentilhomme, reprit monsieur Alain. Son éducation aux Grassins, où se trouvaient des nobles, et ses relations galantes lui avaient donné les mœurs polies des gens de condition, que l'on appelait alors des aristocrates. Vous pouvez maintenant imaginer combien fut grande ma surprise en apercevant chez Mongenod les symptômes de misère qui dégradaient pour moi le jeune, l'élégant Mongenod de 1787, quand mes yeux quittèrent son visage pour examiner ses vêtemens. Néanmoins, comme à cette époque de misère publique quelques gens rusés prenaient des dehors misérables, et comme il y avait pour d'autres des raisons suffisantes de se déguiser, j'attendis une explication, mais en la sollicitant.—Dans quel équipage te voilà, mon cher Mongenod! lui dis-je en acceptant une prise de tabac qu'il m'offrit dans une tabatière de similor.—Bien triste, répondit-il. Il ne me reste qu'un ami..., et cet ami c'est toi. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter d'en arriver là, mais je viens te demander cent louis. La somme est forte, dit-il, en me voyant étonné ; mais si tu ne m'en donnais que cinquante, je serais hors d'état de te les rendre jamais; tandis que si j'échoue dans ce que j'entreprends, il me restera cinquante louis pour tenter fortune en d'autres voies; et je ne sais pas encore ce que le désespoir m'inspirera! — Tu n'as rien! fis-je. — J'ai, reprit-il en réprimant une larme, cinq sous de reste sur ma dernière pièce de monnaie. Pour me présenter chez toi, j'ai fait cirer mes souliers, et je suis entré chez un coiffeur. J'ai ce que je porte. Mais, reprit-il en faisant un geste, je dois mille écus en assignats à mon hôtesse, et notre gargotier m'a refusé crédit hier. Je suis donc sans aucune ressource! — Et que comptes-tu faire? dis-je en m'immisçant déjà dans son for intérieur. — M'engager comme soldat, si tu me refuses... — Toi, soldat! Toi, Mongenod! — Je me ferai tuer, ou je deviendrai le général Mongenod.—Eh bien, lui dis-je tout ému, déjeune en toute tranquillité, j'ai cent louis... Là, je crus nécessaire de faire un petit mensonge de prêteur. — C'est tout ce je possède au monde, lui dis-je, j'attendais le moment où les fonds publics arriveraient au plus bas prix possible pour placer cet argent; mais je le mettrai dans tes mains; et tu me considéreras comme ton associé, laissant à ta conscience le soin de me rendre le tout en temps et lieu. La conscience d'un honnête homme, lui dis-je, est le meilleur grand-livre. Mongenod me regardait fixement en m'écoutant, et paraissait s'incruster mes paroles au cœur. Il avança sa main droite, j'y mis ma main gauche, et nous nous serrâmes nos mains, moi très-attendri, lui sans retenir cette fois deux grosses larmes qui coulèrent sur ses joues déjà flétries. La vue de ces deux larmes me navra le cœur. Je fus encore plus touché quand, oubliant tout dans ce moment, Mongenod tira pour s'essuyer un mauvais mouchoir des Indes tout déchiré. — Reste là! lui dis-je en me sauvant pour aller à ma cachette le cœur ému comme si j'avais entendu une femme m'avouant qu'elle m'aimait. Je revins avec deux rouleaux de chacun cinquante louis. — Tiens, compte-les.... Il ne voulut pas les compter, et regarda tout autour de lui pour trouver une écritoire, afin de me faire, dit-il, une reconnaissance. Je me refusai nettement à prendre aucun papier. — Si je mourais, lui dis-je, mes héritiers te tourmenteraient. Ceci doit rester entre nous. En me trouvant si bon ami, Mongenod quitta le masque chagrin et crispé par l'inquiétude qu'il avait en entrant, il devint gai. Ma femme de ménage nous servit des huîtres, du vin blanc, une omelette, des rognons à la brochette, un reste de pâté de Chartres que ma vieille mère m'avait envoyé, puis un petit dessert, le café, les liqueurs des îles. Mongenod, à jeun depuis deux jours, se restaura. En parlant de notre vie avant la révolution, nous restâmes attablés jusqu'à trois heures après midi, comme les meilleurs amis du monde. Mongenod me raconta comment il avait perdu sa fortune. D'abord, la réduction des rentes sur l'Hôtel-de-Ville lui avait enlevé les deux tiers de ses revenus, car son père avait placé sur la Ville la plus forte partie de ses capitaux; puis, après avoir vendu sa maison rue de Savoie, il avait été forcé d'en recevoir le prix en assignats; il s'était alors mis en tête de faire un journal, *la Sentinelle*, qui l'avait obligé de fuir après six mois d'existence. En ce moment il fondait tout son espoir sur la réussite d'un opéra comique intitulé : *les Péruviens*. Cette dernière confidence me fit trembler. Mongenod devenu auteur, ayant mangé son argent dans *la Sentinelle*, et vivant sans doute au Théâtre, en relation avec les chanteurs de Feydeau, avec des musiciens et le monde bizarre qui se cache derrière le rideau de la scène, ne me sembla plus mon même Mongenod. J'eus un léger frisson. Mais le moyen de reprendre mes cent louis? Je voyais chaque rouleau dans chaque poche de la culotte comme deux canons de pistolet. Mongenod partit. Quand je me trouvai seul, sans le spectacle de cette âpre et cruelle misère, je me mis à réfléchir malgré moi, je me dégrisai : « Mongenod, pensai-je, s'est sans doute dépravé profondément, il m'a joué quelque scène de comédie! Sa gaîté quand il m'avait vu lui donnant débonnairement une somme si énorme me parut alors la joie des valets de théâtre attrapant quelque Géronte. Je finis par où j'aurais dû commencer : je me promis de prendre quelques renseignemens sur mon ami Mongenod, qui m'avait écrit son adresse au dos d'une carte à jouer. Je ne voulus point l'aller voir le lendemain par une espèce de délicatesse : il aurait pu voir de la défiance dans ma promptitude. Deux jours après, quelques préoccupations me prirent tout entier, et ce ne fut qu'au bout de quinze jours que, ne voyant plus Mongenod, je vins un matin de la Croix-Rouge, où je demeurais alors, rue des Moineaux, où il demeurait. Mongenod logeait dans une maison garnie du dernier ordre, mais dont la maîtresse était une fort honnête femme, la veuve d'un fermier-général mort sur l'échafaud, et qui, complétement ruinée, commençait avec quelques louis le chanceux métier de locataire principal. Elle a eu depuis sept maisons dans le quartier Saint-Roch et a fait fortune. — Le citoyen Mongenod n'y est pas ; mais il y a du monde, me dit cette dame. Le dernier mot excite ma curiosité. Je

monte au cinquième étage, une charmante personne vient m'ouvrir, oh! mais une jeune personne de la plus grande beauté, qui, d'un air assez soupçonneux, resta sur le seuil de la porte entrebâillée. — Je suis Alain, l'ami de Mongenod, dis-je. Aussitôt la porte s'ouvre, et j'entre dans un affreux galetas où cette jeune personne maintenait néanmoins une grande propreté. Elle m'avance une chaise devant une cheminée pleine de cendres, sans feu, et dans un coin de laquelle j'aperçois un vulgaire réchaud en terre. On gelait. — Je suis bien heureuse, monsieur, me dit-elle en me prenant les mains et en me les serrant avec affection, d'avoir pu vous témoigner ma reconnaissance, car vous êtes notre sauveur. Sans vous, peut-être n'aurais-je jamais revu Mongenod... Il se serait... quoi?... jeté à la rivière. Il était au désespoir quand il est parti pour vous aller voir... En examinant cette jeune personne, je fus assez étonné de lui voir sur la tête un foulard, et sous le foulard, derrière la tête et le long des tempes, une ombre noire; mais à force de regarder, je découvris qu'elle avait la tête rasée. — Êtes-vous malade? dis-je en regardant



cette singularité. Elle jeta un coup d'œil dans la mauvaise glace d'un trumeau crasseux, se mit à rougir, puis des larmes lui vinrent aux yeux. — Oui, monsieur, reprit-elle vivement. J'avais d'horribles douleurs de tête, j'ai été forcée de faire raser mes beaux cheveux qui me tombaient aux talons. — Est-ce à madame Mongenod que j'ai l'honneur de parler? dis-je. — Oui, monsieur, me répondit-elle en me lançant un regard vraiment céleste. Je la saluai, je descendis dans l'intention de faire causer l'hôtesse, mais elle était sortie. Il me semblait que cette jeune femme avait dû vendre ses cheveux pour avoir du pain. J'allai de ce pas chez un marchand de bois, et j'envoyai une demi-voie de bois en priant le charretier et les scieurs de donner à la petite femme une facture acquittée au nom du citoyen Mongenod.

— Là finit la période de ce que j'ai longtemps appelé *ma bêtise*, fit le bonhomme Alain en joignant les mains et les levant un peu par un mouvement de repentance. Deux jours après, je rencontrai l'une de ces personnes qui ne sont ni amies ni indifférentes et avec lesquelles nous avons des relations de loin en loin, ce qu'on nomme enfin *une connaissance*, un monsieur Barillaud, qui par hasard, à propos des *Péruviens*, se dit ami de l'auteur: — Tu connais le citoyen Mongenod? lui dis-je. Dans ce temps-là nous étions encore obligés de nous tutoyer. — Je voudrais bien ne pas l'avoir connu, car il m'a plusieurs fois emprunté de l'argent et me témoigne assez d'amitié pour ne pas me le rendre. C'est un drôle de garçon; un bon enfant, mais des illusions!..... oh! une imagination de feu. Je lui rends justice : il ne veut pas tromper; mais comme il se trompe lui-même sur toute chose, il arrive à se conduire en homme de mauvaise foi. — Mais que te doit-il? — Bah! quelque cent écus... C'est un panier percé. Personne ne sait où passe son argent, car il ne le sait peut-être pas lui-même. — A-t-il des ressources? — Eh! oui, me dit Barillaud en riant. Dans ce moment, il parle d'acheter des terres chez les Sauvages, aux États-Unis. J'emportai cette goutte de vinaigre que la médisance m'avait jetée au cœur et qui fit aigrir toutes mes bonnes dispositions. J'allai voir mon ancien patron, qui me servait de conseil. Dès que je

lui eus confié le secret de mon prêt à Mongenod et la manière dont j'avais agi : — Comment! s'écria-t-il, c'est un de mes clercs qui se conduit ainsi? Mais il fallait remettre au lendemain et venir me voir. Vous auriez appris que j'ai consigné Mongenod à ma porte. Il m'a déjà, depuis un an, emprunté plus de cent écus en argent, une somme énorme! Et trois jours avant d'aller déjeuner avec vous, il m'a rencontré dans la rue et m'a dépeint sa misère avec des mots si navrans que je lui ai donné deux louis! — Si je suis la dupe d'un habile comédien, c'est tant pis pour lui, non pour moi! Mais que faire? — Au moins faut-il obtenir de lui quelque titre, car un débiteur, quelque mauvais qu'il soit, peut devenir bon, et alors on est payé. Là-dessus Bordin tira d'un carton de son secrétaire une chemise sur laquelle je vis écrit le nom de Mongenod, il me montra trois reconnaissances de cent livres chacune : — La première fois qu'il viendra, je lui ferai joindre les intérêts, les deux louis que je lui ai donnés et ce qu'il me demandera ; puis du tout il souscrira une acceptation, en reconnaissant que les intérêts courent depuis le jour du prêt. Au moins serai-je en règle et aurai-je un moyen d'arriver au payement. — Eh bien, dis-je à Bordin, ne pourriez-vous me mettre en règle comme vous le serez? Car vous êtes un honnête homme, et ce que vous faites est bien. — Je reste ainsi maître du terrain, me répondit l'ex-procureur. Quand on se comporte comme vous l'avez fait, on est à la merci d'un homme qui peut se moquer de vous. Moi! je ne veux pas qu'on se moque de moi! Se moquer d'un ancien procureur au Châtelet?... tarare! Tout homme à qui vous prêtez une somme comme vous avez étourdiment prêté la vôtre à Mongenod finit au bout d'un certain temps par la croire à soi. Ce n'est plus votre argent, mais son argent, et vous devenez son créancier, un homme incommode. Un débiteur cherche alors à se débarrasser de vous en s'arrangeant avec sa conscience ; et, sur cent hommes, il y en a soixante-quinze qui tâchent de ne plus vous rencontrer durant le reste de leurs jours... — Vous ne reconnaissez donc que vingt-cinq pour cent d'honnêtes gens? — Ai-je dit cela? reprit-il en souriant avec malice. C'est beaucoup. Quinze jours après, je reçus une lettre par



Bordin et Alain.

laquelle Bordin me priait de passer chez lui pour retirer mon titre. J'y allai. — J'ai tâché de vous rattraper cinquante louis, me dit-il. (Je lui avais confié ma conversation avec Mongenod.) Mais les oiseaux sont envolés. Dites adieu à vos *jaunets!* Vos serins de Canarie ont regagné les climats chauds. Nous avons affaire à un aigre-fin. Ne m'a-t-il pas soutenu que sa femme et son beau-père étaient partis aux États-Unis avec soixante de vos louis pour y acheter des terres, et qu'il comptait les y rejoindre, soi-disant pour faire fortune afin de revenir payer ses dettes, dont l'état, parfaitement en règle, m'a été confié par lui, car il m'a prié de savoir ce que deviendraient ses créanciers. Voici cet état circonstancié, me dit Bordin en me montrant une chemise sur laquelle il lut le total : Dix-sept mille francs en argent, dit-il, une somme avec laquelle on aurait une maison valant mille écus de rentes! Et après

avoir remis le dossier, il me rendit une lettre de change d'une somme équivalant à cent louis en or, exprimée en assignats, avec une lettre par laquelle Mongenod reconnaissait avoir reçu cent louis en or, et m'en devoir les intérêts. — Me voilà donc en règle, dis-je à Bordin. — Il ne vous niera pas la dette, me répondit mon ancien patron; mais où il n'y a rien, le roi, c'est-à-dire le Directoire perd ses droits. Je sortis sur ce mot. Croyant avoir été volé par un moyen qui échappe à la loi, je retirai mon estime à Mongenod et me résignai philosophiquement. Si je m'appesantis sur ces détails si vulgaires et en apparence si légers, ce n'est pas sans raison : je cherche à vous expliquer comment je fus conduit à agir comme agissent la plupart des hommes, au hasard et au mépris des règles que les Sauvages observent dans les moindres choses. Bien des gens se justifieraient en s'appuyant sur un homme grave comme Bordin; mais aujourd'hui, je me trouve inexcusable. Dès qu'il s'agit de condamner un de nos semblables en lui refusant à jamais notre estime, on ne peut s'en rapporter qu'à soi-même, et encore!... Devons-nous faire de notre cœur un tribunal où nous citions notre prochain? Où est la loi, quelle est la mesure? Ce qui chez nous est faiblesse, ne sera-t-il pas force chez le voisin? Autant d'êtres, autant de circonstances différentes pour chaque fait, car il n'est pas deux accidens semblables dans l'humanité. La Société seule a sur ses membres le droit de répression; car celui de punition, je le lui conteste: réprimer, lui suffit, et comporte d'ailleurs assez de cruautés. En écoutant les propos en l'air d'un Parisien, et en admirant la sagesse de mon ancien patron, je condamnai donc Mongenod. On annonça *les Péruviens*. Je m'attendis à recevoir un billet de Mongenod pour la première représentation, je m'établissais une sorte de supériorité sur lui. Mon ami me semblait, à raison de son emprunt, une sorte de vassal qui me devait une foule de choses, outre les intérêts de mon argent. Non-seulement Mongenod ne m'envoya point de billet, mais je le vis venir de loin dans le passage obscur pratiqué sous le théâtre Feydeau, bien mis, élégant presque; il feignit de ne pas m'avoir aperçu; puis, quand il m'eut dépassé, lorsque je voulus courir à lui, mon débiteur s'était évadé par un passage transversal. Cette circonstance m'irrita vivement. Mon irritation, loin d'être passagère, s'accrut avec le temps. Voici comment. Quelques jours après cette rencontre, j'écrivis à Mongenod à peu près en ces termes :

« Mon ami, vous ne devez pas me croire indifférent à tout ce qui peut vous arriver d'heureux ou de malheureux. *Les Péruviens* vous donnent-ils de la satisfaction? Vous m'avez oublié, c'était votre droit, pour la première représentation où je vous aurais tant applaudi. Quoi qu'il en soit, je souhaite que vous y trouviez un Pérou, car j'ai trouvé l'emploi de mes fonds, et compte sur vous à l'échéance. Votre ami, Alain. »

Après être resté quinze jours sans recevoir de réponse, je vais rue des Moineaux. L'hôtesse m'apprend que la petite femme est effectivement partie avec son père à l'époque où Mongenod avait annoncé ce départ à Bordin. Mongenod quittait son galetas de grand matin, et n'y revenait que tard dans la nuit. Quinze autres jours se passent, nouvelle lettre ainsi conçue :

« Mon cher Mongenod, je ne vous vois point, vous ne répondez point à mes lettres, je ne conçois rien à votre conduite, et si je me comportais ainsi envers vous, que penseriez-vous de moi? »

Je ne signe plus votre ami : je mets mille amitiés. Un mois se passe sans que j'aie aucune nouvelle de Mongenod. *Les Péruviens* n'avaient pas obtenu le grand succès sur lequel Mongenod comptait. J'y allai pour mon argent à la vingtième représentation et j'y vis peu de monde. Madame Scio y était cependant fort belle. On me dit au foyer que la pièce aurait encore quelques représentations. Je vais sept fois à différentes reprises chez Mongenod, je ne le trouve point, et chaque fois je laisse mon nom à l'hôtesse. Je lui écris alors :

« Monsieur, si vous ne voulez pas perdre mon estime, après avoir perdu mon amitié, vous me traiterez maintenant comme un étranger, c'est-à-dire avec politesse, et vous me direz si vous serez en mesure à l'échéance de votre lettre de change. Je me conduirai d'après votre réponse. Votre serviteur, Alain. »

Aucune réponse : nous étions alors en 1799; à deux mois près, un an s'était écoulé. A l'échéance, je vais trouver Bordin. Bordin prend le titre, fait protester et poursuivre. Les désastres éprouvés par les armées françaises avaient produit sur les fonds une dépréciation si forte, qu'on pouvait acheter cinq francs de rente pour sept francs. Ainsi, pour cent louis en or, j'aurais eu près de quinze cents francs de rentes. Tous les matins, en prenant ma tasse de café, je disais à la lecture du journal : — Maudit Mongenod! Sans lui, je me ferais mille écus de rentes! Mongenod était devenu ma bête noire, je tonnais contre lui tout en me promenant par les rues. Bordin est là, me disais-je, il le pincera, et ce sera bien fait! Ma haine s'exhalait en imprécations, je maudissais cet homme, je lui trouvais tous les vices. Ah! monsieur Barillaud avait bien raison dans ce qu'il m'en disait. Enfin, un matin, je vois entrer mon débiteur, pas plus embarrassé que s'il ne me devait pas un centime. En l'apercevant, j'éprouvai toute la honte qu'il aurait dû ressentir. Je fus comme un criminel surpris en flagrant délit. J'étais mal à mon aise. Le Dix-Huit Brumaire avait eu lieu, tout allait au mieux, les fonds montaient, et Bonaparte était parti pour aller livrer la bataille de Marengo. — Il est malheureux, monsieur, dis-je en recevant Mongenod debout, que je ne doive votre visite qu'aux instances d'un huissier. Mongenod prend une chaise et s'assied. — Je viens te dire, me répondit-il, que je suis hors d'état de te payer. — Vous m'avez fait manquer le placement de mon argent avant l'arrivée du premier consul, moment où je me serais fait une petite fortune... — Je le sais, Alain, dit-il, je le sais. Mais à quoi bon me poursuivre et m'endetter en m'accablant de frais? J'ai reçu des nouvelles de mon beau-père et de ma femme, ils ont acheté des terres, et m'ont envoyé la note des choses nécessaires à leur établissement, j'ai dû employer toutes mes ressources à ces acquisitions. Maintenant, sans que personne puisse m'en empêcher, je vais partir sur un vaisseau hollandais, à Flessingue, où j'ai fait parvenir toutes mes petites affaires. Bonaparte a gagné la bataille de Marengo, la paix va se signer, je puis sans crainte rejoindre ma famille, car ma chère petite femme est partie enceinte.

— Ainsi, vous m'avez immolé à vos intérêts?... — Oui, me répondit-il, j'ai cru que vous étiez mon ami. En ce moment, je me sentis inférieur à Mongenod, tant il me parut sublime en disant ce simple mot si grand! — Ne vous l'ai-je pas dit? reprit-il. N'ai-je pas été de la dernière franchise avec vous, là, à cette même place? Je suis venu à vous, Alain, comme à la seule personne par laquelle je pusse être apprécié. Cinquante louis, vous ai-je dit, seraient perdus; mais cent, je vous les rendrai, je n'ai point pris de terme; car puis-je savoir le jour où j'aurai fini ma longue lutte avec la misère? Vous étiez mon dernier ami. Tous mes amis, même notre vieux patron Bordin, me méprisaient

par cela même que je leur empruntais de l'argent. Oh! vous ne savez pas, Alain, la cruelle sensation qui étreint le cœur d'un honnête homme aux prises avec le malheur, quand il entre chez quelqu'un pour lui demander secours!... et tout ce qui s'ensuit! je souhaite que vous ne la connaissiez jamais; elle est plus affreuse que l'angoisse de la mort. Vous m'avez écrit des lettres qui, de moi, dans la même situation, vous eussent semblé bien odieuses. Vous avez attendu de moi des choses qui n'étaient point en mon pouvoir. Vous êtes le seul auprès de qui je viens me justifier. Malgré vos rigueurs, et quoique d'ami vous vous soyez métamorphosé en créancier le jour où Bordin m'a demandé un titre pour vous, démentant ainsi le sublime contrat que nous avons fait, là, en nous serrant la main et en échangeant nos larmes; eh bien, je ne me suis souvenu que de cette matinée. A cause de cette heure, je viens vous dire : Vous ne connaissez pas le malheur, ne l'accusez pas! Je n'ai eu ni une heure, ni une seconde pour écrire et vous répondre! Peut-être auriez-vous désiré que je vinsse vous cajoler?... Autant vaudrait demander à un lièvre fatigué par les chiens et les chasseurs de se reposer dans une clairière et d'y brouter l'herbe! Je n'ai pas eu de billet pour vous, non; je n'en ai pas eu assez pour les exigences de ceux de qui mon sort dépendait. Novice au théâtre, j'ai été la proie des musiciens, des acteurs, des chanteurs, de l'orchestre. Pour pouvoir partir et acheter ce dont ma famille a besoin là-bas, j'ai vendu *les Péruviens* au directeur, avec deux autres pièces que j'avais en portefeuille. Je pars pour la Hollande sans un sou. Je mangerai du pain sur la route, jusqu'à ce que j'aie atteint Flessingue. Mon voyage est payé, voilà tout. Sans la pitié de mon hôtesse, qui a confiance en moi, j'aurais été obligé de voyager à pied, le sac sur le dos. Donc, malgré vos doutes sur moi, comme sans vous je n'aurais pu envoyer mon beau-père et ma femme à New-York, ma reconnaissance reste entière. Non, *monsieur* Alain, je n'oublierai pas que les cent louis que vous m'avez prêtés vous donneraient aujourd'hui quinze cents francs de rentes. — Je voudrais vous croire, Mongenod, dis-je presque ébranlé par l'accent qu'il mit en prononçant cette explication. — Ah! tu ne me dis plus monsieur, dit-il vivement en me regardant d'un air attendri. Mon Dieu! je quitterais la France avec moins de regret si j'y laissais un homme aux yeux de qui je ne serais ni un demi-fripon, ni un dissipateur, ni un homme à illusions. J'ai aimé un ange au milieu de ma misère. Un homme qui aime bien, Alain, n'est jamais tout à fait méprisable... A ces mots, je lui tendis la main, il la prit, me la serra. — Que le ciel te protége, lui dis-je. — Nous sommes toujours amis? demanda-t-il. — Oui, repartis-je. Il ne sera pas dit que mon camarade d'enfance et mon ami de jeunesse sera parti pour l'Amérique sous le poids de ma colère!... Mongenod m'embrassa les larmes aux yeux, et se précipita vers la porte. Quand quelques jours après je rencontrai Bordin, je lui racontai ma dernière entrevue, et il me dit en souriant : — Je souhaite que ce ne soit pas une scène de comédie! Il ne vous a rien demandé? — Non, répondis-je. — Il est venu de même chez moi, j'ai eu presque autant de faiblesse que vous, et il m'a demandé de quoi vivre en route. Enfin, qui vivra verra! Cette observation de Bordin me fit craindre d'avoir cédé bêtement à un mouvement de sensibilité. Mais lui aussi, le procureur, a fait comme moi! me dis-je. Je crois inutile de vous expliquer comment je perdis toute ma fortune, à l'excepiton de mes autres cent louis que je plaçai sur le grand-livre quand les fonds furent à un taux si élevé, que j'eus à peine cinq cents francs de rente pour vivre, à l'âge de trente-quatre ans. J'obtins, par le crédit de Bordin, un emploi de huit cents francs d'appointemens à la succursale du Mont-de-Piété, rue des Petits-Augustins. Je vécus alors bien modestement. Je me logeai rue des Marais, au troisième, dans un petit appartement composé de deux pièces et d'un cabinet, pour deux cent cinquante francs. J'allais dîner dans une pension bourgeoise, à quarante francs par mois. Je faisais le soir des écritures. Laid comme je suis et pauvre, je dus renoncer à me marier. Sous l'Empire, les rentes ne se payaient pas exactement, il fallait prévoir les suspensions de payement. De 1802 à 1814, il ne se passa point de semaine que je n'attribuasse mes chagrins à Mongenod. Sans Mongenod, me disais-je, j'aurais pu me marier. Sans lui, je ne serais pas obligé de vivre de privations. Mais quelquefois aussi je me disais : Peut-être le malheureux est-il poursuivi là-bas par un mauvais sort! En 1806, par un jour où je trouvais ma vie bien lourde à porter, je lui écrivis une longue lettre que je lui fis passer par la Hollande. Je n'eus pas de réponse, et j'attendis pendant trois ans, en fondant sur cette réponse des espérances toujours déçues. Enfin, je me résignai à ma vie. A mes cinq cents francs de rente, à mes douze cents francs au Mont-de-Piété, car je fus augmenté, je joignis une tenue de livres que j'obtins chez monsieur Birotteau, parfumeur, et qui me valut cinq cents francs. Ainsi, non-seulement je me tirais d'affaire, mais je mettais huit cents francs de côté par an. Au commencement de 1814, je plaçai neuf mille francs d'économies à quarante francs sur l'État, et j'eus seize cents francs de rente assurés pour mes vieux jours. J'avais ainsi quinze cents francs au Mont-de-Piété, six cents francs pour ma tenue de livres, seize cents francs sur l'État, en tout trois mille sept cents francs. Je pris un appartement rue de Seine, et vécus alors un peu mieux. Ma place me mettait en relation avec bien des malheureux. Depuis douze ans, je connaissais mieux que qui que ce soit la misère publique. Une ou deux fois j'obligeai quelques pauvres gens. Je sentis un vif plaisir en trouvant sur dix obligés un ou deux ménages qui se tiraient de peine. Il me vint dans l'esprit que la bienfaisance ne devait pas consister à jeter de l'argent à ceux qui souffraient. Faire la charité, selon l'expression vulgaire, me parut souvent être une espèce de prime donnée au crime. Je me mis à étudier cette question. J'avais alors cinquante ans, et ma vie était à peu près finie. A quoi suis-je bon? me demandai-je. A qui laisserai-je ma fortune? Quand j'aurai meublé richement mon appartement, quand j'aurai une bonne cuisinière, quand mon existence sera bien convenablement assurée, à quoi emploirai-je mon temps? Ainsi, onze ans de révolution et quinze ans de misère avaient dévoré le temps le plus heureux de ma vie! l'avaient usé dans un travail stérile, ou uniquement employé à la conservation de mon individu. Personne ne peut, à cet âge, s'élancer de cette destinée obscure et comprimée par le besoin vers une destinée éclatante ; mais on peut toujours se rendre utile. Je compris enfin qu'une surveillance prodigue en conseils décuplait la valeur de l'argent donné, car les malheureux ont surtout besoin de guides; en les faisant profiter du travail qu'ils font pour autrui, l'intelligence du spéculateur n'est pas ce qui leur manque. Quelques beaux résultats que j'obtins me rendirent très-fier. J'aperçus à la fois et un but et une occupation, sans parler des jouissances exquises que donne le plaisir de jouer en petit le rôle de la Providence. Mais la faiblesse des moyens que ma petite fortune mettait à ma disposition me ramenait souvent à Mongenod. Sans Mongenod, j'aurais pu faire bien davantage, disais-je. Si un malhonnête homme ne m'avait pas enlevé

quinze cents francs de rentes, ai-je souvent pensé, je sauverais cette famille. Excusant alors mon impuissance par une accusation, ceux à qui je n'offrais que des paroles pour consolation maudissaient Mongenod avec moi. Ces malédictions me soulageaient le cœur. Un matin, en janvier 1816, ma gouvernante m'annonce.... qui? Mongenod! monsieur Mongenod! Et qui vois-je entrer?... la belle femme alors âgée de trente-six ans, et accompagnée de trois enfans; puis Mongenod, plus jeune que quand il était parti; car la richesse et le bonheur répandent une auréole autour de leurs favoris. Parti maigre, pâle, jaune, sec, il revenait gros, gras, fleuri comme un prébendier, et bien vêtu. Il se jeta dans mes bras, et se trouvant reçu froidement, il me dit pour première parole : —



Retour de Mongenod.

Ai-je pu venir plus tôt, mon ami? Les mers ne sont libres que depuis 1815, encore m'a-t-il fallu dix-huit mois pour réaliser ma fortune, clore mes comptes et me faire payer. J'ai réussi, mon ami! Quand j'ai reçu ta lettre, en 1806, je suis parti sur un vaisseau hollandais pour t'apporter moi-même une petite fortune; mais la réunion de la Hollande à l'Empire Français m'a fait prendre par les Anglais, qui m'ont conduit à la Jamaïque, d'où je me suis échappé par hasard. De retour à New-Yorck, je me suis trouvé victime de faillites, car, en mon absence, la pauvre Charlotte n'avait pas su se défier des intrigants. J'ai donc été forcé de recommencer l'édifice de ma fortune. Enfin, nous voici de retour. A la manière dont te regardent ces enfans, tu dois bien deviner qu'on leur a souvent parlé du bienfaiteur de la famille! — Oh! oui, monsieur, dit la belle madame Mongenod, nous n'avons pas passé un seul jour sans nous souvenir de vous. Votre part a été faite dans toutes les affaires. Nous avons aspiré tous au bonheur que nous avons en ce moment de vous offrir votre fortune, sans croire que cette *dîme du seigneur* puisse jamais acquitter la dette de la reconnaissance. En achevant ces mots, madame Mongenod me tendit cette magnifique cassette que vous voyez, dans laquelle se trouvaient cent cinquante billets de mille francs. — Tu as bien souffert, mon pauvre Alain, je le sais, mais nous devinions tes souffrances, et nous nous sommes épuisés en combinaisons pour te faire parvenir de l'argent sans y avoir pu réussir, reprit Mongenod. Tu n'as pas pu te marier, tu me l'as dit; mais voici notre fille aînée, elle a été élevée dans l'idée de devenir ta femme, et a cinq cent mille francs de dot... — Dieu me garde de faire son malheur! m'écriai-je vivement en contemplant une fille aussi belle que l'était sa mère à cet âge. Je l'attirai sur moi pour l'embrasser au front. — Un homme de cinquante ans à une fille de dix-sept ans! et un homme aussi laid que je le suis! m'écriai-je. — Non, me dit-elle, le bienfaiteur de mon père n'est point laid pour moi. Cette parole, dite spontanément et avec candeur, me fit comprendre que tout était vrai dans le récit de Mongenod; je lui tendis alors la main, et nous

nous embrassâmes de nouveau. — Mon ami, lui dis-je, j'ai des torts envers toi, car je t'ai souvent accusé, maudit... — Tu le devais, Alain, me répondit-il en rougissant; tu souffrais, et par moi... Je tirai d'un carton le dossier Mongenod, et je lui rendis les pièces en acquittant sa lettre de change. — Vous allez déjeuner tous avec moi, dis-je à la famille. — A la condition de venir dîner chez madame, une fois qu'elle sera installée, me dit Mongenod, car nous sommes arrivés d'hier. Nous allons acheter un hôtel, et je vais ouvrir une maison de banque à Paris pour l'Amérique du Nord, afin de la laisser à ce gaillard-là, dit-il en me montrant son fils aîné qui avait quinze ans. Nous passâmes ensemble le reste de la journée et nous allâmes le soir à la comédie, car Mongenod et sa famille étaient affamés de spectacle. Le lendemain, je plaçai la somme sur le grand-livre, et j'eus environ quinze mille francs de rentes en tout. Cette fortune me permit de ne plus tenir de livres le soir, et de donner la démission de ma place, au grand contentement des surnuméraires. Après avoir fondé la maison de banque Mongenod et compagnie, qui a fait d'énormes bénéfices dans les premiers emprunts de la restauration, mon ami est mort en 1827, à soixante-trois ans. Sa fille, à laquelle il a donné plus tard un million de dot, a épousé le vicomte de Fontaine. Le fils, que vous connaissez, n'est pas encore marié; il vit avec sa mère et son jeune frère. Nous trouvons chez eux toutes les sommes dont nous pouvons avoir besoin. Frédéric, car le père lui avait donné mon nom en Amérique, Frédéric Mongenod est, à trente-sept ans, un des plus habiles et des plus probes banquiers de Paris. Il n'y a pas longtemps que madame Mongenod a fini par m'avouer qu'elle avait vendu ses cheveux pour deux écus de six livres, afin d'avoir du pain. Elle donne tous les ans vingt-quatre voies de bois que je distribue aux malheureux, pour la demi-voie que je lui ai jadis envoyée. Ce dénoûment, mon cher Godefroid, fit sur moi la plus profonde impression. Si l'homme qui avait tant souffert, si mon ami me pardonna mon injustice, moi je ne me la pardonnai point. Je résolus de consacrer tout mon superflu, environ dix mille francs par an, à des actes de bienfaisance raisonnés. Je rencontrai, vers ce temps, un juge du tribunal de première instance de la Seine, nommé Popinot, que nous avons eu le chagrin de perdre il y a deux ans, et qui pendant quinze ans exerça la charité la plus active dans le quartier Saint-Marcel. Il eut, avec le vénérable vicaire de Notre-Dame, la pensée de fonder l'œuvre à laquelle nous coopérons, et qui, depuis 1825, a secrètement produit tant de bien. Cette œuvre a eu dans madame de La Chanterie une âme, car elle est véritablement l'âme de cette entreprise. Le vicaire a su nous rendre plus religieux que nous ne l'étions d'abord, en nous démontrant la nécessité d'être vertueux nous-mêmes pour pouvoir inspirer la vertu, pour enfin prêcher d'exemple. Plus nous avons cheminé dans cette voie, plus nous nous sommes réciproquement trouvés heureux. Ce fut donc le repentir que j'eus d'avoir méconnu le cœur de mon ami d'enfance qui me donna l'idée de consacrer aux pauvres, par moi-même, la fortune qu'il me rapportait et que j'acceptai sans me révolter contre l'énormité de la somme rendue à la place de celle que j'avais prêtée : la destination conciliait tout.

Ce récit, fait sans aucune emphase et avec une touchante bonhomie dans l'accent, dans le geste, dans le regard, aurait inspiré à Godefroid le désir d'entrer dans cette sainte et noble association, si déjà sa résolution n'eût été prise.

— Vous connaissez peu le monde, dit Godefroid, puisque vous avez eu de tels scrupules pour ce qui ne pèserait sur aucune conscience.

— Je ne connais que les malheureux, répondit le bonhomme. Je désire peu connaître un monde où l'on craint si peu de se mal juger les uns les autres. Voici bientôt minuit, et j'ai mon chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ* à méditer. Bonne nuit.

Godefroid prit la main du bonhomme et la lui serra par un mouvement plein d'admiration.

— Pouvez-vous me dire sans indiscrétion l'histoire de madame de La Chanterie? dit Godefroid.

— Non pas ce soir, une autre fois, répondit le bonhomme.

DE BALZAC.



ETUDES GRAMMATICALES.

LA DEUXIÈME LEÇON DE M. JOURDAIN.

M. Jourdain a eu un fils. Si Molière n'en a point parlé, c'est que probablement, à cette époque de troubles intérieurs dont le poëte fut l'historien, ce jeune homme avait pris sa volée et courait le monde. D'ailleurs on conçoit sans peine que dans cette révolution où chacun, comme il est d'usage en pareil cas, se préoccupait de ses propres intérêts : — M. Jourdain poursuivait une idée fixe; ses folies et ses intrigues dérangeaient l'économie cérébrale de Mme Jourdain; et, dans le cœur de Lucile, il n'y avait pas une pensée qui ne fût à Cléonte. On conçoit que de si graves émotions aient, à l'endroit de l'enfant absent, absorbé, pour un jour, toute mémoire chez le père, la mère, la sœur, et même chez la servante Nicole, qui déplorait, entre deux accès de rire, le désordre du ménage. Ceci justifie le droit que je prends de présenter le fils Jourdain comme un garçon marchant alors, tout seul, sur les grands chemins. Au reste, les gens sensés ne doivent point me refuser l'existence de ce personnage; je la tiens pour bien avérée.

Quoi qu'il en soit, ce fils, par la suite, épousa, je crois, une petite-cousine du côté de sa mère, et parfaitement dotée d'un fonds de draperies près la porte Saint-Innocent. Ce couple, tout à fait vertueux, eut beaucoup d'enfans; ils tinrent tous de leur grand-père; d'où vient que la postérité de M. Jourdain peut être comparée à celle de Jacob.

On en a vu beaucoup dans la finance. Ils sont aujourd'hui presque tous retirés au fond des provinces, car les théories à Paris ont depuis longtemps déblasonné la noblesse qu'ils aimaient tant, et ce qu'on nommait la jeunesse dorée a, de nos jours, si bien donné raison aux théories, que s'abstenir de poser les pieds dans les empreintes de ses pas, constitue, de la part des Jourdain, une grande preuve de goût. Malheureusement, l'éloignement donne à tout ce qui existe un prestige merveilleux. — Le barbouillage du plus méchant décor semble une peinture achevée de l'autre côté de la rampe. — Ces bonnes gens en ont donc subi l'influence, et, pour ne pas mentir à leur sang, ils imitent tout ce qu'ils peuvent à l'ombre de leur clocher. Les uns bâtissent des châteaux, et, tout en serrant la main du meunier qui se moque d'eux, se croient des seigneurs du bon temps; plusieurs se rassemblent en académie, en société savante, jugeant avec assez de sens qu'il n'est pas nécessaire d'être, comme leurs confrères de Paris, des gens de mérite pour parler longuement sans rien dire. Les villes de troisième ordre établissent des courses de chevaux avec des clubs où l'odeur de fumier est du meilleur ton, et donnent des raouts sur l'escalier du maire; quelques-unes, et ceci est une plaisanterie à propos de choses sérieuses qu'il ne nous est pas donné de juger, quelques-unes même ont eu leur émeute en place publique.

Néanmoins la coutume étant, en province, d'envoyer les jeunes gens à Paris pour y prendre leurs grades et se former aux belles manières, le Jourdain s'abat encore de temps en temps au quartier latin. Il est vrai qu'il n'y vient le plus souvent que pour faire sa moisson dans les écoles, et qu'il nous quitte à l'automne; cependant il en est parfois qui maçonnent leur nid et prennent droit de cité chez nous; témoin le Jourdain dont je veux vous parler.

Celui-là est un brave garçon qui cherche à se donner des airs de penseur, et qui est assez bien organisé pour justifier ses prétentions. Il sent que les choses de ce monde sont graves, et comprend l'utilité de la philosophie qui, jusqu'à ce jour, de quelque nom qu'on l'ait appelée, les a gouvernées. Aussi, trop intelligent pour se résoudre à vivre comme une plante sans se rendre compte de sa destinée et suivre le progrès dans sa marche, s'éprend-il avec ferveur des idées nouvelles émises de toutes parts dans notre siècle inquiet. Malheureusement, il s'est contenté de l'éducation de collége; le monde lui a depuis imposé des devoirs qui l'ont empêché de la parfaire. Cela fait que l'apôtre convaincu, mais léger de science, est semblable à ces gens, hélas trop nombreux, qui n'ont point donné dans leur esprit de solides fondemens aux systèmes qu'ils ont admis, et qui voient toute leur religion crouler au souffle du gros bon sens. Le pauvre Jourdain, loin de servir sa cause, lui fait, chaque fois qu'il prêche, subir de lourds échecs. Mme Jourdain, femme essentielle et positive, s'écrie, sans se douter qu'elle répète une phrase d'un athée, que tout est bien dans ce monde, et malmène victorieusement son époux lorsqu'il entreprend une discussion, lui reprochant certaines connaissances intimes, qu'elle qualifie, dans ses bons jours, de brouillons, et de révolutionnaires aux heures d'exaspération. D'ordinaire elle parle assez haut pour couvrir la voix de son mari; elle le réduit au silence, mais ne le convainc pas. Dès le lendemain, il retourne près d'un sien ami, philosophe d'un ordre plus élevé, mais parfaitement content de trouver à endosser son érudition de la veille devant un complaisant auditeur, afin d'essayer les plis qui feront le mieux valoir son esprit.

Dernièrement Mme Jourdain était absente; son mari, resté seul à la maison, réfléchissait tristement : il demandait un peu d'ombre pour sa mélancolie aux capucines et aux convolvulus qui forment un berceau au bout de l'espace rectangulaire resserré entre quatre grands murs, à moitié pavé, à moitié planté, qu'il appelle son jardin à cause de l'insuffisance de la langue; — il était donc tristement assis sur un petit banc, probablement absorbé dans des considérations conjugales, lorsque le philosophe apparut au seuil de la porte. Rien n'était plus propre à chasser ses noires idées; il s'élança vers son ami, lui prit la main et l'entraîna brusquement derrière son treillage. Là, les circonstances aidant, ils entreprirent une de ces longues conversations où l'esprit, heureux et libre comme l'enfant dans la prairie au milieu des fleurs et des papillons, s'arrête au moindre mot, et poursuit bien loin la pensée qu'il éveille, jusqu'à ce qu'une autre idée l'en détourne encore.

Ils discouraient ainsi depuis quelque temps lorsque, je ne sais à quel propos,—sur celui-ci pourtant, je crois, des rapports de la philosophie avec les autres sciences, et de son rapport avec la grammaire dont elle seule posa les principes,—M. Jourdain vint à parler du professeur de son aïeul. A son avis, ce philosophe n'était qu'un cuistre, tout

au plus bon à surveiller des enfans dans une cour ; ajoutant qu'il réservait la même fonction à tous ceux qui s'arrêtent encore aujourd'hui, en exposant une science, à des explications futiles comme celles du mécanisme de la prononciation.

— Ne parlez point mal des gens qui philosophent sur les lettres de l'alphabet, dit en souriant son grave ami ; je pourrais, si je voulais, une fois la première leçon de monsieur votre grand-père bien comprise, pérorer longtemps avec une semblable matière.

— En vérité? demanda l'incrédule Jourdain. Vous entameriez donc le chapitre des consonnes?

— Non pas d'abord ; pour procéder logiquement, nous nous occuperions des voyelles.

— Des cinq voyelles A, E, I, O, U?

— Certes ; et pour commencer, je vous demanderai : Quand vous énoncez les voyelles A, E, I, O, U, qu'est-ce que vous dites?

— Eh bien, je...

— Oui, vous avez sur les lèvres certaine réponse de Nicole. Ne la faites pas. En prononçant A, E, I, O, U, vous récitez une des formules de la religion panthéistique des Égyptiens.

— Vraiment! Et cela veut dire?

— Tout ce qui est, l'univers ou Dieu.

— Et comment cela?

— J'attendais cette question ; elle nous conduit tout droit à l'origine des lettres.

— Ami, ma femme ne rentrera qu'à l'heure du dîner ; je vous écoute.

— Ai-je le temps de remonter les siècles par delà le déluge?

— Diable, soyez bref.

— Je ferai mon possible pour traverser les âges et arriver, avant qu'il soit peu, à la classe d'un calligraphe moderne.

— Point d'exorde donc.

— Soit. Le langage de l'homme, lors de sa création, dut être simple et universel. Évidemment ce langage fut le geste, dont le caractère, encore aujourd'hui, est d'être universel : il sert à nous faire comprendre des sauvages ; nous l'employons en pays étranger pour communiquer avec les habitans.

La parole ne vint qu'ensuite ; elle porta d'abord le même caractère que le geste. La tradition nous apprend que les noms donnés aux animaux par Adam sont des noms onomatopiques, ce qui ne doit pas soulever l'incrédulité, pour peu qu'on veuille y réfléchir ; ce même travail primitif se renouvelant tous les jours chez nos enfans.

— En effet, interrompit M. Jourdain avec un orgueil de père, mon fils dit un cocorico pour un coq, il donne à Follette le nom de tou-tou.

— Le chant du coq, l'aboiement du chien lui fournissent des mots pour se représenter l'idée de ces bêtes. Mais ce langage, très-intelligible d'ailleurs, avait l'inconvénient de tenir les interlocuteurs fort longtemps en présence pour exprimer peu de choses. On chercha donc à le simplifier. Ainsi, au lieu de cocorico, on a dit pour exprimer la même idée, co ou coq.

— Un instant, dit M. Jourdain ; à ce compte-là, tous les peuples ne devraient avoir qu'une seule langue.

— Ce serait fort juste, si les habitans épars sur le globe avaient pu s'entendre sur ce sujet ; car vous concevez qu'on peut tout aussi bien faire de cocorico, rico ou cori que co. Cette abréviation du langage étant arbitraire comme tout ce qui vient de l'homme, chaque peuplade a dit à sa fantaisie, et a constitué, avec des altérations plus ou moins grandes de la racine première, des langues différentes.

Maintenant, vous devez comprendre, mon cher Jourdain, que lorsque deux hommes de pays éloignés sont venus à se rencontrer, la parole ne leur a pas été d'un grand secours dans les relations. Souvent le geste même, combiné avec le langage onomatopique pur, dut être insuffisant. Certains objets ont des propriétés semblables, et diffèrent seulement entre eux par une nuance légère, que la pantomime et l'imitation vocale ne peuvent exprimer ; tel est, par exemple, le serpent et la vipère.

— Comment cela ?

— Admettez, par exemple, qu'un sauvage ait à vous expliquer qu'il a tué une vipère.

— Est-ce qu'il en existe au pays de *sauvagerie ?*

— Mon cher, je pourrais, le *Dictionnaire d'histoire naturelle* à la main, vous répondre catégoriquement ; mais je suppose vous et moi dans une contrée fort illettrée et dénuée du moindre manuel ; nous nous y sommes en outre aventurés, gens imprévoyans, comme des ignorans que nous sommes, sans une bibliothèque dans la poche, et cependant, il nous est fort important de constater l'existence de la vipère dans ces parages. Nous voilà donc forcés d'interpréter la pantomime de l'indigène qui, je l'ai encore supposé, vous vous en souvenez, vient de tuer un reptile. Ce brave sauvage figure par un gracieux mouvement de bras les ondulations d'un animal rampant. Jusqu'ici, c'est un ver, une anguille, un serpent..... Mais voici qu'il accompagne son geste d'un sifflement aigu, psi, si..... ceci devient plus clair ; à coup sûr ce ne sera plus une anguille, ce ne peut être qu'un serpent de telle ou telle sorte, ou une vipère. Bien ; il continue son explication en élévant les bras et en leur faisant immédiatement fendre l'air en avant avec une précipitation nerveuse.

Il devient évident qu'il a écrasé un reptile dangereux, un serpent. Néanmoins, nous sommes bien embarrassés pour inscrire sur nos tablettes l'espèce à laquelle l'animal appartient. La seule chose qui puisse nous tirer d'incertitude, serait la représentation de la bête, ou, à son défaut, sa description graphique.

— C'est juste.

— Quelques traits sur le sable, des contours formés avec une substance colorante vinrent donc, aux premiers temps, nécessairement en aide au geste et à la parole pour traduire ce que ces derniers ne pouvaient rendre.

— De telle sorte, dit le petit-fils de M. Jourdain, que l'écriture fut d'abord la représentation de ce qu'on voulait exprimer.

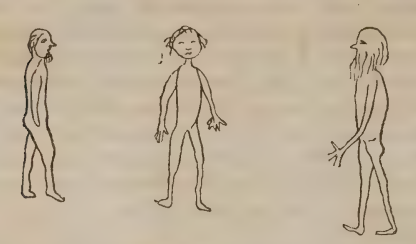
— C'est-à-dire iconographique, affirma l'archéologue.

— Mais qui prouve cela?

— D'abord la loi naturelle, ensuite les preuves que nous allons en trouver dans l'examen des caractères alphabétiques, qui sont tous dérivés de la représentation exacte de la chose ou de l'idée matérialisée qu'on voulait exprimer ; les voyelles signifiaient des idées positives, comme vous l'allez voir ; les consonnes ne peignaient que des idées relatives. Mais pour ceci, vous me permettrez de passer de suite à une civilisation plus avancée, car le besoin d'une langue écrite ne se fit sentir que lorsque les hommes furent réunis par des intérêts communs, afin de faciliter leurs relations et transcrire sur la pierre la législation et les préceptes de morale qui les régissaient : arrivons à l'Égypte, ce berceau de la civilisation.

Lorsqu'on y voulut représenter un homme, d'après ce que nous avons dit, on peignit un enfant, un homme ou

un vieillard, à peu près comme cela, ajouta-t-il en décrivant trois petites figures avec le bout de sa canne.



Que mon dessin ne vous fasse pas sourire, ces contours sont exactement ceux que vous trouverez sur les anciennes paléographies. Mais lorsqu'en terme général on dit homme, on ne songe pas à l'enfant non plus qu'au vieillard; c'est l'homme fait, jouissant de toutes ses facultés physiques et de tous ses droits, qu'on désigne, n'est-ce pas? Il fallut donc prendre le caractère distinctif de l'homme dans l'âge viril. Or, aux anciens temps, le garçon qui sortait de l'adolescence portait les armes.

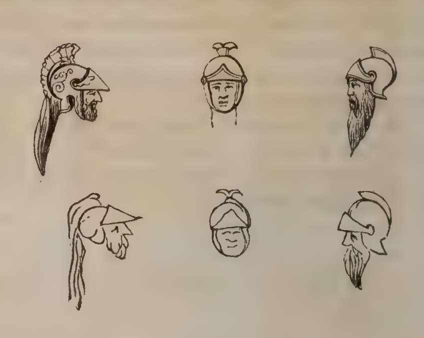
— Fatale tradition! usage encore en vigueur en 1842: on nous fait garde national dès la majorité jusqu'à ce que l'âge ait rendu le fusil trop lourd à notre bras! soupira M. Jourdain qui, par un reste d'aristocratie, professait un civisme peu édifiant.

Son ami continua:

Le guerrier que je vous trace sous trois aspects différens et avec un dessin plus correct pour satisfaire votre amour de l'art, quoique je dusse, afin de donner à ma démonstration plus de *couleur locale*, me contenter des bons hommes que je place au-dessous.



Le guerrier représenta l'homme pris dans sa valeur absolue. Par une sorte de métonymie fort naturelle et par abréviation, une tête casquée réunit la même idée que le guerrier. Plus tard, pour donner plus de rapidité à l'écriture, on dessina seulement le casque.



Comme on le voit en regard de cette page, par le tableau de la paléographie générale de la voyelle A, c'est à leur coiffure militaire que les peuples ont été demander une forme pour représenter l'idée d'A ou d'homme. Ces lettres, qui sont parvenues jusqu'à nous, rappellent toutes le casque dont elles sont le simple trait. L'altération qu'on y remarque provient, sur les papyrus, de l'inexpérience ou du génie du calligraphe, et sur les marbres, de la dureté de la pierre, où les contours arrondis s'exécutaient difficilement.

Pour le dire en passant, l'énonciation de cette voix A dut être le nom onomatopique de l'homme, c'est le premier son que l'enfant fait entendre en naissant; plus tard, c'est toujours l'expression de sa douleur ou de sa joie.

Cette observation, la coïncidence parfaite qui existe chez tous les peuples entre l'idée de l'homme et la représentation qu'ils en ont donnée par le casque dont on retrouve la forme dans leur lettre A, les auteurs anciens qui sont précis à cet égard, et les nombreux monumens où l'on a été à même de vérifier cette assertion, ne doivent laisser aucun doute sur la valeur de cette voix.

— Aussi n'en ai-je aucun à élever, dit M. Jourdain avec conviction. J'admets que A veut dire homme.

— Passons à la voix E, reprit le savant en balayant l'air du geste comme ferait un mathématicien sur son tableau, après la formule sacramentelle du C. Q. F. D.

Pour représenter la femme, on a suivi la même règle. Lorsqu'on eut peint une femme tout entière, on se mit en quête du signe caractéristique qui distingue la femme de l'enfant.

— Eh bien! ce signe, la poitrine de la femme l'a indiqué, et nous retrouvons dans l'écriture de tous les peuples un caractère semblable pour donner l'idée de femme.

— C'est de cette figure que dérive notre E? demanda M. Jourdain.

— Sans qu'il soit fort nécessaire d'entrer dans de plus amples détails, regardez ce second tableau paléographique (1). En vous rappelant ce que j'ai dit tout à l'heure de l'exigence de la gravure, vous trouverez dans les traits pris sur les papyrus et sur les marbres antiques, l'epsilon grec, les lettres latines qui vous sont connues, en même temps que le signe qui leur a donné naissance. Et votre complaisance ne sera pas moins grande pour l'E que pour l'A; vous m'accorderez que l'E fut le caractère iconographique de la femme.

(1) Voyez la grande planche de la page 369.

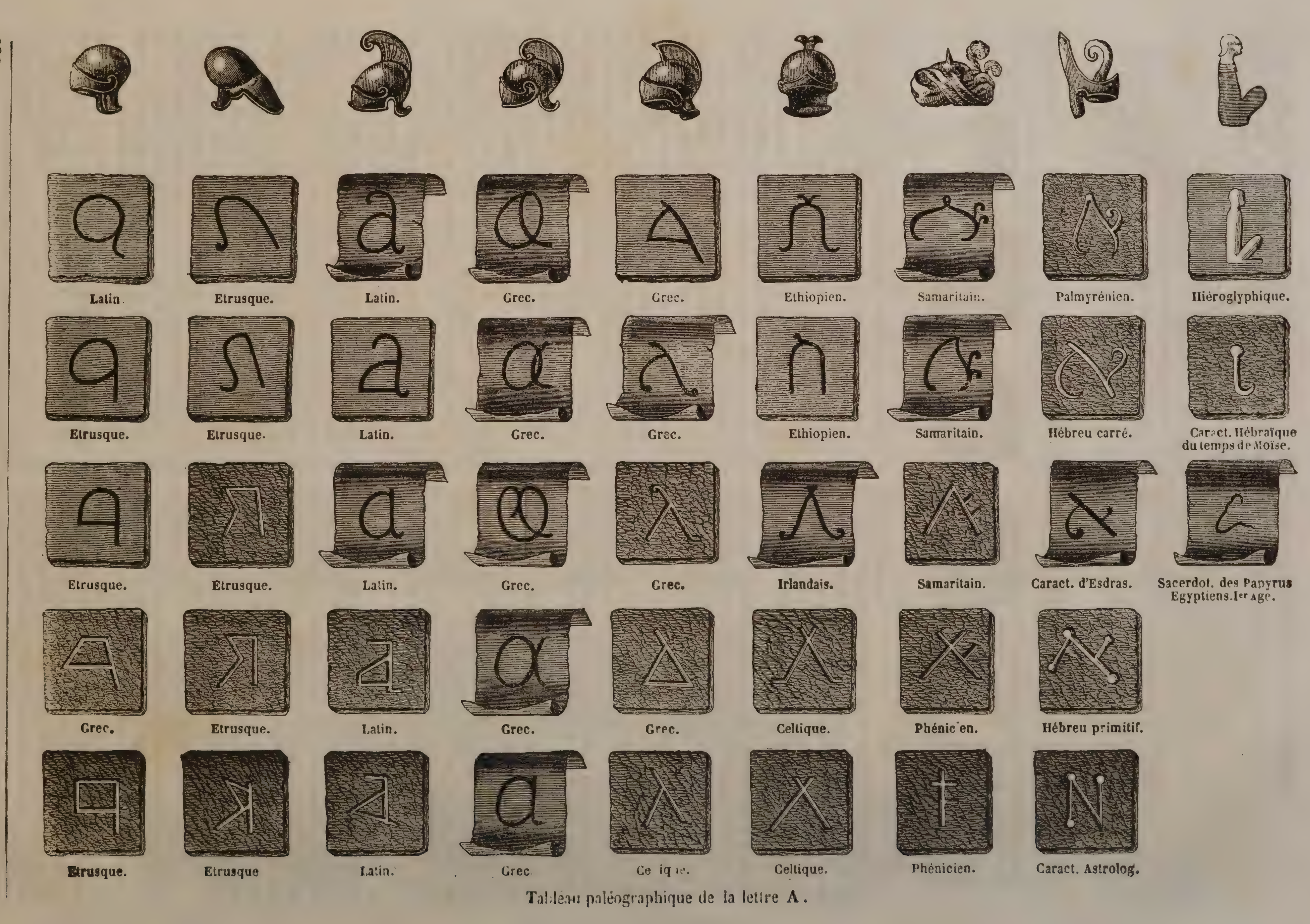


Tableau paléographique de la lettre A.

— Concedo.

— I signifie Dieu.

A cette apostrophe, M. Jourdain redoubla d'attention.

— Ah! ah! dit-il néanmoins avec un étonnement mêlé de doute et en hochant légèrement la tête.

— Vous comprenez bien, commença son ami en traduisant la pensée de l'auditoire, que Dieu ne se manifestant pas sous une forme matérielle, on ne pouvait le figurer iconographiquement par un attribut de la nature du casque, ou par les signes de son corps, ainsi qu'on l'a fait pour la femme. On recourut à l'image de son symbole, et vous allez voir que ce symbole n'est autre que l'I.

Vous savez que dans les temps primitifs, les hommes adoraient la Divinité sur les montagnes; *la Genèse* dit qu'Abraham prépara le bûcher de son fils sur une montagne que Dieu lui désigna; le Seigneur apparut à Moïse sur le mont Horeb; ce dernier reçut les tables de la loi au sommet du Sinaï..... L'idée de Dieu emportant celle d'élévation, il fut naturel de tourner les yeux vers les nuages et de faire du ciel la demeure de la Divinité. Lorsqu'on voulut prier cette Divinité, il fut encore fort naturel de chercher à s'en rapprocher. Or les montagnes, où l'air plus pur se respire facilement, où l'horizon s'agrandit à mesure qu'on les gravit, et qui impriment un profond recueillement même aux hommes du caractère le moins extatique, remplissant par leur hauteur, indépendamment de tous ces signes et influences secrètes, la condition de rapprocher l'homme de Dieu, firent considérer ces lieux comme sacrés, et déterminèrent tous les peuples à établir leur culte à leur sommet.

Par suite du même sentiment d'élévation, on choisit l'arbre le plus haut, d'abord comme signe de ralliement pour les prières et les sacrifices publics. Plus tard cet arbre, qui d'ordinaire était un pin ou un peuplier ébranché (*étaussé*), ce qui ajoutait une grandeur relative à sa grandeur réelle, fut pris pour la Divinité elle-même.

— Ces dieux, remarqua M. Jourdain, étaient sujets à bien des vicissitudes; leur caractère sacré ne devant point les mettre à l'abri du vent et à l'épreuve de la pourriture.

— Non plus que de la foudre qui les consumait fort souvent, ajouta son ami. Au reste, ce phénomène que les savans d'alors, médiocres physiciens, ignorant l'influence des pointes sur le feu électrique, expliquaient par la prédilection de l'Être-Suprême (*Deo Fulminatori*) pour son symbole, servait à consolider leur croyance. Cependant ils ne tardèrent point à leur substituer des dieux plus solides. On dressa à leur place de grands monolithes, les men-hirs, les obélisques, les colonnes, les pyramides. Mais la pierre ne remplaça le tronc étaussé que longtemps après. Alors donc, quand on voulut écrire l'idée de Dieu, on peignit un tronc d'arbre équarri, puis un trait vertical qui rend également l'idée d'élévation.

Avant de reprendre mon abécédaire, demanda l'ami de M. Jourdain, permettez-moi quelques déductions?

— Tout ce que vous voudrez.

— Les historiens nous apprennent que les anciens emportaient leurs dieux au combat; les guerriers resserraient leurs rangs à l'entour afin de défendre ce qui devait leur donner la victoire. Ces dieux n'étaient que les troncs équarris. Dans les temps plus rapprochés, la stratégie, un peu moins dévote, mais comprenant la nécessité d'un signe visible pour rassembler les soldats sur un seul point et opposer une grande masse à l'ennemi, nous les a conservés en en faisant des hastes et des drapeaux, pour lesquels on a toujours gardé un sentiment presque religieux.

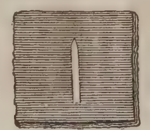
Si l'arbre, représentation de Dieu, fut l'origine du drapeau, il a été la marque des plus hautes distinctions : le sceptre en vient. Primitivement, lorsque l'art eut taillé des figures, un bâton mis dans la main d'une statue indiquait une divinité. Quand on éleva les rois à la dignité de dieu, on agit d'une manière conséquente en leur accordant le même signe; il est encore, de nos jours, un des attributs du pouvoir royal.

— Mais, interrompit M. Jourdain subitement illuminé, j'y vois aussi une foule de déductions : le bâton de maréchal, la crosse évangélique...

— Qui n'est autre chose qu'un sceptre auquel on a joint le symbole du commandement, ou plutôt de la direction, du guide, chez les Égyptiens, c'est-à-dire la corne de bélier que vous avez vue sur le casque de leurs chefs dans le tableau paléographique de la lettre A.

— Je soupçonne aussi que le mai planté à la porte de mon père, adjoint au maire de sa commune, a la même origine.

— J'allais vous en parler; car on remarque cet emblème dans tout ce qui porte un cachet de grandeur, de dignité et d'élévation. Mais revenons à notre sujet : le trait vertical que nous retrouvons dans toutes les écritures, et que nous appelons *i*, donne le symbole de la divinité et signifie Dieu en langue sacrée.

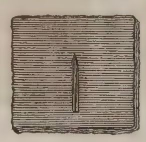
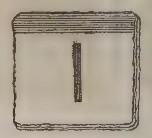
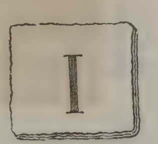




Tableau paléographique de la lettre I.

— Ici je vous arrête, mon cher archéologue. Je ne suis pas très-versé dans les langues orientales, insinua M. Jourdain d'un air qu'il cherchait à rendre modeste; cependant il me semble que l'iod des Hébreux, qui correspond à notre *i*, dérange un peu le texte de votre proposition : le trait vertical que nous retrouvons dans toutes les écritures...

— J'aurais dû vous faire cette observation, répondit l'archéologue. L'iod n'a pas la forme de l'*i*, mais il représente la même idée. C'est le simple trait du knef ou de l'aile d'épervier, dont la valeur est la même que celle de l'oiseau tout entier. L'épervier qui regarde le soleil sans en être ébloui, et qui a l'habitude de planer au plus haut des airs, fut pris pour le symbole de l'élévation. L'élévation rappelant la divinité, les Égyptiens avaient fait de l'épervier le symbole de Dieu. D'où vous voyez que l'iod, troisième voyelle de l'alphabet hébreu, réveille la même idée que l'*i* qui lui correspond dans les autres langues écrites.

— A merveille. A, homme; E, femme; I ou knef, Dieu; récapitula M. Jourdain. O... qu'est-ce que O?

— O, c'est le soleil, et U, c'est la lune.



Tableau paléographique de la lettre I.

— Pour ceci, je vous dispense de toute explication. Je comprends que le disque du soleil a fourni le dessin de la voix O, et que le croissant de la lune a prêté celui de la dernière voyelle.

— Très-bien. Mais j'ajouterai pour rendre votre science complète, mon cher Jourdain, que parfois, dans les hiéroglyphes, l'U nous est aussi donné sous la forme d'un disque (la lune en son plein). Pour distinguer les deux dernières lettres, on a eu soin de figurer l'O radié. D'ordinaire, on l'entoure de cinq rayons; souvent cependant il n'en a que trois. Les Hébreux, dans leurs lettres astrologiques, supprimaient la circonférence, leur O prenait alors à peu près la forme de notre Y; il en est de même dans les caractères d'Esdras. La gravure nous a transmis cette voyelle sous la forme polygonale.

Maintenant vous connaissez la signification de chaque voix?

— Oui : A, homme; E, femme; I, Dieu; O, soleil; U, lune.

— Homme, femme, Dieu, soleil et lune, c'est tout ce qui est. Tout ce qui est dans la religion panthéistique est Dieu...

— Donc, déduisit M. Jourdain, A, E, I, O, U, est le nom de la divinité.

—Un de ses noms; car toutes les combinaisons des cinq voix ont la même signification. Seulement, lorsqu'on voulait désigner principalement Dieu, on intervertissait l'ordre naturel des voyelles; on plaçait l'I, symbole de Dieu, au commencement, et l'on rejetait l'A à la fin, ce qui donnait I E O U A ou Jéova (Jehovah), nom dont le sens ne vous est pas inconnu.

M. Jourdain restait immobile et tout pensif.

— Que dites-vous? demanda son ami.

— Je suis émerveillé, répondit-il. Je dis comme mon aïeul : La belle chose que de savoir quelque chose! Et j'ai vécu jusqu'ici sans me douter le moins du monde de tous ces rapports.

Puis il s'écria en faisant sonner sa montre :

— Ah! grand Dieu, cinq heures déjà! j'avais mille questions à vous faire.

— Formulez-en quelques-unes?

— Oui, les plus pressées, et le plus vite possible. Si Mme Jourdain nous surprenait, elle nous parlerait une autre langue sacrée.

— Allez donc, je connais son *jour de Dieu*, héritage de famille; je prends mon chapeau, et je m'apprête à vous répondre.

— Mon cher, vous avez appelé A, E, I, O, U, l'ordre naturel des voyelles; premier point d'interrogation : pourquoi?

— L'explication en est simple. La première chose que l'homme dut faire sur la terre, fut de se reconnaître lui-même, de constater son existence en disant moi (A). Puis il regarda l'être qui lui ressemble le plus, sa compagne, la femme (E). En se trouvant ainsi dans l'univers, entouré des merveilles de la nature, il agit absolument comme vous faites en entrant dans un salon disposé pour une grande réunion; vous songez d'abord au maître de la maison; vos regards s'arrêtent ensuite sur le lustre le plus brillant, et passent de là aux objets d'un éclat moindre. La pensée du premier homme a suivi la même marche, elle demanda l'ordonnateur de toutes choses ou Dieu (I), elle se porta vers le soleil (O), et finit son examen par la lune (U). Ces cinq choses résument toute la création. C'est pourquoi je vous ai dit que A, E, I, O, U, était l'ordre naturel des voyelles, d'accord en cela avec les peuples, qui tous l'ont observé dans leur écriture. — Première réponse.

M. Jourdain salua son ami, et continua :

— En établissant le nom de Jéhovah à l'aide des cinq voyelles, vous posez l'I à la place de l'A, ce que vous m'avez expliqué d'une façon fort rationnelle; mais vous placez l'A à la dernière place; cela me semble ingénieux en même temps que fort arbitraire. — Second point d'interrogation.

— Ceci trouve sa solution dans une sentence inscrite sur l'épaule droite d'un sphinx colossal de granit rose : *Homme, sois humble : celui qui veut être le premier parmi ses frères, devient le dernier devant Dieu; son nom terrible (IEOUA) enseigne au superbe sa place.*

— Encore un mot. Vous m'avez prouvé que l'énonciation des cinq voyelles constituait le nom de la divinité chez les Égyptiens, et par suite une formule de prière.

— Eh bien! c'est ce qu'il fallait démontrer. Adieu!

— Eh bien! reprit M. Jourdain, c'est très-joli; mais je vous demanderai, en empruntant mon dernier point d'interrogation à ma femme : A quoi cela me servira-t-il?

— A vous initier à la langue sacrée, laquelle vous donnera la clef de toutes les énigmes de la fable antique; la raison d'une foule de coutumes, d'usages et de locutions

qui paraissent bizarres lorsqu'on en ignore l'origine, et l'explication des miracles et des mystères dont toutes les religions, plus ou moins puisées dans le panthéisme, se sont recouvertes.

— Mais...

— Allons, mon cher Jourdain, faites-moi l'amitié de ne pas continuer les raisonnemens de votre digne moitié. Lorsqu'elle vient avec son positivisme, — beau mot que je n'ai pas inventé, — poser en doute l'utilité de la science pour le bonheur de l'espèce...

— Mon très-cher philosophe, dans ce cas, vous agissez comme moi; vous vous laissez battre.

— Dame, mon ami, quand les paralytiques nieront les avantages du mouvement et glorifieront la béquille, je les croirai fort heureux et me garderai bien de controverser avec eux. Votre femme a l'intelligence percluse...

— Taisez-vous, malheureux! je l'entends.

Au même instant, Mme Jourdain parut, et montra sa mine revêche au philosophe qui la salua avec un respect quelque peu ironique.

M. Jourdain serra la main de son ami en lui glissant tout bas :

— A bientôt les consonnes?

Ce dernier sortit en lui faisant un signe de tête.

M. Jourdain alors s'approcha gracieusement de sa femme qui le reçut par un :

—Qu'est-ce qu'il vous a encore chanté votre philosophe?

— A, E, I, O, U, répondit Jourdain d'un petit air dégagé.

— Plaît-il, monsieur?

— Je m'entends, madame.

C'est-à-dire que l'un et l'autre ne s'entendaient pas du tout.

HENRI NICOLLE.

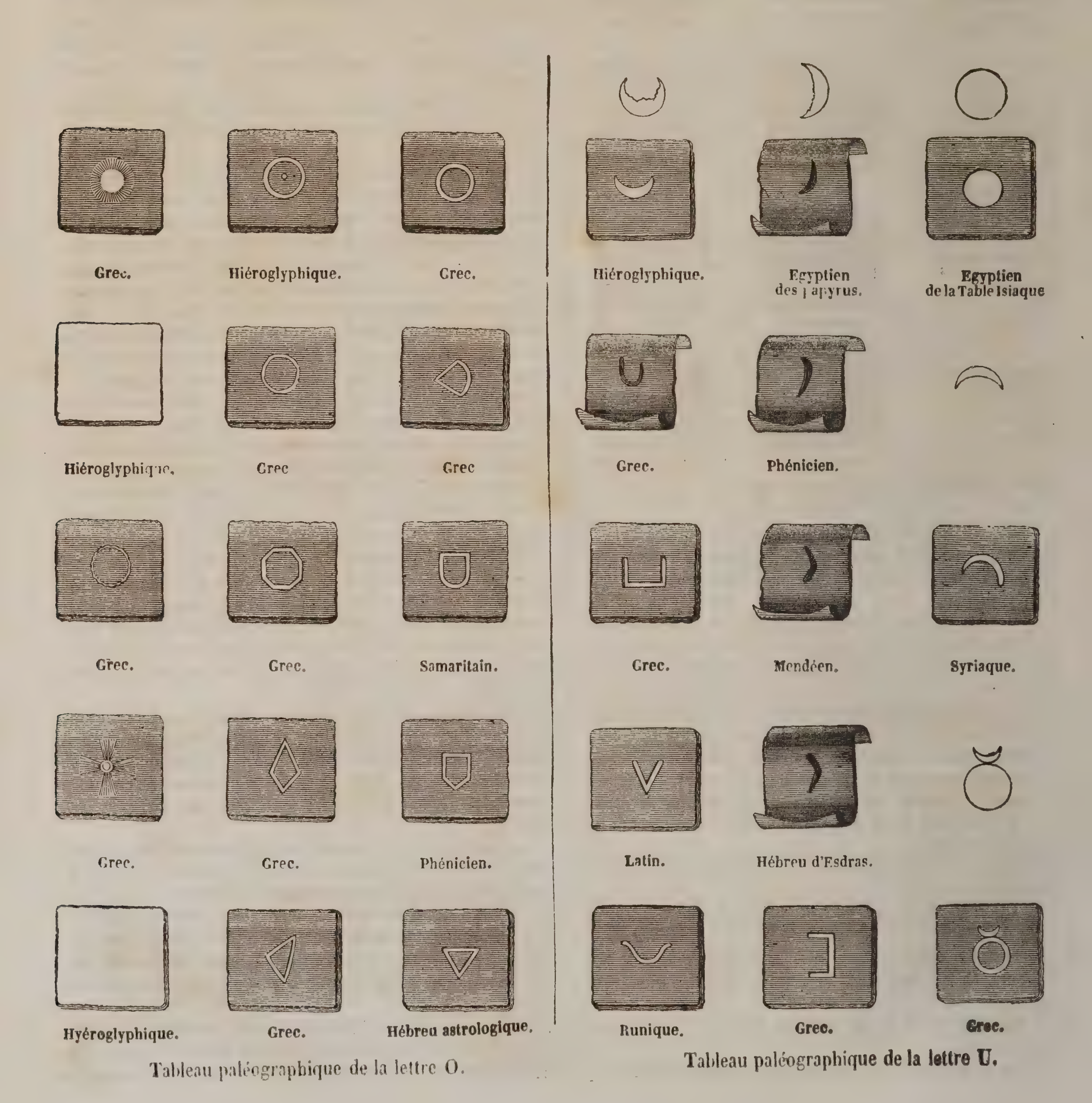


Tableau paléographique de la lettre O.

Tableau paléographique de la lettre U.

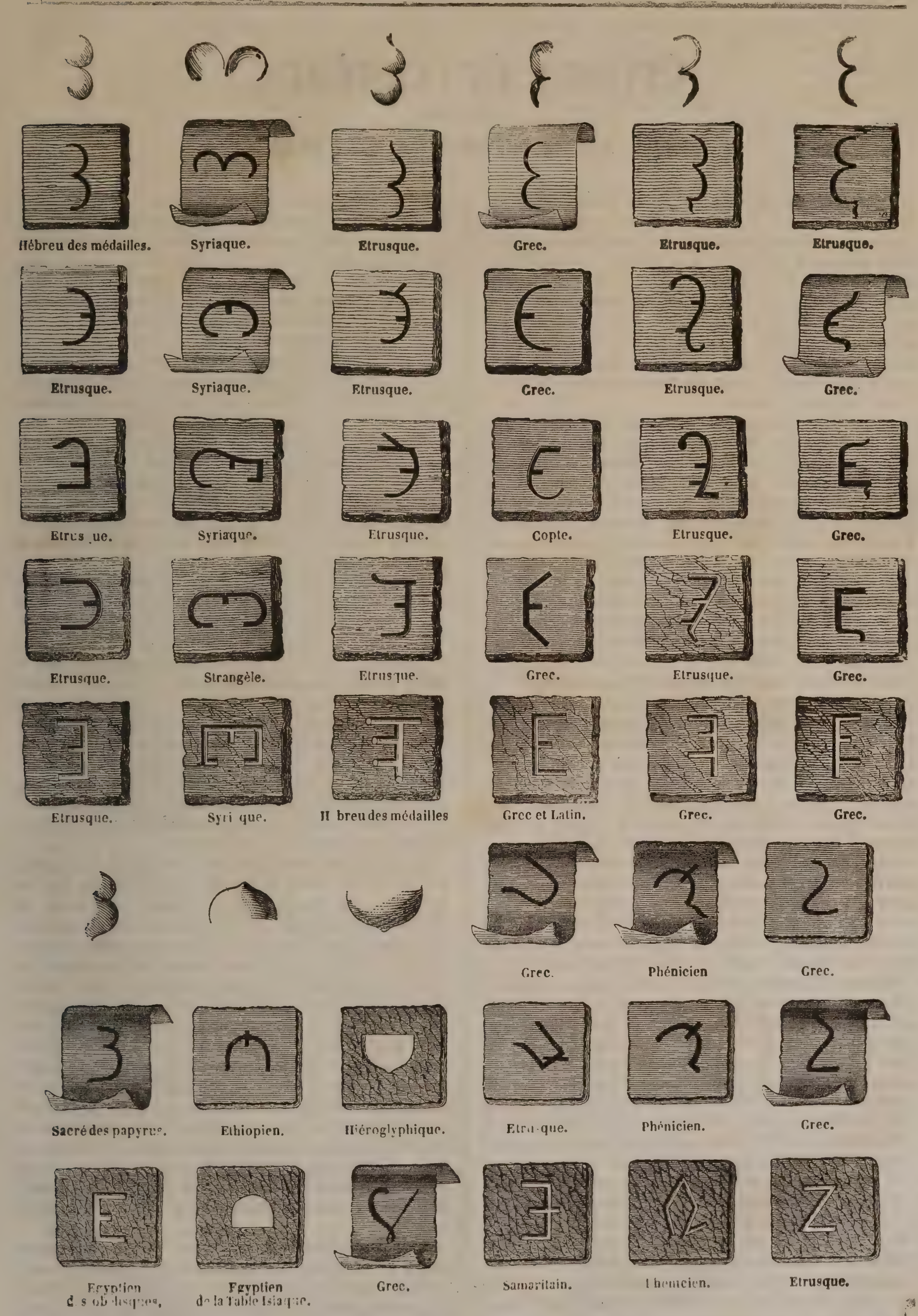


Tableau paléographique de la lettre E.

ÉTUDES ÉTRANGÈRES.

UNE EXÉCUTION EN CHINE.

Les regards de l'Europe sont en ce moment fixés sur la Chine, ce pays si vaste et si peu connu, que les récits incomplets des missionnaires et des voyageurs ont représenté comme le berceau de tous les arts et le sanctuaire de toutes les sciences. Il ne sera peut-être pas hors de saison de mettre sous les yeux de nos lecteurs un drame qui s'est déroulé dans la capitale du céleste empire, il y a moins d'un siècle. Ce drame ou ce procès, dont nous devons les détails curieux à un diplomate éminent qui a résidé longtemps à Canton, est encore vivant dans la mémoire du peuple chinois.

La législation de ce peuple si sage est elle-même un modèle de sagesse. Les peines sont le plus souvent l'amende, l'emprisonnement, le fouet, l'exil en Tartarie. Il faut, pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'État, contre l'empereur, ou *avoir versé le sang;* ce qui n'admet ni grâce, ni commutation de peine. On ne distingue point en Chine le meurtre prémédité d'avec l'homicide involontaire. Le vol n'y subit jamais la mort, à moins qu'il ne soit fait avec violence et cruauté. La modération du châtiment semble annoncer que le crime est rare, et on en voit peu en effet, hormis durant les temps de famine, laquelle se fait sentir plus souvent dans les différentes provinces que dans aucun pays de l'Europe, et où la rigueur des peines n'arrêterait pas davantage les coupables.

Parmi les supplices qui donnent la mort, ils regardent celui de la corde comme moins déshonorant que de perdre la tête : la perte d'une partie du corps est pour eux une infamie. Il y a eu quelques exemples où un criminel a pu se faire remplacer : quoique la loi s'y oppose, les juges peuvent le tolérer; et la piété d'un fils peut, en Chine plutôt qu'ailleurs, lui faire demander le supplice qui était réservé à son père, pour lui en épargner la douleur. L'administration des prisons est bien réglée : on enferme dans des *lieux séparés* les coupables et les hommes emprisonnés pour dettes (et cette mesure ne date en France que de vingt années au plus!!), sans qu'il leur soit permis d'avoir de communications, parce qu'on regarde comme impolitique et comme immoral d'allier le crime à l'imprudence et à l'infortune. Lorsqu'un débiteur, après avoir abandonné à ses créanciers tout ce qu'il possédait, ne les satisfait point, on le condamne à porter en public un joug sur le cou, afin d'engager sa famille à le libérer, si toutefois elle en a les moyens. Si le débiteur s'est rendu insolvable en jouant, ou par quelque autre genre d'inconduite, on lui inflige une punition corporelle et l'exil en Tartarie. Dans de certains cas, un homme peut se vendre lui-même, comme pour payer ce qu'il doit à la couronne, pour secourir son père dans la détresse, ou pour le faire enterrer décemment s'il est mort. Celui qui s'est vendu est en droit, au bout de vingt ans, de redemander sa liberté s'il a servi d'une manière irréprochable : s'il se comporte mal, il est esclave toute sa vie, ainsi que les enfans qu'il peut avoir vendus avec lui. Lorsque les débiteurs de l'empereur le sont frauduleusement, ils sont étranglés; mais s'ils ne le sont que par suite d'infortune, on se borne à vendre leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, et on les envoie en Tartarie. Les intérêts de l'empereur passent avant tout, il n'est point de propriété qui puisse être à l'abri de ses droits. En Chine, les différends et les procès sont bientôt terminés; le désir de rendre justice n'y a pas multiplié à l'infini, comme partout ailleurs, les formes et les plaidoiries. La propriété, qu'elle qu'elle soit, est établie d'une manière si simple, que son droit n'occasionne aucune contestation. Il n'y a ni douaires, ni substitutions. Les sources des différends sont détruites chez les Chinois par le peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers, par l'uniformité de leurs principes, de leurs usages, de leurs idées, par l'espèce de communauté dans laquelle vivent la plupart d'entre eux, et particulièrement par l'union qui règne dans les familles. Il n'y a point d'hommes qui s'enrichissent à faire le métier de procureur ou d'avocat. Mais comme dans beaucoup d'autres pays plus avancés en civilisation judiciaire, l'argent est le grand mobile des jugemens dans les tribunaux chinois, et ordinairement le droit se trouve au fond de la plus longue bourse.

Mais ce même peuple qui laisse facilement rompre l'équilibre des balances de la justice ordinaire et des intérêts privés, se montre fort jaloux du maintien de la justice politique. La haute cour de justice, présidée par l'empereur en personne, connaît de tous les crimes commis contre la sûreté de l'État, contre la fortune des provinces et des citoyens, contre les attentats à la vie du souverain et des membres de la famille impériale. Cette haute cour de justice est composée d'ordinaire de trois cents mandarins du premier ordre; l'accusé se défend lui-même et répond aux interpellations qui lui sont faites pendant trente-sept jours; le trente-septième au soir, le mandarin ako-fi (le chancelier) fait le résumé des débats, on va ensuite aux voix, et l'empereur prononce lui-même la sentence.

En 1747, l'empereur Kien-long, petit-fils de Chun-tchi, premier empereur de la dynastie tartare, prince doué de toutes les vertus et de toutes les qualités nécessaires au chef d'un grand peuple, reçut l'avis que Fang-hi, mandarin, gouverneur de la province riche et commerçante de *Chensi*, s'était rendu odieux, par ses exactions et par ses rapines, aux populations dont le bonheur lui était confié. L'empereur, d'autant plus irrité qu'il avait fait épouser quelques années auparavant une princesse de la race impériale à Fang-hi, lui ordonna de venir à Pékin rendre compte de sa conduite. Le mandarin, plein de confiance dans sa fortune et croyant par l'influence de sa femme conjurer l'orage qui le menaçait, arriva à Pékin, où Kien-Long le fit enfermer aussitôt dans la forteresse attenante à la résidence impériale. La haute cour de justice fut convoquée, et deux cents jonques (petites embarcations) amenèrent de Sin-gan-fou, capitale de la province de *Chensi*, plus de six cents témoins. Les débats commencèrent aussitôt.

Les charges étaient accablantes pour Fang-hi; mais parmi toutes les dépositions, celle d'un orfèvre nommé Fo-am, établi à Sin-gan-fou, parut la plus terrible et la plus grave. Le mandarin-gouverneur avait extorqué à cet orfèvre, sous le prétexte d'exempter ses trois fils de la milice, quatre-

vingts lingots d'or et d'argent. Nonobstant ce sacrifice, qui portait une rude atteinte à la fortune de ce marchand, deux de ses fils furent enrôlés, et le troisième se trouva contraint de s'employer gratuitement dans les bureaux des douanes de Canton. L'orfévre alla au palais du gouverneur, se plaignit avec amertume et réclama ses fils ou ses lingots. Il fut maltraité par les gardes, chassé, battu, et enfin arrêté et enfermé, avec sa femme et deux filles qui lui restaient, dans une étroite prison. Il ne recouvra sa liberté que sous la promesse d'un nouveau présent de quinze lingots et trente perles. L'infortuné fut ruiné sans retour, et de maître qu'il était dans la première classe des bourgeois, relégué dans la troisième; car à la Chine les citoyens sont divisés par zones ou par rangs, qu'on ne peut franchir sans une délibération spéciale du mandarin de la province, et, le changement en avant et en arrière, dans ces catégories, est expliqué sur le registre annuel que les mandarins envoient à l'empereur. Il y a donc honneur à monter et ignominie à descendre, à moins que, comme l'orfévre, cette déchéance ne soit causée par des malheurs domestiques. Ce fut précisément le changement opéré dans la situation civile de Fo-am qui avait attiré l'attention de l'empereur, qui le connaissait comme l'un des plus probes, des plus intelligens et des plus actifs marchands de son empire.

Les nombreux témoins appelés à tour de rôle dévoilèrent les turpitudes commises dans l'exercice de ses fonctions par le mandarin Fang-hi, ses actes de cruauté, son avarice, sa cupidité et sa barbarie. Les témoins entendus, on laissa à l'accusé le temps de se disculper. Sa défense dura trois jours, et il montra dans cette circonstance toutes les qualités d'un homme habile et parfaitement initié aux grandes affaires; mais la voix de ceux qu'il avait opprimés fut plus forte que son éloquence et que son adresse oratoire. Le trente-septième jour, vers midi, le mandarin ako-fi (le chancelier) résuma les charges de l'accusation et les excuses de la défense, et on alla immédiatement aux voix. Fang-hi fut condamné à l'unanimité à la mort; ses biens confisqués et répartis entre les nombreuses victimes qu'il avait faites, et sa maison rasée jusqu'à terre. L'empereur monta sur son trône (car pendant les débats le chef de l'empire est assis sur un siége semblable à celui des autres juges), et prononça d'une voix austère cette sentence que nous allons rapporter tout entière:

« Fang-hi, la haute cour de justice vous condamne à la perte de la vie; vos biens seront séquestrés et vendus au profit des malheureux que vous avez faits, et moi, fils de *Tien*, maître absolu du céleste empire, père des affligés, des pauvres et des orphelins, vengeur des opprimés, je ratifie la sentence. Oui, Fang-hi, je ratifie la sentence; car je vous avais confié une portion de mon peuple pour le rendre heureux, et vous l'avez rendu misérable; je vous avais délégué un rayon de ma puissance, et vous avez changé ce rayon en un vent pestilentiel; je vous avais revêtu des armes de la justice, de l'honneur et de la probité, et vous les avez jetées comme un mauvais soldat pour prendre celles plus légères de la fraude et de l'iniquité. Fang-hi, vous êtes indigne du titre de mandarin que je vous avais confié; je vous en dépouille, et je vous condamne: mais, toujours votre père, je vous pardonne vos crimes, et je prie *Tien* d'accepter comme expiation le sacrifice de votre vie. »

Cette sentence prononcée, l'empereur se retira, et des gardes reconduisirent le condamné dans la prison.

Le lendemain de ce jugement un échafaud, haut de soixant-dix pieds, se trouva dressé sur le Baour-tacho (l'une des principales places de Pékin). Des drapeaux blancs et des tentures de la même couleur (le blanc est la couleur de deuil chez les Chinois) surmontaient les principaux édifices de la capitale et le palais impérial lui-même, car le supplice d'un homme est considéré dans ce pays comme un malheur public. Une foule immense couvrait les places, les rues et les quais par où devait passer le funèbre cortége, et une force militaire imposante, composée de troupes tartares et chinoises, s'échelonna de la prison au lieu du supplice, c'est-à-dire sur une surface de deux lieues environ.

Une heure avant le coucher du soleil, trois coups de canon annoncèrent le départ du condamné pour le lieu de l'exécution. Le chariot sur lequel il était monté était traîné par quatre chevaux borgnes, sans crinière et sans queue. Le condamné était debout, la tête découverte, et soutenu par quatre bourreaux armés de larges cimeterres. Trois pulks de Tartarie de la garde chinoise escortaient le chariot, qui s'avança lentement au milieu de cette multitude de peuple.

Arrivé sur la place de Baour-tacho, le condamné mit pied à terre et monta péniblement, toujours soutenu par les quatre bourreaux, les deux cent cinquante marches de l'échafaud. Plus d'une demi-heure se passa avant qu'il eût atteint la plate-forme fatale. Dès qu'il y fut parvenu, quatre huissiers, placés aux quatre angles de l'échafaud, crièrent au peuple:

— Par la justice de *Tien* et du maître vénéré du céleste empire, Fang-hi, le mandarin, convaincu du crime de concussion et de péculat, va recevoir le châtiment promis aux oppresseurs du peuple.

Puis, se retournant aussitôt vers l'échafaud, les quatre huisssiers crièrent:

— Bourreaux, exécutez la sentence.

Les bourreaux firent asseoir le patient sur un tabouret fort élevé, lui passèrent au cou un lacet et l'étranglèrent. Au même instant un bruit formidable d'instrumens de cuivre se fit entendre; les huissiers crièrent:

— Justice est faite!

Et la foule s'écoula lentement dans toutes les directions.

Cet exemple terrible d'une justice impartiale produisit les plus heureux résultats; de 1747 à 1796 il n'y eut à la Chine aucune exécution capitale. La nation, en voyant un homme illustre par ses lumières et par sa naissance, un mandarin allié de la famille impériale, périr misérablement sur une place publique, comprit que rien n'arrêterait désormais la vindicte des lois, et que l'on ne pourrait être cruel, traître ou oppresseur impunément. Ceux qui auraient eu envie de mal diriger les affaires publiques devinrent circonspects, et les gens de bien se rassurèrent. Par cette sévérité salutaire l'empereur parvint ainsi à maintenir les méchans dans le devoir et les bons dans la confiance due à un gouvernement sage et ferme.

Le peuple chinois conserve encore le souvenir de cette justice mémorable, et le peuple, dans les rues de Pékin, ne manque pas de dire aux jeunes mandarins, qui parfois oublient la dignité de leur rang et l'éclat de leur lumière: Ne soyez pas si insolent; l'échafaud de Fang-hi n'est pas mangé par les rats, et l'empereur veille toujours sur son peuple. Cette espèce de proverbe est la naïve apologie du gouvernement chinois et de celui qui régit les destinées de ce peuple si intéressant et si digne de conserver ses lois, ses usages et son indépendance acquise par soixante-quatorze siècles de modération et de sagesse.

AMÉDÉE DE BAST.

ÉTUDES MORALES.

DIANE.

Le château de Fontaine-le-Henry, près de Caen.

CHAPITRE PREMIER.



ar un beau matin d'été de l'année 1656, une compagnie de soldats, en marche pour se diriger sans doute vers Paris, s'était arrêtée sous les murs de Fontaine-le-Henry, bel édifice de la Renaissance, qui s'élève près de Caen. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, ces militaires, dont la discipline n'offrait rien de la sévère ordonnance de nos troupes d'aujourd'hui, se livraient à mille désordres que leurs officiers ne songeaient en aucune façon à réprimer. Ces mauvais garnemens s'emparèrent sans façon de la chaumière d'un paysan et la mirent au pillage avec une brutalité que l'on tolérerait à peine en pays conquis. Tandis qu'ils effondraient les tonnes de cidre du brave homme, qu'ils tuaient ses bestiaux, et qu'ils le battaient pour mettre ordre à sa résistance et à ses cris, un colporteur parut à l'autre extrémité de la route. A la vue des soldats, il voulut rebrousser chemin, car il le comprit, la balle qu'il portait ne serait point en sûreté parmi ces tapageurs. Mais ils l'avaient vu. Quatre d'entr'eux coururent aussitôt vers lui, le saisirent et le ramenèrent bon gré mal gré devant le château. Quoique juif, comme il était facile de le reconnaître à son costume et à sa barbe, ce n'était point pour sa balle que le marchand témoignait le plus d'inquiétude; ses regards se tournaient pleins d'effroi vers une jeune fille d'une grande beauté, attachée à son bras et qui se serrait contre lui avec de vifs témoignages de terreur.

Soit qu'ils voulussent s'amuser des craintes des deux voyageurs, soit qu'en effet ils songeassent à piller le marchand et à insulter sa compagne, les aigrefins ordonnèrent au vieillard d'ouvrir la boîte qu'il portait sur ses épaules et de leur montrer ce qu'elle contenait. Tandis que le pauvre Israélite commençait à obéir en tremblant et en y mettant le plus de lenteur possible, tout à coup il abandonna la balle pour courir au secours de la jeune fille qui jetait des cris perçans, et qu'un soldat pris de vin voulait embrasser. Le soldat, loin de céder aux prières du pauvre homme, ne

se montra que plus insolent. Éperdu, le marchand tira de sa poche un poignard et s'apprêtait à en jouer, quand un troisième voyageur arriva sur le lieu de la scène. A la vue de la jeune fille aux prises avec un soudard, il sauta à bas de cheval, tira son épée et, d'un ton habitué au commandement, ordonna à l'ivrogne de laisser aller sa victime. Celui-ci obéit instinctivement, et le colporteur, soutenant dans ses bras sa compagne presque évanouie, se hâta de l'entraîner loin de ces lieux dangereux : il y mit une telle précipitation, qu'il ne rechargea point sa balle sur ses épaules et qu'il la laissa aux prises avec les pillards.

Le voyageur qui était venu en aide au marchand résolut de ne pas se montrer moins clément envers la marchandise, et voulut sauver la petite fortune d'un colporteur qui se montrait si peu soucieux de ce qui préoccupe d'ordinaire les gens de son espèce. Il alla aux soldats et leur enjoignit non-seulement de mettre trêve à leurs déprédations, mais encore de restituer tous les objets qu'ils avaient pris.

Un pareil ordre fut reçu avec des murmures de colère et des rires de désobéissance.

— Depuis quand, s'écria-t-il en laissant voir la marque et les insignes du commandement militaire qui couvraient sa poitrine, depuis quand les soldats français n'obéissent-ils plus à un officier de Sa Majesté très-chrétienne?

— Depuis qu'ils ont un capitaine pour leur donner des ordres et pour répondre à ceux qui se mêlent de vouloir venir sur ses brisées, répondit un des officiers de la compagnie.

L'étranger se retourna, salua le capitaine, et dit avec politesse :

— Vous avez raison, monsieur. Si je vous avais aperçu, je me serais adressé à vous pour avoir justice de ces drôles...



— Mes soldats ne sont pas des drôles, interrompit le capitaine qui le prit sur un ton plus haut, en voyant la douceur avec laquelle l'officier lui répliquait.

Ce dernier sourit, et faisant signe au juif d'approcher :

— Viens ici, lui ordonna-t-il. Ne crains rien; recharge ta balle sur tes épaules, et prends cette bourse pour t'indemniser des pertes que ces soldats ont pu te causer.

Le juif regarda tour à tour l'officier et la bourse. Après une courte hésitation, il allait tendre la main vers l'argent; la jeune fille l'en empêcha par un mouvement d'indignation.

— Mon père vous remercie, monsieur l'officier, dit-elle. Les dommages que lui ont causés ces soldats sont de peu de valeur. Dieu vous bénisse pour votre généreuse intention, et surtout pour la bonté et le courage avec lesquels vous avez secouru un vieillard et son enfant.

L'officier, surpris de tant de délicatesse et de l'aisance avec laquelle s'exprimait la jolie voyageuse, lui sourit avec bienveillance, la salua plus profondément peut-être



que ne le comportait l'humble costume de la jeune fille, et l'engagea à regagner Caen le plus promptement possible. Puis, se tournant vers le capitaine qui regardait, non sans ricaner, la scène qui se passait sous ses yeux :

— Maintenant, monsieur, je suis à vos ordres. Je me nomme le marquis Philippe de Sénancourt; comme vous, j'ai l'honneur de servir Sa Majesté très-chrétienne en qualité de capitaine de ses armées. Deux de messieurs vos officiers voudront bien, je l'espère, me faire l'honneur de me servir de seconds.

— Soit, repartit le capitaine en saluant son adversaire : Je me nomme le comte Étienne de Maurevers.

Il tira son épée et donna à deux de ses officiers l'ordre de remplir l'office de témoins près de son adversaire.

Deux autres témoins réglèrent avec ceux-ci les conditions du combat et mesurèrent les épées.

A la vue de ces préparatifs de duel, la jeune fille, au lieu de s'éloigner, comme le lui avait recommandé son libérateur, prit son père par le bras et l'arrêta aussitôt.

— Il va se battre! s'écria-t-elle ; et c'est pour nous, mon père, c'est pour moi qu'il expose sa vie!

Elle voulut courir près de l'officier, mais les soldats l'en

empêchèrent; rien n'interrompit donc le duel, qui ne dura point longtemps d'ailleurs.

A peine les combattans avaient-ils croisé le fer et échangé quelques coups d'épée, que le capitaine de la compagnie tomba percé d'une légère blessure dans la poitrine.

— Bien touché, s'écria-t-il, bien touché! monsieur le marquis, vous êtes aussi habile que brave. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les officiers, personne de vous ne doit se souvenir du nom de ce digne capitaine, et je tiendrai pour un lâche celui des témoins de notre rencontre qui en dirait un seul mot. Tous les torts sont de mon côté dans cette affaire, et je ne voudrais sous aucun prétexte causer le moindre ennui à un cavalier si honorable.

Il tendit la main à Philippe, qui aida les officiers à le transporter dans la cabane du paysan, que les soldats, vous le savez, avaient mise au pillage.

En ce moment, on vit la grille du château s'ouvrir : un homme vêtu de noir parut et se dirigea vers les combattans.

— Messieurs, leur dit-il en les saluant profondément, je suis grand-prévôt de Sa Majesté, en sa province de Normandie. Malgré les édits du roi, qui interdisent les duels sous peine capitale, vous venez de vous battre. Je me vois avec regret obligé de remplir les sévères devoirs de ma charge. Veuillez me remettre vos épées et me décliner vos noms.

— Le comte Charles de Maurevers, répondit le blessé.

— Le marquis Philippe de Sénancourt, ajouta l'autre.

— Monsieur le comte de Maurevers, vous êtes prisonnier du roi sur parole; dès que l'état de votre blessure vous le permettra, vous vous rendrez à Paris, à la Bastille, pour y attendre mes ordres.

Le capitaine s'inclina.

— Quant à vous, monsieur le marquis, vous voudrez bien m'accompagner au château de Fontaine-le-Henry. Demain matin, nous partirons ensemble pour Paris, où j'ai ordre de faire conduire tous les duellistes surpris, dans ma prévôté, en flagrant délit. Sa Majesté très-chrétienne veut mettre un terme aux combats singuliers, qui font verser le sang inutilement et qui outragent les lois de la religion et de la morale. Je suis désolé de vous le dire, messieurs, mais je ne pense pas qu'il vous reste de chances de salut. Tout jeunes que vous êtes, je vous engage à songer sérieusement à vous réconcilier avec Dieu, et à vous préparer au moment redoutable qui ne tardera point à vous faire paraître devant sa justice.

La jeune fille écoutait ces paroles avec terreur. Pâle, tremblante, éperdue, elle se soutenait à peine.

Quand le grand-prévôt eut cessé de parler, elle tomba à ses genoux :

— Monseigneur, s'écria-t-elle, monseigneur! on ne saurait punir, punir de mort surtout, un noble et courageux jeune homme parce qu'il a pris la défense d'une pauvre femme et d'un vieillard sans défense, qui sans lui auraient succombé aux plus cruelles insultes. Le roi ne peut vouloir de pareilles injustices. Grâce pour monsieur le marquis, grâce!

Le prévôt ne prit même point la peine de répondre à celle qui lui adressait la parole; il se dirigea vers le château de Fontaine-le-Henry, et fit signe à Philippe de l'accompagner.

La jeune fille les suivit en versant des larmes et en continuant ses prières au grand-prévôt. Elle ne s'arrêta qu'après avoir vu la grille se refermer rudement devant elle.

Alors elle tomba affaissée sur elle-même, brisée, presque mourante. Des larmes abondantes vinrent enfin la soulager.

Quand elle leur eut donné un libre cours, elle essuya ses yeux, et prenant le bras du vieillard qui avait rechargé la balle sur ses épaules, et qui, appuyé sur un bâton, regardait sa fille en silence.

— Partons pour Paris, mon père, dit-elle en se relevant.

— A Paris! répéta le vieillard, à Paris? Mais nous en arrivons, mon enfant. Nous venons d'aller y acheter les marchandises que je cherche à vendre en Normandie. A Paris! Que veux-tu donc que nous allions faire à Paris?

— Obtenir sa grâce!

Le marchand secoua tristement la tête.

— Sa grâce! Obtenir sa grâce, toi? Hélas! ma pauvre enfant, rien que pour arriver jusqu'aux pieds de ceux qui peuvent accorder cette grâce, il te faudrait mille fois plus de puissance et de protection que tu n'en possèdes. Le roi seul ou monseigneur le cardinal Mazarin ont le pouvoir de remettre un arrêt de mort. Leurs palais ne s'ouvrent point pour la fille d'un colporteur et d'un juif!

— Je le sauverai, dit-elle, malgré tous ces obstacles. Oui, je le sauverai ou je mourrai. Il ne sera pas dit que Diane abandonnera lâchement son libérateur et ne cherchera point à sauver celui qui a exposé sa vie, qui a encouru une terrible peine pour elle.

Tandis que le marchand continuait par de nouveaux argumens à vouloir la dissuader de son projet, elle le quitta tout à coup, traversa hardiment les soldats qui reprenaient leurs armes, et s'adressant aux officiers :

— N'est-ce pas, messieurs, que l'on peut obtenir grâce pour monsieur le marquis de Sénancourt?

— La fuite seule sauverait sa tête, répondit un de ceux à qui elle s'adressait. Monseigneur le cardinal a fait jurer à Sa Majesté de n'accorder la grâce d'aucun duelliste. La nuit passée, huit jeunes seigneurs de grande famille ont payé de leur tête leur désobéissance à l'édit royal.

— La fuite! Vous avez parlé de fuite, messieurs. Oh! vous ne laisserez point emmener prisonnier vers l'échafaud celui dont tout à l'heure je vous voyais admirer le courage.

— Nous ne pouvons rien pour le délivrer, répondirent-ils. Enlever un prisonnier au grand-prévôt, serait jouer infailliblement sa vie.

— Mon Dieu! mon Dieu! n'est-il donc aucun moyen de salut pour lui? s'écria-t-elle. Mon Dieu, l'abandonnerez-vous? Elle s'éloignait désespérée : tout à coup, elle revint sur ses pas, alla droit aux valets de la compagnie, gens pour la plupart sans aveu, vauriens effrénés, et qui dépassaient, en pillage et en cruauté, les plus redoutables soudards.

Elle en prit deux à part:

— Êtes-vous hommes à vouloir gagner cent louis d'or? leur demanda-t-elle.

— Plutôt mille fois qu'une, ma mignonne, répliquèrent-ils.

— Eh bien, je vais vous donner cette somme, si vous voulez délivrer ce soir le marquis de Sénancourt, au moment où il sortira de ce château avec le prévôt.

— Diable! ceci sent la corde! Cent louis c'est peu pour un pareil jeu.

— Eh bien, dit-elle en tirant de son sein un riche collier de diamans, ces pierreries valent trois fois la somme que je vous offre. Si vous délivrez le marquis, je vous le donnerai.

— Et les cent louis aussi?

— Et les cent louis, répéta-t-elle avec un sourire de mépris.

— Un instant, un instant, dit le juif qui se tordait les mains, et qui donnait les témoignages les plus vifs de désespoir en écoutant cette conversation. Un instant, je vous prie, Diane, n'allez pas si vite en besogne... vraiment! le collier.....

— N'hésitez pas à tout sacrifier pour lui! s'écria-t-elle. Qu'est-ce qu'un peu d'or, quand il s'agit de la vie d'un homme sans lequel vous seriez pillé et moi perdue! Que vous resterait-il de cet or que vous marchandez, si le capitaine ne vous eût défendu contre ces soldats?

— Le marchand, sur lequel Diane semblait exercer une autorité absolue, poussa un profond soupir et se tut.

— Il ne nous reste plus qu'à nous aviser sur les moyens de sauver le marquis, reprit Diane en s'adressant aux sacripans.

— Ils sont bien simples. A une demi-lieue d'ici, se trouve, dans un bois, un chemin de traverse que le grand-prévôt prendra infailliblement, car il abrége la route de près de deux heures; nous abattrons un arbre et nous le placerons en travers de cette route. La voiture du prévôt s'arrêtera; nous crierons au marquis de descendre, il montera un bon cheval que l'un de nous tiendra prêt, et le reste à la grâce de Dieu.

— C'est cela! c'est cela! Quel bonheur!

— J'ai le cheval qu'il vous faut, continua l'un des deux hommes; un cheval infatigable, qui peut courir deux heures sans reprendre haleine. Je vous le donnerai, car on ne peut appeler vente un marché aussi défavorable pour moi; je vous le donnerai pour le misérable prix de cinquante louis.

Le juif bondit de colère.

— Mais vous voulez donc me ruiner jusqu'à mon dernier double? murmura-t-il.

— J'accepte toutes vos conditions sans hésiter, répliqua Diane. Remplissez vos engagemens avec la même loyauté et la même exactitude que moi.

— Nous le ferons, soyez-en sûre, ma jolie petite demoiselle. Qui paie bien doit être bien servie.

— Venez donc préparer avec moi votre embuscade.

Ils la regardèrent avec surprise.

— Eh quoi, vous voulez donc être de la partie, et courir les chances et les périls de l'expédition? Mais savez-vous que l'on vous pendrait si l'on pouvait supposer que vous êtes pour quelque chose dans cette affaire? C'est votre vie que vous jouez.

— Ma vie? Qu'importe! A-t-il hésité à exposer la sienne pour moi; pour moi pauvre fille obscure et inconnue! Et je craindrais, pour le sauver, de m'exposer à un péril, moi la seule cause de son malheur! Oh! non, loin de moi une pareille lâcheté, une semblable honte!

— En ce cas, montez à cheval et venez avec nous, car le temps presse.

La jeune fille, naguère si craintive et si timide, n'hésita point à monter un cheval fougueux et à se confier à deux coquins dont la vue seul l'eût fait un quart d'heure auparavant pâlir d'épouvante. Elle embrassa son père et lui dit:

— Rendez-vous à Caen, mon père. Si le vieil Élie n'a point entendu parler, demain soir, de sa fille adoptive, il priera Dieu pour elle, car Dieu aurait disposé du sort de cette fille; elle serait tuée ou prisonnière.

— Je ne te quitterai point d'une minute ni d'un pas, interrompit le marchand. Que m'importe la vie sans toi! Le jour où tu mourras, je mourrai, tu le sais bien. Marchons.

— Bonhomme, dit un des soudards en frappant sur l'épaule du marchand, voilà une parole qui vous vaudra vingt-cinq louis de plus dans votre poche. J'aime les braves gens, et tout sacripant que je sois, il y a encore dans mon cœur quelque chose qui remue à une belle action. Enfourchez donc un bidet et partons.

Le soir de cette même journée, quand l'ardeur du soleil fut apaisée, et que la nuit commença à paraître, un carrosse sortit du château de Fontaine-le-Henry, prit la route de Paris et se dirigea, comme l'avaient prévu les soldats, vers le chemin de traverse dont ils avaient parlé. L'obscurité était des plus profondes au moment où la voiture arriva dans le bois.

Jugez des émotions qui firent battre le cœur de Diane lorsqu'elle entendit le bruit des roues et les pas des chevaux; lorsque peu à peu ce bruit se rapprocha; lorsque surtout le cocher jeta un cri de colère et de crainte, en se voyant forcé d'arrêter devant la barricade imprévue.

Dans le désordre que causait la surprise d'un pareil événement, un des deux hommes sortit d'embuscade, s'élança sur la route, ouvrit la portière du carrosse et murmura:

— Monsieur le marquis, un bon cheval vous attend à deux pas d'ici. Prenez la fuite.

— Monsieur, répondit le jeune officier à haute voix, quel que vous soyez, ne vous exposez point pour moi à des périls inutiles. Je vous remercie du dévouement que je vous ai inspiré, mais je ne saurais en profiter. Monseigneur le grand-prévôt n'a voulu employer, pour m'empêcher de fuir, d'autres gardes que ma promesse de gentilhomme; je suis prisonnier sur parole. Cependant, malgré l'inutilité de votre brave démarche, croyez que mon cœur vous en gardera, tant qu'il battra, une profonde reconnaissance.

Les deux hommes avaient pris la fuite dès les premières paroles du marquis. Seule, Diane les entendit et les recueillit, car la terreur d'Élie était si grande qu'il se trouvait presque sans connaissance.

M. de Sénancourt aida lui-même le grand-prévôt et ses gens à écarter l'arbre qui empêchait la voiture d'avancer: elle put ainsi, après cinq ou six minutes d'attente, se remettre en chemin.

Diane l'écouta douloureusement partir, puis, prenant la main de son père: — En route pour Paris! s'écria-t-elle, il faut mourir ou le sauver.

Élie obéit en soupirant; un soupir était la seule résistance qu'il opposât jamais aux volontés de la jeune fille.

De Caen à Paris, la route ne compte pas moins de cinquante-cinq lieues; Diane et son père la firent en trois jours. Un pareil voyage, loin de présenter aujourd'hui quelque rapidité, semblerait au contraire d'une lenteur invraisemblable; mais sous le règne de Louis XIV, au commencement duquel se passent les événemens de cette histoire, il en était bien autrement. Comme les postes et leurs relais n'existaient point régulièrement, on se servait de ses propres chevaux pour accomplir en entier le voyage qu'on entreprenait. Il fallait donc, bon gré mal gré, passer la nuit dans les auberges, pour donner à ses montures un repos indispensable.

Si le vieil Élie eût écouté l'ardeur de Diane, il eût, dès le premier jour, crevé ses chevaux et jeté dans un fossé son grand ballot pour aller plus vite; mais il lui fit observer doucement, comme il le faisait toujours en voyant sa fille sous la préoccupation d'une volonté énergique, que les chevaux tomberaient morts avant la première étape, et que faire à pied le reste de la route ne serait pas un moyen de

gagner du temps. Quant au ballot, pour le protéger, il se contenta de dire :

— A Paris l'argent fait tout, et l'on repousse du pied un sac vide.

Diane subit avec résignation le joug imposé à son impatience.

Enfin, le troisième jour, vers le soir, elle aperçut, au loin, la ville vers laquelle elle se dirigeait avec tant d'ardeur. Ce fut dans une des maisons les plus humbles et les plus solitaires de la rue Geoffroy-l'Asnier qu'ils allèrent, quand ils furent arrivés, se choisir un logement. Une vieille femme, assise sur les marches du perron, poussa, en les voyant, une exclamation de surprise et leva les bras au ciel :



— Par sainte Marthe, ma patronne, s'écria-t-elle, les hirondelles peuvent désormais, sans m'étonner, revenir avant le printemps, car voici le compère Élie et sa jolie fille Diane qui rentrent à Paris deux mois après l'avoir quitté. Je ne vous attendais qu'à l'entrée de l'hiver. N'en soyez pas moins les bienvenus chez Martine Verduron! J'espère qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?

Élie haussa les épaules et hocha la tête par un mouvement dont l'expression pleine de chagrin se changea peu à peu, grâce à un regard de Diane, en une sorte d'air satisfait.

— Il nous manquait plusieurs espèces de marchandises que nous avons vendues en grande quantité dès les premiers jours de notre mise en campagne, répondit la jeune fille. Nous sommes venus compléter nos assortimens; bientôt nous nous remettrons en chemin.

— Je vous le répète, ajouta l'hôtelière, n'importe quels motifs vous ramènent, soyez les bienvenus. Je vais vous donner le petit logement de deux chambres dont les fenêtres donnent sur le jardin, et que votre fille Diane aime tant, compère Élie. Ensuite je vous préparerai à souper. Et ce souper, ajouta-t-elle en clignant de l'œil d'un air d'intelligence, ce souper, vous pourrez le manger sans crainte, car il ne s'y trouvera pas un morceau de lard, et la viande en sera achetée chez votre ami, le vieux boucher Samuel, qui tue ses bœufs à la manière israélite, et qui demeure derrière la place Royale.

Une heure après, en effet, dame Martine monta dans la chambre des voyageurs le souper dont elle leur avait parlé, et qui exhalait une odeur succulente. Élie y fit honneur avec l'appétit d'un homme chez lequel la fatigue a éveillé vivement la faim : il ne s'aperçut point que, malgré son programme, l'hôtelière avait confectionné la sauce du ragoût avec de la graisse de porc, et que la viande n'avait pas été saignée comme le recommandent les préceptes israélites. Quant à Diane, à peine de ses lèvres effleura-t-elle le souper, auquel cependant on avait ajouté, évidemment pour elle, une assiette de cerises presque aussi fraîches que les lèvres de la jolie marchande, comme ne manqua pas de le faire observer l'hôtesse qui ne négligeait aucune occasion de flatter ses hôtes.

Quand dame Martine eut laissé seuls Diane et le juif, la jeune fille vint s'asseoir sur les genoux de son père, et caressa doucement, doucement, de ses mains mignonnes et blanches, la longue barbe grise, les joues hâlées et le front chauve du vieillard.

— Dieu nous bénira pour avoir rempli les devoirs que nous imposait la reconnaissance, dit-elle en lisant dans les yeux de son père les soucis et l'inquiétude.

— Que Jéhovah t'entende ! répondit-il avec son soupir habituel de résignation ; je le désire ardemment, mais je ne l'espère point. Nous nous sommes aventurés dans un projet dont l'issue peut nous devenir funeste.

— L'issue en sera heureuse, interrompit-elle, sans partager elle-même la confiance qu'elle voulait inspirer au colporteur.

— Nous sommes pauvres et inconnus ; j'appartiens à une secte que chacun méprise ici ; où veux-tu que nous mènent ces efforts pour sauver un grand seigneur dont le sort dépend du roi ?

— David, pauvre et faible berger, a renversé Goliath et ceint le diadème de Saül.

Élie soupira, ne répliqua point et se leva.

— Mon père, avant que vous vous retiriez dans votre chambre, je voudrais requérir de vous un service.

— Lequel ? parle.

— Il faudrait vous assurer, demain matin, d'une mule, avec une selle de femme ; je désirerais que le harnachement en fût propre, sans trop de recherche toutefois. J'aurai besoin de cette monture pour me rendre au Louvre.

— Je vais aller louer les deux mules.

— Une seule, mon père ; car je veux seule tenter le salut du marquis, sans vous exposer aux fatigues et aux ennuis de cette entreprise.

— Cette entreprise t'expose à des périls peut-être, mon enfant, voilà pourquoi je veux t'accompagner. La protection d'un vieux juif ne peut guère te servir, je l'avoue, mais du moins il partagera ton sort.

— Vous êtes le plus noble des cœurs, s'écria Diane les yeux pleins de larmes et en se jetant dans les bras de son père qu'elle couvrit de baisers.

— Tu es mon enfant et je t'aime, voilà tout, répondit le vieillard.

S. Henry BERTHOUD.

(*La suite au numéro prochain.*)

MUSÉE DU LOUVRE.

UN VASE DE BENVENUTO CELLINI.



Ce vase est une des merveilles de l'art de la ciselure. Œuvre de Benvenuto Cellini, il fut exécuté pour le roi de France, François Ier, et il excita l'admiration et la jalousie de tous les artistes contemporains. Le *Musée des Familles* dira, autre part, l'histoire de ce vase.

AUX LECTEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

Le *Musée des Familles* a publié dans son neuvième volume, qu'il termine aujourd'hui, une riche série d'œuvres littéraires dues à la collaboration de nos plus célèbres écrivains. On remarque, en première ligne :

Les Méchancetés d'un Saint, par M. de Balzac ; *La Mille et deuxième Nuit*, par M. Théophile Gautier ; *La Panthère noire*, *l'Épaulard*, *les Dauphins*, par M. Boitard ; *De la Conscription*, *Les Enseignes et les Sceaux chez les anciens*, par M. Granier de Cassagnac ; *Jeanne la Folle*, par M de Pongerville, de l'Académie française ; *Le Louis d'or*, par M. Frédéric Soulié ; des fragmens inédits d'un *Voyage autour du Monde*, par M. Dumont d'Urville ; *Les deux Roses*, par M. Jules Janin ; *L'Auteur des Contes bleus*, *Les Arts et les Lettres sous Anne de Bretagne*, par M. P. Lacroix (bibliophile Jacob) ; *Marie la Sanglante*, par Mme la duchesse d'Abrantès (Œuvres posthumes) ; *Une Fauvette*, par M. X.-B. Saintine ; *La Peinture en miniature sur manuscrit*, par M. Louis Viardot ; *Le Gouverneur de la Samaritaine*, par M. Émile Deschamps ; *L'Église de la Chaise-Dieu*, par M. Achille Jubinal ; *Le pauvre Diable*, par M. Henri Monnier ; *Les petits Méchans*, par Mme Marceline Valmore ; *Les Aventures merveilleuses de Lyderic*, par M. Alexandre Dumas ; *Léonidas le Plongeur*, par M. Léon Gozlan ; *Le Bouquet de fleurs*, — *L'Odyssée d'un Caméléon*, — *La Nuit de la Saint-Nicolas*, — *La petite Colombelle*, — *Noir et Blanc*, — *Lariflon, arrière-petite-fille du Chat Botté*, — *Diane*, par M. S. Henry Berthoud, etc., etc.

Le Musée des Familles publiera successivement, dans son dixième volume :

MADAME DE LA CHANTERIE, par M. de Balzac.
UNE NOUVELLE et UN ROMAN, par M. Frédéric Soulié.
LE TORÉADOR, par M. Théophile Gautier.
LA VEUVE DU FONDEUR, par Mme Amable Tastu.
LA FRISE, par M. S. Henry Berthoud.
LA SAINT-CHARLEMAGNE IL Y A VINGT ANS, par M. Jules Janin.
INCENDIE DE LA TOUR DE LONDRES, par M. le baron Taylor.
UN ACTE DE DÉSESPOIR, par M. Méry.
HISTOIRE D'UNE COLONNE, par M. Alexandre Dumas.
HISTOIRE DE LA SORCELLERIE, par M. X.-B. Saintine.
DES ARMURES DEPUIS LES ANCIENS, par M. Granier de Cassagnac.
LES DEUX FEMMES D'UN ROI, par M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob).
UNE NOUVELLE, par M. Émile Deschamps.
Fragment inédit d'un VOYAGE AUTOUR DU MONDE, par le commandant Dumont d'Urville.
LE YAGOUARÉTÉ, par M. Boitard.
VOYAGE IMAGINAIRE, par M. Henri Blaze.
LE CHATEAU DE DANNEMARIE, par M. Achille Jubinal.
UN COMPAGNON DE NAPOLÉON, par M. Jal.
DRAME DES RUES DE PARIS, par M. Victor Herbin.
HISTOIRE COMPLÈTE DES PUITS ARTÉSIENS, par M. Auguste Bertsch.
DE L'OBÉISSANCE QUE L'ON DOIT AUX GUIDES DANS LES MONTAGNES, par M. Rey, de la Société royale des Antiquaires.
L'AMI D'UN VOYAGEUR, par M. Henri Nicolle.
LES MINES DU MEXIQUE, par M. Mathieu de Fossey.

Le dixième volume du *Musée des Familles* contiendra encore des *Nouvelles* et des *Romans* par nos plus célèbres écrivains, des *Récits de voyages* et des notices sur les plus importantes *découvertes de la science*. Il continuera ses *Études sur les contemporains*, et, comme il l'a fait déjà, passera en revue la biographie des écrivains, des artistes et des savans.

Le *Musée* publiera, en outre, une *série* de dessins par M. Biard, et des croquis de MM. Tony Johannot, Henry Monnier, Gigoux, Gavarni, Wattier, etc.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

ILLUSTRATIONS.

